LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

HUITIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1901

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

—

1901

LA CHINE,

LES RÉFORMES ET LES PUISSANCES

La question était pleine d'à-propos, mais fort embarrassante : « Les réformes de la Chine commenceront-elles au dedans ou viendront-elles du dehors? » avait demandé le personnage assis en face de notre hôte. Il y eut un silence, personne ne répondit. Le ministre du Yamên, Tchau Yinhouan, dont la dernière mission à l'étranger avait eu pour objet de représenter la Chine au Jubilé de la Reine, venait d'être arrêté, et on l'avait envoyé finir son mois de septembre 1898 dans les cachots du ministère de la Justice. Huit jours auparavant, des bruits de réformes étaient dans l'air, et les progressistes auguraient favorablement de l'enthousiasme de l'Empereur. Mais, à présent, tout était changé, et la saute de vent rétrograde paralysait, ce soir-là, toutes les langues. Les seuls personnages de l'assistance qui fussent à leur aise, ou qui parussent l'être, étaient cet impénétrable et rusé Tchong Li, et son voisin de table, plus éveillé que jamais, Li Hongtchang ; — mais ni l'un ni l'autre ne songeait à relever la question, et encore moins se trouvait-il, parmi leurs collègues, dont plusieurs étaient présents, quelqu'un d'assez aventureux pour s'engager dans une pareille discussion. Chacun garda le silence et se tint sur ses gardes, en apparence très occupé du dessert, mais, en réalité, guettant sournoisement ses voisins.

sur tous les visages, cette expression froide de confucianisme compassé défiait l'étranger de dire si c'était la panique ou le triomphe qui résultait du *fiat* anti-réformateur de la Cour. Le dîner était excellent, mais ce gala de légation ne fut point un succès; au contraire, rien ne pouvait être plus lugubre. Les événements futurs avaient-ils déjà jeté leurs ombres devant eux?

Une fable rapporte qu'un vieillard et un jeune garçon, menant leur âne à la foire, firent la rencontre d'un économiste réformateur. Il les réprimanda sur leur simplicité : avoir un âne et ne pas s'en servir! Le vieux, aussitôt, enfourcha le baudet. Plus loin, rencontre d'un second réformateur, apôtre d'une société protectrice de l'enfance, qui reproche au vieillard sa cruauté envers le pauvre enfant qu'il fait marcher derrière : sur quoi, il cède sa place au garçon. Bientôt, l'adepte d'une autre école les croise : celui-là honnit le jeune garçon de monter l'âne tandis que son grand-père, vieux et perclus, chemine en traînant la jambe : s'il tient tant à aller à âne, le baudet ne pourrait-il les porter l'un et l'autre? Les voilà tous deux à califourchon, lorsque vient à passer un membre de la société protectrice des animaux, qui les sermonne d'importance, puis finit par dire qu'il serait plus séant de les voir à eux deux porter la bête : là-dessus, tous deux descendent et suivent l'avis du pédant. Le trio finit par choir dans un fossé, et, comme aucun réformateur n'alla l'en tirer, il y périt misérablement. — Cette parabole est instructive : elle laisse libre carrière aux réformes, mais enseigne en même temps qu'après tout, ce sont les gens eux-mêmes qui connaissent le mieux leurs propres affaires.

Sur la question chinoise, nous voyons que les critiques abondent et que les donneurs de conseils sont en nombre infini. Sans contredit, ces critiques sont sincères, — mais ceux qui les font ont-ils bien étudié la matière dont ils parlent? Les conseillers sont doués des meilleures intentions, — mais au bénéfice de qui tendent leurs conseils, de ceux qui les donnent ou bien de ceux qui les reçoivent? Chaque apôtre a naturellement son remède, — lequel faut-il suivre? Les catholiques penchent pour Rome; les protestants s'en détournent; les dissidents se disputent; les athées voudraient laisser

la Chine tranquille; — lesquels d'entre eux tiennent la vérité? et pourquoi la Chine embrasserait-elle un culte étranger lorsque les étrangers sont en pareil désaccord? — Après le missionnaire, voici le marchand; l'un dit : « Abolissez les taxes arbitraires, et tout ira bien » : — mais quelles sont ces taxes, et le fonctionnement administratif est-il possible sans elles? L'autre réclame pour ses navires l'accès de toutes les voies fluviales; — dans quel pays semblable privilège est-il concédé? Un troisième demande les usines à vapeur, les mines, les chemins de fer; — acceptera-t-il les conditions que les idées chinoises attachent à de telles concessions et qu'elles obligent les mandarins à lui imposer? Découlant de chacune de ces demandes, il y a en outre tout un monde de questions secondaires, — capital, actions, droits, protection, contentieux, etc., — qui, toutes, plus ou moins, impliquent une perturbation de la pratique établie, de l'usage local, du sentiment populaire et de l'action officielle, et, à tout cela, s'ajoute cette éventualité, que le meilleur avis soit jugé suspect et soit rejeté, et que le pire soit accepté et suivi. — Et, dans le monde officiel étranger, celui-ci a des tendances parlementaires, celui-là penche vers les formes républicaines, un troisième n'admet que l'autocratie. — En somme, autant d'avis que de conseillers, et, presque dans tous les cas où l'on parle, on parle à tort. Ne vaudrait-il pas mieux aller doucement et laisser une saine évolution suivre son cours naturel? C'est la nécessité — la nécessité seule — qui montrera ce qu'il faut ajouter, modifier ou retrancher, et ce sont les Chinois eux-mêmes qui doivent sentir cette nécessité, non pas l'étranger : autrement, toute tentative d'amélioration, au lieu d'être accueillie, sera rejetée : au lieu du succès, on remportera l'échec.

Au reste, c'est une erreur de croire que la Chine reste à l'état stagnant, — ce qui serait loin d'être surprenant, vu son isolement qui fait d'elle un étang plutôt qu'un océan. — Le Censorat ne cesse de relever les fautes commises contre le droit en pratique administrative et en procédure officielle, et les rapports qu'on soumet à l'Empereur omettent rarement de suggérer quelques nouvelles mesures pour le bien du peuple. Seulement, il y a deux écoles politiques. L'une — et

c'est la grande majorité — est strictement conservatrice : ses partisans regardent perpétuellement vers le passé, exaltent la sagesse des philosophes et les précédents de l'antiquité ; ils croient sincèrement que tout le mal vient de ce qu'on s'en est écarté, et qu'un retour en arrière serait une rénovation : — c'est là ce qu'ils entendent par réformes. L'autre école ne comprend qu'une très petite minorité, mais elle en est à la période de croissance : elle accepte les faits, reconnaît la nécessité des réformes, ouvre les yeux à l'existence d'autres nations, cherche ce qu'il convient d'apporter du dehors et de greffer sur la plante chinoise, et s'abstient de condamner les innovations pour l'unique raison qu'elles sont nouvelles, ou de rejeter des choses du dehors pour l'unique raison qu'elles sont étrangères. C'est là sans contredit l'école de l'avenir : elle essaiera tout, et retiendra fermement ce qu'elle aura reconnu bon. Mais cette école se divise elle-même en deux classes : la première prêche l'adoption de tout ce qui peut contribuer à rendre la Chine assez forte pour combattre l'étranger en usant de ses propres armes ; la seconde accepte les relations extérieures et toutes leurs conséquences comme l'inévitable, dont il convient de tirer le meilleur parti possible, lequel ne doit pas nécessairement être préjudiciable. L'empereur Kouang-Siu appartient probablement à cette seconde classe de la seconde école ; malheureusement, grâce à ce qu'on pourrait appeler ses tendances iconoclastes, ce parti s'emballa pendant l'automne de 1898, — il est tellement plus facile de démolir que de construire ! — Le jeune char des réformes glissa hors des rails, et, par un retour tout naturel des choses, on vit aussitôt reparaître à la tête les conservateurs intransigeants, — réformateurs eux-mêmes, ne l'oublions pas, mais réformateurs de la vieille roche, — qui ne se firent pas faute d'en profiter pour user de représailles.



Mais qu'est-ce donc que les réformes, et en quoi sont-elles requises en Chine ? — certains diraient : en quoi ne sont-elles pas requises ? — et de quelle manière doivent-elles être appliquées ?

Tout ce qui tend à améliorer la condition d'un peuple peut d'une manière générale être compris sous la dénomination de « réforme », qu'il s'agisse de législation nationale, d'organisation administrative, d'effort collectif ou d'initiative individuelle, et que l'objet en soit d'encourager l'éducation en la plaçant à la portée des différentes classes, d'accroître le bien-être de tous en matière de travail, d'habitation, de vêtement et de nourriture, de faciliter les communications et les voyages, de sauvegarder les droits indiscutables des particuliers et de la propriété, ou de développer la force de l'État dans la mesure où, État entre les États, il mérite ce développement.

On pose certaines conditions à l'acquisition de la force. De même que les droits d'un individu dans un État sont conditionnels, et proportionnés aux droits de ses concitoyens dans cet État, de même les droits d'un État indépendant doivent rester limités par les droits des autres États, et, comme corollaire de ce principe, se présente le droit d'intervention. Par exemple, tandis que les États peuvent tacitement laisser l'un d'entre eux introduire — et même l'encourager à introduire — telles réformes qui amélioreront ou accroîtront la somme de force de cet État, afin de lui permettre le maintien de l'ordre et la répression du désordre à l'intérieur de ses frontières, il se peut que le devoir — et certainement le droit — des États voisins soit de s'entendre et d'intervenir contre l'accroissement exagéré de sa force, s'il est reconnu agressif ou s'il est leur inférieur en civilisation et capable d'abuser de cette force nouvellement acquise, et de devenir par la suite un souci, sinon un danger, pour les autres États.

Lorsqu'on recherche le diagnostic de la Chine, on trouve que c'est un pays qui décourage le militarisme, qui ne respecte que la raison, et dont la nature n'est rien moins qu'agressive. Son peuple professe le respect des lois et se laisse facilement gouverner; seulement, ce peuple couvre un territoire tellement vaste, il est tellement innombrable, que, de si bonne conduite qu'il soit dans la masse, il y a toujours quelque part un trouble d'une sorte ou d'une autre, cause d'inquiétude pour les fonctionnaires ; aussi, chaque province a-t-elle ses troupes pour appuyer l'autorité et prévenir ou réprimer le

désordre ; mais leur tâche est toute de police, et ces troupes, bien qu'exercées et armées, sont plutôt faites pour réduire des émeutiers que pour marcher contre des armées. L'étranger hésiterait à les qualifier d'armée; pour qu'il la tînt pour une armée, il faudrait la transformation des armes qu'elle porte, des changements dans son système d'entraînement et dans l'éducation de ses officiers. Cependant, étant donnés la position géographique de la Chine et le caractère général de son peuple, et vu les services réels que rendent ces troupes provinciales, on peut se demander si l'organisation indigène — résultante naturelle du caractère et des besoins du gouvernement et du peuple — n'est pas, après tout, la meilleure en l'espèce. Malheureusement, le cours des événements et la force des choses obligent désormais la Chine à tenir compte, non seulement de l'ordre à maintenir entre ses frontières et parmi son peuple, mais aussi de la présence de l'étranger sur son sol, et de l'action militaire des autres États contre elle, qui l'oblige à se prémunir et à se défendre. Et l'on en arrive à s'apercevoir que la Chine, contre sa volonté et son désir, doit devenir par la suite une puissance militaire. Elle fera bien des faux pas, il y aura maintes erreurs commises, maintes catastrophes essuyées, mais tôt ou tard l'État en sortira sain, robuste, expérimenté, en possession de ce que le monde lui impose — une armée: et puisqu'il faut qu'elle l'ait, cette armée, elle l'aura, et tout ce qu'il y a de mieux dans le genre : — les meilleures armes, les exercices les plus appropriés, l'éducation la plus achevée, et, vu sa population, des soldats en aussi grand nombre que les circonstances pourront l'exiger, soldats doués des qualités physiques et morales de la race, développées par l'exercice au cours des générations. Aujourd'hui, dans l'intention de punir la Chine pour les méfaits des Boxers de l'année dernière, l'Occident, entre autres choses, interdit l'importation des armes; à ce propos, le rejeton d'une grande famille chinoise me disait : « Très bien! ceci nous oblige à devenir producteurs. Eh bien! notez mes paroles : un jour viendra où nous-mêmes nous serons exportateurs; bien mieux, nous ferons concurrence par le bon marché aux fabricants actuels! »

En ce qui regarde la réforme législative, — il faut bien se

rappeler que la Chine a des lois. Depuis fort longtemps, sir George Staunton a traduit le code pénal de la Chine, et, dans toutes les branches des divisions administratives, des codes semblables existent. Le pays est un pays pacifique et les gens n'y sont point des sauvages : chaque pouce de terrain est possédé, occupé, utilisé; toutefois, le respect pour les morts retient pour les tombes une plus grande partie de la surface que ne l'approuvent nos économistes — dont au reste les sentiments ne sont pas offensés par la coutume qui permet dans nos pays l'entassement des couches d'ossements superposés dans une même excavation. — Les Chinois pratiques sont déjà frappés du fait que le commerce extérieur et ses développements exigent une législation répondant à certains besoins nouveaux, par exemple sur les associations, les contrats, les assurances, etc., etc., et qu'afin de se débarrasser de leur cauchemar — cette exterritorialité concédée aux étrangers en Chine — il sera nécessaire de prendre modèle sur ce qu'ont fait les Japonais, c'est-à-dire de rédiger des codes spéciaux, de créer des tribunaux spéciaux, de former des légistes et d'introduire une procédure nouvelle. Le dernier mémorial présenté au trône par un haut fonctionnaire mandchou, du nom de Tsên-Ho, suggérait l'adoption d'une législation de ce genre. Il venait d'être fait « foutai » ou gouverneur de l'une des dix-huit provinces de Chine, et, bien que ce qu'il suggérait alors soit resté enseveli dans les cartons et que lui-même ait été révoqué par l'Impératrice douairière en septembre 1898, il reparaîtra de nouveau à la surface et, un jour ou l'autre, tôt ou tard, son programme sera repris. La nécessité produira cet effet, et, une fois opéré, le changement, dans toutes ses ramifications et avec tous les effets qu'il entraîne, tout en étant lui-même la conséquence d'influences extérieures, sera bien accueilli et agira salutairement, car il émanera du centre : il ne sera pas dicté par l'étranger, mais voulu par la nation.

Quant aux réformes relatives aux communications et à la circulation, on peut dire qu'elles sont commencées déjà. La télégraphie électrique fonctionne maintenant dans toutes les provinces, — un département de Postes Impériales a été créé et commence à s'étendre, — des voies ferrées sont en activité, d'autres sont à l'état de projet. Voilà trois départe-

ments qui sont appelés à vivre et à se développer : ils fourniront à l'État et au peuple tous les avantages que comporte leur existence. Le télégraphe est entre des mains chinoises : ainsi naturalisé, il est devenu populaire, — c'est un département indigène. Les postes impériales, elles, ont à lutter contre deux sortes de difficultés : partout, à l'intérieur, il existe de temps immémorial des service de poste privés ; aussi le gouvernement ne procède-t-il que par voie d'essais, de crainte, par une rivalité officielle intempestive, d'enlever son pain à toute une classe industrieuse ; dans les ports, plusieurs puissances ont ouvert des bureaux de poste étrangers sur territoire chinois où leur présence est une cause de frottements ; cependant pour le moment, ces bureaux ont leur utilité. Pour les chemins de fer, on les trouvera en temps utile là où ils seront nécessaires ; mais, aussi longtemps qu'ils resteront propriété étrangère et sous protection étrangère, leur développement aura les limites que comporte toute entreprise du dehors ; cependant, il est juste de remarquer qu'entre des mains européennes, ils seront toujours supérieurs comme rapidité, régularité, indépendance, utilité générale, à des lignes dirigées par les indigènes, lesquelles, naturellement, demeureront exposées à l'ingérence officielle et à des erreurs par défaut d'expérience.

En fait de nourriture, de vêtement et d'habitation, les Chinois possèdent déjà tout ce qu'il leur faut ; quant à la question du travail ou des occupations, ils y ajouteront en nombre et en variété au fur et à mesure de l'adoption et du développement de nouvelles industries et de l'introduction par les réformes de nouveaux débouchés et de nouveaux besoins.

Il est quelque peu difficile de savoir jusqu'à quel point on devra toucher à la question monétaire. Quelles que soient les circonstances et les législations qui font que la sapèque de cuivre est la monnaie courante en Chine, et que l'un des métaux les plus vils est devenu l'étalon monétaire, il n'est pas douteux qu'il y ait eu à cela quelques bonnes raisons : il se pourrait qu'une réforme fît plus de mal que de bien. Le taux de l'intérêt est fort élevé en Chine, — un pour cent par mois ne semble nullement usuraire à des Chinois ; — en outre, il est de fait qu'avec une sapèque, qui ne représente guère qu'un

demi-centime, on peut acheter quelque chose au marché. Le gouvernement n'entreprendra qu'avec hésitation une réforme monétaire, et il sera sage de sa part de ne pas l'entreprendre à la légère.

En matière d'éducation, également, ce sera la nécessité encore qui exercera l'influence la plus puissante. Les Chinois ne le cèdent à personne dans leur respect pour l'éducation, mais ils ont sur cette matière leurs propres idées, en même temps que des livres, des écoles et des méthodes à eux ; or, tout cela satisfait aux exigences du moment et suffit aux besoins du peuple tels qu'il les ressent et tels que la vie nationale les a faits. Outre quelques écoles et collèges du gouvernement, certains établissements d'enseignement, dépendant d'associations de missionnaires, ont déjà graduellement accoutumé certaines couches du public chinois à des études qui n'avaient pas cours dans le *curriculum* indigène ; non seulement le goût pour ces études se développera, mais des sciences, jusque-là inconnues dans la nation, prendront racine et porteront leurs fruits. Toutefois les masses sont très pratiques, et il ne faut pas s'attendre à les voir s'attacher à des études dont elles ne sentent pas l'utilité ; de temps en temps, néanmoins, quelques intelligences d'élite s'y laisseront prendre, captiver et vivifier, et ceux-là exerceront à leur tour une influence régénératrice, qui transformera l'enseignement européen en savoir indigène. D'ailleurs, des rapports constants et l'introduction continuelle de nouveautés étrangères susciteront de nouveaux besoins, de nouvelles industries, de nouveaux goûts, et, par ces exigences, la voie s'ouvrira devant le jeune savoir et devant les hommes qu'il produira ; il deviendra profitable d'acquérir les sciences, et des hommes pratiques vulgariseront ce que des enthousiastes auront révélé.

En cette matière, deux réformes paraissent essentielles ; la première, c'est, pour le gouvernement, d'ajouter aux sujets des examens d'aptitude la science occidentale dans toutes ses branches ; et la seconde, de créer, pour les candidats reçus, des postes officiels et professionnels, et de les employer en les attachant, en qualité de spécialistes, aux différents bureaux du service public. L'empereur Kouang Siu agissait dans cette direction : le flot rénovateur ne peut manquer de reve-

nir quelque jour. Notons encore que le but de l'éducation chinoise est la formation du caractère de l'individu plutôt que ce que nous appellerions son instruction ou le savoir. Que cette méthode ait du succès, nous en voyons les preuves dans l'industrie infatigable, l'entrain inépuisable, les procédés ingénieux, la bonne conduite générale et la parfaite soumission aux lois de toute cette race, par tout l'Empire. En même temps, il ne faudrait pas supposer que le savoir chinois n'est rien en lui-même, et que la Chine n'a pas de littérature : au contraire, la quantité des travaux littéraires accomplis et le nombre des ouvrages publiés sont énormes ; un Chinois cultivé et lettré est une mine de richesses intellectuelles. Histoire, biographie, philosophie, poésie, romans, voyages, critique, essais, commentaires, etc., des ouvrages de tous les genres inondent le pays ; de volumineuses encyclopédies existent, et d'inépuisables dictionnaires ont été publiés et republiés, des siècles avant l'apparition des Johnson, avant les travaux des Webster ou la fondation de l'Académie française. Ceux parmi les étrangers qui s'adonnent à l'étude de la langue ne peuvent plus s'en détacher, et déclarent qu'il leur faudrait plusieurs existences pour savourer les millions de livres offerts à leur curiosité et apprendre tout ce qu'ils ont à dire sur tous les sujets imaginables. En 1858, le gouverneur du Kouangtong, Pih-Kouei, me racontait, à moi incrédule, que dans un vieil écrit, datant de deux mille ans, on rapportait comment mille ans auparavant, le prince d'un des États chinois de ce temps-là avait l'habitude d'envoyer ses messages à un autre prince dans un coffret curieusement agencé et fait d'un bois spécial ; il prononçait son message dans ce coffret, puis le fermait, le scellait et le confiait aux mains d'un messager éprouvé ; et le destinataire du message, en ouvrant ce coffret, entendait résonner à ses oreilles les paroles et la voix de l'autre prince. En 1898, le premier phonographe qui vint à Péking m'apportait un message de Lo Fong-lou, à ce moment ministre de Chine à Londres, et comme, à mesure que le cylindre se déroulait, j'entendais ses paroles et reconnaissais sa voix, j'entendais en même temps Pih-Kouei me répétant de nouveau — à moi, moins incrédule cette fois, — son histoire du merveilleux coffret du prince ! Dans mes con-

versations avec Wên-Siang en 1861, les merveilles de l'électricité l'intéressaient, mais elles ne l'étonnaient pas, — car de quoi s'étonne jamais un Chinois? — et un jour il me dit : « C'est merveilleux, certainement! Mais vous n'êtes pas au bout : il reste encore bien des choses à découvrir, et, dès que les circonstances le permettront, nous, Chinois, nous scruterons à notre tour, et nous trouverons, nous, ce que vous autres, étrangers, vous n'aurez pu encore découvrir. »

A ce propos, il est à noter qu'un horloger de Fou-Tcheou a découvert, à lui tout seul, un perfectionnement dans la machine à filer, perfectionnement d'une originalité suffisante pour qu'on lui ait décerné le titre d'invention, et promettant une assez grande utilité pour qu'on l'ait breveté. Les partisans de l'éducation peuvent laisser toute crainte, l'enseignement se répandra et atteindra un développement complet en Chine. Cellule à cellule, une première ruche s'édifiera, et, celle-ci parvenue à l'état parfait, d'autres surgiront. Pour les autres questions, sociale et politique, législative et administrative locale et nationale, on peut sans inquiétude s'en remettre au temps et aux événements ; des découvertes et des inventions fourniront de nouveaux instruments, les entraves du préjugé et des prohibitions disparaîtront, l'instinct social aura raison des vieilles superstitions antagonistes du progrès : de nouveaux besoins se feront sentir, et les réformes accompliront leur œuvre!



Chaque race a ses traits caractéristiques : le milieu et l'association les pétrissent pour en faire des qualités innées et leur donnent à leur tour une pénétration réciproque. Le premier rudiment de la pensée chinoise est renfermé dans ce dicton qui est le premier que le petit enfant apprenne de mémoire : « La nature de l'homme est foncièrement bonne — *jên pên shan* »; et, fondée sur ce principe, caractérisant leur manière de vivre toute de sens commun, règne l'idée générale que tout ce qui est naturel est chose nécessaire et permise, et qu'on ne saurait avoir à en rougir. Ces deux idées-mères ont eu leur influence sur le développement du caractère et des institutions de la Chine. Le culte de Confucius est admirable comme

règle de conduite. On dit au Chinois, homme parmi ses semblables : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même » ; et on lui enjoint, homme sous l'œil du Ciel, de toujours se comporter comme il le ferait en présence d'une Divinité, qui existe, bien qu'il ne la voie pas : « *As if thou knewest, though thou canst not know!*[1] » Il doit faire ce qui est bien, simplement parce que cela est bien, et non par crainte de l'Enfer ou pour gagner le Paradis. De tels principes produisent un peuple intelligent et pratique, un corps de fonctionnaires à l'esprit spécialement façonné, un gouvernement paternel et tolérant. Malheureusement, la loi naturelle agit sur tous, et chaque classe a les défauts de ses qualités.

Si l'on vous demande quel est, en tant qu'individu, le défaut du Chinois, vous pouvez répondre : la véracité n'est pas une vertu dans une conscience chinoise. Non pas, parlant de façon générale, que le Chinois soit moins franc qu'un autre : s'il fait chaud, il ne vous dira pas qu'il gèle, et s'il est à cheval, il ne vous dira pas qu'il va à pied ; mais si on lui fait une question qui, d'après lui, ne devrait pas lui être faite, ou à laquelle il ne veut pas répondre, alors il n'hésitera pas à s'écarter de la vérité pour donner la réplique. Son raisonnement est, ou que quelque parole maladroite pourrait lui échapper s'il faisait tout de suite une réponse vraie, ou que, la vérité une fois sortie, il a brûlé ses vaisseaux, tandis qu'aussi longtemps qu'il la retiendra, quelque désavantage qu'il puisse résulter pour lui de sa découverte, il a encore chance de l'éviter. Et c'est pour cela que lorsqu'on discute avec des Chinois sur leurs rapports avec l'étranger, vous les entendez constamment vous répéter que ce que demande l'Européen c'est la bonne foi — *hsin* — et qu'en conséquence il faut éviter la fausseté. Les relations avec l'étranger, si elles n'ont pas encore introduit le ferment de la véracité, l'ont du moins fait connaître, et il deviendra plus tard tout aussi honteux en Chine de dire un mensonge que dans les pays qui frappent d'ostracisme le menteur.

Si nous examinons le monde officiel, nous trouvons que le

1. « Comme si tu savais, bien que tu ne puisses savoir ! »

fonctionnaire — candidat victorieux aux concours — est censé s'être si complètement assimilé la sagesse antique et l'enseignement des philosophes que, non seulement il est jugé digne de toute position, mais encore qu'on le croit incapable de la déshonorer : il sera loyal envers son prince et sera un père pour le peuple. En conséquence, lorsqu'il lui donne un yamèn en qualité de mandarin — ou *fou mou kouan*[1], — le gouvernement ne lui attribue qu'un traitement tout juste suffisant pour se nourrir, bien qu'il soit entendu, toutefois, qu'il s'arrangera pour trouver les moyens de vivre et de remplir les multiples devoirs de sa charge ; de là, pour lui, l'obligation d'obtenir du peuple l'argent nécessaire pour les gens qu'il emploie et leurs services. Cette méthode, qui consiste à se fier à son honneur et à son éducation, est admirable en principe, parce qu'elle évite dans le fait l'embarras de tenir et de vérifier des comptes, et, d'ailleurs, elle est contrôlée par l'opinion publique, — laquelle, tout en reconnaissant la nécessité pour le mandarin de prélever ce qui est raisonnable, maintient son droit de refuser ce qui serait arbitraire, — mais, malgré tout, ce système ouvre la porte à une foule d'abus, et il démoralise à la fois le peuple qui achète les faveurs et le mandarin qui les vend. Pour remédier à cet état de choses qui trouve sa raison d'être dans la croyance que « l'homme est foncièrement bon », il faudra des réformes prescrivant le payement de traitements appropriés et l'établissement de budgets, et aussi des prescriptions — et des plus strictes — interdisant au fonctionnaire d'accepter des présents ou de prélever des impôts illégaux, et, au peuple, d'offrir des présents ou de verser des sommes autres que celles exigées par l'État. Le seul service qui soit rétribué convenablement en Chine est celui des Douanes impériales ; ce précédent est comme un levain qui agit salutairement ; en temps convenable, des appointements fixes seront alloués à chaque poste et toute irrégularité disparaîtra.

En ce qui concerne le gouvernement lui-même, son agencement, dans l'ensemble, est d'une harmonie parfaite ; toutefois, le temps a démodé certaines coutumes, certaines lois,

1. Père et mère du peuple.

certains bureaux, — ce sont là des réductions à opérer; — il en a rendu d'autres nécessaires, — autant d'institutions à créer; — et, par suite de changements dans la nature et le mode du développement national, il y a lieu de modifier la procédure et la pratique, — nouvelles méthodes à trouver. Mais, par-dessus tout, un fait capital que le gouvernement doit reconnaître pleinement et sans réserve, c'est que la Chine n'est qu'une dans la foule des États indépendants, et que, désormais, bon gré mal gré, il lui faut accepter les relations extérieures sur un pied d'égalité. Ce fait reconnu et bien compris, pleine carrière alors pourra être donnée à l'idée fondamentale énoncée dans un édit de réformes, rendu il y a des années par l'Impératrice douairière elle-même, où elle déclare que la réalité doit être la réalité, et que la reconnaissance de ce qui est réel doit être le principe dirigeant de la classe officielle — *sheh shi kiou sheh*. Supposons que ce principe doive avoir un jour sa valeur pratique, alors la condition première des réformes sera que, c'est, dans les relations extérieures et dans tout acte international, le soupçon soit banni et une franche amitié cultivée. Et ceci nous amène à reprendre, maintenant dans un autre ordre d'idées, cette question : « Les réformes de la Chine commenceront-elles au dedans, ou viendront-elles du dehors? » — et de regarder certains côtés, de revoir certains faits des relations extérieures que les profanes, aussi bien que les apôtres des réformes, feront bien d'examiner et, si possible, de voir avec des yeux chinois, de sentir avec des nerfs chinois, afin de comprendre la nature des revendications de ce peuple avant de traiter avec lui.

***

Ces relations extérieures ne datent pas d'hier, mais, quoique les annales rapportent divers essais individuels à des époques déjà reculées, la conclusion officielle de traités est un fait des temps modernes. Degré par degré, les voyages de découverte, l'instinct commercial, le zèle de la propagande ont accumulé pierre sur pierre et créé de nouvelles situations, des intérêts entre deux peuples, puis, des rapports officiels qui ont nécessité l'intervention gouvernementale. De là, les traités, et, avec

eux, définition de droits, concession de privilèges, liens entre États. Quelque nécessaires qu'ils fussent, si bien appropriés qu'ils aient été, quiconque examine les traités conclus avec la Chine, et leurs effets, ne peut manquer d'être frappé de certains traits qui les caractérisent dès le début : ils étaient la conséquence de relations plutôt consenties que sollicitées, — ils étaient acceptés après défaite plutôt que négociés, — ils obtenaient de la Chine tout ce qu'exigeait l'étranger, non ce que la Chine était prête à concéder, — ils n'impliquaient pas la réciprocité, leurs stipulations n'englobant que ce que la Chine, elle, devait céder aux gens d'outre-mer, ne liant en aucune manière l'autre partie à des concessions analogues envers les gens de Chine. Dicter de force n'a jamais produit de bons contrats, — pas même nos traités d'amitié avec la Chine. La réflexion est venue, et n'a pas contribué à calmer le ressentiment ; puis, l'expérience a démontré, qu'au point de vue chinois, s'il y a eu quelque peu gain, il y a eu par contre grande perte.

Peu de Chinois entendent les traités, et un moins grand nombre encore en comprennent la portée. Beaucoup sans doute ont su tirer parti des relations extérieures : les producteurs ont trouvé de nouveaux débouchés pour leurs produits, les consommateurs ont satisfait leurs besoins nouveaux et anciens, les voyageurs ont pu se transporter plus rapidement et à meilleur marché, les commerçants ont fait fortune, les chercheurs ont trouvé la vérité, les érudits ont eu les yeux dessillés par des sciences qu'ils ne soupçonnaient pas, les malades ont obtenu des soins médicaux appropriés. Mais, à côté de ces avantages incontestables, et justement appréciés par ceux qui en jouissent, il y a eu d'autres conséquences : la concurrence étrangère a consommé la ruine de nombreux établissements indigènes, les dispositions des traités ont bouleversé l'organisation provinciale, le privilège d'exterritorialité pour l'étranger, s'il relève le fonctionnaire du souci de certains cas judiciaires scabreux, n'en est pas moins interprété par lui comme une restriction apportée, sur le sol national, à l'exercice d'un droit national, et enfin la qualité de membre d'une mission chrétienne est regardée par beaucoup de Chinois comme le manteau qui couvre des actes illégaux plutôt que

comme une garantie de bonne conduite. C'est sur ces différents points qu'il y a place pour des améliorations propres à empêcher les abus tout en sauvegardant les droits acquis, — c'est-à-dire, place pour des réformes.

L'exterritorialité pratiquée en Chine en matière judiciaire à l'égard de l'Européen est, comme les capitulations dans d'autres pays, un privilège d'un prix inestimable, c'est incontestable; mais même si ce privilège est un droit obtenu par un traité, lequel, une fois établi — et il est établi en Chine — ne doit pas être abandonné sans de bonnes et de légitimes raisons, il porte une telle atteinte à la souveraineté, qu'on ne devrait pas le conserver un seul moment une fois que les circonstances qui l'ont justifié ne le rendent plus strictement nécessaire; en outre, aussi longtemps qu'il est maintenu, le gouvernement qui l'a concédé a droit, non seulement à l'assurance formelle de son rappel éventuel sitôt que des mesures convenables auront été prises pour le rendre inutile, mais aussi à une protection efficace contre tout usage abusif de ce privilège aussi longtemps qu'il durera. La Chine peut interpréter le privilège, et en pratique elle le fait, dans le sens le plus large et le plus libéral; il est donc juste d'attendre une interprétation également large de la part de ceux qui en jouissent, en tout cas assez large pour qu'ils s'abstiennent d'intervenir jamais contre l'exercice du droit chinois, lequel ne saurait être atteint par ce privilège en tant que droit pur et simple. Une étude sur ce point et dans le sens indiqué contribuerait à combattre la répugnance avec laquelle le gouvernement envisage les relations extérieures, et, en même temps, appuierait l'autorité vis-à-vis du peuple dans l'exercice de ses devoirs de protection envers l'étranger, quoique la soustraction de celui-ci à la juridiction chinoise doive suggérer toujours à certains l'idée que l'étranger ne devrait pas attendre protection d'un gouvernement dont, par la façon dont il interprète l'exterritorialité, il semble défier l'autorité. Il se peut que le gouvernement chinois ait montré trop d'hésitation à sortir de son isolement qui, cependant, date de très longs siècles, et à reconnaître que les puissances signataires ne sont pas des États tributaires; mais cela n'infirme pas la reconnaissance de ses droits ; en les reconnaissant, les puissances

ne feraient qu'accomplir une obligation positive, et ne dérogeraient nullement. La blessure d'amour-propre occasionnée par une concession forcée comme celle de l'exterritorialité n'est pas une de celles qu'adoucisse le temps : au contraire, tant qu'elle dure, chaque année, chaque progrès en force et en expérience la ravive. Ce privilège est un don qui doit tôt ou tard être repris, à moins que ceux qui l'ont reçu n'y renoncent. En attendant, ne serait-il pas pratique d'encourager le gouvernement à établir des tribunaux dans les ports pour l'usage consulaire, où il serait permis à des juges chinois, parlant la langue de ces tribunaux, de présider avec les consuls, et à des avocats, dûment qualifiés et d'origine chinoise, de plaider? Cela permettrait de rassembler des matériaux pour l'élaboration d'un code de lois, et de former des hommes capables pour la grande réforme légale que la Chine devra entreprendre quand l'exterritorialité cessera et que sa juridiction s'étendra à l'élément étranger. Toute mesure de ce genre serait bien accueillie, du seul fait qu'elle serait autorisée, et, si elle venait à être mise réellement en pratique, elle éduquerait et éclairerait.

En ce qui concerne les relations commerciales, il faut tout de suite reconnaître que les stipulations faites par les étrangers aux Chinois en temps et lieu étaient, vu les circonstances, aussi justes et aussi parfaites que pouvaient le conseiller à la fois l'expérience et la sagacité, et qu'en somme ces relations ont profité à la Chine plus qu'elles ne lui ont nui. Néanmoins, quelques-unes de ces stipulations ont les défauts de leurs qualités : dictées par l'étranger après la victoire, toutes furent désagréables ; mais, de plus, et sans doute par suite de la hâte avec laquelle elles furent rédigées et consenties, certaines d'entre elles laissent percer, du côté européen, la conscience qu'il a de violer certains droits, et, du côté chinois, une ignorance quant à l'effet qu'elles devaient produire, dans la pratique, sur les intérêts en jeu. Les droits de transit, le commerce entre ports indigènes, la navigation fluviale pour les bâtiments à vapeur, ce sont là autant de points qui doivent appeller l'attention des étrangers.

En vertu du système de transit, les marchandises étrangères passant à l'intérieur et les produits indigènes se diri-

geant de l'intérieur vers les ports à traité sont libérés de tout impôt local par un seul payement : celui du droit de transit; ce règlement est imparfait et, comme tel, ouvre la porte aux abus. Quatre choses sont tout à fait nécessaires ici : 1° ou la définition dans chaque port à traité d'un rayon dans lequel les marchandises échappent au droit de transit; ou bien, et mieux encore, vu que, même dans les ports, l'impôt local se prélève, l'obligation pour toute importation d'acquitter le droit de transit simultanément avec le droit d'entrée; et, dès lors, choix facultatif pour le marchand entre la passe locale ou le *passe-debout* du transit ; — 2° l'entente claire et nette que le *passe-debout* ne protège que jusqu'aux localités désignées, qu'il se trouve annulé du fait de l'arrivée dans ces localités et que, dès lors, les marchandises perdent leur caractère de marchandises protégées et sont soumises, comme toutes autres de même espèce, à la taxe locale : — 3° l'élaboration d'un règlement par lequel seules les marchandises destinées à l'exportation à l'étranger voyageront vers les ports sous la protection des documents de transit, afin, par ce moyen, de prévenir l'abus du privilège et l'évasion des impôts locaux pour ses produits indigènes en simple circulation et non destinés à l'exportation étrangère; — 4° enfin, et quels que soient les privilèges de transit dont jouissent les marchands étrangers, l'extension de ces mêmes privilèges aux marchands chinois qui transportent des marchandises de même nature et sont engagés dans le même genre de commerce, de façon que la procédure soit la même pour tous, et que personne n'ait à souffrir des irrégularités ou des vexations du traitement différentiel.

Le commerce entre ports indigènes, ou cabotage entre ports à traité, fut ouvert dans l'origine aux bâtiments anglais en reconnaissance des services qu'ils avaient rendus pour la répression de la rébellion des Taïping; il s'étendit plus tard aux navires de toutes les puissances signataires en vertu de la clause de « la nation la plus favorisée ». Cette concession compléta la ruine d'une foule de propriétaires de jonques et suscita des plaintes amères et de la rancune, mais elle a contribué puissamment à la répression de la piraterie, a établi l'échange et le mouvement entre les provinces et enrichi ceux

qui ont pu profiter des nouveaux débouchés. Maintenant que l'époque de transition est passée, il n'y a plus guère que deux suggestions à faire pour l'avenir, qui sont les suivantes : 1° les marchandises transportées par navires étrangers le long de la côte ne devraient pas acquitter des droits plus faibles que les mêmes marchandises transportées par navires indigènes ; et 2° ce trafic étant, à proprement parler, un commerce indigène ou domestique, le tarif qui lui est appliqué devrait rester sujet à tous les changements que le gouvernement chinois peut de temps en temps trouver bon d'y introduire.

A propos de ce commerce de cabotage, on peut faire remarquer que la plupart des pays l'interdisent aux étrangers, et c'est une preuve frappante de cette singulière qualité chinoise — la gratitude officielle — que la Chine permette aux étrangers ce commerce, au détriment de ses propres marchands. Pour bien se rendre compte de la jalousie avec laquelle d'autres nations se réservent cette prérogative nationale, il n'y a qu'à rappeler le règlement de commerce en vigueur entre San-Francisco et Honolulu : il y a cinq ans, tout bâtiment, d'une nationalité quelconque, pouvait transporter des marchandises et des passagers entre ces deux ports ; aujourd'hui, ce privilège est exclusivement réservé aux bâtiments américains.

La concession la plus récemment octroyée par la Chine au commerce étranger est celle de la Navigation fluviale pour les bateaux à vapeur. On ne connaît encore que fort mal les voies fluviales, aussi bien les fonds de leurs eaux que le trafic de jonques qu'elles entretiennent. Les partisans de ce privilège espèrent qu'il déterminera l'emploi en nombre considérable et croissant de vapeurs étrangers, ouvrira de nouveaux marchés pour les marchandises étrangères et de nouvelles voies à l'écoulement des produits indigènes, et qu'en stimulant la consommation et la production, il facilitera le transport des marchandises et le mouvement des voyageurs, accroîtra le revenu et réprimera la piraterie fluviale. D'un autre côté, les Chinois qui y font opposition, tout en reconnaissant certains de ses avantages, craignent que ce privilège ne détermine la ruine du trafic des barques et des jonques, qu'il n'introduise

d'autres éléments de désordre, n'entraîne une plus grande ingérence étrangère à l'intérieur, et ne soit cause de nouveaux embarras en matière de revenu provincial et d'administration. Existe-t-il une autre nation, demandent-ils, qui permette à des bâtiments étrangers de naviguer dans ses eaux intérieures? Et, d'autre part, quelle juridiction appliquer en général à ces bâtiments, et, en particulier, aux équipages chinois qu'ils portent? Partisans et adversaires ont raison tous deux; d'ailleurs, puisque le privilège est désormais concédé, il ne reste plus qu'à l'établir de telle façon que les étrangers ne soient point déçus dans leurs espérances ni les Chinois justifiés dans leurs craintes. Certains fonctionnaires sont, il est vrai, favorables au principe, ils l'envisagent comme un pas de plus dans la voie du progrès, seulement, l'intention première était simplement de permettre aux vapeurs de faire ce que font actuellement, et n'importe où, les barques et les jonques, en les laissant toutefois soumis à des règlements spéciaux, nécessités par la double affectation de certains points qui sont à la fois ports à traité et marchés intérieurs, et aussi par certaines distinctions à maintenir entre le Trésor impérial et le Trésor provincial. Dès le début, d'ailleurs, une complication particulière surgit : on exigea pour ces vapeurs la reconnaissance et l'application de l'exterritorialité; il en est résulté qu'aucune des parties n'est satisfaite, l'étranger n'ayant pas obtenu tout ce qu'il désirait, et le Chinois ayant donné plus qu'il ne voulait concéder.

Sur cette question, il y a cinq choses à suggérer : 1 chacun des ports à traité devrait être considéré comme le centre d'un district de navigation fluviale, et tous les vapeurs du district seraient de règle enregistrés dans ce port;— 2 un règlement spécial devrait être établi pour le traitement à appliquer aux vapeurs d'un autre district qui viendraient à pénétrer dans les eaux du district voisin ou à les traverser; — 3 un tarif local et des règlements pour l'entrée et la sortie des vapeurs, le mouvement des marchandises, l'acquittement des droits, seraient établis séparément pour chaque district, l'uniformité étant maintenue autant que possible, mais les particularités et les exigences locales primant toute autre considération : — 4 la question de la juridiction à

exercer sur ces bâtiments et leurs équipages pendant leur séjour à l'intérieur aurait à être scrupuleusement déterminée ; — 5° tout règlement local ou de district serait soumis à l'approbation des gouverneurs des provinces intéressées. De cette manière, on assurerait au commerce tous les droits, privilèges et facilités qu'on peut raisonnablement demander et qui peuvent être concédés sans risques, et, comme les exigences locales auraient été dûment considérées et l'approbation des autorités formellement obtenue, les difficultés résultant de l'apparition de pavillons étrangers dans l'intérieur seraient évitées, le commerce protégé et tous les intérêts sauvegardés.

* * *

Dans les traités se présente encore une question d'un intérêt vital, d'une importance incalculable — celle des Missions. Tous les traités garantissent la liberté d'enseignement, la pratique du culte chrétien et la protection des missionnaires, mais il est plus particulièrement stipulé, dans le traité français, qu'aucune défense ne sera faite aux Chinois d'embrasser la religion catholique, — dans le traité américain, que les chrétiens chinois ne seront point l'objet de vexations, — et, dans le traité anglais, que, tant qu'ils poursuivront paisiblement leurs occupations sans contrevenir aux lois, ils auront droit à la protection des autorités chinoises. Malheureusement, soit parce que l'adoption et la pratique de l'enseignement étranger, en contradiction avec les coutumes locales, offensent les voisins, soit parce que des brebis galeuses dans le troupeau chrétien abusent de leur position et trouvent malgré cela protection contre l'action de l'autorité en vertu de leur qualité de membres d'une mission, soit parce que les missionnaires, par philanthropie, mais aussi par défaut de jugement, interviennent contre l'exercice de la juridiction locale ou la pratique d'usages longuement consacrés, — il est de fait, et cela en dépit des traités, que nulle part la propagande n'est vue d'un bon œil par la classe officielle, et il est parfaitement reconnu que le voisinage des Missions n'a été que trop souvent le théâtre d'émeutes locales du caractère le plus sérieux.

Le dernier commandement de Notre Divin Maître a été d'aller par tout l'univers et de prêcher l'Évangile à tous les peuples : les sociétés chrétiennes ne cesseront par conséquent jamais d'entretenir et d'encourager l'évangélisation, et il se trouvera toujours des volontaires pour ces postes lointains qui demandent la force d'âme qui fait accepter l'exil et le sacrifice. Aucun lien n'est plus étroit que celui de la foi : les chrétiens ressentiront toujours les uns pour les autres une puissante sympathie, et toujours il s'en trouvera dans le nombre qui, oublieux de la réprimande du Maître contre l'appel à l'épée après le baiser de Judas, n'hésiteront pas à prêcher l'intervention armée en faveur de leurs frères, lorsque ceux-ci se trouveront en butte à la persécution de la part d'un gouvernement païen et parmi une population païenne.

De toutes les forces qui agissent sur la nature humaine, il n'en est aucune qui influe plus puissamment, plus profondément que la religion sur la vie individuelle, familiale, sociale ou nationale, — et cela, dans la direction de tout ce qui est bien et profitable. D'honnêtes gens, incroyants, mais qui, ayant été élevés dans des foyers chrétiens, sont, qu'ils le veuillent ou non, le produit d'influences chrétiennes, reconnaissent tout comme les croyants l'existence de cette force merveilleuse ; et fort probablement, ils seraient aussi peu enclins que le plus ardent des apôtres à conseiller l'interdiction totale ou à poser des restrictions trop sévères contre l'œuvre des Missions.

Cependant, les juristes qui interprètent et formulent les lois publiques, et les hommes d'État qui dirigent les relations entre les peuples en s'efforçant de maintenir la paix dans le monde, doivent, pour une foule de raisons, se former une opinion froide et raisonnée des questions ; ils acceptent certaines définitions des droits et reconnaissent une limite à l'utilité ou à l'opportunité de l'intervention.

Quelle est donc la juste position à prendre dans cette question des Missions en Chine ?

Les Chinois ne sont pas intolérants, pas plus le gouvernement que le peuple. « Renoncez à l'exterritorialité », me disait le grand secrétaire Wên-Siang, « et vos missionnaires peuvent s'établir et enseigner où ils le voudront : s'ils réus-

sissent à rendre les gens meilleurs, c'est nous qui y gagnerons! » Il n'est pas probable qu'on renonce d'ici longtemps à ce précieux droit, l'exterritorialité; cependant, dans ces quelques paroles, Wên-Siang est allé à la racine des choses. Est-il une puissance au monde qui voudrait admettre chez elle l'*imperium in imperio*?

Les missionnaires ont rendu d'excellents services : ils ont prêché la foi, — ils ont ouvert des dispensaires et des hôpitaux, — établi des écoles et des collèges, — fondé des communautés chrétiennes, — étudié les questions indigènes et enrichi la littérature d'ouvrages qu'ils ont publiés, — enfin, dans toutes les directions où ils ont trouvé le champ ouvert à l'instruction ou la bienfaisance, ils ont dépensé leur activité ; — et pourtant, on ne veut pas d'eux!

Les Missions catholiques diffèrent de toutes les autres, — peut-être aussi les surpassent-elles par la perfection et l'intelligence de leur organisation, par leurs mesures de prévoyance et la continuité de leurs efforts, par les ressources dont elles disposent et l'économie scrupuleuse pratiquée par leurs membres, par les œuvres de charité qu'elles accomplissent dans la classe pauvre ; — elles soignent le malade, offrent l'asile au sans-asile, recueillent l'orphelin, dressent l'enfance à des travaux utiles, veillent sur le fidèle du berceau à la tombe, inculquent à tous l'esprit de dévouement en leur faisant comprendre que la sainteté est ce qu'il y a de meilleur en ce monde et renferme les promesses de la vie future. Les Sœurs de charité, en particulier, parmi lesquelles se trouvent souvent des filles de grandes familles, accomplissent leur œuvre avec une touchante douceur, un dévouement émouvant qu'on ne saurait décrire en aucune langue. — Les protestants travaillent dans le même sens, mais leurs efforts sont caractérisés par une sorte d'individualisme, quelque chose qui ressemble plus à la concurrence qu'à l'action combinée. Tous sont zélés et consciencieux : peut-être la confiance qu'a chacun d'entre eux dans la supériorité incommensurable de son Église et de ses dogmes, de sa méthode et de son enseignement, l'empêche-t-elle d'apprécier, à leur juste valeur, la puissance de l'effort commun, la continuité et la sûreté de marche que donne une bonne organisation. Des points insignifiants

de différences doctrinales, des nuances sociales entre les individus, et, parfois, la disparition subite, çà et là, d'un homme excellent qui quitte le champ des Missions pour une autre carrière, ne sont pas sans effet sur l'opinion des indigènes à leur égard. Et, cependant, tous ont le zèle apostolique et possèdent une âme généreuse, et tous travaillent dans la vigne du Seigneur.

Il y a d'un côté le royaume des cieux, de l'autre, les royaumes de la terre : — dans quelle direction mettre le cap? « Rends à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », dit le Seigneur, qui, par là, et de sa propre bouche, indique aux missionnaires les voies providentielles et leur trace la route : — ceux qui l'écoutent écouteront-ils la leçon, ou, après s'être extasiés, suivront-ils à leur guise leur chemin? — La question des Missions est une difficulté dont la solution serait facilitée par les paroles rappelées ci-dessus, car ces paroles impliquent la distinction à établir entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. — Est-il nécessaire d'indiquer en quoi consiste l'essentiel? Moins on ajoutera et moins on retranchera aux paroles du Christ, mieux cela vaudra ; quant aux choses qui ne sont pas essentielles, elles comprennent simplement tout le reste. Ce à quoi l'on vise, c'est de faire de la Chine une nation chrétienne ; or, moins on visera à la transformer d'autre part, mieux, sans aucun doute, cela vaudra pour tout le monde. Le chrétien européen peut étendre ou se croiser les jambes, — le Chinois, lui, doit s'asseoir droit ; — l'Européen se taille les cheveux et la barbe suivant sa fantaisie, — le Chinois, lui, est astreint à se raser la tête et à porter la tresse ; l'Européen peut donner le bras à sa femme et même valser avec les filles du voisin, — le Chinois se voile la face devant de telles familiarités ; l'Européen suit la mode et l'ère chrétienne pour dater une lettre, — le Chinois ne doit faire usage que de caractères cycliques ou du style du prince régnant : on énumérerait à l'infini les distinctions de ce genre, et chacune d'entre elles a sa valeur, sa nécessité, ses raisons, suivant la nationalité de l'individu ; pourtant, aucune d'elles n'a pas plus de rapport avec le salut d'une âme ou le royaume des cieux que la coupe d'un nez, la taille d'un pied, ou la couleur d'un iris.

Évangélisez, mais n'« occidentalisez » pas ! Telle devrait être la devise du missionnaire, car autrement il surcharge de fardeaux vexatoires et détourne ceux qui approchent. Le cœur d'un individu une fois ouvert aux vérités chrétiennes, tout ce qui est bien et digne d'éloge viendra à la suite en temps opportun, et cela d'une façon naturelle, normale et certaine ; tandis que si l'on force les gens à adopter des changements sans importance, des embarras surgissent pour eux et nuisent à la cause essentielle ; car, n'est-ce pas toujours le côté mesquin et contestable, bien plutôt que le principe fondamental, qui soulève la controverse et l'objection ? Il est impossible d'estimer trop haut les excellentes œuvres dont la philanthropie chrétienne s'est faite la patronne, mais il faut tenir compte du pays et des gens, et, bien que ces œuvres soient les preuves de son existence et de sa force, elles ne sont pas la religion elle-même. Or, c'est la religion que l'apôtre a mission d'enseigner, et pour cela seul le Seigneur a promis son appui jusqu'à la fin des temps. A voir l'état des choses en Chine, ne serait-il pas sage, de la part des Missions, de se laisser plus strictement guider par cette distinction fondamentale entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas, et de résister à la tentation de délocaliser un foyer ou de dénationaliser un individu ? Par-dessus tout, elles devraient s'abstenir de toute ingérence dans les affaires litigieuses ou officielles, et habituer leurs disciples à surpasser le païen dans son respect pour la loi, sa soumission à l'autorité et son horreur pour les procès.

Dans les districts, l'architecture indigène devrait être adoptée pour l'extérieur des bâtiments des missions et les églises, et surtout on devrait s'abstenir de blesser les préjugés des voisins en élevant des constructions destinées à frapper la vue, ou en bâtissant sur certains terrains malgré les objections du peuple. De plus, on devrait faire comprendre aux chrétiens que, bien que membres d'une mission, ils ne laissent pas d'être sujets chinois, et que cette qualité de chrétiens, au contraire, les oblige plus que les autres à respecter les lois et l'autorité, et à vivre en paix avec leurs concitoyens. Peut-être serait-il bon, en remaniant les traités, comme on doit le faire, ou avant de confirmer les anciens, de rectifier les clauses qui traitent

des Missions, et d'intimer à tous que la reconnaissance loyale de la loi chinoise, l'abstention absolue de toute ingérence dans les affaires officielles, et de toute action capable de froisser des préjugés, sont autant d'obligations pour le missionnaire vis-à-vis de l'État qui tolère la propagande sur son territoire, et qu'elles doivent être observées dans l'intérêt de la tranquillité locale et des bonnes relations entre les pays. Dans l'intérieur, on devrait en outre inviter le magistrat à visiter les établissements des Missions, et il devrait d'ailleurs être parfaitement entendu que toute Mission éloignée des ports est accessible à l'inspection officielle.

Enfin, nous ajouterons que s'il y a quelque chose qui touche l'esprit chinois, c'est le principe de la réciprocité : les traités soumis à l'acceptation de la Chine devraient renfermer quelque chose de plus que l'analyse des privilèges concédés aux Européens en Chine. Il serait suffisant, pour donner satisfaction sur ce point, d'intercaler dans chaque traité la clause de « la nation la plus favorisée », à l'avantage des Chinois à l'étranger. Ce qui rendait la convention Alcock de 1868, qui ne fut jamais ratifiée, si agréable à l'opinion chinoise, ce n'était pas tant les avantages qu'elle concédait que le caractère de réciprocité de ses clauses.

*
* *

Des modifications dans le sens suggéré ci-dessus n'enlèveraient à l'Européen en Chine ni les droits ni les privilèges dont il jouit en vertu des traités actuels ; par contre, elles contribueraient puissamment à vaincre les objections et les critiques, et assureraient l'acceptation amicale des relations extérieures de la part du peuple et la protection efficace de la part des autorités. La Chine a un avenir : un jour ou l'autre de cet avenir, même sans tenir compte des moyens de défense qu'elle tient de la nature par sa situation géographique, la Chine sera très puissante : cet avenir sera-t-il amical pour les étrangers, ou sera-t-il le contraire ? Cela dépendra beaucoup des décisions prises à l'heure présente.

En 1862, je fus envoyé près du premier marquis de Tsèng

Kouo-fan pour prendre son avis sur certains points importants des relations extérieures, et le grand homme me dit : « Il appartient au Yamên (bureau des Affaires étrangères) de négocier, puis de décider sur ces mesures, et à moi-même et aux autorités provinciales de les mettre à exécution ; mais, puisque le prince désire avoir mon opinion, la voici : dites-lui que tout ce qui est bon pour les Européens et bon pour les Chinois recevra mon appui, que tout ce qui est bon pour les Européens et n'est pas mauvais pour les Chinois ne rencontrera aucune opposition de ma part ; mais que quelque bonne qu'une chose puisse être pour les Européens, si, de manière quelconque, elle est mauvaise pour les Chinois, je m'y opposerai... et donnerai ma vie plutôt que de m'y soumettre ! » Voilà l'esprit officiel que l'Occident rencontre en Chine et l'opinion publique ne peut qu'approuver la justesse, la franchise et le patriotisme de cette réponse.

Dans ce cas, les conditions, les vues et les besoins des Chinois ne méritent-ils pas une étude approfondie ? Nulle mesure, à moins qu'elle ne soit raisonnable et juste en elle-même, et qu'elle n'offre des avantages réciproques, ne devrait leur être proposée, encore moins, leur être imposée. Certains disent : « C'est le Mandchou qui est notre ennemi ! » d'autres : « C'est le Chinois ! » Ce point est de peu d'importance : la chose essentielle, c'est que tous les deux deviennent nos amis. D'autres disent encore que la force a toujours produit des résultats satisfaisants et la faiblesse le contraire : il a pu en être ainsi, mais en sera-t-il toujours de même ? Voilà la question ! Ce qui importe en toute saison, mais surtout à l'heure présente, vu l'état des relations et les possibilités de l'avenir, c'est de s'inspirer d'un esprit de modération, d'avoir des égards, d'entendre la partie adverse, et de rechercher l'avantage réciproque. Est-ce trop demander ? Et si l'on procède de la sorte, ne sera-ce pas autant à l'avantage de l'Européen qu'à celui du Chinois ?

Tout État, dans la proportion de ses moyens, s'appuie sur la force pour faire respecter ce qu'il considère comme ses droits et même ses aspirations : la Chine est le plus pacifique, le moins agressif des États ; il sera donc de bonne politique de la laisser se développer à sa façon, pacifiquement, non de

l'obliger à en changer. La modération n'exclut pas l'injonction, mais celle-ci doit être justifiée et raisonnée : une différence de vues n'implique pas nécessairement le manque de raison ; un échange amical de vues, même s'il doit traîner en longueur, n'en est pas moins la seule voie sûre d'une entente mutuelle, d'un bon vouloir mutuel et de l'avantage réciproque. Le Chinois, après tout, est un homme comme les autres : le meilleur moyen de s'entendre avec lui, c'est de le traiter en homme.

Depuis l'époque où Wingrove Cooke, que je rencontrai à Ningpo, en 1857, adressait au *Times* ses brillantes lettres, il a été de mode, et cela est même devenu un axiome, de n'accepter qu'avec le sourire sur les lèvres les vues de l'homme « ayant vingt ans de Chine et parlant la langue du pays ». Mais n'est-ce pas très étonnant ? Et ce qui l'est encore plus peut-être, c'est que le globe-trotter, qui s'accorde six mois de congé pour faire son tour du monde, devienne aussitôt l'oracle du jour. Tout frais émoulu d'Europe ou d'Amérique, il passe en tourbillon d'un point à l'autre ; il rapporte des impressions premières ; avec une vivacité amusante, il exprime ce qu'il a vu de ses yeux et croit avoir entendu de ses oreilles : ayant eu l'avantage de jeter un coup d'œil sur la surface, il n'est point à court de mots colorés pour peindre la situation, et ne se fait pas faute de tout expliquer et de montrer les dessous de cartes. — Le vieux résident, lui, a perdu tout contact avec l'Europe ; il s'est fait aux choses indigènes pour autant qu'elles peuvent remplacer les choses d'Europe ; il s'est aperçu que « de faire à Rome ce qui se fait à Rome », c'est encore la meilleure méthode ; — il a appris la langue, il s'intéresse au peuple où il vit et comprend que ce peuple tienne à ses habitudes et qu'il lui répugne d'en changer ; — et plus il étudie, plus le problème l'intrigue ; ses idées deviennent incompréhensibles pour les autres, tant paraît singulier le développement de ce peuple dont il parle, et tant paraît étrange cette race aux cheveux noirs. Seulement, il possède du moins une qualité, ce vieux résident : s'il a le courage de se mettre à publier, il ne se mêlera point de dogmatiser, mais, comme il connaît lui-même les nombreux points de vue d'où l'on peut aborder

et discuter cette question chinoise d'aspects si variés, il préparera la lumière, prêt, tout le premier, à l'accueillir de quelque côté qu'elle se présente.

La question chinoise ne peut ni disparaître ni diminuer d'importance, et c'est pourquoi il vaut la peine qu'on la pénètre au-dessous de la surface, et qu'on étudie comment il se fait que les rouages fassent mouvoir les aiguilles du cadran dans un sens qui, pour des yeux européens, est erratique et anormal : peut-être arrivera-t-on à découvrir un régulateur propre à jouer le même rôle que le manomètre ou la valve de sûreté. Dans tous les cas, on ne fera pas mal de se demander d'une manière précise ce que l'on cherche en Chine. Qu'est-ce? Y avons-nous droit? Cela vaut-il la peine? Pouvons-nous l'obtenir? Quel est le meilleur moyen d'y arriver avec le minimum de dommage pour les autres, ou plutôt le maximum de profit à la fois pour nous et pour les autres? — M. Freeman Mitford fait de très justes objections aux prophéties qui seraient de nature à encourager nos adversaires chinois ; ces soi-disant prophéties, il est vrai, peuvent n'être après tout qu'une estompe de l'ombre d'un quelque chose qui existe, que la vague perception d'une possibilité qu'il est bon d'entrevoir pour la mieux dissiper, y eût-il un million de chances contre une qu'elle ne se présente jamais! Les critiques et les idées suggérées dans cet article et d'autres qui ont été publiées[1] n'ont pour objet que d'aider au progrès d'une meilleure entente entre la Chine et l'Occident, à l'avantage de tous les deux.

* *

Au moment où nous écrivons les derniers mots de cet article, les fils télégraphiques portent de Si-ngan à tous les coins de l'Empire le texte d'un édit de réforme. La teneur

1. I. *The Peking Legations: A National Uprising and International Episode* (*Fortnightly* and *Cosmopolitan*, Novembre 1900).
II. *China and Her Foreign Trade* (*North American Review*, Janvier 1901).
III. *China and Reconstruction* (*Fortnightly*, Janvier 1901).
IV. *China and Non-China* (*Fortnightly*, Février 1901).
V. *The Boxers* (1900) (*Cosmopolitan* et *Deutsche Revue*, 1901).
Ces articles ont été réunis en un volume portant le titre de : *These from the Land of Sinim*. (London, Chapman, and Hall.)

de cet édit et la façon dont la question y est présentée sont essentiellement chinoises ; le sens n'en est pas moins clair et précis, et nous ne pouvons mieux faire que d'en donner la traduction ci-dessous :

ÉDIT IMPÉRIAL

Pour tous les hommes ont été établis ces grands principes de règle sociale qui datent de toute antiquité et sont immuables : leur unité parfaite les place au-dessus de toute réforme. Cependant, il est dit dans le *Livre des Transformations* : « ... Toute chose usée doit être réparée pour durer... » ; et le *Recueil des Analectes* dit de même : « Savoir éliminer et savoir remplacer. » Ceci nous enseigne que bien qu'on ne saurait toucher aux *Trois Grands Devoirs* qui unissent le prince au sujet, le père au fils, et le mari à la femme, non plus qu'aux *Cinq Vertus sociales* — l'humanité, la justice, la bienséance, la sagesse et la bonne foi, ces principes éclairant les voies de l'humanité comme les astres éclairent l'univers, tout ce qui est lois ou institutions d'État peut être changé tout aussi librement qu'on le fait des cordes du luth. Toutes les dynasties qui se sont succédé depuis l'antiquité ont pratiqué les réformes. La Nôtre n'y fait point exception, car, aussi bien depuis la Conquête que lors de Nos établissements à Moukden, Nos Aïeux se sont constamment préoccupés, suivant les temps et les besoins, de ramener toutes choses à l'uniformité. Pourquoi les descendants des Kia-King et des Tao-Kouang resteraient-ils attachés aux vieux règlements de règnes antérieurs, les Yong-Tchêng et les Kien-Long ? Donc, certaines institutions sont devenues surannées, et, comme telles, il faut les modifier ! — et cela, sans se préoccuper d'autre chose que de la puissance de l'État et du bien du peuple.

Depuis que Nous avons quitté Notre Capitale, l'Impératrice vit jour et nuit surchargée de soucis, et Nous déplorons amèrement Notre insuffisance, profondément convaincu que le sanglant épisode de l'heure présente est dû aux habitudes de relâchement et de tromperie qui se sont continuées dans l'administration pendant ces vingt dernières années de Notre règne.

En ce moment, on négocie la paix : c'est l'occasion, et la nécessité s'en impose, de réformer radicalement le gouvernement et de le rendre propre à rappeler la richesse et la force dans l'État. L'avis de Notre Noble Mère est qu'il faut emprunter à l'Occident tout ce qu'il a de bon pour le substituer à ce que la Chine a de défectueux, et de mettre à profit l'expérience si chèrement acquise pour préparer les voies de l'avenir.

Depuis 1898, un parti de soi-disant réformateurs intrigue effron-

tément en faveur d'un nouveau régime. Le traître Keang You-wei est pour l'État un fléau plus redoutable même que celui des sectaires Boxeurs. Maintenant encore, des pays d'outre-mer où il a pris refuge, il continue par des émissaires munis de cartes signées de lui, à inciter le peuple à la révolte, et sous le prétexte fallacieux de délivrer Notre personne et de sauvegarder les intérêts de la race, il essaie de semer la discorde parmi Notre Cour. Qui pourrait se méprendre aux utopies du traître? Ce n'est pas la rénovation nationale qu'il cherche, c'est l'anarchie! Avec ses complices, il profita déloyalement de Notre faible état de santé pour s'insinuer près de Nous et infiltrer ses théories subversives. Nous suppliâmes Notre Noble Mère d'assister l'État de ses conseils : c'est Elle qui Nous sauva de ce terrible danger et qui d'un seul coup dénoua les trames de la trahison. Mais si l'Impératrice a dû frapper des traîtres, est-ce à dire qu'Elle soit ennemie des réformes? Et Nous-même, bien que désireux d'introduire des changements dans les statuts et dans les lois, pouvions-Nous commencer par prononcer l'extinction totale des vieilles institutions? Une juste mesure est essentielle, et on ne peut procéder qu'après un choix délibéré. Notre Noble Mère et Nous, Nous partageons la même manière de voir : que les Grands Dignitaires et Notre peuple le sachent bien!

Aujourd'hui, Nous recevons les Commandements de Notre Noble Mère : l'unique objet qu'il faut poursuivre, c'est la rénovation nationale. Toutes ces différences oiseuses entre le vieux et le moderne sont désormais sévèrement proscrites, et toutes choses, chinoises ou européennes, doivent être dorénavant [illegible] sans distinction d'origine. Le mal de Notre Chine provient de l'excès des abus et de la subtilité des règlements. Il y a trop d'employés médiocres et routiniers, et pas assez d'hommes ardents et [illegible]. Aux chefs incapables, le règlement ne sert que d'abri pour cacher leur médiocrité, et, aux subalternes, de mandats pour pratiquer leurs exactions; les affaires publiques ne sont que le prétexte pour l'échange d'élégantes pièces de calligraphie dans lesquelles rien de réel n'existe; quant au talent, il s'étiole et dépérit dans les lenteurs des grades administratifs. L'égoïsme du fonctionnaire paralyse le Gouvernement, le formalisme entrave l'État. Même dans la recherche de ces méthodes importées d'Occident, on en est encore à l'étude des mots et de la langue, à la confection des armes, ce qui n'est que le dehors des sciences pratiques de l'Occident, nullement le principe et la source de ses institutions. Chez les supérieurs, il faut cette magnanimité qui suscite le zèle chez les subordonnés; il faut la sincérité dans les paroles, il faut de l'[illegible] dans les actes. Tous les enseignements légués par nos sages de l'antiquité émanent des mêmes principes que ceux sur lesquels les Occidentaux ont assis leur prospérité et leur puissance; seulement, la Chine n'en tient plus compte : on n'y cultive plus que le talent de

la « phrase », essentiel pour ces pratiques de servilité et de flatterie qui ramènent tout à l'intérêt, tout au moi, la recherche des principes fondamentaux est délaissée et le savoir ne consiste plus qu'en un clinquant de surface : comment, avec de tels vices, l'État atteindrait-il à la richesse et à la force? Donc, pour rompre avec tous ces abus, il faut changer des lois, et puisque nous voulons la rénovation nationale, il s'agit de déterminer les réformes qu'elle demande.

Nous vous commandons à vous tous, — Membres du Grand Conseil, Présidents des Six Ministères et des Neuf Hautes Cours, Ministres accrédités près des Cours étrangères, ou Vice-Rois et Gouverneurs des Provinces — de vous bien pénétrer des nécessités de l'heure présente et de Nous dire quelles sont les choses essentielles dans tout Gouvernement, qu'il soit chinois ou européen, et de faire ressortir — en tout ce qui les dynasties : constitution, culture et entretien, travail, éducation, emplois et grades, armée, finances — les institutions bonnes à garder et celles bonnes à laisser, les réductions à opérer et les augmentations à faire, ce que l'on peut emprunter chez les autres et ce que l'on doit continuer à chercher chez soi, enfin, comment on doit procéder pour inaugurer dans l'État une ère de progrès, développer le talent, rétablir les finances et réformer l'armée ; que chacun Nous parle de ce qu'il sait, et Nous fasse connaître le résultat de ses observations. Nous vous mettons en demeure de Nous soumettre vos propositions détaillées dans un délai de deux mois. Nous en ferons l'objet d'un rapport à Notre Noble Mère, et après délibération sur les mesures les plus parfaites, celles-ci seront mises formellement en voie d'exécution.

Lors de notre passage à Taï Yuan, Nous lançâmes un décret faisant appel à tous les conseils, et des communications particulières nombreuses Nous arrivèrent. Mais, jusqu'à présent, leurs auteurs n'usent que de deux méthodes : ou ils sont uniquement préoccupés de tourner en élégantes pages le style des théories des journaux, ou ils se perdent dans les thèmes creux de l'érudit spécieux ; l'un préconise ceci, l'autre lui oppose cela, et chez l'un et l'autre priment l'intérêt et le parti-pris ; ils saisissent l'avantage sans voir l'inconvénient. — A tous ces programmes il y a objection et difficulté pratique. Les innovateurs, lorsqu'ils parlent de richesse et de force, oublient constamment de rechercher les sources dont elles émanent ; d'autres, littérateurs outrés, vantent le savoir orthodoxe dont ils n'ont jamais eux-mêmes pénétré les principes. Vous, Nos hommes d'État en Chine ou à l'Étranger, gardez-vous de ces deux défauts ; réfléchissez avant de parler, scrutez bien vos réformes dans leurs ramifications et leurs effets ; surtout, qu'elles soient toutes essentielles et mûries, afin que Nous Nous trouvions en mesure de choisir avec sûreté.

Mais, quand Nous aurons arrêté les plans de réforme, il faudra

alors trouver des hommes propres à les appliquer ; car, s'il est facile avec le concours de ces hommes de remplacer les pratiques défectueuses, sans eux, cela demeure impossible ; les réformes ne peuvent s'établir d'elles-mêmes. Or, souvenez-vous dans vos recherches que lorsque l'on juge superficiellement les gens on leur trouve cent défauts, et que jamais on ne découvre la qualité de ces défauts qu'ils possèdent assurément. Si l'on persiste à n'attacher [illegible] la vaine pompe des lettres et à [illegible] alors, plus que jamais [illegible] le bien de la nation [illegible] tion [illegible] rable. [illegible] soi-même, et pour avoir [illegible] — [illegible]

Lorsque, [illegible] ment. Nous n'admettrons plus [illegible] mérite et de talent [illegible] administrative.

L'Impératrice [illegible] Notre Mère et [illegible], Nous [illegible] réformée : — de là [illegible] ou la faiblesse [illegible]

Nous [illegible] enfoncés dans l'ornière des habitudes [illegible] continuellement à éluder leurs responsabilités [illegible] ou à esquiver le travail [illegible] inexorables !

Que ceci soit publié à tout Notre peuple !

Respectez ceci !

Voilà une déclaration catégorique et pleine de promesses. Avec l'Empereur comme guide, et l'Impératrice douairière prête à donner l'impulsion, le char de l'État va prendre sa course dans une voie nouvelle, avec le mot d'ordre : Machine en avant !

ROBERT HART.

1. « Voir *tout de suite*, voir [illegible], voir [illegible]. *Les* [illegible] c'est « l'imagination et le sentiment [illegible], contre [illegible] « fait. [illegible] d'un réalisme imperturbable... » — [illegible], *Le Travail dans l'État moderne*, — *Revue des Deux Mondes*, [illegible] p. 895.

L'ENFANT D'AUSTERLITZ[1]

IV

— Qui veut entendre le testament de Buonaparte !..

Travesti par un habit jaune et un vieux chapeau militaire, le violoneux perpétrait des gémissements ridicules, en faisant grincer à faux l'archet le long des cordes. Il chanta sur un ton comiquement lugubre :

> Je [illegible]
> M[illegible]
> A [illegible]
> La [illegible]

Au bout de chaque rime, le banquiste mimait une grimace différente, solennelle, aigrelette, puis, funèbre.

> Aux Français l'horreur de mes crimes,
> Mon exemple à tous les tyrans...
> La France à ses rois légitimes
> Et l'Hôpital à mes parents.

Feignant de mourir alors dans une convulsion hideuse, il provoquait le rire d'Omer Héricourt attentif au balcon, et la joie du populaire que rançonnait incontinent une maritorne vendeuse de complaintes.

— Trois pour dix liards !

1. Voir la *Revue* du 15 [illegible]

Dans l'attente de l'entrée royale, l'enfant écoutait mugir, jusqu'aux lointains de Paris, la foule en fête et grouillant sous les folioles de mai suspendues comme mille points d'or vert aux arbres du boulevard. Derrière les rangs de la garde nationale, alignée entre les bornes protectrices des piétons, s'accroissait une affluence énorme de bourgeois bottés à neuf. Ils donnaient le bras à leurs femmes toutes fraîches sous les chapeaux de Pâques, hautes formes de mousseline que fronçaient des rubans clairs. Les façades encaissaient le cours de la multitude pimpante et tumultueuse, le remous des épaules innombrables, et le ruissellement continu des voix. De l'autre côté du boulevard, presque en face, il y avait des gamins juchés sur le tonneau de la ravaudeuse, sur l'échoppe du savetier, sur les socles de la porte Saint-Denis offrant les deux de ses reliefs à la lumière pure du printemps. Et, l'une après l'autre, s'élevaient les strophes des vendeurs de brochures.

— Holà! qui veut lire l'histoire invraisemblable mais véridique du Nabot Paré, lequel dévora cinq millions d'hommes et quinze milliards d'impôts?... Holà!... qui veut lire?...

Une autre psalmodiait :

— C'est le sénatus-consulte proclamant la déchéance absolue et définitive de Napoléon Buonaparte, pour avoir, *primo*, établi des taxes autrement qu'en vertu de la loi, contre la teneur de son serment; *secundo*, fait supprimer comme criminels les rapports du Corps législatif; *tertio*, entrepris une suite de guerres en violation de l'article 50 de l'acte des constitutions de Frimaire; enfin, avoir violé de toutes manières les lois constitutionnelles; détruit l'indépendance des corps judiciaires; soumis à la censure arbitraire de sa police la liberté de la presse, droit essentiel de la nation, altéré les actes et rapports du Sénat, abandonné les blessés sans pansements, secours, ni subsistances, ruiné les villes, dépeuplé les campagnes, suscité la famine et les maladies con-ta-gi-eu-ses!... Deux liards seulement, le sénatus-consulte imprimé sans fautes... ni omissions... C'est le sénatus-consulte!...

Tel brandissait une image d'Épinal barbouillée d'indigo et de garance :

— Achetez le nouveau Robespierre à cheval, lequel massacra plus d'honnêtes gens que l'autre par la guillotine!

Au-dessous des drapeaux et des oriflammes, les libelles voletaient aux souffles de la brise, se balançaient à bout de perches. Ils ne tardaient pas à être acquis, avec des paroles emphatiques, par des troupes de singuliers personnages que désignait l'oncle Praxi-Blassans, penché au même balcon, en compagnie d'Émile, Denise, Édouard et Delphine.

— Celui-là?... Celui qui porte un sacré-cœur cousu à sa redingote grise..., c'est un ancien combattant de la Vendée, un officier de La Rochejaquelein... Là-bas? Celui qui descend de cabriolet?... oui, les jambières en peau de bique et le sarrau de toile rousse, et le brassard blanc... c'est un chouan du Maine... Ah! tenez, mes enfants, regardez là, là, ce gentilhomme en frac bleu ciel avec des tresses d'argent, oui, celui qui a la perruque poudrée... c'est un capitaine de Condé... Hé! voilà le comte de Morlaix lui-même, qui s'est battu à Quiberon... A la bonne heure! il n'a point changé d'allure, ni sacrifié aux nouvelles idées de l'empereur Alexandre. Malepeste!... la coiffure en ailes de pigeon, et l'épée en verrou, les épaulettes à torsades et le gilet de satin, on dirait, ma foi, qu'il va prendre le service chez Monsieur... Point de hâte, belles amies! vous pouvez croquer en paix vos friandises... Sa Majesté passe à peine la barrière...

En bas défilaient des ribambelles de curieux bonshommes poudrés jusqu'aux épaules, et qui sautillaient singulièrement de pavé en pavé, soigneux pour le vernis de leurs souliers à boucles. Il en descendait de vieilles berlines à capote de cuir craqué et disjoint, traînées par des haridelles blanches que menaient de vénérables cochers. Chacun se retournait, moqueur. Les longues basques de leurs habits trop clairs enchantaient les enfants. Denise Héricourt, de ses menottes en mitaines répétait des applaudissements farceurs; et Omer l'imitait, tandis qu'Édouard de Praxi-Blassans disait :

— Faut pas!... Faut pas rire des vaillants serviteurs du Roi... Faut pas, Omer, tu sais...

Mais le rire parcourait même les files de la garde nationale, majestueuse cependant sous d'immenses bicornes en bataille, des revers immaculés et boutonnés d'or, roide en culottes blanches, en grandes guêtres brunes.

Facétieuse, une marchande d'oublies présenta sa pâtisserie à un gentilhomme coiffé du lampion à cocarde blanche :

— En voulez-vous..., mon ci-devant?

Et la foule, secouée de joie railleuse, suivit :

— Il faut en prendre un peu tout de même, marquis! — Le Roi oublie, puisqu'il accepte la Constitution! — Il la garantit dans sa charte. — Lisez l'affiche blanche, monsieur. — Et on ne rendra pas les biens nationaux. — Oublie ton bien, marquis! — Mes amis, pria le gentilhomme, crions ensemble : « Vive le Roi! » — Vive le Roi! — proclamèrent des enfants, des femmes.

Un hère, qui vendait la brochure de M. de Chateaubriand, *Bonaparte et les Bourbons*, lança même en l'air son piteux chapeau, jadis neuf, au temps des incroyables, et qui arriva jusqu'aux mains décemment jointes de la silencieuse Delphine.

Il le rattrapa, puis entonna de toute sa force l'air des alliés :

> Vive Guillaume
> Et ses guerriers vaillants!
> De ce royaume
> Il sauve les enfants
> Par sa victoire
> Il nous donne la paix
> Et compte sa gloire
> Par ses nombreux bienfaits.

— Veux-tu te taire, royaliste à trente-six sols! — lui reprocha brusquement un ouvrier en veste bleue, les mains dans les poches...

— De quoi?

— Où que tu touches ton argent? Chez la police?...

— Tout doux, s'il vous plaît, l'homme à la casquette!

— Tu travailles dans les mouches... ça se voit... Acclamer l'ennemi!... T'as pas de cœur, salaud!

— Là! là!...

— Prends garde à te taire... si tu ne veux pas que je t'apprenne à danser la moscovite... As-tu compris, mon ami!...

— Mossieur est des amis de Buonaparte!...

— Si je veux... Et décampe un peu vite, ouste!... par file à gauche, ou je t'indique le chemin de la poterne, en deux temps...

— Mossieur a poussé les cailloux... ça se voit...

Cent personnes déjà formaient le cercle autour de la dispute, mais un garde civil s'approcha et, dès qu'on aperçut sa redingote boutonnée et son gourdin municipal, les gens se dispersèrent en murmurant.

— La tarte, mes enfants! — annonçait en arrière, dans le salon, la voix délicieuse de la tante Aurélie.

Le marmiton de Frascati retira de la corbeille ses gâteaux que disposèrent sur la nappe les laquais aux livrées brunes des Praxi-Blassans.

Cependant, la tante Aurélie continua d'expliquer, pour quelques dames, sa peine à louer un logis ayant vue sur le parcours du cortège royal. On avait dû faire plusieurs démarches pour obtenir cet appartement d'un bonapartiste furieux, parti vers le Cotentin, où il fuyait le spectacle des armées russe et prussienne maîtresses à Paris. Encore avait-il fallu jurer qu'on ne fixerait au balcon ni drapeau, ni bannière, ni pancarte, ni banderole. La tante montrait aux murs de la chambre des sabres et des fusils ramassés certainement sur les champs de bataille, un chapeau d'infanterie troué par un biscaïen, un guidon mi-partie jaune et vert qu'un monsieur déclarait appartenir aux uhlans autrichiens. Le comte, renversé dans le fauteuil Voltaire, et la main sous le jabot, prétendait que ces couleurs étaient suédoises ; elles avaient dû être arborées à Gross-Beeren contre les troupes du duc de Reggio.

Alors, entre les dames et les messieurs, les propos prirent un ton assez vif.

— Le diable soit de ce fâcheux Bernadotte! Savez-vous que s'il avait un peu mieux conduit sa barque, en fin de compte, je pense que Sa Majesté ne rentrerait pas encore aux Tuileries cette fois, hein?

— L'empereur Alexandre est infecté de jacobinisme.

— Moi, je l'ai entendu, ce tsar... Je l'ai entendu, rue Saint-Florentin, proposer Bernadotte à Talleyrand parce que, disait-il, un général qui avait refusé à Sieyès de faire le 18 brumaire devait être sympathique aux Français.

— Cet autocrate pue l'esprit de madame de Staël et de son Genevois.

— Dieu est témoin que si Bernadotte avait su le prix de Talleyrand et l'eût acheté, les Bourbons n'auraient pas eu à franchir le détroit... Par bonheur, il a cru le prince de Bénévent trop cher pour sa bourse... Comment ignorait-il le tarif, dans sa situation de prétendant recommandé par le *Tugend-Bund*?

— Peuh!... M. Benjamin Constant est un brouillon si fâcheux! — dédaigna un chef de division aux Relations extérieures.

Les mains sous les basques de l'habit vert, il pivota, ronde, devant les gravures encadrées dont la plus fraîche représentait un enfant au grand front et en collerette qui cravachait son cheval tenu à la bride par un jockey de l'Empereur : *Sa Majesté le roi de Rome recevant sa première leçon d'équitation*.

— Au fait, quelle folie de choisir un tel conseiller que ce Constant!... Et l'on assure que madame Récamier lui demandera d'écrire le mémoire pour défendre à Vienne les intérêts de Murat.

— Eh bien, voilà un monarque sûr de perdre sa couronne, alors!

— Holà! les gobe-mouches! — commandait la tante, — de grâce, asseyez-vous donc!...

Édouard de Praxi-Blassans et Denise Héricourt s'établirent l'un près de l'autre. Omer les contempla, ravi. Leur mariage avait été le vœu suprême de son père. De même taille et de même âge, ils étaient jolis, avec des yeux pareils, très clairs, d'une nuance plus grise chez le garçon, plus bleue chez la fille. Tous deux ressemblaient à maman Virginie ; ils avaient ainsi qu'elle les cils sombres et veloutés. Malgré son beau spencer, le petit mari, vif, souple, ardent, se démenait fort ; il renversa son verre, encore vide, par chance. Il exigeait le gâteau de Savoie, on le lui refusa ; dès lors il se tint coi, tout pâle, et repoussa Denise du coude, assez brusquement. Déjà glissée de la chaise, elle sautait, comme à la corde, en son fourreau d'organdi. Elle avait de gracieux bras potelés, un fichu de cachemire à palmes noué dans le dos et un rond de dentelles au sommet de sa chevelure en boucles brunes. Omer admira les petits fiancés. Par leur aînesse, par le désir qu'avait eu son père de les unir, par la faculté de vivre dans le somp-

tueux hôtel de Praxi-Blassans, ils lui semblaient des supérieurs. Sa sœur lui parut une étrangère habile et souveraine. Il avait tout de suite admis qu'elle l'écartât de ses poupées, à l'exemple de Delphine, et qu'elle le traitât de vilain malpropre s'il touchait par mégarde à ses narines ou se rongeait un ongle éraillé. D'ailleurs elle fut à l'instant même charmante et drôle quand une dame, la baronne de Cavanon, traînant ses falbalas et agitant sa vieille tête, fardée aux pommettes, la pria de réciter sa fable. Denise pinça les plis de sa robe pour imiter les révérences de personnes polies qui s'abordent.

Deux puces se rencontrèrent
Oh! [illegible] Dans une basse cour
Et là, tout le long du jour,
Ces demoiselles [illegible]

Comme elle sut contrefaire la puce vaniteuse qui couche au château, pourchassée toute la nuit par la veille inquiète des puissants et qui maigrit, puis la puce avisée qui engraisse à la ferme, dans le lit des métayers incapables d'interrompre leur somme pour la piqûre d'un insecte audacieux! Merveilleusement, Denise gonflait ses petites joues avant de dire :

Quand le gros fermier et la grosse fermière
Ont [illegible]...

Chacun éclatait de rire, même le sec monsieur qui retirait la main de sa poche, même madame Héricourt qu'enchantait sa fille transformée, grandie, futée, spirituelle. L'enfant le fit voir lorsque, par le signe de son index arqué, elle convia la puce vaniteuse à changer de séjour. L'œillade fut riche en promesses et en ironie blâmant l'erreur de la pimbêche :

Venez, venez à la ferme;
On y dort mieux qu'au château!

Dix exclamations vantèrent la délicieuse.

— Mais elle est à ravir! répétait la baronne, qui s'éventa le menton.

— Et voici donc son époux

Édouard, un peu maussade, embrassa la promise.

Le grand Émile de Praxi-Blassans, qui reconnaissait à leurs uniformes les soldats alliés, félicita vivement Omer d'avoir une sœur pareille, toujours gentille, bien meilleure camarade

que cette péronnelle de Delphine. Revêche, jalouse, au point de rester seule à la fenêtre, celle-ci n'assistait pas du moins au triomphe de sa cousine.

— Demandons-lui ce qu'elle pense de la fable ; elle répondra qu'elle n'a rien entendu, je gage...

Il en fut ainsi ; et tous deux se réjouirent.

Émile déclara :

— Moi, quand je serai grand, je serai capitaine et, après, général.

— Moi, je le voulais aussi. Maman aime mieux que je sois d'abord abbé, ensuite évêque.

— C'est cela que tu veux devenir ?

— Pour faire plaisir à maman... Et puis un évêque est tout-puissant comme Moïse.

— Alors, tu seras évêque ! c'est une bonne idée, ça...

Émile réfléchit longuement.

— Qu'est-ce que tu feras quand tu seras évêque ?

— Je bénirai les gens, on se prosternera quand je passerai dans les rues, sous le dais...

— Oui, oui, tu es un malin. A la bonne heure !... Moi je gagnerai des batailles comme Napoléon... et comme ton père.

— C'est beau, ça ! Tu sais, mon grand-père, le général Lyrisse, il s'est battu contre les Anglais avec le maréchal Soult... Mon oncle Edme est prisonnier à Grodno, tu sais, en Russie ; et mon oncle Augustin en revient. Il est colonel dans la garde, à présent... Nous allons le voir passer avec le Roi ! N'est-ce pas, ma tante ?

Émile était un peu vain de son père, qui, prétendait-il, avait, lui seul, rappelé le Roi en France.

— Ah ! — fit Omer, mal enclin à chérir ce petit homme trapu.

Cependant la voix cassante du comte proposait à un bon vieillard des opinions que l'autre éludait, auxquelles discrètement il opposait une moue, un geste caressant l'air. Les deux garçons inspectèrent les murs de l'officier bonapartiste. Ce n'était que panoplies et gravures de batailles. Orgueilleux de l'amitié de son cousin, Omer n'osa dire que cela le divertissait à peine. Il entendit sa mère vanter le chapeau à la prussienne de tante Aurélie, lequel était haut, conique et

pourvu d'un plumet retombant sur le galon. Madame de Praxi-Blassans répondit par des sourires indifférents ; elle semblait désireuse de chuchoter à l'oreille de Virginie telles choses graves ou tristes, qu'annonçaient les soupirs de sa poitrine et les regards éperdus de ses yeux au plafond. Ensuite elles décrivirent leurs maladies. Pour une affection du foie, madame de Praxi-Blassans pressait du citron dans son breuvage. Madame Héricourt ne pouvait se tenir debout à la fenêtre, tant son ventre lui pesait. Les vapeurs étaient le lot de la baronne, qui léchait, en minaudant, sa cuiller à sorbet... Mais la rue chanta :

Vive Henri Quatre !
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de se battre
Et d'être vert-galant !

Les enfants se précipitèrent à la fenêtre. Vingt jeunes hommes et jeunes filles, se tenant par les bras, criaient à tue-tête, fendaient la foule et sa rumeur. Au-dessus des chevelures féminines, des rubans, des rosettes blanches, ornaient les étages en soie cabossée des chapeaux cylindriques. Sous les visières en paille d'Italie, les visages des demoiselles dardaient la joie, offraient des bouches en fleurs. Leurs jambes en bas blancs soulevaient, à chaque bond, les plis du nansouk et les flots de levantine jaune. Le délire du bruit les agitait au milieu des groupes, qui répondaient par mille exclamations royalistes. Un adolescent manchot, qui montrait au public son infirmité militaire, hurla de toutes ses forces :

— Plus de conscription ! Plus de guerre ! Vive le Roi !

Et les voix nerveuses de femmes en deuil lui répondirent :

— Plus de conscription ! Vive le Roi !

Alors un gros monsieur se hissa sur le rebord d'une devanture, et, s'agriffant aux barreaux écarlates qui défendaient la vitrine, il brandit sa canne pour mugir :

— Plus de droits réunis ! Vive le Roi !

Il restait là, pâli de son audace. Petit vieillard gras à bedaine enflée dans la culotte de nankin, il ressemblait à un œuf énorme, accru par en bas de bottes à revers, par en haut d'une face ronde que flanquaient des favoris gris.

— Vive le Roi ! Vive le Roi ! Plus de droits réunis ! Plus de blocus continental !... Plus de ruines ! Plus de faillites, plus de misère ! Vive le Roi !

Quasi fou, il répétait cela, ne sachant rien dire en outre, tandis que les faces levées de la foule attendaient de son embarras un discours. Enfin elle lui rit au nez : les groupes murmurèrent et s'en furent. Lui n'osait descendre. Il soufflait. Narquois, les commis du marchand se plantèrent au seuil de la boutique. En ce moment, quelqu'un nouait au balcon d'un troisième étage, une vaste pancarte où était inscrit le mot VIVE. A la fenêtre voisine du même rang s'appliquait ensuite le mot LE. Tous les regards se dirigèrent vers cet appartement ; et une clameur d'approbation émut le champ des visages. Enfin le mot ROI fut attaché sous la dernière croisée de la maison : les applaudissements prirent essor. Au sommet d'une échelle double, se posait, bras nus, épaules nues, coiffée à la chinoise et le chapeau de paille pendu au coude, une svelte femme vêtue de rose vif, qui lançait les blancheurs de son écharpe et les faisait habilement onduler au zéphyr : on l'acclama. Sous la voûte de la porte Saint-Denis, une gigantesque couronne dorée oscillait lentement, au bout de guirlandes en fleurs et en feuillages.

— A va tomber ! nargua le cri d'un maçon.

— Déjà ! Oh ! oh ! répondit là-bas une voix farceuse.

Sur la chaussée remplie d'hommes en vestes et en casquettes molles, un ricanement courut.

— V'là la couronne de Cotillon qui bronche ! — Oh ! oh ! oh !, oh !...

Et des rires se propagèrent, sillages étroits dans la foule muette qui, de Popincourt comme de Bonne-Nouvelle, descendait par vagues noires, grises et blanches, au vallon Saint-Denis. Des abbés en bande ripostèrent, ôtant leurs tricornes :

— Vive le Roi ! Plus de conscription !

Et la multitude reprit :

— Plus de conscription ! — A bas le tyran ! — Vivent les Bourbons !

Dans l'appartement, les causeurs jugeaient :

— Ils renient leur gloire ! dit un officier en civil.

— Parbleu ! ils se sont fait mal en jouant à la guerre. Ça saigne trop.

— Triste chute pour le grand Napoléon ! nota la baronne.

— C'était fatal ! — affirma Praxi-Blassans. — Une nation seule ne triomphe pas éternellement du monde entier... N'empêche, j'avais quelque sympathie pour ce petit Corse. Donner son nom à des aventures au lieu de le donner à son siècle ! Peuh !... Il promettait mieux, à Tilsitt.

— Hé ! mon père !... Voilà le baron de Cavanon qui vient ! reconnut Émile.

Le visiteur entra, superbe et grandi par sa culotte tirée jusqu'aux aisselles, par ses bottes à l'écuyère, son habit noir à feuillages d'or, ses lourdes épaulettes rondes... Pour le contempler, les enfants laissèrent le spectacle grouillant de la rue.

— Eh bien, baron ! — salua Praxi-Blassans, — nous tenons le Désiré.

— Ah ! comte, ce ne fut pas sans mal ! J'en souffle encore... J'ai été de la manifestation, le 31 mars... Si depuis je ne vous ai point revu, c'est que j'ai dû partir pour Londres, et joindre le Roi, le 2 avril, après la déclaration du Sénat. Excusez-moi, de grâce, si je ne vous fis point visite !... Vous pensez comment je fus accueilli là-bas... Madame la duchesse d'Angoulême a failli m'embrasser... A failli !... dis-je... (il fit un geste de répulsion comique) J'aimerais mieux embrasser la reine Hortense... (On rit)... après la baronne ! (Il s'inclina devant elle.)... Oui, madame Sosthène de La Rochefoucauld était venu me trouver au ministère, dans le cabinet même de Clarke, le 29, quand le canon tonnait, pendant l'attaque de Romainville... Hein ! quel toupet de gentilhomme !... Il m'a dit : « Baron, il faut en finir avec ce petit Tondu... C'est l'avis de Talleyrand : je l'ai persuadé de ne pas suivre la maison impériale à Fontainebleau... C'est entendu, il reste... On va traiter avec Alexandre pour ramener le Roi... » Vous connaissez mon Sosthène... Vous le voyez d'ici. Il burinait déjà l'histoire... Enfin nous tombâmes d'accord pour conclure qu'une démonstration royaliste s'imposait, si l'on voulait prendre de l'influence sur ce benêt d'Alexandre, et lui abîmer son idéal de perru-

quier franc-maçon... Sosthène se chargeait d'abattre la statue de la colonne Vendôme, et ses amis d'attacher à la queue de leurs chevaux leurs croix de la Légion d'honneur, puis de paraître ainsi à la rencontre des alliés. Moi, je devais, avec une vingtaine d'autres cavaliers, me promener sur les boulevards, la cocarde blanche au chapeau, et enthousiasmer la foule : pénible besogne!... Mais, depuis qu'il avait persuadé Clarke d'oublier au Champ-de-Mars les deux cents pièces de canon qu'on aurait pu mettre en batterie à Montmartre contre les Prussiens, depuis qu'il l'avait obligé à laisser dans les arsenaux les deux cent mille fusils que réclamait la populace impérialiste pour défendre les faubourgs, Sosthène ne doutait plus de rien.

— Eh bien, il avait tort : sans la fuite du roi Joseph et ces bonnes dispositions de Clarke, les alliés auraient pu reprendre le chemin de la Belgique! — affirma le comte. — Je vous l'assure : c'était l'avis d'Alexandre. Il n'avait pas assez de monde pour déloger les soixante-quinze mille hommes qu'on a laissés dans les casernes de la banlieue et dans les postes de la garde nationale... surtout commandés par le duc de Trévise et le duc de Raguse.

— Parbleu!... Or donc, le 30 au matin nous débouchons à six gentilshommes du pont de la Concorde, et nous voilà trottant sur un bataillon de la garde nationale qui traversait la place. Nous crions : « Vive le Roi! » on répond : « Va cuver ton vin! » Comme j'ai l'honneur de vous le dire... Premier succès!... Et même le sergent du dernier peloton menaça de nous emmener au corps de garde, disant qu'il est immoral d'être ivres de si bonne heure... Nous poursuivons. Devant la mairie, un peu plus loin, le poste avait pris les armes. Nous recommençons la parade... Un seul des gardes nationaux répond : « Vive le Roi! » Les autres nous lancent mille brocards impossibles à redire devant les dames... « Vivent les Bourbons! criai-je... — Quels Bourbons? me demande un caporal. Qu'est-ce que c'est que cette bête-là...! » Et voilà le tambour qui entonne à plein gosier la chanson sur la Du Barry, vous savez : « La belle Bourbonnaise... Ah! qu'elle était bien aise! » Et toute l'escouade approuve. Alors le caporal nous invite à passer notre chemin, parce que « ce n'est pas l'instant de rire quand l'ennemi entre dans la

capitale. » Deuxième succès !... Nous poussons nos chevaux sur le boulevard. Avez-vous vu cette foule? ces paysans de la banlieue qui fuyaient les Cosaques et qui avaient amené leurs chariots et leur déménagement dans les cours de toutes les maisons? Ils piétinaient en masse, derrière les bornes du boulevard, la mine longue... Cette fois, je change et je crie de ma plus belle voix : « A bas le tyran! » Pour mémoire : je n'avais pas endossé mon uniforme; on ne sait jamais ce qui peut arriver, et je n'avais pas envie de finir mes jours dans la plaine de Grenelle... Quelques braves gens répètent avec moi : « A bas le tyran! » Mais voilà Gaëtan de Boutteville qui entreprend de proclamer le Roi avec son ton de fausset. Aussitôt un de nos interlocuteurs s'explique en répondant : « A bas le tyran moscovite! » C'était un patriote qui n'entendait rien à nos principes... Nous passons, criant, de-ci, de-là. Mais nous n'éveillons aucun écho. La foule nous examinait stupidement. Depuis vingt-quatre ans elle n'avait plus de nouvelles de ses rois, sinon par la caricature... et encore !... A la hauteur des Bains Chinois, nous saluons la cavalcade du marquis de Pas qui se joint à nous, et nous confie que « ça n'a pas l'air de mordre ». Et, comme on rencontre partout des gens courageux, j'avise M. de Bellieron et le comte de Vermeux qui arrachaient leurs cocardes et les glissaient en poche, fort prudemment... Cela semblait devoir finir en une simple promenade à cheval, devant une foule silencieuse et morose, qui flânait au hasard, lorsque les sonneries de trompettes annoncent l'arrivée des Russes... Un temps de galop, et nous les abordons. Boutteville se fait reconnaître par un aide de camp ; nous nous rangeons derrière la fanfare, et nous voilà poussant de bon cœur mille exclamations : « Vivent les alliés !... Vivent nos libérateurs !... A bas le tyran !... Vivent les Bourbons ! » Les fenêtres s'ouvraient, dans les maisons, et nos belles amies paraissant aux balcons nous apportèrent quelque renfort, soit par le jeu de leurs mouchoirs blancs, soit en jetant sous les pas de l'état-major quelques petits bouquets de myrte et de laurier... Tout s'adressait d'ailleurs, semblait-il, au tsar Alexandre, à son bel uniforme vert, aux plumes de coq de son chapeau et à sa figure avenante. Lui souriait aux dames, saluait...

à l'aise... Là-dessus, nous fûmes chacun chez soi, assez mal contents. Après le défilé et la revue des Champs-Élysées, nous nous empressâmes cependant d'aller attendre le tsar, rue Saint-Florentin, à la porte de l'hôtel Talleyrand. Nous avions lié des mouchoirs à nos cannes, et recommençâmes le manège... Il y avait du monde, et j'entendis une vieille femme dire à son mari : « As-tu remarqué? Tous les soldats russes » ont le brassard blanc, aux couleurs de Capet... Ils vont » remettre les Bourbons aux Tuileries! » Or, mesdames, ces brassards servaient uniquement à distinguer les alliés des troupes françaises, dont ils avaient pris les uniformes dans les magasins militaires des villes conquises, pour remplacer les leurs en lambeaux... Voilà tout ce que j'appris des sentiments royalistes de la foule...

— Monsieur, — dit Aurélie, — l'empereur Alexandre a donc pris pour des emblèmes royalistes les mouchoirs blancs qu'on agitait en réponse à ces brassards blancs? Mais ignorez vous que les bourgeoises faisaient de pareils signaux parce que c'est la couleur des parlementaires : elles voulaient simplement approuver la fin de la bataille...

Le baron rit à gorge déployée.

— En sorte, — conclut la tante Malvina, la splendide femme de l'oncle Augustin qui arrivait en retard à la fin du récit, — que le Russe imposait les Bourbons sans le savoir ; le Parisien les réclamait sans le savoir, et Louis le Désiré y arrive contre le gré des uns et des autres... C'est à mourir!... parole!

— Les desseins de la Providence sont mystérieux! — conclut un vieillard, l'index en l'air et le sourire aux lèvres.

— Voilà comment se fabrique l'histoire! — ajouta le baron. — Pardon!... comment je fabrique l'histoire...

Et il imita l'attitude pompeuse d'un triomphateur antique

— Je vous demande mille pardons, messieurs les libertins, objectait la baronne. Dès que la nouvelle du départ de Marie-Louise fut connue et dès que la censure de l'Empereur n'eut plus le pouvoir d'interdire l'expression des bons sentiments, la presse entière a réclamé le retour du Roi! C'est un fait.

— Ah! ma chère amie, si le comte de Praxi-Blassans voulait nous dire comment il dépêcha le marquis de La Grange

auprès du général Sacken, nommé le matin, par les alliés, gouverneur de Paris, et comment le marquis, pour avoir connu en Allemagne ce brave mangeur de choucroute, le persuada de signer un ordre militaire qui soumettait tous les journaux à son contrôle; si le comte voulait nous dire comment le marquis expédia dans chaque bureau de rédaction un censeur pour dicter les articles, comment il y fit annoncer que toute la population de Paris, la cocarde blanche au chapeau, avait accueilli les alliés en criant : « Vivent les Bourbons! » et comment il fit donner aux typographes les principaux passages de la brochure due au zèle de M. de Chateaubriand, vous ne vous étonneriez plus, ma chère, d'avoir lu, le 1er avril, des invectives contre le Corse et les louanges des Bourbons, dans les gazettes qui, le 30 mars, exaltaient le génie de l'Empereur et le dévouement à l'Empire... Mais le comte ne vous avouera rien de cela, parce que c'est un homme discret, un diplomate...

— Ha! ha! la fable est jolie! — ricana M. de Praxi-Blassans, qui rougissait jusqu'à la poudre de ses cheveux.

— Oh! un diplomate qui rougit! — remarquait la baronne. — Fi donc!

— Mon frère, vous vous vendez! accusa Virginie.

— Point!

— Si fait!

— Quelle histoire!

— Ne vous en cachez pas, mon cher! s'écria le baron. Vous avez donné de votre main un Bourbon à la France.

— Vous me la baillez belle!... A supposer que votre conte se tînt debout, quel rôle laissez-vous au Sénat?...

— Mais le Sénat a voté la déchéance par peur de l'opinion, c'est-à-dire des gazettes!

— Et aussi, parce que ces messieurs ont obtenu comme prix de leur adhésion la reconnaissance, par le nouveau souverain, de l'hérédité de leurs charges et dotations : elles ne seront plus simplement viagères.

— Peuh! sans la pression des journaux, ils n'auraient point rappelé Louis... Monsieur le comte de Praxi-Blassans, à vous seul, vous rendez un royaume aux Bourbons.

— Tu vois! — souffla Émile dans l'oreille d'Omer; —

mon père a rappelé le Roi. Le baron le dit comme tout le monde.

Mais M. de Praxi-Blassans sautillait sur ses pointes, se débattait, protestait de sa voix criarde, que démentaient son sourire et la joie de voir approuver son triomphe.

— Allons, allons! — reprit Malvina, — ne vous défendez plus. La cause est jugée... La Ruse a vaincu la Force, et lui succède...

— Vive le Roi! proclamait la rue.

On courut aux fenêtres.

La garde nationale rectifiait promptement ses lignes au long des bornes; la digue humaine s'immobilisa, sous les baïonnettes au soleil, pour contenir les flots de peuple. De toutes parts, les musiques éclatèrent. Au loin il tonna. Le canon saluait. Et les carillons des églises sonnèrent l'allégresse.

Dans la multitude, le piétinement cessa, la rumeur acheva de mourir. Au sommet de son échelle double, la jeune femme en rose, plus timidement, confiait à la brise l'ondulation de son écharpe blanche. A toutes les fenêtres, des bouquets de figures s'épanouirent. L'artillerie grondait. Les cloches acclamaient. Des banderoles flottèrent. Les dames grimpaient sur des chaises qu'on tirait des boutiques. Les élégantes tenaient d'une main les visières de leurs grands chapeaux. Des commandements furent criés. Les lumières verticales des fusils barrèrent la hauteur des uniformes et des bicornes en bataille. On entendit tinter encore la sonnette du marchand de coco et grincer la crécelle de la vendeuse d'oublies. Enfin ce bruit même s'interrompit net. Et ce furent des trompettes de cavalerie, un escadron de carabiniers étincelants, colossaux, cuirassés de cuivre, casqués d'énormes chenilles rouges. Ensuite caracola un essaim de gentilshommes en frac bleu, coiffés du lampion à cocarde blanche; ils montaient des bêtes fines à queue longue, avant les huit chevaux blancs de l'attelage que guidaient à la main les écuyers de l'Empereur en livrée verte chamarrée d'or sur les courbes des coutures; ceux-ci marchaient à la tête des animaux solennels franchissant au pas la voûte de la Porte, l'ombre de la couronne immense. « Le voilà! le voilà!... » murmurèrent les visages innombrables. Un monsieur hissa sur ses

épaules une femme qui secouait son mouchoir. « Vive le Roi ! » proférèrent quelques voix isolées parmi l'attention muette. Ce furent dans la calèche, deux dos traversés d'une moire azur, deux perruques poudrées, et, vis-à-vis, l'ombrelle blanche d'une dame inclinée devant sa toilette neutre, à côté d'un gros vieillard au large dans un habit bleu, figure enfouie entre deux monstrueuses épaulettes d'or. « La duchesse d'Angoulême !... Le Roi !... Vive le Roi ! » Cent tricornes de prêtres s'élevèrent de la foule, parmi les lampions à cocardes blanches, les chapeaux à la façon de La Rochejaquelein, les feutres bretons enrubannés de noir, et les têtes vociférantes... « Vive le Roi ! » Le vieillard saluait, se pliant contre ses énormes cuisses culottées de satin blanc ; on apercevait ses guêtres en velours rouge liséré d'or. « Vive le Roi ! » proclamèrent, aux premiers étages des maisons, les bouquets de figures. Le canon approuva. Les cloches prolongèrent la bienvenue. La calèche avançait suivie par la chevauchée des maréchaux à poitrines d'or. « A l'île d'Elbe, Berthier ! à l'île d'Elbe ! » rugirent soudain mille fureurs écloses aux figures ouvrières. Le boulevard était coupé par la garde nationale depuis la porte jusqu'à la rue Saint-Denis ; derrière le rang, au milieu de la chaussée, la houle de la multitude s'exaspéra ; les haines s'excitaient ; des poings se levèrent et s'abattirent, des casquettes volèrent : « A l'île d'Elbe ! à l'île d'Elbe ! » scanda cette foule. « Vive le roi ! » ripostaient, moins nombreuses, les indignations des bourgeois massés vers les boutiques. Mais tout à coup, hurlements, huées et vivats se confondirent en une immense clameur, d'abord confuse, puis répétée : « Vive la garde !... Vive la garde impériale ! » Les héros apparurent, l'arme au bras devant les buffleteries en croix de leurs poitrines. Au rythme de leurs pas, derrière les tambours et les sapeurs, ils marchaient, géants, sous le bonnet à poil, serrés coude contre coude, manche bleue contre manche bleue, cuisse blanche contre cuisse blanche, guêtre noire contre guêtre noire. « Vive la garde impériale ! » Le canon tonna. Les cloches ébranlaient l'air. Et la calèche continua d'avancer dans l'apothéose de cette unique acclamation issue de vingt mille faces en délire.

— Regardez !... Regardez comme les grenadiers sourcillent

pour que les plaques des bonnets leur tombent sur les yeux et leur cachent le spectacle déshonorant du roi de Coblentz! — disait la belle tante Malvina. — Devant le bataillon... après les tambours... le cheval bai... là : c'est Augustin!

Omer reconnut à peine son oncle Héricourt, l'épée au flanc, la face droite par-dessus la lueur du hausse-col. Il passa. Des grenadiers encore battirent longtemps le pavé de leurs pas :

— Oh! ce pas, ce pas qui a fait trembler les villes des monarchies, et qui maintenant escorte le monarque ramené dans le fourgon de l'étranger! — pleura la belle tante.

— Vive la garde! clamait toujours la foule.

— Plus haut, peuple, crie toujours! Tu salues les derniers rayons de ta gloire! — déclara de nouveau la tante.

Des tambours étouffèrent les clameurs dans leur roulement. Émile répétait : « Vive la garde! » Édouard « Vive le roi! » Delphine et Denise battaient des mains. Leurs bras nus dépassaient les fenêtres. D'en bas on les regardait. L'une se détourna ; l'autre, ravie, continua d'applaudir

V

A madame Veuve Virginie Héricourt,
chez Messieurs Lyrisse,
au Château des Ducs,
par Varangeville-lez-Nancy en Lorraine.

Paris, ce dix-huit de septembre de l'an 1814

« Ma bonne Virginie, je compte que la malle-poste t'a ramenée sans aventure jusques en Lorraine, avec Omer; et que tu as trouvé le château libre de Cosaques, comme nous l'avait promis M. de Talleyrand. Il serait inopportun et malséant de feindre au regard de toi. Je m'ébroue encore après toute une grosse querelle avec le comte qui ne m'a point celé son ennui de tenir la promesse de fiançailles entre notre Denise et mon Édouard. La chute de Buonaparte et le retour triomphal de Louis le Désiré ont brouillé ses opinions de l'an 1800.

où il m'épousa encore qu'entachée de roture, et autant ses opinions de 1789 quand, à l'âge de jouvenceau, il baisait les mains du comte de Mirabeau à la grille de l'Orangerie de Versailles. Il ne parle que de son émigration, de son voyage à Coblentz. L'hôtel est rempli de messieurs revenus d'Angleterre par la dernière marée, et qui se pavanent en redingotes à la La Rochejaquelein avec un sacré-cœur de drap rouge cousu sur la poitrine, comme si les soldats de Blücher n'avaient besogne qu'en manière d'avant-garde, pour l'invincible armée des chouans. Mes sièges d'acajou neuf sont tout écornillés par les guêtres de peau de bique, les souliers à clous, et les sarraux bis de tel et tel qui se vantent d'avoir combattu les Bleus avec les Vendéens du Bocage, qui penseraient tout perdre de leur loyalisme envers le trône et l'autel s'ils négligeaient à cette heure de s'affubler à la manière des partisans. On calcule pensions et compensations. C'est la curée chaude dans les antichambres de Monsieur Frère : et, de par suite, chez nous qui dépendons un tantinet de sa maison. Je te baille cet avis pour ta gouverne : car tu recevras sans doute en ce même courrier un message de mon époux par lequel il t'invite à envoyer Omer au collège, chez les jésuites de Saint-Éloi, où il retrouvera Émile et Édouard. Demain une Bernardine doit emmener, à la maison mère d'Esquermes-lez-Lille, Denise et ma Delphine, qui pleurent toutes deux leurs fleuves de larmes à gros bouillons ; et moi, bête, avec elles. Je ne vois pas distinctement ce que j'écris, tant mes yeux se mouillent.

» Cependant rien ne fléchira la volonté du comte, qui est bien un dur Praxi-Blassans, si nous ne convenons de nous soumettre d'abord aux desseins de son ambition. Par ailleurs nous avons, toi et moi, trop de religion pour ne point embrasser la cause qui plaît à Dieu ; et pour ne point aider, dans la mesure de nos faibles forces, au triomphe de Notre Sainte Mère l'Église sur les athées et les régicides. Mon frère Augustin est venu des premiers à récipiscence. C'est décidément lui qui aida Marmont à rassembler, sur la route de Versailles à Fontainebleau, les troupes qui, après leur sédition, s'en retournaient devers Buonaparte en criant qu'elles ne voulaient point abandonner leur Empereur et qu'on les avait

conduites par trahison, la nuit, dans les lignes de la Sainte Alliance. Monsieur l'abbé de Pradt a chaudement embrassé mon frère au retour, et l'a prié à déjeuner avec l'état-major du duc de Raguse, dont il sera d'ores en avant, ce qui lui vaudra bien du lustre. Sa chère Malvina triomphe du nouveau titre, bien qu'elle ne cache pas assez son faible pour le Buonaparte, ce qui pourrait nuire à la longue. Enfin, je t'explique par le menu la situation, dans l'idée que tu ne t'opposeras pas sans raisons meilleures, aux visées du comte. Il serait capable de détruire sans rémission notre grand espoir d'unir nos deux enfants, de les voir s'aimer sous nos yeux quelque jour, comme nous avons adoré notre Bernard, toi avec un cœur d'épouse et moi avec une âme de sœur. Quelle loyauté, quelle grandeur de caractère avait notre héros! Dans ce chaos d'intrigues et de commerces où notre société vit, depuis cinq ans, faubourg Saint-Honoré, son image m'est plus chère. Je pleure des larmes de sang devant son portrait. Je nous vois encore dans le château de Moravie où nous le retrouvâmes, le lendemain de la bataille d'Austerlitz, quand notre chaise de poste l'eut joint au milieu de ses dragons. Qu'il était beau, tout rayonnant de sa victoire! Ses balafres lui composaient une manière de bandeau royal. Tu te souviens. Alors, j'assistai à vos nobles effusions. Alors, je pus embrasser votre brûlant amour. Alors, je pus respirer vos souffles de volupté légitime. Je fus presque aimée autant que toi, ma Virginie! Tu le souffrais. Ton âme généreuse comprenait mon émoi. Au retour, tu portais dans ton sein le fruit d'une si touchante ardeur. Moi je ne rapportais qu'un souvenir ineffaçable et dont je brûle encore par les mille feux d'un regret atroce.

» Oh! cruelle Bellone, pourquoi ta fureur s'est-elle attaquée au plus chéri des frères? pourquoi la vie du héros devait-elle être brisée dans sa fleur, par le hasard du canon, sous les murs de Presbourg? Il ne me reste que notre Denise, sa fille, conçue de lui et née de toi, ma Virginie, en même temps que naissait mon Édouard. Ne craignons point: l'un et l'autre ont toujours les mêmes yeux clairs de la petite Bavaroise qui fut son amour de guerre; ces yeux qu'il dessinait à la sépia, d'après toi qui ressemblais à l'inconnue, toi, qu'il a choisie pour ce souvenir, sans doute... Leurs yeux prennent le même éclat à

mesure que leurs corps grandissent. Tu verras! Nous vieillirons heureuses si ces yeux-là s'éblouissent par les regards d'un amour que nous aurons préparé et que nous saurons ressentir en le voyant éclore. Ah! chère Virginie, à Dieu ne plaise que rien puisse anéantir notre espoir de cette heure-là... Je te baise les joues bien fort, ma bonne.

» AURÉLIE COMTESSE DE PRAXI-BLASSANS. »

A madame Veuve Virginie Héricourt,
chez Messieurs Lyrisse,
au Château des Ducs,
par Varangeville-lez-Nancy en Lorraine.

« Ma belle-sœur, S. M. le roi Louis XVIII désire connaître clairement les fidèles de la première heure ralliés aux principes de l'ordre et de la religion. Il importe que les nôtres donnent l'exemple de la confiance dans l'éducation chrétienne. S. A. R. le comte d'Artois ne manquera point d'octroyer les faveurs de sa haute protection aux membres d'une famille amie du trône. Je ne doute point, ma belle-sœur, que vous n'obtempériez au commandement suprême, s'il vous tient à cœur de voir dans l'avenir votre fils et les miens pourvus de la bonne façon. Je n'ai point sujet de craindre que Buonaparte rétablisse jamais ses affaires. Dès ce jour d'hui l'enseignement de l'Université donnera de mauvaises marques aux enfants qu'elle dérobe aux leçons de notre sainte mère l'Église. Mes attaches avec M. le prince de Bénévent et M. de Montesquiou sont garants de mon influence dans les conseils; et, soit que vous destiniez mon neveu à la carrière ecclésiastique, ainsi que le mandent vos lettres, soit qu'il brigue une charge dans la magistrature royale ou un grade dans l'armée pour y suivre son oncle Augustin que Sa Majesté doit appeler sous peu à l'état-major de M. le duc de Raguse, j'estime que la souveraine bienveillance aplanira seule et d'une manière satisfaisante les obstacles des débuts.

» Augustin Héricourt se range à mon avis, de même que la comtesse Aurélie de Praxi-Blassans. Apprenez qu'elle me renouvelle à toute occasion sa requête de fiancer, dès qu'ils seront

en âge, votre fille Denise et mon fils Édouard; elle maintient son intention de réaliser la dernière volonté de feu votre mari, son frère bien-aimé. Encore que je demeure petitement enclin aux nouveautés de ces unions entre gens de roture et personnes nées, j'aurais mauvaise grâce à me départir du respect que je dois aux vœux de la comtesse, et aux motifs honorables qui les déterminent. Mais, de par cela même, j'entends m'arroger le privilège de considérer mon neveu Omer Héricourt tel que dépendant de mon autorité. Le soin de son éducation me touche vivement, car le frère de ma bru ne saurait d'aucune sorte déroger aux traditions des Praxi-Blassans, que le pape et le roi de France eurent toujours à leur obéissance depuis l'an 1467. Dès lors, il est dans mes projets que mon neveu entreprenne les mêmes études que mes deux fils, Émile et Édouard, et dans le même collège, sous la règle des Pères Jésuites. Dans le même temps, votre Denise et ma chère Delphine seront confiées aux soins pieux des Bernardines d'Esquermes-lez-Lille. Au cas où cette éducation commune de nos filles et fils aurait produit les résultats attendus, il nous serait loisible de songer au vœu si respectable du mort, lequel ne doit point manquer, à Dieu plaise, de servir de but à nos bons vouloirs.

» Caroline Cavrois a dû vous faire assavoir que les Pères Jésuites de Saint-Acheul en Amiénois forment le projet de fonder une succursale de leur maison à Saint-Éloi-lez-Arras, qu'ils se doivent fournir de blés et farines aux Moulins Héricourt pour les vivres de toutes leurs communautés, qu'ils sont d'ores et déjà en posture d'exercer par toute cette province la prépotence. Je vous laisse à priser au juste ce que pourra valoir, dans l'intérêt de nos Moulins Héricourt, leur amitié. Prenez donc, je vous prie, vos dispositions pour retenir, dans le coche d'Artois, la place de mon neveu. Je n'ignore point que vous éprouverez d'abord de la difficulté à persuader son bisaïeul, qui en est encore à ses imaginations d'illuminé allemand. Avancez que je m'oppose aux fiançailles entre Héricourt et Praxi-Blassans, si mon neveu se refuse à mes disciplines dans ce moment, et que vous ne sauriez ainsi aller à l'encontre de mes desseins, à moins de faillir aux devoirs les plus sacrés d'une épouse,

d'une veuve et d'une mère. Force lui sera bien de céder et il rejettera son humeur sur le Sénat impérial qui s'est vendu plaisamment aux Bourbons.

» Sur quoi je vous salue, ma belle-sœur, et vous souhaite de vous porter mieux.

» GAETAN COMTE DE PRAXI-BLASSANS. »

VI

Aux pieds de la vierge Marie, entourée de feuilles en papier d'or que les Pères changeaient aux fêtes de Noel, de Pâques et de la Fête Dieu, Omer Héricourt, dix années durant, chaque matin, entre le mois d'octobre et le mois d'août, fit la génuflexion prescrite.

Avant et après cette dévotion, par méthode, il résumait le souvenir de la veille, l'espoir et la crainte du jour. En plâtre clair, les mains ouvertes, et la figure sans expression, la statuette évoquait plutôt, pour lui, quelque Fatalité antique, derrière la vitre ogivale qui la murait, elle et ses roses de carton, dans la niche bleue. Briser cette vitre, toucher la Mère divine, essuyer la poussière sur les plis rigides du manteau, secouer les rameaux artificiels, ce fut longtemps l'envie de l'écolier : au contact des doigts, le mystère se fût sans doute éclairci, que la religion celait sous cette apparence matérielle.

L'image occupait la place médiane au mur occidental du long corridor qui joignait l'escalier du dortoir et les salles d'étude, au rez-de-chaussée. Encore frissonnants de l'eau d'hiver où ils avaient à la hâte baigné leurs figures, Émile, Édouard de Praxi-Blassans, Dieudonné Cavrois, une trentaine d'autres garçons passaient là par groupes, chuchotant ; ils saluaient, moins fiévreux qu'Omer, pensait-il, la Sainte-Vierge impassible. Lui se félicitait de son émoi constant.

D'abord, en la personne sacrée, il incarna la compassion de sa mère. Elle pensait à lui, probablement, dès cette heure matinale, dans le lit, au château de Lorraine, bien qu'à l'ordinaire elle dormît tard, puis, entre les draps, jusque vers midi, lût de pieux ouvrages ou revisât des comptes agricoles.

D'elle, il regrettait tout, la douceur et la sévérité même ; il regrettait aussi les fables maçonniques du bisaïeul, les câlineries de Céline, l'indépendance de Médor, la docilité de l'âne. Omer se voyait toujours, étranglé de sanglots et piqué de larmes brûlantes, au moment de quitter sa mère dans la cour du relais. Elle aussi pleurait, en ses habits d'éternelle veuve. Il gardait la vision de la pauvre figure pâle, sèche, rougie aux paupières, et tout entourée de boucles grisonnantes que serrait une mantille noire à cause de fréquentes névralgies. Avec le geste même de la Sainte Vierge écartant ses mains pitoyables, madame Héricourt avait regardé fuir le bruyant attelage. Cette compassion, Omer Héricourt la reconnut longtemps aux yeux et aux lèvres de plâtre : leur expression impersonnelle permettait qu'on y logeât toutes celles imaginaires.

Dur apprentissage fut la vie de collège. Les Pères n'usaient pas d'indulgence. Ils portaient des calottes noires hexagonales et surmontées de houppes : cela se repliait en la forme d'un carnet et se glissait sous la couverture d'un bréviaire, quand ils entraient à la chapelle ; et de même que leurs coiffures, ils repliaient alors leurs physionomies et leurs caractères. Abîmés dans les oraisons, ils ressemblaient aux Saints-François et aux Saints-Ignaces des images pieuses. Un rayon solaire n'allait-il pas jaillir du vitrail où trônait Dieu et découvrir, sous la soutane instantanément consumée à cette place, un cœur ceint d'épines, orné d'une petite croix ? A certaines heures d'été, ce rayon jaillit, frappa de lumières violettes, rouges, orangées, les mains jointes des saints hommes, leurs visages extatiques, ou leurs corps prosternés.

Mais, au dehors, la calotte dépliée, replantée sur l'occiput, ils redevenaient des maîtres alternativement doucereux et sévères, les uns bedonnants, bavards, les autres étiques, muets. Ils reniflaient du tabac, confondaient leurs chapelets et leurs mouchoirs de couleur, s'ils les tiraient vite de la poche après l'éternuement. Leur barbe de plusieurs jours hérissait leurs joues. Ils laissaient après eux le sillage d'une odeur rance.

Sournois et patient, le Père Corbinon enseignait les grammaires. En classe, il s'adossait à la muraille ; il enfonçait les poings dans sa ceinture à franges, et là, deux heures durant,

il eût fait redire mille fois à Omer, debout, l'ablatif pluriel de *soror*, *marmor*, *puer*, *indoles*, le duel de vingt mots grecs choisis, l'aoriste de trois verbes irréguliers ou soixante-huit vers omis du *Jardin des racines grecques*, sans que fléchît une seconde cette obstination froide, cruelle et sûre de vaincre. Le maître n'expliquait rien, ne commentait pas. Sa mémoire vérifiait dans les mémoires des élèves le bon état de syllabes enseignées par séries de déclinaisons, de conjugaisons. Il fut le tortionnaire de la vie. Les apparences du monde disparurent derrière les formes des génitifs douteux, les accusatifs des régimes au verbe introuvable, les solécismes inopinément apparus dans la phrase longtemps travaillée et d'une correction si probable! Quand naissait, aux sourcils gris du Père Corbinon, une ride angulaire, quand les deux branches se creusaient en divergeant vers la racine des cheveux drus, Omer pressentait sa faute.

— Cherchez le solécisme, je vous prie, monsieur! commandait la voix sèche.

A chaque hypothèse de l'enfant :

— Non! grognait le maître.

En silence, la classe haletait devant la peine qui allait échoir à la victime ahurie. Omer renonçait à la recherche difficile, car, tout à coup, apparaissaient entre les lignes de la copie le château de Lorraine et les arbres en fleurs d'un printemps, le bond de Médor vers le vol du merle, enfin maman Virginie étendue sur le sofa dans le salon des colonnes, Céline chaude et son gros baiser humide, l'âne au trot par la rue ensoleillée du village, le cabinet jaune du bisaïeul, ses livres d'images, ses amirales gronderies, la lyre d'Orphée, les breloques maçonniques et le petit temple de bois... Oh! la terrible initiation du collège, plus atroce que celle de Moïse aux souterrains de Memphis! Le silence persistait dans la classe lugubre, badigeonnée d'ocre. Entre les pupitres écornés, marchant de long en large, le Père Corbinon ne se pressait point : il regardait l'averse oblique rayant les fenêtres nues. Il allait jusque-là, revenait, repartait, sans impatience ni colère. Enfin la voix sèche interrogeait :

— Combien Notre-Seigneur est-il tombé de fois sur le chemin du Calvaire?

— Trois fois! répondait sourdement l'élève certain du pensum.

— Eh bien, monsieur, vous copierez trois fois à genoux, pendant la récréation, sur le banc du préau, le paragraphe 38 de la grammaire latine; et vous offrirez cette peine au Seigneur, en le remerciant de vous éprouver ainsi!... Monsieur Pierquin, quel est le solécisme?

Omer lâchait enfin le soupir de son angoisse. Car c'était une honte terrible que de rester ainsi muet parmi le silence de la classse, un gros quart d'heure parfois. L'ignorance du patient semblait au pilori. Il croyait au mépris des quatorze condisciples épars devant les tables et qui remuaient avec précaution les pages des cahiers, ou bien étouffaient le grattement des plumes d'oie.

Hors de la classe, le Père Corbinon recommandait certains exercices bizarres, comme d'aller, en hiver, nu-pieds, au lavabo, pour contraindre la délicatesse naturelle à subir les tyrannies de la volonté. Aux récréations, il exigeait des jeux violents, relevait un pan de sa soutane, courait, en dépit de ses quarante ans, aussi fort qu'Emile lui même, le champion des barres. En aucun cas il ne pardonnait, ni ne remettait une punition.

— Il est déshonorant pour un homme d'implorer la miséricorde d'un homme, et pour un chrétien de prétendre éviter les châtiments de la Providence. Veuillez vous mettre en état, monsieur, d'expier courageusement votre faute!

Ce fut par la terreur d'abord que cet homme domina l'esprit d'Omer et le munit d'impressions durables. L'enfant s'étonna de cette puissance contre quoi les autres jésuites et le supérieur lui-même étaient certainement dépourvus de toute force. Aux visites de l'évêque ou du provincial, le Père Corbinon ne modifiait en rien la teneur de son cours. Insoucieux des erreurs grossières qu'il relevait, la mine sereine, il interrogeait devant eux les élèves faibles. Ces potentats le prièrent respectueusement eux-mêmes de s'adresser à de meilleures mémoires. Lui semblait avoir le dédain de leur jugement, alors que tous les autres Pères s'enfiévraient pour les séduire en faisant valoir la récitation des disciples hors ligne, ou leurs brillantes méthodes péda-

gogiques. Cette indépendance singulière, point affectée, certaine, parut au jeune Omer un exemple de vie. Quelle ruse maîtresse cachait cette apparence? D'après l'avis général, le Père Corbinon gouvernait le collège. Aux vacances, il faisait quelques longs voyages. De Rome, de Vienne, de Madrid il rapportait des souvenirs qu'il racontait pendant les repas, au réfectoire, tout en mangeant avec gloutonnerie, fût-ce la soupe aux lentilles, le hareng au beurre et les haricots des mercredis, vendredis et samedis, jours maigres.

Omer s'expliquait mal qu'il méprisât les délicatesses de la nourriture : la quantité seule plaisait à ce dîneur étrange. Caroline adressait-elle au professeur de ses neveux, de son fils, une corbeille de victuailles, dindes miraculeusement truffées et rôties, poissons rares, vins de choix, primeurs ; c'était de leur abondance que le Père Corbinon remerciait :

— Remercions la fécondité de la Divine Providence. Il faut se réjouir avec les fruits de la terre que Dieu créa pour donner aux hommes la communion perpétuelle de son corps et de son sang qui sont l'univers lui-même. Ce que nous prêtons de qualités aux mets vient de nous, de notre nature misérable et pécheresse, les raffinements sont inspirés par le Diable qui nous induit en faute, qui nous amollit le cœur en y insinuant non pas le mal seul, mais encore la science du mal...

Et il intimait rudement l'ordre de se taire à Dieudonné Cavrois désireux de vanter la succulence d'une meringue.

Au bout des cours, il y avait un parc. Des pelouses larges s'étalaient entre des charmilles ; des quinconces bornaient leurs angles. Là bondissaient les sphères des ballons que les Pères expédiaient au ciel par de vigoureux coups de pieds. Leurs manches retroussées laissaient voir les bras velus gonflés de veines. Ils tapaient aussi dur que les collégiens. Leurs éclats de voix n'étaient pas moins francs, si le maladroit culbutait, s'il recevait en plein visage le ballon. Omer était tombé certain jour, étourdi jusqu'à ne plus rien percevoir que la vibration de ses os pendant une bonne minute : il se retrouva dans une ronde formée par le Père Corbinon, de qui les gambades en bas reprisés soulevaient la soutane verdie, par le Père Anselme, de qui voltigeaient les boucles

angéliques sur un col gras, par le Père Vadenat, secouant sa bedaine au rythme des sauts, par le Père Gladis, petit comme un gnome des légendes et qui chantait alors de tout cœur : « Vive Henri IV !... » Et, bien que le sang coulât de ses narines, l'écolier dut rire de leurs masques en sueur, vraiment drôles.

Dieudonné Cavrois était leur victime ordinaire. Ils le criblaient de brocards, giflaient à la moindre occasion ses reins énormes, ou pinçaient les lourdes, les grandes joues de Caroline, déjà léguées à la face de son fils.

Les larmes aux cils, Dieudonné parfois allait gémir contre un arbre, la tête dans le bras. Mais Émile découvrait bientôt la consolation de ce chagrin : d'une main prudente, le boudeur sondait sa poche, et en retirait secrètement quelque friandise qu'il portait à sa bouche.

— Donne-m'en ! commandait Édouard, volontaire et âpre. Donne-m'en !

Le gros enfant tournait sa figure enflée, de coin, par la mastication ; il refusait de la tête, les poings en avant. Ils se battaient en silence, jusqu'à ce que Dieudonné succombât et fût dépouillé par Édouard, toujours victorieux. La nature de celui-ci était ardente et colérique. Quand le Père supérieur proclamait les notes et les places, Édouard, s'il se jugeait mal loti, trépignait, en proie à la rage. Toutes les classes entendaient ses hurlements. Il fallait que deux jésuites le prissent aux bras et aux jambes, l'emmenassent au dehors, sous la pompe, afin de lui rafraîchir le visage. Tout lui devait appartenir : les meilleures récompenses, les sucreries des camarades, les plus beaux habits. Chaque semaine presque il recevait de sa mère un costume neuf, et l'endossait. Vaniteux, il démontrait alors les règles de l'élégance aux petits campagnards ébaubis.

— Voilà tout mon père ! disait Émile.

Aux jeux, Édouard était le cocher de la diligence imaginaire, le Napoléon des troupes, et, vigoureux, rossait les aînés mêmes, quelquefois les Pères.

Ils lui pardonnaient en faveur de sa dévotion fort ardente. Il avait, dans une boîte en velours bleu, qui s'ouvrait à deux battants, un crucifix d'ivoire ; le divin emblème

occupait à l'intérieur de son pupitre, orné en manière de chapelle, la place centrale, parmi les livres. Sous la tablette levée du meuble, Édouard restait immobile de longs moments. Plusieurs fois, le Père Corbinon crut au dressage clandestin de vers à soie, à la lecture d'un livre défendu, à la confection secrète d'une tartine. Assourdissant le pas, il fondait sur le dévot sans être entendu. L'autre éloignait alors ses deux mains jointes de ses lèvres qui murmuraient la prière :

— Quoi? Je demande à Jésus le sens du distique! répondait-il brusquement.

Le Père Corbinon reprochait en vain cet abaissement de l'idée de Dieu. En fait, Jésus renseignait son fidèle. Édouard de Praxi-Blassans obtint presque toujours l'une des trois premières places.

Pour Omer, il se montrait fraternel, le louait de vouloir devenir évêque. S'il n'était solennellement engagé, par le désir de sa mère et du mort, au mariage avec Denise, il eût choisi cette profession. Mais il admettait un devoir de famille, celui de perpétuer la vie généreuse du colonel Héricourt, idole de sa mère. Soldat, il conquerrait. Que la patrie fût encore foulée par les kaiserlicks et les Cosaques, lui chasserait cette canaille jusqu'à Moscou ; et son frère l'aiderait.

La première année, les ennuis de l'internat s'aggravèrent d'une brusque déception. A l'occasion de fêtes inattendues, il fut décidé que les élèves ne quitteraient pas le collège, mais y passeraient la quinzaine du repos pascal. De magnifiques processions à travers le parc, l'inauguration d'un jeu de longue paume, et les bombances autorisées avec les comestibles innombrables, dons des familles, apaisèrent le chagrin.

Les cours avaient été repris depuis une semaine lorsque le capitaine Lyrisse, un dimanche, se fit annoncer : il demandait, au parloir, Omer, les deux Praxi-Blassans et Dieudonné.

Les cheveux gris du soldat l'avaient bien changé. Seul, Emile n'hésita point à le reconnaître.

— Omer!... Omer, comme tu es grandi! — disait le svelte parent, botté à l'écuyère.

Il enleva le petit homme, le serra contre son plastron amaranthe et l'embrassa rudement :

— Gresloup! C'est lui, c'est le fils de Bernard!

Un autre officier, court et trapu, sous un manteau blanc, sortit de l'ombre :

— J'aimais beaucoup votre père, monsieur, qui était mon colonel. Un caractère admirable!... Je suis heureux de vous voir.

— Omer, — reprit le capitaine, — me reconnais-tu, mon cher petit?... Tu ne m'as pas vu depuis deux ans. J'ai été en Russie... J'ai bien souffert, va, dans les casemates de Grodno...

— C'est toi, mon oncle, qui es revenu de Moscou dans une charrette.

— Mais oui, mais oui... Tu sais cela! A la bonne heure... Es-tu content que l'Empereur soit en France?

— Oui, — dit à tout hasard Omer, qui ne comprenait pas, — je l'ai vu entrer par la porte Saint-Denis.

— Non, non, tu as vu entrer le Roi, pas l'Empereur; je te parle de l'Empereur Napoléon!...

— Ah! fit Omer.

— Comment! tu ne sais pas que l'Empereur a débarqué en France, qu'il est à Paris?

— Mais oui, — fit Émile, — le roi Louis a rappelé d'exil son lieutenant général Bonaparte, et lui a donné le commandement de ses troupes. Le Père Gladis nous l'a dit en récréation, jeudi.

Les deux officiers se regardèrent, puis sourirent derrière leurs bicornes, en se montrant de l'œil le jésuite qui surveillait le parloir, et qui soudain cherchait avec attention une page de son bréviaire.

— Écoutez-moi, mes enfants, — dit tout bas le capitaine, — l'Empereur est revenu, et le Roi s'est sauvé en laissant sur sa table, aux Tuileries, le dîner tout prêt qu'a mangé Napoléon. Le Roi est parti en oubliant sa bourse. C'est madame Cavrois qui a fait prêter au comte d'Artois un million par la compagnie des Moulins... Si la tante Caroline le revoit jamais, son million, les poules lui diront : « Bonjour, ma chère! » Maintenant, nous allons combattre les valets des tyrans : les Anglais, les Hollandais, et les Prussiens, en Belgique... et l'Empereur m'a donné la croix... Regarde, Omer... J'ai la croix de la

Légion d'honneur, le major Gresloup aussi. Et voilà!... Hein, Gresloup! Nous allons recommencer avec Bonaparte repentant l'œuvre de la Révolution qu'il avait compromise, en 1810, dans une heure de folie. Nous sommes venus vous embrasser avant d'aller mettre à la raison les Engliches! A bientôt!

— Emmenez-moi, monsieur! — pria le petit Édouard. — Je suis très fort, vous savez...

— Moi, — dit Omer, — je sais monter à âne : c'est comme à cheval... Emmène-moi, mon oncle...

— Et moi donc, — renchérit Émile...

— Patience, patience!... On vous prendra.

— Pourquoi n'es-tu revenu qu'aujourd'hui, mon oncle? Maman t'attendait tout l'été.

— Ça sentait trop le Cosaque en France!... J'ai voyagé, j'ai été voir des amis en Espagne, à Naples... Aux vacances, je t'emmènerai avec moi, si tu es sage... Écoute... Voilà une lettre de ton bisaïeul?... Ne la montre pas aux curés... hein?... Lis-la tout seul... Tu ne l'as pas oublié, le vieux?

— Oh! non!

— Je le lui dirai... Il sera bien content. Il est solide, le gaillard!

Cependant la cloche sonna, dans la chapelle, pour l'office du mois de Marie, et les dragons durent partir. Cœur gros, les enfants virent disparaître les habits verts, les épaulettes d'argent, les plumets rouges. Ils écoutèrent tinter les éperons et les sabres. Ensuite, ils goûtèrent aux bonbons apportés par les visiteurs. Quand ils annoncèrent, dans la cour, la fuite du roi, les jésuites assurèrent que les officiers avaient prétendu faire une plaisanterie très drôle. De Gand, le Roi dirigeait la guerre, tout simplement.

Il gouvernait sans conteste au palais des Tuileries, dès les vacances, malgré que les troupes françaises eussent été vaincues à Waterloo. Ce fut seulement de la tante Caroline, aux Moulins-Héricourt, que les collégiens apprirent toute la vérité des Cent Jours, l'exil de Napoléon, la mise en demi-solde du capitaine Lyrisse. Omer n'embrassa l'oncle Edme que pendant les vacances du troisième été. Des soleils loin-

tains l'avaient bruni. La peau s'était séchée contre les os de sa rude figure vivante. Il maniait une tabatière d'or niellé dont les arabesques insignifiantes à première vue, dissimulaient le dessin d'un aigle. Il le fit remarquer à l'attention des collégiens, ouvrit la boîte ; elle contenait du sable grisâtre...

— C'est la terre de Sainte-Hélène ! dit-il religieusement.

Et il ne permit pas d'en prendre. Il revenait de l'Ile, avait vu de loin la maison de l'Empereur sans pouvoir approcher. Les enfants comprirent mal son émotion. Il s'en indigna, pesta contre ceux qui ôtaient l'envie de la gloire aux jeunes Français ; il frappa du poing les vieux meubles recouverts de leurs housses à fleurs. Omer écouta seulement le récit de la chasse donnée par une frégate anglaise au trois-mâts du capitaine, qui narrait en s'aidant de gestes énergiques. Les cousins Praxi-Blassans, d'abord s'enthousiasmèrent pour l'aventure et le héros ; Dieudonné Cavrois interrogeait sans cesse. Omer ne sut lequel imiter. Bientôt il dut répondre personnellement aux mille questions du soldat déclamateur, qui espérait tout d'un Héricourt, même, pour plus tard, la révolution.

A se voir soudain pourvu d'une pareille importance, en dépit de ses douze ans, Omer Héricourt gagna de la vanité. Ses cousins, jusqu'alors dédaigneux de lui plaire, regardaient avec des yeux d'admiration le fils du dragon impérial qui avait glorieusement péri après de si beaux exploits dans les plaines germaniques. L'oncle Edme en savait d'innombrables et les racontait, en s'agitant, en brandissant des sabres illusoires, en imitant les voix des canons, les cris des fantassins, les galops des cavaleries. Sa redingote bleue volait autour de sa taille mince. Ses bottes à revers faisaient sortir la poussière du tapis qu'il piétinait dans le salon de Caroline Cavrois, indulgente et occupée dehors. Il exaltait l'état militaire, l'honneur des officiers, la vertu des jacobins, et distribuait des pièces d'argent à ses jeunes auditeurs s'ils promettaient de combattre un jour pour le Roi de Rome. Ils n'y manquèrent pas ; très sincères, imbus déjà de l'orgueil que justifierait dans l'avenir leur victoire. Éblouis de leur courage, ils revinrent au collège avec des mines de guerre et des esprits de révolte, car ils ne se rappelaient plus sans haine avoir raillé, durant les vacances de 1815, dans les rues d'Arras, les

Anglais en habits écarlates renflés d'épaulettes à boudins, des garçons pâles sous des shakos difformes, des hommes en jupons à carreaux et coiffés de fourrures, les genoux nus, des élégants ornés de petits bicornes plats à glands d'or et d'écharpes bizarres. C'était l'ennemi, c'étaient les séides des tyrans et les amis des Bourbons, ceux-là même qui les ramenaient de force dans la patrie de Mirabeau.

Cependant il fallut tout dire au confesseur, dès la rentrée. Le Père Gladis blâma l'imprudence des promesses faites. Omer savait-il quelle situation la vie lui réservait? A moins de se fermer toutes les carrières honorifiques, celles du prêtre, de l'officier, du fonctionnaire, du magistrat, ne devait-il pas d'abord prêter serment au roi? Alors, de quelle façon concilier les deux serments sans déshonneur? Il fallait choisir une méthode, s'y conformer; les principes ne devaient pas fléchir ensuite. La pénitence fut lourde, l'absolution ajournée. Le Père appela l'étourdi tous les huit jours au confessionnal, et lui représenta la grandeur d'abdiquer ses goûts personnels devant la loi qui permet la vie des civilisations. Comment à son âge pouvait-il juger avec discernement les raisons des partis? C'était un péché d'orgueil précoce.

Omer Héricourt dut en convenir.

Au fond de soi cependant il s'estimait capable de juger. L'oncle Edme attestait la foi jacobine du père mort aux champs de Presbourg dans sa lutte contre les tyrans. Les lois royales pouvaient-elles différer de celle qu'Orphée, Osiris et les dieux mythologiques avaient établie afin de grouper dans les villes les pasteurs sauvages des montagnes, les chasseurs de la forêt, loi fraternelle que Moïse rapporta du Sinaï, que Lycurgue, Solon, Numa, d'après les textes mêmes des auteurs classiques, avaient prescrite aux héros de la Grèce et de Rome. Car les leçons oubliées du bisaïeul revenaient maintenant à la mémoire de l'élève quand les maîtres expliquaient les livres de la Bible, les récits de Quinte Curce, d'Hérodote, de Cornelius Nepos, de Tite Live et de Xénophon. Rien de ces histoires précises ne démentait celles du bisaïeul, autrement curieuses et abondantes.

Alors Omer couva le secret de ses souvenirs. Tout ce qui lui fut enseigné de Babel, de Babylone, de Jérusalem et de l'Égypte

éducatrice, il eut la grande joie de l'avoir prévu avant les leçons du cours.

L'homme aux boucles angéliques et « au visage de dame blonde », comme disait Émile, le Père Anselme, faisait le cours d'histoire avec enthousiasme. Épris à l'excès de l'antiquité grecque et latine, ainsi que tous les jésuites, il montrait comment, sous la transparence des faits, l'idée providentielle avait, depuis les origines jusqu'au siècle d'Auguste, conduit les volontés des peuples à lentement atteindre la vertu stoïcienne avant la fraternité chrétienne, avant la divine conscience du bien suprême qu'enseigna le Sauveur : « Aimez-vous les uns les autres ». Le péché originel ayant jeté hors de l'Eden l'Homme tremblant et nu, il lui avait fallu se racheter par toutes les épreuves des histoires. Le soin de combattre les bêtes féroces et de poursuivre le gibier nécessaire à sa nourriture l'avait d'abord rendu cruel comme Caïn. Mais Abel était déjà la douceur, le pardon, la bonté de Jésus. Les deux frères avaient rivalisé, la force qui détruit et règne ; la loi qui rassemble et protège, qui perpétue la stabilité des États, épargne la vie des faibles, étend aux tribus et aux races les sentiments d'abord réservés à la famille. « Dieu sauvait les peuples à toute heure ! » criait le jésuite aux yeux extatiques, en attestant du doigt la gloire radieuse de l'amour céleste peinte sur les solives du plafond. « Nemrod lutte contre la Providence et Jésus. Mais la victoire reste au principe du Bien et de l'Amour, au Sacré-Cœur du Fils. » Revanche d'Abel sur Caïn, David tue Goliath et compose les Psaumes, le plus beau des poèmes. Il réunit les tribus autour de Jérusalem et Salomon bâtit le Temple. C'est la première étape de la Rédemption. De la race de David l'Enfant doit naître dans l'étable pour offrir aux siècles un objet divin de pitié.

A cela visait aussi la Providence lorsque le tyran Jupiter crucifia Prométhée sur le Caucase : car Prométhée menaça du vrai Dieu les puissances ébranlées de l'Olympe. Et la Grèce développa son génie afin de créer l'esprit propice à la naissance du Messie ; elle enfanta Platon, le précurseur ; elle combattit les fils de Caïn, les barbares d'Asie, ces Perses de Darius et de Xerxès, et, par Alexandre, les refoula. Avec les statues cahotées dans les chariots de son vainqueur Mummius,

elle transmet à Rome son legs de philosophie, d'art et d'amour, ce pourquoi Épaminondas avait vaincu les brutes de Sparte. Le combat est long : le vautour qui ronge tous les Titans dévore toujours le crucifié du Caucase. Mais, imbus de l'esprit hellénique, récemment conquis, les capitaines de Marius et de Sylla terrassent les Africains de Jugurtha et les Teutons, les Cimbres. Cependant la Providence réunit sous la main de César le monde occidental.

Dans une leçon riche en merveilles d'éloquence, d'érudition, le Père Anselme dépeignait l'énergie civilisatrice de César, et la puissance politique d'Auguste. Il décrivait la voie sacrée, sa bordure de tombeaux illustres, les matrones en litières d'ivoire à grands pans de pourpre, que portaient douze esclaves pris dans les douze races humaines, la vigueur d'une légion en marche vers Rome, brunie aux figures par le soleil éthiopien, tandis que les courroies des chaussures restaient rougies par les neiges du septentrion. Il évoquait la majestueuse intelligence du sénat et des stoïques, la culture des philosophes, le génie des architectes, l'universalité des dogmes signifiés par les symboles des temples innombrables, tous élevés sur des colonnes qui rappelaient les arbres de la forêt préhistorique ; or, dans un coin de l'ergastule, le chrétien mangé de vermine tournait à vide la roue de bois. Ceci, par la force de la pitié et de l'amour, allait en deux siècles conquérir cela, sans armes, sans prestige, par l'idée seule du pardon et de la fraternité. Un ange invisible et robuste tournait avec lui cette roue de bois brut. Mais si vain que parut ce travail aux licteurs venant chercher la proie du cirque, l'archange et le martyr moulaient le grain spirituel du monde, ils le réduisaient en la bonne farine du pain nouveau, le pain de vie que les moines partageront entre les pauvres, dix-huit siècles, au seuil des monastères, que les prêtres offriront à la Sainte Table pour réconforter la douleur humaine.

La voix du jésuite s'exaltait. Certainement, il ne voyait plus la classe ni les figures surprises des écoliers : son rêve rétrospectif contemplait l'effort réel de Dieu animant les empires et les républiques et faisant concorder, pour le triomphe du Fils, le génie des savants, le courage des guerriers, les instincts des multitudes et les crimes des ambitieux.

Omer Héricourt demeurait béant d'admiration. Tout se révélait. Oui, oui! une seule pensée, depuis les origines, travaillait les âmes. Par d'autres voies le bisaïeul avait aussi découvert la même vérité. Les prêtres de Memphis avaient reçu leur mission de ceux de Babylone lesquels la tenaient des sages hindous et thibétains fils directs d'Adam, et partis peut-être de l'Éden même. Memphis avait instruit Moïse, puis les Ptolémées qui portèrent la science à Jérusalem. Des juifs esséniens Jean Baptiste acceptait la branche d'acacia, sceptre d'Abel, emblème de l'amour dont l'Homme-Dieu éblouit les siècles.

Donc les deux thèses, l'ecclésiastique et la maçonnique, se combinaient. Le jésuite et le bisaïeul ne condamnaient-ils pas de même l'Empereur?

Alors les machinations du capitaine Lyrisse ne valaient rien, si agréable que fût le héros à la parole franche et aux récits chaleureux. Omer résolut de ne se point dévouer aux Bonaparte.

Jusqu'à ce moment, le disciple n'avait que subi les leçons par crainte des punitions humiliantes. Son respect envers les maîtres s'adressait surtout à leur pouvoir. Songeant à leur devenir plus tard égal en cela, évêque destiné au gouvernement d'un diocèse, il ne s'indignait point de leurs blâmes, mais les souffrait malaisément. La fréquence des pensums dégoûtait sa vie. Copier vingt fois les temps d'un verbe pendant qu'au dehors crient et rient les camarades heureux, c'était la sensation dominante de l'internat. Il se faisait menu, sage, pour ne rien encourir de fâcheux. Son espoir ne dépassait pas l'envie de gagner la note *passable*, qui épargne des châtiments; il se contentait de la place moyenne qui donne le privilège de ne pas être sollicité pour un effort majeur, ni vitupéré pour trop de sottise. Au chaud dans sa veste de drap, dans sa culotte collante serrée aux chevilles, il musait, le coude entre les livres salis, pensant au château de Lorraine, aux Moulins-Héricourt que des prairies toujours fraîches environnent, qu'entourent les lignes des peupliers frissonnants, que traversent des manœuvres nombreux et actifs, qu'habite la tante Caroline Cavrois, si généreuse à table, offrant toutes ces victuailles exquises, abondantes.

déchirées, mangées, dévorées, sucées à la guise de chacun, avec les doigts, la langue et les dents. A l'étude, il bâclait vite son devoir, et lisait indéfiniment le dictionnaire historique de l'abbé Moreri. Les légendes saintes, les hérésies bizarres, les aventures des rois, des empereurs, des généraux, des papes, des patriarches et des bienheureux l'amusaient. Enfin, la satisfaction de dormir compensait tout l'ennui du jour. De huit heures du soir à cinq heures du matin, nul pensum, nulle observation, nulle méchanceté de camarade butor, ne menaçaient l'existence pacifique. Dans cette chaste couchette, deux planches sur un châssis de fer, une paillasse et un lit de plume, Omer possédait le refuge inviolable contre les duretés des hommes.

Tout à coup la lumière jaillit dans cette ombre. L'histoire cessa d'être une succession de dates à savoir, de noms géographiques à retenir parce que les soldats s'étaient là pourfendus. La vie de la Providence apparut, fulgurante, éternelle et rapide. Du roc de Prométhée à la croix de Jésus, la colombe du Saint-Esprit ne prenait qu'un essor, illuminant les nuées, les multitudes, les villes et les temples. Tout être, toute tribu, toute nation participait à l'acte de Dieu. Les personnages de Moreri qui dormaient aux caves de la mémoire ressuscitèrent soudain, sanglants de leurs crimes, ivres de leurs triomphes, sacrés par leurs fois. Ils vinrent occuper leurs places dans le défilé des temps. Omer crut ressentir toutes leurs impressions de chasseurs, de guerriers, d'apôtres, de chefs, de fondateurs, de prêtres, de rois et d'empereurs. Mille vies célèbres furent les moments de sa vie. Il mena les hordes. Il conquit les butins. Il assembla les victorieux dans les camps que défendaient la hauteur du plateau, la profondeur de l'abîme, l'impénétrabilité du taillis, la courbe du fleuve. Une hutte s'éleva, puis deux, dix. Il érigea l'autel du feu sacré et l'entoura de gardiennes fidèles. Il apprit aux hommes à tresser des nasses pour capturer le poisson ; à semer et récolter. Il construisit un canot, et le fleuve fut descendu. Il condamna le parricide ; il asservit les maraudeurs. Sur la place, une pierre entourée de pieux lui servit de tribune pour prêcher l'union, la défense du sol et annoncer les découvertes des pasteurs. La cité grandit. Les captifs multi-

plièrent ses forces. La laine, puis le lin et l'or vêtirent les épouses. Au fond du souterrain, Omer enseigna les arts aux initiés tremblants. Dans l'ombre du sanctuaire la robe de Dieu flamboya. L'Être incendia le buisson de l'Horeb et sa voix retentit entre les éclairs. Omer la répéta, et les peuples, à ses pieds, se prosternèrent. Relevés, ils édifièrent les temples, ils marchèrent aux combats sous des armures bruyantes, ils votèrent avec des cailloux blancs dans l'urne de l'archonte. Les nefs aux proues en tête de cheval galopèrent sur les flots, rapportèrent la victoire, des nègres, des objets d'ivoire, d'or et d'airain. Aux fêtes des solstices, les jeunes filles ornèrent de guirlandes le parvis et les colonnes, les vestibules. Les cymbales scandaient la danse. Les sénateurs en robes de pourpre applaudissaient l'éloquence d'Omer qui réclama la liberté du débiteur, prêcha la guerre aux tyrans, voulut le partage des terres entre les plébéiens.

Il recommença toute l'épopée des hommes. Et cela lui donnait une joie divine.

Quelques jours après une composition sur les Croisades, à la fin de la quatrième, le Père Anselme le vint chercher en récréation et l'emmena, sans rien dire, par les corridors nus, les escaliers tortueux, les paliers étroits, jusque dans sa cellule. L'enfant ne comprenait pas, peureux et timide. Que lui voulait le Père? Il le traitait généralement comme l'un de ses meilleurs élèves. Pourquoi ce silence des lèvres flétries et serrées?

— Je n'ai rien fait de mal! — balbutia l'épouvante d'Omer quand la porte de la chambrette se fut refermée sur eux. — Je n'ai rien fait de mal, mon Père!...

— Malheureux!

Le Père se tenait debout, les bras croisés, et son regard fouillait l'esprit coupable.

— Croyez-vous avoir un ange gardien?

— Oui, mon Père.

— Implorez-le, monsieur! Implorez-le! je vous y engage.

Cela dit sévèrement, le Père secoua ses boucles et commença de marcher à travers le carreau rouge de la cellule, en prenant soin de poser les semelles sur les ronds de

sparterie. Omer s'agenouilla devant la croix de chêne qui décorait la chaux du mur, entre une centaine de gros livres entassés sur des rayons. Des cimes d'arbres et les nuages en course étaient visibles dans l'œil-de-bœuf. A des patères étaient accrochées deux vieilles soutanes, aussi verdies et sordides que celle flottant au dos du jésuite. Il s'assit dans un fauteuil mal rempaillé, posa les coudes parmi les paperasses du guéridon et sembla prier avec ferveur.

Omer redouta mille cataclysmes : le renvoi du collège, l'internement au cachot. Sans doute, on avait surpris dans son pupitre, entre les feuilles de l'atlas, *Julie ou comment j'ai sauvé ma rose*, le livre licencieux prêté par Édouard. C'en était fait. Il désolerait sa mère. Son bisaïeul le renierait. L'enrôlerait-il à bord d'un navire, comme mousse? On l'en menaçait quand ses notes étaient mauvaises! Oh! les coups de garcette, et les pays lointains, et le froid des tempêtes, et les naufrages, et les requins, et les cannibales! La chance de Robinson Crusoé le servirait-elle, du moins? Échouerait-il sur une côte hospitalière, et le navire sombrerait-il assez près du rivage pour qu'il pût s'approvisionner avant la dispersion de l'épave? — D'ailleurs il avait mérité sa peine. Vouloir être évêque, vouloir représenter Dieu sur terre, vouloir prononcer le vœu de chasteté, et succomber à la tentation de feuilleter en cachette un mauvais livre! Faute ridicule et irréparable. Il avait violé sa promesse; il était digne du châtiment le plus grave : la condamnation à une vie obscure de matelot, toujours en danger.

— Mon Dieu, je suis un vil pécheur! murmura-t-il. Et vous ne me devez pas votre grâce... Vous me frappez justement, mon Dieu!...

— Dites-moi, monsieur Héricourt, quand vous avez fait votre première communion ici, — reprit du fond de ses mains le Père Anselme, — avez-vous songé à la rigueur des engagements qui vous liaient dorénavant à la Sainte-Église?... Quand l'évêque vous confirma dans votre titre de chrétien, y avez-vous pensé alors, et depuis? Répondez-moi!

Omer se souvenait peu. Entre les innombrables cérémonies religieuses qui désignaient les jours, celle-là, sauf le cadeau de sa montre en or, ne l'avait pas autrement ému. Il avait

passé heureusement l'examen de catéchisme. Plein de foi devant le dogme indiscutable, il avait reçu le corps du Christ, présenté son front à l'huile sainte, avec une humilité disciplinaire. Il se rappelait surtout la robe violette à crevés blancs de Maman Virginie, ce jour-là fraîche et charmante, gaie vraiment sous la toque Marie Stuart, il revoyait le caraco en soie puce de tante Caroline, le chapeau bolivar aux bords immenses et recourbés du capitaine Lyrisse, sanglé dans une longue redingote bleue que marquait à la boutonnière un carré de moire rouge, puis le frac à broderies d'argent du pair de France qu'était devenu le comte de Praxi-Blassans, enfin le costume en satin rose de tante Aurélie, serré aux épaules par une écharpe de blonde pareille à la collerette qui enfermait sa figure sous la visière du chapeau de paille. Il revoyait le banc de sa famille dans le chœur de la chapelle, où se dirigeaient les regards de la vénération générale. Édouard et lui-même, le brassard blanc au coude et les cheveux frisés, s'étaient avancés, le cierge à la main.

— Je n'ai rien fait de mal ! répondit encore Omer au juge.

— Alors, vous ne savez pas que vous vantez, dans votre composition, la secte abominable des Templiers que le pape Clément V condamna ? Voici votre composition.

Soulagé de la peur que lui inspirait la possession du livre honteux, l'enfant respira.

Le Père Anselme lut :

« Après la conquête de Jérusalem par les Arabes, la plupart des chrétiens durent se convertir à l'islamisme pour échapper aux supplices. Mais ils ne renoncèrent pas à la religion d'amour. Afin de se réunir sans exciter les soupçons, presque tous choisirent les métiers de charpentiers, d'architectes, de serruriers, de forgerons et de maçons, et prirent rang parmi les travailleurs qui entretenaient les bâtiments du Temple. Ainsi purent-ils s'assembler facilement et célébrer les offices, la nuit, dans une chambre secrète de l'édifice, où ils se rendaient, avant l'aube, comme pour leur besogne. En mémoire d'Hiram et de ses ouvriers esséniens, ils se distribuèrent les titres de maîtres, compagnons et apprentis, et dissimulèrent leur culte du vrai Dieu sous les fonctions de la

maçonnerie. Il arriva que les maîtres des forgerons découvrirent le moyen de produire l'or par l'union de la terre et du mercure. Ils gardèrent le secret de cette richesse, qui leur permit de racheter aux Sarrasins les captifs. Mais, quand les chevaliers de Godefroy de Bouillon eurent délivré le Saint-Sépulcre, les maçons chrétiens leur transmirent le secret en récompense et, de plus, toute leur science philosophique et alchimique, les priant de ne point répandre chez les gentils un art qui donnait aux fidèles tant de supériorité sur les autres hommes... Voilà pourquoi les chevaliers du Temple étonnèrent la chrétienté par leur triomphe et leurs richesses, jusqu'à ce que Philippe le Bel, jaloux de leurs trésors, les eût fait méchamment brûler vifs! Mais quelques-uns purent fuir. Ils gagnèrent l'Écosse et trouvèrent asile parmi les architectes militaires qui étaient venus autrefois avec les légions de César et dont les fils avaient fondé des villes, puis édifié des cathédrales dans les lieux mêmes où s'étaient d'abord établis les camps romains. Aux signes d'Hiram les Templiers et les francs-maçons se reconnurent, et, s'étant alliés fraternellement, ils instituèrent, sous la grande maîtrise du roi Robert Bruce, la maçonnerie écossaise. »

Le jésuite lisait en détachant les mots, en regardant après chaque phrase, dans les yeux, le coupable.

— Qui vous apprit de telles erreurs? demanda-t-il.

Omer avait écrit de mémoire une lettre de son bisaïeul reçue aux Moulins-Hérécourt, pendant les vacances. Il avouait toutes les idées du vieillard.

— J'avais cru bien faire. On nous dit d'ajouter dans nos compositions les choses qui prouvent que l'on s'instruit, en dehors des cours, par soi-même.

— Oui — concéda le Père Anselme, mais... mais!...

Il leva les mains au ciel, les frappa l'une contre l'autre, parcourut trois ou quatre fois la cellule, et revint à l'élève.

— Mais les compagnons de Jacques Molay furent certainement criminels. Ils fabriquaient l'or avec le secours du démon. Ils adoraient une tête d'âne, et ils commettaient les abominations qui attirèrent l'ire de Dieu sur Sodome... Ils niaient qu'il y eût Bien et Mal... à l'exemple de ces Manichéens passés en Asie depuis les châtiments qu'infligea, durant

le IXe siècle, à leurs déplorables hérésies, l'impératrice Sainte Théodora de Paphlagonie... C'est faute de renseignements que le concile de 1127 approuva leur règle, à Troyes. Baudouin II, roi de Jérusalem, leur avait vendu une partie de son palais voisine du Temple. Leurs immenses richesses achetaient toutes les protections. Ils possédaient l'ascendant du génie et de la science sur des barons vaillants et pieux, mais trop simples d'esprit... Je veux tout vous dire, vous allez avoir quatorze ans, vous devenez homme... Mais je vous rends responsable... Tremblez de soutenir encore une si grande erreur. M'entendez-vous?

— Oui, mon Père! — accepta l'enfant, moins étonné que curieux.

— Sachez-le donc. L'ordre du Temple fut affilié à la secte des Assassins, des Haschischins, à la ligue des Mamelouks et des Ismaéliens, ces schismatiques musulmans qui niaient le caractère admis de Mahomet. Joignant les plus monstrueuses imaginations de chrétiens pervertis et de mahométans infidèles, les Haschischins finirent par repousser toute révélation et toute prophétie; ils n'acceptèrent plus que les orgueilleuses maximes des philosophes athées. Je vous ai déjà parlé de leur chef le plus célèbre, le Vieux de la Montagne, de ses forteresses plantées aux cimes de la Perse et de la Syrie, des jardins merveilleux, des palais magnifiques où les adeptes s'enivraient avec l'essence de chanvre. Cela donne des rêves de splendeur et de volupté... si beaux, qu'on dédaigne ensuite, par comparaison, la vie... Pour goûter encore ces félicités sataniques, les Assassins bravaient tous les périls. Trois siècles durant l'Arabe ne put les déloger de leurs châteaux. Ils furent donc les plus redoutables ennemis du Croissant. Aussi les chrétiens de Jérusalem s'allièrent secrètement avec eux. Mais ils se corrompirent à leur contact. Eux-mêmes devinrent des Haschischins semblables à ceux qui, du haut des tours d'Alamoun, au signe du chef, se précipitaient dans le vide, certains de gagner immédiatement le paradis du haschish, le suicide fût-il ordonné pour simplement prouver au visiteur la discipline de leur obéissance. Voilà de quels gens les maçons chrétiens de Jérusalem, puis les Templiers, reçurent leur science de la pierre philosophale. Voilà ceux que rejeta

le concile de Vienne, mieux informé en 1312 que le concile de Troyes en 1127, parce que la Sainte Inquisition, entre temps, s'était éclairée sur les crimes des Albigeois manichéens vaincus par Simon de Montfort... Voilà les hommes que votre parrain vous conseille d'imiter... Et vous aspirez à l'état ecclésiastique, mon pauvre enfant!...

Les boucles du Père tombaient en avant autour de son visage penché ; et il était véritablement pareil à une dame blonde, toute triste et décrépite. Il reprit :

— Ah! l'orgueil... l'orgueil!... C'est toute la force de Satan... Et qu'il est dur de lui résister... Moi, moi qui ai promis d'être comme un cadavre entre les mains de mes supérieurs, moi qui consentis ce vœu pour me préserver de l'orgueil, à tout jamais, moi qui ai tout vaincu de mes instincts et de mes passions, moi! je succombe aux embûches de l'orgueil, lorsque ma science de l'histoire m'éblouit... En quittant la classe, j'accours ici, éperdu, je me jette contre ce carreau, je fais placer sur mon corps le poids de mon lit renversé [illegible], je me souille de poussière... Faibles armes contre l'Ennemi... Quoi d'étonnant si votre bisaïeul fut vaincu! Notre ordre lui-même, l'ordre de saint Ignace, malgré toute sa règle, cède, heure par heure, sa puissance réelle à l'appétit de la domination évidente. Il périra de cela... Mon enfant! je ne devrais pas vous dire ces choses, sans doute... Mais... mais!...

Il répéta ce mot en marchant à grands pas, en écartant les bras, puis accourut sur le disciple.

— Vous pouvez me choisir pour confesseur... Je n'ai pas le droit de vous le demander... Par conséquent, vous êtes libre d'en décider à votre guise... Réfléchissez jusqu'à dimanche.

Les yeux verts et francs du jésuite lui dardèrent au visage un regard de vigoureuse affection. Omer sentit frémir son cœur; tout un espoir d'admiration, de reconnaissance et d'amour prit essor en lui vers l'esprit du maître...

Dans cette pauvre cellule au carreau terni, l'univers et l'avenir entrèrent tout à coup, si visibles que les histoires de peuples, que les philosophies du bisaïeul, que les événements militaires de l'enfance, que la gloire du futur imaginé voilèrent la silhouette noire du Père Anselme, la chaux des murs, la

croix de chêne, les livres des rayons, les cimes vertes et les nuages dans l'œil-de-bœuf...

Omer jugea que cet homme eût pu être tout, et que volontairement il restait un obscur ecclésiastique, riche de deux soutanes verdâtres pendues à des clous.

Et, l'une en face de l'autre, les regards croisés, les deux âmes, celle de l'enfant aux espoirs hardis, celle de l'ascète aux renoncements définitifs, les deux âmes s'épousèrent...

Comme pour le baiser au front, le Père s'inclina; mais avant d'achever ce geste, habituel dans le collège, il se détourna brusquement, et marcha vers l'œil-de-bœuf, puis cria des mots ainsi que pour s'étendu...

— Ah! l'orgueil... Je comprends votre parrain. Quelle séduction que de croire affranchir et libérer les humbles, que de croire à l'omnipotence de l'idée de l'amour! Et les Templiers, avec leur science maudite, quel exemple ils sont de la réalité du pouvoir!... Le pape Clément V et le roi Philippe le Bel appelés devant le tribunal de Dieu par Jacques Molay, avant que les flammes du bûcher l'engloutissent, le pape et le roi, tous deux meurent dans l'année. L'ordre du Temple, condamné à disparaître, a encore pour grand-maître, en 1776, quatre siècles plus tard, Louis-Henri-Timoléon de Cossé-Brissac, chef de la noble famille angevine qui donna d'illustres capitaines à la France. Celui-ci meurt, massacré par les sans-culottes, à Versailles, en défendant Louis XVI, à la tête de la garde constitutionnelle. Lui-même se met en travers de la vengeance qu'il a préparée en acceptant, avec les insignes de la maçonnerie écossaise, l'esprit vanté par Cromwell, la tâche sanglante commencée sur l'échafaud de Westminster, quand roula la tête de Charles Ier, et la mission que prêchèrent secrètement à Paris, dès la fin du XVIIe siècle, et pendant le siècle dernier, les émissaires des loges anglaises... J'écris tout cela... Je dresse le formidable procès des jacobins, vengeurs de Jacques Molay. J'assemble les preuves de la préméditation. Oh! la préméditation... C'est l'enfance de l'humanité qui ressuscite lentement, siècle à siècle, dans son âge mûr; c'est l'esprit de Babel, qu'une fois déjà le Seigneur avait dû terrasser... le vœu de fraternité universelle... D'un flot continu, d'orient en occident, l'idée

s'immisce, au cours des siècles, dans toute l'Église, dans les couvents, et mène les théories des Frères joannites, ces architectes des églises, ces manichéens chassés de Byzance. Ils arrivaient par caravanes en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, ils s'installaient au centre des cités avec leurs médecins, leurs astrologues, leurs alchimistes; ils attiraient les artisans et les bourgeois par le salaire, par l'achat, ils les initiaient... à la lutte contre le droit divin, contre le bras du Mystère qui frappe avec les glaives des conquérants, des rois... En vain Simon de Montfort abat les hérétiques. En vain l'ordre de saint Dominique les extermine. Ils construisent ailleurs les cathédrales auxquelles les maçons de l'Écosse apportent du nord l'ogive, qui est la feuille du chêne druidique... Ils marquèrent l'Europe de ce signe maçonnique à toutes les faces des églises... Autour de la cathédrale, les ouvriers de la ville se groupent et fondent la commune. De la commune aux états généraux, des états généraux à l'Assemblée nationale et à la Convention, la ligne est nette... La vermine renaît, renaît toujours... Manès! Manès!

Il se parlait ainsi, tout haut, devant l'œil-de-bœuf, et tournant le dos à Omer... Ses épaules frissonnaient sous la soutane élimée. Il y eut un silence. Soudain, la face du jésuite se montra, le front était ridé et la voix fut rude :

— Je dois détruire votre composition... Je l'annule... Vous auriez eu le premier prix... C'était justice... Vous ne serez même pas nommé... Il le faut... Ces fables sont absurdes... Vous ne pouvez point vous permettre de les introduire dans vos devoirs... Je vous enjoins de garder le silence sur tout ceci... Allez, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit...

En prononçant la formule sacrée, sa voix se radoucit graduellement, devint pleine de tendresse. Ses yeux clairs pénétraient encore de leurs regards le disciple jusqu'au frémissement des entrailles.

— Dimanche... après vêpres! — recommanda le murmure.

De cette entrevue Omer revint à demi fou. Le jésuite condamnait les opinions du parrain, mais les choses qu'il traitait de fables absurdes, il doutait évidemment qu'elles fussent des fables...

Quatre jours séparaient cette heure du dimanche. Omer Héricourt les passa en méditations. Il se consolait mal de perdre le prix, puisqu'il savait. Cela lui parut injuste. D'autre part, sa vanité se flatta d'avoir un secret grave que partagerait un homme, un jésuite, un savant, un ami; car un grand ami s'offrait à sa faiblesse. L'accepterait-il? le repousserait-il? Toute sa vie, il le sentait bien, dépendait de cette unique détermination. Il redoutait cette influence maîtresse, et il la souhaitait à la fois. Influence d'autant plus redoutable que la confession ne laisserait rien dissimuler. Quels desseins le Père Anselme pouvait-il nourrir? L'attitude, les gestes exprimaient des promesses obscures mais tentantes. A se les exactement rappeler, les paroles étaient d'un professeur scrupuleux; rien de plus. Pourquoi réclamer alors le privilège du confesseur, avec cette voix sourde et cette espèce de fureur? S'introduire dans l'intimité du Père Anselme par les moyens du sacrement de pénitence gênait beaucoup Omer. Durant les congés de la Pentecôte, il avait imprudemment joué avec une servante des Moulins Héricourt. Blonde, blanche et de joues riantes, elle l'avait couvert de caresses d'abord fraternelles, puis nouvelles. C'était la première faiblesse de l'adolescent. Il la fallait avouer parmi beaucoup de pensées et de lectures contraires à la pudeur. Se faire connaître sous cette lumière défavorable était pénible. L'amitié du Père Anselme l'inclinerait sans doute à l'indulgence. La rude pénitence et les reproches infligés par un prêtre indifférent eussent peut-être moins affligé le coupable que le mépris du Père.

Omer expliqua ce trouble à son cousin Édouard. Dans le récit, il limita la semonce adressée par le professeur d'histoire au blâme de quelques inexactitudes touchant le rôle des Templiers en Terre Sainte, inexactitudes qui pourraient lui faire perdre le prix. Il prétendit vouloir changer de confesseur à cause de l'énormité de sa faute charnelle qui étonnerait trop le Père Gladis, homme d'idées étroites et austères. Édouard approuva ce changement et n'objecta rien au choix du Père Anselme. Le Père Corbinon était trop sévère; les autres jésuites, inférieurs par l'intelligence, recevaient au tribunal de la pénitence tous les rustres du collège. Édouard déclara qu'on ne pouvait sans déchéance choisir un confesseur parmi

ceux des « petites gens ». Omer s'était résolu par avance à suivre l'avis de son cousin. Il considéra que la Providence indiquait ainsi la volonté de Dieu. Il dormit fort mal, deux nuits, et arriva, l'angoisse au col, dans le réduit du confessionnal.

« Que va penser de moi, cet homme extraordinaire ? » se répétait-il.

Et toute son imagination se paralysait.

Enfin le treillis intérieur du confessionnal se dédoubla brusquement, et les boucles angéliques du Père Anselme s'agitèrent sur le surplis blafard, visibles à peine.

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché...

Les deux doigts liturgiques se levèrent. Tandis qu'il balbutiait l'oraison prescrite, Omer Héricourt entendait son halètement se mêler au souffle insolite et précipité du jésuite. « Il est ému comme moi, pensa-t-il. Mon Dieu, secourez-nous !... Il se demande quelle âme je suis, et s'il peut confier à une sympathie la douleur de son existence et toute la gloire de sa pensée... Quel instant pour nous deux !... Il prétend, j'en suis sûr, faire réaliser par ma vie ce que son vœu d'obéissance cadavérique lui interdit de tenter... Et tout ce grand dessein que je devine peut résulter du jugement qu'il portera après m'avoir écouté... Mon Dieu !... »

Il ralentissait les dernières phrases du confiteor. Il dut s'arrêter. Le silence devint solennel dans la chapelle déserte. Rien n'était plus que cette logette de sapin. Elle enfermait l'enfant comme un cercueil debout, et derrière le treillis, où se mouvait une forme vague, vivait sans doute l'esprit qui allait être la cause d'une résurrection.

— Quels sont vos péchés contre le premier commandement ?

La voix presque bourrue finit altérée, dans un soupir.

Omer Héricourt récita ses menues fautes. Malgré la ferveur très sincère qui secondait son étude des choses divines, certaines étourderies le détournaient, pendant les prières, de la réflexion dévote. Presque toujours, il péchait par orgueil, se comparait aux laideurs des Pères en prosternation et s'apercevait dans l'avenir, coiffé de la mitre, la crosse en main, parmi la cohorte des diacres et des chantres, les fumées de l'encens,

tel un pontife de Memphis. Il imaginait son éloquence convertissant les peuples à la doctrine. Alors, gloire suprême, du haut du Vatican, il promulguerait la Foi. Il restituerait à l'Église les privilèges des antiques hiérophantes. Comme l'avait rêvé Léon X, la science rentrerait dans les sanctuaires. Elle découvrirait secrètement les forces qui, apparues à l'ignorance des foules, semblent miraculeuses. Le roi ne serait que le porte-glaive du pape, le bras séculier qui frappe l'infidèle. Égal d'Orphée par l'harmonie sublime de ses lois, Omer réunirait tous les hommes en une même fraternité religieuse. Le labeur de rendre au latin son prestige de langue universelle, il le parachèverait. Il n'y aurait qu'une capitale, Rome, qu'une nation, la chrétienté, qu'une langue, le latin. Tous les pauvres seraient des moines contents de leur vie en des cloîtres d'architecture magnifique au milieu de beaux sites et de pays fertiles. Le travail en commun, rêve de saint Bernard, leur donnerait l'abondance. Ni riches ni misérables. Le chapitre partagerait entre les frères les produits des jardins, des vergers et des champs, quelle que fût la besogne ou la chance de chacun. On observerait la règle qu'établit la parabole évangélique, où le maître paye du même salaire les vignerons venus à la première heure, et ceux venus à midi, ou même au soir. Un seul luxe, et dévolu à tous : le cloître, la chapelle, la cathédrale. Une seule richesse : le territoire et les trésors de l'abbaye. Et, de l'occident à l'orient, toutes les races parlant la même langue, celle de l'Église, vivant sa même loi de travail en commun, de luxe en commun, ignoreraient la détresse de la faim et la détresse de la guerre. Les veuves ne pleureraient plus éternellement comme sa mère pleurait l'époux tué dans les combats lointains. Et lui, lui Omer, le pape saint et puissant, sangloterait d'émotion à la vue des multitudes accourues jusqu'aux parvis sacrés des basiliques pour lui offrir la gratitude jubilaire du monde.

Voilà ce qu'il essayait maladroitement de dire sans cesse interrompu par le soin de citer les moments de ses distractions, et leur nombre...

Derrière le treillis de bois, le surplis palpitait dans l'obscur. Deux mains jointes se réduisaient en une petite ombre, dont

les angles saillaient plus à chaque instant... La voix du jésuite murmura :

— Oui, le rêve de Léon X et de Sixte-Quint, le rêve de saint Bernard, le rêve de Grégoire de Tours, le rêve d'Hildebrand, le rêve de Jésus ; tout le rêve de l'Église, celui de Jean-Jacques, citoyen du monde, celui de Manès, celui des sages à Babel... Peut-être, mon Dieu, peut-être, une même piété sous des formes différentes qui abusent le faible esprit des hommes !...

Quand Omer cessa de chuchoter, la voix reprit :

— En somme, vous repassez l'histoire ecclésiastique, pendant les offices et les prières, au lieu d'implorer Dieu... Et votre orgueil vous fait apparaître à vous-même entre les puissants réformateurs de la Chrétienté de qui je vous enseigne les actions illustres... Et vous vous leurrez, mon pauvre enfant, avec l'espoir de finir l'œuvre qui toujours fut interrompue par la médiocrité et la malfaisance humaines. Alors vous croyez vaincre Satan une fois pour toutes, vous... vous... ha !

Un ricanement ébranla le silence de la chapelle. Et ce fut comme si des mains diaboliques saisissaient aux tempes le crâne du jeune garçon, le serraient jusqu'à bouleverser atrocement la cervelle.

— Et Jésus, et celui mort sur la croix ! le sacrifié !... Et la Vierge ! le cœur percé de sept glaives !... Vous n'y pensez point durant vos prières.

— Si... hésita le pénitent.

— Si, et ?... Quand ? comment ?... Vous ne répondez pas... Alors Dieu, Jésus, c'est Vous..., c'est vous..., vous le pape triomphant qui sanglote à l'idée de sa gloire ?... Et la douleur, et la Passion ? Et l'esclavage volontaire sous les verges des soldats ? Et l'éponge imbibée de fiel au bout de la pique ? Qu'est-ce que vous en faites ?... Rien, n'est-ce pas ?... rien... vous ignorez... Ni le sacrifice d'un père mort en pleine force pour la patrie, ni le tourment d'une mère inconsolable ne vous ont prévenu. Mais c'est là qu'est Dieu, là, dans le sacrifice et dans la peine ! Voilà où il faut adorer le labeur de la Rédemption... Et vous estimez sans doute votre espérance rare, délicate, digne de votre race, digne de toute une parenté ambitieuse. Mais sachez-le donc : il n'existe pas un paysan

issu de la famille la plus humble qui n'arpente après six mois d'études ecclésiastiques la cour du séminaire, sans essayer aussi, par toute l'allure, le port de la tiare. Je suis fils d'un savetier de village, moi ! J'ai vécu, j'en suis sûr, la vie de Sixte-Quint aussi réellement qu'il l'a vécue lui-même... Et alors, quand je me suis réveillé de mon délire, je suis allé trouver le provincial des jésuites, afin qu'il m'extirpât l'orgueil une fois pour toutes, afin qu'il fît de moi l'instrument de l'ordre, cadavre inerte et docile, *perinde ac cadaver*. Et maintenant je bois le fiel de l'éponge, je le savoure avec délices... Pensez à la croix d'abord. Crucifiez-vous... si vous prétendez à l'honneur de représenter le Crucifié parmi les hommes... Avez-vous des chagrins ?

— Oui.

— Lesquels ?

— La honte de mes mauvaises notes en littérature et en grammaire... Souvent je souhaite d'avoir un précepteur chez ma mère, et d'apprendre auprès d'elle, en Lorraine. Ici, je crains la *méchanceté* de deux ou trois camarades. Et je m'ennuie pendant les classes, j'ai sommeil devant les cahiers de thèmes, de versions grecques... Les succès de mon cousin Édouard me font souffrir. Je le hais un peu de réussir en tout ; ses gestes impérieux me blessent... Pourquoi n'ai-je point son acharnement au travail ?... Je m'applique parfois de toutes mes forces à un thème ; on y découvre cependant beaucoup de solécismes et de barbarismes. Quand je prépare la traduction d'un texte avec soin, je commets autant de contresens que si je bâcle... Alors je ne sais plus... je me décourage... tout me rebute ; et je m'ennuie... Oh ! je m'ennuie !

— Il y a les récréations !

— Elles sont trop courtes. On pense tout le temps qu'elles vont finir. Je ne suis pas assez robuste pour l'emporter dans les jeux. C'est mon cousin qui gagne toutes les parties et qu'on recherche dans les camps. On se moque de mes maladresses... Je n'ai pas de chance, et je m'ennuie...

— Non. Vous enviez.

La voix jugeait ainsi, sourde et sévère.

L'enfant sentit son âme nue. Il trembla doucement, et des sanglots lui vinrent à la gorge. Il les ravala.

— Vous enviez votre cousin et, non seulement ses qualités spirituelles ou physiques, mais encore son titre de noblesse. Car vous n'enviez pas Dieudonné Cavrois : il vous surpasse en richesse, si je ne me trompe. Vous consacrez votre temps à vouloir une domination qui devant vous, évêque ou pape, les agenouillerait... Avouez-le !

— Oui... mon père.

Chétif, réduit à une chose grelottante et lamentable, ainsi parut à l'enfant son être détrôné. A quoi bon feindre? Le confesseur, tel que Dieu, connaissait toute l'âme.

— Vous voyez bien..., nos vices nous crucifient comme les fils de Caïn crucifièrent le Rédempteur... Vous voyez bien qu'il faut penser à la douleur, et à Jésus en croix, pendant vos prières!

Le jésuite broyait l'âme pénitente. Omer fut comme un petit oiseau inquiet dans la main du chasseur.

— L'envie! mais c'est le contraire même de l'orgueil! reprit la voix. Si vous vous jugiez digne de votre vanité chimérique, auriez-vous convoité l'intelligence d'un autre, la vigueur d'un autre, l'apparat d'un autre? Vous auriez compté sur votre caractère propre, sur la médiocrité même de vos talents. Cette médiocrité, vous l'eussiez grandie en favorisant vos tendances à la résignation, à l'acceptation, à la franchise, au bon sens pratique. Un médiocre conscient de lui, et courageusement déterminé à des ambitions étroites mais obstinées, solides, celui-là peut devenir, s'il s'acharne, un dominateur...

Omer s'étonnait de reprendre espoir en soi.

— Oui, continua le Père Anselme. Qu'est-ce que la vie humaine de Jésus, sinon une vie médiocre? Fils d'un charpentier, il parle à des pêcheurs ignorants. Il parle. Mais à cette époque la manie de parler était générale. D'Alexandrie et de Rome, les rhéteurs et les philosophes de carrefours étaient partis en foule. Il n'était point de borne où un pauvre homme ne pérorât, sous le ciel favorable de l'Orient... Les esséniens, les saducéens, d'autres sectes infestaient la Palestine et la Syrie. Saint Jean-Baptiste parle également. Jésus, pour le passant, pour Josèphe et pour les écrivains de Rome, est une sorte de guérisseur autour de qui se rassemblent les curieux. Sa réputation ne dépasse point sa petite pro-

vince. Il périt comme périssaient alors mille et mille agitateurs obscurs... Douze mendiants répètent, de-ci, de-là, ses maximes... Ce n'est que deux cents ans plus tard que les rayons de sa divinité percent les nuages du monde antique, et puis éblouissent les siècles à genoux. Quelle plus belle leçon de médiocrité, mon enfant, et de ce que peut la médiocrité?... Comprenez-vous qu'il faut songer à Jésus en priant ?

La voix s'insinuait, douce et indulgente. Elle relevait l'âme meurtrie de sa chute effroyable.

— Oui, mon père.

— Le Seigneur, mon enfant, voulut que la vérité ne devînt universelle que longtemps après son humble vie et son humble mort, pour donner à l'avenir cette radieuse évidence du pouvoir des fables. A la même époque vivaient des généraux, des empereurs, des prêtres, des rois et des conquérants, des dieux mêmes... Leur renommée cependant est petite devant sa renommée, leur œuvre est petite devant son œuvre... Aimez Jésus, comprenez-le, et vous serez orgueilleux de toute son humilité... Que ne peut un humble, s'il connaît la vertu de sa médiocrité ! Il en fait un instrument de force et, je dirai même, de gloire... Oh ! les hommes supérieurs ! Hommes d'action ! hommes de pensée ! Ceux-là menés par les hasards des événements, des combats et des intrigues, tués ou déchus brusquement, au gré du sort aveugle, et ceux-ci, ceux-ci, étranges fous qui se croient les créateurs de l'éternité !... Les idées ! mais elles sont vieilles comme Dieu ! Les fables de votre parrain vous l'apprirent... Les idées sont très vieilles, elles ont habité tous les sanctuaires, elles ont brillé dans les feux de tous les autels... C'est une collection classée, connue, dans laquelle tel ou tel charlatan va querir le nécessaire de sa parade pour donner aux foules niaises l'illusion d'une vérité nouvelle... Un médiocre ne peut-il faire aussi bien ce choix ? Aisément. Et on le nommera génie. *Car la puissance des idées réside dans leur emploi.* Et le médiocre digne de soi les sait employer, plutôt que le maniaque certain de découvrir à neuf la loque abandonnée par les siècles de jadis au ruisseau de l'histoire... Loin de jouir d'une seule qualité monstrueuse, qui étouffe les autres, le médiocre les possède toutes modérées, mais les équilibre.

et, par là, procure mille raisons de sympathie : les individus divers aiment en lui chacune de leurs espérances, pareille à chacune des siennes. Qui veut commander, régir, dominer, ne le peut que s'il est d'abord lui-même dans l'état spirituel des esclaves, des serfs, des sujets, du vulgaire enfin... N'enviez pas, mon fils, les qualités sublimes. C'est, pour l'ambition, une besogne inutile. Dans un pauvre d'esprit il y a plus de chances de pouvoir réel que dans toute la science, incompréhensible et humiliante pour les foules, haïe d'elles. Un général charme les multitudes parce qu'elles pensent que les batailles se gagnent à coups de sabre, à la force du poing, par la vertu d'une vigueur que possèdent le tâcheron et le charretier. Quand les plèbes auront appris que la stratégie est une science pareille à la mathématique, ce jour-là, le prestige du conquérant cessera vite ; le maréchal sera méprisé des peuples aussi bien que le savant. Donc, ne regrettez pas, mon fils, d'être semblable au vulgaire. Cela que vous dédaignez en vous mènera peut-être vos rêveries à la réalisation... Et tenez, votre goût même pour l'histoire, ce goût qui vous donne la première place entre vos condisciples, en cette matière du moins, c'est lui qui vous révèle votre force véritable. Les actes des héros, des rois, des peuples, vous frappent l'esprit, parce que ce sont des choses nettes et simples comme la foule même... comme son œuvre. Elle a jugé, exalté, blâmé, déversé la gloire et la honte, au gré de ses misérables passions éphémères. Les annalistes ont enregistré ce bruit équivoque... Vous la sentez là, fantasque, spontanée, peu capable de logique ou de savoir, telle que vous, et prompte à l'enthousiasme et à la haine, aux jugements incertains et sûrs, telle que vous, mon fils...

Omer Héricourt écoutait les paroles qui devenaient à mesure l'écho de sa sincérité même. Il n'était plus lui. Il était le discours du confesseur. Toute objection formulée dans son intelligence aux abois chancelait devant la cruelle et claire vérité chuchotant au delà du treillage dans le surplis blafard. Déjà la logette de sapin semblait le cercueil du cadavre qu'il se reconnaissait être, au pouvoir de cette volonté ! Le Père Anselme tirait du corps l'âme adolescente ; il la déroulait ; il l'exposait ; il la montrait complète, et nulle par soi-même,

grande par toute l'humanité incluse. Encore qu'il ne pût voir les yeux gris et verts du jésuite, Omer les fuyait : ils le poursuivaient de ces regards qui avaient, sans l'aide du langage, épousé sa faiblesse dans la cellule au carrelage terni. Le maître s'installait en lui, époussetait les coins reculés de son âme, dérangeait les souvenirs et les rangeait. Il faisait disparaître les faussetés, les attitudes morales, les mensonges intérieurs. Il violait la pudeur des ombres les plus secrètes. Il pénétrait comme un soleil les angles et les niches profondes de la maison mentale en possesseur.

Maintenant Omer dévidait l'écheveau des fautes vénielles embrouillées dans les mille actes quotidiens à travers toute la trame de sa petite existence. Il ânonnait machinalement. A quoi bon dire ce que le maître de son âme devinait? Omer ne redoutait même plus l'aveu prochain de sa luxure, tant il la croyait prévue exactement par la perspicacité divine du jésuite.

Il s'amollissait au son de sa litanie, heureux de ne plus être que l'autre, l'autre, le maître, qui le guiderait jusqu'aux gloires et les assurerait.

— Oui, vous êtes l'humanité, mon fils, toutes les faiblesses de l'humanité... et vous enchantez mon esprit comme les peuples connus de mes veilles... Vous voici l'homme changeant et variable... à travers qui Dieu souffle quand il veut... O matière de la Rédemption!... Et pour la part de Dieu que vous contenez, je dois vous secourir...

La voix s'arrêtait dans une méditation qui dura, ensuite elle reprit :

— Si vous me choisissez pour directeur de votre conscience..., il faudra vous soumettre et croire... Le voulez-vous?

— Oui, mon père.

— C'est un engagement. Il nous lie tous deux. Il s'agit de s'aimer, de former un seul esprit, une seule force avec votre âme et avec mon âme... Consentez-vous?

— Oui, mon père.

— Il ne faudra rien cacher... Nous nous refléterons l'un l'autre... Si je vous disais : « Renoncez à l'état ecclésiastique, à votre ambition enfantine, à l'impossibilité d'un rêve de grandeur... », m'obéiriez-vous?

— Oui, mon père.

— Vous sentez-vous capable d'écrire, en rentrant à l'étude, des lettres qui, d'une manière irrévocable, avertiront de cela votre mère, votre tante de Praxi-Blassans, tous ceux dévoués dès à présent à vous préparer les voies du trône épiscopal?

La voix commandait, sévère, brève.

Omer Héricourt hésita. De la vie souhaitée, rien ne lui resterait donc. Tout sombrerait de ses convoitises. Pour résister, il ne trouva nulle vigueur.

— Oui, mon père, oui! — balbutia-t-il, convaincu qu'il ne pourrait ensuite, le voulût-il, revenir efficacement sur cette promesse, car, derrière le confesseur, l'ordre entier des jésuites saurait agir contre lui, et lui fermer les portes des séminaires.

— Eh bien... le temps n'est pas venu de renoncer... Ces lettres, — annonça le Père, — vous ne les écrirez pas... Auparavant, nous allons essayer ensemble de gravir les premiers échelons de la grandeur à laquelle vous aspirez...

Omer crut sentir la grâce du Seigneur descendre en sa poitrine, qui vibra toute.

— Je vous aiderai... Même, dès cette heure, j'assume la tâche d'accomplir votre vœu. La Compagnie de Jésus estime notre temps propice au triomphe d'une foi servie par des caractères. Six ou sept ans la séparent à peine du but qu'elle se propose. *Ad majorem Dei gloriam*... Dans tous les collèges sont arrivés les mandements du Père général. Ils nous invitent à choisir parmi nos élèves ceux issus des meilleures familles, et doués comme il convient. Nous devons les diriger, former une élite de jeunes prêtres courageux, adroits, capables d'aider véritablement à l'unification des monarchies catholiques par la Sainte-Alliance. Je ne vous cache rien, mon enfant. Le roi nous aime, la France nous suivra. Et je vous dis : Voulez-vous de mon dévouement, de mon amour spirituel?... Voulez-vous y répondre par la confiance absolue, par le don de tout votre être?... Je soutiendrai vos pas... Ma science parlera au moyen de votre bouche. Je vous enseignerai l'art de conquérir les cœurs avec l'éloquence... Ce qui vous manque d'expérience et de savoir, je l'aurai pour vous; ce qui me manque de jeunesse et

d'avenir, vous l'aurez pour moi. A quarante-trois ans, quand on a volontairement renoncé, on ne tente plus le sort. Nous serons véritablement un seul cœur, un même geste... Le voulez-vous?... Avez-vous confiance, une confiance absolue, absolue, en moi?...

Omer Héricourt tressaillit de joie. Que n'atteindrait-il pas guidé de la sorte? Il s'éblouissait à croire.

— Absolue... une confiance absolue. Oh! oui, mon père!...

Il cria presque la réponse. Alors ses lèvres voulurent baiser les mains du maître, et se figèrent au treillis. D'instinct, toute sa chair en gratitude allait à la parole.

— Vous avez raison, car je vous aime très fortement! — dit la voix qui frémissait d'émotion. — Vous serez la Face. Je serai l'Esprit.

Quelques minutes, ils ne parlèrent plus, suffoqués...

« La tiare! la tiare!... un jour! sur ma tête!... » prévoyait la folie d'Omer. La sécheresse de sa langue devint douloureuse.

La voix dit enfin, comme remontée de l'abîme :

— Mon fils, achevez votre confession.

L'adolescent n'y songeait guère. Tout en poursuivant l'illusion de son apothéose future, il déclara ses péchés de gourmandise et de paresse. Alors s'évoqua l'image de la servante : il restait à dire la faiblesse. Maintenant, Omer ne redoutait plus d'avouer à l'ami ; toute sa confiance était joyeuse.

— Mon père, j'ai péché par luxure aussi...

— Ah!... Comment?...

— Avec une servante.

— Avec une servante!... Continuez...

Il ne s'étonna qu'un instant de voir les mains s'abattre vers le treillage, et s'y crisper : les bras du prêtre devaient être las de la même posture qu'il gardait, immobile, depuis le début de cette longue confession. Simplement, Omer conta l'aventure. Un soir, dans sa chambre, la servante lui avait porté de la tisane. Tout en bavardant, elle se dégrafait d'un geste machinal, parce qu'il était tard et qu'elle allait se coucher. Sous le linge, à chaque geste, la gorge tremblait. Lui s'était ému.

— Et vous ne vous êtes pas détourné? siffla la voix.

— Non, mon père, — répondit-il piteusement. — Comme je lui disais une injure, elle m'a menacée en riant, elle s'est approchée de moi, et sa chair m'a effleuré...

— Et vous n'avez pas chassé cette sale créature?...

— Je n'ai pas voulu l'humilier. Ça lui aurait causé trop de peine...

— Et votre curiosité, sans doute, votre convoitise y trouvaient leur satisfaction?...

Omer ne répliqua point. Cette brusque sévérité le surprit. La peccadille se transformait tout à coup en péché mortel. Quelle pénitence ennuyeuse lui infligerait le confesseur!... Tant pis! De sa nouvelle amitié, le disciple était enthousiaste; auprès d'elle, et dans l'attente de la tiare, comment eussent compté les longueurs des psaumes à lire? Le jésuite reprit :

— Et vous désiriez un abominable plaisir, n'est-ce pas?... Oh!... Et vous n'avez pas songé que vous aviez une âme à sauver; un Dieu pour qui vous deviez vous garder chaste..., des maîtres qui vous chérissent... et qu'un crime pareil désespère... Mais répondez donc!... Mais répondez donc!... Dites quelque chose... Rien, vous ne dites rien?... Ça vous semble naturel d'avoir perdu votre candeur... d'avoir souillé pour toujours votre innocence... Mais... Oh! oh!

La voix n'était plus qu'un hoquet de douleur et d'indignation. Les poings battirent le grillage. L'haleine passait avec la fureur des reproches par les losanges de la claire-voie.

Omer se tut, stupéfait. La voix frémissait en ordonnant :

— Dites tout, tout... tout... Je veux tout savoir... Alors, cette fille... Allons, parlez... parlez... Vous me devez la franchise, du moins, après ce qui a été promis tout à l'heure... Parlez donc!...

— Je ne sais plus..., balbutiait l'effroi de l'enfant.

— Vous savez... Parlez. Je veux...

— Elle m'a pris sur ses genoux... Elle m'a embrassé la bouche...

— Allons, avouez, avouez tout...

— Je l'embrassais.

— Vous touchiez sa chair, vous l'avez touchée... Ne mentez pas. Ne mentez pas!

— Oui.

— Ah! je le savais bien, je le sentais bien!... Mais vous ne comprenez pas votre infamie? Vous ne comprenez donc rien?... Allons, continuez... achevez... Allez jusqu'au bout... allez...

La voix poussait des « han » de forgeron à la tâche... Et soudain le visage du prêtre boucha le peu de jour, en se collant au treillis, pour connaître de plus près la détresse d'Omer... Les boucles blondes tremblaient autour de la tête obscure. La respiration agitait le surplis par sursauts. Omer pensa qu'il valait mieux finir. Il baissa les yeux, et mille fois interrompu par les interjections, les injures même, il dit comment il avait eu très chaud aux joues, comment il s'était blotti davantage contre la chair brûlante, et comment il avait caché la pudeur de sa volupté dans les bras de cette fille. Alors elle avait murmuré à son oreille qu'il ne fallait pas avoir honte.

— Il ne fallait pas avoir honte?... Ah! vraiment... C'est trop d'ignominie!... Vous qui prétendez à la mitre, à la tiare, au gouvernement du monde!... ha! ha! Vous ne pouvez, dès la première, dès la plus basse tentation, gouverner vos instincts, et vous prétendez à la domination sur les hommes! Tenez... tenez... allez demander l'absolution à un autre, vous m'entendez, à un autre!

Brutalement le grillage refermé se doubla. Tout fut opaque... Omer écouta reclaquer la porte du confessionnal et les pas fuir sur la sonorité des dalles...

Il ne comprenait pas. Était-ce donc un tel crime d'avoir souffert les caresses d'une fille? Le Père Anselme refusait l'absolution!

Il espéra quelques minutes le bruit qui annoncerait le retour du jésuite. Ce bruit ne se fit pas entendre. C'en était donc fait de cet avenir triomphal et, à l'instant, tout proche?

Il ne le pensait pas. Une colère subite avait dû momentanément égarer le Père, qui reviendrait pour absoudre. L'œuvre de gloire serait accomplie.

Lentement Omer s'achemina, par les corridors, vers l'étude, et revécut cent fois, devant le livre ouvert, tout le drame. Il ne s'expliquait plus rien, ni l'engouement du Père Anselme pour sa personne, à la suite de sa composition, ni cette fureur inconcevable.

Le soir, un domestique lui remit ce billet :

« Monsieur, je ne puis, après mûres réflexions, accepter le devoir de diriger votre conscience. Ne comptez point sur moi et tenez pour un simple propos sans conséquence les projets téméraires que nous avions formés.

» ANSELME. »

Le Père Gladis consentit facilement à l'absolution du coupable, non pas sans s'être fait raconter par le menu tout cet épisode singulier.

Omer confia de même l'aventure à son cousin. Édouard s'indigna contre lui. L'occasion d'une vie magnifique échappait à l'imprudent. Ah ! si c'eût été lui, le favori du Père ! Aucune femme ne l'eût persuadé de se perdre, ni Vénus elle-même !

Le premier prix d'histoire échut au coupable. Ainsi se marquait mieux l'annulation de tous les propos que le jésuite et Omer avaient tenus ensemble. Ainsi la rupture se marquait mieux, puisque le maître ne voulait même plus s'intéresser à l'élève en le punissant d'une imprudence.

PAUL ADAM

(*A suivre.*)

LA RELIGION DE TOLSTOÏ

« Je vous exhorte, mes frères, à prendre garde à ceux qui causent des divisions et des scandales contre la doctrine que vous avez apprise, et à vous éloigner d'eux. » (Rom. XVI, 17.)

Conformément à ce texte de saint Paul, le Saint-Synode de toutes les Russies vient d'adresser aux fidèles de l'Église orthodoxe un mandement qui, sous la signature des « humbles » Antoine, Théognose, Wladimir, métropolites, Iéronime, archevêque, Jacob, Marcel et Boris, évêques, déclare le comte Léon Tolstoï exclu de l'église orthodoxe.

Ce document étonne par son air archaïque. L'excommunication est un châtiment très ancien, qu'on employa jadis, sous des formes diverses, contre des sacrilèges ou des criminels politiques, et les noms de Grichka Otrépiev, l'usurpateur, et de Pougatchev, l'émeutier, dont les forfaits remontent à des époques lointaines, sont, de nos jours encore, anathématisés solennellement à l'église.

Ces rigueurs ecclésiastiques, d'un caractère assez médiéval, eurent, en leur temps, une signification précise. Les conséquences de l'excommunication s'étendaient jusqu'au temporel : le réprouvé n'était pas seulement retranché de l'assemblée spirituelle des croyants, mais il cessait d'être protégé par la

loi. On pouvait le voler sans qu'il eût aucun recours contre le malfaiteur ; tout au plus, était-il interdit de le tuer. Ces mœurs-là n'étant évidemment plus possibles, l'excommunication, tout en restant théoriquement inscrite dans le code gouvernemental, depuis longtemps n'était plus usitée. Il a presque fallu la découvrir à nouveau pour l'appliquer au comte Tolstoï. Mais elle n'est, cette fois-ci, bien entendu, que spirituelle et, par suite, n'a pas, en fait, une très grande importance. Malgré la violence de l'indignation qu'elle trahit et malgré l'emphase de son style, elle n'arrive, en somme, qu'à prendre acte de la rébellion ouverte et déclarée du comte Tolstoï. Il y a plusieurs années que Tolstoï s'est élevé contre les pratiques de l'Église orthodoxe. Et si maintenant l'Église se sépare de lui, c'est en tout cas après qu'il s'est lui-même séparé d'elle. Et si l'on avait encore voulu ressusciter contre lui les anciennes pénalités et le priver de la protection des lois, on n'aurait fait que l'obliger à l'observance de ses propres principes, puisqu'il ne reconnaît pas l'autorité des juges, des procureurs, ni des magistrats d'aucune sorte.

L'excommunication de Tolstoï vient d'être officiellement publiée, mais elle date de plusieurs mois déjà : on la connaissait l'été dernier. En dehors du mandement synodal que les autorités ecclésiastiques ont promulgué, la comtesse Tolstoï, dans une lettre qu'elle adressa, le 26 février (11 mars), au procureur et aux métropolites, parle aussi d'un « ordre secret par lequel le Saint-Synode aurait interdit aux prêtres, en cas de décès de Léon Nicolaévitch, de célébrer pour lui des cérémonies religieuses ». L'exactitude de ce fait est confirmée, d'ailleurs, par le métropolite Antoine lui-même, dans sa réponse à la comtesse Tolstoï. « Quand, l'année dernière, les journaux répandirent la nouvelle de la maladie du comte Tolstoï, la question se posa d'une manière pressante aux membres du clergé de savoir si l'on devait honorer d'un enterrement chrétien et de prières cet homme qui avait renié la foi de l'Église. On consulta le Synode ; celui-ci, pour diriger les prêtres, donna secrètement la seule réponse qu'il convînt : « Non, s'il meurt sans avoir rétabli sa communion avec l'Église. »

Le lancement de l'excommunication fut, à plusieurs reprises,

retardé. On hésitait. On guettait la mort de Tolstoï. Mais, quand il parut se rétablir, on perdit patience.

Néanmoins, il n'est pas évident qu'après toutes ces temporisations on ait bien choisi l'heure de livrer au public le décret du Saint-Synode. Toujours est-il que le haut-procureur Pobédonostsev, qui revendique comme un honneur la responsabilité du mandement synodal, n'a pas obtenu l'universel assentiment et que l'excommunication de Tolstoï, tombant au milieu des troubles universitaires, a suscité en Russie une extrême agitation. Une agitation telle qu'aujourd'hui le gouvernement ne se trouve guère moins embarrassé des conservateurs cléricaux, qui prennent son parti, que des libéraux qui l'attaquent. Un journal qui avait entrepris la publication d'une série d'articles hostiles à Tolstoï se vit défendre cette polémique sous peine d'être supprimé. Quant à M. Pobédonostsev, on sait l'attentat qui fut dirigé contre lui. Le tolstoïen qui voulut le châtier ne mettait pas très bien en pratique le précepte de son maître sur la non-résistance au mal par la violence, mais il manifestait brutalement l'irritation de la jeunesse intellectuelle.

***

L'homme que l'Église orthodoxe russe vient de mettre au ban du christianisme est un esprit essentiellement religieux. L'inquiétude religieuse a rempli toute son existence, elle apparaît dans toute son œuvre. On a l'habitude de diviser l'existence et l'œuvre de Tolstoï en deux parties, dont la première aurait été purement mondaine et la seconde évangélique; Tolstoï lui-même, en réprouvant comme il le fait son passé d'homme et d'écrivain, admet cette distinction catégorique. Il est vrai qu'à un moment donné Tolstoï a pris possession de sa foi : mais depuis longtemps il la cherchait, et l'histoire de sa vie, aussi bien que ses livres les plus anciens, porte le témoignage de l'angoisse morale qui l'a toujours tourmenté.

Tout petit collégien, il s'interroge sur la destinée humaine, sur l'immortalité de l'âme. Un camarade lui apprend, un jour, qu'on a fait, au lycée, une grande découverte : c'est à

savoir que Dieu n'existe pas; et cela paraît à Tolstoï « tout à fait possible[1] », parce qu'il raisonne déjà comme un philosophe, en toute liberté d'esprit. Il devine vaguement une espèce de métaphysique idéaliste et met en doute la réalité du monde extérieur. Une chose le trouble. Il observe curieusement l'attitude des gens envers la religion et note avec surprise qu'on a honte d'accomplir de tout son cœur les actions prescrites par la foi qu'on proclame. Le fait que « l'enseignement religieux n'a pas d'action sur la vie » le déconcerte. Et ainsi se pose pour lui le problème moral qui désormais va toujours le hanter. Il veut, quant à lui, trouver une règle de conduite et s'y conformer. A dix-neuf ans, il quitte l'Université pour se consacrer à la vie rustique et tâcher, en améliorant le sort de ses paysans, de réaliser du bien parmi les hommes. Cette tentative ne réussit qu'imparfaitement. Il prend du service à l'armée, voyage à l'étranger. Un jour, en France, il assiste à une exécution capitale : ce spectacle lui cause un vif émoi et lui démontre la nullité de la foi dans la civilisation et le progrès. Le sentiment de révolte qu'il éprouve éveille son indépendance morale : « Quand même l'humanité, s'appuyant sur n'importe quelle théorie, aurait trouvé depuis le commencement du monde et trouverait encore ce châtiment nécessaire, moi, je sais qu'il ne l'est pas et que c'est une action mauvaise. Et quand même les hommes et le progrès voudraient me démontrer que ce châtiment est salutaire, mon cœur à moi est le juge et le niera toujours[2]. »

Affranchi de tout préjugé, de toute autorité conventionnelle, il s'abandonne à son existence avec une sorte d'amer pessimisme. Les succès littéraires, dont il jouit sans doute, lui sont aussi une source de tourmentantes réflexions. Il voit partout la vanité, la fausseté, la duperie. Pourquoi écrit-on? pour qui? Il voudrait enseigner le bien à ses semblables. Mais où est le bien, où est le mal? Il ne le sait pas. Ses doutes, ses troubles et ses souffrances, il les confie à ses livres. *La Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, pour ne parler que des

1. *Ma Confession*, page 2 (traduction Zoria). Cet ouvrage, de même que la plupart des écrits religieux de Tolstoï, ayant été interdit en Russie, je ne puis que renvoyer aux traductions françaises.

2. *Ma Confession*, p. 33.

plus célèbres, en sont tout imprégnés. Avec son prodigieux génie de romancier, il y a représenté des personnages si vivants qu'il semble n'y avoir voulu peindre que la réalité telle qu'il la constatait. Mais il est aisé de s'apercevoir que, s'il a créé ces personnages, c'est aussi pour s'expliquer à lui-même et pour expliquer aux autres les angoisses qui l'étreignent. Ses héros, il les met aux prises avec les plus graves difficultés morales et religieuses. Il nous les montre occupés à la recherche d'une conception normale de la vie, incertains sur la qualité de l'existence qu'ils mènent. Ils font des essais nombreux et périlleux, s'interrogent sur la réussite de leurs efforts, se découragent, ont des remords, des défaillances, se trompent, s'illusionnent parfois d'un bonheur factice, et recommencent leur enquête. Pierre Bésoukhov, qui fut athée et franc-maçon, n'arrive à une appréciation juste de la vérité qu'après s'être rapproché d'un homme du peuple, un soldat sans grande intelligence mais doué de simplicité et d'amour[1]. Lévine, après des tentatives diverses et contradictoires, n'obtient quelque paix de l'âme que lorsqu'il a définitivement constaté la vanité de la logique et la nécessité de soumettre la raison à la foi dans le bien, librement acceptée[2].

Les expériences que font Pierre Bésoukhov, Lévine, sont tout à fait analogues à celles que hasardait alors Tolstoï. Lui aussi, voulut organiser son existence en la faisant consister dans le bonheur familial, dans l'action, dans la communauté de pensée et de labeur avec les paysans. Et ses romans sont le journal de ses incertitudes morales et religieuses.

Il avait pris la résolution ferme d'organiser sa vie avec lucidité, mais sa perplexité croissait toujours. Ni le travail physique, ni le travail intellectuel, ni le bonheur, ni la gloire ne pouvaient le distraire. Ces importunes questions : pourquoi ? et après ? « tombant comme des points toujours sur la même place s'accumulaient en une grande tache noire... Je sentais, — dit-il, — que ce sur quoi la vie repose se brisait, qu'il n'y avait plus rien où je pusse me retenir, que ce dont je vivais n'était déjà plus... et je cherchais douloureusement

1. *La Guerre et la Paix.*

2. *Anna Karénine.*

et longtemps, et non par curiosité oisive ; je ne cherchais pas avec indolence, mais péniblement, obstinément, des journées et des nuits entières ; je cherchais comme un homme qui se perd et qui veut se sauver, et je ne trouvais rien... Enfin, il arriva que moi, homme bien portant et heureux, je sentis que je ne pouvais plus vivre[1] ». Alors, il aspira, de toutes ses forces, à se défaire de cette torture, et l'idée du suicide le tenta d'une manière si constante qu'il dut ruser envers lui-même pour y échapper. Il était perdu dans la vie comme un homme qui erre, la nuit, dans une forêt obscure, s'épuise en efforts pénibles et vains pour trouver une issue, et ne rencontre que des broussailles et des arbres toujours plus touffus, plus serrés. Mais il y a un moyen de s'orienter ; il faut attendre que le soleil paraisse : si la forêt a une limite, en marchant vaillamment vers la lumière, on finira bien par regagner la grand'route.

Et, pour Tolstoï, le soleil se leva. Longtemps il a demandé aux savants et aux lettrés la solution des grands problèmes ; maintenant il s'aperçoit qu'il faut interroger sur le sens de la vie « non pas ceux qui n'en ont plus l'intelligence, mais ces millions d'hommes qui ont vécu et vivent, et qu'on n'a pas le droit de considérer comme stupides puisqu'ils s'expliquent chaque action de leur vie et la mort : l'énorme masse des hommes simples et ignorants... » Ceux-là manifestent, par leur existence même, qu'ils possèdent une raison de vivre, tandis que, chez les hommes cultivés, Tolstoï avait constaté un désarroi moral semblable au sien. Tolstoï comprit et aima le paysan.

Ayant appris du peuple qu'il faut posséder une foi, que la foi est la condition indispensable de la vie, il s'était rallié au christianisme. Il pratiquait la religion établie. Il n'avait point encore vu la différence radicale, qui l'offensa ensuite, entre l'enseignement de l'Église et celui de Jésus. Plutôt, par un reste d'attachement au culte de son enfance, « il tâchait de fermer les yeux sur la doctrine de l'Église »[2]. Enfin, il s'aperçut qu'il devait renoncer à tout compromis, « se priver du

1. *Ma Confession*, pp. 43, 47, 67, 51.
2. *Ma Religion* (éd. Fischbacher), p. 213.

plus grand bonheur que procure la religion : la communion d'un homme avec ses semblables », et rompre décidément avec l'Église. Il prit ce parti après avoir constaté que, par ses petits ouvrages d'édification populaire, l'Église propageait un esprit contraire à celui qui anime Jésus dans le Sermon sur la Montagne. Il étudia de près les catéchismes du Synode et, loin d'y trouver le vrai christianisme, il n'y rencontra qu'une falsification de l'idée chrétienne. Il convenait donc que Tolstoï, renonçant au christianisme officiel, se précisât à lui-même la formule du christianisme authentique.

Et c'est ce qu'il prétendit faire en se reportant aux textes mêmes de l'Écriture. Peut-être fut-il déterminé à cette libre démarche par l'exemple du sectaire Soutaiev, avec lequel il eut de nombreux entretiens. Ce moujik, humble tailleur de pierres, enseignait et pratiquait une maxime de l' « amour dans la vie commune » et professait qu'il faut demander à la lecture ingénue de l'Évangile la règle des actions humaines.

Tolstoï va donc élaborer son christianisme indépendant de celui de l'Église.



Le Saint-Synode ne s'est donc pas trompé en constatant que Tolstoï s'était séparé de l'Orthodoxie. Le Saint-Synode est encore dans le vrai lorsqu'il énumère comme suit les dogmes orthodoxes contredits par Tolstoï : — l'existence d'un Dieu personnel, vivant, — la divinité de Jésus, — la conception immaculée du Seigneur Jésus dans l'ordre humain ; — la virginité de Marie, — la vie future, — la dispensation de peines et de récompenses au delà du tombeau ; l'action du Saint-Esprit dans les sacrements ; — l'eucharistie.

Il serait facile, en effet, de recueillir dans les écrits de Tolstoï des propositions très nettes et qui sont la négation formelle de chacun de ces dogmes.

C'est une chose curieuse que, dans l'ouvrage intitulé *Ma Religion*, et qui contient la somme des idées religieuses de Tolstoï, il ne soit pas question de Dieu, — tout au moins comme dans les autres religions, d'un Dieu créateur du monde et régulateur de la vie humaine. Dans un écrit plus

récent[1], Tolstoï range parmi les « billevesées » et les « mensonges du clergé » le dogme suivant lequel « Dieu, il y a six mille ans, créa le monde ». Tolstoï ne s'intéresse pas à l'existence d'un Dieu personnel : « Nul n'a jamais vu, ni ne peut connaître un Dieu extérieur, et il en résulte que notre vie ne saurait avoir pour but de servir un tel Dieu. »

Conséquemment, Tolstoï nie aussi la divinité de Jésus. Il considère Jésus comme « un pauvre homme, qui vivait quelque part, il y a dix-neuf cents ans », qui fut persécuté, supplicié, ainsi que beaucoup d'autres, mais qui dit certaines paroles si profondes que les hommes le prirent pour un Dieu. On l'appela Sauveur parce qu'en effet la doctrine que trouva ce philosophe était de nature à sauver les hommes qui l'entendraient. Mais il ne fut pas un Rédempteur au sens de l'Église : le péché d'Adam, l'homme déchu par la faute ancestrale, le rachat par le fils de Dieu fait homme, tout cela est au nombre des fables qui se sont glissées dans l'Évangile[2].

La conception immaculée de Jésus est, selon Tolstoï, une autre invention dont il n'y a pas à tenir compte[3].

Quant à la question de la vie future, Tolstoï prétend s'appuyer sur l'Évangile pour la résoudre négativement : « D'après tous les Évangiles, Jésus n'a jamais affirmé la résurrection individuelle et l'immortalité individuelle d'outre-tombe ; mais, chaque fois qu'il rencontrait cette superstition, introduite à cette époque dans le Talmud et dont il n'y a pas de trace chez les prophètes hébreux, il ne manquait jamais de la renier[4]. » Dans tous ses écrits, Tolstoï s'oppose à la doctrine de l'Église, suivant laquelle la vie terrestre, vaine et mauvaise, doit être sacrifiée à la vie future. « La vraie vie n'a rien à faire avec le passé ni avec l'avenir, c'est une vie du moment présent[5]. » L'Église dit : la vie terrestre n'est qu'un reflet de la vraie vie, elle est forcément mauvaise, « la meilleure façon de passer cette vie consiste à la mépriser, à vivre par la foi (c'est-à-dire par

1. Une *Lettre à un sous-officier*, dont la traduction, par W. Bienstock, vient de paraître dans un recueil intitulé *les Rayons de l'aube*.

2. *Les Évangiles* (trad. T. de Wyzewa et G. Art.), p. 25 et suivantes.

3. *Les Évangiles*, p. 39.

4. *Ma Religion*, p. 145.

5. *Les Évangiles*, p. 139.

l'imagination) dans une vie future bienheureuse, éternelle ». Cette théorie a, suivant Tolstoï, le tort de n'être qu'un sophisme commode qui encourage à ne se point gêner ici-bas. Du moment que la vie terrestre n'a pas de sens par elle-même, qu'avons-nous à faire en ce monde « que de vivre mal — et prier le bon Dieu[1]? » Tolstoï considère-t-il donc que tout disparaît avec la mort? Non, ce serait faire une confusion antichrétienne entre la vie personnelle et « la vie commune, présente, passée et future de l'humanité[2] »; cette distinction est l'essence même du christianisme. Ce qu'oppose Jésus à la vie personnelle, brusquement close par la mort personnelle, c'est, sur terre, la vie ultérieure de l'humanité tout entière. L'important, ce n'est pas l'individu, mais l'humanité: « la vraie vie est celle qui ajoute quelque chose au bien accumulé par les générations passées, qui augmente cet héritage dans le présent et le lègue aux générations à venir[3] ». Les pensées de Tolstoï sur la mort ont été de bonne heure suscitées et ensuite toujours influencées par la douleur qu'il avait ressentie à la perte prématurée d'un frère. On en trouve dans l'ouvrage intitulé *De la Vie* le souvenir émouvant : « Mon ami, mon frère, a vécu de la même vie que moi, et maintenant il a cessé de vivre de cette vie... Que s'est-il donc passé? La manifestation de son rapport avec le monde, que je pouvais observer dans l'espace et le temps, a disparu à mes regards... Mais moi, je me souviens de mon frère, et ce souvenir est d'autant plus durable que la vie de mon frère a été plus conforme à la loi de la raison, et qu'elle s'est plus manifestée par l'amour. Ce souvenir n'est pas seulement une idée, mais il agit sur moi exactement de la même manière que la vie de mon frère pendant son existence terrestre... Il y a longtemps que le Christ est mort, mais la force de sa vie de raison et d'amour exerce encore aujourd'hui son action sur des millions d'hommes[4] ». La vie des hommes morts ne cesse pas de se manifester dans ce monde.

Cette vie future, toute terrestre, mais d'une parfaite authen-

1. *Ma Religion*, p. 130.
2. *Ma Religion*, p. 153.
3. *Ma Religion*, p. 144.
4. *De la Vie* (traduction de la comtesse Tolstoï), p. 233.

ticité, ne comporte évidemment pas de sanctions analogues à celles que les religions décrivent. Pour les enfers et pour les paradis, Tolstoï n'a que de la dérision. Imaginer tout un système de pénalités instituées par Dieu, c'est, à son avis, contredire formellement l'un des principes fondamentaux du christianisme. Cette contradiction est particulièrement choquante, si l'on admet, avec l'Église, la divinité de Jésus. Comment concevoir, en effet, que Jésus-Dieu ait formulé la loi de pardon, le principe de la non-résistance au mal, et que, d'autre part, Dieu punisse? Et pour ce qui est des paradis, « il ne faut compter sur aucune promesse de récompense... Quand le propriétaire revient des champs avec l'ouvrier, il lui ordonne de le servir. L'ouvrier obéit et ne se vante pas de ses travaux, et ne demande pas de récompense. Car il sait que cela doit être ainsi, que c'est la condition inévitable de son existence et en même temps le vrai bien de la vie[1] ». Sans doute le bonheur accompagne la pratique du bien, mais il ne la récompense pas. Il n'y a pas une succession causale entre la pratique du bien et le bonheur, mais le bonheur est la conscience parfaite du vrai sens de la vie, et cette conscience appartient ici-bas à celui qui conforme sa vie au bien.

Les « sacrements de l'Église et l'efficacité du Saint-Esprit qui s'exerce par eux », — il est bien évident que Tolstoï n'y ajoute pas foi. Le baptême, pour lui, ne consiste qu'à « plonger un enfant dans l'eau, trois fois de suite, avec lecture de paroles incompréhensibles, accompagnées d'actes encore plus incompréhensibles : onctions de différentes parties du corps, coupe de cheveux ; les parrains soufflent et crachent contre le démon imaginaire ». La confession consiste à « raconter ses péchés au prêtre, en supposant que cet aveu à un étranger vous purifie complètement ». Le mariage consiste à « se mettre sur la tête des couronnes en métal, boire une boisson, tourner trois fois autour d'une table avec accompagnement de chants et croire qu'alors l'union charnelle de cet homme et de cette femme deviendra sainte et toute différente des autres[2] ».

1. *Ma Religion*, p. 173.

2. *Le Salut est en vous* (édition originale, Perrin), p. 78.

Le Saint-Synode est particulièrement offensé du mépris témoigné par Tolstoï à l'égard « du plus grand des sacrements, la sainte eucharistie » ; — et dans la sainte eucharistie, en effet, Tolstoï ne voit pas autre chose que le fait de « manger sur une petite cuiller un morceau de pain avec du vin[1] ».

Il est donc parfaitement vrai que Tolstoï considère tous ces sacrements comme des pratiques superstitieuses. La vénération des images et des reliques lui paraît n'être que de l'idolâtrie. ces saints qu'ont multipliés les Églises, le peuple leur attribue une puissance surnaturelle et, avec une clairvoyante naïveté, les appelle « des dieux ».

Mais l'hostilité de Tolstoï à l'égard de l'Église ne provient pas d'une divergence d'opinion sur quelque dogme particulier, d'un désaccord sur une question d'exégèse ou sur l'interprétation d'un mystère ; c'est, d'une manière générale, à l'esprit de l'Église qu'il s'en prend. Or, cet esprit de l'Église, il croit pouvoir le définir ainsi : l'acceptation littérale des dogmes secondaires et l'oubli complet de ce qui est l'essence même du christianisme. La Trinité, la mère de Dieu, les sacrements, la grâce, toutes les formules que compose là-dessus « le clergé byzantin » et « qui n'ont plus aucun sens pour les hommes de notre temps », voilà le principal de l'enseignement que donne l'Église russe[2], et pour le donner, cet enseignement, elle a recours à tous les procédés. Elle prend l'enfant dès le bas âge et lui inculque ses idées fausses. Elle s'adjoint, d'ailleurs, pour mieux agir sur le peuple, le secours du gouvernement et de tous ses moyens d'action, insidieux ou brutaux. Le petit enfant qu'on a introduit dans la religion orthodoxe, sans qu'il s'en aperçoive, y est ensuite maintenu par la peur des persécutions. « Le gouvernement soutient le mensonge et le mensonge soutient le pouvoir gouvernemental[3]. » L'influence combinée de l'Église et du gouvernement a pour effet de fausser l'esprit populaire, d'insinuer dans l'opinion publique ce sophisme irréfléchi, mais qui bientôt y prend une force immense, que l'assiduité à

1. *Le Salut est en vous*, p. 77.

2. *Le Salut est en vous*, p. 76.

3. *Lettre à un sous-officier*, dans les *Rayons de l'Aube*, p. 129.

certaines pratiques extérieures est le tout de la religion et dispense de vivre bien : « La doctrine de Jésus, d'après les explications de l'Église, n'a d'autre but que d'enseigner ce qu'il faut croire pour réussir, tout en vivant mal, à se sauver dans l'autre vie[1]. » C'est ainsi que l'infâme Matriona, dans *la Puissance des ténèbres*, en train d'assassiner, de la manière la plus odieuse, un nouveau-né, se préoccupe pourtant de le baptiser et cherche une croix à lui mettre au cou. Et c'est encore ainsi qu'il est permis de railler et de bafouer le grand principe évangélique de la non-résistance au mal par la violence, tandis qu'on s'exposerait à la dangereuse indignation des ministres de l'Église en parlant sans respect de l' « idole ridicule que des gens ivres promènent à Moscou, d'une façon sacrilège, sous le nom d'icone Iverskaïa[2] ».

Il y a, si l'on veut, deux choses dans le christianisme : le culte extérieur et le culte du bien. L'Église a si singulièrement fait prédominer le premier sur le second, — quoi que le premier n'ait pas d'importance et que l'autre constitue toute la vie chrétienne, — qu'elle est arrivée à créer entre ces deux cultes une contrariété véritable. Et c'est au point que le culte extérieur et le culte du bien ne se peuvent plus concilier et en général s'excluent mutuellement[3]... Telle fut l'erreur des pharisiens, telle est aussi celle de l'Église russe.

Ayant commis la faute de transformer en un culte extérieur la doctrine de Jésus, qui ne tend qu'au perfectionnement intérieur, l'Église orthodoxe ne pouvait, suivant Tolstoï, aboutir qu'à des contradictions. Ces contradictions se ramènent toutes à celle-ci : les mêmes hommes qui se vantent de professer la doctrine du Christ donnent leur adhésion à des actes qui sont en opposition directe avec la doctrine du Christ. Le Christ interdit les représailles violentes, et l'Église s'est associée au gouvernement, qui a tout un code de dures pénalités pour défendre l'ordre de choses établi. Le Christ interdit la propriété individuelle, et l'Église donne son assentiment aux

1. *Ma Religion*, p. 182.

2. *Le Salut est en vous*, p. 80.

3. *Le Salut est en vous.*

institutions qui garantissent la propriété individuelle. Le Christ a ordonné aux hommes l'amour de tous les hommes, et l'Église n'a pas craint d'encourager la création « d'une armée christophile pour laquelle on implore la protection divine ». La bénédiction religieuse des instruments de meurtre, voilà « l'absurdité suprême à laquelle devait arriver l'Église dans son immense contresens sur la pensée de Jésus ».

L'Église d'une part, et la doctrine évangélique de l'autre, sont deux choses contraires qu'on essaierait vainement d'accommoder. Entre elles, il faut choisir, car on ne peut servir à la fois Dieu et Mammon. Quiconque communie avec l'Église n'est pas chrétien et le premier acte du chrétien doit être de s'affranchir de l'Église.

C'est ainsi que Tolstoï motive sa rupture définitive avec le culte qu'il a d'abord pratiqué.



Le Saint-Synode a très nettement énuméré dans le texte de son excommunication, tous les points de dogme par lesquels Tolstoï se sépare de l'Église orthodoxe. Mais il a négligé tout ce qui constitue, en elle-même, la religion de cet hérétique.

Entre Tolstoï et l'Église orthodoxe il devait d'abord y avoir ce malentendu que, au contraire de l'Église, il n'entend pas par religion une doctrine cosmologique. Les dogmes religieux qui ont trait à la création du monde, à son organisation, sont, dans l'enseignement des Églises, quelque chose d'analogue aux hypothèses des savants; et Tolstoï, qui considère la science comme une curiosité malsaine, ne pouvait pas les admettre. Il ne s'agit pas pour lui de savoir comment le monde a surgi du néant : « Ce que je cherchais, dit-il, c'était une réponse aux problèmes de la vie et non pas à une question théologique ». La vie réclame impérieusement une solution. « C'est pour cela que l'Évangile remplace ce que les hommes appellent Dieu, par la *compréhension de la vie*[1] ». C'est pour cela aussi que Tolstoï s'appuie sur l'expérience même : il lui a fallu se débattre dans la souffrance et percevoir, avec

1. *Les Évangiles*, p. 12, 35.

plus d'intensité que nul autre, l'amertume de la vie mal organisée pour aspirer à l'ordre dans la vie et pour donner un caractère religieux à la formule de cet ordre. La vie est humble et, dans sa complexité même, très simple : très simple aussi doit être la réponse aux questions qu'elle pose

Ainsi s'explique le caractère positif de la religion de Tolstoï; elle n'est point une révélation mystique, elle n'emprunte pas à la qualité divine du législateur sa valeur absolue. Un homme l'a trouvée et c'est à l'épreuve que son excellence particulière se démontre... Imaginez que vous cherchiez, avec un tas de petits morceaux de marbre, à reconstituer une statue. Vous vous êtes fié d'abord à un dessin erroné, votre œuvre était absurde. Et soudain, en étudiant avec soin quelques-uns des plus grands morceaux, vous avez deviné que l'ensemble était tout autre que vous ne le pensiez ; vous avez vu la statue réelle. Et dès lors tout s'arrange, et chaque petit morceau vient à sa place vraie, et les détails divers se réunissent pour former un tout harmonieux. Il n'y a plus de lacunes, il n'y a plus de incongruités, il n'y a plus d'hésitations. Cet arrangement est si évidemment bon qu'il faudrait être fou pour ne point l'adopter[1].

La vérité de la religion se démontre de la même manière. Ce n'est point une affaire d'exégèse théologique, mais il appartient à chacun de faire sur lui-même et sur sa propre vie cette expérience concluante. Essayez de vivre suivant les principes du monde, ou suivant le catéchisme des Églises, ou suivant les maximes des philosophes, et vous sentirez que votre vie est incohérente. Essayez au contraire de vivre suivant les principes de Jésus et vous constaterez qu'alors votre vie est bonne.

Ainsi conçue, la religion doit être en accord avec la réalité d'ici-bas. Elle ne doit pas heurter les consciences ni les froisser, ni les meurtrir, mais les diriger dans le sens de leur épanouissement parfait. Car la réalité d'ici-bas est bonne, et c'est une erreur qu'ont faite les Églises, mais que n'a pas faite Jésus de maudire la vie présente. Si elles l'ont maudite, c'est en désespoir de cause, parce qu'avec leurs principes faux, elles

1. M. R[illegible], *Les* [illegible], p. 14.

n'arrivaient pas à l'organiser. Non seulement Tolstoï n'est pas un mystique, mais il serait plutôt un positiviste. Il semble avoir, dans les idées religieuses, distingué ce que les positivistes appellent le connaissable et ce qu'ils appellent l'inconnaissable. Inconnaissable, le Dieu éternel et absolu, le secret de la création du monde, — et de cet inconnaissable il n'y a rien à dire : cela ne nous regarde pas, négligeons-le. Aussi Tolstoï écarte-t-il de sa religion tout le merveilleux. Connaissable, au contraire, est la vie humaine, la quotidienne vie que nous menons sur terre et dont les manifestations nous sont immédiatement perceptibles. Elle nous intéresse seule et, pour la vivre bien, il nous faut des préceptes fixes, d'une application facile, et qui s'imposent à tous. Tout être tend à faire « ce qui convient à son bonheur. Or, quand une doctrine, telle que celle de Jésus, enseigne aux hommes ce qu'ils ont de mieux à faire pour eux-mêmes, comment n'obtiendrait-elle pas l'assentiment universel[1] ? »

Ici, Tolstoï n'est plus seulement un positiviste, mais il raisonne à la façon des moralistes utilitaires. Il n'est pas de ces philosophes dogmatiques qui veulent faire violence à la nature humaine. Il prétend, au contraire, exploiter pour sa morale l'une des tendances fondamentales de la nature humaine. Il a fondé sa théorie religieuse sur la raison. Il s'emporte contre ces étranges doctrines qui, paradoxales dans leur mysticisme jusqu'à l'aberration, au lieu de faire du bon sens le critérium du vrai, prennent pour point de départ l'absurde : « Ne s'est-il pas trouvé un chrétien qui a dit *Credo quia absurdum*, et d'autres chrétiens qui répètent cela avec enthousiasme, supposant que l'absurde est le meilleur moyen d'enseigner aux hommes la vérité[2] ».

La religion de Tolstoï est une morale de raison positive et pratique.



Cette religion est, suivant Tolstoï, conforme à la véritable pensée de Jésus, telle que les Évangiles nous la font

1. *Ma Religion*, p. 114.
2. *Ma Religion*, p. 176.

connaître si nous savons l'y distinguer de tout ce qu'ils contiennent d'apocryphe. Il est impossible, dit-il, d'admettre à présent, ainsi que voudrait le faire croire l'Orthodoxie, que l'Évangile est un livre révélé, et qu'il nous fut conservé tel que nous le transmit l'intermédiaire divin. Jésus n'a pas écrit un livre, comme Marc-Aurèle, il n'a pas non plus, comme Socrate, transmis sa doctrine à des hommes instruits et lettrés. « Il l'a offerte aux hommes ignorants et grossiers qu'il rencontrait sur sa route, et c'est seulement quelque temps après sa mort, cent ans environ, que les hommes se sont avisés de la grande importance de ses paroles et ont eu l'idée d'en mettre la relation par écrit[1]. Cette relation est très fautive, très incomplète et surchargée de détails inutiles; la tradition l'a encore altérée. « Il n'y a plus aujourd'hui dans le monde civilisé que notre public russe qui, grâce à la censure, puisse encore ignorer les travaux de la critique historique depuis cent ans, et garder cette opinion ingénue que les Évangiles de Mathieu, de Marc et de Luc ont été écrits tels qu'ils sont, chacun séparément et chacun tout d'une pièce, par les auteurs à qui on les attribue[2] ».

L'Orthodoxie a le tort de ne pas distinguer dans l'Évangile le bon du mauvais, le vrai du faux. Elle oublie « que c'est la doctrine du Christ qui est sacrée, mais non pas une certaine quantité de versets et de syllabes et que, pour considérer des livres comme sacrés, on n'est pas tenu de respecter jusqu'au moindre signe de ces livres[3] ».

Ce n'est pas à dire que l'Église attribue à tous les versets de l'Évangile une égale importance. N'ayant pas d'autre raison d'être que de déterminer le dogme mystique, elle s'intéresse particulièrement aux passages les plus obscurs, à ceux, entre autres, sur lesquels elle s'appuie pour faire remonter au Christ sa constitution première. Il arriva donc que l'Église ne choisit guère dans l'Évangile que ce qui méritait d'être laissé de côté, tandis qu'elle négligeait précisément l'essentiel. Elle a commis cette erreur volontaire de la manière la

1. *Les Évangiles*, p. 5.
2. *Les Évangiles*, p. 7.
3. *Les Évangiles*, p. 8.

plus complète, dans le détail et dans l'ensemble, avec une perfection merveilleuse. Et comme l'enseignement de l'Église nous est, dès l'enfance, imposé, l'erreur de l'Église, dit Tolstoï, a pour effet naturel d'altérer, en ce qui concerne l'intelligence des livres saints, notre jugement. L'interprétation que fera Tolstoï de l'Évangile devra donc, par sa méthode, se distinguer de la conception théologique.

Est-ce qu'alors il va se rallier aux historiens qui analysent l'Évangile comme un texte quelconque et le discutent avec érudition? Non, certes. Il se différencie des historiens par le fait que, s'il lui est impossible « de considérer le christianisme comme une pure révélation », il se refuse également à n'y voir « qu'une simple manifestation historique »[1]. L'Évangile contient une doctrine pratique : on n'a pas le droit de ne le traiter que comme un document littéraire, mais c'est avec la vie qu'il le faut confronter. C'est à la réalité qu'il faut demander le principe critique en vertu duquel on démêlera, dans l'Évangile, le vrai du faux.

Voici donc Tolstoï en présence de l'Évangile. Le voici seul « vis-à-vis de son cœur et du livre mystérieux[2] ». Il se compare à un homme qui posséderait un sac plein de poussière où se trouvent aussi quelques perles infiniment précieuses[3]. Travail difficile et minutieux : il lui faudra prendre garde d'égarer aucune perle et de recueillir comme une perle un caillou vulgaire. Il devra se méfier de tout ce qui, dans l'Évangile, n'est pas la pure doctrine de Jésus.

Et Tolstoï ira même jusqu'à se méfier de Jésus : si profond philosophe que fût Jésus, il a pu, par hasard, de temps en temps, se tromper. En fait, il se vérifie que ses erreurs ne sont point nombreuses ni importantes, mais enfin il fallait le contrôler. Sur une question, du reste, secondaire, Tolstoï fait cette remarque : « Que Jésus le dise et le pense, c'est hors de doute, — mais a-t-il raison[4]?... » En tout cas, ce qui fait la vérité d'un précepte de Jésus, ce n'est pas l'autorité person-

1. *Les Évangiles*, p. 9.

2. *Ma Religion*, p. 11.

3. *Les Évangiles*, p. 11.

4. *Ma Religion*, p. 183.

nelle de Jésus, mais la qualité seule du précepte. « La loi de la gravitation n'est pas vraie uniquement parce qu'elle a été énoncée par Newton; mais, au contraire, je ne connais Newton que parce qu'il l'a découverte et je lui suis reconnaissant de m'avoir montré la loi éternelle qui sert à expliquer tout un ordre de phénomènes[1] ».

L'effort de Tolstoï consistera donc surtout à se conserver l'esprit indemne de toute préoccupation; il se maintiendra dans l'état du petit enfant dont l'âme n'a pas encore été altérée par la fausse doctrine des Églises, par l'interprétation mensongère des savants, — suivant la parole de Jésus : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ». Et s'il arrive à découvrir la vérité, ce ne sera pas en confrontant et en expliquant les textes, mais en oubliant d'abord toute espèce de commentaire.

Voici les principes de la méthode exégétique de Tolstoï.

1° Il s'agit de découvrir dans l'Évangile les éléments de la doctrine chrétienne. Ils y sont confondus avec d'autres; à quoi les reconnaître? — Le lecteur non influencé par des idées fausses ne saurait s'y tromper. Ces préceptes le frappent, d'une manière non douteuse, par leur limpidité, leur évidence manifeste. Ils pénètrent l'esprit d'une « joyeuse assurance »; le lecteur constate leur accord « avec le sentiment intérieur de tout homme qui cherche le vrai[2] ». Ainsi, les chapitres V, VI et VII de saint Mathieu, qui reproduisent le Sermon sur la Montagne, inspirent tout de suite une confiance qui ne sera pas déçue, et quiconque lit les versets qui exhortent à présenter la joue, à abandonner sa tunique, à être en paix avec tout le monde, à aimer ses ennemis, ne peut douter que là est, en effet, la vérité. Le critérium de l'authenticité pour les textes évangéliques est donc dans la perception immédiate de l'évidence. L'exégèse religieuse, dans sa première démarche, n'est pas « ce travail tout extérieur de théologie auquel s'appliquent les Églises, mais un travail tout intérieur, d'une nature bien différente. Rien de systématique; c'est une clarté soudaine qui illumine la vraie doc-

1. *Le Travail* (trad. Tseytline et Pagès), p. 2.

2. *Les Évangiles*, p. 5.

trine évangélique dans toute sa simple beauté[1] ». Ce qui désigne, dans les Évangiles, le Sermon sur la Montagne comme quelque chose d'exceptionnel, c'est que « nulle part Jésus ne s'exprime avec autant de solennité, nulle part il ne donne de règles morales plus claires, plus accessibles, qui trouvent plus d'écho dans le cœur de chacun ; nulle part, il ne s'adresse à une foule plus grande de gens du peuple[2] ».

2° Ces éléments de la vérité chrétienne une fois posés, le reste va de soi. Tous les versets qui leur sont conformes devront être acceptés, comme aussi tous ceux qui en dérivent logiquement. Jésus a dit : « Je ne demande pas le sacrifice, mais l'amour. » Cette formule est essentielle. Donc tous les versets qui expriment un précepte d'amour, de charité pour le prochain, qui interdisent l'hostilité, de quelque nom qu'elle se déguise, sont authentiques.

3° Tous les versets qui sont en contradiction avec cette loi d'amour universel et de charité doivent être omis. Principalement, on doit écarter toutes les interprétations que l'on pourrait faire d'une parole de l'Évangile pour fonder quelque chose de contraire à la loi d'amour et de charité. Tolstoï applique, d'une manière particulièrement significative, ce principe de sa méthode au texte dont l'Église s'est servi pour affirmer sa constitution divine. L'Église, dit l'Orthodoxie, a été établie par le Christ, et malheur donc à qui s'écarte de l'Église. — « Le mot Église, répond Tolstoï, est employé deux fois dans l'Évangile... De ces deux mentions du mot Église, n'ayant d'autre signification que celle d'assemblée, on a déduit ce que nous appelons maintenant Église. Mais le Christ n'a pu constituer l'Église, c'est-à-dire ce que nous comprenons aujourd'hui par ce mot, car rien de ce qui ressemblerait à la conception de l'Église actuelle, avec ses sacrements, sa hiérarchie, sa prétention d'infaillibilité, n'est conforme à la pensée du Christ[3]. »

Telle est, dans ce qu'elle a d'essentiel, la méthode exégétique de Tolstoï, très différente, comme il l'annonçait, de

1. *Ma Religion*, pp. 5, 6.

2. *Ma Religion*, p. [illegible]

3. *Le Salut est e*[illegible]*s*, p. 62.

l'exégèse théologique orthodoxe et de l'exégèse historique des savants.

Non qu'il refuse, de parti pris, d'utiliser la méthode historique. Mais il pose d'abord en principe qu'une considération philologique ne devra jamais l'emporter sur une considération morale, et que la philologie ne pourra intervenir que pour confirmer les découvertes de l'exégèse morale. Tolstoï a composé sur la doctrine chrétienne un immense ouvrage dont le livre des *Évangiles* n'est qu'un extrait abrégé. Il a fait une étude approfondie de l'Écriture, verset par verset : les variantes sont comparées; chaque phrase est interprétée par l'analyse des contextes, chaque interprétation est corroborée par une argumentation critique [1]. Cet ouvrage n'a pas été publié, mais *les Évangiles* et *Ma Religion* donnent déjà des indications précieuses sur l'exégèse scientifique de Tolstoï.

Il ne s'est pas contenté de lire attentivement les versions russes et slavones de l'Évangile, mais il les a contrôlées en se reportant au grec et, s'il les a modifiées souvent, c'est après s'être assuré que les changements qu'il introduisait s'accordaient avec le texte ancien. Sans doute, l'interprétation de Tolstoï, si l'on s'en tient au point de vue purement philologique, n'est pas toujours d'une évidence qui force l'adhésion. Lorsqu'il traduit, par exemple, les premiers versets de saint Jean de la manière suivante : « Le fondement et le commencement de toutes choses est la compréhension de la vie. La compréhension de la vie tient la place de Dieu, la compréhension de la vie est Dieu [2] », il interprète arbitrairement le *logos* du texte grec. Mais, ailleurs, nous le voyons discuter d'une manière habile et qui lui permet de réfuter des idées contraires aux siennes. Un texte de saint Mathieu qui interdit, comme on l'entend généralement, de « se mettre en colère contre son frère, *sans cause*, » était de nature à gêner Tolstoï; celui-ci n'admet pas qu'aucune cause autorise jamais à se mettre en colère contre son frère. « J'étais fort perplexe, dit-il, et je m'adressai aux commentaires des théologiens pour éclaircir mes doutes ; à mon grand étonne-

1. Voir *les Évangiles*, p. 1, *Ma Religion*, p. 5.

2. *Les Évangiles*, p. 36.

ment, je constatai que les commentaires prenaient surtout à tâche de préciser les cas où la colère est admise[1] ». Cela est en contradiction directe avec tout l'enseignement du Christ, qui exhorte à pardonner sans restrictions ni limites. Ne pardonne-t-il pas lui-même et n'interdit-il pas à Pierre de se mettre en colère contre Malchus? Alors, « qui sera juge des cas où la colère est opportune et de ceux où elle ne l'est pas? Je n'ai pas encore rencontré de gens fâchés qui ne croient leur colère opportune... Faisons donc une tentative pour expliquer philologiquement, d'une manière ou d'une autre, ces mots *sans cause*, de façon qu'ils ne détruisent pas le sens de tout le passage. » Tolstoï consulte les dictionnaires : ils ne lui donnent rien qui le satisfasse. Il consulte les concordances : ces mots ne se trouvent pas ailleurs dans l'Évangile. Reste un dernier espoir : peut-être que ces mots ne se trouvent pas dans tous les manuscrits. Tolstoï consulte donc l'édition Griesbach qui contient toutes les variantes. Oh ! joie, il y a beaucoup de variantes et qui toutes se rapportent aux mots *sans cause* ; et dans la majorité des textes évangéliques, et dans les citations des pères, et dans Tischendorf, qui contient le texte le plus ancien, *sans cause* ne se trouve pas. « Ainsi, ces mots qui détruisaient tout le sens de la doctrine de Jésus sont une addition qui n'était pas encore introduite au ve siècle dans les meilleures copies de l'Évangile. Il s'est trouvé un homme qui a ajouté ces mots, d'autres les ont approuvés et se sont chargés de les expliquer[2]. »

Ailleurs, à propos du texte de saint Mathieu qui interdit le divorce, Tolstoï éprouve un embarras analogue, au sujet d'un mot qui paraît introduire dans le précepte très net de Jésus une restriction singulière. Tolstoï a de nouveau recours à ses éditions savantes et à ses dictionnaires et, s'il ne peut cette fois supprimer tout simplement le mot gênant, du moins l'interprète-t-il avec beaucoup d'ingéniosité, de manière à l'empêcher de nuire[3].

1. *Ma Religion*, p. 75.
2. *Ma Religion*, p. 79.
3 *Ma Religion*, p. 87

Voilà les services que rend à Tolstoï la philologie. Il l'emploie dans les cas embarrassants, s'il aperçoit quelque chose d'hétéroclite qui vient gâter un texte, par ailleurs excellent. Il ne s'en sert pas pour découvrir la vérité, mais seulement pour écarter l'erreur qu'ont mêlée à la vérité les caprices de la tradition et la mauvaise foi des commentateurs.

Cette méthode, un peu compliquée, n'est évidemment pas à la portée des humbles, et la doctrine de Jésus s'adresse pourtant à tous les hommes. Aussi Tolstoï recommande-t-il un procédé très commode pour lire l'Évangile avec profit : « Que chacun, en lisant les Évangiles, souligne au crayon bleu ce qui lui semble tout à fait simple, clair et compréhensible, en marquant en outre au crayon rouge les paroles mêmes du Christ, pour les distinguer des paroles des Évangélistes; puis, qu'il relise plusieurs fois les passages marqués en rouge. Quand il aura bien compris ces passages, il relira de nouveau les paroles du Christ qu'il n'avait pas comprises tout d'abord et que pour cela il n'avait pas soulignées, et marquera d'un trait rouge celles qu'il aura enfin comprises... Les passages marqués en rouge donneront au lecteur l'essence de la doctrine du Christ, ce qui est nécessaire à tous et que le Christ a dit de manière que tous puissent le comprendre... Dans mon Évangile, ajoute Tolstoï, les marques que j'ai faites sont à la portée de ma compréhension[1]. »

***

Voyons donc ce que Tolstoï a marqué au crayon rouge, dans la doctrine du Christ telle que les Évangiles nous la donnent.

Depuis son enfance, depuis qu'il commençait à lire l'Évangile, Tolstoï raconte qu'il était attiré et touché par les passages où Jésus enseigne l'amour, l'humilité, l'abnégation et le devoir de rendre le bien pour le mal. Mais, tout en devinant que là était la substance du christianisme, il voyait ces préceptes si nettement contredits par le christianisme

1. *Comment lire l'Évangile*, dans les *Rayons de l'Aube*, p. 174.

officiel, et, d'autre part, il sentait entre l'organisation présente de sa vie et cette éthique un si complet désaccord que ces premières lueurs de la vérité n'arrivaient pas à éclairer pour lui l'ensemble de la doctrine. Mais, lorsqu'il eut appliqué à la lecture de l'Évangile l'attention méthodique d'un esprit délivré de tout préjugé, la doctrine apparut dans toute sa simplicité persuasive, dans toute son évidence, et dès lors, dit Tolstoï, « le doute fut absolument chassé de mon âme[1] ». Tel est, en effet, le caractère dominant des convictions de Tolstoï : elles ne sont nullement hypothétiques et ce penseur donne le spectacle extraordinaire d'une homme qui se sent en possession de la certitude absolue.

Le point de départ de tout, c'est un passage de saint Mathieu (V. 38-39) : « Vous avez appris qu'il a été dit : *Œil pour œil et dent pour dent*, et moi je vous dis de ne point résister au mal qu'on veut vous faire. » Ces paroles, un nombre infini de chrétiens les ont lues. Ils les ont lues sans les voir, puisque leur vie n'en a pas été transformée. Et Tolstoï, lui aussi, avait lu cent fois ces paroles, mais elles étaient restées pour lui comme si elles n'existaient pas. Or, un jour, « le sens exact de ces paroles lui apparut... Elles lui furent toutes nouvelles, comme s'il ne les avait jamais lues auparavant ». Pour la première fois, elles se révèlèrent à lui avec toute la plénitude de leur signification[2].

Tolstoï comprit que, dans ces versets, « Jésus ne dit ni plus ni moins que ce qu'il dit » : il faut prendre son précepte à la lettre, c'est-à-dire qu'en vérité il convient de ne pas résister au méchant, quoi qu'il fasse, même s'il vous persécute, même s'il se prépare à vous tuer. Rendre le mal pour le mal, c'est ajouter un mal à un autre, c'est augmenter la somme de mal qu'il y a présentement sur la terre.

Une fois qu'on s'est pénétré de cette vérité, « aussitôt, dans toute la doctrine de Jésus, ce qui semblait embrouillé devient clair, ce qui semblait contradictoire s'accorde[3] »... La non-résistance au mal est « la clé » de tout le christianisme.

1. *Ma Religion*, p. 6.

2. *Ma Religion*, p. 12.

3. *Ma Religion*, p. 15.

De là découle une religion d'universelle et constante charité. Toute hostilité disparaît ; à la vengeance, à la haine se substitue le pardon, ou plutôt, — car le sentiment même d'une faute commise par le prochain s'abolit, — l'amour. *Aimez-vous les uns les autres*, il n'y a pas d'autre règle de vie, et l'accord unanime de tous les hommes entre eux compose le royaume de Dieu sur la terre. Le royaume des cieux, annoncé par Jésus, n'existe que dans le cœur des hommes : « les hommes mangent, boivent, se marient, vont à leurs affaires et meurent, mais, à côté de cela, vit dans l'âme humaine le royaume des cieux[1]. »

L'obstacle à l'établissement du règne de Dieu sur la terre, c'est l'affirmation de l'individualité égoïste. La vie de l'homme séparé de ses frères, détaché de la communion générale des âmes humaines, n'a pas de sens. Il y a, en toute créature raisonnable, deux principes antithétiques : l'un d'eux est le désir de manifester sa vie animale, l'autre est la conscience réfléchie que chacun de nous doit prendre de sa fraternité primordiale avec tous les hommes. Le bien, c'est le triomphe de la conscience réfléchie, c'est le renoncement au bien fallacieux de l'individualité, c'est la fusion de toutes les âmes humaines en une seule, toute d'amour, et qui est le royaume de Dieu sur la terre.

Cette doctrine de charité, qui résume toute la religion de Tolstoï, est contenue dans les cinq commandements que donne Jésus : il ne faut faire injure à personne, ni éveiller le mal en personne, car du mal ne peut résulter que le mal ; — il ne faut pas entretenir de rapports sensuels avec les femmes ; — il ne faut pas faire de serments ni se lier par des promesses envers qui que ce soit ; — il faut endurer la violence et les offenses et ne pas résister au méchant ; — il ne faut pas regarder les hommes comme des ennemis, il faut aimer ses ennemis comme des proches[2]. Celui qui se conforme à ces cinq commandements aura une vie sûre et tranquille dont personne ne pourra le priver, tandis que celui qui ne se conforme pas à ces commandements aura une vie peu sûre et

1. *Les [illegible]*, p. 139.

2. *Les [illegible]*, p. 7[illegible] et *le Tr[illegible]*, p. [illegible].

pouvant à toute heure lui être enlevée. Toute la science de la vie consiste donc, selon lui, à éviter cinq « tentations » dont la première est l'hostilité envers les hommes, la seconde la débauche, la troisième le serment, la quatrième la violence et la cinquième le patriotisme.

Tolstoï observe que les cinq commandements par lesquels Jésus a formulé la loi de la vie par l'esprit sont négatifs, ils enseignent ce qu'on ne doit pas faire, mais il n'y a pas de prescriptions qui déterminent ce qu'on doit faire. Et ainsi se précise le caractère fondamental de la religion : elle n'est pas une législation révélée, mais simplement la doctrine de la vérité. « Or la doctrine de la vérité, proclamée par le Christ, ne réside ni dans des lois, ni dans des commandements, mais uniquement dans le sens que l'on donne à la vie. » La doctrine de la vérité ne donne pas de préceptes, comme les Églises qui indiquent les moyens d'obtenir des récompenses ; elle ne consiste pas non plus dans l'expression d'un mystère caché et incompréhensible, mais elle est seulement la démonstration que la vie ne peut être bonne que si on lui donne son véritable sens[1].

« Quand j'eus compris la véritable pensée de Jésus, dit Tolstoï, je goûtai une joie et un bonheur que la mort ne pouvait détruire[2]. » Car cette religion est pleine d'allégresse. Si elle ordonne de tendre la joue et de céder son manteau, si elle exhorte à ne pas résister au méchant, quitte à être maltraité par lui, ce n'est pas qu'elle veuille imposer à l'homme des souffrances ; elle n'est pas une règle de renoncement et d'ascétisme volontaire, comme ces disciplines mystiques qui sanctifient la douleur, dans une étrange idée de rachat par la mortification[3]. Au contraire, l'obéissance à Jésus est facile et agréable. Si Jésus détruit l'illusoire félicité que promet l'égoïsme, c'est afin de donner le bien à toute l'humanité, c'est afin de me donner dans ce monde la plus grande somme de bonheur[4]. L'accomplissement de la doctrine

1. *Le Travail*, p. 29.
2. *Ma Religion*, p. 4.
3. *Ma Religion*, p. 14.
4. *Ma Religion*, p. 147.

évangélique « profite à tous les hommes[1] ». Elle ne les leurre pas par d'incertaines promesses de récompenses futures, mais elle n'a d'autre but que d'introduire l'universel contentement dans la vie présente.

C'est ainsi que la morale de Jésus se distingue de cette sorte de « Talmud chrétien » qu'est l'enseignement de l'Orthodoxie, fâcheux mélange d'idées juives et d'idées chrétiennes. La faute remonte à saint Paul, « qui n'a jamais compris la vraie doctrine de Jésus[2] ». C'est lui qui, dans son effort mauvais pour concilier l'ancienne loi et la nouvelle, a introduit dans le christianisme des idées prises au Pentateuque. Or, Jésus ne s'est pas contenté de perfectionner l'ancienne loi, mais il l'a abrogée. Tolstoï considère que, là-dessus, les textes sont formels[3]. Le chrétien doit donc opposer à cet enseignement bâtard combiné de Jésus et de Moïse, l'authentique loi de Jésus qui est énoncée de la manière la plus nette et la plus claire dans le Sermon sur la Montagne. Mais, justement, l'Église orthodoxe n'attache aucune importance au Sermon sur la Montagne, « elle l'écarte même des lectures évangéliques dans les églises, de sorte que les fidèles ne l'entendent jamais, sauf les jours où l'Évangile est lu tout entier... Et c'est tout naturel : l'homme qui croit au caractère divin de l'Ancien Testament, qui croit à un Dieu méchant et à toutes les vilenies dont est plein l'Ancien Testament, ne peut croire en la morale du Christ... Et surtout l'homme qui croit au salut par l'expiation ou les sacrements ne peut plus tendre tous ses efforts vers l'observance de la doctrine morale du Christ[4] ».



La religion de Tolstoï n'est pas seulement une doctrine théorique, mais elle est tout entière tournée vers la pratique. « Une foi dont ne découlent pas des actes n'est pas une foi, ce n'est qu'une disposition à croire à quelque chose, ce n'est

1. *Les Évangiles*, p. 140.

2. *Les Évangiles*, p. 15.

3. *Ma Religion*, p. 57, etc.

4. *Le Salut est en vous*, p. 81.

qu'une vaine affirmation, en paroles, que je crois à quelque chose à quoi je ne crois guère en réalité[1]. » Aussi la loi de Jésus est-elle, dans l'Église, comme si elle n'existait pas. Un jour que Tolstoï lisait, avec un rabbin juif, le chapitre V de saint Mathieu, quand ils arrivèrent au verset : *Ne résiste pas au méchant*, le rabbin demanda en souriant : « Et les chrétiens, observent-ils ce commandement ? présentent-ils la joue ? » — « Je n'avais rien à répondre, dit Tolstoï, d'autant plus qu'à ce moment-là les chrétiens, loin de présenter la joue, battaient les juifs sur les deux joues... Je lui ai demandé s'il y avait quelque chose de semblable dans la Bible ou dans le Talmud. — Non, me répondit-il, rien de semblable, mais vous, dites-moi si les chrétiens observent cette loi. — Cette question était une manière de me dire que la présence, dans le christianisme, d'un commandement que personne n'observe est l'aveu de la nullité de ce commandement[2]. » Tolstoï ne perd aucune occasion d'affirmer, au contraire, que tous les préceptes de Jésus sont applicables, et facilement applicables. Il s'indigne contre le sophisme de ceux qui voudraient considérer le christianisme comme une fort belle utopie assurément, mais irréalisable dans le monde tel qu'il est constitué. Le christianisme consiste dans l'application rigoureuse et complète des commandements de Jésus et de toutes les conséquences qui en dérivent logiquement. Il n'y a pas à transiger avec les règles ; il n'y a pas de casuistique admissible. C'est tout ou rien, et quiconque n'est pas avec moi est contre moi.

L'acceptation de la doctrine chrétienne impose donc à chacun de nous des devoirs très précis que l'on peut distinguer en devoirs par rapport à l'État et en devoirs individuels.

I. — Tolstoï considère l'État moderne comme un système de violence organisée, destiné à protéger les jouissances de quelques privilégiés contre l'envie ou la rancune des autres. Il y a donc incompatibilité entre l'État et le christianisme. L'État ne peut être chrétien et l'homme qui veut être chré-

1. *Ma Religion*, p. 165.

2. *Ma Religion*, p. 22.

tien ne peut servir l'État[1]. C'est en vain qu'on voudrait résoudre cette antinomie et c'est en vain que des docteurs conciliants s'efforcent d'accommoder la doctrine du Christ suivant les exigences de l'organisation sociale actuelle. Voilà pourquoi l'on a vu « des gens qui se trouvent au sommet de la hiérarchie administrative et religieuse prétendre que la violence n'est pas en contradiction avec la doctrine du Christ », et qu'un gouvernement chrétien n'a le devoir de s'embarrasser du principe de la non-résistance au mal : le principe de la non-résistance au mal ne serait obligatoire pour le chrétien que dans le cas où le mal ne menace que lui, tandis que les gouvernements auraient pour mission et pour devoir impérieux de préserver la société contre les criminels[2].

Ces argumentations subtiles ne font, croit-il, qu'accuser, sans le résoudre, le désaccord inévitable qui existe entre le vrai christianisme et l'État. Tolstoï trouve donc parfaitement naturel que l'État considère le chrétien comme un ennemi et le persécute, — et c'est de quoi, ajoute-t-il, ne se prive pas le gouvernement russe.

Le chrétien, sans user d'égales représailles, puisque sa religion le lui défend, devra cependant maintenir avec fermeté sa foi contre les empiètements de l'État. Il ne reconnaît point l'État. Il refusera de prêter serment au souverain parce qu'un précepte très clair de Jésus lui interdit de s'engager pour l'avenir, et en outre parce qu'il ne doit pas devenir le complice du gouvernement[3]. Il refusera de payer l'impôt, parce qu'il ne sait pas à quoi est destiné l'argent qu'on lui demande « et qu'il ne peut pas concourir à faire le mal[4] ». Il refusera d'être fonctionnaire, parce qu'il doit conserver la liberté de sa conscience et ne se soumettre à aucune servitude qui l'empêcherait d'accomplir son devoir de chrétien[5]. Il n'admettra ni procureurs ni juges, parce qu'il n'ap-

1. *Lettre au Directeur d'un Journal allemand* dans les *Rayons*, p. 5.

2. *Le Salut est en vous*, pp. [illegible] et suivantes

3. *Ibid.*, p. 237.

4. *Ibid.*, p. 233.

5. *Ibid.*, p. 308.

partient à aucun homme de punir ses semblables, ni même de les juger. Jésus, lorsqu'on va mettre à exécution la sentence prononcée contre la femme adultère, nie absolument la justice humaine. Il démontre que l'homme n'est pas juge étant lui-même coupable, qu'un aveugle ne peut pas conduire un aveugle; et, dans la parabole de la poutre et du brin de paille, n'affirme-t-il pas « l'incompétence de tout être humain [1]». Et c'est une chose extraordinairement comique et qui prouve combien « l'hypocrisie générale pénètre, corps et âme, la société actuelle » que des États soi-disant chrétiens organisent des « expositions internationales pénitentiaires, où l'on voit des instruments de torture, des chaînes, des modèles de prisons cellulaires [2] »

Le chrétien, selon Tolstoï, refusera de prendre part au service militaire. Jésus a dit : « *Tu ne tueras point* »; Jésus a dit : « *Tu aimeras même tes ennemis* », et ces maximes ne défendent pas seulement ce qu'on appelle d'ordinaire le meurtre, mais encore ces meurtres organisés qu'on appelle des guerres. C'est à tort qu'on essaie, au moyen d'arguties, d'établir une distinction entre l'assassinat commis par un bandit au coin d'un bois et ces assassinats commis sur le champ de bataille, qui valent aux soldats la récompense de la gloire humaine. Les paroles de Jésus relatives à l'interdiction de tuer sont formelles et ne peuvent être interprétées de manières diverses; elles nous enjoignent catégoriquement de ne faire aucune différence entre nos compatriotes et les peuples étrangers. « L'esprit chrétien et le patriotisme », d'après Tolstoï, s'excluent mutuellement. Seuls donc, à ce point de vue, sont logiques, ces sectaires du Caucase, les Doukhobors qui, malgré les persécutions, affirment leur foi chrétienne en refusant de porter les armes, car « on ne saurait être à la fois chrétien et gladiateur ».

Le chrétien refusera de reconnaître la propriété individuelle, parce qu'il résulte de l'enseignement du Christ « que chaque homme a droit aux fruits de la terre, comme il a droit à l'air et au soleil, et que quiconque ne travaille pas la

1. *Ma Religion*, p. 30.

2. *Le Salut est en vous*, p. 349.

terre n'a pas le droit de croire que la terre lui appartient et de défendre aux autres de la cultiver[1] ». Les gouvernements tiennent à la propriété individuelle parce que « sur cette propriété est fondée leur existence » : le chrétien renonce à toute possession privée et, quand il donne, ne croit pas faire la charité, mais restituer.

L'hostilité que Tolstoï croit pouvoir constater entre le christianisme et l'État ne se traduira pas de la part du chrétien par des actes de violence, et, tout en reconnaissant que « par rapport aux actes que les rois se permettent, le meurtre d'un roi n'est pas un acte d'une cruauté particulièrement révoltante[2] », Tolstoï réprouve énergiquement les attentats anarchistes. L'attitude du chrétien dans l'État sera : l'abstention.

II. — Si les circonstances empêchent le chrétien de manifester ouvertement son indépendance, il devra néanmoins réserver son adhésion morale. En certains cas, il est difficile de refuser l'obéissance aux pouvoirs établis. « Si tu le fais, ce sera un acte héroïque. Pourtant il est possible que tu n'en aies pas la force : tu as des relations, une famille, tu es sous une influence si puissante que tu ne saurais t'en affranchir ; mais tu peux toujours ne pas mentir à toi-même et aux autres : tu n'es libre que d'une seule chose, discerner et professer la vérité[3]. »

En somme, l'effort principal du chrétien doit tendre au perfectionnement intérieur. « Toute la doctrine consiste dans la recherche de la vérité, dans la réalisation de plus en plus grande de la vérité et le désir de s'en rapprocher de plus en plus dans la vie pratique[4]. »

Non, sans doute, que, soucieux de sa seule amélioration morale, le chrétien puisse, comme les adeptes de certaines sectes mystiques, ne s'intéresser qu'à son salut personnel, — car il n'y a pas, à proprement parler, de salut personnel, mais c'est au bien de toute l'humanité que doit travailler le

1. *Où est l'Issue* (*Les Rayons de l'Aube*), p. 400.

2. *A propos de l'assassinat du roi Humbert* (*les Rayons*), p. 244.

3. *Le Salut est en vous*, p. 370.

4. *Ibid.*, p. 56.

chrétien. « L'essence de la religion est dans la faculté qu'ont les hommes de prophétiser et d'indiquer à l'humanité sa vraie voie, dans une direction autre que celle suivie anciennement et pour une tout autre action de l'humanité dans l'avenir[1]. » Tout chrétien est un apôtre. Il se dit comme Tolstoï : « Je crois que, si même cette doctrine n'était pratiquée par personne, si même j'étais seul, il ne me resterait pas d'autre parti à prendre, pour me sauver d'une perdition inévitable, que de la pratiquer[2]. » Mais le règne de Dieu sur terre ne s'établira que le jour où la vérité chrétienne, universellement acceptée, aura préparé tous les cœurs à l'unanime amour. Et tout chrétien doit travailler au définitif établissement du royaume de Dieu sur la terre. Cela ne se fera pas par des révolutions brusques, mais petit à petit, par la conviction des âmes individuelles. Quand sera-ce ? Le Christ dit que nous ne pouvons pas le savoir. Mais « cette heure ne dépend de personne autre que des hommes eux-mêmes[3] ».

Il ne s'agit de rien moins que de transformer l'opinion publique. Quant à cela, l'influence du chrétien peut être active et diverse. Ses protestations et son exemple ont une force immense de persuasion. « Si quelques fous labourent, cousent des bottes, etc., au lieu de fumer des cigarettes et de jouer aux cartes, qu'en résultera-t-il ? Ces fous démontreront par l'exemple la valeur du travail[4]. » On a tort de dire : que fera un seul homme dans la foule discordante ? Parce que les Doukhobors n'ont réussi qu'à se faire déporter, on prétend qu'ils ont, en pure perte, gaspillé leur héroïsme. Tolstoï pense, au contraire, que leur protestation agit profondément : « Ce que vous avez fait, écrit-il aux Doukhobors émigrés au Canada, a beaucoup contribué à détruire le mal et à confirmer les hommes dans la connaissance de la vérité[5]. » Parce que fréquemment, en Russie, des groupes de paysans s'en vont organiser, dans des régions inhabitées,

1. *Le Salut*, p. 185.

2. *Ma Religion*, p. 247.

3. *Le Salut*, p. 288.

4. « Sur le travail et le luxe » dans *Ce qu'il faut faire* (trad. Tseytline et Jaubert), p. 256.

5. *Lettre aux Doukhobors* dans *les Rayons de l'Aube*, p. 96.

des sociétés de chrétiens, ce serait une erreur de croire qu'ils disparaissent tout simplement ; mais, en même temps qu'ils nient la propriété individuelle, ils prouvent en fait la possibilité du communisme[1].

C'est grâce à de semblables actes particuliers que l'idée chrétienne se propage. « De même que l'incendie, allumé dans la steppe ou dans la forêt, ne s'éteint pas avant d'avoir consumé toutes les matières sèches, mortes et partant combustibles, de même la vérité, quand une fois elle s'est exprimée, poursuit son œuvre jusqu'à ce qu'elle anéantisse tout ce qu'elle doit anéantir[2]. »

Il faut aussi considérer comme très efficace l'apostolat quotidien auquel peut se livrer, sans violence, le chrétien dans les plus simples circonstances de la vie. Et Tolstoï semble avoir du goût pour ce genre d'enseignement. A la campagne, il se plaît à causer avec les paysans. Dans une de ses œuvres les plus sincères et les plus émouvantes, *Que faire?* nous le voyons souvent entrer en conversation avec les mendiants de Moscou ; il interroge les agents de police pour savoir « s'il est vrai qu'on défende aux gens de demander l'aumône au nom du Christ ». Un jour, il aperçut, à Moscou, près de la porte Borovitchski, un vieux mendiant qui s'enfuyait devant un jeune grenadier « à la face colorée, à l'air martial, vêtu du pardessus réglementaire en peau de mouton, fourni par l'État ». Le grenadier vociférait contre le gueux. Tolstoï s'approche alors et demande au soldat s'il sait lire. « Oui, et quoi? — As-tu lu l'Évangile? — Oui. — Te souviens-tu de ces paroles : *Et qui nourrira l'affamé?...* Je lui citai le passage. Je voyais qu'il était troublé. Il paraissait vexé de sentir que, pour avoir chassé les passants d'un endroit où il était interdit de s'arrêter, il se trouvait inopinément en faute. » Peu s'en fallut que Tolstoï eût fait une conversion à la doctrine chrétienne. Il est vrai qu'au bout de quelques instants le grenadier se reprit et, triomphant, rétorqua à son interlocuteur : « Et toi, as-tu lu le règlement militaire? » A quoi Tolstoï n'eut rien à répondre[3].

1. *Le Salut*, p. 245.
2. *Les Temps sont proches* (trad. Boyer et Salomon), p. 22.
3. *Ma Religion*, p. 23.

Du reste, un apostolat de ce genre est difficile en Russie, sous la surveillance d'un gouvernement sévère; il est probable, en outre, que l'excommunication confirmera le peuple naïf dans cette opinion, déjà répandue, que Tolstoï est l'Antéchrist.

C'est plutôt par ses livres que Tolstoï espère agir. Aussi a-t-il, comme on dit, renoncé à la « littérature ». Il réprouve ses ouvrages d'autrefois, vains et qu'il n'écrivait que par amour de la gloire. Son grand roman de *Résurrection*, qui remonte, pour le début, à sa période littéraire, mais qu'il n'a terminé que récemment, il l'a tout à fait orienté dans le sens de ses convictions nouvelles, et l'on pourrait y trouver l'illustration de ses principales idées religieuses. *Marchez pendant que vous avez la lumière* plaide en faveur du communisme chrétien. La *Sonate à Kreutzer* expose les théories chrétiennes relatives au mariage. Mais c'est à de petits contes populaires, d'un arrangement très simple, que Tolstoï voulut aussi consacrer son talent. Ces récits, destinés à répandre les principales vérités chrétiennes, sont charmants. *Là où est l'amour, là est Dieu*, est l'histoire du pauvre savetier Martin Avdéitch. Cet homme très humble et très bon lut un soir l'Évangile, et fut frappé des versets dans lesquels est formulée la loi de miséricorde et de charité. Voilà qu'il s'endort, en rêve, il entend une voix, celle du Christ, lui dire : « Hé ! Martin, regarde demain dans la rue, je viendrai te voir. » Le lendemain, Martin regarde dans la rue. Mais il ne voit passer que des hommes ordinaires : des misérables qu'il accueille, auxquels il dit de bonnes paroles et donne une part du peu qu'il a ; c'est un vieux soldat, puis une femme avec un enfant. A un petit maraudeur, il enseigne que le vol est mauvais; il ne le gronde pas : il le sauve d'une punition... Et, le soir, la même voix qui lui avait naguère parlé, l'appelle encore. Il se retourne et voit les visages de ceux qu'il avait assistés. Martin se sent la joie au cœur ; il lit dans l'Évangile : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez accueilli.* Il lit encore : *Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* Et Martin comprit que son rêve ne l'avait point trompé, que le Seigneur l'avait visité et que c'était lui qu'il avait reçu.

Et voici l'histoire d'Ivan l'Imbécile. Ivan l'Imbécile est le fils d'un riche moujik. Il a deux frères : Sémen le Guerrier, qui ne songe qu'à tuer des gens, et Tarass le Ventru qui ne songe qu'à s'enrichir. Ivan s'occupe, au village, des travaux de la terre. Tout ce qu'il amasse, ses frères le lui prennent, et il les laisse faire avec joie. Il est charitable envers tous ; il guérit une mendiante, il guérit aussi la fille du tsar. Le tsar la lui donne en mariage, et Ivan l'Imbécile monte sur le trône. Dans le royaume d'Ivan l'Imbécile, tout le monde est imbécile. Une armée vient attaquer le peuple d'Ivan, qui ne se défend même pas. Alors, les ennemis se dégoûtent de massacrer ces gens doux, qui vivent paisiblement, travaillent et invitent les soldats à venir demeurer avec eux. La dangereuse armée se disperse... Un monsieur bien mis vient au pays d'Ivan et démontre au peuple qu'il vit dans une trop grande simplicité. Il lui donne de l'or, il veut lui enseigner le luxe ; mais les imbéciles distribuent tout cet or ou le jettent : ils travaillent pour rien, ne comprennent ni vente ni achat. Le monsieur bien mis essaie alors de leur apprendre à travailler de la tête. Il monte sur une tour et prêche. Les imbéciles ne comprennent pas : ils attendent toujours que commence enfin, sous leurs yeux, « le travail sans mains ». Enfin, le monsieur bien mis dégringole, se cogne la tête, et les imbéciles concluent que ce travail-là est vraiment trop difficile : on risque d'y attraper des bosses. Depuis lors, on est tranquille chez Ivan : il accueille tout le monde, mais il n'invite à sa table que ceux qui ont les mains calleuses ; à ceux qui ont des mains d'oisifs il donne seulement les restes...



L'activité religieuse de Tolstoï n'est pas considérée par tous, même dans l'Église russe, comme néfaste. Et, récemment, un prédicateur très en vue, le Père Grigori Pétrov, répondit en ces termes, d'une louable modération, à des attaques violentes dirigées contre le réprouvé : « J'appartiens au clergé, ce qui, suivant Tolstoï, mérite peut-être le blâme. Il ne m'importe pas d'apprécier la conduite de Tolstoï envers l'Église, mais de savoir l'attitude qui convient à l'Église en cette circons-

tance... On a voulu représenter l'enseignement de Tolstoï comme un nihilisme bouddhique ou comme un darwinisme germano-romain. Tolstoï, au contraire, est purement russe. Sa figure rappelle les héros paysans de la Grande-Russie, qui forgèrent l'Empire; c'est de même que Tolstoï veut forger le royaume de Dieu sur terre... Les laïcs ne font pas partie de mon troupeau. Ils n'entendront pas la voix d'un clerc. Et c'est ici qu'apparaît le comte Tolstoï. Il vous conduit à l'Évangile, qui est son livre de toutes les heures. Ce rôle est d'une immense importance. Virgile guida le Dante, mais il ne l'introduisit pas au paradis. Tolstoï vous mène à travers le purgatoire de l'existence vers les portes du paradis, vers l'Évangile. Et pour cela, il lui faut dire un grand merci... »

Cette libre opinion est celle, paraît-il, de quelques membres du clergé qui n'approuvent pas la violence du décret synodal. C'est probablement afin de persuader ces récalcitrants que le métropolite Antoine a publié sa réponse à la comtesse Tolstoï. La comtesse reprochait à l'excommunication de contredire cette loi d'amour qui est « le plus haut commandement du Christ ». Le métropolite réplique donc que ce n'est point le Synode qui fut cruel en annonçant la rupture de Tolstoï avec l'Église, mais Tolstoï en reniant la foi de l'Église, et que l'intention du Synode, toute charitable, était de ramener, par cet avertissement, Tolstoï à la foi orthodoxe. L'acte du Synode fut « un acte d'amour »

La lettre du métropolite Antoine n'a pas convaincu tout le monde. Les témoignages de sympathie et d'admiration arrivent par milliers, de Russie et d'ailleurs, à l'excommunié. Son gendre, M. Diderix, dans une lettre véhémente au procureur Pobédonostsev, vient de déclarer qu'il se sépare, lui aussi, de l'Église orthodoxe. On annonce (mais il est vrai que cette nouvelle aurait besoin d'être confirmée) que le séminaire de Riazan a été fermé ces jours-ci, à la suite d'une protestation contre le mandement du Synode, et que les séminaristes d'Irkoutsk se sont mis en grève, avec l'appui de la population, pour témoigner de sentiments analogues.

Au milieu de toute cette agitation, Tolstoï, suivant ses principes et son caractère, semble rester parfaitement calme.

Dans la lettre récente qu'il adressait « au tsar et à ses conseillers », on ne peut apercevoir aucune trace de préoccupation personnelle. Il demande qu'on supprime toutes les entraves à la liberté religieuse, qu'on abroge les lois qui punissent comme un crime le refus d'appartenir à l'Église reconnue par le gouvernement. Mais c'est au nom du bien public qu'il parle : il ne réclame pas pour lui-même.

Dernièrement, en passant dans les rues de Moscou, Tolstoï rencontra une bande d'étudiants révoltés. Ceux-ci lui firent une enthousiaste ovation. Il prit la parole, il exhorta ces jeunes gens à la patience et leur prédit des jours meilleurs.

La popularité croissante de Tolstoï contrarie le gouvernement : l'excommunication n'est-elle pas destinée à isoler des autres hommes celui qu'elle frappe? Tolstoï reçut l'ordre de se retirer dans sa propriété de Iasnaïa Poliana ; il y est surveillé par la police ainsi que ses proches. On parle aussi d'un décret de bannissement dirigé contre lui.

Telles sont aujourd'hui les tribulations de ce vieillard de soixante treize ans, qui a consacré tout l'effort de son génie à chercher le sens véritable de la doctrine de Jésus, à en démontrer l'excellence, à préparer ce qu'il considère comme la réalisation complète du royaume de Dieu sur la terre : l'établissement définitif du bien.

IVAN STRANNIK

MOLIÈRE ET LA FARCE

Nous sommes si accoutumés à parler de Molière avec dévotion, nous écoutons si respectueusement ses plus folles facéties comme choses profondes et riches d'un sens grave, que lorsqu'un de ses contemporains nous dit de lui comme Somaize qu'il est « le premier farceur de France », ou comme Montfleury qu'il est le successeur de Scaramouche[1], ces éloges insuffisants nous font l'effet d'être des injures. Nous nous indignons, et nous haussons les épaules de pitié, quand nous lisons dans quelques obscurs libelles que notre grand Molière a étudié des rôles chez l'Orviétan et brigué une place sur ses tréteaux, ou qu'il tirait ses pièces de manuscrits achetés à Prosper, bouffon de l'opérateur Braquette, ou bien à la veuve de Guillot-Gorju[2].

Nous ne voulons voir dans tous ces propos que malveillance pure et jalousie enragée. La critique, il est vrai, a vite écarté ces fables d'achats de manuscrits, moyen facile de nier le talent d'un auteur dont on ne peut pas nier le succès ; et

1. Somaize, préface des *Véritables Précieuses*. — Montfleury, *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*.

2. Le Boulanger de Chalussay, *Élomire hypocondre*. — *Descente de l'âme de Molière dans les Champs Élysées*, Lyon, 1674. — Somaize, préface des *Véritables Précieuses*.

il serait imprudent d'accepter le conte des rapports de Molière et de l'Orviétan comme vérité historique.

Mais, dans toute légende, il y a autre chose que les faits. Et si tout était mensonge dans les inventions de la méchanceté, elle serait trop bête pour être dangereuse. Molière est un farceur, auteur de farces, singe dans son jeu, plagiaire dans ses pièces? Les insinuations malignes enveloppées dans ces dires ne prendraient pas, si le public ne sentait, en effet, une ressemblance, une affinité entre le caractère de Molière et le caractère de la farce ; et ce rapport sensible est le fondement sur lequel ont pu se bâtir la diffamation et la calomnie.

Et nous, quand nous avons bien méprisé les Somaize et les *Elomire hypocondre*, et tous les misérables écrits où traînent ces ragots, nous-mêmes, que faisons-nous? Quelle glace, les mardis, à la Comédie-Française, quand se distribuent sur les visages, les dos et autres parties des Sganarelle et des Géronte, les claques, les bastonnades et les coups de pied, quand les seringues impérieuses poursuivent un fantoche ahuri, quand se débitent des énormités grotesques décorées de locutions grasses qui semblent « ramassées dans les ruisseaux des Halles »! Quelles mines froides, et quelles moues de dédain, et qu'il faudrait peu pousser notre beau monde pour lui faire dire : « Décidément, ce Molière est bon pour la foire! »

Nos critiques s'évertuent à séparer ces éléments grossiers et bas des parties délicates et relevées. Ils fabriquent des compartiments et des définitions, — comédie de caractère, comédie de mœurs, farce, — pour isoler les chefs-d'œuvre forts de pensée, et pour empêcher les bouffonneries triviales de salir « par la communication de leur image » la noble et pure idée du génie comique que forment en nos esprits le *Misanthrope* et le *Tartuffe*. Ils nous expliquent que bastonnades et facéties et lazzi sont une bordure qui se détache aisément : que Molière est descendu là pour attirer la foule, pour faire vivre sa troupe, et pour se donner les moyens d'écrire et de jouer les œuvres hautes qui ne font pas recette. Il ne tiendrait qu'à nous de croire que c'est malgré lui, en se contraignant, qu'il a composé toutes ces petites pièces et ces scènes, triviales et basses autant qu'on voudra, mais d'une verve si libre, si spontanée, si naturellement jaillissante.

Nous qui nous croyons si affranchis en notre goût, avons-nous fait beaucoup de chemin depuis que Boileau écrivait :

> C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
> Peut-être de son art eût remporté le prix,
> Si moins ami du peuple en ses doctes peintures
> Il n'eût pas fait souvent grimacer ses figures,
> Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
> Et sans honte à Térence allié Tabarin.
> Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
> Je ne reconnais pas l'auteur du *Misanthrope*.

En vérité, l'ami du poète voyait moins clair que ses ennemis. Molière ne serait pas Molière, s'il n'avait été « un bon farceur ».

Je ne veux point passer en revue tous les effets de farce qui sont épars dans les comédies de Molière, ni persuader les gens d'y prendre du plaisir et de s'en pâmer : on ne rit pas quand on veut, et on ne se pâme pas par raison démonstrative. Je ne veux pas non plus m'arrêter à rechercher s'il est facile de séparer la farce de la haute comédie dans Molière, et si l'Avare, se prenant le bras pour s'arrêter lui-même, ou contrefaisant le mort, ou soufflant obstinément une chandelle obstinément rallumée par maître Jacques ; si, je ne dis pas Bélise dans les *Femmes savantes*, mais Philaminte, rôle tenu par un homme, par ce même Hubert qui faisait madame Jourdain : si, même dans ce noble et pur *Misanthrope*, le flandrin de vicomte qui crache dans un puits pour faire des ronds, et le valet ahuri qui cherche une lettre dans toutes ses poches ; si, dans ce grave et tragique *Tartuffe*, le mari sous la table pendant que l'hypocrite cajole la femme, — si tout cela n'est pas effets, mots et moyens de farce. Il n'est guère permis de le nier, la farce s'est insinuée partout chez Molière, et l'analyse en découvre des traces jusque dans les œuvres où il est le plus absurde d'en supposer *a priori*.

Je ne fais pas cette constatation pour dégrader le génie de Molière, mais pour l'expliquer. L'inconvénient du dégoût de nos gens du monde et des distinctions de nos critiques, c'est de couper les liens qui attachent la comédie de Molière à la réalité, et de la suspendre comme dans le vide, séparée de

ses antécédents historiques et privée du support de ce sol populaire où elle plonge par la racine.

Elle est bien riche et complexe, cette comédie : Molière a été un grand profiteur, comme tous les grands génies, puisqu'enfin même en littérature rien ne se crée de rien. Il a exploité indifféremment les comédies latine, française, italienne, espagnole, la farce italienne et française, les nouvelles italiennes et françaises : que sais-je encore? tout ce qui existait de littérature facétieuse, satirique et morale, sous forme dramatique ou autre. Mais les matériaux qu'il puisait partout se coulaient dans une forme, s'assimilaient à une inspiration : d'où viennent cette forme et cette inspiration? Elles ne peuvent venir que de deux sources, de deux exemplaires du drame comique qui existaient alors : la comédie littéraire, dont le type dérivé de la comédie latine a été constitué par les Italiens de la Renaissance, et la comédie populaire, autrement dit la farce.

Or, entre les deux, l'hésitation n'est pas possible. L'origine de la comédie de Molière, de toute cette comédie, jusqu'en ses plus hautes manifestations qui sont la comédie de mœurs et la comédie de caractère, doit être cherchée dans la farce. C'est de là que Molière est parti, et qu'il est sorti : tout ce que son génie supérieur a inventé d'expressions originales de la vie, tout ce que son robuste et libre esprit a fait entrer de pensées sérieuses ou profondes dans les images plaisantes de nos ridicules, s'est greffé sur le tronc de la farce. Et c'est par une culture, par une transformation — prodigieuse, je le veux bien — de la farce, que Molière a trouvé ses chefs-d'œuvre les plus purgés en apparence du comique de farce.

I

Représentons-nous l'éducation dramatique que Molière a pu recevoir de ce Paris de Louis XIII où il est né, où son enfance s'écoula. Les historiens de la littérature ne voient guère que la comédie littéraire, celle des beaux esprits, des ruelles et de l'académie, celle qui s'offre encore à notre lecture. A peine mentionnent-ils la farce, dont quelques échantillons

seulement, rares et grossiers, ont été conservés. Mais, dans la première moitié du XVIIe siècle, la farce fait les délices du peuple et des bourgeois. Elle est partout : elle est au Pont-Neuf, sur les tréteaux des opérateurs, avec Tabarin, avec ce Descombes qui s'appelait « le baron de Grattelard », et avec leurs successeurs ; elle est à la Foire Saint-Germain ; elle est à l'Hôtel de Bourgogne ; elle se joue après la grande pièce, tragédie, tragi-comédie ou comédie, et c'est elle qui assure la recette, qui attire au théâtre les marchands de la rue Saint-Denis, les clercs, les écoliers et les laquais[1]. C'est elle qui illustre les comédiens ; jusque vers 1630, jusqu'à Bellerose et Mondory, comme l'a fait observer M. Rigal[2], il n'y a pas un acteur sur le talent duquel nous ayons un renseignement précis, si ce n'est pour la farce.

Les farces qui se jouaient à Paris au temps de Louis XIII n'appartenaient plus au genre français, si florissant au XVe et au XVIe siècle. Ces petites pièces composées de quelques scènes, sans action, ou avec une action toute rudimentaire, écrites en vers de huit syllabes, n'avaient pas disparu. On en connaît un certain nombre qui ont été imprimées à Paris, à Lyon, à Troyes, entre 1610 et 1635[3], et qui assurément n'ont été imprimées que parce qu'elles se jouaient. La vie du genre se prolongeait en province ; et La Fontaine, en 1659, écrivait et jouait avec des amis une véritable farce : circonstances de la composition et de la représentation, sujet, esprit, étendue, vers de huit syllabes, tout nous oblige à en reconnaître une dans ces *Rieurs de Beau Richard* qu'on appelle un *ballet*.

Mais, à Paris, la farce française avait été supplantée par la farce italienne. On sait le succès qu'avait eu dès le temps de Charles IX la *commedia dell'arte* : le dialogue y était dirigé par le canevas d'une intrigue souple et un peu lâche, et par la fixité des types comiques ou des *masques*[4], Pantalon,

1. « Si la comédie n'était assaisonnée de cet accessoire (la farce), ce serait une viande sans sauce, et un Gros-Guillaume sans farine. » (Guillot Gorju, *Apologie*, 1634.)

2. *Alexandre Hardy et le théâtre français*, p. 133.

3. Le recueil de N. Rousset, Paris, 1612 ; le recueil dit de Copenhague, Lyon, 1619 ; diverses farces chez Oudot, à Troyes, 1624, 1628, 1632.

4. Pour la commodité de l'exposition, j'appellerai *masques* ces types fixes de la *commedia dell'arte*, et ceux qui en France seront constitués sur le même modèle.

le Docteur, le Capitan, Brighella, Arlequin, etc., dont les acteurs portaient l'humeur, les saillies et les postures dans toutes les pièces, à travers toutes les situations. Fréquemment, depuis le succès de *Gelosi*, sous Henri III, Henri IV et Louis XIII[1], les comédiens italiens étaient revenus, toujours goûtés pour leur vivacité plaisante et leur jeu, pour l'originalité expressive de leurs *masques*, qui d'une troupe à l'autre, d'un acteur à l'autre, s'enrichissaient de nouveaux traits. Les valets surtout se multipliaient en types divers et charmants : à Brighelle, à Arlequin, s'ajoutaient ou succédaient Scapin, Trivelin, et enfin l'illustre Scaramouche. Chaque acteur avait, en quelque sorte, tant qu'il vivait, la propriété du *masque* qu'il avait modifié ou créé.

Sur ce modèle très goûté s'organisèrent les farceurs français. Cela est visible déjà chez les opérateurs qui occupent le Pont-Neuf vers 1620. Si l'unique farce de Descombes qui nous a été conservée, *les Bossus*[2], provient pour le fond d'un vieux fabliau français, la prose, selon l'usage italien, a remplacé dans le dialogue le vers de *Patelin* et de la *Cornette*. Dans les quatre farces tabariniques que nous avons[3], nous trouvons aussi la prose et des canevas d'intrigue italienne : amoureux qui en veulent à la femme ou à la fille du voisin, ruses ou méprises servant ou traversant ces desseins, lettres remises par maladresse aux maris, travestissements, sans parler du fameux sac où par persuasion entre le personnage, vieillard ou capitan, voué par son emploi à la bastonnade. Ces canevas mettent en action des *masques*, le vieux Piphagne et le vieux Lucas, mariés tous les deux et tous les deux libertins, le capitaine Rodomont, une Isabelle, jeune femme ou fille malicieuse, Tabarin enfin, valet rusé, avec sa femme Francisquine[4]. Antoine Girard, frère du charlatan

Le mot *masque* sera écrit en italiques partout où il aura ce sens : là où il ne sera pas imprimé en italiques, il s'appliquera, suivant le sens ordinaire, à l'habitude qu'eurent beaucoup d'acteurs de jouer masqués.

1. Voyez le curieux et excellent livre de Baschet, *les Comédiens italiens à la cour de France*.

2. Dans les *Œuvres complètes de Tabarin*, éd. P. Jannet, 1858, au tome II.

3. T. I, p. 219 et t. II, p. 137, des *Œuvres complètes de Tabarin*.

4. Il y a une farce où Francisquine est femme de Lucas. Francisquine est la « commère », très peuple, et gaillarde, honnête pourtant.

Mondor, a relevé et marqué de son originalité le type italien de Tabarin, qu'on trouve au siècle précédent[1]. Le ménage Tabarin et Francisquine n'est qu'un ménage de théâtre : la farce les marie. En réalité, Antoine Girard a épousé à Rome Vittoria Bianca, et sous le *masque* de Francisquine joue une certaine Anne Begot.

A l'Hôtel de Bourgogne, vers 1630 ou 1632, un spectacle semblable s'offre. Nous y trouvons la farce en prose et des ébauches d'intrigue : le valet chargé de garder la fille de son maître, et lui passant les messages de l'amoureux, dont il subtilise d'ailleurs les cadeaux, ou bien le valet aidant son maître l'amoureux à entreprendre contre la femme du vieux bourgeois[2]. Ces données, qui font du valet le conducteur de l'action, trahissent leur origine italienne.

Mais ce qui nous apparaît le plus clairement, c'est que la troupe, pour la farce, est constituée à la façon italienne : chaque acteur a son *masque*, son type fixe, qu'il exprime sous un nom invariable chaque fois qu'il joue. Et voilà pourquoi les acteurs, à l'Hôtel de Bourgogne, ont trois noms, un nom réel, un nom de théâtre et un nom de farce : Robert Guérin, dit la Fleur, dit *Gros-Guillaume*; Henri Le Grand, dit Belleville, dit *Turlupin*; Hugues Guéru, dit Fléchelles, dit *Gaultier-Garguille*... Ce dernier nom, le nom de farce, est un *masque*. C'est le nom que les acteurs portent dans leurs rôles, le nom qui désigne un type.

Il y a deux valets : Gros-Guillaume, « enfariné comme un meunier », toque rouge, blouse blanche et pantalon rouge à larges bandes, ventre énorme cerclé de fer et mis en valeur par deux ceintures qui l'enserrent en haut et en bas par-dessus la blouse : c'est le valet ivrogne et bonasse ; il a une « naïveté visible », un « inexprimable galimatias », et une « figure si plaisante » ! A côté de lui, Turlupin, masqué, dans le costume à peu près de Brighella, valet malin, fourbe et diseur de bons mots.

1. Rigal, *Esquisse d'une Histoire des Théâtres à Paris (1548 à 1635)*, p. 96. — Baschet, *ouvr. cité*, p. 13.

2. Farce imprimée par les frères Parfait, t. IV, p. 254. — Le caractère italien y résulte clairement de ce fait que le vieillard *Parisien* est un marchand qui fait le commerce avec les grandes Indes et va s'embarquer sur un de ses vaisseaux : on reconnait le Pantalon vénitien.

Voici les vieillards, maris ou pères, et amoureux ridicules : Gaultier-Garguille, grand et maigre vieillard, masqué, avec des cheveux de neige, de grandes lunettes rondes, pourpoint noir à manches rouges, calotte, chausses et souliers noirs, écritoire[1] et gibecière à la ceinture, le bâton à la main. C'est le docteur italien, francisé en avocat. Il est jaloux, cupide et volontiers paillard. Il eut pour successeur Guillot-Gorju, qu'on appela d'une troupe de campagne. Ce *masque* était la création d'un acteur, qui, ayant étudié la médecine, enrichit son emploi d'une imitation fort goûtée du jargon et des ridicules des médecins : il s'était fait une spécialité de leur charge. Boniface, autre vieillard, était un marchand, parfois le Docteur ou le Pédant. Dame Perrine (un homme certainement) faisait la femme de Gaultier-Garguille, qui se disputait avec lui, et était cajolée par Horace (*masque* de Bellerose), qu'assistait Turlupin.

Le terrible capitaine Fracasse, — mêlant les rodomontades de l'Espagnol de Naples, en souvenir de son pays d'origine, aux hâbleries du Gascon, qui était le modèle vivant pour la France, — Alison, — *masque* de vieille, nourrice ou commère, sous lequel jouait un homme, — Florentine, l'amoureuse, complétaient la troupe. On y entrevoit pourtant aussi vers le même temps d'autres types, maintenus par des farceurs moins illustres, un docteur Fabrice, une dame Gigogne, un Gringalet, — *masque*, semble-t-il, plusieurs fois repris dans la première moitié du siècle par divers acteurs, — un Goguelu, type d'écornifleur, qu'une estampe nous représente allant en pique-nique, portant à la main son plat, et derrière son dos, dans une hotte, toute sa famille, femme, enfants, chien et chat, qui dévoreront bien plus qu'il n'a contribué : on nous dit qu'il prétendit remplacer Gros-Guillaume[2].

Telle que nous l'apercevons, cette troupe de l'Hôtel de Bourgogne est la contrefaçon des troupes italiennes. Cepen-

1. Dans *le Testament* qu'un auteur facétieux lui fait écrire. Gaultier-Garguille lègue sa dague avec sa gibecière : il est impossible, sur le dessin de Guillaumot, de voir dans cette « dague » autre chose qu'un étui d'écrivain.

2. Sur tous ces farceurs, voir *le Testament de Gaultier-Garguille* (dans les *Chansons de G. G.* éd. Fournier); Tallemant, *Historiettes*, *Mondory*; Rigal, *Alexandre Hardy*, pp. 122 à 133 ; Guillaumot, *Costumes de la Comédie-Française*.

dant la tradition française n'a pas entièrement disparu ; elle se mêle à l'inspiration étrangère. A côté des acteurs masqués, mode italienne, nous trouvons des *farinés* ou *barbouillés*, tradition française : Turlupin a le masque, mais Gros-Guillaume la farine[1]. A côté des canevas italiens, nous entrevoyons de simples dialogues plaisants, sans une ombre d'intrigue, comme ces farces à deux personnages que jouaient Turlupin et Gros-Guillaume, — Turlupin, le mari, se disputant avec Gros-Guillaume, sa femme : — rien ne saurait être davantage, malgré la prose et l'improvisation, dans la tradition française.

Mondory, qui établit à Paris une troupe rivale, dédaignait la farce et n'y jouait pas : il voulait vouer son talent et son théâtre aux pièces littéraires et régulières, où les honnêtes gens et les dames pouvaient se plaire. Il fut pourtant, pour vivre, obligé d'installer la farce chez lui ; nous connaissons plusieurs *figures* de la farce du Marais : Tibaut Garray « avec son masque à visage bouffi et de taille de Pygmée », — qui essaie de rivaliser avec Gaultier-Garguille, — le valet Filipin, mais surtout le Capitan Matamore, création de Bellemore, — qui éclipsa le Capitaine Fracasse de la troupe rivale, — et Jodelet, « fariné naïf », long, maigre, et parlant du nez : — pendant cinquante ans, Julien de l'Espy porta sur diverses scènes, sans lasser le public, ce *masque* de valet poltron, niais et insolent.

Voilà ce qu'à l'âge de dix ou douze ans, le petit Poquelin pouvait voir, si, comme le veut la tradition, son grand-père le menait à la comédie.

Telle était la vogue de cette farce, et surtout des *masques* qui s'y produisaient, que les écrivains plus d'une fois introduisirent dans leurs pièces les farceurs les plus applaudis, en leur gardant leur nom et leur type. Du Ryer montrait Gros-Guillaume dans ses *Vendanges de Surène* ; Alison était le personnage principal d'une comédie en cinq actes ; Corneille et d'autres mettaient en beau style les fanfaronnades du Capitan

1. Clément Marot, *Épitaphe de Jean de Serres, excellent joueur de farces* :

> ... Quand il entrait en salle,
> Avec une chemise sale,
> Le front, la joue et la narine
> Toute couverte de farine...

Matamore, et le *masque* de Jodelet donnait son nom à plusieurs comédies de Scarron et de ses contemporains.

Cependant la farce, au milieu du siècle, tendait à disparaître[1]. La comédie littéraire l'absorbait et l'étouffait. Il est probable qu'elle fut à la longue victime de la présence des honnêtes gens et des dames. Madame de Rambouillet, nous dit Tallemant qui l'en blâme, ne pouvait entendre un gros mot ; et la farce mettait à une rude épreuve les oreilles précieuses. Corneille, Rotrou, et quelques écrivains polis installèrent, au lieu de la farce, une comédie spirituelle et décente, qui, même dans les audaces de Scarron, ne révoltait pas la délicatesse du beau monde.

II

Presque abolie à Paris et maintenue par le seul Jodelet qui jouait au Marais, la farce subsistait en province, dans les troupes de campagne, et surtout dans la troupe des Béjart et de Molière. Lorsqu'ils arrivent à Paris en 1658, ils rappellent tout à fait les farceurs qui jouaient vingt-cinq ans auparavant à l'Hôtel de Bourgogne. Chaque acteur de la troupe a son *masque*, nom et caractère fixes, pour la farce : pour vieillards, le Docteur et Gorgibus ; pour valets, d'abord Gros-René ou le Barbouillé, c'est-à-dire le « fariné » : — avec sa farine, sa grosse bedaine, sa naïveté (car il est « homme fort rond de toutes les manières »), avec son ivrognerie, il ressuscite Gros-Guillaume ; il a en propre le galimatias philosophique, le burlesque étalage de doctrine ; — outre Gros-René, Mascarille et Sganarelle, deux *masques* que se compose et qu'essaie successivement le chef de la troupe.

Lorsque ces comédiens paraissent au Louvre devant le roi, le 24 octobre 1658, après avoir joué *Nicomède*, Molière demande à Sa Majesté la permission de jouer « un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis de la réputation et dont il régalait les provinces[2] » ; et il donne le *Docteur*

1. Scarron, *Roman comique* ; Tallemant, *Historiettes, Mondory*.

2. La Grange, préface de l'édition de 1682.

amoureux. C'est une *farce*, mais, la farce n'étant plus à la mode, Molière n'ose se servir du mot, et emploie le terme plus relevé de *divertissement.* « Comme il y avait longtemps qu'on ne parlait plus de ces petites comédies, l'invention en parut nouvelle[1]. »

Ainsi, comme auteur et comme acteur, c'est par la farce que Molière se révèle à Louis XIV et au public parisien. Entre l'Hôtel et le Marais, l'originalité de sa troupe est dans la résurrection de ce genre. Il reprend la tradition de Gros-Guillaume, de Gaultier-Garguille et de Turlupin : n'est-ce pas là le grain de vérité qu'enfermait l'absurde accusation d'avoir acheté les manuscrits de Guillot-Gorju?

Puis, lorsqu'il offre aux Parisiens une nouveauté de sa façon, ce n'est pas une grande comédie, à la façon de l'*Étourdi* — ou du *Menteur* — qu'il joue, mais une farce. Car, de quel nom appeler *les Précieuses ridicules*? L'auteur, en les publiant, les intitule comédie, et nous rejetons le nom de *farce*, par respect pour lui. Mais l'étiquette n'y fait rien : regardons la pièce. Voici d'abord trois *masques*, vrais personnages de *commedia dell'arte*, déjà présentés au public avec leur nom et leur physionomie comique dans d'autres intrigues : Gorgibus, Mascarille, Jodelet. Les autres personnages n'ont pas de noms : ils gardent les noms des acteurs qui les jouent, La Grange, Du Croisy, et aussi Madelon, Cathos, Marotte : car il est probable que « Madelon » est Madeleine Béjart, — « Cathos », Catherine du Rosé (mademoiselle de Brie), — « Marotte », Marotte Beaupré ; sont-ce là les habitudes de la comédie littéraire? Pas plus que la prose, si rare dans la comédie du XVIIe siècle avant Molière : les exceptions qu'on peut citer ont un rapport étroit à la farce.

Qu'est-ce que la donnée comique sur laquelle se bâtit la satire des mœurs, Mascarille marquis, et Jodelet vicomte? Nous avons vu Gros-Guillaume femme de Turlupin ; et la comédie italienne improvisée nous présentera Scaramouche ermite, Arlequin lingère du Palais, Colombine avocat : ne voit-on pas par là clairement la qualité du scénario de Molière?

1. La Grange se trompe : il y avait Jodelet, mais Jodelet seul.

Le vieux Jodelet s'était empressé de rejoindre cette jeune troupe qui reprenait la tradition dont il était resté le seul représentant, et Molière s'était empressé de l'accueillir : est-ce par déférence pour son camarade qu'il lui laisse établir le *lazzi* des gilets multiples dont on le dépouille au dénouement? Mascarille est-il d'un autre goût que Jodelet? Regardons. Comme Turlupin en face de Gros-Guillaume, en face de Jodelet enfariné se présente Mascarille masqué[1]. Et voici l'entrée, le costume du personnage :

Imaginez-vous donc, madame, que sa perruque était si grande qu'elle balayait la place à chaque fois qu'il faisait la révérence, et son chapeau si petit, qu'il était aisé de juger que le marquis le portait bien plus souvent dans la main que sur la tête ; son rabat se pouvait appeler un honnête peignoir, et ses canons semblaient n'être faits que pour servir de caches aux enfants qui jouent à cligne-musette ; et, en vérité, madame, je ne crois pas que les tentes des jeunes Massagètes soient plus spacieuses que ces honorables canons. Un brandon de galants lui sortait de sa poche comme d'une corne d'abondance, et ses souliers étaient si couverts de rubans qu'il ne m'est pas possible de vous dire s'ils étaient de roussi, de vache d'Angleterre ou de maroquin : du moins, sais-je bien qu'ils avaient un demi-pied de haut, et que j'étais fort en peine de savoir comment des talons si hauts et si délicats pouvaient porter le corps du marquis, ses rubans, ses canons, et sa poudre[2].

Cet aspect n'indique-t-il pas le ton du rôle? et n'est-ce pas là un personnage de farce?

Mais on sait bien que Molière, dans son jeu, se rapprochait des acteurs de la farce italienne, qu'il admirait beaucoup, Scaramouche avec lequel il partageait la jouissance de la salle du Petit-Bourbon. On sait combien ses ennemis lui ont reproché ses grimaces, ses contorsions, ses postures, et que cela veut dire que Molière avait adopté la gesticulation expressive, la mimique vivante des Italiens. S'ensuit-il que Molière

1. « Il contrefaisait d'abord les marquis avec le masque de Mascarille ; il n'osait les jouer autrement. » — (Ceci est équivoque : « le masque » peut être le caractère fixe de la farce ; ce qui suit est décisif : — « Mais, à la fin, il nous a fait voir qu'il avait le *visage assez plaisant* pour représenter sans masque un personnage ridicule. » (De Villiers, *Vengeance des marquis*, sc. VII).

2. Mademoiselle Desjardins, *Récit de la farce des Précieuses*. — Elle n'est pas une ennemie ; au contraire.

auteur ait eu les mêmes maîtres que Molière acteur? que son œuvre écrite ait les mêmes origines que son jeu?

Il faut remarquer d'abord qu'un certain jeu impose un certain style, quand l'auteur est acteur, et écrit ce qu'il jouera. Tandis que la comédie littéraire, comme la tragédie, avant Molière, ne voit ni ne montre les corps, exprime les mœurs par l'abstraction des discours, par les analyses fines ou les vives images du style, et ne dessine sensiblement les pensées que par les accents de la voix, soutenus tout au plus d'un geste oratoire, tandis qu'un rôle comique n'est pour ainsi dire avant Molière que la voix d'un esprit plaisant ou bouffon, dans Molière le sentiment intérieur qui se pousse au dehors met tout l'homme en branle, et le discours s'accompagne d'une grimace, d'une posture, qui l'interprètent et le complètent. Il n'y a pas de place pour les développements de littérature, pour les mots d'auteur, qui ne comporteraient pas la gesticulation révélatrice du caractère. La naïveté impersonnelle du style de Molière tient étroitement à la nature de son jeu; parce qu'il s'attachait en écrivant à se ménager les moyens de donner l'image animée d'un original, il n'avait ni le temps ni le goût d'étaler son esprit.

Puis voyons le progrès de l'auteur. Il commence, en province, par des farces, *Gros-René Écolier*, le *Fagoteux*, *Gorgibus dans le sac*, le *Docteur amoureux*, la *Jalousie du Barbouillé* : un acte, en prose, c'est encore la forme des *Précieuses*, sans parler des *masques* ou caractères fixes. Après les *Précieuses*. *Sganarelle*, farce aussi, s'il en fut jamais, par le sujet et par le ton, et encore en un acte; mais le vers s'y ajoute. Ici se place l'excursion malheureuse que Molière fait avec *Don Garcie* dans le genre de la comédie littéraire, en vers, en cinq actes, avec intrigue italienne et dialogue spirituel; ensuite il reprend sa voie où il l'avait quittée, et de l'acte unique, il passe, gardant le vers, à la forme en trois actes, commune dans la *commedia dell'arte* : ce sont l'*École des Maris* et les *Fâcheux*. Et enfin, il atteint de nouveau la forme ample des cinq actes, avec l'*École des Femmes*, mais il l'atteint, après ces essais, par un élargissement progressif de son talent, et de sa facture, non par une observance machinale des conventions reçues avant lui.

Molière a visiblement suivi deux voies: celle de la comédie

littéraire, *l'Étourdi, le Dépit, Don Garcie;* celle de la farce, *Fagoteux* et analogues, *Précieuses, Sganarelle.* Dans laquelle croit-on que se trouveront, au bout, la comédie de mœurs et la comédie de caractère, ces deux manifestations supérieures du génie comique de Molière? *L'Étourdi* promettait-il autre chose qu'un Rotrou ou un Regnard? Mais *les Précieuses*, n'est-ce pas la « bonne comédie »? S'étonnera-t-on que celui qui a fait converser Mascarille et Madelon ait ensuite exprimé l'avare ou l'hypocrite? S'étonnera-t-on que celui qui a montré les imaginations de Sganarelle crée Arnolphe et ses terreurs, ou Chrysale et ses colères?

On pourrait dire ceci : « Mais, justement, *les Précieuses, Sganarelle*, tiennent encore de la farce et sont déjà la comédie. Le progrès de Molière a consisté en un double effort, l'un par lequel il a sinon totalement éliminé, du moins réduit de plus en plus la farce, l'autre par lequel il a développé les éléments de vraie comédie encore enfouis sous la farce dans *les Précieuses* mêmes. Il a fait ses chefs-d'œuvre quand il a eu à peu près dépouillé le farceur. »

Il y a ici deux choses à distinguer, si l'on veut éviter l'équivoque : les effets scéniques de la farce, et le principe esthétique de la farce. Les effets de la farce sont grossiers : cela s'explique par le public auquel elle s'offrait. Que ces effets soient devenus rares dans les chefs-d'œuvre de Molière, qu'il ait produit le rire par des moyens plus délicats que les coups de bâton et les grosses caricatures, c'est certain. Mais ce n'est là que l'extérieur, l'enveloppe de la farce. La farce est un genre de drame ayant, bien que ces mots paraissent ambitieux, son esthétique, sa méthode d'invention. Et c'est cette esthétique de la farce, cette méthode d'invention, une certaine façon originale de traiter la matière de la vie, que je prétends, sans paradoxe, retrouver dans les chefs-d'œuvre mêmes de Molière.

III

S'il est une partie de l'art que Molière ait ignorée ou méprisée, c'est celle qui consiste à combiner une intrigue, à en faire jouer les ressorts pour conduire le spectateur au dénoue-

ment par toute sorte de détours et de surprises. Cet art de compliquer pour débrouiller, de faire ricocher et rebondir une action dont le mouvement semble épuisé, de l'emmêler soudain, dans l'instant où elle semble éclaircie, et de la démêler enfin tout d'un coup par un moyen aisé, quand on l'a conduite au point d'être en apparence insoluble, n'a jamais été l'art de Molière. Il est bien petit garçon ici à côté de Beaumarchais, de Scribe et de M. Sardou, à côté même de Corneille. Faut-il rappeler *l'École des Femmes* si gauchement bâtie sur un quiproquo trop prolongé et dénouée par une reconnaissance très mal préparée, *les Femmes savantes* et l'invention naïve autant que commode des fausses lettres, le *Tartuffe* et le miracle de l'intervention du roi, — véritable *deus ex machina* quoi qu'on ait dit, — *l'Avare* et cette cascade de reconnaissances qui feront les mariages nécessaires à la comédie sans rien sacrifier du caractère d'Harpagon. *Georges Dandin* et cette absence de dénouement, qui laisse aller les choses après la pièce comme elles allaient avant la pièce? *Le Misanthrope* même, avec son minimum d'action, ne peut se dénouer sans un artifice imprévu de lettres trouvées.

En voilà assez pour nous édifier : ce n'est point par l'intrigue que vaut la comédie de Molière. Tout le monde l'avoue. Mais voyez la portée de cet aveu. L'intrigue, c'est justement la caractéristique de la comédie littéraire que la Renaissance italienne a tirée de la comédie antique. C'est l'intrigue que l'Italie a prêtée à l'Espagne et à la France pour constituer leur comédie moderne. L'invention consiste à mêler et à démêler un écheveau de tromperies et de quiproquos : l'*inganno* est la source inépuisable de l'intérêt et du rire. Et pour cela les valets, entremetteurs, fourbes de toutes qualités et de tout habit, sont les agents principaux de ce théâtre : ils occupent triomphalement la scène, parce qu'en leur esprit sont les ressorts de l'action.

Aussi est-ce l'intrigue qui recommande la plupart des comédies françaises avant Molière : *les Galanteries du duc d'Ossone,* de Mairet, comme *le Menteur* de Corneille, *la Sœur* de Rotrou comme *la Belle invisible* de Boisrobert, *l'Esprit follet* de d'Ouville comme *le Maître étourdi* de Quinault. Et quand le jeune Molière veut s'élever à la dignité d'auteur, il traite

d'abord la comédie selon la mode : il fait *l'Étourdi*, une cascade de tromperies, *le Dépit amoureux*, un tissu de quiproquos.

Mais quand il écrit *les Précieuses*, et puis quand il donne *le Misanthrope* ou *le Mariage forcé*, *le Tartuffe* ou *Pourceaugnac*, *les Femmes savantes* ou *le Malade imaginaire*, l'intrigue n'est plus, comme dans les pièces que jouaient Trivelin et Scaramouche, qu'un fil qui relie les situations comiques, un cadre qui assemble les tableaux plaisants. Elle n'est plus qu'un prétexte à tirer les fils des marionnettes humaines dont la gesticulation expressive fait la comédie.

Je ne parle pas des *Fâcheux* : l'intrigue insignifiante sert à évoquer sur la scène un chasseur, un musicien, un savant, un joueur, etc. N'est-ce pas le monologue comique de notre ancien théâtre qui ressuscite? Mais grâce à l'intrigue, au lieu d'un seul original, comme ce délicieux « Franc Archer de Bagnolet » qui est le chef-d'œuvre du genre, toute une série de types défile devant nous et se peint à nous par ses propos.

Les *Fâcheux* sont une exception ; mais partout dans Molière abondent les scènes à peine rattachées à l'intrigue, et qui ne sont pas placées pour y concourir. Les scènes du *Dépit amoureux*, artificiellement rapportées par trois fois dans trois intrigues différentes, se peuvent partout détacher, et, isolées comme nous les présente la Comédie-Française, font une petite farce délicieuse. Dans *Don Juan*, Sganarelle discutant avec son maître, don Juan se défaisant d'un créancier ; dans l'*Avare*, la délibération de l'avare qui veut donner à dîner, la scène du mémoire des hardes que baille le prêteur au lieu d'argent comptant; dans les *Femmes savantes*, la séance du bureau d'esprit, les querelles de Chrysale et de sa femme; dans le *Misanthrope*, la scène du sonnet, l'entretien de la coquette avec la prude : autant de scènes — et il y en a bien d'autres pareilles — dont la portée dépasse singulièrement l'intérêt de l'intrigue qui les amène, et qui ne font pas leur effet par l'obstacle ou l'aide apportée au dénouement, au mariage nécessaire de la comédie littéraire. Séparées de l'intrigue, elles retiennent leur valeur essentielle et leur substance savoureuse, qui sont entièrement dans l'expression naïve et plaisante des mœurs et des caractères par le dialogue. Mais des dialogues expressifs de mœurs et de caractères avec peu

d'intrigue, ou sans intrigue du tout, c'est justement le propre de la farce italienne, avec ses *lazzi* fantaisistes, et de la farce française, avec ses platitudes grossières. Molière élargit le cadre, multiplie les types et les manifestations de chaque type : il ne change pas le principe qui est de chercher toujours le comique dans le rapport à la vie, non dans le rapport à un dénouement.

Il paraît sans doute hardi de rapprocher de la farce la grande comédie de caractère dont Molière a donné l'exemplaire unique. Nulle part il n'a été plus véritablement créateur. Mais où donc en a-t-il pris l'idée?

Ce n'est pas à coup sûr dans la comédie littéraire, où l'intrigue dominait. Sur cette intrigue on moralisait avec vraisemblance. La situation tirait de chaque acteur des sentiments adaptés à son intérêt dans la pièce et à son emploi. Une vague classification des humeurs et des goûts, selon l'âge, le sexe et la profession, dont les généralités d'Aristote et d'Horace sur les quatre saisons de la vie et les modèles de Térence fournissaient la substance, assignait au personnage ses discours. Les mêmes situations appelaient des sentiments pareils chez des personnages divers, et des situations différentes évoquaient des sentiments divers chez le même personnage. Des physionomies peu distinctes entre elles, des humeurs généralement vraisemblables, mais sans cohésion particulière et individuelle, voilà ce que la comédie littéraire présentait à Molière. Il n'y avait pas là des *caractères*.

Un caractère, au sens que le mot a chez Molière, est une nature puissamment unifiée par la domination d'une passion ou d'un vice qui détruit ou opprime toutes les autres affections et puissances de l'âme, et devient le principe de toutes les pensées et de tous les actes du personnage. L'amour seul, parfois, résiste à cette tyrannie, et de ses résistances, de ses défaites partielles ou de ses compromis imprévus jaillit une source de comique.

Il y a pourtant dans la comédie littéraire quelques œuvres qui pouvaient mettre Molière sur la voie. Non pas *le Menteur*, que personne aujourd'hui ne songe à donner pour une comédie de caractère, mais *l'Illusion comique*, avec l'éclatante fantaisie du Matamore, *le Pédant joué*, avec ces types si caractérisés du

pédant, du capitan et du paysan ; le *Parasite*, de Tristan, encore un capitan à côté du parasite ; le *Don Japhet* et les *Jodelet* de Scarron, ces caricatures énormes, surtout *le Campagnard* de Gillet de la Tessonnerie, où le type conventionnel du capitan est à peu près complètement transformé par une observation réelle dans la curieuse charge du gentilhomme de campagne : toutes ces œuvres où l'intrigue ménage le jeu d'une figure marquée et burlesque, ne sont-ce pas les ébauches et les modèles de la comédie de caractère ? Molière pouvait partir de là.

Il le pouvait d'autant mieux que presque toutes ces comédies tirent leur caractère de l'introduction dans l'intrigue d'un type pris à la farce française et étrangère [1]. Il le pouvait ; mais il ne l'a pas fait. Car pourquoi n'aurait-il pas continué le Matamore de Corneille, ou le Campagnard de Gillet, par de grandes comédies en vers comme étaient les modèles ? Pourquoi serait-il retourné au cadre restreint, à la prose, à la facture de la farce, dans ses premiers essais de caractères ?

Si la comédie de caractère s'ébauche par *les Précieuses* et par *Sganarelle*, c'est la preuve que Molière a conçu d'abord le caractère sous la forme du *masque* italien que les farceurs français, nous l'avons vu, s'étaient approprié.

Les *masques* de la *commedia dell'arte* ne sont pas autre chose, en effet, que des essais de caractères généraux. En leur origine, assurément, les *masques* avaient des traits locaux et professionnels, qui en particularisaient la généralité : Pantalon était Vénitien et marchand, le Docteur était Bolonais et, comme son nom l'indique, savant en lois, Arlequin était Bergamasque et paysan, Scaramouche était Napolitain et aventurier : Napolitain aussi, et plus ou moins mâtiné d'Espagnol, le Capitan qui, sans être aussi grand seigneur qu'il prétendait, était gentilhomme et riche.

Mais, en France, ces traits d'origine et de condition ont

1. Le Matamore et Jodelet sont pris de la farce française contemporaine. Scarron, Thomas Corneille et d'autres auteurs exploitent le genre espagnol appelé *comedia de figuron* : or ces *figurones* paraissent bien être des figures portées de la comédie populaire dans la comédie littéraire. Mais le type du parasite, chez Tristan, abstraction faite de la satire personnelle qu'il contient, n'est qu'un moule à tirades, un thème aux variations de style burlesque. J'en dirai autant des *Visionnaires* de Desmarets : les caractères n'y sont que les étiquettes d'autant de catégories d'amplifications littéraires.

passé inaperçus et se sont transformés en qualités générales. Le Capitan n'est plus que vanité et poltronnerie; Scaramouche, que fourberie et impudence; Brighella n'est plus que le valet insolent et rusé; Arlequin, le valet naïf et balourd; le Docteur devient le pédant en toute philosophie et belles-lettres, et Pantalon est la vieillesse morose, avare et dupe. Lorsque les auteurs italiens modifient en France les types primitifs, c'est pour en varier et en accuser la signification générale : ainsi se transforment Trivelin et Arlequin. En dépit des dialectes et des costumes par où continue longtemps de se révéler l'origine locale de plus d'un *masque*, le spectateur français ne voit et ne peut voir que des expressions générales de la sottise ou de la ruse, du libertinage ou de l'avarice, toute une éternelle humanité individualisée gracieusement par la fantaisie ou l'observation personnelles de l'acteur.

Voilà bien le principe du *caractère* au sens de Molière. Il l'a si bien senti qu'il a d'abord essayé de couler son observation et son invention dans des *masques*.

Il a commencé par créer Mascarille et Sganarelle[1] : deux *masques* de valets, mais que, selon le procédé italien, il fera au besoin passer par divers états et conditions.

Mascarille, *fourbum imperator*, proche parent de Scapin, tout Italien de traits et de costume, lui servira à jouer les *Précieuses*. Mais ce masque de valet est étroit. Ce n'est qu'un fourbe, il ne peut qu'*imiter* les autres états, et, par une copie satirique, en exagérer ridiculement les travers. Avec lui, pas de représentation exacte et vraie des mœurs françaises : ce sera toujours Mascarille faisant des charges, Mascarille faisant le marquis, et non pas ce que le poète maintenant conçoit, un vrai marquis porté de la vie à la scène.

Alors Molière, dans les parades de sa jeunesse, reprend un

1. De ces deux *masques*, Mascarille seul est masqué. Sganarelle, du moins à partir de l'*École des Maris*, n'est pas masqué. Il a, dans les documents (Cf. Guillaumot), les sourcils et la moustache fortement accusés au charbon, ou peut-être à l'encre :

> Quelque Jauin ayant la joue pleine
> Ou de farine ou d'encre...
>
> (Ronsard, *Bocage royal*, II, *A Catherine de Médicis*).

Cet acteur non masqué, et *barbouillé* (quoique non fariné), est plus dans la tradition française que l'acteur masqué.

autre caractère de valet, Sganarelle. Celui-là n'a que le nom d'italien : s'il a été d'abord masqué, Molière le démasque. Tout valet qu'il est, il semble qu'il se fasse l'héritier de Guillot-Gorju : il joue le ridicule de la médecine. Trois fois nous le retrouvons affublé de la robe du médecin : dans le *Médecin volant*, dans le *Médecin malgré lui* et dans *Don Juan*. Mais Molière élargit le *masque* et transforme Sganarelle. A la différence de Mascarille essentiellement valet, celui-ci ne sera valet que par occasion : par essence, il est seulement peuple, ignorant, égoïste, buveur, poltron, simple, sauf quand la peur ou l'intérêt lui aiguisent l'esprit, plutôt armé d'un gros bon sens terre à terre que de grâce brillante et de verve légère. Il est mûr ou vieux, paysan ou bourgeois, mari, tuteur ou père, et, en l'une ou l'autre de ces trois qualités, volé, trompé, rossé. De 1660 à 1666, ayant rejeté Mascarille, Molière nous présente en six de ses pièces le type de Sganarelle ; mais on voit que le *masque* se défait dans ses mains. Il ne reste guère plus entre ces divers Sganarelle que l'identité du nom et une certaine parenté de nature : ce n'est plus la permanence de l'Arlequin, du Pantalon italiens ; c'est sous un seul nom toute une famille d'esprits et de tempéraments.

Pourtant Molière va encore se débarrasser de Sganarelle. Les *masques* italiens l'avaient aidé à simplifier expressivement la vie, à fixer une physionomie morale dans un trait caractéristique ; lorsqu'il fut rompu à cette méthode, il rejeta le *masque*. L'identité factice créée par le nom lui devient une gène. Si c'est Sganarelle, ce paysan ivrogne dont la vengeance de sa femme fera un médecin, le vieux bourgeois amoureux du *Mariage forcé* n'est pas Sganarelle. Il y a là deux hommes et deux vies, non un seul homme en deux emplois. Et Molière brise le dernier lien qui extérieurement rattachait sa comédie à la *commedia dell' arte*. Il s'efforce même alors d'effacer de l'esprit du public l'impression de l'identité de ces Sganarelle ; il les costume diversement, comme le montre l'inventaire de sa garde-robe fait à son décès : ici en satin rouge cramoisi, là en satin « couleur de muse », ailleurs en « haut-de-chausses et manteau couleur d'olive » et « jupon de satin à fleurs aurore[1] »

1. Eud. Soulié, *Recherches sur Molière et sa famille*. — Il a de même, en ses dernières années, éloigné Mascarille de ses origines italiennes : le frontispice de

Avant 1666, il s'était souvent libéré de Mascarille et de Sganarelle : après 1666, il ne reviendra plus à ces *masques*. Combien Tartuffe eût perdu à s'appeler Mascarille hypocrite, Orgon à être Sganarelle dévot ! En nommant chaque bourgeois ou chaque fourbe d'un nom particulier, l'auteur ne fait pas moins apparaître le fond commun de bon sens grossier et de crédulité poltronne, comme le fond commun d'esprit ingénieux et de malice hardie. Mais il empêche le type abstrait, général, de prédominer. Il se donne la liberté de l'individualiser, de le marquer de traits qui le renouvellent. Il se rapproche ainsi de la vie. Sganarelle était un progrès sur Mascarille : la disparition de Sganarelle comme de Mascarille marque une nouvelle étape dans l'imitation vraie des mœurs.

Il a fallu que Molière, pour en venir là, eût couru la moitié de sa carrière parisienne. Mais s'il a rejeté l'apparence, il a gardé la structure du masque. Arnolphe, Harpagon, Tartuffe, Alceste, ne sont pas composés autrement que les six Sganarelle, autrement que Pantalon ou Scaramouche. Ils ont ce trait du masque italien de porter à travers toutes les situations de la pièce la fixité invariable de leur caractère. On les campe devant le public, on leur donne l'occasion de se montrer dans toutes leurs postures et de faire tous les gestes qui appartiennent à leur humeur. Nous voyons le Misanthrope aux prises avec le donneur d'embrassades, le bel esprit vaniteux, la prude, la coquette : avec tous et toutes, il dit le mot, fait la grimace qui le peignent. Le *masque* accentué de l'atrabilaire enveloppe et rend plaisantes les délicatesses sentimentales du jaloux [1] : encore Alceste, avec ce qu'il tient des analyses de *Don Garcie* et de la comédie littéraire, est-il unique. Partout ailleurs, l'action n'a pas pour objet de produire des modifications de sentiments, mais de faire jaillir inépuisablement en des actes divers et sous des jours variés le sentiment qui est le ressort unique du caractère. Comme Arlequin, en toutes ses contorsions, exprime invariablement la naïveté finaude qui le

l'édition de 1682 nous montre le Mascarille des *Précieuses* fort reconnaissable en sa perruque et son costume, mais sans masque ; il n'en a plus et montre le visage de Molière, comme Sganarelle.

1. Le *Misanthrope*, comme on sait, reprend sa plus forte situation et ses plus beaux vers à *Don Garcie*. Toute l'évolution sentimentale de la jalousie s'est coulée sous la fixité comique du type du franc parleur.

constitue, ainsi Harpagon est en chaque syllabe de son rôle l'avare — et Tartuffe, l'hypocrite.

La permanence de leur type est éclatante, et inaltérable : c'est pour cela que La Bruyère les trouve grossis et Fénelon forcés. C'est pour cela aussi qu'il n'y a pas de dénouement à la comédie : parce qu'ils doivent être tels à la fin qu'au début, ils ne peuvent dire *oui* après avoir dit *non*, un *non* qui était dans la nécessité de leur essence ; il faut un artifice du poète pour dénouer. Les défaillances et les repentirs leur sont interdits autant qu'à Scaramouche un acte de vaillance ou d'honnêteté.

IV

Mais il y a dans la comédie de Molière une partie importante, que la farce italienne, du moins pour des spectateurs français, ne contenait pas ; — je veux dire : la peinture des conditions et des rapports sociaux.

Molière nous montre toutes les classes, et tous les rapports dont la société française de son temps est faite : paysans, bourgeois, hobereaux, beaux esprits, grands seigneurs, servantes, bourgeoises, demoiselles et dames. C'est une grande partie de son talent que la fine répartition des vices et des ridicules entre les divers états.

Déjà, sous le nom de Sganarelle, il avait forgé une figure bien connue dans notre tradition comique. Plus qu'aux Pantalon ou aux Arlequin de la *commedia dell'arte*, Sganarelle, valet ou maître, veuf ou mari, amoureux ou père, ressemble au *vilain* de notre ancienne farce, toujours menacé, comme lui, en ses trois parties sensibles, le dos, la bourse ou la femme, toujours, comme lui, *rossé, volé, trompé*. Sainte-Beuve l'a bien vu : Sganarelle contient Arnolphe et Dandin et Orgon ; malgré son nom italien, il est de pure race française.

Et justement, ce que notre farce nationale avait de propre, en face de ces ébauches de caractères que sont les *masques* italiens, c'était d'esquisser l'image plaisante des rapports sociaux. Elle nous montrait non des libertins et des avares, ou des fripons, mais le gentilhomme, le curé, l'avocat, le

soudard, le vilain, le savetier, le tailleur, le chaussetier. Elle ne représentait pas l'amour, mais le ménage, et l'amour comme perturbation du ménage et souci du mari. Elle étalait largement les querelles et les mésaventures des ménages ; mais l'éternel conflit de la ruse féminine et de la brutalité masculine se produisait moins comme l'opposition de deux natures morales que comme le rapport de deux conditions sociales. C'est l'état de mariage qui nous est montré dans le jeu des malices contraires des deux sexes.

Par là Molière se rencontre tout à fait avec l'ancienne farce française. Où la connut-il ? Se laissait-elle encore apercevoir, en son esprit et ses tendances, sous la forme italianisée des farces du Pont-Neuf et de l'Hôtel de Bourgogne ? La trouva-t-il en province, où elle se jouait encore ? Lui fut-elle communiquée par l'impression ? Avait-il entre les mains des livrets analogues à ceux d'Oudot, de Rousset et de Barnabé Chaussard que le hasard a fait arriver jusqu'à nous ? Il a connu des farces françaises : le fait est certain, puisque parfois il y a pris des matériaux ; la voie est incertaine. Il a connu le genre, par conséquent ; et quoi que le génie du poète, la délicatesse de l'art classique y mettent de différence, invinciblement les figures d'Arnolphe, de Jourdain, de Dandin, de Pourceaugnac, font penser aux Naudet, aux Georges le Veau, aux Colin de l'ancienne farce, au drapier Guillaume et à l'avocat Patelin. Là sont les germes que Molière a développés ; là, le premier emploi du procédé comique avec lequel il a fait des chefs-d'œuvre. Ses figures, infiniment plus riches de substance et moins sèches de dessin, ne sont pourtant pas construites par une autre méthode, ne procèdent pas d'une autre façon de regarder la vie, que les grossiers et rudes bonshommes qui amusaient à peu de frais les sujets de nos rois Louis XI et Louis XII.

Tandis que les grands caractères étiquetés de noms conventionnels, Alceste, Tartuffe, Harpagon, sont comme les *masques* d'une humanité générale, les personnages aux noms réels et vraisemblables, Pourceaugnac, Dandin, Jourdain, Arnolphe (ou Arnould), sortent d'une tradition plus purement française : les uns sont plus abstraits et moraux, les autres plus localisés et sociaux.

Les uns et les autres ont ce caractère commun, par où l'unité s'établit dans ce théâtre, de s'exprimer naïvement par leurs discours. La comédie est une *conversation active*; le dialogue est tout, entendons ce dialogue expressif et mimé dont j'ai parlé, ce dialogue copieux qui déborde l'intrigue, où l'originalité intérieure d'une nature vigoureusement caractérisée se découvre sans réserve et sans relâche, avec une fougue candide.

Et enfin la vieille farce française, différente en cela de l'italienne qui est purement artistique, devait à son caractère social de renfermer une morale. Une morale, sans doute, bien basse et grossière. Mais il en ressortait un jugement sur le personnage et la situation, qui souvent n'étaient offerts qu'en raison de ce jugement provoqué ou pressenti. Le *Cuvier* ou le *Pont aux ânes* contiennent une conception des rapports qui doivent exister entre l'homme et la femme dans le ménage; *Georges le Veau*, une affirmation sur les mésalliances; *Maître Mimin étudiant* ou *Pernet qui va à l'école*, des jugements sur l'utilité pratique du savoir. *Naudet* fait applaudir la revanche du vilain sur le gentilhomme : c'est la moralité de Figaro désirant rendre à son maître ce qu'il craint d'en recevoir. « Le Franc archer de Bagnolet », Colin qui « vient de Naples et amène un Turc prisonnier » jugent, en le peignant, le soldat brutal et pillard. Beaucoup de farces, en un mot, sont l'expression de la conscience populaire, et de ses façons de regarder les rapports domestiques et sociaux. Il y a une distance infinie entre cette moralité rudimentaire et la philosophie profonde des comédies de Molière : il a une gravité, une force, une liberté personnelle de pensée qui ne sont qu'à lui. Mais enfin, lorsqu'il enfermait dans des comédies une conception de la vie, ce n'était ni le Corneille du *Menteur*, ni Rotrou, ni Scarron qu'il suivait, pas davantage Machiavel ou l'Arétin, ni Rojas ou Moreto : sciemment ou non, il reprenait la voie de la farce nationale, où le risible est ce qui choque le jugement moral et le préjugé social du public.

Maintenant, faisons la part aussi large que nous voudrons au génie de Molière, à son invention créatrice, aux suggestions de la comédie ancienne, italienne, française, espagnole; nous tenons là ses origines véritables. Il a commencé par la farce;

il y a formé son jeu expressif et vrai. Il y a trouvé le principe de sa *pantomime*, et cette gesticulation active qui le dispense de chercher l'esprit de mots et le dialogue brillant. Il y a trouvé la direction de son application et la méthode de son invention, le principe de la concentration d'un caractère général ou de l'expression d'un ridicule social, la règle, surtout de placer la source du rire hors de l'intrigue, uniquement dans le rapport sensible de ses figures à la vie vraie.

Acceptons donc le propos de la malveillance contemporaine : Molière est « le premier farceur de France ». Ce mot d'un ennemi est plus vrai que celui de Boileau reprochant à son ami d'avoir été trop populaire. Boileau rêvait un Molière académique ; le vrai Molière est celui qu'un tableau de la Comédie-Française nous montre au milieu de tous les farceurs illustres, italiens et français. Dans ce tableau des *Farceurs*, Molière figure en compagnie d'Arlequin et de Gros-Guillaume, de Scaramouche et de Guillot-Gorju. Voilà ses maîtres ; et voilà d'où il sort. Il est assez grand pour ne pas rougir de ses origines.

Il est le premier des farceurs, et c'est pour cela qu'il est le premier des comiques. C'est ce caractère qui fait qu'en deux cent cinquante ans, il n'a pas vieilli. Tandis que Corneille et surtout Racine ne sont presque plus accessibles qu'aux lettrés qu'une éducation délicate élève à l'intelligence de leur beauté, le peuple, du premier coup, sans étude ni apprentissage, entend et aime Molière ; Molière, du premier coup, lui entre dans l'esprit et lui va au cœur. Il prend le peuple, parce qu'il vient du peuple ; parce que son œuvre, assimilant puissamment toutes les inventions des doctes et des beaux esprits, tire sa forme maîtresse et sa saveur essentielle de la comédie populaire, italienne ou française ; parce que cette comédie populaire lui a révélé que, dans l'« étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens », comme les autres, rien ne sert que d'exposer des portraits qui ressemblent.

GUSTAVE LANSON

ISLAM

I

Sur la côte d'Asie du Bosphore, près du village d'Anatolou-Hissar, l'immense *yali* du Cheïk-ul-Islam tombait lentement en ruine.

Depuis près d'un siècle, il reflétait sa blancheur éclatante dans la mer bleue, et, un jour de splendide lumière, à l'heure où le soleil, semant des parcelles d'or dans l'espace, dardait ses rayons sur la terre, tout à coup, son quai de marbre blanc s'effondra, mettant au fond de l'eau transparente une large tache lumineuse. Dans ses grandes pièces aux lignes pures et harmonieuses, à travers les plafonds aux peintures délicates, les lourdes pluies d'automne s'infiltraient, argentant d'un léger ruissellement les boiseries d'un vieux rose passé, sur lesquelles un peintre naïf et sincère avait peint avec assurance des arbres et des oiseaux improbables.

Au-dessus de ce *yali*, pareils à un escalier de géant, des jardins suspendus s'étageaient jusqu'au sommet de la colline verdoyante. Mais soudain, parfois, un de ces murs délabrés, s'écroulant avec fracas, roulait en un grondement d'orage qui se répercutait aux alentours. Un instant, alors, la famille et les esclaves du Cheïk-ul-Islam étaient prises de l'instinctive inquiétude de l'avenir et se taisaient pour écouter attentivement cette sourde et terrifiante menace.

Puis, l'insouciance et la résignation habituelles au carac-

ère turc revenaient calmer leur effroi : elles se regardaient en souriant et se félicitaient, répétaient le compliment consacré : « Soyons vivantes, le reste n'est rien ! »

En effet, le reste n'était rien, ou bien peu de chose, car tout s'écroulait autour d'elles, sans que nul songeât à ordonner les réparations nécessaires pour conserver ce domaine splendide : le temps ayant raison de tout, à quoi sert d'intervenir dans l'ordre fatal des choses ?...



Lorsque, pour la première fois, on était admis en la présence du Cheïk-ul-Islam, chef de la religion musulmane, on restait immobile, saisi de la crainte de voir s'évanouir à jamais cette belle apparition semblable à celles que l'on décrit dans les livres sacrés. La pure blancheur de son turban, de sa barbe et de ses vêtements se confondait en une si parfaite harmonie que l'âme des êtres simples et malheureux qui venaient recevoir ses aumônes s'emplissait de la douce joie de se croire providentiellement secourus. Ils lui baisaient la main en la tenant longtemps pressée sur leurs lèvres, et, le regardant avec ferveur, ils comprenaient que son cœur était une demeure pleine de clarté dont la lumière éclairait doucement les beaux yeux qu'il posait sur eux,

Ils savaient aussi que sa bonté était infinie, que sa vie avait été et restait aussi pure que les fleurs écloses sur les sommets sacrés, et qu'à l'heure qui n'est plus la nuit, mais pas encore le jour, à l'heure où la terre sombre s'éclaire d'une douce lueur, il priait, appelant les regards de Dieu sur leurs souffrances.



Resté veuf après la naissance de sa fille Adilé, le Cheïk-ul-Islam appela auprès de lui sa sœur Adevié-hanem-effendi, qui, veuve aussi et sans fortune, avait vécu jusqu'alors très modestement à Damas, en Syrie. Sans hésiter, au premier appel de son frère, elle s'était embarquée avec Éminé, sa fille,

et une esclave Aliée; arrivée chez lui un matin où les rosiers s'effeuillaient sous les premiers souffles d'automne, elle alla lui baiser la main selon l'usage, et, s'étant fait indiquer l'appartement qui lui était réservé, elle défit ses paquets avec l'aide de son esclave et s'installa définitivement dans le *yali* d'Anatolou-Hissar.

Elle se mit courageusement à diriger la maison de son frère, maison qui semblait livrée au plus complet désordre. Malgré tous ses efforts à se faire aider par lui dans les comptes invraisemblables que l'intendant du *selamlec*[1] lui présentait, elle comprit qu'en dehors de ses devoirs de chef de la religion le Cheïk-ul-Islam était incapable de s'occuper de rien, surtout des détails de la vie matérielle, et, se sentant impuissante à se débattre contre le système ruineux de l'intendant, elle se plaignit à lui du dénûment croissant du harem. Il écoutait ses observations avec bonté, paraissait profondément surpris de découvrir des choses si désagréables et n'admettait point que son intendant pût être un homme sans scrupules. Puis, lui adressant encore quelques paroles d'indulgence et d'encouragement qui lui étaient inspirées par la sérénité de sa belle âme, il congédiait la hanem-effendi qui le quittait de mauvaise humeur, en murmurant plus haut qu'il ne convenait : « Je ne comprends rien à ce que vous me dites, mon auguste frère, mais les paroles des saints ont évidemment un grand pouvoir lorsqu'elles restent mystérieuses. Dieu en soit loué ! »

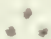
Alors, aussitôt prise de remords, elle retournait sur ses pas et allait respectueusement lui baiser la main, puis revenait lentement s'asseoir sur le sofa de sa chambre, qui était construite à la manière turque : sur des pilotis autour desquels la mer clapotait jour et nuit avec un doux susurrement, mais parfois aussi avec une grande colère.

Là, assise, immobile, les yeux perdus dans la douce contemplation de la terre, elle posait sa cigarette sur le bord d'une des nombreuses fenêtres qui donnaient à cette chambre l'aspect d'une serre flottante, et, tournant son beau visage vers le palais du sultan, elle priait, appelait les bénédictions de Dieu sur lui et le Cheïk-ul-Islam : ainsi elle sentait venir en son cœur la

1. Partie de la maison réservée aux hommes.

consolation d'espérer que tant qu'il y aurait un sultan et un Cheik-ul-Islam au monde, la terre frissonnerait de joie.

Mais, au crépuscule, quand la nuit déployait ses ailes à la façon des oiseaux gigantesques, les ruines qui l'environnaient se dressaient, pareilles à de monstrueux squelettes attendant leur sépulture. Et son âme flottait de nouveau incertaine, prise d'une immense détresse.



Elle voyait avec effroi l'envahissement des mœurs européennes jusque dans cette maison qu'elle gouvernait, les tendances non dissimulées de sa fille Éminé et de sa nièce Adilé à vouloir s'émanciper et vivre librement, à visage découvert. Avec une morne stupeur, elle suivait du regard ces jeunes filles qui traçaient à bicyclette de grands cercles autour du bassin de porphyre, dans le jardin du harem.

« Évidemment, le diable lui-même est dans l'air! » pensait-elle; et, accablée, elle cachait sa tête dans ses mains.

Comme il advient aux femmes douées d'intelligence et d'énergie qui prennent à un certain âge une grande influence sur leur entourage, la hanem-effendi était consultée sur toutes les affaires du harem, du *selamlec* et du village d'Anatolou-Hissar. Rien n'était réglé sans son avis, et, naturellement, les soucis de tous genres passaient dans son esprit comme de longs troupeaux qui en chassent d'autres devant eux; elle ne parvenait pas à les disperser.

Entre autres un événement étrange la préoccupait singulièrement. La veille, cachée derrière le tour qui sert à passer les provisions du *selamlec* au *harem*, à l'ombre de l'immense laurier-cerise qui s'élevait au-dessus, elle avait écouté l'intendant lui vanter les avantages des légumes sur la viande, que le boucher se refusait à livrer sans être payé, quand tout à coup il s'arrêta, sembla gêné, et dit d'une voix émue par sa pudeur alarmée :

— Si vous me le permettez, effendim, il y a aussi une autre question que je voudrais soumettre à Votre Excellence. Une courtisane périodique est arrivée dans la propriété de Vos

Excellences et, depuis quelques jours, elle psalmodie ses qualités sur le haut de la colline. Je suis vraiment honteux d'avoir à vous avouer que les serviteurs du *selamlec* montent fébrilement le soir jusqu'à elle et qu'ils mettent pour lui plaire des touffes de fleurs d'oranger sur leurs oreilles.

— C'est incroyable!

— Les courtisanes turques apparaissent si rarement qu'il faut, je le crains, nous attendre à des malheurs imprévus. Du reste, remarquez, je vous prie, que les cigognes sont inquiètes sur les toits où elles ont niché leurs petits. Cela, évidemment, présage de bien mauvaises choses.

— Mais pourquoi ne pas la chasser? demanda la hanem-effendi.

— Si elle est apparue, c'est qu'elle est nécessaire, — répondit le sage intendant. — Elle arrive de très loin avec des bergers qui viennent rejoindre les gardiens de la propriété de Vos Excellences. J'ai entendu dire qu'elle était déjà apparue, il y a quelques années; mais alors elle ne savait pas chanter. Son visage et son corps sont des miracles de splendeur; elle se lave trois fois par jour avec l'eau des sources et se parfume avec le parfum d'herbes dont elle a le secret. Peut-être faut-il nous résigner et lui laisser accomplir sa destinée. Si nous la chassions, elle irait sur la colline voisine... Espérons qu'étant arrivée en même temps que les cigognes, elle disparaîtra avec ces oiseaux en automne.

— *Inchallah!* [1] — soupira la hanem-effendi qui voulait s'éloigner.

Mais il toussa de nouveau et se permit de lui dire :

— Ce n'est pas tout; attendez, je vous prie. Le turban du *hodja* de notre village s'est trouvé être posé deux fois dans la même semaine sur la petite étagère de sa chambre. Il voudrait bien vous consulter à ce sujet. Il est là, derrière moi. Peut-il vous parler?

La hanem-effendi rajusta sa coiffure, remit une épingle au col de son *intari* qui s'entr'ouvrait, hésita encore, puis dit simplement :

— J'écoute.

1. « Si Dieu veut! ».

Après les longs compliments d'usage où le paisible *hodja* disait vouloir baiser plusieurs fois et avec ardeur les pieds de la hanem-effendi, il parut si embarrassé qu'elle l'encouragea à parler, lui répétant :

— Je vous écoute, *hodja*.

— J'ai suivi vos conseils, Excellence, mais voilà!... Je pense qu'il faut... que je vous redise le tout... Vous avez dû oublier. Je suis, comme vous le savez, occupé du soin de la mosquée et de l'instruction des enfants du village, auxquels j'apprends à lire le Coran; puis ce sont les pauvres auxquels je donne du pilaf... Alors, vous vous souvenez, n'est-ce pas?... que j'oubliais, sans le vouloir, les devoirs d'un mari envers sa femme... Alors, vous savez aussi qu'elle se mettait très en colère contre moi, et qu'elle parlait beaucoup en racontant aux femmes qui se réunissaient autour de la fontaine des choses qu'un homme n'aime pas voir s'ébruiter, car elles donnent à un village une réputation qui ne convient pas. Eh bien! maintenant, hanem-effendi, il arrive une autre chose qui m'a valu le surnom du « *hodja* aux deux vendredis... » Dans tout notre village, on ne m'appelle plus qu'ainsi.

— Il n'y a pas grand mal à cela! murmura la hanem-effendi.

— Beaucoup, beaucoup! — répondait le *hodja*. — Savez-vous ce qu'a fait ma femme? Voilà! D'après vos conseils, pour avoir la paix, je lui avais dit : « Femme, je t'autorise à mettre mon turban tous les vendredis soir, quand nous nous coucherons, sur la petite étagère, et je me rappellerai ce que j'oublie toujours. »

Le *hodja* soufflait, suffoquait, et, avec un éclat dans la voix il ajouta :

— Alors, savez-vous ce qu'elle a fait, cette femme. Eh bien! elle a trouvé deux vendredis à la même semaine, et c'est deux fois par semaine que mon turban s'est trouvé placé sur l'étagère! Je lui ai dit : « Étrange femme, il me semble que vous trouvez deux vendredis à la même semaine. » Elle m'a répondu avec une effronterie que ne saurais vous décrire, en riant très haut, à l'européenne : « J'en trouverai bientôt trois!... » Une réponse pareille m'accable, Excellence! Et je viens vous prier d'user de votre grande influence pour que ce

scandale cesse. Le renom du village que je dirige en dépend.

— Mon fils, — avait dit avec dignité la hanem-effendi, — je veillerai à votre bonne réputation et à celle de notre village.



Maintenant elle songeait à toutes ces choses et, d'une voix distraite, elle souleva le grillage de sa fenêtre et regarda la mer qu'un courant inaccoutumé faisait tourbillonner en un bouillonnement écumeux.

Un martin-pêcheur, posé sur les ruines du quai, suivait peureusement de son petit œil noir et rond la marche rapide d'un caïque qui approchait; il sembla hésiter, tourna vivement sa tête à droite et à gauche; puis, dépliant ses ailes de turquoise, il prit son vol du côté de la mer Noire. Le caïque accosta, une *cocona* débarqua, tenant une lettre à la main.

En approchant du harem, elle la cacha sous son châle, entra, l'air humble et sournois, mais la hanem-effendi, qui l'avait suivie des yeux, lui cria impérieusement :

— Venez, *cocona*, et remettez-moi à l'instant même la lettre que vous teniez à la main.

La *cocona*, en vraie femme grecque, multiplia ses mensonges; mais, devant le regard que la hanem-effendi fixait sur elle, elle perdit son assurance, se troubla et lui tendit la lettre.

— De qui vient-elle?

— D'Osman-bey.

— C'est bien! Sortez et ne revenez jamais ici.

Restée seule, ne sachant pas lire le français, elle tourna la lettre dans ses doigts, la flaira : c'était un parfum français! Le parfum que les parfumeurs de la rue de la Paix vendent aux beys et pachas soucieux d'être « à la *franca* ».

« C'est toujours ce parfum-là qui se glisse chez nous! » pensa-t-elle. Inquiète, ne sachant au juste ce qu'elle avait à faire, elle manda sa fille Éminé, la pria de lui expliquer ce qu'il y avait d'écrit dans la lettre et de lui dire à qui elle était adressée.

— A moi, — répondit nettement Éminé-hanem, tout en

gardant l'attitude respectueuse qu'elle devait à sa mère. — Ma cousine et moi, sommes depuis longtemps en correspondance avec Osman-bey et Noureddin-pacha. Nous sommes décidées à les épouser. L'instruction que nous avons reçue de nos professeurs européens nous apprend que l'indépendance et la liberté sont les premiers des biens. Voyez les Anglaises, les Américaines, les Françaises, elles sont libres! Nous voulons être comme elles!

Ayant cruellement accentué ces dernières paroles, elle leva la tête très haut, prête à défendre ce qu'elle appelait « sa liberté ».

Sa mère la regardait comme si un abîme venait de s'ouvrir entre elles. Éminé était grande, bien faite et mince à la manière des jeunes filles, les prunelles de ses yeux étaient d'or liquide et brillaient parfois comme les étoiles mouillées que l'on aperçoit après un orage à travers les nuages qui fuient; sa bouche savoureuse s'offrait avec l'inconscience des fruits pourpres qui mûrissent au printemps.

Elle parla encore, et ce fut un discours très savant.

— L'émancipation des femmes, dit-elle, est le premier acheminement vers le relèvement moral des peuples. L'Amérique nous en donne un exemple frappant qui...

Elle vit que sa mère ne l'écoutait plus, et s'arrêta. Un espace immense venait de s'étendre entre leurs deux âmes, et, avec la lassitude d'un voyageur épuisé, la hanem-effendi renonçait à suivre sa fille. Elle restait silencieuse, sentant que le mal était irrémédiable.

— Je vous dis la vérité! — insista Éminé, froissée de n'avoir pas imposé à sa mère par tout son savoir.

— Vous êtes coupable, ma fille; les paroles européennes n'empêchent point cela, vous êtes coupable. Osman-bey et Nourreddin-pacha sont des athées qui n'ont plus du musulman que l'empreinte physique; l'autre, celle de l'âme, n'existe plus. Elle a été détruite par leurs longs séjours dans les capitales européennes. Vous oubliez que votre oncle est le chef de notre religion!

A son tour, elle s'arrêta : la violence de son émotion lui enlevait toutes ses forces. Elle sentait que les pensées s'effaçaient de son cerveau, et, ne trouvant rien de décisif à dire,

elle se leva pour faire quelques pas dans sa chambre. Défaillante, elle serra ses mains contre ses tempes, qui battaient à grands coups : elle eut peur de perdre connaissance. Mais, pareille à un souffle qui passe sur les paupières des mourants, une douce brise vint rafraîchir son visage.

Sous la sensation de cette caresse, des larmes jaillirent de ses yeux. Pour les cacher à sa fille, elle tourna la tête vers le Bosphore. Mais bientôt de grands cris la tirèrent de sa torpeur : pleine d'épouvante, elle vit devant elle un navire à voiles qui, entraîné par la violence du courant, glissait très vite vers le yali.

Des matelots européens couraient sur l'avant, criant avec force, et allongeaient leurs bras armés de gaffes afin d'amortir le choc inévitable.

Avec un grand fracas, le beaupré du navire entra dans la pièce où se trouvaient les deux femmes turques : les vitres volèrent, brisées, tombant dans la mer comme la grêle d'un violent orage, et quatre matelots surgirent devant elles.

Après un moment de stupeur, ils reprirent leur sang-froid et ils eurent l'air de trouver un charme prodigieux à l'aventure : ils étaient au harem !

Une main sur son cœur, l'un d'eux envoya des baisers immodestes à Eminé-hanem, et tous la dévisagèrent d'un regard outrageant. Alors, surmontant son effroi, la hanem-effendi se dressa de toute sa hauteur devant eux et, d'un geste superbe, repoussa l'horreur de leur insulte.

Le capitaine, à cet instant, vociféra des ordres que les quatre hommes se décidèrent à exécuter. Soudain, les voiles du bateau dégagé battirent d'un long frisson mystérieux, s'enflèrent, et lentement le navire s'éloigna dans la douce lumière d'une fin de jour que pâlissaient les étoiles naissantes.

— La chrétienté pénètre avec une fureur brutale par toutes les fissures de nos demeures ! — s'écria la hanem-effendi, d'une voix que la colère enrouait au point de la rendre méconnaissable.

Puis, apercevant une tache de sang sur le bas de son *intari* de lin blanc, elle redoubla ses cris : elle oubliait pour la première fois de sa vie que le calme de la voix et du

maintien, seul, distingue les grands de la terre de ceux qui sont faits pour les servir.

— Enlevez-moi cette souillure! — criait-elle aux esclaves accourues. — Jetez tous ces débris qu'ont rougis de leur sang les destructeurs de ma race! jetez-les dans la mer profonde, que je voudrais voir s'empourprer de tout le sang de leurs cœurs!... Voyez, — dit-elle, exaspérée jusqu'à la folie, — voyez donc, ânesses que vous êtes, vous ne vous défendez point et la chrétienté a passé par ici! Que reste-t-il? Rien! Tout est brisé, tout est fini!

La vue du sang qui avait coulé de la blessure faite à quelque matelot par une vitre brisée la mettait hors d'elle, et ne trouvant aucun moyen de se venger, elle sanglota devant ses esclaves qui ne l'avaient jamais vue pleurer.

Les pauvres filles, remplies de crainte, restaient immobiles, cherchant à fixer un air d'humble soumission sur leurs visages.

Un peu calmée, la hanum-effendi refoula ses sanglots, mais ses yeux suivaient toujours le bateau qui, au loin maintenant, ne lui paraissait plus être qu'un mirage. Ses formes et ses voiles s'effaçaient dans la brume légère qui s'élevait au-dessus de lui, s'évaporaient en fines gouttelettes d'or; le soleil, en une dernière lueur, empourprait la terre frissonnante et là-bas, plus loin, vers l'orient, une étoile tremblait, indécise.

* * *

Elle passa ses mains sur son visage, cherchant à effacer le souvenir de ce qui lui avait paru être un long cauchemar, fit une courte prière et se dirigea vers les appartements de son frère, d'un pas alourdi par la lassitude de son corps et la morne résignation de son âme.

Silencieuse, elle attendit, selon l'usage, qu'il voulût bien la questionner.

Il ferma le Coran qu'il lisait, l'enveloppa soigneusement de sa gaine de soie.

— Je vous écoute, ma sœur, dit-il avec une voix douce.

Dans sa sagesse profonde, il savait que, pour bien com-

prendre ce que veulent dire les femmes, il faut les écouter longtemps; il ajouta même, avec un soupir :

— J'ai une heure devant moi!

— Vous avez voulu, Cheik-ul-Islam, ou du moins vous avez consenti que nos filles s'instruisissent de la science européenne : les giaours ont succédé aux giaours dans cette maison, et dès lors, leur âme a été enveloppée de ténèbres. Elles ont appris des choses qu'il est inutile de savoir pour vivre heureuse, et toute cette instruction nous apporte un grand malheur dans notre maison. Malgré tout le respect que je dois à mon frère aîné, je vous dirai, Cheik-ul-Islam, que ce n'était pas à vous de laisser la chrétienté pénétrer dans votre demeure : tous les malheurs viennent de là.

— Le mal ne vient pas de la religion chrétienne, qui est belle en elle-même, mais de la civilisation européenne! répondit gravement le Cheik-ul-Islam.

Un peu dépitée de sa tolérance persistante, elle baissa la tête sous le regard conciliant du vieillard; une nouvelle amertume emplit son cœur, et précipitant ses paroles, elle raconta brusquement la terrible chose : « Adilé et Éminé-hanem avaient correspondu avec les hommes de scandale qu'étaient Noureddin pacha et Osman-bey et voulaient les épouser!... »

Alors, délivrée du poids de sa révélation, elle releva la tête, cherchant le regard de son frère.

Mais subitement son cœur cessa de battre : il lui sembla qu'une bise glaciale dépouillait ses os de sa chair, car devant elle se tenait rigide, et d'une pâleur mortelle, le Cheik-ul-Islam, dans toute la blancheur de ses vêtements, pareil à un être sur lequel il aurait neigé depuis de longs jours. Elle s'approcha de lui en frissonnant et, enveloppant de ses bras les pieds du saint homme, elle les baisa.

— Essence de la création de Dieu! Mon trésor! mon âme! souris-moi! suppliait-elle.

Mais, voyant qu'il pleurait comme le font les vieillards avec de lentes larmes qui se perdaient dans ses rides, elle cria de nouveau avec angoisse :

— *Henzer Giaour!*



Ces mariages paraissaient impossibles au Cheïk-ul-Islam pour deux sortes de raisons qu'il jugeait irréfragables. Noureddin et Osman étaient des libres penseurs ; ils avaient rapporté de leur long séjour dans les capitales d'Europe des principes qu'ils cachaient soigneusement au sultan, mais qui commençaient à percer et à scandaliser tous les bons musulmans de leur entourage ; ils ne croyaient point en Dieu et menaient une vie d'affreux désordre. — en outre, il était décidé depuis longtemps à marier sa fille et sa nièce à deux frères, Ali-bey et Ibrahim-bey, deux vigoureux fils du peuple. Et cela dans le sens physique et moral du mot.

Il ne mésalliait aucunement les filles de sa maison en songeant à les unir aux fils d'un portefaix et d'une fille de *caïkdji*, car la valeur ne vient certainement pas de la naissance, mais des qualités que renferment les cœurs. Les préjugés de ce genre sont encore inconnus dans les milieux turcs non contaminés par le désir de copier servilement les mœurs des autres pays, et, les noms patronymiques n'existant pas, les hommes ne peuvent compter que sur leur mérite personnel pour arriver aux situations qu'ils désirent.

Aussi, s'étant intéressé à l'éducation d'Ali et d'Ibrahim, qui tout enfants et orphelins avaient été confiés à ses soins, le Cheïk-ul-Islam trouvait-il naturel de leur faire épouser ses filles, avec lesquelles ils avaient été élevés jusqu'à l'âge où les coutumes obligent les garçons à quitter le séjour du *harem* pour celui du *selamlec*. L'intelligence, la droiture et les sentiments élevés de ces jeunes hommes, — tous les deux arrivés au grade de capitaine, — lui inspiraient une confiance absolue dans le bonheur à venir de ses filles, et, depuis longtemps, il était convenu que ces mariages se feraient à la vingtième année d'Éminé-hanem.

Cette résolution laissait l'âme du Cheïk-ul-Islam dans la quiétude la plus complète. Il savait, d'ailleurs que, parfois, cachées derrière le tour, sous le prétexte plausible de donner des commissions aux deux jeunes officiers qui se rendaient

tous les matins à Stamboul, Éminé et Adilé causaient avec eux, et il en concluait que les jeunes gens s'aimaient toujours.

La hanem-effendi, elle, lui objectait souvent que les convenances ne permettaient point à deux jeunes filles de s'entretenir fréquemment avec des officiers amoureux, et, son imagination très vive admettant toujours les choses les plus funestes, elle s'inquiétait fort des conséquences que pourraient avoir ces conversations.

Malgré le mécontentement de sa sœur, le Cheik-ul-Islam ne changeait rien à l'ordre des choses. Il s'efforçait de la calmer en lui assurant que la religion défend aux femmes de montrer leur beauté pour qu'elles n'aillent pas distraire les hommes de leurs devoirs journaliers, mais ne leur interdit nullement quelques échanges de paroles nécessaires aux besoins de la vie usuelle, que le haut rang de leurs filles ne leur laissait pas licence d'aller faire leurs achats elles-mêmes et que, la fortune toujours décroissante des familles ottomanes ayant supprimé à tout jamais le luxe des eunuques, il fallait se résoudre à voir les femmes employer comme intermédiaires pour leurs emplettes l'intendante du harem ou, à défaut de celle-ci, l'intendant ou les hommes du *selamlek*.

— Je vous l'affirme, ajoutait-il, ce ne sont que des paroles bien innocentes qui doivent s'échanger dans notre tour!

Et, avec un clair regard de souveraine bonté, il mettait fin à l'entretien.



Il refusa de façon nette et catégorique son consentement au mariage projeté par sa fille et sa nièce. La hanem-effendi ayant transmis sa décision aux deux jeunes filles, elles résolurent d'agir comme des héroïnes de romans européens : elles avaient cru remarquer que ces héroïnes, contrariées, s'empoisonnaient fréquemment, ne mouraient point et obtenaient bien vite l'autorisation de suivre leur fantaisie.

Aussitôt elles coururent au tour avec vivacité, et là, oubliant la dignité qui seyait à leur rang, elles se mirent à tambouriner sur la mince cloison, d'un mauvais rythme nerveux et sans cadence. A cet appel, d'une trépidation inusitée, la voix d'un *aïvaz* demanda respectueusement :

— *Né dir, effendim* ?[1]

— Il y a que l'intendante du harem est sortie et que nous désirons parler à l'intendant du *selamlec* ou à Ibrahim-bey.

L'*aïvaz* s'éloigna pour chercher l'un de ces deux effendis, mais elles attendirent très longtemps. Enfin, un cliquetis d'éperons et de sabre légèrement traîné sur le sol ayant frappé son oreille, Éminé pencha sa tête vers le tour ; puis, ayant perçu le frôlement du corps d'Ibrahim contre la cloison, elle lui demanda, selon l'usage, des nouvelles de son kief.

— Je vous remercie et vous baise les pieds, — répondit une belle voix mâle que l'émotion voilait un peu.

— Nous avons besoin de laudanum ; il faut que vous alliez demain matin en acheter à Stamboul.

— Certainement, je le ferai ! murmura Ibrahim.

Il trouvait que tous les ordres d'Éminé devaient être exécutés sans hésitation.

Il s'approcha plus près du tour et dit :

— J'ai là un bouquet de fleurs que j'ai cueillies pour vous sur les sommets de la montagne ; le voulez-vous ?

Puis, craignant de ne pas avoir suffisamment expliqué sa pensée, il ajouta timidement :

— Vous savez qu'en bon musulman, j'aime aller à la montagne. Là notre âme s'élève, et j'ai voulu embellir la mienne de ses plus beaux sentiments, tandis que mes doigts cueillaient les fleurs que je vous offre.

Elle le remercia de mille remerciements et, attirant à elle le tour qui grinça sur ses gonds, elle prit le bouquet, puis le tendit à sa cousine. A la vue des simples véroniques qui tremblaient sur leurs tiges comme des gouttes d'azur tombées du ciel, les deux jeunes hanems étouffèrent de jolis rires moqueurs qui plissaient leurs charmants visages de tigresses en joie.

— Je les ai nouées de longues herbes flexibles ; peut-être aimeriez-vous mieux un ruban parisien ? — dit Ibrahim d'une voix qui tremblait comme ces fleurs sur leurs tiges. — Mon âme, — ajouta-t-il après un doux silence, — j'ai appris des vers à votre intention : voulez-vous les écouter ?

1. « Qu'est-ce, Excellence ? »

Il croyait que les vers étaient le seul langage qui pût convenir aux amoureux et, avec une sueur d'angoisse au front, il commença de réciter ce qu'il trouvait si beau :

Dieu vous a créée...

De l'autre côté du tour, les deux jeunes filles se regardèrent : elles prirent, pour ne point lui révéler leur fuite, leurs lalennes[1] dans leurs mains, et se sauvèrent légèrement, souriant de cette joie mauvaise que ressentent parfois les femmes à se moquer des hommes qui les aiment.

Ayant récité ce qui lui semblait si bien exprimer son amour, il pensa qu'une chaste et douce émotion empêchait Éminé de répondre ; ému jusqu'aux larmes, il redit : « O mon âme ! » et s'éloigna doucement sur la pointe des pieds.



Une horreur et une frayeur indicibles se répandirent dans tout le harem : les jeunes hanems venaient de déclarer qu'elles s'étaient empoisonnées parce qu'on leur refusait les maris que leurs âmes et leurs chairs désiraient ardemment. Les tortures du laudanum ne se firent pas longtemps attendre ; la stupeur des femmes du harem était telle que personne ne songeait à leur donner les soins nécessaires, quand Éminé, soucieuse de ne point mourir, demanda qu'on fît aussitôt appeler un médecin.

Les deux jeunes filles furent longues à se remettre et la hanem-effendi, rendue plus tolérante par le chagrin que lui avait causé ce scandale, supplia le Cheïk-ul-Islam d'accorder le consentement que l'on exigeait de lui. Mais, comme il le donnait, une gravité nouvelle, émouvante, assombrit son visage ; son regard sembla se perdre aux profondeurs d'une longue allée de cyprès qui menait sur le chemin du Hedjaz — et bien certainement, alors, Dieu lui fit voir l'au-delà.

1. Petits sabots de bois très élégants.



Les deux frères furent les derniers à connaître les prochains mariages des jeunes filles qu'ils aimaient avec Osman-bey et Noureddin-pacha. Depuis que les coutumes les avaient séparés de leurs compagnes d'enfance, ils attendaient sans inquiétude que s'accomplissent les projets du Cheïk-ul-Islam.

Ali-bey, l'aîné, était extrêmement laid, et cela malgré les recherches qu'il apportait à sa toilette; il était et restait laid, d'une laideur tenace et sans espoir. Aussi, en vrai Turc philosophe se résigna-t-il plus facilement que son frère au malheur de ne point épouser sa fiancée. Il doutait sagement du crédit que la seule beauté morale avait en matière d'amour, et l'avenir de son ménage n'avait pas été sans lui causer quelques appréhensions qu'il avait toujours secouées, par respect pour le jugement du Cheïk-ul-Islam qu'il estimait infaillible.

Mais Ibrahim, que Dieu avait créé un jour où il s'entretenait avec la Beauté virile, sentait toujours s'élever en lui la grande puissance d'aimer, et cette marée montante de son sang vigoureux désirait gagner jusqu'aux veines de cette jeune fille, Éminé-hanem. Pour mieux mériter sa tendresse, il s'était obstiné à repousser loin de lui les « impressionnées d'amour » qui sont, comme chacun le sait, prodigieusement instruites dans l'art d'attirer les hommes en se balançant devant eux comme des reptiles de volupté.

Considérant avec dégoût leur race et leur impureté (les courtisanes, en Turquie, sont généralement d'origine grecque ou arménienne), il les fuyait volontiers; il se disait que tous leurs gestes d'amour lui vaudraient des regrets profonds à l'instant suprême où son regard d'époux rencontrerait le regard de vierge éperdue qu'Éminé poserait bien certainement sur lui; et toutes ces pensées l'avaient beaucoup occupé pendant ses longues heures de service auprès de son général.

Dans ses rares moments de défaillance, à Stamboul, il fermait les yeux pour ne pas voir la femme qu'il serrait contre lui; et, de cette faiblesse passagère, une tristesse demeurait dans son âme. Maintenant il se tenait très droit, raidi dans

sa douleur, et la ride obscure, où se gravait la résolution de ne point se laisser distraire de sa souffrance, barrait son front large et bas comme celui des dieux antiques.

*
* *

Autrefois les femmes du harem, quand elles le voyaient passer, remarquaient qu'il était beau et fort comme un peuplier. Elles admiraient les proportions irréprochables de son corps, dont tous les mouvements étaient d'une harmonie et d'une élégance parfaites : l'expression caressante de son visage aux traits fins et réguliers les enchantait, et les plus passives d'entre elles disaient alors : « Comme il serait doux de l'aimer!... Lorsque nous y songeons, nous nous sentons faiblir à la façon des tourterelles légères qui regardent l'aigle royal fondre sur elles, sachant qu'il va les dévorer jusqu'au cœur même de leur cœur. Nous savons aussi qu'il possède la force et le sang-froid des grands guerriers ; ses yeux magnifiques flambent d'une ardeur insoutenable. » Et tout cela ravissait les femmes ; un tremblement d'amour glissait par tout leur corps.

Lui, par respect pour les usages, faisait semblant d'ignorer leur présence derrière les grillages des fenêtres ; mais, prises d'une merveilleuse audace, elles murmuraient hâtivement des paroles de tendresse, multipliées sur leurs lèvres comme des fleurs éphémères qui, à peine écloses, déjà se flétrissent.

Il ne voulait pas entendre ces provocations secrètes : il était sans cesse occupé du souvenir d'Éminé, qui vivait immortelle en son âme. Il croyait voir encore les prunelles de ses yeux s'élargir comme deux gouttes d'or liquide qui se fondaient et s'étendaient sous le feu de son regard.

Elle n'avait que treize ans et lui quinze, quand pour la première fois, la bouche de la jeune fille, s'étant pressée sur la sienne, avait laissé couler le miel de l'amour à ses lèvres, et cette volupté tressaillait toujours en lui comme alors, et il pouvait encore en goûter la douceur. N'avait-il pas aussi essayé de gagner sa petite âme en causant avec elle, chaque soir, derrière le tour ? Il se souvenait de lui avoir dit des choses

simples et naïves, inspirées par la chaste présence dont il éprouvait la grâce à travers la mince cloison. Puis, un jour où la douce clarté du ciel étoilé se voilait de légers nuages qui tachaient la terre, il avait senti un désir violent tout à coup l'envahir, et ce désir, le voleur de sa pureté amoureuse, avait gonflé les veines de ses tempes et de son cou plein de force, en les nouant comme se nouent les serpents qui s'unissent. Son sang alors s'était soulevé d'un tel élan vers elle que son âme s'en était heureusement épouvantée : il s'était enfui.

Depuis lors, absorbé dans ses projets d'avenir, il avait attendu avec impatience l'heure prochaine où il aurait le droit et la joie de la coucher comme un enfant dans ses bras. A cette pensée, le soir, des ondes brûlantes, lentement, montaient jusqu'à son front, et il arrachait avec violence la belle cravate anglaise qu'il avait mise pour lui plaire, puis restait tout interdit, tremblant d'émotion.

Maintenant, Ibrahim, sachant la trahison d'Éminé, se laissait aller à un désespoir immense; il répétait machinalement : « Elle m'a déserté! elle m'a déserté! » et son morne regard ne voulait plus voir les riantes et consolantes beautés de la terre.

Il pria son général de l'envoyer dans le régiment d'Alep, dont le climat épargne rarement les nouveaux venus : il espérait y mourir. Mais le Cheïk-ul-Islam s'opposa paternellement à son dessein, et, dans sa passive obéissance aux ordres du chef de la religion, il ne songea point qu'il pouvait faire acte d'indépendance et partir. Il se voua entièrement alors à son métier militaire, apprit l'allemand pour mieux connaître la science de se battre avec la tactique nouvelle, fréquenta les officiers européens, mais resta malgré tout musulman convaincu et impénétrable. Il s'affilia à l'une des puissantes et mystérieuses confréries qui, des Indes au Maroc et des Balkans jusqu'au fond de l'Afrique, suivent l'âme des peuples de l'Islam.



Dès qu'un chagrin survenait au cœur du Cheïk-ul-Islam, il avait le désir de causer avec la *dada*[1] qui avait soigné son

1. Esclave, gardienne des enfants.

enfance. Mais la pauvre femme venait de mourir de vieillesse : il la regrettait vivement, car elle seule savait dire les paroles qui consolent. Ce nouveau malheur le frappait dans ses souvenirs les plus chers : ceux de cette époque ancienne que les soins et la tendresse de l'humble esclave avaient rendue heureuse. Sa mort avait consterné le harem qui la vénérait à l'égal d'une sainte et qui, de jour en jour, s'attendait à voir poindre sa troisième dentition. — car il est avéré que parfois, vers la cent huitième ou la cent dixième année de la vie humaine, de nouvelles petites dents percent les gencives très lisses des vieillards. — Mais la *dada*, comme presque toutes les esclaves, ne savait pas au juste son âge et n'y attachait, du reste, aucune importance. Elle disait même que les lois compliquées, inutiles, des peuples lointains n'ayant pas encore pénétré en Turquie, grâce à Dieu ! on pouvait y naître et y mourir en toute liberté.

Tout le harem s'était réjoui à l'idée de voir bientôt poindre la dentition de seconde enfance de la *dada*. Le *selamlec* lui-même s'intéressait à ce phénomène probable ; et le *lala*[1] s'était inquiété de l'apparition de la première de ces dents, car, dans les temps reculés, lorsqu'il avait vingt-cinq ans et elle quarante, il avait demandé la *dada* en mariage. Par la suite, il avait toujours pensé à elle, le mystère du harem ayant laissé à son imagination licence de croire qu'elle était encore aussi belle que le jour où il l'avait, par hasard, aperçue sans voile, derrière une porte.

En vérité, il n'était resté d'elle qu'un petit amas de peau très desséchée, pareille à celle des outres dégonflées ; mais une énergie surprenante animait son esprit et ses discours, et, depuis quelque temps, elle y avait joint une malice de vieille guenon aux aguets : elle épiait de son sofa tous les menus faits et gestes du harem et glapissait mille conseils qu'on ne suivait pas toujours, quoiqu'elle fût prête à les appuyer des coups d'un long bâton qu'elle tenait à la main pour se défendre des innocentes, mais irritantes taquineries de la jeunesse.

Aux heures de tristesse, le Cheïk-ul-Islam avait l'habitude

1. Gardien des enfants au *selamlec*.

d'envoyer une esclave la chercher sur son dos, car elle avait depuis longtemps perdu l'usage de ses jambes. Aussitôt qu'il avait connu les intentions des jeunes hanems, il lui avait fait part du chagrin que lui infligeaient sa fille et sa nièce; il l'avait suppliée d'user de son influence pour les dissuader de leurs projets. Elle avait paru très affectée, et si inquiète que ses yeux remuaient perpétuellement dans leurs orbites profondes, comme si, en eux, venait se réfugier tout ce qui lui restait de vie à vivre.

Elle suivait les allées et venues des hommes du *selamlee* quand ils passaient sous ses fenêtres, guettant fébrilement Ibrahim; dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria :

— *Machallah* ! quel beau corps ! et quelle belle âme musulmane l'habite ! De ma longue existence je n'ai vu pareil homme ! Mais nos filles lui préfèrent des athées, des hommes perdus de vices, qui depuis leur retour ont l'indécence de déshabiller des « impressionnées d'amour » qu'ils mettent nues devant eux. Oui, ils regardent des femmes dans leur nudité entière et commettent ainsi un péché infâme !... A-t-il fallu que je vive aussi longtemps, pour apprendre que de telles choses pouvaient exister !... L'amour qui, jusqu'à présent, était resté chaste et beau chez nous, va-t-il, avec les nouvelles mœurs apportées par les infidèles, devenir dévergondé, horrible à voir? Les femmes vont-elles se mettre à porter des toilettes décolletées?... A y songer, je sens ma tête faiblir.

Puis, revenant à Ibrahim qu'elle opposait comme exemple du Turc le plus accompli au général Noureddin et au colonel Osman, qui étaient, eux, civilisés, disait-elle, par une civilisation incompatible avec les mœurs musulmanes, elle s'écria encore :

— Mais regardez-le donc, le lion de l'islamisme! Quand il passe, à présent, on voit que la douleur a mis un morne regard dans ses yeux. Il me fait songer à un volcan éteint que j'ai vu autrefois dans les pays inconnus que j'ai traversés avant d'être vendue à Stamboul. Cette montagne brûlante semblait un géant pétrifié par la douleur; je vous le dis en vérité, elle avait dû se refléter depuis des siècles dans les eaux limpides d'un lac mystérieux qui se trouvait à ses pieds...

Mais par l'effet du *Cheïtan*[1], la *dada*, qui était sur le chemin des bons conseils à donner à son entourage, perdit le fil de son discours et s'inquiéta subitement de voir sa tête devenir aussi légère que celle des hirondelles :

— Ma tête se désemplit de mes pensées, — murmura-t-elle faiblement. — Je la sens diminuer au point de se réduire à la grosseur d'une cerise... Ah! mes filles, écoutez-moi, combattez la civilisation, destructive du bonheur! Combattez... Combat...

Sa bouche se ferma et elle s'affaissa tellement qu'elle parut être, soudain, tombée en poussière.

La *dada* était morte! On la mit dans un cercueil et, selon l'usage, on partit très vite la porter au cimetière.



Après la mort de la *dada*, le Cheïk-ul-Islam, accablé, ne se refusa point à bénir le mariage des filles de sa maison. Mais comme la gêne et la misère se faisaient sentir dans tout l'empire, il n'autorisa aucune des fêtes habituelles à ces actes solennels de la vie. Adilé-hanem suivit son mari dans un vilayet éloigné où il venait d'être nommé gouverneur; Éminé-hanem alla s'installer avec Osman-bey chez sa belle-mère, qui habitait un beau *yali* à Bébek, sur la côte d'Europe du Bosphore.

Suivant les usages, plusieurs visites furent échangées entre la nouvelle mariée et sa famille; mais, malgré son expérience de la vie, la hanem-effendi ne parvenait pas à découvrir sur le visage de sa fille l'expression de joie particulière aux jeunes mariées. Elle s'en inquiétait beaucoup, mais n'osait pas l'interroger sur un sujet aussi délicat et qu'elle rangeait, en un domaine réservé, parmi les secrets de son gendre.

Elle attendait avec patience que la force des conjonctures arrangeât ou dérangeât les choses, en disant tout bas :

— *Bakalem!*[2]

1. Le diable.

2. « Nous verrons ».



Quand Éminé-hanem arrivait à Anatolou-Hissar faire sa visite hebdomadaire à sa famille, elle allait baiser la main de son oncle et de sa mère; puis, s'asseyant, elle fumait en silence une cigarette ou deux, buvait sa *figean* de café, regardait dans le vague avec le regard d'une femme qui attend le retour d'un être disparu, faisait deux ou trois questions de pure politesse, se levait, s'enveloppait de son *tcharchaf* et, suivie de sa *kiaya-kaden*[1] et d'une esclave, s'embarquait dans son caïque sans un mot d'explication.

Or, un jour que la chaleur étouffante d'août plongeait tout le harem dans le plus profond des kiefs, le marteau de la porte d'entrée retomba lourdement, plusieurs fois, avec un bruit sonore, qui se répercutait dans la grande salle de marbre; une esclave, ajustant sa ceinture avec décence, courut ouvrir.

Éminé-hanem parut. Elle était suivie de plusieurs esclaves qui portaient ses vêtements enveloppés dans des *bogtcha*[2]. Se dirigeant lentement vers son ancienne chambre, elle se dévoila et dit :

— Je reviens vivre ici : j'ai eu tort de vous quitter.

Puis, serrant ses lèvres, par ce besoin qu'elle avait d'affirmer son orgueil, elle laissa le silence se glisser entre elle et sa mère, qui s'était approchée pour lui souhaiter la bienvenue.

Après quelques jours de repos, elle demanda simplement à son oncle de bien vouloir faire prononcer son divorce. Il l'écouta sans surprise ni colère, l'invita seulement à ne point se hâter :

— Je ne sais, ma fille, quels sont les torts de votre mari envers vous; mais je vous en prie et vous l'ordonne, attendez que le calme complet soit rentré dans votre cœur avant de faire la moindre démarche.

De son côté, la hanem-effendi la suppliant de ne rien décider avant un ou deux mois, l'âme d'Éminé se détendit un peu et le harem reprit ses habitudes paisibles et monotones.

1. Intendante.

2. Enveloppe de soie.

Pourtant, l'indiscrétion d'une esclave fit savoir à toute la maison du Cheik-ul-Islam que, dans la semaine même de son mariage, Osman avait diaboliquement trouvé le moyen de séduire trois des esclaves de sa femme ; et, la semaine d'après, il s'était encore inspiré de son éducation « à la *franca* » pour mettre à mal les quatre autres esclaves d'Éminé-hanem, tandis qu'elle recevait aimablement les félicitations de ses amies accourues pour se réjouir de son bonheur.



En regardant ses esclaves qui étaient venues la rejoindre chez son oncle, il sembla à Éminé que chacune de ces filles portait sur elle un lambeau de son cœur déchiré. Sa dignité, sa fierté l'empêchaient de leur reprocher leur faiblesse. Elle s'appliqua, au contraire, à leur donner ses ordres avec plus de douceur qu'elle n'en montrait naguère quand elle était heureuse. Quoi qu'il en fût, elle supporta silencieusement sa douleur durant quelques mois, mais, dans un jour de révolte, elle ne put s'empêcher de témoigner sa rancœur à la plus jolie d'entre elles, en la chassant de son service personnel pour l'employer aux bas ouvrages du harem.

La pauvre fille sanglotait, parce qu'elle aimait sa maîtresse et que ses flancs fécondés tremblaient d'une vie nouvelle. Après cinq mois de misères physiques et morales, sans que personne eût soupçonné son état, elle mit au monde un enfant contrefait.

A ce triste spectacle, Éminé sentit naître en son cœur la générosité de l'épouse qui ne peut qu'aimer les enfants de son mari, puisqu'une belle loi humaine les fait tous naître légitimes. Elle s'ingénia à soigner le pauvre petit être de son mieux, car il ne pouvait ouvrir ses yeux sur le monde et pleurait toujours. Pensant l'apaiser, elle soufflait dans son oreille informe de douces paroles de mère et le berçait avec tendresse dans ses bras tremblants.

Mais la souffrance de vivre vagissait en lui, et ce faible cri incessant faisait tressaillir les entrailles d'Éminé, desquelles il ne s'était pourtant point détaché.

Il mourut sur ses genoux et, à travers ses paupières closes,

elle crut voir pour la première fois ses yeux se fixer sur elle. Au chagrin qu'elle éprouva de l'avoir perdu, elle comprit qu'elle aimait toujours son mari, et, malgré ce qu'elle savait de sa vie dissolue, elle commença d'oublier tout le mal qu'il lui avait fait.

Elle avait appris qu'il vivait, tantôt à Péra, tantôt à Paris, avec une demi-mondaine parisienne, et une amertume sans pareille montait de son cœur à ses lèvres, qu'elle essuyait machinalement de son mouchoir.



Peu à peu, sans qu'elle s'en rendît compte, elle apporta dans sa vie, dans son langage et dans sa mise, le souci de ne plus s'écarter des usages et des mœurs de son enfance. Le soir, elle se mêlait aux femmes et murmurait mot à mot les versets du Coran que son oncle chantait d'une voix lente et douce, derrière le grillage de bois qui séparait les hommes des femmes, dans la grande salle des prières. Elle écoutait les voix mâles des imans et des mollahs qui répétaient en cadence les paroles sacrées : « Dieu seul est grand ! » Et elle voyait, à travers le grillage, sous la pâle lueur des récipients où brûlait une huile odorante, leurs turbans d'un beau vert ancien s'incliner lentement.

Puis son regard allait plus loin pour se fixer sur la multitude des turbans blancs qui se baissaient et se relevaient régulièrement comme la houle d'une mer laiteuse.

Alors elle sentait son âme bercée par toute cette blancheur mouvante, et, appuyant sa tête contre une des immenses colonnes de marbre blanc qui soutenaient les voûtes de la salle, elle entr'ouvrait les lèvres comme un enfant couché qui s'endort aux promesses d'un heureux lendemain.

Mais tout à coup, pareil à un éclair qui traverse l'air pur et limpide d'un ciel apaisé, le souvenir d'Osman la frappait au cœur. Sans attendre la fin de la prière, elle s'enveloppait rapidement de son *tcharchaf* broché d'argent et, traversant le jardin, elle allait s'appuyer immobile et droite contre l'immense laurier-cerise qui s'élevait auprès du tour.

Sous son ombre, aussi lourde qu'une voûte d'airain, elle bais-

sait la tête, hésitant à appeler le *vekyl-hardj*[1] ou Ibrahim pour leur demander des nouvelles de son mari. Machinalement, de son pied chaussé de lalennes, elle écrasait sur les dalles de marbre blanc les fruits pourpres, gonflés de vie, qui étaient tombés de l'arbre sombre, et bientôt le bas de son *intari* s'éclaboussait d'un suc vermeil qui jaillissait de tous côtés, répandant autour de ses pieds un réseau de filets sanglants qui se cherchaient et s'immobilisaient dès qu'ils s'étaient unis.



Ce soir-là, elle s'approcha fébrilement du tour et, dans son agitation, elle appela : « Ibrahim! Ibrahim!... » d'une voix qui se brisait en un son frissonnant, pareil à celui d'un beau vase de cristal qui tombe sur les marches d'une mosquée.

— Je suis là, — répondit-il, — que désirez-vous?

Mais tous les deux, subitement, absorbés par des pensées confuses, se turent et laissèrent les ondes du silence se reformer au-dessus de leurs têtes.

Depuis qu'il la savait souillée par les baisers d'Osman, il éprouvait une gêne extrême à la sentir immobile derrière le tour. Il demanda respectueusement, pour abréger son supplice :

— Que puis-je? Que dois-je faire pour vous?

— Mon cœur va mourir en moi, Ibrahim. Je vous conjure de me dire la vérité. Il me semble que l'on me cache quelque chose. Dites-moi la vérité, et je reviendrai à la raison... Ibrahim, Ibrahim, que devient Osman-bey? Où est-il?

Alors, au son de sa voix et dans le silence qui se fit de nouveau, il comprit qu'elle pleurait; il crut même entendre de lourdes larmes se détacher une à une de ses beaux yeux pour tomber sur la terre.

« De jolies fleurs bleues vont s'ouvrir sous ses pleurs, songea-t-il, et je ne pourrai les cueillir... » Et cette pensée lui fut si déchirante que, sans se rendre compte de ce qu'il disait, il lui annonça la triste chose que tout le monde lui cachait : l'arrestation d'Osman-bey pour cause de haute trahison, et la clémence du sultan qui changeait sa détention perpétuelle en exil à Bagdad.

1. Intendant.

*
* *

Éminé avait envoyé la *kiaya-kaden* à Osman-bey pour savoir ses intentions.

Il lui fit dire qu'il la suppliait de vouloir bien l'accompagner à Bagdad.

Malgré les fatigues et les dangers de ce long voyage, elle consentit à le suivre.

*
* *

A Bagdad, après quelques mois de découragement, Osman-bey se reprit à aimer la vie. Il distingua Alié, une esclave que sa femme avait achetée en arrivant et, dans son ardeur à plaire à cette fille, il modifia entièrement son existence : il devint le plus paisible et le meilleur des musulmans. Transformé par l'amour qu'il nourrissait pour elle et sous l'influence de ses conseils, il avoua loyalement à sa femme qu'il aimait Alié d'une grande passion, qu'il croyait inaltérable; et, lui baisant les mains, il implora son pardon pour tout le mal qu'il lui avait fait et lui faisait encore.

Un regard, lourd de dédain, fut la seule réponse.

Dans ses longues heures de réflexion, Éminé sentait son cœur se tordre et se noyer de douleur. Elle sanglotait et étouffait ses cris en se couvrant la tête du pan de son *intari*. Elle restait immobile, voilée comme une morte, cherchant à prendre une résolution définitive. Un instant, elle songea à vendre cette fille, mais la générosité instinctive de sa nature lui fit repousser cette tentation avilissante.

Ne voulant pas cependant accepter les tortures que lui infligeait Osman, elle se décida courageusement à demander son divorce et à retourner chez son oncle.

A sa requête, l'iman de Bagdad vint le prononcer : lorsqu'elle l'entendit approcher de la portière derrière laquelle elle se tenait cachée à son regard, elle crut que son cœur, soulevé de douleur, se refuserait à reconnaître les paroles de renoncement qu'elle allait proférer.

Elle les murmura sans pleurer pourtant, se tenant très

droite; puis, attirant à elle l'esclave Alié, qu'elle avait obligée d'assister à son divorce, elle la prit par la main et, s'adressant à l'iman, lui demanda si Osman-bey était auprès de lui.

A sa réponse affirmative, elle dit d'une voix grave :

— Je tiens à assister à l'union d'Osman-bey avec mon esclave, à qui je rends la liberté : veuillez, je vous prie, les marier devant moi.

L'iman remua légèrement, derrière le rideau, ses doigts effilés; il effleura les blanches mousselines de son turban et, s'adressant à Osman-bey et à l'esclave invisible pour lui, il leur dit :

— Dieu est miséricordieux et je vous unis devant lui.

*

Éminé quitta Bagdad, la conscience en repos, mais persuadée que les ailes de son âme s'étaient repliées pour ne plus s'ouvrir jamais. Elle arriva chez son oncle, un matin, alors que les premiers rayons du soleil mettaient des lueurs sanglantes à l'horizon.

Ayant poussé doucement l'immense porte du jardin, elle fut soudain couverte d'une rougissante splendeur, et l'air, attiré par le vide de la porte ouverte, remua autour d'elle une impalpable poussière d'or. Elle traversa le jardin embaumé où les jasmins tombaient de leur tige, étoilaient le gazon; et, gravissant les marches de marbre blanc qui menaient à l'appartement du Cheïk-ul-Islam, elle resta un instant immobile, comme prise de terreur. Puis, enlevant son *tcharchaf* lamé d'or, elle parut devant lui.

Il la regarda d'un regard qui fit fondre son âme en elle; et, courant à lui, elle cacha son visage ruisselant de larmes dans les plis du caftan.

UNE CIRCASSIENNE

(*A suivre.*)

HEURES DE FRANCE

I

PRINTEMPS PROCHE

Vois, le printemps déjà s'étire dans les branches.
Et l'on sent que le parc, trop longtemps engourdi.
S'éveille dans l'air jeune et frissonne attiédi.
Et que le ciel attend un lever d'aubes blanches.

Et déjà jusqu'à nous des jardins du midi
L'odeur des premiers lys arrive et des pervenches...
Ah ! bientôt sur l'hiver nous prendrons nos revanches.
Cueillant la fleur d'avril au coteau reverdi.

Bientôt nous partirons vers les forêts prochaines
Et la gaieté de nos caresses, sous les chênes,
Aux sentiers inconnus ira s'éparpiller;

Et lorsque nous serons fatigués de nos courses,
Essoufflés, nous viendrons lentement effeuiller
Nos bouches en baisers sur l'eau claire des sources.

II

SUR LA MER

Sur la mer, de sa main furtive,
La nuit tend son frêle réseau
Et notre barque est là, craintive
Comme un oiseau.

Les vagues nous sont maternelles ;
La brise a de si lents remous
Qu'on dirait un va-et-vient d'ailes
Autour de nous.

Elle nous frôle et nous caresse
Sur les chemins de l'infini...
De la barque notre tendresse
A fait son nid.

Un nid que l'eau sombre balance
D'un mouvement souple et berceur,
Dans du mystère, du silence,
De la douceur...

Ta beauté se fait imprécise
Comme la ligne de la mer
A la fois blanche, bleue et grise,
Couleur de l'air.

Ah ! la terre qu'on a laissée
Dans la brume du soir pâli,
Comme elle est loin, toute effacée
D'ombre et d'oubli !

Je songe à de nouveaux rivages
Et je vois passer dans tes yeux
Le reflet d'autres paysages
Et d'autres cieux.

Ouvrons toutes larges nos voiles,
Prenons en main les avirons :
Jusqu'à l'aube, sous les étoiles
Nous ramerons...

Et si la tempête soulève
Autour de nous ses flots pressés,
Nous mourrons comme dans un rêve,
Entrelacés !

III

NUIT DE NOEL

Regarde, même l'ombre au loin semble briller,
Parmi la bonté calme et blanche des étoiles ;
Comme un appel descend des vastes cieux sans voiles
Vers ceux qui savent croire et qui savent prier.

Écoute, le vent frais de la nuit sur la lande
Passe et repasse avec un murmure adouci...
Un fin grésil au loin couvre le sol durci
Et fait songer aux vieux Noëls de la légende.

On voit l'humble village à peine s'ébaucher :
On dirait que ce soir il se cache, aux écoutes,
Que ses maisons se font petites et que toutes
Se serrent davantage à l'entour du clocher.

Et voici que toutes les cloches envolées
Toutes, d'un même élan, chantent des mots d'espoir,
Et que les grands chemins de la plaine, ce soir,
Attendent le pas lourd des foules appelées.

Ah ! laissons jusqu'à nous du ciel plein de clarté
La ferveur des jours morts qui nous sembleront proches
Descendre, et se mêler aux voix lentes des cloches
La voix de notre enfance et notre pureté.

Que cette nuit au moins nos âmes soient moins fières ;
Oublions un instant notre amour d'aujourd'hui :
Viens, et nous sentirons peut-être, cette nuit,
Nos baisers coutumiers se changer en prières.

IV

FEUILLES MORTES

Porteur de regrets infinis,
Foulant de son pas monotone
Les branches mortes et les nids,
Seul, au hasard, marche l'automne.

Le vent disperse au long des bois
Le vol des feuilles arrachées,
Et les verdures d'autrefois
Feutrent le sol de leurs jonchées.

Les oiseaux vibrants se sont tus ;
Voici l'heure des froids silences,
Où les grands arbres dévêtus
Ont de frileuses somnolences.

On n'entend qu'un grésillement
De feuilles mortes et de branches...
Neiges d'or, tombez doucement,
Tombez, avant les neiges blanches !

Mais un frisson preste a passé
Dans cette automnale agonie,
Et, vivante d'un cher passé,
La forêt semble rajeunie :

Je vois bondir par le chemin
Avec des chansons sur les lèvres,
Les dryades tenant la main
Des satyres aux pieds de chèvres,

Tandis que, pour rythmer leurs jeux,
Pan, sur sa flûte reconquise
Trille un air subtil et joyeux
Qui s'éparpille dans la brise.

Et de leur rire étourdissant
Faisant frémir les feuilles jaunes,
Au bord des sources, en dansant,
S'éveillent naïades et faunes.

Et c'est tout le bois endormi
Qui, tremblant de ses branches nues,
S'offre dans un sourire ami
A ses déesses revenues...

Je les regarde, je les vois :
Tout l'automne est plein de mon rêve :
J'entends leurs danses et leurs voix
Que la flûte espiègle soulève.

Automne des bois et des cœurs,
Dernier rayon, suprême flamme...
Dansez, dansez, rêves moqueurs
Sur les feuilles mortes de l'âme !

V

LES VEILLEUSES

J'aime l'intimité discrète des veilleuses,
L'hiver, dans le repos des longs soirs apaisés,
A cette heure où nos pauvres âmes orgueilleuses
Se font humbles pour les larmes ou les baisers.

Près des berceaux et près des lits, lueurs fidèles,
Elles savent fermer nos yeux avec bonté,
Et nous nous endormons, encor tout remplis d'elles,
Avec, dans nos yeux clos, un peu de leur clarté.

Leur reflet vague et doux, qui veille avec mystère,
Fait paisible la chambre où parfois s'introduit,
Sans troubler d'un frisson leur sereine lumière,
Le sanglot des vents froids qui pleurent dans la nuit.

Pour chasser loin du front des enfants et des femmes
Les rêves douloureux qui hantent les sommeils,
Elles sont là, toujours tendres comme des âmes,
Et prêtes à mourir à l'heure des éveils...

VI

LES SAISONS CHANTENT

Midis calmes sur les blés d'or,
Soleil qu'endort
La brise lente ;
Été, père de la moisson,
C'est ta chanson
Nonchalante...

Brise pleurant dans la forêt,
Vague regret
Qui tourbillonne,
Feuilles mortes, sombre horizon,
C'est ta chanson,
Pâle automne...

Sourdes clameurs des flots bravant
L'assaut du vent
Aux voix méchantes,
Hiver, au glacial frisson,
C'est la chanson
Que tu chantes...

Mains jointes et cœurs embrasés,
Bruit de baisers
Fleurs et lumière...
C'est ta radieuse chanson,
A toi, saison
Printanière !

VII

NUIT D'AVRIL

Puisque la nuit est tiède et pure et que des voix,
Endormant la tristesse indécise de l'heure,
Arrivent jusqu'à nous de la mer et des bois
Et chantent dans le vent léger qui nous effleure,

Puisqu'autour du balcon où tes bras appuyés
Font pencher les glycines mauves, fleurs des veuves,
Erre un parfum subtil qui monte des rosiers,
Dont l'air nocturne fait s'ouvrir les roses neuves,

Ah ! reste ainsi, les yeux perdus et demi-clos,
Reste un peu dans la nuit sereine et reposée ;
Laisse s'épanouir — baisers, pleurs ou sanglots —
Comme un printemps secret, ton âme inépuisée.

Devant cette douceur éparse dans le soir,
Faisons douce notre âme et très doux notre rêve,
Et que du fond de nous monte, comme un espoir,
Notre enfance rieuse et si pure, et si brève !

Ah ! les matins enfuis où tous deux nous courions
Éveiller la rumeur des nids parmi les branches
Et, dans le jardin clos penchant nos jeunes fronts,
Respirer tout l'avril au cœur des roses blanches !

Nous allions au hasard, les doigts entrelacés,
A travers bois, parmi les bruyères mouillées,
Et parfois nous sentions nos rêves traversés
D'une fuite d'oiseaux surpris dans les feuillées.

Et nous nous amusions de tout, du chant joyeux
Des arbres, de la brise et des sources dans l'herbe,
D'un rayon, d'un parfum et de nous mettre à deux
Pour manger une fraise ou pour faire une gerbe.

Le murmure confus dont s'emplissent les bois
Pour bercer le travail mystérieux des sèves
Nous surprenait soudain comme une étrange voix,
Et de vagues effrois se mêlaient à nos rêves.

Et parfois, sur le bord d'un sentier parfumé,
Ayant fait halte, les mains jointes, aux écoutes,
Nous entendions au loin, monotone et rythmé,
Le lourd piétinement des troupeaux sur les routes...

Je veux ce soir que nous revivions notre avril !
Laissons là les glycines mauves, fleurs des veuves,
Descendons au jardin où l'air frais et subtil
Fait s'ouvrir humblement le cœur des roses neuves !

Viens, nous nous parlerons de tout près et tout bas,
Sans nous voir, dans la nuit sereine et reposée...
Nous oublierons un peu que nous sommes si las,
Nous ferons de la joie avec de la rosée.

VIII

LES HOTES

D'outre-mer, inconnus qu'appellent tes clairons,
O France, et que l'éclat de ta gloire émerveille,
Pour y faire fleurir nos rêves de la veille,
Vers ta lumière et ta beauté nous accourons.

Et ton accueil est doux comme une aube à nos fronts ;
Du geste féminin qui tend une corbeille,
Tu livres tes jardins à nos butins d'abeille,
Et tes fleurs ont donné le miel que nous t'offrons.

Poètes, nous t'ouvrons toutes larges nos âmes,
Nous chantons tes héros, tes printemps et tes femmes,
O terre de la gloire où se fait l'avenir !

Aussi, quand des adieux l'heure trop prompte arrive,
Nos cœurs en te quittant font de leur souvenir
Un long sillage d'or qui nous lie à ta rive.

JOSÉ-MARIA CANTILO

LES

CHOUANS ET LES BLEUS[1]

LES CHOUANS

Après la défaite du Mans, les quelques centaines de Mayennais qui se sont joints aux rebelles parce qu'ils ont eu déjà maille à partir avec la loi, s'éparpillent, rentrent se cacher dans leurs communes ; beaucoup de Vendéens, malades, blessés, traînards, se réfugient sur les bords de la grande route de Laval pour éviter la fureur des cavaliers de Westermann et des fantassins de Kléber, et, comme tous les chemins sont gardés, ils espèrent pouvoir attendre dans le pays le printemps et gagner la Loire au couvert des feuilles.

Mais ces débris vendéens, ces « Mayennais qui ont suivi les brigands », sont partout recherchés, découverts et fusillés dans les villes qui se vengent de leur peur. A Segré on en prend soixante en deux jours ; Laval en condamne à mort soixante-quatre (13-17 janvier 1794) et Rennes en guillotine trente-sept en un seul. Ils sortent de leurs cachettes plus tôt

1. Extrait d'un volume : *Les Chouans de la Mayenne* (1792-1796) qui paraîtra prochainement (Calmann-Lévy, édit.). — Documents consultés : Archives du département de la Mayenne. — *Guerres des Vendéens et des Chouans*, par Savary. — *Correspondance* de Hoche, par Rousselin. — *Correspondance* du général Quantin, publiée par M. Muteau (*Revue de Paris* de mars 1899). — *Souvenirs de la Chouannerie*, par Descepaux.

qu'ils ne l'eussent voulu ; ils se groupent par escouades — une grosse force leur attirerait trop d'ennemis — et, sous le commandement à peine reconnu des plus exaltés ou des plus compromis, ils fusillent les volontaires dispersés, les autorités des campagnes, et rendent les patrouilles qui les pourchassent plus circonspectes, moins nombreuses.

Tandis qu'au lointain la Vendée râle, agonise, la chouannerie sourdement commence.



Jean Cottereau, dit Chouan, comme les autres membres de sa famille, dès la fin de 1792, donne son surnom à sa bande. Ce surnom se répand, désigne tous ceux qui font les expéditions semblables, nocturnes, et, en 1795, il sert de ralliement aux milliers de rebelles en guerre contre la République au nord de la Loire, dans l'Ouest.

Né le 30 octobre 1757, à Saint-Berthevin, sa famille vint habiter la closerie des Poiriers (Saint-Ouen des Toits) quelques années plus tard. Là, dans ce milieu de faux-sauniers, dès sa prime-jeunesse, lui et ses frères se livrent à la contrebande. Pauvres, comme ils le sont, et peu travailleurs, semble-t-il, la chose est fatale, ne peut leur être reprochée, mais dénote déjà un certain caractère aventureux. De plus, cette famille se montre extrêmement brutale. Ils excitent leurs chiens contre les gabelous ; une de leurs voisines, paraît-il, les dénonce ; ils lui en veulent, et la mère des jeunes Cottereau, après une dispute, d'un coup de bâton lui casse le bras (1775). Il est certain que leurs voisins les craignent, et de plus en plus. Ils soupçonnent un habitant de la Bouteillerie (Saint-Ouen, proche des Poiriers) « de leur avoir dérobé une bourrée de genets pour chauffer son four ». Le 5 janvier 1779, Pierre et René Cottereau vont la réclamer ; une bataille s'engage, Pierre a un bras cassé à coups de pied, mais les deux autres Chouans et la mère surviennent, l'adversaire est assommé, lapidé, peut à peine se réfugier dans une maison voisine où les Cottereau l'assiègent. La justice les condamne à une amende, à « des frais de chirurgien », et aux dépens. Le 23 mars 1780, Jean Chouan boit dans une

auberge de Saint-Ouen avec un de ses camarades, lorsqu'il aperçoit un marchand auquel il reproche « de l'avoir vendu aux gabelous ». Malgré les protestations de celui-ci il le terrasse, le blesse « à coups de pieds et de pinte ». Le 8 décembre 1780, les deux mêmes faux-sauniers attaquent, dans une auberge de Saint-Germain-le-Fouilloux, un agent des gabelles du poste voisin de la Piochère, et l'assomment : il en meurt le 30. Le juge criminel du Comté de Laval les fait poursuivre. Le 6 avril 1781, le compagnon de Cottereau, Croissant, est pris, condamné à mort le 27 et, après pourvoi que le Parlement rejette, pendu à Laval le 26 juillet 1781. Cottereau, contumax, se cache, disparaît ; cependant il est arrêté le 18 mai 1785 aux Mesliers (Bourg-Neuf), près du bois de Misedon, amené à Laval, et, à la suite d'interrogatoires, de dépositions de paysans qui craignent de se compromettre dans une affaire déjà ancienne, il ne se trouve plus que des on-dit contre lui. Néanmoins, comme la justice connaît la valeur de son prisonnier, elle ordonne « un plus ample informé d'un an », le garde, et ne le délivre que le 11 septembre 1786. Quoiqu'il eût échappé à la corde, il ne revint pas chez lui. Il est certain que les honnêtes gens l'y craignaient, et si on le voit, avec ses frères, à Saint-Ouen, le 15 août 1792, crier très haut, être un adversaire violent, permanent, du curé insermenté, il ne faut pas conclure, de ce qu'on le suit, qu'il est populaire, mais que sa violence contre les agents de la loi est la plus vive manifestation du sentiment des jeunes gens : la crainte du départ[1]. Jean Chouan était méfiant, solitaire, « blond, membru, à grosses jambes, les cheveux liés en gros catogan ». Il opérait aux alentours de Misedon, ne quittait le pays que lorsqu'il y était absolument forcé.

Moulins, ancien gabelou, vivait dans la forêt de Concise

1. Cette tragique famille eut une destinée fatale : des six enfants Cottereau, un seul, René, subsista, vécut jusqu'en 1840 ; les autres sont :

François, tué le 1er février 1794 au bois de Misedon.

Perrine et Renée, guillotinées à Laval, le 25 avril 1794.

Pierre, qui eut le même sort, le 11 juin 1794.

Jean, blessé le 27 juillet 1794, mort le 28, dans le bois de Misedon.

Le père était mort 1777 ; la mère, qui avait suivi les Vendéens, fut tuée au Mans ou mourut dans la déroute.

(Saint-Berthevin), accompagné de quelques hommes, et pillait les alentours; Treton, dit Jambe-d'Argent, « cheveux noirs et plats, figure jaunâtre, un peu huileuse, la jambe gauche beaucoup plus grande que la droite », auprès de Quelaines. Naguère mendiant, berger, batelier sur la Mayenne, contrebandier aussi, sans doute, à la traversée de la rivière, il a suivi l'armée royaliste. La guerre, les pillages qu'elle permet, sont pour lui un nouveau métier. La Mérozière, dit Monsieur Jacques, ancien garde de Louis XVI, blessé dans la déroute du Mans, échappe à la mort, se cache auprès du Bois-Bergault, entre Maisoncelles, Le Bignon et Bazougers, et, lorsqu'il est guéri, rassemble quelques hommes, tente d'organiser cette région. Coquereau, marchand à Daon, officier vendéen, hardi, entreprenant, enthousiaste après boire, par des courses rapides, étonne les rares troupes du pays, épeure Château-Gontier et Châteauneuf (Maine-et-Loire). Courtillier, dit Saint-Paul, de Ruillé-en-Champagne (Sarthe), réfractaire, agit dans la Charnie, entre Sillé-le-Guillaume et Sainte-Suzanne. Tous ont suivi les Vendéens, sont soumis aux conséquences de leur rébellion. Plus tard, en 1795, alors que presque tous ces chefs seront morts, des émigrés rentrés essayeront de prendre leur place, de transformer l'anarchie de ces nombreuses bandes en organisation presque régulière capable de porter des coups plus forts à la République, mais leurs petits talents n'y suffiront pas, et la chouannerie populaire succombera sous leurs projets intéressés. De Scépaux n'appartient pas à la Mayenne. Il occupe le nord de Maine-et-Loire, et sa manière d'agir sert de transition entre celle des Vendéens et celle des vrais Chouans. Le chevalier de Tercier attirera l'attention surtout par ses *Mémoires*. Enfin Billard-Devaux, d'Ambières, « lieutenant de M. de Frotté », n'accomplira aucun exploit, sera chouan lorsque la chouannerie deviendra générale, sollicitera âprement titres et pensions en 1815, écrira ses prétendus faits d'armes, et, dans les rapports secrets des sous-préfets de la Restauration, au moins impartiaux à son égard, sera jugé comme un homme peu recommandable et comme un flibustier.

La levée en masse, oubliée durant trois mois, par suite des passages des Vendéens, fut reprise, continuée. La plupart des

réquisitionnaires obéirent, partirent, et dans toutes les communes. Cependant il y eut des insoumissions, surtout loin des routes, loin des villes ou des bourgs. Ces réfractaires, connus de tous, les chefs chouans les enrôlèrent de gré ou de force, les obligèrent à participer à leurs expéditions. Peu à peu, ce noyau s'augmenta des déserteurs, réquisitionnaires du département, ou soldats y combattant. Et comme la zone où chaque bande opérait devenait, à la longue, impénétrable aux autorités républicaines, les quelques prêtres qui restaient dans le pays s'y réfugièrent, surent devenir les conseillers des chefs, dirigèrent ceux-ci dans le sens des intérêts religieux, et leur indiquèrent des assassinats à commettre, pour leur sécurité, et pour la plus grande gloire de leur Dieu.

*
* *

« Lorsque votre collègue Boursault — dit Coquereau — nous compare à l'oiseau de nuit, nous répondons que ce n'est pas de là que dérive le nom qui nous a été donné, mais bien des trois frères Chouans, contrebandiers et habitants des environs de Laval, premiers chefs des bandes qui n'eurent jamais d'autres motifs d'insurrection que ceux du pillage. » En effet, tous vivent sur le pays et prennent l'argent ou les assignats qu'ils peuvent dépenser; ils en prennent peu, car on ne peut dépenser beaucoup que dans les villes et ils sont hors la loi : car, à la campagne, chacun s'empresse de satisfaire à leurs désirs, tant on les craint. Contre eux, les dénonciations pleuvent aux comités révolutionnaires, mais des dénonciations anonymes, des avis de leur passage, dont les autorités légales n'ont ni la volonté, ni l'intelligence de se servir. Ils sont détestés, cependant on les supporte, et, comme la durée consacre leur influence, à la longue, ce sont les pouvoirs, devenus débiles, qui, ouvertement, ne sont plus obéis.

Le jour, « ils ont l'air d'agriculteurs occupés à défricher leur terre, le hoyau à la main » ; « ils tiennent des fusils cachés derrière les buissons, dans les haies ou dans les arbres creux », et, quand des volontaires passent par petits groupes, souvent ivres, ils les fusillent à l'improviste.

Lorsque les chefs le font mystérieusement savoir, ils se rassemblent la nuit parmi les landes, les ajoncs, dans les clairières, sur des mamelons facilement défendables, dans ce qu'ils appellent « camps » et là, combinent leurs aventures. Renseignés par des amis qu'ils possèdent dans les villages et dans les villes, par les parents d'émigrés ou de détenus que les jacobins surveillent et auxquels leur instruction, leurs manières, procurent encore quelque influence, ils connaissent l'état, la vigilance des cantonnements républicains, le passage des diligences, le départ des convois, les battues projetées contre eux, et, lorsqu'ils ne trouvent aucun coup à tenter ou que le danger devient trop pressant, ils se dissipent ou s'éloignent, disparaissent pour quelques jours.

La poudre, les armes leurs manquent. Ils s'en procurent sans trop de peine. Badier, maire du Genest, rassemble toutes celles de ses gardes nationaux, sous prétexte que. disséminées, elles sont trop exposées à être prises par eux, et. faute de les garder, les leur laisse saisir d'un seul coup, puis, patriote persécuté, se réfugie à Laval et leur fournit des renseignements. Des femmes sortent pour eux, des villes, de la poudre sous leur jupe. Les volontaires du bataillon de la Montagne, lie du port de Rouen, leur vendent des cartouches.

Armés, ils peuvent agir. Quelquefois de jour, « la figure noircie comme des masques », le plus souvent la nuit, ils coupent les arbres de liberté, pillent les caisses publiques, brûlent les papiers municipaux, se font payer le loyer des biens nationaux, et, lorsque l'impunité leur paraît assurée, de juillet à septembre 1794, par les grandes chaleurs qui rendent cruel et autour de la Saint-Louis, ils fusillent les agents des communes, les officiers de la garde nationale, les prêtres assermentés, les chouans rentrés, les fermiers qu'on dit patriotes, les femmes qui ont tenu de « mauvais propos ». Ils se déguisent en bleus, demandent à des métayers de Saint-Berthevin « s'ils ont fait des trous dans les haies » comme les autorités militaires en ont donné l'ordre, et, sur leur réponse « qu'ils en ont fait deux », ils les massacrent et jettent une femme dans le feu. Ils fauchent et moissonnent les blés des biens nationaux, en plein jour, à Nuillé-sur-Ouette, et comme, après la récolte, l'approvisionnement des villes doit

se faire et que les républicains réquisitionnent les voitures, ils règlent et limitent le battage des grains, ils démontent ou font démonter toutes les charrettes du centre et du sud de la Mayenne, cachent les essieux, si bien que les gens d'Ahuillé sont obligés « d'amener à Laval du bois sur des brouettes » durant douze kilomètres, heureux encore s'ils ne sont pas fusillés au retour. Peu à peu ils empêchent toute circulation, si ce n'est sous escorte, et, au printemps 1795, afin de compléter leur œuvre, ils abattent les arbres dans les chemins creux, coupent les routes par des tranchées et détruisent les ponts.

Leurs assassinats sont innombrables. En quelques mois, on en compte dix à Saint-Berthevin; treize à Astillé; quatorze à Parné, autant à Loiron et à Daon, le pays de Coquereau. Dans le district de Château-Gontier, on en signale soixante-douze, cent trente-quatre dans ceux de Laval et d'Évron. Mais les listes, certifiées par des maires pour la plupart réfugiés dans les villes, sont inexactes ou fausses. Celui-ci craint les chouans, celui-là les troupes républicaines, pour sa commune ou pour lui. A Entrammes, le juge de paix en annonce, du 21 mars au 27 décembre 1794, onze; en octobre 1795, il n'en accuse plus que trois. A la même époque, Montigné n'en avoue que trois en tout, quoiqu'il y en ait six en août et septembre 1794 dont on possède les procès-verbaux.

Et ces assassinats ne se font pas en bloc, la même nuit, à la suite d'une irruption soudaine.

A Montigné, ils tuent un métayer, au Houx, le 19 août; dans la nuit du 22, ils en fusillent un à la Fortiquière, un à la Boitée, un au Tertre; dans la nuit du 25 septembre, ils en assassinent deux à la Rufinière, cette fois sans y piller.

A Daon, Coquereau qui se tient souvent au Port Joulain où, grâce à l'écluse, il peut passer d'une rive à l'autre de la Mayenne, revient chaque fois qu'il a une vengeance à exercer. Le 8 juin 1794, il tue un homme, sept le 28, un le 13 juillet, un le 14, un le 20, un le 21 et deux autres dans la suite.

La troupe de Jambe-d'Argent visite souvent Astillé. Le 17 avril, un homme est tué à la Gestinière; le 21 juillet, après combat, elle prend le maire et le fusille; le 16 août, deux hommes qui ont fait des brèches dans les haies subis-

sent le même sort; le 22, c'est un agent municipal au Fresne; le 25, un homme à la Pagerie; dans la nuit du 18 octobre, un domestique: le 5 novembre, le fermier de la Guilloire et sa femme « qui ont dit aimer mieux donner du pain aux bleus qu'aux chouans », et, de plus, cinq autres, dans l'intervalle.

Jean Chouan, les débris de sa bande après sa mort, et celle de Moulin, visitent Loiron. Ils tuent, pillent le linge, et, chez les réfugiés qu'ils ne peuvent enlever, « ils cassent les meubles, brisent la vaisselle ». Ils saisissent les vaches une à une, prennent les chevaux, les massacrent ou les vendent.

Et de même, dans tous les endroits qu'ils peuvent atteindre sans danger.

Car, malgré leur puissance incontestable, malgré les fermiers « qui veulent bien leur convoyer du cidre », à part Coquereau, ils n'osent guère courir en plein jour. Jamais ils ne s'attaquent aux cantonnements vigilants, jamais aux gardes nationales organisées, comme celle d'Andouillé. Leurs historiens — ou plutôt les conteurs qui ont tenté d'en faire des héros épiques — prétendent qu'ils ont désarmé celle-ci ; le fait se réduit à la surprise de la Jalonnière sur les limites d'Andouillé et de Saint-Ouen, à six kilomètres au moins d'Andouillé, à l'assassinat de deux hommes, probablement gardes nationaux, et à coups de sabre, non à coups de fusil, car ils craignaient de prévenir la commune. Dès qu'ils aperçoivent une troupe républicaine en ordre, ils se dispersent dans les ajoncs, ils cachent dans leur poche leur cocarde blanc et noir, leur cœur de Jésus, leur chapelet, et ne les exhibent que lorsqu'ils sont sûrs de leur affaire. Ils chargent leur fusil « à force », y glissent plusieurs balles, et, lorsqu'ils ont cerné un cantonnement, si les bleus gardent un peu d'ordre, ils s'échappent : il ne leur reste plus qu'à brûler l'église, le château où ils cantonnent. Ceux des leurs qui sont pris assurent, jurent qu'ils n'ont jamais chouanné ; ceux qui ont les armes à la main se prétendent enrôlés de force. Tous fournissent les renseignements qu'on leur demande sur leurs chefs, leurs refuges, leurs camps, et s'offrent à devenir des guides, si on leur laisse la vie.

Ils cachent leur identité sous des noms de guerre, ce qui était la mode dans les armées de l'Ancien Régime et ce que

faisaient aussi les faux-sauniers du Maine et de l'Anjou. Ils s'appellent Brise-tout, Fleur d'Épine, l'Intrépide, Moustache, Carabine, Mousqueton, ce qui n'est pas grave, et, en août-septembre 1794, tous ceux qui pillent, massacrent, de Montigné à Saint-Berthevin et Ruillèle-Gravelais, disent que leur chef est Jean Chouan, « ils le montrent aux femmes », alors qu'il est mort dès le 28 juillet. Quelquefois, lorsqu'ils ont surpris un poste, ils s'habillent en bleus, questionnent un métayer suspect de patriotisme, le sabrent ou le fusillent, puis, s'ils sont en sécurité, ils se font servir par les femmes dans sa maison, y dînent, s'y grisent, et l'expédition, commencée par un coup de main, finit en carnaval macabre.

Arrêtés, personne n'ose, ne veut déposer contre eux ; et ils terrorisent davantage le pays, grâce à cette apathie universelle. Les domestiques chouannent sans que leurs maîtres s'en aperçoivent ou veulent s'en apercevoir. Ils couchent, « plusieurs nuits de suite », chez un fermier du Genest, « parce que sa grange ne ferme point ». Ils s'établissent dans le foin d'un métayer de la même commune qu'ils viennent de piller, et « celui-ci l'ignore ». Le 23 novembre 1794, « quatre d'entre eux incendient Entrammes ». Les autorités enquêtent : « personne ne les a vus ». Enfin, le maire de la Bazoge-de-Cheméré rend compte de l'assassinat d'un patriote, et, pour en désigner les auteurs, il les appelle : « les malheureux chouans[1] ».

Dès qu'ils pressentent leur venue, dès qu'ils entendent gronder leurs chiens, le soir, les métayers qui ne vont pas avec eux blémissent d'épouvante ; les batteurs en grange s'enfuient ; tous se laissent piller, ne portent plainte que des mois après si des menaces les obligent à se réfugier dans les villes, ou pas du tout. Des assassinats commis au jour le jour ne sont signalés qu'en bloc, dans un même rapport. D'autres resteront à jamais inconnus. Et les autorités communales, prises entre les pouvoirs lointains qui leur prescrivent des constatations ou des démarches, et les chouans proches qui les leur défendent, n'avancent dans le pays qu'environnées de soldats ou n'agissent pas.

1. Pillages et meurtres des Chouans, cart. 200. (Archives de la Mayenne



En résumé, tous, à l'égard de la loi existante, sont des coupables. Les anciens Vendéens savent que la guillotine les attend, les déserteurs la fusillade, les réfractaires l'armée. Naturellement, ils ne veulent pas être atteints. Avec l'instinct de la conservation, ils se rendent compte, et de plus en plus, que les pouvoirs publics des campagnes sont, qu'ils le veuillent ou non, les agents du gouvernement, ceux qui seront amenés à les prendre ou qui ne pourront qu'aider à leur prise. De là, la notion nette, claire, qu'il faut supprimer tous les agents facilement atteignables, et terroriser les autres, afin de les obliger au silence, à l'inaction.

La nature du pays les sollicite à ce rôle. De même qu'elle fournit aux isolés d'innombrables refuges, qu'elle les soustrait aux recherches, aux poursuites, elle leur permet, quand ils sont groupés, des marches secrètes, des approches invisibles, des embuscades fructueuses, des attaques soudaines et des retraites faciles, impossibles à gêner longuement. Au milieu de bourgs et de fermes rares, ils n'eussent pu exister. Dans la Mayenne, au contraire, parmi les demeures isolées et presque uniformément disséminées, ils sont sûrs, là où ils se présentent dans la campagne, d'être toujours les plus nombreux, les mieux armés, et, par suite, d'imposer leur volonté. Ils causent une terreur obsédante et continue. Les caractères vacillent à leur évocation, Le 21 septembre 1794, le greffier de Nuillé-sur-Vicoin lit, au milieu du village, le texte des nouvelles lois, « lorsqu'une voix crie : en voilà assez, retire-toi. Il est temps ! Il aperçoit un grand homme dont le costume lui paraît suspect, et se retire, saisi d'effroi ».

Mais, pour être des maîtres, ils ne sont pas des gouvernants. Leur instinct est tout anarchique. Ils détruisent le pouvoir et ne le remplacent pas. Ils se rassemblent et se dissipent soudain. Si leurs chefs pouvaient concevoir une entreprise de quelques jours, ils ne devraient point compter jusqu'au bout sur eux ; et leurs chefs sont les plus audacieux ou les plus rusés, sans autorité bien assise, sans partisans

immuables. On ne les suit que parce que, avec eux, on court moins de dangers qu'avec d'autres. Au fond, ils ne voient rien au delà de leur sécurité, et, s'ils sont contre le gouvernement qui les poursuit, leur but n'a de politique que la résistance à la légalité. Ils ne tentent pas une transformation de l'État. Mais ils combattent un État qui ne leur assure ni l'indulgence ni l'exemption du service militaire. Leur royalisme se montre, comme une arme de combat, mais ils ne se prêtent que peu ou point aux intrigues royalistes. Il paraît que Puisaye demanda à Jean Chouan une entrevue dans la forêt du Tertre. Celui-ci s'y rendit, puis, « entendant le canon de la Vendée (23 octobre) », il ne l'attendit point. Malgré leurs plans, qui, comme conséquence, amènent tous la destruction du gouvernement républicain, ils sont bien moins pour le royalisme que pour l'anarchie sociale.

Et par là même, encore, ils se différencient des Vendéens. Au lieu d'attaquer la force armée, ils s'en détournent ; au lieu de se jeter sur les villes, objectifs désignés aux révoltés, ils s'en prennent aux fermes isolées ; au lieu de profiter de la faiblesse ou de l'imbécillité des pouvoirs publics et de la désagrégation politique qui en résulte pour ramener sur le trône un roi, ils augmentent cette désagrégation par le pillage et par le crime. Ce ne sont pas des corps de soldats : ce sont des agglomérations de bandits.

LES BLEUS

Rossignol, général d'émeute, commandant l'armée des côtes de Brest, « fils aîné du Comité de Salut Public », inspire une confiance telle qu'au conseil de guerre de Rennes, le 25 novembre 1793, alors qu'il faut atteindre les Vendéens, les abattre à tout prix, son subordonné Kléber propose qu'il y ait sous lui « un général commandant toutes les forces », ce que les représentants lui accordent, tout en réservant les responsabilités « à ceux qui doivent le seconder de leurs talents militaires ».

A Vitré, en janvier 1794, Beaufort s'intitule « général de

division provisoire » alors qu'il n'est qu'adjudant-général à l'armée de Cherbourg. Selon Rossignol, dès le 13 janvier, « il a détruit tous les chouans », « il ne reste plus rien de ces scélérats », mais le 2 février, à un quart de lieue de Vitré, le courrier est arrêté, pris. Beaufort, qui reconnaît dans cette expédition la complicité des paysans, se plaint « qu'ils ignorent les droits de l'homme », et, né en 1761, il se dit « élevé à se battre à coups de canon depuis vingt-huit ans ».

Kléber, qui a « quelques talents militaires », commence à comprendre la guerre le 16 avril 1794, mais, le 27, il est remplacé par Vachot. A peine au milieu des ennemis, celui-ci « brûle de fondre sur ces scélérats ; il en prend l'engagement en vrai sans-culotte », « il ne perdra jamais de vue le mot *exterminer*, que porte l'arrêté » qui le nomme. Cependant, quoiqu'il transmette ses ordres sur beau papier, avec, en tête : « Mort aux Chouans », la troupe « se plaint et n'a plus confiance » : quoiqu'il espère « faire chérir la République en pérorant le peuple », qu'il « jure les attroupements détruits », qu'il « réponde du succès » tout en « demandant des instructions », les pillages, les assassinats se multiplient autour de lui, et il ne sait leur opposer que des proclamations verbeuses où l'incohérence le dispute à l'ineptie.

Moulin ne peut agir. Il est lent d'esprit, et, comme le Comité de Salut Public lui ordonne de réunir vingt mille hommes de son armée à Saint-Malo, en vue d'une expédition en Angleterre, puis, quand l'intérieur menace de les y répandre à nouveau, il passe les quatre mois de son commandement à rassembler ses troupes et à les disloquer.

Humbert, selon le représentant Boursault, « déshonore son caractère », parce qu'en écrivant au chouan Boishardy, il fait des fautes d'orthographe. Enthousiaste, il lui donnait sa parole qu'aucun tort ne lui sera fait « s'il rentre jouir des bienfaits d'une aussi belle Révolution ». Hoche et Dubayet le rencontrent à Laval, au moment où l'on tente une pacification, habillé en chouan, et ils « lui font sentir qu'il s'abaisse ». Désigné pour accompagner les chefs rebelles, il leur emprunte sans cesse de l'argent, et oublie de le leur rendre.

Lebley écrit de Château-Gontier au représentant Baudran :

« Aide-moi de tes conseils », au lieu de s'adresser à son général en chef. Danican, qui, de prime abord, semble plus habile, au bout d'un mois « tient d'horribles propos », et Hoche déclare qu'il est « excessivement dangereux et serait mieux à une autre armée ».

Aubert-Dubayet est désorienté dès son arrivée à l'armée des côtes de Cherbourg par une guerre aussi nouvelle. Ses troupes sont répandues sur un immense espace, vingt-huit mille hommes d'Angers à Cherbourg et à Rouen. Il ne peut les tirer de leurs cantonnements sans compromettre la sécurité des bourgs qu'elles occupent : et le plus qu'il peut faire, c'est d'en détacher quelques fractions et de les envoyer à Hoche, lequel en a encore plus besoin que lui. Sans aucune force disponible, il recueille des renseignements, transmet au gouvernement des plaintes, s'inquiète de l'état du pays et du dénuement de l'armée, puis, comprenant son impuissance, il demande et redemande son changement. A la fin, il l'obtient : le Directoire le fait ministre.

Beaucoup de généraux, qui sont nommés aux armées de l'Ouest, ne viennent pas, ou paraissent à peine. Durant leur absence, les opérations languissent. Pour entreprendre la réalisation des plans du gouvernement, leurs subordonnés les attendent, demeurent calmes, et, au lieu d'agir avec vigueur, de tenter la destruction des chouans qui les enveloppent, et de plus en plus les enserrent, ils s'engourdissent dans les villes, au milieu d'une douteuse sécurité.

Hoche a fait preuve de conceptions stratégiques. Il est envoyé à l'armée des côtes de Cherbourg, puis à celle des côtes de Brest, puis on les lui donne toutes les deux et, peu après, on les sépare à nouveau. Il sort de prison, alangui par les belles royalistes, la franchise et l'enthousiasme voilés par les malheurs. Dès qu'il arrive à Alençon, il annonce à ses soldats qu'ils trouveront en lui « un frère digne d'eux et leur ami sincère » ; il envoie au Comité de Salut Public un plan chimérique, sans avoir étudié la guerre, connaissant à peine le pays, puis, se heurtant aux difficultés, il s'abandonne à la mélancolie : « il ne sait quoi le chagrine profondément ; il pourrait être heureux, il n'en est rien ». Cependant, quelques jours après, il dit à Carnot « que ses occupations

lui laissent beaucoup de temps », et il lui adresse un autre plan de campagne, pour l'armée du Rhin. Mais la tristesse noire le reprend dès que le Comité lui donne l'armée des côtes de Brest, et « son peu de moyens, l'état des armées, le caractère de la guerre, sa santé extrêmement mauvaise, le font supplier le Comité de le décharger d'un poids où il peut succomber. Le commandement d'une place, ou de la petite armée des côtes de Cherbourg lui convient. » Il écrit au représentant Bollet « qu'il ne demande que son obscurité ». Quoiqu'il use et abuse de la rhétorique du temps, que les thèmes de la sensibilité, de la vertu et du devoir lui soient coutumiers, qu'il dise à son armée « un enfant chéri qu'il élève pour en faire hommage à la Patrie » : « Le républicain chérit ses devoirs, il est discipliné, il est preux, il respecte les propriétés... le républicain dont les mœurs sont pures fuit la volupté et l'ivresse : elles dégradent l'âme. Il ne connaît d'autre parure que l'entretien de ses armes et de son vêtement », — par delà les prosopopées inutiles et les déclamations vagues, il n'en a pas moins le sens de la réalité, il voit que ce soldat « n'est pas commandé », qu'il y a « désordre, indiscipline, gaspillage », et, de plus, cette rêverie romantique, néfaste chez un homme de guerre, cette intelligence aiguë de la souffrance presque sans cause, qui fait de lui un parent de Werther et un frère de René.

A certaines heures, il semble envisager son armée comme une abstraction. Les motifs de l'indiscipline ne deviennent plus pour lui que des phénomènes qu'il analyse : « Si les soldats étaient philosophes, dit-il à Krieg, son subordonné, ils ne se battraient pas. Tu ne veux pas qu'ils soient ivrognes, ni moi non plus ; mais examine quelles peuvent être les jouissances d'un homme campé, et qui peut le dédommager des nuits blanches qu'il passe ? Corrigeons pourtant les ivrognes, surtout lorsque l'ivresse les fait manquer à leurs devoirs. » Le lendemain, il pense différemment, écrit au même que son aide de camp « a beaucoup de dettes (à Rennes), qui ne sont pas d'une âme délicate ».

En janvier 1795, alors que Cormatin négocie, il espère la pacification, et « dût sa santé devenir plus mauvaise, il attendra le résultat de cette affaire ». Une trêve semble sur le

point de se conclure. Il demande à son ami Mermet de lui envoyer des livres, et il lui désigne : « *La Henriade, la Pucelle, la Mort de César, le Séducteur, les Femmes* ». Il écrit qu'il « n'a qu'à combattre des chouans, d'ailleurs ennemis très méprisables », puis, comme la situation change, qu'il « ne se nourrit que de thé et travaille beaucoup », et à l'un de ses subordonnés que son « espèce de misanthropie ne lui permet guère de goûter le bonheur ». Il est certain qu'il imite Rousseau, qu'il se plaît à évoquer des misères imaginaires, mais, à force d'y revenir, elles prennent corps, deviennent réelles, s'interposent entre la réalité et lui, déforment les choses. Après Quiberon, il se plaint à Tallien : « En élevant beaucoup un pauvre garçon qui voudrait bien rester ignoré, mes ennemis ne vous le pardonneront certainement pas. »

Avec cela, il est resté quelque peu garde française. Général en chef d'une armée de plus de 60 000 hommes, il parcourt « souvent ses cantonnements à la tête d'une compagnie de grenadiers, le mousquet sur l'épaule, et à pied ». Le général Avril « aurait prétendu que sa circulaire aux habitants des campagnes n'était pas de lui, qu'il ne savait ni lire ni écrire » ; aussitôt, par lettre, il le menace « de lui couper les oreilles » : puis, comme il est très franc, plus tard il reconnaît son erreur, s'en excuse, « le prie d'oublier ».

Au début de son commandement, ce chef de vingt-six ans craint les représentants du peuple et le Comité. Il se souvient des terribles proconsuls de l'an II, et il en a souffert. Mais il reconnaît vite la faiblesse, l'irrésolution, la débilité de leurs successeurs, et comme ceux-ci le troublent, le contrecarrent à chaque instant, défont son œuvre à mesure qu'il la compose, il ose dire au Comité « qu'il est très inutile à la tête de cette armée, puisqu'on lui prouve partout qu'il n'a aucun ordre à donner » et, en forme de conclusion, il demande à servir ailleurs, « en quelque qualité que ce soit ». Ses démêlés avec Dubois-Dubais ne tournent pas à son avantage. Si bonnes que soient ses raisons, le Comité affaibli ne peut plus trancher contre un conventionnel. L'armée des côtes de Cherbourg lui est enlevée. Il déclare que « cet allégement lui fait infiniment de plaisir », et il envoie à son successeur Dubayet

tous les renseignements qu'il possède et l'idée qu'il se fait de la guerre. A mesure que le gouvernement lui laisse la bride sur le cou, le tiraille moins en sens contraire, il prend de l'autorité, juge les hommes avec pénétration, devient une puissance. S'il reste encore troupier enthousiaste, s'il annonce à l'armée des côtes de l'Océan, forte de plus de cent mille hommes, et où l'on écrit énormément, « qu'il recevra avec reconnaissance tous les avis et renseignements que ses frères d'armes voudront bien lui transmettre, et qu'il se fera un devoir de répondre exactement à toutes les lettres qui lui seront écrites », il lui donne aussi des généraux entreprenants, il la rend sans cesse agissante, il fait sillonner le pays de colonnes mobiles. Il connaît les causes de la rébellion ; il tente d'en captiver les chefs par sa diplomatie, et, comme il pressent qu'ils ne veulent qu'une trêve trompeuse, il les mate par sa force. Ses derniers ordres tranchent comme une épée. Il y paraît d'une énergie fiévreuse, qui se dépense largement au printemps de 1796, comme s'il avait hâte d'en finir, et qu'il portât « en lui-même des germes de mort, suites d'une vie usée par le plaisir et par la guerre ».

Somme toute, il eut la chance de commander sous un gouvernement moins impatient qu'en l'an II. S'il eût été remplacé au bout de quelques mois, on pourrait dire de lui, comme de tous les autres, sauf Kléber, qu'il n'a rien compris à ce genre de guerre. Mais il demeura, et, comme il avait une intelligence vive, inquiète, il apprit.

A cette époque, à cette armée, sous le coup des plaintes et des dénonciations incessantes des autorités civiles, étourdis par les injonctions, les sommations, les menaces des représentants en mission qui, souvent et de bonne foi, subordonnaient à l'intérêt général l'intérêt d'un district et qui, se heurtant entre eux, donnaient des ordres impérieux et contradictoires, qui voulaient connaître toutes les opérations militaires, qui les critiquaient, les jugeaient, sans études préparatoires à ce rôle, qui, trop défiants et trop confiants, acceptaient toutes les délations et soupçonnaient tous les talents, les généraux devenaient les courtisans d'autorités sans cesse épurées ou de représentants passagers, et s'occupaient plus de politique que de guerre. Aussi les hasards de

l'avancement, les faveurs des maîtres, les arrestations multipliées portaient-ils à la tête des troupes des chefs plus habiles dans les réunions publiques que sur les champs de bataille, des généraux que leur promotion avait laissés soldats intrépides, mais n'avait pas improvisés grands capitaines.



Dès qu'un général a remporté un semblant de succès, il l'écrit aux députés, aux ministres, aux clubs ; dès qu'un soldat élucubre un plan, veut se plaindre de ses chefs, il s'adresse au Comité de Salut Public ou à la Convention. L'adjudant-général Quantin « a des droitiers (supérieurs) de la plus extrême maladresse, sauf trois ». Le lieutenant Simon dit au Comité « qu'il ne règne aucune intelligence pour détruire les chouans », et les soldats de la 85e demi-brigade écrivent à la Convention « pour témoigner leur surprise » de ce qu'un représentant ait cité à la tribune des faits inexacts. Partout les expressions dépassent la pensée. Dans un combat, Quantin « a failli être pulvérisé ». A chaque rencontre, l'ennemi est exterminé, anéanti, et ces mots qui n'ont pour eux qu'une signification incomplète, ces faits médiocres que leur fièvre révolutionnaire exagère, seront pour leurs chefs ou pour le pouvoir central l'indice que la révolte touche à sa fin, alors qu'elle ne sera pas entamée.

Les soldats végètent dans l'extrême misère. Sans souliers, ils déchaussent les gens sur les routes. Les distributions n'arrivent pas ; le pain est mauvais, gâté : ils en prennent chez l'habitant. Dans les cantonnements où la discipline déjà si faible se perd tout à fait, les autorités municipales ne font rien pour les soldats et s'en plaignent à chaque instant ; ces plaintes n'ont aucun effet, et le volontaire, incessamment menacé, jamais puni, s'habitue à ce sort, s'accoutume de plus en plus au pillage. Le 28 décembre 1793, il y a trois cent quatre-vingt-douze hommes à la Pellerine — position entre Ernée et Fougères. Ils sont logés dans deux maisons « sans paille, ni bois, ni lumière ». Le maire ne veut rien accorder parce que « les Vendéens ont dévasté deux fois le pays ». Le district de Fougères leur permet de couper du bois vert à

la Templerie ; celui d'Ernée ne fait rien pour eux, et « les volontaires affamés se jettent sur les volailles, les enlèvent sans payer ». Le détachement d'Argentré, quoi qu'il fasse, « ne peut avoir du savon ». Les communes les évitent parce qu'elles les craignent. Ernée, à la fin de 1793, a trop de troupes, veut s'en décharger sur les voisins. La Baconnière lui répond : « Une garde nous semble inutile. Notre paroisse est la plus pauvre en grains ; elle n'a jamais été en insurrection... les gardes ne feraient pas mieux le service que nous-mêmes. » Un citoyen de Quelaines, réfugié à Château-Gontier, se plaint « que sa maison ait servi de cantonnement et soit considérée comme un corps de garde, alors qu'il y en a deux, de pères et mères de brigands, qui sont mieux situées ». Un mois après, le maire et les officiers municipaux certifient « que ses plaintes sont sans fondement ». Le général Chabot est mécontent de « l'extrême négligence des fournisseurs et administrateurs de Laval : ils ne donnent pas aux hommes ce qui leur est dû, ce qui dégoûte le soldat du service ». La municipalité de Meslay déclare au procureur-syndic de la Mayenne que, le cantonnement de cent trente-huit hommes ayant été porté à quatre cents « hommes et femmes », il est « impossible de les loger ». Elle les fait coucher dans des granges, mais le commandant « leur veut des lits » ; « un grand nombre de soldats ont la gale ». Le maire va « prendre les lits des particuliers et les faire transporter dans le temple de la Raison ». En attendant qu'il soit approuvé, rien ne s'exécute, et les soldats « n'ont pas même de marmites » pour y cuire leur soupe. Des particuliers du petit Garoulet (Avesnières) font un rapport contre les hommes cantonnés au petit Boissay (Bonchamp-les-Laval), dans lequel ils les accusent de leur avoir « pris un mouchoir ». Aussi, de part et d'autre, le mauvais vouloir augmente. Le général Humbert dit aux siens « de boire et de manger chez les paysans, et de les payer de la monnaie des chouans », ce à quoi le plaignant de Port-Brillet ajoute : « Voilà de beaux modèles pour nos généraux républicains ! » Les représentants Esnue-Lavallée et François ordonnent à Chabot « de réprimer avec la plus grande sévérité les pillages des troupes, et d'enjoindre au commandant du cantonnement de Quelaines de rétablir

immédiatement l'ordre, sur sa tête », mais ces menaces sont inutiles, et le meilleur moyen de les calmer serait de ne pas laisser les hommes mourir d'inanition. D'ailleurs ils n'ont pas besoin des conseils de leurs chefs ; les réquisitions des pouvoirs civils, la conquête des vivres sur les campagnes, dont ils assurent le succès, les mettent à même de satisfaire leurs convoitises ou leurs passions.

Dès janvier 1794, les volontaires du détachement de la Gravelle, en venant, avec leur commandant, « descendre le clocher de Saint-Isle, comme la loi l'ordonne, brisent les bancs et la chaire de l'église ». Chabot fait « abattre le bois de Talmont pour chauffer le poste d'Ahuillé » et veut s'attaquer à la forêt de Concise « repaire de brigands » ; son état-major passe au Bignon, y consomme « trois busses[1] de cidre et trois quarts de vin », puis part, « sans les payer ». En avril, la force armée de Laval enlève les grains d'Astillé, ce qu'on lui demande, et, de plus, « emmène tout le pain, lard, etc., qu'elle peut trouver ». En mai, les soldats du détachement de Loigné saisissent à la grande Frezelière « 350 livres en assignats, de la poudre et du plomb ». En juillet, une troupe de passage à l'Huisserie « dévaste le presbytère, y dérobe les archives communales » et les jette à tous les vents. Les détachements de Laval et d'Entrammes pillent deux fois (22 et 24 août) le château de Martebise (Nuillé-sur-Vicoin), emportent « provisions et vêtements ». Partout les vivres se cachent, et, quoique la récolte de 1794 ait été excellente, deviennent de plus en plus rares ; aussi, poussés par la faim, par le froid, excités par le soupçon, par l'exemple de la lie du peuple qui suit leurs expéditions et qui s'acharne sur les communes soumises à des réquisitions, les volontaires donnent libre cours à leurs instincts mauvais, saccagent les maisons, molestent les habitants. L'officier les retient de moins en moins, car, « n'ayant qu'un estomac comme le soldat, il doit se contenter de la même distribution », on lui « retranche le vin et le cidre », on lui donne « une livre de viande au lieu de une et demie » ; et, comme cette distribution, dont parlent les directeurs des subsistances et toute une foule de

1. La busse contient, autour de Laval, environ 220 litres.

scribes cachés qui se soustraient aux dangers de la guerre, ne paraît que sur papier, il laisse le soldat découvrir des vivres où il y en a.

En 1795, l'armée est plus misérable qu'elle ne l'a jamais été. Les villes en abusent pour protéger leurs convois. Les troupes du général Lebley ne « peuvent faire d'autre service que d'aller chercher des vivres ». A Entrammes, les soldats saisissent le bois dans les maisons et tout alentour du corps de garde ; à Port-Brillet, guidés par « deux terroristes », depuis cinq mois ils trouvent tout à leur convenance (16 juillet 1795). Ils s'écartent des routes, visitent les fermes qui les longent, « volent le maire de Saint-Isle et détroussent l'agent national venu de Laval ». Ils s'attachent en particulier aux métairies voisines des villes, là où de forts cantonnements les rassurent contre une surprise des chouans. Le résumé de la plainte suivante, adressée aux administrateurs de la Mayenne, est, à ce point de vue, typique. Bescher et Buttier, deux métayers, habitent l'un et l'autre près de la route, et à une lieue de Laval, le premier à la Helberdière, le second au Petit Boissay (Bonchamp). Les chouans n'ont pas démonté leurs voitures. Aussi le 5 juin 1795 ils ont dû conduire des blés à Meslay, de là à Sablé, et ne sont rentrés que le 10. Le 19 on les requiert pour aller chercher deux charrettes de foin à Courbeville, et le 21 ils réclament, en exposant leur sort. Au préalable, ils se déclarent déjà pillés plusieurs fois. Le 14, trente soldats entrent dans la maison de Bescher, à midi, lui prennent « soixante livres de lard, qu'ils partagent chez lui, un bissac et plusieurs serviettes pour l'emporter, plus quatre-vingts livres de pain, deux rasoirs et deux mouchoirs ». Le 20, deux soldats, en allant à Soulgé, lui demandent « deux mille livres en argent, il les refuse ; l'un d'eux arme son fusil : Bescher en saisit le canon ; le soldat prend son sabre qu'il avait nu à sa bouche et le frappe au poignet droit ; sa femme qui survient leur offre quelques assignats ; ils ne les acceptent pas, veulent de l'argent » et, apparemment, s'éloignent. Pour Buttier, c'est pis encore. Le 10, « trois soldats du détachement de Soulgé qui sont venus chercher des vivres à Laval, en s'en retournant, rentrent chez lui, laissent un des leurs à la porte, pour guetter. On

leur donne à boire ce qu'ils veulent. L'un d'eux arme son fusil contre sa femme, exige un assignat de dix livres ; Buttier survient : il le vise ; comme ils sont sur la porte, Buttier la ferme vivement ; les volontaires cassent quelques vitres et s'en vont ». Le 18, « quatre cents soldats escortant deux convois de vivres, entrent successivement chez lui, lui consomment cent vingt livres de pain, quatre de beurre, boivent une busse de cidre, prennent deux nappes, deux ou trois essuie-mains, quatre écuelles d'étain, une paire de souliers neufs à deux semelles, un morceau de cuir, et deux petits pots pour boire ». Le 19, « en s'en retournant, dix soldats lui demandent à manger, lui volent quatre-vingts livres de lard, du linge, et maltraitent deux domestiques à coups de crosse ». Le 21, « quarante soldats, allant vers Soulgé, lui enlèvent quarante livres de pain, trois livres de beurre, une nappe ». Ils pillent douze autres fermes de Bonchamps en quatre jours, « y prennent tout ce qu'ils peuvent », et souvent, sur le territoire de la commune, les soldats qui vont d'un cantonnement à l'autre, vers Laval, Soulzé ou Parné, en passant, « tirent les laboureurs dans les champs ». Partout ailleurs sont des hameaux saccagés, des châteaux « où il y a eu de grands dégâts ».

Les bleus tentent même l'escroquerie. Le 23 juin 1795, quatre volontaires accusent le métayer de la Grande Baudière (Changé) d'être chouan. Sur ses réclamations, ils se disent royalistes, lui demandent deux mille livres comme fermage, et le pillent. Le 27, cinq volontaires reviennent, parmi lesquels un des premiers. Il ne leur ouvre pas. Le 29, six, dont trois d'entre ceux du 23, avec un officier, qui lui demande « s'il n'a pas offert deux mille livres à l'un d'eux pour le faire déserter ». Il exige quatre cents livres, pour qu'il ne soit point arrêté. Le soir même le métayer se plaint. Le général fait défiler devant lui le cantonnement de Louverné où il reconnaît deux des coupables, qui « rendent l'argent et sont conduits en prison à Laval ». Mais, la plupart du temps, les tribunaux militaires ne condamnent point, « reconnaissent qu'il n'y a pas eu d'intention criminelle ».

En effet, durant ces expéditions pour ramener des grains, dont l'une dure trois jours, durant ces recherches, expéditions

domiciliaires où tout est retourné, fouillé, les tentations sont trop vives, les commissaires qui les surveillent trop dépourvus d'autorité ou de prestige pour empêcher qu'un soldat ne ramasse ce qu'un autre vient de jeter sur la table en payement, trop habitués à faire des menaces importunes et vaines pour que les officiers ne disent pas à leurs hommes « de les crosser » s'ils protestent. Les gardes nationaux s'en mêlent, et sont les plus avides. Tout est à leur convenance. Andouillé, qui s'est fortifié, vit de ses rapines, traverse les communes voisines et, entre deux fusillades, y dîne. Le 3 juillet 1795, comme une centaine de chouans occupaient les forges de Chailland, au matin, et s'y faisaient servir, s'enivraient, menaçaient de fusiller le caissier qui avait empêché ses deux frères, requis par eux, de les suivre, cinquante soldats et deux à trois cents hommes d'Andouillé, en armes, arrivent, chassent les rebelles, les poursuivent et les dispersent, puis rentrent dans la forge, achèvent le déjeuner des chouans, s'enivrent à leur tour, pillent durant deux heures les maisons des forgerons, et, grâce aux efforts de leurs officiers, laissent la caisse. Tallien et Blad adressent à la commune des félicitations pour son patriotisme, les font tirer à cinq cents exemplaires et les répandent dans le département (5 juillet), ce qui n'empêche point le procureur syndic d'Ernée de trouver (10 juillet) « qu'ils menacent les environs » et ce qui les encourage, peu après, à razzier Saint-Hilaire des Landes d'où ils emportent « des effets, des comestibles, des grains, quelque numéraire et quatre-vingt mille livres en assignats ». Vu le cours des effets publics à ce moment, le vol, énorme en apparence, est minime. Cependant le département les condamne à la restitution, parce que, dans l'ardeur du pillage, ils n'ont pas négligé le percepteur ; mais la condamnation demeure platonique, et, comme les propriétaires lésés n'ont pas la force de se faire justice eux-mêmes, leurs doléances, qui s'accumulent, restent à la fin sans échos.

Durant toute l'année 1795, ces scènes continuent. Laval met le voisinage en coupe réglée. Les habitants, « n'ayant plus rien à manger, ne veulent plus rester dans les métairies », et la foule des affamés de la ville s'accroît de jour en jour. Le Comité de Salut Public menace de la destitution tout officier

qui n'aura pas empêché les pillages, et les défère aux tribunaux, « qui devront les punir avec la plus grande rigueur ». Les officiers essayent d'agir. A leur tour, les soldats les menacent. Le général Labarolière, afin de se couvrir, se plaint que « les troupes soient envoyées en réquisition sans commissaires, ou avec des commissaires de moralité douteuse, ce qui augmente le désordre et le pillage ». Le département, de son côté, « est sûr que si les municipalités le voulaient sincèrement, elles qui possèdent tant d'ascendant sur leurs concitoyens, elles qui disposent de tant de troupes, elles pourraient les réprimer et les empêcher ». Les soldats n'en continuent pas moins de sonner le tocsin, « pour s'amuser », quoique les officiers municipaux en eussent seuls le droit, de prendre ce qu'ils désirent, et, quand ils ont froid, de « découvrir la maison d'un aristocrate pour se chauffer ».

En ce temps de surprenantes fortunes politiques, chacun dépasse ses attributions. Les audacieux veulent régenter les autres et déterminer leur conduite. Le garde-magasin des fourrages militaires, à Fougères, écrit (22 février 1794) aux administrateurs d'Ernée que « les représentants sont instruits de la mauvaise volonté du district et les rendent personnellement responsables du manque du service des subsistances et des fourrages », sur quoi les autorités menacées, saisies de peur, répètent les réquisitions, « en envoient huit sur la petite commune de la Croixille, pour favoriser le commerce de deux marchands de cidre », répond-on de Juvigné, chef-lieu de canton. Ailleurs, l'escorte du général Bouland, à laquelle il accorde « une demi-heure de repos, pour se rafraîchir » veut faire payer à une femme ses deux cents livres de contribution foncière et mobilière, et, en lui présentant un des leurs, gradé, « comme leur général », lui en extorque cinquante.

L'indiscipline, dans le service, est extrême. Presque tous les soldats vendent des paquets de cartouches. Ceux du bataillon de la Montagne, qui cantonne au sud de Laval dans le milieu de 1794, en livrent aux chouans, de la main à la main, et concluent avec eux une trêve tacite. Plusieurs d'entre eux combattent avec ceux-ci. Plus tard la misère, les rations réduites, les feront passer davantage aux rebelles, par suite de

la comparaison qu'ils font entre leur situation misérable et la vie facile qu'ils espèrent trouver. Du 11 au 17 avril 1795, dans la seule brigade Lebley, auprès de Château-Gontier, quarante et un désertent.

Des femmes suivent ces soldats, se cramponnent à eux. Hoche, afin de les en délivrer, essaie de les faire camper. Mais les femmes ne quittent pas les villes et les bourgs du voisinage, et, chez les soldats, la froidure, l'humidité ajoutent de nouvelles maladies à celles qui les rongent déjà.

Ici, les grenadiers piquent des têtes de chouans sur les clochers. Là les soldats violent — comme les chouans d'ailleurs — quand l'occasion se présente.

Leurs chefs ne peuvent pas compter sur eux, parce qu'au fond, ils sont inhabiles ou incapables. Et, lorsqu'on leur passe la direction de pareilles troupes, les plus intrépides sont découragés. Le commandant La Bretèche part de Craon, en reconnaissance. Ses chasseurs « se dispersent dans la campagne pour piller ». Il rentre, « avec trois hommes », et, aussitôt, envoie sa démission. Dans une armée ordinaire, quelques énergies suffisent à réprimer le désordre, à faire au moins que le soldat, créé pour la guerre, soit un outil de combat. Dans celles-ci (côtes de Brest et de Cherbourg), il fallait un chef, et des subordonnés énergiques à la tête de chaque cantonnement. Ils ne s'y trouvèrent nulle part ou furent aussitôt remplacés, et le soldat, livré à lui-même, s'abandonna frénétiquement à toutes ses passions.

***

Levées soudain, rassemblées en corps sans cohésion sous des chefs qui avaient à apprendre leur métier, formées d'éléments fantaisistes, disparates, les armées de la République obtinrent ailleurs des succès par leur masse. Ici, dans ce pays coupé, difficile, contre un ennemi dispersé, dégagé d'allures, le plus souvent invisible, la masse n'était rien, la répartition des troupes et l'habileté des chefs, tout. Il fallait le combattre d'après ses façons d'agir, tirer les soldats de leur oisiveté, en composer des colonnes légères, aptes à le frapper, à l'écraser par des mouvements rapides, et non pas

subordonner les cantonnements à la garde des bourgs, à une garde passive qui ne protégeait rien au delà des dernières maisons. Les plaintes multipliées des autorités, surtout l'incapacité des officiers, en décidèrent autrement. Après plusieurs mois de séjour, les chefs de détachement ne connaissaient pas la région qui les entourait et ne savaient soutenir par des coups heureux les jacobins de village qui leur dénonçaient des chouans; les soldats, laissés au repos, occupaient leur oisiveté à piller, à molester indistinctement les habitants, devenaient de moins en moins aptes à la guerre, et partout la fraction républicaine et honnête du peuple, de plus en plus menacée, perdait confiance, se retirait d'eux.

Les soldats, en somme, en valaient d'autres. Beaucoup furent envoyés à Bonaparte, en Italie. On sait ce qu'il en fit. Mais les officiers étaient incapables, manquaient de ce désir d'action incessante qui, en 1794, s'il se fût manifesté, eût amené l'anéantissement des rebelles.

De plus, les représentants, par leur ignorance ou leur fausse conception des choses militaires, détruisaient l'armée dans son essence, transformaient une force de l'État, consacrée à l'intérêt général de l'État, en petites forces particulières et contraires, se gênant l'une l'autre, et de résultante nulle. Le Comité de Salut Public de 1795, à lui seul, eût suffi pour empêcher la guerre de réussir.

Aussi, et jusqu'au Directoire, sous la pression des autorités et par la faiblesse de ses chefs, l'outil de l'ordre par excellence, au lieu de restreindre la révolte et de l'écraser, subit la désagrégation environnante, dégénéra en instrument d'anarchie.

JEAN MORVAN

LES CHEMINS DE FER

DU

BALKAN OCCIDENTAL

« Par sa position géographique — écrivait l'explorateur Baldacci dans un mémoire au troisième Congrès géographique italien — l'Albanie est la province de l'Empire Ottoman qui touche de plus près au monde civilisé ; une ironie du sort veut qu'elle en ressente le moins l'influence. Son nom évoque tout le contraire d'un pays ordonné et cultivé. Elle est abandonnée de tous, et de ses maîtres tous les premiers. On a vu surgir des chemins de fer en Macédoine, des ports et des routes en Asie-Mineure et en Syrie ; on projette une voie gigantesque de pénétration à travers la lointaine Mésopotamie. Et c'est un fait que l'Albanie reste telle que l'a créée la Mère nature[1]. »

Cet appel, qui date de 1898, commence à être entendu, sinon par la « civilisation », au moins par les intérêts politiques et économiques qui prennent sa place. La politique surtout — non plus celle des *valis* et des *beys*, mais celle des chancelleries — prépare à cette terre vierge on ne sait quelles destinées nouvelles, et les annonce par des projets de voies ferrées.

L'un de ces projets est arrêté, depuis le mois de septembre 1900, par le ministère commun austro-hongrois. La ligne qu'il prévoit enserre, il est vrai, le pays des *Schkipétars* plus qu'elle ne le dessert; elle n'en est que plus « albanaise » par le dessein qu'elle découvre. C'est le tronçon de Serajevo à Mitrovitza, par lequel l'Autriche-Hongrie se propose de raccorder deux lignes depuis longtemps en exploitation : celle de Mitrovitza à Salonique par la vallée du Vardar

1. Antonio Baldacci, *L'Italia e la Questione albanese,* Florence, 1899.

— celle de Serajevo à Vienne par Brod et la vallée de la Save. Ce tronçon servira donc à établir une communication directe entre la capitale des Habsbourg et le grand port de la mer Égée.

Les aspirations de la Monarchie austro-hongroise vers Salonique datent du traité de Berlin, de plus loin peut-être, et sont, en tous cas, fort connues. Seulement il fut longtemps de mode, dans le monde des chancelleries, de les représenter comme paralysées d'avance par un certain principe d'équilibre balkanique, incorporé lui-même à la formule de l'équilibre européen. Est-ce aux affaires de Chine, est-ce à une extension libérale de la théorie du *statu quo* — fondement de l'entente austro-russe de 1897 — qu'est due cette accentuation des tendances du *Ballplatz*? Il a procédé, du reste, en forme, et savamment enveloppé son projet avant de l'exposer à la publicité.

L'étude du tronçon Serajevo-Mitrovitza avait été incorporée d'abord à celle d'un vaste réseau destiné à améliorer les relations de la Bosnie-Herzégovine avec les deux fractions de la Monarchie. Raccord de Serajevo à Spalato, sur l'Adriatique, par Bugojno; de Budapesth à Serajevo, par Essek et Samatz; de la Carniole à la Dalmatie et à la Bosnie par Karlstadt et Knin, etc, : — dans l'ampleur de ce plan, presque grandiose, semblait se perdre le projet d'une nouvelle ligne dirigée sur la frontière bosniaque orientale. Un moment la discussion parut chaude, entre Cisleithans et Transleithans. On put croire à un commencement de conflit entre l'Autriche et la Hongrie, chacune cherchant à attirer, aux dépens de l'antre, les provinces occupées dans la sphère de ses intérêts spécifiques. Mais assez vite, sous l'action des ministres communs de la Guerre et des Finances, un intérêt commun aussi émergea. On le découvrit justement dans cette ligne, destinée à porter plus avant l'influence de la Monarchie tout entière à travers la péninsule balkanique. Le mérite qu'elle avait de ne diviser personne lui fit accorder la priorité. Et ainsi, ce fut sous la forme d'une résolution transactionnelle, sous le vocable de « complément au réseau *bosniaque* » qu'on fit passer, devant l'opinion européenne, la construction de ce tronçon Serajevo–Mitrovitza — d'intérêt international s'il en fut, puisque Salonique en est la tête.

La diplomatie, pour le moment, paraît se tenir aux écoutes : du reste, en droit public, c'est au seul empire ottoman qu'il appartient de formuler des objections. Un passage du discours du trône, prononcé à l'occasion de l'ouverture du Reichsrath, atteste la persévérance des intentions du cabinet de Vienne. La partie financière du projet est étudiée : c'est le gouvernement bosniaque qui assume l'entreprise. La partie technique fait ressortir un tracé qui, de Serajevo, se dirige vers le confluent de la Drina et de la Lim, pénètre, par cette dernière vallée, sur le territoire de Novi-Bazar, et en ressort à

Mitrovitza. D'après une communication faite, au mois de novembre 1900, à la presse officieuse de Vienne et de Pest, ce tronçon pourrait, « sauf obstacles imprévus », être livré à l'exploitation en 1905.

La perspective d'une nouvelle ligne de Vienne à Salonique — car, en dépit d'une terminologie tendancieuse, tel est bien son vrai nom — alarme, comme nous espérons bien le montrer, des intérêts en grand nombre. Dans l'ordre chronologique les premiers à protester furent ceux de l'Italie méridionale. Dès le 23 novembre, le *Don Marzio*, de Naples, et, à sa suite, *il Commercio italiano*, de Rome, présagèrent à Brindisi, comme port et surtout comme tête de ligne de la Malle des Indes, une véritable *capitis deminutio*. D'après leurs calculs[1], la construction du tronçon Serajevo-Mitrovitza permettrait d'établir, de Londres à Port-Saïd — par Ostende, Vienne, la Bosnie et la Macédoine, — un trajet de treize heures plus court que celui de la Malle actuelle, par Modane et l'Italie. On peut discuter ce chiffre, une foule de facteurs, autres que la longueur kilométrique brute, devant intervenir à la détermination des futures horaires. Il n'en reste pas moins que le principe de la concurrence est posé. Le *Pungolo parlamentare*, de Naples, l'a fait ressortir dans une série de brillants articles de M. Ghelli. M. le professeur Chimienti, il est vrai, député de Brindisi, dans une interview publiée par le *Corriere di Napoli* du 30 janvier et reproduite par la *Tribuna*, a donné quelque réconfort à ses électeurs. Selon lui, les difficultés de la navigation sur les côtes de l'Archipel, et surtout la répugnance du gouvernement anglais à faire passer ses voyageurs et son courrier par la région albano-macédonienne, semblent garantir pour longtemps encore à Brindisi, de préférence à Salonique, la clientèle des paquebots-poste de la *Peninsular*. « Cependant, de toutes façons, ajoutait-il dans la même interview, l'Italie serait beaucoup plus rassurée si l'on parvenait à raccourcir la ligne qui passe aujourd'hui par Modane. » Et il concluait : « L'occasion nous en est offerte, dès ce moment, grâce au percement du Simplon. »

C'est qu'en effet, par cela même que l'Autriche-Hongrie travaille à s'ouvrir, sur Salonique, le débouché continental le plus rapproché de Suez, le tunnel du Simplon prend pour la France, pour l'Italie, même pour la Suisse, un intérêt nouveau et inattendu. Déjà, au mois de septembre dernier, avant même que la résolution du cabinet de Vienne fût connue, le cinquième congrès des Chambres

1. Ils se fondent sur cette constatation que la traversée de Salonique à Port-Saïd est d'environ vingt heures plus courte que celle de Brindisi au même point. De là, en admettant même que le parcours sur rails soit sensiblement plus long, de trois à quatre cents kilomètres, par exemple, un avantage certain pour la ligne qui fera tête à Salonique.

syndicales, industrielles et commerciales de France et le congrès international de géographie avaient relevé la prédestination du Simplon à raccourcir la ligne de communications rapides avec l'Orient. Ce n'est pas l'un des jeux les moins intéressants du mécanisme de la vie économique contemporaine que, fort peu de temps après, une nouvelle « poussée » de l'Autriche à travers le Balkan soit venue fournir un argument de plus à cette thèse, et qu'on ait pu relever, dans des journaux genevois, dans un rapport de l'ingénieur Turettini, un avertissement salutaire à tout l'Occident « menacé de la concurrence allemande et autrichienne qui va s'établir par Salonique ».

La question des voies d'accès au Simplon, négligée jusqu'ici en Italie et surtout en France, ou assez misérablement débattue entre intérêts de clocher, prend donc, au sens le plus large du mot, l'importance d'une question internationale. Et, si l'on sait l'élever jusque-là, des divers projets élaborés en France, le percement du Jura entre Lons-le-Saunier et Genève, en ce moment étudié par la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, ne saurait manquer de rallier les suffrages du monde politique. Ceux des hommes techniques lui sont acquis déjà. Il comporte, en effet, une ligne directe de Paris à Lons-le-Saunier par Saint-Jean-de-Losne, et, de là, plusieurs tunnels de base ne dépassant pas 560 mètres d'altitude, exempts de courbes et de déclivités sensibles et débouchant sur le pays de Gex, presque au niveau du Léman. Son exécution permettrait de ramener la distance réelle de Paris à Milan à 849 kilomètres [1].

Si, du côté italien, on exécute aussi les rectifications projetées entre Domodossola et la ville de Milan, reliée à Brindisi par la ligne de Bologne, il est hors de doute que, d'ici quelques années, une accélération sensible pourra être imprimée au service de la Malle des Indes. Nous croyons volontiers, avec M. Chimienti, qu'elle suffira à conserver à la France et à l'Italie, outre le profit matériel, le monopole — qui n'est pas sans valeur politique — d'une ligne classique depuis 1872. En tout cas, dans l'un et l'autre pays, « faire plus court » doit être la formule de ceux que préoccupe à juste titre l'initiative du Gouvernement autro-hongrois.



Au surplus, ce déclassement éventuel de Brindisi, au profit de Salonique, est inquiétant surtout comme symbole et comme prélude : symbole de l'attraction irrésistible qu'exerce la Méditerranée sur la race germanique, dont les poumons, décidément, ne peuvent se dilater

1. La distance *virtuelle*, à raison des qualités de profil, serait très peu supérieure (885 kilomètres). Elle est actuellement de 1 049 kilomètres par le Mont-Cenis et de 993 par le débouché du Gothard.

qu'entre deux mers ; — prélude des efforts de cette race pour distancer le vieil Occident sur la route de Suez. Ce canal, que les Vénitiens du moyen âge avaient, dit-on, rêvé, que le génie français a ouvert, et dont l'Angleterre garde âprement les abords, se trouvera, dès les premières années du XXe siècle, faire face à un débouché austro-allemand. Des deux péninsules qui s'allongent de son côté, l'italique et la balkanique, c'est la seconde qui tend à devenir le promontoire avancé de la civilisation vers l'Orient ; et ce promontoire est soudé lui-même, par la nature et l'état de la carte politique, au formidable organisme de l'Europe centrale.

Cette évolution menace de se produire au moment où la diplomatie et les finances allemandes sont prépondérantes à Constantinople ; où la ligne de Konieh au golfe Persique, à travers l'Asie-Mineure, vient d'être concédée à des Allemands ; où enfin la *Weltpolitik* hante les cerveaux germaniques les plus rassis. Il est bien difficile de n'y pas soupçonner l'effet d'encouragements venus de Berlin. Avec le temps, Salonique, tête d'une ligne austro-hongroise, ne peut manquer de devenir un port allemand, dont le rayonnement s'étendra non seulement sur Suez, mais sur les Dardanelles. La politique du *Drang* vise clairement le bassin oriental de la Méditerranée, carrefour des principales routes du monde. On peut se demander avec inquiétude si elle ne finira pas par intercepter, pour les puissances occidentales, ces routes qu'elles ont découvertes ou aménagées ; si, en un mot, dans un avenir plus ou moins prochain, la conjonction directe de l'Europe centrale avec les plus riches parties de l'Asie n'annihilera pas l'œuvre séculaire de la marine et du commerce latins ?

Histoire de demain, dira-t-on. Est-ce que la véritable politique n'en vit pas ? Si c'est toutefois l'écrire trop tôt que d'évoquer une hégémonie allemande dans les parages de l'Archipel, d'autres conséquences moins alarmantes, mais aussi plus prochaines, semblent découler de la construction de la nouvelle ligne de Salonique. Il faut essayer de les préciser.

La première touche à des intérêts que la nation italienne a longtemps négligés, mais qui semblent avoir retrouvé, dans la presse, à Montecitorio, au Quirinal même, de circonspects défenseurs. Il est certain que la partie politique et stratégique du tronçon Serajevo-Mitrovitza est de compléter au profit de l'Autriche-Hongrie, déjà moralement installée dans l'*Hinterland*, l'investissement de tout le territoire compris entre cette ligne et l'Adriatique. Viennent des circonstances favorables, l'Albanie tombe dans les mains de cette puissance comme un fruit mûr, cueilli, pour ainsi dire, à revers. L'équilibre adriatique se trouve détruit, par l'occupation du canal d'Otrante, du même coup que l'équilibre méditerranéen est altéré.

Et cette perspective se dessine au moment même où, par une série de mesures trop peu remarquées, le Gouvernement italien vient de faire effort pour ne laisser compromettre ni l'un ni l'autre.

On se souvient de l'émotion causée en Italie, au mois de mars 1900, par la rumeur que le voyage de l'empereur François-Joseph, à Berlin, à l'occasion des fêtes de la majorité du Kronprinz, avait pour objet de provoquer l'extension à l'Albanie du régime des provinces occupées[1]. S'il est vrai, comme on l'a prétendu, qu'un des derniers actes de politique personnelle du roi Humbert ait été de traverser catégoriquement ces intentions, reconnaissons que cette part de son héritage moral ne pouvait être recueillie par des mains plus fermes. Le roi Victor-Emmanuel III, à la différence de la plupart des ministres de son père, ou, pour mieux dire, de presque toute la génération politique au milieu de laquelle il a grandi, passe pour savoir le poids de la question albanaise dans la balance des grands intérêts italiens. Son mariage avec la princesse Hélène de Montenegro inspira jadis les symbolistes : il soulignait je ne sais quelles affinités mystérieuses entre l'étoile des Savoie et celle des Petrovitch, maisons reflétant l'une et l'autre, sur chaque rive de l'Adriatique, le génie propre d'une race; pouvant s'enorgueillir l'une et l'autre d'avoir fait, au XIXe siècle, œuvre de rénovation nationale. — On dit qu'il pourrait bien inspirer les politiques à leur tour, tant d'intérêts communs, après tout, rendant désirable une entente entre l'Italie et l'avant-garde du monde slave.

Il est incontestable, en tout cas, que, depuis le nouveau règne, le gouvernement italien s'est efforcé de relever certaines traditions qu'on croyait abandonnées à jamais, de l'autre côté du canal d'Otrante. Il l'a fait sous une forme irréprochablement correcte, puisqu'enfin ses initiatives peuvent se réclamer, devant l'opinion européenne, du principe même dont l'Autriche couvre son infatigable propagande en Albanie. Apporter à ce pays barbare une caresse de la civilisation — et pourquoi une seule puissance aurait-elle le privilège de cette bonne œuvre? — c'est d'abord y ouvrir des écoles : par décret royal du 4 octobre 1900, un *Istituto tecnico commerciale* est fondé à Scutari où le gouvernement de Rome ne subventionnait plus que des écoles élémentaires. C'est stimuler les relations économiques : une agence commerciale italienne a été instituée à Janina, déjà siège d'un consulat général. C'est préparer une nouvelle génération d'Italiens, laïcs et clercs, à mieux connaître l'histoire et la langue *schkipétares*; l'*Istituto orientale* de Naples a été enrichi, l'été dernier, d'une chaire de littérature albanaise. C'est enfin concourir au développement des services postaux, que l'Autriche-Hongrie assume avec

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin : *L'Équilibre adriatique*.

un dévouement trop exclusif : un décret du 5 février dernier approuve une nouvelle convention avec la Compagnie de navigation *Puglia*. Dorénavant, la *Puglia* sera subventionnée pour un service hebdomadaire — et non plus seulement bimensuel — de la côte des Pouilles aux Échelles de l'Albanie septentrionale. Initiative plus intéressante encore : un petit vapeur, qu'on construit en ce moment à Livourne, apte à franchir la barre de la Bojana, remontera cette rivière, à partir de l'été prochain, jusqu'au lac de Scutari, inaugurant ainsi un système de relations directes entre l'Italie, la capitale de l'Albanie du Nord et la partie fertile du Montenegro.

En dépit de certains embarras d'ordre intérieur et de la délicatesse de sa situation d'allié de l'Autriche-Hongrie, le gouvernement italien a donc eu le mérite d'esquisser, sur la côte orientale de l'Adriatique, une politique qui ne peut manquer de rencontrer l'approbation de la plupart des cabinets européens. Cette politique « d'équilibre albanais » sert, en effet, l'intégrité de l'Empire ottoman, les intérêts de la paix, ceux de la civilisation — autant d'articles du *symbole* courant des chancelleries. Et c'est peut-être bien, tout justement, parce qu'elle apporte une contribution effective et sincère au *statu quo* dans la péninsule balkanique, que l'Autriche-Hongrie penche aux brusques mesures. Le respect solennellement consenti à l'ordre des choses existant en Albanie n'a jamais été, pour cette puissance, qu'un voile derrière lequel elle préparait à l'aise et méthodiquement l'exécution de ses desseins. On peut bien dire, cette fois, qu'un coin du voile est soulevé et que, par le raccord de la ligne centrale de Bosnie à Salonique, elle manifeste clairement quelle loi elle entend faire prévaloir plus tard sur celle de l'équilibre albanais.

Relier Vienne à Salonique par une ligne beaucoup plus courte que celle qui traverse aujourd'hui Pest, Belgrade et Nisch ; préparer les voies à l'Empire allemand dans le bassin oriental de la Méditerranée ; compléter l'investissement de l'Albanie et par là frapper un coup destiné à retentir sur le canal d'Otrante — ce ne sont pas encore là tous les résultats que la Ballplatz espère atteindre.

L'Autriche-Hongrie vise depuis longtemps à écarter, de son flanc oriental, non seulement toute Fédération ou Ligue permanente entre États balkaniques, et singulièrement entre États slaves, mais l'éventualité d'une conjonction d'intérêts même temporaires. Cette conjonction lui paraissant dangereuse, surtout au point de vue stratégique, elle a eu soin, dès le traité de Berlin, de se faire conférer le droit d'occuper militairement, entre la Serbie et le Monténégro, un large couloir débouchant sur la Haute Albanie et la Macédoine : l'ancien sandjakat de Novi-Bazar. Depuis vingt-trois ans, elle use de ce droit sans contrôle, construisant des fortifications et des routes, renforçant

ses garnisons, se comportant, dans cette zone dont la suzeraineté nominale et même l'administration civile appartiennent au Sultan, aussi librement que dans une des provinces héréditaires des Habsbourg.

Or, la nouvelle ligne de Vienne à Salonique, en traversant précisément cette zone, couronnera l'œuvre qui donne déjà au système montagneux de Novi-Bazar une haute valeur offensive et défensive. Et comme s'il ne suffisait pas d'enfoncer pour ainsi dire un coin entre deux tronçons de la race serbe, entre deux organismes politiques qui ont tant de communs intérêts, un embranchement spécial, dirigé par Vischegrad sur Uchitza, est prévu pour envahir au besoin la Serbie par le sud-ouest.

Du même coup, l'investissement économique de ce petit État serait consommé. On sait que la Serbie, région agricole, voit fatalement graviter les intérêts de son commerce d'exportation vers l'Occident. A l'est, les plaines de Roumanie et de Bulgarie donnent des produits analogues aux siens. La voie du Danube et de la mer Noire, déjà bien longue pour l'écoulement des céréales[1], est tout à fait impropre à celui du bétail vivant. Celle de Salonique, par la ligne actuelle Nisch-Uskub — qui, du reste, est entre les mains de capitalistes allemands — présente les mêmes inconvénients, l'économie de distance étant compensée par l'élévation du prix des transports sur rails. En somme la Serbie ne trouve guère de marché permanent de consommation qu'en Autriche-Hongrie — en Hongrie surtout. Et sur ce marché, par ses tarifs de douane et de chemins de fer, par un exercice, abusif souvent, du droit de police sanitaire, cette puissance fait la loi. Il y a en Serbie une chronique et célèbre « question des porcs », qui explique bien des oscillations de la politique intérieure et même extérieure. Ajoutons que les traités de commerce entre les deux États viennent à échéance dans trois ans.

Dans ces conditions difficiles et presque humiliantes pour le royaume de Serbie, la construction du tronçon Serajevo-Mitrovitza revêt un sens comminatoire. Elle marque une fois de plus la résolution du Gouvernement austro-hongrois de rétrécir à son gré le commerce d'exportation de ce petit pays, en lui barrant la route de l'Adriatique. Elle oppose un système et un fait à l'unique espoir qu'il conservât de conquérir l'indépendance économique, en s'ouvrant, quelque jour, un débouché sur cette mer. Car la côte adriatique, c'est, en bonne géographie commerciale, le littoral dont les pays serbes sont l'*Hinterland*. C'est la terre rocheuse et avare, qui, faute de pouvoir nourrir sa population, semble appeler directement les produits agricoles des plaines du Danube et de la Morawa, au lieu de les demander indi-

1. Cependant, au cours des années 1899 et 1900, un progrès a été réalisé dans l'exportation des blés serbes par cette voie. Les rapports du consul austro-hongrois de Belgrade constatent qu'elle a quintuplé d'une année à l'autre.

rectement et à frais plus élevés par voie de mer. C'est surtout la zone naturelle de contact de la Serbie avec le commerce maritime de l'Occident, et plus spécialement avec l'Italie. L'orographie sans doute, mais surtout l'histoire politique — celle de l'Empire ottoman et du *Drang nach Osten* — expliquent que jusqu'ici aucune voie de communication n'ait été ouverte entre la frontière serbe méridionale et la côte qui, entre Raguse et Durazzo, en paraît, sur la carte, l'ombre portée. Mais cet état de choses n'est-il pas contraire aux véritables intérêts de la civilisation, et l'initiative de l'Autriche-Hongrie ne fournit-elle pas une occasion d'en provoquer le redressement ?



La civilisation — si toutefois le mot n'a pas été prostitué par la politique au point qu'on ne le puisse plus employer sans ironie — est sollicitée, dans cette partie du Balkan, par une œuvre trop ajournée, et, ajoutons-le, infiniment modeste, en comparaison du transsibérien et du chemin de fer de Mésopotamie. Cette œuvre consiste à procurer un peu d'aération à ce massif albano-macédonien, de complexion géographique trop dense, de mœurs qui en font encore un repaire de barbarie. Et puisque, pratiquement, c'est par un chemin de fer qu'on peut et doit la commencer, dans quel sens orienter cette ligne, pour que le but économique et moral soit atteint ? L'examen de la carte montre qu'une voie ferrée, dirigée du nord-ouest au sud-est, des frontières de la Bosnie à Salonique, sert les seuls intérêts de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne. Ceux du Balkan et de tout le reste de l'Europe continentale exigent au contraire une voie orientée du nord-est au sud-ouest, du Danube à l'Adriatique.

Cette vérité a été mise en lumière, sitôt que les intentions du gouvernement austro-hongrois ont été connues, par d'importants organes russes — le *Novoe Vremia* et le *Svet* notamment, le *Zakonitost* de Belgrade et le *Glas* de Cettinje.

Le projet qui, d'après une déclaration récente et publique du prince régnant de Monténégro, a le plus de chances d'aboutir, comporte un tracé de Kladovo, sur le Danube, au-dessous des Portes de Fer, à Nisch, par la vallée du Tymok. De Nisch, la voie ferrée, évitant l'ancien sandjakat de Novi-Bazar, passerait à Prichtina, de là à Ipek, par la fertile plaine de Doukadjine, et pénétrerait ensuite sur le territoire monténégrin, où elle desservirait Andrievitza et Podgoritza. De Podgoritza, elle rentrerait sur le territoire turc, et aboutirait à Scutari, où deux embranchements, l'un sur Antivari, l'autre sur S. Giovanni di Medua, la mettraient en contact avec la mer. Ce projet ne se confond pas avec la ligne d'intérêt spécifiquement monténégrin, dont la construction est imminente, entre Antivari et Niksitch.

Une ligne du Danube à l'Adriatique offrirait de multiples avantages. Elle contribuerait d'abord — et le point est d'évidence — à préserver l'équilibre balkanique, et plus spécialement l'équilibre albanais, de la rupture inévitable que lui ménage la construction du seul tronçon Serajevo-Mitrovitza. A cette précaution salutaire contre les ambitions de l'Europe centrale, tous les autres États continentaux trouvent leur compte, en première ligne l'Italie, et, sans exception, ceux des Balkans. Le projet, par sa portée économique, est du reste appelé à concilier les mêmes intérêts. Il tend à mettre en relations, par la magnifique artère du Bas-Danube, l'Adriatique et la mer Noire, soit deux mers entre lesquelles la nature a disposé, outre la formidable jetée de la péninsule balkanique, les détroits souvent litigieux des Dardanelles et du Bosphore. Il ouvre au commerce russe, bulgare, serbe, monténégrin, albanais, un débouché direct et nouveau sur les pays latins. De leur côté, la France, l'Italie, la Suisse sont dispensées d'emprunter les voies de l'Europe centrale, pour leurs échanges avec l'intérieur des Balkans. L'Italie surtout y découvre une chance de relèvement de ses deux grands ports adriatiques, Venise et Bari. Par Venise, le grand foyer industriel lombard trouve, à une distance relativement rapprochée, un nouveau marché d'exportation. Par Bari, les pays danubiens peuvent importer du blé — qui manque quelquefois en Italie, — du bétail, des chevaux, des minerais, que ce pays ne produit pas en quantité suffisante. En un mot l'Adriaque, faisant suite à la nouvelle voie qui, par le Simplon, va resserrer les relations de la France, de la Suisse et de l'Italie, peut redevenir le trait d'union entre l'occident latin, l'orient européen et le sud de la Russie. Des monts Jura à Odessa, l'occasion s'offre d'inaugurer une grande ligne commerciale, en travers du courant que l'Allemagne et l'Autriche se préparent à diriger du centre de l'Europe sur Salonique.

La seule perspective en surexcite, paraît-il, certaines imaginations autrichiennes. La *Reichswehr*, organe habituel de l'état-major, n'essayait-elle pas, tout récemment, de l'écarter, en rappelant l'attention sur un ancien projet — œuvre du colonel Schmerch — non de voie ferrée, mais de *canal*, du Danube à l'Adriatique? Ce canal, s'il est pratiquement exécutable — et un examen sommaire du relief du sol permet d'en douter — aurait un double débouché, à San Andrea, près de Trieste, et à Portore, près de Fiume[1]. Joignant le bassin du Danube à l'Adriatique fort au-dessus de la péninsule des Balkans, il annihilerait par conséquent, pour le commerce occidental, l'influence d'une voie ferrée d'Antivari aux Portes de Fer. Quoi qu'on puisse penser de la valeur technique de ce projet, qu'un organe autorisé a paru prendre à son compte, il est un témoignage de la préoccupation

1. *Tribuna*, du 21 février 1901.

constante, dans le monde austro-hongrois, de faire converger vers la vallée du Danube les voies qui donnent accès à l'orient européen.



C'est de ce point de vue, qui embrasse à la fois la politique et la stratégie commerciale, qu'on peut se placer, croyons-nous, sans excéder dans la généralisation, pour apprécier la portée du tronçon que l'Autriche-Hongrie se propose de diriger sur Salonique. Le système de l'Europe centrale est-il à la veille de s'enrichir de la partie du Balkan comprise entre la Chalcidique et le canal d'Otrante? Tel est le problème — et il semble bien trouver sa formule, symbolique et mathématique à la fois, dans l'antithèse des deux lignes appelées à se croiser dans cette région. Le chemin de fer de Serajevo à Mitrovitza traduit la « poussée » germanique; celui du Danube à l'Adriatique la défense et la réaction. Lequel sera le plus tôt construit? Qui saura prendre les devants? Jusqu'ici nous voyons bien l'Italie, quoique embarrassée par son système d'alliances, tenter de ressaisir en Albanie une position compromise; les gouvernements et la presse balkaniques insister sur le péril que court leur indépendance et suggérer le remède. Mais ce remède, avec leurs seuls moyens, ils ne peuvent pas l'appliquer.

Sur les flancs de cette position méditerranéenne, objectif de l'Europe centrale, deux grandes puissances ont un intérêt commun, et un pacte d'alliance les unit. On dit ce pacte franco-russe purement, mais résolument défensif. Raison de plus, en vérité, d'attendre de lui quelques effets dans l'occurrence, car ce n'est que de défense qu'il s'agit ici. Les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg seraient peut-être optimistes, s'ils attendaient, pour manifester leur entente sur les grandes questions continentales, que Salonique fût accordée à la Bosnie. Et il nous paraît qu'en ce moment même on va peut-être chercher bien loin une formule de conciliation des intérêts franco-russes avec ceux de l'Italie, quand la nature même la suggère. En l'état de la carte politique et économique, les portes de l'Orient ne sont guère qu'entr'ouvertes pour ce pays, et le terme logique de l'évolution du *Drang nach Osten* est de les lui fermer tout à fait. C'est encore sur le terrain de la question d'Orient et de la défense de l'équilibre de la Méditerranée qu'il semble qu'il y ait le plus de place pour un « rapprochement » slavo-latin.

CHARLES LOISEAU.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARI.

LETTRES

A LA

DUCHESSE DECAZES

Soucieux de maintenir la renommée paternelle, M. François Ponsard a cité naguère, dans cette *Revue*, différentes lettres de la duchesse Decazes, née Sainte-Aulaire, à l'auteur de *Lucrèce*[1]. Nous avons eu l'heureuse fortune de retrouver, dans les abondantes archives de la famille Decazes, au château de La Grave, les lettres mêmes du poète à la duchesse. Avec l'agrément de M. le duc Decazes et de M. François Ponsard, nous offrons aux lecteurs de la *Revue* un choix des plus intéressantes.

Dans la maison de son père, remarié à mademoiselle du Roure, la duchesse Decazes avait appris l'art de l'hospitalité la plus intelligente et la plus délicate. N'est-ce pas madame de Sainte-Aulaire, avec la duchesse de Broglie, qui avait deviné le génie naissant de Lamartine? Lui-même en a témoigné : « Madame la comtesse de Sainte-Aulaire et son amie, madame la duchesse de Broglie, étaient à cette époque le centre du monde élégant, politique et littéraire de Paris. Deux ou trois fois on me fit réciter des vers, on les applaudit, on les encouragea. Mon nom commença sa publicité sur les lèvres de ces deux charmantes femmes. Elles me produisaient avec indulgence et bonté à leurs amis, mais je m'effaçais toujours. Je rentrais dans l'ombre aussitôt qu'elles retiraient ce flambeau. »

De même, la duchesse Decazes avait accueilli Ponsard, jeune,

1. Voir la *Revue* du 1er septembre 1899 : *Avant « Charlotte Corday »*.

arrivant de sa province, encore inconnu, l'avait amicalement fêté après le soudain éclat de *Lucrèce*, et le consolait, le conseillait, après le succès plus froid de sa seconde pièce, *Agnès de Méranie*. Aussi bien, soit au palais du Luxembourg, durant le règne de Louis-Philippe, soit en son logis de la rue Jacob, après la révolution de 1848, la duchesse Decazes savait réunir toutes les opinions, toutes les écoles, tous les genres de mérite. Plus de cinquante années durant, elle a tenu dans la société parisienne la place que lui donnaient sa naissance, ses parentés, les hautes fonctions remplies par son père et par son mari, mais qu'auraient suffi à justifier son caractère, son esprit et sa bonne grâce. Elle a conservé toutes les lettres des hommes illustres ou célèbres à divers titres, en leur temps, qu'elle honorait de son amitié : on y devine les siennes, et l'on est assuré qu'elle savait parler politique ou diplomatie avec les politiques ou les diplomates, histoire ou philosophie avec les historiens ou les philosophes, poésie avec les poètes.

Quant aux lettres de Ponsard, les unes, écrites pendant la dernière année de la royauté parlementaire, montrent surtout sa probité littéraire et sa modestie ; les autres, en ces années plus troublées de la deuxième République, montrent par surcroît sa probité civique et sa droiture ; toutes lui vaudront, ou je me trompe fort, le nom de sincère et charmant, mélancolique et spirituel épistolier.

BARON DE LARTIGUE

I

[Vienne (Isère), 1847.]

Madame la duchesse.

Je ne puis vous dire combien votre excellente lettre m'a rendu heureux ; je suis tout à fait touché de ce charmant souvenir. Il faut que vous soyez la bonté même pour vous rappeler au milieu du bruit de Paris les restes d'un malheureux poète dévoré par les vautours de la critique [1], si bien dévoré qu'il n'y a plus de poète, il n'y a plus qu'un campagnard. Mais ces vilains vautours ne m'ont pas encore mangé le cœur et je suis toujours capable de reconnaissance, sinon d'imagination.

1. On sait qu'*Agnès de Méranie*, représentée pour la première fois, le 22 décembre 1846, à l'Odéon, n'avait pas renouvelé le triomphe de *Lucrèce*, représentée pour la première fois, sur le même théâtre, le 22 avril 1843.

Ma mère est bien triste[1], mais un peu ranimée par mon retour. Elle a été très émue de vos paroles obligeantes et me prie de vous en remercier vivement.

Nous sommes sur notre montagne, où nous recevons plusieurs visites. J'aimerais autant la complète solitude, car j'avais besoin d'un repos absolu, au moins pendant quelques jours. Mais, en vérité, je ne puis sentir ni montrer de la contrariété, car notre petite ville a été toute bonne à notre égard. On a été si empressé et si délicat pour ma mère, pour moi et pour la mémoire de mon père que j'aime ces excellentes gens de tout mon cœur. Au milieu de cette affection, en pleine campagne, à l'abri des journaux, je sens la paix qui rentre en moi et je pourrais penser même à Janin sans aigreur[2]. Il est vrai que j'ai trouvé un moyen plus simple, c'est de ne pas y penser du tout.

La pluie me contrarie bien plus que lui ; voilà mon véritable ennemi ! J'ai un désir furieux de me promener à travers champs, de voir pousser les feuilles et les fleurs et de m'épanouir avec elles au soleil. Chaque matin, j'espère un beau temps qui ne vient jamais. Je ne sais pas si le soleil regarde quelquefois votre Luxembourg[3], mais il a disparu complètement de notre ciel viennois : c'est un ciel toujours grognon, barbouillé et ennuyeux comme un feuilleton.

Ce sont là toutes les nouveautés que je puis vous donner en retour des vôtres. Je sais que le soleil est mort, que le Rhône va nous inonder, que les pêchers n'ont pas de fleurs et que je mets en réquisition tous les petits pâtres des environs pour me ramasser des bouquets de violettes. Sauf cela, je ne sais rien.

J'ai reçu deux lettres assez intéressantes, l'une de M. Materne, directeur des Affaires politiques en Belgique, laquelle contient deux grands articles sur *Agnès*, très bien écrits, très élogieux, et dont j'ai été très content ; puis une lettre de M. Vizentini[4] qui me demande la permission de donner quel-

1. Le père de Ponsard était mort depuis peu.

2. Par la suite, le critique et le poète se rapprochèrent et se lièrent d'amitié.

3. M. le duc Decazes, grand référendaire de la Chambre des pairs, habitait alors le palais du Luxembourg.

4. Directeur de l'Odéon.

ques représentations d'*Agnès* avec mademoiselle Araldi. Il croit que cela serait piquant.

C'est possible; mais j'ai dû répondre que mes pièces ne m'appartenaient plus: qu'elles étaient entre les mains de M. Buloz [1] qui pouvait seul en disposer. J'ai ajouté que si le Théâtre-Français ne voyait pas d'inconvénient à ces représentations, je ne m'y opposerais pas; mais qu'il fallait que M. Vizentini demandât l'autorisation à Buloz.

Si mademoiselle Rachel s'en va, si le Théâtre-Français se jette entre les bras de M. Hugo, je reprendrai mes deux pièces et j'irai ailleurs: mais il faut attendre et laisser les choses se dessiner.

Buloz m'avait prédit qu'on ne jouerait pas *Cléopâtre*[2]. Les derniers actes surtout paraissent injouables. Il y faudrait, me disait Buloz, un collaborateur exercé et six mois de travail.

Je ne suis pas encore décidé sur le choix d'un sujet. Je n'ai pas encore eu le loisir d'y penser bien sérieusement, car mes premiers jours ont été pris par de tristes soins. Je flotte entre *Charlotte*[3] et une histoire très dramatique puisée dans les premiers temps de la monarchie française. Cette époque demi-barbare offre des mœurs singulières et des passions vives qui n'ont pas encore été suffisamment retracées sur la scène; mais *Charlotte* m'attire un peu plus. Pourtant, je n'en voudrais pas faire un drame pour l'Ambigu. J'entreprendrais de traiter ce sujet en tragédie, c'est-à-dire par le développement des caractères. Il y aurait même un danger, c'est que la pièce ainsi faite ne parût encore trop simple, trop peu mouvementée, trop raisonnable et ne m'attirât les mêmes reproches qu'*Agnès*. Le mieux serait peut-être de ne rien faire du tout...

Je n'ai pas encore le troisième volume des *Girondins*[4]; mais je pense que Furne me l'enverra.

Je serais bien curieux de lire le deuxième de Louis Blanc[5].

Voulez-vous ma *Revue de Belgique*? On dirait que j'en ai

1. Alors commissaire royal près le Théâtre-Français.

2. Tragédie en cinq actes et en vers, par madame Émile de Girardin. — Elle fut pourtant représentée, pour la première fois, le 13 novembre 1847, au Théâtre-Français.

3. *Charlotte Corday*.

4. *Histoire des Girondins*, par Lamartine.

5. *Histoire de la Révolution française*, par Louis Blanc.

écrit le commencement, vous y trouverez les mêmes doléances que vous aviez la patience d'écouter.

Veuillez agréer, madame, et faire agréer à M. le duc l'hommage de mon profond respect.

II

[Vienne, 1847.]

Madame la duchesse,

J'ai été obligé de faire une excursion hors de nos montagnes et j'y suis revenu le plus tôt possible. J'y ai trouvé les plus charmantes choses du monde, du soleil, des rossignols et une lettre de vous.

J'ai associé ces trois plaisirs et je viens de causer avec vous sous un beau ciel bleu, à côté d'une foule de petits musiciens ailés. Les rossignols sont bien heureux! Ils chantent tout naturellement et comme cela leur vient; ils n'ont pas besoin de s'enfermer dans un cabinet et de faire violence à l'inspiration. Leur cabinet est dans un arbrisseau et les cadences leur arrivent abondamment au bout du bec. Ajoutez qu'il n'y a pas chez eux de feuilletonistes et qu'on ne voit pas de rossignol occupé à en critiquer un autre. Ils ne critiquent leurs rivaux qu'en tâchant de chanter mieux.

Quant à moi, madame la duchesse, puisque vous voulez bien vous intéresser à ces détails, je suis entré dans toutes les douleurs du travail. J'ai passé quelques jours à rouler dans ma tête les avantages ou les inconvénients de telle ou telle détermination et il m'est arrivé ce qui arrive souvent à ceux qui réfléchissent trop longtemps, c'est que j'ai été plus indécis après qu'auparavant.

Je crois vous avoir parlé dans ma première lettre d'une fantaisie qui me poussait vers les premiers temps de la monarchie française. Cette fantaisie est devenue une idée sérieuse et je me suis épris de Frédégonde. Ce n'est pas la Frédégonde de Lemercier. La mienne est jeune et n'en est encore qu'à son début; elle n'a encore fait tuer personne et elle ne s'y met qu'au cinquième acte.

Si vous avez les ouvrages de M. Augustin Thierry, vous pourrez voir dans ses *Récits des Temps mérovingiens*, tome Ier, premier récit, comment le bon roi Chilpéric a renvoyé la belle Frédégonde, pour épouser la douce Galesinde (Galswinthe), fille du roi d'Espagne; comment Frédégonde, qui avait été servante avant d'être reine, redevint servante; comment elle s'insinua de nouveau dans les bonnes grâces de Chilpéric et redevint reine après avoir méchamment fait mettre à mort la pauvre Galesinde.

Il y a dans ce sujet des détails pittoresques de mœurs primitives, une douce figure, qui est Galesinde, un personnage dramatique, qui est Frédégonde reprenant ses habits de servante, et la dernière lueur de la civilisation romaine, représentée par Galesinde, s'éteignant dans la barbarie franque.

J'ai déjà commencé et je suis dans le premier acte.

J'ai donc abandonné Charlotte? Mon Dieu, non! J'en suis au contraire plus épris que jamais. Je fais comme je ne sais plus quel chevalier qui servait deux dames à la fois et les aimait toutes les deux de toute son âme. Mes amours vont de Frédégonde à Charlotte et de Charlotte à Frédégonde, et, voilà qui vous paraîtra bien ridicule. J'ai aussi commencé *Charlotte*. Que va-t-il sortir de cette bigamie? Peut-être deux sœurs, peut-être un avorton. Cependant je suppose que dans un ou deux mois une de mes deux maîtresses tuera l'autre. Ce ne sont pas des innocentes: elles savent comment on tue et elles peuvent lutter l'un contre l'autre, l'une avec son couteau, l'autre avec son skramasax. Skramasax! quel joli mot! Comme il figurera harmonieusement au bout d'un vers! Ce sera comme si l'acteur éternuait.

On m'écrit de Paris que le Gymnase prépare une *Charlotte Corday* pour Rose Chéri[1]. D'autres scènes secondaires préparent aussi leur *Charlotte*. Elles poussent comme des champignons. La faute en est aux *Girondins* de M. de Lamartine, et c'est fort désagréable pour moi. Je ne crois pas que ces *Charlottes* ressemblent à la mienne; mais enfin cela use les situations. On voudrait que je fisse dire que je travaille à *Charlotte*, afin de garder mon initiative; mais cela me répugne. Il est inutile

1. *Charlotte Corday*, pièce en trois actes, mêlée de couplets, par Dumanoir et Clairville, fut jouée, en effet, sur la scène du Gymnase, en juillet 1847.

d'entretenir le public d'une chose qui n'est pas faite, et puis j'aurais l'air de prendre un brevet d'invention.

Buloz m'a écrit qu'il ne pouvait pas donner à l'Odéon l'autorisation de jouer *Agnès* ; d'ailleurs, mademoiselle Araldi vient de quitter l'Odéon. Il n'y a donc plus à s'en occuper. Buloz me recommande de travailler de toutes mes forces, pour être prêt l'hiver prochain ; il ajoute que mademoiselle Rachel est plus magnifique que jamais ; qu'elle a un succès colossal ; qu'elle fait des recettes de six mille francs avec *Athalie*.

Je ne lis pas les journaux, et je m'en applaudis, puisque je n'y ai pas vu les choses qui ont pu vous être désagréables à vous et à M. le duc de Glücksberg [1]. Mais tout ce qui domine attire les insultes. C'est une considération qui doit consoler les hommes d'État ; quant aux poètes, c'est bien différent ; ils n'ont pas cette consolation. On ne nie pas à un homme d'État sa qualité d'homme d'État, tandis qu'on commence précisément par nier au poète sa qualité vraie ou fausse de poète. Or, on n'est jamais sûr soi-même d'être vraiment poète ; que sera-ce donc si tout le monde vous crie que vous ne l'êtes pas ?

Quoique je repousse les journaux de ma cabane, on vient me dire ce qu'on croit devoir m'intéresser. Ainsi j'apprends que M. Ampère a été nommé. Émile Deschamps n'a eu que deux voix.

Et la protection d'Hugo ? S'il n'a pas abandonné son client, voilà un beau protecteur.

Je suppose que Deschamps doit désespérer de sa candidature :

Belle Académie, on désespère
Alors qu'on espère toujours !

J'ai été bien surpris et bien affligé de la mort de madame de Castellane. Je l'avais toujours trouvée si excellente que je lui étais sincèrement attaché. Sa mort me fait vraiment beaucoup de peine. C'est une singulière chose que la vie, et

1. En 1818, à l'occasion de son mariage avec mademoiselle de Sainte-Aulaire, — petite-fille par sa mère du dernier prince régnant de Nassau-Sarrebrück, — le duc Decazes avait reçu du roi de Danemark, Frédéric VI, le titre de duc de Glücksberg.

on est bien bon de se donner tant de soucis. Un beau jour on se réveille, ayant déjà vécu la moitié de sa vie sans savoir comment ; on passe l'autre moitié à voir sa propre décadence, et puis tout est fini. Heureusement, il y a quelques bonnes choses par-ci par-là et, par exemple, j'oublie ces vilaines idées en vous écrivant.

Veuillez agréer, madame la duchesse, et faire agréer à M. le duc l'hommage de mon profond respect.

III

[Vienne, 1847.]

Madame la duchesse,

J'ai un peu tardé et, pourtant, ce n'est pas de ma faute, car ma plume court d'elle-même en vous écrivant ; mais je voulais vous annoncer une bonne résolution et la bonne résolution ne venait pas. Je commençais toujours la journée avec la ferme intention de prendre un parti définitif et de m'attacher uniquement au sort de la monarchie naissante et de la douce Galesinde. Oui, certainement, il y a dans ce sujet reculé l'éloignement qui convient au théâtre et le calme et l'impartialité qui conviennent à l'Art. Oui, je devrais concentrer là mes soins et mes amours tragiques. Oui, mais la sagesse, le désintéressement, la bienveillance sont de bonnes choses; pourquoi donc y a-t-il si peu de gens qui les pratiquent ? C'est que la passion parle plus haut et que la passion est bien plus entraînante que la sagesse. Alors, on ne peut pas m'en vouloir à moi qui ne suis pas un philosophe, mais un songe-creux ou un aligneur de vers, de ne pas aller vers le côté raisonnable que j'aperçois et de me lancer au contraire dans les mauvais chemins, où sont les ronces et les précipices que j'aperçois aussi et que je n'ai pas la prudence d'éviter. Entre une sottise et une action sensée, il y a mille à parier que le gros du troupeau fera la sottise, et je me trouve dans cette portion-là. En un mot, j'ai essayé de lutter contre ma première idée ; mais malheureusement je l'ai eue et il m'en reste, malgré moi, un retentissement que je ne

peux pas éviter et qui m'enlève toute application et toute ardeur vers une autre idée. C'est comme un parfum trop vif, grossier même, dont on s'est imprégné et qui domine d'autres parfums plus délicats. Comme je pensais à cette malheureuse *Charlotte* en écrivant *Frédégonde*, je ne faisais rien de bon et j'ai cru qu'il valait mieux me débarrasser d'abord de l'une, pour appartenir ensuite à l'autre. Je sais bien que c'est trop voisin, trop irritant, trop connu ; je sais qu'il va y avoir des *Charlottes* à l'infini ; cela pousse comme des champignons. Un monsieur, m'a-t-on dit, revendique la priorité, outre le Berryer que nous connaissons et que j'estime autant que vous le faites. Je sais que le public sera blasé ; je sais tout cela.

Si d'un coup de baguette, l'une ou l'autre pouvait être faite subitement, j'opterais immédiatement pour *Frédégonde* ; mais il s'agit de travailler assidument et lentement pendant neuf mois ; et si on ne se laisse pas aller à la fantaisie qui paraît la plus attrayante, le moyen de supporter cette longue et fastidieuse conception? D'ailleurs, il n'y aura pas grand mal! Vous m'avez promis de vous intéresser même à cette infortunée Judith moderne ; je vous montrerai ce qui aura été fait avant de livrer sa proie au Théâtre-Français et, si vous avez un peu de temps et de patience à perdre, vous me direz votre avis. Tout ce que je risque, c'est de perdre un travail de neuf mois ; mais cela même ne sera pas un temps tout à fait perdu, car je pourrai faire imprimer la chose comme n'ayant pas été destinée au théâtre.

D'ailleurs, je ne travaille pas bien vigoureusement même à *Charlotte*. Hélas! l'ombrage est si bon, quand il fait soleil! Je sors en homme laborieux, je me promène en paresseux et je reviens les mains vides. J'avais d'abord des remords ; mais j'ai de si fortes autorités en faveur de la paresse que je commence à m'absoudre. On vante beaucoup ces vers d'Horace :

> Quand donc vous reverrai-je, ô mes champs bien-aimés?
> Quand pourrai-je, oubliant mes soins accoutumés,
> Lire les vieux auteurs, *dormir* et ne rien faire?

Si on vante ces vers, on serait inconséquent de blâmer trop fort ceux qui les mettent en pratique!

Puis, il y a encore La Fontaine :

> Quant à son temps, bien sut le dépenser.
> Deux parts en fit, dont il voulait passer
> L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Et puis bien d'autres...

J'ai reçu votre aimable envoi ; je l'ai reçu avec un très grand plaisir pour lui-même et pour le souvenir, dont il témoigne. Je ne sais plus comment vous le dire, et il serait ennuyeux pour vous de me l'entendre dire aussi souvent que je le pense ; mais votre bienveillance me touche extrêmement et m'encourage plus encore que la *Revue nouvelle* et la brochure de M. Dufay [1], dont je suis d'ailleurs fort content. Il n'y va pas de main morte et ce n'est certes pas lui dont j'accuserai la mollesse. Voilà un vrai pourfendeur de géants ! Je lui ai écrit une lettre où je le remercie vivement et le complimente très sincèrement, non pas sur les douceurs qu'il m'adresse, bien entendu, mais sur la façon dont il comprend et exprime certains principes de l'art...

Tout est fini *ici-bas* ! Je compte avec vous sur une autre existence ; il serait trop triste de songer à un complet anéantissement. La religion est consolante autant que sacrée, et je me garderai bien de la nier si lestement. Il faut vous garder aussi d'être incrédule envers le bonheur que me font vos lettres et de parler de moquerie. J'aimerais autant rire de La Fontaine ou de Molière et de tout ce qu'il y a de meilleur et de plus aimable.

Veuillez agréer, madame la duchesse, l'hommage de mon profond respect.

IV

[Vienne, 1847].

Madame la duchesse,

Je suis indigne de votre intérêt et je mérite toute espèce de duretés, que j'accepterai avec résignation, excepté pourtant la

1. *Agnès de Méranie et les drames de M. Hugo, étudiés et comparés,* par A. Dufay, Paris, 1847.

privation de vos lettres. Je n'ai que des actes de contrition à vous apporter et rien de louable en fait d'ardeur et de travail. Ce n'est pas ma faute, après tout, si tous les démons de la paresse se sont logés dans les feuilles et dans les herbes de nos campagnes ; ils épient mes promenades et, dès que je me repose à l'ombre, ils se jettent sur moi, pour m'empêcher de travailler. Il n'est sorte de mauvais propos qu'ils ne soufflent alors dans mes oreilles. Les uns me disent qu'il est fort agréable de regarder devant soi, sans songer à rien, qu'il faut se promener, parce qu'il fait frais, ou se reposer, parce qu'il fait chaud; les autres allèguent que le travail est une chose pénible et pleine d'amertumes, et qu'on est bien bon de se donner de la peine pour que les gens se moquent de vous. Je ne me laisse pas persuader par leurs raisons et j'ai de quoi leur répondre victorieusement. Je n'ai qu'à invoquer, par exemple, les nobles et glorieuses sympathies que j'ai conquises. Voilà une récompense suffisante et qui dédommage des railleries ou de l'indifférence du public. Mais encore faut-il garder ces sympathies et je risque de les perdre, ou du moins de les affaiblir, par une mauvaise conception ou par une exécution trop rapide. Je ne sais si c'est encore là une insinuation de ces démons dont je viens de parler, mais voici le parti auquel je me suis arrêté.

Les jours s'en vont vite, et j'ai déjà dépensé près de trois mois. Si je m'étais fixé exclusivement sur Frédégonde, j'aurais pu être prêt pour l'hiver prochain ; mais Charlotte s'est jetée à la traverse, si bien que je trouvais l'une charmante, quand j'étais avec l'autre, et l'autre ravissante, quand je m'occupais de l'une.

J'en reviens à ma première idée, c'est-à-dire qu'il faut que je les fasse toutes les deux ; c'est le seul moyen de me débarrasser de leurs taquineries. Mais il faut pour cela que je puisse avoir du temps et de l'espace : j'en aurai plus qu'il ne me sera nécessaire en ajournant d'une année, et j'arriverai au mois de novembre 1848 avec deux pièces achevées. De cette façon, *Charlotte* n'est plus dangereuse : si c'est décidément un sujet mal choisi ou mal traité, nous la mettrons de côté, et *Frédégonde* paraîtra seule.

Vous devinez fort bien, madame la duchesse, que je ne suis

pas entraîné par une passion pour Charlotte. Je trouve que le sujet est beau, mais il y a d'affreux écueils. Je sens un grand désir d'aborder cette chaude époque de la Révolution; mais j'ai peur de m'y brûler les doigts. Il y a mille dangers : la proximité, les survivants, les enfants de ceux que l'on veut mettre en scène, la difficulté de faire parler des gens qui ont la réputation d'avoir très bien parlé, et dont tout le monde connaît les discours, les opinions contraires et passionnées que nous avons sur cette époque. Puis, enfin, ma conviction est qu'on ne peut traiter ce drame qu'à la façon allemande, c'est-à-dire avec des changements de lieux dans le même acte et des personnages épisodiques, quelque chose dans le genre de *Guillaume Tell*, de Schiller. Nous voilà bien loin de l'unité et de la régularité classiques.

Peut-être me pardonnerez-vous ces étrangetés en faveur de votre Allemagne. Quant à moi, je ne répudie pas pour cela mes doctrines littéraires. Je n'ai jamais attaché beaucoup d'importance à la forme du drame. Les drames de Shakespeare n'ont pas la même charpente que les tragédies de Racine, et celles-ci ne sont pas conçues dans le système grec, et pourtant Shakespeare, Racine et Sophocle ont également fait des chefs-d'œuvre. On peut faire comme on veut, pourvu que le langage soit simple et naturel, que les événements soient vraisemblables, que les sentiments soient nobles et que les caractères et les passions soient développés avec vérité. En un mot, ce que je reprocherais à M. Hugo et à son école, ce n'est pas de violer les unités ou de faire mouvoir beaucoup de personnages, c'est de tomber dans l'absurde ou l'affecté, de faire parler les gens comme on ne parle pas, tantôt d'une manière emphatique et boursouflée, tantôt d'une manière triviale, enfin de rechercher le faux et le laid. Voilà ce qui, à mon sens, est ennemi de l'art. Mais le cadre lui-même est insignifiant, pourvu qu'il encadre la nature et la vérité.

Déjà *Lucrèce* et *Agnès* prouvent que je suis peu partisan des unités. Pourtant *Charlotte* serait encore moins respectueuse à cet égard.

On ne manquera pas de dire que je fais amende honorable aux romantiques, que je me soumets, qu'instruit par un échec, je cherche le succès dans les nouvelles traditions. Ce

sera faux, mais c'est encore un inconvénient. Mais *Charlotte* me lutine et me préoccupe obstinément. Que faire donc? En finir avec elle et préparer une autre pièce, qui sera *Frédégonde*. Probablement, je ne ferai jouer que *Frédégonde*; mais j'aurai le cœur net de ce maudit entraînement qui me pousse vers la Révolution.

Je vais écrire à Buloz; je lui demanderai de ne pas compter sur moi; que je ne serai prêt qu'en novembre 1848. Comme il devait reprendre *Lucrèce* ou *Agnès* en septembre prochain, à condition que je lui donnerais une pièce pour cet hiver, je dois l'avertir à l'avance, pour qu'il n'effectue pas cette reprise dans cette fausse espérance.

En lisant, ces jours derniers, *la Vie de Schiller* par M. de Barante, j'ai trouvé une citation qui m'a beaucoup frappé, parce que je me la suis appliquée, sans comparaison, bien entendu.

Il s'agit de *Wallenstein*. Schiller y travailla avec conscience, dit M. de Barante, méditant beaucoup, selon sa coutume, et roulant son sujet dans sa tête pendant longtemps avant de mettre la main à la plume.

« J'éprouve, écrivait-il à un ami, une véritable angoisse quand je pense à ma tragédie de *Wallenstein*. Si je veux continuer mon travail, il me faudra y consacrer au moins sept à huit mois de ma vie, et le résultat ne sera peut-être qu'une pièce manquée. Mes premières compositions dramatiques ne sont pas faites pour m'inspirer du courage. J'entre dans une carrière qui m'est inconnue ou, du moins, que je n'ai pas encore essayée. »

Voilà mon histoire, avec *Charlotte* !

Veuillez agréer, madame la duchesse, mes excuses et l'hommage de mon profond respect.

X

Mâcon, 20 juillet [1847].

Madame la duchesse,

Je n'ose pas vous dire que je voyage au lieu de travailler. Pourtant, voilà à peu près un mois que j'ai quitté la plume

pour le bâton et, ce qui est pire, c'est que je n'en suis pas au repentir. J'ai vu des plaines, des montagnes, des glaciers, des lacs, des eaux thermales; j'arrive au sommet des Hautes-Alpes et me voici à Mâcon. J'y suis venu pour le banquet qu'on a offert avant-hier à M. de Lamartine [1] et ce n'est certes pas l'épisode le moins intéressant de mes pèlerinages. Sans doute, vous en verrez les détails dans les journaux, mais ma lettre arrivera peut-être avant leur relation et je ne puis pas ne pas vous en dire un mot.

C'était magnifique! Il y avait quatre mille convives dans un vaste espace couvert de tentes. Autour du banquet, on voyait de triples lignes de dames et de Bressanes endimanchées avec de belles robes de satin vert galonné d'or, des jupes blanches, des dentelles noires et de grands bonnets à plusieurs étages, bâtis en rubans, en perles, en dentelles, en broderies de toute sorte. C'est le luxe du pays. Il y a des bonnets qui coûtent cinq cents francs. Une paysanne de Bresse apporte son bonnet en dot.

Les fenêtres et les toits environnants étaient peuplés de spectateurs. Les tuiles étaient devenues des balcons. Enfin, partout où on regardait, on ne voyait que des têtes.

M. de Lamartine a pris place au banquet, et alors un orage furieux a éclaté. Les tonnerres ont grondé; les toiles ont été secouées, déchirées, emportées par la tempête et, comme par un coup de théâtre, le ciel est apparu tout noir de nuages. Figurez-vous les tables renversées, les femmes en fuite et nous autres très bien mouillés. Nous n'en avons pas moins fait bravement tête à l'orage, ce qui nous a valu ce compliment de M. de Lamartine qui nous a dit au commencement de son discours que nous étions les fils de ces Gaulois qui s'écriaient que, si le ciel tombait, ils le supporteraient sur le fer de leurs lances.

Il y a donc eu un discours? Oui vraiment! Et un grand discours. La pluie ayant cessé, on a arrangé à M. de Lamartine une espèce de tribune et, de là, parlant en plein air à quatre mille hommes, il a improvisé de toute son âme, en se dressant de toute sa hauteur, en accompagnant sa parole

1. Lamartine, depuis 1839, était député de Mâcon.

de gestes superbes, il a improvisé une harangue qui a duré deux heures.

Les tables croulaient sous les pieds des spectateurs, les assiettes se brisaient avec un bruit d'artillerie, mais le silence se rétablissait aussitôt et on emmenait les contusionnés. Pendant la première moitié de son discours, les interruptions et les acclamations étaient si fréquentes qu'on eût dit un dialogue entre l'orateur et la foule :

— Oui! oui!

— Si! si!

— Non! non!

— C'est vrai!

— Vous l'avez mérité! etc., etc.

C'était fort dramatique! Le Forum romain ne devait pas être autre chose. Nous assistions à une scène de Shakespeare. Mais ces scènes sont ridicules sur le théâtre, entre quatre cartons, exécutées par quinze figurants très drôles à voir; sous le ciel, devant des milliers de personnes émues, c'est fort beau.

Enfin, M. de Lamartine a été l'orateur qu'on connaît. Je crois que personne ne peut comme lui passionner les masses, parce que personne n'a comme lui l'éloquence du moment, l'inspiration qui s'enflamme par la foule et qui enflamme la foule, comme par un échange d'électricité. A mesure qu'il parlait, il s'animait davantage et les expressions lui arrivaient plus colorées et plus pittoresques.

Quant aux idées du discours, vous trouverez que cela a été un peu vif. Le *Journal des Débats* aura de quoi gronder. Les accusations sont on ne peut plus nettes, et s'il y avait eu là quelques fonctionnaires, j'imagine que leur contenance aurait été assez embarrassée; mais ils étaient tous absents. Pour nous autres poètes ou apprentis poètes, comme on nous regarde comme des enfants et qu'on se moque de nous quand nous voulons avoir un avis sur les choses sérieuses, nous avons en revanche les avantages de cette impuberté politique. Étant sans conséquence, nous pouvons tout entendre et j'ai, ma foi, tout entendu.

Aujourd'hui, je suis à Saint-Point, chez M. de Lamartine. Je crois que je lui ai fait un grand plaisir en venant à son

banquet. Véritablement, je ne pouvais pas m'en dispenser. Il a été pour moi d'une extrême bienveillance et je ne suis pas habitué à trouver la bienveillance et la sympathie chez nos gloires littéraires. Vous savez, madame, où je les trouve et je puis me consoler de ne pas les rencontrer ailleurs. Mais l'exception mérite bien ma reconnaissance à M. de Lamartine. Puis, c'est un magnifique talent; puis, j'ai un petit coin Girondin dans l'âme! Il est vrai que, pour m'entendre tout à fait avec M. de Lamartine, il faudrait que ce coin fût Montagnard.

A propos de montagnard, je voulais vous parler de mes courses dans les montagnes : comment j'ai été merveilleusement reçu, traité et banqueté à Grenoble, comment je me suis brûlé au soleil par des marches de quatorze heures, comment j'ai mangé de la marmotte sur les neiges : mais M. de Lamartine m'a pris tout mon papier, et cependant j'ai bien des choses à dire. Représentez-vous des montagnes toutes couvertes de rhododendrons en fleurs.

On dit que l'Abbaye-aux-Bois a quelque velléité de me pousser à l'Académie. On dit qu'Alfred de Musset a fait une *Frédégonde*[1]. Diable!

Veuillez agréer, madame la duchesse, l'hommage de mon respect.

VI

Vienne, 18 août [1847].

Madame la duchesse,

Un proverbe dit qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, et c'est bien vrai. Peu s'en faut qu'une fois en chemin, je ne sois allé au bout du monde. J'ai failli, la semaine passée, accompagner M. de Lamartine à Marseille, où il est à présent, et, de là, à Naples.

Après le banquet, j'ai passé plusieurs jours à Saint-Point. Nous avons eu des aventures. Un jour que nous cheminions du côté de l'abbaye de Cluny, nous avons demandé un abri

1. Elle est restée inachevée, comme celle de Ponsard.

contre la pluie et un déjeuner à une maison hospitalière, où nous avons trouvé de jeunes voyageuses fort enthousiastes de M. Lamartine. Elles ont témoigné tant de bonheur que le grand poète et galant chevalier, pour les rendre tout à fait heureuses, les a emmenées à Saint-Point, avec les père et mère, bien entendu. Là, elles ont été comblées de fleurs, d'autographes, de présents de toute espèce, et sont parties le lendemain dans l'enchantement. Je n'ai jamais vu de figures plus radieuses. Notez que ces figures étaient fort jolies, ce qui faisait que leur admiration n'était pas du tout désagréable à M. de Lamartine. Aussi la politique, l'éloquence, l'histoire, toutes ces graves et majestueuses douairières, ont disparu et la jeune Muse est revenue à Saint-Point. L'illustre orateur a écrit pour une de ses visiteuses des vers charmants et nullement politiques, que je vous envoie en vous priant de ne pas les laisser copier, car M. de Lamartine ne veut pas qu'on les publie. Je crois que vous trouverez comme moi que ce sont les plus jolis vers du monde.

Le sujet est assez singulier et la naïveté vous semblera un peu forte. La mère d'une jeune fille a trahi un rêve de celle-ci. Mademoiselle Louise, car c'est mademoiselle Louise, avait déposé en rêve un baiser sur le front de M. Lamartine. Ce baiser a réveillé la lyre, et voici comment la lyre a chanté :

A UNE JEUNE FILLE, A PROPOS D'UN RÊVE

Un baiser sur mon front? Un baiser, même en rêve?
Mais de mon front pensif le frais baiser s'enfuit ;
Mais de mes jours taris l'été n'a plus de sève ;
Mais l'Aurore jamais n'embrassera la Nuit

Elle rêvait sans doute aussi que son haleine
Me rendait les climats de mes jeunes saisons ;
Que la neige fondait sur une tête humaine
Et que la fleur de l'âme avait deux floraisons

Elle rêvait sans doute aussi que, sur ma joue,
Mes cheveux par le vent écartés de mes yeux,
Pareils aux jais flottants que sa tête secoue,
Noyaient ses doigts distraits dans leurs flocons soyeux

Elle rêvait sans doute aussi que l'innocence
Gardait contre un désir ses roses et ses lys,
Que j'étais Jocelyn et qu'elle était Laurence,
Que la vallée en fleurs nous gardait dans ses plis.

Elle rêvait sans doute aussi que mon délire
En vers mélodieux pleurait comme autrefois,
Que mon cœur sous sa main devenait une lyre,
Qui dans un seul soupir accentuait deux voix.

Fatale vision ! Tout mon être en frissonne !
On dirait que mon sang veut remonter son cours.
Enfant ! Ne dites plus vos rêves à personne !
Et ne rêvez jamais, ou bien rêvez toujours.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Notre hôte était un peu confus, je crois, de s'être ainsi déridé, et il y a mis quelque hésitation. Il m'a fait d'abord faire à moi-même quatre ou cinq vers fort insignifiants pour le même album, afin d'avoir un précédent et un prétexte pour les siens. Puis, le moment venu, il n'a plus osé les lire, ayant peur que ce ne fussent pas précisément des vers de jeune fille, si bien que mademoiselle Louise est partie sans son bouquet.

Elle partie, il me les a lus en me disant :

— Comment les trouvez-vous ?

— Je les trouve ravissants !

— Vraiment ? Alors j'ai eu tort de ne pas les donner ?

— Pourquoi ne les avez-vous pas donnés ?

— Parce que je craignais qu'ils ne fussent un peu légers.

— Bah ! puisque c'est elle qui a eu le rêve !...

— C'est vrai ! Tenez, arrangeons la chose. Envoyez-les vous-même à mademoiselle Louise, comme si vous me les aviez volés à mon insu, et dites que vous prenez la responsabilité du vol.

Ce qui fut fait.

Quant au dîner qu'on m'a offert à Grenoble, c'est chose fort peu intéressante à raconter après la narration du fameux banquet de Mâcon. J'ai été accueilli d'une façon surprenante à Grenoble. C'est une ville très élégante, très portée aux

choses littéraires. Comme elle est perdue dans les montagnes et loin des grandes routes, elle est fort peu visitée et, faute de pouvoir connaître les grands seigneurs de la littérature, elle est obligée de se contenter du menu peuple qui passe par là. La magistrature et le barreau m'y ont fort fêté et mes hôtes les plus empressés ont été le procureur général et l'avocat général, le président du tribunal civil et le bâtonnier des avocats. Celui-ci m'a amené avec tout son jeune barreau à un château qui est en face de la ville. Là, nous avons dîné dans une vieille salle gothique tendue en brocart d'or. Il y avait quarante convives et j'ai essuyé et rendu le feu d'un toast. Le château est très vaste ; il est haut placé et domine toute la vallée du Grésivaudan et la ville de Grenoble. L'horizon est fermé de tous côtés par des montagnes magnifiques, les unes couvertes de villages et de forêts, les autres taillées à pic et couronnées de glaciers. C'est splendide à voir!

Devant le château, il y a une terrasse ; sous la terrasse, un jardin ; derrière le château, de grandes avenues de marronniers centenaires, et tout cela est à vendre pour quarante mille francs. En vérité, j'avais envie de faire comme le lieutenant dans la *Dame Blanche* :

> Et l'on ne dira pas que je fais des folies,
> Car j'achète un château sur mes économies !

De Grenoble, je me suis enfoncé dans les montagnes, du côté des Hautes-Alpes et de la Savoie. L'une des plus hautes montagnes est celle des Sept-Lacs, ainsi nommée parce qu'il y a sept lacs sur son sommet. On avait mis à ma disposition des douaniers qui me servaient de guides. Nous nous sommes mis en route à quatre heures du matin et nous sommes arrivés sur les Sept-Lacs à deux heures de l'après-midi, après avoir gravi des pieds et des mains par un ravin si rapide qu'on l'appelle la Cheminée du Diable. Le soleil était brûlant et les gouttes de sueur tombaient de notre front sur la neige. Enfin, nous voilà sur le plateau ! Les sept lacs sont remplis de truites qui sont les meilleures truites des Alpes. Je les voyais courir dans l'eau et les aurais volontiers regardées de plus près, car j'avais très faim et je ne m'étais chargé d'aucune provision. Le brigadier a tiré de son carnier une gourde,

puis un quartier de pain, puis quelque chose qui était noir. Ce quelque chose était un morceau de marmotte, que le brigadier a posé devant moi en me disant :

— Goûtez-moi ça! C'est comme du lièvre!

Il avait tué cette marmotte la veille, d'un coup de carabine. Il paraît que les montagnards en sont très friands. Du reste, ce n'était réellement pas mauvais, et ma marmotte valait bien le beafsteak de Dumas.

J'ai donné à ce brave douanier un beau couteau; il m'a donné un beau bâton garni d'une pointe de fer, et nous nous sommes quittés bons amis.

Enfin, je suis rentré dans ma chaumière et dans ma coquille de limaçon; mais il est bien plus amusant de voyager, de voir de belles choses, de ne dépendre que du hasard et de sa fantaisie, d'avoir son imagination toujours occupée sans fatigue, que de passer sa vie dans un fauteuil, en face d'une écritoire, la tête entre les mains.

Je n'avais pas encore écrit à Buloz; je viens de lui écrire et je ne sais ce qu'il me répondra. Il est probable qu'il ne fera jouer ni *Lucrèce*, ni *Agnès*, car il n'était obligé de les faire jouer par mademoiselle Rachel que dans le cas où j'aurais apporté une troisième pièce au mois de février. Mais ne vaut-il pas mieux qu'on les laisse dormir que de les ressusciter à un autre théâtre que le Théâtre-Français et par une autre artiste que mademoiselle Rachel?

Le Théâtre-Français va jouer prochainement, en septembre, je crois, une comédie d'un de mes amis, M. Augier, l'auteur de *la Ciguë*.

Agréez, madame la duchesse, l'hommage de mon respect et de ma reconnaissance.

VII

[Vienne, 1847.]

Madame la duchesse,

A quoi donc est-ce que je passe mon temps? A rien! Absolument à rien! Quelquefois, je fais des courses désespérées, de façon à bien me fatiguer et à gagner un gros sommeil; mais, le plus souvent, je passe indolemment ma journée

devant un livre ouvert que je ne lis pas. Voilà ce que c'est que de vendre son âme au démon de la poésie! Les succès sont enivrants; les mauvaises passions se développent, comme la vanité, l'ambition, etc... On y prend la fièvre, comme les joueurs au jeu; et puis, quand des mésaventures inévitables vous ont rendu un peu de raison; quand les premières ardeurs se sont éteintes; quand les enchantements dissipés laissent voir les choses comme elles sont, la fièvre fait place au dégoût et on n'a plus d'ardeur à rien. On est comme le joueur qui ne joue plus. Une passion qui s'en va laisse une grande stérilité après elle. Il faudrait alors se retourner du côté des choses intimes. Un ménage, à condition qu'on ait une femme aimable, une vie d'intérieur, à condition qu'on ait une certaine aisance, voilà de quoi se consoler; mais tout cela me manque! J'ai tout sacrifié à cette malheureuse littérature qui a fini par ne plus me donner que des chagrins.

Rien n'est perdu, pensez-vous, et je puis essayer de ce remède. Hélas! non. C'est fini! J'ai rencontré une fois ce qu'il me fallait; je l'ai manqué par ma faute; on ne retrouve pas deux fois la bonne chance. D'ailleurs, les conditions ne sont plus les mêmes. Depuis *Lucrèce*, les années se sont écoulées. C'est une triste chose que de vieillir[1]: voilà encore un de mes chagrins. Les cheveux blancs arrivent; je ne me suis pas enrichi, au contraire. Ma valeur littéraire ne s'est pas accrue, au contraire! Je ne me fais pas illusion! Et si M. Villemain et un ou deux autres m'ont gardé une illustre sympathie, il n'en est pas moins incontestable qu'aux yeux de tout le monde, je suis singulièrement déchu. On me cite généralement comme un exemple de ces fausses réputations créées par un engouement et passagères comme un caprice, parce qu'au fond, il n'y avait rien ou pas grand'chose. Enfin je suis vieilli, pauvre et amoindri, et ce serait folie d'espérer, d'autant plus que j'ai conservé des idées naïves à cet endroit et que j'en suis resté au mariage d'inclination et non au mariage de convenances. Non, non! c'est fini! Je n'ai plus qu'à répéter le proverbe :

« Si jeunesse savait! Et si vieillesse pouvait! »

1. Ponsard avait alors trente-trois ans

Le mieux serait de continuer à écrire quand même. Mais quoi! je n'y ai plus aucun goût! Et puis, je n'ai plus confiance en moi. Je suis souvent de l'avis de mes ennemis.

En cette disposition d'esprit, la campagne me plaît peu et je voudrais être à Paris. J'y serais déjà, si ce n'était ma mère; mais son bonheur et son malheur à elle, c'est ma présence ou mon absence, et je ne peux pas lui faire cette peine. J'irai à Paris vers le milieu du mois de novembre.

Adieu, madame la duchesse. Veuillez agréer l'hommage de mon respect et de mes sentiments affectueux.

VIII

Vienne, 20 octobre [1847].

Madame la duchesse,

Voilà un mois que j'ai bien mal employé : c'est le mois des vacances et je l'ai dépensé à toutes sortes de distractions, champêtres à la vérité. Mes amis de Paris sont venus me voir, entre autres M. Augier, l'auteur de *la Ciguë*, dont on répète à l'heure qu'il est une nouvelle comédie au Théâtre-Français. Puis je me suis laissé aller à de nouvelles excursions et, pendant ce temps-là, j'ai manqué la visite de M. de Lamartine, qui a passé par Vienne et qui s'est acheminé à pied jusqu'au haut de ma montagne. N'est-ce pas bien gracieux et ne dois-je pas lui être bien dévoué?

Cependant, madame la duchesse, ne croyez pas qu'au milieu de toute cette fainéantise occupée j'aie perdu un moment le sentiment de votre bienveillance. C'est le sentiment le plus agréable que j'ai recueilli de mon séjour à Paris, et assurément ma reconnaissance n'a fait que s'accroître par vos bonnes et affables lettres. Je suis si bien rentré dans la vie et les habitudes d'un paysan et je perds si bien de vue mon titre, fort contesté, de poète, que votre condescendance venue de si haut et s'abaissant jusqu'à un pauvre campagnard me paraît un rêve. Je vous en fais mille remerciements au fond du cœur, et je serais inexcusable d'avoir laissé passer un mois sans vous en avoir rien témoigné, si ce n'était pour avoir voulu faire mieux

qu'une simple lettre. Je me suis imaginé, et votre bonté est cause de cette orgueilleuse imagination, je me suis donc imaginé que vous seriez encore assez bienveillante pour vous intéresser à une ébauche, et j'ai voulu vous envoyer, en matière d'échantillon, une scène d'une de mes jumelles.

Je n'ai donc pas abandonné cette triste Charlotte? Hélas! non. Je comprends et j'admets tout ce qu'on peut dire contre elle. Je sais même que vous ne la voyez pas bien favorablement. Dernièrement, elle a été présentée au public par la main d'un joyeux vaudevilliste, et son entrée dans le monde n'a point eu de succès. Tous les journaux vous ont donné raison; ils ont déclaré Charlotte antidramatique, et c'est mon avis. Pourquoi donc me fais-je le Don Quichotte de cette Dulcinée tragique? C'est peut-être chevaleresque: mais c'est aussi absurde que la chevalerie des plus sensibles paladins. Eh bien, je ne peux plus m'ôter cette absurdité de la tête, et ce qu'il y a de plus fou, c'est que je vous envoie précisément une scène de *Charlotte*. Ajoutez à ces folies que c'est la faute de *Charlotte*, si ma lettre est tardive. Quand j'ai pris la plume pour copier cette malheureuse scène, elle s'était refroidie dans le portefeuille et les longueurs, les tournures louches, les inutilités, les mots impropres, qui échappent pendant l'ardeur de la composition, m'apparaissaient dans toute leur pauvreté. Alors, j'ai voulu rayer ceci, changer cela, abréger une chose, fortifier une autre, et les distractions m'enlevaient à ma lime et à mon rabot, et les jours s'écoulaient, et voilà pourquoi, attendant tous les jours que la scène fût présentable, j'en suis arrivé à ne vous la présenter qu'aujourd'hui, et encore dans quel état! Vous savez, madame, que votre qualité de protectrice de l'Odéon vous vaut d'entendre dans vos salons les pièces de notre cher Latour de Saint-Ybars. Voici qui est bien pis, vous n'êtes pas sauvée par la distance!

Une chose a failli retenir l'envoi dans ma main. J'ai songé trop tard qu'un pareil envoi semblait demander en retour le récit des impressions éprouvées, chose délicate et ennuyeuse à dire. Il est bien sûr, madame la duchesse, qu'il m'importerait beaucoup de connaître le premier effet produit sur votre bon goût; mais un oui ou un non me suffirait, et je n'entends pas du tout vous soumettre à l'ennui d'un feuilleton critique.

D'ailleurs, si vous vous mettiez aux feuilletons, que deviendrait l'industrie de ceux qui en font et qui passent pour des gens spirituels?

Après cela, j'ai bien des choses à dire pour mon héroïne. D'abord, je doute que l'essai fait par le Vaudeville soit un argument pour ou contre. Je suppose que, il y a quatre ans, MM. Clairville et Dumanois eussent arrangé *Lucrèce* pour le Gymnase, croyez-vous que la Romaine y eût mieux réussi que la Française?

J'entends bien que les hommes de la Révolution sont peu maniables, et que les noms de Danton, de Robespierre et de Marat ont un son inaccoutumé et qui paraît étrange sur la scène, mais ils sont surtout fort déplacés dans un vaudeville et doivent être bien surpris de se trouver dans des bouches habituées aux flonflons et aux madrigaux.

Vous verrez qu'il s'agit plus de la Révolution que de Charlotte, et ce sera toujours ainsi dans tout le cours de la pièce. Sera-ce intéressant? Je ne sais trop. Enfin, ce sera une pièce historique, une espèce de *Guillaume Tell*, où il y aura même (ô horreur!) des changements de décor dans le même acte. Prépare tes foudres, ô Jupiter classique! Et pourtant, je ne trahis en rien mes idées littéraires. Il m'a toujours paru que la vérité de l'art ne consistait pas dans le nombre d'actes, dans les vingt-quatre heures, dans l'unité ou la variété des décors, choses que je regarde comme accessoires et de convention; mais dans la justesse des sentiments, dans le naturel du langage et dans la vraisemblance des événements, qui devraient être amenés par la conséquence logique des idées ou des passions des personnages et non par des coups de théâtre impossibles et des hasards comme on n'en a jamais vu.

M. de Barante, dans sa préface de sa traduction de Schiller, remarque très bien que, si les pièces qui ne roulent que sur le développement d'une passion individuelle peuvent être concentrées entre peu de personnages, celles qui embrassent une époque historique ne peuvent, sans amoindrir l'histoire, se renfermer dans ce cadre étroit, Je ne manque pas d'autorités imposantes parmi les hommes les plus sérieux et les plus raisonnables. Mais on n'en criera pas moins au transfuge.

Bah! les gens qui crieront m'ont si bien défendu lorsque

je m'en suis tenu à la stricte unité! Cela leur a paru trop simple, à eux-mêmes qui ne demandaient que la simplicité. Parlez-moi des romantiques! Voilà des gens qui savent se soutenir et se faire valoir! Vous savez ce que c'était que Frédéric Soulié? Ils en ont fait un dieu, après sa mort, il est vrai. Vive Sue! Vive Dumas! Vive Gautier! Vive madame de Girardin! Vive tout le monde!

Sérieusement, on aurait grand tort de modifier ses propres opinions, en littérature comme ailleurs, par un mouvement de dépit; mais on aurait tort aussi de regarder autour de soi et de sacrifier quoi que ce soit de son individualité, pour se conquérir des appuis. Les appuis ne manquent pas quand on a la vogue: mais point de vogue, point d'auxiliaires!

Point d'argent, point de Suisse!

Je suis honteux de vous parler si longtemps de la même chose. Tant de choses bien autrement importantes doivent vous occuper à Paris! Mais nous, nous ne savons rien. Il y a un mois que je n'ai pas lu un journal: je ne sais que ce que l'on me raconte et, depuis quelque temps, je ne vois que des vignerons qui me racontent leurs vendanges.

Par exemple, je me suis fait donner tous les détails de l'assassinat de madame de Praslin. J'ai lu ses lettres et j'en ai été bien frappé. Elles sont pleines de cœur et de naturel. Il n'y a pas la moindre affectation, c'est le sentiment tout pur qui se laisse aller. J'ai remarqué des choses très fines et très profondes exprimées de la façon la plus nette et la plus heureuse. Enfin, elles sont très touchantes et font un singulier contraste avec le ton dramatique de mademoiselle de Luzy. On entend dans la voix de celle-ci l'écho des feuilletons et des mélodrames romantiques.

Nos montagnes sont magnifiques; toutes les plus riches nuances s'y étalent, depuis le jaune jusqu'au pourpre. L'automne s'achève et il me semble que je viens seulement de quitter Paris, que j'ai quitté au commencement du printemps. Comme les jours coulent, surtout dans une vie uniforme! Comme on fait peu de chose et comme on vieillit vite!

Veuillez agréer, madame la duchesse, et faire agréer à M. le duc l'hommage de mon profond respect.

IX

[Vienne, 1847].

Madame la duchesse.

Votre excellente lettre m'a fait sûrement plus de plaisir que les vers n'ont pu vous en faire. Je crois que, comme critique, elle pèche au rebours des feuilletons, c'est-à-dire par trop de bienveillance. Quoi qu'il en soit, elle m'a redonné quelque courage et ce sera un peu votre faute si je m'obstine malgré moi à ce malheureux sujet.

Toutefois, madame, ne vous reprochez pas cet encouragement. Je ne pourrais dans aucun cas vous accuser de complicité ; et si je suis puni, je ne devrai m'en prendre qu'à moi seul. Vous m'avez bien suffisamment fait entrevoir les écueils où j'échouerai, et j'ai bien compris que votre gracieux oui ne s'est échappé qu'à travers le désir de dire non.

Sans doute, l'époque est terrible et les personnages n'ont pas une très bonne réputation : mais Catilina, Sylla, Néron n'étaient pas non plus des anges, ce qui n'a pas empêché que la poésie, même celle du doux Racine, ne s'en soit emparée. D'ailleurs, je demande un peu grâce pour les Girondins. Songez qu'ils sont morts pour avoir seuls reconnu les idées de clémence et de justice. Dans l'éloquence, Vergniaud ne le cédait à personne, pas même aux anciens. Si les Girondins n'avaient pas voté lâchement la mort du Roi, qu'ils espéraient sauver par l'appel au peuple, ils seraient intéressants, au lieu d'être odieux.

Danton avait fait bien pis, et cependant, M. Thiers a pu faire son éloge et lui accorder du génie et de la générosité.

Je sais bien que l'on peut répondre beaucoup de choses, et avec raison. Il y a longtemps que Catilina est mort, son nom ne soulève pas les ressentiments qui poursuivent encore des personnages presque contemporains. Je déplairai à toutes les opinions ; le mauvais renom de mes personnages rejaillira sur mes vers. Aussi je ne suis point éloigné de l'idée de ne pas faire représenter cette pièce, qui serait alors un poème dramatique.

Le traité convenu entre Buloz et moi porte que je m'engage à donner au Théâtre-Français ma première pièce, qu'il y aura un rôle pour mademoiselle Rachel et que, si elle accepte ce rôle, elle devra reprendre auparavant *Lucrèce* ou *Agnès*, à son choix. Je ne puis donc rien exiger d'elle pour le moment, et il me répugne de la tourmenter pour qu'elle reprenne *Agnès* sur mes sollicitations et par faveur. J'aime mieux la laisser entièrement libre.

Quant à changer le dernier acte d'*Agnès*, c'est bien difficile. Il faudrait y changer aussi le quatrième. Il faudrait entrer dans un ordre d'idées que j'ai tout à fait chassé de mon esprit; il faudrait épuiser sur un ouvrage fait et jugé un temps et un travail que je puis employer à faire autre chose. Je n'exprime là qu'un sentiment instinctif, qui me frappe au premier aspect et que je ne prétends pas poser comme immuable. Au contraire, je désire à cet égard les avis et je vous remercie de ceux que vous avez bien voulu me transmettre. Je pense qu'ils viennent de M. Cousin, qui m'avait déjà fait entendre quelque chose de pareil. Si j'ai l'honneur de le voir à Paris, je serai heureux d'un entretien qui me persuaderait probablement. En attendant, il me semble que je suis dans la position des peintres qui ont exposé leurs tableaux : les bras sont trop courts ou trop longs; la tête manque d'expression; le corps est mal posé! Le peintre écoute les critiques et reconnaît les défauts; mais il en profite pour d'autres œuvres et ne retouche pas, en vue d'une seconde exposition, le tableau déjà exposé.

Puis, dégoûté d'*Agnès* comme je le suis et de ses infortunes, je suis sûr que les corrections seraient pires que les choses corrigées. Je n'ai déjà donné que trop de temps à cette misérable princesse, et, s'il lui plaît de se suicider au cinquième acte, je ne vois pas pourquoi je l'en empêcherais! Qu'elle se suicide à son aise, et qu'elle nous débarrasse d'elle!

Enfin, il faut considérer qu'une pièce déflorée ne peut plus avoir la vogue. La reprise n'aura jamais qu'un succès d'estime, si même elle a ce succès. Est-ce la peine de travailler?

Il y a des moments où je trouve puéril d'aligner des hémistiches et de chercher des rimes. Cela me paraît une vie assez pauvrement employée. Je n'ai aucun talent pour la parole,

ni aucun moyen pour arriver à la vie publique, de sorte que je ne suis ni ambitieux ni envieux de ceux qui parlent et agissent ; mais je les admire sincèrement! Voilà des hommes qui existent! Ils sont mêlés à tous les événements qui intéressent l'humanité! Ils servent une cause! Ils aident le mouvement des idées! Enfin, ils ont la conscience de leur utilité et de leur activité!

N'est-il pas bien mesquin de tourner plus ou moins bien un vers, lorsque de grandes questions s'agitent partout autour de nous? Et ne suis-je pas bien osé de vous parler longuement de bagatelles, lorsque votre attention doit se tourner vers les hautes et importantes conversations auxquelles vos salons sont habitués.

Je comprends deux sortes d'existence, l'une publique et orageuse, l'autre calme et paisible ; l'une donnée aux affaires d'État, l'autre aux joies tangibles de la famille ; mais, en faisant des vers, cela a tous les inconvénients et aucun avantage. Cela n'est ni utile, ni paisible, ni actif, ni haut, ni humble. Je crois que ce n'est bon qu'à exercer l'esprit malicieux des feuilletonistes, lesquels en sont réduits à faire des pièces dont on se moque, quand ils ne peuvent pas se moquer de celles que font les autres.

J'irai à Paris à la fin de décembre. Je n'ai rien à y faire et le seul plaisir qui m'y ramène est le désir de revoir ce que j'aimais à y voir,

Peut-être devrais-je rester ici pour travailler; mais il m'est impossible de me faire cette violence.

Nos montagnes sont encore belles et notre ciel est encore pur; mais, malgré les charmants adieux de l'automne, je regrette Paris et, dans Paris, le Luxembourg. Il me tarde de vous dire de vive voix combien je vous suis profondément reconnaissant de votre bienveillance. Je n'ose pas vous le dire aussi souvent que je le pense, de peur de redire toujours la même chose.

Veuillez agréer, madame la duchesse, et faire agréer à M. le duc l'hommage de mon profond respect.

X

Vienne, 4 décembre [1847].

Madame la duchesse,

Vous me faites trop d'honneur en me disant que ce que je veux, je le veux bien. Ce n'est pas de la fermeté, ou de l'entêtement, c'est tout bonnement de l'indolence. Une fois installé, logé, arrangé dans certaines idées, j'y reste par peur du déménagement. Mon lit est fait dans un projet de comédie ou de drame, je m'y couche et je m'y endors. Qui sait si je serais mieux dans un autre ? Et puis, il faudrait faire ce nouveau lit et m'y habituer. C'est un travail qui m'effraie ; je continue l'ancien travail par paresse.

Les premiers jours de décembre sont froids et pluvieux ; les arbres n'ont plus de feuilles. J'entends le vent qui ébranle notre chaumière, et je passe mes journées seul au coin du feu. En un mot, nous sommes en plein hiver et il est bien temps de quitter la campagne ! Mais, lors même que les jardins seraient encore pleins de roses et les arbres pleins de feuilles et d'oiseaux, malgré le ciel bleu et le beau soleil, je retournerais encore à Paris. La solitude est bonne pendant quelque temps ; ensuite elle engourdit et fait venir des idées tristes. Je serais abattu sous le poids de l'isolement et des découragements qui viennent à la suite, si je n'avais pas été ranimé par des entretiens bienveillants. Vos lettres, madame, ont été pour moi un vrai cordial ; mais il ne me suffit plus de lire des mots amis, j'ai besoin de les entendre, et ma pensée, qui devance souvent mon départ, me transporte avec bonheur dans le Luxembourg.

Je voulais partir vers le 15 décembre ; mais il ne s'en fallait plus que de quinze jours pour le jour de l'an. C'est un jour solennel dans nos provinces. Les parents et les amis se visitent mutuellement et se donnent des étrennes. Enfin, j'ai promis à ma mère de rester ici jusqu'au jour de l'an ; mais je serai sûrement à Paris, vers le 10 ou le 15 janvier.

En attendant, je tâcherai de travailler, d'une plume languissante.

Ce que vous dites des vrais poètes est juste. Mais je crois que je ne suis pas un vrai poète. Il me semble souvent que les journaux ont eu raison et, plus ceux qui sont bienveillants semblent compter sur moi, plus je me décourage en songeant à leur attente trompée.

Les poètes, les vrais, ne doivent pas avoir de ces découragements-là : ils ont la conscience de leur force et travaillent de verve et d'inspiration ; tandis que j'efface, je corrige, je me dégoûte et, en somme, je ne fais rien qui vaille. J'ai peut-être assez de goût pour discerner ce qui est bon ou mauvais ; mais je n'ai pas la puissance d'arriver au bien. Ah ! quand je ne pensais pas au public ; que je ne travaillais que pour moi, sans imaginer les honneurs de la représentation, regardant le Théâtre-Français ou l'Odéon comme des êtres fabuleux, et ne rêvant jamais que cet Olympe pût m'être ouvert ! C'était le bon temps. J'écrivais sans crainte et sans défiance, puisque cela devait rester caché dans mes tiroirs ; mais à présent sont arrivés les incertitudes, les dégoûts, les hésitations...

Bah ! ce sera bien toujours aussi bon que *Cléopâtre !*

Agréez, madame la duchesse, et veuillez faire agréer à M. le duc l'hommage de mon profond respect.

XI

Vienne, le 10 janvier [1848].

Madame la duchesse,

Je vais partir le 15 janvier. Je voulais partir plus tôt, mais j'ai été retenu par la grippe. C'est une contagion chez nous ; nous y avons tous passé. Depuis plusieurs jours, on me condamne à de mauvais sirops, presque aussi fades que *Cléopâtre*. Heureusement, j'avais reçu votre lettre que j'ai relue pour me ranimer un peu, et, pendant que j'abandonnais mon gosier aux médecins, j'envoyais mon imagination à Paris. J'y trouvais, en rêve, la santé, la conversation, un gracieux accueil et le plaisir de remercier. Notre docteur viennois a la vanité de croire qu'il me guérit, mais je sais bien que ma guérison est

dans l'air qu'on respire au jardin du Luxembourg, et dans l'espoir que j'ai de le respirer bientôt. Au demeurant, il est assez commode d'être malade. On a là une magnifique excuse pour ne rien faire; on a la douceur de s'apitoyer sur soi-même, au lieu de s'accuser de fainéantise. Cela veut dire que je n'ai pas travaillé depuis ma dernière lettre. La faute, hélas! en est à la grippe. Une plume fiévreuse écrit encore moins vite qu'une plume languissante. On a le cerveau traversé de mille rêves; on bâtit mille châteaux en Espagne, mais on n'exécute rien. Le moyen d'écrire avec une plume trempée dans de la limonade! Et, à propos de châteaux en Espagne, j'aurai quelques joujoux de cette façon à vous montrer confidentiellement, si vous ne vous en moquez pas trop. Il y a des choses dont on peut parler assez gaiement et qui deviennent maussades dans une lettre.

Devinez seulement ce que des Viennois peuvent vouloir faire d'un poète qui ne fait pas des vers. Ils prétendent qu'il faut le condamner à parler en prose. Je vous dirai le mot de l'énigme dans une huitaine de jours. Si j'étais éligible, je suis sûr que vous penseriez à la députation: mais je ne suis ni éligible, ni même électeur... Et cependant... vous avez grandement raison de vous moquer de moi... et cependant... il faut être brave et dire résolument les choses les plus moquables... et cependant, voilà la fantaisie qui paraît venir en tête de mes chers compatriotes.

Après tout, cela serait assez drôle et même assez logique. Puisque les pairs de France, comme M. de Saint-Priest, et les députés, comme M. Vatout, veulent être et deviennent en effet académiciens, pourquoi les littérateurs qui ne peuvent pas être de l'Académie ne deviendraient-ils pas députés?

Il y a deux manières d'être dans le monde : l'ordre ou le chaos; chacun à sa place, ou chacun hors de sa place. Les bons députés faisant de mauvais académiciens, peut-être ceux qu'on juge mauvais comme académiciens feraient-ils de bons députés. Si ce raisonnement ne vous paraît pas satisfaisant, s'il vous semble qu'il est ridicule à un auteur dramatique de prétendre à la politique, comme à un homme purement politique de prétendre aux lauriers ou aux sifflets dramatiques, si vous trouvez qu'un boulanger doit faire du pain et non pas

des vers, un poète des vers et non pas des discours, un orateur des discours et non pas des Dictionnaires de l'Académie, je suis de votre avis. Mais il ne faut pas me tancer avec trop de rigueur.

D'abord, je ne suis pas sûr d'être un poète, et les feuilletonistes en sont encore bien moins sûrs que moi; ensuite cette folie appartient à l'imagination des Viennois et non pas à la mienne; enfin il m'est permis de déraisonner, puisque j'ai la fièvre. La faute, hélas! en est à la grippe.

Vous dites bien vrai, quand vous parlez des dangers des corrections. Oui, l'idée y perd sa fraîcheur, et l'expression sa verve et l'ensemble son harmonie. Mais pour ne pas trop corriger, il faudrait être trop confiant en soi-même. Songez qu'on est toujours en doute, toujours inquiet, toujours mécontent de ce qu'on a fait, et qu'on n'ose pas lire, même à un ami, ce qu'on n'ose pas se lire à soi-même. Je ne suis pas ingrat envers votre instinct du beau, suivant votre charmante et délicate expression; mais si vous veniez à reconnaître que je ne mérite pas vos encouragements, vous dont la bienveillance me console de tant d'épigrammes, que me resterait-il!

Veuillez agréer, madame la duchesse, l'hommage de mon profond respect.

FRANÇOIS PONSARD

(A suivre.)

L'ENFANT D'AUSTERLITZ[1]

VII

En août 1820, comme aux étés précédents, deux lettres éplorées avertirent Omer, huit jours avant les vacances, que ni son bisaïeul ni maman Virginie ne pouvaient offrir à leur cher enfant le voyage de Lorraine. Les réparations extrêmement coûteuses et nécessaires au château des ducs, endommagé par l'incendie en 1815, absorbaient encore le principal des revenus. On en était réduit aux économies les plus sévères. Affaibli depuis son typhus de Leipzig, le général Lyrisse ne pouvait même songer à prendre sa retraite : il dirigeait les opérations de la remonte pour la cavalerie royale dans les villes de la Loire, afin de toucher la solde entière, dont il envoyait une partie aux entrepreneurs. Les cinq cents francs qu'aurait coûtés le déplacement du collégien, on les avait dû verser inopinément avec d'autres sommes en réserve pour satisfaire aux réclamations brutales d'un architecte créancier.

C'était le domaine patrimonial d'Omer qu'on garantissait ainsi de la ruine. Il le comprit, ne se désola pas trop de passer les vacances aux Moulins Héricourt, bien qu'Émile de Praxi-Blassans, admis enfin à Saint-Cyr après deux échecs subis les années précédentes, pût rester seulement quelques jours

1. Voir la Revue du 15 avril.

chez madame Cavrois : il emmènerait bientôt au faubourg Saint-Honoré son frère Edouard : ils attendaient le retour à Paris du comte et de la comtesse, qui faisaient à Carlsbad une saison d'eaux avec tous les diplomates de la Sainte-Alliance. Pendant la semaine que les cousins passèrent ensemble avant cette séparation, ils coururent à l'aise dans les prairies que la Scarpe sinueuse arrose, au bruit des blutoirs secoués, des meules écrasant le grain, des cascades sautant les vannes et ruisselant sur les grandes roues à godets. L'odeur des tanneries pénétrait le salon grisâtre où ils conversaient entre les lambris fendus. Une salle basse luisait par ses lourds bahuts de chêne sculptés, ses vingt chandeliers de cuivre fourbi, les vieux fusils de chasse étincelant aux rateliers des murailles entre les poires à poudre, les sacs à plomb brodés, les filets des carnassières. Caroline était tout le jour en courses dans son cabriolet boueux.

Au cours de cette semaine d'adieux, Omer laissa grandir encore son admiration pour l'aîné des Praxi-Blassans. Depuis longtemps déjà, Émile assumait les devoirs de l'abnégation militaire. Il était le plus exact et le plus discipliné. Ponctuellement, son père lui écrivait deux fois la semaine certains avis secs qu'il observait sans négligence. Il se tenait droit, ramenait ses cheveux en coup de vent comme l'enseignaient les gravures représentant les généraux de l'Empire. Il étudiait avec scrupule les mathématiques, bien qu'il ressentît de la difficulté pour apprendre ; au collège, durant les récréations, il avait dû souvent recourir à Dieudonné Cavrois, ferré sur la matière : le gros garçon traçait à l'aide d'une baguette les figures, les nombres dans la poussière.

« Archimède conseille Marius ! » disaient les Pères, ravis que l'exemple du travail fût donné à la plèbe du collège par son aristocratie.

Émile choyait en Omer le fils de ce Bernard Héricourt, type de l'honneur. Il le respectait par dévotion à ce même idéal, et le défendait contre la jalousie d'Édouard qui répétait, au bout de toutes les discussions :

— Ce sera toi l'évêque ; toi, le pape !... alors ?... Et moi ? Moi, je ferai le ventru, dans un consulat de Syrie..., puisque mon père ne veut plus deux officiers dans la famille...

puisqu'il entend que nous soyons ses délégués dans les différents corps de l'État... Je ne connaîtrai donc ni la gloire des armes, ni le pouvoir sacré du prêtre... C'est injuste. Es-tu plus digne que moi de coiffer la tiare?... Tu n'en es pas digne. Le Père Anselme l'a dit... Tous les évêques doivent être dignes de coiffer la tiare, d'abord!

A mesure que leurs âges approchaient de l'époque virile, les ambitions travaillaient chacun et devenaient les motifs des propos. Seul Dieudonné Cavrois ne formait pas de projets magnifiques. Il étudiait souvent la marche des pucerons sur les feuilles, mais parlait davantage de ripailles et vins. Un gros menton lui poussait, allongeant sa large figure. Dès que l'on se moquait de sa graisse ou de sa gourmandise, il avait la riposte blessante. Rien ne l'empêchait alors de se souvenir à haute voix que, sans la fortune de sa tante Aurélie, le comte de Praxi-Blassans ferait encore le mouchard, sous prétexte de diplomatie, en parcourant les maisons de poste.

Cependant les fils du comte blâmaient la manie qu'avait le géomètre de puiser à la cuiller, dans l'assiette des voisins, la soupe ou le jus abondants, de mettre la main au compotier du dessert ornemental, avant le dernier service, ou de choisir, sans vergogne, le meilleur morceau en repoussant au fond du plat les parts moins belles, celles des autres. Aucune critique ne décourageait d'ailleurs ces entreprises. Il écrasait des fruits divers dans le vin ou le laitage de sa timbale : cela devenait alors semblable à un « vomissement d'ivrogne », disait Édouard. Avalant la mixture dont beaucoup coulait sur son vaste menton et tachait de violâtre la serviette, Dieudonné Cavrois insultait paisiblement les censeurs, les invitait, pendant les vacances, à sortir des Moulins Héricourt, puisqu'il était chez lui, et au collège, du réfectoire, puisque sa mère payait aussi bien que les Lyrisse ou les Praxi-Blassans les quartiers de la pension. Puis il entonnait une des mille chansons à boire dont il possédait plusieurs recueils.

Caroline, d'ailleurs, se livrait elle-même, impudemment, aux plaisirs des gastronomes. Chaque fois qu'on servait une volaille, elle accaparait la carcasse. Après quelques essais d'en avoir la chair au moyen de la fourchette et du couteau, elle

y renonçait pour saisir de ses doigts le brechet encore juteux, le ronger. Ensuite elle fourrait son nez au centre du débris, arrachant avec le pouce et l'index les bribes qu'elle mâchait, insoucieuse de la sauce qui coulait au long de ses doigts et barbouillait son large visage de chatte. Elle s'acharnait à rompre les os entre ses mâchoires. Son ongle grattait la surface; ses dents tiraient les bouts de chair.

Les cousins Praxi-Blassans souriaient de cette goinfrerie flamande qui absorbait l'attention de la mère et du fils, qui paraissait l'essentiel de leur vie. A deux, ils composaient un menu, des heures. Ils étudiaient les recettes des livres culinaires. Ils demeuraient à la cuisine goûtant les coulis dans la cuiller à pot. Ils s'embrassaient à pleine bouche, si la servante n'avait rien gâté, pour se remercier affectueusement d'un tel bonheur. C'était la raison la plus claire de leur bonne entente, de leurs sympathies réciproques. Telle crème exquise savourée de compagnie les raccommodait aussitôt, après les brouilles.

Dieudonné Cavrois, à mesure qu'il atteignait l'adolescence, raffinait seulement ses appétits. En somme, garçon jovial, épais, rieur, il entrait presque toujours dans la salle basse, une bouteille poudreuse aux mains, et criait qu'on apportât des verres; puis à tue-tête, il chantait :

Aux buveurs à trogne rouge
Il dit : « Trinquons à grands coups.
Vous n'aimez pas le bourgogne?
De champagne enivrez-vous ! »
Tant que l'on pourra, larirette,
On se damnera, larira !
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera !

Quand les Praxi-Blassans furent à Paris, Omer demeura seul avec le bon vivant. Il apprit de lui plusieurs couplets, et s'enivra trois ou quatre fois, pour la gaieté de la tante Caroline, qui riait fort, qui répétait :

— Je crois que ce jeune homme se promène dans les vignes du Seigneur !...

Mais il fut si malade, les lendemains, que la douleur des indigestions et des migraines l'assagit.

Ne pouvant suffire aux innombrables obligations de sa richesse agricole et industrielle, madame Cavrois écrivit à l'oncle Edme, alors à Paris, de venir lui donner un coup de main vers le temps de la moisson. Elle avait toute confiance dans la probité du capitaine. Habitué au commandement, il savait établir la discipline parmi les contremaîtres et leurs ouvriers, contraindre les fermiers au paiement, hâter le travail. Il arriva. Tout aussitôt il décida d'enseigner l'équitation à ses neveux, qui l'accompagneraient dans ses promenades de surveillance. La paresse de Dieudonné refusa ces fatigues; mais, en quinze jours, Omer devint un cavalier médiocre. Trottant par les routes, il s'imagina souvent pareil à un Templier : car la science du bisaïeul continuait de lui parvenir en messages volumineux, commentés par le demi-solde.

Le jardin de délices des Haschischins, il alla le chercher en cette compagnie dans un village écarté de la grand'route. Là se dressait une petite maison blanche. Ses contrevents verts eussent séduit Jean-Jacques, assurait le capitaine. Des tilleuls pâles ombrageaient les murs et les fenêtres, voilées à l'intérieur par des stores de nansouk à ganse rouge. Deux femmes, Corinne et Herminie, les reçurent dans la salle meublée d'une commode roide en acajou, d'un canapé et de chaises de paille, d'un sofa bleu, d'une gravure très large où, conduit par Antigone, Œdipe allait vers un paysage lugubre. Devant la porte ouverte, les jacinthes et les géraniums du jardin paradaient en tons éclatants. Corinne et Herminie étaient la veuve et la fille d'un lieutenant de la garde impériale tué à Waterloo. Pieuses envers ce souvenir, elles ne refusaient pas un bon accueil aux braves de la Grande Armée ni à leurs amis. La fille de seize ans se plut aux galanteries de l'oncle; Omer préférait les charmes de la veuve qui chantait, s'accompagnant avec grâce sur la guitare, les rimes de Béranger :

Cent jours passés, un Anglais sous sa voile
Voit, tout sanglant, tomber l'aigle abattu.
Le doigt de Dieu vient d'éteindre une étoile;
N'espère enfin, peuple, qu'en ta vertu.
L'étoile meurt, l'aigle tombe abattu.

Oh! la douleur qu'elle exprima tragiquement! Elle prolongeait le son des *u*, les yeux au ciel. L'intelligence d'Omer comprit alors toute la magnificence du rêve impérialiste. Les colères héroïques du dragon vibraient en lui avec le son des cordes mélodieuses. Ensuite on causait. La jeune fille demanda ce qu'enseignaient les Pères au collège et si le jeune homme se confessait fréquemment. Le capitaine se moqua des rites. Exclu du sacerdoce par le Père Anselme, Omer Héricourt inclina tout de suite vers les objections que l'oncle Edme éleva contre les dogmes. Oui, selon les principes de Jean-Jacques, il fallait vivre naïfs, s'en remettre à la nature, devenir des bêtes de force et de joie, danser avec les glaneuses et les moissonneurs au son des pipeaux, embrasser vigoureusement les beautés naturelles, ne pas craindre la mort qui est une loi nécessaire, vanter le goût du vin et des fruits, lever son verre, baiser le sein de Lisette, et chanter la gloire, sous la tonnelle.

Herminie et Corinne louèrent l'usage de cette philosophie. Vite, elles se révélèrent. Demoiselle friponne et mère passionnée, nommant Anacréon, Horace, Théocrite, elles n'épargnaient pas les citations de ces « grands hommes ». Elles en lurent aux pages d'un almanach. Dans le potager, au fond de la gloriette, Herminie s'assit sur les genoux du capitaine. Bergère émoustillée, montrant une jambe bien faite, et un petit sein maigre hors de sa robe d'organdi qui glissait de l'épaule, elle remontait d'une menotte brunie par les travaux du jardin, gracieusement, les falbalas obstinés à choir. Les brides défaites de son bonnet blanc battaient autour des frisures. Elle roucoulait des romances polissonnes, en débouchant la bouteille. Omer désira qu'elle lui fût caressante. Le sang fou bondit aux oreilles du collégien. Ses yeux se troublèrent. Il rit de la rougeur qu'on lui vit au visage.

Corinne savait par cœur les monologues de Racine. Deux ou trois fois, pendant de courts voyages à Paris, elle avait vu, dit-elle, jouer la tragédie au théâtre sis dans le Palais du Tribunat. Enveloppée de son écharpe et coiffée de son turban rose, elle imita les postures de l'actrice, mademoiselle Duchesnois. Pour un garçon de quatorze ans, elle ressuscita bien la passion littéraire d'une reine antique.

Elle récita, modulant les alexandrins à la mesure de son organe grave :

> C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux
> Osai jeter un œil profane, incestueux.
> Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste.

Et, vraiment, elle contempla son admirateur comme s'il eût été Hippolyte lui-même. Omer sentit chanceler ses jambes.

Debout ainsi, belle, sa gorge épaisse et haletante soulevée dans ses mains, tout son visage accusait les destins logés sans doute au fronton de la pendule, petit temple grec que soutenaient quatre frêles colonnes d'albâtre, sous un globe, au loin, dans la chambre ouverte. Elle déclama :

> Les Dieux mêmes, les Dieux, de l'Olympe habitants,
> Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
> Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes !

De pareilles émotions poétiques justifiaient, aux yeux d'Omer, son désir de cette grande brune dont les regards ne se refusèrent pas d'ailleurs à le deviner. Mais il n'osa les croire. Ses joues brûlaient. Il raisonna : puisque Racine avait, par des accents illustres, excusé les fautes voluptueuses, l'oncle Edme ne se trompait point. C'était une grandeur que d'aimer les joies naturelles.

Or, à l'invite du capitaine qui lui baisait les épaules, Herminie, tout en allongeant des tapes, n'hésita plus à glapir la romance de *la Cantharide*. Avec des œillades vicieuses, elle plaignit le trépas de l'insecte pharmaceutique :

> Meurs, il le faut, meurs, ô toi qui recèles
> Des dons puissants à la volupté chers ;
> Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
> Ont à ce Dieu dérobés dans les airs...

Omer se jugea bête devant l'oncle qui caressait la poitrine de la jeune fille. Par chance, la dame l'embrassa tout à coup.

— Ce petit est à ravir ! dit-elle.

Un parfum de chair musquée, un roulis du corsage très plein contre son torse le grisèrent. Il ne voyait plus qu'une femme trouble et vacillante ; elle disait :

— Il faut que je vous montre mes images.

Elle tenait sa main tremblante et qu'il fut honteux de sentir moite. Elle l'entraîna dans le salon. Quand ils y furent, la porte se referma bruyamment : farce du capitaine et d'Herminie qui riaient; leurs pas s'éloignèrent, en craquant sur le gravier.

Omer resta stupide et souriant près de la femme qui jetait son écharpe :

— Hippolyte, je gage, n'était pas plus joli que vous; et Phèdre eut bien raison de l'aimer... Venez voir ma chambre... Par ici... J'ai le tableau pendu là... Tenez...

Hippolyte renversé, le pied retenu dans un char antique, allait mourir joliment, tandis que deux chevaux impétueux se cabraient au milieu de vagues rejaillies en gerbes. Le héros avait une chevelure noire et bouclée, des jambes où se marquaient tous les muscles. L'hôtesse avertit :

— Il y a un reflet, à cause de la fenêtre... Asseyons-nous.

Omer appréhenda qu'elle ne voulût en venir aux actes de luxure : le sang fut plus sonore dans ses oreilles; puis il s'estima fou de songer à de pareilles choses. Il eût voulu cependant saisir la poitrine olivâtre : la chair émergeait du décolletage avec la respiration, puis sombrait à nouveau dans l'étoffe...

— Avez-vous déjà sacrifié sur l'autel de l'amour, ô mon bel enfant?... Laissez-moi vous embrasser; vous voulez?...

Il tendit la joue, mais elle lui saisit les lèvres dans les siennes... Comme elle ne bougeait plus, frissonnante et parfumée, il redouta l'enfer, et que toute sa vie ne fût déterminée de façon vile par le péché. « Je suis l'apostat, si je ne me recule, se prêcha-t-il; je souille dans l'ordure, à jamais, ma mitre et ma tiare! » De la main qui n'entourait pas le cou de l'enfant, Corinne repoussa des morceaux de musique; ils tombèrent du sofa en se froissant. D'immenses rideaux de lampas jaune flétri descendaient d'une flèche à pomme de pin blanche; ils formaient une tente presque close autour d'un lit invisible. Corinne relâcha doucement son étreinte, et regarda longtemps Omer.

— Comme vous avez chaud! murmura-t-elle. Ne serait-ce pas... fièvre d'amour?

Il nia, par crainte qu'elle ne le punît d'une prétention insolente.

— Mon petit doigt me dit que si ! reprit-elle.

Elle appliqua doucement ses lèvres contre la bouche d'Omer. Il tressaillit, osa effleurer, simulant l'inadvertance, l'enflure vivante de la gorge.

— Je veux couronner ta flamme, bel enfant ! — cria-t-elle aussitôt.

Et elle l'ensevelit dans les tentures abondantes de lampas jaune.

Au retour, le capitaine expliquait à Caroline qu'il menait leur neveu chez une veuve éprise d'art et de philosophie. Un collégien n'apprendrait-il pas à mieux chérir les lettres, s'il constatait que les dames s'en servent pour le commerce de la plus charmante amitié ? Au nom de la veuve, Caroline parut avoir ouï dire que cette réputation de belles-lettres était acquise à la maison des contrevents verts. Et le capitaine compara Corinne à madame du Deffand, à madame Geoffrin, à madame Récamier, ensuite la fille à mademoiselle de Lespinasse. Il ne tarissait pas en propos élogieux sur le bon genre de leur salon et l'élégance de leurs manières. Ce qui rendit Omer fort malheureux à table. Pour donner le change sur la cause de son rire, il lui fallut tout à coup montrer l'un des chats griffant les tapisseries du coffre à bois, l'autre menaçant, sur le vaisselier, l'équilibre des porcelaines peintes.

Ces jeux d'esprit le débarrassèrent de tout scrupule. Rien ne lui sembla désormais pire que la moquerie du capitaine. Mieux valait la perte de tous les espoirs ambitieux. A cet homme de volonté ferme, jamais hésitante, Omer remit, vers cette heure-là, le sort entier de son être. Et l'oncle Edme ne dédaigna rien. Il mêla leurs deux vies.

Dès l'aube, il enfonçait la porte et claironnait le boute-selle dans la figure du dormeur ; il tirait les couvertures, ouvrait la fenêtre à deux battants, versait l'eau du broc dans la cuvette, calmait, en sifflant à la croisée, les deux chevaux qu'on sellait en bas pour eux. Si le collégien retombait au sommeil, il le prenait à bras le corps, le mettait debout au milieu du carreau, en jurant contre le « satané conscrit » !

— Ah ! ton père, quel luron, lui !... quel cavalier !... Tu vas tâcher de ne plus sauter en selle comme une grenouille

sur un rat d'eau. Terre de pipe!... Quand on a du compas, sapristi! on serre les genoux sur la sangle... Au galop, graine de jésuite!... Enfile-moi ta culotte... Tu cherches ta cravate, aveugle?... Tiens, voilà ton fourniment... Tu me rappelles Onésime Loublard, adjudant-major aux chevau-légers polonais... Un endormi, comme toi... A Ligny..., quand nous avons rencontré les housards de la Sainte-Alliance... Le diable t'emporte, tu ne sais pas encore entrer dans une paire de bottes! Attrape les tirants... Mais non, apprenti! Ah!... Ne fais pas ta moue de femme enceinte... Je te conduis chez des créatures charmantes. En deux petites lieues au trot des poulets, on arrive. Maison blanche. Volets verts. Allée de tilleuls. Et deux paires d'œillades! Je te connais, mon gaillard..., tu en oublies de dire ton bénédicité!... Ah! voilà le cognac!... Avale-moi ça bien chaud!...

Avant la sortie, souvent, il se plut à prendre dans le placard du vestibule un casque d'ordonnance qu'il plantait sur la tête d'Omer.

— Voilà!... Tourne à la lumière que je te contemple. De profil, c'est bien ton père... Ton nez coupe le vent comme le sien. De face, tu me rappelles le vieil Héricourt, le peseur d'or. Tu ne l'as pas connu. Ah! quel ours! Mais, mon garçon, c'est lui qui, du temps de la Révolution, a mis debout toute la boutique des Moulins... Ah! lui et Caroline! Les bonnes têtes de Flamands!... Remets le casque dans le placard!... Il y avait au 23e, pendant la campagne d'Austerlitz, un certain capitaine Corbehem..., autre tête de Flamand, qui étudiait la fabrication de la bière, durant les haltes dans les villes bavaroises; et il écrivait là-dessus de longues lettres à son cousin, qui niche dans une tour en ruine du côté de Montchipreux. Le cousin a fondé des brasseries à la mode allemande par toute la province, depuis quinze ans. Et il empile les sacs d'écus!... As-tu fermé la porte? Ce gros Corbehem... Ne prends pas la crinière si haut, imbécile!... Aïe donc, lourdaud!... Et ta rêne gauche? Ne tire pas sur le filet... Eh bien! tu les arranges en compote les bouches de tes palefrois!... Veux-tu rendre la main?... Tu scies du filet, je te dis! L'éperon en dehors!...

La parole du demi-solde était ainsi, confuse, véhémente et

perpétuelle. Sans doute elle abasourdissait les deux lévriers à poil ras et jaunâtre, de race polonaise, qu'il avait ramenés depuis Grodno. Mélancoliques et fins, ils trottinaient derrière les chevaux de chasse. Car le capitaine courait à tout propos le lièvre, dès que les moissons abattues livrèrent aux veneurs les éteules blondes.

Un soir, comme ils pénétraient, au retour, dans un village voisin de Sainte-Catherine, ils avisèrent deux souliers d'ecclésiastique abandonnés au seuil d'une petite maison. Les boucles d'argent luisaient.

En groupe de malveillance, pâles, indignées, l'écume sur les lèvres, des femmes aux bonnets de toile serrant leurs faces terreuses et joufflues, des hommes narquois en blouses courtes, gesticulaient et vociféraient contre un roulier qui frappait de son fouet à la porte, et qui menaça :

— Si tu n'ouvres pas, maman, j'enfonce la baraque et j'assomme le curé... As-tu compris ?...

On ne répondit pas. Le roulier revint vers ses chevaux, attacha les guides au siège de l'énorme véhicule tout bossu sous la bâche. Mais les paysannes répétèrent :

— Tu ne vas pas troubler le sacrement, peut-être ? — Venni, que tu ne rentreras pas ! — Hé ! sot ! tu peux pas laisser t' mère à la pénitence sans braire, toudis comme baudet ? — C'est-y pas un malheur d'insulter le prêtre de Celui qu'est mort sur la croix ! — Quand l' curé y met ses souliers à t' porte, tu n'dois pas rentrer chez ti ! Voilà ! — Voilà ! — Tu n' rentreras pas, que j'te dis !

— Demi-tour ! — hurla l'autre, faisant tête à la meute.

Sa voix fut celle d'un sergent qui commande à la troupe. Son geste fit claquer le fouet par-dessus les têtes ; et les femmes geignirent.

Curieux, Omer et l'oncle Edme arrêtèrent leurs chevaux ; ils interrogeaient du regard.

— C'est un sauvage ! — répondit une vieille qui fourra ses mains dans les manches du caraco. — Il veut se mêler de la confession de s' mère ; et y dit des menteries de païen à faire pleurer la sainte Vierge, quoi !... Y dit que l'on veut tirer sin argent à la maman... Si on peut prétendre !... Un prêtre de Jésus !

— Allez, monsieur, ayez pas peur, on fera respecter le sacrement. On n'est pas des Hurons, par ici !

— Eh bien, mes cocos, si ça vous amuse de laisser vos écus filer dans la sacristie... Quant à moi !...

Et le roulier, le fouet en l'air, regagna sa porte.

— D'abord, glapit la vieille, un prêtre n'est pas un larron, c'est l'image de not' Seigneur ! — Et faites un mollet attention de ne pas y dire des blasphèmes, brigand de Napoléon, hein ? — Brigand de Napoléon ! — Va-t'en retrouver le mangeur d'hommes, pillard d'églises ! — Régicide ! — Aide-moi, Jean, on va le mener chez monsieur le maire.

— Viens-y donc ! arrive me toucher, si tu peux, cagot !

Le roulier se planta devant sa maison, la menace au bout du poing tendu. Les deux cavaliers virent mieux sa figure et ses favoris gris en forme de crosses de pistolets, sa moustache rasée autour de la lèvre sèche. Il gesticulait avec deux mains striées de cicatrices. Un vieux manteau de cavalerie, rapiécé, augmenté d'une fourrure rousse, enveloppait sa haute stature, jusqu'aux oreilles couvertes d'un bonnet de renard et ornées d'anneaux.

Dans la porte soudain ouverte, se montra le confesseur averti par le tumulte :

— Donne mes souliers, Grégoire ! — ordonna-t-il au roulier, qui le toisa.

A genoux déjà, une dévote chaussait le prêtre, fébrilement. Il la bénissait.

— Mes amis, — ajouta-t-il, — allons prier pour les malheureux dont Jésus a dit : « Ils ne savent pas ce qu'ils font !...

L'approbation d'un murmure unanime salua cette parole évangélique. On hua le soupçonneux aux bras croisés.

— T'as de la chance que l'abbé ne veuille pas : on t'enverrait à la justice pour tes méchantes paroles, brigand de la Loire ! — cria la rage d'un garçon qui s'éloignait avec les rustres confondus autour du vicaire ; le vent gonflait leurs blouses grises et pareilles.

Le roulier grommela contre les paysans serviles qui marchaient derrière le confesseur. Toutes les têtes en bonnets blancs des femmes se penchaient vers la parole sainte ; leurs jambes en bas noirs trottaient vite sous leurs cotillons som-

bres. Mais le bougon avisa les deux promeneurs. Avant de remettre leurs chevaux en marche, ils sifflaient les chiens musardant.

— Sales kaiserlicks! Esclaves des tyrans! — grogna-t-il pour être entendu.

L'oncle Edme l'encouragea du sourire.

— Dire qu'on s'est battu quinze ans dans toute l'Europe, pour subir que ça vienne dans vos maisons soutirer l'argent des vieilles femmes en leur faisant peur avec le diable... Peuh!

— Une prise, camarade? — offrit le capitaine, qui tira de sa poche une tabatière ronde.

Quelques reliefs, peu visibles entre les veines du bois, dessinaient pourtant la silhouette légèrement renflée de la Redingote Grise, du Petit Chapeau, du Grenadier croisant la baïonnette ; seule manquait la légende : « *Quand bien même que vous seriez le Petit Caporal en personne, que vous ne passeriez pas!* »

Le voiturier examina l'image et cligna d'un œil.

— Grenadier à cheval? demanda le capitaine.

Le vieux soldat fit le salut militaire à l'image impériale de la boîte.

— Moi, j'étais capitaine au 23e dragons, — dit M. Lyrisse; — en demi-solde, à présent, pour n'avoir pas voulu saluer le drapeau blanc devant les escadrons d'Eckmühl. Et toi?

— La garde, mon capitaine : 3e du m. Brigadier Grégoire.

— Je t'ai reconnu à tes boucles d'oreilles. Parions que tu les portais à Waterloo.

— Vilaine date! Ah! les habits rouges nous ont décousus, une fois pour toutes... Couic!...

— Patience! on prendra sa revanche... Attends ça.

— V'là cinq ans que tous attendent. Les Bourbons font dire par les curés qu'Il est sur une île... Et son petit jeune, quoi qu'il arrange donc en Autriche?

— Compte sur lui, tout se prépare... Es-tu à l'ordre?...

— Suffit!

Ayant examiné si personne ne les pouvait apercevoir, le grenadier posa le pied gauche en avant, replia le bras gauche

en l'air, et plaça la main droite dans le coude. Immobile, il demeura dans l'attitude symbolique révélant son affiliation.

— Quel âge?

— Trois ans à l'orient de Douai : la loge des *Amis-Réunis.*

— Et tu ne demandes pas une augmentation de salaire? Il faut la demander. Viens demain en visiteur à l'orient d'Arras. Tu connais l'adresse?

— Oui.

— Tu viendras, frère. Les enfants de la Veuve s'appellent dans toutes les vallées.

— Je viendrai, sûrement. J'ai des frères clients par ici.

— Et le commerce?

— Ça va. Je mène du savon, de la chandelle, des épices, des pièces de tulle, de la chaudronnerie, depuis Lille jusqu'à Arras. Je rapporte de la farine et des cuirs... Bah! on marche comme au bon temps. J'ai toujours huit chevaux, comme dans mon peloton (il montrait l'attelage). Sur la route, je connais des frères, des anciens, ceux de la loge *Gloire Militaire* et ceux de la loge *Saint-Napoléon*. On boit ensemble à la santé de l'Autre! On se rappelle les coups de chien... À Rœux, ma femme tient une bonne petite épicerie.

— Des enfants?

— Parbleu! je les avais confiés à la vieille : celle qui se frotte aux curés!... Je venais les voir en passant... Mais elle remettait au frocard tout l'argent que je lui donnais pour les petits: j'ai dû reprendre les deux garçons... Hé! les voilà sur onze et douze ans..., C'est déjà des ratapoils qui vous crient: « Vive l'Empereur! » au dos du sacristain.

— Bravo, mon vieux!... Alors, tu te rappelleras : le capitaine Lyrisse...

— Sûr!... À l'orient d'Arras, demain... mon capitaine!

Par jeu, il prolongea le signe maçonnique de la batterie d'allégresse, vraiment heureux de la rencontre. L'oncle Edme répéta le signe; et ils prirent congé du vétéran, qui s'en fut dételer ses bêtes. Les cavaliers sortirent du bourg.

Omer admira le major enchanté de son apostolat sur la route, et très droit dans l'habit feuille morte à boutons d'acier : les muscles de ses cuisses bosselaient la culotte de daim gris jusqu'aux bottes à l'écuyère.

— Qu'en penses-tu, mon petit?... On les rencontre sur tous les chemins. Ils n'oublient pas... Et au nez de la Congrégation, parbleu!... C'est admirable, hein?

Malin, il releva sa forte tête vivante à l'ombre du haut chapeau de castor ébouriffé. Ses yeux escrimeurs fouillaient tout. Ses cheveux gris en coup de vent ondulaient contre les tempes. Son poing serré tapa l'air.

— Hein? ce curé qui place ses souliers en planton à la porte du prochain, pour qu'on lui f.... la paix, pendant qu'il soutire l'argent des vieilles bêtes!... Et tous ces bigots qui supportent ça! Hein?... Qu'est-ce que tu en penses, toi, graine de jésuite?

Omer Héricourt n'avait pas le loisir d'une réflexion. L'ardent esprit de l'oncle racontait, à la fois, une algarade des guerres, critiquait méticuleusement les fautes d'équitation, louait ce martyr de Louvel qui avait, l'hiver précédent, « exécuté » sur les marches de l'Opéra le duc de Berry, pour venger enfin les assassinats royalistes du maréchal Brune, de Labédoyère, « ce jeune et vaillant héros », du maréchal Ney, « la gloire de la France », des jumeaux Faucher, guillotinés à La Réole après que les brigands de la Terreur blanche eurent épouvanté la région : aucun avocat n'avait osé les défendre devant le conseil de guerre. Le capitaine Lyrisse criait ses indignations aux moineaux des peupliers, aux coucous des bocages, à l'étendue de la campagne où peinaient, pacifiques et bestiales, de lourdes paysannes en jupes d'indienne courtes et en bavolets.

Car il revenait de loin, après de longs voyages aventureux. D'abord accouru de Paris, il avait franchi la frontière des Pyrénées à l'annonce de la marche du général Riego conduisant, depuis Cadix jusqu'à Malaga et vers les Castilles, la révolte de ses soldats : ils ne voulaient point aller, sur les vaisseaux de l'Inquisition, disputer aux Mexicains une indépendance toute neuve. En mars, dès l'heure où l'Aragon, la Navarre et la Catalogne répondaient aux proclamations républicaines des libéraux espagnols et des philadelphes français, le capitaine, entré dans Madrid avec les proscrits du général Mina, avait contraint Ferdinand VII à jurer la constitution de la *Jeune Europe*.

— Tu comprends, petit, c'était moi qui avais appris les idées de la Révolution à Riego y Nunez lorsqu'il était, vers 1810, prisonnier dans ma garnison. Les dragons l'avaient capturé au temps où il se battait contre nous, pendant la première guerre d'Espagne, et mon colonel m'avait recommandé l'hidalgo. Je ne pouvais pas marchander mon aide à un pareil élève, qui soulevait l'Espagne à lui tout seul, à peine réinstallé dans le pays des castagnettes... Toi aussi, tu agirais comme ça, je suppose ?... Hein ? les jésuites ne t'ont pas encore enlevé le sens de l'honneur, sacrebleu !

Le dragon étonnait son neveu de cette vigueur toujours prête que n'avaient point lassée le séjour dans les casemates de Grodno, ni cinq ans de vie civile, d'ailleurs animée par de pareils voyages. En juillet, avec les carbonari du général Pepe, il avait encore forcé le Bourbon de Naples à reconnaître la même constitution libérale.

Sans fin, il racontait ses exploits, avec les accents d'une verve enthousiaste. Surpris de retrouver un Omer presque jeune homme, aux joues déjà duveteuses, aux grandes jambes cavalières, il ne le quittait plus. Ces récits véhéments de l'oncle formaient un poème épique plein d'actions géantes et de héros farceurs. A leur exemple, déjà, se tenir sur un cheval enorgueillissait infiniment le collégien. Il dominait la plaine. Il sautait audacieusement l'obstacle. Il recevait le salut respectueux du piéton courbé sous la besace, celui du charretier écartant l'attelage à colliers sonores et monumentaux. Dès le seuil des fermes, les filles le désiraient parfois, lui souriaient avant que de s'enfuir, confuses de leur instinct. Encore qu'il refusât de l'avouer à sa conscience même, les paillardises formaient la meilleure part du plaisir goûté en compagnie de l'oncle. Il écoutait ses diatribes contre les Bourbons, et il feignait d'y souscrire parce que le capitaine récompensait les approbations en l'emmenant partout, du matin au soir.

Au reste, le Père Anselme et son mépris fantasque avaient profondément ulcéré l'amour-propre du jeune garçon. L'avoir élevé si proche de ce qu'il croyait un but sublime, pour le chasser ensuite comme un faquin de l'intimité offerte, c'était un outrage gratuit et qu'il attribuait moins à la vertu ombra-

geuse du confesseur qu'à ses désirs de domination liturgique, à sa morgue insolente. Sans doute, le Père Anselme avait imaginé tout le drame de la cellule et du confessionnal afin d'humilier le disciple dans ses jeunes ambitions. Ces mœurs étaient habituelles aux disciples de saint Ignace. Édouard de Praxi-Blassans avait interprété de la sorte, après réflexion, la conduite extravagante du Père. Aussi le neveu du capitaine Lyrisse ne réfuta guère les raisonnements qui démontraient les crimes de la Congrégation, maîtresse aux Tuileries depuis l'attentat de Louvel et depuis la retraite, exigée par elle, du ministère Decazes. Jésuites et ultras travaillaient efficacement à détruire l'esprit de la charte, à falsifier la Loi.

Omer gardait à ce grand mot une dévotion parfaite. Les leçons du bisaïeul et les propos du général l'avaient instruit à ne rien mettre au-dessus du contrat social. Il en avait toujours su la lettre, s'il en approfondissait peu l'esprit. L'évidence des intentions criminelles attribuées aux jésuites par la grandiloquence du capitaine le confirma dans les mauvaises opinions que ses cousins et lui, naguère, échangeaient. Il lui plut d'avoir été en butte au mépris de gens qui méconnaissaient cyniquement leurs devoirs envers l'homme libre.

Un matin, avec complaisance, il écoutait son oncle commenter de la pire façon l'incident qui avait mis aux prises le curé de village et le vieux soldat découvrant au seuil de sa mère les souliers ecclésiastiques. Certes l'arrogance des prêtres devenait insoutenable. Le neveu rapporta les discours du Père Anselme. Quelque peu déformés, ils déclaraient le roi soumis définitivement à la Compagnie de Jésus. Cette révélation fit arrêter net, par un coup de bride, le cheval du capitaine. Omer, excité par un tel succès, dénonça le dessein du général de l'Ordre : on invitait les Pères à recruter, parmi leurs disciples, des fils de famille capables de lutter pour le pouvoir absolu de l'Église.

Le demi-solde poussa vingt exclamations de rage. Alors, ses craintes se vérifiaient ! En imputant la mort du duc de Berry aux suggestions des gazettes libérales, la malice des ultras avait obtenu de la Chambre le vote des lois qui suspendaient la liberté individuelle et la liberté de la presse. D'autres réservaient la faculté électorale à douze ou treize mille

gros propriétaires, facilement maniables sous la menace de dispositions gouvernementales qui léseraient les innombrables intérêts de telles fortunes... Et c'était pour en venir là !... Le dragon s'exaltait. Pêle-mêle, il apprit au jeune homme les charges de cavalerie qui avaient au mois de juin ensanglanté Paris, le meurtre de l'étudiant tué par un garde du corps pour avoir crié : « Vive la Charte ! » devant la Chambre, au moment où des officiers royalistes en civil assaillaient de leurs gourdins les députés de la gauche, et, jusque dans sa chaise à porteurs, le pauvre marquis de Chauvelin, défenseur impotent des droits nationaux... Eh bien ! les officiers de Napoléon ressusciteraient la foi révolutionnaire des troupes ! Secondées à Paris par le peuple des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, en province par les jacobins des villes et les vétérans des campagnes, elles abaisseraient les suppôts de l'Inquisition, comme ils venaient d'être abaissés, en Espagne, par Quiroga et Riego, à Naples par les carbonari du général Pepe. On forcerait Louis XVIII à jurer clairement le maintien de la Constitution, comme on y avait forcé Ferdinand VII et Ferdinand I[er]. Les bonapartistes montreraient aux ultras que la nation ne tolérait pas l'hypocrisie des émigrés déclarant : « La Charte a consacré la Contre-Révolution ! »

— Sais-tu, mon petit, qu'à la veille de l'entrée du roi par la porte Saint-Denis, le tsar lui fit tenir ce billet à Saint-Ouen : « Si la constitution qu'a rédigée le Sénat n'est pas reconnue, ON n'entrera pas demain à Paris... » Hein ?... Quand on est revenu honteusement au milieu de la patrie en deuil, dans les fourgons de l'étranger, on respecte du moins les pactes signés avec l'ennemi !... Qu'en penses-tu ?... Hein ? On respecte la Loi qu'il vous a donnée, d'accord avec les vaincus !

Omer se flattait d'être en paroles, au moins, traité comme un égal. Il essaya de tout comprendre. Bien différentes paraissaient à son égard la confiance loyale du capitaine et les allures despotiques des jésuites. L'oncle lui parlait comme il l'eût fait au colonel Héricourt. Il ne distinguait pas le père du fils, sinon pour enseigner à celui-ci les principes de l'équitation. Dans les auberges, il présentait l'adolescent avec des louanges adressés aux exploits du mort. Maintenant

grossis du ventre et le visage mou, les yeux trop petits dans des faces trop larges, et des favoris gris cachant l'ampleur mûre des joues, les demi-solde n'en étaient pas moins les héros extraordinaires de la victoire. Ils recevaient l'enfant comme un vieux compagnon de leur grandeur, capable d'entendre les redites glorieuses avec une attention neuve.

De son importance imprévue Omer remerciait, au fond du cœur, cet oncle admirable. Celui-là certes avait accompli tout ce que narraient les autres. Ulm, Austerlitz, Iéna, Wagram, Borodino : ce n'étaient pas seulement des noms pour Edme Lyrisse, c'étaient les heures pathétiques de sa vie. Et il ne s'en montrait pas moins charmant camarade. Il ignorait la morgue du comte de Praxi-Blassans, la sévérité bienveillante de son père, le général Lyrisse, les dédains du colonel Augustin Héricourt envers les petits, et même les impatiences séniles du bisaïeul. Bourru, mais rieur, il admettait entière la joie de vivre. Or, la carnassière au dos, le fusil en sautoir, et inébranlable sur l'alezan délicat, il chevauchait là, satisfait du neveu devenu, en quelques jours, tel que son âme. Omer Héricourt ne désirait rien de plus que ce beau suffrage.

L'adolescent ne rechercha point d'autres compagnons. Peu de sympathie l'attachait à Dieudonné Cavrois, inerte liseur de Plutarque et de la biographie Michaud. Certains jours, le gros garçon s'amusait, trop patient, à construire de petits mécanismes de bois, qui marchaient au moyen de l'eau. Il jouait à l'inventeur. Souvent il chevauchait, observateur réfléchi, les deux roues unies de sa draisienne et mesurait, des heures, l'effort moteur de ses pieds repoussant le sol, aux deux côtés de la machine. Ou bien il redisait sans fatigue ce qu'il avait appris des premiers bateaux à vapeur en usage sur la Seine. Il souhaitait un voyage à Paris pour voir, au passage des Panoramas, luire l'étonnant miracle du gaz d'éclairage. Omer s'intéressait mal à ces choses. Il tombait de la draisienne. La roue antérieure tournait d'elle-même sans qu'il la pût guider : et cette monture pour pékins, comme disait l'oncle, lui semblait ridicule, digne du goinfre. Sur le cheval, par contre, le fils du colonel se tenait presque solidement.

A parcourir avec le capitaine les champs et les routes de

l'Artois, Omer Héricourt découvrait le génie de la tante Caroline. Quelle sagesse habitait donc la tête calculatrice de la quadragénaire, encadrée maintenant par des bonnets de soie noire à ruches? Elle présidait aux travaux de huit forges, de quatorze moulins. Tout ruisseau était devenu lac, grâce à la résistance d'ingénieux barrages. La chute de l'eau mettait en mouvement les godets des hautes roues en bois qui donnent la force aux machines ronflant dans l'intérieur des bâtisses, aux meules de grès bleuâtre, dressées par couples, depuis le plafond jusqu'à l'aire pleine de froment ou d'œillettes. Le capitaine instruisait son disciple. Autour des moulins, les tâcherons avaient construit leurs petites demeures blanches, et semé de laitues l'arpent enclos de perches à houblon; le cabaretier avait établi son comptoir, l'épicier garni son étalage, le charron allumé sa forge, le maréchal cloué un fer à sa devanture et rédigé l'enseigne : *Nicolas, ex-maréchal ferrant du 23e dragons*; puis le garde champêtre avait planté le drapeau du roi sur la maison du maire. A cause d'une grosse roue tournant sous la cascade du barrage, toute la rue s'était formée. Des vagabonds avaient reçu un salaire, s'étaient alanguis à la chaleur du foyer. Des chenapans s'étaient amendés au giron d'une épouse qu'il fallait fournir du nécessaire ainsi que l'essaim de mioches partis à l'école, déjà, la main dans la main, une friandise à la bouche. La richesse de la tante Caroline attirait les familles et multipliait les mariages féconds. Manœuvres, ouvriers, il en était venu de Flandre et de Picardie, ceux-ci malins et adroits, ceux-là flegmatiques, minutieux et farauds.

Omer Héricourt connut ainsi le moulin de Saint-Nicolas. Au milieu des prairies, il mire dans la surface de l'étang les croisillons enfarinés de ses fenêtres et les giroflées du jardin. Derrière, une pompe grince en crachant vers la cuvelle. Contre le mur de plâtre, les enfants jouent à cloche-pied. Non loin de là, dans une chambre saupoudrée de sable fin, on allait voir M. Lepault. Assis devant un pupitre et des registres, il gérait l'exploitation d'une tourbière. Sec et fier, la moustache strictement rasée au delà des narines, il semblait un échalas humain sous une vieille polonaise à brandebourgs. Ancien adjudant d'artillerie, il rappelait à l'oncle leurs cam-

pagnes, et montrait au jeune homme un sansonnet en cage, son ami. Chez lui, cela sentait le beurre et la chapelure trop roussis dans la poêle. Il détestait les Bourbons comme tous les monarques qui, l'an 1818, avaient signé les nouveaux traités d'Aix-la-Chapelle pour combattre les idées de la Révolution.

Le moulin de Blangy encastrait une belle porte verte, une sainte vierge en sa niche bleue. Dans l'échoppe voisine, le savetier chanta :

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu ;
Je m'en souviens, car je te dois la vie ;
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

— Bonjour, Jérôme, vieux voltigeur! — salua l'oncle.

Une trogne bleuie se releva de dessus le cuir, le fil cessa de se nouer au bord de la semelle. Timide et trapu, l'artisan répondit joyeusement aux paroles du cavalier. Et l'oncle aussi fredonna :

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne,
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne?
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Ils rirent ensemble. On fut boire au cabaret quelques grandes chopes de bière mousseuse. Une pie familière sautillait sous les tables, secouait des lambeaux d'ailes... Les bras du savetier sentaient le cuir et la poix, quand il serra fortement les mains du « fils Héricourt »!

A Boiry, le pigeonnier du moulin pointe plus haut que le coq de l'église. Les essors des colombes bruissaient autour. On alla présenter des hommages à M. Publius-Scipion Deconinck. Le vieillard ferma le tome de Voltaire qu'il lisait derrière les capucines de sa fenêtre. Par manière de protes-

tation jacobine, il portait encore les cheveux coupés en oreilles de chien, à la mode de l'an II, des bottes à revers jusqu'aux genoux étroitement culottés, une cravate prenant le menton, un habit de couleur « eau-du-Nil » à longues basques. Pour accompagner au dehors ses visiteurs, il mit un chapeau de forme conique, à la Robinson. Contre son grand nez flaireur, les joues s'étaient, pour ainsi dire, collées et rétractées. Il avertit Omer qu'il avait eu l'honneur d'être poursuivi à Saint-Cloud par les grenadiers de Bonaparte, le 18 Brumaire, parla d'un ami du colonel Héricourt, le général Pithouët, de ses discours à la Chambre, aussi beaux que ceux du général Foy, se souvint de Robespierre, qu'il avait connu avant la Révolution, alors qu'ils s'enrôlèrent ensemble dans les Rosati, société littéraire célèbre. La maison était spacieuse, meublée, en rococo, de chaises à dossiers ovales, de tables contournées et fraîchement repeintes. Une soubrette y riait, les cotterons troussés par-dessus les chevilles en sabots coquets.

Des faisans au plumage d'or picoraient dans la basse-cour du moulin, à Marœuil. Les meuniers, selon la vieille coutume flamande, formaient une compagnie de tir à l'arc. C'étaient des hommes vigoureux et moqueurs ; leur adresse étonna le collégien, certain dimanche. Un président leur distribua des prix : une boîte à musique, six livres de chandelles, une caisse de massepains. Le singulier gentilhomme au teint de couperose, aux cheveux roulés et poudrés ! Sa courte redingote, couleur de crottin, fermée d'un bouton à la taille, s'évasait, par en haut, sur le linon touffu de la cravate et du jabot, par en bas, sur deux jambes de danseur, guêtrées de toile bise. A l'aide d'un chapeau plat, mais ample des bords, en honneur parmi les cavaliers de 1810, il s'éventait les yeux quand il n'usait pas d'un lorgnon monocle cerclé et emmanché d'or, pendu à une moire. Ce chevalier de Vimy, sur l'insistance respectueuse du capitaine Lyrisse, décrivait son ami Mirabeau. Député de la noblesse, il avait juré lui-même, au Jeu de Paume.

Le moulin de Neuville termine une longue rue droite. Avant sa porte, en plein air, les planches retentissent sous les coups des charrons et des tonneliers qui, les manches retroussées, travaillent et n'effraient guère la curiosité des poules. Là, une

après-midi, l'oncle et le neveu rejoignirent la caisse jaune, les roues noires, le bidet blanc d'un tapecu conduit par un svelte monsieur à face menue sous des cheveux légers, très élégant avec son habit à revers et son pantalon de nankin serré dans des bottes à cœur. M. Boredain, autrefois sergent aux vélites de la garde, avait marché en Russie et, à l'ambulance de Borodino, pansé une écorchure de l'oncle Edme. Plus tard, lieutenant, il avait défendu le pont de Leipzig. Aussi ne manqua-t-il pas, en saluant le capitaine, de fredonner la chanson qui servait au ralliement des impérialistes :

T'e souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Souvent alors, au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encore quand on volait aux armes :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Derrière l'auvent de sa boutique, l'emballeur répondit :

T'e souviens-tu qu'un jour notre patrie,
Vivante encor, descendit au cercueil...

Et, d'une fenêtre, la jalousie ayant grincé, des voix gamines continuèrent :

Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil ?...

Plus loin, une fille cessa de tordre le linge sur la cuvelle et jeta clairement ces notes :

Grave en ton cœur ce jour pour le maudire...
Et quand Bellone enfin aura paru
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire :
« Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? »

L'écho du son s'en alla dans les bruits de la rue, s'enfuit par les venelles. Le battoir des laveuses répéta les derniers rythmes sur le linge qu'il frappait au fond d'une cour. Alors, un pas étranger ayant annoncé son approche, tous les tumultes du travail renaquirent. La chanson expirait.

— Oh ! c'est bon, de ce côté ! — fit M. Boredain, en arrêtant tout à fait son cheval blanc.

Il vendait aux marchands tailleurs des campagnes, et même à ceux d'Amiens, de Cambrai, de Valenciennes, le drap qu'il colportait dans le coffre de sa voiture. Hors du village, il les accompagna longtemps, le bidet trottant dur, aussi vite que les deux cavaliers. Soudain les sabots des bêtes écrasèrent les escarbilles et le mâchefer d'un chemin. Bâtisses de briques noirâtres, montagnes de charbons, potences à grosses lanternes, grouillement de travailleurs autour du puits, cortège de chariots traînés sur des rails par le pas des attelages boulonnais, — telle apparut la Fosse Cavrois, entre deux replis de la plaine. C'était le trésor de sombres richesses que signalaient jusqu'au loin les mâts des chalands, leurs flammes bleues. Au fil de la Scarpe, ils emportaient le combustible des familles pauvres que l'hiver accroupit auprès du poêle, celui des manufactures où, sans fin, la matière bout dans les monstrueux creusets de fonte, celui des forges où le minerai de feu coule et se fige avant d'être battu par cent marteaux sur les enclumes. Ainsi les méandres de la rivière chariaient la fortune de la tante Caroline, par toute la région, entre la double haie des saules, ombre des rives. Cela s'en allait dans l'horizon même des Hollandes.

Edme Lyrisse supputa la richesse de Caroline pour son ami, dont les lèvres pincées souriaient toujours. Celui-ci répondait, approuvait, niait, interrogeait, blâmait, sans paroles, par les mines expressives de sa figure maigre et glabre. Le capitaine savait toutes les phases de cette conquête pacifique, et comment la jeune épouse de feu Cavrois avait, au début du siècle, soumissionné les fournitures de farines pour l'armée du Rhin, en acceptant à titre provisoire les traites douteuses des banquiers de l'État et celles des *Négociants réunis*. Après Marengo et Hohenlinden, le Trésor l'avait payée avec l'argent de l'Autriche. Après Austerlitz, l'or du même État vint rémunérer la confiance de Caroline. Cette confiance diminua lors des événements d'Espagne, disparut au moment du mariage avec Marie-Louise, feu Cavrois ayant prédit l'hostilité du monde jacobin contre Napoléon, et le profit qu'en tireraient les royalistes avec leurs amis d'Angleterre. Alors les

charbonnages attirèrent l'attention de la prudente personne : le blocus continental finissait par contraindre les gens de France à produire ce que l'industrie britannique leur envoyait auparavant. Fabriques, hauts fourneaux, forges, brasseries, raffineries de mélasses s'étaient élevés en tous lieux et absorbaient du combustible. Plus tard, avant Leipzig, Caroline acheta partout, en Artois et en Lorraine, du blé à huit francs, et attendit, ses greniers pleins, de septembre 1813 à mai 1814, l'invasion qu'il faudrait nourrir. Elle vendit le blé seize francs dès le mois de juin aux intendants de la Sainte-Alliance. C'avait été son grand coup, l'apogée de son génie. La Compagnie Héricourt put achever d'établir sa banque, et prêta par son intermédiaire un million en écus aux majordomes du comte d'Artois, pendant les Cent Jours. Waterloo passé, le roi rendit la somme avec les épingles, onze cent mille francs, qu'il emprunta, redoutant l'influence d'une famille bonapartiste, alliée au colonel Augustin Héricourt : confident du duc de Raguse, protégé du maréchal Soult, duc de Dalmatie, du maréchal prince de la Moskowa et du prince d'Eckmühl, le colonel oscillait entre la dévotion à l'Empereur et le respect du trône. En fin de compte, il accepta de présenter le drapeau blanc à la Légion départementale.

— Pour cent mille francs ! Hein? c'est admirable ! — cria le major, s'adressant à l'horizon. — Et il fallait voir ce jean-foutre ! Les grenadiers de l'Autre ne voulaient plus saluer leur colonel, qui venait de vendre son honneur militaire. Tu crois peut-être que ça le gênait ? Ah bien, oui !

Le lieutenant de Leipzig les quitta seulement près du moulin d'Avrincourt, qui s'adosse à la fabrique de chandelles. Au seuil des très petites maisons voisines, les femmes cousent les sacs à farine, en donnant le sein à des enfants joufflus. Elles sont habituées. Partout les chats ronronnent sur l'appui des fenêtres. A Vimy, quand on revient sur Arras, on voit aussi des commères assises en rond près de la fontaine jaillie d'un masque de pierre. Les eaux battent furieusement la roue qui mugit sous le toit de planches et, verte de mousse, ruisselle. Les femmes bavardent tout de même. Elles s'entendent et manient les vingt bobines de leurs carreaux à dentelles. L'aubergiste Caldeneuf est un ancien carabinier du

général Lyrisse. Son cheval de trompette, blanc, est peint sur l'enseigne. Là, dans la salle ombreuse, sur les bancs de bois, les coudes à table, conversent toujours, pendant les midis torrides de la canicule, des militaires en habit civil, des paysans qui ont servi les aigles impériales, quelques vieux jacobins encore culottés à l'ancienne mode. A cette heure, les gendarmes boivent dans la fraîcheur des fermes ; les mouchards sommeillent dans les salles des mairies. Il suffit que le vétéran de Napoléon, tenancier du tourne-bride, aille fumer sa pipe sur le banc extérieur, surveille la trace éblouissante du chemin et les feuillages poussiéreux des haies... Car il faut toujours se méfier du rustre qui entre pesamment, retire son bonnet de coton roux, secoue les miettes prises dans les petits boutons de porcelaine historiant les coutures de sa blouse, et demande, d'un ton bourru, le « vin à quatre sous ». Muet, indolent, il écoute : le curé apprendra sous quelle enseigne les brigands de la Loire se réunissent pour méfaire contre le gouvernement de la sainte Congrégation.

Aux ruses des conspirateurs le jeune homme se complaisait, comme à des scènes de théâtre, sans penser que les rôles pussent devenir un jour plus actifs. La tante Caroline haussait les épaules au récit de toutes ces manigances, et n'y croyait point, encore qu'il ne lui eût pas déplu de voir les Bourbons en un mauvais cas. Elle se plaignit de l'arrogance des fonctionnaires royalistes qui la faisaient attendre dans les antichambres de la trésorerie, la toisaient, feignaient de ne point la reconnaître. Les intendants de l'Empire la tenaient en meilleure estime. Elle se lamentait d'être remise en l'état de roture par tous ces fils d'émigrés qui, d'ailleurs, « ne comprenaient rien à rien ». Elle frottait ses grasses mains blanches, avec son geste de les savonner indéfiniment ; et, ainsi, concluait ses plaintes. Rassuré par cette indifférence, son neveu ne se lassait pas de suivre le demi-solde qui, pour le garantir contre les sentiments de Corinne, lui dévoilait les mille et une frasques de la dame, de sa fille, puis le conduisait à d'autres amours.

Avocat de l'adolescent timide, le capitaine poursuivait les jupons des fraîches filles surprises aux champs ou dans

les villages déserts à l'époque de la moisson. Il vantait son neveu aux rires naïfs des Manons, des Adélaïdes et des Zelies. Omer n'avait plus qu'à glisser de cheval, attacher la bride, saisir la grosse taille souple, écraser de ses lèvres le cri nerveux, flairer l'odeur de farine parmi la chevelure, avant d'éprouver, à l'ombre de la meule, la complaisance d'une nymphe rustique que l'air chaud enivre.

— L'amour, disait le soldat, ne vaut que pris au hasard. Autrement, il rend les hommes ridicules et faibles. Crois-moi, petit.

Afin de lui obéir là-dessus, Omer perdit le goût de chérir Corinne autrement qu'avec les sens. L'oncle et le neveu continuèrent de fréquenter chez elle. Ils y retrouvaient, au reste, les amis de leurs promenades.

Dans la maison aux contrevents verts se rassemblaient, le lundi, quelques amateurs de chansons, de poésies et de bons vins, qui, tour à tour, selon la mode d'alors, entonnaient l'hymne à Bacchus, le couplet politique et l'ode grivoise. Ensuite ils devisaient à l'aise devant les bouteilles de l'excellente cave, héritage libéralement entretenu par les louis, les napoléons, voire même les écus des visiteurs, membres de « la Goguette », l'adjudant Lepault, M. Boredain, Publius-Scipion Deconinck, Brasseur de son état nouveau, M. Saturnin, avait eu le sourcil coupé par le sabre d'un kaiserlick chargeant sa compagnie de grenadiers en reconnaissance, quelques jours après Friedland ; il était grand, gros, avec un visage rubicond et camard qui dominait, sous les cheveux en queue, les autres têtes et son propre corps, vêtu d'une redingote marron, d'un ample pantalon court en calicot.

Ces personnages usaient de déférence à l'égard du chevalier de Vimy, de ses cheveux roulés et poudrés. Ils témoignaient de la meilleure condescendance à l'égard du voltigeur-savetier Jérôme, à trogne bleuie, du cuirassier-charretier Théodore, géant gouailleur à tête de bouc, du canonnier-serrurier Delorme, boiteux depuis Ligny, du sapeur-épicier Bodinot, qui avait perdu deux doigts sous Dantzig, du carabinier-aubergiste Caldeneuf, obèse et poussif.

Ces mêmes personnages marquaient une affectueuse reconnaissance envers M. Corbehem, dont l'estomac semblait plein

de toute la bière que fabriquaient ses cinq brasseries, et envers M. Mercœur, ancien capitaine de dragons qui, par des butins habilement choisis et de nombreuses parts de prise, avait obtenu quelque richesse maintenant visible dans le lustre de ses bottes à glands, de son habit de cheval à boutonnières nombreuses, de son col en satin, et de ses moustaches lissées à la pommade hongroise.

Donc ces messieurs fréquentaient, tous les lundis, le long mais étroit jardin de Corinne. Ils s'installaient sous les tonnelles, par groupes de sympathies. La jeune Herminie préparait et versait les breuvages.

Le major Saturnin, l'adjudant Lepault et le carabinier Caldeneuf excellaient à dire les chansons. Puis le capitaine Lyrisse assemblait devers lui les buveurs et lisait tout haut les messages écrits de la main du bisaïeul, au château de Lorraine. Le lieutenant Boredain parlait ensuite. Clignant de l'œil, il commençait d'habitude son rapport par ces mots : « Je voyage depuis cinq jours, messieurs, pour le compte du Bazar Français. Il y a du bon. (*Fredonnant.*) La pratique mord... au drapeau tricolore. »

Relégué avec Corinne dans une chambre basse, Omer entendait mal. L'amie occupait trop copieusement les jeunes démences de ses instincts qui se faisaient, à ces heures-là, plus raffinées par l'obligation du silence, sous le mystère des stores et des jalousies closes. Aux haltes de l'amour, le bruit des voix, cependant assourdies à dessein, arrivait par bribes entre les bourdonnements des mouches et des guêpes agacées de ne pas découvrir les issues de la pièce.

Confusément, le collégien soupçonnait l'existence réelle à Paris d'un bazar qu'administraient deux colonels en demi-solde, employant pour commis d'anciens soldats bonapartistes ou jacobins. De plus, il reconnut le nom d'un vieux sous-officier de son père, Pied-de-Jacinthe. Possédant, rue Cadet, une boutique d'imprimeur, celui-ci fabriquait les prospectus, les affiches du bazar, et des brochures. Elles étaient colportées en Picardie et en Flandre par le lieutenant Boredain ; il les plaçait entre les pièces de drap, dans le tapecu à bidet blanc, les distribuait secrètement aux chasseurs à cheval d'Amiens, aux fantassins de Cambrai, prêts à

soutenir une insurrection, en faveur du drapeau tricolore, comme étaient prêts les vétérans de Vitry, les troupes de Belfort, Grenoble, Lyon, Nantes, l'artillerie de Rennes, trois légions de Paris, des étudiants armés, les gardes nationaux et le bataillon de la garde royale caserné au fort de Vincennes, où s'installerait le gouvernement de M. de Lafayette.

D'abord ces espoirs semblèrent chimériques au collégien. On les développait avec chaleur devant les verres remplis et les bouteilles vides. Puis les contradictions se croisaient, les voix luttaient pour vaincre le brouhaha, les questions n'attendaient pas les réponses. M. Publius-Scipion Deconinck déclamait entre ses oreilles de chien envolées par-dessus le haut collet de son habit, et il brandissait son chapeau à la Robinson; l'adjudant Lepault crachait sous sa moustache en brosse, en démenant ses os dans la polonaise à brandebourgs; il exigeait : « Des états de situation! Des chiffres!... Un peu d'ordre, s'il vous plaît! » Tandis que, sans lâcher son verre de rogomme, le grenadier-brasseur Saturnin souhaitait. « Des hommes? Avez-vous des hommes? Trouvez-moi des hommes! » et marchait à grands pas dans les plis de l'immense pantalon claquant autour de ses mollets colossaux.

Derrière les lames des jalousies, Corinne excitait Omer aux moqueries. Rien n'eût paru plus drôle que ces messieurs grisonnants, étiques ou ventrus, qui parlaient à la fois, assiégeaient un orateur dans sa tonnelle, mêlaient les fureurs de leurs gestes près du cadran solaire, horizontal sur son poteau qui servait de centre aux évolutions. Cependant le voltigeur-savetier ramonait sa trogne d'un index actif, le carabinier-charretier tiraillait sa barbiche, le canonnier-serrurier abritait sa claudication derrière un arbuste très fourni de groseilles blanches, dont il égrenait sournoisement les grappes.

— Mais le lendemain, messieurs, le lendemain? Il y a toujours la question du lendemain! — sifflait la voix aigrelette du chevalier de Vimy.

Elle imposait silence aux plus turbulents, qui se rapprochaient, les yeux ronds et le souffle court.

— Nous proclamerons le roi de Rome, Napoléon II... Ce nom ralliera tout le monde! — déclarait M. Mercœur avec autorité.

— Sauf M. de Lafayette et moi! ripostait vite M. Publius Deconinck, en posant la main contre son cœur et en s'inclinant.

— Et M. de Lafayette n'est pas de ceux qu'on néglige, que je sache! — appuyait le chevalier de Vimy, en portant à l'un, puis à l'autre œil, son monocle.

Après quoi, il glissait un pas de contredanse, la pointe en dehors, et dévisageait impertinemment chacun.

— Puisque vous demandez une aide à l'armée, n'est-il pas nécessaire d'adopter tout d'abord le nom qu'elle aime et qui lui rappelle sa gloire? — interrogeait gracieusement M. Boredain, comme s'il eût vanté devant une jolie marchande la souplesse d'une étoffe à deux fins.

— Ça!... — grommelait le gros Corbehem du fond de la tonnelle où il demeurait échoué, — je ne puis, comme président des Amis de la Presse, accepter, au nom des libéraux, le projet d'une tyrannie pareille à l'autre, ou bien à celle d'à présent... Ça, je le déclare...

Et ses lourdes mains gélatineuses tremblaient sur le guéridon de bois rustique.

— Ah! — soulignait narquoisement de la voix et du geste le chevalier de Vimy.

Il enfonçait d'une tape cavalière son chapeau plat à bords amples sur les rouleaux poudrés de sa noble chevelure.

— Autrement dit, — concluait le grand Saturnin, — pas d'argent pour le roi de Rome!

— Le mien, toutefois! — offrait M. Mercœur, en faisant sauter une bourse de soie rouge dans son gant de daim.

— Messieurs, — déclarait le capitaine Lyrisse, — le lendemain, nous réglerons cela. Pour l'instant, il n'est question que du drapeau tricolore..., et il n'est pas ici d'opposant au drapeau de la République?

— Il n'en est pas, monsieur! — accordait poliment le chevalier de Vimy, en une preste courbette.

Mais la discussion recommençait bientôt, sur d'autres points, bruyante, fertile en postures grotesques, pour la joie d'Omer et de sa compagne, heureux d'être, à l'insu d'une telle compagnie, des spectateurs et des moqueurs.

Debout, sur les pointes, M. de Vimy élevait la cou-

perose de sa figure radieuse, illuminée par les feux de ses regards. Il saluait le ciel avec son chapeau plat, en parlant de la Révolution, et ses jambes de danseur piétinaient le sol par mille petits bonds énergiques. Autour de lui, les anciens soldats écoutaient sa parole quand elle évoquait les travaux des Encyclopédistes et des Illuminés, des Jacobins et des Conventionnels. Les yeux béants, silencieux, ils demeuraient ahuris d'avoir été les bras qui avaient servi la grandeur d'une si puissante et séculaire idée.

Pendant qu'il le contemplait, Omer écoutait sa mémoire rapide lui redire la fraternité de Babel, la loi d'Égypte, les initiations de Moïse, la légende d'Hiram, la mission d'Israël de la Grèce et de Rome, les croyances romaines des légionnaires maçons, des druides écossais, les prédications esséniennes de saint Jean-Baptiste et de Jésus, le rôle universel de l'Église, l'union de l'Orient et de l'Occident consommée par la chevalerie du Temple, dont les disciples, revenus d'Écosse avec Jacques Stuart, avaient enseigné ces Jacobins, son bisaïeul le Grand Inquisiteur du château de Lorraine, ce Publius-Scipion Deconinck, frémissant, les poings serrés, au souvenir de ses forces, ce chevalier de Vimy qui cessait de paraître humain pour se transfigurer dans la soudaine magnificence de sa voix prophétique, comme si les siècles parlaient avec lui quand il révélait à ces vétérans de quels antiques rêves ils avaient été les hérauts victorieux.

Oh! tout un monde éblouissant jaillissait devant l'esprit d'Omer. Mille vies obscures, semées jadis et mal germées dans les profondeurs du cerveau, s'épanouissaient en une seule gerbe à la lumière d'un brusque été fécondateur.

Dans le jardin long, tout étroit, garni de groseilliers poudreux et de tonnelles en treillis vert mal dissimulées par le feuilles de la vigne vierge et du lierre, ce n'étaient plus de ridicules ganaches qui péroraient autour du cadran solaire et de son poteau, mais, sans doute, les vigueurs entières des races, telles qu'elles peinaient depuis l'Éden.

Qu'importaient les allures de leurs enthousiasmes, et que l'adjudant fût un échalas ébranlé dans une polonaise flétrie, que le visage rubicond, camard, du grenadier Saturnin enflât démesurément pour crier sa foi par-dessus les têtes en bon-

nets de coton, les têtes obéissantes du court savetier Jérôme, du serrurier boiteux Delorme, de l'épicier Bodinot, gesticulant avec sa main couturée, calleuse, avec les moignons des deux doigts emportés par la bombe sous Dantzig! Qu'importait le silence grave du lourd Corbehem, étayant sa masse par deux jambes écartées, en guêtres bleues? Qu'importait la casquette ridicule du carabinier Caldeneuf, et son sarrau de toile grise, à rangées de boutons blancs, puisqu'il entonnait, malgré son organe poussif, la chanson inédite des soldats impérialistes, maintenant que le chevalier de Vimy se taisait, et s'éventait les yeux à l'aide du chapeau plat, ample des ailes?...

— Bel Hippolyte!

Corinne, réveillée au bruit du chant, appelait de l'alcôve. Omer se retourna vers les délices de ses fougues amoureuses; mais il ne vit plus qu'un corps mou, une face bestiale et blême, la filasse de la chevelure collée par la sueur, une croupe animale dans l'organdi froissé de la robe, un genou râpeux par-dessus le bas rabattu sur la jarretière, une main poisseuse et pendante, la gorge trop mûre... Quelle magie avait tout à coup changé la reine de tragédie en cette maritorne pesante?

Il lui jeta les mots d'une excuse, ouvrit la porte, s'enfuit jusqu'à la route, par l'allée de tilleuls. Au bord d'un champ d'avoine, il se laissa tomber, s'étendit, les regards au ciel, solitaire. Assiégé de souvenirs et d'espoirs, Omer Héricourt admira l'homme qui s'accroissait en lui, l'homme qui joindrait son effort à ceux que son enfance avait appris. Il sentit avoir vécu, en ces quatorze années, toute l'histoire des nations acharnées à conquérir l'ère de bonheur. Allait-il, de lui-même et pour lui-même, se mettre à l'œuvre de l'avenir, reprendre la tâche de son père mort à la peine?

Il le pensa : une ivresse religieuse emplit son cœur palpitant. Le ciel pur lui semblait frère.

Une brise lente balançait les grains oblongs pendus en haut des tiges. De leurs vols brisés les hirondelles rayèrent l'azur en tous sens. Aux branches d'un arbre, deux oiseaux essayaient des trilles: et, de tous les sillons, dans la plaine, les cigales invisibles, aussi nombreuses que les peuples successifs des histoires, acclamaient l'heure éclatante.

Alors une voix de la Goguette lui parvint qui chantait :

Te souviens-tu de ces jours trop rapides,
Où le Français acquit tant de renom ?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde ;
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Et la mâle sincérité de l'hymne monta, dans l'air, comme la gloire d'une aube.

Ainsi toute la terre continua de chanter pour Omer. Chaque jour des couplets nouveaux sortaient du buisson, s'évadaient par les fenêtres des chaumières, signalaient de loin les lignes des moissonneurs. Dans les cœurs des vétérans, la patrie républicaine se réveillait à la splendeur du soleil estival. Partout l'appelait l'âme du père tué par la foudre des tyrans.

Au nom de ce souvenir, un matin, dans le salon des Moulins Héricourt, Omer fut complimenté par un monsieur large d'épaules, en habit brun que gonflait la courbe de l'estomac. Sa figure rasée, blême, entourée de mèches folles et rares sous le chapeau de castor gris, se crispait sévèrement vers les sourcils. L'oncle Edme présenta :

— Tu ne reconnais pas le major Gresloup, conscrit ! Tu ne te rappelles pas qu'il est venu te faire visite dans ta jésuitière, aux Cent Jours, avec moi, quand nous marchions sur Ligny?... Ils l'ont aussi, pour la peine, mis à la demi-solde. Mais on va leur tailler des croupières !

La bouche très charnue du voyageur promit pour le surlendemain, à la même heure qu'indiquait présentement sa lourde montre, le triomphe des braves. Il arrivait de Paris « au grand trot ». Tout y était prêt.

— Le capitaine Nantil s'introduira dans le fort de Vincennes et soulèvera la garnison. Le commandant Berard occupera la place de la Bastille et, avec les étudiants, il remuera la terre des jardins Beaumarchais pour y dresser vivement une redoute ; il commandera de son feu la ligne des boulevards ; il interdira aux troupes royales l'accès des

faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau pendant que le peuple s'y armera.

Il voulut qu'on se mît en selle de bonne heure, que l'on courût à la Goguette hâter les préparatifs : les émeutes de la province devaient coïncider avec l'insurrection de la capitale.

Edme Lyrisse assura que les vétérans de la campagne se rassembleraient, iraient à la rencontre des régiments d'Amiens et de Cambrai, en plantant le drapeau tricolore sur les mairies. Le chevalier de Vimy s'installerait à la préfecture d'Arras, conduit par une chevauchée de quatre-vingts officiers à demi-solde. Le capitaine indiqua par quels chemins et par quelles rues passerait la cohorte.

— Ce sera toujours moins difficile que d'entrer à Lübeck ! Tu te souviens !... Quelle fumée ! Et ce mort qui nous tomba sur le casque, du toit d'une maison ! Quel bœuf suédois ! Il pèse encore sur mes épaules... Ai-je saigné du nez ensuite ! Ah ! la la !... Et on n'y voyait goutte. Ce n'était pas faute de tisons. Il pleuvait des poutres en feu... Et les balles qui crevaient les chevaux !...

Devisant avec animation, ils pressaient la vitesse de leurs montures. Omer Héricourt tremblait tour à tour d'orgueil et de peur.

« Demain, demain, pensait-il, je serai parmi ceux qui sauveront la France, la Fraternité, l'Empereur ! Mais peut-être aussi les gendarmes me tueront-ils ?... Non. Personne ne résistera. Qui résisterait à de tels héros ?... Si le bisaïeul me savait avec eux, comme il me féliciterait ! Je saurai lui écrire tout... Mon père serait content... Sans doute me regarde-t-il du fond du tombeau... et son caractère revit en moi. Oh ! je promulguerai la Loi, plus tard, à tout un peuple avide de justice ! Quand j'entrerai dans Arras, demain, je crierai : « Vive la Charte !... Vive la Loi !... Vive l'Égalité !... » Les censitaires me nommeront député. Je ferai la Révolution, comme Mirabeau. Ensuite on m'offrira peut-être l'empire, si je restitue aux hommes la fraternité de Babel... Cela vaudra bien la mitre et la tiare ! »

Et il transposa dans la politique ses rêves de papauté, non moins ivre de triomphes futurs et d'acclamations prévues.

Pesant sur les étriers, il sautait en cadence avec le trot de

sa bête dont le poil exhala une odeur plus forte, car un orage allait poindre. Le ciel fut envahi de nuages violâtres, ourlés de soufre et d'or. Des ombres s'abaissèrent. Le pays devint brusquement pareil à ces gravures où l'on voit un pauvre moissonneur que ruinera la grêle destructrice des récoltes. Il met la main à ses yeux pour apercevoir jusqu'à l'horizon l'envergure du fléau; il ne se peut soutenir: ses genoux fléchissent; sa main oublie la faucille qui tout à l'heure coupait l'or du froment, au son d'un couplet joyeux: ses nobles traits s'altèrent; il s'est déjà laissé choir à demi contre la gerbe coupée, et le plus atroce désespoir se peint sur toute sa personne. Au fond du tableau, on reconnaît la chaumière qui va paraître blafarde comme un fantôme. Un pommier, à droite, est courbé par les autans furieux. Quelques épis éloignés brillent encore là-bas. Déjà la nuit funèbre a tout enveloppé de ses voiles. Le moissonneur s'essouffle; il élargit l'ouverture de sa large chemise fendue au col, relevée sur les bras musculeux comme ceux de l'athlète antique. Son visage, qu'abrite un vaste chapeau de paille, respire à la fois l'énergie et la douleur la plus vive. Toute l'image est noire et grise, sauf à la chemise blanche de l'homme, aux pupilles de ses yeux et à la façade de la chaumière. Au-dessous, ce titre, l'*Orage*, apparaît en beaux caractères pleins que de frêles hachures teintent obliquement.

Combien de fois Omer, ému par le chagrin de ce pauvre homme, s'était arrêté devant la boutique du libraire, sous les arcades de la Petite Place, aux piliers trapus! Et voilà que l'image se faisait réelle. Cela le surprit. Un décor digne d'être gravé pour l'admiration de l'avenir se formait à propos quand il embrassait de si grands desseins. Le paysage s'accordait avec les tempêtes de son âme, qu'il prévit forte en dépit des appréhensions.

La nature épousait, semblait-il, son courage. De ce hasard naquit une belle idée de lui-même et de ses destins. Il s'exalta pendant une demi-lieue. Après que les premières gouttes se furent figées dans la poussière, on s'arrêta pour déplier les pèlerines, au pied d'un calvaire. L'écume bordait les rênes des chevaux, et la mousse filait des mors. Ils piétinaient, impatients. Les mouches s'acharnèrent à leurs croupes.

Le major Gresloup arracha une poignée d'herbes et bouchonna son rouan, qui prêta les flancs à l'opération, satisfait. Omer imita le vaillant officier. Comme il se relevait en claquant l'encolure de sa jument, le tapecu jaune du lieutenant-drapier parut sur la route royale qu'ils venaient de laisser pour le chemin creux. Il le dit, notant que M. Boredain ne dirigeait pas lui-même le bidet blanc : c'était un inconnu en redingote brune, assis à droite. Un autre, en redingote olive, était assis à gauche. Aussitôt le collégien aperçut les bonnets à poil et les buffleteries jaunes des gendarmes, et leurs montures au pas. Ils étaient cinq derrière la voiture. La pluie s'épancha soudain en averse, écrasant le sable.

Deux jurons roulèrent dans les mâchoires du capitaine et du major : évidemment, les gendarmes et les mouchards sortaient de chez Corinne. La Goguette presque entière devait être arrêtée, le complot du Bazar découvert.

Et ils regardaient, furieux, le cortège pitoyable autour du tapecu cahotant sur les ornières, parmi les jets métalliques de l'averse ; les cinq silhouettes identiques des gendarmes inclinaient la tête sous les taloches de l'eau bruyante.

— Il ne s'agit pas de donner dans la souricière ! — conseilla le major. — J'ai des paperasses trop précieuses pour les offrir au procureur... Apparemment, tout est fichu. Les gendarmes iront aux moulins de Sainte-Catherine.

— Il n'y faut pas rentrer ! commanda l'oncle Edme. — Il faut même déguerpir : et au galop... Petit, retourne à la maison ; dis à la tante pourquoi nous partons en voyage... Au revoir !... Embrasse-moi, mon garçon... N'oublie pas ce que tu dois à la mémoire de ton père, hein?... Entendu ?...

Tous deux enfourchèrent leurs selles comme si le malheur n'étonnait pas surabondamment leurs vies accoutumées aux hasards de la guerre. Ils se murmuraient des choses brèves en rassemblant les rênes. Les deux chevaux dansaient, faisaient rejaillir la poussière et la boue. Entre les pèlerines ruisselantes et les chapeaux noircis, la face aquiline de l'oncle Edme se durcissait, serrait les dents ; celle du major, plus blême un peu, plus flasque, tombait autour de la grosse bouche pâlie, et ses yeux furibonds roulaient au fond de plis sévères.

— En route !... Au revoir !...

Ils piquèrent des deux. L'essor des bêtes les emporta par les éteules. Vite ils diminuèrent, s'éloignèrent, ombres impersonnelles dans le tissu tumultueux de l'averse, ombres qui s'effacèrent...

Seul, l'enfant eut peur. Que dirait-il aux gendarmes, s'il les rencontrait? L'échine svelte du lieutenant Boredain, l'échine menue, toute étroite dans la redingote à collet gris, sous la nuque aux cheveux légers, il l'imagina, très loin, flanquée des deux dos en redingotes olive et brune, deux dos robustes sous des chapeaux Morillo à bords courbes ; et le tapecu cahotant, derrière le bidet las ; et les cinq silhouettes identiques des gendarmes... Cette escorte emportait captif tout le destin apparu dans son rêve ; tout son destin chétif comme la svelte échine du lieutenant... Il se contempla en prison, sur la paille, à côté de Boredain, du chevalier de Vimy et de Publius-Scipion Deconinck. Il se contempla loyal et stoïque devant le juge : il ne dénoncerait rien, il attesterait la mémoire de son père mort pour la patrie et la Révolution.

Remonté à cheval, il dut insinuer les deux doigts de la main gauche entre l'arçon et le garrot pour s'affermir : prudemment il voulait, par le sentier détourné qui allonge le trajet, rentrer cependant de bonne heure aux Moulins Héricourt. Ce subterfuge ordinaire de piteux cavaliers lui était obligatoire, s'il prétendait à une vive allure. Cela le fit réfléchir, tandis qu'il filait entre les buissons vernis par l'eau du ciel. Donc, il n'était pas une force. Ses jambes ignoraient la puissance de l'étreinte qui vous maintient en selle. Il était un faible, un faible garçon, bousculé par sa jument, fustigé par l'orage, ébloui par les éclairs griffant la pluie, étourdi par le retentissement du tonnerre. Que pourrait-il contre l'omnipotence du tyran qui venait d'abolir tout un espoir magnifique au moyen de mouchards et de gendarmes?

« Mais je suis un roseau pensant! » se cria-t-il, au souvenir de Pascal. Et il se redressa, tout orgueilleux de lui.

« Un roseau pensant... Un roseau pensant! » La métaphore classique lui révélait sa grandeur. Il pensait la liberté, l'affranchissement de l'esprit républicain, la tâche du bisaïeul et du père. Et c'était sa magnificence inaccessible à la brutalité du Roi, de cet épais vieillard joufflu entre deux épaulettes

d'or, qu'il avait vu passer sous la porte Saint-Denis, aux acclamations du peuple saluant la garde impériale.

Aux Moulins Héricourt, quand Omer eut laissé le domestique prendre la bride et eut mis pied à terre, il se précipita dans le bureau de sa tante. Assise en une bergère de tapisserie à fleurs rapiécées, elle se frotta lentement les mains, flatta ses bagues d'or nu pendant qu'il avouait tout. Ses gros yeux ronds s'attristaient.

— Ils me feront mourir, tes conspirateurs!... Autrefois, c'était ton père qui conspirait avec Moreau contre Napoléon; aujourd'hui, c'est ton oncle Edme... et son ami Gresloup... Ah bien!... ah bien!... Sais-tu s'ils ont laissé des papiers ici?

— Non, les choses importantes sont là-bas en Lorraine; et mon oncle porte toujours sur lui les lettres qu'il reçoit...

— Il va falloir que je me débrouille avec le préfet, maintenant... Dieu me garde!... Ça va me coûter gros.

En effet, un personnage ne tarda point à descendre d'une berline parvenue jusqu'au perron. Il avait une mince épée à la hanche de son frac, un bicorne à cocarde blanche, et une vieille figure édentée à menton fort. La tante le reçut dans le salon. D'abord, il s'excusa beaucoup de sa visite inattendue, s'informa des santés, plus soucieux, semblait-il, de celles-ci que de sa mission. Omer, sur l'ordre de Caroline, ne la quittait pas. Elle disait que ses hôtes ne tarderaient plus, sans doute, que l'orage avait dû les retenir dans une auberge, qu'ils avaient renvoyé son neveu à mi-route, et qu'il arrivait à l'instant, tout trempé.

Le visiteur regarda le jeune garçon, malicieusement.

— A cet âge-là, — dit-il, — les enfants ne sont heureux qu'en pension. Ça ne vaut rien pour eux, les vacances. Ils se créent de mauvaises relations. Ah! les petites maisons à volets verts!... Allons, allons, ne rougissez pas, jeune homme... Je vous veux du bien... Là!.... Je n'entends mécontenter personne, ici.

Il s'assit dans un fauteuil, et croisa ses jambes maigres en bas de soie tendus.

— Eh bien, tu peux aller lire dans la salle basse, Omer! dit la tante.

Quand le collégien eut refermé la porte, il s'éloigna quelque peu, mais revint en étouffant son pas, et les écouta causer vivement.

— C'est cinquante électeurs que vous enlèveriez au parti du roi! — glapit soudain Caroline. — Tenez, voilà leurs traites, en liasses, avec les exploits des huissiers... Dépendent-ils assez de moi?... Et Sa Majesté n'aimera guère qu'un scandale éclate chez la belle-sœur d'un pair de France, la veuve d'un chef de division aux Relations extérieures, la sœur d'un colonel attaché au duc de Raguse... D'ailleurs, nous sommes les prêteurs de S. A. le comte d'Artois... Et puis, personne n'est responsable des complots organisés par les agents provocateurs de M. le chancelier Pasquier... Cinquante électeurs que vous perdriez, c'est-à-dire la majorité départementale passant aux libéraux, le chevalier de Vimy élu député, et votre destitution à la suite d'un pareil échec..., monsieur de Thauley!...

— A Dieu ne plaise, madame, que je veuille ennuyer les vôtres!... Je devais faire une perquisition; elle est faite... Je sais qu'un cheval à demi fourbu vient de rentrer à l'écurie, et que votre neveu suivait ces messieurs à la maison de la Goguette... Je coucherai cela sur mon rapport. Que le ministre du Roi y pêche ce qu'il veut! Je m'en lave les mains, et vous donne le bonsoir.

Omer s'esquiva dans le corridor, pour n'être pas vu du visiteur qui sortait en ébauchant un dernier salut quelque peu sec. Au contraire, la tante Caroline fit une belle révérence à la française.

— Mon Dieu! faut-il que je répare jusqu'à ma mort les bévues des autres?... Et toi, mauvais gredin, que je t'y reprenne à courir les routes en faisant le conspirateur!... Ça t'étonne que je t'aie tiré de là, hein?... Si on n'avait pas ses ruses... *Miserere mei, Domine!*

Elle avait donc vaincu l'autorité du tyran, la grosse tante qui fleurait le poivre, le pain d'épice et le tabac à priser répandu entre les plis du spencer, qui traînait des savates en drap mou, qui répétait des ordres grognons aux dix servantes, vieilles et jeunes, les unes fourbissant à genoux, les autres juchées aux échelles pour brosser les murs de la grande

maison toujours sale. Elle pouvait interdire son domicile au préfet du Roi!... Omer l'admira, mystérieuse et lourde, escortée de ses chiens nombreux, roquets, loulous, caniches, pour qui elle partageait du sucre préalablement rompu avec ses dents.

Elle détenait plus de puissance que les héros. Une aigre menace proférée par elle dans le salon plein de housses à fleurs mauves avait suffi pour que le fonctionnaire royal battît en retraite, hargneux et amer, docile néanmoins.

— Tu iras samedi matin à Saint-Vaast te confesser, gobe-mouches! Tu te feras donner l'absolution. Il est inutile que les Pères de Saint-Acheul apprennent tout cela. Tu comprends? Tu demanderas au bedeau l'abbé Simon. Je suis sûre de lui, car il aimait l'Empereur, et il ne bavardera point. Et toi, frise-poulet, tâche de tenir ta langue... Mauvaise graine, va!

Elle devinait tout. Elle pensait à tout. Quels ennuis il attendait du récit à faire au jésuite, fût-ce à l'imbécile Père Vadenat lui-même! Elle trouvait le moyen d'écarter le péril.

VIII

De retour au collège, Omer réfléchit durant le silence des études. Trop faible, il renonçait aux aventures glorieuses. Alors que préparer pour l'avenir? Il admit qu'il plaisait surtout aux femmes. Corinne, Herminie, les nymphes rustiques l'appréciaient. De l'amour, il espéra les plus véritables satisfactions, et résolut de s'appliquer à les conquérir.

Certains poèmes de Lamartine, copiés par Édouard de Praxi-Blassans dans le livre des *Méditations*, sur lequel pleurait sa mère, dit-il, avivèrent singulièrement la sensibilité des deux garçons. Omer lut en ce quatrain toute son âme:

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'épanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Naguère officier aux gardes, maintenant diplomate âgé de trente ans, à qui le roi venait de faire envoyer, comme présent d'honneur, les classiques de l'édition Didot, le poète était pour les collégiens l'homme ayant expérimenté l'existence totale, et dans les plus belles conditions d'âme, de talent, d'aventures mondaines ou militaires. Qu'il pensât la même chose qu'Omer, et qu'il estimât cette pensée digne d'être traduite en style divin, cela rendit l'adolescent fier de soi Dès quatorze ans, il possédait la conception véritable du monde! L'amour seul console de tous les déboires mérités par les vaines ambitions, ecclésiastiques ou politiques.

Méditant au cours de longues heures, en étude, et en classe, il se voulut philosophe et poète. Le rêve latin de la médiocrité dorée lui parut facile à réaliser dans le château de Lorraine, même si la fortune des Moulins et de la Banque périclitait: c'était la crainte du général Lyrisse, qu'avaient aigri d'ailleurs maints déplacements coûteux de garnison en garnison; les bureaux tracassaient de cette manière les officiers bonapartistes.

Sous l'autorité royale, la faiblesse du petit-fils, comme celle du bisaïeul, du grand-père et de l'oncle Edme semblait certaine à jamais. Il restait à Omer de jouir en épicurien et de triompher en amant.

L'attitude affectée par le Père Anselme le confirma dans la sagesse de cette abdication. Le jésuite lui parlait le moins possible, ainsi qu'aux élèves indifférents. Quand il développait ses vastes hypothèses touchant le rôle de la Providence dans l'histoire, il s'adressait à la fenêtre et non plus au premier de la classe, Omer ayant tout de suite repris cette place. Pendant les récréations, le Père Anselme participait aux jeux des élèves : la fierté d'Omer se détourna poliment dès que le hasard les rapprochait. Or, comme on devait autant que possible parler latin, dans les classes d'humanités, entre disciples et maîtres, il arrivait rarement que l'on échangeât des propos inutiles au jeu. Afin de garder une courtoisie respectueuse mais froide, dans ces rapports neutres, le jeune garçon s'observa méticuleusement.

Il choisit pour confesseur le Père Corbinon, et s'étonna de le découvrir amical, railleur, voire plaisant au tribunal de la

pénitence. Le Père traitait en peccadilles les fautes de luxure, ne montrait de fureur qu'aux minutes où l'on avouait soit un mensonge, soit de la paresse. Il donnait des conseils de soldat et de logicien. « Je ne me charge pas de vous fabriquer une âme d'ange, répétait-il, mais un cœur d'homme loyal, ferme et chrétien par la charité. Je ne vous impose pas de pénitence, mais des aumônes. Nous irons ensemble dimanche, après la messe, visiter les pauvres, et vous leur remettrez le quart de la somme qui vous reste aujourd'hui. Réservez ce quart, n'est-ce pas? J'y compte... »

Omer apprit de la sorte la misère des campagnes. Entre toutes, une chaumière renfermait plus de détresse, celle d'une famille ignoble. Le toit fendu abritait aussi quatre poules étiques et un âne boiteux, présent de l'équarrisseur. Amputé des deux jambes, le père se traînait à la manière des crapauds, sautelait de place en place. Il se nommait Périn. Dans une vieille barque pourrie, tirée là, remplie de foin, de loques et de puanteurs, cinq enfants grouillaient. Nus ou presque, coiffés de dartres, ils jouaient avec des os de mouton. La mère était assise sur une hotte, pour coudre de la toile : ce travail lui valait douze sous par jour, à condition qu'elle ne le quittât point de l'aube au crépuscule d'été. L'hiver, faute de chandelle, cela ne rapportait que de cinq à sept sous. La pauvresse ressemblait exactement à un squelette fourré dans une gaine de cire verdâtre. Sa bouche livide saignait, ses paupières suppuraient. Quelques cheveux bruns dépassaient encore le lambeau entortillant sa tête ; son jupon était fait d'un sac, et son caraco de cent morceaux disparates, soie, laine, drap, percale, assemblés. Dès le matin l'homme se hissait sur l'échine de l'âne boiteux et s'en allait tendre la main devant la porte des fermes. Le soir, il distribuait aux siens quelques croûtes. Le salaire de la malheureuse payait la location du taudis. Les aînés, deux garçons de huit et neuf ans, ramassaient le bois mort pour l'âtre et les chiffons du ruisseau pour les habits. Quant au père, l'épouvante de la bataille où il avait perdu ses jambes l'avait rendu presque idiot. Il répétait : « Voilà ce qu'a fait de moi vot'Napoléon !... » et puis il ricanait en laissant filer la salive le long de sa blouse. Ces gens inspirèrent au jeune homme plus de dégoût que de pitié. Le Père

Corbinon se retroussait la soutane et balayait la bauge Omer, la première fois, dut sortir pour obéir à ses nausées. Il pensa changer de confesseur, mais n'osa, et devint, malgré lui, le protecteur de la famille Périn.

Il voulut surtout éviter que le collège adressât à maman Virginie de mauvaises notes qui l'eussent fait souffrir. Elle lui expédiait des lettres désolantes :

« Je ne sais trop quand je te reverrai, mon fils ; les médecins me défendent toujours de me risquer en diligence ou même en poste. Les cahots et les secousses, à ce qu'ils assurent, pourraient mettre à mal mes organes ; la saignée m'affaiblit beaucoup, ainsi que toutes leurs purges qui m'ôtent l'appétit. Heureusement je puis me promener au bras de notre bonne Céline qui t'envoie ses gros baisers. Je visite nos champs, dès qu'il fait soleil, et je vais régulièrement à l'église pour les offices. Mais si tu savais comme je suis fatiguée ensuite ! J'ai des jambes de plomb et quasi des boulets dans le ventre. J'emploie deux ou trois mouchoirs pour éponger ma transpiration. Tout cela ne présage point la possibilité d'un long voyage. Il faut donc absolument que tu viennes me faire visite aux prochaines vacances, si je suis encore de ce monde. Hélas ! les dissipations où t'entraîne mon frère te retiendront loin de moi puisqu'il a juré de te perdre, et puisque tu l'écoutes... Pourvu qu'il ne revienne pas de si tôt, pourvu qu'il reste à Londres ! Tu échapperais à la corruption. Autrement que dirai-je à Dieu, s'il m'appelle bientôt devant lui, et s'il me demande quel chrétien j'ai fait du fils qu'il m'a donné ? Comment répondre que tu n'es pas un impie qui se damne ? Je t'en supplie, Omer, songe à moi. Je suis très malade, je peux d'un jour à l'autre avoir à rendre compte de ton âme au Créateur qui nous juge tous. Quelle responsabilité écrasante tu me laisses ! Voudras-tu livrer ta mère aux flammes éternelles, ou du moins prolonger les angoisses du Purgatoire qui m'attendent ?... Je t'en supplie à genoux, pense à ton salut et au mien ! Si tu savais lire dans mon cœur, si tu pouvais connaître mes tortures, certainement, tu m'écouterais, tu t'attendrirais. Caroline me mande que tu renonceras, peut-être, à la prêtrise. Pourquoi ?... Pourquoi ?... Te

sens-tu déjà corrompu à ce point, que tu n'espéres plus vaincre les passions qui t'éloignent du saint ministère? Réponds-moi longuement là-dessus. Tous les samedis, quand je prépare mon examen de conscience, mon plus gros péché, Omer, c'est toi, c'est le doute satanique que je sens dans ta pauvre petite âme chrétienne. Rassure-moi! Rassure-moi!

» Mon père est ici, en semestre ; il s'occupe beaucoup des fermiers et de la culture. Il me supplée presque partout, malgré son âge. A cheval, il court les routes. Lui aussi endoctrine les électeurs du cens et les entraîne dans les mauvais chemins. Dieu me pardonnera-t-il de ne rien pouvoir contre tout, et contre tous? Ton parrain continue de recevoir des voyageurs étrangers, et d'écrire des lettres, du matin au soir. Je me demande comment il résiste à un pareil travail. Il ne vieillit plus. Il sera centenaire. J'ai de bonnes nouvelles de Denise et de Delphine.

» Porte-toi bien, mon cher fils. La santé physique donne parfois la santé morale. Tu recevras un paquet par la malle-poste. C'est une écharpe cache-nez, et des chaussons. Promets-moi de ne pas les quitter de l'hiver. Place dans ton paroissien cette image de saint Louis de Gonzague. En récitant chaque matin et chaque soir la courte prière imprimée au dos, tu seras peut-être sauvé par son intercession. C'est la grâce que je te souhaite, en t'embrassant de tout mon cœur.

» VIRGINIE HÉRICOURT.

» Médor, couché à mes pieds, remue la queue : j'ai prononcé ton nom. »

Navré d'inquiétude, Omer communiqua cette lettre à ses cousins. Dieudonné Cavrois épilogua sur la nature de la maladie : elle affectait le foie, selon ce qu'il retenait de ses lectures assidues dans les ouvrages de médecine que renfermait une armoire des Moulins. Madame Héricourt était hypocondriaque. Cela se traitait communément. Elle aurait dû se rendre à Paris, consulter des docteurs notables, tels que Broussais, suivre une médication antiphlogistique. Et il expliqua sans fin.

Edouard présenta d'autres conseils.

— Maman me le dit sans cesse : ni elle ni ma tante Virginie ne se sont consolées de la mort de mon oncle Bernard, et leur douleur n'a trouvé de recours que dans la dévotion : ta mère aime le mort en croyant aimer Dieu. Cela ne saurait surprendre. Combien de fois ai-je vu ma mère elle-même demeurer triste toute une journée en regardant la miniature qu'elle a du colonel! C'eût été un grand homme s'il eût vécu, il a laissé des souvenirs inoubliables dans le cœur des femmes. Sa sœur le chérissait, et son épouse l'adora. Il faut leur donner l'affection qu'elles attendaient de lui. Si tu veux, je t'aiderai à composer des lettres très affectueuses. Je vais apprendre à maman que ma tante souffre davantage : elle la réconfortera de son côté. Nous sommes assez intelligents aujourd'hui pour remplir nos devoirs. Il faut, comme l'ordonne mon père, nous habituer à vivre noblement. Ta mère souffre par l'amour, et il n'y a pas de beauté plus haute que celle d'aimer. Nous la consolerons, va... Ne deviendrai-je pas son fils, comme ton père le désira, si Denise y consent?

C'était un Édouard tout autre que celui de l'année précédente : des mèches plates et noires encadraient son front pâle, sous lequel s'agitaient les saines lumières de regards presque virils. Il parla de sa petite fiancée chaleureusement.

Omer nota que Denise avait plu durant un bref séjour à Paris : la tante Aurélie, vers la fin des vacances, l'y avait appelée avec Delphine. Lui ne savait rien des heureuses transformations que son cousin décrivait. Une fois l'an, pour les étrennes, sa sœur passait quarante-huit heures aux Moulins Héricourt et s'y montrait peu charmante. Il ne l'aimait pas. Au reste, dédaigneuse pour Omer, elle vantait sans mesure le luxe des Praxi-Blassans. Elle se moquait trop des meubles usés, de la vaisselle ébréchée, des tapis souillés par l'incontinence des roquets. Aux Moulins, ses conversations rapportaient le plus souvent celles de la duchesse de Maufrigneuse, de la marquise d'Espard ou de la duchesse de Grandlieu. Elle gardait une affreuse petite bague de cornaline parce que la marquise de Listomère la lui avait offerte, dans un bal d'enfants. Sa religion semblait de même une affectation d'aristocratie, qui l'égalerait à Delphine de Praxi-Blassans. Neuvaines, missions, sacrements étaient les motifs de magni-

ficences et de vanités. Quant à son frère, elle l'écartait sous prétexte que les garçons ne devaient pas fréquenter les jeunes filles, et qu'elle détestait les garnements dépourvus de piété. Elle et Delphine lui faisaient honte de ses pantalons boueux, de ses vestes décousues, de son visage en sueur. Il leur tirait les boucles. Et leurs visages alors se convulsaient, ruisselants de pleurs. Elles allaient se plaindre à la tante Caroline, exagéraient les torts, sournoises et calomniatrices.

Aussi la louange nouvelle que décernait son cousin étonna beaucoup Omer.

— Elle danse comme une reine... Elle dit à chacun son fait en deux mots piquants... Le plus bel esprit du monde! Elle a de la religion... Oh! tu la vois toujours mangeant sa panade, toi! Sais-tu que nous allons avoir seize ans, elle et moi, l'automne prochain?... Une voix d'ange! Les dominicaines la font chanter au chœur. Et l'archevêque de Cambrai l'a fait venir pour un solo, à sa cathédrale, pendant le mois de Marie. Faubourg Saint-Honoré, et puis dans notre maison d'été à Romainville, elle tournait la tête à tous les vieux chevaliers de Saint-Louis. Le jour qu'elle assistait à la séance de la Chambre des pairs, avec maman, dans la tribune, elle donna des distractions au bureau...

— Allons, je vois que tu commences à moins envier ma tiare! dit Omer.

Le cousin protesta confusément. Il était amoureux de Denise, bien qu'il récitât, pour commentaire de sa passion :

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Pour lui, d'ailleurs, le véritable avenir, c'était le service de l'Église. Son mariage ne l'en détournerait pas. A voix basse, il révéla que le comte de Praxi-Blassans l'avait fait admettre, par faveur spéciale, à titre de probationnaire, dans la Congrégation. Il montra les dix grains enflant le cercle extérieur de sa petite bague d'argent, qui formait ainsi chapelet. Le Père Ronsin lui-même l'avait reçu dans la chapelle des Missions Étrangères, rue du Bac. On pouvait ainsi devenir « jésuite de robe courte » et participer à l'œuvre immense de saint Ignace, pour le relè-

vement de la catholicité qui devait confondre en un seul tous les peuples chrétiens. Un seul cœur, une seule âme. *Cor unus, anima una*.

C'était le rêve même qu'ils avaient ensemble vénéré aux leçons du Père Anselme, et qu'ils n'abandonnaient point. Édouard ne croyait pas l'amour des créatures contradictoire avec l'amour du Créateur. Tenté par une grisette parisienne, aux Galeries de bois, il avait connu le plaisir. Un confesseur jésuite l'avait absous, ensuite, comme d'une faute vénielle.

Là-dessus, les confidences des jeunes gens ne tarirent guère. Harcelant Dieudonné, puisque la règle les obligeait à se réunir trois pour causer dans les cours du collège, ils parlèrent de l'amour sans trêve. Le gros Cavrois plaisantait salement, encore qu'il demeurât vierge, car il savait les phases des maladies honteuses, les saletés de l'obstétrique, et le mécanisme de la génération. Quand Édouard discourait sur la passion, Omer sur le sentiment, Dieudonné déclarait que c'étaient là des sauces qui cachaient le poisson, et un vilain poisson !

Auprès du poêle, l'hiver, et même en s'exerçant à patiner sur la mare de la prairie, ils continuèrent cette dissertation. A peine se détournaient-ils pour voir le Père Vadenat tomber, à la joie générale, ou les superbes exercices du Père Corbinon, qui réussissait presque à tracer, avec la pointe du patin, des noms sur la glace. Les trois cousins se firent plus amis, à répéter ces propos. Dans leur conception de l'amour, ils s'apprécièrent, différents. Édouard souhaitait de saisir une belle jeune fille spirituelle, malicieuse, fière, et de lui saccager l'âme et les atours afin de s'en rendre le maître incontesté par la force irrésistible de son ardeur. Dieudonné convoita des courtisanes expertes et saines, capables de multiplier les sensations voluptueuses, d'émouvoir les épidermes. Omer eût voulu, pour lui, une sorte de sœur admirante qui l'eût caressé comme à leur insu. L'emphase de Corinne, la passivité des nymphes rustiques, il ne les regrettait pas. Incertain devant l'avenir, il cherchait l'appui d'une amitié constante qui répondît à ses objections et réconfortât ses espoirs débiles, en y ajoutant cette douceur de frémir à l'unisson.

Lorsque le printemps chargea de blancheurs légères les ra-

meaux des pommiers, lorsque les lilas débordèrent le mur du jardin réservé au recteur, Omer Héricourt sentit, avec plus de chagrin, le manque d'une telle affection. La nature se renouvelait, jeune et pimpante. Les gazouillis des oiseaux enguirlandaient toutes les branches. Puis les fleurs des marronniers neigèrent dans les quinconces. Les boutons d'or éclatèrent sur les pelouses neuves. L'éternité du monde se rajeunit tout entière.

Lui se voyait dans un sépulcre blanchi de chaux à toutes les murailles. La vierge du corridor n'avait plus l'attrait du mystère. Briser la vitre, secouer les feuilles d'or, toucher la statue pour découvrir ce que c'était la face de Marie, il ne le désirait plus. L'effigie renouvelait seulement une peine, celle de se rappeler sa mère malade et douloureuse en Lorraine, avec la peur de l'enfer toujours plus obsédante de lettre en lettre. La mort et les sanctions religieuses épouvantaient la veuve, sans répit.

La Fin le hanta lui-même. Il imagina son père sanglant au milieu d'une plaine barbouillée par les fumées des canons et des fusils ; peut-être le colonel avait-il alors songé à son fils : faudrait-il mourir sans avoir rien accompli?

Il ne savait pas, comme son cousin Édouard, désirer âprement la domination, ni, comme Dieudonné, assouvir, par de l'assiduité aux sciences, sa curiosité de la nature. La certitude de sa faiblesse l'accablait. Il désespéra d'être jamais mieux qu'un enfant plaintif et méconnu, un enfant pareil d'âme à quelque fillette rougissante, écervelée, espiègle et jalouse.

La maternelle camaraderie de la tante Caroline lui plut alors mieux que tout. Vingt napoléons successivement envoyés, avec des messages affectueux et brefs, n'étaient pas sans témoigner la sincérité de cette affection. Étonner la naïve admiration d'une fille amoureuse, écouter les avis de la sage Caroline, n'était-ce point la meilleure règle de vie pour son caractère de vaincu?

Car il ne doutait pas de porter en soi tout le deuil de la défaite commencée, pour sa famille, aux champs de Presbourg, récemment confirmée par l'arrestation du lieutenant Boredain, l'exil de l'oncle Edme et les pieuses angoisses de sa mère.

La crasse du collège parut, en outre, plus épaisse au soleil

printanier, sur les manches des vestes et les encolures des soutanes. Les butors de la campagne empuantirent les classes, de leur linge peu renouvelé. Des pustules et des rougeurs ponctuèrent le coin des lèvres, le front et les joues adolescentes. Le graillon des cuisines fumait à travers les soupiraux. Entre le triomphe de la nature et la hideur des humains, le contraste aviva. Ceux-ci étaient malingres et passagers, celle-là sublime de splendeur et d'immortalité. Ce que l'oncle Edme avait enseigné de Jean-Jacques, ce qu'avait chanté Herminie et déclamé Corinne obséda quotidiennement la mémoire d'Omer. On ne vivait libre qu'au milieu de la nature épanouie. C'est le désir de perpétuité, que signifie le goût réciproque des sexes. Ainsi, propageant l'existence des races, l'homme restreint les vigueurs fatales de la destruction. Et voilà les raisons divines des joies que procure la volupté.

La résistance à la mort fut le vœu des philosophies échangées entre les cousins. Édouard en appelait à ses souvenirs de Lamartine :

La terre ne sait pas la loi qui la féconde;
L'océan refoulé sous mon bras tout-puissant
Sait-il comment au gré du nocturne croissant,
De sa prison profonde
La mer vomit son onde
Et des bords qu'elle inonde
Recule en mugissant ?

Et ils confièrent à l'amour le soin de leur faire vaguement comprendre la beauté des harmonies naturelles. Écoutant Édouard louer poétiquement Denise, Omer espéra qu'un jour il serait aimé d'une jeune fille désirable. A deux ils créeraient la chair d'une humanité qui éterniserait sa vie.

Édouard récitait encore :

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille;

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

1. Méditations.

Il souriait au ciel et scandait les hémistiches en faisant tinter sa voix comme tinte une corde pincée sur la harpe. Il était agréable de savourer l'émotion que provoquait son éloquence.

Au commencement de l'été, on annonça la mort de Buonaparte. Omer jugea que toute une époque généreuse s'abîmait avec l'homme. Il plaignit son oncle Edme. Pour mourir isolé dans une petite île des océans africains, était-il nécessaire de tant avoir remué le monde? Au collège, on abattait l'idole. Le Père Anselme l'assurait en classe : Buonaparte et son frère Lucien n'avaient pu réussir au 18 Brumaire qu'en vertu d'un pacte secret conclu avec les thermidoriens et les royalistes. Ceux-ci, après l'insurrection de vendémiaire, s'étaient relevés plus forts; ils avaient agi dans la société de Joséphine, pendant l'expédition d'Égypte, et fait au loin convaincre le vaincu de Saint-Jean-d'Acre par les messages de l'amiral anglais Sidney Smith; l'amiral, une fois l'affaire conclue, laissa forcer par le navire qui ramenait Buonaparte un blocus étroit, dont aucun bâtiment depuis quinze jours n'avait pu tromper la vigilance. Le pacte étant approuvé par les principaux des Anciens, cette assemblée ratifia l'événement de Saint-Cloud. Elle prétendait que le vainqueur des Pyramides, après un intérim nécessaire pour l'apaisement des sectes, remît, selon ses promesses, le pouvoir au Roi; Sa Majesté le nommerait lieutenant général des armées françaises et, rétablissant la monarchie, gouvernerait avec une Assemblée nationale. Mais le condottiere refusa de tenir sa parole. Le duc d'Enghien, puis Cadoudal et Pichegru la lui rappelèrent en vain. Alors ils dénoncèrent à l'état-major jacobin du général Moreau la convention secrète, et l'engagèrent à déchaîner contre les parjures toute l'armée républicaine de Hohenlinden. Mais le duc d'Enghien, qui conservait le texte du pacte pour le publier à l'heure voulue, fut enlevé sur le territoire de Bade, dépouillé de son portefeuille, conduit à Vincennes et fusillé. Pichegru fut étranglé par les mameluks dans sa prison. Des juges que terrorisaient, au tribunal même, les gendarmes de Savary, condamnèrent à mort Cadoudal, et à la réclusion le général Moreau. L'armée du Rhin fut aus-

sitôt déportée dans les Antilles, où l'anéantirent les fièvres tropicales, et une guerre soigneusement ignorée par une presse esclave. En droit, Buonaparte n'était donc qu'un lieutenant déloyal et rebelle, un usurpateur qui avait trahi les Jacobins en acceptant l'aide des Bourbons, puis les Bourbons en gardant le pouvoir indu au moyen d'assassinats. Telle apparaissait la valeur morale de Napoléon, de qui tant de rhéteurs exaltaient la grandeur d'âme.

Écarlate entre ses boucles blondes, le Père Anselme tapait du poing la tablette de sa chaire poudreuse : et il dévisagea sévèrement Omer, comme si le discours véhément s'adressait au neveu du capitaine Lyrisse. L'enfant détourna les yeux, tandis que la bande obséquieuse des petits rustres ricanait, approuvait au long des pupitres, trépignait sous les bancs de bois cru, et regardait sournoisement le fils du colonel Héricourt. Il se souvenait. Maintes fois on avait, devant lui, cité l'admiration qui liait son père à Moreau. Le chef des philadelphes avait marié son ami à mademoiselle Virginie Lyrisse, puis l'avait entraîné dans sa chute. Rayé des cadres, l'officier avait seulement été réinscrit au camp de Boulogne, parmi ceux rappelés en foule avant la campagne d'Austerlitz. La vie du héros prouvait donc l'assertion du jésuite : Napoléon n'était rien qu'un aventurier de génie, un coquin miraculeux. En celui-ci l'imagination publique incarnait à tort la gloire du peuple jacobin qui vainquit les monarques au nom de la Liberté. Les enseignements du bisaïeul s'accordaient avec ceux du prêtre. Et tout le rêve de l'oncle Edme, du major Gresloup, et de la Goguette bonapartiste était une erreur. La légende impériale s'écroulait avec son colosse à la tête d'or, aux pieds d'argile.

PAUL ADAM

(A suivre.)

COMMENT GOUVERNERA LE ROI ÉDOUARD VII?

Les institutions dépendent des hommes qui les font jouer. Cela est vrai, même quand elles reposent sur une charte ; à plus forte raison, quand il n'y a pas de constitution écrite. En Angleterre, le caractère de la monarchie dépend beaucoup plus du caractère du monarque qu'on ne le suppose généralement. La théorie est une chose, et la pratique en est une autre : rien ne le montre mieux que la mesure dans laquelle la reine Victoria a modifié et développé la monarchie en Grande-Bretagne. Ce n'est pas exagérer que de dire que la défunte Reine a produit dans la conception de la monarchie une révolution radicale, qui, pour avoir été silencieuse et pour n'avoir pas éveillé l'attention durant la plus grande partie de son règne, n'en a pas été moins sérieuse. Nous n'avons qu'à comparer ce qu'était la monarchie anglaise, lorsqu'elle monta sur le trône, et ce qu'elle est aujourd'hui, à l'avènement d'Édouard VII, pour saisir la grandeur du changement.

La question du jour en Angleterre est de savoir jusqu'à quel point le nouveau monarque maintiendra la tradition victoriane. Le pouvoir de la couronne y est, nominalement, aussi grand que dans les pays où la prérogative royale domine tout : en pratique, il est regardé comme purement nominal.

Nulle loi, eût-elle été votée à l'unanimité par les deux Chambres du Parlement, ne peut devenir exécutive jusqu'à ce que le souverain l'ait approuvée, mais, depuis des générations, cette approbation n'a jamais été refusée. Le droit de la refuser, néanmoins, est incontesté. Le Roi est le chef incontesté de l'Armée; il est aussi le chef de la Marine et de toutes les branches du service public. Comme tel, il ne peut commettre de fautes, mais c'est pour l'excellente raison que tous ses actes sont les actes de ses ministres responsables. On prend pour accordé, on considère comme allant de soi — et on y est autorisé par une tradition ininterrompue et séculaire — que le roi ne fera jamais rien que sur l'avis de ses ministres. Mais tout se fait en son nom : l'Armée est l'Armée du Roi, la Marine est la Marine du Roi, toute décision légale est prise en son nom.

Dans un régime où le souverain exerce nominalement tous les pouvoirs et, en fait, est jalousement tenu dans un rôle absolument subordonné et ne peut exercer aucune prérogative personnelle excepté sur l'avis de ministres, dont le maintien au pouvoir dépend de la majorité de la Chambre des communes, — dans un tel régime, il saute aux yeux qu'un large domaine s'ouvre à l'influence personnelle du monarque. S'il est diligent et ambitieux, s'il est homme de volonté forte et d'idées claires, il peut, sous une pareille constitution, se conférer virtuellement le pouvoir suprême dans l'État. Si au contraire il est irrésolu, ami des plaisirs et indifférent au pouvoir, il peut faire du rôle du monarque une quantité négligeable. Et c'est pourquoi le caractère de la monarchie constitutionnelle en Angleterre dépend moins de la constitution que de la personne même du monarque.

La défunte Reine, qu'on loue unanimement et à juste titre d'avoir été une souveraine strictement constitutionnelle, a su trouver le moyen d'exercer sur ses Conseils de ministres, dans les limites fixées à son initiative par la tradition, une influence constante et croissante, et ni l'étendue de cette influence, ni la minutie des détails sur lesquels elle s'est exercée n'ont été jusqu'ici appréciées à leur juste valeur, pas plus en Angleterre qu'à l'étranger. Ceux qui la servaient en ministres voyaient bien dans quelle mesure elle avait réussi à

donner à la monarchie une vie nouvelle ; mais les personnes placées en dehors du cercle enchanté sont restées jusqu'ici dans une grande ignorance du degré auquel la Reine a non seulement régné, mais gouverné. La formule de la monarchie constitutionnelle : « Le souverain règne, mais ne gouverne pas » ne doit donc être appliquée à l'Angleterre qu'avec de considérables réserves. Tout en ne transgressant ni en parole ni en acte la théorie constitutionnelle, la Reine a tout ensemble régné et gouverné. M. Chamberlain, dans un récent discours en faveur du *Mémorial* qu'on proposait d'élever à la Reine, a déclaré que, « tout en se renfermant toujours dans les plus strictes limites de la constitution, elle avait néanmoins atteint un degré de pouvoir et d'autorité personnelle que le monarque le plus despotique aurait pu lui envier ». Des orateurs, plus réservés dans leur langage, ont témoigné en termes semblables du changement que son règne a produit dans la situation du monarque en Angleterre. M. Balfour a déclaré à la Chambre des communes qu'à son avis, l'importance de la couronne dans la constitution anglaise, loin de diminuer, était certainement un facteur grandissant, et lord Roseberry a dit que, si le rôle de monarque en Grande-Bretagne est entouré de toute sorte de limitations, ce serait une grave erreur de croire qu'il tient pour cela une place mesquine, décorative et sans importance. Il suffisait de considérer le règne de la défunte souveraine, pour voir quel énorme pouvoir personnel peut être exercé par le monarque.



Nous avons ainsi établi que, sans transgresser les limites constitutionnelles, il y a eu au moins un monarque anglais qui a exercé un énorme pouvoir personnel, digne, suivant l'expression d'un de ses ministres, d'être envié par le monarque le plus despotique.

Que cette autorité personnelle, que ce pouvoir royal se soit établi au XIXe siècle, dans un pays qui a coupé la tête d'un de ses souverains coupable d'avoir tenté d'étendre ses prérogatives et en a exilé un autre pour des torts du même genre, c'est là un fait significatif, et qui mérite l'attention de l'histo-

rien politique aussi bien que de l'homme d'État. Comment cela a-t-il été possible? Voilà la première question. Voici la seconde : comment une nation si jalouse de ses libertés et si hostile aux principes du pouvoir monarchique a-t-elle pu tolérer cette transformation de la monarchie constitutionnelle?

La réponse à ces deux questions n'est pas difficile, car on peut la trouver dans l' « équation personnelle » de la reine Victoria. La révolution a été accomplie parce que la Reine l'a voulu, et elle s'est faite sans soulever de protestations, parce que pour la plus grande partie elle s'est effectuée en secret et toujours dans les limites de la constitution. Le changement produit a eu le caractère d'une évolution plutôt que d'une révolution. Il eut pour cause la substitution de l'influence à l'autorité. Jamais la Reine ne passa outre aux décisions de ses ministres une fois prises, mais elle contribuait à leur préparation même, et y fournissait un élément constant qui était souvent plus efficace que la volonté des ministres eux-mêmes. Elle représentait la continuité, l'expérience et la tradition. Elle n'avait rien ni d'un démagogue ni d'un despote. Elle ne tenta jamais et elle désavoua systématiquement toute tentative pour saisir le sceptre du pouvoir démocratique. Mais elle eut la pleine notion de l'immense pouvoir attaché à sa position de *chef* en titre de l'État, sans le consentement de qui rien ne peut se faire, et, autant en faisant sans cesse usage qu'en évitant avec soin de ne jamais abuser des occasions que lui offrait sa position au centre même de la constitution, elle fut à même d'arriver au résultat constaté par le témoignage de tous ses ministres. Le duc de Devonshire a récemment déclaré que la Reine avait exercé sur la direction des affaires politiques une influence plus grande qu'on ne l'a dit et su, mais que cette influence n'avait jamais eu pour cause un acte inconstitutionnel de sa part, et avait toujours été due à sa vaste expérience jointe à la solidité de son jugement. C'était une femme, dit-il, douée d'une force de caractère remarquable, et profondément pénétrée de sa responsabilité vis à vis de la nation. Elle avait des opinions arrêtées sur les questions du jour, d'ordre intérieur ou d'ordre extérieur.

Dans ces conditions, il était impossible qu'elle n'employât

pas de son mieux les avantages de sa position à plier les ministres à sa volonté. On peut le dire sans exagération, si dans les grandes questions politiques on pouvait toujours passer outre à l'avis de la Reine, quand elle était en présence d'un ministère unanime soutenu par une forte majorité à la Chambre des communes, en revanche elle pouvait toujours faire triompher ses vues, quand le cabinet n'était pas unanime ou n'avait aux Communes qu'une faible majorité. Mais, des dissentiments de la Reine et de ses ministres, aucun bruit ne parvenait jamais aux oreilles de ses sujets. Aussi pouvait-elle céder sans perdre de son prestige, et ne montrait-elle jamais mieux son tact qu'en pareilles circonstances : car elle cédait toujours avec tant de bonne grâce que les ministres qui lui imposaient une politique qu'elle détestait étaient les premiers à reconnaître la loyauté avec laquelle elle se faisait ensuite l'instrument de cette politique. L'archevêque de Cantorbéry, dans un discours prononcé peu de temps après sa mort, a mis en lumière, en termes très simples, mais très clairs, les raisons pour lesquelles elle prenait son parti d'une conduite qui eût révolté la plupart des têtes couronnées : elle sentait, a-t-il dit, que, même si elle avait raison et ses ministres tort, il était plus conforme à l'intérêt du peuple de maintenir la liberté que d'éviter une faute. La liberté vaut mieux que la contrainte, et, quelles que fussent ses préférences, la liberté de son peuple passait avant. Ainsi, elle consolidait son pouvoir aussi bien en cédant avec bonne grâce, qu'en affirmant son autorité toutes les fois qu'il lui était possible d'insister pour l'adoption de son avis.

Sur ce point nul témoin ne peut avoir plus d'autorité que M. Gladstone. Durant les dernières années de sa vie, il se trouva à maintes reprises en antagonisme direct avec les désirs de la Reine. Sa politique irlandaise et sa politique extérieure allaient également à l'encontre de ses préjugés et de ses principes les plus chers. Combien ces conflits furent fréquents, le public l'apprendra sans doute pour la première fois quand M. Morley aura publié la biographie de son ancien chef, à laquelle il travaille depuis deux ans. Mais ce n'est un secret pour personne que la Reine n'a jamais aimé M. Gladstone et s'est trouvée souvent en opposition complète avec la politique

qu'il a tenté de faire triompher. Cependant M. Gladstone est resté jusqu'au bout un sujet dévoué et loyal, et, dans la masse de ses discours et de ses écrits, on ne peut relever une ligne où il se plaigne que la Reine ait jamais transgressé sur un seul point les limites tracées à ses pouvoirs par la constitution. Bien plus, il nous a laissé de sa propre plume un exposé des cas où la constitution permet au souverain d'exercer son influence, exposé dont la valeur est inappréciable, en ce qu'il exprime les vues du chef des libéraux sur ce qu'il considère comme la place du souverain dans la constitution britannique :

« Le souverain a un droit de connaître et de discuter tous les sujets venant devant le Conseil, qui n'est limité que par les nécessités de fer de l'action. Bien que les décisions doivent en fin de compte être prises conformément au sentiment de ceux qui en ont la responsabilité, leur tâche est d'informer et de persuader le souverain, non de lui imposer leur volonté. S'il lui était possible, dans les limites de temps et de force dont l'homme dispose, de prendre une part active à toutes les transactions publiques, il aurait le plein droit de le faire. Ce qu'on lui soumet effectivement, c'est ce qu'on suppose être la partie la plus féconde et la plus importante, la « crème » des affaires. En les discutant, le monarque a plus d'un avantage sur ses conseillers. Il est permanent : ils sont temporaires. Il parle d'un terrain supérieur, d'une place incomparablement plus haute. Il examine avec calme et l'esprit libre, tandis qu'ils sont accablés déjà par la besogne de préparation, et que leur force est souvent affaiblie par la multitude infinie des détails. Il peut être, par conséquent, un facteur puissant dans les délibérations de l'État. Toutes les fautes qu'il découvre, grâce à ses études dans le domaine des affaires, fortifient son pouvoir et grandissent son autorité. »

Ceci, peut-on dire, est la théorie. L'histoire du règne de la reine Victoria montre comment cette théorie a été appliquée.

* *

Il ne m'appartient pas d'essayer de décrire, même en traits rapides, comment la Reine s'est servie des facilités dont elle

disposait, pour modifier toujours, quelquefois même pour contrecarrer la politique de ses ministres : ce serait écrire l'histoire de l'Angleterre durant les soixante dernières années. Mais on peut citer quelques cas typiques, qui montrent bien dans quelle direction l'influence de la Reine a été plus efficace que l'autorité même de ses plus puissants conseillers. A nul égard, elle ne l'a été plus que dans le développement de l'Empire. Il est de mode de parler de tel ou tel homme, comme d'un constructeur d'empire, d'un « empire-builder ». Mais on oublie trop souvent que, si des hommes d'État ou des administrateurs, dans la métropole et aux colonies, ont conduit des guerres ou annexé des pays, nul n'a tant fait pour étendre les frontières de l'Empire et pour unir ses parties séparées par l'Océan que la femme qui était placée sur le trône. Durant le cours de son long règne, elle a vu se succéder plus de trente secrétaires des colonies. Beaucoup d'entre eux regardaient l'empire colonial comme un embarras et une calamité; d'autres, plus dangereux encore, étaient possédés de la manie d'en étendre les frontières; mais bien peu avaient le désir réel et sincère d'étendre, de fédérer ou de développer le grand dépôt qu'ils avaient la charge d'administrer. Mais, pendant que secrétaires des colonies apparaissaient et disparaissaient, derrière, au dessus et au delà de chacun d'eux, il y avait toujours la reine Victoria, avec une politique continue à elle, obstinément maintenue parmi toutes les difficultés, habilement imposée sous les ministères qui se succédaient. Pendant près de la moitié de son règne, la reine Victoria a été presque la seule personne dans l'Empire qui semble s'être réellement souciée d'en maintenir la cohésion.

L'impérialisme robuste, continu et résolu de la Reine eut ses défauts. Il l'amena plusieurs fois, par exemple, à des conflits plus ou moins dangereux avec la Russie. Personne ne mit plus d'enthousiasme que la Reine à défendre la guerre de Crimée : elle refusa avec colère de sanctionner l'institution d'un jour d'Humiliation nationale qu'on proposa au moment où la nation était sous la pénible et profonde impression des désastres qui marquèrent l'expédition. Cet impérialisme l'amena à faire parade de ses sympathies pour lord Beaconsfield quand il s'employait à contrecarrer la politique de la Russie au mo-

ment de la libération de la Bulgarie ; et plus tard, il se manifesta dans l'opposition déterminée qu'elle fit à l'évacuation de Kandahar, quand M. Gladstone arriva au pouvoir en 1880. Rien n'en transpira à l'époque, mais on sait maintenant que, sur nulle autre question où elle eut à tenir tête à un ministère uni, la Reine ne fit une opposition aussi résolue et aussi intraitable.

L'occupation de Kandahar avait été décidée par l'administration de lord Beaconsfield, comme un résultat de l'invasion de l'Afghanistan. Quand lord Beaconsfield fut renversé du pouvoir par les élections générales de 1880, M. Gladstone, fort du mandat qu'il avait reçu des collèges électoraux, proposa aussitôt de retirer les troupes britanniques de l'Afghanistan. Il était soutenu par l'unanimité du cabinet; mais, malgré son immense majorité et le parfait accord de ses collègues, ce fut avec la plus grande difficulté qu'il put amener la Reine à consentir à annoncer la décision d'évacuer Kandahar. Conformément à la règle habituelle, une déclaration avait été insérée dans le Discours du Trône, à l'effet que Kandahar serait évacué à la première occasion. La Reine refusa nettement d'autoriser la publication du Discours, jusqu'à ce qu'on eût supprimé ce passage. Les remontrances de M. Gladstone restèrent sans effet, et ce fut seulement quand une députation des membres *whig* du cabinet, conduite par le présent duc de Devonshire, se rendit à Osborne et représenta à la Reine que M. Gladstone avait sur ce point l'appui de tous les autres ministres et une écrasante majorité à la Chambre des communes, qu'elle consentit enfin à céder. Néanmoins elle resta si longtemps récalcitrante que ce fut seulement le matin même de l'ouverture du Parlement que son consentement fut télégraphié d'Osborne. Battue provisoirement, elle renouvela son opposition à tous les moments successifs de l'évacuation. A la veille d'un débat provoqué au Parlement pour obliger les ministres à faire sur le sujet des déclarations plus précises, elle écrivit de sa propre main au duc de Devonshire (alors lord Hartington) une longue lettre où elle produisait l'une après l'autre toutes les raisons pour lesquelles, à son avis, il aurait été justifié en refusant de se prononcer de nouveau en faveur de l'évacuation. Néanmoins le cabinet resta uni sur

cette question, et Kandahar fut évacuée; mais, s'il y avait eu la moindre divergence d'opinion dans le cabinet, la Reine aurait mis M. Gladstone dans la nécessité de résigner son poste ou de modifier sa politique.

Et ici, on peut noter que la guerre actuelle dans l'Afrique du Sud est un des résultats indirects de la lutte acharnée de la Reine avec son premier ministre au sujet de l'évacuation de Kandahar. Si elle n'avait pas élevé d'objections contre le rappel des troupes britanniques, il est probable que la rétrocession du Transvaal se serait accomplie sans que le prestige impérial eût à en souffrir. M. Chamberlain était à ce moment le défenseur le plus convaincu et le plus actif de la politique d'abandon du Transvaal, mais le cabinet n'était pas unanime, et la résistance tenace que la Reine avait faite à l'évacuation de Kandahar convainquit M. Gladstone et M. Chamberlain qu'il n'y avait aucun espoir d'obtenir cette fois son consentement. Ils décidèrent, en conséquence, d'ajourner la question. Le résultat fut que les troupes britanniques subirent une série de revers, qui atteignirent leur comble avec la défaite de Majuba : alors la perspective d'un soulèvement général des Hollandais dans l'Afrique du Sud permit à M. Gladstone de triompher des objections de ses collègues *whig* et de l'antagonisme de la Reine, et de revenir sur l'annexion du Transvaal. La Reine n'a jamais caché sa répugnance à l'arrangement de Majuba. Lord Kimberley, qui était alors ministre des Colonies, eut les plus grandes peines à obtenir son adhésion à une politique qui. dans l'opinion du cabinet, était devenue une nécessité. Après la mort de la Reine, il a avoué publiquement qu'il en était venu à croire que sur ce point elle avait vu plus loin et mieux jugé que lui.



En politique étrangère la Reine exerça presque toujours son influence en faveur de la paix. Elle s'opposa toujours à toutes les démarches de la politique anglaise qui pouvaient impliquer une guerre avec les États-Unis; et s'il y eut une circonstance où elle alla jusqu'aux extrêmes limites qu'impose la Constitution non écrite à l'action du souverain, ce fut

quand elle tint tête à lord Palmerston et à lord Russell, et mit en échec leur politique dans l'affaire du Danemark. En 1864, le Premier Ministre, soutenu par la majorité de ses collègues dans le cabinet et par l'opinion publique dans le pays, croyait nécessaire que l'Angleterre prît la défense du Danemark contre les États germaniques. La Reine, qui connaissait et appréciait, si elle ne l'admirait point, le prince de Bismarck, vit clairement que l'Angleterre se serait précipitée ainsi dans une guerre gigantesque, à laquelle elle n'était nullement préparée, contre le peuple allemand, alors dans la première ardeur de son enthousiasme. Heureusement pour sa politique, le cabinet était divisé. Elle s'allia sans hésiter à la minorité du Cabinet, et alla même jusqu'à faire des représentations confidentielles au chef de l'opposition, pour détourner le danger qu'elle voyait venir. Durant six mois, il y eut une lutte plus ou moins violente entre la Reine et son Premier Ministre, mais finalement la Reine triompha sur toute la ligne. Le Danemark fut abandonné à sa destinée, et la guerre générale qui se serait infailliblement déchaînée, si la politique de lord Palmerston l'avait emporté, fut épargnée à l'Europe.

La Reine intervint encore pour réprimer les velléités qu'avait lord Russell d'intervenir en faveur de la Pologne. Elle fit tout son possible pour amener le prince de Bismarck à empêcher la guerre turco-russe de 1877, mais sans succès. Bismarck la regardait avec une aversion qu'il ne dissimulait guère. De son côté, elle lui attribuait, non peut-être sans quelque raison, la répudiation par la Russie des clauses du traité de Paris concernant la mer Noire. Pendant que les armées allemandes bloquaient Paris, elle était très hostile à l'annexion de l'Alsace-Lorraine et croyait que les cruelles mutilations territoriales imposées par le vainqueur seraient fatales au maintien de la paix européenne. Elle prit part aussi à l'heureuse intervention de 1875, qui amena l'Allemagne à renoncer à une nouvelle agression contre la France.

Dans tous ces cas, et dans d'autres du même genre, la Reine se montra mieux informée que son propre ministre des Affaires étrangères, et fut souvent le membre le plus influent de son propre Cabinet.

Un livre publié le mois dernier, *la Vie et la Correspondance* de M. Childers qui, durant plusieurs années, eut des charges lui donnant rang de ministre dans les cabinets de M. Gladstone, a jeté une grande lumière sur l'activité extraordinaire et l'intérêt minutieux que la Reine apportait à toutes les affaires d'État. M. Childers était secrétaire d'État à la Guerre au moment de l'expédition d'Égypte de 1882; il avait été auparavant Premier Lord de l'Amirauté. Mais, qu'il fût ministre responsable de la Marine de la Reine ou de l'Armée de la Reine, il ne trouva jamais chez aucun de ses collègues ou de ses commettants autant d'exigence que chez sa royale Maîtresse. Elle faisait sentir son influence dans les petites choses comme dans les grandes. Rien n'était assez menu pour échapper à sa vigilance constante. Un jour elle apprend que les troupes sont à court de tabac. Elle harcèle ses ministres jusqu'à ce qu'ils aient fait dûment fournir aux troupes ce « quasi-nécessaire de vie » *(almost necessary of life)*. Une autre fois, elle prend en main la question du port de la barbe dans la marine. A une époque il était de rigueur pour les marins de se raser, ce qui avait pour résultat, comme on le disait plaisamment, que l'on jurait plus durant le quart d'heure qu'il faut pour se raser que durant tout le reste du jour. Grâce à son intervention, les marins purent garder leur barbe.

Un simple fait donnera quelque idée de la mesure dans laquelle elle intervenait dans des points d'ordre technique : en un seul jour, son ministre de la Guerre reçut d'elle pas moins de dix-sept lettres, soit écrites de sa propre main, soit dictées à son secrétaire personnel, se rapportant toutes aux dispositions à prendre pour le bien-être des soldats. A toutes ces lettres, l'étiquette obligeait l'infortuné ministre à faire une réponse immédiate et respectueuse. Mais la Reine ne se confinait nullement à des détails d'ordre administratif. En 1880, quand l'armée anglaise traversait une de ses phases périodiques de réorganisation, M. Childers eut à justifier et à défendre tous les changements qu'il voulait faire contre les critiques jalouses et hostiles de la souveraine. Par exemple, en novembre 1880, elle lui envoya une note sur son exposé des modifications qu'il proposait d'introduire dans l'armée.

Une à une, elle prend chacune de ses suggestions, et expose les raisons de ses scrupules. Elle dit, par exemple : « C'est un gain que de prolonger d'un an le service actif de l'infanterie, mais est-il nécessaire de réduire la durée du service dans la cavalerie, sans d'autre but que de l'assimiler à celui de l'infanterie ? La Reine ne peut nier qu'elle regrette beaucoup qu'on n'ait pas cru devoir plier les bataillons au système régimentaire, qui a toujours affirmé sa supériorité dans les épreuves les plus difficiles ; et elle hésite à adopter une organisation nouvelle qui ne peut manquer d'affaiblir l'esprit de corps dans la plupart des régiments existants. La Reine craint que l'avancement au choix ne soit bien difficile. » Elle conclut en ces termes : « La Reine a une grande confiance dans le jugement de M. Childers en ces matières, et serait heureuse d'être tenue occasionnellement au courant par lui de la marche de la question. Il va de soi qu'il ne prendra pas de décision définitive sans avoir soumis à la Reine son projet une fois achevé. » Réponse : « M. Childers, en présentant ses humbles devoirs à Votre Majesté, remercie Votre Majesté d'avoir répondu gracieusement et si complètement à la lettre où il exposait les grandes lignes des questions concernant l'armée en discussion. » Et, là-dessus, il répond en détail à ses critiques, et promet de rester en communication avec elle, suivant son désir.

Cela se passait en temps de paix. En temps de guerre, elle se montrait plus exigeante encore. Voici une lettre qu'elle écrivit elle-même du château de Windsor, le 19 juillet 1882, à la veille de l'expédition d'Égypte :

Château de Windsor, 19 juillet 1882.

La Reine, étant portée à croire, d'après les derniers télégrammes reçus d'Égypte, que les hostilités peuvent éclater à tout instant, désire savoir de M. Childers quelles forces il a l'intention d'expédier, en ce cas, en Orient, et qui il compte proposer pour le commandement en chef. La Reine sait, par les explications antérieures de M. Childers, que deux bataillons sont en route, et elle connaît la mission de sir A. Alison. Mais il peut être nécessaire que d'autres troupes soient tenues prêtes à partir au premier signal, et la Reine serait heureuse d'apprendre quels régiments sont choisis pour cette tâche.

Le commandement en chef devra être confié à un officier de

choix, assisté d'autres officiers ayant été récemment en service actif, La Reine désire savoir à qui M. Childers a songé, en sorte qu'elle ait quelque temps pour réfléchir avant qu'on lui demande sa décision finale.

Les transports sont-ils en état de partir, et avons-nous un nombre suffisant de chevaux pour faire face aux nécessités, si l'expédition avait lieu?

La Reine désire être tenue exactement au courant des moindres progrès de cette affaire, et être instruite confidentiellement de l'objet et du caractère de nos démarches, quelles qu'elles soient, vers l'Orient.

L'intervention de la Reine dans les affaires d'Égypte ne se borna pas au choix des généraux et à la surveillance des transports. Après la bataille de Tel-el-Kebir, M. Gladstone était très désireux de tenir sa promesse et d'évacuer l'Égypte le plus tôt possible. J'ai vu une lettre qu'il écrivit à madame Novikoff vers cette époque et où, après l'avoir remerciée de ses félicitations au sujet de la victoire anglaise, il remarquait que cette bataille avait montré que les troupes britanniques étaient capables d'autant de bravoure que les Russes en avaient montré en Bulgarie, et il formulait l'espoir que, dans un proche avenir, une prompte évacuation de l'Égypte montrerait que l'Angleterre était aussi fidèle à ses promesses que l'avait été la Russie en évacuant la Bulgarie. Dix-huit ans se sont écoulés depuis qu'il exprimait cette touchante confiance dans la droiture des intentions de ses compatriotes, et les troupes anglaises sont installées plus solidement que jamais dans la vallée du Nil. Ce résultat, que M. Gladstone envisageait avec une horreur sincère, apparaissait à la Reine sous un jour fort différent. M. Childers écrivait à M. Gladstone, le 19 septembre : « La Reine, comme vous le savez, supporte difficilement l'idée que des troupes quittent l'Égypte, et je lui ai dit que Wolseley n'a aucun pouvoir pour en renvoyer sans ordres spéciaux de nous. » Néanmoins, nous n'avons là sur les vues de la Reine en cette matière qu'un renseignement de seconde main; mais en fait elle bombarda M. Childers de télégrammes, puis, craignant que ses représentations n'eussent pas encore assez de poids, elle lui écrivit de Balmoral, le 21 septembre 1882, en ces termes :

Château de Balmoral, 21 septembre 1882

La Reine désire ajouter quelques mots à ses télégrammes.

Elle redoute extrêmement que les troupes ne soient retirées trop vite, car elle est convaincue qu'on ne peut à l'heure qu'il est faire aucun fond sur les Égyptiens, c'est-à-dire sur l'armée égyptienne, qui, si elle voyait une chance de succès, ne manquerait pas de se soulever à nouveau.

Si Arabi et les autres chefs rebelles, qui ont été cause de la mort de milliers d'hommes, ne sont pas sévèrement châtiés, la révolution et la rébellion s'en trouveront puissamment encouragées. Il nous faudra tout recommencer. Le présent et l'avenir de l'Égypte présentent les plus graves difficultés : nous devons veiller, si nous n'annexons pas, à y établir du moins fortement notre position, et à ne pas courir le risque d'avoir pour rien versé un sang précieux et dépensé beaucoup d'argent.

Voilà un cas où la Reine et son Premier Ministre représentaient deux tendances diamétralement opposées. Personne ne pouvait regarder l'expédition d'Égypte avec plus de défaveur que M. Gladstone : personne ne chercha jamais plus sincèrement à obtenir l'évacuation à la première occasion possible. Je ne veux pas dire que l'opposition de la Reine à cette politique ait été la seule raison qui l'ait empêché de l'appliquer ; mais, incontestablement, la pression constante de la Reine en faveur du maintien de nos troupes en Égypte est un des facteurs que l'on doit faire entrer en ligne de compte parmi les forces qui ont fait pratiquement de la vallée du Nil une dépendance britannique.

*
* *

Quand elle mourut, la reine Victoria avait transformé le caractère du monarque constitutionnel en Grande-Bretagne. Tout en observant scrupuleusement les règles non écrites qui gouvernent la conduite d'un souverain constitutionnel, elle en avait changé la position du tout au tout. Quand elle monta sur le trône, le monarque n'était guère plus qu'un mannequin : quand elle descendit au tombeau, le trône était devenu le centre même de tout le système politique. Nous pourrons comprendre la situation de la monarchie nouvelle si nous la comparons au rédacteur en chef permanent d'un

grand quotidien, qui fait son journal jour par jour avec l'aide d'une série d'états-majors (*staffs*) temporaires, qui restent en place en moyenne de trois à cinq ans et sont nommés à l'élection par l'assemblée générale des actionnaires, sous la condition que tout se fera au nom du rédacteur en chef. Donnez à ce rédacteur en chef le droit d'être consulté sur la nomination de tous les membres de son état-major depuis le plus humble jusqu'au plus élevé, le droit de réclamer des explications sur tous les détails de la ligne de conduite du journal, le droit de retourner indéfiniment à son auteur un article qu'il désapprouve pour le faire revoir, le droit de servir d'arbitre entre deux sections de son état-major quand l'accord ne s'y peut établir, donnez-lui enfin le pouvoir incontesté de renvoyer son état-major et de faire appel au corps des actionnaires chaque fois qu'une divergence aiguë d'opinion se produira entre lui et ses assistants, — et vous pourrez vous former une idée de ce qu'on peut appeler la monarchie victoriane. C'est le dernier produit de l'évolution de ces deux forces agissant et réagissant l'une sur l'autre : démocratie et monarchie ; il n'a pas attiré jusqu'ici l'attention qu'il mérite.

La question la plus intéressante qui se pose aujourd'hui en Angleterre est de savoir si Édouard VII sera capable de persévérer dans la tradition victoriane, ou si, par incapacité, par indolence ou par manque d'ambition, il laissera la monarchie retomber au rang qu'elle occupait au temps de Georges IV et de son successeur. Sans doute, tout semble indiquer pour le moment que le nouveau Roi essaiera de se maintenir au niveau des traditions du règne de sa mère. Le roi Édouard se prend au sérieux, très au sérieux, et donne en conséquence à ses ministres des tracas infinis. Quand il était héritier présomptif, il ne cachait pas son mécontentement de la position subordonnée où le reléguait la reine Victoria. La Reine ne souffrait pas de rival auprès du trône, et, si elle était heureuse d'abandonner au prince de Galles tous les devoirs de cérémonie de la monarchie, elle le rabrouait impitoyablement si jamais il montrait la moindre velléité d'exprimer une opinion sur les affaires de l'État. C'était une profonde amertume pour Albert-Edouard de voir le kaiser allemand, auquel il pensait comme à son petit-neveu, à la cime de l'État et ma-

niant le sceptre du quasi absolutisme. Le kaiser avait tous les pouvoirs, et lui, l'oncle, n'en avait aucun. Réflexions amères, qui probablement imprimèrent au plus profond de l'âme du Prince la résolution de réparer le temps perdu, quand il serait roi. Il accepterait entièrement et approuverait chaudement l'analogie que j'ai établie entre la position de monarque et celle de rédacteur en chef permanent du royaume : et il ne peut guère douter qu'il ne tiendra pas à lui de ne pas se montrer égal à cette conception des devoirs du souverain. Et c'est cela qui cause quelque malaise en Angleterre en ce moment.

La Reine tirait son pouvoir de son influence plutôt que de son autorité, et cette influence était, dans une large mesure, personnelle. Elle ne pouvait la léguer, avec sa couronne, à son successeur. Elle la devait à sa vaste expérience, à sa merveilleuse mémoire, à sa perspicacité native, et, autant qu'à tout le reste, à sa ténacité et à sa résolution. Elle avait été sur le trône depuis ses années de jeune fille. Elle avait survécu à tous ses contemporains ; elle était le Nestor des Souverains d'Europe. Elle était par-dessus tout une femme, et jouissait de tous les avantages que cette qualité lui donnait dans ses rapports avec ses ministres et avec son peuple. Elle avait entièrement gagné leur confiance : ses vertus personnelles et son cœur de mère l'avaient rendue si chère à ses sujets que la formule : « la Reine ne peut rien faire de mal », de simple fiction constitutionnelle qu'elle était, avait pris à leurs yeux la valeur d'un fait réel. Mais il en serait tout autrement si le Roi voulait tenter d'exercer la même autorité, alors qu'il n'a ni la même expérience ni la même influence. Il ne pourrait plus compter que sur l'autorité, et aux yeux de la démocratie anglaise l'autorité réside non dans la personne du souverain, mais dans les représentants du peuple.

Le bruit a couru que, durant la quinzaine qu'il a passée au sein de la famille royale d'Angleterre, à la mort de la Reine, le kaiser a réussi à fortifier chez Édouard VII la résolution de mettre sa conduite au niveau de l'idéal victorian. Jusqu'ici, peu d'occasions lui ont été données d'affirmer sa personnalité dans les affaires de l'État. Il a repoussé un nouveau mode de coiffure qu'on proposait pour l'armée ; il a reçu une foule

d'adresses de loyalisme de ses sujets, et ses réponses n'ont pas eu le caractère parfaitement incolore que présentent d'ordinaire celles des souverains constitutionnels aux compliments de forme qu'ils reçoivent à leur avènement. A la veille des élections au County Council de Londres, il a exprimé sans ambiguïté son admiration pour la politique suivie par la majorité de cette assemblée qui, à ce moment même, était en butte aux attaques furieuses de la minorité conservatrice. Dans sa réponse à l'adresse de la Société des Amis, il surprit tout le monde en déclarant qu'il formait l'espoir sincère que leurs principes de paix pussent se propager largement parmi ses sujets. Qu'un roi d'Angleterre, justement en train de livrer une guerre, formulât le désir de voir les principes de passivité des Quakers gagner du terrain parmi ses sujets, le fait était assez paradoxal, mais ne parut point choquer le *sense of humour* de Sa Majesté. La nomination des évêques est une prérogative royale dont on ne s'attendait certes pas à voir le nouveau Roi se soucier; mais, contrairement à l'attente générale, il y a pris un intérêt extrême. L'évêque de Londres, le Dr Creighton, était mort juste un peu avant la Reine, et la désignation de son successeur fut une des premières occasions qui se présentèrent au Roi de nommer à un poste. Si le Roi nomme les évêques, la personne qu'il doit nommer est choisie pour lui par le Premier ministre. Or, quand lord Salisbury lui soumit le nom de l'évêque de Newcastle pour le siège vacant, il refusa de l'agréer et mit en avant un candidat de son cru dans la personne de l'évêque de Rochester. Lord Salisbury ne put l'amener à accepter sa proposition, mais il semble que son opposition au candidat du Roi ait eu plus de succès : finalement on s'est arrêté à un compromis, et on a choisi l'évêque de Stesney. — Ces faits, et quelques autres où se marque la détermination du Roi à être consulté, à donner son avis, à avoir voix au chapitre, et, peut-être même, à décider sur toute question qui lui tient à cœur, provoquent chez certaines personnes des inquiétudes que deux choses seulement viennent affaiblir : la première, c'est le grand tact et la perspicacité native du Roi; la seconde, c'est son manque de ces qualités de ténacité et de résolution qui ont permis à sa mère d'influencer ses cabinets.

Dans la *Positivist Review*, le professeur Beesley a poussé un cri d'alarme, exprimant la crainte que le Roi ne fût tenté de se servir de ses énormes prérogatives, comme si elles l'investissaient de l'autorité suprême. Il soutient que, contre une ambition aussi déplorable, la sauvegarde de la Constitution serait sans valeur. Mais c'est là la forme extrême d'une théorie à laquelle les hommes politiques pratiques prêtent peu d'attention. Le roi Édouard n'a pas l'étoffe d'un empereur Guillaume : nous voulons dire qu'il est un *country gentleman* anglais aimant ses aises, déjà d'un certain âge, frisant en fait la soixantaine, et qui ne peut espérer, suivant les calculs des compagnies d'assurances sur la vie, dépasser l'âge de sa mère. Il subit facilement l'influence de ses amis et de ses conseillers, et il a moins de continuité que personne dans ses convictions politiques. L'avènement au trône ne peut guère déterminer une révolution dans un caractère qui s'est formé durant de si longues années, et par suite on ne peut guère s'attendre à ce qu'il tente sérieusement de maintenir la tradition victoriane à la hauteur où la Reine l'avait laissée. D'autre part, si grande est l'incapacité des conseillers actuels de la couronne, et si stupéfiantes les fautes qu'ils ont entassées dans la conduite de la guerre sud-africaine, que ses sujets seraient peu disposés à lui chercher chicane s'il voulait faire un effort sérieux pour dépêtrer l'empire britannique du bourbier où l'a enfoncé la politique de M. Chamberlain. Mais il ne faut guère compter sur une pareille aubaine. Le Roi est le descendant de George III, et, bien qu'il ne soit à aucun degré responsable de la politique qui a plongé toute l'Afrique du Sud dans la guerre, on ne peut guère espérer qu'il ait le désir ni le courage de renverser la politique fatale qui menace de ne laisser à l'empire britannique en Afrique d'autre point d'appui que Capetown et Simon's Bay.

W. T. STEAD

LE MUSÉE

DU

MOBILIER FRANÇAIS

AU LOUVRE[1]

Un décret du 24 janvier 1882 avait créé un musée au garde-meuble national. Tout le monde a connu le hangar qui, pendant vingt ans, abrita, au quai d'Orsay, quelques-unes des plus belles pièces du mobilier français, qui n'avaient pas pris place à Compiègne, à Pau ou Fontainebleau, ou n'avaient pas été employées pour meubler l'Élysée. Un décret du 24 janvier 1901 vient de rapporter cette mesure, et tous les meubles et les objets d'art contenus dans le ci-devant musée du garde-meuble national, ont été attribués aux musées nationaux.

C'était là une mesure attendue depuis longtemps. Assurément, les œuvres placées en 1882 au quai d'Orsay y ont été fidèlement conservées et soignées, et, au moment où elle prit naissance, cette institution d'un musée du garde-meuble était un réel progrès. En formant une collection, restreinte, il est vrai, mais tout à fait remarquable de spécimens de l'art de l'ameublement français depuis Louis XIV, en la mettant à la disposition du public, des artistes ou des artisans, des amateurs ou des historiens, on soustrayait aux mutations sans nombre, aux mutilations et aux restaurations qui en sont presque toujours le complément, une part notable de notre

1. L'inauguration officielle aura lieu le 20 mai.

patrimoine artistique. Il devenait à peu près impossible que, sur quelque désir exprimé en haut lieu ou sur un ordre quelconque, on fît servir à un usage courant et personnel des œuvres d'art, que le public, instruit par un catalogue, pouvait réclamer à tout instant. Mais le progrès n'était pas suffisant. Le quai d'Orsay n'est pas, il s'en faut, situé au centre de Paris, et la construction qui abritait les collections était tout à fait provisoire. Tous ceux qui ont contribué à reconstituer l'histoire de notre mobilier aux deux derniers siècles, et tenté de lui rendre la place importante qu'il occupe dans le développement de l'art français, s'étonnaient que ce musée fût isolé et lointain et qu'on ne lui ouvrît pas toutes grandes les portes du Louvre.

Il est vrai qu'il n'y a pas bien longtemps — je m'en souviens fort bien pour ma part — quel que fût le prix, la valeur intrinsèque même que l'on attachait à certaines pièces du mobilier de l'ancienne France, on était loin de considérer ces monuments comme des œuvres d'art donnant l'expression artistique d'une époque au même titre que les peintures ou les sculptures. Cependant, depuis la fin de l'année 1870, le Louvre avait reçu un certain nombre d'admirables meubles du XVIIe et du XVIIIe siècle. Ce fut le hasard des tristes circonstances qui les amena au milieu du sanctuaire du grand art. Ils faillirent n'y pas rester. Peu s'en fallut qu'on ne les enlevât de la galerie d'Apollon, le cadre le plus beau et le plus riche qu'on puisse rêver pour mettre en valeur les exemplaires les plus heureux du luxe de Louis XIV. On avait tellement le sentiment que ce dépôt n'était que provisoire, que jamais la direction des musées nationaux ne se fît attribuer d'une façon définitive ces pièces du mobilier qu'elle avait largement contribué à sauver. C'est la force des choses qui a fait que ces œuvres sont demeurées au Louvre.

Depuis quelques années, d'ailleurs, s'est fort heureusement établie chez nous l'opinion que l'art est un dans toutes ses manifestations. Aussi a-t-on vu entrer dans les salons annuels l'art que l'on appelait si dédaigneusement industriel. Pas un artiste ne conteste aujourd'hui que la céramique et l'orfèvrerie, l'art du mobilier et des tissus peuvent donner naissance à des manifestations d'un ordre supérieur.

Cette vérité, en peu de temps, s'est tellement répandue que l'on s'est accordé à considérer comme l'une des erreurs les plus manifestes du classement, si contestable, de l'Exposition universelle de 1900, la décision prise, au nom de principes surannés, de ne recevoir au grand palais des Champs-Élysées que les spécimens de ce que l'on considérait, il y a quelque vingt ans, comme le seul grand art. Non seulement les artistes ont trouvé cette mesure vexatoire; mais le public, déjà habitué à rencontrer des bibelots à côté des œuvres des peintres, s'est cru revenu à nombre d'années en arrière.

Dans l'état présent de l'opinion, l'entrée des plus belles pièces du mobilier français au musée du Louvre s'imposait comme une sorte de réparation. Et ce n'est pas seulement en France qu'elle était attendue. Combien de fois des étrangers ne se sont-ils pas indignés devant nous du peu de cas que nous paraissions faire de nos chefs-d'œuvre?

Enfin, c'est le déplacement si désirable du garde-meuble qui a amené le résultat tant attendu. La solution, comme il arrive souvent, a donc été procurée, ici encore, par le hasard des circonstances. Il serait injuste, d'ailleurs, d'oublier que cette réforme a été demandée avec instances, depuis plusieurs années, par le rapporteur du budget des Beaux-Arts. Comme la commission du budget se trouvait avoir affaire à un directeur des Beaux-Arts et à un ministre qui partageaient absolument son sentiment, l'affaire a été conclue. Il ne faut pas marchander les compliments à ceux qui les méritent.

Ce n'est pas à dire qu'il ne reste rien à faire. Après les meubles, il faudra sauvegarder les tapisseries. Malgré toutes les réclamations, on se sert encore aujourd'hui du vieux fonds de tentures, acquis à grands frais par les rois, comme d'ornements pour les fêtes officielles. Ou bien on les disperse dans les ambassades et les légations sous le prétexte fallacieux de témoigner notre respect, en les faisant mieux connaître de l'étranger, pour les spécimens d'un art qui attend encore chez nous un musée où nous puissions les admirer nous-mêmes. Un très grand nombre de pièces, qu'un long usage a mises en mauvais état, devraient être renvoyées aux Gobelins, où on les réparerait petit à petit à l'aide d'un crédit spécial. Il faut aussi sauvegarder les pièces de mobilier — quelques-unes

sont admirables — qui, déposées dans les ministères et les autres administrations publiques, sont trop souvent exposées aux fantaisies et aux réparations décrétées par un simple commis d'ordre.

Il y a donc encore beaucoup à faire, et des résistances sont à prévoir. Pour les vaincre, l'administration est — si elle le veut, mais il faut qu'elle le veuille, — suffisamment armée. La loi de 1887 sur le classement des objets d'art considérés comme monuments historiques, si imparfaite qu'elle soit au point de vue juridique, suffit pour permettre de dresser un catalogue définitif de toutes les richesses de nos ministères et de nos résidences. De ce catalogue, la loi même fait une obligation à l'administration. Ce serait déjà, s'il était fait et imprimé, une sauvegarde efficace, en attendant le jour où tous les spécimens d'art ancien, ayant quelque importance historique ou artistique, prendront le chemin des musées publics, et laisseront la place à des œuvres modernes que rien n'empêche de faire aussi somptueuses et aussi belles que possible.

Puisque l'État s'intitule et qu'il est effectivement le protecteur des arts, pourquoi ne reprendrait-il pas les anciennes traditions françaises, et ne ferait-il pas créer des ensembles de décoration mobilière, comme il commande des tableaux ou des statues? Peut-être un pareil stimulant aurait-il une certaine action sur le développement de nos arts mineurs. En tout cas la chose vaudrait la peine d'être tentée. Peut-être, de la sorte, pourrions-nous léguer à nos arrière-neveux autre chose que des fauteuils de l'époque de Louis XV ou de Louis XVI, veufs de leurs tapisseries, usées par une longue série de réceptions officielles. Heureusement qu'autrefois on a pris soin de nous préparer une bonne provision de mobilier, autrement je ne sais vraiment pas sur quoi s'assoiraient les invités de l'Élysée ou des bals des ministères. Il y a là un ridicule sur lequel il est inutile d'insister; car il est trop fâcheux pour notre amour-propre.



Le garde-meuble, tel qu'il existe aujourd'hui comprend à la fois une collection d'objets anciens et un magasin d'objets

modernes, sans valeur artistique. L'ancien garde-meuble de la couronne, tel que nous le font connaître les inventaires de Louis XIV ou de Louis XV, se composait, au contraire, en très grande partie d'objets meublants et contemporains, — d'objets modernes, par conséquent, à l'époque où étaient rédigés les inventaires, — et de quelques objets anciens rares ou curieux, tels que des bronzes ou des marbres, et enfin de pierreries. C'était donc un magasin homogène dans lequel on pouvait puiser, sans crainte pour les intérêts artistiques, de quoi meubler les palais ou orner même la personne royale.

Au XIXe siècle, le garde-meuble ayant ce double caractère de collection historique et artistique, et de magasin destiné à fournir aux besoins journaliers du mobilier, il est arrivé que l'on a pris sans distinction dans l'une et l'autre série toutes les pièces qui étaient nécessaires à un moment donné pour meubler tel ou tel logement. C'est de cette confusion regrettable que vient tout le mal dont nous nous plaignons.

Les hommes de la Révolution, que l'on accuse trop souvent d'avoir beaucoup détruit au point de vue artistique, ont cependant songé à la création d'institutions dont les unes n'existent pas encore aujourd'hui, dont les autres poursuivent plus ou moins péniblement leur développement.

Le mérite de l'organisation d'une collection d'art national revient à l'Assemblée constituante et surtout à la Convention. Un décret du 20 juillet 1791 prescrivait de grouper au Louvre et aux Tuileries les monuments des sciences et des arts, et la Convention, le 27 septembre 1792 et le 27 juillet 1793, décidait la création d'un « muséum aux galeries du Louvre ». Parmi les collections qui garnirent ce muséum, ouvert au public le 28 novembre 1793, prirent place un certain nombre d'objets appartenant aux arts mineurs : bronzes de l'ancien garde-meuble, bijoux, pièces d'orfèvrerie, meubles aussi. Les uns venaient du Trésor de la couronne, de l'ancien garde-meuble, d'autres provenaient de saisies révolutionnaires.

On a raillé — la chose était facile — les commissaires de la Convention et les organisateurs du muséum, d'avoir fait entrer au Louvre un certain nombre d'objets qui aujourd'hui ne nous paraissent pas dignes d'un tel honneur. Sans doute, une collection de pipes indiennes, ou des meubles d'un carac-

tère très intime en laque de Chine, n'étaient pas à leur place dans la galerie d'Apollon, mais il ne faut pas oublier que les commissaires essayaient, en même temps qu'ils ramassaient ces babioles, de sauvegarder la fameuse commode en porcelaine de Sèvres offerte par Louis XV à madame Du Barry, et qu'ils songeaient à faire entrer au Louvre les chenets de Gouthière faits pour le château de Louveciennes, ou les vases en biscuit montés en bronze par Thomire, exécutés pour la reine Marie-Antoinette.

Nous aurions mauvaise grâce à plaisanter ces hommes de la fin du XVIII[e] siècle, qui ont été les premiers à décréter des mesures que nous sommes en train d'exécuter tant bien que mal, un siècle après. Les fameux chenets de Louveciennes, que l'on considérait comme l'une des plus belles pièces de bronze ciselé et doré exécutées au XVIII[e] siècle, et dont la Convention souhaitait l'entrée au Louvre, ont traîné jusqu'à 1870 de résidence en résidence. Entre temps, ils ont été brûlés; le Louvre n'en peut recevoir aujourd'hui que des pièces incomplètes. Les vases de Thomire ont eu un meilleur sort, puisque nous les avons conservés intacts; mais jusqu'à l'an de grâce 1895, ils ont orné la cheminée d'un des salons du ministère de l'Intérieur.

A quoi faut-il attribuer ces détournements? Car en somme ce sont de purs détournements faits au détriment du public, que cette confiscation, pour le plaisir de quelques-uns, d'objets qui avaient été chèrement acquis par les rois, et dont la nation, qui les avait payés, était l'héritière.

C'est au Consulat que remontent ces premières dilapidations. Nous employons un mot sur lequel, en lui donnant son sens exact, on pourrait assurément chicaner, mais nous ne savons trop comment qualifier l'opération qui a consisté à retirer de collections déjà formées, sinon entièrement exposées, des œuvres d'art de premier ordre; à meubler des appartements où ne pénétraient qu'un très petit nombre de personnes, et surtout fort peu d'artistes, à l'aide de chefs-d'œuvre que la Convention avait destinés à une œuvre d'enseignement.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler ailleurs quelques-unes des façons de procéder du Premier Consul. Dès l'an VIII, Bonaparte demandait des meubles et des tableaux pour meu-

bler les Tuileries, devenues le Palais des Consuls, et Joséphine, qui avait pour les œuvres d'art un certain goût — les collections de Modène en surent quelque chose — mécontente des tableaux qu'on lui offrait pour son salon, alla elle-même au muséum prendre deux Corrège. En l'an IX et en l'an X, ce mouvement, qui avait été d'abord timidement esquissé, s'accentua ; on organisa un véritable déménagement pour les Tuileries, Saint-Cloud et les hôtels des ministères.

Les archives du Louvre contiennent à cet égard un certain nombre de documents des plus curieux, qui montrent amplement combien, à ce point de vue, la Révolution avait été inutile ; quelques-uns des objets d'art par trop somptueux, qui avaient attiré à l'ancienne monarchie tant de rancunes et de jalousies, devinrent des meubles à l'usage du Premier Consul ou de l'Empereur.

Dans la chambre du Premier Consul fut portée la *Joconde* de Léonard de Vinci, et il fallut octroyer à Bonaparte, pour son usage personnel, le nécessaire en laque à garniture d'or possédé autrefois par Louis XV.

En 1848, Jeanron, un directeur des musées, dont on a beaucoup médit, écrivait dans un rapport adressé au ministère de l'Intérieur l'histoire des détournements successifs de nos œuvres d'art.

Bientôt s'établissait l'abus funeste de meubler les appartements occupés par les différents pouvoirs qui se succédèrent, et même les hôtels des ministères, au moyen d'œuvres enlevées aux collections nouvellement formées. L'Empire commença ces spoliations ; la Restauration les consacra. Dès lors toute surveillance sérieuse, toute responsabilité réelle de la part des administrateurs des musées devint impossible.

Les peintures admirables et qui n'avaient point été destinées à un pareil usage, furent appliquées aux plafonds, encastrées dans les murailles, exposées aux flammes des bougies, au tumulte des fêtes ou des invasions populaires. Des camées d'une valeur incontestable furent placés sur des consoles, dans les appartements, au milieu des foules qui se renouvellent sans cesse.

Les statues antiques quittèrent les jardins des palais et furent dispersées dans les jardins où le public n'était pas admis. Tous ces objets, considérés plutôt comme de simples décorations, étaient rayés dans ce but des inventaires où ils figuraient. Ceux qui en

droit appartenaient à tous devinrent la propriété particulière de quelques individus qui furent libres d'en disposer selon leur bon plaisir, de les envoyer dans les endroits les plus obscurs s'ils contrariaient certaines dispositions intérieures, de les mutiler s'ils ne s'adaptaient pas à la place où il fallait, et même de s'en débarrasser en les plaçant dans les greniers sans en tenir aucun compte quand on renonçait à s'en servir. C'est ainsi que l'on ne craint pas trop de prendre sur soi-même en assurant que beaucoup de découvertes restent encore à faire dans l'administration des musées nationaux et de la fortune publique.

La situation dépeinte par Jeanron en 1848 a duré jusqu'en 1870, et même s'est prolongée beaucoup plus. Néanmoins, petit à petit, le public finira par rentrer en possession de tout ce qui lui appartient, ou tout au moins de tout ce que les événements auront épargné. Mais on ne saurait trop insister sur ce point, car ce n'est qu'en répétant mille fois la protestation que l'on arrivera enfin à faire triompher la cause de l'art.

Non seulement il s'agit de conserver les œuvres d'art du passé ; mais il faut considérer l'intérêt artistique du présent, comme nous le disions tout à l'heure. Il est vraiment absurde qu'à notre époque, où l'on veut encore, on ne sait pourquoi, conserver certaines des apparences extérieures des pompes de l'ancienne monarchie, on en soit réduit à se servir de ces restes de la monarchie pour rehausser l'éclat d'une république.

Il y a quelques années, la décoration intérieure du ministère des Affaires étrangères fut complètement transformée dans de grandes proportions au détriment des collections du garde-meuble. Certains objets ou tableaux du Louvre ont failli alors aller orner ce ministère, où un certain luxe est nécessaire, sans qu'il faille pourtant y faire revivre les somptuosités d'un Richelieu ou d'un Mazarin. Quelquefois, par suite de classements faits d'une façon incohérente, on obtient, dans les maisons officielles, des mélanges assez drôles. Dans certains salons ministériels, on peut voir en raccourci une histoire du mobilier français depuis Louis XV jusqu'aux manifestations innombrables du style de Louis XVIII, jusqu'au néo-grec, au néo-Pompadour ou à la néo-Renaissance du second Empire. Ce n'est vraiment pas donner une preuve de notre goût que d'afficher cette absence complète de personnalité. Nous mon-

trons à la fois notre richesse dans le passé, notre inintelligence et notre pénurie dans le présent. Par là s'explique en partie notre apathie dans la création artistique appliquée au mobilier. Nous mangeons notre capital, au lieu de le faire fructifier.



Mais que ferez-vous, me dira-t-on, de ce mobilier, le jour où les ministères, où le palais de l'Élysée seront meublés en style moderne? L'ensemble en est trop considérable et beaucoup de pièces ne méritent point d'entrer dans une collection publique. — Assurément, et il ne faudrait retenir de cet ensemble que ce qui est vraiment artistique; mais quand on aura fait un classement général de toutes nos richesses, on s'apercevra bientôt que, si l'on remettait chaque chose en place, si l'on réunissait les différentes pièces d'un même mobilier épars dans les différentes résidences, si l'on complétait les mobiliers de Fontainebleau ou de Compiègne, de Versailles ou de Trianon, au lieu de meubler des ambassades ou d'envoyer la *tapisserie des ambassadeurs turcs*, qui figurait au musée des Gobelins, à Constantinople, ou d'autres moins importantes à Madagascar, — on aurait juste assez pour refaire des décorations intérieures comprenant des séries complètes, créées à la même époque, pour une même destination.

Il faudrait aussi songer, dans ce remaniement, que l'on ne pourra faire qu'après un premier classement, et qui est l'œuvre d'un conservateur de musée et non d'un conservateur de garde-meuble, à mettre les mobiliers des différentes époques dans des ensembles d'architecture leur convenant, et à les faire cadrer avec la décoration intérieure.

Je me demande encore pourquoi le Grand Trianon, par exemple, brille surtout par son mobilier du premier Empire, alors qu'on aurait pu y mettre, sinon un mobilier Louis XIV, au moins des œuvres du XVIIIe siècle. Et ce que nous disons de Trianon est vrai de maintes parties de Fontainebleau et de Compiègne, où l'on relève presque partout un peu agréable mélange d'œuvres du XVIIIe siècle et du premier ou du second Empire, ce qui donne à ces résidences l'aspect d'un

grand hôtel de province que l'on aurait dû meubler à la hâte avec les pièces de mobilier rencontrées chez des bric-à-brac.

Il est aussi à remarquer que ce sont surtout des pièces de mobilier anciennes — naturellement celles-là sont le plus souvent détériorées — qui jusque dans ces dernières années ont eu le plus à souffrir des fameuses ventes faites par le Domaine, cette étonnante administration dont l'une des plus fructueuses opérations a été, en plein XIXe siècle, d'enrichir, pour quelques louis, la collection Wallace de la magnifique rampe en fer forgé de la Bibliothèque nationale. On n'a pas songé à aliéner les fauteuils horribles créés en 1855 ou 1860 ; mais certaines pièces délicatement sculptées ou ciselées de l'époque de Louis XV ou Louis XVI, plus ou moins estropiées par un long usage, ont été soigneusement recueillies par la bande noire, et ornent aujourd'hui quelques-uns des salons des amateurs parisiens qui se piquent de goût pour les œuvres du XVIIIe siècle. Nous pourrions citer tel mobilier rarissime en acajou sculpté qui fit jadis l'ornement de Trianon et que le Domaine a aliéné avec l'à-propos qui caractérise les opérations auxquelles se livre cette administration. — De ce que nous avons dit, il résulte, je crois, qu'il est grand temps que l'on prenne des mesures énergiques de sauvegarde, et que les appels répétés du rapporteur du budget des Beaux-Arts, qui viennent de recevoir une première satisfaction, soient enfin entendus et écoutés.



Je sais bien qu'il y aura de divers côtés beaucoup de résistances à vaincre et surtout l'esprit de routine et d'ignorance à dompter, mais les premiers résultats obtenus nous mettent en goût.

Parmi ces résistances, il faut prévoir celles de certaines municipalités, que des considérations politiques trop souvent prises au sérieux, comme si elles étaient fondées, rendent redoutables aux yeux des ministres. N'a-t-on pas vu les municipalités de Compiègne et de Fontainebleau réclamer à tort et à travers contre les mutations faites dans ces deux palais, venir même importuner un directeur des Beaux-Arts ou un

ministre pour demander justice contre l'exercice d'un droit imprescriptible? On dirait vraiment que l'État, qui a la charge d'entretenir nos collections nationales, n'a pas le pouvoir d'en disposer au mieux des intérêts du public.

N'a-t-on pas entendu une sorte de sommation d'avoir à restituer au musée de Versailles, simple dépendance du Louvre, et au palais de Trianon, les objets qui en avaient été retirés pour figurer à l'Exposition universelle? Le droit strict de l'Administration était de les garder à Paris, si elle jugeait que leur présence fût plus utile au Louvre qu'à Versailles. Ces réclamations ont, du reste, en partie été accueillies, et celui qui les avait formulées a dû être bien content de voir retourner à Versailles un tableau qu'il qualifiait, en oubliant peut-être un peu son histoire contemporaine, du *Sacre de Louis-Philippe*. Il s'agissait d'une esquisse de Déveria représentant la *Prestation de serment du roi.*

Si l'on admet toutes ces réclamations, si l'on n'ose déplacer les objets qui, en certaines résidences, sont voués à une destruction certaine, si on laisse transformer des meubles du Premier Empire, comme cela s'est vu, pour loger les chemises et les pantalons des fonctionnaires de l'État résidant momentanément dans les palais, on en arrivera à des résultats tels que celui qui est atteint au château de Pau, où ont été détruites un très grand nombre de tapisseries précieuses. D'autre part, d'ici vingt ans, peut-être avant même, les municipalités des villes où sont installées les anciennes résidences considéreront les œuvres d'art comme leur propriété. On en arrivera là fatalement en subordonnant les intérêts de l'art à de mesquines combinaisons politiques. Dans un récent article sur les Musées de province, plein de judicieuses observations, M. Fernand Engerand signalait le péril d'une prétendue décentralisation mise au service des intérêts électoraux. Le cas des résidences est le même. Ici cependant, plus que partout ailleurs, l'État est certainement le maître.



Sans doute, sous l'ancienne monarchie, le mobilier royal voyageait beaucoup, et on ne songeait guère, sauf de très rares

exceptions, à en faire profiter le public; mais encore prenait-on à son endroit certaines précautions que depuis longtemps a oubliées l'Administration du garde-meuble, laquelle, dans ces cinquante dernières années, a vraiment donné des exemples inouïs de son peu de souci de l'art.

On trouvera peut-être trop fortes l'expression que j'emploie ici; mais, si nous voulions citer des faits précis, un numéro de la *Revue* n'y suffirait pas. C'est surtout dans les restaurations qu'il s'est passé des choses fort extraordinaires. L'exemple le plus récent et le plus mémorable est celui du fameux bureau que l'on considérait autrefois à tort comme ayant appartenu à Colbert. Ce bureau, qui se trouvait dans le cabinet du ministre de la Marine, fut, il y a quelques années, transporté à l'Élysée. Mais, entre temps, cette œuvre admirable fut soigneusement, par les soins du garde-meuble, restaurée, redorée, remise à neuf et à jamais déshonorée. Que dire des meubles de Trianon qui, du fait d'un des derniers régisseurs de cette résidence, ont eux aussi fait connaissance avec la dorure moderne?

Il y a quelque vingt ans, une Commission fut nommée, à la suite de nombreuses et trop justifiées réclamations, pour faire dans la collection des tapisseries du garde-meuble une sélection entre les œuvres artistiques qu'il est important de conserver et de soustraire à toutes mutilations, et les tentures que l'on pourrait affecter sans grand inconvénient à la décoration des fêtes publiques. Cette Commission procéda soigneusement et longuement, pièce à pièce; elle a laissé un long rapport rédigé par M. Guiffrey, et accompagné d'un catalogue. Le partage entre les deux lots a été soigneusement fait, mais ces indications ainsi données par des hommes éclairés à ceux qui sont chargés de la garde matérielle des tapisseries, n'allez pas croire qu'elles aient été suivies. On a continué à prendre dans les deux séries, suivant les besoins et les circonstances, les pièces que leur dimension ou leur coloration permettaient d'utiliser commodément pour les bals de l'Élysée, les fêtes des ministères ou les concours agricoles.



On s'est plaint souvent qu'on n'ait conservé en France, au moins dans les collections nationales, presque aucun échantillon des produits de la Manufacture de Sèvres exécutés au XVIIIe siècle. Cette pénurie provient de l'habitude fâcheuse qu'ont eue Louis XV et Louis XVI de distribuer en cadeau, soit autour d'eux, soit surtout à des souverains ou à des princes étrangers, les plus belles œuvres de la Manufacture. Il en était de même pour les tapisseries des Gobelins. Dans notre siècle, les cadeaux ont continué. Du moins, à la Manufacture de Sèvres, où la production est très active, on a paré aux inconvénients ; les pièces les plus curieuses, au point de vue de l'histoire de l'art et de l'histoire de la technique, ont été soigneusement réservées pour le musée de la Manufacture nationale. Il serait souhaitable qu'il en fût de même à la Manufacture des Gobelins où l'on ne produit plus chaque année qu'un nombre assez restreint de mètres carrés de tapisserie. Il serait ensuite nécessaire d'abandonner les errements de l'ancienne monarchie et de conserver pour nos collections futures les principales pièces sorties de nos métiers. On n'y paraît pas disposé. Une grande tenture qui figura à l'Exposition de 1889 : *la Filleule des Fées*, d'après Mazerolle, dont on peut discuter le mérite artistique, mais qui est, au point de vue du tissage, un monument important dans l'histoire moderne de la Manufacture, a pris le chemin de Saint-Pétersbourg. Lors de la visite d'un personnage chinois, dont la politique française n'a pas précisément eu à se louer en Extrême-Orient, il fallut que l'administrateur de la Manufacture se fâchât pour qu'on n'offrît pas à ce mandarin les pièces les plus récemment tissées aux Gobelins.

Ce sont des habitudes d'autant plus fâcheuses, que la plupart des souverains, auxquels on s'imagine faire un très grand plaisir par ces cadeaux, ne sont qu'à demi contents de recevoir des œuvres modernes inférieures, par leurs qualités d'exécution, aux échantillons anciens de l'art français qu'ils possèdent déjà en abondance.

On me pardonnera ces longues considérations ; elles étaient nécessaires comme préface de ce qui vient d'être fait au

Louvre, elles justifient une nouvelle organisation qui, à coup sûr, n'est pas parfaite, mais peut être considérée cependant comme une innovation très importante.

***

Dans ce bâtiment où nos collections nationales sont si visiblement à l'étroit, on a pu, en se serrant, en se faisant des sacrifices réciproques, céder au département des objets d'art cinq grandes salles occupées depuis longtemps par l'exposition des dessins anciens. — Il va sans dire qu'il faut au plus tôt retrouver les emplacements nécessaires pour remettre sous les yeux du public restreint, mais choisi, qui admire les dessins du Louvre, une collection admirable dont malheureusement on ne peut montrer qu'une très petite partie.

L'ordre chronologique apparaissait le plus simple, le plus facile à comprendre, le plus instructif pour montrer les spécimens du mobilier français, provenant soit de l'ancien musée du garde-meuble, soit du mobilier des Tuileries et de Saint-Cloud, placés au Louvre depuis 1870.

Il est fâcheux que les collections du Louvre soient encore aujourd'hui trop pauvres en mobilier de la Renaissance pour qu'il soit possible de représenter, à l'aide des monuments, l'histoire du mobilier français depuis le commencement du XVIe siècle. Il aurait fallu pouvoir mettre sous les yeux du public un certain nombre d'échantillons de meubles décorés à l'italienne, et cependant de construction française, puis des meubles de la seconde moitié du XVIe siècle, de style entièrement français. Très probablement, cette lacune sera comblée plus tard dans nos collections. A l'heure qu'il est, trois ou quatre spécimens seulement auraient pu servir d'indication pour l'histoire du mobilier du XVIe siècle. C'était insuffisant pour créer une salle; on a dû y renoncer et débuter avec le XVIIe siècle, par une salle Louis XIV.

Aussi bien cette date peut se défendre, car c'est bien à l'époque de Mazarin et de Richelieu que le meuble français se transforme, après la disparition, au moins dans les manifestations les plus soignées, du meuble créé par les menuisiers ou les huchiers, remplacé par le meuble d'ébénisterie.

Les plus beaux meubles de Louis XIV, les créations de André-Charles Boulle, ont à tout jamais disparu dès le commencement du XVIIIe siècle; nous ne possédons plus que des fragments relativement peu importants du mobilier de Versailles et du Louvre. Néanmoins, ces échantillons suffisent à nous donner une idée du système décoratif adopté à l'époque de Le Brun, car on ne saurait, dans une histoire du mobilier français, passer sous silence le nom du directeur de la manufacture royale des meubles de la couronne, installée aux Gobelins.

Dans la salle Louis XIV a été placée une tapisserie, qui fait partie de la série de l'*Histoire du roi*, et nous montre la visite de Louis XIV à la manufacture en 1664. Très belle de dessin et de composition, elle a un très grand intérêt historique, car nous y voyons représentée une multitude d'objets de nature très diverse qui étaient créés à la manufacture. Sans doute, les Gobelins ont exécuté surtout des tapisseries et même encore aujourd'hui le nom de *Gobelins* sert à désigner toutes sortes de tapisseries, de quelque provenance qu'elles soient, mais il ne faut pas oublier que, sous Louis XIV surtout, c'est des ateliers de la manufacture, sorte d'école d'art décoratif, que sont sortis, avec les tapisseries et les tapis, des meubles, des mosaïques, des pièces d'orfèvrerie, tout ce qui composait le mobilier des résidences royales. Les noms de ceux qui furent les collaborateurs de Le Brun, les Berain et les Lepautre suffisent à rappeler la multiplicité des productions artistiques qui furent créées dans la manufacture. A la tapisserie de la visite du Roi, on a donné comme pendant un des plus beaux spécimens de la même fabrication, *Le Parnasse*, d'après Raphaël, qui n'est point, comme on la ferait aujourd'hui une copie pure et simple de la fresque du Vatican, mais un arrangement prodigieusement enrichi au point de vue des accessoires par l'art du tapissier.

Devait-on se borner à montrer dans cette salle, de dimensions assez exiguës, seulement quelques-uns des meubles fabriqués par Boulle dans les ateliers du Louvre? On a pensé qu'à côté de ces marqueteries d'un style si particulier, où les bois de couleur, l'écaille, le cuivre et l'étain rivalisent pour produire des œuvres d'une somptuosité extrême, il fallait

montrer ce qui fut comme le point de départ de ce luxe voyant de l'époque de Louis XIV. Dans cette intention on y a placé un de ces cabinets en ébène, dont l'intérieur nous montre des peintures et des mosaïques, cabinets exécutés à l'italienne ou à la flamande — les deux origines sont possibles. — Ces œuvres qui, au premier abord, semblent faire partie d'un mobilier de deuil, révèlent, quand elles sont ouvertes, le goût pour la polychromie, qu'on employait en Italie et en Flandre dès la fin du XVIe siècle, et qu'affectionnaient Richelieu et Mazarin.

A ces pièces on a joint encore un grand guéridon en bois sculpté doré, d'un style un peu lourd, épave probable du mobilier créé pour le surintendant Fouquet et destiné au château de Vaux. Cette œuvre, depuis longtemps au Louvre, est tout à fait à sa place dans une salle où domine l'art créé sous la direction de Le Brun, car, avant d'être le collaborateur de Colbert et l'organisateur des arts pour le grand roi, Le Brun avait été quelque chose comme le surintendant des beaux-arts de Fouquet. C'est très probablement en organisant une manufacture de tapisserie pour Fouquet que Le Brun a pris ces habitudes d'ordre et de domination, qui firent de lui un directeur des Gobelins inimitable.

Il aurait fallu pouvoir montrer des spécimens du style Louis XIV épuré et affiné, de ce style définitivement dépouillé de ses éléments par trop italiens, et tel qu'il fleurissait chez nous à la fin du règne ou à l'époque de la Régence, sous la direction d'un architecte tel que Robert de Cotte ou sous la main d'un ébéniste tel que Cressent. Malheureusement, dans les collections nationales, ces spécimens sont rares. Il est donc assez difficile de faire comprendre la transition entre le style Louis XIV proprement dit et le style de la première partie du règne de Louis XV, de montrer l'influence qu'ont pu avoir sur l'allègement des formes, sur l'élégance de la décoration appliquée aux meubles, des artistes tels que Claude Gillot ou Watteau.

Néanmoins dans la seconde salle, quelques bureaux, notamment un bureau mis à la disposition des musées nationaux par le ministère de la Guerre, orné à ses angles de figures casquées en bronze doré, un autre provenant du garde-meuble

orné de gracieuses figures de femmes, empruntées, semble-t-il, à quelque composition de Watteau, peuvent jusqu'à un certain point combler cette lacune. Mais la salle Louis XV est riche surtout en spécimens du style rocaille et du style néo-antique où triomphent, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Gabriel en architecture et Delafosse dans le mobilier. Sur les murs de cette salle s'étalent des tapisseries des Gobelins d'après Coypel, empruntées à l'histoire de Psyché ou à l'histoire de Renaud et d'Armide, et les merveilles exécutées par Neilson, d'après les cartons de Boucher et de Tessier : *Psyché et l'Amour, Vertumne et Pomone, Amphitrite et Céphale* tissées en 1757 pour la décoration de la salle du Conseil au château de Compiègne.

Sous peine de ressembler à un magasin de meubles, ces salles ne devaient pas renfermer uniquement des pièces de mobilier. Il fallait y mettre, autant qu'on pouvait le faire dans un musée où les espaces sont restreints, un certain nombre de tableaux et de pastels. Aussi, bien que l'architecture de la salle ne concorde pas malheureusement avec le mobilier qu'elle a reçu, on y a placé des dessins de portes exécutés par Boucher ou Vallayer-Coster. on a mis aux murs, à côté des tapisseries, un chef-d'œuvre, le portrait de madame de Pompadour par Latour, et un autre chef-d'œuvre, le portrait de Marie Leczinska par Van Loo ; on y a mis aussi des sculptures telles que le buste de madame Du Barry, de Pajon, ou a charmante figure de l'Amour de Gillet.

On a jugé aussi qu'il serait bon de réunir en ce même lieu une série de bronzes, de porcelaines montées en bronze, d'objets de bijouterie ou de joaillerie qui pussent contribuer à donner une idée d'ensemble du luxe et des colorations préférées à l'époque de Louis XV. On a donc transporté dans cette salle beaucoup de boîtes et de tabatières, de menus objets du XVIIIe siècle. de miniatures qui acquièrent une plus grande valeur artistique de leur rapprochement avec le mobilier de la même époque.

Parmi les œuvres qui ont été conservées au garde-meuble ou égarées dans les résidences, il s'en trouve qui, originairement, ont été créées pour la décoration de la galerie d'Apollon, qui coûta si cher sous Louis XIV, et ne fut d'ail-

leurs jamais terminée ni mise en place. Dans cette décoration, figurait une série d'admirables tapis de la Savonnerie, dessinés par Le Brun. On a pensé qu'on pouvait donner une entorse à la chronologie et placer une de ces admirables peintures textiles dans la salle Louis XV, une autre dans une des trois salles consacrées au mobilier du règne de Louis XVI. C'est sur un de ces tapis qu'a définitivement pris place le plus beau spécimen connu de l'ébénisterie de style rocaille à son déclin : le bureau du roi par Oeben, Riesener et Duplessis est placé en face du portrait de madame de Pompadour ; et, le long des murs, s'échelonnent des commodes ventrues, ornées de bronzes ou fleuries de choux frisés, de style rocaille, sorties peut-être de la boutique des Caffieri, et enfin des meubles plus sévères, aux lignes rappelant l'architecture antique, lignes inspirées à Oeben par le style que mirent à la mode Gabriel et les archéologues du XVIIIe siècle.

Cette ornementation si riche des bronzes de Duplessis, qui décorent le bureau de Louis XV, nous la retrouvons aux murs de la même salle, sous forme d'appliques et de bras de lumière de style rocaille ou de bronzes d'une facture plus fine encore, soignés comme de l'orfèvrerie, créés à la fin du règne par Gouthière. Ce même style de Gouthière, qui insensiblement arrive à celui que l'on a qualifié de style Louis XVI, reparaît dans des montures de vases de Chine depuis longtemps connues, épaves du garde-meuble royal, placées au Louvre depuis quelques années.

Des groupes en bronze, enfin, quelques-uns provenant de l'ancien garde-meuble, datant de Louis XIV ou de Louis XV, — l'un d'entre eux a même fait partie du mobilier de Louveciennes, — sont disposés sur des commodes et des consoles où apparaît l'expression des deux styles du siècle de Louis XV, dont on ne considère généralement qu'un seul, celui qui a été mis à la mode par Meissonier.

C'est dans les trois salles consacrées au mobilier de Louis XVI et du Directoire qu'ont pris place les spécimens les plus encombrants provenant des anciennes résidences. Le garde-meuble national était beaucoup plus riche en œuvres de cette époque qu'en monuments plus anciens. Pour ce qui est des tentures, on n'avait guère que l'embarras du choix : là aussi

nous possédons des séries extrêmement riches, et, d'ailleurs, comme nous venons de le dire, on peut, en ce qui concerne la tapisserie, se permettre certaines licences et commettre certains solécismes. C'est surtout de la coloration et de la lumière qu'il faut tenir compte, et il n'y a vraiment aucun inconvénient à placer dans des salles de style Louis XVI certaines tapisseries dont les cartons ont pu voir le jour à une époque plus ancienne.

Les principaux ébénistes du règne de Louis XVI peuvent se diviser en deux catégories qui répondent à deux modes.

Par un singulier retour de la mode, les meubles de style Louis XIV en marqueterie — le style créé par André-Charles Boulle — étaient dans la deuxième moitié du règne de Louis XV assez discrédités. Sous Louis XVI, au contraire, on s'est plu à créer à nouveau, ou à recréer plutôt, quelquefois par simples surmoulages, des meubles dont les originaux avaient été exécutés sous le grand roi pour la décoration de Versailles. Levasseur, en particulier, bien que ses meubles soient en bois satiné ou en bois d'amarante, a fait pour le roi un grand nombre de cabinets ou d'armoires à hauteur d'appui, ou des gaines, qui sont la reproduction, avec quelques modifications dans les ornements, des pièces de l'époque de Louis XIV dont on peut voir des spécimens dans la galerie d'Apollon.

C'est un aspect de l'art Louis XVI qu'il importait de montrer dans ces salles, pour faire voir combien, au point de vue du mobilier, la décoration intérieure n'est bien souvent qu'un recommencement.

Mais il fallait faire voir aussi les manifestations artistiques les plus intéressantes de l'époque de Louis XVI, surtout les meubles créés par Riesener, Carlin et Bennemann. Dans les meubles de Riesener, un artiste qui avait commencé par pratiquer le style rocaille, on suit les transformations de la mode, son affinement, le dessèchement des formes ; on saisit l'origine de ce que l'on a appelé, d'un terme probablement impropre, « style du premier Empire ». La démonstration peut se faire clairement par une série de meubles. Et il arrivera certainement que quelques personnes attribueront au XIX[e] siècle des spécimens créés à la fin du règne de Louis XVI ou sous le Directoire.

Un bureau à cylindre, œuvre de petite dimension, exécuté au garde-meuble en 1777, présente l'alliance d'une marqueterie à la technique absolument impeccable, avec des guirlandes de roses, des feuillages en bronze d'un faire un peu sec, qu'on rencontre déjà dans les productions du règne de Louis XV, et que l'on attribue d'ordinaire à Gouthière, sans songer que maint autre ciseleur de la même époque a pu produire des œuvres dans le même style et aussi soignées. Ce même Gouthière se retrouve peut-être, d'ailleurs, dans la décoration d'un autre meuble de Riesener, une commode en marqueterie provenant du mobilier du ministère de la Guerre, et encore dans une série de bras de lumière où nous voyons des bustes d'enfants soutenir les bobèches d'où retombent des colliers de perles de bronze.



Il est toujours fort difficile, quand on expose des meubles dans un musée, d'éviter que les salles présentent l'aspect de magasins. Une collection publique ne peut, comme une collection d'amateur, donner l'illusion d'un intérieur, où chaque chose est à la place à laquelle elle est destinée.

On peut cependant atténuer cette impression désagréable en mélangeant des objets de différente nature : tapisseries, tableaux, dessins, pastels, bronzes, porcelaines; même quelques marbres ou des terres cuites. C'est ce que l'on a tenté de faire au Louvre sans se flatter d'y avoir complètement réussi. Aussi bien le local, si l'architecture extérieure en est belle, ne se prête-t-il pas à l'organisation d'un musée. Il faut soutenir, contre le mauvais éclairage et la forme défectueuse des salles, une lutte dont il est bien difficile de sortir constamment vainqueur.

Telles qu'elles se présentent, cependant, ces nouvelles salles de mobilier peuvent être considérées comme une tentative intéressante de reconstitution. Quelque chose d'analogue a été tenté, il y a quelques années déjà, pour les œuvres d'art de la Renaissance italienne, par les organisateurs du musée royal de Berlin, qui ont voulu faire ainsi voir au public l'effet que l'on peut tirer des œuvres d'art anciennes pour la décora-

tion d'un hôtel particulier. Chez nous, une telle tentative est peut-être moins nécessaire ; il ne manque point à Paris d'intérieurs luxueux où les reconstitutions du passé se sont faites pour ainsi dire par la force des choses, les meubles anciens, tableaux ou autres spécimens de l'art français du XVIIe et du XVIIIe siècle ayant expulsé et remplacé l'ameublement moderne. En Allemagne, il y avait utilité à montrer des œuvres d'art, à faire comprendre le parti qu'on peut en tirer, et en même temps à initier le public à une certaine esthétique qui n'y est peut-être pas suffisamment répandue.

Cependant, il a paru bon d'essayer au Louvre une reconstitution dans la mesure où elle était possible. L'imperfection de cet essai provoquera certainement des critiques. Et certes, ce n'est pas de cette façon que l'on aurait rêvé de présenter une histoire du mobilier français. C'est dans des appartements avec des boiseries des mêmes époques que les meubles, avec des plafonds sculptés ou peints qu'il faudrait montrer ces œuvres d'art délicates créées presque toutes pour les petits appartements de Versailles, de Trianon, de Choisy, de Bellevue ou de Saint-Cloud. Peut-être plus tard, quand les musées nationaux seront en possession de ce fameux pavillon de Flore qu'une loi leur a attribué depuis longtemps, mais où se succèdent des locataires tenaces, sans aucun droit à l'occuper, peut-être pourra-t-on penser à des reconstitutions presque complètes. Dans les magasins du palais du Louvre se sont déjà, depuis quelques années, accumulés les éléments de cette transformation. Il y a trois ans, on a recueilli soigneusement les boiseries, les peintures et les cheminées provenant de deux des hôtels de la place Vendôme où précisément l'on aurait pu si facilement, et à si bon compte, installer le Ministère des Colonies. Et peut-être d'ici à quelques années le musée pourra-t-il recevoir la fameuse pièce, connue sous le nom de *Salon des Singes*, qui se trouve dans l'ancien hôtel de Rohan, occupé par l'Imprimerie nationale et destiné à une prochaine démolition.

Le jour où l'on aura rassemblé un nombre suffisant de ces décorations intérieures, ou complètes ou par fragments, on pourra donner au public l'illusion absolue du passé. Jusque-là, il faut bien s'en tenir à des à peu près, à une organisation

provisoire, et le provisoire est un peu le fait de tout musée qui vit et se développe.

D'ailleurs, eût-on songé à installer une collection de ce genre dans un des palais nationaux, à Versailles, par exemple, on se serait heurté aux mêmes difficultés. Aujourd'hui on tente de rendre à ce palais une partie de son aspect primitif, mais le zélé conservateur du musée, M. de Nolhac, dans bien des cas, est obligé de remplacer par de l'étoffe de teinte blanche les boiseries qui ont été si malheureusement détruites sous le règne de Louis-Philippe pour faire place à des peintures que l'on est obligé de mettre au grenier. Quant aux petits appartements de Versailles, ils seraient tout à fait insuffisants pour recevoir une suite aussi considérable.

Telle qu'elle est présentée, la collection du Louvre rendra, croyons-nous, plus de services que le musée du quai d'Orsay aux artistes, qui prendront plus facilement le chemin du Louvre, et aux historiens de l'art.



Le nouveau Musée du Mobilier français contribuera probablement à donner une idée plus juste de ce que fut le style français au XVIIe et au XVIIIe siècle, à faire mieux comprendre l'enchaînement des formes, leur origine et leur développement logique. Il faut bien le dire, si nous admirons beaucoup l'art de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, très rares sont ceux qui, à un premier examen, sont capables d'en dater d'une façon exacte les spécimens. Une bonne partie de l'art de Louis XIV est confondue souvent avec l'art de l'époque précédente. L'art de Louis XV est identifié presque toujours en bloc avec une espèce de style irraisonné que l'on a voulu faire refleurir au XIXe siècle; les créations du second Empire donnent une idée assez juste de ce que le grand public en général s'est figuré être l'art du temps où régnait madame de Pompadour.

En réalité, cet art, que l'on peut qualifier de style rocaille, n'est point dépourvu de règles. Il ne faut pas le juger sur des spécimens de style échevelé, tels que ceux que l'on a fabriqués d'après des modèles français à l'étranger, surtout

en Allemagne. Même dans ses productions les plus hardies, il conserve un certain respect pour la bonne ordonnance, pour la clarté, comme elles apparaissent sous le règne de Louis XIV et surtout à l'époque de la Régence. Un artiste tel que Meissonier, qui pourtant n'était pas d'origine française, a été vite discipliné au contact des artistes de notre pays. Ses modèles dessinés ou gravés, passant entre les mains de nos orfèvres, de nos peintres et de nos ébénistes, ont été pliés tout de suite à une discipline sévère qui les a rendus plus calmes, plus raisonnables, plus français.

Ce qui distingue surtout les compositions décoratives françaises du XVIIIe siècle, c'est la clarté, que nos artistes ont poussée jusqu'à la dernière limite, jusqu'au point où elle devient un défaut. C'est ce besoin de clarté qui les a ramenés, vers 1750, au style classique à la Louis XIV ; mais ce style, par réaction contre les quelques dérèglements qu'avait montrés le style purement rocaille, est devenu beaucoup plus froid qu'il n'était au temps du grand roi. Les compositions architecturales du siècle de Louis XIV sont des œuvres animées et vives, en comparaison de celles qui apparaissent vers la fin du règne de Louis XV ou dans les premières années de Louis XVI. C'est l'horreur pour la ligne courbe qui amènera les architectes à ne plus vouloir, comme support du mobilier, que des profils rectilignes aussi maigres, aussi pauvres d'aspect qu'on peut les imaginer.

Ce n'est donc point aux architectes du règne de Louis XVI que revient l'idée du style si sec, que l'on a considéré comme caractéristique de l'époque de Marie-Antoinette. Si l'on examine les constructions élevées à la fin du règne de Louis XV, et la plus somptueuse entre toutes, le pavillon de Louveciennes, on voit, non pas en germe, mais complètement développé, un art qui, par ses lignes, par son genre de décoration, est très voisin de ce que l'on verra chez nous à l'époque du Directoire. Les merveilleux et les merveilleuses, les meubles de Jacob, ne seraient pas déplacés dans la grande salle de Louveciennes, au milieu des bronzes de Gouthière mariés à l'architecture de Ledoux. Si l'on examine les détails, les boiseries, les sujets représentés, on trouve dans cet ensemble, si sec et si soigné à la fois, plus de grâce et plus de

génie sans doute que dans les productions d'un Jacob ou d'un Thomire, mais la transformation est déjà complètement opérée.

Le temps est passé où Duplessis modelait les torchères du bureau Louis XV et certaines de ses appliques en bronze doré, aux tiges composées de céleri ou de chicorée, si grasses d'aspect. On substitue à ces motifs des feuillages, des végétaux très maigres; la rose, notamment, revient constamment sous l'ébauchoir de Gouthière. Il y trouve des motifs charmants s'ils étaient destinés à décorer une pièce d'orfèvrerie, mais trop pauvres pour la décoration d'un mobilier. Les fils de perles, les guirlandes, les feuillages et les tiges amaigries, comme on les trouve dans les peintures décoratives de l'antiquité et en particulier à Pompeï, les arabesques du XVIe siècle, transformées et encore anémiées, serviront de modèles à Gouthière et au peintre Rousseau. Les panneaux qui garnissent la salle de bain de Fontainebleau annoncent l'approche des décorations que dessineront Percier et Fontaine pour le mobilier de Napoléon Ier.

L'armoire à bijoux de Marie-Antoinette, retournée au lieu auquel elle avait été destinée — une des salles du château de Versailles, — est certainement un des objets les plus intéressants à ce point de vue. Ce n'est pas un beau meuble; c'est une œuvre plutôt lourde, mal construite et mal dessinées, mais qui montre clairement la dernière transformation du goût français au XVIIIe siècle.

On se rappelle qu'elle est due à la collaboration de trois artistes : Schwerdfeger, Thomire et Degaux. Il est évident que c'est à Schwerdfeger, ébéniste de son état, que revient l'architecture du meuble. C'est lui qui a imaginé ce coffre dont la façade est divisée en trois parties, reposant sur une sorte de console dont les pieds sont formés par des séries de carquois que réunissent des entrejambes profilés suivant des quarts de cercle. C'est lui aussi sans doute qui a eu l'idée assez malheureuse de couronner ce meuble de forme rectangulaire par un énorme groupe de bronze, dont la masse ne suffit pas à rompre la ligne droite disgracieuse du haut, car ce groupe a trop l'air d'une chose posée sur un meuble avec lequel elle ne fait pas corps.

Les cariatides de Thomire, le grand médaillon en bronze ciselé et doré dont il a décoré le panneau central, pour beaux qu'ils soient, pris en eux-mêmes, ont le tort grave d'accentuer encore les mauvaises lignes architecturales. Enfin, c'est à un artiste de très grand talent, Degaux, mais qui était surtout capable de décorer des boîtes et des tabatières, qu'on a demandé d'orner ce grand meuble, et cela fut une des erreurs les plus grandes qu'aient commises les fabricants de meubles au XVIIIe siècle.

Sur les côtés et sur les deux panneaux, à droite et à gauche du panneau central, s'étalent, entourés de bordures de nacre et de bronze doré, des fixés, des arabesques peintes sur fond doré et collées sous une plaque de cristal.

La forme de ces arabesques, interrompue par des médaillons en camaïeu, rappelle exactement les peintures décoratives antiques, avec peut-être un peu moins de sécheresse que n'en apporteront dans cette imitation les artistes du premier Empire; ce ne sont point, à coup sûr, des ornements qui conviennent à un meuble d'aspect aussi massif. Mais que dire des délicats médaillons peints sur ivoire, de la frise également peinte sur ivoire en camaïeu, qui contourne le meuble, œuvres du même Degaux? Ce sont, et par leur dimension restreinte et par leur finesse, des dessins de boîtes, incapables de produire un aspect vraiment décoratif sur un meuble de ces dimensions. Ici nous trouvons une manifestation de la tendance qu'eurent les ébénistes du XVIIIe siècle à introduire dans la décoration du mobilier les peintures sur porcelaine.

Je ne voudrais point dire de mal des meubles où la porcelaine de Sèvres intervient comme décoration, — je risquerais de me brouiller avec les amateurs assez heureux pour posséder des spécimens de choix de ces meubles coûteux; — et cependant, peut-être une matière telle que la porcelaine n'est-elle pas destinée par sa nature même à la décoration de grandes pièces de mobilier, non plus que le genre de décor que les artistes du XVIIIe siècle y ont appliqué.

On a pu, de la sorte, composer des ensembles voyants et somptueux, tels que la commode qui fut offerte par Louis XV à madame Du Barry, tels que des guéridons ou des coffrets; mais, malgré tous leurs efforts, les artistes du XVIIIe siècle ne

sont jamais arrivés à marier l'ébénisterie et cette gemme à laquelle des scènes ou des bouquets de fleurs délicatement exécutés donnent l'aspect d'un décor de bonbonnière, tandis qu'il faut l'impression de la solidité dans une pièce de mobilier.

A peine peut-on admettre l'introduction d'un décor aussi délicat et d'un faire aussi poussé dans ces mille riens, petites tables à ouvrage de forme ovale ou rectangulaire, petits meubles féminins, créés en si grand nombre à la fin du XVIIIe siècle.

On est allé très loin dans l'erreur commise; témoin cette petite table en racines, conservée aujourd'hui à Compiègne: le plateau enchâsse une plaque en biscuit, dont les reliefs ont contraint l'artiste à recouvrir tout son meuble d'une plaque de verre. C'est un spécimen que l'on croit généralement de l'époque de Louis XVI, mais qui date de Louis XV; on lui a fait subir une transformation sous le premier Empire, mais le plateau de la table provient de la succession du duc de Brissac, qui fut l'amant de madame Du Barry.

Tous ces défauts, et un grand nombre d'autres que l'on pourrait relever dans le mobilier de l'époque de Louis XVI, existaient donc déjà au temps de Louis XV. N'est-il pas possible de trouver les causes de cette décadence du mobilier? Je n'emploie ce terme qu'avec des réserves, car si la décadence apparaît en effet dans l'architecture des meubles, jamais, ni sous Louis XIV ni pendant la Régence, l'art de l'ébéniste et du bronzier n'a porté plus loin la délicatesse et le fini dans l'exécution. Ce sont les formes, dépouillées de ces délicats ornements de bronze ciselé, qui sont inacceptables.

Ces formes sont-elles purement françaises? On peut se demander si la présence en France, et particulièrement dans le milieu où se fabriquait la majeure partie des meubles français dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, d'une quantité d'ouvriers étrangers et particulièrement d'Allemands, n'a pas agi sur le développement du style français. Peut-être, à cette époque, s'est-il produit une sorte de choc en retour sur notre art du mobilier. Nous avions pendant toute la première moitié du XVIIIe siècle envoyé nos modèles et nos meubles surtout en Angleterre et en Allemagne. Ces meubles, les Allemands en particulier les ont souvent très mal copiés. On peut bien

supposer que les artisans venus chez nous en foule d'Allemagne, et qui peut-être, d'ailleurs, ont poussé plus loin que les Français la conscience dans l'exécution matérielle du travail, ont modifié nos formes traditionnelles.

Si l'on consulte les listes des ébénistes dans les almanachs de la corporation pour la seconde moitié du XVIIIe siècle, on relève une énorme quantité d'Allemands qui, soit de Bavière, soit des provinces rhénanes, sont venus s'établir au faubourg Saint-Antoine. Or, à cette date, l'art français, après la floraison incomparable de la fin du règne de Louis XIV, de la Régence et de la première moitié du règne de Louis XV, arrivait à un moment de transformation, à un tournant. Il a pu se laisser envahir par l'influence étrangère.

En fait, que l'on prenne des meubles exécutés pour le garde-meuble à la fin du règne de Louis XV ou au commencement de celui de Louis XVI, qu'on les dépouille de leur ornementation, on s'apercevra vite que leur architecture, que leur galbe sont absolument ceux des meubles fabriqués en Allemagne. C'est encore un témoignagne à l'appui de notre opinion que le succès des œuvres de l'ébéniste de Neuwied, Roentgen. Les travaux de Roentgen, — qui n'a travaillé en France que d'une façon épisodique pour la reine Marie-Antoinette, bien qu'il ait été agrégé à la corporation des ébénistes parisiens, — ces travaux, si renommés au XVIIIe siècle, si recherchés encore de nos jours, sont remarquables par le soin apporté à l'exécution, mais sont reconnaissables aussi à la lourdeur et à la maladresse du dessin. Roentgen, en réalité, était beaucoup plus un mécanicien qu'un artiste. Les bureaux qu'il imagine — au mécanisme compliqué, dont toutes les parties se meuvent à l'aide de ressorts, — témoignent de beaucoup d'ingéniosité mécanique, mais non d'un vrai sentiment artistique.

Le garde-meuble national n'a malheureusement conservé pour ainsi dire aucune pièce fabriquée par Roentgen pour la France. On lui a attribué quelquefois le bureau offert à Louis XVI par les États de Bourgogne, mais cette attribution n'est établie sur aucun document certain. La seule raison que l'on puisse en donner, c'est qu'il est muni d'un mécanisme compliqué, mais pourtant simple et presque enfantin en com-

paraison de ceux que le même artiste a appliqués aux pièces fabriquées pour Catherine de Russie. Au reste, l'on peut affirmer que l'ébéniste auteur du bureau offert à Louis XVI s'est inspiré des formes chères aux ébénistes allemands. Si la pièce a été fabriquée à Paris, elle a dû sortir d'un des ateliers allemands du faubourg Saint-Antoine.

Ce n'est pas à dire que, même sous le règne de Louis XV, il ne se trouvait pas déjà des étrangers parmi les ébénistes parisiens, mais ils n'étaient point en si grand nombre qu'ils ne pussent être absorbés et assimilés par les Français. Sans doute aussi des hommes comme Oeben et Riesener n'étaient point d'origine française, — et Riesener épousa la veuve d'Oeben, Hollandaise de naissance. Cet atelier de l'Arsenal, où il travailla si longtemps, était donc une réunion d'artistes presque tous étrangers. Mais, à côté d'eux, leur donnant des modèles, nous trouvons, dans la première moitié du règne de Louis XV, des artistes français ou complètement francisés. Au contraire, à la fin du règne de Louis XV et surtout sous Louis XVI, la dose des artistes étrangers s'est considérablement augmentée, et il faut sans doute admettre qu'ils ont exercé sur le style de notre pays une grande influence.

Ce point de vue a été jusqu'ici négligé, parce qu'on a considéré que le mobilier à l'époque de Louis XVI, sous le Directoire ou sous le premier Empire, n'est que la résultante du style adopté par les peintres et par les sculpteurs.

On trouve volontiers, en effet, dans les meubles d'un Jacob, un reflet du style de David. L'influence de David, et, antérieurement à lui, celle de peintres comme Vien, n'est certainement pas contestable sur le développement général de l'art français, mais il faut tenir compte aussi, dans ce retour tout à fait prononcé à un style antique, décharné, desséché, d'autres éléments qu'on a négligés. Bien avant David et l'expédition d'Égypte, dont on fait généralement dater l'introduction dans la décoration de motifs d'art égyptien, des artistes français ont copié soit des bronzes, soit des pierres, traduites — mal traduites assurément — par de médiocres gravures, et reproduisant tant bien que mal des monuments d'Égypte. Les traces de ces imitations, nous les trouvons déjà dans des meubles de l'époque de Louis XV, par exemple sur les grandes

consoles soutenues par des sphinx, déposées au château de Fontainebleau, et qui datent environ de 1760.

Si le style de David, porté dans le mobilier par des artistes tels que Percier, qui fournit les dessins, tels que Jacob qui les exécuta, se manifeste clairement, le terrain était singulièrement bien préparé pour le recevoir. Or, très probablement, c'est à des artistes allemands que nous devons la première renaissance néo-grecque ou néo-antique du mobilier français.

Pour nous en convaincre, envisageons l'art d'un pays voisin de la France, mais où le développement artistique au XVIIIe siècle diffère sensiblement du nôtre, en certains points. Le mobilier anglais de la fin de Louis XV présente déjà des formes que l'on serait tenté de considérer comme créées chez nous à l'époque du premier Empire. Le style anglais, tel qu'il fleurit aujourd'hui, n'est que le développement de ce style néo-antique né en Angleterre vers 1760 environ. Il serait cependant impossible pour des raisons chronologiques de reconnaître, dans un mobilier anglais, le style antique tel que l'a conçu David. Le décor, d'ailleurs, appliqué par les artistes anglais, la porcelaine de Wedgwood, n'est-il pas le décor purement antique tel que l'adopteront plus tard Percier et Jacob?

Mais, sur un tel sujet, que de développements on pourrait écrire! On pourrait, en retraçant l'histoire complète du mobilier français, faire l'histoire de notre art et de notre mode. Il ne peut être question de se livrer ici à un tel travail. Il suffisait de signaler l'importance des nouvelles installations du Louvre, et surtout de montrer que l'entrée dans notre grand musée national de collections trop longtemps jugées indignes de figurer à côté des tableaux et des statues consacre le principe de l'unité de l'art, dont toutes les manifestations sont également respectables. A l'heure où, de l'autre côté de la Manche, à Londres, vient de s'ouvrir un musée presque uniquement consacré à l'art français du XVIIe et du XVIIIe siècle, — le musée Wallace, — il importait de prouver que notre pays n'est pas plus indifférent que l'étranger à la gloire d'un art qui tint si longtemps sous le charme toute l'Europe et dont en fils ingrats nous avons trop longtemps méconnu la valeur.

É. MOLINIER

ISLAM[1]

II

C'était une longue année après le divorce d'Éminé-hanem. Un jour de gloire au ciel et de paix profonde sur la terre illuminait le Bosphore, qui s'alanguissait dans sa course vers les Dardanelles. Les *caïqdji* remontaient le courant, chantant de longues mélopées très douces sur un ton mineur d'une mélancolie infinie.

Le printemps était revenu; les ailes de l'âme d'Éminé se déplièrent et le levain de son énergie se réveilla. Son cœur désirait vivre une vie nouvelle.

Son oncle lui conseilla d'aller s'installer avec l'intendante et quelques esclaves dans le kiosque d'été, qui se trouvait sur le haut de la colline d'Anatolou-Hissar, et de s'intéresser à la construction d'un *tekké*[2] qu'il faisait élever non loin de là. Il voulait y installer le derviche Saadetdin, qui devait diriger les études théologiques des jeunes gens pauvres qu'il prenait sous sa protection.

Cette propriété était gardée par des *kouroudji*[3] et des bergers qui faisaient paître leurs troupeaux aux alentours.

— Je vous autorise aussi, ma fille, — avait-il dit, — à étu-

1. Voir la *Revue* du 1[er] mai.

2. Couvent.

3. Gardes forestiers.

dier la théologie avec le derviche, si telle est votre volonté. Vous parviendriez peut-être à obtenir, comme ont fait quelques femmes, le *cheïkat*, afin de prêcher la religion musulmane : cela donnerait un intérêt à votre vie ; mais je préférerais de beaucoup vous voir vous reposer, car chez vous le mal est dans l'ardeur de votre sang, que ma faiblesse à vous laisser élever par des étrangères n'a fait qu'aggraver.



Éminé put croire pendant quelque temps que les études théologiques suffiraient à remplir sa vie ; mais la sève féminine était vivace en elle et, tandis qu'elle écoutait les paroles édifiantes du derviche, ses yeux interrogeaient toujours l'horizon. Elle attendait l'homme idéal qu'elle pourrait aimer avec toute la passion qui remuait son âme d'un grand désir et faisait courir de longs frissons sur ses beaux membres souples. Son cœur était à l'image des étangs profonds où sommeillent des choses imprévues qui viennent soudain flotter à la surface.

Elle ne voulait plus se contenter des simples joies de la vie journalière et vivait dans l'attente d'événements graves et définitifs.



Dans ses promenades solitaires, elle rencontrait les bergers et les *kouroudji*, serviteurs de son oncle, qui, à son approche, suivant l'usage, lui tournaient le dos, se tenant immobiles et la tête un peu courbée en signe de respect.

Elle les questionnait, cherchant à s'intéresser à leur pensée dominante, qui était celle de combattre les ennemis du sultan : bientôt, sans doute, ils trancheraient les têtes, en les faisant voler à la manière des graines très légères qu'un souffle éparpille dans l'espace. Elle ne pouvait voir l'expression de leur visage, mais elle devinait que l'espoir de combattre et de vaincre pour l'Islam animait leurs yeux d'une flamme qui les consumait.

Et une grande fierté lui venait d'appartenir à cette race guerrière, fidèle à sa foi et à son souverain.

Or, ce jour-là, ayant aperçu Hassan-agha, le plus vieux

de ses serviteurs, qui, assis sous un cerisier en fleurs, berçait un enfant dans un berceau turc, elle s'approcha de lui. Mais les babouches d'Éminé firent du bruit en remuant des herbes sèches; Hassan-agha lui dit anxieusement :

— Faites taire vos pieds que je baise, Éminé-hanem : Mohammed dort.

Mohammed dormait sous le cerisier en fleurs, dans un berceau suspendu fait de lambeaux d'indienne rose, que Hassan-agha balançait du pied, en cadence, à l'aide d'une corde passée dans son orteil.

Les mains tremblantes du vieillard s'appliquaient à peindre attentivement, sur un petit bas de laine blanche, un cyprès rouge. Il peignait ainsi à cause de la certitude qu'il avait d'aller en paradis et d'y trouver toutes choses à rebours de ce qu'elles avaient été pour lui sur la terre.

Depuis longtemps, les sourires s'étaient desséchés sur ses lèvres et cela donnait à sa face un air inexprimable de douce résignation. Son grand âge et ses longs services l'autorisaient à regarder le visage de la nièce de son maître, et à lui dire les pensées très simples qui occupaient son esprit. Il souleva ses lunettes et leva les yeux sur elle.

Voyant qu'elle restait indifférente au sommeil de Mohammed et qu'elle ne paraissait point vouloir l'interroger à son sujet, il se mit à chanter d'une voix aussi tremblante que le son des clochettes qui tintent au cou des chevreaux :

— Le papillon est venu déposer le cœur des fleurs sur tes lèvres, Mohammed ! L'abeille est venue faire *vzzz* autour de ton front, Mohammed ! Dors, essence de mon âme, car l'abeille fait *vzzzz*... Tes yeux, quand ils s'ouvrent, illuminent la terre, Mohammed ! Ta bouche est un fruit juteux, Mohammed ! La lourde sueur des combats ruissellera sur ton front, Mohammed !... Dors !

A ces mots, Éminé regarda l'enfant et vit la moiteur de son front. Alors, prenant entre ses deux seins son mouchoir tiède, elle s'approcha de lui et essuya la sueur qui brillait sur ses tempes.

— Son âme repose et sa peau pleure ! — fit-elle gravement, en regardant tout le visage de Mohammed qu'elle trouvait d'une grande laideur.

— Oui, — murmura Hassan-agha, — la buée de l'ardeur guerrière s'évapore de son corps : voyez l'essence de son âme qui se soulève et va mettre au ciel de légers nuages d'or et de roses effeuillées... C'est beau, n'est-ce pas?

Éminé, admirant la richesse d'âme et l'imagination de ce très pauvre, revint s'appuyer contre le cyprès et laissa dans sa rêverie couler ses yeux comme deux couleuvres silencieuses vers le lointain de la Corne d'Or. Elle resta perdue dans le souvenir du passé.

Le vieux serviteur peignait alors une tortue bleue auprès du cyprès rouge.

Dans le silence profond, ils entendaient les brebis tondre l'herbe au ras de la terre. Et deux cigognes volaient dans l'espace, jetant de petites ombres bleues qui remuaient autour d'eux sur le gazon fleuri de pervenches.



Un souffle d'âme passa dans les fleurs du cerisier qui frémirent. Une voix s'éleva calme et pure. Elle chantait, implorante, et sa belle vibration glissa au-dessus de leurs têtes.

Éminé sentit, soudain, son cœur trembler comme les ailes d'un oiseau peureux et regarda anxieusement Hassan-agha.

— C'est la courtisane périodique et nomade qui appelle les passants, — expliqua le vieillard. — Elle est revenue et va maintenant chanter tous les soirs sur le grand mur écroulé de Vos Excellences. La mission, du reste, n'est pas méprisable, car les hommes qui vivent sur les hauteurs offenseraient le regard de Dieu si elle ne se soumettait à eux. Elle s'appelle Leïla et Mohammed est né d'elle.

Cherchant d'instinct à se garantir du contact des paroles malséantes qu'elle pressentait prochaines, Éminé s'enveloppa soigneusement de son *tcharchaf* de soie jaune qu'elle avait laissé flotter autour d'elle. Hassan se tut. Alors, tranquillisée, elle regarda au loin et dit :

— Pourquoi l'un de vous n'a-t-il pas épousé la mère de Mohammed?

Mais l'agha reprit :

— On a découvert qu'en greffant un cerisier sauvage de greffes de différentes espèces, il portait des fruits de toutes ces essences et...

— Ne me dites pas... je comprends! — murmura Éminé, en serrant son *tcharchaf* autour d'elle encore plus soigneusement.

— Voyez, je vous prie, Excellence: son petit front obstiné, est barré de la pensée fixe de combattre et d'exterminer les ennemis du sultan. En lui sont concentrées les qualités guerrières de plusieurs générations. Il a le besoin inné de souffrir et de mourir pour l'Islam. Dès sa plus tendre enfance, il faisait le geste de couper des multitudes de têtes : c'est admirable, n'est-ce pas? Son corps n'a que huit ans, mais son orgueil a des siècles.

Elle n'écoutait plus.

— Éminé-hanem! Votre âme flotte à la suite de vos yeux qui errent, pareils à des mendiants d'amour, et vous ne m'écoutez point! — dit sévèrement l'agha froissé de l'inattention de sa maîtresse.

Éminé rougit et se composa de nouveau un maintien attentif.

— Mohammed apprend aussi à réciter la beauté du visage des sultans. Il sait que leur face est resplendissante et que leurs sourcils sont des quartiers de lune; il sait que leurs yeux sont deux gouttes d'azur tombées dans un champ de lis sacrés.

— Mais, interrompit Éminé, — qui aimait l'exactitude dans les descriptions, — notre bien-aimé souverain a de grands yeux noirs!

— *Effendim!* répondit de plus en plus sévèrement l'agha, nos pères ont toujours vu le visage des sultans tel qu'ils nous ont appris à le décrire, et nos descendants le verront toujours de même.

Elle baissa la tête, comprenant qu'elle venait de manquer de prudence car les croyances sont des oiseaux très doux qu'il ne faut jamais déloger de leur nid : sans cela, aussitôt ils se changent en oiseaux de proie.

Elle voulut s'éloigner, mais il la retint.

— J'ai oublié de vous dire, Éminé-hanem, que j'ai ren-

contré ce matin Ibrahim-bey qui vous cherchait. Il avait l'air très irrité, et son sabre faisait grand tapage sur le flanc de son cheval lancé au galop. C'est un bien beau guerrier; mais de loin mes yeux ont aperçu comme un brouillard sanglant au-dessus de son front.

Éminé se sentit troublée. Elle resta debout, prise d'une crainte mortelle qui pénétrait son cœur; mille bruits confus bourdonnaient dans ses oreilles. Surmontant son malaise inexplicable, elle marcha, se dirigeant vers le *tekké* où elle pensait apprendre pour quelle raison Ibrahim s'était mis à sa recherche.

C'est lui-même qu'elle vit : il l'attendait. Et, ne lui laissant pas le temps de le questionner, tout en lui tournant le dos, selon l'usage, il lui dit d'une voix étrangement altérée :

— Je viens d'être averti que Noureddin-pacha et sa femme. Adilé-hanem, sont arrivés de l'Yémen : ils comptent venir, dans quelques jours, s'installer chez notre bien-aimé Cheïk-ul-Islam. Il faut éviter à tout prix ce scandale, sans que votre vénéré oncle en soit averti. Noureddin-pacha est un misérable qui, depuis son séjour en Europe, a été gagné à ce qu'il appelle « des idées libérales » : un tissu de mensonges et d'infamies qu'il prêche à nos soldats depuis sa rentrée en Turquie. Il démoralise secrètement l'armée; il lui apprend à nier l'existence de Dieu ; il conspire contre le sultan, et le séjour de cet athée sous le toit du chef de notre sainte religion serait un sacrilège. Je l'étranglerais de mes propres mains plutôt que de le laisser franchir le seuil de notre demeure.

Ses yeux brûlaient sous ses paupières ; une fièvre ardente s'emparait de lui, et ses dents se serraient comme autant de tenailles prêtes à arracher le cœur des destructeurs de la foi et des traditions anciennes.

Éminé voulut parler, mais il l'arrêta brusquement :

— Tais-toi ! — dit-il avec dureté, la tutoyant comme aux jours de leur enfance. — Je sais que tu vas dire que je me trompe. Non, mes renseignements sont certains : je fais partie d'une confrérie secrète qui, du Maroc aux Indes, et des Balkans en Arabie, suit l'âme des peuples musulmans. Nous avons sur-

veillé celle de Noureddin et, si ce jeune général ne revient pas à son Dieu et à son souverain, je le tuerai, j'en fais le serment au pied de ce *tekké*, devant toi!

Il s'éloigna sans vouloir écouter ce qu'elle lui disait. Immobile, suivant du regard sa silhouette martiale qui disparaissait, descendant la colline, Éminé ne vit bientôt plus que son fez d'un rouge éclatant; et, machinalement, elle répéta :

— Il y avait « comme un brouillard sanglant au-dessus de son front! »

Le soleil couchant empourprait le Bosphore d'une grande splendeur et des multitudes de goélands plongeaient dans ses eaux calmes, puis s'élevaient de nouveau dans l'espace, les ailes teintées de la lueur sanglante qui embrasait l'horizon.

Leur cri perçant montait jusqu'à elle et, reprise d'une défaillance subite, elle dit tout haut :

— Allah! pourquoi, Allah! mes yeux voient-ils toujours un éclat rouge autour de moi?



Elle s'éloigna et entra dans le jardin du *tekké* où se tenait assis, sous un arbre immense, dans une immobilité surprenante, le derviche Saadetdin.

Sur un haut bonnet de feutre gris, dressé comme une cheminée, des moineaux gonflés d'aise sautillaient légèrement, picotant de temps à autre son nez, sûrs qu'ils étaient de leur impunité. Ils se querellaient aussi sur son énorme ventre, et le malheureux derviche, pris de la crainte d'effaroucher ses petits compagnons, suait sang et eau pour maîtriser le souffle puissant de sa respiration qui soulevait son ventre comme la houle d'un vaste océan.

A l'entrée imprévue d'Éminé, ils s'envolèrent tous : le derviche lui lança un regard de reproche. Voyant qu'elle se taisait, il crut, par politesse, devoir commencer l'entretien.

— Je pense, dit-il avec dignité, que l'image des distractions célestes est reflétée par les plaisirs de la vie champêtre. Les moineaux mangent les cerises des cerisiers que je cultive avec grand soin dans des caisses afin de manger moi-même ces fruits avant le mois de mai; je sais qu'ail-

leurs on chasse ces petites bêtes, et pourtant il faut bien qu'elles vivent. D'un autre côté, je vous prie de considérer mes cerisiers qui sont sur le point de rougir comme des vierges sans voile et vous comprendrez mon ennui à les voir ainsi dévorer. Néanmoins, les choses doivent suivre leur cours naturel et j'aime mieux vivre en paix avec ces petits destructeurs que de les voir s'enfuir.

Comprenant, au silence d'Éminé, que nul sujet de conversation paisible n'était agréé par elle, il frotta doucement son pied déchaussé de la paume de sa main, car il éprouvait la crainte d'avoir à écouter des choses agitantes qu'elle se réservait de lui confier. Il songea que l'harmonie de cette belle journée allait en être gâtée ; il soupira profondément.

Éminé passa ses mains sur son visage :

— Mon âme est dans le tumulte, mon père ! murmura-t-elle.

— *Aman*[1] ! — interrompit gravement le derviche, — je vous en prie, laissez pour l'instant votre âme en repos, ma fille !

— Je suis effrayée... Ibrahim menace de tuer Noureddin-pacha et je n'ose avertir mon oncle : sa santé nous inquiète depuis quelque temps. Que faut-il faire ? Qu'en pensez-vous, mon père ? interrogea-t-elle avec anxiété.

— Ce que vous me racontez là trouble mon repos, — répondit le derviche accablé. — Ce n'est pas possible, je n'ai jamais vu de meurtre de ma vie ; ce sont des choses très affligeantes que je ne connais point. Cette menace d'Ibrahim a pour cause la combinaison du printemps hâtif et le réveil du sang fou qui circule dans les veines de tous les jeunes hommes à cette époque de l'année. Soyez sans inquiétude, ma fille : je lui parlerai... Du reste, comment voulez-vous que nous puissions prendre au sérieux sa menace ? Quand je l'ai vu, l'autre jour, se désoler d'avoir tué un écureuil pour faire plaisir à Mohammed, il le tenait dans sa main et me disait : « Regardez comme il est joli avec sa queue en panache saupoudrée d'or ! Comment ai-je pu le tuer ? Comment ai-je commis cet acte d'inutile cruauté ? *Aman !* mon père, ma journée est gâtée... » Et vous voulez qu'il tue un général de l'armée ottomane ? Je ne peux pas prévoir pareille chose et, à moins d'avoir des raisons qu'il

1. « De grâce ! » ou « Mon Dieu ! ».

nous cache ou de supposer que Noureddin soit réellement le démoralisateur qu'il croit, nous n'avons pas une seconde pensée à donner à ces choses sans confort.

Trouvant que l'entretien avait assez duré sur un sujet qu'il considérait comme oiseux et très contradictoire aux plaisirs de la vie champêtre, il prit un maintien de grande noblesse pour regarder le Bosphore, qui miroitait au bas de la colline. Puis, apaisé par cette contemplation, il appela doucement à lui ses agneaux qui broutaient non loin de là.

Sans s'occuper autrement de ce que lui avait confié Éminé-hanem, — il soupçonnait chez elle cette absurde exagération des voyageuses européennes de passage qui venaient le voir par curiosité et s'en allaient, lui riant au nez, — le derviche resta pensif. D'habitude, ce manque d'éducation ne le touchait point, parce que ces femmes étaient d'une autre religion que la sienne.

Il tira de sa belle bourse en cuir soufre des colliers de perles bleues dont la vertu contre le mauvais œil était incontestable et, les suspendant au cou de ses agnelets, il caressa leur laine blanche et soyeuse qu'il avait teinte en divers endroits de couleurs éclatantes.



Rassurée par les promesses du derviche, Éminé ne songea plus à quitter le kiosque avant la fin du mois, où elle devait rentrer au *yali* d'Anatolou-Hissar. Elle reprit son existence de rêveries et de longues promenades à travers l'immense domaine. Malgré elle, pourtant, ses pensées revenaient souvent à Ibrahim ; elles flottaient autour de lui et cela la faisait rougir.

Ce trouble de son âme lui parut si peu convenable qu'elle prit la résolution de détourner la tête lorsqu'elle le verrait passer à cheval sur la grand'route, se rendant comme de coutume au poste militaire situé sur le haut de la colline.

Mais, en pareille matière, il est à remarquer que les femmes font souvent l'opposé de ce qu'elles ont décidé : elle le suivait longuement des yeux, admirant sa beauté virile. Elle se laissait aller à contempler son maintien, qui restait toujours d'une

parfaite simplicité : elle découvrait que l'austérité et la passion contenue de son regard avaient une attirance mystérieuse. Il tenait la tête très droite, dégagée des épaules, comme un jeune calife qui porte haut le front devant les peuples prosternés.

Elle subissait sa force et sentait sourdement remuer dans son cœur le regret féminin de n'être plus désirée par l'homme dont elle s'était moquée. Un jour, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle avait écarté brusquement son *tcharchaf*, pour qu'il pût voir sa beauté; elle avait appelé doucement :

— Ibrahim! Ibrahim!

Il avait passé sans détourner la tête, semblant ignorer sa présence. Il ne voulait plus d'elle, parce qu'elle avait appartenu à un autre.

Elle comprit son dégoût, et une pudeur lui vint d'avoir désiré les baisers d'un homme qu'elle n'avait jamais aimé. Dans sa honte, elle couvrit ses yeux de sa main, ne voulant plus voir la grande clarté du soleil devant qui, ce jour-là, elle se tenait toute rougissante.

Après cet incident, elle rassembla son énergie et prit le parti de diriger ses promenades vers un autre point du domaine, essayant d'oublier l'instinctive et humiliante tentation où elle avait failli succomber. Quoi qu'il en fût, ils se rencontrèrent un jour, brusquement, au détour d'un chemin et se considérèrent en silence; et lentement un courant de désirs se tendit de l'un à l'autre. Il la regarda avec une fixité singulière et lui dit, d'un ton résolu et net :

— J'aimerais mieux mourir que de vous épouser.



Éminé ayant appris que l'époque où chante la courtisane était venue, alla s'asseoir non loin du mur écroulé. Leïla apparaissait périodiquement et, debout sur les ruines du mur, elle chantait son appel aux rares passants.

Les *kouroudji*, les *bostandji*[1], les bergers et tous les hommes qui vivaient sur les montagnes environnantes accouraient

1. Gardiens de potagers.

à son appel. Mais parfois aussi ils la chassaient à coups de pierre, non pour la lapider, mais pour éloigner d'eux la tentation de la chair. Elle marchait avec une grande dignité, couverte de son *feradjé* vert qui tombait autour d'elle en beaux plis lourds et soyeux; et lorsqu'elle se dressait au sommet des collines, il se déployait au vent comme l'étendard sacré du prophète. A cause de la grande habitude qu'elle en avait, elle faisait des signes et prenait des attitudes d'amour, même dans la solitude la plus complète; elle passait sa main sur sa bouche, puis sur ses yeux, et cela voulait dire aux hommes: « Je baise la pupille de vos yeux. »

Or, ce jour là, ayant aperçu Éminé, elle voulut s'enfuir; mais, les douces paroles que la nièce du Cheïk-ul-Islam lui adressait étant parvenues jusqu'à elle, elle s'approcha et dit d'une voix tremblante:

— Autorise-moi, je t'en prie, à m'enfuir, à me retirer de ta présence; je sais qui tu es et ma confusion est extrême. Je parle un langage que tu ne peux comprendre, parce que tu dois être ignorante de la vie selon le sens de la terre.

Éminé sourit avec une douceur infinie et l'assura de sa bienveillance.

Alors Leïla, tranquillisée, déposa d'un geste noble son paquet de vêtements qui ne la quittait jamais, en tira une paire de souliers en cuir soufre et les enfila vivement à ses pieds nus, pour prouver à la jeune femme le grand cas qu'elle faisait de l'entretien qui allait suivre. Puis, s'avançant avec l'aisance d'une reine, elle lui baisa la main.

— Peut-être ne sais-tu pas que je suis une courtisane nomade et périodique, dit-elle, et ne sais-tu pas non plus que mes flancs doivent tressaillir pour tous les hommes: ainsi le veut l'Enseignement. Ils me disent: « Viens », et je vais, car ils sont la puissance qui féconde la terre.

Voyant qu'Éminé souriait derechef, elle inclina son beau corps avec une grâce souple et se laissa doucement tomber à côté d'elle. Oubliant qu'il n'était point dans les usages de s'asseoir devant une grande dame, elle la regarda et, soudain, un sourire de confiance illumina son visage et ses yeux d'un vert glauque, pareil à celui des herbes tendres qui flottent sur les eaux dormantes.

Son corps en moiteur répandait un parfum de thym et de serpolet et ses longs membres fermes faisaient songer aux jeunes bêtes qui bondissent dans les plaines.

— Je vis toujours seule, — reprit-elle de la voix grave dont on commence un récit.

Mais elle se tut, un instant : son regard eut l'air de chercher l'explication du mystère de sa vie, au loin, vers les profondeurs de l'Asie.

— Je vais le soir chanter sur les murs en ruine ou sur les pierres qui dominent les espaces; j'appelle les hommes et, lorsque je m'étends auprès d'eux, je sais qu'ils se figurent des choses merveilleuses : de belles femmes qui se multiplieraient dans leurs bras. Quelques-uns, ensuite, sont très tristes; ils crachent sur moi et me disent : « Disparais de nos yeux, fille d'immondices!... » Je te dis cela, — expliqua-t-elle, prise de la peur de manquer aux convenances, — parce que, si tu m'as appelée, c'est que tu désires savoir ce que je fais. Je ne puis te parler que de ma vie, puisque tu es la première femme qui m'écoute depuis la mort de la vieille courtisane qui m'a enseignée. Et l'Enseignement dit qu'il faut aimer tous les hommes parce qu'ils sont puissants.

Éminé cacha sa figure dans ses mains, tout envahie de pitié et de honte.

— Vois-tu, — continua Leïla, — il n'y a qu'une chose qui me fasse mal à la place la plus tendre de mon cœur : c'est l'obligation où je suis de cacher à Mohammed qu'il est mon fils. S'il le savait, il voudrait me suivre et cela ne se doit pas, parce qu'il est destiné à marcher contre les ennemis de l'Islam, comme chef des armées de notre padischah. Il vit, en ce moment, au milieu des hommes. Mais, écoute-moi, je te prie... Regarde maintenant mes yeux : vois comme ils brillent, reflétant la clarté du ciel et les beautés de la terre! Eh bien, pour l'amour de Mohammed, j'accepterais de les crever moi-même.

Et, levant son bras au-dessus de sa tête, la paume de la main tournée vers le ciel, elle prit Dieu à témoin de son serment. Ses larges manches glissèrent jusqu'à son épaule, et son aisselle soigneusement épilée fit à Eminé l'effet d'un

doux et mystérieux vallon où la rosée du matin aurait mis une tiédeur odorante.

— Es-tu heureuse? demanda Éminé d'une voix très basse.

— Je ne sais pas. — répondit la courtisane avec un sourire qui mourait ignorant pourquoi il était né.

Tout à coup, attentive dans la nuit qui venait, elle se mit à guetter les passants.

— Éloigne-toi de moi, — dit-elle un peu durement; — voici l'instant qui approche. J'entends les pas d'un illustre passant sur la grande route qui mène au *tekké*.

A ces paroles, Éminé voulut lui révéler la honte affreuse qu'il y avait à se prostituer; mais, devant l'inconscience absolue de cette fille, un découragement profond l'arrêta. Soupirant, elle se leva et s'éloigna lentement.

Un peu plus loin, elle tourna la tête pour regarder de nouveau cette créature dont le charme captivait son âme. Elle la vit debout, immobile, sur les ruines du grand mur. Leïla psalmodiait, et sa voix s'élevait calme et pure; elle disait :

— Je suis éclose comme une fleur. Oh! illustre passant (tous les passants étaient illustres pour elle), ne t'éloigne pas sans avoir reçu mes baisers; mes seins ont frissonné, m'annonçant ta venue. Tu es la force de la terre et, sans toi, je pleure. Illustre passant! viens à moi. Et je serai le grain de blé qui, fécondé saintement, sortira de la terre pour nourrir les hommes.

Puis Éminé entendit le cri de joie sauvage de l'homme qui répondait à l'appel de la femme; et, dans le silence profond, il lui sembla qu'une immense tristesse s'étendait comme un lourd voile de deuil sur le monde.

Leïla revint s'asseoir sur le mur en ajustant avec décence les plis de son *intari*.

— Éminé-hanem! — cria-t-elle. — cet illustre passant était très misérable et je n'ai pas voulu prendre le peu d'argent qu'il m'offrait, pensant que vous paieriez pour lui. Les riches ne doivent-ils pas venir en aide aux pauvres?

Un sourire lointain, pareil à ces vagues mystérieuses qui viennent des profondeurs soulever la mer en molles caresses,

ondula sur les joues et le menton d'Éminé. En cherchant sa bourse entre les plis de sa chemise, elle frôla de ses doigts le bout rose de son sein. A ce heurt, elle sentit une grande gêne envahir son âme et le sang trouble de la honte monta jusqu'à son front. Mais, voyant la tranquille inconscience de la courtisane, elle eut pitié d'elle et lui tendit une pièce d'or.



En rentrant au *yali* de son oncle, Éminé fut surprise d'y trouver une animation inaccoutumée. On savait que Noureddin-pacha aimait l'élégance et le bien-être : aussi cherchait-on à orner et à embellir les pièces qu'il devait occuper avec sa jeune femme.

Les esclaves examinaient soigneusement les débris d'un luxe passé qui se trouvaient enfermés dans l'unique caisse du trésor, autrefois remplie d'objets précieux. Elles suspendaient une portière de mousseline d'or devant la porte de la chambre et entouraient le lit de larges rideaux en gaze mauve. Avec mille précautions, elles portaient deux immenses flambeaux d'or semblables à ceux qui éclairent la mosquée du sultan et les posaient doucement par terre, au milieu de la pièce. Puis, avec attention, elles pliaient sur la couche du jeune ménage les couvertures de soie brodées de fleurs aux nuances pâles.

Plusieurs d'entre elles rougissaient, prises d'une confusion inexplicable à la pensée de paraître sans voile devant Noureddin-pacha qu'elles savaient fort beau ; et leurs mains tremblaient en touchant à tout ce qui devait servir à son usage personnel.



Depuis l'arrivée d'Adilé, sans être autrement fâchée avec elle, Éminé prétextait que sa santé affaiblie ne lui permettait point de veiller et se refusait obstinément à assister aux réunions de famille, le soir, dans les appartements du Cheïk-ul-Islam.

Bien que sa parenté permît des relations amicales et même à visage découvert, Éminé prenait soin de ne pas se trouver chez sa cousine quand Noureddin-pacha rentrait du ministère

de la guerre. Elle ne se hâtait nullement de profiter des circonstances pour le connaître et causer avec le plus brillant des jeunes généraux ottomans.

Par hasard, un jour, elle le rencontra dans le corridor qui menait au jardin du harem : et tous les deux restèrent interdits. En voyant une aussi jolie femme devant lui, Noureddin porta instinctivement la main à sa moustache, tout en affectant de détourner la tête. Un sentiment de vive curiosité, plus fort que sa volonté, s'empara de tout son être et, comme deux flèches enflammées, ses yeux s'enfoncèrent dans ceux de la jeune femme.



Quelque temps après son arrivée, Adilé-hanem prit froid en se promenant sur le Bosphore, en caïque. Malgré les soins d'un docteur français de grande réputation, elle mourut, laissant tous les siens dans une grande affliction, car elle était devenue aussi douce et inoffensive qu'une colombe apprivoisée.

Éminé, péniblement affectée, se fit un scrupule d'éviter le pacha qui, à la prière du Cheïk-ul-Islam, n'avait pas quitté le *vali* après la mort de sa femme; et, décidée à ne plus penser à lui, elle s'appliqua toute à lire des ouvrages théologiques très austères qui, dans les temps passés, avaient même ennuyé les saints obligés de les écrire.

La lecture de ces livres était donc une épreuve d'où, contrairement à son attente, elle devait sortir bien heureuse de ne point vivre selon le sens du ciel, mais de pouvoir se complaire encore à vivre selon le sens de la terre.

Et les sages vieillards qui écrivent ces choses mortes savent bien qu'il doit en être ainsi; et doucement ils sourient dans la blancheur de leur barbe en songeant que, de leurs paroles édifiantes, naîtront les désirs de créer des vies nouvelles en ce monde.

Après deux longs mois passés à lire leurs exhortations au renoncement des joies humaines, Éminé se sentit inondée de la douceur des désirs naissants qui pénétraient tout son corps en s'infiltrant jusqu'à son âme. Et la beauté resplendissait sur son visage.



Son inexplicable défaillance lui faisait horreur maintenant ; elle se demandait avec angoisse comment elle avait pu désirer l'amour et les caresses d'un homme qu'elle n'aimait pas. Quelle folie l'avait donc poussée à se dévoiler devant Ibrahim, à le provoquer de la sorte ? Il lui semblait que sa vie et son âme en resteraient toujours tachées.

Pourtant le souvenir des menaces qu'Ibrahim avait proférées contre Noureddin s'effaçait de sa mémoire; elle croyait l'exaltation du croyant calmée par les sages conseils du derviche. Aussi quelle ne fut pas sa frayeur quand, ayant frappé au tour afin de réclamer des étoffes qu'Ali-bey avait achetées pour elle, elle entendit la voix claire et brave d'Ibrahim :

— C'est moi ! J'espérais, en rentrant de mon voyage à Smyrne, ne plus trouver Noureddin-pacha ici, sous ce toit sacré ! Je ne veux pas le dénoncer au Cheïk-ul-Islam, dont la vieillesse doit rester en paix : mais sachez encore une fois qu'il est un traître et conspire contre le sultan et notre religion. S'il ne quitte pas cette maison, je le tuerai, croyez-m'en... Avertissez-le secrètement que ses menées sacrilèges sont découvertes par un officier qui, au lieu de le dénoncer à la juste colère du padischah, évitera ce nouveau scandale en l'arrêtant dans sa propagande révolutionnaire... Dites-lui que les temps sont venus, que, pour défendre notre religion, nos lois sacrées, nos traditions et notre bien-aimé souverain contre les idées qui germent dans les cerveaux des démons maudits revenus d'Europe, nous serons obligés de commettre des crimes... Il se fie à la paix qui a régné jusqu'à présent dans nos demeures familiales ; il espère échapper à la juste punition de ses forfaits : dites-lui qu'il se trompe. La civilisation apportée d'Europe sème la haine et la division entre nous. Si Noureddin-pacha veut apprendre à l'armée à ne plus croire en Dieu et en son ombre sur terre qui est le sultan, moi, je veux qu'elle conserve les traditions de sa race. L'un de nous tuera l'autre.

— *Aman, effendim*, tais-toi !... Cesse de me dire ces paroles de haine, Ibrahim ! Redeviens toi-même, je t'en supplie.

Et s'approchant encore plus près du tour, Éminé cherchait d'instinct à briser la cloison qui la séparait de lui. Elle passait sa main tremblante sur les planches mal jointes, comme un aveugle cherchant à reconnaître un danger.

Sans songer à ce qu'elle faisait, elle courut ouvrir la porte qui séparait le jardin du harem de celui du *selamlec*.

Et, allant vers Ibrahim, elle l'attira jusqu'à l'ombre du laurier-cerise. Elle lui prit la main, et de ses doigts tremblants, découvrit la paume qu'elle se mit à baiser longuement, religieusement, à la même place; et la douceur de ce baiser aurait dû ramener l'âme d'Ibrahim aux sentiments de compassion que les hommes devraient avoir les uns pour les autres.

Elle le suppliait de se calmer et lui dit :

— Ibrahim, mon agneau, redeviens toi-même!

Mais lui, qui la revoyait, pour la deuxième fois de sa vie, entièrement dévoilée, la regardait.

Il croyait sa beauté assombrie par les souffles d'amour qui avaient passé sur elle. Et, gloire à Dieu! il la trouvait plus belle qu'il ne l'avait rêvée.

Mais un esprit mauvais lui fit songer subitement qu'elle avait mêlé son haleine à celle d'un autre homme que lui. Et son contact lui devint odieux. Détachant sa main des baisers d'Éminé, il la repoussa délicatement et s'éloigna, le cœur rempli d'une colère qui mettait une brûlure dans ses veines.



Le lendemain de son entrevue avec Ibrahim, Éminé demeurait indécise, ne sachant à qui confier les nouvelles menaces qu'il avait prononcées contre Noureddin.

Depuis la mort de sa fille, le Cheik-ul-Islam, qui vivait dans les prières et l'abstinence, allait s'affaiblissant tous les jours. Adevié-hanem était en proie aux soucis constants d'un état de maison où les charges ne faisaient qu'augmenter et les revenus diminuer. Elle prévoyait la ruine définitive de son frère, et sa vie se passait, derrière le tour, en entretiens tragi-comiques avec l'intendant du *selamlec*, qui, depuis longtemps s'était résigné à ne plus la voler sans quelque ménagement

Éminé résolut d'aller trouver Noureddin chez lui, très tard dans la soirée, quand le harem serait endormi. Elle entendit longtemps le pas lourd des négresses résonner dans les salles du bas où elles faisaient leur service du soir. L'une d'elles, voyant de la lumière dans sa chambre, entra doucement lui demander si elle était souffrante.

— Le pacha seul veille à cette heure! — déclara-t-elle, voulant suggérer à sa maîtresse l'idée qu'il était fort tard.

La maîtresse éteignit sa bougie et, les yeux grands ouverts, attendit que le sommeil eût gagné toutes les esclaves.



Alors elle se dirigea vers la chambre de Noureddin, souleva la portière en mousseline d'or, qu'un souffle léger gonflait comme le sein d'une femme endormie, et entra.

Elle resta immobile, cherchant à surprendre l'être secret du pacha; mais son visage était clos par la concentration de ses pensées. Il était assis sur un sofa, une jambe repliée sous lui, un cigare aux lèvres. Il lisait un rapport volumineux, écrit d'une fine écriture allemande. Ayant levé enfin les yeux sur elle, dans son étonnement de la voir devant lui, il parut indécis, un instant; puis, d'un mouvement sec du sourcil, il laissa tomber son monocle et, lançant son cigare par la baie vitrée qui s'ouvrait sur le jardin, il s'avança vers elle avec un sourire de douce et longue caresse. Il l'attira jusqu'au sofa et la pria de s'asseoir.

Il s'inquiétait secrètement de cette démarche, qui était une grave infraction aux convenances; mais il ne lui laissa voir que le visage anxieux d'un homme prêt à écouter les paroles de la femme qu'il aime.

— Voyez, dit Éminé, ce cyprès qui, devant votre fenêtre, s'élève droit vers le ciel, pareil à un minaret sombre. Comprenez-vous, mon âme, ce qu'il vous enseigne? Il est l'emblème de l'Islam.

— Il me semble que nous allons avoir une conversation bien sérieuse! — interrompit-il en français, avec le léger accent railleur des Parisiens.

Il lui prit de nouveau la main, la baisa et, replaçant son

monocle, laissa tomber sur elle un regard d'admiration si intense qu'elle pencha la tête comme une fleur alourdie par une pluie d'orage.

— Moi aussi, je sais parler à la parisienne : mademoiselle de Méricourt m'a appris cette manière légère d'éluder les questions sérieuses par d'aimables plaisanteries. Mais laissez-moi, je vous prie, vous dire en turc ce que j'ai à vous dire, avec ce qu'il y a de meilleur dans mon âme. On a découvert votre complot, Noureddin-pacha; demain, peut-être, serez-vous dénoncé... Vous savez le châtiment qui vous est réservé.

Elle le regarda : la flamme de ses yeux s'était éteinte; il ferma les paupières, et une mortelle pâleur couvrit son front. Il ne bougeait pas, car le souffle de son cœur expirait sur ses lèvres tremblantes.

— Alors..., murmura Éminé.

Mais la certitude qu'il fût coupable ayant pénétré en elle, de ses yeux grands ouverts jusqu'à son âme, elle murmura plus bas encore, comme eût fait une complice :

— Sa Majesté ne sait rien, vous pouvez vous sauver.

Il la regarda de ses yeux sans vie. Reculant de quelques pas, elle s'arrêta très droite, entre les deux immenses flambeaux d'or où se consumaient des torches de cire jaune. Leur flamme mettait une grande clarté dans ses yeux et sur sa robe de cachemire orange, dont les plis tombaient lourdement de ses épaules jusqu'à ses pieds.

Ses longs bras, d'une blancheur de race sans mélange, pendaient inertes le long de son corps, et nulle autre attitude n'aurait pu si bien exprimer la douloureuse et poignante lassitude qui pénétrait son âme.

En ce moment de trouble profond, elle demandait à Dieu quel péché de sa vie la condamnait au cruel châtiment d'avoir aimé deux hommes indignes d'être musulmans. Elle sentait que, pour sauver celui qu'elle aimait aujourd'hui, elle était prête à vendre des lambeaux de sa chair palpitante aux crieurs d'agneaux sanglants qui passent le soir dans la rue.

La tête cachée dans ses mains, elle tremblait sous l'effroi de cette mort qui déjà tenait Noureddin ; mais, les écartant, elle voulut lui sourire afin d'éloigner l'épouvante qui les envahis-

sait tous les deux. Ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent et un cri d'oiseau blessé s'échappa de son cœur.

Il la prit dans ses bras doucement, fit quelques pas, et la coucha sur son lit comme un beau lis qu'on dépose sur les marches d'un temple sacré.

Le sentiment de la décence musulmane n'étant pas mort en lui, il ramena les plis de son *intari* autour de ses pieds qu'il enveloppa chastement, d'une tension rigide : ainsi les draperies de marbre entourent les pieds des anges qu'on sculpte pour les tombes chrétiennes. Puis, il s'approcha de la baie ouverte et regarda l'obscurité intense de la nuit. Alors, revenant près d'elle, il lui dit :

— J'ai eu peur, tout à l'heure, peur de la mort bête et cruelle qu'il me faudra peut-être subir.:. Vous devez bien mal me juger. Mais admettez même que je sois gracié : j'ai le frisson de l'exil et de ses tortures morales... Le plus brave des hommes peut-il faire ouvertement la propagande de ses idées révolutionnaires ? Comment l'idée libératrice gagnerait-elle jusqu'au foyer de ceux qui sommeillent si les gardiens qui veillent en étaient avertis ? Vous savez bien que Sa Majesté n'est pas un ennemi qu'on puisse combattre à armes égales. Ne m'accusez point de lâcheté, je vous en conjure : ce serait blesser mon cœur mortellement... Depuis longtemps, mes nuits sont agitées de rêves affreux, et le matin, au réveil, quand je perçois plus nettement les tristesses de la vie, je voudrais mourir portefaix, écrasé sous le fardeau de poids énormes qui broient le corps et laissent l'esprit en repos... Comprenez bien que si mes idées doivent, pour un temps, semer le désordre, de cet orage passager naîtra la liberté pour tous. Est-il possible que les hommes se courbent à jamais, comme un troupeau maudit, sous le joug de souverains qui se prétendent liés avec Dieu d'un pacte sacré, mais pourquoi ? pour mieux terroriser ces misérables qui, de génération en génération, les subissent, le front alourdi d'une sueur sanglante !...

— Ce qu'il y a de terrible, c'est que vous soyez le gendre du Cheïk-ul-Islam et que vous lui demandiez asile pour mieux vous mettre à l'abri de tout soupçon... C'est cela que je trouve lâche, vil et hypocrite, — dit Éminé avec douceur.

Le pacha tressaillit comme si on l'eût frappé. Une expres-

sion d'atroce douleur passa sur son visage. Cela ne dura qu'un instant.

— J'en conviens, — dit-il fortement : — là, je suis coupable. Mais j'aime mon beau-père d'une réelle affection et pouvais-je lui briser le cœur, dans l'état de santé où il est, en lui refusant ce qu'il me demandait comme une grâce, de rester chez lui?...

— N'importe, vous êtes un étranger pour nous, Noureddin votre âme ne comprend plus la nôtre; vous êtes une plante vénéneuse, cultivée dans une capitale chrétienne et qui, brusquement transplantée dans un beau champ de blé, dévaste la moisson prochaine. Il faut que la main du laboureur vous arrache et vous jette au loin.... jusqu'à la grande route où les passants de tous les pays marcheront sur vous, sans vous reconnaître.

Il lui répondit, très bas, comme un enfant qui prie un ange puissant de lui changer ses larmes en fleurs :

— Donnez-moi vos lèvres... leurs paroles sont trop cruelles!

Elle voulut lui résister, le repoussa de toutes ses forces; mais, tout à coup, avançant la tête, elle lui donna sa bouche et l'entoura de ses beaux bras. Ils se considéraient en silence; puis son regard à lui devint fixe. Il demanda :

— De qui tenez-vous vos renseignements sur les actes de ma vie?

Mais elle, qui venait de perdre son âme pour cet homme, se rejeta en arrière, frissonnant comme si elle se réveillait du tombeau; les yeux arrêtés sur les siens, elle dit d'une voix étrangement monotone :

— Ce que vous me demandez là si soudainement est inutile; je ne vous dirai jamais le nom de la personne qui vous a dénoncé à moi.

— Mais c'est absolument fou de vouloir me le cacher! Comment puis-je me défendre et me débarrasser de mon ennemi? Qui vous dit qu'il ne va pas me livrer, qu'il ne m'a pas déjà livré?

— Non, — fit Éminé, d'une voix nette et martelée par la volonté; — il est incapable d'agir en espion. Il vous tuera peut-être, mais il ne livrera pas votre secret... Pacha, — continua-t-elle, d'un ton radouci, — je t'aime avec mon âme et

ma chair et ne puis m'empêcher de l'admirer, puisque tu es convaincu de la beauté de tes croyances. Mais écoute-moi : dès demain, quitte ce *yali* ; va t'installer à Stamboul et veille sur tes paroles... Surtout, détruis bien vite les papiers que tu dois cacher dans ton bureau, au *selamlec* ; puis, si tu veux cesser ta propagande, je te jure que ta vie sera sauvée.

— Tout cela est compliqué par votre refus de me dire le nom de mon dénonciateur, — fit-il en se penchant pour lui baiser encore les lèvres. — Quand je pense que deux de mes camarades les plus chers seraient compromis avec moi, c'est effrayant! Je vais, à l'instant même, brûler tous les papiers du *selamlec*. Restez ici : je reviendrai avant le jour... Vous pourrez rentrer chez vous sans que l'on puisse vous apercevoir... Ne quittez pas ma chambre, je vous en supplie... Réfléchis aussi combien il est imprudent de vouloir me cacher le nom de mon ennemi.

Et, boutonnant son veston avec le soin de l'officier qui va paraître devant son supérieur, il prit la raideur de la tenue militaire et sortit de la chambre, allant vers le *selamlec*.



Éminé, restée seule, s'approcha de la baie ouverte. Une glycine s'enroulait aux colonnes de marbre qui l'encadraient; la jeune femme attira jusqu'à son visage brûlant une grappe de fleurs mauves.

Elle se sentait soulevée de la joie d'aimer. Un peu lasse de tant d'émotions, elle s'étira comme une jeune panthère, heureuse de vivre, et alla se coucher sur le lit. A peine étendue, il lui sembla que son amour se répandait en ondes mystérieuses autour d'elle et qu'elle était baignée de belles nappes d'eau claire qui montaient toujours. Ses paupières se fermèrent sous la sensation de ce rêve; elle tira machinalement les rideaux de gaze et s'endormit.

Mais, bientôt, elle eut un autre rêve, et celui-là était horrible. Elle tenait dans ses mains la tête sanglante de Noureddin, que le sultan avait fait décapiter, et les cris qu'elle poussait ne pouvaient sortir de sa poitrine comme remplie d'ouate. Se réveillant, pleine de terreur, elle se mit sur son séant et

murmura « *Bismillah*[1] ! » pour éloigner d'elle cette affreuse angoisse.

Puis elle prit la lourde masse de ses beaux cheveux, les tordit et les fixa sur le sommet de sa tête en y renfonçant hâtivement les épingles de diamant éparses sur l'oreiller.

Un léger bruit, derrière elle, la fit se retourner. A travers les rideaux, elle vit un homme enjamber doucement la fenêtre : une de ses mains tenait encore une des branches de la glycine dont les lourdes grappes de fleurs pliaient sous son poids. Il regarda autour de lui et, marchant vers le lit, appela à voix basse :

— Noureddin-pacha ! Noureddin-pacha ! levez-vous ! Les temps sont venus. Il faut rendre votre âme d'athée aux enfers d'où elle est sortie. J'ai deux haches dans les mains et l'un de nous doit tuer l'autre. Je ne veux pas vous assassiner, je veux me battre avec vous.

Si le cœur d'Éminé fut tout près de mourir en elle, sa pensée resta calme et, se souvenant du sentiment de décence qui interdit aux hommes de regarder la nudité entière d'une femme et d'y toucher sans manquer aux paroles sacrées, elle enleva vivement tous ses vêtements, écarta largement les rideaux de gaze mauve brochée d'or et se montra dans toute la splendeur de sa beauté.

L'homme s'arrêta, regarda cette apparition et, détournant la tête, resta sans mouvement.

— Dans mon trouble, je n'avais reconnu ni ta voix, ni ton visage, Ibrahim, et pourtant mon cœur aurait dû m'avertir que toi seul étais capable de venir la nuit, comme un voleur, proposer à un homme sans défense de se battre avec lui. Tes souvenirs t'ont trahi : cette chambre n'est pas celle de Noureddin, c'est la mienne. Du reste, Noureddin-pacha ne s'est jamais caché : tu pouvais l'assassiner au grand jour, sur les larges routes éclairées par la gloire du soleil ; tu pouvais t'embusquer derrière un mur ou derrière le tronc d'un arbre, surgir et lui couper les jarrets : que sais-je, moi ?... Je n'ai pas ton âme, je ne trouve rien d'assez vil, d'assez misérable... Vois comme tu trembles. Ta tête se penche,

1. « Au nom de Dieu ! ».

alourdie par la honte qui monte jusqu'à ton front. Maintenant, cette nuit même, pendant que les fleurs endormies embaument dans leur calice et que les oiseaux ont caché leur tête sous leurs ailes, tu vas marcher sur le corps entièrement nu de la femme que tu aimes pour arriver jusqu'à Noureddin. Car, tant qu'un souffle soulèvera mon sein, que tu n'oses regarder, je le défendrai contre ta haine.

— Vous vous trompez, je n'aime plus votre corps depuis de longs et tristes jours. Ce qui me fait trembler vient de la cruauté de votre âme pour la mienne; ma résolution est plus forte que les considérations humaines. Devrais-je marcher sur votre corps, Éminé-hanem, devrais-je marcher sur votre cœur, j'exterminerai celui qui cherche à tuer la foi de Mahomet!

Elle tendit ses bras vers lui.

— Ibrahim, — dit-elle d'une voix expirante, — Ibrahim! Je t'en supplie!... Ne gardes-tu plus le doux souvenir de notre enfance? Ta joue ne s'est-elle pas unie de caresses à la mienne? Mes doigts n'ont-ils pas baissé tes paupières pour que mes lèvres pussent les baiser longuement? N'as-tu pas été l'essence de ma vie? Ibrahim! pupille de mes yeux! vision très douce de mon enfance! chair tendre d'agneau innocent! Pourquoi es-tu devenu maintenant un homme qui commet le sacrilège de pénétrer comme un voleur, la nuit, dans le harem du Cheïk-ul-Islam?... Et des haches sont dans tes mains!... *Aman, effendim*! je t'en conjure, sors, va-t'en, fuis d'ici!

Et, s'avançant vers lui, elle resta immobile entre les deux immenses flambeaux où se consumaient les torches de cire jaune. Elle se trouvait si près de lui, maintenant, qu'il crut sentir la tiédeur de son corps. Il murmura d'une voix très faible :

— Ce sont des paroles perdues qui tombent de tes lèvres. Elles s'égarent en chemin et n'arrivent plus jusqu'à mon cœur.

Oubliant qu'elle n'était pas couverte, il se retourna pour rencontrer son regard, mais ne vit que la blancheur de ce corps qu'il s'était figuré assombri par les baisers d'Osman.

Or, voici qu'il était aussi blanc et aussi doux, sans doute, que celui des fées vivant dans des eaux limpides et glissant

comme des visions d'amour entre les bras des rares voyageurs qui les rencontrent dans les îles situées, dit-on, au bord de la fin du monde. Il brillait de l'éclat des perles fines teintées par les caresses du soleil naissant. Et, au bout des seins, une lueur s'empourprait.

Le sang lourd du désir monta lentement jusqu'au front d'Ibrahim; il s'agenouilla devant la jeune fille et, saintement, baisa son flanc soyeux. Appuyant sa joue à cette blancheur qu'un souffle de vie remuait comme un berceau de volupté, il pleura de bonheur.

Alors, élevant vers Éminé un regard d'amour fluide qu'elle sentit couler sur toute sa nudité comme l'eau courante d'un fleuve qui s'empare de la terre, il l'enserra dans ses bras tremblants.

Soudain, une vie mystérieuse s'empara de l'âme d'Éminé : il lui sembla que le sang d'Ibrahim attirait le sien et que son corps, fait d'anneaux multiples, se déroulait pour glisser soyeusement jusqu'à lui. D'eux-mêmes, ses bras entourèrent le cou puissant, plein de chaleur. Au contact des artères gonflées de vie et de désir, ses doigts frémirent, elle ferma les yeux; mais de tout son être monta l'avertissement du péché. Et ce fut, sur son beau visage, la rougissante et royale splendeur de son sang pourpre et vermeil.

Il pleurait toujours, la tête appuyée à ce corps qu'il voyait s'élever blanc et pur devant lui. Prise d'une pitié infinie, elle l'attira plus près encore, lui serrant le front contre la douceur de sa chair.

— Renonce à tuer Noureddin! — dit-elle d'une voix tremblante. — Au nom de ton amour pour moi, aie pitié de nous tous!

Sans lever la tête, il répondit :

— Je ne suis plus libre; je suis lié par mon serment à une secte qui s'est formée pour combattre l'invasion du sol musulman par les principes et les mœurs des peuples occidentaux.

— Renonce, Ibrahim, je t'en supplie!

— *Aman*! tais-toi, — poursuivit-il, sans vouloir rencontrer son regard : — tais-toi! Que veux-tu que je te dise quand je t'ai devant moi dans toute ta nudité? Dès demain, il va falloir que je t'épouse.

Ibrahim n'admettait pas qu'après avoir vu ainsi une femme entièrement nue, il fût possible de ne point l'épouser.

A cette pensée, il sourit comme un enfant qui, ne sachant rien de la vie, la croit heureuse.

— *Allah achekéna*[1] ! — dit-elle encore, — renonce à poursuivre Noureddin de ta haine !

— Un homme ne renonce jamais au serment qu'il a fait à Dieu et à son souverain. Tout ce que ton cœur dictera à tes lèvres sera sans force contre ma résolution. Ce n'est plus ton âme que j'aime maintenant, c'est ton corps, ton beau corps blanc et pur où tes seins éclosent comme des fleurs.

Avec la souplesse des bêtes qui se faufilent dans les fentes de la terre, Éminé ramassa une des haches qu'Ibrahim avait posées près de lui et l'éleva à la hauteur de son front.

Cependant il multipliait les baisers sur son flanc soyeux et, de ses genoux qu'il pressait contre lui, il semblait à Éminé, défaillante, qu'une vague d'amour se répandait magnifiquement sur tout son être.

Alors, révoltée de ne plus pouvoir se maîtriser, elle cria à Ibrahim :

— Je vais te tuer ! Allah ! je vais te tuer !

Il ne prit pas garde à ce qu'elle lui disait, parce qu'il trouvait une douceur infinie à laisser ses lèvres goûter la saveur de cette chair qu'il aimait.

Elle le regarda encore, indécise ; mais, le levain du désir impur ayant bougé pour la seconde fois en elle, elle trembla ; ses yeux, éclairés d'une lueur étrange, se fixèrent dans le vide.

— Renonce, Ibrahim ! dit-elle. Au nom d'Allah ! renonce !

— Tais-toi ! Devrais-je poursuivre Noureddin jusqu'aux pieds du Cheïk-ul-Islam, je le tuerai !

— *Allah il Allah*[2] ! C'est moi qui vais te tuer, avec la hache que je tiens dans ma main !

Il voulut, pour la troisième fois, ignorer ce qu'elle disait et, l'enserrant plus étroitement de ses bras qui tremblaient, il leva la tête et ferma les yeux, pris du vertige d'aimer.

Elle se baissa pour effleurer son front du baiser d'avant

1. « Pour l'amour de Dieu ! »

2. « Dieu est Dieu ! »

la mort; et, rapide, se redressant, elle frappa Ibrahim de la hache qu'elle tenait à la main.

La tête se brisa dans un éclaboussement de sang et de cervelle; et, de ses doigts crispés, elle repoussa les parcelles de vie pleines de chaleur qui s'attachaient à elle comme l'avaient fait les baisers de l'homme expirant.

S'enveloppant alors de son *intari*, elle prit une des torches de cire jaune qui brûlaient dans les flambeaux d'or et marcha vers les profondeurs du harem. Elle alla réveiller la hanem-effendi et, après lui avoir avoué l'horreur de son acte, elle lui saisit la main et la conduisit auprès du cadavre.



Les deux femmes restèrent impassibles et silencieuses; puis, s'asseyant à la manière orientale, elles prirent l'attitude de recueillement que l'on prend devant les morts. Les torches brûlaient avec un crépitement très doux, les éclairant d'une pâle lueur de lieux saints, dans le silence funèbre.

Éminé pria humblement sa mère de l'aider à traîner le corps d'Ibrahim jusqu'au jardin du harem. La hanem-effendi soupira et, de ses mains chargées de bagues, pareilles à celles des momies précieuses, elle essuya les larmes qui coulaient lentement sur ses joues. Vêtue d'un *intari* fait de la laine grise et vaporeuse des agneaux du Thibet, elle semblait un être couvert de la cendre d'un bois rare que le moindre souffle aurait pu éparpiller en flocons légers.

Elle resta sans mouvement et dit :

— Je suis trop vieille pour t'aider à porter son corps de jeune taureau.

Éminé baissa la tête en frissonnant et, passant ses mains sur son visage, elle les glissa jusqu'aux plis de son *intari* qu'elle croisa sur sa poitrine. Alors, ayant fixé ses yeux sur le sang qui tachait la natte fine et dorée, — tel un effeuillement de coquelicots dans un champ de blé, — elle se résolut subitement à soulever le corps pour l'emporter au loin dans un endroit obscur.

Elle tâcha de l'attirer à elle, mais ses vains efforts la firent trembler violemment. La hanem-effendi vit cette angoisse et,

appelant Dieu à son secours, aida sa fille. Dans un commun et suprême effort, elles traînèrent le corps d'Ibrahim à l'entrée du jardin.

A la vue de la nuit limpide qui éclairait la terre assoupie dans une paix profonde, Éminé tourna son visage contre le mur du harem et se mit à pleurer avec des sanglots qu'elle étouffait en enfonçant les plis de son *intari* dans sa bouche.

Sa mère, sans chercher à lui dire de vaines paroles de reproche ou de consolation, alla s'asseoir aux pieds de l'homme mort pour égrener son chapelet en silence. Elle ramena ses vêtements sur ses genoux avec soin et décence et parut s'immobiliser dans l'oubli de la vie.

Quand les forces leur furent revenues, elles purent traîner le corps d'Ibrahim un peu plus loin, à l'ombre d'un jasmin fleuri. Là, elles le veillèrent jusqu'au matin et, le jour ayant lui, elles virent que ses yeux grands ouverts avaient gardé leur expression d'amour et que les fleurs du jasmin, tombées sur son corps, l'avaient jonché d'un blanc linceul.

Alors, leur douleur ayant déchiré l'enveloppe de leurs âmes obscures, elles tressaillirent, et de grands cris s'échappèrent de leur poitrine, réveillant les esclaves endormies.

UNE CIRCASSIENNE

(La fin au prochain numéro.)

L'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL

EN ALLEMAGNE

Par l'instruction remarquable de ses négociants, par la supériorité et le nombre de ses commis intelligents et cultivés, l'Allemagne occupe dans le commerce du monde une situation privilégiée, dont l'Angleterre et la France se préoccupent à juste titre. Si l'on joint à cette instruction commerciale supérieure une merveilleuse puissance d'association, qui vient en partie de la culture intellectuelle avancée des commerçants, on a l'explication de la grande extension commerciale actuelle. L'école de commerce et l'union de négociants, la « Handelsschule » et le « Handelsverein », en sont les deux grands facteurs moraux.

L'unité politique enfin réalisée et l'abondance de capitaux résultant des guerres heureuses ont sans doute favorisé l'extension commerciale ; mais le grand mouvement d'aujourd'hui se rattache aux antiques traditions des cités germaniques. Certaines d'entre elles, comme la ville de Hambourg, possèdent une très vieille aristocratie de commerçants, très puissante et très fermée, qui n'a jamais eu son équivalent chez nous. Tout au contraire, en France, la noblesse érigea jadis en principe que se livrer au commerce s'était déroger et déchoir. Tandis que, de l'autre côté du Rhin le négo-

ciant était très estimé, en France la profession qu'il exerça fut longtemps regardée, par un sot préjugé, comme un peu inférieure. En Allemagne il prétendit de bonne heure à une solide éducation, digne de son rang dans la société; chez nous, personne n'y songea pour lui avant la période toute contemporaine, sauf dans deux ou trois villes.

Les conséquences de cet état de choses dans les deux pays ont été considérables: tandis qu'en France on voit seulement à l'heure actuelle se multiplier les écoles et les Chambres de commerce, en Allemagne depuis longtemps existe tout un système d'associations et d'écoles. Leur but est de donner au peuple germanique le plus grand nombre possible de commerçants et de commis possédant une éducation générale et spéciale supérieure à celle de leurs concurrents sur les marchés du monde. Les écoles de commerce s'adressent là-bas à toutes les classes de la société. Un grand enseignement secondaire à tendances pratiques, l'enseignement réal, pousse les jeunes gens de la bourgeoisie vers les écoles moyennes et supérieures de commerce ; l'accès de ces écoles est préparé, d'autre part, aux jeunes gens moins fortunés par d'innombrables écoles dites de « perfectionnement » (*Fortbildungsschulen*). Les écoles spéciales de commerce sont très nombreuses et même, au summum de la hiérarchie, se trouvent des écoles des Hautes Études commerciales qui sont assimilées aux Universités. Enfin l'éducation des commerçants se poursuit et s'achève dans les musées commerciaux, les assemblées de commerce régionales, et le *Handelstag*, sorte de parlement commercial dont les assises se tiennent à Berlin. C'est toute une organisation complexe, déjà ancienne, d'un grand peuple commerçant sans équivalent chez les autres nations.

La dernière création, celle des Écoles de hautes études commerciales, assimilées aux Universités, est due à l'initiative et aux efforts de la grande « Association allemande pour le développement de l'enseignement commercial », dont le siège est à Brunswick et qui a été fondée en 1895. Au reste, toutes les questions qui intéressent l'enseignement commercial sont vivement discutées au delà du Rhin. L'Allemagne, à l'heure actuelle, pleinement consciente des moyens et des causes de son extension économique, cherche à les perfec-

tionner de toutes les façons. On dirait une nation mobilisée pour la conquête commerciale et industrielle du monde.

I

L'ENSEIGNEMENT RÉAL

C'est en Bavière, tout à fait au début du XIX[e] siècle, qu'apparurent les premières écoles où l'enseignement eut un caractère nettement pratique. A cette époque, une pléïade d'hommes remarquables, aujourd'hui célébrés avec enthousiasme par les Bavarois, s'attaquèrent au monopole des vieilles études classiques. Une citation de la brochure publiée sur la question par le recteur Rodolphe Hagen de Nuremberg nous fera bien saisir la différence qui existe entre notre pays et l'Allemagne dans les idées sur l'éducation ; le docteur Hagen compare la révolution intellectuelle qui s'accomplissait alors en Allemagne à celle du XVI[e] siècle. Nuremberg, dit-il, a deux fois, au cours de l'histoire, montré une grande activité novatrice en matière universitaire : d'abord au XVI[e] siècle, lorsque la scolastique est tombée sous les coups de l'humanisme, ce qui a rendu à l'esprit humain sa liberté ; une seconde fois, au début du XIX[e] siècle, lorsque l'enseignement technique et « réal » a réclamé ses droits en face du monopole exorbitant des études classiques. Ce furent deux époques de liberté, d'affranchissement.

Les innovations qui se produisaient à cette époque en Allemagne n'étaient que la suite du mouvement d'idées suscité par les penseurs, qualifiés à la fin du XVIII[e] siècle de philanthropes. Ils étaient des disciples de J.-J. Rousseau, et ils essayèrent de réaliser leur idéal dans la fameuse école des « philanthropins », qui fut saluée par Kant lui-même comme annonçant une ère nouvelle. Ce n'était qu'une utopie ; Kant lui-même le reconnut plus tard ; mais ces penseurs avaient créé un mouvement d'opinion, qui subsista, en faveur d'une instruction plus en rapport avec tous les besoins de la vie moderne : en Bavière, puis dans tous les États allemands,

leur idée fut reprise, débarrassée des utopies, et précisée. Elle aboutit à la création dans toute l'Allemagne, de 1810 à 1830, de l'enseignement réal.

L'école réale allemande est surtout une école d'enseignement secondaire. débarrassée du latin et du grec. Le mot école réale *(Realschule)*, difficilement traduisible en français, exprime cette idée que l'enseignement y est non pas purement spéculatif comme l'enseignement classique, mais capable de tourner l'esprit des élèves vers les réalités de la vie. Ce n'est donc pas un enseignement technique, ni un simple enseignement pratique : c'est quelque chose de plus complexe, un enseignement de culture générale à tendances utilitaires. Allemand, langues étrangères, sciences, histoire. quelquefois littérature latine, forment les programmes généraux de cet enseignement. Dans plusieurs villes, des cours de commerce sont adjoints aux dernières années de la *Realschule*, et l'enseignement y est si exactement suivi et si bien combiné que, dans quelques villes, il a suffi à l'instruction commerciale jusqu'à ces dernières années. La seule cause de l'édification en 1895 d'une grande école de commerce à Cologne a été l'insuffisance des bâtiments de l'école réale devant l'affluence des élèves. L'école de commerce ne fait guère qu'y doubler et continuer un peu l'école réale. Combien, d'ailleurs. l'enseignement de cette dernière prédisposait aux carrières commerciales. c'est ce que démontre une statistique du docteur Vogel, établissant que, de 1883 à 1895, 74 p. 100 des élèves sont devenus commerçants!

Le nombre, l'importance. les caractères particuliers des écoles réales sont très divers. Une statistique dressée par le ministère wurtembergeois ne les classe pas en moins de cinq catégories convenant à toutes les classes de la société; gymnases réaux, lycées réaux, écoles réales latines, écoles réales sans latin. écoles inférieures réales.

Ce qu'il y a de commun à toutes, c'est l'étude très développée de l'arithmétique, surtout du calcul mental, si utile au commerce, — et le temps consacré aux langues vivantes: partout on en trouve au moins deux, au programme, le français et l'anglais, et, dans les gymnases réaux, il existe en plus des cours facultatifs d'italien, d'espagnol et de russe.

Voilà une incontestable supériorité même sur notre enseignement moderne, où une seule langue vivante est obligatoire, et une autre facultative. Il n'est pas rare de voir non plus en Allemagne des cours spéciaux de commerce ajoutés au programme des établissements réaux, notamment en Saxe et à Hambourg. Mais le grand avantage de ce régime libre et souple, c'est qu'il s'y trouve une place pour un enseignement moyen. En France, le commerçant qui envoie son fils au lycée jusqu'à quatorze ans, c'est-à-dire jusqu'à la quatrième, retire celui-ci sans qu'il ait pu profiter d'un enseignement complet. L'enfant possède assez bien quelques matières, mais il a dans son instruction des lacunes terribles. En Allemagne, les écoles mineures de latin et les écoles réales donnent un enseignement complet, inférieur seulement en degré à celui des lycées et gymnases. Par là, au point de vue de la culture générale, le futur commerçant allemand possède déjà un avantage sensible sur son émule français. Aucune institution officielle en France ne correspond ni aux écoles réales moyennes, ni aux écoles réales de latin, ni aux écoles mineures de latin. Nos écoles primaires supérieures répondent plutôt aux écoles inférieures réales : en tout cas, elles ne donnent pas la culture générale dans les mêmes conditions que les *Realschulen*, et elles sont encore très rares.

Élevée comme elle est, la jeunesse allemande se porte vers les carrières commerciales, avec autant d'engouement que nos jeunes gens vers le fonctionnarisme. Riches et pauvres y trouvent leur fonction et leur place; les Allemands, en effet, sont arrivés à ce double résultat : préparer de bons chefs de maison grâce à un enseignement supérieur excellent du commerce; préparer par une instruction plus modeste, mais forte et bien adaptée, le petit commerçant et l'employé qui donnera son maximum d'utilité, et qui d'ailleurs pourra s'élever plus haut, en continuant à s'instruire. Cette participation de la classe moyenne et de l'élite de la classe pauvre au commerce national constitue certainement la partie la plus originale de la conception allemande des besoins du commerce moderne. C'est là, croyons-nous, ce qui assure à l'Allemagne sa supériorité commerciale actuelle.

II

L'ENSEIGNEMENT DU COMMIS ET DU PETIT PATRON

Le contrat d'apprentissage, dans le commerce allemand, se présente en effet sous une forme particulière, que définissent les mots mêmes dont on désigne le patron et l'employé, *Lehrer*, professeur, *Lehrling*, élève. Le patron est donc considéré comme ayant à l'égard de ses commis des devoirs d'éducateur. Dans toutes les villes d'Allemagne, ces devoirs se traduisent par la nécessité pour le patron de forcer ses jeunes commis à suivre les cours de l'école de perfectionnement (*Fortbildungsschule*). La législation saxonne est allée plus loin : elle a jugé inutile de laisser même au patron la liberté de faire ou de ne pas faire ce qui est considéré comme son devoir. Par l'article 120 de son règlement industriel, elle force les commis à suivre des cours jusqu'à l'âge de dix-huit ans, en leur laissant d'ailleurs le choix des cours à suivre.

L'école de perfectionnement, suivie de cours spéciaux de commerce, suffit à rendre l'employé allemand très supérieur à la moyenne des employés français. Fréquentée aussi par les futurs marchands en détail, elle élève également le niveau de leur éducation. Elle rend de grands services surtout au commerce d'exportation et au commerce colonial. Elle a donné à l'Allemagne des commis voyageurs et des colons d'élite. — Le voyageur français d'une maison française à l'étranger est presque toujours un personnage d'importance. Il fait payer à sa juste valeur cette chose, rare en France, qui est la connaissance de la langue et des habitudes commerciales du pays qu'il visite. En Allemagne une maison se procurera un voyageur pour l'étranger à bien meilleur compte parmi ses commis intelligents fréquentant les écoles de commerce, et sortant des cours spéciaux. Ceux-ci lui coûteront bien moins cher, et seront bien davantage sous la main de leur patron, étant sûrs d'être facilement remplacés ; enfin, ils auront une instruction technique plus forte que leurs émules français. L'excellence

des commis voyageurs allemands a été la source première de l'extension considérable de l'exportation germanique.

Ces résultats sont dus presque entièrement à l'initiative privée. Ce sont les chambres de commerce et les associations de commerçants qui ont pris l'initiative et la direction des écoles de perfectionnement et des cours spéciaux complémentaires. Les villes allemandes n'ont fait que fournir le local et quelquefois une petite subvention. L'État n'est guère intervenu. Les professeurs ont été recrutés presque tous parmi les professeurs des écoles de commerce et des écoles officielles dans la localité : on leur paie fort bon marché des cours supplémentaires.

Les heures de cet enseignement sont bien choisies, et les Allemands ont en effet résolu la question : « Comment instruire les commis sans se priver de leurs services quotidiens? » — D'abord ils ont établi, comme nous, des cours du soir. Mais, le soir, le commis est fatigué; il préfère ses plaisirs aux études, surtout s'il s'agit, comme pour les écoles de perfectionnement, d'études très régulières (deux heures de cours par jour en moyenne pendant trois ans). Aussi depuis peu, en Allemagne, les cours sont faits pour la plupart « avant l'heure des affaires », c'est-à-dire de sept à neuf heures du matin, ou bien, par exemple, pendant le jour. Les patrons donnent toujours à leurs commis l'autorisation de s'y rendre. En Saxe, ils la doivent.

Interviennent aussi, dans l'organisation des *Fortbildungsschulen*, des unions de commis pour l'instruction (*Schulvereine*) : ce sont des syndicats d'employés dont les fonds sont partiellement dépensés pour les écoles de perfectionnement. Quelques-unes de ces associations sont très puissantes. La plus remarquable est sans contredit le *Verein für Handlungskommis* de Hambourg, qui entretient à lui seul pour ses nombreux adhérents une école de perfectionnement à deux séries de cours où l'on enseigne jusqu'à six langues vivantes : danois, russe, anglais, français, espagnol et portugais !

La durée des cours, dans les *Fortbildungsschulen*, est variable suivant les villes : en général cette durée est celle de l'apprentissage, soit trois ans; quelquefois, en Saxe, par exemple, elle est de quatre ans. Le prix de l'instruction est de 50 à 90 marks par an ; en Saxe, de 80 marks en moyenne

avec un droit d'entrée de 5 marks. Des réductions sont accordées pour les fils et les apprentis des membres des associations dirigeant l'école. Les cours varient de six à seize heures par semaine. La moyenne est de onze heures. On enseigne dans toutes les écoles de perfectionnement : l'anglais, le français, la tenue des livres, le calcul commercial, la correspondance commerciale, la géographie commerciale, souvent, en plus, d'autres langues vivantes, l'histoire, la connaissance des marchandises, quelquefois le change, le droit commercial, exceptionnellement la géométrie, le dessin, la littérature, l'économie politique, l'histoire naturelle.

L'enseignement des langues vivantes occupe généralement les deux tiers, toujours plus de la moitié de la durée des cours.

Le diplôme donné par ces écoles ne confère aucun droit spécial. Mais il est très estimé des commerçants et de plus en plus considéré comme à peu près obligatoire.

L'importance des *Fortbildungsschulen* est donc très considérable[1]. De plus, elles ouvrent l'accès d'écoles plus hautes.

L'institution d'un degré immédiatement supérieur est l'École de commerce à cours complet d'un an. L'un des types les plus parfaits de ce genre est la *Handelsklasse*, ou classe de commerce, de la ville de Cologne. Elle convient à ceux qui, possédant déjà une instruction commerciale rudimentaire, ne peuvent, pour des raisons quelconques, suivre les cours d'une grande école de commerce. On n'exige, à l'entrée, que de faire preuve de connaissances suffisantes pour pouvoir suivre. L'instruction y comprend : français (5 heures par

1. Sur les 89 écoles de commerce que possède actuellement le royaume de Saxe pour une population de 5 100 000 habitants, le chiffre des écoles de perfectionnement est de 67. Elles sont fréquentées par plus de 5 500 élèves. Une statistique récente, publiée sur 55 de ces écoles, établit que, sur les 10 à 12 heures de cours qu'elles donnent par semaine, 5 à 6 sont consacrées en moyenne aux langues étrangères, 3 à 4 aux sciences du commerce, 1 heure à la géographie, 1 heure à l'allemand et à l'histoire ; 35 écoles font la majorité de leurs cours avant l'heure des affaires, de sept à neuf heures du matin.

L'État saxon ne dirige officiellement qu'une de ces 55 écoles, les Villes deux seulement; ceci n'est pas particulier au royaume de Saxe, mais général à toute l'Allemagne. C'est, nous l'avons dit, à l'initiative privée que l'Allemagne est redevable de tous ses progrès commerciaux. Les États et les villes n'ont fait que favoriser cette initiative. 46 des 55 écoles de perfectionnement dont il s'agit sont sous la direction des associations de négociants, corporations de marchands ou sociétés d'instruction *(Schulvereine)*, 6 appartiennent à des particuliers.

semaine), anglais (6 heures), allemand (3 heures), Histoire du commerce et géographie commerciale (3 heures), Technologie chimique (2 heures), Arithmétique commerciale (6 heures), Physique (1 heure), Législation (1 heure), Tenue des livres (1 heure), Calligraphie (2 heures) : total, 31 heures par semaine. Le prix de la *Handelsklasse* est de 100 marks par an ; le nombre des élèves est illimité.

Dans toutes les villes d'Allemagne, on trouve des institutions semblables ; les grandes écoles de commerce, d'ailleurs, ont une division supérieure d'un an des apprentis ; c'est le cas notamment pour Leipzig où l'on exige cependant, à l'entrée, le facile diplôme pour le service militaire d'un an[1] : les cours se font dans les bâtiments mêmes de l'école supérieure de commerce et représentent un abrégé de l'enseignement de cette dernière. Les innombrables institutions privées qui donnent dans toute l'Allemagne l'enseignement commercial ont toutes également ce cours de commerce d'un an.

Ces écoles privées ont naturellement des programmes un peu divers, suivant l'initiative de leurs directeurs. Mais toutes ont pour enseignement commun la connaissance des marchandises, le change et les langues vivantes. Toutes n'exigent que l'instruction suffisante pour suivre les cours, et même ont un système de cours spéciaux préparatoires et de répétitions. Les personnes d'un certain âge peuvent ainsi suivre les cours qui leur conviennent dans des chambres séparées. « Discrétion absolue ! » disent même les prospectus de certains établissements berlinois ! Ce fait démontre bien à quel point l'instruction commerciale est devenue en Allemagne un besoin général.

Quant au résultat de cette instruction dont l'initiative privée a doté l'Allemagne, on peut les voir dans les rapports de nos consuls, et surtout dans ceux des consuls anglais. Sur tous les marchés du monde la concurrence allemande lutte avec avantage contre le commerce anglais. Et en effet, écrivent les consuls de Sa Majesté britannique, les Anglais avaient l'habitude d'offrir leur marchandise en anglais, marquée en livres

1. Au point de vue du service militaire d'un an, les Allemands ont un régime analogue à notre ancien volontariat, mais sans qu'il soit besoin de payer, comme autrefois chez nous, 1 500 francs. Un diplôme très élémentaire suffit et le nombre des dispensés est considérable.

sterling, payable d'après les usages de Londres, et d'imposer au client étranger l'article tel qu'il convenait au client anglais. Les Français agissaient de même sorte pour leur commerce d'exportation. Aujourd'hui les Allemands envoient toujours des voyageurs parlant la langue du pays qu'ils visitent; les maisons allemandes connaissent la langue, les usages commerciaux des pays où elles expédient et s'y conforment : leurs marchandises sont offertes et marquées dans la monnaie de ces pays; enfin les voyageurs connaissent jusqu'à la fabrication de l'article qu'ils vendent : ils sont les premiers à proposer au client une modification, à lui faire le devis d'un changement dans l'article suivant ses goûts, et la maison toujours s'y conforme. Ce n'est pas dans la supériorité industrielle, c'est dans la supériorité commerciale des Allemands qu'il faut voir la source première du puissant développement économique de leurs pays. C'est à la diffusion et au développement de l'enseignement commercial qu'il faut d'autre part attribuer cette supériorité[1].

Tels sont en substance les rapports innombrables des consuls français et anglais : leur netteté se passe de commentaires. Et pourtant le système d'enseignement commercial que l'Allemagne s'était donnée est jugé par elle insuffisant. Il convenait, disent les Allemands, à l'Allemagne d'hier, non à celle de demain. Et c'est pourquoi, à côté des institutions privées, les États et les villes d'Outre-Rhin commencent à créer de nouvelles et très grandes écoles de commerce, dont plusieurs d'un genre nouveau.

III

LES UNIVERSITÉS COMMERCIALES ET LES MUSÉES COMMERCIAUX

Ces écoles, assimilées aux Universités, sont les hautes écoles commerciales, les *Handelshochschulen*.

Si l'Allemagne, disent les Allemands, veut remporter de

1. On se souvient des intéressantes études que M. Victor Bérard a publiées ici même sur ce sujet.

nouvelles victoires sur les champs de bataille économiques du monde, il est plus que jamais besoin qu'elle fasse de ses négociants des hommes intelligents et profondément cultivés. Or l'enseignement actuel des écoles de perfectionnement et des écoles de commerce, s'il suffit à donner à l'ensemble des commerçants une bonne éducation théorique et pratique, ne suffit pas à assurer au gros commerçant et au gros industriel allemand une supériorité marquée sur les grands commerçants du monde. Les États et les villes se préoccupent donc de cette question. Pour la résoudre, on a créé en 1898 les universités commerciales de Leipzig et d'Aix-la-Chapelle. A Francfort sur le Main, l'Institut pour la prospérité de l'État, la ville et la Chambre de commerce ont l'intention de fonder prochainement une grande académie pour les études commerciales et sociales ; à Cologne, le conseiller de commerce Mévissen a légué 700 000 marks pour une université commerciale. A Rostock, Hambourg, Hanovre et Düsseldorf, enfin, à Berlin, la question est à l'ordre du jour. Le docteur Apt de Berlin, Karl Simon, secrétaire général à Mannheim, dans de longs rapports, insistent sur la nécessité de créer des *Handelshochschulen* dans toute l'Allemagne. Le crédit, les tarifs de transports dans tous les pays et les langues vivantes, disent-ils, sont encore l'objet d'un enseignement incomplet. Un grand commerçant doit pouvoir s'exprimer en cinq ou six langues. Le mémoire sur la question de la Chambre de commerce de Cologne va plus loin ; il déclare : « Le grand négociant moderne doit accomplir la totalité du travail intellectuel nécessaire pour entretenir, étudier et fonder les relations les plus diverses dans toutes les parties du monde. Son regard doit embrasser la civilisation de l'Univers (*die ganze Kulturwelt*). Et en effet, il doit suivre la législation industrielle et commerciale dans tous les pays, connaître leur histoire économique, leurs ressources, leur avenir, y épier tous les progrès de la fabrication et de la science ». — La création des universités commerciales est d'ailleurs, ajoute-t-on, une œuvre patriotique et nationale : l'élévation de la culture générale dans un État n'est pas sans dépendre du niveau moral et intellectuel de ses négociants ; un commerçant intelligent et cultivé représente le type moyen de l'homme cultivé d'au-

jourd'hui. Rien ne saurait être plus profitable à la patrie allemande que de voir le corps des commerçants gagner encore en influence et en valeur : Gœthe n'a-t-il pas dit : « Je ne sache pas qu'il puisse exister d'esprit plus cultivé et plus large que celui d'un grand commerçant. *Ich wüsste nicht wessen Geist grösser und gebildeter sein müsste, als der Geist eines echten Kaufmanns* » ?

Rien n'est plus juste que ces idées : elles ont été soutenues et répandues dans tout l'empire par la puissante « Association pour l'enseignement commercial » dont nous avons parlé. C'est elle qui a lancé l'idée des *Handelshochschulen*, qui a prescrit et fait exécuter les grandes enquêtes de ces dernières années sur toutes les écoles de commerce. Son but est de faire profiter de tous les progrès toutes les écoles allemandes et de donner en même temps un peu d'unité à ces établissements souvent trop disparates. A la suite des enquêtes et des congrès, non sans quelque résistance de la part du gouvernement saxon, la création d'une université commerciale fut décidée à Leipzig, bientôt suivie d'une seconde à Aix-la-Chapelle.

Dans une grande consultation du commerce allemand, une majorité formidable s'était prononcée pour cette création. Parmi les dissidents cependant figurait la Chambre de commerce la plus importante d'Allemagne, celle de Hambourg. Voici le texte de sa réponse du 15 février 1898. « La Chambre de commerce de Hambourg partage l'opinion de l'Union allemande en ce qui concerne la nécessité pour le négociant de posséder une instruction générale très complète ainsi qu'une connaissance approfondie des branches du savoir nécessaires à sa profession ; mais elle croit que l'instruction générale est suffisamment assurée par les établissements déjà existants et que, relativement au second point, le but recherché est atteint par l'expérience pratique comme par la fréquentation assidue des écoles de perfectionnement .. Il est inexact d'affirmer (et rien ne justifie présentement au moins cette assertion) que le corps commercial ne participe pas dans la mesure à laquelle il a droit aux décisions administratives ou législatives ; on peut dire au contraire que jamais jusqu'ici le commerce et l'industrie n'avaient encore collaboré aussi

activement par leurs critiques autorisées à la confection des projets de loi et aux actes de l'administration, tout en espérant qu'à l'avenir l'opinion du commerçant puisse et doive être appelée à acquérir encore plus d'importance et de poids dans ces matières. Quant aux écoles spéciales de commerce et aux universités commerciales, le besoin ne s'en fait pas sentir; bien plus, on peut avancer que ces institutions donneraient à la formation professionnelle du négociant une base dangereuse et nuisible. La science du commerce est une science purement empirique qui ne s'apprend pas sur les bancs de l'école, mais seulement par l'exercice pratique. En sortant de l'école de commerce ou de l'université commerciale, le jeune homme entrera dans la vie pratique avec des opinions préconçues : malgré toute la théorie dont il sera imbu, il devra tout recommencer, et le temps précieux qu'il aura passé à l'école de commerce sera pour lui en grande partie du temps perdu; le plus souvent on ne saura qu'il a étudié les sciences commerciales qu'en remarquant les allures (ridicules) d'étudiant allemand auxquelles il restera fidèle. Le *Realgymnasium* de Hambourg a eu d'ailleurs l'idée d'élargir et de doubler les cours spéciaux qu'il a créés en 1896 pour les jeunes commerçants, et que la Chambre de commerce a chaudement recommandés. »

Ainsi donc, pour la Chambre de commerce de Hambourg, *l'enseignement réal supérieur complété par une année de cours spéciaux de commerce*, et d'autre part les écoles de perfectionnement complétées de quelques cours, suffisent à l'éducation commerciale.

Au reste, la Chambre de commerce de Hambourg est aujourd'hui revenue sur cette opinion : elle favorise les projets de l'Union allemande à Hambourg même; elle a été convaincue par les bons résultats obtenus à Leipzig; elle accède à la poussée d'opinion du commerce allemand, qui voit, dans les fondations nouvelles, en même temps qu'une œuvre de haute utilité, une affirmation décisive de l'importance sociale du commerçant devenu l'égal indiscutable du *Herr Doctor* des universités.

Mais ce qui est remarquable c'est le soin avec lequel les organisateurs des écoles nouvelles ont évité les critiques for-

mulées par la Chambre de Hambourg, et les graves dangers qu'elle signalait.

La première université commerciale (*Handelshochschule*) fut inaugurée solennellement à Leipzig au mois d'avril 1898. Dès sa fondation elle comprit 95 élèves dont 20 étrangers : aujourd'hui elle en compte plus du double ; le nombre des élèves est d'ailleurs indéterminé, ainsi que leur âge : on y trouve des jeunes gens de dix-huit ans et des négociants de trente.

La *Hochschule* a pour but :

1° De donner aux jeunes gens, ayant déjà une certaine maturité, qui se destinent au commerce (y inclus la Banque, la Librairie, etc.), une profonde culture générale et commerciale;

2° De fournir aux professeurs de commerce les moyens de se perfectionner théoriquement et pratiquement.

En outre l'établissement est ouvert aux négociants et aux auditeurs de toute autre vocation pour leur fournir la possibilité de recevoir l'enseignement d'une ou plusieurs matières commerciales à leur choix.

Sont inscrits comme étudiants à la *Hochschule* :

1° Les élèves sortant des établissements d'enseignement allemand à neuf classes (Gymnases, Gymnases réaux, et Écoles de commerce).

2° Les élèves sortant des écoles supérieures de commerce (*höherer Handelsschulen*) ou écoles équivalentes dont la plus haute classe est du même degré que l'*Oberprima* des précédents établissements.

3° Les professeurs de commerce qui ont satisfait à l'examen de sortie.

4° Les commerçants (*Kaufleute*) qui ont passé l'examen pour le service d'un an et terminé leur apprentissage, sous la condition qu'il pourront suivre les cours.

5° Seront inscrits sur demande comme auditeurs les élèves des diverses facultés de l'Université de Leipzig.

On s'est donc efforcé d'avoir le moins possible de théoriciens étrangers à toute pratique, en ouvrant largement l'université commerciale aux jeunes apprentis sortant de l'école de perfectionnement et des cours spéciaux, puis en acceptant comme auditeurs les négociants de tout âge désirant acquérir des connaissances sur une matière spéciale.

On a de plus multiplié les travaux pratiques : visites industrielles, travaux de bureau. Parmi ces derniers, il faut donner une mention particulière aux travaux de commerce internationaux, opérations de commerce compliquées à faire avec un correspondant étranger. Ces exercices sont combinés de telle façon que l'élève puisse exécuter, pendant le cours de ses études, les opérations les plus diverses avec tous les pays du monde. C'est un système excellent qui donne de très bons résultats, au point de vue de la connaissance des habitudes commerciales des nations étrangères, ainsi que du change.

Au programme ordinaire des écoles de commerce, la *Hochschule* ajoute l'économie politique, des notions sérieuses de droit et de nombreux cours d'histoire, de langues, etc., etc., suivis à la vieille université.

La *Hochschule* commerciale n'est donc pas une école fermée comme nos grandes écoles de commerce. Ses prix sont inférieurs à ceux de ces établissements.

Les résultats ont été bons surtout pour la section des futurs professeurs de commerce, dont le recrutement était jusque-là difficile et inégal. Pour ces professeurs, le souci constant d'unir la théorie à la pratique reparaît dans l'obligation où il sont, avant de pouvoir enseigner le commerce, d'avoir été en apprentissage dans une grande maison de commerce.

Enfin, le gouvernement saxon, la Chambre de commerce, le professeur Raydt, directeur de la Haute École, ont fait à l'envi tous leurs efforts pour démontrer aux étudiants commerçants qu'ils ne devaient à aucun prix adopter les coutumes surannées et les allures de l'étudiant allemand. Ils ont enfin réussi. De ce succès dépendait celui de l'entreprise. Il y avait là un danger considérable, signalé par la Chambre de Hambourg, spécial à l'Allemagne et heureusement évité.

*
* *

L'instruction théorique et pratique du commerçant allemand s'achève dans les musées commerciaux. Comme les universités commerciales, ils sont de création récente. Leur magnificence symbolise le triomphe du commerce dans l'Alle-

magne contemporaine. Ceux de Stuttgart en particulier et de Nuremberg sont grandioses et comptent parmi les plus beaux monuments de ces villes. Presque toutes les grandes cités allemandes en possèdent de très vastes, construits par les municipalités, mais sous le patronage et avec le large concours des États.

Un musée industriel et commercial se compose de trois parties. La première, la moins vaste et la moins importante renferme des spécimens mis en vente de l'industrie locale, ou des collections se rapportant à cette industrie. La seconde, la plus considérable de beaucoup, renferme des collections d'objets (artistiques ou d'usage commun) de tous les pays du monde ; elle est destinée à donner une idée très exacte des diverses industries de ces pays et à proposer des modèles à imiter à l'industrie allemande. Ces collections présentent ceci de particulier que les objets qui les composent souvent ne sont pas terminés : ainsi en est-il des bronzes d'art français à Nuremberg, à demi sortis du moule et non finis. Ce que l'on cherche, ce n'est pas le seul plaisir des yeux, c'est aussi la découverte du procédé de fabrication. A Stuttgart, les porcelaines françaises et danoises, aux admirables nuances, sont toutes brisées en quelque endroit et les morceaux soigneusement placés auprès, afin de révéler si possible aux yeux expérimentés le secret de la pâte et de la cuisson.

La troisième partie du musée se compose d'une bibliothèque et d'une série de bureaux où puisse se renseigner et se documenter le commerçant allemand sur tous les objets exposés dans le musée. Le commerçant, après avoir admiré, par exemple, nos dentelles en point d'Alençon, trouvera au bureau tous les renseignements concernant la fabrication et la vente de ces dentelles.

Cette institution, si elle est utile surtout au fabricant, présente pour le négociant l'avantage de lui donner un aperçu de la concurrence qu'il rencontrera sur les marchés du monde et de lui suggérer les moyens de la vaincre en tâchant d'imiter ces articles à meilleur marché ; en outre, elle le documente merveilleusement sur tout ce qui concerne le commerce international.

L'achat des modèles et toutes les choses intéressant les

musées commerciaux sont discutés par les États, par les Chambres de commerce provinciales ou régionales que l'on trouve presque dans tout l'empire, et par les grandes associations de commerçants. Les principales de celles-ci sont l'assemblée commerciale badoise (*Badischer Handelstag*), hessoise (*Hessicher Handelskammertag*), saxonne, etc., l'Union (*Verein*) pour les intérêts économiques du commerce et de l'industrie (Berlin), l'Union centrale des industriels allemands (Berlin), les Unions pour les intérêts généraux du commerce et de l'industrie de Düsseldorf pour la Westphalie, d'Oldenbourg, de Mecklembourg, de Dessau, de Stuttgart, de Wurzbourg, etc.

Ces associations centralisent tous les vœux des Chambres de commerce allemandes, qui sont bien plus nombreuses qu'en France et souvent plus importantes : la fonction de secrétaire général d'une chambre de commerce allemande est très considérée : un des avantages principaux attendus des universités commerciales sera de fournir d'excellents secrétaires de chambres de commerce. Ce sont toutes ces chambres et toutes ces unions commerciales qu'a consultées l'union allemande pour l'enseignement commercial, de Brunswick.

Au-dessus de toutes ces associations, leur donnant l'unité, se trouve à Berlin le fameux *Handelstag*, mot qu'il serait peut-être exagéré de traduire par parlement commercial, bien que ce soit le mot « parlement » qui rende le mieux l'idée. Le *Deutscher Handelstag* tient ses assises tous les deux ans. Il a pour but, dit l'article premier des statuts « de faire valoir les intérêts du commerce et de l'industrie de l'Allemagne ». Il compte parmi ses membres les représentants de toutes les Chambres de commerce et de toutes les grandes associations commerciales de l'empire. Elles paient une cotisation variable suivant leur importance, et le bureau règle les conditions de vote de chacune. Les séances sont publiques. Toutes les questions intéressant le commerce y sont discutées. Chaque membre a le droit de prendre la parole, mais ne peut la conserver plus de quinze minutes. L'assemblée peut entendre, en dehors de ses membres, les personnes compétentes à titre de renseignement. Dans l'intervalle des sessions siège à Berlin un bureau permanent, à la Nouvelle Bourse. Ce bureau se compose de trente-cinq membres choisis parmi les plus grands industriels

et les conseillers de commerce de tout l'empire. Plusieurs sont députés au Reichstag et présidents de Chambres de commerce[1].

L'éducation du commerçant s'achève dans ces assemblées où se discutent les grands intérêts du commerce allemand. Tant d'activité, une éducation et une énergie commerciales si forte exigent une presse spéciale. Tous les grands journaux allemands publient chaque jour un grand supplément commercial vendu avec le journal sans augmentation de prix. Enfin le succès des grands congrès triennaux organisés par l'Union de Brunswick s'affirme de plus en plus, et leurs vœux, longuement discutés dans cette presse spéciale, sont souvent écoutés.

Un exemple concret fera mieux saisir en terminant l'importance de ces associations de négociants éclairés. Sous la direction et aux frais de quelques-unes de ces associations s'imprime à Saint-Pétersbourg en langue russe une grande revue intitulée : « La Technique du temps présent ». C'est du moins ce qu'affirme le directeur de l'Académie de commerce de Hambourg dans sa brochure du jubilé de l'école en 1900. Cette revue est répandue et très lue dans toute la Russie. Tant par ses articles que par ses illustrations et ses annonces, elle tend à assurer à l'industrie allemande le monopole exclusif dans l'empire russe, en faisant voir toujours le progrès industriel accompli en Allemagne, en documentant le public russe de la façon la plus complète sur tout ce qui concerne l'industrie allemande.

Tels sont les résultats pratiques de la puissante organisation du commerce allemand. Leur source première est dans l'excellence de l'enseignement commercial à ses divers degrés. Le seul défaut qu'on pouvait reprocher à cet enseignement va disparaître : c'était le manque d'unité. L'Union allemande pour l'enseignement commercial et ses nombreux adeptes ont décidé d'y remédier désormais, et leur œuvre, signalée par des succès retentissants, se poursuit et s'achève. Et l'élan donné à l'enseignement commercial continue. Partout on crée de nouvelles écoles de commerce, ou l'on améliore celles

1. Les statuts de toutes ces associations et du *Handelstag* ont été publiés en 1890 par le secrétaire de la chambre de commerce de Halberstadt, Ch. Hager.

qui existaient déjà. Jusqu'ici l'initiative privée avait fait de grandes choses pour l'enseignement commercial. Maintenant c'est l'Allemagne entière — États, villes, associations, — qui, consciente de la valeur de cette œuvre, consciente de la formidable puissance commerciale qui en est la conséquence, poursuit, avec son ordinaire persévérance, l'achèvement de son système d'éducation commerciale, dans le but avoué de s'emparer du marché du monde.



De cette rapide esquisse de l'organisation commerciale de l'Allemagne que devons-nous conclure au point de vue français ?

Nous possédons en France un enseignement supérieur du commerce excellent. De fondation ou de réorganisation récentes, nos grandes écoles de commerce n'ont rien à envier aux écoles similaires d'Allemagne ni même aux *Hochschulen* d'Aix-la-Chapelle et de Leipzig. Les résultats qu'elles obtiennent sont excellents. Il n'y a qu'à encourager ces écoles, à faciliter la fondation d'établissements nouveaux, l'agrandissement de ceux qui existent.

Mais cela ne suffit pas. Nous avons procédé à l'inverse de l'Allemagne ; nous avons commencé par la fin. Les *Handelshochschulen* sont le couronnement de toute une éducation commerciale progressive ; nos grandes écoles de commerce sont des institutions isolées du reste de nos établissements scolaires, fermées par de difficiles examens d'entrée et par l'exigence de prix élevés. Il faut abaisser ces prix, permettre à des commerçants de suivre tout ou partie des cours, sous la seule condition qu'ils seront en état de les suivre. Il faut, d'autre part, orienter l'enseignement secondaire vers les écoles de commerce, donner à l'enseignement moderne un caractère plus pratique, créer un enseignement moyen qui corresponde aux écoles réales latines, enfin et surtout trouver l'équivalent de l'école de perfectionnement, qui est la base de l'enseignement commercial allemand.

Le plus pressé, c'est de donner à nos commerçants en détail et à nos futurs employés et commis la forte culture

que reçoivent leurs concurrents allemands. Des notions sérieuses sur les langues vivantes, des cours d'arithmétique commerciale, de tenue de livres, de correspondance, de change, de géographie commerciale, un cours d'histoire de la civilisation universelle depuis 1789, seraient répartis en trois années d'enseignement. Dans ces écoles, le commerçant français, qui est dès maintenant en état de s'instruire aussi bien que le commerçant allemand, trouverait des employés et des commis-voyageurs qui vaudraient ceux d'Allemagne. Il pourrait dès lors soutenir la lutte avec nos voisins.

Les modèles d'écoles de ce genre admirablement organisées sont innombrables en Allemagne. Les meilleures, peut-être, se trouvent en Saxe. On n'y exige à l'entrée qu'une instruction équivalente au certificat d'études primaires, et, nous l'avons vu, on y fait une heure et demie à deux heures de cours par jour, principalement le matin, avant l'heure des affaires, pendant trois ans. On utilise pour ces écoles les établissements d'instruction existant déjà et les professeurs des institutions de la localité. Mais une grave question se pose : doit-on comme en Allemagne laisser l'initiative privée créer et organiser ces écoles, ou bien l'État doit-il intervenir? La réponse ne saurait être douteuse. Il s'agit, pour nous, non seulement d'établir des institutions très utiles, mais de faire disparaître au plus vite la supériorité que ces institutions ont donnée à nos concurrents allemands. Pour obtenir « rapidement » ce résultat. l'intervention de l'État est nécessaire D'ailleurs, en Allemagne même, les États sont en train d'intervenir dans toutes les questions qui concernent l'enseignement commercial. L'article 120 du règlement industriel saxon, dont nous avons parlé, sera un jour ou l'autre introduit dans toute l'Allemagne, car il est réclamé par tous ceux qui s'intéressent au développement de l'enseignement commercial. Il est donc légitime que l'État français intervienne et crée les écoles de perfectionnement, obligatoires pour tous les apprentis commerçants, puis ensuite pour sanctionner par un diplôme les trois années d'études de cet enseignement. Au point de vue financier, l'intervention de l'État n'est pas nécessaire. En Saxe, où cet enseignement est obligatoire, non seulement l'État n'intervient guère pécuniairement, mais même les subventions des villes

sont insignifiantes. Le plus souvent, les prix très modestes que paient les élèves suffisent à équilibrer les budgets. Au besoin, en France, les villes et les Chambres de commerce combleraient les déficits, comme en Allemagne.

La création d'écoles de perfectionnement en France aurait pour résultat d'entraîner bientôt celle d'écoles moyennes de commerce et de doubler le nombre des écoles supérieures, car, si l'employé est instruit, le patron ne pourra souffrir longtemps de l'être moins que lui et voudra bientôt l'être davantage.

Réformer l'enseignement secondaire, au moins dans un grand nombre de nos collèges, y mettre, à côté ou à la suite de l'enseignement général, une instruction spéciale, qui prépare aux carrières commerciales, multiplier les écoles moyennes de commerce, doubler le nombre des écoles supérieures, imposer aux patrons l'obligation de faire suivre à leurs commis pendant trois ans les cours d'écoles commerciales de perfectionnement : telles sont, en résumé, les réformes que nous proposons. Les effets en seraient salutaires et considérables. Le niveau de l'instruction des classes moyennes en France s'élèverait naturellement au grand profit de la société française. Les derniers préjugés, si ridicules, contre le commerce disparaîtraient. Nos classes moyennes, en se détournant d'un fonctionnarisme stérile, prendraient de l'énergie avec l'esprit d'initiative. Le commerce français serait mis en état de lutter contre toutes les concurrences, et nous pourrions, sans inquiétude, envisager l'avenir. L'avenir, où les luttes économiques remplaceront les guerres, appartient aux nations qui sauront faire de leurs négociants une élite parmi les négociants de l'univers.

X. TORAU-BAYLE

LES LIVRES DE RAISONS

Nous sommes déjà bien loin du temps où, à l'étonnement de tous, on tirait des recueils de jurisprudence les vieux textes de lois pour les faire entrer dans l'histoire vivante, où Augustin Thierry retrouvait les Mérovingiens, perdus jusque-là dans des brouillards légendaires, rien qu'en traduisant les chroniques de Grégoire de Tours ou celles de Frédégaire, où Amans-Alexis Monteil montrait ce qu'on pouvait demander aux chartes, aux comptes, aux terriers, aux actes les plus insignifiants en apparence, tandis que Michelet, en des récits tramés de pièces d'archives, ressuscitait l'histoire. Depuis, les chercheurs se sont mis à l'œuvre et ne se sont plus arrêtés : chroniques, mémoires, documents de tous genres, ont été découverts, édités, commentés. On a fait appel à des sciences jusque-là négligées et que depuis on a nommées les sciences auxiliaires de l'histoire : l'archéologie, la sigillographie, l'art héraldique, la numismatique. Et le résultat de toutes ces recherches et de toutes ces découvertes forme un corps immense, prêt à fournir la plus riche et la plus somptueuse matière à des travaux d'ensemble.

Toutefois, on ne s'est pas jugé suffisamment informé, et voici qu'on fouille les minutes des notaires et qu'on va demander aux archives publiques et privées des documents nou-

veaux, et ce quelque chose que ni les chroniques, ni les actes ne laissent saisir complètement : l'histoire morale d'un pays. Cette histoire morale, on l'a trouvée en découvrant les « livres de raisons ». Mot nouveau, éléments d'informations nouveaux aussi, à l'aide desquels un peu de l'âme du passé pourra palpiter et revivre.

Ce n'est que d'hier qu'on parle des livres de raisons ; en 1879, M. de Ribbe, sur leurs données pour la première fois utilisées, a composé le plus célèbre de ses ouvrages ; en 1885, ils furent inscrits parmi les questions proposées par les comités des travaux historiques aux congrès des sociétés savantes, — et déjà le nombre de ces documents publiés est considérable. Des bibliographies en ont paru, celle de M. Tholin pour l'Agenais en 1880, celle de M. Tamizey de Larroque en 1898, celles de M. Guibert pour le Limousin et la Marche en 1888, en 1898 et en 1899. En considérant le grand nombre de ces « livres », leur caractère de documents essentiellement humains, les emprunts que le monde savant leur fait de jour en jour plus nombreux, il semble qu'un essai d'étude générale sur ce sujet ne sera pas sans utilité ni sans intérêt.



Les livres de raisons — et non de raison, puisque l'étymologie est *liber rationum*, — tel est le nom sous lequel nous désignons les produits de cette littérature domestique et familiale.

Autrefois cette appellation était spécialisée à une catégorie distincte qui est, proprement, les livres de comptes. C'est ainsi que le Dictionnaire de Trévoux les définit : « Le *livre de raison* est un livre dans lequel un bon ménager ou un marchand écrit tout ce qu'il reçoit et dépense, pour se rendre compte et raison à lui-même de toutes ses affaires. *Codex impensi et accepti.* » Mais dans le sens que nous leur donnons aujourd'hui et qui embrasse non seulement les registres de comptabilité ménagère ou commerciale, mais aussi les notes domestiques et personnelles, on comprend ce que leurs auteurs appelaient indistinctement *livre-journal*, *livre de naissance*, *livre de famille*, *livre de mémoire*, *registre-journal*, *papier-*

journal, ou tout simplement *journal* ; ce qu'en latin — et c'est le titre de certaines chroniques — on dénommait *diarium*, ce qui est écrit au jour le jour.

A l'origine, c'étaient donc des livres de comptes. C'est sous cette forme que se présentent les premiers livres découverts, celui de Peyre de Serras (1354) dont M. Paul Meyer a publié des fragments, celui des frères Bonis, marchands montalbanais du XIVe siècle, publié en trois gros volumes par M. Ed. Forestié, le livre de Jacme Olivier, marchand narbonnais de la même époque, le livre de Bernard Gros, commandeur du Temple de Breuil, en Agenais, au XVe siècle, et le plus curieux de tous, le livre de raisons d'un bourgeois de Lyon (1314-1344) édité par M. G. Guigue.

Ces documents, ne serait-ce qu'au point de vue linguistique, sont infiniment précieux, puisqu'ils sont presque tous écrits en langue vulgaire ; mais on devine ce qu'en matière d'histoire économique ou sociale peuvent être de pareils répertoires, notant, pour diverses parties de la France, et dans le même siècle : chez les Bonis, le compte, par doit et avoir, des clients de ces commissionnaires en gros et en détail qui échangeaient tous les objets d'habillement de luxe, d'orfèvrerie, les armes, qui étaient pharmaciens et qui furent banquiers ; chez Jacme Olivier, prêteur d'argent ou de denrées, curateur de successions, fabricant et commerçant de draps, exportant dans le Levant ; avec Bernard Gros, nous initiant à la gestion de grands domaines ruraux, et nous faisant pénétrer, avec l'auteur lyonnais Guillaume del Puei (du Puy), au détail de la dépense d'une famille riche, à l'occasion des grands actes de la vie, baptêmes, mariages et décès.

On voit quel parti pourrait tirer de la série ininterrompue de ces livres, pour les XIVe et XVe siècles, une histoire de ces grands négociants français, de ces puissants banquiers, de ces étonnants hommes d'affaires dont le plus célèbre et le plus connu fut Jacques Cœur ; puis pour les périodes plus rapprochées de nous, ces textes plus précis, plus suggestifs, plus exacts que des arrêts du conseil ou des édits, permettraient de tracer le tableau du commerce en France ainsi que celui des industries et de l'agriculture.

Mais dans quelques-uns de ces registres marchands, celui du Lyonnais del Puei surtout, d'autres préoccupations se font jour que celle d'inscrire des dépenses, des recettes, de balancer des comptes. Le sentiment profond et irrésistible qui pousse tout être pensant et réfléchissant à laisser derrière soi une trace de son passage, s'y manifeste, et ce sentiment fera dévier les livres de raisons de leur destination première.

Explicable quand il s'agit de soi — vain orgueil ou respectable fierté, — ce sentiment ne devient-il pas légitime quand il s'agit de la famille? L'ordre, l'économie, ont mis la plume à la main de tous ces marchands, qui sont aussi des pères. Sur ce papier blanc, objet rare et cher, aligneront-ils seulement des chiffres? Autre chose que leur commerce et que leurs revenus les touche : c'est leur famille, le souci sacré de la perpétuité de la race et du nom. Et les livres de comptes deviennent des registres de famille.

Les peuples où la famille a été puissamment constituée ont cédé aux mêmes besoins, et l'on constate chez eux la présence d'archives domestiques, auxquelles chaque génération ajoutait. La Bible, histoire sacrée d'un peuple constitué comme une famille, avec la longue suite de ses généalogies, n'est, à tout prendre, et dans quelques-unes de ses parties, que le livre de raisons des familles constitutives du peuple de Dieu. A Rome, Pline l'Ancien et Festus nous l'apprennent, chaque maison de quelque importance avait, près de l'atrium, une pièce spéciale, le *tablinum*, où étaient inscrits, avec les contrats juridiques utiles à conserver, la suite des ancêtres et leurs hauts faits dans les magistratures qu'ils avaient occupées.

Il se produisit en France quelque chose d'analogue, avec les livres de comptes et les registres domestiques.

Montaigne, dans un passage souvent cité, note ce fait : « En la police œconomique, mon père avoit cet ordre, que je sçois louer, mais nullement ensuyvre, c'est qu'oultre le registre des négoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchés, qui ne requièrent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnoit à celuy de ses gents qui luy servoit a escrire, un papier-iournal à insérer toutes les survenances de quelque remarque et, iour

par iour, les mémoires de l'histoire de sa maison : très plaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et trez a propos pour nous oster souvent de peine : « Quand » feut entamée telle besongne, quand achevée ; quels trains » y ont passé, combien arresté ; nos voyages, nos absences, » mariages, morts ; la réception des heureuses ou malencon- » treuses nouvelles ; changement des serviteurs principaulx ; » telles matières. » Usage ancien, que ie treuve bon à refreschir, chascun en sa chascunière ; et me treuve un sot d'y avoir failly. » (I. 34.)

Il est impossible de souhaiter une meilleure définition, une analyse plus fidèle et un texte d'une pareille autorité.

Si Montaigne avait renoncé à l'usage antique, beaucoup l'avaient conservé : il alla même en se développant. Mince cahier de papier ou gros volume, solidement ou luxueusement relié, — en peau de daim, en basane ou en parchemin, ou simplement gardes de livres, marges de bibles ou de missels, — chaque famille eut son livre de raisons ; chaque personne même, et j'ai vu un manuscrit du XVIIIe siècle. resté immaculé, où une main de femme avait écrit l'invocation suivante : « Livre-journal. Mon Dieu, faites moy la grâce de n'y rien insérer contre vos commandements. Ad gloriam Dei... » Les pages sont restées vierges de toute note, et la grâce de Dieu ne toucha point, sans doute, cette âme qui nous a privés de ses confidences.

La continuité de ces notes de famille par les descendants en augmente encore l'intérêt.

Le livre de raisons des sieurs de la Brunye de Rochechouart va de 1599 à 1788 ; celui des Lemaistre-Bastide de Limoges s'étend de 1558 à 1748 ; le « livre de famille » des Lamy de la Chapelle de Limoges commence en 1571 et se continue jusqu'à nos jours : le « papier baptistaire » de la famille David de Limoges se poursuit sans interruption du 14 février 1703 au 16 juin 1809.

De 1556 à 1796, on trouve dans le « papier » de la famille Maurrat les mentions suivantes : « Papier contenant la date de mes enfants, fait le dix-huictiesme jour de novembre mil cinq cent cinquante-six. » En 1588, « continué pour les enffants qui sont sortis de Anne Gagery ma femme... » ;

plus loin, « continué pour les enfans qui sont sortis du mariage de Jean, filz de Pierre, et de dame Marguerite Aubugeois... Continué pour les enfans qui sont sortis du mariage de Pierre filz de Jean et dame Marie Junyen », et ainsi jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Un autre exemple nous est fourni par M. de Boislisle : c'est celui de la famille de Bagnols. Bertrandet de Bagnols, qui se maria en 1390 et testa en 1431, commença à tenir un livre en 1432 ; son fils Guillaume de Bagnols tint, à son tour, toute une série de livres de raisons depuis 1458 jusqu'à la fin de sa vie. Son petit-fils, Antoine de Bagnols, suivit le même exemple.

De l'universalité de leur usage et de leur continuité, les registres de famille reçurent une créance qui les fit admettre en justice et comme preuve valable et bonne. C'est ce qui arriva pour la date de la naissance d'un bourgeois de Paris du XVIe siècle, Nicolas le Gras, pour laquelle on produisit son livre de raisons, paraphé, *ne varietur*, par les gens de justice.

Avec son double caractère de registre de comptes et de livre de famille, le livre de raisons apparaît sous une forme qui est sensiblement la même pendant plusieurs siècles et qui permet de la réduire à des types principaux.



Voici un type du XVIe siècle : le livre de raisons d'Antoine de Thélis, seigneur des Farges et de Cornillon dans le Roannais. C'est un gros registre de 270 feuillets, écrit entre les dates de 1514 et de 1551. Il porte en titre cet avertissement de la main de l'auteur : « Extrait du papier journal de noble Antoine de Theillis lequel il a escript de sa propre main, par lequel l'on pourra veoir beaucou de choses qui serviront de bon avertissement, tant à cause des rantes dudit seigneur que de ses domaines et acquetz qu'il a faictz ; aussi sont lez accords qu'il a faict avec ses frères et seur ; aussi y a d'autres advertissements qui pourront redresser et porter proffict en l'advenir au seigneur dudict lieu. » Puis, suivent différents chapitres. Le premier a trait aux constructions et aux plantations de bornes ; le second dénombre « le nombre de

linge fin que noble Anthoine de Theillis a fait blanchyr qui ne l'avait esté il y avait six ans passés » ; le troisième, qui porte en marge un arbre, assez grossièrement dessiné, regarde « le nombre des boys que le dict seigneur a achapté en la paroisse de Mably et advertissement pour garder iceulx ; les limittes se trouveront ». Le cinquième, illustré d'une grappe de raisin, s'occupe des vignes ; le sixième, entre les lignes duquel nagent plusieurs poissons, contient la description des étangs ; le septième traite des terres : le huitième, décoré de deux crosses abbatiales, contient « l'eschange et aultres advertissements que Anthoine de Thellis a faict avec les gens d'esglise »[1].

Voici maintenant le livre de famille : « la nayssance des enfants naturels et légitimes ». Antoine de Thélis eut en quinze ans, de 1528 à 1543, douze enfants légitimes, et c'est assez rudement pour sa femme qu'il en note la venue au monde. Par exemple « l'an 1528 et le lundi 4e jour de mai, ladite damoiselle travailla de la Claude de Theillis ». Quant aux enfants naturels, il ne les dissimule nullement ; c'était pendant son veuvage, et il écrit avec une grossière gaillardise : « ledict seigneur Anthoine de Theillis dict que en aguisant ses couteaux pour se marier, que y lui fut donné trois enfans, ung masle et deux femelles ». Le livre se termine par un barème destiné à supputer l'intérêt de certaines sommes à certains taux, par un recueil d'apophtegmes moraux, réunis sous le titre pompeux de « les dogmes que Aristote envoya au roy Alexandre » et enfin « le nombre des reliques que l'ont a trouvées en la chapelle de Cornilhon » : singulières reliques où « le désert où jeunna Notre Seigneur Jésus Cript » côtoie « ung groz oussement des unze mille vierges », la « chaire de Marie Salomé » et le « bois que saint Fiacre a planté ».

Comme on le voit, ce sont bien là les diverses parties du livre tel que Montaigne définit le « Papier-Journal ».

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la plupart des livres de raisons perdent un peu de ce caractère économique pour prendre une allure plus familiale et plus intime.

1. Le noble seigneur, en son art primitif, fut imité par un maréchal du second Empire qui, en regard de chaque dépense, dessinait l'objet dont il venait d'inscrire le coût.

En voici deux, pris dans deux régions différentes : celui de Jean Maillefer, bourgeois et négociant de Reims de 1611 à 1684, comprenant, avec la biographie de l'auteur, cinquante chapitres de réflexions morales et pratiques, des comptes de négoce, des conseils à ses enfants, des poésies et des œuvres littéraires ; — celui de Jean Péconnet, bourgeois de Limoges (1644-1678), qui nous entretient de sa personne, de ses débuts, de ses études, de son mariage, de la dot de sa femme, de ses baux, de ses comptes, de son entrée dans les confréries, et de ses enfants mis en pension.

La transition est insensible, mais elle existe : au delà d'une certaine date les détails relatifs à la famille, à l'intimité, sont noyés dans les autres détails ou n'interviennent que pour préciser la descendance ; en deçà, plus près de nous, ils prédominent, se font plus minutieux, plus tendres aussi, et s'étendent à la femme, comme aux collatéraux.

L'enfant tient la première place. Jeanne de Boyol, femme d'un sieur de Villelume, de Limoges (1587-1594) s'ingénie à faire de pieuse façon l'anagramme de son fils Pierre de Villelume. Elle trouve ceci, en ajoutant une lettre : *Dieu l'élu* (*t*) *premier*, et elle écrit au bas l'anagramme fait avec le nom de son mari et le sien : *L'élu de Dieu ayme la bonne joie*. Jacques le Gros, ce bourgeois parisien du XVIe siècle dont M. Léopold Delisle a retrouvé le livre relié avec deux incunables de la bibliothèque de Berne, note avec grand soin les mystères où son fils a joué ; il va même jusqu'à copier, comme choses précieuses, les rôles qu'il avait à débiter.

Tel membre de la famille Lamy de la Chapelle, dans un copieux journal en latin, relate les différentes circonstances des couches de sa femme et de la naissance de ses enfants, nous trace de ceux qu'il a perdus le portrait le plus détaillé, sans nous épargner les moindres phases de leurs maladies. Tel autre, comme Alexis Chorllon, en 1664, d'une prolixité tout aussi touchante sur les mêmes incidents de la naissance ou de la mort, pousse la religion paternelle jusqu'à insérer dans son livre de famille, « pour la garder autant qu'elle pourra se conserver », la pellicule dont son fils Jean-Baptiste est né coiffé.

Ce développement donné à la chronique familiale, faite la

plupart du temps de chagrins et de morts, jette une certaine tristesse sur les livres de raisons.

La douleur paternelle, sous toutes ses formes, s'y manifeste, tantôt contenue, tantôt froidement héroïque, le plus souvent voilée sous cette soumission aux ordres de la Providence, soumission factice qui évolue autour de ce verset de l'écriture : « *Dominus dedit; Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum !* » Mais parfois le visage contracté du père, frappé en plein cœur, se détend, et l'angoisse apparaît. Il y a, sur la mort de sa fille religieuse, dans le livre d'Alexis Chorllon publié par M. Guibert, des pages pleines d'une attendrissante émotion.

La mention de la femme, entourée de superlatifs affectueux (que le même mari en ait eu une ou plusieurs), se présente d'ordinaire sous la forme qu'a employée Jacques le Gros : « L'an de nostre salut 1525, le mardi, jour et feste de madame sainte Genevicfve troisième jour de janvier, je fus accordé et fiancé à ma très chère amye Katherine du Hamel... ; moyennant la grâce de Dieu, fumes espousés en l'église monseigneur Saint Germain le Vielz, le jour et feste de la conversion Saint Pol. »

D'aventure, un mot personnel, amusant comme celui de Pierre Boyer, médecin à Saint-Bonnet-le-Château, qui écrit : « Le quatrième jour de febvrier de l'année 1621, j'épousai la demoiselle Jane Berthon, nous couchâmes ensemble le dimanche suivant 7 febvrier » ; comme encore celui de Pierre Henri de Ghaisne de Classé qui note, vers 1708, en parlant de sa femme : « Je lui ai fait l'amour dix ans, après quoy mon père et ma mère ont bien voulu consentir à notre union. »

En ce qui regarde la vie sociale et intime de nos aïeux, les livres de raisons constituent une source précieuse pour l'histoire des mœurs et de la société en France. Aussi n'est-il pas surprenant que M. de Ribbe ait composé, grâce à eux, son grand ouvrage sur *les Familles et la Société en France avant la Révolution*, où, d'ailleurs, il se place à un point de vue un peu étroit ; que tout récemment il ait retracé, uniquement à l'aide d'extraits de livres de raisons, l'histoire de *la Société provençale à la fin du moyen âge*, et qu'enfin M. Babeau les ait largement utilisés dans ses *Bourgeois d'autrefois*.

Il est impossible, sans leur secours, sans avoir consciencieusement et méthodiquement dépouillé les registres de familles, d'entreprendre une étude sur la vie matérielle et morale de nos pères.

***

L'usage des notes personnelles fut à un moment presque général. Des paysans, comme ce laboureur lyonnais du XVIIIe siècle, Hugues Mayet de Nuerces, près de l'Arbresie, eurent des livres de raisons contenant la liste obligatoire des naissances, des mariages et des morts, entremêlée de recettes vétérinaires, de remarques sur l'hiver de 1709, les épizooties et de mentions sur le passage des grands personnages.

Il se trouve aussi que des gens d'Église, que des moines, indifférents par définition aux choses du siècle, en ont composé, et ce ne sont pas les moins intéressants. Ils ont écrit, lorsqu'ils furent mêlés aux événements du monde, ce qui se passait autour d'eux ou ce qu'ils apprenaient, et ce sont les chroniques, si abondantes et si utiles, dont foisonnent nos grands recueils d'histoire et les collections de nos sociétés savantes. Tous n'ont pas pu ou n'ont pas voulu être des chroniqueurs, des annalistes, des historiens; mais beaucoup tinrent registre de ce qui les frappait. Les actes de l'état civil, institués par l'ordonnance de Villers-Coterets d'août 1559, à côté des inscriptions réglementaires des baptêmes, des mariages et des enterrements, portent des mentions sur les catastrophes atmosphériques, le prix des denrées, les meurtres, les excès d'ennemis ou de soldats, qui en font de véritables livres de raisons, au sens le plus large du mot.

D'autres, moins curieux du monde extérieur, se sont repliés sur eux-mêmes et, considérant leur cure, leur chapitre ou leur couvent comme une famille, en ont, au fur et à mesure qu'ils se produisaient, retracé les faits saillants, comme un père l'eût fait pour sa maison, pour ses biens, pour ses enfants ou pour ses parents.

Ici encore, il me faut choisir. Je prendrai quatre exemples : le journal de deux curés, celui d'un chanoine et celui d'un religieux.

Martial Robert, prêtre communaliste à Aixe-sur-Vienne dans le Limousin, tient ses notes de 1677 à 1702. Ses préoccupations sont purement ecclésiastiques. Il nous parle des bénédictions de chapelles, de la prise de possession de ses diverses charges; il compte les quartiers reçus et dus des arrérages des cens et servis dont il tirait profit : il nous entretient du baptême des cloches, de ses retraites, de ses missives.

Plus séculier, plus historien est Mammès Parisot, curé de Dinteville, dans la Haute-Marne (1709-1741), dont le journal a été publié par M. A. Daguin. Lui aussi nous donne la date de sa nomination à la cure, parle des mutations des cures voisines, remarque amèrement qu'en deux ans il n'a pas reçu « une goutte de vin de dîme », se plaint de ses déboires financiers, en ces termes : « Le chapitre de Langres me fit une injustice criante et me retrancha pour toujours mon supplément de 25 livres. Que Dieu soit ma récompense! » Mais il s'intéresse aux événements extérieurs : il s'occupe du tsar comme du roi d'Espagne, des grandes lignes de la politique, du système de Law, du Régent, gémit toutes les fois qu'il constate la diminution et la variation de la valeur des monnaies, prend parti pour son évêque monseigneur de Clermont-Tonnerre, dans les démêlés qu'il a contre les jésuites à propos du P. Quesnel et, surtout, nous en dit long sur la situation morale des curés de campagne au milieu du XVIIIe siècle. par cette note, écrite à la fin de sa vie : « Si l'on connaissoit les cruels chagrins que les pasteurs ont à essuyer tant de la part des patrons que des paroissiens, des parents et mesme des domestiques, on auroi beaucoup moins d'empressement à embrasser l'état ecclésiastique. Mon divin Sauveur, daignez leur accorder une sainte patience, l'amour de la retraite, la fuite des assemblées, si ce n'est pas une nécessité d'y paraître! Seigneur accordez-le aux pauvres curés des campagnes pour supporter le poids du redoutable ministère et les cruels chagrins qu'ils ont à essuyer de la part des mauvaises langues et des ingrats! »

Le journal de François Grin, religieux de l'abbaye de Saint Victor (1554-1570), qu'a édité M. de Ruble dans les Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris, nous donne

entrée dans un cloître. A part les grands événements politiques, — la mort de Henri II, celle de François II, l'assassinat du duc de Guise, — qu'en sa qualité de Parisien le moine connaît assez bien, sa fureur contre les huguenots, de longues descriptions sur les supplices, un minutieux détail de l'estrapade, alors nouvellement inventée, — tout son journal porte sur la vie du couvent.

Il raconte, jour par jour, les réceptions des novices, les admissions au surplis, les ordinations, les morts de ses confrères ; il relate les cérémonies religieuses, les achats d'ornements sacerdotaux, les visites faites au couvent, le départ de religieux pour « quelque infirmité empeschante le faiz de religion » ou « pour peu de literature ». François Grin ne manque pas, en parlant de frère Michel Grelot, convers, de dire qu'il trépassa brusquement « si tost qu'il eust desjeuné d'un pied de mouton à la cuisine » ; il ne nous fait grâce d'aucun détail sur frère Guillaume Tartereau, qui mourut « ayant eu la fiebvre tierce et la colicque venteuse », sur frère Jean Bernardin, décédé « ayant esté atténué d'une dissenterie telle qu'il gectait la gresse des vaisseaux de son ventre ».

Passons au chanoine. Mathieu Perrot, chanoine de la cathédrale de Bourges, dont le journal (1662-1703) fut donné par M. Ponroy dans les Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre, est un bien curieux auteur. Figurez-vous le *Lutrin*, écrit par un prêtre ; non plus une satire, mais une peinture sans grand éclat, toutefois sérieuse, voulue, presque officielle de la vie des chanoines, et vous aurez une idée exacte du journal de Mathieu Perrot. A le lire, la raillerie paraît faible à côté de l'histoire.

L'archevêque Lévis de Ventadour vient à mourir ; le bruit court que, par son testament, il avantage le chapitre, et celui-ci s'apprête à lui faire de somptueuses funérailles. Les chanoines en délibèrent, choisissent dans la cathédrale la meilleure place pour le tombeau monumental qu'on lui élèvera. Mais de mauvaises nouvelles circulent ; quelques esprits sages émettent l'avis « que nous allions un peu vite en besogne » ; on demande communication du testament. « Le lendemain, au chapitre, à l'issue de matines, on y fit lecture du testament.

qui surprit généralement tout le monde... Après le chapitre, on alla dans le chœur choisir une autre place pour mettre le corps. »

Puis ce sont des questions de préséances qui passionnent notre chanoine. Un de ses confrères meurt, vicaire d'une église et docteur de l'université ; les vicaires de l'église, les chanoines du chapitre, les dignitaires de l'Université se disputent à qui portera les coins du drap ; finalement ce sont les vicaires, mais les autres corps n'assistent pas à l'enterrement. En 1672, dispute au sujet d'une thèse sur le titre de laquelle les jésuites qui la présentaient n'avaient pas mis le nom du doyen : celui-ci, piqué, refusa de la recevoir ; le grand archidiacre veut se substituer à lui, le chapitre ne le souffre pas parce qu'il n'est pas chanoine ; bref, la réception eut lieu, sans doyen, mais avec les chanoines, et non pas au chapitre, mais dans une maison particulière. Même aventure en 1673 entre les jésuites, « Messieurs de la ville », le chapitre et les prêtres de Saint-Étienne, parce qu'à une soutenance, ceux-ci s'étaient placés au milieu de la salle.

On prie, d'ailleurs, énormément à Bourges ; les *Te Deum* se succèdent pour toutes les victoires de Louis XIV : dans le seul mois de juin 1674, on en chante trois, un pour la prise de Besançon, un pour la prise de Dôle, le troisième pour une victoire remportée par M. de Turenne. Les prières de quarante heures se disent « pour l'heureux voyage du roy et la prospérité de ses armes », pour « le rétablissement de la santé du roy » : on prie pour avoir de la pluie, ou, quand il pleut trop, on prie pour avoir le beau temps. Et les prières sont extrêmement variées : neuvaines des litanies de la Vierge autour de l'église après complies, prière des quarante heures, exposition du Saint-Sacrement, processions générales, exhibitions du « chef de Saint-Étienne et de celui de Saint-Ursin ». Le chapitre, souverain juge en pareilles matières, nuance à son gré les dévotions.

« Aujourd'huy mardy 7 février 1679, on s'est assemblé à l'issue des matines pour délibérer si l'on feroit des prières publiques à cause des gelées et du froid extraordinaires et fort aspres qui dure il y a longtemps : on a ordonné seulement qu'on diroit une collecte et que vendredy on en délibé-

rerait au chapitre, au cas que le temps continuast. » En revanche, pour une grande sécheresse, en 1685, on mit en œuvre tout le cérémonial. « Le vendredy 1[er] jour de juin 1685 on dit matines et la grand'messe tout de suite, et sur les neuf à dix heures tout le clergé séculier et régulier alla jusque dans l'église de Saint-Privé où étoit la châsse de sainte Solange et le chef de saint Palais que MM. les grands vicaires avaient donné ordre d'apporter sur la demande qui leur en avait été faite. Il y avoit vingt paroisses de la campagne qui assistoient ces reliques. Messieurs de la ville et du Présidial étoient à la procession ; les rues étoient tapissées. Comme il y avoit des gardes du corps en cette ville, quatre trompettes et les tymbales étaient après les reliques, qui jouaient à la fin de chaque verset chanté en faux-bourdon par le clergé... Il plut pendant toute la procession. »

Qui donc, faisant le tableau de ces villes provinciales du XVII[e] siècle, endormies dans leur formalisme et leur religiosité, pourrait s'y essayer sans l'authentique et naïf journal de Mathieu Perrot, chanoine de la cathédrale de Bourges?



Tout aussi abondants en renseignements précis, curieux, topiques sur la vie séculière sont les livres de raisons laïques. Il n'y en a pas un où ne se rencontrent à foison traits de mœurs et faits intéressants ; avec leur secours, toutes les questions sociales de l'ancien régime peuvent être hardiment abordées et quelques-unes complètement traitées. Mais ils sont légion, et je ne sais pas si le nombre des livres inédits ne dépasse pas encore celui des registres publiés : en outre, force m'est de procéder par larges coups de pinceaux, et de prendre seulement comme exemples les mémoires domestiques les plus variés et les plus remarquables.

Après la ville religieuse et métropolitaine de Bourges entrevue derrière les notes journalières du bon chanoine, voici la ville parlementaire de Dijon, dont le *Mercure dijonnais*, journal rédigé par les Micault de 1742 à 1789, et publié par M. G. Dumay dans les Mémoires de l'Académie de Dijon, nous dessine la silhouette.

On y voit, ainsi qu'il est naturel, le parlement dominer toute la grande ville, groupée autour de l'illustre compagnie, comme la ville de Bourges gravitait autour de ses églises. La réforme du chancelier Maupeou y est très vivement ressentie, les conséquences et la marche de cette révolution en sont notées avec minutie et un soin tout passionné. C'est donc à ce sujet un document historique de premier ordre. A l'égard des mœurs sa valeur n'est pas moindre.

Si l'on y voit la question des vendanges, grave préoccupation pour un Bourguignon, abondamment traitée — au point que l'éditeur a pu dresser un tableau statistique ; — si les mentions de mariages et de mort, la notation des éclipses, des événements météorologiques, des inondations, du prix du blé et des différentes denrées, nécessaires à tout livre de raisons s'y rencontrent, ce n'est point seulement en cela que le *Mercure* est intéressant. L'un des auteurs, M. J.-B. Micault, est professeur de droit à l'Université ; il nous raconte ses tribulations pour arriver aux places d'agrégé et de professeur, enregistre avec un calme apparent les passe-droits qu'il subit et ne se tient pas de noter : « J'ai descouvert des choses si singulières que je n'oserais les écrire ». — et, tout au long de ce récit quotidien, nous ouvre de curieux horizons sur la vie universitaire du XVIIIe siècle.

Au courant de leur journal, Dijon nous apparaît comme une ville habitée par une société polie, très accueillante, amie des arts, prompte aux vers et à l'épigramme, émue de la moindre nouveauté et curieuse de tous les spectacles. Des sociétés de « dames et de messieurs » y jouent, pour le public, dans le jardin de la porte Saint-Nicolas, les pièces du répertoire. On y donne des concerts « bourgeois », dont « les gens de condition sont exclus » ; l'abonnement est de prix variables, tantôt trente-six livres, tantôt quarante-huit francs ; les abonnés peuvent amener gratuitement et à de certains jours des proches parents et même des gens de la ville ; les dames ne doivent aucune cotisation. Ces concerts ne sont pas le résultat d'un engouement passager, l'institution est durable : on la voit fonctionner de 1750 à 1774, et les Micault espèrent même qu'il en sortira une véritable « école de musique ».

Portée aux spectacles et aux curiosités, Dijon s'amusa

pendant plusieurs mois après Paris, « environ le temps du mariage de Mgr le dauphin », des pantins qu'on venait d'inventer. « Il était du bel air d'avoir son pantin », et tout le monde était du bel air. La ville s'engoua des ballons en 1783 et en 1784. D'abord des « étudiants en phisique » font partir un ballon en papier dans le jardin des Capucins ; foule énorme : « on eut un pied de nez et le ballon creva ». Messieurs de l'académie recommencèrent l'expérience de la « machine aérostatique » un dimanche de février ; nouvelle expérience en mars, avec un ballon qui a coûté 25 000 livres, « dont 9 000 ont été fournies par le public ». Enfin, le 25 avril, a lieu la grande ascension de Guyton de Morveau et de l'abbé Bertrand. « Toute la ville fut en mouvement », on croit « qu'il y eut environ 18 000 personnes qui furent à même de jouir de ce spectacle » : les cordes étoient tenues par plusieurs personnes de distinction », et ce fut du délire lorsque « le globe se perdit dans les nues ». Les ascensionnistes rentrent le lendemain en triomphe. « Ils étoient précédés par tous les tambours de la ville qui étaient allés les attendre à l'entrée de l'allée d'Auxonne ; il y avoit ensuite une vingtaine de cavaliers à la tète desquels étoient les trompettes et les timbales. MM. de Morveau et Bertrand suivoient dans une voiture à six chevaux, devant eux des torches étaient allumées. On crioit *Vivat* et on battoit des mains. Toutes les rues où ils passoient étoient illuminées ; ils étoient suivis de vingt ou trente cavaliers, et ils furent accompagnés jusque chez M. de Morveau, où tout le monde s'empressa de les complimenter. » En 1784, de Morveau et le président de Virely renouvellent avec succès leur première tentative « avec un grand concours d'étrangers de toute la province, de celles de Champagne et de Comté ».

A la fin du XVIIIe siècle, Dijon se rue au jeu avec impudeur. La tenue des États est le signal de l'apparition des cartes ; la passion est telle que la ville regorge de filous, et qu'on y triche au point qu'un avocat est rayé « de la matricule » et que le fils d'un négociant est attaché au carcan.

Malgré cela, Dijon est une ville charmante et pleine de cordialité : pour la nomination d'un agrégé, d'un maire, d'un premier président, tous les voisins illuminent avec empressement.

Il n'est pas jusqu'à des artistes qu'on ne voie figurer sur la liste des auteurs des livres de raisons. Dans ses mémoires généalogiques, Jacques Charles Dutillieu, un Parisien, outre qu'il nous fait découvrir l'histoire d'une branche peu connue de la famille des le Pesant, nous fournit sur les arts mineurs du XVIIIe siècle d'amusants détails. Son père, peintre de fleurs, était parvenu à une certaine réputation, parce qu'après la débâcle de Law « le goût s'introduisit de faire tous les dessus des portes en tableaux de fleurs »; la mode s'en mêlant, on exigea, pour ces travaux décoratifs, une rapidité extraordinaire. Notre auteur rapporte le texte d'un contrat passé entre Servandoni et son père, pour la décoration d'une salle à manger que Samuel Bernard fait construire à l'occasion du mariage de sa fille; il s'engageait à peindre, « selon les règles de l'art », « quarante festons peints en fleurs d'un coloris naturel, de plusieurs grandeurs, entre cinq pieds de large et onze de long, y compris le ruban qui les attache et d'un pied et demi dans son plus large », et Dutillieu promettait d'exécuter le travail du 1er au 12 septembre. Et, très fier, il rapporte un propos d'Oudry, « qui offrait de parier que son père était capable de faire une guirlande de fleurs de Paris à Versailles, dans l'espace d'un mois. » Cette direction industrielle donnée à l'art incline très rapidement le jeune peintre vers l'industrie. Courtois avait conçu, vers 1730, des appareils pour tisser en dégradé les fleurs des soies lyonnaises ; Revel, un élève de Lebrun, perfectionna le procédé et trouva « les points rentrés » ; ces perfectionnements « firent une révolution dans la fabrique, et l'on ne voulut plus comme premiers dessinateurs que des artistes capables de faire exécuter leurs compositions avec les teintes naturelles que produisent sur les choses les jeux de la lumière. « Plusieurs bonnes familles lyonnaises qui, selon leur usage, destinaient leurs enfants au commerce de leur ville, les envoyèrent alors à Paris pour étudier le dessin et surtout la peinture de fleurs. Je vis donc arriver à Paris, dans l'atelier de mon père, ces jeunes gens bien parés, faisant sonner dans leur gousset les écus paternels. Ils menaient bonne et joyeuse vie. Cela me donnait une haute idée de la manufacture de Lyon, et j'eus bientôt formé le projet de m'établir à Lyon. » Ce qu'il fit, et il y forma pépinière de dessinateurs.

Plus modestes, dans leur volume ou par la qualité de leurs auteurs, sont la grande majorité des livres de raisons. Les plus insignifiants d'entre eux en apparence n'en ont pas moins une grande importance pour saisir des états ou des transitions dans la société que, sans eux, on devinerait, on affirmerait peut-être, mais ne prouverait que difficilement. Tel est le passage de la bourgeoisie à la noblesse et la lente poussée qui transforme les fils d'un paysan en propriétaires, les rend bénéficiaires de charges et les mène au fief. A cet égard le livre de raisons des Nazarier, étudié par M. l'abbé Reure, nous laisse surprendre l'évolution de cette famille d'un petit bourg des montagnes de l'Allier, dont les membres, simples paysans au XIVe siècle, comptent parmi eux un notaire, Étienne Nazarier, au XVIe siècle, et deviennent, au XVIIe siècle, nobles Nazarier de la Fayolle, ont acheté le fief de la Fayolle, ont château, pont-levis, des fossés, et vivent « noblement », au point que leur nom patronymique disparaît pour faire place au surnom.

L'embarras le plus grand dans une semblable étude n'est pas de trouver les citations intéressantes et les détails pittoresques c'est de savoir se restreindre. Pour finir par une révélation curieuse, c'est le livre de raisons d'Isaac Tourton, avocat à Annonay, qui nous révèle que dès 1694 les pommes de terre, sous le nom de « truffes », nom qu'elles ont conservé dans beaucoup de patois, étaient d'une vente courante sur le marché de cette ville ; le prix moyen en était de « 22 sols la quarte ».



Ces histoires de famille, ces documents intimes, ces notes journalières sur la vie, sont parfois, dans leur texte même et sans besoin d'aucun commentaire, de véritables livres d'histoire, même s'ils ne prétendent pas aux titres de chroniques ou de mémoires.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver ailleurs, mieux que dans les livres de raisons, le récit des malheurs et des misères causés par les gens de guerre, des excès de la soldatesque, récit que Callot a illustré par avance dans ses célèbres eaux-fortes, et sur lesquels M. Alphonse Feillet a écrit un chapitre

saisissant dans sa *Misère au temps de la Fronde*. Il faudrait les citer tous, depuis ceux du XVI[e] siècle jusqu'aux plus récents, pour comprendre toute l'étendue du mal quotidien dont a souffert la France de l'ancien régime, du fait des guerres, comme du fait de ses propres troupes.

Toutes les calamités générales qui ont désolé le royaume sont notées, au nord comme au midi, à l'ouest comme au centre, et il suffirait de rassembler des fragments épars pour avoir dans toute son horreur la chronique de cet hiver de 1709, par exemple, qui fit tant de ruines dans un pays déjà ruiné.

Les événements politiques, à part le passage de grands personnages, et certains faits locaux, ne transparaissent que rarement dans les livres de raisons; on ne s'y occupe point de droit public; on est muet sur les questions qui font de nos jours l'objet de nos préoccupations : si d'aventure on blâme un ministre, on sauvegarde la personne royale; les raisons et les causes des guerres n'y sont point déduites, pas plus que l'importance ou la non-valeur des traités de paix : la paix seule, quelle qu'elle soit, parce qu'on y voit la fin momentanée de charges et de peines y est enregistrée, et toujours avec plaisir. Mais il est des faits qu'on a notés avec grand soin, je veux parler surtout des faits préparatoires de la Révocation de l'édit de Nantes.

Exception faite pour Saint-Simon, cet acte, qui eut de si terribles et de si graves conséquences, n'a été jugé par les annalistes du règne de Louis XIV que d'une manière injuste ou toute superficielle. Les volumineux recueils des actes du clergé de France, le texte et la succession des arrêts, la correspondance des intendants sont là pour combler la lacune des mémoires, et surtout les ouvrages des protestants eux-mêmes. Ceux-là sont tout naturellement tenus pour suspects. L'un d'eux notamment, est le livre où le pasteur Claude a fait, sous le titre de *Plaintes des Protestants cruellement opprimez dans le royaume de France*, une histoire des préparations de la Révocation, où l'acte final paraît si peu de chose au regard des mesures restrictives et vexatoires de trente années, qu'il en semble, par cela même, exagéré.

Les livres de raisons en sont la justification éclatante.

A Rochechouart, en 1653, le pasteur du bourg de Saint-Cloud vient pour bénir le mariage de deux protestants. La marquise de Rochechouart avertie, en l'absence de M. de Pompadour son mari, « envoie quérir les anciens, leur défendit de s'assembler le jour extraordinaire et d'avoir eu un pasteur nouveau sans sa permission ». Forts des édits du roi, ils passent outre. « Dans ce temps, la dicte dame fait sonner le tocsin et battre un tambour par les rues...; la dicte dame arrive au temple accompagnée des dicts consuls, curé et autres habitans de la dicte ville et ses serviteurs armés d'espées et fusils, ayant trois cors de chasse qui jouoient dans la porte et fenestre dudit temple, avec les cris et voix du peuple, ce qui empescha l'office divin... Il fallut cesser et parler à la dicte dame; et luy fut accordé que le prêche ne se fairait ny les mariages. » (Livre de famille des sieurs de la Brunye).

Cette violation de toutes les lois établies — racontée dans les mêmes termes par Élie Benoit dans son *Histoire de l'Édit de Nantes* — amena un procès qui aboutit à un arrêt du Conseil d'État donnant gain de cause aux protestants.

Ce qui était dans les mœurs, hostilité systématique et persécution voulue, passa bientôt dans les lois. Grâce à un notaire catholique, A. Borrelly, nous allons voir appliquer à Nîmes cette nouvelle législation qui refusait le bénéfice du droit commun aux malheureux de la « Religion Prétendue Réformée ».

1673. « Par arrêt de S. M. les consuls faisans profession de la R. P. R. ont été inhibés de porter chaperon et robes rouges que lorsqu'ils seront avec les consuls catholiques, faisans fonctions de leurs charges. Ainsi, ils sont allés au prêche, ce dimanche premier janvier, sans chaperon et par conséquent sans robe. Tous les religionnaires ont esté dans la plus grande consternation; mesme il leur a esté enjoint de fere oster du presche toutes les fleurs de lys qui étoient au banc des consuls. »

1676. « M. Henri d'Aguesseau est arrivé en cette ville, et le lendemain il est parti, estant allé à Uzès, où, en vertu d'un arrest de S. M., il auroit fait tous les consuls catholiques. Les Huguenots sont consternés de voir que les deux consuls de leur religion ont esté déchaperonnés. »

Le 1er janvier 1679, même exécution à Nîmes, et Borrelly

note que « tout ce jour là on ne vit aucun des religionnaires dans les rues, s'estant tenus cachés dans leurs maisons ou dans leurs presches ».

1679. Août. « Depuis cette année les religionnaires ont esté tenus en éveil. Le commencement a esté la création des consuls tous catholiques, ensuite la suppression de tous les commis de la religion qui estoient employés dans la douane, gabelle et foraine, plus l'abatement des bancs de Temple de cette ville... plus la remise des provisions et titres des notaires et procureurs, apothicaires et chirurgiens entre les mains de M. de Grilhe, commissaire subdélégué de M. l'Intendant, ayant obligé les catholiques aussy d'en faire de mesure, mais cela n'a esté que forme de *simagrée*. On croit qu'au premier jour tous les notaires, procureurs, huissiers de la religion seront cassés et qu'il n'y aura que le tiers de la religion dans le corps des apothicaires, chirurgiens et autres mestiers.

» Nous sommes en estat de voir, s'il plaît à Dieu, tous les jours des changements. Ce qui obligera notre grand Roy d'aller vite en besogne pour destruire les religionnaires, comme ils le sont quasy, c'est que les catholiques en Angleterre sont très mal traictés. On les a mesme chassés. Dieu soit béni de tout. »

Voici les conversions et le fonctionnement de la « caisse ».

« Cette année comme l'année dernière il s'est converty un nombre infini de religionnaires de cette ville et du diocèse peut-estre en considération de l'argent que notre grand Roy donne, car il a affecté aux nouveaux convertis les rentes des abbayes de Cluny et de Saint-Germain-des-Prés. Il se donne pour chaque personne vingt-cinq, trente livres et plus suivant la qualité des personnes. Ces dons là ne sont que pour le petit peuple, et ce petit secours fait que toute cette sorte de gens fait abjuration de l'hérésie. Je le puis mieux assurer que tout autre, parce que je fais toutes les quittances que je remets à monseigneur de Nismes qui est le distributeur des fonds. Monseigneur les remet à M. l'Intendant et M. l'Intendant à M. Colbert, surintendant des finances, les rentes des dites abbayes estant pour les diocèses de cette province qui sont infestés de calvinistes. »

La révocation s'approche : elle est souhaitée.

« On dit que l'assemblée générale du clergé de France qui se tient présentement a fait que notre grand Roy a donné tous les susdicts édits. D'ailleurs notre grand monarque a dessein d'anéantir petit à petit la dite religion : il n'a pires ennemis que les religionnaires quelles façons qu'ils fassent. Dieu le bénisse. »

Au chapitre de ce que Claude intitule « les infractions de l'Édit, sous le titre d'explications », on peut ajouter ce qui suit : 1680. « Déclaration de Louis XIV portant que les catholiques ne pourront se fere de la religion prétendue réformée. C'est le coup le plus rude que les religionnaires puissent recevoir. » — 1681, janvier. « Dans ce mois a été publiée, par tous les carrefours, la déclaration du Roy portant deffances aux sages-femmes de la R. P. R. de servir les femmes dans leurs couches à peine de mille livres d'amende. Cela consterne si fort les religionnaires qu'ils ne savent de quoy devenir. Depuis cette publication, on voit porter journellement au presche les petits enfants pour être baptisés par les marraines ou parentes des accouchées. Mesmes les dames les portent. On se doute que lorsque les femmes de ladicte religion accouchent, il n'y ait dans leurs maisons des sages-femmes que l'on fait entrer en cachette à quoy l'on veille soigneusement. Sans doute il y aura ordre portant qu'il faut de toute nécessité que l'on se serve des sages-femmes catholiques. »

« Le mardy 12 aoust a esté publié et enregistré à la cour du Sénéchal l'arrest du conseil portant que les notaires et procureurs de la R. P. R. seront tenus de se démettre de leurs offices. Faute de quoy s'ils ne se font pas catholiques leurs offices tomberont dans les parties casuelles. »

Enfin voici les dragonnades réclamées.

« 1683, juillet. Nous sommes à la veille de voir de grandes et fâcheuses choses en cette ville et province, car les huguenots contreviennent journellement aux ordres S. M. Ils font des assemblées dans les Sévenes et y prêchent séditieusement mesme depuis que le Roy a fait abatre le temple de Saint-Hipolite, nonobstant interdiction de la religion dans ce lieu là. Hormis qu'il y vienne ses gens de guerre, nous ne sommes pas quasy assurés dans cette ville. Les malheureux ont quitté

entièrement le négoce et il ne se fait du tout rien de quelle profession que l'on soit. Jamais temps plus misérable. »

Qu'on compare le livre de Claude et le récit de Borrelly dans ses détails, et l'on verra si le pasteur exagère et s'il s'est complu à noircir le tableau.

*
* *

Les approches de la Révolution, du moins dans les livres de raisons publiés jusqu'ici, ne paraissent pas avoir ému les contemporains. En sera-t-il de même de la Révolution et de l'Empire?

Nous sommes tellement habitués aux divisions exactes et aux coupures nettes que nous n'admettons qu'avec peine la continuation des mœurs de ce que nous dénommons l'ancien régime dans ce que nous appelons le régime moderne. Le livre de raisons étant habitude d'autrefois, nous ne le recherchons pas pour les temps voisins du nôtre. Il est vrai qu'il y a quelque apparence de fondement dans cette négligence. Les registres domestiques ne se conçoivent qu'avec une existence localisée en un point de nos provinces, avec la rareté du livre et l'absence de ce papier quotidien qui apporte des idées : le journal. Or la Révolution multiplia le livre et la brochure et fonda le journal; donc plus de motifs pour tenir un journal personnel et intime, à moins qu'on n'ait été un témoin bien informé ou un acteur dans les événements de la Révolution et de l'Empire, d'où l'abondance des mémoires et des souvenirs sur cette époque.

Cependant la tradition du livre de raisons s'est perpétuée de la façon la plus intéressante, et cela, dans le peuple des campagnes. De sa grosse écriture tracée par la main que la pioche alourdit, avec son orthographe phonétique, le paysan inscrivit les bonnes et les mauvaises récoltes, le prix du blé, celui du vin, jusqu'au jour où la Révolution le surprend dans cette traditionnelle notation. Alors les doigts se dérouillent, la pensée s'aiguise, et il s'opère dans ces intelligences, hier fermées à bien des lumières, une merveilleuse transformation. J'avais toujours cru impossible de rencontrer, des faits de la Révolution et de l'Empire, un récit autre que celui d'un lettré ou celui d'un auteur, ou du moins un récit qui ne fût pas d'une prolixité

désolante ou manifestement inspiré par « les feuilles publiques ». Le hasard me l'a fait rencontrer sous la forme d'un petit cahier de quelques pages d'une orthographe fantaisiste, sans ponctuation, mais d'une extraordinaire précision de jugement. L'auteur est un vigneron, Bergeron, d'une commune voisine de Roanne, Saint-Haon-le-Châtel. Évidemment, les faits, il les tient d'autrui, conteur ou gazette ; mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'un homme comme lui, écrivant au jour le jour, débordé par la masse des événements qui se précipitaient, ait eu l'esprit assez synthétique pour les noter dans leurs traits essentiels, dans la mesure exacte où les générations futures les ont retenus. Ce récit, qui embrasse vingt-neuf ans, est un sommaire très complet des faits principaux accomplis de 1788 à 1817. Non seulement il est très complet, mais il est très exact : le mot juste vient naturellement sous sa plume.

Je voudrais pouvoir citer ce récit en entier ; je dois me contenter de quelques extraits.

Voici le début : « Les États généraux du royaume, composés de députés du clergé, de la noblesse et du tiers État s'assemblent dans la ville de Versailles au commencement de mai, sous la nomination d'assemblée nationale. Une révolution éclata à Paris le 12 juillet ; les Parisiens prirent les armes, et le 14 juillet, un mardi, ils prirent la Bastille ; la cocarde tricolore devint la marque des soldats garde nationale française, uniforme de gouvernement. »

Le travail de mise au point est ici remarquable ; le fait saillant, la prise de la Bastille, le jour, un mardi, sont mis en lumière, et le jugement porté par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt est confirmé par un homme du peuple : ce n'était pas une émeute, mais bien une révolution. Après le 14 juillet, le vrai gouvernement n'était plus aux mains de la royauté ; l'Assemblée constituante le détenait en réalité ; du fond de son village, notre vigneron l'a compris : « uniforme de gouvernement » indique que les partisans de la cocarde blanche commençaient à être des insurgés, — ils allaient devenir les émigrés, — que la cocarde tricolore était arborée par les partisans des idées nouvelles, du nouveau « gouvernement ».

Ce mot, d'usage tout récent, nous le retrouvons plus loin : « Les biens du clergé et de la noblesse sont au profit du gouvernement », écrit-il. Idée populaire très claire qu'il exprime d'une manière concise : désormais, les biens des deux ordres privilégiés rentrent dans la masse commune et servent à ceux qui dirigent, aux besoins généraux, au gouvernement, en un mot ; avant, on disait au roi.

De même, à propos du coup d'État du 18 brumaire, il écrit : « La République change de face. » Quel mot mieux approprié à la chose? L'image nous paraît terne, parce qu'on l'a depuis fréquemment employée ; chez Bergeron, elle est neuve.

Cette faculté de marquer d'un trait net ce qu'il résume est constante chez lui ; par exemple : « 1791. Douze rois sont contre la France. On engage volontairement partout les garçons ; ils partent avec plaisir, on forme des bataillons de volontaires sous le commandement de du Mourié et Daugustine (Custine), deux générales qui ont trahi au fond de l'Allemagne. » Tout l'important y est, même le mot de la fin, jugement *a posteriori* nécessaire pour achever la figure des deux personnages qu'il met en scène.

Bergeron a aussi le pittoresque et la couleur. Parlant des massacres de Septembre, il note « le massacre des chapelets de prisonniers de Paris ». Sur Robespierre et Marat, il condense d'un mot l'opinion commune : « Robespierre, lâche et rusé : Marat, vil et sanguinaire » ; le tableau de la Terreur, il le fait en ces termes : « Les échafauds furent dressés, les églises fermées, les croix abattues, les cloches pour faire du canon, le schisme dans les églises, les prêtres en fuite, les échafauds, la guillotine en permanence. »

Il n'a pas échappé à la magie impériale ; on sent qu'il a un faible pour l'empereur, on devine qu'il est mûr pour sentir et propager la légende napoléonienne. Lorsque Bonaparte débarque d'Égypte, il écrit « qu'on a voulu l'assassiner » : quand il est vaincu, il ne le croit pas à Sainte-Hélène : « Napoléon a abdiqué sa couronne à son fils, il est parti pour la Turquie et l'Amérique. »

Notre vigneron reste cependant, tout au long de ses mémoires, fidèle à son origine. Paysan il est, paysan il reste,

ne laissant échapper aucun des faits qui intéressent l'homme de la terre : disette et mauvaise récolte en 1789, grêle la même année, « les dîmes sont supprimées, les commis et les gapians sont cassés », — ces agents du fisc, ces « gapians » contre qui les ruraux avaient tant à dire, — création des assignats, variation de leur valeur, établissement du maximum, publication du Code civil, vaccination du roi de Rome, dotations charitables de Marie-Louise, apparitions de comètes : tout cela, ce sont choses qui intéressent les paysans.

Puis, aux temps moins vivants de la Restauration, il ramène ses regards sur le pays ; il écrit que le cardinal Fesch est venu à Saint-Haon, qu'il a fait don d'un christ à l'église, qu'après son départ on a changé de catéchisme et pour cause, s'occupe des pommes de terre et des haricots, interrompu seulement dans cette notation terre à terre par l'invasion du Roannais par les Autrichiens. « Les Autrichiens arrivent à Roanne pour Pâques, et un détachement des cosaques et de hussards hongrois sont venus à Saint-Haon, dans la ville. Ils ont bivouaqué près de la fontaine ; trois jours après, ils se sont retirés à Roanne et on a fait beaucoup de réquisitions de vin. »



La tradition des livres de raisons, des registres domestiques, des notes intimes, depuis si longtemps persistante, s'est-elle perdue ? Je ne le crois pas : l'humanité ne renonce pas ainsi à ses habitudes.

Le *Journal* des Goncourt, les notes d'Alphonse Daudet, bien qu'œuvres de littérateurs, participent du même sentiment que le plus obscur livre du plus ignoré des cultivateurs. La publication récente des *Souvenirs et Impressions d'un Bourgeois du Quartier Latin* (1854-1869), dont M. Henri Dabot est l'auteur, prouve que quelques-uns de nos contemporains, moins empêchés et moins affairés que la majorité d'entre eux, notent, pour l'avenir, les événements mémorables de la famille et de la vie, ainsi que les faits qui les frappent et les transformations qu'ils voient s'accomplir.

Il est donc à souhaiter, pour l'histoire future, que l'usage des livres de raisons se perpétue, mais qu'il se perpétue dans

les mêmes conditions que par le passé. Pour être intéressants, pour être utiles, il est nécessaire qu'on n'y sente aucune convention ; si leur auteur, en écrivant, pose pour l'avenir, son œuvre est dès le début faussée. La sincérité est, en effet, la qualité maîtresse des anciens livres de raisons. On n'a pas à se défier d'eux, car ils n'ont pas été écrits pour le public, ni en vue de justifications posthumes ou de gloriole vaniteuse. L'inscription brutale de la somme dépensée et reçue a amené l'inscription d'autres mentions, mais conçues dans le même esprit intime et sincère. La critique historique n'a pas à s'exercer sur eux, comme pour les chroniques — livres de raisons amplifiés et devenus moins personnels, — sauf pour expliquer quelques ignorances : le document qu'on en tire a toute la valeur d'une pièces d'archives.

« Chascun dans sa chascunière » a apporté à l'histoire, sans s'en douter, la plus animée des contributions qu'elle ait reçues depuis longtemps. C'est l'honneur de notre époque d'avoir découvert cette source vive ; c'est l'honneur des modestes et admirables savants de province de se dévouer, ainsi qu'ils le font, à amasser patiemment les matériaux d'où sortiront les œuvres maîtresses, lorsqu'un ouvrier capable de les assembler se présentera. C'est un devoir aussi d'informer le grand public du travail qui s'accomplit en cette matière et de solliciter sa curiosité.

A qui n'est-il pas arrivé, en voyant apparaître au coin de la rue, dans quelque ville antique, la silhouette d'une vieille maison, ou en visitant l'intérieur d'un logis célèbre, de se prendre à regretter que quelque chose de l'âme disparue ne vive plus dans les choses demeurées intactes? Cette âme, les livres de raisons l'ont rendue aux vieilles maisons, comme aux vieilles coutumes.

MAURICE DUMOULIN

LES FÊTES DE BEETHOVEN

A MAYENCE

Le souvenir de Beethoven est plus intimement lié aux rives du Rhin qu'à tout autre pays allemand. Vienne, où il a passé presque toute sa vie et écrit ses chefs-d'œuvre, a moins gardé sa trace. Je l'ai en vain cherché à Döbling, à Heiligenstadt, à Nussdorf, sur le Kahlenberg même, auprès du petit ruisseau de la *Symphonie pastorale*. Ses pas se sont effacés dans la grande ville frivole et ses tristes faubourgs. A peine ai-je eu le sentiment de sa présence dans le vieux cimetière abandonné de Währing, où n'est plus que son nom sur une fosse vide : car on a retiré son corps, pour le porter au grand cimetière banal, — section des musiciens.

Mais l'image de Beethoven flotte toujours dans la vallée du Rhin, où se sont écoulées ses vingt premières années, auprès du grand fleuve qui lui ressemble, « *unser Vater Rhein* », comme il l'appelle, « notre père le Rhin », si vivant en effet, presque humain, pareil à une âme gigantesque, où passent des pensées et des forces innombrables, — nulle part plus beau, plus puissant et plus doux qu'en la délicieuse Bonn, dont il baigne les pentes ombragées et fleuries, avec une violence caressante.

Là Beethoven est né, dans une rue obscure de la petite ville princière. Là se sont formés les rêves de son cœur adolescent, — dans ces prairies qui flottent languissamment

sur l'eau, avec leurs peupliers enveloppés de brouillards, les buissons, et les saules, et les arbres fruitiers, qui trempent leurs racines dans le courant silencieux et rapide, — et, penchés sur le bord, mollement curieux, les villages, les églises, les cimetières même, — tandis qu'à l'horizon, les Sept Montagnes bleuâtres dessinent sur le ciel leurs profils orageux, que surmontent les maigres et bizarres silhouettes des vieux châteaux ruinés. — Je retrouve aussi la mémoire de Beethoven à Coblenz, où demeurait son ami Wegeler et la gentille « Lorchen », sa compagne d'enfance, Eléonore de Breuning, où encore aujourd'hui les petits-fils du « bon cher Wegeler » (*guter lieber Wegeler*) conservent dans une châsse précieuse les reliques du « vieux fidèle ami » (*alter treuer Freund*), ses portraits et ses lettres, dont quelques-unes ne sont pas moins fameuses, ni moins belles peut-être[1], que sa musique. — Enfin, le souvenir de ses derniers jours est associé pour moi à celui de Mayence, où parurent ses dernières grandes œuvres : la *Messe en ré* et la *Neuvième Symphonie*, et où sont adressées ses dernières lettres, la dernière dictée et signée par lui, sept jours avant sa mort. — A ce pays, son cœur resta éternellement fidèle ; jusqu'au dernier instant, il rêva de le revoir, sans jamais y parvenir : « Ma patrie, la belle contrée, où j'ai vu la lumière du jour, toujours aussi belle, aussi claire devant mes yeux, que lorsque je la laissai[2]. »

Aussi le culte de Beethoven est-il demeuré profondément ici. Chaque année, au mois de mai, le *Verein Beethoven-Haus* donne à Bonn une série de concerts de musique de chambre. Le festival rhénan, qui aura lieu à la fin du mois, à Cologne, est en partie consacré à Beethoven ; et, tout récemment, du 14 au 21 avril, des fêtes de Beethoven ont été données à Mayence, par deux associations musicales de la ville : la *Mainzer Liedertafel* et le *Damen Gesangverein*. La direction des concerts avait été confiée à Félix Weingartner.

1. La lettre du 29 juin 1801, où il fait l'aveu de sa lutte désespérée contre la surdité qui le gagne ; — et la dernière, du 17 février 1827, si tendre, si tragiquement émouvante, où l'on sent les approches de la mort : « Combien je voudrais te parler encore aujourd'hui ! Mais je suis trop faible ; je ne puis rien de plus que t'embrasser dans mon cœur, toi avec ta Lorchen. »

2. *A Franz Gerhard Wegeler*, 29 juin 1801.



Weingartner est maintenant trop connu à Paris pour qu'il soit utile de faire son portrait. Il a excité parmi nous une admiration presque unanime. On commence aussi à connaître ses livres, dont quelques-uns ont été traduits en français[1]. Il est impossible de ne pas éprouver de sympathie pour l'intelligence claire et la franche nature que l'on sent dans tout ce qu'il écrit, surtout dans le petit traité sur l'art de diriger l'orchestre. « J'ai toujours été droit devant moi, dit-il lui-même; ce que j'ai atteint jusqu'à présent, je ne le dois à aucune protection, — même féminine, — mais à moi exclusivement. Éloigné de tout parti et de toute coterie, je me suis jalousement tenu à l'écart, même de la camaraderie, de toute clique et claque, comme disait Liszt; et ainsi je pense faire à l'avenir[2]. »

Cette liberté d'allure lui a permis de prendre une position indépendante en Allemagne, entre le parti de Wagner et celui de Brahms, et de juger sans ménagements les idoles consacrées. Il a beaucoup réfléchi sur son art, et étudié de près, de façon personnelle, les œuvres des grands musiciens. Il a une haute idée de son rôle de chef d'orchestre, qu'il regarde comme une mission. Il écrit à la fin de son traité : « Le directeur d'orchestre doit avoir constamment la pensée qu'il est, dans la vie musicale du pays, la personnalité la plus considérable, celle qui porte la plus lourde responsabilité. Par de bonnes exécutions et un bon style, il peut former le public et épurer le sentiment artistique. Par des exécutions mauvaises, dont le seul objet est de se mettre soi-même en valeur, il rend le sol incapable de produire aucun art vrai. »

Une telle conscience de son devoir donne à sa direction un caractère de droiture hautaine. Comme chef d'orchestre, il frappe par sa prodigieuse énergie, sa force de commandement.

1 *Die Lehre von der Wiedergeburt und das Musikalische Drama*, Leipzig, Lipsius et Fischer. — *Ueber das Dirigiren*, 1896. Berlin, S. Fischer. — *Bayreuth*. Berlin, Fischer. — *Die Symphonie nach Beethoven*, 2e édition, 1901. Berlin, S. Fischer.

2 *Ueber das Dirigiren*, p. 65.

Il se dégage de lui une sorte de puissance magnétique, qui subjugue l'orchestre et le public. On a dit que cette force n'était pas entièrement sincère, qu'elle songeait à l'effet, plus qu'à la vérité ; et, bien que Weingartner fasse de la vérité la première règle de l'art[1], la nature humaine est si faible qu'on peut croire qu'il ne se contente pas toujours d'être le directeur de l'œuvre, et que parfois il se laisse aller à en être le principal acteur. Mais son jeu est d'une contagion irrésistible, et je ne crois pas qu'on ait jamais obtenu d'un orchestre des ensembles d'une puissance aussi formidable, ces accords qui tranchent comme des coups de sabre, ou se prolongent comme des grondements d'orgue.

Et malgré cette énergie, malgré cette conscience, malgré sa culture classique et sa franchise de pensée, son interprétation de Beethoven ne m'a pas entièrement satisfait. Il y a deux écoles opposées de chefs d'orchestre, dont Weingartner se déclare également ennemi : ceux qu'il nomme les *Eleganten*, dont le type était Mendelssohn, plus attentifs à la pureté du jeu et à la précision des mouvements, qu'au sentiment de l'œuvre ; et ceux qui s'inspirent des exemples de Wagner et de Bülow, qui cherchent partout des intentions morales et dramatiques, et, pour les souligner, brisent la forme musicale, la disloquent, la tordent au gré de leurs idées. Weingartner les appelle les *tempo-rubato Dirigenten*. Comme ils sont maintenant à la mode, c'est surtout à eux qu'il s'attaque ; et le danger du jour lui semble, comme il dit, « l'hypertrophie du sentiment[2] ». En principe, il n'a point tort : il n'y a rien de plus désagréable que la fausse exaltation. Mais quand il s'agit d'interpréter Beethoven, il ne faut pas avoir peur des passions exaltées. Si jamais âme a porté au paroxysme toutes ses émotions, c'est bien celle que nous montrent les lettres et les symphonies, celle qu'un mot suffit à plonger dans l'abîme du désespoir ou de la fureur, ou à rejeter jusqu'au délire de la joie. Or le loyal dégoût d'une agitation mensongère ou malsaine conduit souvent Weingartner à une simplicité froide ou pompeuse, dont la tiédeur secrète est mal

1. « Que le directeur d'orchestre soit avant tout *vrai* envers l'œuvre qu'il dirige, *vrai* envers lui-même, *vrai* envers le public. » *Ueber das Dirigiren*, p. 76.

2. *Ibid.*, p. 59.

dissimulée par la vigueur tout extérieure de l'exécution. Au fond, la volonté seule est passionnée chez lui ; le sentiment est faible. Presque jamais il ne donne l'aspect intime des Symphonies de Beethoven. Il les voit du dehors. Il rend surtout les oppositions de tons, de *forte* et de *piano*, de noir et de blanc. Ses noirs et ses blancs sont d'ailleurs beaux. Dans la demi-teinte, en revanche, le nuancé laisse un peu à désirer, en partie par la faute d'un orchestre (l'orchestre Kaim de Munich) dont les éléments sont jeunes, et dont aucun, pris à part, n'a de supériorité réelle : mais c'est aussi le fait d'une certaine modération de cœur, surtout sensible dans les adagios ou les andantes des Symphonies. A vrai dire, Weingartner ne rend bien de Beethoven qu'un seul sentiment, parce qu'il l'éprouve lui-même : la force, la force toute nue, dépouillée de toute émotion, cette fougue de vie, qui atteint son apogée d'expression dans le finale de la Septième Symphonie. Aussi triomphe-t-il surtout dans les introductions et les conclusions, où cette force s'étale magnifiquement. Mais quand commence le grand monologue tragique, avec ses douleurs, ses espoirs, ses soubresauts forcenés et ses saillies héroïques, il semble que nous lisions l'ode d'un grand poète au travers d'une traduction intelligente. Le sens est exact : l'œuvre n'est plus la même.



Le principal intérêt des fêtes de Mayence était d'entendre la suite des Symphonies, qu'on ne peut juger d'ordinaire qu'isolées l'une de l'autre. Impression d'une ironie mélancolique, que celle de cette grande vie — tant de souffrances, tant de luttes, — ramassée en une poignée d'heures, pour la distraction de quelques centaines d'oisifs. Mais ce résumé d'une vie m'en a mieux fait sentir l'unité et la progression constante ; et je voudrais tâcher de l'évoquer à mon tour, telle que je la voyais passer, emportée sur le flot des heures qui la menèrent, par une route de douleur et de gloire, de la mansarde de Bonn à la fosse de Wahring.

Je le revois, non tel que le représentent des idéalisations menteuses, mais tel que le font revivre le masque farouche,

moulé sur son visage par Franz Klein en 1812, et les descriptions des contemporains.

Il était petit et trapu, de forte encolure, de charpente athlétique. Une large figure [1], de couleur rouge brique, sauf vers la fin de sa vie, où le teint devient maladif et jaunâtre, surtout l'hiver, quand il reste enfermé, loin des champs [2]. Un front puissant et bosselé. Des cheveux extrêmement noirs, bleus à force d'être noirs [3], extraordinairement épais, et où il semblait que le peigne n'eût jamais passé, hérissés de toutes parts, « les serpents de Méduse » [4]. Les yeux brûlaient d'une force prodigieuse, qui a saisi tous ceux qui l'ont vu ; mais la plupart se sont trompés sur leur nuance. Comme ils flambaient d'un éclat sauvage dans une figure brune et tragique, on les a généralement vus noirs ; ils ne l'étaient pas. Le peintre Klœber, qu'il faut évidemment croire, dit qu'ils étaient bleu-gris. Petits et très profondément enfoncés, ils s'ouvraient brusquement dans la passion ou la colère, et alors, roulaient dans leurs orbites, reflétant toutes leurs pensées avec une vérité merveilleuse [5]. Souvent ils étaient tournés vers le ciel, avec un regard mélancolique [6]. Le nez était court et carré, large, un mufle de lion [7]. Une bouche délicate, mais dont la lèvre inférieure tendait à avancer sur l'autre [8]. Des mâchoires redoutables, qui auraient pu broyer des noix [9]. Une fossette profonde au menton, du côté droit, donnait une étrange dissymétrie à la face [10]. « Il avait un bon sourire, dit Moscheles, et dans la conversation, un air souvent

1. « Un peu comme celle de Fichte, dit Rochlitz (1822), mais plus grosse et plus ronde. »

2. Moscheles.

3. Klœber (1816).

4. J. Russel (1822). — Charles Czerny, enfant, qui le voit en 1801, avec une barbe de plusieurs jours, une crinière sauvage, vêtu d'un veston et d'un pantalon en poil de chèvre, pense à Robinson Crusoé.

5. « Ses beaux yeux parlants », dit le Dr W. C. Müller, « tantôt gracieux et tendres, tantôt égarés, menaçants et terribles » (1820).

6. Klœber (1816).

7. Julius Benedict (1823).

8. Dr Müller (1820).

9. Julius Benedict.

10. Masque de Klein ; Moscheles, etc.

aimable et encourageant. En revanche, le rire était désagréable, violent et grimaçant, du reste court, » — le rire d'un homme qui n'est pas accoutumé à la joie. Son expression habituelle était la mélancolie, « une tristesse incurable »[1]. Rellstab, en 1825, dit qu'il a besoin de toutes ses forces pour s'empêcher de pleurer, en voyant « ses doux yeux et leur douleur poignante ». Braun von Braunthal, un an plus tard, le rencontre à une brasserie : il est assis dans un coin, il fume une longue pipe, et il a les yeux fermés, comme il fait habituellement, à mesure qu'il approche de la mort. Un ami lui adresse la parole. Il sourit tristement, tire de sa poche un de ses petits carnets de conversation, et, de la voix aiguë que prennent souvent les sourds, il lui dit d'écrire ce qu'il veut demander. — Son visage se transfigurait, soit dans ses accès d'inspiration soudaine qui le prenaient à l'improviste, même dans la rue, et qui frappaient d'étonnement les passants[2], soit quand on le surprenait au piano. « Les muscles de sa face saillaient, ses veines gonflaient ; les yeux sauvages devenaient deux fois plus terribles ; la bouche tremblait ; il avait l'air d'un enchanteur vaincu par les démons qu'il avait évoqués[3]. » Telle une figure de Shakespeare[4] ; Benedict dit : « Le roi Lear. »

Mais malgré soi, on est amené, en réunissant ces traits, à donner plutôt l'aspect des dernières années, que l'image vivante de ce qu'il fut, au cours des jours qui pétrirent lentement son visage et son âme, creusant ces grands plis colères et douloureux dans les joues et le menton. Je voudrais chercher cette image dans le miroir des Neuf Symphonies[5].



Quand parut la première (2 avril 1800), il avait déjà trente ans. La gravure que Stainhauser fit de lui à cette époque, est

1. Daniel Amadeus Atterbohm (1819).

2. Moscheles.

3. Russel.

4. Klober dit : « d'Ossian ».

5. Il serait désirable qu'on illustrât chacune des grandes œuvres de Beethoven avec l'un des portraits si nombreux et si intéressants faits à la même époque.

aux portraits suivants ce que le Buonaparte de Guérin, rongé de fièvre ambitieuse, est aux autres effigies de Napoléon. Il semble plus jeune que son âge, maigre, droit, raidi dans sa haute cravate, le regard défiant et tendu. Il sait ce qu'il vaut[1]. Madame de Bernhard et Gelinek disent qu'il est très fier, de manières rudes et maussades, et qu'il parle avec un très fort accent provincial. Mais ses intimes seuls connaissent l'exquise bonté qu'il cache sous cette gaucherie orgueilleuse. Écrivant à Wegeler tous ses succès, la première pensée qui lui vient à l'esprit, est celle-ci : « Par exemple, je vois un ami dans le besoin : si ma bourse ne me permet pas de lui venir aussitôt en aide, je n'ai qu'à me mettre à ma table de travail, et en peu de temps, je l'ai tiré d'affaire... Tu vois comme c'est charmant[2]. » La souffrance a déjà fait son apparition. Depuis trois ans, la surdité a commencé ses ravages. Il évite le monde, pour qu'on ne la remarque point. Les oreilles lui bruissent nuit et jour ; il est miné par des douleurs d'entrailles. Et pourtant, la Symphonie en *ut majeur* paraît d'une insouciance juvénile. C'est encore une œuvre du Rhin, bien qu'il soit à Vienne depuis 1792. Sa pensée est toute pleine de ses souvenirs de Bonn[3]. Elle est gaie, langoureuse, elle a le désir de plaire, et déjà de conquérir. Mais quand on regarde mieux, dans l'introduction, dans le clair-obscur de quelques sombres basses, dans le scherzo fantasque, on aperçoit, avec quelle émotion ! dans cette figure d'enfant le regard du génie à venir. Ce sont les yeux du *Bambino* de Botticelli, ces yeux où l'on croit lire la tragédie prochaine.

La Deuxième Symphonie est de 1803. La miniature d'Hornemann montre Beethoven mis à la mode de l'époque, avec des favoris, les cheveux à la Titus, l'air fatal d'un héros byro-

1. Dès 1793, il écrit : « Si je deviens un jour un grand homme... » En 1795, on l'appelle déjà « maître ». En 1796, il note sur son carnet : « Courage !... Malgré toutes les défaillances du corps, mon génie triomphera... Vingt-cinq ans ! les voici venus ! je les ai... Il faut que cette année même, l'homme se révèle tout entier. » — Il fait, à cette époque, des tournées artistiques à Prague, à Nuremberg, à la cour de Berlin, qui l'ont rendu quasi célèbre.

2. A Wegeler, 29 juin 1801. — Dans la même lettre : « Mon art doit se consacrer au bien des pauvres. » *(Dann soll meine Kunst sich nur zum Besten der Armen zeigen.)*

3. La même année, Beethoven prend pour thème de l'andante à variations du Septuor un *Lied* rhénan.

nien, mais avec cette tension de volonté napoléonienne, qui ne désarme jamais. Il vient de passer par les espoirs et les chagrins du premier grand amour. « Une chère, charmante fille m'aime, et je l'aime. Le mariage pourrait me rendre heureux ; mais elle n'est pas de ma condition. » La Symphonie en *ré majeur* est le poème de ce premier amour. L'âme orageuse prend conscience d'elle-même et de ses destinées dans un jour de rêverie amoureuse. Elle sent sa solitude et sa force naissante, et son jeune héroïsme est aux prises avec une langueur passionnée. Certes on ne se douterait pas que, quelques mois avant, en octobre 1802, il venait de traverser une crise désespérée, celle qui nous est restée connue par le *testament d'Heiligenstadt*, cri de révolte et de douleur poignante[1]. Mais ce désespoir est encore passager. Beethoven est trop pris par le monde, pour avoir le temps de s'absorber dans sa souffrance ; il a fallu un isolement de quelques mois, l'été, à la campagne, pour faire éclater cette crise, trop violente même pour durer. Une force irrésistible balaye toutes les tristes pensées. Un bouillonnement de vie soulève le finale de la Symphonie. Beethoven veut être heureux ; il ne peut consentir à croire son infortune irrémédiable ; il espère la guérison, il espère l'amour ; il déborde d'espoirs de tendresse et de grandeur.

Dès ces deux Symphonies, je suis frappé par l'énergie et l'insistance des rythmes de marche et de combat. Cela est surtout sensible dans l'allegro et le finale de la seconde. Un caractère guerrier, spécial à cette musique, rappelle l'époque d'où elle est sortie. Beethoven a quitté Bonn juste au moment où la guerre y arrivait. Sur la route de Vienne, il a traversé les armées hessoises marchant contre la France. En 1796 et 1797, il a mis en musique des poésies belliqueuses de Friedberg : un *Chant du départ*, et un chœur patriotique : *Nous sommes un grand peuple allemand* (*Ein grosses deutsches Volk sind wir*). En vain a-t-il voulu chanter les ennemis de la Révolution ; la Révolution conquiert le monde, et Beethoven. Depuis 1798, il entre en rapports intimes avec les Français, avec le général Bernadotte. Romain révolutionnaire, nourri

1. A ses frères Carl et Johann Beethoven, 6 et 10 octobre 1802.

de Plutarque, il rêve d'une République héroïque, fondée par le dieu de la Victoire : le Premier Consul ; et, coup sur coup, il forge la symphonie : *Bonaparte*, l'Iliade de l'Empire, et le finale de la Symphonie en *ut mineur*, l'épopée de la Gloire. Première musique vraiment révolutionnaire : l'âme du temps y revit avec l'intensité et la pureté qu'ont les grands événements dans les grandes âmes solitaires, dont les impressions ne sont pas amoindries par le contact de la réalité. La figure de Beethoven s'y montre colorée des reflets de ces guerres héroïques. Partout elles s'expriment, peut-être à son insu, dans les œuvres de cette période[1]. Comment s'en étonner? S'il ignorait sans doute, en écrivant dès 1801 la *Marche funèbre sur la mort d'un héros*[2], que le héros le plus digne de ses chants, celui qui plus que Bonaparte s'approcha du modèle de la Symphonie Héroïque, Hoche, venait de mourir près du Rhin, que domine encore son monument funèbre, du haut d'une petite colline, entre Coblenz et Bonn, — à Vienne même, il a vu deux fois la Révolution victorieuse. Ce sont les officiers français qui assistent, en novembre 1805, à la première de *Fidelio*. C'est le général Hullin, le vainqueur de la Bastille, qui s'installe chez Lobkowitz, l'ami de Beethoven, celui à qui sont dédiées l'*Héroïque* et l'*ut mineur*. Et le 10 mai 1809, Napoléon couche à Schœnbrunn. Bientôt Beethoven haïra les conquérants français. Mais il n'en a pas moins senti la fièvre de leur épopée ; et qui ne la sent pas comme lui ne comprendra qu'à demi cette musique d'actions et de triomphes impériaux.

Beethoven interrompit brusquement la Symphonie en *ut mineur*, pour écrire d'un jet, sans ses esquisses habituelles, la Quatrième Symphonie. Le bonheur lui était apparu. En mai 1806, il se fiançait avec Thérèse de Brunswick. L'œuvre écrite cette année est une pure fleur, qui garde le parfum de ces jours les plus calmes de sa vie. On y a justement remarqué « la préoccupation de Beethoven, à cette époque, de concilier autant que possible son propre génie avec ce qui

1. Jusque dans ses Concertos pour piano, dans ce Concerto en *mi bémol*, op. 73 (1809), où la virtuosité même se fait héroïque, où passent des armées.

2. De la Sonate pour piano, op. 26.

était généralement connu et aimé dans les formes transmises par ses prédécesseurs[1] ». Le même esprit conciliant, issu de l'amour, agissait sur ses manières et sur sa façon de vivre. Ignaz von Seyfried et Grillparzer disent qu'il est plein d'entrain, vif, joyeux, spirituel, courtois dans le monde, patient avec les importuns, vêtu de façon recherchée ; et il leur fait illusion, au point qu'ils ne s'aperçoivent pas de sa surdité, et disent qu'il est bien portant, sauf sa vue qui est faible[2]. C'est aussi l'idée que donne de lui un portrait d'une élégance romantique et un peu apprêtée, que peignit alors Mähler. Beethoven veut plaire ; il sait qu'il plaît. Le lion est amoureux : il rentre ses griffes. Mais on sent sous ses jeux, sous les fantaisies et la tendresse même de la Symphonie en *si bémol*, la redoutable force, l'humour capricieuse, les boutades colériques.

Cette paix profonde ne pouvait durer ; mais l'influence bienfaisante de l'amour se prolongea jusqu'en 1810. Beethoven lui dut sans doute la maîtrise de soi qui fit alors produire à son génie ses fruits les plus parfaits : cette tragédie classique, la *Symphonie en ut mineur*, — et ce divin rêve d'un jour d'été : la *Symphonie pastorale* (1808).



En 1810, l'amour de Thérèse l'abandonne. Il se retrouve seul ; mais la gloire est venue, et le sentiment de sa puissance. Il est dans la force de l'âge. Il se livre à son humeur violente et sauvage, sans plus se soucier de rien, sans égards au monde, aux conventions, aux jugements des autres. Qu'a-t-il à craindre ou à ménager ? Plus d'amour et plus d'ambition. Sa force, voilà ce qui lui reste, la joie de sa force et le besoin d'en user, presque d'en abuser. Il est retombé dans la négligence de sa mise, et sa liberté de manières est devenue bien plus hardie qu'autrefois. Il sait qu'il a le droit de tout dire, même aux plus grands. « Je ne

1. Nohl

2. Beethoven était myope, en effet. Ignaz von Seyfried dit que sa faiblesse de vue avait été causée par la petite vérole, et qu'elle l'obligeait, tout jeune, à porter des lunettes. La myopie devait contribuer au caractère égaré de ses yeux

reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté », écrit-il le 17 juillet 1812. De cette époque sont ses séjours aux bains de Bohême, sa fameuse promenade avec Gœthe, et cette rencontre des princes, qu'il affecte de ne pas saluer, pour donner une leçon au conseiller aulique du grand-duc de Weimar, qui ne le lui pardonna point. De cette époque sont ses Septième et Huitième Symphonies, écrites en quelques mois, à Teplitz, en 1812 : l'Orgie du Rythme et la Symphonie humoristique, les œuvres où il s'est montré peut-être le plus au naturel, et comme il disait, le plus « déboutonné » (*aufgeknöpft*), avec ces transports de gaieté et de fureur, ces contrastes imprévus, ces saillies déconcertantes et grandioses, ces explosions titaniques qui plongent Gœthe et Zelter dans l'effroi[1], et font dire de la Symphonie en *la*, dans l'Allemagne du nord, que c'est l'œuvre d'un ivrogne. D'un homme ivre, en effet, mais de force et de génie. « Je suis, a-t-il dit lui-même, je suis le Bacchus qui broie le délicieux nectar pour l'humanité. C'est moi qui donne aux hommes la divine frénésie de l'esprit. » Je ne sais si, comme l'a écrit Wagner, il a voulu peindre dans le finale de sa Symphonie une fête dionysiaque[2]. Je reconnais surtout dans cette fougueuse kermesse la marque de son hérédité flamande[3], de même que je retrouve son origine dans son audacieuse liberté de langage et de manières, qui détonne superbement dans le pays de la discipline et de l'obéissance. Nulle part plus de franchise et de libre puissance que dans la Symphonie en *la*. C'est une dépense folle d'énergies surhumaines, sans but, pour le plaisir, un plaisir de fleuve qui déborde et submerge. Dans la Huitième Symphonie, la force est moins grandiose, mais plus étrange encore, et plus caractéristique de l'homme, mêlant la tragédie à la farce, et une vigueur herculéenne à des jeux et des caprices d'enfant.

1814 marque l'apogée de la fortune de Beethoven. Au

1. Lettre de Gœthe à Zelter, 2 sept. 1812. — Zelter à Gœthe, 14 sept. 1812 : « *Auch ich bewundere ihn mit Schrecken.* »

2. C'est en tout cas un sujet auquel Beethoven a pensé, car nous le trouvons dans ses notes et, en particulier, dans ses projets d'une Dixième Symphonie.

3. Les Beethoven étaient originaires de Flandre. Le grand-père Ludwig était né à Anvers, et ne s'établit à Bonn que vers sa vingtième année.

Congrès de Vienne, il fut traité comme une gloire européenne. Il prit une part active aux fêtes. Il était devenu furieusement ennemi de Napoléon. « Quel malheur que je ne me connaisse pas à la guerre comme à la musique ! je le battrais ! » criait-il, après Iéna. En 1813, il avait écrit une Symphonie de *la Victoire de Wellington* et, au commencement de 1814, un chœur guerrier : *Renaissance de l'Allemagne* (*Germanias Wiedergeburt*). Le 29 novembre 1814, il dirigea, devant un public de princes, une cantate patriotique : *Le glorieux moment* (*Der glorreiche Augenblick*), et il composa pour la prise de Paris, en 1815, un chœur : *Tout est consommé !* (*Es ist vollbracht !*) Ces œuvres de circonstance firent plus pour sa réputation que tout le reste de sa musique. La gravure de Blasius Höfel, d'après un dessin du Français Letronne, nous donne une excellente image de Beethoven, au temps du Congrès de Vienne. C'est de tous ses portraits celui que lui-même estimait le plus. C'est aussi celui qui se rapproche le mieux du masque de Klein. Il s'y ajoute la violence farouche des yeux.

A cette heure de gloire succède l'époque la plus triste et la plus misérable. Ses amis et ses protecteurs meurent ou se dispersent[1]. Vienne change complètement de caractère après le Congrès. La société est distraite par la politique ; le goût musical est gâté par l'italianisme, et la mode, toute à Rossini, traite Beethoven de pédant. Seul[2], réduit à une quasi misère[3], il se consume dans des difficultés domestiques, dans des procès afin de se faire payer les pensions qu'on lui doit, ou de conserver la tutelle d'un neveu, pour qui il s'est pris d'une affection absurde et touchante. La surdité est devenue complète. Depuis l'automne de 1815, il n'a plus de relations que

1. Le prince Kinsky en 1812, Lichnowsky en 1814, Lobkowitz en 1816. Le dernier concert Rasumowsky a lieu en février 1815. En 1815, il s'est brouillé avec Stephen von Breuning.

2. « Je n'ai point d'amis et je suis seul au monde. » (1816.) — « *Miser et pauper sum.* » (1819.) (Carnets de Beethoven).

3. « La sonate op. 106 a été écrite dans des circonstances pressantes. C'est une dure chose de travailler pour se procurer du pain. » (1818.) — « Je suis presque réduit à la mendicité, et je suis forcé d'avoir l'air de ne pas manquer du nécessaire. » (5 mars 1818, à Ries.)

par écrit avec le reste des hommes[1]. — C'est alors qu'il entreprend de célébrer la Joie.

C'était le projet de toute sa vie. Dès 1793, il y pensait, à Bonn[2]. Toute sa vie, il voulut chanter la Joie, et en faire le couronnement de l'une de ses grandes œuvres. Toute sa vie, il hésita à trouver la forme exacte de l'hymne, et l'œuvre où il pourrait lui donner place. Même dans sa Neuvième Symphonie, il était loin d'être décidé. Jusqu'au dernier instant, il fut sur le point de remettre l'Ode à la Joie à une dixième ou onzième symphonie. On doit bien remarquer que la Neuvième n'est pas intitulée, comme on dit : *Symphonie avec chœurs*, mais *Symphonie avec un chœur final sur l'Ode à la Joie*. Elle aurait pu, elle a failli avoir une autre conclusion. En juillet 1823, Beethoven pensait encore à lui donner un finale instrumental, qu'il employa ensuite dans le quatuor op. 132. Czerny et Sonnleithner assurent même qu'après l'exécution (mai 1824), Beethoven n'avait pas abandonné cette idée.

Il y avait à l'introduction du chœur dans une symphonie de grandes difficultés techniques, que nous attestent les cahiers de Beethoven et ses nombreux essais pour faire entrer les voix autrement, et à un autre moment de l'œuvre. Dans les esquisses de la deuxième mélodie de l'*adagio*[3], il a écrit : « Peut-être le chœur entrerait-il convenablement ici. » Mais il ne pouvait se décider à se séparer de son fidèle orchestre. « Quand une idée me vient, disait-il, je l'entends dans un instrument, jamais dans les voix. » Aussi recule-t-il

1. Le plus ancien cahier de conversation connu est de 1816. — Remarquer que de cette époque date, dans sa musique, un changement de style, inauguré par la sonate op. 101.

2. Lettre de Fischenich à Charlotte Schiller (janvier 1793). L'ode de Schiller avait été écrite en 1785. — Le thème actuel apparaît en 1808, dans la Fantaisie pour piano, orchestre et chœurs, et en 1810, dans le *Lied* sur des paroles de Gœthe : « *Kleine Blumen, kleine Blätter.* » — J'ai pu voir dans un cahier de notes de 1812, aujourd'hui dans la possession du docteur Erich Prieger, à Bonn, entre les esquisses de la Septième Symphonie et un projet d'ouverture de *Macbeth*, un essai d'adaptation des paroles de Schiller au thème qu'il utilisera plus tard dans l'ouverture op. 115 (*Namensfeier*). Quelques-uns des motifs instrumentaux de la Neuvième Symphonie se montrent vers 1815 et 1817. Enfin le thème définitif de la Joie est noté en 1822, ainsi que tous les autres airs de la Symphonie, sauf le *trio* qui vient peu après, puis l'*andante moderato*, et enfin l'*adagio* qui paraît le dernier.

3. Bibliothèque de Berlin.

le plus possible le moment d'employer les voix ; et il va jusqu'à donner d'abord aux instruments, non seulement les récitatifs du finale[1], mais le thème même de la Joie.

Mais je crois qu'il faut aller plus avant encore dans l'explication de ces hésitations et de ces retards : la cause en est plus profonde. Ce malheureux homme, toujours tourmenté par le chagrin, a toujours aspiré à chanter l'excellence de la Joie ; et, d'année en année, il remettait sa tâche, sans cesse repris par le tourbillon de ses passions et par sa mélancolie. Ce n'est qu'au dernier jour qu'il y est parvenu. Mais avec quelle grandeur !

Au moment où le thème de la Joie va paraître pour la première fois, Weingartner arrête brusquement l'orchestre, et fait un bref silence : ce qui donne à l'entrée du chant un caractère mystérieux et divin. Et cela est vrai : ce thème est proprement un dieu. La Joie descend du ciel, enveloppée d'un calme surnaturel : de son souffle léger elle caresse les souffrances : et la première impression qu'elle fait est si tendre, quand elle se glisse dans le cœur convalescent, qu'ainsi que cet ami de Beethoven, « on a envie de pleurer, en voyant ses doux yeux ». Lorsque le thème passe ensuite dans les voix, c'est à la basse qu'il se présente d'abord, avec un caractère sérieux et un peu oppressé. Mais peu à peu, la Joie s'empare de l'être. C'est une conquête, une guerre contre la douleur. Et voici les rythmes de marche, les armées en mouvement, le chant ardent et haletant du ténor, toutes ces pages frémissantes, où je crois entendre le souffle de Beethoven lui-même, le rythme de sa respiration et de ses cris inspirés, tandis qu'il parcourait les champs, en composant son œuvre, transporté d'une fureur démoniaque, comme un vieux roi Lear au milieu de l'orage. A la joie guerrière succède l'extase religieuse ; puis une orgie sacrée, un délire d'amour. Toute une humanité frémissante tend les bras au ciel, pousse des clameurs puissantes, s'élance vers la Joie et l'étreint sur son cœur.

1. « *Also ganz so als standen Worte darunter.* » (« Tout à fait comme s'il y avait des paroles dessous. »)



Il s'est donc emparé de l'objet de toute sa vie. Il a saisi la Joie. Saura-t-il rester à ce sommet de l'âme, qui domine les tempêtes? — Certes il dut retomber bien des jours dans les anciennes angoisses. Certes ses derniers quatuors sont pleins d'ombres étranges. Pourtant il semble que la victoire de la Neuvième Symphonie ait laissé en lui sa glorieuse marque. Les projets qu'il a pour l'avenir : la Dixième Symphonie[1], l'ouverture *sur le nom de Bach*, la musique pour la *Mélusine* de Grillparzer[2] et le *Faust* de Gœthe, l'oratorio biblique, montrent son esprit attiré vers la lumière du Midi, vers cette Italie qu'il rêvait de parcourir[3], ou vers la sérénité puissante des grands vieux maîtres allemands : de Bach et de Haendel. — Le docteur Spiller, qui le voit en 1826, dit que sa figure est devenue joyeuse et joviale. La même année, quand Grillparzer lui parle pour la dernière fois, c'est Beethoven qui rend de l'énergie au poète accablé. « Ah ! écrit celui-ci sur le carnet de Beethoven, si j'avais la millième partie de votre force et de votre fermeté ! » Quatre mois avant sa mort, le dernier morceau qu'il termine, en novembre 1826, le nouveau finale à l'op. 130, est très gai. A la vérité, cette gaieté n'est

1. Nous trouvons dans ses notes : « Adagio cantique. — Chant religieux pour une symphonie dans les anciens modes (*Herr Gott dich loben wir.* — *Alleluja*), soit d'une façon indépendante, soit comme introduction à une fugue. Cette deuxième symphonie pourrait être caractérisée par l'entrée des voix, soit dans le finale, soit dès l'adagio. Les violons de l'orchestre, etc., décuplés pour les derniers mouvements. Faire entrer les voix une à une. Ou répéter en quelque sorte l'adagio dans les derniers mouvements. Pour texte de l'adagio, un mythe grec [ou] un cantique ecclésiastique. Dans l'allegro, fête à Bacchus. » (1818.)

Comme on voit, la conclusion chorale était alors réservée pour la Dixième et non pour la Neuvième Symphonie.

Plus tard, il dit qu'il veut accomplir dans sa Dixième Symphonie « la réconciliation du monde moderne avec le monde antique, ce que Gœthe avait tenté dans son second *Faust* ».

2. M. A. Ehrhard a montré dans son très intéressant ouvrage sur *Franz Grillparzer* (1900) la ressemblance du poème de *Mélusine* avec celui de *Tannhäuser*. C'est la légende d'un chevalier, qui est amoureux et captif d'une fée, et qui souffre de la nostalgie de la liberté. Beethoven y travailla de 1823 à 1826.

3. « Tu n'as pas d'autre moyen de salut que de partir d'ici. A cette seule condition, tu pourras de nouveau t'élever dans les hautes régions de ton art... Une symphonie, puis partir, partir, partir... L'été, travailler pour le voyage... Parcourir l'Italie, la Sicile avec quelque autre artiste. » (Carnets de Beethoven.)

pas celle de tout le monde. Tantôt c'est le rire âpre et saccadé dont parle Moscheles : tantôt, le sourire émouvant, fait de tant de souffrances vaincues. N'importe, il est vainqueur. Il ne croit pas à la mort. Sur son lit d'agonie, le 17 février 1827, après trois opérations, attendant la quatrième, il écrit avec sérénité : « Je prends patience, et je pense : Tout mal amène avec lui quelque bien. »

Le bien fut la délivrance, « la fin de la comédie », comme il dit en mourant, — disons : de la tragédie de sa vie.

Cher Beethoven ! Assez d'autres ont loué sa grandeur artistique. Mais il est bien davantage que le premier des musiciens. Il est la force la plus héroïque de l'art moderne. Il est le plus grand et le meilleur ami de ceux qui souffrent et qui luttent. Quand nous sommes attristés par les misères du monde, il est celui qui vient auprès de nous, comme il venait s'asseoir au piano d'une mère en deuil, et, sans une parole, consolait sa peine au chant de sa plainte résignée. Et quand la fatigue nous prend de l'éternel combat inutilement livré contre la médiocrité des vices et des vertus, c'est un bien indicible de se retremper dans cet océan de volonté et de foi. Il se dégage de lui une contagion de vaillance, un bonheur de la lutte [1], l'ivresse d'une conscience qui sent en elle un Dieu. Il semble que, dans sa communion de tous les instants avec la nature [2], il ait fini par s'en assimiler les énergies profondes. Grillparzer, qui admirait Beethoven avec une sorte de crainte, dit de lui : « Il alla jusqu'au point redoutable, où l'art se fond avec les éléments sauvages et capricieux. » Schumann écrit de même de la Symphonie en *ut mineur* : « Si souvent qu'on l'entende, elle exerce sur nous une puissance invariable, comme ces phénomènes de la nature, qui, si fréquemment qu'ils se reproduisent, nous remplissent toujours de crainte et d'étonnement. » Et Schindler, son confident : « Il s'empara

1. « Je suis heureux toutes les fois que je surmonte quelque chose. » (*Lettre à l'Immortelle Aimée*) (*An die unsterbliche Geliebte*.) — « Je prendrai le destin à la gorge, il ne me courbera pas... — Je voudrais vivre mille fois la vie... Je ne suis pas fait pour une vie tranquille. » (A Wegeler, 16 nov. 1800.)

2. « Beethoven m'enseigna la science de la nature, et me dirigea dans cette étude comme dans celle de la musique. Ce n'étaient pas les lois de la nature, mais sa puissance élémentaire qui l'enchantait. » (Schindler.) — « La nature, sa seule confidente. » (Comtesse Thérèse de Brunswick.) — « Personne sur terre n'aime plus que moi la nature... J'aime un arbre plus qu'un homme. » (Beethoven.)

de l'esprit de la nature. » Cela est vrai : Beethoven est une force de la nature ; et c'est un spectacle d'une grandeur homérique, que ce combat d'une puissance élémentaire contre le reste de la nature. Toute sa vie est pareille à une journée d'orage.

Au commencement, un jeune matin limpide. A peine quelques souffles de langueur. Brusquement, les grandes ombres passent, les grondements tragiques, les silences bourdonnants et menaçants, les coups de vents furieux de *l'Héroïque* et de *l'ut mineur*. Cependant la pureté du jour n'en est pas encore atteinte. La joie reste la joie ; la tristesse garde toujours un espoir. Mais, après 1810, l'équilibre de l'âme se rompt. La lumière devient étrange. Des pensées les plus claires, on voit comme des vapeurs monter ; elles se dissipent ; elles se reforment ; elles obscurcissent le cœur de leur trouble mélancolique et capricieux ; parfois l'idée musicale semble disparaître tout entière, noyée, après avoir une ou deux fois émergé de la brume ; elle ne ressort à la fin du morceau, que par une bourrasque. La gaieté même a pris un caractère âpre et sauvage. Une fièvre, un poison se mêle à tous les sentiments[1]. L'orage s'amasse, à mesure que le soir descend. Et voici les lourdes nuées gonflées d'éclairs, noires de nuit, pleines de tempêtes, du commencement de la Neuvième. — Soudain, au plus fort de l'ouragan, les ténèbres se déchirent, la nuit est chassée du ciel, et la sérénité du jour rendue par un acte de volonté.

Quelle conquête vaut celle-ci, quelle bataille de Bonaparte, quel soleil d'Austerlitz atteignent à la gloire de cet effort surhumain, de cette victoire, la plus éclatante qu'ait jamais remportée l'Esprit : un malheureux, pauvre, infirme, solitaire, la douleur faite homme, à qui le monde refuse la Joie, crée la Joie lui-même pour la donner au monde. Il la forge avec sa misère, comme il l'a dit en une fière parole, où se résume sa vie, et qui est la devise de toute âme héroïque : « La Joie par la Souffrance... *Durch Leiden Freude...* »

ROMAIN ROLLAND.

1. « Oh ! si belle est la vie; mais la mienne est pour toujours *empoisonnée (vergiftet)*. » (Lettre du 2 mai 1810, à Wegeler.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

L'ÉDUCATION NOUVELLE

A PROPOS

DU COLLÈGE DE NORMANDIE[1]

Aujourd'hui presque tout le monde est d'accord sur les principes d'une bonne éducation, à commencer par celui-ci que l'éducation physique, l'éducation intellectuelle et l'éducation morale forment une trinité indivisible. Les hygiénistes enseignent la culture de la plante humaine; ils prescrivent la quantité de nourriture, de mouvement, de sommeil, d'air, de lumière et de liberté qu'il faut à sa croissance. Les pédagogues ne s'entendent pas sur les méthodes et les moyens de l'éducation intellectuelle — la querelle des anciens et des modernes dure toujours, — mais ils veulent que l'enseignement, à ses degrés secondaire et supérieur, prépare des hommes instruits des grandes traditions de l'humanité, capables aussi de raisonnement, de critique, et, par conséquent, d'indépendance, même à l'égard de ces traditions; et ils assignent pour fin à l'éducation morale la formation d'une conscience honnête servie par une volonté ferme. Tout le monde, d'autre part, reconnaît que, parmi les plantes humaines, il n'en est pas une qui ressemble exactement à une autre, pas plus qu'une intelligence à une autre intelli-

1 Conférence faite à la Sorbonne le dimanche 26 mai, sous la présidence de M. Paul Cambon, membre de l'Institut, ambassadeur de France à Londres, et sous les auspices du comité Dupleix.

gence, pas plus qu'un caractère à un autre caractère ; d'où il suit que, pour qu'une éducation soit efficace, elle doit prendre tels qu'ils sont, en leur force ou leur infirmité, corps, esprit et caractère pour les dresser par un traitement approprié à leur exacte nature.

Tout cela étant réputé bien entendu, les enfants sont enfermés en ville dans d'énormes maisons ; on les y tient assis, immobiles, silencieux, huit ou dix heures par jour ; ils vivent dans l'air, déjà respiré, du quartier voisin et dorment entre des haleines nombreuses. Leur esprit y trouve des méthodes très vieilles, transformées, mais lentement, où l'esprit ancien persiste dans les rajeunissements. C'est, d'ailleurs, une nécessité, dans ces maisons, que l'emploi du temps soit le même pour tous : telle besogne pour telle heure, telle autre pour telle autre heure, et beaucoup de besognes, des exercices répétés, plusieurs inutiles en eux-mêmes, utiles pour remplir le temps et le régler par coupes. Enfin, l'uniforme règlement, le petit code pénal assure la discipline collective ; la perpétuelle vie commune et le perpétuel frottement des uns contre les autres effacent les reliefs, quand il y en a. Et si quelqu'un, de cette banalité, de cette promiscuité, retire sa cote personnelle, c'est qu'il l'avait très forte, ou bien qu'il s'est refusé au régime et remparé en lui-même. J'ai connu de ces insurgés qui ont fait un beau chemin dans le monde.

Comment donc expliquer ce contraste entre nos principes et notre conduite ? Très simplement. Nos principes sont modernes et nos mœurs très vieilles. Nous avons aujourd'hui le respect du corps que nous considérons à tout le moins comme l'instrument de notre vie ; nous avons le respect de l'intelligence humaine et foi en sa puissance ; or, les collèges sont nés en un temps où l'on considérait le corps comme une guenille dangereuse, et l'intelligence comme périlleuse aussi et suspecte ; et le collège trouvait alors un modèle, qui s'imposait : le monastère. Je ne récrimine pas, je constate. Je ne récrimine pas, étant un trop vieux professeur d'histoire, pour ne pas admettre la légitimité des successives façons humaines de comprendre la vie : je constate seulement que l'origine du collège est monastique. Je dis le collège tout court, sans distinction du collège ecclésiastique et du collège

laïque. Nous avons l'habitude de ne voir que leurs dissemblances, à propos desquelles nous nous querellons; il faudrait voir aussi qu'en des points essentiels, ils se ressemblent lamentablement, ressemblance la plus naturelle du monde, puisqu'elle est de fils à père : le collège d'État est né du collège d'Église; il est le petit-fils du monastère.

Sans doute, le collège s'est grandement transformé depuis ses lointaines origines et surtout dans ces dernières années. Collège d'État ou d'Église, il est devenu une maison habitable : l'enfant y trouve plus d'espace, d'air et de lumière que n'en avaient ses pères. Sans doute aussi, l'esprit moderne a pénétré dans la pédagogie. L'idée de culture générale, étroite si longtemps, s'élargit, et l'on en est venu à comprendre que l'étude des sciences et des lettres modernes, c'est aussi de la culture. La discipline s'est humanisée; elle n'est plus armée d'une férule; elle consent à raisonner, à prévenir avant de frapper; elle se moralise. Les égards ont donc commencé pour la 'plante humaine : et, dans l'écolier, le collège s'est mis à prévoir l'homme moderne et le citoyen d'un pays libre. Mais ici apparait l'inconvénient de verser le vin nouveau dans les outres anciennes; le vin nouveau prend un goût. Nos vieilles formes persistantes de la vie scolaire, les habitudes qui s'y sont logées, n'accueillent pas volontiers les intrus. Ceux-ci ressemblent un peu à des nouveaux brimés par les anciens. Et, bien que de sérieux progrès aient été accomplis, bien qu'il faille, d'autre part, reconnaître la difficulté de donner à chaque individualité écolière, dans la foule des écoliers, l'attention à laquelle elle a droit, et qui constitue à proprement parler l'éducation, on peut s'étonner que l'on mette tant de temps et de soins, et de chaleur et même d'animosité à discuter et reviser les programmes d'instruction — toujours. Dans l'indivisible trinité, physique, intellectuelle et morale, la seconde personne continue d'être largement privilégiée.

Toute la difficulté du problème de l'éducation, comme il se présente aujourd'hui — et elle est très grande — réside donc dans l'opposition entre l'idée nouvelle et les mœurs anciennes. Cette idée attend des mœurs qui lui conviennent. Elle est comme l'âme en peine, dont parle Heine, en quête d'un corps où se loger. Ce phénomène n'est point particulier à

l'éducation, car les modernes idées politiques ont également affaire aux vieilles institutions, aux vieilles formes et aux vieilles mœurs. L'idée républicaine aussi est une âme qui cherche un corps. Heine dit combien cette recherche douloureuse est pénible à voir. Nous le savons bien, mais il ne faut ni nous étonner, ni nous moquer, ni désespérer. Cette lutte entre ce qui est et ce qui veut être, c'est justement tout le drame historique. Mais jamais le drame n'a été plus poignant en France qu'il est aujourd'hui. Il s'agit pour nous de continuer ou de renoncer à compter dans le monde.

Nous entendons bien ne pas renoncer, et cette volonté se marque par l'admirable effort qui se fait en France dans toutes les formes de l'activité. Jamais, par exemple, on n'a plus sérieusement discuté les questions d'éducation. Une grande enquête ordonnée par la Chambre a réuni une masse de témoignages et d'avis sincèrement donnés. Un débat prochain est annoncé au Parlement sur la réforme de notre régime universitaire. Le ministre de l'Instruction publique et le Conseil supérieur travaillent de leur côté. Mieux encore, en divers endroits, des particuliers, comme on dit, c'est-à-dire des hommes qui appartiennent à eux-mêmes et agissent de leur propre mouvement, se sont entendus, non pour causer, mais pour agir. Nous voyons apparaître une toute nouvelle espèce de collèges libres. Hier, c'était l'École des Roches, fondée par M. Demolins, et qui déjà est en pleine activité et succès; demain, ce sera le Collège de Normandie.

Quelques Normands, en qui survit l'esprit entreprenant de la race, ont entendu les critiques adressées à notre institution scolaire. Pères de famille, ils en ont apprécié la justesse; hommes d'affaires, engagés dans la grande concurrence internationale, et qui savent que la victoire y restera aux énergiques; patriotes, qui voient qu'aux luttes de la vie publique il faut des consciences fortes et libres, ils se sont associés pour fonder en Normandie un collège d'éducation physique, intellectuelle et morale.

L'œuvre n'est que commencée; tout l'argent nécessaire n'est pas trouvé, mais, confiants dans le succès, les initiateurs ont acheté, à quelques lieues de Rouen, un château, et le parc et les bois qui l'environnent. Ce collège, il vivra donc à la

campagne et en pleine campagne normande, une des plus belles qu'il y ait au monde. Ce qui est un premier bienfait.

Pourquoi donc nos collèges sont-ils dans les villes? Certes, il faut aux villes des externats, et nombreux dans les grandes villes, mais pourquoi des internats? Pourquoi? Mais c'est encore la même réponse : c'est ainsi, parce que cela a été ainsi. Aux XIIIe, XIVe, XVe siècles, les collèges, étant des membres de l'Université de Paris, laquelle siégeait sur cette colline, n'en pouvaient être disjoints. Il fallait alors que le collège habitât la ville et même le quartier latin. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, sur la colline universitaire, se pressent les uns contre les autres plusieurs grands lycées, alors qu'il n'y en a pas au centre de Paris, de la rue Saint-Antoine à la rue Caumartin, du boulevard Saint-Michel à l'avenue de la République. L'occasion s'est présentée d'en déplacer deux, puisqu'on a refait en partie le lycée Saint-Louis et tout à fait le lycée Louis-le-Grand, mais on les a religieusement rebâtis sur place, bien que le boulevard Saint-Michel et ses environs ne soient pas un endroit scolaire idéal. C'est qu'ils étaient là depuis toujours, ce vieux collège Louis-le-Grand, ce vieux collège d'Harcourt. Ah! nous sommes de terribles serviteurs de l'habitude! Quand je dis nous, ce n'est pas seulement nous universitaires, c'est nous tous. Et même l'Université est moins routinière que les familles. M. Duruy, lui aussi, avait acheté, pour y mettre un lycée, un château dans un parc : il a fallu bien du temps, pour peupler ce lycée de Vanves. Plus tard, on a bâti, superbe, et dominant nos jolis vallons de la campagne parisienne, le lycée Lakanal : il n'est qu'à moitié peuplé. Les parents aiment leurs enfants et mêmes les adorent, mais ils craignent les petits dérangements. Car le procès des parents, si je voulais le faire, je le ferais bien. N'est-ce pas eux qui faussent dans l'esprit même des enfants l'idée du collège, lorsqu'ils disent à un gamin désobéissant : — C'est bon, je te fourrerai au collège, — comme ils diraient : en prison. Et, après lui avoir représenté le collège comme un pénitentiaire, et s'en être remis audit collège du soin, où ils sont inhabiles, de faire obéir monsieur leur fils, n'est-ce pas eux encore qui s'amusent à entendre ce jeune groguard blaguer proviseur, censeur, professeurs, maîtres d'études,

et l'aident au besoin à tricher la discipline dont ils le menaçaient? Cela dit en passant, du reste, et pour montrer une des difficultés grandes de l'éducation en France, qui est qu'il ne nous faut pas trop compter sur l'aide des familles.

Mais retournons à la campagne. La campagne est le lieu naturel de l'éducation. Non seulement parce qu'elle donne à flots l'air pur et la grande lumière, et qu'elle ouvre l'espace aux jeux, exercices, ébats de l'enfant et de l'adolescent ; — cela est si évident que je n'y insisterai pas, bien que ce soit d'importance capitale. Mais la campagne est éducative, parce qu'elle est la nature. Est-il rien de plus factice que la vie entre des pierres taillées? L'enfant n'y perd-il tout de suite une partie de son humanité? A la vie de la nature, l'enfant, sans doute, n'est qu'obscurément sensible : mais l'adolescent, le grand collégien, s'y épanouirait, si nous le voulions bien. Rien n'est dur, au printemps de la vie, comme la claustration murale. Oh! je m'en souviens bien! Je me souviens de mes rentrées d'octobre. Hélas! en comptant mes années d'école normale, je suis rentré treize fois, treize fois! En octobre, chez moi, les pommiers des pâtures, les peupliers qui gardent les bords des routes, les arbres de la forêt commençaient à peine à se parer de toutes les couleurs de l'or ; — et les arbres de la cour, depuis longtemps, n'avaient plus de feuilles, ces pauvres arbres emprisonnés, comme nous des « internes », et qui montaient d'un grand effort, pour chercher par-dessus les murs de l'air et de la lumière. Mais songez que seize ans, dix-sept ans, c'est l'âge où, tout d'un coup, on comprend les poètes. D'un vers d'Homère ou de Virgile ou de Victor Hugo surgit une vision de la nature, et le jeune homme sent la sympathie secrète et profonde qui le lie à l'univers. Il est comme appelé vers lui, mais son élan se heurte et se brise au mur. Un élan brisé est une cause de grande souffrance et qui démoralise.

Le régime emmuré du collège expose l'homme à ignorer toute sa vie la nature. Ne connaissez-vous pas des hommes qui, aux champs, ne distinguent pas le blé du seigle? Ils ne savent pas le nom des fleurs, ni celui des étoiles, ne comprennent pas le cours des astres, assistent, indifférents et stupides, au spectacle de la vie universelle? Et ces hommes,

croyez-vous qu'ils soient des hommes? Ce sont des êtres déracinés, désencadrés. Ils ne peuvent avoir le sens de la vie, qui se lit au livre ouvert du ciel et de la terre. Il est mauvais de ne se confronter qu'avec des hommes ; il est sain de mettre son individu passager en présence de la nature éternelle, son individu agité en face de cette quiétude, son individu égoïste en face de cette indifférence implacable et superbe. La nature enseigne les choses essentielles. C'est elle qui est l'*Alma mater*, et non l'Université.



Le régime du collège de Normandie sera la vie de famille. Les élèves seront groupés, pas très nombreux, trente à quarante, autour d'un maître. Ils vivront avec lui, mangeront à sa table, dormiront sous son toit, car le collège se composera de plusieurs maisons qu'on bâtira : le château est réservé aux classes. Et la maîtresse de la maison assistera le maître dans la direction paternelle, car la femme est nécessaire à l'éducation de l'enfant : elle seule peut soigner le tout petit bonhomme, et le « bonjour » ou le « bonsoir, madame » remplacera pour lui, s'il peut être remplacé, le gentil « bonjour » et « bonsoir, maman ! » La présence de la femme commandera à l'adolescent et au jeune homme la bonne tenue, la politesse, le respect. L'absence déplorable des femmes dans le régime des collèges est un des plus clairs souvenirs de l'origine monastique.

La vie de famille sera la grande nouveauté des nouveaux collèges. Par elle, se fera l'éducation directe et personnelle. L'enfant y sera connu comme il est, point semblable aux autres, différent par ses qualités et par ses défauts. L'éducation s'ensuivra, la vraie, la directe, celle qui embrasse tout l'enfant. Or, c'est une misère, pour l'écolier, que de ne pas se sentir connu, regardé, encouragé, défendu contre lui même, que de rentrer et contenir en soi des ennuis, des tristesses, quelquefois de justes griefs, petits ou gros. C'est une misère aussi, de ne pas être aidé au moment qu'il faudrait dans les petites difficultés du travail intellectuel. A combien de consciences, à combien d'esprits a manqué la direction qui

protège contre les erreurs morales et le mauvais travail, avant qu'ils deviennent ses habitudes.

Cette direction et cette sollicitude ne seront pas une gâterie, bien entendu. S'il s'agissait de gâter les enfants, nous n'aurions qu'à les laisser chez eux. La discipline pourra être ferme et sévère, parce qu'elle pourra être juste, à tous moments expliquée et, pour ainsi dire, consentie par l'écolier lui-même. Une discipline consentie est très supérieure à une obéissance passive, contre laquelle l'enfant lutte par la ruse et par le mensonge, deux vilains fléaux de la vie écolière. Or, le consentement à la discipline, un règlement ne l'obtient pas; un homme l'obtiendra. Dans la maison de famille l'écolier apprendra qu'on peut être un professeur et un homme. Notez qu'il n'en est pas bien sûr. La chaire hausse le professeur et l'isole; il y est une autorité, un magistrat intellectuel. L'enfant, qui ne le voit qu'ainsi surélevé, ne croit pas qu'il soit un homme comme un autre. Si, un jour de sortie, il le rencontre se promenant avec femme et enfants, cela l'amuse comme une chose drôle; le lendemain, il raconte l'aventure à ses camarades. Quelle quantité de force morale perdue par ce dédoublement de l'éducateur!

Mais le régime de famille est à la fois trop étroit et trop large pour l'éducation.

La vie commune, comme elle est organisée dans les collèges populeux, a les plus graves défauts, mais il est bon pourtant que l'enfant connaisse beaucoup d'enfants, qu'il sente des affinités et des répugnances, la nécessité de s'accommoder avec d'autres, qu'il s'accoutume au tumulte de la vie; c'est pourquoi, au collège de Normandie, les enfants des différentes maisons se rencontreront dans les classes, qui seront d'autres groupements; puis tous les élèves du collège se rencontreront sur les pelouses, les belles grandes pelouses, et dans les bois, — les bois du collège, comme j'ai du plaisir à prononcer ce mot-là!

Mais je disais : Le régime de famille, en même temps que trop étroit, est trop large. Il faut en effet à toute éducation des moments et un lieu de solitude. Combien d'hommes y a-t-il qui sachent vivre en tête à tête avec eux-mêmes? qui, pour ainsi dire, ne détestent pas leur propre présence? Et pour-

tant, voilà bien longtemps qu'on l'a dit : le principe de la sagesse est de se connaître soi-même. L'homme n'a d'autre moyen d'arriver à cette connaissance — si difficile — que l'habitude du tête-à-tête avec soi. Donnons aux écoliers cette habitude. Nul n'y répugnera, s'il n'est incurablement médiocre et banal. Je me souviens — pardonnez-moi de me souvenir si souvent — qu'à mesure que je grandissais, la banalité de la vie commune constante m'offensait davantage. En classe, je cherchais les bouts de table, pour avoir au moins d'un côté un petit espace où il n'y avait personne; en étude, je cherchais les coins. Je vois encore le coin d'une certaine étude où j'ai passé de bonnes heures, tournant le dos à mes voisins, le coude sur la table, la tête sur la main, ne voyant que le mur. J'étais à peu près invisible au maître d'études. D'ailleurs, celui-ci était un singulier personnage, très brave homme et homme de lettres, génie incompris, en correspondance avec Victor Hugo, qui lui écrivit un jour pour le remercier d'un article laudatif : « Vos pareils sont porte-glaive ou porte-flambeau. » Chaque semaine, il avait sa tâche qui était d'écrire, pour le journal *le Tintamarre*, les pensées d'un *Paveur en chambre*, — en prose, — et, en vers, une *Épitaphe anticipée*, dont le dernier mot devait être un calembour. Il me laissait à peu près tranquille; je l'aimais beaucoup à cause de cela et lui suis demeuré reconnaissant.

Bientôt le coin ne me suffit plus; il me fallut une chambre. Comme je n'étais pas alors dans un collège proprement dit, mais que j'achevais mes études dans une des institutions du Marais, où se recrutait l'externat du lycée Charlemagne, j'obtins cette chambre : une mansarde sous le toit, avec une lucarne, donnant vue sur la caserne des Minimes occupée alors par les gendarmes de la garde impériale. Et cette mansarde avait pour voisine une autre mansarde, où l'on cirait les souliers ; et, tous les jours, à la même heure, un garçon arrivait, dont j'entendais la brosse et la voix, car il chantait une chanson philosophique, dont le refrain était :

Moquons-nous des grandeurs, la fortune et la gloire, etc.

Et l'hiver, je n'avais pas chaud ; et l'été, j'étouffais ; et c'était le Paradis. Je puis dire que j'y ai travaillé comme un ange.

Les élèves du Collège de Normandie auront chacun leur chambre, leur petit chez soi, des moments de solitude, le recueillement possible, le possible examen de soi-même. Ainsi seront harmonieusement distribuées les parts entre la vie de famille, la vie collégiale et la vie personnelle. Soignons la vie personnelle. On ne fait rien qu'avec des personnes. Il ne faut pas croire qu'il y ait contradiction entre personnalité et association, entre individualité et groupement. Je fais cette remarque parce que le groupement est un des principaux phénomènes de l'activité en notre temps ; on le trouve en politique, en religion, comme en agriculture, industrie et commerce. Mais un groupement n'est rien. s'il n'est une subordination d'énergies à des règles, de forces préexistantes à une discipline. Mille veuleries additionnées donnent, au total, une veulerie, comme mille zéros, un zéro. Soignons la vie personnelle.

Restait à régler une grave et haute question. celle de l'éducation religieuse. Le Collège de Normandie ne sera pas confessionnel : l'éducation religieuse sera donnée par les ministres du culte que l'enfant professe ; la volonté des familles sera suivie à cet égard ponctuellement et en toute sincérité. Mais le collège, en pratiquant la neutralité confessionnelle, entend ne pas se désintéresser de l'éducation religieuse. Des hommes de tous temps, de toutes religions, prêtres ou laïques, ont médité sur l'homme et sur Dieu. Ces méditations sont l'admirable trésor de l'humanité. L'écolier les rencontre au cours de la vie intellectuelle ; peu à peu, par la vertu qui est en elles, elles pénètrent dans sa conscience. mais c'est une façon d'éducation indirecte et diffuse. Il faut détacher l'enseignement moral des textes de thèmes ou de versions et le proposer tout droit à des consciences. Le soir. avant le coucher, dans chacune des maisons du collège de Normandie, les élèves seront réunis ; le maître fera une courte lecture morale avec quelques mots de commentaire. Cette méditation simple et grave terminera bien la journée. Ainsi, avant de se séparer, pour aller dire dans leurs chambres la prière accoutumée, les élèves des différents cultes auront été rapprochés dans un moment de commune vie religieuse. Chercher ce qui rapproche,

à l'heure où les vieilles passions ressuscitent, où se rallume le feu qui couvait à notre insu sous la cendre des vieux bûchers, — rien n'est difficile à éteindre comme un bûcher, — n'est-ce pas, à l'heure présente, un des grands devoirs des éducateurs patriotes? Nous avons tant besoin d'apprendre au moins à ne point nous haïr les uns les autres!

*
* *

Il me faudrait beaucoup de temps encore pour parler de l'éducation physique et intellectuelle comme on la projette au collège de Normandie.

Je dirai seulement pour l'éducation physique qu'elle a été longuement réfléchie. La toilette y tiendra une grande place. Ce ne sera pas seulement le frottement rapide du visage contre une serviette mouillée au-dessous d'un robinet parcimonieux. Ce sera la vraie toilette, celle qui lave à fond par le tub, par la douche et par le bain, met le corps entier en état de respirer, et fait de la propreté une saine habitude tyrannique. Des travaux manuels, outre qu'ils donneront une sorte de contact avec la vie pratique, habitueront à l'adresse et à l'habileté la main, cet instrument dont si peu de personnes savent se servir. Les jeux et les exercices, — parmi lesquels beaucoup de jeux de France, qui ont émigré, et qu'il faut rapatrier, — donneront aux membres la souplesse et la vigueur, à l'œil l'attention intense, à la volonté des habitudes de discipline. Car le jeu aussi est éducatif et d'éducation morale. Il inspire, par le développement de la vigueur, la confiance en soi; il apprend à étudier l'adversaire, accoutume au sang-froid, exige des décisions rapides au moment propice, et qu'est-ce que tout cela? C'est la préparation à l'emploi du courage; ce sont, si je puis dire, les mœurs mêmes du courage.

Dans l'éducation intellectuelle, le Collège de Normandie n'oubliera certes pas qu'en même temps que des hommes, il doit faire des bacheliers; il fera des bacheliers, mais l'enseignement sera résolument orienté vers la vie contemporaine. Des pédagogues, il est vrai, prêchent que l'enseignement secondaire doit être désintéressé et ne préparer à rien; c'est, disent-ils, la meilleure façon de préparer à tout. Un jeune Athénien

du siècle de Périclès, un jeune Romain du siècle d'Auguste, un jeune Florentin du siècle de Léon X, un jeune Français du siècle de Louis XIV, étant bons classiques, seraient tout prêts à comprendre notre vie, si différente de la leur, tellement plus vaste et variée et puissante, et féconde. Mais, les voyez-vous, ces jeunes élégants grec, romain, florentin, ancien régime, tomber au milieu de nos réalités? Quel ahurissement! Hélas! de cet ahurissement nous pouvons nous faire une idée. Des jeunes Français qui ne savent pas la frontière de France du côté Nord-Est, qui ne connaissent les pays étrangers que par des noms et par des termes, incapables de se représenter une carte du monde, les positions et la circulation de l'humanité, ignorant en un mot de quoi il s'agit au xxe siècle, — dans leur pays, dans les autres, dans l'univers, — j'en vois beaucoup aux examens du baccalauréat et ailleurs. Et quand je pense qu'ils vont entrer dans la classe dirigeante, je commence à craindre que cette classe n'en arrive à ne pouvoir plus rien diriger. Messieurs les pédagogues, apôtres du désintéressement, excusez-nous. Nous n'avons pas le moyen, nous n'avons pas le temps!

Certainement, il ne faut pas préparer, dès le collège, à une étroite profession déterminée; nous devons cultiver, dans l'enfant, l'être humain pur, par les lettres et par les sciences, mais sans oublier que le temps où il doit vivre n'est ni le ve siècle avant J.-C., ni le Ier, ni le XVIe, ni le XVIIe siècle de l'ère chrétienne, mais bien le XXe. On croit d'ailleurs, au collège de Normandie, qu'il est possible de gagner beaucoup de temps sur les études anciennes sans rien perdre de la connaissance utile de l'antiquité. Pourquoi donc en effet étudier le latin pendant six ou sept ans? Pour la même raison qui fait que nous avons quatre lycées autour de la Sorbonne: pour la même raison qui fait que notre discipline et notre régime scolaire demeurent comme ils sont. Cela est parce que cela a été. Il était raisonnable que l'étude du latin durât tout le temps des études, quand le professeur en sa chaire, le docteur en ses traités, le juge en ses arrêts, le roi dans ses ordonnances ou sa diplomatie parlaient latin, le français n'étant que la langue vulgaire. On n'avait point alors à se demander si le latin ne pouvait être aussi bien

et même mieux appris en moins de temps mieux employé. A la raison d'être d'autrefois a survécu l'habitude.

Ah ! si nous nous mettions sérieusement à écheniller le vieil arbre, quel massacre de chenilles !

Au collège de Normandie, l'étude des langues anciennes ne commencera qu'en troisième, après que l'écolier aura déjà, sur des bases solides, établi sa connaissance de deux langues modernes, et de sa propre langue, qu'il faut croire qu'aujourd'hui encore on enseigne bien mal. Aux examens aussi, on voit combien courte, vague et molle est la connaissance de la langue française... Mais encore une fois, je ne puis tout dire. Je renvoie au livre excellent que vient de publier M. Duhamel[1], ancien élève de notre Université de Paris, aujourd'hui professeur à l'école de Harrow, à qui la double expérience acquise en France et en Angleterre, et sa passion pour le métier d'éducateur, assurent le succès dans la fonction qui lui est réservée, de directeur du Collège de Normandie. Et je conclus.

Un collège en plein air, dans les champs, dans la nature; où l'enfant comptera pour lui-même, comme il en a le droit, puisque c'est lui qu'il s'agit d'élever ; où il sera mené, du point où il est exactement, au point où il s'agit de le conduire; un collège où, si l'on avait une préférence pour une des personnes de la trinité indivisible, physique, intellectuelle et morale, ce serait pour la personne morale : un collège prodrome de la vie comme il la faut vivre aujourd'hui : voilà ce que veut être le collège de Normandie.

Je n'ai point qualité pour parler au nom de l'Université, mais je puis dire, en toute confiance, que beaucoup d'universitaires voient, avec une grande joie, s'établir cette concurrence nouvelle. La justice commande de reconnaître que les expériences hardies nous sont bien difficiles. Nous portons le poids des siècles, qui est énorme. Nous sommes les serviteurs de l'État, qui n'aime pas les changements d'allure, ni les allures divergentes. Et pourtant, nous aspirons aux réformes nécessaires. Nos imperfections, nous ne nous

1. *Comment élever nos fils ?* Chez Charpentier et Fasquelle.

le dissimulons pas ; nous les disons, et très haut. On nous reproche cette indiscrétion, qui prouve à tout le moins que nous sommes de bien braves gens et de bons patriotes. Nous souhaitons que l'on fasse mieux que nous, que l'on nous stimule, et qu'un état d'opinion se crée, qui force les dernières résistances. Nous applaudissons donc au succès de l'École des Roches, qui a conquis l'existence ; nous souhaitons bonne fortune au Collège de Normandie, qui fait effort pour naître. Nous croyons à cette bonne fortune. C'est une de nos grandes races françaises, les Normands. Ils ont découvert le Nouveau Monde longtemps avant Christophe Colomb. Ils sont très capables de nous aider à découvrir les règles et la pratique de l'éducation nouvelle.

ERNEST LAVISSE

L'ENFANT D'AUSTERLITZ[1]

IX

Le capitaine adressait d'habitude aux Moulins-Héricourt, afin de se prémunir contre l'inquisition des jésuites, ses lettres au collégien. Caroline les remettait sans faute. Omer aima longtemps les relire, ainsi que certaines autres. De tels messages exaltaient son importance. Il tirait vanité, à l'ordinaire, de l'attitude que lui prêtait sa mélancolie de lecteur en manteau à l'espagnole, appuyé contre un arbre dans la cour du collège, loin des surveillants qui le croyaient d'ailleurs occupé de ses notes sur le cours de l'histoire. Il laissait s'amollir la main qui retenait le message un peu jauni : telle son âme défaite et vaincue.



Saumur, le 27 décembre 1820.

« Mon cher conscrit,

» Ta sainte mère me mande que tu as été frappé par la détresse des pauvres que tu visites autour du collège. Presque tous, dis-tu, sont d'anciens soldats mutilés au service de Napoléon. Tu accuses le grand homme de leur misère. C'est un mauvais esprit que te soufflent tes jésuites du

1. Voir la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai.

diable. Chasse-moi au trot ces sottises. Quand bien même ces misères seraient mille fois plus affreuses, elles paieraient à peine les ivresses sublimes de la gloire. Ces lâches se plaignent? C'est que la veillesse et la stupidité propres à la vie civile les engourdissent. Demande-leur plutôt ce qu'ils pensaient lorsqu'ils entraient à Vienne en 1805 et en 1809. J'y étais, moi. J'ai vu. Ce sont des ingrats horribles. Plus tard tu reconnaîtras que j'ai raison, si tant est que tu puisses t'imaginer, quelque jour, quelles têtes portaient ces gens-là quand ils avançaient au son des musiques dans les villes conquises. Leurs culottes étaient boursouflées d'or ; les florins et les thalers marquaient en bosses sur leurs cuisses, et sonnaient dans leurs gibernes. Ils achetaient Bacchus et mataient Vénus à leur aise. Ils ont dormi dans toutes les capitales de l'Europe sur le sein des belles. S'ils étaient demeurés au fumier de leurs villages et à l'engrais comme des pourceaux malades, qu'auraient-ils connu?

» Heureusement qu'il y en a d'autres que ces jean-f... ! Nous avons trouvé céans, à Saumur même, de braves amis décidés à ne pas laisser rouiller sur leur poitrine la croix d'honneur. Avant peu, je gage, tu entendras parler de notre chevalerie nouvelle. C'est une chance d'être tombés ici.

» On t'a entretenu de nos croisières. Chez les Engliches, nous sûmes, G... et moi, comment, grâce au comte de P...-B..., ces messieurs de la Congrégation ne voyaient goutte dans notre affaire. D'abord nous nous proposâmes de faire route pour l'Italie. Plusieurs étudiants de Paris, exilés là-bas depuis les événements, nous invitaient à les rejoindre à Naples, et à y prendre rang dans l'armée constitutionnelle : on y est sensible au double avantage de servir contre la Sainte-Alliance de Troppau et de dépister les mouchards de S. M. T. C. Seulement, nous lûmes dans les gazettes que le commandant Bérard n'avait vendu qu'à demi ses frères d'armes, dont nous sommes : alors nous avons répondu à quelqu'un qui nous faisait signe en France. Les policiers d'Albion tiennent boutique de passeports hanovriens à bon compte, ce qui nous permit d'embarquer à Plymouth, de débarquer à La Rochelle.

» Fouette postillon ! Nous arrivâmes à Saumur pour soutenir

messieurs les libéraux et la garde nationale, qui voulaient offrir un banquet à cette vieille poule de Benjamin Constant, fichu bavard, peu sympathique aux militaires ; mais il gêne S. M. T. C. Ne ressemble jamais, mon cher conscrit, à un pareil cuistre. Madame Cavrois désire que tu deviennes avocat : c'est qu'elle n'a jamais entendu pérorer cet olibrius genevois qui propose sérieusement de faire l'omelette sans casser les œufs, et qui semble même croire aux sottises qu'il débite. Va, il n'y a encore que les officiers pour le cœur et la décision. Retiens ça. Songe à l'épaulette de ton noble père. Rien n'est perdu de l'honneur français. J'aurais voulu que tu fusses auprès de moi, quand, avec la garde nationale bourgeoise, nous avons cogné sur les blancs de l'École. Ces godelureaux, indignes de porter l'uniforme, étaient venus en bandes jeter des pierres dans les fenêtres du Constant, et souiller indignement les bornes de l'hôtel où se préparait le banquet. Voilà comme ce traître de Clarke, simple capitaine à la Révolution, général en 1793, créé duc de Feltre par Napoléon, a composé les cadres de l'armée en 1816 et choisi les futurs officiers parmi les seuls militaires signalés pour leur haine de la Révolution et de l'Empire.

» Enfin, la canaille n'aura pas toujours raison. Nous avons lâché quelques coups de pistolet dans le tas, aux acclamations du peuple. Ces braves comprennent que ce n'est pas en restant paresseux comme leur Loire ensablée que les libertés leur seront rendues. La batellerie du fleuve nous fournit des camarades. De gros événements se préparent ici, car la prochaine promotion de l'École, choisie dans les cadres de Gouvion Saint-Cyr, sera, dit-on, de notre bord. G... et moi n'avons pas fait de la besogne inutile.

» Nous allons gagner Marseille pour continuer notre voyage à destination de Livourne. Là-bas nous appellent de nouveau les étudiants proscrits depuis l'affaire du Bazar. Je ne te parle pas de nos santés. Ce sont celles de vieux soldats taillés dans le chêne encore revêtu de lauriers. La fin de ce message était seulement de te dire que tes pauvres mutilés étaient de f...jean-f... et qu'ailleurs on espère encore le retour de la gloire, dût-il en coûter à chacun un tibia ou un bout d'oreille.

» Je t'embrasse à grands bras. Soigne ton équitation ; et travaille bien. Tu deviendras alors un fils de Marcus Junius, digne de nous délivrer de ce gros Tarquin. G... t'envoie mille compliments. Ne t'étonne pas de l'en-tête commercial qui est sur l'enveloppe. La prudence est mère de la sûreté. Et le vieux galant de la Cayla fait lire les lettres dans son cabinet noir.

» E. L. CARNIQUET ET C[ie]. »

* * *

Esquermes, le 19 mars 1821.

« Mon frère,

» Notre mère m'écrit à la fin de me faire assavoir que tu penses encore renoncer à l'état de prêtrise. Cela lui cause beaucoup de chagrin : celui que je ressens de ce chef est aussi bien ressenti par notre cousine Delphine. Nous sommes désolées. Représente-toi que, pour un garçon de petite naissance, il n'y a que cette sainte mission qui puisse te savonner de la roture. Si Dieu n'avait point voulu me faire la grâce de me destiner à un mariage noble, j'aurais pris le voile, sans hésiter. Comment pourras-tu vivre auprès des Praxi-Blassans et de moi, titrée vicomtesse, si tu ne portes pas cet habit qui exige les marques du respect? Je ne saurais croire à la fermeté de ta résolution. Notre pauvre mère est bien malade. Voudras-tu l'affliger en te faisant soldat, en un temps où Sa Majesté le Roi Louis XVIII réserve les faveurs, comme il sied, aux personnes de naissance, dans les régiments? Nous préférons penser que tu cèdes à un entraînement passager dont tu montreras bientôt un vif repentir.

» Aime Notre Seigneur Jésus-Christ, mon cher frère, de tout ton cœur. Nous prions pour toi ; nous commençons une neuvaine à l'intention de sauver ton âme; et notre bonne directrice et sainte Mère Honorine Sainte-Véronique-de-l'Image s'associe à nos exercices pieux.

» Je t'envoie par la malle-poste un paquet de livres que publie la Société des Bonnes Lettres sous le patronage de M. de Chateaubriand. Tu puiseras dans ces lectures, si

Dieu le veut, des avis salutaires, sous les fleurs les plus belles de notre littérature.

» A revoir, mon frère, au nom du Sacré-Cœur et de Marie.

DENISE HÉRICOURT.

» *P.-S.* — Madame la marquise d'Espard nous a fait don, à Delphine et à moi, d'un rosaire à grains d'argent, avec un grain d'or toutes les dizaines. Cette faveur, venant d'une des plus grandes dames de l'aristocratie française, me rend folle de bonheur. J'espère que tu te réjouiras de même.

» Donne le bonjour à Édouard de notre part, de la mienne surtout. Qu'il n'oublie point tout ce qu'il m'a promis. »

* * *

Gênes, 13 avril 1821.

« Mon cher conscrit,

» J'ai tant d'affaires que je t'écris trop rarement. Il faut qu'un biscaïen de la Sainte-Alliance des tyrans m'ait traversé la cuisse dans la plaine de Novare, le 8 courant, pour que je trouve le loisir de tracer à ton adresse ces quelques lignes, et cela sous les combles d'un palais où je me cache de la police autrichienne qui en veut à ma tête.

» Fichtre! la tête d'un vieux dragon de l'Empereur, ça ne s'attrape point comme une boule au jeu du mail! J'aperçois de mon trou une bonne petite goélette qui tangue sur la mer verte du golfe et que j'espère rejoindre, en quelques brassées, dans le milieu de la nuit. Mais, comme je puis manquer mon évasion, je couche ces mots au long de ce papier à chandelles pour qu'au cas de malchance tu te souviennes plus tard d'un oncle qui t'aime bien, et qui pense à toi aux heures où il paraît sage de convenir qu'on est, après tout, mortel.

» N'aie pas peur : ceci n'est pas un testament. Toutefois je confie à une franche amie napolitaine, qui me dorlote depuis quelque temps, ma croix ; c'est celle de ton père, tu le sais, détachée de l'uniforme quand le cœur eut cessé de battre, à Presbourg. Donc elle t'appartient. Si tu apprends des choses en noir, fais-la réclamer avec la tabatière où je garde le sable de Sainte-Hélène et avec quelques autres babioles, paperasses

et souvenirs que je cachèterai tout à l'heure dans un paquet à ton nom. Adresse ta réclamation à la *signora Graziella Moreno, via di Transtevere; Procida, presso Napoli.*

» Maintenant, bien qu'il m'en coûte, je veux te dire ceci. Graziella Moreno peut devenir mère avant décembre. Son enfant est le mien. Mon aïeul et mon père se chargeront de la tutelle. Je leur écris afin de les en prier. Mais ils sont vieux : c'est à toi, jeune homme, que je demande de veiller, plus tard, si je disparais demain, sur l'enfant. Je n'ai pas d'autre ami que toi. J'ai perdu ce pauvre G... dans la bagarre du 8. Je pense qu'il a été pris par les gardes du corps de ce misérable Savoie-Carignan qui nous a trahis le 22 mars en passant soudain à la Sainte-Alliance. Le mieux qui puisse lui advenir dès lors est d'aller croupir, deux ou trois années, dans une forteresse de Moravie, à moins qu'on ne l'ait déjà fusillé à Turin.

» Par conséquent, il ne me reste que toi seul. Tu es jeune, très jeune : je sens qu'il serait peu délicat de te faire accepter, à cet âge, un tel devoir. Aussi je ne t'impose rien. Je t'avertis seulement d'une vérité. Agis dans la suite selon ta fantaisie. J'exige que mon aveu et ma requête ne t'engagent point. J'espère avoir fait de toi une façon d'homme libre. Agis en cette qualité.

» Je te dois des explications. Les voici. Quand nous arrivâmes, au commencement de l'année, à Naples, G... et moi, nous répondions à l'appel des étudiants de Paris venus en cet exil soutenir la cause de la constitution libérale que menaçaient les tyrans au congrès de Troppau. Nous fûmes admirablement traités chez le général Pepe : je l'avais connu pendant la campagne de Russie, à l'armée de Napoléon ; à cette époque. il avait été reçu philadelphe de notre loge régimentaire. Dans ses salons, je rencontrai Graziella Moreno, fille d'un Maître Élu des carbonari. Chacun me fit un bel accueil. Pour elle, c'était une jeune fille qu'étonnait comme un conte de la mère l'Oie le récit de mes campagnes et de mes aventures. Elle me remercia chaudement parce qu'en juillet dernier, après mon voyage en Espagne avec les cavaliers de Mina, j'étais venu affranchir ses compatriotes du joug absolutiste, soumettre le roi de Plâtre. Elle parut m'adorer. Je te

dirai que j'y allai... à la dragonne, selon mon habitude, et qu'à la première occasion, malgré les cris de sa bouche et les pleurs de ses grands yeux de jais, je me fis l'amant de cette belle aux bras d'albâtre.

» Notre liaison fut mystérieuse et passionnée, tout un mois durant. Je m'aperçus alors combien Graziella valait mieux que mon caprice, combien elle m'aimait sincèrement, et je compris qu'une séparation tuerait, sinon le corps, au moins l'âme de cette femme sensible. Tant que la mission de notre bande se bornait à fournir secrètement de la poudre et des fusils aux carbonari du Piémont, aux hétairies grecques de Janina, qui proclamaient alors leur indépendance contre le sultan, l'amour ne pâtit pas. Mais, dès que le congrès de Laybach eut lâché cinquante mille Autrichiens sur nous pour rétablir le despotisme dans les Deux-Siciles, il parut évident à nos compagnons que la Lombardie, vidée de troupes par ce mouvement, ne pourrait, avec ses seules garnisons, réprimer la révolte toute prête à éclater dans le Piémont. Il importa de gagner Gênes et d'y donner le signal de l'insurrection. Je tâchai de m'enfuir sans que Graziella le sût. A dix lieues de Naples, sa chaise de poste me rattrapa. Elle immolait sa fortune, son honneur, son rang et son avenir à notre passion.

» Que dirai-je en outre? Pour l'amour de moi, ce fut elle qui arbora le drapeau constitutionnel à Gênes, le 10 mars, pendant que, juché sur une borne, je haranguais la foule en fort mauvais patois piémontais. Elle sortit à cheval, sur la place de Turin, la bannière tricolore dans la main, le soir où le vieux Victor-Emmanuel abdiqua en faveur de Savoie-Carignan, et aussi le 22, après que ce pleutre, emmenant presque toute notre cavalerie et nombre de nos canons, eut passé ignoblement à l'ennemi. L'audace de ma maîtresse releva les courages. Je la verrai toujours criant des mots italiens du haut de son cheval blanc à la multitude stupéfaite. Les cheveux épars sous un bonnet rouge de pêcheur napolitain, elle caracolait à l'extérieur des arcades roses qui soutiennent l'amphithéâtre des petites maisons, devant le lit pierreux du Pô. Toutes les jalousies étaient baissées par peur des espions et des dénonciateurs qui livrent maintenant, hélas! aux

cours prévôtales les libéraux trop contents vers cette heure-là. Dès que Graziella eut paru, parlé, chanté, toutes les jalousies se relevèrent à grand bruit, toutes les boutiques s'ouvrirent, la place se remplit de patriotes acclamant, avec la beauté de l'héroïne, la liberté qu'elle personnifiait de façon sublime. La cité, déserte et morne dix minutes avant, vécut tout à coup, avec mille tumultes et toutes les fureurs de l'enthousiasme. Ces pauvres gens abjurèrent leur terreur, répondirent à notre appel, prirent les armes, suivirent le comte de Santa-Rosa. Nous envahîmes, le 4 avril, le territoire autrichien, au chant de l'hymne constitutionnel, derrière l'étendard et la splendeur de mon amazone. Alors je l'aimai. J'appris ce qu'est l'amour véritable : notre idée la plus belle qu'incarne une femme aussi belle.

» Penses-tu que je puisse abandonner l'enfant conçu dans ce temps inoubliable, mon conscrit? Que n'accomplira-t-il pas, ce prédestiné?... Hélas! que suis-je à cette heure, pour le sauver? Un misérable proscrit caché dans les combles d'un palais en ruine. Les chevaliers peints à la fresque contre les murs se fendillent et tombent sur les dalles usées. Parfois des tuiles s'écroulent du toit dans les buissons de roses rouges qui ont poussé entre les marches disjointes de l'immense perron, et qui couvrent tout jusqu'à la mer monotone. Le vent mugit sous les voûtes. claque l'unique battant d'une porte. Sans doute les sbires et les espions rôdent-ils autour de mon refuge pour me conduire devant la cour martiale. Graziella dort, épuisée, sous les plis de ma cape. Si je tentais une démarche pour légitimer notre union par le ministère d'un de ces moines qui pullulent dans le quartier, j'attirerais certainement la mort sur ma tête!

» Je t'écris ces choses pour que tu m'excuses, Omer, de t'offrir un devoir si lourd. Et, tout de même, si ce jean-f... de Savoie-Carignan n'avait pas entraîné nos deux régiments de cavalerie, nous aurions pu éclairer notre gauche à Novare. Jamais les Autrichiens de Bubna n'auraient occupé à temps les hauteurs, ni pris l'armée constitutionnelle entre deux feux. Nous n'aurions point battu en retraite devant les canons de Latour; je ne me serais pas sauvé de Turin à Gênes dans une voiture de foin que les douaniers lardèrent avec des

tiges de fer à toutes les étapes. Ils ont fait huit trous dans mon manteau et percé ma botte gauche. Heureusement, je n'ai pas bronché. Graziella était blottie sous moi.

» Tout cela ne veut pas dire que je ne gagnerai pas à la nage tout à l'heure la goélette de mon ami, l'armateur carbonaro, et que je ne te reverrai pas bientôt en Lorraine ou en Artois, mon cher conscrit. Nous t'apprendrons alors à ne point mettre les doigts sous l'arçon pour trotter, sacré renard !

» F. L. »

X

Pendant les premiers jours d'août 1821, Omer Héricourt se rendit d'Artois au château de Lorraine. Il voyagea seul, en diligence, « à la garde de Dieu et sous la conduite du conducteur », comme l'enregistrait la feuille du maître de poste. Dans la voiture, un prêtre bâillait derrière son tricorne, dépliait et repliait *la Quotidienne* : une petite vieille, marmonnant, égrenait son rosaire. Les mains dans les poches, un commis voyageur fredonnait :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !...

Trois marchands commentaient la saveur des vins. Un ménage bourgeois épluchait des oranges. Admirablement frisé, éperonné, enflé par les tuyautages de son jabot, le mari murmurait des aventures bouffonnes dans le cou de sa femme grassouillette ; elle semblait fière de lourdes topazes encadrées d'or massif et pendues à ses oreilles. Elle riait, soudainement joufflue, rouge jusqu'aux sept peignes qui retenaient les anneaux et les tresses de sa chevelure brune.

Omer se flatta de l'intéresser, car son attitude mélancolique s'enveloppait d'un léger manteau à l'espagnole doublé d'amarante, cadeau de la comtesse Aurélie. Il le portait sur sa veste de nankin, malgré la saison, en hommage à la dernière mode ; d'ailleurs, l'averse s'écrasait contre les carreaux trépidants des vasistas que mouchetaient les gerbes de boue liquide. Du velours des banquettes une odeur sûre montait. Omer porta jusqu'à son visage un mouchoir de sa sœur, parfumé à

l'eau des Sultanes. Il croisa ses jambes en bottes : ses premières bottes de ville, pointues au bout, taillées à cœur dans le haut de la tige, et qu'il avait obtenues de la généreuse Caroline. Le relent du cuir, bien qu'un peu fort, lui plaisait comme une marque de vie cavalière, noble. Il déplora qu'elles se fussent crottées dans la cour de l'auberge. Mais il savait agréables sa figure, déjà mâle, et son regard bleuâtre insistant, sous de beaux sourcils noirs réunis à la racine du nez. Il n'ignorait pas la grâce de ses cheveux flottants, que couronnait une casquette de velours mol à gland de soie, ni l'intelligence de sa bouche fine, roidement coupée dans la chair que pâlissait encore l'ample cravate de cachemire bleu nouée à l'orientale. Le goût d'ennoblir par l'élégance sa personne extérieure l'obsédait fort, comme sa résolution d'aimer, de séduire, et son aisance à découvrir chez autrui le grotesque et le commun, dont il s'estimait incapable.

Vraiment, aucun des voyageurs ne l'égalait en bon genre. La dame choisissait trop gaiement les cerises dans les profondeurs de la capote en percale qu'elle gardait sur les genoux, en manière de panier commode. Par économie, elle était attentive aux plis du fourreau en mousseline verte où ses jambes se trémoussaient. Un grand monsieur paterne et lecteur du *Constitutionnel* arborait, hors de propos, des opinions libérales en restant coiffé d'un bolivar aux ailes bonnes contre le soleil des pampas. Dans le coupé, Omer avait aperçu néanmoins une jeune fille qui, vêtue d'une simple robe marron fort étroite, et à demi dégagée d'un schall, rêvait aux poésies de *l'Écho des Bardes*, l'almanach clos entre ses mains longues. Auprès d'elle, un monsieur d'âge réfléchissait, le triple menton sur le bec de sa canne. Omer se fût senti mieux à sa place près d'eux que dans l'intérieur du coche : il différait du vulgaire. Seule cette jeune fille eût compris l'attitude mélancolique d'un être voilé dans les plis du manteau à l'espagnole.

L'examen de son intelligence, poursuivi pendant les heures du voyage, n'égaya point Omer. A l'obstination philosophique du bisaïeul et à l'ardente dévotion de sa mère il apportait un esprit découragé par l'avortement des complots, par la sévérité de l'Église ; malgré cela, tout épris de vivre, mais inté-

rieurement, sans prétendre à persuader plus d'une âme, une seule âme amoureuse. Pour affronter les désastres des révolutions et des guerres, ou pour sacrifier les joies naturelles aux prescriptions du dogme, il ne se jugeait plus assez énergique, assez croyant. Quelques tomes de Diderot et de Voltaire, dérobés aux placards des Moulins-Héricourt, pendant les vacances de Pâques, avaient nourri le doute insinué par le capitaine, l'été précédent. Si les prêtres, en somme, avaient trahi la pensée du Christ? Ce pape docile envers les monarques, ces évêques arrogants, ces vicaires flatteurs du riche, ces amis des Pharisiens et du César, que gardaient-ils de l'évangélique humilité, du culte des faibles et des pauvres? Peu de chose, évidemment! Et, parmi eux, s'il était des faibles et des pauvres, comme les Pères du collège, ils se vantaient de servir les souverainetés et les autocraties. Devenir prêtre? Autant devenir l'esclave sans recours de maîtres inconnus, peut-être vicieux comme Alexandre Borgia, despotes comme Sixte-Quint, ou prévaricateurs comme Clément XII. Le Père Anselme souffrait. Le Père Corbinon possédait un caractère inimitable de rustre héroïque. Le Père Gladis ne vivait pas sur terre, mais dans les nombres et les étoiles. Le Père Vadenat était une brute qui se contentait de la soupe assurée en échange de sa mémoire grecque et latine. Obéir vingt années encore, probablement, à de pareils hommes en disciple muet, déférent, soumis, avant l'épiscopat, Omer n'y consentait plus. Outre l'avenir de l'évêque, de l'officier, du conspirateur philosophe, de meilleurs s'annonçaient, qu'il souhaita.

Il salua son bonheur dans les yeux de la jeune dame à la robe verte, qui regardait les cerises mordues par sa bouche fraîche, et dans les formes de son corsage, sous le sautoir de soie. La malice de l'instinct viril l'imagina près de se dévêtir. Et, bien qu'Omer affectât l'étude du Lamartine entr'ouvert dans les plis de son manteau, il jetait, à chaque hémistiche, une œillade de passion vers la joyeuse gourmande. Ne le préférerait-elle pas tout à l'heure à ce mari grossier, farceur, dont le jabot monstrueux et taché, dont le vaste pantalon jaune coulissé sur la cheville, ponctué de boue, dont les favoris abondants et les cheveux en buisson dénotaient l'âme nulle, impertinente et malpropre?

Au reste, le collégien n'attendait point qu'elle se rendît à ses transports. Il désirait seulement cet échange de regards brefs et complices qui se choisissent, se livrent et s'unissent publiquement, alors que les âmes se font ce mutuel aveu : « S'il n'y avait pas la religion, les lois, les convenances sociales, la pudeur, nous mettrions incontinent nos lèvres sur nos lèvres, nos corps dans nos bras, et nous mêlerions en une simple ivresse les désirs de nos vies, comme nous mêlons en un simple éclair les souhaits naturels de nos yeux. »

Maintes fois, il avait obtenu déjà ce consentement tacite des filles aux champs, des servantes à la maison, des marchandes aux seuils des boutiques ou derrière leurs comptoirs. Cela lui suffisait, d'habitude. Quelques imperfections physiques, le son fâcheux de la voix, l'embarras d'une cour à entreprendre, les menaces du ridicule, le dissuadaient de tentatives plus osées.

Donc, glissant les œillades, il les chargea de tristesse. Ne savoir comment espérer l'amour de la jeune dame, et s'en navrer à en mourir, voilà ce qu'il croyait inscrire sur sa physionomie, durant l'espace de la seconde où il relevait sa tête penchée vers le volume; il feignait alors de murmurer en soi quelques vers, si l'époux s'apercevait du jeu.

Pendant trois heures de pluie, l'adolescent prolongea le manège. Il s'ingéniait à des variations dramatiques, langoureuses, prometteuses de vices. On lui eût assuré sans le surprendre qu'entre ses paupières décloses passaient visiblement les tableaux de ses imaginations ou de ses souvenirs érotiques : une servante qui le caressait étendu sur ses genoux, Corinne l'étouffant de ses étreintes musculeuses, ou cette jeune dame se dégrafant pour leur baiser double.

— Aglaé, offrez de vos cerises à monsieur... Les jeunes messieurs aiment beaucoup les cerises... Allons, ne faites pas le fier : cela rafraîchit...

— C'est de bon cœur, prenez donc ! — ajouta la dame, toute rubiconde dans la franchise de son rire.

— Vous vous faites mal à la tête, à lire tant que ça, — reprit l'homme. — Saperlipopette ! il faut laisser les bouquins au collège..., et vive la gaieté !...

Omer sentit le sang lui bondir au front, puis affluer au

cœur. Il reçut les cerises en tremblant, remercia, les garda dans ses mains.

— Mangez-les, à présent !...

Un cahot du véhicule le bouscula. Omer eût tué ce couple de qui la saine humeur ignorait évidemment ses manigances, ou s'en souciait peu. Il crut que deux larmes allaient éclore au coin de ses cils, mais répondit poliment aux mille questions de gens ravis de découvrir un sujet de babillage. Il se vit examiné comme un acteur en scène. Le but de son voyage, l'état présent de ses études, la profession de ses parents, son âge et celui de sa sœur, ils lui tirèrent tous ces renseignements et mille autres accessoires, au prix d'une poignée de cerises. Au bout de ses mitaines, la femme avait des doigts courts, ridés, et des ongles noirs. Sa poitrine, qu'Omer approcha en un moment où elle se penchait, fleurait la colonnade sous l'odeur poussiéreuse de la mousseline. La pommade qui graissait les boucles de sa coiffure était rance. Elle parlait à Omer comme une maman ou comme une tante à un petit garçon.

Pour les tenir en respect, il nomma le comte de Praxi-Blassans, pair de France, et l'oncle Augustin, qui venait d'être promu général commandant la légion de la Meurthe. Aussitôt, ils se regardèrent avec des « oh! » et des « ah! » déférents.

— Je le disais bien aussi qu'à vous voir, on était susceptible de penser que vous étiez un fils de famille !... En voulez-vous encore des cerises ? Prenez-les. Ça me ferait honneur!

Omer dut accepter, par crainte de paraître vaniteux. Mais le mari, devenu grave, s'enquit de l'influence dévolue au comte de Praxi-Blassans, l'exagéra, puis conta ses histoires. Associé de son beau-père, il tenait à Reims un magasin de nouveautés, avec voiture de marchandises et deux chevaux à l'écurie : il montait l'un tous les dimanches, ce qui justifiait le port des éperons. Il revenait d'Amiens, après la commande annuelle de « velours pleins ». D'Arras, il rapportait plusieurs pièces de dentelles destinées aux dames de la magistrature et de la noblesse champenoises. Quelques-unes de celles-ci payaient mal, insinua-t-il par circonlocutions

pleines d'une respectueuse indulgence. Et il sollicita l'apostille du pair de France pour une lettre circulaire invitant chaque débitrice à s'acquitter envers la boutique de falbalas. Le comte de Praxi-Blassans n'aurait qu'à mettre une signature au bas de la minute. Cela sauverait le couple de bien des tracas. Ils les désignèrent par le menu.

A l'idée du comte recevant pareille requête un matin d'humeur quinteuse, Omer faillit éclater de rire; mais il crut indifférent de promettre : la jolie marchande devenait familière jusqu'à lui épousseter la manche. Les bourgeois le courtisèrent. Lui se drapa dans son manteau noir, parla de son père le héros, se dit voué à une affreuse tristesse parce qu'il portait en soi le deuil de la patrie vaincue. Sérieusement écouté, il usa d'éloquence. Que pouvait entreprendre un jeune homme après les exploits magnifiques de sa famille? Se faire prêtre? Mais il sentait autre chose en lui : un désir de vie, de conquête et de liberté. Et quels buts à ce désir? La Sainte-Alliance des tyrans dominait le monde. Huit mille baïonnettes autrichiennes venaient d'abolir à Naples la constitution établie l'année précédente, par ce brave général Pepe... Surpris de sa propre audace, Omer discourut pour le sourire béant d'Aglaé, dont la lèvre inférieure s'inclinait comme le pétale d'une rose mûre. Certes elle l'admirait; et l'homme approuvait sans cesse, levant ses grandes mains calleuses, l'une après l'autre, puis les abattant sur ses cuisses, après un haut-le-corps d'indignation. Il confessa ne lire point les journaux; mais il avait retenu plusieurs couplets frondeurs de Béranger qui lui dictaient sa conviction.

Omer entendait une foi neuve se révéler soudain dans ses périodes, pendant qu'il tentait de séduire cette bourgeoise. En lui servant les déclamations de l'oncle Edme, les homélies farouches du Père Anselme, et les philosophies du bisaïeul, retrouvées pêle-mêle dans les réserves de sa mémoire, le collégien s'étonna qu'une force vibrât, inconnue et virile, parmi ses paroles.

A l'auberge du relais, rien n'empêcha la continuation du discours devant les cinq poulardes tournant sur la broche contre les hautes flammes d'or. Le vin mousseux d'une bouteille débouchée par le mari pétilla sur les langues.

Omer se grisa de mots. Il décrivit les batailles de son père, prodigieusement ; il les accompagna de gestes propres à sabrer les invisibles escadrons des monarques. Cela le gêna qu'une servante étendît la nappe, disposât les assiettes à coqs de couleur, entre les phrases, qu'elle mêlât le tintement des verres et des fourchettes au bruit des métaphores.

Le gros monsieur coiffé du bolivar prêtait une oreille bienveillante, dans son coin. Après quelques attitudes de stupeur, le prêtre alla prendre l'air sur le seuil ; la vieille femme caressa son chapelet en plissant les rides de son front ; la jeune fille du coupé et le vieux gentilhomme sourirent : leurs mines ironiques se regardaient. Le Rémois trinquait avec les trois marchands et l'hôte, dont ils plaisantaient ensemble le gilet à ramages, la panse en tablier de toile, et la trogne violacée.

Malgré tout, la compagnie entière écoutait le jeune homme. Sa nouvelle personnalité de causeur ne l'étonnait pas moins qu'elle n'étonnait les gens. C'était la naissance inattendue de sa hardiesse. Supérieur tout à coup à la société de la diligence, il s'attribuait le droit de la convaincre et de la soumettre à son esprit.

— Paraît que c'est le neveu d'un pair de France ! — entendit-il murmurer non loin de lui, par la servante, devant la table de la jeune fille en robe marron.

Marchands et commis voyageur cessèrent de prodiguer leurs calembours afin de mieux comprendre. Aux instants où sa voix s'arrêtait pour boire, car l'éloquence sèche la langue, Omer n'entendait rien que l'attention du silence. La veille, cela l'eût intimidé follement. Il fût demeuré court. A cette heure, au contraire, les souvenirs de mille idées déclamatoires se pressaient en lui pour se vêtir à la hâte d'adjectifs, de phrases, de sons, d'images, et parader en cette salle d'auberge, à l'ébahissement du vieux gentilhomme, de sa fille qui levait doucement le verre dans sa main d'opale, du prêtre qui mangeait, rouge d'indignation, du gros monsieur approuvant avec la tête toujours couverte, de la vieille dame au chapelet et aux yeux de poisson malheureux.

A mesure qu'Omer parlait, qu'il buvait, une foi précise succédait à ses croyances jusqu'alors égales en valeur et

contradictoires. Une seconde intelligence se révélait, mystérieuse et laborieuse, qui avait, dans les arcanes du cerveau, couvé les leçons des maîtres, celles du bisaïeul aussi, comme les démences du capitaine. Pendant que le disciple recevait l'enseignement d'une oreille distraite, cette intelligence avait recueilli toutes les paroles, assemblé, confronté, déduit et résolu. Soudain, elle prêchait des choses fortes, qui résonnaient jusqu'aux solives mal blanchies du plafond.

Les morceaux restaient sur l'assiette du causeur sans qu'il prît garde de les couper. On lui enleva les portions presque intactes ; on leur en substitua d'autres. Il l'intéressait peu d'assouvir sa faim, extrême pourtant l'heure précédente. L'important était de tenir en éveil l'indignation du prêtre, la peur de la dévote, la vénération devenue toute humble des marchands qui se regardaient et hochaient la tête en signes approbatifs, et la mine d'indulgence narquoise que parait le sourire de la jeune fille adossée paisiblement sur sa chaise, Omer se souvint du jour où, couché dans les avoines, il écoutait retentir encore la voix de la Révolution par la bouche du chevalier de Vimy et de Publius-Scipion Deconinck, où il se connut un homme apte à l'effort; et voici qu'un an plus tard, l'effort s'accomplissait dans cette salle d'auberge, toute sonore de sa foi neuve.

Les histoires des peuples chantaient par sa voix, qui les dit toutes, depuis les dures initiations de Memphis, jusqu'à la marche triomphale de Valmy à Moscou, jusqu'à la trahison du chef auquel fut confié le camp d'Hiram, jusqu'au désastre de l'idée républicaine, prête à la résurrection. Voilà comment la seconde intelligence, l'inconnue, déclamait les leçons du bisaïeul, les enthousiasmes du Père Anselme et les colères du capitaine Lyrisse, fondus en une seule ivresse de paroles que vinrent même écouter aux portes, les postillons, les palefreniers et les servantes.

Or, par la ruse de cette éloquence étrangère à lui-même, Omer conquit, sous la table, le pied de la bourgeoise, puis la chaleur de la jambe enlacée à sa jambe. A travers la salle, la jeune fille échangea tout à coup avec lui cet éclair des deux regards qui avouent leur passion de l'instant.

Oui, la vierge élégante lia son âme à l'âme diserte,

tandis que tout son buste palpitait et que ses fines mains d'opale serraient nerveusement les grands effilés du schall affaissé autour de sa taille étroite. Vraiment, tandis qu'il vantait le carbonaro lord Byron, en route pour la Grèce insurgée, Omer Héricourt, dix minutes, posséda l'émotion de la jeune fille et la chair esclave de la bourgeoise. Toute la chaleur naturelle de cette femme le pénétra; toute une âme éprise de grandeurs apparut au sombre visage de la vierge pour l'appeler : le jeune homme se comprit aimé par une âme et par un corps.

Quand la fatigue eut appesanti les paupières, chacun prit sa chandelle et s'en fut aux chambres. Dans la sienne, Omer se félicita. Il le savait : l'artifice de sa mélancolie précédant celui de son éloquence lui permettait de plaire. Il pensa tenir le talisman qui ouvre les cœurs féminins et qui attire la complaisance des caresses. Cependant il n'osa poursuivre la série de ses avantages. Aux côtés du marchand rémois, l'épouse était prisonnière. Près du vieux gentilhomme, la demoiselle était certainement gardée. D'ailleurs, les préliminaires de la victoire suffirent au collégien ; il se louait trop du résultat de ses hardiesses pour s'occuper mieux des victimes. C'était son intelligence qu'il courtisait, cette nuit-là, et lui-même, qui avait découvert le moyen du bonheur. Il tremblait de subir une déconvenue en vérifiant par des galanteries plus expresses les bonnes volontés sentimentales. Quelques heures plus tard, ne trouverait-il pas au château des Ducs l'accueil de quelque servante ?

Pour l'heure, assis dans le fauteuil de paille, devant la longue mèche charbonneuse de la chandelle qui coulait, il ne pensa même point à la couper avec les mouchettes de cuivre mises sur le plateau. La glace encastrée parmi les moulures du trumeau le mira trop heureux, dans le manteau à l'espagnole qu'il laissait autour de son jeune corps, mollement accoudé contre le marbre de la commode.

« Me vit-elle ainsi, la jeune fille ?... Me vit-elle, triste et noble sous les plis de cette sombre étoffe qui me sépare des vulgarités ? Crut-elle au deuil que porte mon visage d'enfant que déçoit une sagacité précoce ? A-t-elle deviné les angoisses sataniques du doute et les désespoirs de mon front où se lit

l'épitaphe des libertés abattues? A-t-elle contemplé la forme de mon être immobile comme un tombeau, et d'où sort brusquement la voix de quarante siècles lassés d'espérances?... C'était bien à ce jeune homme-là que s'adressait le bref amour de son regard azuré, au jeune homme de ce miroir glauque et fendu comme un mur de ruines... Oui, mon image lui plut ainsi. Quelle langueur admirable chargeait ses longs cils! Ses mains étaient de celles qui touchent les harpes des archanges... Les moirures changeantes de sa robe la rendaient pareille à l'ondine d'une rivière en course, qui passe sous l'ombre des feuillages, puis dans les clartés du soleil, alternativement. La fleur de ses lèvres serait exquise à baiser... Comme la douceur de ses bras au cou consolerait ma faiblesse qui s'exalte en vain! J'y veux songer. Nous nous rencontrons au bord d'un ruisseau. Elle me voit pensif. Elle s'approche... Elle se précipite sur mon sein... Quelle joie de le penser!

» Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre
» Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi!

» Comme M. de Lamartine exprime en ces vers ce que je ressens!... Ma chair tremble de félicité, à l'imagination de cette entrevue. Dans l'émoi, ses tresses se détacheraient. La soyeuse caresse effleurerait ma joue et mes mains qui soutiendraient les frissons de sa nuque creuse. Je lui murmurerais ce vers :

» O néant! O seul Dieu que je puisse comprendre!...

» Elle étoufferait ce blasphème atroce sous la fraîcheur de sa paume et la tiédeur de ses larmes éperdues... Dans le parc de Lorraine, nous atteindrions ainsi, passé la charmille, la colonnade circulaire autour de la vasque muette : le dauphin ne crache plus l'eau, depuis la Révolution. Là, sans rien nous dire, nous nous aimerions par l'échange de nos regards. Nos cœurs goûteraient une mélancolie d'êtres faibles devant la robuste éternité de la nature ; et nos tristesses se consoleraient en savourant la douceur d'un lent désir que favoriserait un rayon de lune, l'astre des humbles et des timides, des pauvres fantômes errants... »

L'odeur du suif grésillant sur le chandelier le réveilla vers l'aube. A demi déshabillé, il se coucha, rejoua les drames de ses songes, au cours d'un nouveau sommeil. Quand il descendit en retard, la jeune fille montait déjà dans le coupé. Le bonnetier entreprit Omer immédiatement, lui fit serrer dans le portefeuille plusieurs exemplaires d'une simple missive que le comte de Praxi-Blassans devait apostiller, afin de prévenir les nobles débitrices du magasin rémois. Le fâcheux se garda de lâcher sa victime, l'installa dans la voiture, entre lui et sa femme, laquelle sembla n'avoir nul souvenir du tendre enlacement sous la table, mais contraignit son voisin à vider avec elle une boîte de croquignoles. Ensuite la chaleur et la pluie rendirent plus accablante la monotonie des heures. Il s'endormit, après sa voisine, alors que l'époux étouffait mal des bâillements précurseurs. Les marchands, le prêtre et la dévote ronflaient depuis les premiers tours de roue.

Au relais suivant, dans la même averse, après l'aumône d'un regard qu'elle lui donna joyeuse et moqueuse, la jeune fille, à la suite du vieux gentilhomme, laissa la diligence pour monter dans une caroline à deux chevaux gris. La voiture de campagne s'engagea par une route transversale, et s'effaça très vite sous les rayures de la pluie, plus bruyante que les grelots des colliers.

Que visait l'ironie de la disparue ? se demandait le collégien. La brève promesse de leurs œillades, et dont il n'avait pas su profiter ? Ou bien l'élan de son éloquence, méprisée maintenant par cette personne à coup sûr aristocratique et de famille ultra ? Comment poursuivre une aventure si peu commencée ?... Point d'autre solution que de déplorer son impuissance.

Il enveloppa mieux sa détresse dans le noir de son manteau. Peut-être avait-il paru ridicule, d'ailleurs, à l'auberge. « On rencontre partout, à présent, des petits garçons fort impertinents et qui parlent sans mesure de mille extravagances ! » avait dit assez haut le prêtre, après avoir remercié la dévote de consentir à l'ouverture du vasistas. Or les marchands avaient souri. Mais l'homme au bolivar avait récité, pour les nuages de la vitre, la maxime de Corneille :

« Chez les âmes bien nées, la valeur... », tandis que le bonnetier chantonnait :

> Grâce à la vigne, unissons pour toujours
> L'honneur, les arts, la gloire et les amours !

Cette allusion à l'ébriété possible qu'eût déterminée le vin mousseux indigna le fils du colonel Héricourt. Certes il n'était pas, la veille au soir, dans son état ordinaire, mais de pareilles vapeurs n'avaient pu qu'accroître les dons de sa parole, non l'inspirer toute. Plus il songeait à son rôle de causeur historien, philosophe et politique, plus il admettait la précellence de ce mérite sur tous ceux adoptés jusqu'alors par sa personne. Il n'avait émis que les meilleures idées du bisaïeul, du Père Anselme et de l'oncle Edme, lesquelles n'étaient point sottes, à coup sûr ! Les gens du commun avaient pu s'y méprendre, parce que l'ivresse seule délie la langue de leurs parents et amis. Entendre habilement discourir un jeune garçon, à l'âge où ils n'étaient eux-mêmes que des écoliers ignorants et timides, avait surtout excité la sotte jalousie de leurs médisances. Il convenait de s'en soucier peu. Dédaigneusement, Omer se blottit, ferma les yeux entre les ronflements paisibles du bonnetier et de son épouse,

Lorsqu'on trouva dans une auberge de la route les gazettes apportées par la malle-poste, Omer Héricourt jugea bon de les acheter toutes, en homme avidement préoccupé des querelles publiques. Cet acte confirmait, pour les spectateurs, la sincérité de son apostolat ; et les railleries s'éteignirent. Pour lui, remonté en sa place, il entreprit courageusement l'étude et la comparaison des thèses soutenues par *la Quotidienne*, *le Drapeau blanc*, *le Journal des Débats*. *le Constitutionnel*, *la Minerve*. A vrai dire, chacun des articles lui sembla doué de raisons égales en valeur, bien qu'ils défendissent des politiques contraires. Dans l'incertitude, il se rendormit.

Sans autres aventures, aux portes de Reims, les marchands prirent congé de lui. La même pluie continua de noyer les coteaux et les plaines de la Champagne. puis les bois de Lorraine.

Au terme du voyage, sa mère l'embrassa. chaude, éplorée, disant :

— Je t'ai tout écrit dans mes lettres. Je ne veux plus, ici, qu'aimer mon fils...

Le bisaïeul attendait sur le perron, avec la même face vieille, énorme et lourde, que six ans n'avaient pas changée. Du général Lyrisse, envoyé à Saumur pour une inspection militaire, il ne restait plus qu'un portrait : un portrait de veneur, jeune, en habit de cheval haut boutonné sur sa personne étique. Il y eut des effusions. Médor sautait pour atteindre de sa langue la figure du maître. Céline étreignit « son enfant » ; et sa grosse figure rubiconde s'illumina.

Échappé à la police autrichienne, l'oncle Edme voyageait toujours, mystérieusement, peut-être en Grèce, à moins qu'il ne fût au port de La Rochelle.

Assis enfin dans le salon des colonnes, un peu plus sali, un peu plus fendillé, Omer vit comment bâillait, entre la semelle et l'empeigne, une chaussure de sa mère.

— Tu regardes mes souliers, hein?... Figure-toi que j'ai donné les écus de ma bourse à un bon dominicain qui n'a pas de quoi mettre de vitraux à sa chapelle.... et je comptais sur un fermage qui ne rentre pas... Bah ! c'est une petite misère de quelques jours.

Le bisaïeul haussa les épaules. Omer répondit aux gestes navrés de Céline. La dévotion ruinait donc maman Virginie! Confuse, elle baissa la tête, puis éplucha le mérinos de sa robe ternie.

Omer se navra fort. Sa mère était là, grosse des hanches et du ventre, plate de la poitrine, maigre du cou, des mains : on eût dit une de ces religieuses du tiers ordre, qui prennent humblement l'extérieur des pauvres sœurs converses. Son ancien parfum d'iris, la propreté de sa collerette en guipure, de ses manchettes à dents, ses bandeaux argentés et bien lisses, entr'ouverts sur le front étroit, bombé, jauni, lui prêtaient seuls encore un air de noblesse. La reconnaissant quasi plus vieille que le parrain octogénaire, son fils eût pleuré. Heureusement, la cloche du dîner ébranla les airs et la pluie. Par la porte de la salle qu'ouvrit un valet rustique, en casaque bleue et pantalon de futaine, l'odeur du rôti pénétra.

Avant le dessert, le bisaïeul parla, comme jadis, de ses

idées indéfinies, de ses équipées maçonniques à travers l'Europe. Au point même où, cinq ans plus tôt, Omer l'avait laissée, l'existence de la famille reprit. Elle lui parut s'alanguir, morose et lente, dans une atmosphère d'ennui, au son prolongé des redites.

Sous le ciel nuageux, les verdures massives du parc étaient pareilles de couleur aux mousses en laine qui formaient paravent contre la cheminée.

Rien n'était changé de l'antique demeure. Il y avait seulement un peu plus de poussière, un peu plus de lézardes, un peu plus de tristesse sur les choses, un peu plus d'asthme au souffle du bisaïeul, un peu plus de dévotion dans le chagrin de la mère. Rien n'était changé, sauf lui. Parti comme un enfant vaincu, mais plein d'espoir de revanche et de conquête, il rentrait au logis comme un adolescent encore vaincu, mais sans autre espoir que celui d'une main amoureuse pour bercer sa faiblesse.

Le lendemain, il courut avec une servante par les prés. Elle riait. Ses yeux quémandèrent de l'amour. Il exauça leurs désirs mutuels de promptes caresses qu'ils échangèrent, nichés dans les meules. Telle fut sa félicité, qu'il estima mesquine et basse aux heures de recueillement.

Alors il n'osa plus lever qu'un œil honteux sur le portrait de son père défiant les lignes ennemies, et la neige, et les flammes des canons.

Esprit du cabinet aux boiseries grises et aux vastes rideaux de velours jaune, le bisaïeul, dans la bergère plus flétrie, était le même orateur inlassable. Sa grosse et lourde tête, entre les flocons des mèches, ne se creusa guère de plus de rides, quand il sourit avec des yeux malins et glauques, au soleil qui parut et l'éblouit. Soudain, le menton appuyé sur le bec d'ivoire de sa canne, il menaça :

— Ah ! ah ! petit... Tu fais déjà tes farces, libertin !

Omer, lentement, détourna la mine équivoque de son visage. Il regarda le parc dressé dans l'altitude des fenêtres, ses perspectives de charmilles taillées et frissonnantes, les pins immenses, les pelouses blondes, les interminables routes des allées vertes, les gouttes écarlates ou blanches des fleurs suspendues parmi les herbes folles. Vivre autant que la nature

immortelle !... Croire vivre autant, par l'amour qui perpétue !. . Cet essai de la faiblesse humaine pour tromper l'urgence de la mort, le pouvait-on qualifier justement de « farces » ?

— Baste ! — reprenait le vieux, — tu n'as point tort, petit. Tu as le sang des Lyrisse dans les veines. Et c'est tant mieux... Quand il revint de la Toscane, mon père comptait-il plus de onze ans ?... Pourtant sa jolie prestance attirait les filles de l'Opéra dans la loge du Louis d'Argent, chez le traiteur Lebreton, puis dans la loge des Arts Sainte-Marguerite, où se réunissaient les amateurs de clavecin et d'alchimie. Il m'a toujours conté qu'à l'hôtel de Buci, dans la loge d'Aumont, il dut jouer devant la reine Marie Leczinska, qui était venue l'entendre avec son confesseur jésuite. Un autre soir, il plut à la comtesse de Mailly, laquelle passait à cette époque pour avoir déniaisé le roi Louis XV : elle était déjà descendue jusqu'en son carrosse, lorsqu'elle fit mander le musicien par ses laquais et l'emmena chez elle... En reconnaissance, elle lui fit cadeau d'un nécessaire, le plus joli du monde et tout d'argent façonné à la manière d'une timbale aplatie, où s'emboitaient vingt objets délicats, fourchette, cuiller, poinçon, couteau, tube d'écritoire.

» Mon père aimait en dire la provenance galante, lorsqu'il s'en servait par devant sa compagnie ; et il ne manquait point d'ajouter que sa bonne et fière allure au sofa lui avait valu l'engouement de toute la noblesse pour l'art royal ; à tel point que, malgré les destins de la guerre, qui éloignaient sur le Rhin beaucoup de gentilshommes affiliés déjà, lord Hernocester put dresser, l'an 1736, les colonnes de la Grande Loge Provinciale et y recevoir l'illustre Swedenborg pendant son séjour à Paris. « Cupidon apparaît à l'hôtel de Buci ; il y faut aller entendre cet amour qui joue du clavecin à ravir, entre des colonnes : ce sont celles du temple du roi Salomon, à ce que l'on dit. On y écoute des grimauds parler fort pertinemment de la vertu et de choses surprenantes, comme jamais on n'en ouït depuis la mésaventure de la Brinvilliers. Les branches d'acacia semblent y pousser, en un soupçon de temps, sur un tombeau ; et ces messieurs sont les magiciens les plus adroits qu'on puisse voir ! Courez-y avant qu'on

les fasse rouer en place de Grève ! » Ainsi parlaient les dames ; elles répétaient les propos de la comtesse de Mailly. Tu ris, petit? Ah ! rien de l'existence n'est sans comique. Il fallait conquérir des esprits frivoles, dans un siècle perverti, les aller prendre au sein de leurs plaisirs et ne pas les effrayer par des mœurs plus sévères qu'on ne les tolérait. Aussi, l'année suivante, le duc d'Antin acceptait la grande maîtrise de l'Ordre. Alors les ateliers furent envahis. Le goût public, l'imprudence même de la foule, les rapports de la police inquiétèrent les juges du Châtelet. Ils firent murer l'établissement maçonnique du cabaretier Chapelot, avant que d'enfermer au For-l'Évêque mon grand-père, Fidelio, et mon père, Octave Lyrisse, avec les adeptes d'une autre loge installée à l'hôtel de Soissons, dans la rue des Deux-Écus.

» Comme si les ambassadeurs des tyrans s'étaient concertés, mille rigueurs frappaient partout les Enfants de la Veuve, en Hollande et en Suède, à Genève, Florence, Hambourg. Le pape Clément XII les excommuniait. Au sortir de prison, les Lyrisse et beaucoup d'autres durent passer en pays anglais. Les maçons de Londres, aimait à dire mon père, leur firent un si bon accueil que la gastronomie des loges anglaises acquit dès lors une renommée universelle : leurs chefs de cuisine, éligibles aux dignités mêmes de l'Ordre, y portaient glorieusement le tablier de soie rouge et la baguette blanche. Là mourut, tout jeune encore, mon aïeul Fidelio. Mon père, après lui avoir rendu les derniers devoirs, revint en France prendre du service dans les chevau-légers de Rohan, qui tenaient garnison à Marseille. Il y consacra la loge Saint-Jean d'Écosse, aidé d'un anspessade au régiment de Provence et d'un apothicaire. Faute d'argent, le vénérable ne pouvait allumer qu'une mauvaise lanterne d'écurie pour les tenues; il éclairait ainsi les adeptes réunis dans un vaste grenier à foin. Parmi les personnes curieuses d'apprendre le secret d'Hiram et la composition de la pierre philosophale, la veuve d'un marchand grec péri à la mer distingua Octave Lyrisse et l'épousa. De cette union je naquis, après mon frère. Lui s'embarqua de bonne heure pour les Indes, dans la suite du baron de Tollendal, et y fit meilleure fortune que moi...

Le parrain continuait de se souvenir ainsi, pendant de

longues heures, au gré de sa mémoire abondante. Vaguement Omer lui prêtait attention. Tantôt, il écoutait les détails des aventures ; tantôt il pensait à l'oncle Edme, qui voyageait en Grèce et continuait la tâche de l'ancêtre, l'œuvre toujours vaincue. Tantôt il espérait les ardeurs bonasses de la servante, que parfois il allait rejoindre dans une chambre inhabitée fleurant les lavandes, les poivres et les camphres des placards : tantôt il songeait à sa longue enfance tragique, à son enfance qui souffrit des douleurs de peuple plutôt que des douleurs d'homme. Il contemplait le vieux Médor luttant contre le sommeil ainsi qu'un élève du Père Vadenat pendant l'explication du texte philosophique grec.

— Petit, tu ne m'écoutes guère, ce me semble... Morbleu! va te promener, si je t'ennuie ; mais, si tu restes, feins au moins de m'entendre.

— Mais si, mon parrain ! je vous assure que je suis très attentif...

— Il y paraît peu... Vraiment, les jeunes gens d'aujourd'hui ignorent les bonnes façons... Quand j'eus l'honneur de rencontrer, en 1778, à Munich, dans la loge Saint-Théodore, M. Adam Weisshaupt parmi les délégués de la maçonnerie écossaise, nous écoutâmes, chapeau bas et en silence, durant quatre heures d'horloge, un discours allemand sur la nécessité tout admise de réunir les hommes instruits afin qu'ils se traitassent en égaux. Eh bien, petit, encore que ce fût l'hiver, personne n'osa tousser, et quelqu'un, ayant été pris d'une quinte, se déroba tout confus, en faisant mille excuses muettes avec son chapeau. Cependant le gros Bavarois qui parlait de l'illuminisme nous amusait à peine. Ce Weisshaupt n'était qu'un méchant professeur de droit canon à l'Université d'Ingolstadt ; il avait tout de go déformé la constitution jésuite d'Ignace, et s'en serait tenu là, si les chevaliers du Liban en voyage ne l'avaient instruit de nos secrets, dont il s'enticha, qu'il arrangea selon sa manière et celle de la Sainte-Vehme pour établir dans chaque boutique ses novices, ses majeurs et ses mineurs, ses prêtres et ses régents, ses mages et ses hommes-rois. Il faut dire que cette organisation jésuite lui concilia les cervelles allemandes. On n'entrait plus dans une auberge sans que le garçon apportant la choucroute vous découvrît qu'il était

« frère insinuant », qu'il recrutait pour les grands mystères et qu'il était convenable de l'appeler Raymond Lulle, Spartacus ou Solon ; le coche ne vous menait pas en Autriche mais en Égypte, à Wurtzburg mais à Carthage, parce que les Illuminés avaient changé les noms des pays et des villes. On ne mangeait plus une saucisse de Francfort, mais « une thébaine ». Par ma foi, je fus moi-même introduit sous le nom de Marc-Aurèle dans une chambre obscure où un escogriffe me pointa son épée contre le cœur, en me faisant jurer mille choses horribles, parmi lesquelles je promis de résister — écoute-moi ceci — aux ennemis du genre humain et de la *société civile*. Civile ! entends-tu, petit ? Le colon latin, le maçon du camp romain contre le leude !... Dans les réunions, on lisait les Évangiles, Confucius et Platon, on enseignait que l'aveuglement des princes et des prêtres s'oppose au triomphe de la vertu. Il fallait, par conséquent, rassembler autour des souverains une légion de philosophes infatigables qui les dirigeraient selon les plans de l'Ordre vers le bonheur de l'humanité. Voilà qui n'était point mal. Voltaire et Diderot furent désignés pour fréquenter Frédéric de Prusse et Catherine de Russie. Nous autres, chevaliers écossais, nous devions entreprendre cette lutte contre l'esprit des monarques... Plus tard, homme-roi, j'ai lu les livres de Spinoza, j'ai conçu l'unité de la matière et de l'esprit : j'ai reçu, dans une salle tendue de rouge, des bourgeois tremblants que je conviais à choisir entre le trône, la couronne et le sceptre, l'or, l'argent et les joyaux épars sur une table, ou bien, ce qu'ils ne manquaient pas de préférer congrûment, la robe blanche de notre sacerdoce et l'encens de la seule déesse, la Raison, qui vingt ans plus tard fut charriée à Paris, dans le faubourg Honoré, sous les espèces d'une jolie fille.

» J'ai donné la lumière au Wurtemberg en compagnie d'un singulier fourbe, maigri par la débauche, taciturne, blême, qui avait les yeux faibles, une verrue sur le nez et deux autres de chaque côté de la bouche. Il marchait trop vite pour moi dans les rues. Je le nommais Caton, mais il s'appelait véritablement Zwack, était circonspect et intelligent. Dans le duché de Bade, je traînais avec moi un Socrate toujours ivre et un Alcibiade qui se faisait rosser par les aubergistes dans les lits

des vachères. A Mayence, l'épopte Tibère voulut violer la sœur borgne de Diomède, mon aéropagite ; et je dus mettre le holà, l'épée au poing.

Omer éclata de rire. L'ingénieux vieillard continuait, en caressant ses guêtres :

— Voilà les avantages d'une longue vie ! On fait rire la jeunesse avec des souvenirs... Tout cela menait à bien notre besogne. A mon troisième voyage, j'avais intronisé onze barons allemands, deux princes et l'Électeur, dans les loges filles de celles autrefois fondées, les unes par mon aïeul claveciniste, les autres par les officiers du régiment de Vermandois, quand ils envahissaient l'Allemagne à la suite du duc de Broglie. Au reste, l'œuvre était plaisante. Les gens sérieux fréquentaient chez nous pour les bibliothèques et les cabinets de physique que Weisshaupt savait y entretenir, et les benêts pour la représentation dramatique que donnaient nos rites. Mais les premiers ne tardèrent pas à convaincre les seconds sur la divinité de la science, et à leur faire admettre cette unique religion. Je leur montrais un squelette en demandant s'il avait été roi, noble ou ladre. L'adepte devait répondre qu'il n'en savait rien : « La nature détruit tout ce qui annonce l'inégalité ! » Et il rentrait chez lui moins disposé à subir les violences des veneurs traquant le renard jusque dans son potager...

» Chose étrange : on peut dire que c'est la chasse qui perdit l'ancien despotisme. En Allemagne, ainsi qu'en France, à la même époque, cette manie était frénétique. Votre carrosse ne courait pas vingt tours de roue sans atteindre ou croiser une sorte de rustaud juché sur une bique grise, crotté jusqu'en haut des chausses, et sifflant une demi-douzaine de roquets bâtards. Les nobles, ruinés par les parades à la cour, à la guerre, avaient aliéné leurs biens, vendu leurs fermes et mangeaient, comme le paysan, dans des bicoques délabrées. En ai-je vu de ces hobereaux plus mal vêtus qu'un laboureur, et qui ne gardaient de leur prestige que ce droit de chasse ! Ils passaient le temps à la poursuite acharnée des chevreuils et des lièvres. La venaison formait le principal de leur repas. Jaloux du dernier privilège laissé par le prince à leur orgueil héréditaire, ils l'exerçaient avec fureur, crevant les haies,

traversant les moissons, pendant braconniers et massacreurs de bêtes nuisibles, réduisant à rien les bénéfices de la récolte qu'ils foulaient en tous sens. Point de cesse! A peine si le laboureur tirait du champ sa pitance. Augmenter son domaine ne lui servait de rien. La chasse passait, et elle anéantissait l'espoir de la moisson. S'il s'indignait, on lui coupait la figure à coups de cravache. Car le hobereau, irrité de sa misère, ne laissait pas d'être cruel. Le négoce des villes, jadis prospère grâce aux emplettes du campagnard, diminua. Les petites gens du commerce et les artisans se recrutaient entre eux, pour venir à la loge, pester contre le noble. En ce temps, personne ne le pouvait faire, pour eux, dans une gazette.

» Bientôt, les adeptes convinrent de s'acheter réciproquement leurs denrées, à l'exclusion des autres marchands; et ce fut une puissante raison de s'affilier à la maçonnerie symbolique. On s'étonna de leur nombre au convent des Gaules, en 1778. On compta trois millions de frères représentés au convent de Wilhelmsbad, en 1782. Le duc de Brunswick assembla leurs délégations pour rechercher le vrai but de la maçonnerie. Parbleu! il l'ignorait, ce but. Les chevaliers d'Écosse n'avaient eu garde de le lui apprendre. On l'avait amusé avec des apparats et le récit des traditions; on l'avait persuadé de révérer quelques philosophies; on l'avait séduit par d'étranges mascarades : le docteur Mesmer, l'ayant fait asseoir devant son baquet, avait endormi des somnambules qui touchaient alors, sans brûlure, des charbons ardents. Le duc n'en savait guère plus, malgré les titres de ses grades, qu'un herboriste revêtu des insignes de la maîtrise. Il se méfia cependant, et tâcha de tirer au clair; mais les apprentis et les maîtres du rite symbolique n'étaient pas moins ignorants. Afin de complaire aux courtisans, ils répondirent qu'ils n'étaient pas les successeurs des Templiers, qu'ils rédigeaient un nouveau code universel... Or c'était celui que les jacobins. Cambacérès et Muraire, purent ensuite appliquer : celui qu'on nomme, en définitive, le code Napoléon.

» Dès mon retour dans Paris, j'entendis le comte de Lirieux dire à Cazotte, en plein Café de la Régence : « Il se trame une conspiration si bien ourdie et si profonde qu'il sera difficile à la religion et aux gouvernements de ne pas succomber!... »

J'ai entendu cela, petit; et j'ai entendu Cazotte insulter la Révolution huit ans d'avance... Ah! mon garçon, ce fut la période la plus ardente de ma vie. J'étais philalèthe, puis philadelphe à Narbonne, puis je courais les Hollandes à cheval, derrière un ecclésiastique luthérien en grosse perruque batave et qui avait la confiance de monseigneur le prince Ferdinand de Brunswick. Jamais je ne connus d'homme si habile pour obtenir de l'argent : par ses tours d'adresse, il récoltait jusqu'à neuf mille florins en une seule loge. Nous parcourûmes tous les maillons de la chaîne sympathique, en défendant la politique de la Stricte Observance contre les basses menées de la Grande Loge Nationale. J'ai répandu les libelles, les pamphlets et les ouvrages des encyclopédistes. J'ai fondé partout des cabinets de lecture et des sociétés littéraires ou savantes. J'ai ouvert bien des librairies et entretenu des imprimeries adeptes. Tous les dissidents de la franc-maçonnerie s'embrassaient dans l'illuminisme. L'Europe allait obéir comme une armée aux plans des maîtres du Temple, lorsque la foudre tombe dans la rue sur un prêtre affilié, et livre son cadavre aux indiscrétions de la police bavaroise qui déplie son portefeuille. Weisshaupt doit prendre la fuite ; on arrête beaucoup de nos frères ; un immense procès s'engage, et qu'on étouffe à grand'peine au moyen d'intrigues princières et royales... Les loges feignent de se disperser, interrompent leurs rapports. La Révolution, près d'éclater en Allemagne, avorte...

» Nous la transportâmes en France, petit !... Et il fallut l'y ranimer. Heureusement le baquet de Mesmer, le tarot du perruquier Etteila, le miroir de Cagliostro, donnaient de l'émotion à la cour et à la ville. Je pus dérouler dans maints appartements le tableau d'apprenti et celui de maître. Le monde afflua dans les quatre-vingts ateliers de Paris ; on y étouffait à retirer les perruques ; et la maréchaussée pouvait malaisément faire circuler les carrosses devant la porte des Amis Réunis, aux abords de la loge de la Sourdière. Près d'Armenonville, chez le comte de Saint-Germain, dans la loge des Théosophes, les femmes et leurs amants, férus des préceptes de Jean-Jacques, revenaient à l'état de nature, se mettaient dans le costume d'Ève et d'Adam ; l'on y faisait la débauche.

Le cardinal de Rohan montrait partout l'or sorti du laboratoire alchimique de Cagliostro, qui divisait la maçonnerie des femmes en deux rites, celui des *Vertueuses*, celui des *Volages*. A madame de Polignac, à la comtesse de Brienne, à la comtesse Dessalles, à mesdames de Brassac, de Choiseul, d'Espinchal, de Trévières, de la Blache, de Boursonne, de Montchenu, d'Auvet, d'Ailly, de la Farre, d'Évreux, de Monteil, d'Erlach, de Genlis, à d'autres, je fis apprendre par cœur cette maxime du F.·. Fichte, qui résumait les espoirs de la Stricte Observance : « Changer la forme particulière de l'État en la forme commune et universelle de tous les hommes envisagés en tant qu'hommes. Cela signifie qu'il faut nous efforcer de réunir tous les hommes dans un état social d'où l'idée de frontière sera exclue. » Pendant les tenues de maître, une jeune femme blonde, qui s'appelait Anaïs, paraissait toute nue, un miroir à la main comme si elle sortait du puits, et elle ne donnait le baiser au récipiendaire que s'il avait pu lui dire sans faute la formule du maître de l'Écossisme, Ramsay : « Le monde entier n'est qu'une grande république de laquelle chaque nation est une famille et chaque individu un fils. C'est pour faire revivre et propager ces maximes anciennes, prises dans la nature de l'homme, que notre société est établie... » Les négociants maçons commençaient déjà à mettre le marteau et la truelle, l'équerre et le compas sur leurs enseignes pour décider la préférence de l'acheteur affilié...

» Vers cette époque, j'emmenai à Francfort-sur-le-Mein Cagliostro, que les archivistes des Illuminés me priaient de conduire auprès d'eux : ils voulaient faire servir à nos entreprises sa fabuleuse popularité. Pendant la route, son habit de velours cerise nous attira les quolibets de la canaille. Nous descendîmes chez un conseiller aulique de la ville, lequel nous invita à visiter sa campagne. Nous y fûmes. Au milieu du jardin, dans une grotte artificielle, il démasqua un escalier de quinze marches, et nous trouvâmes, au pied, une chambre souterraine et ronde ; là plusieurs personnes attendaient, devant une caisse de fer ouverte et remplie de rouleaux d'or. Sur la table reposait une manière de missel où chacun de nous put lire les serments des grands maîtres Templiers, écrits en français avec leur sang.

Par ces actes, les onze signataires s'engageaient à détruire tous les souverains en portant les premiers coups en France, puis en Italie, à Rome... « Pulvérise la tiare. Foule aux pieds les lys... » Les archivistes montrèrent à Cagliostro les contrats passés avec les principales banques d'Europe et qui prouvèrent l'énorme richesse de l'Ordre. Vingt mille loges envoyaient, à la Saint-Jean de chaque année, pour la fête du Feu, une contribution totale d'un million huit cent mille marks. Cagliostro signa le missel ; et on lui compta six cents louis. Pendant tout le trajet du retour, dans la chaise de poste, il me promit de préparer la ruine des nobles autant qu'il serait en son pouvoir. Malheureusement, l'affaire du collier tourna mal pour M. de Rohan et pour lui, bien qu'elle eût au mieux favorisé nos desseins. Mais, une fois en sûreté à Londres, il écrivit, selon sa promesse, la fameuse lettre annonçant la Révolution, la prise de la Bastille, la fin de la monarchie, la convocation des États-Généraux, le rétablissement de la vraie religion, le culte de la Raison. Je ne le revis plus jamais, car il alla se faire prendre à Rome, et mourut dans les cachots du Saint-Office. C'était un homme d'une intelligence éclairée et d'une belle érudition, mais trop porté vers les plaisirs de Bacchus et de Vénus et les joies de la pure jactance. Son activité, en revanche, était la plus merveilleuse qu'on pût voir ; il n'était point de gens, et de toutes sortes, qu'il ne convainquît aisément.

— Mais, interrompit une fois Omer, il ne persuadait que les gens simples de prendre peur à ses fantasmagories... ou de croire aux apparitions de la lanterne magique !

— Tu as tort de douter, petit. Cela n'était que la parade, mais derrière la toile on a fait de grandes choses... Ainsi, dans une des loges de Cagliostro, la Sagesse Triomphante, à Lyon, vers mil sept cent quatre-vingt-huit... je rencontrai M. de Mirabeau entre les cierges. Il rentrait de la mission que M. de Calonne lui avait confiée pour Berlin, signe du pardon royal après tant de disgrâces. Il était alors complètement engoué de l'illuminisme, à quoi les Prussiens l'avaient récemment initié. Je lui rappelai que notre atelier Saint-Jean-d'Écosse de Marseille avait, vingt ans plus tôt, envoyé une troupe d'acteurs jusqu'en Brandebourg pour dresser

l'autel où il avait prêté le serment. Il goûta mes souvenirs là-dessus ; et nous fîmes route ensemble jusqu'à Paris dans ma chaise. Nous convînmes de répandre l'opinion qu'une assemblée des États Généraux était nécessaire.

» M. de Mirabeau estimait, aussi bien que moi, que les députés du tiers et du clergé seraient presque tous imposés par nos loges de province. De fait, il n'en fut guère autrement... Les sept ateliers de Bordeaux désignèrent aux électeurs les premiers Girondins, Vergniaud et Gensonné, lesquels nous reçûmes à Paris en grande pompe dans notre loge des Neuf-Sœurs. Le duc de La Rochefoucauld présidait. Aux côtés de Pastorel, vénérable, siégeaient Brissot et Lacépède. Sur les colonnes étaient assis : Dolomieu, dont les libraires vendaient alors le traité concernant les îles Ponces et les pierres volcaniques de l'Etna ; Bailly, l'auteur des *Astronomies* qui, tout de noir vêtu, chargé d'une perruque à rouleaux, attentif et immobile, dévisageait les orateurs de son œil grave, Bailly qui se moquait, en crispant les deux rides de sa joue maigre, Bailly qui devait présider l'Assemblée nationale au Jeu de Paume, avant que de grelotter de froid au pied de l'échafaud révolutionnaire pour avoir massacré le peuple, au Champ-de-Mars ; Condorcet, dont nos cœurs louaient *les Réflexions sur l'esclavage des nègres*, sans prévoir, hélas ! qu'il lui faudrait quelque jour s'empoisonner plutôt que de se livrer à l'accusateur public ; l'oncle du chanteur Garat, un basque de noble allure, en ce temps-là : il ne se voyait pas encore ministre de la justice, lisant à Louis XVI l'arrêt de mort, ni comte et sénateur de l'Empire, ni louangeur de Wellington et d'Alexandre quand la fortune s'éprit du tsar illuminé. Un faible caractère, petit !... Étant à Paris, naguère j'eus l'heur de l'aborder, tout poussif et retournant les brochures dans la boîte à quatre sous du bouquiniste, sur le quai ; quand il m'ouït le saluer, il se précipita jusqu'en sa voiture et cria au cocher de faire diligence... Je m'époussetai de l'ordure qu'il me laissa tant à l'habit qu'à l'âme...

» Aux Neuf-Sœurs, petit, il y avait encore Cerutti, très honteux d'avoir composé d'abord une *Apologie des Jésuites* qu'il reniait bien fort ; il croissait à l'ombre de Mirabeau. J'y connus le beau Camille Desmoulins, un enfant timide, un peu

fourbe malgré ses yeux tendres, toujours prêt à sourire pour s'assurer de votre sympathie, toujours inquiet de vous déplaire par son extérieur de jeune muscadin à grandes boucles brunes, et qui cachait ses mains dans ses vastes jabots de point d'Angleterre. Et ce vil serpent, Fourcroy, qui enseignait alors la chimie au Jardin des Plantes! Il diffamait déjà son collègue Lavoisier; il protestait que la découverte de l'oxygène, la décomposition de l'air et de l'eau ne méritaient point tout ce tapage de louanges adressées à son émule, et que ses propres mémoires sur la *Philosophie chimique* étaient injustement méconnus. Nous autres, nous nous amusions de sa fureur. Comment prévoir que Fourcroy, membre du comité de Salut Public, n'expirerait pas sous le faix de son infamie avant de remettre Lavoisier à l'exécuteur? Car il put sauver aisément Chaptal et Desault. Mais de ceux-ci il n'était point jaloux. Nous lui pardonnâmes le crime, cependant, parce qu'il avait agencé, avec Monge et Berthollet, la défense du camp d'Hiram. D'ailleurs il creva d'envie, le jour où Napoléon nomma Fontanes grand-maître de l'Université.

» Aux Neuf-Sœurs, Danton le Tonnerre exaspérait tout le monde de ses mépris; en haussant les épaules, il faisait craquer les boutonnières agrafées sur sa large poitrine; il remuait en silence ses grosses lèvres; il jetait en avant sa tête, comme s'il menaçait le monde du poids de ce front obstiné; il tapait du talon pendant les discours, même quand parlait la pure voix antique de Chénier. L'aimable Pétion louangeait chacun, promettait, choyait, habile, parbleu! à recevoir, en retour, les applaudissements et les acclamations. Hélas! ses magnifiques harangues ne le gardèrent point de mourir affreusement, proscrit par la Montagne, fugitif... Le cadavre fut découvert dans un champ de Saint-Émilion, à côté de celui de Buzot, tous deux à demi dévorés par les loups. Voilà de bien grandes horreurs!... Qui se fut permis alors de prétendre que notre expert, l'abbé Sieyès, vicaire général au diocèse de Chartres, offrirait d'abord à Joubert et à Moreau, ensuite à Bonaparte, les moyens de la tyrannie? Ah! il doit s'ennuyer avec ses remords en exil, dans les brumes de Flandre! Qui eût cru que le divin Bonneville cachait sous le haut chapeau à boucle d'argent la cervelle qui réclamerait dans

son journal, *la Bouche de Fer*, le partage des biens rustiques, et lui vaudrait d'être emprisonné par la Convention et par l'Empire? Aujourd'hui, dans sa boutique, il vend moins de libelles qu'il n'en écrivit, le pauvre homme!...

» N'importe! Aimable ruse des Neuf-Sœurs, science des philosophes, tu engendras la Révolution!... C'est un fait, et je puis le dire aujourd'hui, contre l'opinion générale. Sais-tu combien nous étions, pour mener Paris? Cinq mille à peine, conventionnels, journalistes, pamphlétaires, généraux et sans-culottes. Et nous avons fait trembler vingt ans le monde... Et nous le ferons trembler demain, encore. Que la foule parût nombreuse, comme aux massacres de septembre : c'étaient les dix mille prostituées et malandrins de Paris qui se joignaient à l'émeute pour méfaire. Mais nous, les vrais juges du despotisme, nous n'étions pas cinq mille, qui agissions, regardés par trente mille qui se tenaient cois.

» Oui, Muses, vous avez vengé Hiram et Jacques Molay des rois et des barbares mérovingiens, vengé l'intelligence!... Ah! petit, les larmes me viennent aux yeux quand j'y songe... L'Idée devenue la Force!... voilà ce que nous avons fait, nous, les vieux!... Je me souviens : aux Neuf-Sœurs, il y eut un beau jour... Le bénédictin Pernetty, fondateur de la loge Illuminée du faubourg Saint-Jacques, nous dicta et nous fit adopter les termes de la sommation qu'envoya le Grand-Orient, sous la signature de Philippe duc d'Orléans, grand maître de l'Ordre, aux souverains d'Allemagne et à l'empereur Joseph II. Ce despote, effrayé de nos mouvements révolutionnaires, venait d'interdire la maçonnerie dans ses États. Le morceau d'architecture du bénédictin ordonnait, dans un style excellent, aux monarques initiés (et ils l'étaient presque tous) de se confédérer pour défendre les principes de notre assemblée nationale.

» A la même heure, les deux cent quatre-vingt-deux villes maçonniques de France, les huit cents loges fêtaient par des batteries d'allégresse l'admission des deux frères du roi, ce Louis XVIII et le comte d'Artois, à l'Orient de Versailles. Nous pouvions nous estimer maîtres de l'Europe. Ce fut un enthousiasme aussi beau que le jour où les Neuf-Sœurs s'installèrent rue Saint-Honoré, dans la bibliothèque des moines

jacobins, et ouvrirent le club de ce nom. On allait à la victoire de Jacques le Templier sur le descendant de Philippe le Bel !... La France entière était le jardin d'Hiram. Les Enfants de la Veuve avaient reconquis l'Europe sur les fils des Barbares mérovingiens par la puissance de la raison, par l'imprimerie qui la propage, par les conversations dans les loges, les librairies, les cabinets de lecture, les collèges de l'Oratoire... Quand Philippe d'Orléans eut écrit au *Journal de Paris* sa renonciation à la grande maîtrise, alléguant l'inutilité du mystère et du secret dans la République, l'Assemblée générale du Grand-Orient se trompa en prononçant la déchéance du duc Égalité. J'y fus et je protestai que la République était dès lors la grande loge, comme l'avait dit monseigneur. Aussitôt le président saisit l'épée de l'Ordre, la brisa, et en jeta les tronçons au milieu de la salle ; l'orateur déclara que les loges de France entraient en sommeil... Hiram se réveillait du moins ; et ses armées victorieuses à Valmy annonçaient au monde le mot de liberté... Et les peuples, mon garçon, ne l'entendirent pas en vain !

» Écoute-moi bien. En 1792, j'arrivais à Mayence comme député du Suprême Conseil, et je priais les frères de la ville de ne pas écarter par les armes les soldats de la République. Ils abaissèrent les ponts-levis devant dix-huit cents hommes qui ne traînaient pas un seul canon de siège dans leur convoi ; et le général Custine entra sans coup férir. Le frère Hoffmann, qui nous donna Francfort, avait pareillement accueilli tout de suite les ordres dont j'étais porteur. Ce fut moi qui déguisai l'acteur Fleury en Frédéric le Grand et le fis apparaître dans la loge de Verdun aux yeux du roi de Prusse, qui tremblait au point que ses éperons s'entrechoquaient, encore qu'il fût assis, les jambes croisées, sur une banquette. Il obéit à l'injonction du fantôme et quitta les princes confédérés. Le duc de Brunswick battit en retraite ; pourtant l'affaire de Valmy ne l'avait pas entamé comme on le crut ensuite. La vérité, petit, c'est que les Rose-Croix comptaient parmi eux la belle comtesse de Litchenau, et que la promesse de son amour conseillait des actes politiques favorables à la lumière du Temple.

» Cependant nos loges hollandaises faisaient tenir à Dumou-

riez, puis à Pichegru, les plans des monarques ; elles renseignaient sur chaque marche de l'ennemi les états-majors de la République, qui fondait sur l'Europe comme un rayon de soleil après des siècles de brumes... Nos adversaires partout étaient frappés. Aux Carmes, les septembriseurs tuaient l'abbé Lefranc, punissant ainsi la trahison du libelle intitulé : *Le voile levé pour les curieux, ou le secret des révolutions révélé à l'aide de la franc-maçonnerie.* Un frère, qui était chasseur au bataillon des Filles-Saint-Thomas, le voulut sauver ; il le couvrit de son corps, mais reçut deux coups de sabre à travers son uniforme. Cela n'empêcha point du reste l'Anglais John Robinson de publier ses *Preuves d'une conspiration contre les religions et les gouvernements de l'Europe.*

» Retiens ceci, Omer : quelles qu'aient été les peines de mon existence, je puis dire qu'en ce temps-là je remerciais chaque jour, avec un cœur sensible, le Grand Architecte de m'avoir créé pour prendre part à cette lutte géante, pour savoir que depuis l'adolescence je préparais dans la mesure de mes forces le miracle des événements !

» A l'amour j'ai pourtant donné un peu de moi. J'avais vingt-quatre ans lorsque je me mariai, de façon assez étrange. C'était en 1759 ou 1760... Je portais, à cette époque, l'uniforme des chevau-légers de Rohan, comme mon père. Il avait été pris à la bataille de Rosbach et enfermé dans une forteresse des Impériaux ; la peste s'était mise parmi les captifs ; il en mourut comme bien d'autres, hélas ! Je vivais, à Marseille, dans ma garnison, seul et désenchanté de la guerre, du monde, lorsque l'illustre médecin juif Martinez Pasqualis se présenta dans notre loge de la Parfaite Union, celle de la cavalerie légère. Il s'engoua de mon esprit. Il m'invita souvent à venir travailler la cabale dans son logis. Je lui rendis quelques services de secrétaire ; en retour, il gagea qu'il m'unirait à une fille belle et bien dotée. Je ne sais au juste de quelle sorte il besogna ; mais une demoiselle créole qu'il avait guérie des fièvres, alors que tous les autres docteurs renonçaient à la soulager, me fit, par un billet, savoir ceci : pendant ses heures de délire, la sainte Vierge lui était apparue et lui avait promis la santé si elle consentait à nos accordailles. Il en fut ainsi : car sa mère, veuve et dévote,

accepta qu'elle accomplît son vœu. J'étais, d'ailleurs, un fier capitaine et de bonne réputation. Dix ans, je vécus dans l'aisance et la félicité, sur notre domaine dotal, dans la douce Provence. Nous eûmes un fils, il est devenu général : c'est ton grand-père. J'étudiai beaucoup dans le repos du sage, au sein de la nature. Nous nous aimions. Elle mourut à trente ans d'un abcès au foie. Pour distraire mon chagrin, je voyageai. Le duc de Chartres fut reconnu grand maître de l'Ordre par les loges écossaises, en 1771 ; il me désigna comme l'un des vingt-deux inspecteurs provinciaux : je visitai les philosophes, et je liai mon sort au leur.

» Hormis cette passion, je ne connus que les aventures de relais. Dès lors, et jusqu'en 1794, ma vie s'est passée dans les boues de toutes les routes. J'ai plus dormi sur les coussins des chaises de poste que dans les draps frais des lits. L'impatience m'a rongé l'âme sur le grabat des prisons. J'ai déjoué les embûches de toutes les polices, et défendu à coups de pistolet contre les hussards de l'Électeur, au milieu de la Forêt Noire, certains papiers de l'illuminisme qui, si j'eusse succombé, auraient offert à la justice des tyrans le prétexte d'abattre les têtes par centaines. A ce jeu, je dissipai presque tout le bien que m'avait légué une chère épouse. En 1790, la vieillesse commençait à pâlir ma figure ridée par les grimaces habituelles aux cavaliers qui clignent de l'œil contre le soleil, la pluie, la bise. A mes tempes, autour de mon front, les cheveux manquaient en bon nombre déjà. La poudre de mon catogan blanchissait mes épaules voûtées. Mais comment se reposer à l'heure où les tyrans lançaient de toutes parts leurs sicaires à l'assaut de la République?

» Et puis je n'avais point une confiance extrême dans le fils de l'avocat d'Arras. Au club des Jacobins, la voix grêle et mielleuse de Robespierre m'incommodait. J'aurais soutenu que cette vertu sournoise visait à la tyrannie. Je ne m'accoutumai point à l'humilité feinte, ni à la froideur du personnage retiré dans son habit bleu, ni au balancement de ses jambes en bas blancs et en culottes jaunes, ni à sa hauteur impertinente, ni au perpétuel chagrin de son visage maigre entre les ailes de pigeon d'une coiffure raide. Dès que je le vis subjuguer les Jacobins, je me repris à fréquenter assidûment chez les

Amis de la Liberté, chez ceux de Guillaume Tell, et chez les six frères de Saint-Louis de la Martinique, malgré les tracasseries des sections qui ordonnaient la clôture de tous les ateliers. David, le peintre, et moi, nous usâmes de notre influence afin de préserver la vie de ces trois loges. On nous accusa d'y préparer des refuges pour les suspects et les aristocrates; et nous risquâmes notre tête. Les piques des sans-culottes heurtaient notre seuil à chaque instant; je ne sais trop ce qu'il serait advenu si le soin d'organiser mieux les philadelphes de Narbonne ne m'eût alors éloigné de Paris.

» Bientôt je retournai dans les Hollandes. Il m'arriva de tomber malade à Flessingue, alors que j'y manigançais, parmi les F.·. de l'Astre de l'Orient, pour qu'une délégation installât une loge à la Haye, ce qu'ils firent trois ans plus tard en ouvrant au *Boter-huys* l'atelier des Vrais Bataves. Je n'en restai pas moins à l'embouchure de l'Escaut, perclus et toussant, l'hiver, dans une chambre de briques où ronflait un énorme poêle. Lorsque le printemps revint, et quand je fus, à pas lents, promener ma convalescence le long des dunes, le malheur voulut que je prisse le menton à une rougeaude qui avait les plus jolis bras du monde et nus hors de courtes manches en satin vert. Je n'étais point jeune, pour m'amuser à la poupée! Celle-ci me fit tourner la tête, à près de soixante ans; en sorte que je l'épousai dans une sotte petite ville où les maisons étaient grandes comme des boîtes à confitures, mais où les bouilloires de cuivre éblouissaient.

» Je fis le satyre, six années durant, avec cette appétissante ménagère qui enfermait sa chevelure entre deux croissants d'or; et le tout en un bonnet de dentelles à trois pièces. Je ne sais quel diable me possédait alors. Je ne me lassais pas de la donzelle ni de sa grosse chair blonde, qu'elle revêtait de cotillons noirs épais et maintenus sur le cercle d'un vertugadin d'osier. Dieu me damne si j'y comprends rien encore! Nos quatre enfants piaillaient à mes jarretières, jouaient avec des cuillers d'argent et de grosses montres, bavaient leur panade sur mes boucles de souliers, et mouillaient incongrûment mes livres... A la venue du cinquième moutard, je baisai le front de mon épouse entre les spirales d'or fichées en saillie à ses tempes et dont je lui faisais cadeau

pour ses relevailles ; puis, tandis qu'elle recevait ses commères, je gagnai le port et un solide trois-mâts espagnol sur rade. Il appareilla devant que je fusse rejoint ; il me rendit en quelques jours à la liberté, et à mes fonctions naturelles qui n'étaient pas de faire des enfants, mais d'assurer le salut de la franc-maçonnerie et le triomphe de sa devise : « Égalité entre les hommes. » De ma femme et de mes enfants je n'entendis plus parler, leur ayant fait tenir mon acte de décès avec témoignages à l'appui.

» Peu de temps après, je parvins jusqu'au gouverneur du fort de Bar, qui arrêtait, dans les Alpes, les troupes du Premier Consul ; je lui représentai qu'en sa qualité de chef du Liban il ne pouvait interdire le passage aux armées d'Hiram. Docile aux ordres du Suprême Conseil, il laissa défiler de nuit, sans trop paraître l'apercevoir, toute l'artillerie républicaine, par la route que commandaient les feux de ses bastions. Ainsi Bonaparte déboucha sur le flanc gauche des Impériaux en Lombardie, avant la bataille de Marengo.

» Ce fut, Omer, l'un de mes derniers exploits. Je retombai malade à Padoue, dans une antique masure où des chevaliers peints à la fresque et crevassés par les intempéries menaçaient mon repos, du haut des murailles. La vermine s'insinuait partout ; et un satané prêtre montait chaque matin m'offrir l'extrême-onction ou me faire ses prix pour le gala de mes funérailles... J'avais, en manière de consolation, la promenade à la basilique de Saint-Antoine, et m'y traînais au moyen de béquilles. Mais des essaims de mendiants vous poursuivent sur les marches de l'autel, et il faut les satisfaire si l'on ne veut recevoir une grêle de cailloux à la sortie.

» Dès que je le pus, je hissai mon portemanteau en croupe d'une haridelle qui me porta tant bien que mal à Milan ; j'y trouvai enfin une honnête auberge, non loin du Dôme. La polenta, de l'eau glacée, un vin du Vésuve et une accorte gouvernante piémontaise m'aidèrent à passer le temps de cette convalescence difficile. J'eus l'honneur de donner plus tard à beaucoup d'officiers la lumière des philadelphes dans la loge ouverte par moi au début de mon séjour. Elle essaimait dans toutes les garnisons d'Italie. Nombre de militaires descendaient à mon auberge : je les décidai faci-

lement à reconnaître l'excellence de notre association, qui réservait des appuis à chaque officier dans les villes inconnues où l'amenait le sort de la guerre. Il suffisait de se rendre à la loge, fût-ce en Allemagne, en Pologne ou en Moravie, pour rencontrer des amis chauds, recueillir les indications relatives au gîte et aux vivres, obtenir même le crédit chez les fournisseurs affiliés, sans compter les bons propos des frères fidèles à l'esprit de la Révolution.

» En ce temps-là, les mouvements de troupes ne cessaient guère : je vis passer dans notre atelier presque toute l'armée de l'Empire, cavalerie venue à la remonte vers la fin des campagnes, infanterie se dirigeant par le Tyrol vers les camps d'Autriche. Avec quelques officiers jadis intronisés à Paris dans le 33e grade écossais, nous formâmes un Suprême Conseil qui donna le mot d'ordre à toutes les armées, qui choisit Moreau pour chef militaire, car il avait, lui, refusé à Sieyès et à Talleyrand de tenter le coup d'État royaliste qui manqua en fructidor an V avec Pichegru et Carnot, mais qui réussit en brumaire an VII avec Bonaparte. Tous les républicains de l'armée se rangèrent à notre opinion. Ainsi ton père partagea la disgrâce de Moreau.

— Au collège, on nous l'a dit! — confirmait Omer, par politesse, afin de paraître prendre goût à ces souvenirs.

Et il répétait la leçon du Père Anselme sur l'Usurpateur, sur le procès de Cadoudal, que les accusateurs savaient trop fidèle pour dévoiler au public des assises les secrets diplomatiques de son roi. Moreau, sans le texte des preuves enlevé dans Vincennes au duc d'Enghien, n'avait pu rien affirmer; Pichegru, capable de tout dire, avait été étranglé dans sa prison par les mameluks.

— Ah! ah! fichtre! La rencontre m'est heureuse! Malepeste! Tomber d'accord avec le Père Loriquet!... Je ne m'en inquiétais certes point...

Et le bisaïeul de discourir plus avant, cette après-dînée-là, d'autres encore. Omer connut en détail les désastres des philadelphes, et pourquoi le Suprême Conseil remplaça Moreau, banni, par un ami de Bernadotte, le lieutenant-colonel Oudet, en non-activité pour avoir protesté contre l'attentat de Brumaire. Président de la loge de Besançon, il prêchait un

idéal de République fédérative, il renouvelait le programme des Girondins et des Feuillants. Ce nouveau chef fut réintégré en 1807, par des influences occultes, avant d'être assassiné par les gendarmes de Savary, le soir de Wagram.

— C'était, vois-tu, le crime inexpiable, pour nous, Illuminés, philadelphes et maçons. Nous jurâmes la perte du mauvais compagnon, du meurtrier d'Hiram. Les loges offrirent aux ennemis de l'Empereur, devenu tyran, les services qu'elles lui avaient rendus loyalement jusque-là. Nos émissaires coururent l'Europe, et nos dignitaires prévinrent le traître de s'amender... Aussitôt nos menaces s'exécutent. Les Anglais étant descendus dans l'île de Walcheren, Bernadotte et Fouché, sous couleur de les combattre, lèvent les gardes nationales de France, et manquent de peu le pouvoir. Au mois d'octobre 1809, les sentinelles de Schœnbrunn avisent un jeune homme qui insistait trop pour remettre une pétition à l'Empereur en personne ; elles l'arrêtent. Ce fils d'un Illuminé, du pasteur Staps, est fouillé, trouvé porteur d'un poignard, qu'il avoue destiné à l'exécution du tyran, à l'oppresseur des Allemagnes et du monde : on le passe par les armes. Napoléon demande, inquiet, l'initiation à l'illuminisme : elle lui est octroyée dans une loge autrichienne que Metternich tenait à sa dévotion. Les hommes-rois font grâce de la vie au récipiendaire, sous la condition qu'il signe la paix. Il s'y résigne en échange de la promesse qui l'apparente aux Habsbourg et l'égalera, croit-il, à Louis XVI : celle du mariage avec cette Viennoise, sotte et sensuelle, qui avait nom Marie-Louise.

» Je revins derrière son carrosse en France, et me fixai dans ce château, que j'avais acheté, pour mon fils, comme bien national, en 1793, avec l'argent du comptoir des Indes, légué par mon frère. Je n'avais pu l'habiter jusqu'alors que peu de semaines, dans les intervalles de mes voyages. Ton grand-père en profita beaucoup mieux ; il y maria ton père et ta mère ; et tu y es né. D'ici je corresponds à l'orient et à l'occident. On m'y a mandé que les peuples d'Autriche n'ajoutaient point foi à la petite ambition de croquant qu'indiquait le second mariage de Napoléon. Ils crurent à une fourberie pour transformer leur pays en province fran-

çaise. Les Illuminés ne manquèrent point de pousser à ce sentiment, et commencèrent de tresser ce « Lien de la Vertu », qui leur associa tant d'honnêtes personnes en haine de la tyrannie imposée à l'Europe. Mieux encore : le mariage de Napoléon avec la nièce de Louis XVI a lieu le 2 avril 1810 ; le 2 août, nous forçons le franc-maçon Charles XIII de Suède à adopter pour prince royal notre philadelphe Bernadotte. Nous posions notre roi sur l'échiquier politique. Auparavant, les loges espagnoles avaient donné le signal de l'opposition, de la résistance et de la victoire, dès l'été de 1808.

» Comme successeur du malheureux Oudet, les philadelphes élurent le général Malet, que Napoléon incarcérait à Paris pour cause de jacobinisme. Nous pensâmes soustraire ainsi notre chef à la manie d'assassinat qui avait déjà sacrifié Joubert, Pichegru, le duc d'Enghien, Oudet... Cependant le tsar Alexandre, initié lui-même à l'art royal, comme son illustre aïeule Catherine II, reçut volontiers les émissaires de l'illuminisme et des loges ; et ce fut par ses estafettes que Malet connut dans sa maison de santé, avant les gens de Paris, l'incendie de Moscou et la fin probable du Corse, enseveli dans les neiges russes. Notre général sortit de l'hospice, revêtit son uniforme, entraîna plusieurs compagnies de soldats philadelphes...

Le bisaïeul ne contait pas cette fin d'un ami cher entre tous, de son « Léonidas », sans fermer un instant les yeux, comme s'il priait. Peut-être sa conscience s'interrogeait-elle pour savoir si elle justifiait le sacrifice de tant de nobles vies à la chimère vaincue. Un sentiment pénible appesantissait le cœur peureux d'Omer. Il regardait la large face et le lacis des rides, et les paupières diaphanes dans leurs cercles de bistre. A côté de son père, qu'il se représentait gisant sous les murs de Presbourg, c'était l'autre cadavre de la défaite, ce vieil impotent, barbouillé de tabac sous les narines, et de qui tremblait doucement la grosse lèvre blême. Aussi le jeune homme ne put-il ensuite être persuadé. Vainement la voix solennelle s'enorgueillissait d'avoir obtenu qu'Alexandre, en juillet 1813, écrivît au comte de Provence la lettre refusant de soutenir la cause des Bourbons et même d'accepter au quartier général russe le comte d'Artois ou le duc de Berry.

— Je te le jure, Omer. Le tsar promit de rétablir un empereur jacobin, celui de 1803, notre général Moreau, qu'un émissaire et une lettre impériale allèrent chercher dans sa retraite parmi les Frères des États-Unis. Et quand celui-ci eut été tué devant Dresde, nous convainquîmes encore le *Tugend-Bund*, l'illuminisme et les alliés d'appeler à la succession du vainqueur de Hohenlinden ce Bernadotte qui avait aussi refusé de « faire le Monck », en l'an VII... Oui, oui, petit, nous avions imposé Bernadotte, ou son fils, avec Benjamin Constant comme ministre! Voilà pour quelle raison tous les maréchaux, Marmont en tête, Ney, les autres, abandonnèrent Napoléon au camp d'Essonnes!... Ils le lui avaient fait dire, le 31 mars 1814, sur la chemin de la Cour de France, à Juvisy, par l'ami de ton oncle Edme, le colonel Fabvier, qui fut emprisonné lors du complot du Bazar, l'année dernière... Ils abandonnaient l'homme de Brumaire afin de se confier à un républicain. Et Lafayette, avec les idéologues, applaudit le changement...

» Alexandre était franchement des nôtres. Attention à la preuve, petit!... En 1814, le duc d'Angoulême débarque à Bordeaux derrière les Anglais. Pour tout encouragement et aide, il reçoit de leur général l'avis de démentir lui-même le manifeste royaliste, s'il ne se veut voir contredire sur les affiches publiques par l'état-major des troupes d'occupation. Le duc d'Orléans accourt de Sicile en Espagne et demande à Wellington un simple commandement de bandes castillanes ou aragonaises : il est éconduit, et retourne. Le comte d'Artois, entré par la Suisse, derrière Schwartzenberg, ne peut arracher aux alliés la permission de résidence à Lyon : il fouette ses chevaux sur la route de Nancy. Je l'apprends ; je le devance chez le gouverneur russe de la place, à qui je montre les documents de nos loges : et le comte d'Artois ne peut entrer dans la ville que sans cortège, à la condition de s'enfermer en son hôtel, sous un nom d'emprunt, de n'y recevoir âme du monde, et de n'en bouger pas...

» Il fallut que l'abbé de Montesquiou achetât très cher Talleyrand et les sénateurs de l'Empire, pour qu'Alexandre se laissât tromper et consentît au retour des Bourbons. Il n'en voulait pas ; il les prétendait trop bêtes pour gouverner la

généreuse pensée française : « Ces gens-là exciteront l peuple à la révolution par leur sottise ; et l'Europe sera tou ébranlée de nouveau par la chute de leur trône. » Ains parlait Alexandre en 1813, dans la loge de Dresde, aux digni taires des Illuminés et du *Tugend-Bund*. Voilà ce qu'i répétait en 1814 chez madame de Staël, en annonçant l'abo lition du servage dans ses états. C'était un autre Alexandr que celui de Troppau et de Laybach. Il n'était pas alor le vil instrument de ce valet des souverains et des prêtres de ce Metternich !... Il n'était pas celui que nous avons.. condamné...

— On dit, au collège, qu'Alexandre espère arriver plu vite à la fraternité des nations par l'influence du christianisme qui est tout établi, que par les nouveautés. Catholique, universelle, la religion se propose aussi de réunir les races sou une seule règle et de reconstituer à Rome une Babel où les hommes ne parleraient plus qu'une même langue, le latin des psaumes.

Omer eut l'audace de développer tout le rêve du Père Anselme, tout l'idéal des jésuites, malgré les interruptions et les cris de fureur. Le poing du vieillard assommait la grande table. Son visage s'empourprait de flammes héroïques et furieuses. La poudre sautait de l'écritoire sur les missives ouvertes, en désordre ; et ses yeux glauques menaçaient l'espace du parc, la nature, la fatalité victorieuse de la ruse séculaire.

— Ah ! petit, tu tournes ! Toi aussi, tu écoutes les jésuites et les maîtres de la Krüdner, et tu crois aux rêveries de cette catin mystique qui nous a gâché notre Alexandre !

Omer souffrait toute cette douleur. Le Frère des Neuf-Sœurs que Buonaparte avait trahies verrait-il jamais le triomphe de sa foi ? Ce n'était plus qu'un octogénaire massif, blotti dans une robe de chambre à palmes jaunes et rouges, cet homme qui avait arrêté la fortune de Napoléon, conduit celle d'Alexandre à Paris ; ce n'était plus qu'un vieillard débile et monstrueux au fond de la bergère usée d'où il menaçait le destin des Bourbons, en compulsant les pages de quelques vieux livres avec ses mains grelottantes et grises.

XI

A Monsieur Omer Héricourt,

au Château des Ducs,

Varangeville-lez-Nancy.

Département de la Meurthe.

A bord de l'*Hellé*, en rade de Patras (Morée),
ce 20 septembre 1821.

« *C'était écrit* ! comme disent nos ennemis les Turcs quand on les mène au fût de colonne qui sert ici de billot : je ne t'embrasserai pas, cet été, mon cher conscrit, pour la bonne raison que je vogue entre la côte et les îles grecques, où je distribue quelques sacs d'argent libéral. C'est une commission de ton parrain. Je ne pouvais pas lui refuser de passer l'eau.

» Je pense à toi, tout le temps, collégien. Je vis dans la guerre de Troie, que tu traduis sans doute en bâillant sur Homère. Ulysse, en fustanelle crasseuse, me découpe un melon à la pointe du kandjar. Ajax me fait royalement largesse de sa vermine. Agamemnon sue à grosses gouttes dans mon verre de *mastic* en insultant la politique russe qui enferme dans une forteresse de Bohème notre noble Ypsilanti, le héros de Jassy, parce que ce fourbe de Metternich a montré au tsar Alexandre, dans le cabinet noir de Laybach, les lettres échangées par les hétairies grecques, les ventes d'Italie et les constitutionnels espagnols. En se nettoyant le nez, Calchas prédit que la guerre éclatera partout entre les tyrans et les peuples, car, à Naples, les vainqueurs autrichiens et le roi de Plâtre emprisonnent, torturent, décapitent quiconque a une conscience ou un nom, comme s'ils entendaient mettre à bout les plus timides de ces carbonari livrés soudain aux soldats de Vienne par la trahison du duc de Calabre, leur frère et ami. Ton parrain a raison : notre confiance dans les princes nous perd. Je finirai par devenir une espèce de Spartacus, un babouviste, je ne sais quoi, maintenant que l'Empereur, empoisonné par le mauvais air de Sainte-Hélène, est mort. Ah ! s'il avait suivi le nègre que nous lui envoyâmes en 1817 ! tout eût réussi. Notre trois-mâts ramenait Napo-

léon en Europe. Le grand homme n'a pas consenti. Il exigeait que la France le rappelât d'elle-même, et toute entière. O ingratitude humaine!

» J'ai laissé ma femme dans notre maison de Saumur. Ta sainte mère eût imposé trop de dévotion à Graziella, qui est déjà bien assez bigote au naturel. D'autre part, je ne pouvais l'amener ici : on se coupe trop le cou à droite et à gauche. Sur le mur de la douane, devant le sabord de ma cabine, neuf têtes de Turcs saignent, pendues à des crampons. Triste spectacle pour une femme, encore qu'il ne semble pas déplaire aux hirondelles qui effleurent de l'aile ces grimaces livides et crient gentiment alentour. En outre, la chaleur est accablante. Les mouches bleues recouvrent les tranches d'orange avant qu'on ait fini de les couper. Les cadavres amoncelés dans les fortifications de la ville, depuis qu'elle a été prise par les hétairies, dégagent une odeur intolérable. J'ai fui Mitylène à toutes voiles, pour cette même raison. Une fois les morts dépouillés, on les mutile, puis on les laisse pourrir à l'air, par un esprit de rancune vraiment démesurée. Chacun les insulte en passant, fait des ordures sur eux. Les enfants s'amusent de voir enfler les tumeurs de la décomposition sur les paupières mahométanes. Il faut dire qu'à Constantinople, en avril, les Turcs ont massacré tous les Grecs du Fanar, et ceux du port. N'empêche, je n'avais jamais assisté à tant d'horreurs, même en Russie, quand, le sabre au poing, nous nous disputions les reliquaires d'or byzantin dans les rues de Moscou en flammes. J'ai vu des Souliotes attacher à la queue de leurs chevaux les femmes toutes nues d'un harem, et se lancer ensuite à la charge contre les janissaires. Les malheureuses, meurtries par les fers des bêtes au galop, poussaient des hurlements atroces dans la mêlée. Les Turcs, pour leur éviter le déshonneur, les tuaient à coups de cimeterre; et, tout acharnés à cela, ils ne s'occupaient point de leurs adversaires, qui les décapitaient alors le plus commodément du monde. C'était la raison pour laquelle ces descendants des Atrides agissaient ainsi.

» Nous ne faisons pas la guerre de même façon : chaque pays a ses mœurs particulières. Je ne crois pas qu'un Français puisse regarder sans frémir un grand gaillard, en veste

de soie bleue passementée d'argent, s'asseoir, pour fumer son chibouk, sur un tas de cadavres couverts de sang caillé parmi lesquels une sorcière étique écarquille des yeux vitreux que rongent des insectes d'azur. Voilà ce que j'aperçois de ma place, en t'écrivant sur un baril. Cet Achille arrange coquettement son fez sur ses longs cheveux noirs. Il veut plaire sans doute à la misérable Briséis qu'il attire entre ses genoux d'une main énorme nouée aux deux poignets délicats. Elle se tord comme un ver dans son large caleçon de brocart rose et lui mord les doigts. Il ne lâche point. Il a fini d'assurer son fez : il déchire l'écharpe de la captive... Je voile ici le tableau, qui n'est pas pour les petits garçons comme toi.

» Au reste, j'envoie une assez méchante description de scènes pareilles à M. Ary Scheffer, le peintre, dont j'ai fait la connaissance, lors de mon retour de Gènes, en mai, à Paris, chez M. Buchez, étudiant, rue Copeau. Ce jeune artiste m'avait alors demandé quelques renseignements pittoresques touchant l'Italie, ainsi qu'à mon ami Bazar, en compagnie duquel j'avais accompli mon premier voyage à Naples ; et aussi à MM. Dugied et Joubert, qui en sont revenus, ce printemps, avant moi, puisqu'ils ne poussèrent point jusqu'à Novare. D'ailleurs, tu as dû voir ces messieurs chez Corinne, un dimanche : ils apportaient des nouvelles de Paris à la Goguette, pour ce pauvre lieutenant Boredain, qui est toujours en prison. Bref, en buvant de la bière, du punch, avec M. Ary Scheffer, nous lui avions tracé un tableau des Deux-Siciles assez exact pour nous contenter tous ; et je crois bien qu'il sortira de notre cénacle de la rue Copeau, transféré maintenant ailleurs, quelque chose d'assez propre à étonner le monde, peinture ou action. M. Ary Scheffer nous amena, certain jour, M. de Lafayette, et j'ai pu causer de la Révolution avec le héros de l'indépendance américaine, avec l'ami de Washington et de Franklin.

» Au moment où je voulais me rendre en Artois pour te dire bonjour, les Amis de la Vérité me prièrent d'aller m'établir à Saumur, avec M. Biobé, un de nos amis ; nous dûmes aller nous entendre avec mes chevaliers de la Légion d'honneur, en Maine-et-Loire. Voilà comment j'emmenai Graziella sur les bords de la Loire, et la laissai dans une maisonnette

tapissée de vigne. De braves dames saumuroises la soignen[t] pendant ma navigation à travers les flots que fendirent les proues des birèmes portant Ulysse.

» Ce verbiage est pour t'annoncer, mon cher conscrit, l'expédition d'un tonneau : il recèle, dans l'étoupe, deux chibouks, un narguilé de cuivre, trois cimeterres et six kandjars, deux fusils albanais, la veste d'une odalisque, son collier de sequins et ses boucles d'oreilles en croissant, plusieurs fez, calottes et paires de babouches, une selle de pacha fort curieusement ornée et ses étriers d'argent, un plateau incrusté de nacre et son support ; plus, un ballot de tapis turcs. Le tout, acheté par moi à des pillards souliotes, te doit rejoindre au château des Ducs, par roulage, et grâce aux soins de MM. Lamanjoin et Cie, négociants de Marseille. J'ai pensé que tes classes se termineront dans deux ans et qu'une panoplie turque donne bon air à l'entresol d'un étudiant.

» E. L. »

» *P.-S.* — Le major Gresloup est décidément au Spielberg, prisonnier avec Silvio Pellico, ce grand poète milanais qu'on a enchaîné dans un cachot là-bas. Je connais le pays de Brünn, m'y étant trouvé sous les ordres de ton père, au moment d'Austerlitz. Je visitai la forteresse dans ce temps-là. Ce pauvre Gresloup ne doit pas rire. Après tout, nous continuons la lutte de nos aînés contre les tyrans. *Veillons au salut de l'Empire !*... comme dit la chanson... »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt,

aux Moulins-Héricourt,

Sainte-Catherine-lez-Arras,

Département du Pas-de-Calais.

MANUFACTURE D'ÉMAUX
LEROY ET BEUMINSEL
SAUMUR

Saumur, le 5 novembre 1821.

« L'enfant de Novare est né, mon cher conscrit ! Je suis arrivé à temps de Navarin pour lui souhaiter la bienvenue

ici-bas. C'est un garçon. Je l'appelle Omer, comme l'enfant d'Austerlitz. Vive l'Empereur! A bas les Bourbons et les tyrans! Ma femme va bien, et je t'embrasse solidement, va!

» L'ONCLE EDME. »

*
* *

Saumur, ce 25 décembre 1821.

« Inutile de m'écrire ici, pendant les vacances des étrennes. Je pars à cheval pour Béfort, où il faut que j'annonce à temps la catastrophe qui anéantit pour l'heure nos projets.

» Un incendie a éclaté dans la ville. Un mur en flammes s'est écroulé sur plusieurs élèves de l'école de cavalerie accourus pour combattre le fléau. Il y en eut de tués qui étaient de notre bord. Dans la poche d'un cadavre on a trouvé à l'hôpital quelques papiers compromettants. La police fait des perquisitions. On arrête plusieurs des nôtres. On saisit les courriers. Donc, motus! Bonjour aux Moulins!

E. L. »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt,

Collège de Saint-Éloi en Artois.

Du château des Ducs, le 6 janvier 1822.

« Mon cher fils,

» Mille grâces pour tes bons souhaits de nouvel an. Que l'an 1822 de Notre Seigneur Jésus-Christ te rende la paix du cœur et de la conscience.

» Sois pieux, Omer, et tu m'ôteras beaucoup d'afflictions. Il semble que le Seigneur se plaise à me les envoyer toutes. Mon père était venu de Saumur m'embrasser à l'occasion de Noël. Il est parti pour Béfort, la semaine dernière, dans l'intention d'acheter des instruments de labour; mais il a emporté son uniforme de général de l'Empire. Je ne m'en suis aperçue que le lendemain. J'aurais dû me douter de quelque folie: M. Kœchlin, le maître de forges des Vosges, et un officier, M. Armand Carrel, étaient venus faire visite à mon grand-père et à mon père, vers le 15, et ils s'étaient entretenus, en

secret, tous les quatre, pendant deux jours, dans le cabinet jaune. J'apprends aujourd'hui qu'une conspiration a échoué à Béfort, qu'on a saisi chez le colonel Pailhès, l'ami de mon père, des aigles, des étendards et des cocardes tricolores, que les trois bataillons du 29e de ligne en garnison à Béfort, Neuf-Brisach et Huningue devaient prendre part à cette révolte impie contre le meilleur des rois légitimes, qu'un sergent rentré de semestre, le soir même, s'étonnant de voir les pierres mises aux fusils des soldats, à une heure indue, fut tout dire au commandement de place, qu'on vient d'arrêter le colonel Pailhès, avec M. Buchez, un étudiant en médecine que connaît bien mon frère Edme, et une foule de gens. Ton parrain est aux cent coups ; il brûle des papiers. Enfin, tout à l'heure seulement, un postillon allemand est venu nous avertir que mon père était sur l'autre rive du Rhin, hors d'atteinte, et qu'il doit revenir avec deux charrues et un semoir. Apparemment, il aura feint d'avoir passé la frontière pour acheter, comme s'il n'avait pas trouvé son affaire à Béfort.

» Tant de malheurs sont permis par la Providence pour avertir notre famille du mécontentement de Dieu. Ne serviront-ils point à la convaincre ? Quant à moi, je suis à bout de forces. L'échafaud menace l'auteur de mes jours, après que la guerre m'a rendue veuve toute jeune. Je t'en prie, mon fils, demande à ta tante Caroline si elle ne veut point m'offrir un asile. Quel que soit le respect que je doive à des parents vénérés, je ne puis cependant vivre toujours dans l'antre du crime et du sacrilège. Je tremble que ma foi ne me fasse un devoir de révéler ce que ma piété filiale doit celer à tous. Et si je cédais aux exhortations d'un confesseur scrupuleux, si j'éclairais la justice sur les complots abominables qui se trament dans ma demeure ? Ou être damnée pour avoir tu un exécrable régicide, ou livrer au bourreau la tête de celui qui m'engendra, telle est l'alternative dans laquelle je me débats à chaque heure du jour et de la nuit. Aie pitié de moi, mon fils. Prie Caroline de m'arracher d'ici... Ces souffrances morales m'excèdent. Faudra-t-il donc affronter les supplices de Satan, après la plus triste existence de veuve ? J'entends déjà siffler les lanières des démons sur mes pauvres membres. Et tu pourrais, si tu le voulais, en te consacrant à

Dieu, apaiser mon âme. Pourquoi ne le veux-tu pas, mon enfant? Pourquoi, fils cruel, te refuser à mon vœu le plus cher? Et tu écris que tu m'aimes! Je suis vaincue par mon père et par mon fils. Je suis donc maudite de Dieu, moi!

» Devrais-je correspondre ainsi, mon Omer, avec toi? Tu es en vacances; tu te réjouis auprès de Caroline et de tes cousins; et je viens, en mauvaise mère, troubler ta joie. Mais à qui confier de telles douleurs, sinon à un fils? Tu es mon seul espoir.

» Souvent je me plais à rêver de notre vie commune, plus tard, bientôt, dans le presbytère. Je t'aperçois. L'auréole de la piété sincère illumine ton front. L'habit sacré recouvre ton corps pur. Je m'assieds auprès de toi, à la porte d'une humble demeure bénite. Je te regarde, tout étourdie de bonheur. L'angélus du soir tinte au clocher de ton église. Le souffle des archanges balance les feuilles. Enfin autour de nous il n'y a plus de guerre; il n'y a plus de meurtre; il n'y a plus de sang. A ta voix, les chrétiens se rassemblent et s'aiment.

» La voilà, la bonne année que je nous souhaite! C'est mon rêve : me réveilleras-tu dans la terreur et l'horreur? Non, n'est-ce pas? Tu m'aimes, mon fils, et je t'aime de tout mon cœur transpercé. Appelle-moi près de toi. Annonce-moi que tu consens à entrer au séminaire. Je suis sûre que tu vas me le promettre. Je sens palpiter déjà dans mon cœur la parole bienheureuse. Écris vite. J'attends ta lettre en pleurant d'espérance.

« VIRGINIE, VEUVE HÉRICOURT. »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt, aux Moulins-Héricourt,
Sainte-Catherine-lez-Arras,
Département du Pas-de-Calais.

RESTAURANT DU ROI CLOVIS
Rue Descartes
derrière l'église St-Étienne-du-Mont
Huitres et Fritures de Seine
SALONS POUR NOCES ET SOCIÉTÉS

Paris, le 15 janvier 1827.

« Ah! mon conscrit, tu vas rire de ton ancien, tu le peux! Figure-toi que je suis resté à cheval, sauf quelques heures

du 25 décembre au 4 janvier. Je faisais des courses urgentes. Le 2 au soir, j'ai été forcé brusquement de quitter Béfort et d'aller voir à Lyon le frère de mon peintre, Ary Scheffer. Un officier de nos amis m'a prêté pour le voyage une rosse très vite, mais dont le trot était si dur que je criais. J'ai dû la mettre au galop tout le temps. Je dormais sur la selle, si bien que je me suis réveillé deux ou trois fois le nez dans les oreilles de la bête. Alors j'ai pensé à ton système : j'ai glissé les doigts sous l'arçon et j'ai pu donner à Morphée quelques instants. Ris à ton aise. Je devais avoir la mine d'un piètre cavalier. Foin des illusions ! tu ressembles à un singe sur une autruche, quand tu emploies ta ruse, mon conscrit.

» Au reste, le somme à cheval ne fut sans doute pas très reposant : car, de Lyon à Marseille, pendant que nous descendions, MM. Corcelle, Scheffer et moi, le Rhône en bateau, j'ai ronflé, paraît-il, sans cesse ; et même, après un temps de voiture, je me suis juste éveillé sur la Cannebière pour t'acheter une corbeille d'oranges que j'ai mise au roulage à ton intention. Elles sont bien mûres et sanguines. N'en donne pas trop à tes jésuites : ils ne méritent pas d'y goûter. Ils viennent de faire arrêter, à Marseille, un de mes bons amis de la garde impériale, le capitaine Vallé, à qui je confiai, en novembre, à mon retour de Grèce, le soin d'organiser une compagnie de volontaires qui désirent aller se battre contre le Turc en Morée. Le franc militaire a parlé trop net dans un déjeuner, à Toulon, et un brave garçon, mais un peu borné, le capitaine Sicard, l'ayant pris pour un agent provocateur, a cru jouer un fameux tour à la police en le dénonçant. Et voilà mon pauvre Vallé au clou comme conspirateur et racoleur de conjurés.

» Le coche d'eau nous avait juste débarqués à temps pour que nous puissions faire monter avec nous dans la malle-poste qui va de Marseille à Paris le commandant Caron, imprudemment compromis par Vallé. Nous repartîmes à toutes brides sur Valence, où je déposai MM. Scheffer et Corcelle, puis sur Lyon, où je déposai le commandant, qui put de là gagner la Suisse. Quant à moi, je continuai ma route jusqu'à la capitale, et m'offris le nez des mouchards quand ils me virent descendre seul le marchepied : les préfets avaient fait jouer les bras du télégraphe.

» Ah! ce pauvre grand Vallé! quand j'y pense!... Je n'en ai pas moins fait, comme tu vois, de fameuses étapes en vingt jours; ça m'a rappelé le bon temps de la campagne d'Iéna, quand on poursuivait l'ennemi jusqu'à Stettin, et que les culottes mouillées collaient à la peau du postérieur. Ça me pince encore dès que j'y pense... Ouf! me voilà donc à Paris.

» Au débotté, ce matin, j'ai vu la comtesse de Praxi-Blassans, à qui j'ai remis le paquet et le message dont mon père m'avait chargé à Béfort, de la part de Virginie. Elle m'a dit que la femme de cette canaille d'Augustin est fort malade, ayant pris froid au bal du ministère de la guerre. Il paraît qu'on l'entourait beaucoup; on la félicitait du grade dans la chevalerie de Saint-Louis que S. M. T. C. vient de conférer à ton oncle. Sache, à ce propos, que le gredin s'appelle maintenant d'Héricourt, avec apostrophe... Quelle calotte il recevrait de son brave jacobin de père, si celui-ci vivait! Quoi qu'il en soit, la pauvre dame a eu très chaud dans la cohue. Elle a été prendre l'air au balcon; et depuis, elle tousse. On lui a tiré cinq palettes de sang pour la sauver de la congestion. Il faut que tu lui écrives un petit mot d'encouragement... C'est une fameuse belle femme encore, et qu'on ne saurait trop soigner par billets doux quand on approche de seize ans. Les dames sont toujours sensibles à ces attentions et les récompensent.

» Je t'écris ce poulet à la hâte, sur le papier de l'estaminet où nous déjeunons, après un assaut d'armes, quelques militaires de mes amis et moi. Il y a là un M. Hénon, chef d'institution de son état, qui n'est point pour cela un cuistre. Il vient de nous dire, sur la gloire des armées républicaines, des choses qui mettent une larme à l'œil. Nous offrons un repas d'adieux à quelques sous-officiers et soldats du 45e de ligne qui vont former garnison à La Rochelle et qui sont tous de notre bord. J'ai cru me retrouver au milieu des brisquards de la garde impériale, tant ils parlaient en vrais soldats; surtout un nommé Bories et un certain Goubin, qui n'ont pas l'air d'avoir froid aux yeux. N'écoute donc pas les jésuites quand ils t'assurent que leurs maîtres tiennent solidement. L'armée ne les aime pas, ni la vieille, ni la jeune. Qu'il y ait eu un incendie à Saumur, et un imbécile à Béfort pour revenir de semestre le soir même des préparatifs, pour n'y rien comprendre, et tout

raconter aux supérieurs, croyant bien faire ; qu'il y ait eu un malentendu à Marseille qui a fait prendre mon ami Vallé pour un agent provocateur par le capitaine Sicard, ce sont là des accidents. On en voit bien d'autres en campagne. Un jour ou l'autre, tout marchera droit. Et alors...

» Je compte retourner à Saumur, demain ou après-demain. J'ai hâte d'embrasser l'enfant de Novare et ma Graziella. Et puis des affaires m'y appellent. Écris-moi chez M. Caffé, chirurgien : c'est plus sûr. Tu recevras aux Moulins six volumes de Voltaire reliés en veau plein, dont j'ai fait l'emplette tout à l'heure en passant le long du quai. C'est un bon auteur que tu dois cultiver si tu veux avoir des opinions voisines de la vérité..., la vraie.

» E. LYRISSE. »



A Monsieur Omer Héricourt,
au Collège de Saint-Éloi, en Artois.

Du château des Ducs, le 5 mai 1822.

« Mon fils

» Ta lettre m'afflige. Comment peux-tu attribuer à l'ennui de vivre dans une campagne les justes craintes de ma foi et de mon amour maternel ? Dieu merci, la Providence m'a laissé peu le loisir de me corrompre dans l'oisiveté ; et si, en te contant le menu de mes occupations, je puis te persuader du sain état de mon esprit, je veux le faire aussitôt, dans l'espoir que mes prières gagneront sur ton entêtement.

» Mon père nous a quittés pour se rendre à Saumur auprès de la femme d'Edme, qui s'y trouve seule, en butte aux avanies de la police, par la faute de son mari. J'ai dû reprendre la direction des travaux agricoles, et, malgré ma lenteur dans la marche, voyager toutes les après-dînées, d'une métairie à l'autre. On attelle ton âne à la petite carriole, Céline le conduit, et nous allons comme ça, jusqu'à la brune, surveiller les semailles de printemps. Ce n'est pas mince affaire. Le tâcheron vole du grain : on ne met pas en terre la moitié du sac. Il faut y avoir l'œil. Au bout de la journée, je n'ai pu même lire complètement mes offices.

» Le matin, j'ai ma basse-cour. La vente des volailles au marché de Nancy nous fournit la rente qui paye les gages de nos gens. Aussi je soigne mes couvées : sur dix ou douze œufs, c'est le plus si l'on peut mener à bien l'élève de huit poulets; encore souvent en conserve-t-on six, ou trois seulement. J'ai perdu ce matin quatre canards étouffés sous la poule. Les rats ont ravagé deux nids de couveuses, la semaine dernière, dans l'étable dallée, et, quand mes poussins viennent au monde, il faut les nourrir au pain et au lait, les transporter au soleil sous la mue, avec leur mère, veiller à leur boisson. Si j'abandonne ces mille petits soins au jardinier ou à Céline, ils en omettent la plupart et les poussins meurent. Dimanche, j'étais restée à l'église plus longtemps que d'habitude, à cause de la sainte communion que j'ai reçue à l'intention de ton salut ; je voulais assister à une seconde messe. A mon retour, dix de mes poussins s'étaient noyés en buvant au bol qu'on avait trop rempli.

» Voilà des malheurs que je puis, moi seule, éviter. Cela m'occupe une grande partie du jour. Par économie, j'ai engagé des Allemandes à la cuisine. Elles travaillent beaucoup plus que nos paysannes, et sont dociles. Mais cela m'oblige à recevoir moi-même les marchands, les messagers et les colporteurs dont elles n'entendent guère le français ; et, de ceux-ci, il en vient à chaque instant. Je dois débattre les prix avec eux. Après ça, je me promène au potager pour voir où en sont nos salades et notre oseille. La nuit tombe, qu'on se croit encore à trois heures de relevée.

» Ajoute ma kyrielle de drogues à avaler; les visites de l'apothicaire et du médecin; les demi-heures où la souffrance m'anéantit, celles que réclament de moi les exigences de ton parrain, le temps consacré à la correspondance, pour les choses temporelles et mes œuvres de piété. Pendant mes prières du soir et mon examen de conscience, je m'épouvante d'avoir oublié la moitié de mes devoirs quotidiens. Voilà quatre ans que je vis de même, et je m'étonne de la rapidité folle du temps. Ah! que la vie est brève pour faire son salut! et comme l'enfer accourt! Épargne-moi trop de douleurs, mon cher fils !

» VIRGINIE VEUVE HÉRICOURT.

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt,
au Collège des Pères Jésuites,
Saint-Éloi en Artois.

« Cher neveu,

» Mon épouse bien-aimée est décédée hier dans notre hôtel, à Paris, après une courte maladie. Priez pour elle et pour moi.

» GÉNÉRAL D'HÉRICOURT. »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt,
au Collège de Saint-Éloi en Artois.

ÉTUDE DE Me PIERQUIN
NOTAIRE A DOUAI

Ce 20 juillet 1822.

« Monsieur,

» Madame veuve Cavrois, votre estimée tante, me prie de vous représenter que madame votre mère s'est fait, depuis l'an 1814, adresser régulièrement les quartiers de l'usufruit qui lui est échu dans la succession du colonel Héricourt. Au moment où vous atteignez l'âge d'homme, M. le comte de Praxi-Blassans, votre tuteur, désire que vous appreniez comment furent employés ces revenus. Madame Héricourt a touché, depuis quatre ans, sans exception, comme la loi l'y autorise, les sommes que les Moulins-Héricourt et la Batellerie de la Scarpe, d'abord, puis les Charbonnages de Rœux et la Banque d'Artois ont versées, pour jouissance d'intérêt, aux détenteurs de chaque part de la Compagnie Héricourt. Ces sommes, importantes dans l'espèce, s'élèvent environ à cent mille livres et plus. Aucune d'elle ne fut employée, que l'on sache, à votre usage personnel, vu que madame Cavrois paye votre entretien et pension chez les Pères, d'après son plaisir, et madame de Praxi-Blassans l'entretien et pension de votre sœur Denise chez les dominicaines; vu que votre bisaïeul

et parrain pourvoit aux frais de la vie commune au château des Ducs. Selon toute apparence, et d'après des renseignements certains, madame votre mère a soutenu, par le moyen de cet argent, des œuvres pieuses, entre autres celles Missions apostoliques en France, celle des Bons Livres et des Bonnes Lettres. Elle a contribué à l'édification de la basilique de Saint-Ignace à Nancy, par l'achat de trente vitraux anciens et d'une cloche-bourdon dont elle fut la marraine.

» Je n'entends blâmer en aucune façon ces dépenses justifiées par une dévotion admirable et destinées à appeler la protection de Dieu sur les voies spirituelles de votre carrière ecclésiastique, à laquelle je suis fort aise de vous savoir enfin consentant. Mais, au cas où vos hésitations se renouvelleraient pour ce qui est d'embrasser cet état, le tuteur tient à dégager sa responsabilité vis-à-vis de vous. D'autre part, il est convenable que vous puissiez dès ce jour causer à bon escient de vos intérêts matériels avec madame votre mère. Le bilan de cette année 1821-1822, dressé pour la Compagnie Héricourt, fixe à vingt-sept mille huit cent trente-neuf livres sept sous, comme vous pourrez le voir sur le duplicata ci-joint, l'intérêt dû à l'usufruit de la part dont vous êtes nu-propriétaire, ainsi que votre sœur Denise, jusqu'à la fin de vos minorités. Cette somme en sus des quarante mille livres d'annuité, retenues pour l'amortissement, les réserves, le remploi, et les extensions du principal. Cela dit, afin que vous avisiez aux comptes de madame Héricourt, en votre nom et en celui de mademoiselle votre sœur.

» Je vous salue, monsieur, avec le plus grand plaisir.

» PIERQUIN.

*
* *

A *Monsieur Omer Héricourt,*

au Collège des Pères Jésuites,

Saint-Éloi en Artois.

« Mon enfant, mon cher neveu.

» Aux pieds de la Sainte Vierge, je viens de finir la station de douleurs que me commande la triste date du 9 juin,

chaque année. J'ai prié le Seigneur et sa divine Mère de te transmettre les mérites de celui qui n'est plus.

» Je n'ignore pas que tu les possèdes en partie déjà. Édouard ne manque pas de louer en ses lettres la gravité de ton caractère et l'élégance de tes façons. C'est par ces deux qualités que mon pauvre frère plaisait à tous ceux et celles qui eurent le bonheur de l'approcher. Aurai-je donc celui de le reconnaître en toi-même, sous les traits que j'ai tant chéris? Plaise à la Providence m'accorder cette grâce. Point d'heure où je ne supplie la suprême Miséricorde de me l'octroyer. Depuis douze ans, mes yeux ont goutte à goutte imprimé leur trace sur le crucifix, dans l'attente de l'instant qui fera reparaître Bernard Héricourt en mon neveu. Aujourd'hui, tu es à l'âge où l'on ressemble le plus à sa mère; dans deux ans, tu atteindras celui où l'image du père ressaisit tout l'être de son fils. Ah! que ma faiblesse de pauvre sœur obtienne d'exhaler sur ton sein le soupir de félicité que répriment mes sanglots depuis ces onze années d'amertume! Parfois, je m'accompagne sur la harpe pour moduler les chants qu'il préféra. Et je crois l'entendre vanter ma voix. Je me retourne en tressaillant : le rideau cesse de s'agiter, semble-t-il, à la place qu'il quitta; tout l'air est encore plein de lui.

» Que j'ai hâte de te voir achever tes études à Paris, mon bon petit Omer! Nous serons ensemble. Tu me raconteras tes espoirs, tes ennuis, tes travaux et tes escapades, comme Bernard me les racontait. Je te ferai pareil à lui. Tu auras pitié d'une dame un peu vieille, maniaque et triste, n'est-ce pas? Tu voudras bien croire que ma vie d'apparat n'est qu'une obligation d'épouse, qu'un devoir pénible.

» Ta sœur Denise change beaucoup. La voilà tout entière dépouillée de l'enfance, et femme. Elle a corrigé peu à peu ce qui restait en elle du garçon pétulant où je reconnaissais mon frère. Je suis tout éperdue de cela. Tu demeures mon seul espoir de revivre les années les plus belles de l'existence. Puisse cette lettre te trouver content et complètement rétabli de ta mauvaise fièvre! Quoi qu'on en dise, la saignée est excellente pour chasser les humeurs pernicieuses. Laisse-toi saigner gentiment pour me faire plaisir et me rassurer ainsi que ta bonne mère.

» Chacun va bien ici. Émile est content à l'École militaire. Ton oncle Gaétan a toute la confiance de monseigneur Matthieu de Montmorency, qui se pousse fort avec M. de Villèle au ministère. On dit que celui de maintenant va tomber pour n'avoir point su faire intervenir Sa Majesté à Naples dans les affaires de son cousin Ferdinand de Bourbon, au lieu de laisser l'Autriche et la Prusse remplir ce devoir, et que c'est une forte partie compromise par nos diplomates. Comme mon mari a prêché pour l'intervention directe de Sa Majesté, il croit parvenir bientôt aux affaires. Ce serait le moment pour un jeune neveu de se rapprocher des conseils et de l'appui de son oncle. Je voulais en venir là, en t'entretenant de politique aride. Rien ne saurait tant me réjouir que ta présence à Paris, malgré toutes les représentations de ma sœur Caroline, qui tient à satisfaire jusqu'au bout les Pères Jésuites. Mais nous l'emporterons.

» Mille bons baisers de ta tante qui t'aime.

» AURÉLIE, COMTESSE DE PRANT-BLASSANS. »

*
* *

A Monsieur

Monsieur Omer Héricourt,

Au Collège des Pères Jésuites de Saint-Acheul,

Succursale de Saint-Éloi,

en Artois.

CHAMBRE DES PAIRS

—

Paris, ce 26 février 1822

« Sa Majesté le Roi m'a fait l'honneur et la grâce, monsieur mon neveu, de m'appeler à la charge de secrétaire d'État près de M. Matthieu de Montmorency, ministre des Affaires étrangères. Je vous en informe comme d'un honneur qui touche la famille, de laquelle vous êtes le représentant et hoir pour la branche Héricourt, ensuite de votre oncle, le général, officier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, mais aujourd'hui veuf et sans postérité.

» J'espère que vous reconnaîtrez sans faute que lui et moi

avons, jusques et à présent, contribué, dans la mesure de nos forces et facultés, à jeter quelque lustre sur les noms de votre parenté, ainsi que le fit auparavant votre oncle et tuteur, feu M. Cavrois-Héricourt, directeur des consulats et des courriers diplomatiques. C'est en appelant votre attention sur la déférence qui nous semble due, tant en raison de notre âge que de nos travaux, que je prends la plume afin de vous transmettre les réflexions que nous échangeâmes hier, le général et moi, la comtesse de Praxi-Blassans, ainsi que madame Cavrois, de passage à Paris. Ayant relu vos notes de collège, et pris connaissance de quelques renseignements particuliers qui vous concernent, nous avons résolu de vous faire, paternellement, les représentations ci-dessous.

» En premier lieu : il est déplorable que votre application aux lettres latines et grecques n'égale point celle dont vous faites preuve, je me plais à le reconnaître, à l'égard des matières historiques. Sa Majesté, m'interrogeant naguère sur mes proches et descendants, me dit : « Vos fils et neveux sont-ils bons latinistes, monsieur le comte?... Il faut être bon latiniste. Je réserverai toujours mes faveurs aux jeunes gens qui sauront rédiger leurs suppliques en vers latins. Rome et Athènes sont les deux mamelles de l'esprit français... » Ignorez-vous que Sa Majesté excelle dans l'exercice du distique? Je ne doute pas qu'après un tel encouragement direct de Sa Majesté, vous ne redoubliez d'efforts pour mériter cette faveur insigne, en vous perfectionnant dans la culture des lettres antiques.

» En deuxième lieu : cette étude-là est notoirement utile aux débuts de la carrière ecclésiastique ; et quelle que soit votre hésitation présente à embrasser cette carrière, il nous paraît urgent que vous décidiez d'y donner d'ores et déjà vos soins, d'abord pour ne point affliger outre mesure madame votre mère et, en outre, parce que l'intérêt de la famille exige la soumission de vos fantaisies à son honneur.

» Souffrez que je m'étende quelque peu sur ce sujet. La famille doit être la figure de l'État qui en est sorti ; destinée par Dieu à en manifester toutes les forces et facultés dans un cercle moindre, il lui sied de les reproduire au total par chacun de ses individus : car, si l'État vient à péricliter, c'est dans la famille qu'il puisera les vigueurs de sa renaissance ; et

s'il prospère, c'est encore dans les familles exerçant toutes les fonctions qu'il s'attribue qu'il trouvera les hommes capables d'assurer son expansion sous toutes les formes religieuses, militaires et administratives. Or mon fils Émile, comme aîné de chevalier de Saint-Louis, détient le droit et privilège d'être instruit sous la protection de monseigneur le prince de Condé dans l'usage des armes nobles et dans la science du capitaine. N'étant pas né, il vous serait difficile et rebutant de suivre cet état où, sous l'ordre de choses actuel, et, à Dieu plaise! éternel, un garçon de roture sera toujours en moins bonne position qu'un gentilhomme. J'eusse réservé la prêtrise à mon puîné, si la volonté expresse de madame la comtesse de Praxi-Blassans ne réclamait un mariage qui, pour n'avoir point mon entière approbation, n'en découle pas moins de raisons estimables et d'un legs mortuaire à quoi je n'entends point dérober les respects de mon fils Édouard.

» Mais, d'autre part, si je suis enclin à ne m'opposer point, en l'espèce, puisque le nom est mâle, à une union, toujours fâcheuse, de noblesse et roture je ne crois point émettre des prétentions exagérées en souhaitant que ce sacrifice de mes convictions les plus chères soit compensé par des sacrifices pareils dans la branche que ces fiançailles avantagent. Sa Majesté et Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Angoulême daignent me laisser entendre qu'il ne serait pas impossible d'obtenir pour le général Héricourt un brevet de garde de la porte de Monsieur, et l'autorisation de joindre un nom de terre à ce titre exceptionnellement conféré pour reconnaître les bons et loyaux services d'une famille qui, en des heures difficiles obligea monseigneur le comte d'Artois, lors de son passage en sa comté, pour se rendre au quartier général de Gand, dans l'année 1815. Je ne suppose pas que vous ne prisiez à leur juste valeur les changements qu'apporterait à votre fortune une semblable marque de bienveillance royale. Dès lors il m'en coûterait moins d'autoriser une mésalliance. Mais il est d'urgence que je présente au Château un état dûment justifié des charges et professions, occupées, exercées ou briguées par les parents du général. Sa Majesté et Monsieur, frère du Roi, de qui dépend surtout l'octroi du privilège, verraient avec faveur le neveu du postulant près d'entrer au séminaire. Frère

d'une vicomtesse, neveu d'un garde de la porte et d'un pair de France, vous ne languiriez point, une fois tonsuré, dans les petites cures ; la voie du palais épiscopal vous serait tout aplanie, de fait, sans compter que j'y emploierais tous les ressorts des influences dont je dispose à cette heure. Je vous saurais gré de votre obéissance. Comptez-y.

» Je n'ignore point que certains scrupules honorables vous détournent présentement des vœux ecclésiastiques. Sur ce point je vous baillerai ce qu'il faut pour vous rassurer, en la personne d'un Père de mes amis auquel je vous présenterai cet automne : car il sera bon que vous veniez alors à Paris, et que vous y prolongiez votre séjour jusqu'à la mi-novembre environ. La Congrégation vous recevra en qualité de probationnaire, comme mes fils. C'est un devoir auquel vous ne sauriez manquer décemment. Pour ces motifs, il convient que vous agissiez comme un aspirant au diaconat. A l'instant de recevoir l'ordination, il sera temps encore de céder à vos scrupules ou à vos passions, si tant est que vous ne soyez pas homme à les surmonter. Le mariage de votre sœur est à ce prix. A vous de voir si les dernières volontés de monsieur votre père, au moment où il expirait sur le champ de bataille, méritent, pour être exaucées, que vous leur immoliez vos caprices.

» Quant à moi, serviteur de la Royauté légitime et chef responsable d'une famille, j'entends présenter cette famille à mon souverain comme une parfaite image de l'État, ayant pour la fonction militaire, mon fils Émile ; pour la diplomatique, mon puîné Édouard ; pour la religieuse, mon neveu Omer Héricourt ; pour l'agricole, mon neveu Dieudonné Cavrois, puisque celui-ci a le goût des sciences qui préparent aux fonctions d'ingénieur et d'agronome. Son père, votre tuteur avant moi, m'a bien parlé de son vivant du désir que montre madame Cavrois de vous voir entreprendre l'étude du droit. Mais je lui représentai qu'il n'était pas de notre rang d'avoir parenté parmi les basochiens, les avocats et les tabellions. Si les intérêts de la Banque et des Moulins réclament aide d'avoué, le mieux sera toujours d'en avoir un à gages. L'étude de la législation ne vous mènerait proprement qu'à la diplomatie. Outre que je réserve cette occu-

pation à mon cadet, je pense aussi que, n'étant pas né, vous éprouveriez dans cette carrière les mêmes déboires que dans la militaire. Madame Cavrois s'est rendue à mon avis après le général, et nous sommes tombés d'accord, tous trois, avec madame votre mère, sur le choix de votre profession, qui sera donc la prêtrise, à moins que vous n'alliez à l'encontre des volontés de ma belle-sœur, de sa fille Denise, votre sœur, et des vénérables intentions de votre père.

» Enfin, et en troisième lieu, nous avons appris que vous demeuriez en rapports constants avec le capitaine Lyrisse. Cela ne peut continuer. Dans une perquisition faite en sa maison de Saumur par la police de Sa Majesté, on a trouvé des lettres de vous tout à fait intempestives. M. le préfet de police a bien voulu me les faire remettre fort obligeamment, par égard pour l'inexpérience de votre jeunesse. L'effet n'en fut pas moins déplorable auprès de nos familiers. Je ne me soucie pas de condamner M. Lyrisse sur des imaginations funestes. Il partage l'humeur de tous les officiers qui comptèrent parvenir aux plus hauts grades par les chances de la guerre et que déçoit la paix consécutive à la ruine de leur maître. Leurs vues sont toutes bornées à cet ennui, et leur manie qui s'agite prétend bouleverser le monde pour leur gagner des croix, des dotations et des duchés impromptus. Ils cachent cet appétit sous d'assez pauvres déclamations, qu'on n'écoute guère, au reste, puisque toutes leurs conspirations de théâtre avortent piteusement grâce à la franchise des sujets loyaux épris de paix. Je m'étonnerais que vous ayez pu vous abandonner à entendre ces discours, si je ne savais aussi quelles autres séductions le capitaine Lyrisse utilise auprès de vous. Monsieur le préfet du Pas-de-Calais eut la bonté de m'en avertir. Rien ne me demeure inconnu des turpitudes de votre libertinage. Il importe d'y mettre un terme incontinent.

» Aussi bien la Providence veut-elle vous dérober à une influence pernicieuse. Avant-hier le capitaine fut forcé de quitter avec précipitation le territoire français pour se garder de la police qui le recherche comme un des complices du général Berton, duquel vous avez sans doute ouï dire qu'il marcha depuis Thouars jusque Saumur, en compagnie de quelques pauvres égarés brandissant le drapeau de l'usurpateur et pen-

sant soulever ainsi la population de cette ville ou entraîne les élèves de l'École de cavalerie dans leur complot. Apprene ici leur folie. Au pont de Saumur, Berton et votre oncle n se purent concilier sur le principal de l'affaire avec la municipalité et la garde nationale, ceux-là ne voulant pénétrer qu si la révolte éclatait d'abord au dedans, et celles-ci refusant d se compromettre avant que d'avoir vu les bonapartistes parcourir leurs rues, les armes à la main. Or les uns et les autres se séparèrent sottement, après avoir discuté par-devant le sous-préfet, six heures d'horloge. On ne joue point sa tête avec plus de niaiserie. Cent soixante personnes sont arrêtées déjà. Le général et moi avons eu bien de la difficulté à faire en sorte que le capitaine pût gagner La Rochelle et s'embarquer pour l'Espagne, où il a des amis; non sans avoir essayé dans ce port des extravagances en compagnie de sergents du 45e de ligne, desquels l'un déjà est sous les verroux. En conséquence, nous vous mandons qu'il faut cesser toute correspondance avec votre oncle, à qui je communiquerai moi-même de vos nouvelles.

» Veuillez croire, monsieur mon neveu, à mon affection ferme et dévouée.

» GAETAN COMTE DE PRAXI-BLASSANS. »

PAUL ADAM

(A suivre.)

LA VIE EN TORPILLEUR

La vie que l'on mène en torpilleur ne ressemble à aucune autre. Elle est surprenante, comme l'invention du torpilleur lui-même. Le torpilleur est assurément l'un des engins les plus singuliers qu'ait conçus l'esprit de l'homme. Il y avait en lui un principe de perfection particulière, qui s'est développé rapidement et presque par force : il a provoqué la faculté inventive des ingénieurs ; et, en peu d'années, ce bateau, qui n'avait pour ainsi dire aucune analogie avec les autres, s'est trouvé porté à ce haut degré de mécanisme où on le voit aujourd'hui.

Le torpilleur est singulier sur l'eau, même pour ceux qui, par profession, le pratiquent journellement. Aucun vaisseau n'a d'abord paru plus étrange aux marins ; et, dans la famille des navires, il a fait aussitôt figure d'une espèce séparée. Le sous-marin lui-même, qui semble un prodige, diffère moins du torpilleur que celui-ci des autres bâtiments.

Le torpilleur s'impose à l'imagination, sans la frapper d'abord. Le public est curieux de ce long corps de fer, étroit et noir, qui a la forme du projectile qu'il lance, et on ne sait quoi de mitoyen entre un obus démesuré et un animal marin. Quand un torpilleur mouille dans le fleuve, à quai de quelque grande ville, que ce soit à Paris ou à Rouen, à Coblentz ou

à Mayence, la foule se presse, curieuse, surprise et comme inquiète. Les uns s'étonnent de trouver le bateau si petit; les autres le croyaient plus grand; presque tous ne savent qu'en penser, et bien peu s'en rendent compte. On se pose mille questions bizarres où l'on fait de bizarres réponses. La marine, partout peu connue, si ce n'est en Angleterre, ne montre rien de plus mystérieux aux peuples des terres que ses torpilleurs. Comment vit-on là dedans? Que s'y passe-t-il? — Voilà ce qu'on se demande. Il sera peut-être bon de répondre à cette curiosité, heureux si l'intérêt qu'elle éveille s'étend à l'arme tout entière et si elle rend plus présents à tout le monde les problèmes essentiels de la défense navale.

I

PRISE DE COMMANDEMENT

J'étais arrivé la veille dans le port de guerre, après un long séjour aux pays du soleil. Je tombais en plein hiver sur un temps affreux, le vrai temps de la Manche, le froid, la pluie et le crachin. A l'aube d'un jour brumeux, je me mets en tenue; et, sans pouvoir en distraire mon esprit, je pense obstinément à ce que je vais faire. Une époque importante de ma vie commence; et je suis hanté de ce sentiment. Le contentement et le souci se partagent mes pensées. J'ai beau me réjouir à l'idée de commander un petit bateau, je ne m'en dissimule pas les difficultés : surtout à l'époque où je prends le commandement, dans ce pays, et au cœur de la mauvaise saison. Les débuts seraient très durs; et enfin, la responsabilité que je vais avoir est la plus grande que j'eusse assumée jusque-là. D'ailleurs, je connais à quoi je m'engage. J'ai été second sur des torpilleurs dans le même pays et la même saison. J'étais au courant des mille incidents de cette vie et de son imprévu. Je savais donc à quoi m'en tenir : mais, pour la même cause, j'en voyais mieux les difficultés présentes. C'est pourquoi j'avais l'intention, à peine arrivé à bord, de parler à mes hommes, de leur exposer brièvement

mes idées, de les associer à mon devoir. Je m'étais promis de ne pas négliger en eux ce respect de soi-même qu'on éveille dans l'homme par le souci qu'on lui montre de le sauvegarder. Je leur dirai ce que j'espère d'eux et ce que j'attends de leur voir faire. La vie à bord du torpilleur demande tant d'aptitudes spéciales qu'on ne doit pas laisser croire qu'on l'ignore à ceux dont on est en droit de les exiger. Dans cette humeur-là, j'achevais de fixer mes épaulettes, je bouclais le ceinturon ; et je m'acheminais.

Une matinée lugubre et trempée d'humidité : il pleut, et le vent vous souffle la pluie au visage... J'entre dans l'arsenal. Je traverse le désert, l'énorme place, le Sahara, comme on l'appelle, entièrement vide, à perte de vue, balayée par les rafales. Les bâtiments s'estompent au loin, voilés par la pluie. De maigres arbres se recroquevillent, souffreteux sous le ciel gris. Pluie et vent debout dans la figure donnant un avant-goût de la mer. Au bout de la place, le pont... On découvre le port : les rafales par le travers menacent de vous jeter, comme il advint une fois à un autre, par-dessus le parapet.

Je continue... Encore un ou deux ponts... Je marche, préoccupé, sans bien distinguer les détails de ce paysage de pierre, de fer et d'eau, si connu. Tout au fond du port, dans un creux, le bâtiment central de la Défense mobile, un énorme ponton, noir de vieillesse, accroupi en forme de bête, mère gigogne autour de laquelle tous les torpilleurs sont pressés comme poussins...

J'arrive enfin à bord, avec l'officier supérieur qui doit me faire reconnaître. Au moment où l'équipage rassemblé allait s'aligner pour la cérémonie, éclate un grain large, noir, pesant, une pluie diluvienne qui contraint tout le monde de se mettre à l'abri et de quitter le pont. L'ordre est donné de passer sur le bâtiment central. On rassemble l'équipage. Le commandant de la Défense mobile tire son sabre du fourreau, le porte à son côté et prend la parole : en quelques mots, il me fait reconnaître ; il me serre la main et se retire. Me voilà sacré dans l'ordre du commandement.

Mon rôle commence. Mes hommes sont là, devant moi alignés : des êtres vivants, des consciences toujours plus com-

plexes qu'on ne les suppose, qui dépendent de moi et que je ne connais pas. A quelque degré que ce soit, et qu'il s'agisse de trente individus ou de trente mille, cette idée émeut l'esprit et lui paraît assez grave.

Je passe l'inspection de ces matelots, pour la première fois. Un à un, je leur demande leurs noms, d'où ils viennent, leurs grades, leur spécialité dans le service. Par cette matinée froide et obscure, mes sensations sont vives et mêlées d'une certaine âpreté : je sens tous les yeux fixés sur moi ; je sais qu'en cet instant tous se font la même question que je me pose sur eux. Tous se demandent : « Qui est-ce?... Que va-t-il être pour nous?... Quel sera notre sort avec lui?... Quel est son caractère?... Sera-t-il dur ou facile?... Sévère ou capricieux?... »

Et de même que chacun d'eux, le regard fixe, ne pouvait voir que moi, j'éprouvais cette impression, depuis longtemps familière, de voir de côté ceux aussi qui ne se croyaient pas vus. J'avais la préoccupation de l'effet que je devais leur produire. Il y entrait le désir de leur en imposer par ma tenue, et plus encore celui de les gagner sans leur faire d'avances. J'aurais souhaité que la bonté ne fût pas absente d'un visage sévère, et que ces hommes comprissent vaguement que celui qui les commande, ne pouvant ni ne devant jamais être facile, serait conciliant quand il le faut, en homme qui a charge d'autres hommes...

Je regardais chacun d'eux bien en face. La confiance est ce que le soldat attend toujours qu'on lui inspire. Tout restait à peu près indistinct au début. Les Bretons ne se livrent pas. La discipline les fige dans l'attitude du respect ou de la résignation. Pourtant, dès le premier contact, les caractères percent l'enveloppe uniforme, et l'instinct d'une confiance prochaine se fait sentir, sinon la confiance même.

Sauf chez quelques-uns, de très braves gens pourtant : les mécaniciens, qui, venus des villes, moins réservés, et moins pénétrés par l'hérédité de la discipline, ont comme un sourire intérieur, une espèce de scepticisme professionnel. Ceux-là semblent se dire : « Le commandant? Oui, sans doute : mais connaît-il bien la machine?... Est-il de ceux à qui on en fait accroire, et à qui l'on peut jouer des tours?... »

L'interrogatoire finit. Je parcours rapidement les livrets. J'y cherche les indications sur ces inconnus, sur leurs habitudes, leurs punitions, leur conduite; et plus encore sur le vice de l'intempérance, qui me tient au cœur. Un ou deux exceptés, tous mes hommes ont de bonnes notes. Je me promets, tandis que ce résumé de sa vie passait sous mes yeux, de faire une leçon publique à un mécanicien, très bon ouvrier dont le livret était criblé de punitions pour bordées : son travail l'eût fait récompenser sans un grand nombre de prisons, suite de l'ivresse. Mais je le vis et je crus distinguer en lui une sorte d'attente.

Je ne voulus pas lui faire honte publiquement. Passant devant lui, et l'appelant par son nom, je lui dis tout bas : « Très bien à bord, hein! mais mauvais à terre!... J'espère n'avoir plus à vous faire ce reproche. Il faut que vous me promettiez d'être sage. Vous n'aurez pas à vous en plaindre » Je vois cet homme rougir, et, profondément étonné, me répondre : « Je vous assure, commandant, que je vais me conduire très bien et que je ne recommencerai pas. » — Il tint parole pendant cinq ou six mois.

Cependant, je me sépare ; je me poste à quelque distance, et je leur parle. Je leur dis quelques mots lentement, fortement. Je leur fais comprendre que je suis heureux de les commander. « Ils sont de braves gens, j'en suis persuadé. J'en attends des satisfactions. Un devoir commun nous lie. J'ai voulu qu'ils l'apprissent de ma bouche, et leur faire savoir à quoi je tiens le plus. Je veux qu'ils puissent se reporter volontiers au souvenir du temps où ils ont vécu à bord. En fait de permissions et de faveurs, je leur accorderai tout ce que permet le bien du service. En retour, il faut qu'ils sachent l'importance que j'attache à la tenue de mes hommes. La tenue est le signe de la bonne discipline : la mauvaise tenue des hommes est une offense à celui qui les commande. Je suis impitoyable pour les gens qui boivent. Qu'ils aient tous confiance en moi, même ceux qui auront quelque chose à se faire pardonner. Qu'ils s'adressent à moi, sans crainte de m'indisposer. Le torpilleur est une petite famille. Pour obtenir un heureux résultat, il faut que le commandant et ses hommes collaborent et ne se séparent pas. Leur bonne volonté

m'est nécessaire comme leur obéissance... Je compte sur eux, et j'entends par là qu'ils doivent compter sur moi. »

Après quoi, je les fais rompre. Ils s'en vont. Je les regarde s'éloigner. Je devine qu'ils se communiquent l'impression que *le commandant* leur a faite, — de même que le commandant pense à celle qu'il a reçue d'eux, qu'il retient dans son souvenir certains visages, qu'il est attiré par celui-ci ou mis en défiance par celui-là. Ils rentrent à bord. Chacun va se changer, se mettre en tenue de travail, et reprend son poste.

Ainsi la nouvelle vie commençait...

II

LE TORPILLEUR

Comme tous ceux qui commandent, j'ai deux torpilleurs : l'un, le torpilleur d'exercices, — c'est le mauvais; l'autre, le torpilleur de combat, — c'est le bon.

Le torpilleur d'exercices est un de ces trop nombreux bateaux de 35 mètres qu'on a, dans la marine, tour à tour appelés de deux noms, qui ne leur font pas plus honneur l'un que l'autre. Sous leur plus ancienne forme, on les disait du type *chavirable*, ce qui n'est pas un titre flatteur pour un navire. Depuis, on leur a mis du poids dans les bas, deux à trois tonneaux de gueuses, réparties un peu partout le long des cales. Ils ne chavirent plus, mais ils n'en sont pas devenus plus nobles aux yeux des marins qui les nomment, avec assez peu d'élégance, les *chameaux*.

Ils sont déjà vieux; ils ont plus de dix ans : le mien en a douze. Quoique vieille et usée, la machine est encore assez bonne. Par égard pour la chaudière, on ne donne presque jamais plus de 13 ou 14 nœuds, mais, sans doute, supposé qu'on pût fournir de la vapeur et marcher assez longtemps à 15 nœuds, il ne faudrait pas se fier à une semblable machine, qui n'est qu'à double expansion. L'accident du *109* est là pour en donner la preuve, et ce n'est pas le seul.

Il est probable qu'en vieillissant, il se produit dans le métal une désagrégation moléculaire ; s'il n'y avait qu'une paille imperceptible au début, elle ne cesse de se développer ; un nombre de coups de piston presque fatal amène l'accident, quelque chose casse, la tige ou le fond d'un cylindre, ou n'importe quoi. Ces bateaux fatiguent beaucoup au tangage, par mer dure, et les pièces de machine, plus que tout le reste ; les dénivellations sont d'abord insensibles ; puis elles s'augmentent ; les arbres ne sont plus très droits ; mille avaries menacent de se produire ; et l'on finit toujours par là.

Une antique chaudière locomotive comme celle-là [1] est ce qu'il y a de plus mauvais, en tant qu'appareil militaire. Elle fut bonne à l'époque ; elle ne vaut plus rien aujourd'hui ; et sur les torpilleurs moins qu'ailleurs encore. Entre beaucoup de raisons, je dirai celles-ci : 1° il faut plus de trois heures pour être en pression ; 2° les chances d'explosion sont plus grandes, à cause de la trop grande quantité d'eau ; 3° la circulation d'eau est mauvaise ; 4° il y a danger et même impossibilité d'à-coups brusques dans l'allure. Pour éviter les avaries, il faut, de toute nécessité, prendre un soin outré de l'appareil, et s'interdire tout mouvement précipité dans un sens quelconque. Il va de soi qu'un semblable outil est absolument impropre aux multiples imprévus d'un service de guerre. Les difficultés de réparations sont décourageantes : parmi cette quantité de tubes, si l'un d'eux se met à fuir, l'autre suit ; on n'a jamais fini de boucher, de fixer des tampons ; et quant à changer les tubes, le travail est d'importance.

La coque est médiocre. Même après les avoir transformés, même après leur avoir ajouté du poids, on ne peut pas dire de ces bateaux qu'ils soient sûrs à certaines allures : en particulier, ils sont dangereux à celle du vent arrière par grosse mer. On peut se trouver obligé, en pareil cas, de ralentir et même de stopper. De même, dès qu'il y a de la brise, il n'est plus du tout possible de gouverner en arrière : le « chameau » vient inévitablement sur la droite, et tous les officiers qui ont commandé de ces bateaux le savent.

1. [illegible] 9 kilogrammes seulement ; à 12 nœuds, on [illegible] 5.

La vie à bord est des plus pénibles. Le commandant mange, couche, dort, travaille dans le même local, où l'on a prévu deux officiers, et où il n'y a pas même place pour un.

Sans doute, on peut y vivre : on peut vivre partout. Mais il ne s'agit pas du bien-être personnel ; c'est du bien du service qu'il est question. En temps de guerre, l'on serait deux, et il faudrait l'être : si l'on passait des nuits à la mer, il ne serait pas possible de prendre aucun repos dans cette chambre. On n'y a même pas pourvu aux nécessités les plus urgentes. Aussi bien, dès qu'on a du fort roulis ou du tangage, on ne peut plus vivre que sur le pont; en bas, il est inutile de vouloir rien faire, ni lire, ni écrire, ni manger. Il serait très important qu'on ne l'oubliât pas à l'avenir, et que l'on pensât un peu que, pour être marin, on n'en est pas plus ni toujours à l'épreuve de la mer : Nelson en personne avait le cœur sensible. Les hommes ne méritent pas moins d'égards. Les seconds-maîtres sont surtout à plaindre ; ils vivent dans une espèce de boîte à deux couchettes, qui n'ont pas au delà d'un mètre et demi de long, la taille d'un enfant ; logés au-dessus de l'hélice, ils sont serrés entre des murs où suinte une perpétuelle humidité ; et l'on ne sait pas comment ils respirent dans cette prison.

En un mot, de tels bâtiments ne sont pas faits pour aller au large. Puisqu'ils existent, qu'on s'en serve, en temps de paix, comme bateaux d'été, et de pilotage. En temps de guerre, qu'on les remette à des enseignes, pour de brèves sorties, la nuit, aux environs du port, sans jamais s'écarter beaucoup, ni manquer de rentrer au petit jour. Au fond, ils ne valent rien au point de vue militaire : ils n'ont pas de vitesse ; ils gouvernent mal ; leur coque est mauvaise. Ce n'est pas un bateau de guerre, celui qui peut moins rendre de services qu'il n'offre de dangers.

Un bon torpilleur, tel quel, est le torpilleur de 1re classe, construit par Normand : c'est mon torpilleur de combat. Il a entre quatre-vingts et cent tonneaux ; sa machine est de quinze cents chevaux, et peut aller à deux mille ; il réalise aisément une vitesse de vingt-cinq nœuds[1]. Long de trente-six mètres,

1. Quarante-cinq kilomètres à l'heure.

il porte une quinzaine de tonneaux de charbon. Il a l'armement classique de deux canons à tir rapide et de deux tubes lance-torpilles. En cas de guerre il prendrait quatre torpilles. Il a cinq ans d'âge, et se montre très robuste. C'est un bâtiment véritablement fait pour la mer, de coque tout à fait réussie, l'avant fin et tombant droit, le pont haut et protégé contre la lame, l'arrière arrondi, aplati légèrement comme l'arrière-train d'un animal solide, et résistant infiniment mieux aux coups de mer, aux trépidations de l'hélice, qu'un arrière fin et pointu. Sur l'eau, sa silhouette est heureuse : c'est une ligne toute droite, le pont à égale hauteur d'avant en arrière, ligne noire sur laquelle tranchent seulement le mât, le dôme de navigation, une seule et grosse cheminée, et sur l'arrière enfin le tube lance-torpilles. Le tout est noir, uniformément. Quelle est la couleur qui convient le mieux? On en a beaucoup disputé : une réponse absolue n'est pas raisonnable. Cela dépend du temps, des saisons et des mers où l'on opère. Il semble que, pour les attaques destinées à réussir, au petit jour, la coque noire est préférable dans les mers du nord, — et dans le midi, la coque grise en « toile mouillée ».

La chaudière est excellente, à tubes d'eau, facile à mettre en pression, facile à réparer, résistante, robuste et docile. La machine à triple expansion approche de la perfection : toutes les pièces ont été construites et agencées avec un soin visible, elles sont d'un métal éprouvé par l'ingénieur, et d'un calibre beaucoup plus fort que ne le demande le timbre de la chaudière[1]. La disposition des tubes est celle qui, dès longtemps, a paru la meilleure et qui concilie les deux opinions qui se partagent la plupart des officiers : à savoir, un tube fixe placé dans l'axe, à l'avant, et un tube mobile à l'arrière, posé sur une couronne affût, qui peut pointer dans toutes les directions.

Sur ce bâtiment, on peut vivre sans peine. Le poste d'équipage est assez long; on y a l'espace de se mouvoir; les hommes ont des caissons pour leurs effets : les hamacs cro-

1. Machine de quinze cents chevaux, à triple expansion. Timbre de la chaudière quatorze à seize kilogrammes; plusieurs appareils auxiliaires, pompe de compression pour charger les torpilles, petite dynamo pour l'éclairage, etc.

chés ne se gênent point les uns les autres ; on peut respirer là dedans.

Le commandant et, au besoin, les deux officiers prévus pour le cas de guerre, ont un logis convenable : une petite salle où l'on mange, et où le commandant fait son bureau, donne accès sur deux cabines, l'une à tribord, l'autre à bâbord; chacune est pourvue de sa toilette. Le mobilier est celui d'un yacht, et le constructeur y a certainement pensé : tout est en bois de pitchpin, qu'un revêtement laqué protège contre l'humidité. Point d'élégance, sans doute; mais le confortable et la propreté, qui ne s'en sépare plus pour nous. On descend dans l'appartement par une sorte de petit panneau-antichambre, assez bien garanti par une écoutille contre le vent et la pluie. La différence est immense entre ce bâtiment et l'autre. Le torpilleur de première classe donne tout ce qu'on peut exiger ; le reste serait superflu. Tandis qu'ailleurs, il n'y a pas le nécessaire. On aurait peut-être avantage à faire quelques changements. Ce torpilleur, avec deux chaudières, un peu plus de charbon, un peu plus de vitesse, pouvant aller jusqu'à trente nœuds[1], et quelque vingt tonneaux de plus, serait un bâtiment touchant à la perfection du type.

En tout cas, il ne faut pas s'imaginer de faire la guerre avec un autre torpilleur que celui-là. Même en temps de paix, il est absurde de ne pas s'en servir partout où l'on en a, au moins pendant une certaine période de l'année. Au cours de la mauvaise saison, il importerait beaucoup à tout le monde qu'on tînt ces bâtiments armés : l'instruction de tous y gagnerait, et celle du commandant la première. Il serait plus économique et plus avantageux pour le matériel même de garder le torpilleur armé que de le mobiliser de loin en loin, à de fréquentes reprises, mais pour un temps extrêmement court de quarante-huit heures. Chaque fois, les hommes doivent se remettre au courant; chaque fois, l'inexpérience est cause que l'on gâte plus ou moins l'un ou l'autre de ces appareils si délicats. Enfin, après chacune de ces brèves mobilisations, l'on a dû adopter la règle de démonter

1. 55 kilomètres à l'heure. Donnons à ce torpilleur 120 tonneaux, une machine de 2 000 à 2 500 chevaux, 25 ou 30 tonnes de charbon; 2 chaudières ; une vitesse moyenne de 25 à 26 nœuds, et maxima de 30.

les machines et d'en faire la visite complète : rien ne leur est plus funeste. Les bâtiments ne sont pas faits pour être mis si souvent sens dessus dessous. Il n'est pas de meilleur entretien pour un navire que l'armement.

Si l'on disposait du torpilleur de première classe en hiver, on aurait la faculté de manœuvres bien plus sûres. On pourrait faire aisément des traversées qui sont très dures, sur les autres bateaux, et sans profit, sinon dangereuses. Enfin, bénéfice indispensable, il y aurait moyen de s'entraîner à des exercices militaires par mauvais temps. Quelquefois j'entends dire : « On fera tout cela, pendant la guerre. » — Non, on ne le fera pas, si l'on ne s'est préparé à le faire. Or, on ne le fait pas, pour la seule raison que l'on a de mauvais bateaux.

Pour conclure, un ordre rationnel consisterait à établir partout un rôle de torpilleurs en nombre suffisant, et tel que les torpilleurs d'exercices servissent pendant la belle saison, où l'on finirait de les user, — et que les torpilleurs de première classe fussent armés pendant la mauvaise. Tout en préservant le principe actuel de l'amatelotage, — chaque commandant ayant la charge de deux bâtiments, l'un armé, l'autre en réserve.

III

LA BRUME

Il arrive aux torpilleurs d'être des torpilleurs fantômes, et, si l'on avait encore l'esprit aux légendes, on en pourrait inventer avec eux. La brume est la divinité redoutable qui crée ces sortilèges, et ses ruses sont souvent plus dangereuses que les fureurs de la tempête. En plein hiver, nous avons fait, une fois, le voyage le plus incertain, et presque comme on en fait au cours d'un songe.

Nous étions à Boulogne. Nous avions une mission d'un ordre un peu spécial, voire même secret, qui nous obligeait à passer par le Havre, Boulogne, Calais et Dunkerque. Il fallait s'en acquitter le plus rapidement possible. Les deux premières relâches avaient été touchées dans les meilleures conditions,

d'une course rapide, avec vent arrière et grosse brise d'ouest. Mouillés à Boulogne, nous convînmes de partir pour Calais sans plus attendre.

Mais, peut-on jamais être sûr de rien, en marine? Pendant ce temps-là, la brise était tombée : plus un souffle; le calme s'est fait; et, déjà répandue partout avec une surprenante promptitude, la brume s'est levée. Une brume intense, brume de la Manche, brume du Pas-de-Calais, qui n'a peut-être sa pareille qu'au milieu de l'Atlantique.

Il est sept heures du matin, à peu près. L'incertitude est grande : faut-il sortir? Il serait plus prudent de rester. Amarrés à quai comme nous sommes, on baigne dans une blanche obscurité. Tout est enseveli. Le port et l'avant-port sont plongés dans la brume comme dans un nuage. On distingue à peine les bouts des jetées. Les maisons à peine estompées semblent flotter dans un mirage lointain. On aperçoit, très reculée, la cathédrale qui surgit sur la colline. Cependant la prudence n'a pas tous les droits : il est bon de se mettre aussi dans les conditions de la guerre, où l'on ne choisit pas le temps, et où l'importance des événements l'impose. On part donc, avec le léger espoir que, le jour se faisant, le soleil va percer la brume. Peut-être la brise va-t-elle se lever et chasser le brouillard? et peut-être, en y mettant du soin, fera-t-on route sans accident?

Au sortir du port, une pâle éclaircie se produit, qui permet de bien distinguer les deux jetées et de s'en écarter autant qu'il faut. Ce rayon de lumière vient à propos et nous encourage. Il s'agit maintenant, pour les deux torpilleurs, de se tenir très près l'un de l'autre et de ne pas se perdre. Veiller avec la plus patiente attention à la route et à la vitesse, c'est ce qui va désormais occuper tous nos instants. Car comment apprécier la route? — A l'estime, puisque déjà on ne voit plus rien.

Pendant l'éclaircie, on s'était quelque peu écarté. Mais elle n'a pas duré. La blanche obscurité se referme sur tout comme un voile serré. Tout retombe dans la fumée... L'espoir est bien perdu : il faudra naviguer en brume, du départ jusqu'à l'arrivée.

D'un commun accord et sans rien se dire, sans signaux, les

deux torpilleurs s'étaient rapprochés à se toucher, l'avant de l'un presque sur l'arrière de l'autre, et légèrement sur le côté. Tels des aveugles se guident, celui qui suit touchant du menton le dos de celui qui le précède.

Tous les mouvements de l'un sont suivis par l'autre, à l'aide de la barre, et de si près qu'on a la sensation de se frôler. Ici et là, on fait marcher le sifflet de minute en minute. C'est ce cri lancinant, qui marque les pas que l'on fait dans la brume, et qui donne son caractère plaintif à cette navigation. Le coup de sifflet jaillit, régulier et dur; il retentit dans l'air moite; il sonne crispant et lugubre dans sa persistance déchirante.

Deux hommes, un de chaque bord, écarquillent les yeux : ils veillent à l'avant; ils guettent, pour prévenir toute rencontre. On s'expose toujours à tomber sur des pêcheurs... La brume est si épaisse que le commandant distingue à peine de son kiosque les silhouettes droites des deux matelots.

Le long du bord, à cinq ou six mètres, la mer fume froide, comme du poisson qu'on retire de la saumure. Le nuage qui nous enveloppe est parfois jaunâtre; la brume sent fort le hareng; elle vous pénètre; elle glisse partout; elle couvre la barbe et les cheveux; elle perce les os. On se sent gelé, et comme un linge humide qui colle à la chair.

Le sentiment domine d'une attention constante, qui ne laisse pas à l'esprit un moment de repos. L'essence du danger, c'est la collision et la terre. On vit tout entier, pour ainsi dire, concentré sur la route, que l'on suit au compas, et comme penché sur la machine, prêt à lui faire faire en arrière. Ces compas, d'une construction si délicate, et qui peuvent donner un erreur de cinq ou six degrés, on les consulte sans se lasser. Un quartier-maître, placé au compas de l'arrière, en suit les indications continuelles et contrôle ainsi celles du compas de l'avant. Fréquemment, le commandant demande le « cap », et le quartier-maître répond par la route ou par l'erreur à corriger. Point d'autre bruit à bord que ces mots rares, sinon le cri dur, le sifflet aigu de la machine. Quand les deux bateaux se rapprochent, chaque commandan contrôle sa route par celle de son camarade. On entend sa

voix, qui rend un son plus grave, et presque triste, dans le silence. Et la réponse arrive affaiblie. Une navigation fantômale, en vérité, dans une demi-lueur, sur un mer malade.

Enfin, n'a-t-on pas doublé le promontoire du Gris-Nez, épreuve toujours dure? — On le doit; du moins on l'espère, encore plus qu'on le suppose. Suivant les calculs et le temps, Gris-Nez doit se trouver, Gris-Nez se trouve certainement là, par le travers, à tribord. Il faut qu'il en soit ainsi. Mais il est impossible de s'en assurer. Quand, tout à coup, on entend le gémissement plaintif de la sirène de brume : c'est donc bien Gris-Nez : car, si ce n'était pas lui, où serait-on?

On poursuit ce voyage de spectres. On sent que Calais est tout près. On ne voit toujours rien. Tout est bouché au point que, le lendemain, par la même brume, la malle de Douvres s'est échouée. La sirène de Calais se fait entendre, au moment où l'on vient de diminuer de vitesse. On va donc atterrir au son. On s'avance à la plus faible allure, comme à petits pas, aveugle et circonspect, en faisant de légères embardées à gauche ou à droite, selon que le son semble venir d'un côté ou de l'autre.

Mais quoi? Le premier torpilleur stoppe?... Il fait même machine en arrière?... — Plus de doute : à quinze mètres, droit devant nous, c'est la jetée de Calais qui, tout d'un coup, surgit, grise, irréelle, de pierre cependant; et l'on voit au-dessus de soi, plus haut dans cette apparition soudaine, le phare du Musoir, comme si les bâtiments avaient passé par une voie sous-marine, pour émerger brusquement au ras de la terre.

Cinq minutes après, glissant dans le brouillard, l'on entrait dans le port...

IV

DANS LE POSTE

Le poste des hommes, à bord d'un torpilleur, n'est pas une salle à danser, ni un lieu de plaisance. Les hommes y séjour-

nent le moins possible. Ils n'y sont que trop forcés, l'hiver et en automne, quand le temps est mauvais.

Beaucoup d'épicuriens et de sybarites, trop amis de leurs aises, auraient avantage à passer quelques mois dans le poste des torpilleurs : ils y feraient, à tout le moins, une cure de bonne volonté. Sous le kiosque de navigation, où se tient l'homme de barre, on descend par une échelle en fer, raide, verticale, noire, comme dans un puits. Au pied de l'échelle, c'est le poste.

Il occupe cinq ou six mètres de la coque, sous le pont. Il s'offre à la vue sous l'espèce d'un long boyau qui va en se rétrécissant vers l'avant. Les parois sont voûtées en bereeau. Tout est peint à l'enduit blanc, presque toujours sale et noirâtre à cause de la fumée, de l'air humide et de la vie en commun. Au pied de l'échelle et à gauche, la cuisine, ou plutôt ce qui en tient lieu : une sorte de fourneau qui se prolonge sur le pont par un tuyau ; il sert à la fois de cuisine et de poêle, le poste ne dispose pas d'un autre moyen de chauffage pendant l'hiver. C'est pourquoi, dans la saison froide, on laisse le feu allumé le plus longtemps possible, et les hommes se chauffer à l'entour, comme au bivac. En revanche, l'été, la nécessité seule de préparer le repas répand une chaleur insupportable.

Suspendus ou rangés sur le plancher, quelques ustensiles prévus par le règlement ; et quelques autres, acquis sur les économies de l'équipage. Une grande marmite pour la soupe, une gamelle, une haute cafetière pansue, deux ou trois plats en étain ; tout ce métal, aussi propre qu'il est possible, est de couleur terne, blafarde ; rien ne luit. Pour essuyer les plats, de l'étoupe blonde faite avec des brins de cordage. Dans un coin, quelques briquettes de charbon ; tout près, n'importe où, dans une boite en bois, des carottes, des pommes de terre, des légumes. De chaque côté du poste sont rangés les caissons des hommes, manière de coffres à couvercle, où chacun enferme son sac et serre ses effets.

Il est cinq heures. Le moment est venu de dîner. Le cuisinier leur a préparé le repas ordinaire : une soupe aux choux, du bœuf bouilli ou un ragoût aux pommes. L'homme de la *commission* partage les parts dans les grandes gamelles

et les distribue à chaque matelot. Jamais de contestations, ou du moins elles sont bien rares. Le quartier-maître cambusier apporte de la cambuse, placée à l'arrière, du vin dans une gamelle pleine : ils la préfèrent au bidon ; chaque homme y puise avec son quart plus aisément.

Les voilà pourvus. Ils se mettent à manger. Rien où se trahissent mieux les caractères, les origines, les habitudes, tout le passé de chaque homme, qui lui est propre, et inconnu aux autres. Les uns sont correctement assis, les autres à cheval sur le banc ou accroupis sur les talons ; chacun se tenant à sa guise. La chambre est si petite, ils ont si peu d'espace, qu'ils ne peuvent pas facilement former des groupes. Ils y arrivent pourtant, et la parole au moins les rapproche. Là, comme ailleurs, mettez vingt hommes ensemble : la sympathie les réunit ou les oppose les uns aux autres par petits partis.

Le poste peu à peu s'emplit de causeries et de discussions. Toutes ces voix sont jeunes, encore que rudes et souvent éraillées ; mais la jeunesse se révèle à un certain ton vif qui est celui de la gaieté. Du reste, c'est le moment heureux de la journée. Pour être mieux chez eux, ils ferment les portes qui donnent accès au pont. Ils sont ainsi dans une petite salle tiède, où ils se pressent : et, à la longue, l'habitude aidant, ils ont un semblant de chez soi.

La fourchette piquée dans l'assiette en fer-blanc, son quart de vin de côté, chaque homme se sert de son gros couteau d'amarrage, à une lame, retenu par un cordon passé autour du col, ou à la ceinture. Quelques-uns préfèrent manger le morceau sur le pouce ; et tous, pour assaisonner le mets, demandent son gros sel au cuisinier, et l'écrasent à même sur le banc, devant eux, ou entre les jambes.

La soupe, en général, se mange en dernier lieu : c'est un trait particulier aux matelots. Ils gardent pour la fin ce qu'ils aiment le plus, et qui a le plus d'étoffe pour leurs appétits robustes. Tandis qu'ils sont tous à manger leur premier plat, l'un d'eux, d'une mine solennelle, retardant son propre repas, découpe de larges tranches de pain, et les amasse en grand nombre : d'où lui vient cet air sérieux, d'officiant ? C'est qu'il trempe la soupe. C'est lui qui la servira, à mesure qu'on lui

tendra les assiettes, armé de sa large louche, vraie cuiller à pot, celle-là, et qui sent la campagne, non la marmite étroite des villes. Rien ne se perd de la soupe : chaque assiette est torchée avec le pain, et quand l'étoupe y passe ensuite, il ne lui reste pas grand chose à essuyer. Lui pourtant, qui l'a trempée, reçoit des compliments lorsque la soupe est bonne

Incidents de la journée, les manœuvres, le temps, l'endroit où l'on mouille : voilà les causeries. Ceux qui ne s'aiment point se mesurent de quelques paroles, assez rares. Là, ils sont libres. Ils font du bruit Souvent, de l'arrière le commandant les entend crier, rire, le bruissement des voix lui parvient, et il sait quand ils sont contents. Après un bon dîner ils chantent Le musicien de la bande prend un mauvais accordéon, et joue tous les airs de biniou, et toutes les romances qu'il sait. Il ne se lasse pas et n'arrive pas à lasser les autres.

Il y a aussi le beau chanteur, en général un mécanicien, qui entonne le couplet sentimental, tous reprennent le refrain, et souvent, ce fredon qui sent la ville lointaine fait un singulier effet sur ces lèvres honnêtes.

Cependant le repas a pris fin. On ramasse les plats. On met le poste en ordre ; on veille à ce que tout soit propre. La plupart fument la pipe. Les propos perdent de leur entrain Les hommes qui ont des permissions se changent pour aller à terre, ils ont bientôt fait. Et ceux qui ne sont pas de quart crochent leur hamac, pour enfin dormir.

La nuit. Le factionnaire est sur le pont... Un fanal, suspendu au haut de l'échelle, éclaire vaguement l'entrée du poste. Tout le fond est plongé dans l'obscurité. Quel calme, là-dessous !... Je me rappelle les fermes dans la lande, quand la lumière est éteinte et qu'il pleut.

Une odeur forte d'étable humaine, l'atmosphère pesante des salles d'escrime. Les hamacs sont crochés à des bouts de chaîne, qui pendent du plafond à travers le poste. Les hommes dorment, de quel profond sommeil !... Les ronflements sonores roulent en mesure. Les larges respirations se soulèvent, rythmiques et assurées comme le souffle des machines. Sous les deux couvertures qui garnissent le matelas, les hommes allongés sont pareils à des momies ; la tête sort seule du long

fuseau suspendu. La bouche ouverte, le front levé, les matelots dorment, comme de grands enfants.

Pas d'autre bruit que l'eau, le léger clapotis de l'eau contre la coque, ou de la pluie sur le pont. Un murmure de vent se glisse par les portes... La nuit, le sommeil et la mer.

V

EN EXERCICES — UNE ATTAQUE

Le plus grand nombre des exercices que l'on fait en torpilleur sont des exercices militaires à proprement parler, — comme le tir du canon, les évolutions, les lancements de torpilles ; les manœuvres de groupes, encore fréquentes, sont déjà plus rares : et les attaques de bâtiments le sont tout à fait.

En général, on pratique plus la mer en torpilleur qu'à bord de tout autre navire ; on multiplie donc les exercices ; mais, la plupart du temps, ils sont assez mal faits, pour une raison ou pour d'autres. J'en dirai quelques-unes. Si ce qu'on fait n'est pas suffisant, c'est faute de méthode plus que de tout le reste. Il semble que l'on soit toujours à la période où l'on tente des expériences. Depuis dix ans au moins, l'on aurait pu avoir une doctrine, quitte d'ailleurs à en changer. L'essentiel serait, dès le début, que le torpilleur fût entraîné, par un grand nombre d'exercices, à l'objet principal qui lui est assigné, c'est-à-dire au lancement de la torpille, soit seul, soit en groupe. Cet exercice essentiel n'est pas assez fréquent, à beaucoup près. Il l'est encore moins de nuit, qui est pourtant le cas qui se présentera presque seul à la guerre, les attaques de jour étant alors des plus aléatoires, et peut-être désespérées. A tout le moins, pour faire de bons lancements, pendant la nuit, et un peu sûrs, faudrait-il les multiplier pendant le jour.

Qu'on se représente le travail d'une année, je suppose, à Cherbourg. Le problème des lancements y est délicat à résoudre. Quel que soit le désir de la Défense mobile, quelle

que puisse être l'activité de l'officier supérieur qui la commande, — on ne peut lancer les torpilles d'exercice, au large, n'importe où : ces projectiles doivent servir, en effet, un grand nombre de fois ; il est indispensable de les lancer dans des parages déterminés, de façon à pouvoir les relever ensuite. On est donc réduit à le faire en rade. Mais là se présentent d'autres difficultés, et d'une pire conséquence. L'espace est restreint. Le véritable lancement doit être fait sur un but remorqué, lequel doit aller à une certaine vitesse : une simple embarcation à vapeur n'y suffit pas. On est donc obligé de se servir d'un torpilleur pour la remorque ; il s'ensuit un danger possible et presque inévitable. On court le risque de ce paradoxe, — le torpilleur torpillé.

D'autre part, le torpilleur qui torpille, pour faire un lancement qui ait une signification sérieuse, doit s'y essayer d'abord à une vitesse modérée : puis, l'habitude étant acquise, à la grande vitesse, nécessaire dans la réalité du combat, — la vitesse de guerre. L'exercice devient aussitôt presque impossible, dans une rade encombrée de bateaux de guerre presque en tout temps, d'embarcations de toutes sortes, et de navires de commerce, — sans parler des courants énormes qui y règnent. La ligne sur laquelle on lance est perpendiculaire à l'entrée du port de commerce : la liberté des mouvements et de l'allure en est encore entravée. Ce qui est déjà trop difficile, le jour, l'est infiniment plus, la nuit. L'entraînement de nuit, qui serait le vrai, en est presque supprimé, tant il paraît impraticable. On ne peut se permettre qu'un simulacre ; une dernière difficulté s'y ajoute même, celle que le torpilleur trouve à sa propre manœuvre : les coffres dont la rade est semée, les dangers des collisions, l'état de la mer dans cet étroit espace, souvent obscur et troublé par le mauvais temps, tout s'oppose à ce libre jeu sans lequel il n'est pas de bon exercice. Même en se bornant à ne rien tenter que de médiocre, la moitié du temps au moins le torpilleur en arrive à se préoccuper de sa manœuvre et de sa sécurité propres autant que du lancement.

Il y a des ports où les difficultés sont moindres ; mais elles sont encore nombreuses. En tout cas, le but primordial n'est pas atteint. Avant tout, il faudrait qu'à la Défense mobile les

commandants de torpilleurs fussent pliés à toutes les circonstances de la guerre, et qu'on le leur rendît possible. Si l'on s'en désintéresse, l'on en arrive à perdre de vue la nature même du torpilleur : son utilité militaire consiste à lancer la torpille, et dans l'attaque du cuirassé. Tantôt on la sacrifie au profit de la navigation ; tantôt, comme en d'autres ports où les lancements sont plus aisés, on ne navigue plus du tout, et l'on n'acquiert pas la pratique de la côte, comme il faudrait. Le torpilleur est en perpétuel mouvement sur un secteur du littoral ; il navigue, il lance, il attaque et il se dérobe : telle devrait être la formule de son rôle et, par conséquent, de sa vie journalière.

Que dire, en effet, de la pénurie des attaques réelles ? Il peut arriver qu'en une année entière de commandement on ne se livre qu'à deux ou trois attaques de nuit, sur des bateaux de guerre ou des escadres. Où est l'enseignement indispensable à toute profession et, plus qu'à toutes, à celle-ci ? — Où l'expérience que la paix doit permettre de la guerre ? — Il n'est pas admissible qu'on s'en tienne toujours à de si pauvres essais. On ne saurait, d'ailleurs, comprendre que les escadres du Nord et de la Méditerranée ne se prêtent pas aux exercices de la Défense mobile, chaque année, à des époques régulières. Qu'elles s'offrent comme but à l'attaque, soit tout entières, soit par bâtiments détachés à cet effet[1]. Le profit ne serait pas moindre pour ces bateaux d'escadre que pour les torpilleurs eux-mêmes. Les gros navires n'auraient pas peu besoin de se rompre à la défense contre les petits, qu'il s'agisse de la veille ou du tir de l'artillerie. La leçon du sang-froid ne se prend pas en un jour : pas plus, j'y consens, que celle de l'audace.

Une fois, l'occasion se présenta d'une bonne attaque, — ou plutôt qui aurait dû l'être, si l'entreprise n'avait été viciée, dès le principe, par le choix de l'heure déjà trop claire, et par une complète indifférence de l'escadre, qui manœuvrait comme s'il n'y avait jamais eu de torpilleurs au

1. Soit encore que le port d'attache fournît aux torpilleurs un bâtiment quelconque qui se prêtât régulièrement aux exercices.

monde. Qu'on ne s'en étonne pas : à peu d'exceptions près, le préjugé contre le torpilleur date d'une génération qui ne veut pas le perdre, et qui l'entretient peut-être de très bonne foi ; il ne disparaîtra qu'avec elle. On ne se sert pas des torpilleurs, pour prouver qu'on ne peut pas s'en servir. Démonstration excellente sans doute, sinon rigoureuse. Le plus souvent, on place les torpilleurs en des conditions telles qu'ils ne peuvent être d'aucun effet : c'est se donner raison à bon compte. Passe encore, si l'on n'en tirait pas aussitôt des conclusions décisives, entièrement erronées d'ailleurs, sur le rôle des petits navires. Assurément il ne faut pas s'exagérer la puissance militaire du torpilleur ; elle est soumise à beaucoup de circonstances de temps, de climat, de lieu, de stratégie et de nombre. Mais, bien loin de les réaliser, on les supprime. Il est trop facile de refuser ensuite toute valeur aux petits bâtiments.

C'était au moment où les deux escadres du Nord et du Midi durent se rencontrer dans Cherbourg, à l'occasion d'une revue navale... Cette grande force navale, positivement puissante et organisée, allait manœuvrer dans la Manche, et les torpilleurs de Cherbourg devaient concourir à ces manœuvres. Les cinq torpilleurs de combat, navires récents et du meilleur type, étaient tout à fait prêts pour l'action : assouplis par quelques jours d'exercices en commun et des sorties d'ensemble, ils se présentaient en aussi bon état qu'on eût pu le souhaiter : tels enfin qu'on en devait tirer un excellent parti.

Mouillés sur rade, ils se tenaient parés à toute attaque. Un après-midi, à deux heures, on annonce l'arrivée de l'escadre du Nord pour le lendemain, de bon matin. Elle passera la nuit à la mer. L'occasion ne saurait être plus propice. La Défense mobile reçoit l'ordre d'attaquer. C'était donc se mettre dans les conditions réelles de la guerre, où des renseignements sûrs auraient été donnés par les sémaphores à la Défense mobile, et où la Défense mobile eût agi en conséquence. L'hypothèse était impliquée dans la nouvelle même : ce n'est pas en deux heures que les torpilleurs auront joué avec succès le rôle d'estafettes, et, du reste, ce rôle n'est pas le leur. Regardons le cas de la guerre : il s'est vingt fois présenté de cette manière, et supposons Cherbourg averti qu'une escadre an-

glaise doit se présenter le lendemain devant la rade, au point du jour. Ici les torpilleurs ne sont plus que les instruments d'une attaque reconnue possible, et qui répond à une attaque donnée comme certaine.

On se réunit en conseil ; on discute le plan. L'escadre vient de l'ouest, elle passe la nuit à la mer : il n'y a d'autre plan que de l'attendre au passage, dans les parages de la Hague, de croiser au petit jour et de tenter l'attaque. Comme corollaire, on appareille. On passera une partie de la nuit dans un abri de la côte du Cotentin, pour ménager les forces des équipages. On arrive à ce mouillage sur les cinq heures du soir. On prend la tenue de combat. On fait coucher les équipages pour les avoir plus vifs au moment de la lutte ; et, de nouveau, on appareille à une heure du matin.

Il fait un temps splendide, presque calme. La nuit est lumineuse, la lune claire : une beaucoup trop belle nuit. On n'en a pas eu le choix ; mais assurément ce n'est pas par une nuit pareille, rare après tout sur cette côte, et particulièrement défavorable aux torpilleurs, qu'il eût fallu attaquer une escadre ennemie.

Les torpilleurs, mâts rabattus, sans feux, veillent à la chauffe avec le plus grand soin, pour donner le moins de fumée possible et point de flammes. Ils se détachent en silhouettes noires sur le ciel, éclairés par la lune, qui doit fatalement les faire apercevoir d'un gros navire haut sur l'eau. On compte tout de même sur le demi-jour de l'aube pour réussir l'attaque ; on compte aussi sur la promptitude. Encore faut-il que l'escadre s'y prête et qu'elle ne se dérobe pas aux circonstances déplorables qu'elle nous impose. A tout le moins il faut qu'elle passe, qu'elle suive la route supposée, et dans des conditions de nuit suffisamment plausibles pour que la rencontre puisse signifier quelque chose. Il est évident que si l'escadre se réserve le droit de passer à midi, l'attaque n'a plus aucun sens, et il est même ridicule de la supposer.

Les torpilleurs se séparent en deux groupes, en ligne de file, selon le plan arrêté. Chacun a pour mission propre de surveiller un secteur sur le méridien de la Hague, où l'escadre doit nécessairement passer. Il est clair encore que si l'escadre passe par Portsmouth, ou rallie Cherbourg par le nord de

l'Écosse, il eût mieux valu ne pas faire sortir les torpilleurs : ce n'est pas la fonction du torpilleur d'être croiseur d'escadre.

Le premier groupe, dont nous sommes, composé de trois torpilleurs, surveille son secteur d'une façon irréprochable, encore que les trois bâtiments manœuvrent à se toucher, nez contre arrière, à quinze mètres d'intervalle, légèrement endentés, — groupe très compact, formant un ruban très souple, imitant sans à-coup toutes les girations du chef de file, sans aucun signal, et rompu à ce genre d'exercices par de fréquentes sorties, le jour... C'est quatre heures de soins constants et d'attente continuelle. Les équipages aux postes de veille, les canons chargés, les servants des pièces couchés sur le pont, tout le monde épiant le large, avec le timonier qui fouille l'horizon, — enfin l'image de la guerre, dans ce qu'elle a peut-être de plus pénible : la longue attente.

Rien ne paraît : pas de fumées ; nulles formes de navires. Quand, tout à coup, sous la lune, on aperçoit assez nettement les feux d'un bateau qui pourrait être, autant qu'on en peut juger la nuit, — un aviso-torpilleur.

Alerte ! Le chef de file se dirige à grande vitesse sur l'ennemi pour le reconnaître, et au besoin pour le fuir au plus vite une fois reconnu. Or, quel n'est pas notre étonnement de le voir filer lui-même à grande vitesse dans le nord-est, dans la direction de Portsmouth. Il nous a fallu plus tard nous rendre à l'évidence, et convenir que le seul bateau de guerre aperçu de toute cette nuit était très probablement un aviso-torpilleur anglais : celui-là du moins avait bien joué, au naturel, son rôle d'ennemi.

D'ailleurs, le second groupe n'avait rien trouvé et ne nous signalait rien. Peu à peu la nuit s'écoule. La lune baisse sur l'horizon. Le froid de l'aube se fait sentir. Le ciel pâlit de plus en plus et les torpilleurs deviennent plus indistincts dans la pénombre. La mer est grise, avec des reflets mauves. Il nous reste une demi-heure d'espoir : nul moment peut-être n'est plus favorable que celui-ci, et l'on y peut beaucoup compter, en outre, sur la fatigue et l'énervement des équipages de l'escadre, — pourvu que l'escadre passe.

Elle ne passa pas. Elle ne devait pas passer. Ce ne fut

qu'au grand jour, aux six heures d'un matin radieux de juillet, sous un soleil splendide, que, majestueusement, le *Dupuy-de-Lôme*, le *Bruix*, les grands croiseurs de l'escadre s'avançèrent à la parade, feux encore allumés, faisant route directement sur Cherbourg, sans seulement se douter qu'il y eût à Cherbourg une Défense mobile, qu'elle pût attaquer, et qu'elle le dût, puisqu'on l'en avait priée. Les torpilleurs se demandèrent s'ils ne devaient pas jouer la farce jusqu'au bout ; et nous ne fûmes pas surpris de voir l'un d'eux simuler une attaque contre le *Bruix* et faire, comme à l'exercice, le signal convenu de la torpille lancée.

Il ne restait plus qu'à s'en aller. Les bons torpilleurs de combat se donnèrent le luxe de venir élonger les grands croiseurs à petite distance, de forcer de l'avant et de rentrer à Cherbourg à dix-neuf nœuds, précédant les croiseurs de deux heures et de cinq ou six l'escadre qui suivait tranquillement. Elle avait doublé le méridien de la Hague en plein jour ; et c'était là l'opération paradoxale qu'elle avait proposée aux torpilleurs, l'occasion unique qu'elle leur avait offerte. Il ne lui fut que trop facile, au mouillage, de s'étonner que les torpilleurs fussent sortis pour la torpiller.

LIEUTENANT X.

(La fin prochainement.)

LES AGRARIENS

DANS

L'ALLEMAGNE NOUVELLE

Il y a six ans, je publiais ici même un article sur « le Spectre rouge en Allemagne ». Je m'y efforçais de traiter ce spectre rouge comme on a, de tout temps, traité les spectres auxquels on voulait ôter ce qu'ils avaient de terrible, c'est-à-dire en l'amenant au grand jour : et le spectre s'évanouissait pour faire place à un être réel, vivant, humain, doué d'un solide appétit et d'une vitalité robuste. La révolution rouge sang se transformait, à la lumière de la critique, en une classe ouvrière avisée, qui aspirait au pouvoir politique et s'affranchissait progressivement des formules collectivistes. On estima qu'il y avait bien de l'optimisme dans cette façon de comprendre notre social-démocratie, sa nature et son évolution. Le temps a montré que cet optimisme était justifié, que la social-démocratie allemande valait mieux que sa réputation, mieux que la réputation révolutionnaire que lui faisaient ses adversaires politiques et qu'elle s'efforçait de se faire elle-même. Au temps de la folle jeunesse on coquette volontiers avec les moyens violents et les solutions héroïques. Le collectiviste à tous crins ne répugnait nullement à l'idée de bousculer, même par un coup de force, l'ordre politique et l'ordre social existants, pour dresser sur les ruines de l'injustice présente la cité idéale de la raison socialiste. Ils sont loin ces beaux jours ! Les enthousiastes sont devenus

des sceptiques; les visionnaires, des politiciens rassis; les intransigeants, des opportunistes. Les mots sonores sont bien encore en circulation, mais ils sonnent creux. Le raisonnement et la critique règnent en maîtres. Ce changement a déçu bien des gens : non pas seulement les batteurs d'estrade socialistes qui vivaient de l'effroi d'autrui, mais aussi — davantage peut-être — les sauveurs réactionnaires de la société, « l'union des cloches et des tambours », ceux qui puisaient dans la terreur que le péril révolutionnaire inspire au bon bourgeois le plus clair de leur influence politique.

Nos réactionnaires donneraient beaucoup pour que la social-démocratie se laissât induire à quelque sottise révolutionnaire. C'est avec cette pensée qu'ils ont timidement essayé d'exploiter contre la social-démocratie l'attentat d'un épileptique irresponsable sur la personne de l'Empereur. La tentative a complètement raté. Les plus simples d'esprit ont fini par comprendre qu'un parti qui a réuni aux dernières élections du Reichstag plus de deux millions de voix, plus du quart des suffrages exprimés, un parti plus solidement organisé qu'aucun autre parti politique, ne s'aventure pas dans l'assassinat et la conspiration. Un parti qui a derrière lui plus de deux millions d'électeurs est trop grand pour des enfantillages révolutionnaires. Pour maintenir la cohésion d'une masse aussi puissante, il faut autre chose que de la sentimentalité et de la passion, il faut de grands intérêts communs. Ce qui fait aujourd'hui la cohésion de la social-démocratie allemande, c'est l'intérêt de classe des salariés, et spécialement des salariés industriels.

Dans aucun État, quel qu'il soit, république ou monarchie, on ne peut traiter légèrement un intérêt de classe qui a constitué une organisation politique aussi forte et aussi étendue que la social-démocratie. Il y a longtemps que cet intérêt de classe joue en Allemagne un rôle de première importance. Lorsque le comte Caprivi prit le pouvoir, il déclara dans son programme qu'on aurait à juger tout acte du gouvernement et de la législation à cette pierre de touche : son effet sur la social-démocratie. Le mot n'a encore rien perdu de sa vérité.

Voyons donc ce que c'est que ce conflit politique où s'agite aujourd'hui l'Allemagne, et où il s'agit de tout l'avenir économique de l'empire.



Lorsque l'empire allemand fut fondé il y a trente ans, ce ne fut pas seulement le triomphe final d'un développement *national* séculaire, extraordinairement fécond en espérances et en désillusions ; ce fut aussi le point de départ d'une Allemagne nouvelle, qui cherche ses plus belles victoires non sur les champs de bataille, mais dans les luttes économiques et sur les marchés du monde. Depuis trente ans, l'histoire de l'Allemagne est surtout l'histoire de la transformation de l'Allemagne en une puissance économique mondiale. Cette transformation, une génération humaine a suffi à l'accomplir : il s'agit maintenant d'en tirer les conséquences politiques.

Une puissance qui a un commerce extérieur annuel de 10 à 11 milliards de marks (en 1900 les importations ont atteint 6043, les exportations 4752, en tout 10795 millions de marks) ne peut être gouvernée selon les principes du Grand Électeur ou de Frédéric le Grand. La vie moderne a entraîné dans son courant tout-puissant les classes qui donnaient son caractère à l'Allemagne et surtout à la Prusse d'autrefois : le bureaucrate discipliné et frugal, l'officier endurci dans les privilèges de sa caste, le professeur pédantesque, le Junker qui sur son fief héréditaire repousse avec acharnement toute innovation politique et économique. Ils deviennent chaque jour moins capables de maintenir leur situation ancienne. Le commerce et l'industrie leur enlèvent la primauté. Des 56 millions d'habitants que compte aujourd'hui l'empire, l'agriculture n'en occupe plus guère que le tiers. L'Allemagne est devenue depuis longtemps un État industriel. Sa richesse s'est prodigieusement accrue. L'activité de la nation s'est tournée vers les entreprises où l'industrie donne la main à la science, et elle y remporte ses plus beaux succès. Dans les industries chimiques et dans l'électricité, l'Allemagne est aujourd'hui souveraine sur les marchés du monde.

La conséquence immédiate de cette énorme activité productrice fut un besoin d'expansion économique. Le comte Caprivi a eu le grand mérite de le comprendre, il y a dix ans, et d'en tenir compte dans son habile politique commer-

ciale. La politique commerciale n'avait jamais été le fort du prince de Bismarck. Du jour où il fut privé de l'aide du ministre Delbrück qui, dès 1876, se retira « pour raisons de santé » — et qui vit encore, — il régna dans la politique commerciale de l'Allemagne un esprit de mesquinerie qui excluait d'emblée les grands desseins. Le successeur de Bismarck s'aperçut vite que l'intérêt de l'Allemagne exigeait un changement de politique; il réussit à conclure avec l'Autriche-Hongrie, la Belgique, l'Italie, la Suisse, la Roumanie, et même avec la Russie, les tarifs qui devaient régler jusqu'au terme de l'année 1903 le commerce de l'Allemagne avec les nations voisines. Ces tarifs donnaient à l'Allemagne une sécurité suffisante, en même temps que l'abaissement des droits sur les blés de 50 à 35 marks par tonne était un acte de justice économique en faveur de la population ouvrière.

Le succès de la politique de Caprivi a dépassé toutes les prévisions. Depuis 1894, l'exportation allemande a augmenté de plus de 50 p. 100. L'exportation en Russie a presque triplé depuis 1892, date où elle atteignit le chiffre le plus bas. L'émigration, auparavant considérable, est descendue à un minimum qu'on n'avait plus vu depuis bien des années. L'accroissement annuel de la population s'éleva presque à 900 000 âmes, ce qui n'était jamais arrivé, et cet accroissement extraordinaire s'explique principalement par la diminution progressive de la mortalité. Les salaires, le commerce intérieur, la banque et la navigation se sont développés dans les mêmes proportions. Jamais, sans aucun doute, on ne vit en Allemagne, en un temps aussi court, un déploiement comparable de forces économiques. Ce qui n'a pas empêché le parti politique d'où était sorti Caprivi, le parti des conservateurs, le parti des Junkers, le parti des agrariens, de traiter le successeur de Bismarck, dans les discussions publiques, comme un dangereux ennemi du pays, et de le poursuivre de haines amères jusque dans la tombe. Pourquoi tant de fiel?



Les agrariens répètent obstinément que l'abaissement des droits de douane sur les blés par les traités de Caprivi a

causé le tort le plus grave à l'agriculture allemande. Ce n'est là qu'un mensonge tendancieux. Toute statistique impartiale démontre le contraire, et accuse une élévation de la production agricole, en même temps qu'une élévation du revenu des métiers agricoles. Comment cette diminution des droits douaniers aurait-elle pu amener cette prétendue dépréciation, étant donné que l'abaissement dont elle frappait le prix du blé (15 marks par tonne) était compensé par des primes d'exportation en faveur de *tous* les blés exportés, y compris le blé indigène, et que ces primes étaient égales aux droits protecteurs? Il s'ensuit que ce droit protecteur produisait un enchérissement de 35 marks *net* sur le blé, même sur le blé allemand, tandis que le chiffre plus élevé des tarifs antérieurs était un chiffre brut, et, dans la réalité, restait inférieur à une moyenne annuelle de 35 marks.

S'il est faux que les traités de commerce aient causé un dommage direct à l'agriculture, il faut reconnaître en revanche qu'ils présentaient, pour les autres forces productrices nationales, des avantages précieux. De là viennent précisément les rancunes des agrariens. Chaque année diminue l'importance *relative* de la production agricole. L'Allemagne devient de plus en plus une puissance industrielle. La part proportionnelle de l'agriculture dans la richesse nationale est en décroissance continue. L'agriculture occupe encore un tiers environ de la population, et produit à peine le quart du revenu national total. Il est évident que cette diminution constante de l'importance relative de l'agriculture entraîne un déplacement de l'axe politique, en même temps que le déclin de ceux qui sont les représentants politiques les plus éminents de l'agriculture, des Junkers.

Les représentants de la grande propriété l'ont compris depuis longtemps, surtout en Prusse. Ils se sentent menacés, non seulement économiquement, mais politiquement. La transformation de l'Allemagne en une puissance économique mondiale est à la longue incompatible avec la conservation d'un régiment de Junkers. Elle le perçoit clairement, cette petite noblesse extraordinairement pointilleuse sur les questions de prééminence. Elle voit menacée sa situation privilégiée à la cour, dans l'armée, dans l'administration. Sans

compter que peu à peu l'esprit industriel et commercial d
la nouvelle Allemagne l'arrache à son sol héréditaire, qu
les petits capitaux, la technique insuffisante et la routine som
meillante du *bon vieux temps* ne sont plus assez productifs
C'est en réalité une lutte désespérée des forces du passé
appuyées sur la propriété foncière, contre la moderne Allemagne, qui devient une puissance économique mondiale
Cette lutte est conduite avec une âpreté croissante. Pou
avoir constaté en son temps ce fait clair comme le jour, que
l'Allemagne est aujourd'hui plus industrielle qu'agricole, le
prince de Hohenlohe s'est attiré la haine des Junkers prussiens. Pourquoi le parti agrarien fait-il au canal du Rhin à
l'Elbe une opposition si rancunière? Pourquoi des fonctionnaires d'État inféodés au parti Junker combattent-ils un
projet poursuivi par le roi avec une ardeur si passionnée?
Parce qu'ils craignent, avec une horreur instinctive, la transformation de la Prusse en un État industriel.

Le parti Junker poursuit avec obstination et acharnement cette lutte contre l'Allemagne moderne. Aucun moyen ne lui répugne, ni les intrigues de cour, ni les manifestations dans la rue. Le *Bund der Landwirte*, la plus démagogique des organisations qui existent en Allemagne, est le produit de cette action forcenée. Il s'est emparé de l'instinct de classe des populations agricoles; il présente comme l'intérêt collectif de l'agriculture ce qui n'est, en réalité, qu'intérêt de gros propriétaires. Il exploite tous les mouvements réactionnaires, il est en quête de mercenaires. Aux artisans, qui souffrent douloureusement de la concurrence industrielle, on promet le rétablissement des corporations et de leurs réglementations; pour le petit commerçant qui gémit sous la concurrence des grands magasins, on établit l'impôt sur les grands magasins. Voulez-vous une loi d'exception contre n'importe quoi et n'importe qui, contre la vente à terme des blés, contre le magasin ambulant, contre la saccharine, contre les social-démocrates, contre les Juifs? Vous trouverez chez ces réactionnaires, dénués de préjugés, assistance et amour mutuel. Tant qu'il est resté la moindre lueur d'espérance d'abolir notre étalon d'or, sans lequel l'Allemagne ne pourrait avoir une situation économique dans le monde, ils ont

soutenu ce projet de bimétallisme qui ne trouvait plus d'abri dans aucune cervelle.

Ces Jacobins de la réaction se servent contre le gouvernement d'un moyen qui a fait ses preuves : l'intimidation. Vous ne faites pas ce que nous voulons? Que la malédiction de l'agriculture soit sur vous! Ce que nous voulons, ce sont des droits de douane plus élevés, particulièrement des droits sur le blé, des droits à tout prix, au prix même d'une guerre de tarifs. C'est *la terreur verte*, dont l'Allemagne est aujourd'hui la proie.



Dans cette lutte des agrariens réactionnaires contre l'Allemagne moderne, on voit, rangé parmi les adversaires des agrariens, l'ensemble de la classe ouvrière, c'est-à-dire les ouvriers qui prennent quelque part à la vie politique, et, en particulier, les ouvriers industriels organisés en social-démocratie. Il fut un temps où la social-démocratie ne voyait dans le problème des droits douaniers qu'une question accessoire, une simple querelle de ménage entre bourgeois. Il fut aussi un temps, on le sait, où les chartistes anglais montraient pour le mouvement antiprotectionniste non seulement de l'indifférence, mais bien de l'hostilité. La lutte de Cobden et Bright contre les droits sur les blés n'était pour eux aussi qu'un bon tour de bourgeois (*middle-class trick*); au nom de la théorie de la loi d'airain, comme fit vingt ans plus tard Lassalle en Allemagne, ils cherchaient à prouver à leurs adeptes que toute réduction sur les droits protecteurs, par suite tout abaissement du prix des denrées, n'aboutirait qu'à une baisse des salaires. L'expérience a montré depuis l'absurdité de cette théorie; la social-démocratie allemande l'a formellement abandonnée. Les salariés allemands qui font partie de la social-démocratie sont aujourd'hui des libre-échangistes résolus; ils sont, avant tout, des adversaires enragés des droits sur les denrées, et, en première ligne, des droits sur les blés. On a dans le monde ouvrier allemand un sens très fin de ce que sont les droits protecteurs : des primes aux capitalistes, pour modifier, au profit du facteur capital et au détriment du facteur travail, les parts respectives que le

travail et le capital reçoivent des fruits de la richesse natio nale. S'il en est ainsi dans l'industrie, c'est bien plus vra encore dans l'agriculture, où l'on ne peut même pas espére de la protection une augmentation de la production, et, pa suite, du travail.

Mieux l'ouvrier allemand comprend ces données, et plus i est l'ennemi de la politique agrarienne. Il est intéressé au libr échange comme à l'étalon d'or. Ses chefs ont fait preuv d'intelligence politique lorsqu'ils ont compris cet intérêt, e s'en sont fait les défenseurs absolus. Dans certains pays, les ouvriers ont montré vis-à-vis des erreurs bimétallistes et protectionnistes beaucoup moins de clairvoyance. On l'a vu de façon frappante aux États-Unis d'Amérique. En 1896, dans la lutte monétaire, l'an dernier encore dans l'élection présidentielle, les travailleurs organisés étaient en majorité pour Bryan ; les partisans de l'or se sont tués à leur faire comprendre qu'abaisser l'étalon, c'était abaisser les salaires et rendre la vie plus chère : ç'a été peine perdue. En Allemagne, les bimétallistes n'ont trouvé aucun écho dans la classe ouvrière. Un seul député socialiste a fait exception, et pas pour longtemps : il représentait un district saxon où il y a des mines d'argent. On peut poser en fait aujourd'hui que les ouvriers sont, sans exception, les partisans les plus résolus de l'étalon d'or et du libre-échange.

On ne peut en dire autant des patrons. Sans doute il y en a peu d'assez bornés pour ne pas comprendre que le protectionnisme agrarien est l'ennemi naturel du développement industriel, et qu'il est surtout meurtrier pour les intérêts des travailleurs de métiers. Mais on sait que le protectionnisme ne se borne pas à démoraliser les caractères, et qu'il frappe aussi l'intelligence. L'espoir d'accrocher, dans cette course au tarif protecteur, un petit bénéfice pour leur propre branche, fait passer au protectionnisme plus d'un industriel qui, s'il réfléchissait un peu plus, reconnaîtrait que le petit profit qu'il en peut retirer ne pourra, même en mettant les choses au mieux, compenser le dommage économique général qu'entraîne fatalement après elle toute aggravation du protectionnisme agrarien.

Du reste, dans le monde industriel, ce sont justement les

plus grands capitalistes de la grande industrie qui sont prêts à soutenir le protectionnisme des Junkers : ils n'ont rien à redouter de la concurrence étrangère. Au fond, le tarif protecteur est pour eux un moyen de plus pour former commodément des syndicats qui tiennent les prix élevés sur le marché intérieur, et vendent leurs produits d'autant moins cher sur le marché étranger. Ils craignent d'autant moins les tarifs de représailles de l'étranger, qu'ils sont en situation, au pis-aller, de fonder à l'étranger des succursales, avec capital, machines et ouvriers, et de faire de bonnes affaires avec leur capital émigré, sous la protection et aux frais du pays étranger. C'est cette mobilité du capital qui dans les pays industriellement avancés empêche les grands fabricants d'être les meilleurs soutiens du libre-échange.

Ajoutez qu'en Allemagne les lois d'exception contre la social-démocratie, qui furent en vigueur durant douze années (1878-1890) ont aggravé et porté sur le terrain politique les différends entre patrons et ouvriers, différends qui de temps à autre prennent une extrême acuité. Au cours de ces luttes, la grande industrie a recherché l'alliance des agrariens conservateurs, et naturellement ceux-ci ont fait fête à ces précieux alliés venus du camp industriel, et leur ont fourni tout l'appui réactionnaire désirable. Ce n'est donc point par hasard que l'ère protectionniste bismarckienne a commencé avec les lois de 1878 contre les socialistes, et que l'ère des traités de Caprivi coïncida, à l'automne de 1890, avec l'abandon des mêmes lois.

En Allemagne comme presque partout, la réaction protectionniste et la réaction politique vont de pair.



Le groupement des partis est arrêté dans les grandes lignes en vue des luttes prochaines. Les radicaux sont pour le maintien, et les conservateurs pour la destruction des traités et des tarifs existants.

Les social-démocrates eux-mêmes, bien qu'ennemis en principe de tous droits protecteurs sur les denrées nécessaires

à la vie, ne demandent en l'espèce que le maintien de l'état de choses établi par les traités de Caprivi. Ces soi-disant révolutionnaires soutiendront un gouvernement qui prolongera la législation douanière et commerciale de 1894. Avec les socialistes marchent, cette fois, le grand commerce, les armateurs, la plupart des banques, les industries qui produisent surtout pour l'exportation, et aussi de nombreux représentants des autres industries. Ils ont avec eux la plus grande partie de la petite bourgeoisie, et une notable fraction de la petite culture. Dans le monde politique, tous les partis vraiment libéraux *(freisinnige Parteien)* sont dans le même camp que les social-démocrates. Et plus on va de la gauche vers le centre, plus clairs sont les rangs des défenseurs de la législation existante.

Le noyau des forces adverses est formé par les Junkers prussiens, qui se sont donné, dans le *Bund der Landwirte*, un très puissant instrument d'agitation ; ils exercent par là dans l'Allemagne du Nord une véritable terreur, qui met en œuvre le boycottage tant économique que social. Soutenus par les fonctionnaires de l'État, dont ils sont littéralement les maîtres grâce à leurs vastes relations, ils bravent même le gouvernement, quand le gouvernement s'engage dans une politique qui ne satisfait pas les intérêts de classe des Junkers. Naturellement, les Junkers ne parlent jamais que pour l'agriculture *en général*. Détenant les mandats représentatifs de presque toute la population agricole, déclarant ennemi de l'agriculture quiconque s'oppose à leurs menées, ils ont entraîné avec eux tous les partis qui tiennent de la population agricole leur influence politique. Comme ils prévenaient en même temps tous les désirs des réactionnaires, en particulier des cléricaux, ils ont fondé l'alliance de tous les groupes réactionnaires sur le programme protectionniste agrarien. A cette combinaison politique s'est ralliée, sans qu'il y eût sympathie profonde, cette grande industrie dont nous parlions tout à l'heure, la grande industrie protectionniste, la grande industrie toute-puissante par la technique et les capitaux. Au nom du but personnel qu'elle poursuit et des intérêts capitalistes qu'elle défend, elle juge peu opportun de se brouiller avec un parti qui dispose d'une telle influence dans la nation

et dans l'administration, et qui surpasse tous les partis dans l'art de mener une guerre sans scrupules.

C'est ainsi que les agrariens ont rassemblé une armée qui compte, avec les conservateurs, presque tout le centre, et la plupart des nationaux-libéraux.

Au Parlement les droites et les gauches forment deux groupes assez tranchés. Du côté du centre les attitudes sont plus incertaines. Là se trouvent ceux qui, sans se refuser à une augmentation modérée des tarifs, sont quelque peu inquiets des exigences déréglées de ces agrariens pur-sang ; ceux, en particulier, qui voudraient bien éviter toute extravagance protectionniste de nature à rendre impossible le renouvellement des traités de commerce.

Le centre se décidera finalement d'après l'attitude du gouvernement.



Le gouvernement — pas plus le gouvernement de l'Empire que celui de la Prusse — n'a pas encore adopté de position ferme. Si le comte de Bülow, aujourd'hui chancelier de l'Empire et président du Conseil en Prusse, avait autant de décision comme homme d'État qu'il a d'expérience et d'habileté comme diplomate, le choix du gouvernement ne ferait dès maintenant aucun doute. Il se mettrait à l'avant-garde des forces progressistes.

L'Allemagne s'est avancée trop loin dans sa carrière de grande puissance économique pour qu'il soit possible de la faire rétrograder à l'état de nation agricole, ou seulement d'arrêter sa marche, sans susciter des crises qui mettraient en jeu son existence. Le comte de Bülow ne se fait pas d'illusion sur ce point, pas plus que l'Empereur. Mais le chancelier voudrait bien aussi ne pas se brouiller avec ces terribles Junkers, qui le couchent sur leurs listes de proscription dès qu'il fait mine d'adopter une politique antiagrarienne. *Vestigia terrent !* Les Junkers agrariens n'ont pas repris haleine qu'ils n'aient fait mettre de côté le comte Caprivi, l'auteur des traités de commerce de 1892 et de 1894 ; et ils y ont réussi, en dépit du mémorable discours où l'Empereur appelait ces traités un « acte de salut ». La des-

tinée du digne général n'a rien de séduisant pour ce diplomate avisé. « Avant tout, pas de crise intérieure! » Tel était le programme du comte de Bülow quand il prit les fonctions de chancelier. Aucun programme n'était plus propre à susciter des crises. Peut-être aurait-il pu les éviter, s'il eût fait comprendre clairement qu'il n'en avait pas peur.

Les agrariens se sont dit que ce soupir était un aveu de faiblesse; ils se sont mis incontinent à l'ouvrage pour exploiter l'indécision du chancelier. Si étranger que Gœthe puisse être à leur esprit, ils n'en sont pas moins pénétrés de la vérité de sa maxime : *Nur wer fest auf dem Sinne beharrt, der bildet die Welt sich.* (Le royaume du monde est aux obstinés.) Naguère, ils arrachaient au chancelier, dans le Reichstag allemand comme au Landtag prussien, des effusions agrariennes. On le trouva déjà tout disposé à répéter, à mainte reprise, qu'il était plein d'un ardent amour pour l'agriculture, qu'il ferait tout pour donner aux agrariens des tarifs plus élevés sur les blés, et qu'il allait s'y mettre au plus vite. Mais ce sont des réalistes que nos agrariens : ils ne se contentaient pas de déclarations platoniques. Ils trouvaient très méritoire que le comte de Bülow prît tant à cœur la misère agrarienne; mais ils lui posaient aussitôt la question que ce Yankee, dans une grande disette d'eau, posait à un compatriote plein de compassion qui protestait de son affliction : « Pour combien en êtes-vous affligé? » A quel chiffre, à quels tarifs devons-nous estimer les sympathies agrariennes du chancelier? C'est ce qu'on ne nous a pas encore dit. Le comte de Bülow a soigneusement évité d'attribuer à sa sympathie des prix déterminés et des échéances fixes. Tant de retenue a porté ses fruits : au Landtag prussien les agrariens ont soumis le projet de canal à un examen d'une telle profondeur, qu'il eût fallu au gouvernement une belle longévité pour avoir la chance d'en voir la fin.

Le comte de Bülow a fini par perdre patience, et il a mis fin aux débats parlementaires par une brusque clôture, avant que la commission ait eu le loisir de rejeter formellement le projet de canaux. Trois ministres ont été jetés par-dessus bord : le ministre de l'Agriculture von Hammerstein, le ministre du Commerce Brefeld, et le ministre des Finances,

vice-président des ministres de Prusse, M. de Miquel. Le renvoi de M. de Miquel a seul une importance politique : ministre des finances prussiennes depuis onze ans, il était assurément le personnage le plus influent du gouvernement. Bien qu'il fût issu des rangs du parti national-libéral, M. de Miquel était, dans le ministère, l'appui principal des agrariens. Lorsqu'il y a deux ans le projet de canal fut soumis pour la première fois au Landtag de Prusse, il prononça en faveur du projet gouvernemental un discours à la suite duquel le comte Kanitz, l'un des chefs agrariens, fit la très malveillante remarque que voici : « Si j'ai bien compris M. le ministre des Finances, il s'est déclaré en faveur du projet. » Le mot circula très vite de bouche en bouche ; il était en un parfait accord avec cet autre mot du prince de Bismarck, qui disait ne pas trouver chez M. de Miquel « une pupille sûre » : il faut savoir, pour comprendre le mot, que M. de Miquel n'a pas l'habitude de regarder les gens en face. Tout malin que soit le ministre des Finances — il a un peu de sang gascon dans les veines, et Louis Bamberger disait qu'il était un mélange de Gascon et de paysan de la Basse-Saxe — il n'a pu parvenir depuis à convaincre personne de sa parfaite sincérité dans l'appui qu'il prêtait au projet de canaux, et il porta aux yeux du public une bonne part de la responsabilité dans l'échec renouvelé du projet au Landtag. Enfin, une sorte de rivalité était née et avait grandi entre le comte de Bülow, président du Conseil des ministres, et M. de Miquel. Tous ces motifs réunis décidèrent M. de Bülow à débarquer M. de Miquel, en même temps qu'il clôturait la session du Landtag.

Les Junkers prussiens ont donc perdu l'habile allié qu'ils avaient au gouvernement. Mais il ne semble pas que M. de Bülow ait assez de décision pour faire expier aux agrariens sur le terrain de la politique douanière l'échec qu'ils ont infligé à son projet. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'il cherchera à les convaincre qu'à trop tirer sur la corde ils risqueraient d'obliger le gouvernement et la couronne à se rapprocher des gauches, et à marcher résolument contre la politique agrarienne. Aujourd'hui plus que jamais, M. de Bülow flotte entre la crainte qu'il a de se brouiller tout à fait

avec les Junkers, et le sentiment très net du danger qu'il y aurait, pour les intérêts économiques de l'Empire, à mettre la politique douanière à la remorque des agrariens.

Le gouvernement se déciderait peut-être plus aisément pour les agrariens, s'il ne courait le double risque de susciter, par les tarifs protecteurs sur les objets de consommation, un danger social, et surtout de rendre impossible, en donnant satisfaction aux agrariens, le renouvellement des traités de commerce avec les États voisins, en particulier avec la Russie.

Il semble que le comte de Bülow ait cru d'abord éviter à la fois Charybde et Scylla, le mécontentement socialiste et les embarras extérieurs, en recourant au pont aux ânes des demi-concessions. On accordera aux agrariens des tarifs assez élevés pour leur donner une satisfaction au moins partielle, mais pas assez élevés pour soulever une trop vive opposition ouvrière et pour rendre impossible le renouvellement des traités de commerce. On ne se brouillera complètement avec personne. Cette tentative n'a eu jusqu'ici aucun heureux résultat.

Les agrariens ont si longtemps prêché à leurs partisans qu'il fallait doubler les droits actuels sur les blés, et que c'était le moins que l'on pût faire pour le « salut de l'agriculture », qu'ils repoussent la main qui leur offre une élévation de quinze marks par tonne (au lieu des trente-cinq ou quarante marks demandés) comme si elle ne leur jetait qu'une aumône humiliante. — Les ouvriers, à mesure qu'ils font plus ample connaissance avec le protectionnisme, sont de plus en plus convaincus que les tarifs actuels sont pour eux une charge très sensible, et que les élever d'un pfennig serait une criante injustice. Leur raisonnement est bien simple. Une famille moyenne de cinq personnes consomme en moyenne par an une tonne de blé. Les tarifs actuels mettent déjà, sur cette tonne de blé, un enchérissement artificiel de trente-cinq marks. Trente-cinq marks représentent environ le salaire de deux semaines. Si les tarifs sont doublés, il faudra sacrifier un mois de salaire. Et pourquoi? pour élever la rente que tirent de leurs biens une petite minorité de gros propriétaires, en particulier les vingt-cinq mille propriétaires qui possèdent chacun plus de cent hectares. On va donc, sous une forme plus moderne et beaucoup plus étendue, rétablir les corvées? N'est-ce

pas là une servitude qui pèsera sur des millions de travailleurs industriels, sur eux spécialement, quand la loi les forcera à travailler un mois par an pour rien, pour que les grands propriétaires accroissent la rente de leurs terres? Car nous nous entendons bien : il s'agit des propriétaires, il ne s'agit pas des agriculteurs. Que le protectionnisme fasse monter le prix des produits, et par là même la rente, et la valeur du fonds et des terres, les métiers agricoles n'en seront que plus affaiblis devant la concurrence : est-ce que le prix élevé du sol n'est pas la cause essentielle de l'impuissance de l'agriculture allemande à lutter contre le blé de la Russie, de l'Amérique du Nord, de la République Argentine, etc.? — La claire notion de cet enchaînement de causes et d'effets se répand de plus en plus dans nos populations à mesure que se poursuit devant le public la discussion à laquelle ont pris part, dans l'esprit qui est le nôtre, les plus éminents économistes de nos Universités, Brentano et Lotz à Munich, Dietzel à Bonn, Conrad à Halle, et tant d'autres.

Puisqu'il en est ainsi, il est incontestable que toute hausse du prix du blé — car c'est là de plus en plus le nœud de la question — éveillera dans l'ensemble de la population ouvrière le sentiment aigu d'une grave injustice subie et d'une escroquerie par voie légale, et laissera dans les consciences de longues et amères rancunes. Voilà l'une des faces de la médaille.

L'autre n'est pas plus réjouissante. Il s'agit des relations commerciales de l'Allemagne avec ses voisins. Les agrariens ont eu beau attaquer ardemment, depuis des années, les traités de Caprivi, ils n'en ont pas moins le sentiment, d'ailleurs exact, que l'opinion publique ne désire guère l'abandon complet de ces traités. Aussi ont-ils employé tout leur zèle à répandre cette doctrine que, même avec une élévation des droits, d'habiles diplomates sauraient bien conclure de nouveaux traités avantageux pour l'Allemagne. Le gouvernement impérial lui-même paraît avoir un temps partagé cette manière de voir. Il se pourrait bien qu'il ne restât plus guère d'esprits assez crédules pour admettre ces suppositions naïves. Le ministre des Finances de Russie, M. de Witte, nous a rendu le bon service de dissiper ces chimères. Le point de

vue russe a été exposé, il y a quelques semaines, dans le *Vestnik Finansov*, en des termes dont la clarté ne laisse rien à désirer. Le ministre des Finances envisage exclusivement, comme bien on pense, les intérêts russes; il indique très froidement que l'Allemagne a tous les droits du monde de faire du protectionnisme, si elle le juge bon; mais qu'il ne faut pas qu'elle compte signer avec la Russie un nouveau traité avantageux, si elle prétend en effacer la clause essentielle de l'acte de 1894, à savoir l'abaissement des droits sur les blés. Cette façon tranquille de donner à entendre ce que chacun pouvait déjà se dire a produit en Allemagne l'effet d'une douche froide; elle a fait voir de plus près aux hommes d'État responsables les difficultés commerciales qui surgiraient de concessions importantes faites aux exigences agrariennes. On ne peut plus se soustraire à la conviction que satisfaire les désirs des agrariens, c'est du même coup rendre impossible le renouvellement des traités de commerce avec les nations voisines, et surtout avec la Russie. Il est extrêmement vraisemblable que l'expiration des traités marquerait le début d'une guerre de tarifs. Il est vrai que les agrariens ne s'émeuvent pas pour si peu; ils cherchent à persuader à l'opinion publique qu'une bonne guerre économique serait un acte d'héroïsme patriotique; mais l'Allemagne est peu accessible à ce patriotisme de fantaisie. L'insuccès de la France dans ses luttes avec l'Italie et la Suisse n'est pas de nature à allumer une grande passion pour les guerres de tarifs. Ceux dont la vue porte plus loin se disent aussi qu'une pareille guerre avec la Russie, et peut-être aussi avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie, ne s'accorderait pas le moins du monde avec la politique générale de l'Allemagne, qui tend essentiellement au maintien de la paix.

Certes, toutes ces considérations n'ont pas peu contribué à empêcher le gouvernement impérial de se jeter dans les bras des agrariens. On admettait encore, il y a quelques mois, que le projet de nouveau tarif protectionniste viendrait cet été devant le Reichstag, et qu'il se présenterait, selon les désirs des agrariens, sous la forme d'un double tarif, avec taux maxima et minima, pour les produits agricoles les plus importants. Dans la pensée des agrariens, ce double tarif devait

tracer et imposer au gouvernement la marche à suivre au cours des prochaines négociations pour le renouvellement des traités de commerce. Mais, entre temps, il s'est produit des retards dans la préparation du projet, et le Reichstag, dont la session est close, ne fera pas connaissance avec le projet cet été. Les partisans du libre-échange y gagnent le temps d'éclairer plus complètement l'opinion publique sur les dangers du protectionnisme agrarien.

* * *

Quel est donc pour l'Allemagne l'enjeu de ces luttes en matière douanière et commerciale? On ne s'en fera une idée complète que si l'on se représente une bonne fois ce qui arriverait si la politique protectionniste des agrariens remportait une pleine victoire. Nos populations ouvrières seraient frappées d'un impôt annuel de quelques centaines de millions, pour enfler la rente des grands propriétaires fonciers. Le régime des traités ferait place à une guerre de tarifs où l'on verrait littéralement dépérir le commerce de l'Allemagne, surtout son exportation. Qui dit réduction de l'exportation dit réduction du travail et accroissement de l'offre de travail. Qui dit accroissement de l'offre de travail dit réduction des salaires. Et si une baisse des salaires coïncide avec un accroissement des charges qui pèsent sur les objets de première nécessité, le mécontentement social augmente inévitablement. Or, l'expérience nous apprend que le parti politique qui profite le plus d'un mécontentement croissant, c'est la social-démocratie. On peut donc poser en fait que toute concession au protectionnisme agrarien a pour conséquence finale d'accélérer la croissance du parti politique qui fait l'opposition la plus résolue aux puissances établies.

Quand bien même on réussirait à éviter des guerres de tarifs acharnées, on n'en porterait pas moins un coup terrible à la situation économique de l'Allemagne dans le monde. L'Allemagne doit surtout compter avec la concurrence des États-Unis d'Amérique et de l'Angleterre. Pour l'énergie productive et la faculté d'adaptation aux besoins du marché, l'Allemagne le cède à peine aux États-Unis, et, en tout cas,

elle ne le cède pas à l'Angleterre. La masse de ses capitaux est encore de beaucoup inférieure à celle des deux rivales, mais cette masse est en état de croissance rapide. L'Allemagne est supérieure à ses rivales dans l'art d'appliquer à la production industrielle les conquêtes de la science. Elle peut, si elle déploie ses forces et leur donne libre essor, entreprendre la lutte avec l'Angleterre et les États-Unis sur les marchés du monde. Sous un seul rapport, elle est beaucoup moins favorisée : nos droits protecteurs sur les denrées de consommation réduisent la productivité de nos ouvriers relativement à celle des ouvriers américains et anglais, qui se procurent les moyens d'existence, et surtout le pain et la viande, à des prix sensiblement plus bas que ceux du marché allemand. L'aggravation de notre protectionnisme, qui rend la vie plus chère pour l'ouvrier, affaiblit l'Allemagne d'autant, dans la concurrence universelle. Il est pour l'Allemagne d'une importance décisive de rompre avec son système de protection, et de s'engager résolument dans la voie du libre-échange. Dans la concurrence avec l'Angleterre et l'Amérique, l'Allemagne ne triomphera qu'à la condition d'élever sa population ouvrière au plus haut degré possible du développement physique et intellectuel.

De temps en temps se fait jour l'idée que la vieille Europe ne se sauvera de la concurrence chaque jour plus forte de l'Amérique, qu'en fondant une alliance économique, de plus en plus étroite, entre les puissances européennes, particulièrement entre les puissances de l'Europe centrale. Il y a quelques années, le comte Goluchowsky, ministre des Affaires étrangères en Autriche, a exprimé cette idée en termes très remarqués. C'est à mon sens un véritable bonheur que l'exécution de cette pensée se heurte à des difficultés pratiques si énormes, qu'on ne puisse songer sérieusement à la réaliser. Se replier et se retrancher, pour faire face à la concurrence américaine, derrière une haute muraille de douanes protectrices, ce serait, je crois, pour l'Europe, renoncer à la partie et abdiquer en faveur de l'Amérique. Si l'Europe continentale veut soutenir la concurrence, il faut qu'elle cherche à accroître la productivité de ses forces économiques, en améliorant ses facteurs de production. Elle n'y parviendra jamais en faisant enchérir

les moyens de production, elle n'y parviendra jamais en réduisant ses forces productives ; elle n'y parviendra qu'en créant pour les moyens de production et les forces productives le régime de la plus complète liberté qu'on puisse concevoir. Ce n'est pas en s'enfermant dans une ligue de protectionnisme que les puissances européennes triompheront de la concurrence américaine, c'est, au contraire, en abaissant de plus en plus les barrières qu'elles ont dressées l'une contre l'autre.

Jamais sans doute le libre-échange ne fut plus nécessaire à l'Europe et spécialement à l'Allemagne. L'Allemagne tentera-t-elle la lutte économique contre les États-Unis et l'Angleterre en délivrant de toute entrave, en abandonnant à leur libre essor toutes les forces productives qu'elle recèle? Ou bien se contentera-t-elle d'être une puissance économique de second ordre, ce qui diminuera aussi en proportion sa puissance politique? — C'est le problème qu'elle doit résoudre, dans ces premières années du nouveau siècle.

THEODOR BARTH

PASTORALE

Avril avait souri; mai rayonne, — superbe!
L'idylle est là, toujours, s'il n'est plus de bergers;
Et je veux m'en griser, je veux marcher dans l'herbe,
Revoir des champs, des eaux, des bois et des vergers!

J'y suis. — De nobles bœufs ouvrent, tête baissée,
La glèbe d'où ressue un parfum de terroir;
Leur queue, à temps égaux largement balancée,
De mouches et de taons chasse un tourbillon noir.

Je longe, évocateur d'ondines et de faunes,
L'étang perdu de joncs qu'embrume une fraîcheur;
Rapide, au ras de l'eau, sous le surplomb des aulnes,
Saphir phosphorescent, file un martin-pêcheur.

Dans les sous-bois ombreux étoilés de pervenches
Le soleil capiteux, monté de l'horizon,
A travers le lacis des feuilles et des branches
Plaque des palets d'or mouvant sur le gazon.

En amour, pomponnés comme autant de corbeilles,
Les pommiers, imprégnés de la moiteur du ciel,
Épandent dans l'air plein du fredon des abeilles
Un pollen impalpable et qui fleure le miel.

Et je vais, et je vais! Que m'importe la route?
Droit devant moi j'irai jusqu'au déclin du jour;
Tout ce que mon œil voit ou mon oreille écoute
N'est que joie et lumière et fanfare d'amour!

Un coq a claironné dans la ferme tapie
Au revers du coteau; plus près, sous ce couvert,
Se chamaillent les geais et jacasse la pie
Sans souci du holà frappé par le pivert.

C'est, des moissons en herbe où caquette la caille
Aux broussailles en fleur qu'un gazouillis emplit,
Un vacarme charmant de rut et de bataille:
Je tombe, à chaque pas, sur un flagrant délit.

Et, voyez le malheur! A part les tourterelles
Qui ne croient point mal faire et marquent peu d'émoi,
A part les papillons, — dont chacun a huit ailes, —
Les délinquants ont peur et se sauvent de moi.

Je fais dans les taillis embaumés de lavande
Se dresser des chevreuils le fin museau surpris,
Et, sautant les routins, se couler sous la brande
Les gais retroussis blancs des gentils lapins gris.

Je suis de trop, c'est clair. La remarque est profonde
D'un merle qui, sévère, a sifflé: — « Quel ennui!
» Peste soit du fâcheux qui dérange le monde;
» Qu'a-t-il affaire à nous qui n'allons pas chez lui? »

Faut-il ne pas entendre et pousser l'aventure?
Non! je veux que de moi les merles soient contents:
J'ai retrempé mon être en un bain de nature,
Et je chante, au retour, ma Chanson de Printemps!

BORRELLI

LOUIS MÉNARD

Les rêves s'en vont avec l'espérance ;
N'importe : marchons seul, comme il convient aux forts,
Sans peine, sans regrets, montons en silence,
Vers la sphère sereine et calme où sont les morts.

L. M.

Louis Ménard est né au cœur de Paris, le 19 octobre 1822, dans l'étroite et triste rue Gît-le-Cœur. Ses parents étaient tous deux Parisiens de naissance : son père, libraire et banquier escompteur, descendait d'une famille de paysans du Perche ; sa mère était originaire d'une famille de petite noblesse venue de l'Angoumois : un tableau du Louvre, placé dans la salle du XVIIIe siècle, représente une dame Mercier, nourrice du dauphin, arrière-grand'mère de Louis Ménard ; c'est, comme il le dit, « un pot au lait à mettre dans son blason ». Il était destiné aux lettres, car son grand-père, Rioux de Maillou, était libraire dans la galerie de Bois, au Palais-Royal, et son grand-oncle, De Senne, édita le *Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins,

Avant d'entrer au collège, Ménard suivit, rue de Richelieu, les cours d'un professeur nommé Collard, fort à la mode, car il était précepteur du duc de Bordeaux et de sa sœur. Les parents assistaient aux leçons, et c'est ainsi que la princesse de Beauvau y amenait sa petite-fille, mademoiselle de Lépinaye, dont le souvenir n'a jamais quitté Ménard : c'était une enfant toute mignonne, pâle et fluette dans sa robe de soie noire avec de grandes manches à gigot ; ses yeux bleus lui souriaient doucement. On n'était pas premier, second, mais

président et présidente. En 1830 le cours fut supprimé, et Louis Ménard entra à Louis-le-Grand. Il y trouva d'abord Frédéric Passy, en septième; mais il ne se lia pas de cœur avec lui : il se promenait presque toujours seul dans la cour des internes. En quatrième, il fit une autre connaissance : Baudelaire, qui le précédait de deux ans; c'était déjà un singulier camarade, que son paisible dédain de l'administration fit bientôt renvoyer à Saint-Louis. Cousin le bibliophile, cherchant plus tard à donner une raison piquante de ce départ, a renvoyé les curieux à la deuxième églogue de Virgile; mais cette petite note perfide, publiée chez Pincebourde, ne répond à rien de réel. Baudelaire et Ménard eurent, en 1837, chacun dans sa classe, le prix de vers latins au concours général. Wallon, que notre auteur eut pour professeur d'histoire, lui donna l'amour de la Grèce, et c'est à Jules Simon, son professeur de philosophie, qu'il attribue son scepticisme. Entré à l'École normale en 1843, Ménard n'y resta que deux mois, car il avait déjà un goût très vif de la liberté. Il publia la même année son premier volume de vers, *Prométhée délivré*, à ses frais, sous le pseudonyme de Louis de Senneville. C'est un poème philosophique écrit sous l'influence de Byron; le poète, qui n'a jamais été tendre pour ses vers, a dit plus tard que c'était un travail de rhétorique; les vers ont pourtant une belle tenue et rappellent souvent Vigny :

Et les sages m'ont dit : « Tes prières sont vaines,
Notre voix est si faible et le ciel est si loin !
Sois fort et prends ta part des misères humaines.
Tes maux n'ont dans le ciel ni juge ni témoin. »

Un seul critique s'occupa de ce drame lyrique; ce fut Baudelaire, qui éreinta son ami dans un article intitulé : *Qu'est-ce que la poésie philosophique? Qu'est-ce que M. Edgar Quinet ?* Ménard ne lui rendit pas la pareille quand Baudelaire vint lui lire son drame de *Masaniello*, qui n'a jamais paru.

Ménard était intarissable sur le compte de Baudelaire. Celui-ci vint un jour le chercher et l'emmena à Châtillon dans une guinguette : « Les journaux à grand format me rendent la vie insupportable », dit-il (c'était une de ses

plaintes favorites) « j'ai décidé de me tuer ; peux-tu me préparer de l'acide prussique? je m'embarquerai et boirai la fiole en pleine mer. » Ils discutèrent gaiement du meilleur mode de suicide et s'arrêtèrent au poignard; puis ils se grisèrent de vers jusqu'au soir. Voyant l'ombre descendre sur la tonnelle, Ménard émit la prétention de rentrer dîner, car ses parents l'attendaient. Mais Baudelaire s'indigna. « C'est la dernière journée que nous passons ensemble et tu ne penses qu'à la régularité de ton repas! Dis-moi encore des vers. » Ils se quittèrent enfin et se dirent adieu. Deux jours plus tard, Privat d'Anglemont vint trouver Ménard : Baudelaire avait disparu, après avoir demandé avec insistance à Cousin « son avis sur l'immortalité de l'âme ». On convint de s'informer chez Banville, qui s'écria : « Tout s'explique! il m'a envoyé ses manuscrits pour les publier après sa mort. » Aussitôt chacun voulut les voir, et l'on s'égaya fort de lire des annotations dans ce genre : « Faites votre possible pour ne pas publier ceci... » « Rien de plus simple », dit Banville, et il jeta le poème au feu, puis l'on parla d'autre chose. Ménard, plus sensible et très inquiet, courut chez la maîtresse de Baudelaire, Jeanne Duval, qui demeurait rue de la Femme-sans-Tête ; une dame à cheveux blancs (sa mère) vint ouvrir et appela : « Jeanne! » Aussitôt une grande mulâtresse nonchalante, drapée de satin jaune, arriva en se balançant et, sur l'assurance qu'il ne s'agissait pas d'un créancier, raconta que Baudelaire, voulant frapper sa mère et faire payer ses dettes par son beau-père, le général Aupic, avait été se suicider dans leur quartier ; il s'était à peine blessé, et était soigné chez ses parents. A quelque temps de là, Baudelaire rencontra Ménard et lui parla négligemment de littérature ; il fallut le presser beaucoup pour le décider à raconter son suicide. « J'ai été rue de Richelieu dans un cabaret avec cette fille que tu connais ; j'ai enfoncé le couteau, mais je ne sentais rien ; puis j'ai été réveillé par un ronronnement ; j'étais chez le commissaire de police, qui me disait : « Vous » avez commis une mauvaise action ; vous vous devez à » votre patrie, à votre quartier, à votre rue, à votre com- » missaire de police ». Et Jeanne le calmait en criant : « Vous » avez tort de lui dire cela; s'il vous entend, je vous préviens

» qu'il est très brutal. » On m'a porté dans ma famille : maman copiait mes vers ; mais cela ne pouvait durer : on ne boit chez elle que du bordeaux et je n'aime que le bourgogne. Je suis parti ; pour le moment je suis sans domicile ; quand vient la nuit, je m'étends sur un banc. » C'était là une des prétentions de Baudelaire, que l'on savait riche et dandy, mais qui tenait beaucoup à passer pour un bohème misérable. En s'en allant, il dit : « Je voudrais travailler pour les Jésuites. »

Les relations de Ménard avec Leconte de Lisle (arrivé à Paris en compagnie de Paul de Flotte en 1846) datent de la même époque. Thalès Bernard le découvrit passage des Beaux-Arts. Les premiers vers de Leconte de Lisle avaient paru dans *la Phalange*, journal de Victor Considérant, où se réunissaient tous les mercredis les phalanstériens. *La Démocratie pacifique* ne tarda pas à prendre la place de *la Phalange*, et le poète fut chargé de la lecture des manuscrits ; mais son incroyable sévérité ne lui permit pas de continuer longtemps : il se contenta de collaborer au journal. Thalès Bernard et Ménard savaient par cœur tous les vers de Leconte de Lisle, et tous trois ne tardèrent pas à se lier intimement. Un soir ils partirent pour passer la nuit dans les bois de Meudon et éprouver la majesté des bois dans l'ombre. Ils s'installèrent chacun dans un arbre, et Thalès, plein d'enthousiasme, prophétisa : « O panthéisme, tu m'inondes ! » Cependant la fraîcheur de la nuit les glaçait ; ils rentrèrent à pied au petit jour, désappointés et transis. Tous trois éprouvaient une même passion pour la Grèce : Ménard, enthousiaste et érudit, révélait les sens profonds des grands symboles de l'hellénisme et récitait des vers d'Homère et d'Euripide ; Leconte de Lisle, ironique d'abord, appelait Ménard « le seigneur Crépuscule », par allusion à son explication du mythe d'Hermès ; il se laissa peu à peu initier, et plus tard il aimait à rappeler la grande influence exercée sur lui par son ami, et ses conversations où son art s'est élargi et humanisé.

Brusquement la curiosité d'esprit de Ménard le jeta dans une voie nouvelle. Dès le collège il aimait la chimie « comme une maîtresse » ; il n'avait pas cessé de manier les cornues et entra dans le laboratoire du chimiste Pelouze : ce furent

quelques mois d'études acharnées et délicieuses, couronnées par un résultat presque immédiat. Le 9 novembre 1846 il présentait à l'Académie des sciences, qui l'inséra dans ses Comptes rendus, une petite note ainsi conçue: « MM. Florès Domonte et Louis Ménard, qui s'occupent en commun d'un travail sur la xyloïdine, ont constaté que cette substance est très soluble dans l'éther. » Le collodion était inventé. Ironie des choses! Cette grande découverte, rendue plus tard si importante par ses applications au traitement des plaies, à la chirurgie, aux matières explosibles, et par son emploi décisif pour la photographie, passa presque inaperçue. Son auteur même n'en tira aucun avantage. Il en fut d'ailleurs presque aussitôt dépouillé : en 1847, un Américain du nom de Maynard, étudiant en médecine à Boston, eut l'idée d'appliquer le collodion au traitement des plaies ; le savant français dédaigna de réclamer son bien ; depuis lors les dictionnaires de chimie, trompés par la similitude des noms, attribuent la découverte à l'étudiant américain ; sans les rectifications imposées par M. Berthelot l'erreur durerait encore, car Ménard s'en était désintéressé.

Il continua quelque temps ses expériences et, le 8 mars 1847, l'Académie des sciences insérait une nouvelle communication: en traitant par l'acide nitrique fumant les corps de la famille du sucre, glucose, sucre de lait, mannite, il obtenait des matières blanches solubles dans l'éther et l'alcool; puis, précipitant ces matières de leur dissolution nitrique par l'acide sulfurique, il réussit à cristalliser la mannite nitrique. La nitro-mannite, dont la préparation est fort coûteuse, est peut-être le plus puissant explosif connu: Ménard a gardé toute sa vie sur sa cheminée son petit flacon. On voit combien il était près des grandes découvertes modernes, avec le collodion et la nitro-mannite. Mais il ne prévoyait pas alors les conséquences de ses travaux.

Ce premier essai l'encouragea cependant, et il s'associa aux recherches de Paul de Flotte et de Tessier du Motet qui croyaient avoir découvert la transmutation des métaux. Paul de Flotte est ce cœur généreux que sa passion démocratique fit transporter en 1848, proscrire en 1852, et qui tomba héroïquement au combat de Solano, en 1860, à la tête des

volontaires français qu'il amenait à Garibaldi. Il s'occupait en 1847, de faire de l'or, et Ménard tenta à ses côtés la fabrication du diamant : il cherchait la cristallisation du carbone par la voie humide et la décomposition lente de matières organiques ; il avait disposé ses expériences dans une série de petits tubes et attendait patiemment. Sur ces entrefaites, l'année 1848 commençait ; de Flotte se jeta aussitôt dans la mêlée, devenu président du club Blanqui, il abandonna son laboratoire et toutes les expériences commencées.

— J'ai jeté tous vos petits tubes, dit-il à Ménard.

— N'avez-vous rien vu de particulier ? s'écria celui-ci.

— Si ; l'un d'eux contenait un petit cristal brillant.

— Malheureux, c'était du diamant, gémit le pauvre chimiste.

Telle fut sa dernière expérience ; il ne devait plus jamais s'occuper de chimie.

Passionné de justice, enivré des souvenirs de la liberté antique, il entra dans le mouvement révolutionnaire avec Leconte de Lisle, qui s'était fait déléguer par le « Club des Clubs » en Bretagne pour préparer les élections : elles furent déplorables. « Vous vous figurerez difficilement l'état d'abrutissement, d'ignorance et de stupidité naturelle de cette malheureuse Bretagne », écrivait Leconte de Lisle à son ami. En même temps le Club des Clubs le laissait en détresse à Dinan ; il revint, dégoûté de l'action, mais gardant sa foi républicaine. Louis Ménard, transporté d'indignation par les fusillades des prisonniers pendant les journées de Juin, publia dans le *Représentant du Peuple*, le journal de Fauvety et de Proudhon, des vers politiques et toute une série d'articles vengeurs, qu'il réunit en volume sous le titre de *Prologue d'une Révolution*. Poursuivi en même temps que le journal, Louis Ménard fut condamné le 7 avril 1849, à quinze mois de prison et dix mille francs d'amende. Les vers avaient une grande allure :

GLORIA VICTIS[1]

Lorsque vos ennemis couronnaient d'immortelles
Le cercueil triomphal où reposaient leurs morts,
Pendant que, sans honneurs, entassés pêle-mêle,
Dans la fosse commune on vous jetait vos corps ;

1. Juin 1848.

Recevez le tribut de nos larmes muettes,
Frères, nous suivrons seuls vos restes vénérés,
Et nous visiterons, pendant les nuits discrètes,
Le coin du cimetière où vous reposerez.

Mais non, derrière vous nous marcherons sans larmes,
Car vous êtes tombés pendant les saints combats,
L'espérance dans l'âme et la main sur vos armes;
Nous qui vous survivons, nous ne vous pleurons pas.

Martyrs, dormez en paix : votre cause était sainte,
Et vos noms blasphémés, qu'on veut en vain ternir,
Après ces jours de haine affronteront sans crainte
Le calme jugement d'un plus juste avenir.

Chacun de vous trouvait, en rentrant dans son bouge
Pour hôtes obstinés la misère et la faim,
Jusqu'au jour où l'on vit flotter le drapeau rouge
Où vous aviez écrit : « Du travail et du pain. »

Mais vos maîtres, devant les saintes barricades,
Au testament sinistre inscrit sur vos drapeaux
Répondaient, à travers les longues fusillades :
« L'ordre de Varsovie et la paix des tombeaux. »

Et vous tombiez, les uns sur le pavé des rues,
Sous le fer et le plomb, moins cruels que la faim,
Les autres, désarmés, le long des avenues,
Sur le sable sanglant de l'abattoir humain.

O plus heureux que nous! vous ne pouvez entendre
Hurler la calomnie autour de vos tombeaux,
Sans qu'il se lève un seul ami pour vous défendre
Et rejeter l'injure au front de vos bourreaux.

. . . .

Frères, dormez en paix : vous êtes morts à temps.

Cette condamnation politique mena le poète à Londres d'abord, où Louis Blanc le reçut avec sympathie ; mais Ménard ne le considérait pas comme assez avancé : sa passion allait à Blanqui, qui avait alors contre lui la presque totalité du parti républicain. Leconte de Lisle soutenait son courage par des lettres admirables ; il disait son désespoir du rôle néfaste joué par Proudhon : « Je ne saurais t'exprimer, écrivait-il, toute la rage qui me brûle le cœur en assistant dans

mon impuissance à cet égorgement de la république, qui a été le rêve sacré de toute notre vie. » Il s'inquiétait aussi de voir son ami proscrit et s'efforçait de le ramener dans la voie de l'art. « Vas-tu passer ta vie à rendre un culte à Blanqui, qui n'est après tout qu'une sorte de hache révolutionnaire? Va! le jour où tu auras fait une belle œuvre d'art, tu auras plus prouvé ton amour de la justice et du droit qu'en écrivant vingt volumes d'économie. »

Louis Ménard cependant avait été rejoint par son frère René qui avait obtenu de Charles Blanc (resté directeur des Beaux-Arts) la commande d'une copie de Rubens à Anvers ; les deux frères copièrent l'*Adoration des Mages*, et leur toile doit noircir dans quelque église de province; ils peignaient tous deux avec distinction. Louis revint ensuite à Bruxelles où il fréquentait le café des réfugiés français; la justice belge les avait mis « en carte » : toutes les semaines ils devaient signer un registre à la Préfecture de police. Le milieu était peu intellectuel : c'étaient des discussions continuelles, des querelles de femmes, des duels incessants, ridiculement interrompus par les gendarmes belges. Ménard préférait la société des révolutionnaires allemands, Karl Marx, Engels : il leur lisait ses vers, et Marx, enthousiasmé par la passion que respirent ces iambes, les envoya au poète allemand Freiligrath, qui les fit paraître en français dans la *Neue Rheinische Zeitung*. La pensée en est âpre et forte :

DIES IRÆ

Si l'aveugle hasard me donnait la puissance,
 Pour un jour, je voudrais saisir
Le glaive justicier de la sainte vengeance
 Et le droit sacré de punir.

J'irais avec le pauvre [illegible] les bourreaux
 Au jour de l'expiation,
Œil pour œil, dent pour dent, blessures pour blessures,
 L'antique loi du talion.

Et je voudrais aussi, remuant la poussière
 Des siècles dans l'oubli plongés,
Évoquer leur douleur muette et séculaire
 Pour les morts qu'on n'a pas vengés.

Car l'expiation est chose grande et sainte
Et, comme un reproche éternel,
Les douleurs sans vengeance élèvent une plainte
Qui monte de la terre au ciel.

. . . .

Comme ils ont bien d'avance absous nos représailles !
Quand nos bras seront déchaînés,
Pensons aux morts : il faut de grandes funérailles
A nos frères assassinés.

Cependant les années passaient. L'amnistie de 1852 permit aux proscrits de rentrer en France. Ne pouvant plus faire de politique, sans parvenir pourtant à en détourner sa pensée, il s'attacha de plus en plus à l'étude des civilisations antiques qui lui permettait de formuler ses revendications démocratiques sous le couvert de la Grèce républicaine. Mais cette évolution se fit peu à peu. Il venait de faire de la peinture et des vers ; il continua d'abord, vivant à Barbizon, à Toucques où il connut Troyon, à l'Isle-Adam avec Jules Dupré ; il se lia avec Rousseau qui lui donnait des conseils excellents. Comme Ménard admirait un jour deux toiles représentant l'une une ferme très travaillée et qui semblait achevée, l'autre une forêt qu'il croyait à peine ébauchée, Rousseau lui dit : « Vous vous trompez; la forêt est terminée et la ferme a encore besoin d'un long travail. Quelle idée se fait-on d'une forêt ? on y passe rapidement, on en garde une impression confuse, trouble, de lumière et de couleurs. Dans une ferme, au contraire, on s'arrête; on remarque les plus petits détails; tout doit y être très précis, très fini. »

Dans la colonie de peintres installée à Barbizon, se trouvait un certain comte de Varenne qui invita Ménard et son frère René à le venir voir à Paris : ils trouvèrent une assemblée nombreuse, et Louis se trouva placé par le hasard près d'un jeune homme avec lequel il sympathisa aussitôt ; il lui fit un éloge enthousiaste de Blanqui ; l'autre répondait avec douceur : « Je ne suis pas complètement de votre avis, mais continuez, car vos opinions m'intéressent vivement. » C'était Guillaume Guizot. Il invita Ménard à venir le voir aux Champs-Élysées et le reçut toujours très galamment ; il ne laissait pas mal parler des révolutionnaires quand son hôte

était là. Dans une de ces visites naquit l'idée des *Lettres d'un mort*. Ménard devait, dans ce livre, exposer les opinions d'un païen sur la société moderne, et Guillaume Guizot se chargeait de réaliser les impressions d'un vivant qui retrouverait la société antique, mais il ne fit pas sa partie. Les *Lettres d'un mort*, dont l'audace empêchait la publication à Paris, parurent dans une revue belge, *la Libre Recherche*.

Ménard n'abandonnait pas ses amis de lettres. On se retrouvait tous les soirs chez Thalès Bernard, qui tournait au mysticisme comme sa sœur, religieuse et missionnaire en Chine. Leconte de Lisle faisait des bouts rimés sur l'infini et terminait son premier volume de vers, qui allait être édité par souscription en 1853, peu avant celui de Ménard. On rencontrait chez Thalès tous les adorateurs de la Grèce : Bermudez de Castro, qui fut ministre d'Espagne à Athènes et revint furieux d'avoir vu les véritables Grecs et leur affreux pays de poussière, l'ouvrier socialiste Dubois, qui se vantait de n'avoir jamais prononcé le nom de Dieu, même en jurant ; le pauvre poète Cressant, qui habitait au cinquième étage et fut obligé de déménager le jour même où Ponsard emménageait au premier : « On me renvoie, disait-il avec indignation, pour loger un Ponsard ! » La bohème de ce temps était dure ; ce n'était pas celle de Murger qui a bordé de lilas l'amer chemin de la jeunesse. Leconte de Lisle arrivait tout juste à ne pas mourir de faim, il habitait tantôt chez un ami, tantôt chez un autre, et cela dura vingt ans. Son courage ne fléchissait pas cependant. Il écrivait à Ménard : « Tu me dis que personne n'a lu tes vers, si ce n'est moi. Voilà une magnifique raison ! Qui diable a lu les miens ? Toi et de Flotte. Au surplus, qu'est-ce que cela fait à tes vers et aux miens ? Tu sais bien que tout ceci rentre dans l'ordre commun. Se désespérer d'un fait aussi naturel, aussi normal, aussi universel, c'est se plaindre de ne pouvoir décrocher une étoile du ciel. » Le petit cénacle réuni chez Thalès avait fondé une religion et pris le nom de Club théagogique (théagogue formait une rime admirable à mystagogue et démagogue) : ses membres reprenaient l'idée de la métempsycose en l'adaptant aux connaissances astronomiques ; la vie future aurait été une transmigration d'étoile en étoile. Leconte de Lisle l'acceptait absolument.

En 1855, Louis Ménard publia les *Poèmes*, livre aujourd'hui introuvable, précédé d'une préface d'une grande hauteur philosophique et d'une belle netteté de langage, qui se terminait par ces paroles si simples : « Je publie ce volume de vers qui ne sera suivi d'aucun autre, comme on élève un cénotaphe à sa jeunesse. Qu'il éveille l'attention ou qu'il passe inaperçu, au fond de ma retraite, je ne le saurai pas. Engagé dans les voies de la science, je quitte la poésie pour n'y jamais revenir. » Bien des années plus tard, à la fin de sa vie, il ajoutait : « Mon attente n'a pas été trompée : la critique a gardé le silence sur mon livre, et je ne m'en plains pas. Ce silence de la presse m'a rendu service en me détournant d'une voie sans issue. » Qu'il soit permis de regretter cette décision si ferme, cette condamnation si modeste d'un beau talent poétique : les admirables sonnets stoïciens et bouddhiques, parus vingt ans plus tard et pour lesquels Renan avait un goût très vif, montrent tout ce que l'on pouvait attendre de Ménard. Parmi les pièces d'un ton si varié de ce petit volume, le poète a glissé, sous le nom de Cremutius Cordus, sa protestation contre les huit millions de voix qui ont voté l'Empire.

CREMUTIUS CORDUS

Les peuples vieillis ont besoin d'un maître ;
Ce n'est plus en eux qu'ils cherchent la loi.
Dans un autre siècle il m'eût fallu naître :
Il n'est point ici de place pour moi.

L'idéal qu'avait rêvé ma jeunesse,
L'étoile où montaient mes espoirs perdus,
Ce n'était pas l'art, l'amour, la richesse,
C'était la justice ; et je n'y crois plus.

Le présent est plein d'odieuses choses,
L'avenir est morne et désespéré :
Si l'on peut choisir ses métempsycoses
Ce n'est pas ici que je renaîtrai.

Quand la mort, brisant la dernière fibre,
Au limon natal viendra m'arracher,
S'il est quelque part un astre encore libre
Là-haut, dans l'éther, je l'irai chercher.

Selon la coutume d'envoyer son livre aux grands hommes, aucun ne lui répondit et pas un journal ne parla des vers de Ménard. Quelques années après, il a retrouvé sur les quais l'exemplaire dédié à Vigny, portant en marge de longues annotations du poète ; il a gardé précieusement ce livre. Les Parnassiens, à qui il a appris le grec, ne lui ont pas fait parmi eux la place qu'il mérite. Dans le *Parnasse* de 1866, on publia bien son sonnet *Érynnis* mais en remplaçant le titre par celui incompréhensible de *Jenny* qui devint lui-même, sur l'avis de Catulle Mendès, *Érinna*. Dans le *Nouveau Parnasse*, Lemerre refusa d'insérer les vers politiques de Ménard, et l'absence de son nom est singulièrement choquante. Plus tard, Leconte de Lisle et Heredia lui ont rendu justice en avouant que les Parnassiens tenaient leur substance esthétique et philosophique de ses graves leçons. Anatole France, de son côté, n'a cessé de rappeler le rôle initiateur joué dans le mouvement néo-grec par l'adorateur intelligent des dieux primitifs, par le commentateur dévot de la théologie hellénique.

Un article qu'il fit sur Renan, dans la *Revue philosophique et religieuse* de Fauvety, ouvrit à Ménard son salon ; il attira l'attention et gagna l'estime du grand philosophe. C'est là aussi qu'il connut M. Berthelot avec lequel il se lia : il venait souvent déjeuner à Sèvres pendant la belle saison et faisait avec lui des promenades péripatéticiennes dans les bois paisibles de Chaville et de Viroflay. C'est sous son influence et celle de Renan que Ménard se décida à donner un corps à ses idées sur la Grèce, la morale primitive et le polythéisme hellénique ; il songeait alors à entrer dans l'enseignement des Facultés où sa profonde connaissance du grec lui assurait un brillant avenir. Il décida, en 1859, de passer son doctorat, et rédigea sa thèse latine sur la *Poésie sacrée des Grecs* ; il la composa d'abord en grec. Sa thèse française portait sur la *Morale avant les Philosophes* ; la nouveauté et la hardiesse des idées firent hésiter la Faculté ; elle céda cependant et la soutenance fut un véritable triomphe. Comme on l'a dit joliment, il a donné là le « génie du paganisme ». Le nouveau docteur rêvait de partir pour la Grèce. Beulé s'y prêtait, mais la décision définitive dépendait d'un fonctionnaire nommé Cerveau, qui refusa tout appui à l'auteur d'une thèse qui peut

se résumer : « le polythéisme est la meilleure des religions, puisqu'il aboutit nécessairement à la république ».

Ménard reprit philosophiquement ses pinceaux. Il enferma tous ses livres dans une caisse qu'il cloua fortement et sur laquelle il empila des habits. Puis il s'en fut prendre des vues dans la forêt de Fontainebleau : sous-bois du Bas-Bréau, genévriers du Long Rocher, cerfs au bord de la mare aux Fées, exposés régulièrement aux Salons, pendant dix ans, à partir de 1859. Malgré le suffrage précieux de Théophile Gautier, la peinture est, de toutes les études que Ménard aborda, celle où il témoigna le moins de maîtrise. Il y portait cependant son ingénieux esprit et créa le type de la centauresse, négligé jusqu'à lui ; ce tableau ne fut pas admis au Salon, mais exposé au Salon des refusés que Napoléon III avait organisé pour consoler madame de Rothschild d'un échec semblable. Fromentin passant par là fut frappé de cette idée, et fit à son tour une *Centauresse allaitant ses petits* qui eut un vif succès (immérité d'ailleurs). Le sort ménageait une revanche à Ménard : le philosophe Renouvier s'était épris de la centauresse ; il l'acheta deux cent francs et l'emporta dans son ermitage métaphysique d'Avignon où elle doit être encore. C'est le seul tableau qu'il ait vendu.

Dégoûté de la peinture, Ménard revint aux lettres, qui du moins ne coûtaient rien : il réunit ses théories si ingénieuses sur la poésie grecque, les mystères, les oracles, l'art, dans un volume, le *Polythéisme hellénique*, qui parut en 1863, « livre admirable de force et de bon sens », dit Michelet, dans la *Bible de l'Humanité*. Construit à la manière de Taine, très fortement appuyé, rédigé dans une langue éloquente et élevée, c'est le complément de *la Morale avant les Philosophes*. Il continua ses travaux d'érudition et, sur le conseil de Maury, concourut pour le prix offert par l'Académie au meilleur travail sur les livres d'*Hermès Trismégiste* : ce sont les derniers monuments du paganisme ; ils font comprendre comment le monde a pu passer de la religion d'Homère à la religion chrétienne. Ménard eut le prix et demanda à Renan une petite préface : celui-ci accepta avec empressement et lut le soir même à l'auteur ses deux pages d'introduction ; elles débutaient ainsi : « Il est plus facile de montrer comment

les dogmes finissent que de dire comment ils commencent ».

— Vous trouvez? dit Ménard.

— Ce n'est pas votre avis? Rien de plus simple! » répondit Renan avec son doux scepticisme, et il corrigea : « Il n'est pas plus facile de montrer comment les dogmes finissent que de dire comment ils commencent. » Ménard avait conservé le manuscrit qui porte encore la marque de cette spirituelle correction. L'article se terminait par ces mots : « Le rare talent de M. Ménard, ses idées philosophiques et religieuses qui se rapprochent de la manière de sentir des grands penseurs païens des premiers siècles de notre ère, sa riche langue poétique et métaphysique le désignaient admirablement pour traduire ces livres singuliers. Il ne les a pas rendus clairs, et certes, s'il l'eût fait, c'eût été la plus grave des infidélités. »

Louis Ménard obtint encore quelques prix académiques (Études sur la *Sculpture antique et moderne*, *Histoire générale de l'Art*), mais ce sont des ouvrages de vulgarisation, quel que soit leur mérite. Dans ce dernier ouvrage il signale avec beaucoup de force, avant Ravaisson, une statue d'Arès que l'on peut grouper avec la Vénus de Milo : c'est l'Achille Borghèse; l'une de ces statues a été trouvée en Grèce, l'autre en Italie.

La réputation de Ménard commençait à s'étendre : ses doctrines sur les origines du christianisme, ses théories si originales et si éloquentes sur l'hellénisme avaient frappé les hommes d'érudition et de goût. Mais la guerre éclata, qui allait détourner l'attention, et la Commune, qui éloigna de lui tous ses amis. Ses idées avaient cependant obtenu la consécration suprême : il avait fait un disciple, Lamé, esprit exalté, mais d'une rare distinction; il est vrai qu'il ne le garda pas longtemps; après avoir prié Brahma toute une nuit, il se jeta par la fenêtre en disant : « Je m'élance dans l'éternité ». Droz ne voulait pas croire à cette mort extraordinaire. « Je savais qu'il était fou, disait-il à Ménard, mais je croyais que c'était comme vous ».

Pendant le siège, Ménard resta à Paris, où il recevait par pigeons de petites lettres photographiques, d'après le système d'Almeida, avec des nouvelles de sa mère et de sa sœur qui s'étaient réfugiées à Londres. Aussitôt après le siège, il les

rejoignit : mais, en route, il tomba gravement malade d'une pleurésie et dut rester longtemps en Angleterre pour se remettre. Cette maladie lui sauva probablement la vie en l'empêchant de prendre part à la Commune, dans l'état d'exaltation où l'avait jeté la guerre. A peine de retour à Paris, ses sentiments se firent jour ; désespéré de n'avoir pu remplir ce qu'il considérait comme son devoir en 1871, il écrivait à Jules Vallès : « On demandait pour Paris les franchises qu'ont toutes les communes de France ; ils ont répondu par les bombes de Versailles, les mitrailleuses du Père-Lachaise et le poteau de Satory. » Il flétrit la conduite de Louis Blanc, il supplia Michelet dans une lettre éloquente de réhabiliter la Commune. « Quand vous aurez parlé de la mort héroïque de Delescluze, de l'honnêteté de Jourde, des bonnes intentions de la plupart, vous laisserez les autres dans la nuit d'où ils n'auraient jamais dû sortir ; vous flétrirez les vrais coupables, ceux qui ont repoussé toute tentative de conciliation, l'un, parce qu'on n'est assuré du pouvoir que quand on a sauvé la société, les autres, pour venger l'Empereur et l'Empire sur la ville révolutionnaire ; enfin et surtout, les plus odieux de tous, ceux de la gauche, nos représentants, nos élus, qui sont restés là, muets, cloués sur leurs bancs par l'intérêt et par la peur, pendant le plus épouvantable massacre qui soit dans l'histoire. Ce rôle est digne de vous ; en l'acceptant, pendant que la persécution dure encore, vous aurez le bonheur intime d'avoir préparé, comme Camille Desmoulins, la réaction de la pitié. » Michelet répondit le 18 juin 1872 : « J'ai commencé le XIXe siècle, cher monsieur, et je ne sais si je le continuerai longtemps ; pour le temps actuel, tout cela est encore bien mal expliqué. Je vous remercie de me croire digne de débrouiller une énigme aussi obscure. »

Brûlé par la passion politique, blâmé par ses amis qui s'écartaient de lui, Ménard se retira dans la solitude et peu à peu retomba dans l'oubli. De cette méditation solitaire sortit un livre exquis : les *Rêveries d'un païen mystique*, petit volume mêlé de prose et de vers où, dans une série de dialogues entrecoupés de sonnets, il a donné comme la fleur de sa pensée et de son talent. Le livre débute par un dialogue intitulé : le Diable au café, d'un tour philosophique si vif qu'à

deux reprises on l'a attribué à Diderot. Michelet le citait avec admiration comme un chef-d'œuvre de ce grand écrivain, et la *Bibliothèque universelle* le donne comme un manuscrit inédit de Diderot publié par Ménard. Jules Simon lui disait : « Quelle preuve pouvez-vous donner maintenant, que ce n'est pas de lui ? »

Encouragé par le succès, Ménard se décida à rédiger l'*Histoire des Grecs* qui parut en 1884. Il y mêla l'histoire de l'art à l'histoire politique, mettant sous nos yeux tous les monuments de la sculpture et de la numismatique, commentaires éloquents d'Homère et de Sophocle ; Schlegel conseillait de même à ceux qui ne savent pas le grec de regarder les statues antiques. Cette histoire est le seul ouvrage d'ensemble que nous puissions opposer aux travaux allemands et anglais ; l'élévation du style égale celle de la pensée, mais elle n'a pas été adoptée par l'Université, et elle a passé presque inaperçue.

Les dernières années du vieux philosophe ont coulé dans la solitude ; malgré sa force d'âme il n'y a pas trouvé le repos.

THÉBAÏDE

Quand notre dernier rêve est à jamais perdu,
Il est une heure amère à traverser : c'est l'heure
Où ceux pour qui la vie est mauvaise ont senti
Qu'il faut bien qu'à son tour chaque illusion meure.

Ils se disent alors que la part la meilleure
Est celle de l'ascète au cloître enseveli.
Ils cherchaient au désert la paix intérieure,
Mais cette fois encor l'espérance a menti.

J'ai voulu vivre aussi sans amour et sans haine
Et j'ai fermé mon âme au désir, qui n'entraîne
Que le regret, souvent le remords, après lui.

Mais je ne trouve, au lieu de la béatitude,
Au lieu du ciel rêvé dans l'âpre solitude,
Que la morne impuissance et l'incurable ennui.

Comme un dernier défi, il a publié ses *Poèmes et Rêveries* en orthographe nouvelle ; les critiques n'auraient pas discuté

ses idées qu'ils ne comprennent pas, ils pourront blâmer son système d'orthographe. En vain les jeunes revues ont évoqué cette figure méditative; comprenant mal son symbolisme, elles ont voulu lui faire honneur des nouvelles théories poétiques : n'avait-il pas dit le premier qu'il faut « enfermer un dogme dans un symbole ». Les socialistes, en quête de grands ancêtres, l'ont revendiqué à leur tour : le Conseil municipal lui a confié un Cours d'histoire universelle, où il a exposé ses grandes idées religieuses et sociales. Il a d'ailleurs rendu au public les six mille francs que lui donnait la Ville en publiant à ses frais ses cours de l'Hôtel de Ville, dédiés à Garibaldi, comme au champion de la démocratie en Europe. Ce fut sa dernière joie.

Louis Ménard eût voulu réunir autour de sa chaire les fidèles de toutes les religions : nul n'eût entendu une parole blessante pour sa foi. Toutes les religions sont vraies, chaque affirmation de la conscience humaine est un des rayons de la vérité éternelle. Comme Proclus, le dernier des hiérophantes, Ménard se proclamait le prêtre de tous les dieux. « Les philosophes et les lettrés se perdent en conjectures pour deviner comment les religions commencent et, quand ils pourraient assister à cette genèse, ils ne veulent pas ouvrir les yeux. » Autrefois, les chrétiens passaient pour impies, car ils refusaient de sacrifier aux dieux de l'empire. Le peuple de Paris semble athée, car il n'aime pas les prêtres qu'il a toujours vus du côté de ses ennemis politiques. Et cependant c'est à Paris que s'est établi l'usage de se découvrir devant un cercueil; tous les ans, la foule envahit les cimetières et cherche ses tombes pour y déposer les chrysanthèmes, les fleurs suprêmes de l'automne.

Le christianisme naissant inspirait aux Romains un mélange d'horreur et de dédain; c'est le sentiment qu'éprouvent aujourd'hui les classes dirigeantes quand elles voient porter des couronnes d'immortelles rouges au mur des fédérés. Il y a vingt ans, Ménard avait prédit ces funèbres anniversaires. « Il y aura un jour des pèlerinages vers la fosse commune où sont entassées les victimes et vers la plaine sinistre où s'élevait le poteau sanglant. Quoiqu'on ait gratté sur les murs la trace des balles, il y a partout dans les carrefours et sur

les places des autels invisibles, là où leur sang a rougi la terre qu'ils défendaient. — Là, là, dit Eschyle, là, ils sont là ! Vous ne les voyez pas, mais moi je les vois ! »

Chacun doit être libre de choisir entre les diverses formes de l'idéal. Louis Ménard n'en connaissait pas de plus belle que la religion grecque. Le paganisme peut renaître. Le principe de la pluralité des causes n'aurait plus le caractère poétique que lui a donné la Grèce ; mais il trouverait aisément une expression scientifique en harmonie avec les besoins intellectuels des peuples modernes. « Efforçons-nous de rendre une justice impartiale à toutes les formes de la pensée humaine. C'est bien assez peu d'être un homme sans se condamner à n'être que de son temps et de son pays. Quand l'avenir n'a plus de promesses, l'esprit se nourrit de souvenirs, et, pour les races fatiguées, la société des morts vaut mieux que celle des vivants. »

Résigné à l'indifférence du public, retiré dans son atelier de la place de la Sorbonne que décorent des marbres, des bas-reliefs et des fresques antiques, entouré des livres qu'il aimait, il a vécu ses derniers jours dans une véritable frénésie d'ascétisme, sans abandonner un seul de ses rêves de Justice et de Beauté.

C'est là que son neveu René Ménard a peint l'admirable portrait qui est au Luxembourg : saisissante évocation de cette noble et singulière figure ! Enfoncé dans un antique fauteuil de tapisserie passée, à fleurs vertes, au milieu des in-folios fatigués dont les dorures pâles gardent encore les noms d'Homère et d'Hésiode, vieux bouquins qui garnissent les murs ou s'écroulent dans la poussière sur des tables invisibles, le dernier prêtre des dieux ouvre ses yeux clairs, usés par la lecture mais toujours ardents ; les prunelles si pures, d'un bleu pâle comme la fleur de lin, regardent fixement dans l'invisible avec l'expression presque égarée d'un visionnaire. Le beau reflet de la vie intérieure se joue sur ses traits émaciés que l'âge a rendus transparents ; les mèches soyeuses de ses longs cheveux gris flottent autour de ce front large, marqué par l'idée, tourmenté de rides et de veines comme une carte énigmatique. Le nez est droit et singulièrement fin, les joues creuses ravinées de profondes lumières, la bouche

hautaine, aux lèvres minces, se perd en des touffeurs de poil décoloré et roussi par de perpétuelles fumeries. Perdu dans sa songerie, le savant penche sur l'épaule son visage triangulaire ; il a laissé éteindre sa pipe, l'amie fidèle des heures sombres et des minutes heureuses, qu'il pétrit nerveusement de sa maigre et belle main.

Les passants ne voyaient pas cette grande image et se retournaient avec curiosité pour regarder glisser dans les ombres du soir la figure falote d'un vieil homme courbé, ridé, aux yeux étincelants, coiffé d'un fez rouge, perdu dans un ample manteau dont la forte trame avait blêmi sous les injures du temps, un petit boa d'enfant, un mimi blanc en poil de lapin roulé deux fois autour du cou.

Et maintenant nous n'entendrons plus cette voix grave et pénétrante, sa parole infatigable ! Louis Ménard est mort le 9 février 1901, dans cette petite rue du Jardinet qui traverse la cour de Rohan, blottie au creux d'un mur d'enceinte du vieux Paris ; c'est là qu'il s'est éteint, au milieu des ouvriers et des gens du peuple pour qui il avait rêvé la justice, au ras de terre, car il ne pouvait plus marcher : à son chevet le vieux païen a cru voir la sombre figure des Erynnies et il a confessé ses fautes. Mais devons-nous oublier l'indifférence du siècle ? à son heure dernière, accablé par le sentiment de sa solitude, il a douté de son génie. Il est parti, délaissé par ceux à qui il avait tout donné, mais pardonné de celle qu'il avait aimée et méconnue ; c'est à peine si l'on a pu mettre dans sa main fermée une de ses belles médailles grecques, l'image divine d'Athènè, l'obole d'argent que réclame Charon. En attendant l'heure lente de la justice, qu'il repose au pays des morts, que ce soit la prairie Asphodèle, le champ Élyséen, l'île Blanche.

PHILIPPE BERTHELOT

LES SALONS DE 1901

Le spectacle au Salon n'est pas tout entier dans les œuvres exposées. Il est aussi dans le public qui vient les regarder. Il y a quelque chose de plus étonnant peut-être que les 6 772 peintures, sculptures, architectures, dessins, aquarelles, pastels, miniatures, gravures et objets d'art, catalogués à la *Société nationale* et à la *Société des Artistes français* : ce sont les milliers de spectateurs qui se pressent autour d'eux. Il n'en faudrait pas conclure que le goût du beau se répandît dans la foule. Je ne pense pas qu'aucun artiste ait d'illusions sur ce point, et s'il lui en restait, il suffirait d'une heure d'observation pour les perdre.

Le sentiment dominant qui pousse ces peuples gauches et incertains d'une salle à une autre, comme des troupeaux sans guide, est le même qui les fait s'assembler dans la rue autour d'un accident, d'un cortège, d'un marchand en plein vent : l'Ennui. On ne rend pas assez justice à l'Ennui. Dans une société qui n'est pas très vivante, l'Ennui est le principe d'une quantité d'actions qui donnent au moins l'apparence de la vie, de la curiosité, d'une ombre de volonté, d'un semblant de sympathie. Apparences peut-être, mais apparences utiles. Car si un artiste se rendait compte clairement de l'apathie et de l'indifférence générales, aurait-il toujours la force de persévérer dans son œuvre !

A cette curiosité ennuyée se joignent des sentiments divers. D'abord, celui du devoir, qui oblige tout Parisien qui se respecte à aller au Salon, parce qu'il doit l'avoir vu. Pénible obligation mondaine, pas plus ennuyeuse que telles autres : les visites du jour de l'an, les courses, ou les « premières » des théâtres. D'ailleurs, on a le plaisir de la difficulté vaincue, de la bonne fatigue, qui fait dire, comme tant de fois on l'entend, à des couples harassés, contents tout de même, au sortir d'une salle, en contemplant les hectares de toiles peintes parcourus : « Nous avons FAIT cela... » Il y a aussi l'attrait de certains portraits de connaissance, ou d'effigies officielles, l'intérêt de trouver des ressemblances entre tout ce que l'on voit, et toute sa parenté : « Madame Marmet, le matin, au palais Riccardi, sur les seules fresques de Benozzo Gozzoli, avait reconnu M. Garain, M. Lagrange, M. Schmoll, la princesse Seniavine en page, et M. Renan à cheval[1]... » Chez quelques-uns, le vague espoir de sujets licencieux ; chez tous, une curiosité inlassable d'anecdotes illustrées, de faits divers en couleurs. Beaucoup ne regardent d'un tableau que le sujet inscrit au bas du cadre ; et il n'y a pas grande différence entre la façon dont ils voient le Salon, et celle dont ils lisent leur journal.

Cela est assez connu ; mais ce qui l'est moins, et ce qu'on ne pourrait imaginer, si on ne l'observait souvent, c'est un sentiment singulier d'hostilité contre l'artiste, sentiment qui se traduit tantôt par la raillerie, tantôt par la colère. Il est surprenant que tant de gens qui ne s'intéressent pas à l'art éprouvent le besoin de manifester leur indignation contre des tableaux inoffensifs, comme s'ils paraissaient croire que le peintre n'avait eu d'autre objet en les faisant que de se moquer d'eux. Au fond, il doit y avoir là un secret plaisir d'affirmer sa supériorité sur un artiste, de lui faire un peu rudement la leçon, de satisfaire quelque sourde rancune d'amour-propre. Mais le plus grand nombre sont d'humeur moins irritable ; et ils s'estiment contents lorsqu'ils ont trouvé une figure, un geste, des couleurs, qui leur donnent un prétexte à rire. N'en doutez pas, c'est surtout cela qu'ils veulent. Vous pensez

1. Anatole France, *le Lys rouge*.

qu'ils viennent à une exposition de beaux-arts, pour chercher ce qui est beau? Ils cherchent ce qui est laid, afin de s'en amuser.

Voilà vos juges, artistes. Et pourtant, il serait imprudent de les récuser. D'abord, parce qu'il ne faut se fermer les oreilles au jugement de qui que ce soit ; « *Il pittore deve esser vago di udire il giudizio di ognuno*[1] » ; parmi tant d'opinions médiocres, il peut s'en trouver une juste et utile. Et puis, il est nécessaire de maintenir les liens de l'artiste avec la foule. Il serait dangereux pour lui qu'il s'isolât dans sa pensée, et il n'y a que trop de tendances. Il risque de perdre ainsi le sentiment et le goût de la vie. On l'a pu voir à l'œuvre d'un grand peintre, mort récemment, qui depuis de longues années enfermait jalousement les œuvres qu'il peignait, sans les exposer jamais. Si médiocre que soit la multitude pour juger de l'art, il n'est pas mauvais de reprendre pied de temps en temps, sur son solide bon sens, sur son gros réalisme. Et plus un artiste est grand, plus il a intérêt à cette épreuve. Il est bon de juger de l'effet d'une œuvre raffinée sur un public qui ne l'est pas.

Autre épreuve des artistes : après le contact avec la foule, le contact avec la critique, les *Salons* de la Presse. Les arbitres du goût sont, à quelques exceptions près, des journalistes frottés de l'esthétique du jour, ou des intellectuels qui ramènent tout à leurs idées, et ne se placent jamais, et pour cause, au point de vue d'un artiste, pour apprécier son œuvre, mais la jugent en littérateurs ou en philosophes. Une exposition n'est pas pour eux comme pour la foule, un livre d'images, mais un livre pourtant, dont ils cherchent le sens psychologique et moral.

Que l'artiste se résigne, qu'il consente sans colère à ce que la foule soit la foule, et à ce que les intellectuels fassent usage de leur intelligence. Cela non plus ne lui est pas inutile. Il peut être intéressant pour lui de savoir quel écho il trouve dans la pensée de son temps. Une œuvre d'art un peu haute ne fait point fi de l'intelligence. Il y a quelques années, c'était la mode chez les artistes de ne priser que les qualités

1. Léonard de Vinci, *Traité de la Peinture*, II, [illegible].

techniques, et de nier absolument dans un tableau le rôle de la pensée. Il serait trop facile d'opposer à cette opinion celle des plus grands hommes de tous les pays : Michel-Ange écrivant qu' « on peint avec le cerveau et non avec les mains[1] » ; Léonard, « que la peinture est chose de l'esprit » *(cosa mentale)*, et qu'elle doit « représenter l'homme et sa pensée[2] » ; Poussin, « que le dessin des choses doit être l'expression des idées de ces choses, des choses incorporelles ». Mais il ne faut voir dans la théorie contraire qu'une réaction, légitime d'ailleurs, encore qu'exagérée, contre l'abus du raisonnement, et l'orgueilleuse torpeur des traditions académiques. Il serait aussi absurde de vouloir réduire l'œuvre d'art au métier qu'à l'idée. L'art ne peut exister que par un équilibre entre l'intelligence, l'observation de la vie, et le sens de la forme ; et pour maintenir cet équilibre, l'artiste n'a pas moins besoin de rester en rapports constants avec ceux qui pensent qu'avec ceux qui agissent, avec l'élite intellectuelle qu'avec la foule. Aux uns et aux autres il doit demander seulement la vérité. Sans doute, le meilleur critique ne le comprendra qu'incomplètement ; mais, si l'on veut être franc, un artiste est-il jamais entièrement compris par un autre que par lui-même? C'est beaucoup si votre ami entrevoit une partie de ce que vous avez voulu. Et si même il n'y rien vu, s'il se trompe tout à fait, pardonnez-lui, et faites comme si vous n'aviez pas entendu[3].

Qu'on me permette donc d'exprimer sincèrement mon jugement et de chercher avant tout dans ces Salons, non ce qu'ils nous apportent d'œuvres bien écrites, mais ce qu'ils nous apportent d'œuvres vraiment humaines, non pas combien ils comptent de virtuoses et de bons ouvriers, mais combien d'hommes vivants, qui sentent par eux-mêmes, et disent ce qu'ils sentent.

1. « *Si dipigne col cervello e non colle mani.* » (Lettres de Michel Ange. Oct. 1542.)

2. *Il buon pittore ha da dipingere due cose principali, cioè l'uomo ed il concetto della mente sua.* (Léonard, II, 176.)

3. *Sicchè sii vago con pazienza udire l'altrui opinione ; e considera bene se il biasimatore ha cagione o no di biasimarti ; e se trovi di si, racconcia ; e se trovi di no, fa vista di non l'avere inteso ; o, s'egli è uomo che tu stimi, fagli conoscere per ragione ch'egli s'inganna* (Léonard de Vinci).

En vérité, quand on parcourt certaines galeries, on a l'impression de passer au milieu de centaines d'âmes mortes : tout un cimetière d'âmes. Le public ne vaut guère mieux. Néant des deux côtés. Il y a peu d'autres occasions où l'on sente avec cette intensité combien est petit le nombre des vivants. Je crois bien qu'on arriverait au même résultat si l'on pouvait lire tous les livres qui paraissent chaque année. Mais on ne le peut pas. Au lieu qu'ici, en quelques salles, on a accumulé sept milliers d'œuvres. Quel champ de bataille! Combien de cadavres! Où sont les êtres où s'allume le feu sacré de la vie, ce feu transmis éternellement par une élite à une élite par-dessus la foule? Cette poignée d'hommes semblent écrasés sous le nombre. Ne nous inquiétons pas. Une pensée indépendante a toujours raison des troupeaux de pensées esclaves. Quelque bafoué qu'ait été un grand artiste pendant sa vie, non seulement il survit, mais il triomphe, et il impose, sinon sa pensée, du moins ses formules à la foule même. Ne nous occupons donc que de ce petit nombre, où l'on sent une pensée personnelle et véridique. Je m'attacherai de préférence aux forces jeunes, aux nouveaux venus dans l'art. Il ne me paraît pas aussi intéressant de parler des maîtres consacrés, à moins que leurs œuvres de cette année ne nous donnent une occasion spéciale de les admirer ou de reviser les raisons de leurs succès.

***

La première œuvre d'art du Salon de la *Société nationale* est le Salon lui-même, j'entends sa mise en scène. Tout le monde a loué l'éloquence sobre avec laquelle M. Guillaume Dubufe a su présenter les dix-huit galeries de peinture de l'avenue d'Antin. La salle d'entrée est d'une parfaite harmonie. Je dirai tout à l'heure quel contraste violent fait avec elle la première salle de l'autre Exposition, où tout hurle, figures et couleurs. Ici, rien de hâtif. De beaux tableaux, assemblés avec goût, une atmosphère reposante et tranquille. On a le sentiment, non pas d'un groupement temporaire d'œuvres qui vont se disperser, mais d'un musée formé avec amour, d'un Luxembourg choisi, non par l'État, mais par

des connaisseurs. Les autres salles ne sont pas moins habilement présentées. Partout un air de *home*. Le nombre de peintures est relativement peu élevé, ce qui contribue à l'impression qu'on a voulu donner d'une élite. Cet effet calculé n'a pas été obtenu sans certaines éliminations, dont quelques-unes sont regrettables, et qui s'expliquent d'autant moins qu'on a pourtant laissé passer une demi-douzaine d'œuvres tout à fait étonnantes par leur médiocrité. Mais l'ensemble est bien choisi et harmonieux.

Cette harmonie règne déjà dans la pensée. La petite aristocratie qui constitue la *Société nationale* était faite des éléments les plus disparates. Par la vie en commun, et la puissance persuasive de quelques grandes personnalités, surtout de Puvis de Chavannes et de Cazin, il s'est fait peu à peu un rapprochement d'intelligence et de style. Vous ne trouverez guère dans les salons de l'avenue d'Antin de grandes machines dramatiques, point d'histoire, point de tragédie, point de mythologie, peu d'anecdotes, peu de nu. Le symbolisme est à peu près éliminé, l'impressionnisme absorbé, l'académisme vaincu. A la vérité, je ne donne pas longtemps à celui-ci pour renaître de ses cendres sous une forme nouvelle, à en juger par la rapidité avec laquelle tout semble s'acheminer vers l'unité. Mais le moment où nous sommes est agréable : les heurts ne sont plus trop blessants, et la liberté n'est pas encore atteinte. Ce qui règne presque uniquement ici, c'est la vie moderne, vie intime, vie populaire, portrait, paysages. Cette seule préférence dans les sujets nous fait déjà prévoir une sobriété relative dans le style; elle nous délivre de la faconde encombrante des toiles démesurées, des fausses outrances, des pastiches et des archéologies.

Deux sortes d'artistes s'attachent à l'expression de la vie moderne. Les uns la voient dans sa réalité, — en y mêlant, naturellement, leur âme personnelle (puisqu'il n'est pas d'œuvre qui ne représente non seulement un moment des choses, mais un moment d'une âme). Les autres dégagent du spectacle des images journalières, des visages, des gestes, des ombres, des lumières, qui passent autour d'eux, les puissances de rêve qui dorment au fond de la vie. Parmi les premiers, je remarque surtout MM. Prinet, Lobre, Lucien

Simon, Cottet, Raffaelli. Au premier rang des autres, depuis bien des années, M. Besnard et M. Carrière sont l'honneur de notre art.

De tous les aspects de la vie moderne, celui qui attire peut-être le plus d'artistes de la nouvelle génération, et les plus choisis, est la vie intime. Chose frappante : le grand mouvement démocratique, les passions populaires qui remuent le monde actuel, se font peu sentir chez eux. Il semble que les peintres de la vie populaire soient même moins nombreux qu'il y a quelques années. Un courant s'est dessiné, qui entraîne les artistes loin des agitations de la foule, vers la poésie des intérieurs, des demeures et des âmes familiales, vers le repos. Prenez-y garde : il se forme là, sans hâte et sans bruit, l'art le plus original peut-être d'aujourd'hui, parce qu'il est le reflet du sentiment le plus sincère d'une élite française : la fatigue de l'action, la délicatesse lassée, qui ferme la porte de sa maison aux cris discordants de la rue, et se blottit, avec un tendre égoïsme, à la tiède chaleur du foyer et des regards amis. C'est une école de petits Hollandais, plus vaporeux et moins précis.

Un de ceux qui représentent le mieux ce groupe est M. Prinet. Nul ne me paraît mieux rendre le charme du silence, la douceur d'autrefois. Un parfum de tranquille province s'exhale de son tableau, *les Adieux*, d'une distinction mélancolique, d'une parfaite harmonie de pensée et d'exécution. Dans la *Sonate à Kreutzer*, il a quitté ses inspirations habituelles, il s'est élevé au-dessus de la vie bourgeoise, il a touché au drame d'une façon énergique, et un peu romanesque. Mais je préfère encore ses autres tableaux, et surtout, avec les *Adieux*, cette *Femme au canapé*, qui fait penser à une œuvre classique, par la solidité et par la riche sobriété du style. Dans le même ordre de sentiment, j'aime les *Intimités* de M. Morisset, d'une paisible lumière grise, les *Femmes à la toilette, au bain, au goûter, à la sieste*, de M. Armand Berton et de M. Étienne Tournès, qu'enveloppe une atmosphère voluptueusement caressante ; le recueillement poétique de *la Lecture* de M. Jean Denisse, *la Cour d'un hôtel de province* de M. Girardot, la *Petite fille nue* de M. Lebasque, où se montre, ainsi que dans le charme riant de ses autres toiles,

quelque influence de Renoir; et les tableaux de MM. Saglio et Delachaux.

Tout à fait à part est M. Maurice Lobre. Ce n'est pas la vie moderne qu'il retrace dans ses intérieurs de Versailles; ce n'est même pas, si l'on veut, la vie d'autrefois : car nulle figure ne trouble la rêverie solennelle de ces marbres, de ces cristaux, de ces bronzes, de ces ors. Et cependant une âme invisible anime cette *Bibliothèque du Dauphin*, *l'Œil-de-Bœuf*, *le Petit Salon Louis XV*, *le Salon de la Pendule*, — le souffle pénétrant d'un passé endormi, qui semble vivre encore, près de rouvrir les yeux. Ces petits tableaux, d'une technique admirable, atteignent paisiblement à la grandeur. Et quel merveilleux moyen pour un amateur de se donner l'illusion qu'il possède les trésors de Versailles, et de meubler son salon avec les meubles mêmes du roi Louis XV!

Du groupe des peintres qui étudient les types populaires, se détachent M. Lucien Simon et M. Charles Cottet, tous deux attachés à la nature bretonne, tous deux remarquables par l'énergie expressive et la vigueur de l'observation, plus que par la facture qui est lourde et rude, rouge vineux chez Simon, noire et opaque chez Cottet, — populaire d'ailleurs comme leurs sujets. Le premier expose une *Procession*, qui dénote une intelligence forte et dure de la vie. C'est une vraie psychologie de la foi dans les campagnes, mais sans aucune indulgence : suffisance béate, passivité moutonnière et brutale, endormement ennuyé de la foule, toute cette inexistence si existante pourtant, ce somnambulisme habituel des machines humaines. Et les voici encore, larves aux yeux brillants, accroupies autour des *Feux de la Saint-Jean*, dans une composition pittoresque de M. Cottet, qui expose, avec ce tableau, des marines un peu boréales, et mornes comme les êtres. — M. Fernand Piet nous présente d'autres types de Bretons, rudes et mal équarris, au *Marché aux Chapeaux* et au *Marché à la Poterie* de Pont-l'Abbé. — M. Raffaëlli continue sa spirituelle étude des types parisiens dans son tableau de *la Demoiselle d'honneur*, de dimensions excessives, mais observé avec son intelligence habituelle, et très bien réussi, dans une tonalité d'un blanc bleu vert amusant. — Je retrouve la façon large, facile, véridique, de

M. Renouard dans sa suite de dessins *en courant à travers l'Exposition universelle*, tout en leur préférant, pour la verve et le caractère expressif, certaines de ses séries anciennes. — Enfin je rapprocherais volontiers de M. Lucien Simon et de M. Cottet un peintre qui diffère pourtant d'eux par ses éclatantes qualités de coloriste et le choix de ses sujets, mais qui a, comme eux, le don de l'observation populaire, M. Dinet. Dans une scène de fanatisme arabe, il fait revivre, avec intensité, les hallucinations à demi animales qui brûlent le cerveau humain.

Il est difficile de voir la vie comme elle est; il l'est beaucoup plus d'avoir une vision nouvelle de la vie, de la transfigurer, de l'envelopper du tissu de son rêve. Il faut être un grand peintre pour y réussir, je ne dis pas pour s'y risquer, et c'est l'épreuve qu'ont faite à leurs dépens tant de jeunes symbolistes, idéalistes ou mystiques, qui, dès leurs premiers pas, ont prétendu exprimer leur vision intérieure, sans avoir pris le temps de regarder autour d'eux. Le rêve est le terme de l'art; la nature, sa source. Qui ne possède pas la clef du monde visible ne doit pas aspirer à entrer dans le monde invisible. Il n'est rien de plus misérable que le faux idéalisme, qui ne repose point sur une observation constamment renouvelée. Il ne faut point se lasser de le combattre : car il est le pire danger de l'art, par le contentement de soi, et la paresse d'esprit qu'il encourage.

Ce qui fait précisément la force des visions de M. P. Albert Besnard ou de M. Eugène Carrière, c'est qu'on n'y perd jamais pied, toujours on sent la terre robuste d'où ils sortent. L'esprit rêve; mais l'œil ne cesse point d'observer, de scruter la nature, et il vient un moment où, de lui-même, le rêve surgit brusquement de la vie, aussi vrai qu'elle, davantage. Qu'est-ce que cette femme nue, assise, presque couchée dans un fauteuil, vue de face, en un raccourci audacieux, la tête rejetée en arrière, les jambes en pleine lumière? Étude de virtuosité? Portrait? Peut-être. Mais il rayonne de là une puissance fantastique. L'étrange rêverie, la hardiesse de la pose, les reflets des vitraux, des dorures et des laques, des étoffes pailletées, du grand manteau noir brodé d'argent, jeté sur le fauteuil, du collier de pierreries qui étincellent au

cou, de la jambe violemment éclairée, — la figure dans l'ombre, qui vous regarde, avec ses sourcils levés, ses yeux troubles, sa bouche rouge qui sourit, — je ne sais quoi d'attirant, d'inquiétant et de sensuel, — évoquent des pensées de fantaisie shakespearienne, — jusqu'à cette sorte de saveur matérielle, jusqu'à ce réalisme un peu cru qui s'accuse à certains détails du tableau, et qui, comme dans les féeries de Shakespeare, relève le goût du rêve, le mélange et le fond avec la vie réelle, de sorte que l'on ne sait plus où l'une commence, où l'autre finit. D'autres loueront le coloris, ou feront des réserves sur le dessin. Je ne veux qu'admirer le don si rare, que j'ai souvent remarqué chez M. Besnard, de faire jaillir des actes et des attitudes les plus simples de la vie les mystérieux esprits qui y sont emprisonnés, la *Féerie intime*, comme il dit.

Les quatre têtes de femmes, et le grand tableau de M. Eugène Carrière, le *Baiser du soir*, ont le même caractère de réalité et de rêve. La mollesse caressante du coloris, la tendresse profonde et assourdie de la lumière, donnent à tout ce qu'il fait un aspect d'apparition ; mais avec quelle solidité ses figures sont construites, et quelle puissante douceur dans le modelé ! De loin, quand on aperçoit ses œuvres au milieu des autres, on pense à un vieux maître léonardesque. Ame forte et sincère, il ne craint pas de se répéter ; il ne dit rien cette année qu'il n'ait dit l'année passée, qu'il ne dira sans doute l'année prochaine : et il a raison : car son plus grand charme est moral ; c'est cette âme si tendre qu'elle en est douloureuse, cette sourde inquiétude et cette mélancolie devant l'énigme de la vie, et malgré tout, l'énergie et la bonté, qui animent ses figures aux traits incorrects, un peu frustes, boursouflées, comme remuées par le vent d'émotions incertaines, auxquelles leur esprit s'abandonne avec résignation.

C'est aussi à travers un rêve que M. Aman-Jean voit la nature, je dirais presque, qu'il l'entend. Il lui applique le rythme gracieux et les harmonies un peu voilées de son âme musicale. Jamais ce charmant peintre des rêveries adolescentes et des lassitudes féminines n'a été mieux inspiré que cette année, où son talent est plus souple, plus heureux, et aussi plus varié. Il semble qu'il soit arrivé à ce sourire de la

pensée, que donne la satisfaction de s'exprimer complètement.

Il fut un temps où la peinture religieuse et le nu tenaient la première place au Salon. « La majeure partie des peintures, écrivait Tolstoï, représentent des femmes nues dans diverses postures[1]. » Aujourd'hui, le nu s'est éclipsé presque partout, et le sentiment religieux n'est guère représenté à la *Société nationale* que par deux toiles (je regrette de les associer) : *le Christ aux enfants* de M. Maurice Denis, œuvre délicate et un peu froide, et le tableau de M. Jean Béraud. Comme d'habitude, l'œuvre de M. Béraud doit surtout son intérêt à la pensée qui l'inspira. M. Jean Béraud représente *le Christ lié à la colonne* par les francs-maçons et les républicains. Les vieux peintres — Holbein à Bâle, Fra Angelico à San Marco, — le montraient flagellé par les soldats. — Qui faut-il croire ?

Heureusement, l'art religieux prend sa revanche aux dessins et aux aquarelles, où il est représenté par deux ensembles d'œuvres, dont je veux parler tout de suite, et qui témoignent d'un talent ou d'un travail considérable. A chacun ce qui lui est dû : le talent à M. Besnard, le travail à M. James Tissot.

M. Besnard nous présente les cartons des peintures qui doivent décorer la nef de l'hôpital Cazin-Perrochaud à Berck-sur-Mer. Huit grandes compositions, divisées en deux séries distinctes. Dans l'une, « *le Christ en croix accompagne l'humanité souffrante, la douleur et les péchés qui le crucifient* ». Dans l'autre, « *ressuscité, il assiste et participe aux œuvres de la science et de la charité ; l'humanité fraternelle, heureuse et consciente, est sa véritable résurrection* ». L'idée est belle, et l'expression a de la grandeur ; comme toujours, chez M. Besnard, on y sent le classique sous le moderniste, curieux de sensations neuves et raffinées. Je ne sais pourquoi ces œuvres me font penser à André del Sarto. C'est la clarté, l'aisance et la science des fresques du Scalzo. Et c'en est aussi malheureusement la froideur. Il est trop évident, pour quiconque a jamais connu l'ivresse de la foi, qu'elle est absente d'ici. Je ne comprends pas que tant d'artistes, dans tous les arts, s'obstinent indéfiniment à retracer cette figure

1. Tolstoï, *Qu'est-ce que l'art ?*

du Christ, que l'imagination du plus pauvre croyant créera cent fois plus puissante et plus réelle que leurs œuvres les plus accomplies, et que seuls ont réussi à faire revivre, dans les siècles passés, deux ou trois hommes de génie, non parce qu'ils avaient du génie, mais parce qu'ils vivaient en Dieu : Giotto, Rembrandt et Bach, nourris des Écritures. — Mais il faut louer la beauté des gestes et des figures de M. Besnard, le style du *Saint Roch*, la simplicité mélancolique de *la Naissance* et de *la Mort* (pourquoi Jésus, dans cette dernière composition, détourne-t-il ses yeux du mort, comme les dieux antiques?) — la poésie de *la Résurrection*, cette calme campagne, que remplit le bonheur du travail, les robustes chevaux qui traînent la charrue, le bel adolescent qui lit avec une joie juvénile, la femme amoureusement appuyée sur son épaule, et, dans le lointain, la barque qui s'éloigne, avec l'ange à la proue. — Le plus fort sentiment exprimé est peut-être celui de l'enfant, brisé de fatigue et de chagrin, qui étend les bras et, comme l'*Esclave* de Michel-Ange, semble s'étirer du sommeil éternel, les genoux fléchissants, soutenu par une femme, qui lui murmure doucement à l'oreille : *l'Espérance*. — Quand cette œuvre sera achevée, elle prendra rang, avec les fresques de Puvis de Chavannes, parmi les plus beaux ensembles décoratifs de l'art français.

J'insisterai moins sur les illustrations de *l'Ancien Testament* par M. James Tissot, encore que quatre cents aquarelles représentent un labeur respectable. Grand effort, inutile et puéril, imagerie d'enfant, sans poésie, sans force, sans mystère, ramenant la Bible à l'anecdote, et l'imagination sauvage des prophètes à des recherches baroques de couleur locale, qui font tomber constamment l'épopée de flamme dans la comédie et dans la charge, sans que le peintre l'ait voulu. Tout au plus ses qualités de petit conteur se trouvent-elles à leur place dans l'histoire de Joseph.

C'est un lieu commun de dire que les bons portraits ne sont pas rares en France. Il est vrai, si l'on veut, que la médiocrité insupportable se fait moins sentir dans ce genre que dans les autres, et même qu'il s'y conserve toujours une moyenne d'intelligence, qui réussit à intéresser au modèle,

sinon au peintre. Mais les bons portraits, comme tout ce qui est bon, sont excessivement rares. Je serais même tenté de croire que l'exposition de la *Société nationale* n'en offre pas autant que de bons tableaux de mœurs ou de fantaisie. — Je ferai exception pour M. Jacques Blanche. Au reste, je serais tenté de le classer moins parmi les portraitistes que parmi les petits poètes de la vie moderne. Il y a chez lui plus et moins que l'observation attentive et scrupuleuse des caractères, il y a l'image embellie d'une époque et d'une société. Par son intelligence claire, coquette, et finement sensuelle, il est devenu le premier peintre des élégances mondaines. J'aime son groupe de portraits, et plus encore, ce *Lever* charmant d'une fillette en robe de satin, aux frais petits bras potelés, couchée dans un fauteuil. M. A. de la Gandara a aussi le sens aigu des âmes élégantes; certains de ses portraits font penser aux crayons du XVIe siècle, avec leurs yeux efféminés et froids, et leurs sourires « guisards ». L'exécution est parfois négligée, et le coloris opaque. — Je goûte peu les *Portraits de MM. Paul et Victor Margueritte*, par M. Louis Anquetin. C'est une peinture solide, mais dont la psychologie et l'écriture me paraissent lourdes et communes. — M. Besnard montre une fois de plus sa maîtrise dans un portrait de femme, qui est une fête pour les yeux. Il semble que ce beau peintre ait pour palette le printemps et l'automne, le savoureux éclat des fleurs, des arbres, des prairies, de la pure lumière. Et toujours ses œuvres ont le caractère de libres fantaisies, improvisées, mais par un maître. — Enfin, je note un portrait intelligent et ferme de M. Le Riche, de délicates figures de M. Eugène Loup, les jolis rêves, un peu mièvres, de M. Louis Picard, la petite fille de M. Georges Griveau, l'*Hommage à Cézanne* de M. Maurice Denis, où s'affirme trop un parti pris d'école, aux dépens non seulement de la vérité, mais, je crois, du sentiment même de l'auteur; et différents portraits de MM. Carolus-Duran, René Ménard, Guiguet, Desvallières et Lottin.

Le paysage a son charme accoutumé. On n'y entend aucune mélodie nouvelle; mais une voix mélancolique y résonne pour la dernière fois, celle de Cazin. Dernier grand représentant de cette poésie de la nature qui trouva de si profonds

accents chez les maîtres paysagistes du milieu du siècle, il a et il aura sans doute encore une influence sur les artistes de notre temps par l'attrait grave et recueilli de son âme. Ce sont des solitudes, qui rappellent quelquefois Millet. Une plaine, deux meules, le mur d'un moulin ruiné. Des ciels mouillés, où la pluie est suspendue, des clairs de lune, voilés de brouillards, encerclés de halos, des arcs-en-ciel sans éclat, des gens sans joie, qui vont leur chemin et leur tâche, comme poussés par une nécessité, sans plaisir ; un silence résigné, la triste douceur de vivre. Tout cela pénètre le cœur d'une sorte de vertu : la paix du devoir accompli, des lois du monde acceptées, du soir de la vie. Le public semble en être touché. On entend les mêmes gens, qui viennent de dénigrer les œuvres voisines, parce que les auteurs vivent encore, admirer Cazin que, vivant, ils discutaient. Étrange pouvoir de la mort ! Elle illumine, aux yeux de la foule, la vie qu'elle vient de clore. — Parmi les autres paysages, j'aime le Paris un peu londonien, trempé de pluie, de M. Gillot ; *le Troupeau* et *le Fleuve* de M. René Ménard, tout brûlants de paganisme et d'ardeur concentrée, qui éveillent en moi des images mythologiques, et le souvenir à la fois de Claude Lorrain et de Cuyp ; les trois vues de Savoie de M. Carolus Duran, surtout sa *Matinée d'orage* ; les ombres tragiques et les sombres reflets d'eaux de M. Dauchez ; les heures et les saisons de M. Lebourg ; la froideur délicate de M. Binet ; les soirs, les levers de lune et les soleils pâlis de M. Meslé ; les crépuscules parisiens de M. Ulmann ; les rêves océaniques de M. Francis Auburtin ; les petites vues de La Rochelle de M. Chevalier ; les campagnes champenoises, aux verdures un peu crues, de M. E. Barau ; *la Sortie de la Bergerie* de M. Guignard, avec sa lumière fauve d'épis : les troupeaux de vaches aux habits clairs et harmonieux de M. J.-J. Rousseau ; l'atmosphère vibrante des paysages de M. Le Sidaner ; les lueurs vespérales qui s'éteignent derrière les arbres et dans les eaux de M. A. Moullé ; et quelques autres tableaux de MM. d'Argence, Baron, Billotte, Damoye, Monod, Montenard et Roger.

La fantaisie et l'humour sont représentés par les gentilles inventions de M. Willette, dont le coloris est malheureuse-

ment un peu acide et fade, tout ensemble, par les satires bouffonnes de M. Jean Veber, qui se rapproche peu à peu du vieux Brauwer, et par les aquarelles, animées et douces de M. G. La Touche.

Enfin il est bon de mettre à part les peintres étrangers, très nombreux, qui nous apportent des harmonies et des sentiments que nous devons replacer dans leur milieu pour les bien juger. — Certains d'entre eux vivent d'ailleurs en France, et ont subi un peu trop, à mon gré, les influences françaises. — De tous, le plus original : M. Zuloaga. Sa *Promenade après la Course de Taureaux* évoque toute l'Espagne, et non pas seulement ses types, comme le dit la foule, qui ne manque pas de remarquer qu' « ils ont bien l'air Espagnols », mais les vieux peintres d'Espagne. Le coloris est vigoureux, rouge et brun ; l'œuvre a de la race ; on y sent une brutalité tranquille, un sang épais et riche, la noblesse séculaire de beaux animaux humains, sauvages encore à demi. M. Victor Gilsoul expose un émouvant *Paysage du Littoral belge*, une file de hauts peupliers penchés par le vent ; M. Jef Leempoels, deux graves portraits de son père et de sa mère ; M. Fritz Thaulow, des paysages d'un coloris brillant d'acier ; M. Edelfelt, un portrait lumineux de mademoiselle Ackté ; miss Ellen-Maurice Heath, des *Pins d'Écosse* sur un ciel vert pâle, d'une grâce sévère et pensive ; M. John Lavery, des portraits où passe le souvenir de Velasquez ; M. Walter Gay, des visions tranquilles du palais de Fontainebleau, ou de monuments antiques ; M. Alfred Smith, de brillantes notes de Venise ; miss Campbell Macpherson, des intérieurs bretons, moins bretons qu'anglais, et du XVIIIe siècle ; M. Eugène Burnand, des peintures un peu froides, sympathiques toutefois. Et je signale les noms et les œuvres de MM. Anglada, Bunny, Glehn, Heijerdahl, Mesdag, Neven du Mont, Osterlund, J.-L. Stewart, Willaert, Zorn, de mesdemoiselles Louise Breslau et O. de Boznanska.

* * *

Lorsque, au sortir des galeries de la *Société Nationale*, on pénètre dans la grande salle de la *Société des Artistes fran-*

çais, il semble qu'on soit reçu par des coups de grosse caisse et des hurlements de trombone. C'est une fête foraine. Aux murs, des athlètes nus, rouges, aux muscles gonflés, crient, frappent, culbutent dans l'espace. De brutales couleurs vocifèrent aigrement, comme des cuivres fêlés. A droite, à gauche, des lions, des tigres rugissent et bondissent. Au vacarme du spectacle, la foule mêle le sien. Autour des tréteaux elle se presse, nombreuse, satisfaite, amusée, et cause bruyamment. Après le langage poli de la Société voisine, l'impression de cette parade et de ces pugilats est si blessante, qu'on a envie de se boucher les yeux et de fuir. Mais où fuir? C'est partout la même chose, dans toutes les autres salles; partout les mêmes violences, les mêmes mensonges de sentiment, les mêmes crimes de goût; — faute est un mot trop faible. — On est si excédé qu'au premier moment on en veut presque aux artistes discrets qui parlent au milieu de ce charivari. De vrai, on les voit parler, mais on ne les entend pas. Puis, après quelque temps, on s'habitue au tapage, on apprend à s'isoler avec le petit nombre des hommes sincères, et on finit même par s'amuser de la comédie que donnent les autres, et ceux qui les regardent.

Le catalogue de la *CXIX*e *Exposition officielle* des Artistes français, *DU Salon*, comme ils disent, — *(LE Salon, fondé en 1673)*, — annonce orgueilleusement 2 092 peintures, au total 4 812 œuvres. Nous sommes loin du premier Salon public, celui de 1791, et de ses 247 exposants, dont 166 peintres. Comment le public ne serait-il pas satisfait? — Quatre mille huit cent douze œuvres! Une variété infinie de sujets et de genres. Le monde entier en images! — Et d'abord, l'énorme machine décorative, qui l'intimide et lui impose le respect, par ses dimensions gigantesques, son verbe assourdissant et ses gestes furieux : la *Justice*, l'*Amour enlevé par les Sirènes*, le *Paradis perdu*; — l'Histoire, toute l'Histoire, un manuel d'examens illustré : *Salamine*, *Phryné*, *Caton aux jeux floraux*, *Caius Caligula*, *Messaline « non satiata »*, *Witold, prince de Lithuanie, et son père, Kiejstut, Jeanne d'Arc*, des reîtres, des mousquetaires, *Luynes*, *le Père Joseph*, les *Anglais en Irlande*, « *Bonaparte en Égypte, méditant la conquête des Indes!* » *Bonaparte à Marengo*, *Bonaparte à Water-*

les *Hussards*, *Dessaix*, *Mazeppa*, *[illegible]*, *Ney*, *Murat*, *le Sergent Bourgogne*, l'Armée en 1793, l'Armée en 1800, l'Armée en 1809, en 1811, en 1812, en 1815, en 1870 ; — la Religion, toute la Religion depuis les origines (*Adam mourant*, *Adam chassé*, *l'Enterrement d'Adam*, *Caïn enfant*, *Caïn devenu grand*... « Ah ! passons au déluge ! »). — La Politique (les Anglais, le président Kruger, « l'Alarme ! » [illegible]), la sculpture, certaine allégorie ; — les hommes du jour (M. Loubet, la Reine Alexandra, le Pape, M. Zadoc-Kahn, M. Jules Lemaître, le Président Magnaud, le Colonel Marchand) — les livres du jour (*Quo vadis ?* *Lygie*, *Vinicius et l'incendie de Rome*, *Par le fer et par le feu*). — le maître nouveau du *[illegible]* pas encore très connu ; il n'est pas assez riche ; ne le regrettons pas : quand ce sera son heure, il sera encore plus ennuyeux en peinture que les autres. — l'anecdote, le fait divers, le roman-feuilleton : la *[illegible]*, le *Chien fidèle*, *[illegible]*, ou le galant cavalier (« Que va devenir le cheval pendant ce temps ? » demande auprès de moi un spectateur inquiet), *Honneur à l'ancien [illegible]*, *Qui s'y frotte s'y pique*, *Restitution* (une jeune femme remet, en pleurant, à un prêtre, des bijoux qu'elle a pris. « Cette voleuse ! » dit une voix méprisante dans la foule ; cependant la plupart veulent bien lui pardonner), *Cardinaux en goguette*, *l'Ordonnance du général*, *le Siège de [illegible]* ; — enfin l'Idéalisme (*Salut au Poète !* *le Jour [illegible] dans les bras de la Nuit*, *Printemps* (des dames nues s'amusent avec une pie), *l'Homme voltigeant sur les eaux* ; Encore ? C'est le dixième, pour le moins. Voltigera-t-il toujours ? — Toujours. On ne saurait s'en lasser. « Ah ! que j'aime cette peinture ! » soupirait une dame, « c'est si idéaliste ! » De fait, il n'y a rien de plus idéal, que ce qui n'existe pas. — Partout du drame, jusque dans les paysages ; quand un troupeau paraît, c'est poursuivi par l'incendie, ou chassé par la tempête. Partout des lutteurs, des hercules ; et, les hommes ne suffisant pas, voici des *Combats de Centaures*, et des *Luttes d'éléments* ! — Et partout de la littérature. Un livre de citations. Une anthologie de poètes. Parmi les écrivains nommés, je note : Lamartine, Zola, Hugo, Eugène [illegible], Ovide, Alain [illegible], La Fontaine, Dumoustier, Laurent de

Médicis, Verlaine, saint Matthieu, Gœthe, Xavier Privas, Byron, Sienkiewicz, Marceline Desbordes-Valmore, Job, Kipling, P. Hivernet, Pierre Louÿs et Fénelon. L'Histoire n'est pas moins étudiée. Certains cadres de tableaux nous offrent des demi-pages de Mémoires, de vraies dictées de collège : Suétone, Henri Welschinger, Marbot, Henri Chapey, le capitaine Coignet, Paul et Victor Margueritte.

Jusqu'à des extraits de critique d'art, où d'excellents artistes alimentent leur génie. Un paragraphe de Charles Blanc (« Chardin est une des gloires les plus pures de la peinture française. Tous ses tableaux sont des chefs-d'œuvre..., etc. ») inspire une statue. — Ne nous en plaignons pas. D'honnête prose est reposante à lire, de temps en temps, sous des œuvres tourmentées ; et l'on trouve toujours à s'instruire : qui de nous, s'il est franc, n'avouera qu'il a appris, parmi ces œuvres d'art, quelque fait d'histoire, ou quelques vers ignorés ? Je gage que là n'est pas l'enseignement le moins utile que le public rapporte du Salon.

Parmi ces œuvres, cherchons les hommes. Il en est d'un rare mérite, et que l'on plaint d'être perdus en cette cohue. Mais ils n'ont, après tout, que le sort commun des artistes dans toute démocratie.

Comme à l'autre Salon, les talents les plus sûrs, ou les plus pleins de promesses, s'attachent au portrait, au paysage et à la peinture de la société moderne, — encore que certains des plus habiles, sinon des plus sincères, éprouvent le besoin de travestir leurs contemporains en costumes Louis XIII, Louis XV, Directoire ou 1830, afin de réveiller l'attention du public.

Aucun des peintres qui observent les mœurs de notre époque ne m'intéresse autant que cet inconnu d'hier, M. Henry Caro-Delvaille. Les deux toiles qu'il expose : *la Manucure* et *le Thé*, sont de bien petits sujets ; mais le talent de l'artiste n'en apparaît que plus grand. D'un moment passager d'une anecdote, il a su dégager des caractères et des types, dont l'expression semble définitive. Ses deux peintures sont d'une harmonie sobre et souple, dans une tonalité de blancs, châtains, gris, beiges et noirs, qui est un repos pour l'œil au milieu des couleurs criardes du Salon. Et, dans toutes

deux, s'affirment des qualités d'intelligence vive, une verve bien moderne, bien vivante, un style clair et franc — les meilleures qualités françaises. *Le Thé* est une œuvre de premier ordre par la spirituelle intensité avec laquelle sont rendus, si simplement, les tempéraments et les pensées de ces jeunes femmes, ce museau rusé, railleur et jouisseur de la Parisienne, petite bête attrayante, qui sait mordre.

M. Hugues de Beaumont montre bien aussi un type assez nouveau de la jeune fille moderne, dans son portrait en blanc et son tableau de deux jeunes filles lisant une lettre; le charme de ces figures incorrectes, chiffonnées, aux moues ironiques, inquiétantes et point du tout naïves. — Et je citerai encore à cette place un portrait de M. Cosson, qui a la valeur d'une étude de mœurs contemporaines: *le Portrait de madame la duchesse de R...*, de profil, debout, se détachant en silhouette sur un paysage intéressant: marais, roseaux, sables et pins.

M. Joseph Bail expose un des tableaux qui ont le plus de succès, et du plus distingué: *le Repas des Servantes*. Trois jeunes femmes, coiffées de cornettes et vêtues de blanc, sont assises à une table. Les murs de la chambre sont vert pâle, la soupière, sur la table, est blanche et verte; sur le sol, un chaudron a des reflets d'or. L'œuvre est faite habilement dans le style de Chardin, dans cette tonalité à fond vert, que baigne une lumière tamisée. La première impression est très agréable. On a ce plaisir du chef-d'œuvre déjà vu, du bon maître du Louvre, du vieil ami retrouvé. Mais on se reprend ensuite et on se défie un peu d'un pastiche excellent, qui n'a rien de tout à fait personnel. — C'est bien là ce qui fait son succès.

L'Andante, de M. Boiry, est d'un charme musical, comme son sujet. Je citerai aussi la *Méditation*, de M. Franck Bail, *Cœur simple*, de M. Troncy, et le gentil et clair petit tableau d'enfants de M. Gsell.

Rien de très frappant chez les peintres de la vie populaire, mais l'émotion assez touchante des *Résignés*, de M. Geoffroy, quelque vigueur expressive dans *une Première au théâtre Montmartre*, de M. Devambez, fort inspiré de Daumier (il y a de plus mauvais modèles); un triptyque de M. Duvent: *la*

Joie du Travail, où il a célébré, avec plus de vaillance que d'éclat, l'Exposition de 1900. (Remarquons en passant combien elle a peu fourni de sujets à nos artistes.) Enfin, *Convalescente*, de M. Louis Leclercq, *A la messe du siècle*, de M. Vollet, et la foule du tableau religieux de M. Wencker.

Je ne vois guère à opposer, chez les *Artistes français*, aux peintres du genre de M. Besnard, à ceux que je nommerais volontiers les évocateurs, que M. Henri Martin, qui est dépaysé ici. Sa *Bucolique* est un grand morceau lyrique. A la vérité, je ne puis arriver à aimer ses personnages, souffreteux et étriqués, rejetons un peu rachitiques de Puvis de Chavannes. Je sais qu'il ne faut pas les séparer de l'ensemble; mais ils pourraient être plus beaux, ou ne pas être. Ils expriment sans doute une âme un peu accablée, et l'on ne discute point une conception de la vie. Je sens profondément, d'ailleurs, l'harmonie du paysage, la poésie des ombres qui s'allongent, des reflets du soleil sur le tapis de feuilles rouges et d'aiguilles de pins, sur les troncs d'arbres que ses rayons peignent de nuances féeriques comme la queue d'un paon, — du silence bourdonnant, des vibrations de l'air léger et lumineux, de cette nature vivante et chaude. — Non loin de son œuvre, le *Portrait du peintre* impose la sympathie par la foi triste, mais décidée.

Les portraits intéressants sont plus nombreux ici qu'à la *Société nationale*. C'est le dernier refuge de l'art académique. Il y trouve le meilleur emploi de sa froideur attentive et correcte. On y remarque du reste assez souvent, cette année, l'influence rajeunissante de l'école anglaise de la fin du siècle dernier. Ainsi dans le beau portrait de *Deux jeunes filles* par M. Ferdinand Humbert. A l'harmonieuse virtuosité de ce tableau s'oppose la simplicité un peu froide, mais élégante et virile, d'un autre portrait du même peintre : celui du *Lieutenant-colonel Marchand*, dans des tons gris, sérieux et doux. L'influence anglaise est aussi reconnaissable dans le très bon *Portrait de femme* de M. Paul-Albert Laurens, et dans les *Quatre jeunes femmes* de M. François Flameng, œuvre fraîche et riante. — D'un tout autre caractère, robuste, lourd, et bien français, sont les portraits d'hommes de M. Déchenaud, et de M. Aimé Morot, interprète excellent de la grande bour-

[illegible] de son bon sens, de sa force et de sa confiance en soi.

Quelques peintres académiques se sont fait un succès et une personnalité du mélange habile et parfois assez heureux d'une convention voulue et d'une exacte vérité. M. Benjamin Constant nous présente un *Portrait de Léon XIII* rouge et or, et un *Portrait de la reine Alexandra* mauve et or, très distingués tous deux, riches, délicats, assez fermes, assez fidèles, sous leur éclat d'apparat : vrai peintre de souverains, Rigaud de notre temps. — M. Bonnat est un autre peintre officiel, mais celui d'une démocratie qui n'a rien d'athénien et qui, pour comprendre les choses, veut qu'elles soient soulignées. Le *Portrait de M. Loubet* est d'ailleurs discuté. Le public s'accorde à le trouver peu ressemblant. (Admirons cette foule, si sûre de connaître mieux que le peintre qui l'étudia une figure qu'elle vit passer de loin, deux ou trois fois.) Je ne trouve pas sans intérêt psychologique cette œuvre d'un caractère volontaire et têtu, qui correspond à un moment de l'histoire, à une heure de lutte et de défi. M. Dreyfus-Gonzalez est un improvisateur éloquent dont la virtuosité fougueuse vise à l'effet et y atteint, dans son *portrait de madame Waldeck-Rousseau*, et son *Esquisse du pape*. — Mais combien je suis surpris, à chaque nouveau portrait que je vois de Léon XIII, que tant d'illustres peintres, de Lenbach à Benjamin Constant, aient passé devant leur modèle, sans rendre que son intelligence railleuse, jamais sa foi et son autorité, le contraste saisissant, pour qui l'a vu un jour, dans une des cérémonies de Saint-Pierre ou de la Sixtine, entre l'esprit dominateur et l'enveloppe débile, mourante, presque morte. — Je signale également la froide perfection du portrait de femme de M. Jules Lefebvre, la limpidité et l'intelligence de celui de M. Pascal Blanchard, les portraits de M. Laszlo, où se mêlent à des procédés français un peu de la manière et de l'esprit de Lenbach, les deux petites figures d'un ton fin, plus moderne qu'on ne l'eût attendu, de M. Tony Robert-Fleury ; les deux élégants portraits de femme de M. Frédéric Lauth, *l'E[illegible], l'Oiseau* par M. Lazerges, et les tableaux de MM. Marcel Baschet, Paul Buffet, Adolphe Binet, Boeswillwald, Karl Buehr, Cormon, Crès, Duvocelle, Gomez, du Gardier, Guetin, Hornecker, L. de Joncières, H. Perrault, Roybet, Paul Thomas, Seymour

Thomas, Wéry, de madame de Colonna-Cesari, et de mesdemoiselles Beaury-Sorel, Juana Romani et Susan Watkins. — Enfin je mets à part deux poètes du portrait : M. Hébert, et M. Henner. M. Henner expose une petite tête de femme rousse, décolletée, vêtue de noir, de profil, coupée à mi-corps sur fond bleu, à la façon de certains portraits du XVe siècle italien : l'œuvre a le prestige habituel du peintre, avec un style encore plus fier et plus franc que de coutume. M. Hébert montre dans deux petits portraits raffinés et ingénus, tête d'enfant, jeune femme en corsage vert émeraude, l'exquise et délicate tendresse d'un cœur que rien ne peut vieillir.

J'insisterai peu sur les paysages, qui sont agréables souvent, mais un peu connus. Je remarquerai les harmonies veloutées, bleu turquoise et vert émeraude, de l'*Ispahan* de M. Weeks, la belle poésie, le style large de mademoiselle Dufau (*Rythme*), les paysages du Lot de M. Didier-Pouget, les sous-bois de M. Biva et de M. Jacquot-Defrance, le fin *Clair de lune* de M. Arus, le *Soir d'orage* aux teintes romantiques de M. Boggio, le *Repos de la nuit* de M. Barlow, les humides vapeurs du soir de M. Nozal, les jolies colorations rose-flamant et vert-d'ajoncs de la *Tentation de Bouddha* par M. Tapissier, la *Vue de la Tamise* par M. Knight, les *Chiens* de mademoiselle Léotard, la *Nature morte* de M. Grun ; et les œuvres de MM. Adler, Bellemont, Delasalle, Gelhay, Gosselin, Harpignies, Pointelin, Saïn, Watelin, et de mademoiselle Valentine Pèpe.

Quant à M. Rochegrosse, et à sa *Légende merveilleuse de la reine de Saba et du roi Salomon*, où les classerai-je ? C'est une illustration d'une archéologie fantaisiste, d'un coloris aigre-doux, mais amusant, qui montre abondamment, comme toujours, une imagination anecdotique, un esprit menu et un talent non douteux de metteur en scène. M. Rochegrosse ferait un rare inventeur de ballets. — J'ai aussi laissé de côté toute une catégorie de vastes et médiocres mythologies (dont je retiens seulement une gentille figure de femme, une *Léda* de M. Calbet), et quantité de tableaux d'histoire, dont certains, comme la grande toile de M. Duffaud : *les Anglais en Irlande*, ou comme le petit tableau de M. Cormon : *les Bandes du connétable de Bourbon*, rappellent un peu Delacroix. Je ne

vois pas bien la raison qui a pu pousser M. Chartran à refaire, dans des dimensions considérables, le portrait de Richelieu, pris à un moment épisodique et sans intérêt, avec toutes les allures d'un traître de comédie. Je ne trouve pas moins inutiles *les Savants* de M. Roybet. Rien de plus insipide que l'éloquence qui parle sans rien dire.



Je réunis en un seul groupe la sculpture des deux Salons ; car, en vérité, il n'y a là qu'une poignée d'œuvres. On est si habitué à entendre vanter la supériorité de notre école française, qu'on est stupéfait, à cette exposition, de la disette de talent et de vie qu'elle révèle. On ne saurait croire à un tel manque d'âme, à une froideur, à une platitude, à une indifférence aussi révoltante. Il se dégage de cette immense galerie de plâtres et de marbres une puissance d'ennui qui suffoque. On se demande comment les auteurs ont pu y résister, aller jusqu'au bout d'œuvres qui les intéressaient si peu. On dirait que la plupart n'ont cherché qu'à reproduire grossièrement le modèle d'après des mesures, à donner l'aspect uniforme de la peau d'un corps banal, fixé en une attitude quelconque. Vraiment on est heureux de sentir le souffle de Rodin, qui balaye cet air lourd, comme un vent de mer rude et sain. — A quelle cause attribuer cet abaissement de notre sculpture ? A la tradition académique, qui regarde non la vie, mais la forme abstraite, inanimée, sans amour, sans réalité ? Au découragement, bien naturel d'ailleurs, d'un art qui, non seulement ne trouve plus sa place dans la vie moderne, réduit à l'exécrable monument officiel, au buste, ou à la statuette, mais qui y trouve à peine son inspiration ? Car comment représenterait-il la réalité de notre temps ? Le costume moderne se refuse à être exprimé par lui ; et l'emploi du nu est un problème, résolu cette année par la hardiesse de Rodin, mais dont la solution est seulement possible en certains cas très rares, comme celui de la statue en quelque sorte héroïque, ou mythique, de Hugo. Reste l'évocation de figures idéales. Mais un très petit nombre en est capable. Reste alors le pastiche, le ressouvenir de l'Antique ou de la Renaissance. Et ce sont,

en effet, ces froides copies d'élèves, ces sortes de discours latins, qui remplissent nos expositions. Il faut nous estimer heureux quand ils sont vivifiés par une passion érudite, comme celle d'un Frémiet, ou par quelques-uns de ces éclairs de sentiment païen, qui se rallument parfois dans un artiste de sang latin.

Le *Victor Hugo* de M. Rodin est représenté nu, assis sur un rocher, écoutant les voix de la mer et de sa pensée. Une énorme force matérielle déborde de ses larges mains, de ses pieds gras, de son dos charnu, de son mufle de lion, de son front tendu, de ses muscles gonflés, de toute cette chair bossuée de sève, bouillonnant de colère, de passion, de sensualité. Et son esprit est maître de soi, presque froid. Il semble qu'on entende de puissantes musiques, que gouverne une volonté surhumaine.

A quelques pas de cette symphonie, un chant de flûte évoque la Grèce antique : ce sont les statuettes de M. Félix Voulot, délicieuses Tanagra, mais vivantes, agrestes, d'une élégance qui n'a rien de mièvre, et comme parfumées de l'odeur des bois et des montagnes : figures faunesques, sourires léonardesques, jeunes femmes qui dansent avec un emportement de plaisir, jeunes mères qui embrassent leurs petits avec une ardeur de bacchante, une douceur fiévreuse. Il y a plus de force et d'imagination contenues dans ces petites œuvres, que dans la plupart des grandes statues et des monuments prétentieux du Salon.

Je retrouve aussi une étincelle de la poésie antique dans la belle *Tête de Femme* de M. Schnegg, et dans la volupté juvénile qui emporte *la Faunesse et le petit Satyre* de M. Soulès.

Le Monument des Enfants du Gard, de M. Antonin Mercié, est d'un sentiment pâle, mais pur et gracieux ; l'adolescent qui tombe et la patrie voilée, semblable à une Diane, ont un parfum hellénique très lointain. *L'Amour et le Paon de Vénus*, par M. Frémiet, est un bibelot précieux, d'un style maigre, sec, mais hardi, savoureux, et qui sent la verdeur raffinée du XVe siècle italien. — L'*Alphonse Daudet*, de M. de Saint-Marceaux, a une douceur sereine. — *Les Mineurs*, de M. Constantin Meunier, ne montrent pas sa puissance ordinaire. — Il y a de la jeunesse et de la force dans la *Loïe*

l'Aller et les *Cariatides* de M. Pierre Roche. — Des bustes volontaires de M. Dalou, un *Saint-Saëns* de M. Paul Dubois, un *Falguière* de M. Marqueste. — M. Récipon expose un grand haut-relief en plâtre *Chacun porte son faix*, dont l'idée est belle, mais l'exécution peu frappante. — *Le Froid*, de M. Roger-Bloche, est une œuvre vraiment émue. — Enfin je note le bon effet de certaines sculptures en bois, comme le *Portrait de Harpignies*, par M. Theunissen, et je me contente d'énumérer les *Masques* de M. Aranson, *la Femme sortant du bain* et *le Secret*, de M. Bartholomé, les statuettes de M. Marque et de M. Rivière, deux œuvres assez fades de M. Puech, les bustes de MM. Badin, Bouval, Broutelle, Grosjean, Laporte, Verlet, Van der Straeten, la *Maternité*, de M. Boutry, les *Amours*, de M. Waldmann, la *Nymphe de Diane*, de M. Rispal, le *Satyre*, de M. La Spina, *les Danaïdes*, de M. Mulot, l'*Aveugle*, de M. Hotger, *la Mère et l'Enfant*, de M. G. Charlier, et les plâtres de M. Fix-Masseau.

*
* *

Peinture et sculpture règnent jalousement au Salon. On peut même dire que la peinture y est souveraine absolue. Elle s'est fait la part du lion ; elle s'est arrogé les meilleures salles, elle absorbe l'attention du public, et tout le reste, architecture, dessin, gravure, aquarelle, pastel, miniature, objets d'art, ne reçoit guère la visite que de promeneurs égarés qui cherchent la sortie. J'aurais voulu décrire ces salles délaissées où dorment mélancoliquement tant d'œuvres d'un grand travail, modeste, et souvent poétique. J'aurais voulu signaler, parmi tant d'excellents dessins, ceux de MM. La Touche, la Gandara, Vidal, Marcel Baschet, Marc-Térence Muller, José Engel, de mademoiselle Breslau, le robuste *Portrait de M. Franc Lamy*, par M. Benjamin Constant. — les jolis pastels de MM. Séon, Guillemin, Grun, Trémolières, Aman-Jean, Vollet, de mesdemoiselles Juliette Dubufe, Lavrut et Amélie Sauger, surtout les *Notes d'Espagne* de M. Milcendeau. — les aquarelles de M. Garat et de M. Grasset, la spirituelle petite fantaisie païenne de M. Raoul du Gardier. — les fines et intelligentes miniatures de madame

la comtesse d'Auerstædt, de mesdemoiselles Laforge-Gaudo, Marcelle Waldmeier, Jeanne Burdy, Louise Saint, celle de mademoiselle Marguerite de Montille, d'une rare distinction ; — les lithographies et les eaux-fortes en couleurs de M. Rivière et de M. Henry Detouche, les eaux-fortes et les pointes sèches de MM. Raffaelli et Desmoulin, le *portrait de M. Rodin*, par M. Besnard, les *Rêveries*, de M. Carrière ; — les *Projets de temples pour les religions futures*, de M. Garas, qui sont plutôt œuvres de peintre, de poète ou de musicien que d'architecte, mais qui dénotent une certaine grandeur d'imagination et des qualités de coloriste ; les maisons et les meubles de MM. Plumet, Selmersheim et Lambert ; — l'originalité tourmentée des argents et des bronzes de M. Carabin, sa statuette d'*Otero*, en argent et pierres précieuses, les grès de M. Michel Cazin, avec leur large ornementation de branches de sapins et de châtaigniers, les bijoux de M. Nocq et de M. Falize, la verrerie de M. Tiffany, l'éclat frais et un peu sec des bijoux de M. Lalique, peu soucieux d'embellir satisfaits de leur propre élégance, les charmantes reliures de madame Jeanne Rollince — et la robe brodée de M. Prouvé et de M. Courteix, *Bord de rivière au printemps*, rivière de féerie, enveloppée du vol de prétentieuses libellules, printemps d'opéra, d'une poésie un peu théâtrale, et qui n'a pas sans doute « la grand'beauté naïve de la jeune saison ».

Enfin j'aurais voulu montrer, en dehors des deux Salons, tout un groupe de forces, âprement éprises de liberté, jalouses de leur indépendance, même quand personne ne songe à la menacer, ou même quand elle est plus imaginaire que réelle : *la Dix-septième Exposition des Artistes indépendants*. Malgré leur titre, les réminiscences sont naturellement plus fréquentes chez eux que les pensées originales ; et beaucoup de ces révolutionnaires ont au fond des âmes académiques. Mais, si leur Salon de cette année ne laisse pas pressentir un mouvement nouveau, il montre au moins une douzaine de très intéressants artistes qui feraient le plus grand honneur à la *Société nationale*, où quelques-uns exposent d'ailleurs. Je retrouve parmi eux M. Milcendeau et M. Maurice Denis, qui a beaucoup de charme, très juvénile, un peu enfantin. J'aime aussi les harmonies graves et nuancées de M. Cézanne, les natures

mortes et le *Jardin aux roses* de M. Charles Guérin d'une élégance à la fois jeune et ancienne. Je note l'esprit et le fin coloris de M. Ibels, les bretonneries archaïques de M. Sérusier, *les Baigneuses*, de M. Van Rysselberghe, l'intelligence délicate de M. Sinet, les paysages de MM. Signac, Luce, Vallotton, Chanaleilles, Lebasque, Francis Jourdain, les portraits de MM. Bonnard, Lacombe, G. Roby, les tableaux de MM. Lemmen, Vuillard, A. Albert, les gravures de M. A. Ouvré. On voudrait s'arrêter, tâcher de caractériser chacun, de deviner les promesses d'avenir de quelques-uns. Mais il y a là encore mille douze peintures ou sculptures qui s'ajoutent aux six mille sept cent soixante-douze des deux Salons officiels, et il est impossible de faire tenir, dans les limites d'un article, un nombre d'œuvres d'art égal à la population d'une assez grande ville. Il faut se contenter de l'impression d'ensemble, des lignes principales. — Cherchons à les dégager.



Un de ces matins derniers, je revoyais rapidement les deux Salons des Champs-Élysées. C'était un jour de pluie, il était de bonne heure : aussi j'étais presque seul dans ces immenses galeries du premier étage, parmi les milliers de formes tourbillonnantes, le silencieux tumulte. Je pensai brusquement aux esprits dont ces peintures étaient l'image ; et j'eus l'impression étrange d'un grand cerveau désordonné : le cerveau de sept mille artistes, miroir de toute une époque. Je me demandai : Que veut dire ce cerveau ? A quoi s'intéresse-t-il ? Qu'exprime-t-il de la vie ? Quelles forces ? Quels désirs ? Quelles puissances intérieures ? — Dans les belles époques d'art, un sentiment commun se reflète chez la plupart des artistes, petits et grands : il y a bien des peintres médiocres dans l'Italie de la Renaissance ; il y a même bien des tableaux médiocres parfois chez leurs grands peintres, mais chez tous, une même adoration de la beauté et du plaisir, un culte brûlant de la personnalité. Les Hollandais ont l'amour patient et passionné de leur vie quotidienne. Les Flamands du XVIIe siècle ruissellent d'une joie matérielle, d'une ivresse dionysiaque. — Ici, quelle passion ? Quel reflet des passions actuelles ? Ce

n'est pas la foi religieuse, ni le sentiment populaire, ni le sentiment patriotique, ni un amour un peu fort pour l'action, pour la vie, pour la beauté ; ce n'est même plus, comme ce fut un moment, la recherche ardente d'une technique nouvelle, d'une expression plus neuve et plus intense des formes et de la lumière. Nulle passion commune, et pourtant, dans ce chaos confus, nul égarement d'esprit, même aux *Indépendants*, nulle folie. Au fond, le caractère général de cet amas de sensations, c'est la froideur de l'âme. Chez les pires, — naturellement les plus nombreux de beaucoup, — une indifférence bruyante fait des gestes violents pour cacher son néant. Chez les meilleurs, — cette aristocratie un peu pâle et distinguée de la *Société nationale*, à laquelle il convient de joindre quelques artistes excellents de la *Société* rivale et des *Indépendants*, — c'est une curiosité fine, une émotion discrète, une tendresse un peu tiède, un plaisir d'intelligence tranquille et de délicate sensation, une sorte de douce musique de chambre. Trois ou quatre ont une âme plus profonde : mais ils sont isolés de la foule, isolés les uns des autres, isolés presque de la vie moderne : ils rêvent. Ce sont les adagios élégiaques de Carrière, les scherzos et les fantaisies de Besnard. Enfin la tragédie de Rodin, puissante et obscure, qui s'ignore elle-même, et que ses commentateurs dénaturent en essayant d'y mettre de la clarté, sans attaches réelles avec le reste de notre art contemporain, aussi isolée, aussi adulée, aussi mal comprise, qu'au XVIe siècle celle de Michel-Ange, voix de la force et des désirs aveugles et emportés d'un seul homme. Le plus grand nombre est froid, aspire au repos : les plus sincères le disent.

Assez extraordinaire semble d'abord cette froideur de l'artiste dans une époque violente, même tragique. — Mais quand on réfléchit, on se demande si, après tout, l'on ne prête pas à l'époque une vie qu'elle n'a point, et si elle n'est pas bien plus d'accord que nous ne croyons avec cet art. Ils disent vrai, ces spectateurs indifférents et las, dont je citais le mot tout à l'heure, bien plus vrai qu'ils ne pensent : « Nous avons FAIT cela... » La froideur de l'artiste répond à la froideur de la foule à laquelle il s'adresse, — à cette terrible indifférence, sur laquelle nous trompent quelques convulsions

passagères, causées par une poignée d'hommes. La tragédie n'est que dans quelques esprits, qui de temps en temps réussissent à soulever la masse; mais le grand corps est engourdi, à demi paralysé; il ne croit plus au passé; il ne croit plus — ou pas encore — à l'avenir; il est à la recherche seulement de distractions puériles, désireux surtout de repos. Le feu tombe, — le feu où « l'ouvrier industrieux plie le fer pour sa pensée nouvelle et pour son beau travail », le feu, sans lequel « nul artiste ne porte à sa beauté suprême l'or » qu'il fond et qu'il forge.

Col fuoco il fabbro industre il ferro piega,
al concetto suo caro e bel lavoro,
nè senza fuoco alcuno artista l'oro
al sommo pregio raffinando mena[1]

ROMAIN ROLLAND

1. Michel-Ange, Sonnets, [illegible].

ISLAM[1]

III

Un nouveau printemps mettait une douce joie sur la terre; les fleurs s'ouvraient dans les vertes prairies où les enfants et les femmes les cueillaient en poussant de légers cris. Leurs rires montaient très haut en fusées vers le ciel, puis se perdaient soudain dans l'espace. Embarrassés dans leur long *intari* qu'ils relevaient en courant, les yeux brillant d'un éclat extraordinaire, les enfants s'excitaient mutuellement jusqu'à l'instant où, las de leur exubérance inaccoutumée, ils tombaient sur l'herbe et les fleurs en se disant des paroles confuses. Ils fermaient aussi leurs paupières sur leurs yeux fatigués par la belle et large clarté inondant la colline d'Anatolou-Hissar.

Tout frémissait d'une joie nouvelle; seule, comme si elle reflétait sur son visage l'uniforme blancheur du linceul d'Ibrahim-bey, Éminé vivait indifférente et morne.

Depuis deux ans, elle avait épousé Noureddin-pacha; il aimait toujours en elle sa beauté et son élégance, et l'entourait d'une affection prévenante. Mais un découragement le prenait à la voir constamment plongée dans une tristesse d'où rien ne pouvait la distraire.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

Elle l'aimait passionnément : tout en ne sachant ni ne voulant oublier le passé, elle sentait que la fleur blanche de son âme avait été arrosée du sang d'Ibrahim et que sa vie serait toujours hantée de visions sanglantes. Subitement, ses yeux croyaient voir sur la natte fine et dorée, comme l'éclat pourpre d'un effeuillement de coquelicots.

Noureddin espérait que le temps et son affection effaceraient ce souvenir terrible, qui compromettait la santé de sa femme et leur bonheur. Hélas ! après sa journée passée au ministère de la guerre, quand il rentrait le soir, fatigué, par le dernier bateau du Chirketi Hairié[1], il la trouvait debout qui l'attendait et s'efforçait de paraître heureuse ; mais les yeux d'Éminé démentaient le sourire de ses lèvres, et une gêne extrême commençait à s'établir entre eux.

Un soir, il était rentré plus tard que de coutume ; il avait dû passer par le quartier de Kassem-pacha, à Stamboul ; les femmes l'avaient invectivé suivant leur habitude.

Les femmes du quartier de Kassem-pacha ont toujours eu et ont encore le droit de railler les ridicules et les travers que peuvent offrir les personnages de l'Empire ; elles leur tirent la barbe ou les vêtements, les houspillent de la plus belle manière en leur disant des vérités et leur donnant des conseils intimes ou politiques. Leurs réflexions témoignent de leur intelligence, mais leur langage est d'une vigueur embarrassante.

Aussi encore irrité de toutes les vexations qu'il avait subies, Noureddin-pacha resta-t-il interdit quand sa femme lui demanda la permission d'aller s'installer au kiosque d'été, pour pouvoir plus souvent prier sur la tombe d'Ibrahim, enterré au cimetière du *tekké*.

Un sentiment de jalousie traversa son cœur, mais, inquiet de la santé d'Éminé, il consentit passivement. Il songeait qu'il ne pouvait être question pour lui d'accompagner sa femme : les préparatifs de la guerre turco-grecque absorbaient tout son temps et l'obligeaient à aller chaque jour au ministère. Afin de voir régulièrement Éminé, il lui faudrait monter dîner avec elle pour redescendre aussitôt au yali, de façon à se reposer et à s'embarquer par le premier bateau du matin pour Stamboul.

1. Compagnie de bateaux faisant le service du Bosphore.

Tout cela le rendait soucieux, mais il ne voulut rien en laisser paraître et donna des ordres au *vekyl-hardj* pour l'installation de sa femme au kiosque d'été.



Dès son arrivée, Éminé, suivie de ses esclaves, se dirigea vers le cimetière du *tekké*. Elle regardait devant elle les *bostandji* qui descendaient au village en courant. Les pieds enveloppés de linges que retenaient des lanières de peau de chèvre, ils cherchaient nerveusement un point d'appui pour ne pas glisser dans leur course rapide, et les pierres roulaient parfois sous leurs pieds avec un long bruit sourd qui finissait doucement en une plainte lointaine.

Ces hommes pliaient sous le fardeau de leurs paniers de fraises, enfilés à de longues gaules qu'ils portaient sur leurs épaules, et leur front était penché, alourdi par le labeur et la préoccupation constante de ne point faire un faux pas. De grosses gouttes de sueur tombaient très vite, brillaient un instant au soleil, puis s'écrasaient en taches sombres sur les larges pierres qui dallaient le chemin menant vers Anatolou-Hissar.

Au cimetière, un groupe de femmes et d'enfants venus du village s'étaient assis parmi les tombes surmontées de turbans blancs ou verts, et contemplaient le Bosphore en silence. Un peu plus loin, à l'écart, dans un coin abrité, quelques-unes couvraient un feu qu'elles avaient allumé pour réchauffer leur repas apporté dans des *zembil*[1].

Le jour finissait et l'heure où la terre entre dans l'ombre était proche. Les mères, attirant à elles le plus jeune de leurs enfants, qu'elles berçaient doucement dans leurs bras afin de l'emporter endormi jusqu'à leur demeure, chantaient, les yeux fixés sur les tombes. L'une d'elles, découvrant son sein gonflé de lait, le mit dans la bouche avide de son nouveau-né, qui suça la vie en souriant dans cet empire des morts.

Éminé s'approcha du cimetière, fit signe à ses esclaves de ne point la suivre et, traversant le groupe des femmes qui se hâtaient de refaire leurs *zembil* pour rentrer chez elles avant la fin du jour, elle leur rendit gravement leur salut. Dans sa

1. Paniers.

marche lente et incertaine, elle cueillait les coquelicots rouges qui fleurissaient au bord des tombes, elle les effeuillait et laissait derrière elle un sillage sanglant.

Près du tombeau d'Ibrahim, les cyprès s'élevaient sombres dans l'air pur et, mystérieusement, de la plaine montait une rumeur qui mourait aux pied des ensevelis. Emine regarda longuement autour d'elle, baissa les yeux et vit l'effeuillement des coquelicots. Pressant ses deux mains sur son cœur qui frémissait d'épouvante, elle fit encore quelques pas et fut couverte alors de la lueur pourpre du soleil couchant.

Défaillante, elle écarta son voile et s'affaissa sur la molle verdure qui poussait à l'ombre éternelle du tombeau d'Ibrahim. Elle posa son menton dans la paume de sa main, et regarda le soleil s'allonger aux pieds de la terre. Elle pleurait maintenant comme seules savent pleurer les femmes qui ont longtemps souffert, avec des larmes qui ne marquaient point son beau visage impassible.

Dans sa détresse, elle ne voulut point voir Leila qui s'approchait d'elle, mais la courtisane s'inclina, prit sa main qu'elle baisa et lui dit :

— O mon doux agneau, ne pleure pas ; laisse à ton cœur le temps de reprendre courage. Repose ton âme qui tremble, épuisée par tes pleurs. Et permets-moi de couvrir ta tête avec le pan de ton vêtement, car tes cris et tes sanglots vont bientôt détruire la beauté du silence.

Puis toutes les deux restèrent longtemps sans parler, car le silence unit mieux les âmes que les vaines paroles. Plus tard, quand Leila voulut quitter le cimetière pour aller chanter ses appels d'amour sur les ruines des murs écroulés, elles se dirent des choses simples et familières d'une voix très faible et qui leur parut lointaine.

Les buées de la terre montaient vers le ciel pour retomber aussitôt en voiles imprégnés de rosée. Et, pareil aux petites âmes qui passent sur les lèvres des enfants mourants, un pâle sourire errait sur leurs bouches entr'ouvertes.

— Dans la nuit profonde, bientôt les illustres passants vont venir ! dit avec gravité Leila.

Et, rajustant son *feredjé* sur ses épaules, elle s'éloigna.



Elle marchait vite, glissant comme une vision. Sur son visage resplendissait la certitude qu'elle avait de remplir une mission d'amour.

Le regard fixé sur le monde d'obscurité qu'un bois de cyprès mettait devant elle, elle fuyait, le cou tendu, le front caressé par la douceur de l'air. Ses lèvres tremblaient comme le croissant phosphorescent que Dieu a suspendu dans le ciel; et, arrivée devant le mur en ruine, elle monta de pierre en pierre jusqu'au sommet de tout l'écroulement.

Elle resta debout, silencieuse, reprenant haleine; puis, de sa voix calme et pure, elle chanta l'appel aux illustres passants. Son visage entièrement découvert s'éclairait de la clarté limpide de la lune qui montait dans les cieux encore bleuissants, et ses yeux qui guettaient aperçurent non loin d'elle, à l'ombre intense d'un pin parasol, un homme qui lui parut vraiment illustre.

Souriante, elle descendit dans cette ombre profonde où l'amour pouvait vivre et mourir doucement à l'abri des regards...

— Les dorures qui couvrent ta poitrine sont sans doute l'enseigne de ta grandeur! — dit-elle en regardant l'uniforme de Noureddin.

Irrité de voir que sa femme était allée ainsi, dès le premier jour, au cimetière, il était venu à sa rencontre.

Sans répondre, il vida sa bourse sur les genoux de Leïla, en s'excusant de ne pas avoir mieux à lui offrir.

— Quelles courtisanes as-tu donc connues pour en ignorer le prix? — dit-elle d'une voix rêveuse. — Que d'argent, gloire à Dieu! pour la minute de l'heure où ta vie s'est mêlée à la mienne.

— Ce que je t'ai donné, tu me l'as rendu par ta joie à me connaître!

— Puisque tu es si riche alors que tant d'autres sont si pauvres, va porter tout cela au *tekké* que tu vois là-bas et donne-le au saint derviche Saadetdin qui l'habite. Il changera cet or en *tchorba*[1] pour ceux qui ont faim. A moi,

1. Soupe.

donne encore un baiser de tes lèvres parfumées comme celles d'un sultan ; et si ton amour renaît au contact des miennes, une pièce d'argent que tu poseras sur mon front sera le signe très suffisant de ta gratitude.

Noureddin restait couché sur l'herbe auprès d'elle, ne songeant plus à la quitter, car il éprouvait un charme intime à admirer la grande beauté de cette fille qu'un hasard faisait entrer dans sa vie au moment où l'offensait la froideur de sa femme. Et même n'en eût-il pas été ainsi, qu'il sentait combien il lui serait impossible maintenant de se détourner d'elle.

Et, oubliant de scruter son cœur, il se dit simplement

« C'était ma destinée. »

Il se leva et tendit les bras, en murmurant :

— Je reviendrai demain, Leïla.



Pendant les longues journées qu'Éminé-hanem passait à se promener dans l'immense domaine, elle rencontrait souvent Leïla et, maintes fois, elle avait essayé de la ramener à une autre vie. Mais la courtisane restait respectueuse du premier Enseignement, et cela avec une telle assurance que nul raisonnement ne pouvait vaincre sa résolution.

Éminé n'avait plus l'excuse de se dire qu'elle espérait pouvoir la convertir : aussi ses conversations avec elle devenaient, par ce refus même de changer d'existence, un manque absolu aux convenances et aux usages.

C'est pourquoi elle résolut d'avoir une dernière entrevue avec la pauvre fille et de tenter l'impossible pour la réduire à ce qu'elle regardait comme une vie louable. Mais, aux premiers mots, Leïla se retourna fièrement et lui dit :

— Tu voudrais aussi, peut-être, m'apprendre à lire, pour que je répète comme toi des paroles qui ont déjà servi !... Tu voudrais lier mon corps et ma bouche, m'enlever toute la liberté de vivre suivant le sens de la terre. L'amour n'a point germé dans ton cœur, et tu ne sais pas, sans doute, que Mahomet a dit : « Ayez compassion les uns des autres. » Je sais, en vérité, que si toi et tes semblables étiez des courti-

sanes, seuls les riches verraient la beauté de votre corps. Alors, à vos doigts, je suppose, brilleraient les anneaux incrustés de rubis qui lancent des étincelles ardentes pareilles aux prunelles des tigres amoureux. Moi, je veille les illustres passants qui, le soir, passent attristés; je sais bien qu'ils ne sont jamais illustres, mais l'Enseignement dit qu'il faut les traiter comme tels, parce que c'est une manière de consolation à leurs misères; et je leur offre ma beauté, qui est grande.

Cachant sa figure entre ses mains amaigries, Éminé l'arrêta dans son discours :

— Tu n'es occupée que de choses d'impudeur, tais-toi! je t'en conjure, — dit-elle d'une voix brisée, — tais-toi!

Et, s'asseyant sur une pierre au bord du sentier, elle détourna la tête.

La courtisane, sans comprendre ce qui se passait dans son cœur, pensa que l'entretien avait assez duré. Elle s'éloignait, quand Éminé la rappela.

— Je m'en vais, — répondit-elle avec dignité, — je m'en vais pour ne plus vous revoir. Vous avez honte de moi, et je n'aime pas cela. L'herbe croît déjà, aussi épaisse que ma chevelure, sur le chemin qui menait de mon cœur au vôtre... Semblable à tous les riches de la terre, tu es égoïste, et tu ne veux me donner ton amitié qu'à la condition que je dise comme toi. Tes yeux voient toujours de vilaines choses, et tu te fâches parce que les miens ne peuvent en voir que de belles.., Tu es la rosée de mes yeux, mais l'Enseignement est l'Enseignement. Tu tiens à tes belles manières, et moi aux miennes. Je te salue, Éminé-hanem.

Et, se baissant, elle lui fit un profond *témennâ*[1].

— Approche, dit durement Éminé, obéis-moi!

Leïla posa son paquet à terre, et, prenant une attitude respectueuse, s'approcha.

Alors Éminé, l'attirant à elle, lui passa son bras autour du cou et l'embrassa, l'appelant « ma sœur ».

— Je sais, — murmura la pauvre fille qui pleurait d'attendrissement, — je sais que tu m'as souvent parlé du remords que j'aurais de n'avoir pas fait ce que tu me dis, mais je pense

1. Salut.

que c'est un sentiment inutile, si jamais je fais une action mauvaise, je la laisserai derrière moi pour ne m'occuper que des bonnes actions que je pourrai faire en regardant devant moi. C'est ainsi qu'on répare vraiment ses fautes, et non pas en s'enfermant pour compter les soupirs de son cœur. Aussi, à vous voir si instruite dans les choses inutiles, comme la longueur de la terre et les profondeurs de la mer, je me dis de que vous connaissiez si peu le sens de la vie selon la terre. Vous ne savez que les choses mortes du passé et rien des choses vivantes du présent.

Éminé voulut se lever, mais, se mettant à genoux devant elle, la courtisane lui enveloppa les pieds de ses bras nus.

— Attends, il y a une chose que je te cache. Mon âme est dans les ardeurs malfaisantes. Depuis de longs jours, je crois que je n'aime plus tous les hommes, mais un inconnu qui vient, chaque soir, passer une heure auprès de moi. Il m'attire à lui avec la puissance d'un lion royal, il jette l'or dans les plis de mes vêtements et, lorsque la rosée d'amour de ses baisers tombe sur mes lèvres, je crois mourir de bonheur. Ses paroles, que je ne comprends pas toujours, doivent être l'harmonie de l'univers. Je lui ai révélé les douceurs de l'amour et j'ai peur de céder à ses supplications. Il me demande de vivre pour lui seul dans un yali qu'il m'a fait préparer, il veut, comme toi, m'enlever ma liberté... Vois, — dit-elle en tirant une photographie de son sein, — vois la beauté de son visage.

Éminé posa l'image sur ses genoux et, prise de pudeur, elle suivit, pour se donner une contenance, le vol puissant et calme d'un oiseau de proie qui s'élevait très haut dans l'azur.

De ses yeux grands ouverts, l'ardente lumière s'infiltrait dans tout son être ; éblouie, aveuglée, elle baissa la tête et resta un instant dans une obscurité profonde, puis son regard redevint limpide.

Elle vit la photographie qu'elle avait posée sur ses genoux. Brusquement, son cœur s'élança, prêt à bondir de sa poitrine. Elle sentit le sang affluer à grands coups à ses tempes et sous ses paupières brûlantes. Il lui sembla que toute la vie de ses veines y courait comme un fleuve qui se précipite dans un gouffre. Elle se leva et resta très droite, immobile, semblable à un cyprès foudroyé que la bourrasque va déraciner, puis

balançant doucement la tête, elle resta encore un instant indécise et, subitement, se mit à fuir à la façon des bêtes poursuivies.

Elle fuyait vers l'abîme d'une carrière abandonnée. Leïla crut à un danger invisible et terrible : dans sa frayeur, elle regarda à ses pieds, croyant apercevoir le long animal qu'il ne faut jamais appeler serpent, car il se jette aussitôt sur vous. Mais bientôt, remise de son trouble, elle reprit son sang-froid et, comprenant la mort affreuse qui attendait Éminé au bout de sa course, elle poussa le cri aigu que poussent les bergers quand ils veulent contourner leur troupeau et s'élança derrière elle.

Son corps fendait l'air avec une rapidité surprenante ; le doux vent d'été tourbillonnait légèrement autour d'elle avec l'ivresse des fées dansantes, et son *féradjé* vert se déployait au vent, superbe comme un lambeau de l'Islam.

Elle aimait Éminé à sa manière et voulait lui sauver la vie : car la vie, pour cette jeune femme, semblait être plus belle que le plus beau des récits inventés par les conteurs publics. Frissonnante, Leïla songeait que, si elle n'arrivait pas à l'arrêter dans sa course, elle ne relèverait plus qu'un pauvre corps inerte dont toute la blancheur délicate serait déchirée, ensanglantée par des os brisés et rougissants.

Prise du désir ardent de la retenir, elle résolut de sauter un haut mur qui se trouvait devant elle et que la jeune femme avait évité par un détour. Elle comprit qu'il fallait couper sa fuite ; alors, criant : *Allah, il Allah !* comme le font les troupes à l'assaut, elle ferma les yeux et sauta dans le vide.

Elle tomba sur de hautes herbes dont elle sentit la fraîcheur sur ses mains et sur ses joues. Une vivifiante rosée baignait son front, qui lui sembla lourd de douleur ; mais, s'étant relevée avec effort, elle fut couverte d'un ruissellement de son sang, qui passait sur ses yeux comme une pluie tiède d'avril.

A travers ce réseau sanglant, elle aperçut Éminé qui arrivait vers elle. Elle sentit même le frisson de l'air au long de ce corps agile, en cette course vertigineuse.

Elle mesura son élan avec calme et fondit sur Éminé, l'enlaça de ses bras nerveux et la renversa violemment à terre. Puis, comme font les bergers pour leurs bêtes indociles, elle s'assit sur elle, avec l'abandon lassé des gens hors d'haleine.

A quelques pas, la carrière de granit blanc ouvrait son abîme que le soleil pailletait d'or.

Leila suffoquait; sa respiration déchirait sa poitrine. Dégrafant le corselet de cuir soufre qui soutenait ses seins, elle ouvrit largement sa chemise en gaze de Brousse. La bouche béante, les narines dilatées, elle regardait fixement devant elle, essuyait machinalement le sang qui coulait sur ses joues. Sa blessure n'était pas grave, elle en était bien sûre ; aussi n'était-ce pas à cela qu'elle pensait, mais à Éminé-hanem, une sourde colère qui s'était préparée en elle allait éclater.

Elle cherchait à la laisser venir avec des paroles de bonne éducation, mais sa volonté fut vaincue.

— *Bok! bok!* — cria-t-elle, — *bok* pour les giaours !

Rien ne pouvait être plus grossier que ce terme. Et voilà qu'elle le disait ! C'était vraiment affreux.

Elle en sentit toute l'inconvenance et pourtant elle poursuivit son discours :

— Tu voudrais me ramener à ce que tu appelles le bien, et tu veux commettre le plus abominable des actes ! Tu veux te tuer toi-même comme les giaours le font dans leur pays. Commence donc par te délivrer de tes péchés au lieu de t'occuper des miens ! Quel manque de jugement et de dignité que ce besoin d'actions violentes !... Malédiction sur l'écriture des giaours qui éloigne les femmes du sens de la terre ! Tu mets des robes de Paris, mais sous leur corsage ton cœur se vide !... Chiens, fils de chiennes, voilà ce que sont les giaours !

Elle savait une quantité considérable d'injures qu'il est préférable de débiter dans un ordre convenu : mais, ce jour-là, elle manquait de mémoire et, oubliant tout à fait la poésie des belles manières, elle cria encore une phrase qui voulait dire beaucoup de choses laides.

Espérant qu'elle venait ainsi d'envoûter définitivement la chrétienté, elle se leva et regarda Éminé qui pleurait. Alors une tendresse infinie monta dans ses yeux que la lumière de son âme éclairait d'une clarté radieuse, et, se baissant, elle murmura :

— Qu'as-tu, enfin ? dis-le-moi. Ce sont les épitaphes, n'est-ce pas, qui te remontent à la mémoire ?

Mais, de sa blessure, le sang se remit à couler goutte à

goutte ; l'une d'elles tomba sur son soulier de cuir soufre. Elle parut atterrée et dit tout haut :

— *Aman!* j'ai oublié de les enlever pour courir; ils sont perdus !

Elle enleva ses chaussures, les prit avec précaution et, tirant de son sein un mouchoir de batiste, elle les essuya doucement, avec un soupir de résignation.

Éminé-hanem reconnut un des mouchoirs que son mari avait reçus dernièrement de Paris : elle poussa un cri plaintif et chercha à se relever. Mais la courtisane la retint par le bras et lui dit solennellement :

— Je crois qu'un démon européen est entré en toi. Peut-être ferais-tu bien d'aller te purifier à la tombe du Prophète.

Éminé restait silencieuse, ne voulant point dévoiler à cette fille du peuple qu'elle était la cause involontaire de son désespoir. Sa bonté et sa fierté se refusaient à cette action d'une âme vulgaire. Son cœur venait à tout jamais de se flétrir en elle. Elle le sentait desséché comme le lit d'un torrent tumultueux que des convulsions souterraines auraient brusquement détourné de son cours naturel. C'était fini, elle ne voulait plus vivre !

— Monte sur mon dos, viens que je te porte vers ta demeure : tu es plus faible qu'un enfant, — dit Leïla qui l'observait avec un regard farouche. — C'est la première fois que je regrette de ne pas être riche : car, si je l'étais, je te ferais suivre pour savoir quel est le chagrin de ta vie, afin de pouvoir te consoler.

Elle porta Éminé jusqu'au tournant du chemin, dans l'ombre et le silence.

Hassan-agha surgit devant elles.

— Que Dieu soit loué ! — cria-t-il d'une voix qui fit revivre leur âme brisée par l'émotion. — Notre glorieux padishah Sultan Abdul-Hamid vient d'ordonner à ses armées invincibles de marcher contre les Grecs.

Leïla posa Éminé sur le gazon ; elles se considérèrent, un instant. Et, l'ardente ferveur patriotique ayant gagné leur cœur, elles dirent ensemble d'une voix forte et chantante :

— *Amin*[1] !

1. « Ainsi soit-il ! »

Abritant alors leurs yeux de leurs mains tremblantes, elles virent devant elles Mohammed qui s'exerçait, comme toujours, à trancher de son sabre des têtes imaginaires. La lame aiguisée par des hommes qu'animait une ardeur guerrière brillait d'un grand éclat au-dessus de sa chevelure ; chaque fois elle traçait une courbe savante et précise. Tout à coup, un frisson de mort passait dans l'air ensoleillé : les têtes des ombellifères de la prairie volaient autour de lui dans l'espace, puis tombaient lourdement sur la terre comme des êtres brusquement privés de vie.

Hassan-agha le regardait, les yeux pleins de larmes, parce que son orgueil de l'avoir élevé était immense et, se retournant vers Leïla, il lui dit :

— Femme, réjouis-toi, nous emmenons ton fils à la guerre.

Alors, elle qui était si fière pourtant, se mit à pleurer devant le vieux berger. Quand il vit couler ses larmes, il s'approcha d'elle et, en signe de compassion, lui baisa les deux épaules.

* *

On avait dû ramener au *yali* Éminé-hanem déjà fort souffrante. Interrogée par sa mère, elle avait simplement répondu qu'étant sortie sans ombrelle, en pleine ardeur du soleil, elle avait été frappée d'insolation. Elle se réservait de demander conseil à son oncle, dès qu'elle serait complètement remise, et ne voulut point permettre qu'on l'interrogeât à nouveau.

Quand son mari, sur le point de partir pour la Thessalie, ému de la voir si changée, cherchait à savoir quelle en était la cause, elle lui répondait comme à sa mère ; elle donnait tous ses soins à la direction des esclaves qui préparaient les vêtements et objets dont le général avait besoin pendant la campagne.

La hanem-effendi s'inquiétait secrètement de l'état de sa fille ; elle lui trouvait un air d'extrême résolution qu'elle ne lui connaissait point. Mais les soucis du tour et la surveillance des domaines absorbaient toutes ses facultés.

Un après-midi, enveloppée d'un grand *ezar*(1) de soie noire

(1) [illegible]

broché d'or pâle, le front enserré d'un lourd bandeau de rubis, Éminé attendait son oncle dans l'immense salle des prières. Elle lui avait confié son triste secret. Obligé de se rendre au *selamlec*, où un envoyé du sultan l'attendait, le Cheïk-ul-Islam lui avait promis de rentrer au harem aussitôt qu'il serait libre.

Bientôt elle perçut un pas léger sur les dalles de marbre blanc, auxquelles l'usure du temps avait donné une transparence laiteuse et nacrée. Le vieillard glissait dans le silence comme une apparition des pays neigeux.

En passant devant elle, il lui jeta un regard d'ineffable tendresse. Elle le suivit et, pénétrant dans sa chambre pleine d'ombre, attendit qu'il lui adressât la parole :

— Mon cœur vit du même sang que le vôtre et votre douleur est la mienne...

— Noureddin m'aimait pourtant! — interrompit Éminé d'une voix qui expirait sur ses lèvres.

Le Cheïk-ul-Islam détourna la tête pour ne plus voir les yeux d'angoisse qu'elle posait sur les siens : ils lui semblaient deux êtres mystérieux qui, réfugiés dans ces orbites meurtries, souffraient les affres de la mort.

— Ne vous plaignez point, ma fille! — dit-il avec une douceur infinie. — Vous avez tué, ne l'oubliez pas, le seul homme qui vous aimait.

Éminé, levant la tête, laissa glisser son *eurtu*, qui s'étendit autour d'elle comme le tapis sacré au pied du tombeau du Prophète. Elle resta debout, très pâle, dans sa robe de soie pourpre dont l'éclat mettait une lueur sanglante sur son cou, son visage et ses mains. Elle murmura :

— Je l'ai tué pour sauver l'homme que j'aimais et son sang est sur moi.

Soudain, devenant aussi craintive qu'un enfant perdu dans les ténèbres, elle appela :

— Mon père! mon père!

Il la prit dans ses bras.

— Je regrette ma vie, je regrette mes erreurs, dit-elle.

— Ma fille, — interrompit gravement le Cheïk-ul-Islam, — le regret est une pâle fleur qui naît sur les ruines. Vous le voyez maintenant, les deux hommes que vous avez tant aimés vous ont préféré des filles du peuple. L'instinct féminin, chez

elles, est le seul guide de leur existence ; de là leur vient peut-être, le charme indéfinissable et irrésistible qui captive les hommes. A trop s'instruire, une femme perd ses droits à l'amour... Je suis obligé, ma fille, de ne point vous laisser vous égarer dans des pensées autres que celles de l'exacte vérité. Ibrahim vivait pour sa foi, pour son souverain qui, à ses yeux, était la patrie elle-même, et pour vous. Vous l'avez repoussé de cette terre vers les ténèbres de la mort, qu'il a traversées en murmurant votre nom. Allez par le chemin des pauvres en pèlerinage à la Mecque, vous prosterner au pied du tombeau de notre saint Prophète.

— Ah ! taisez-vous ! — dit Éminé, accablée par l'horreur qu'elle ressentait à se convaincre de ses fautes irréparables. — Je me sens maudite. Comment ai-je pu croire à un bonheur possible en dehors du respect de ma foi et de ma race ?

Elle balbutia encore quelques mots sans suite qui, peut-être, exprimaient ce qu'il y avait d'obscur dans son âme.

— En expiation de vos péchés, je vous ordonne, ma fille, de vous rendre au tombeau du Prophète. Il vous y sera donné un talisman qui rendra votre mari invincible. Je mettrai à la tête de votre escorte le frère de votre victime, Ali-bey, qui a déjà fait trois fois le pèlerinage de la Mecque. Comme femme, Fatma la guerrière s'offre à vous suivre, — ajouta le Cheik-ul-Islam, dont l'émotion assourdissait la voix ; — et deux de vos esclaves compléteront votre garde féminine.

Elle voulut l'interrompre.

— Ne parlez point, ma fille, apprenez à vous taire et à accomplir en silence les devoirs d'une bonne musulmane. Allez à la Mecque, au Hedjaz ; priez pour l'Islam, pour votre souverain et votre mari qui commande une de ses armées ; mais surtout priez pour tous ceux qui souffrent, car musulmans ou chrétiens sont dignes de pitié. Si vous restiez ici, votre raison en souffrirait. Voici une lettre que vous donnerez au cheik Sadoullah, et il vous remettra le talisman qui protégera votre mari.

Alors il l'attira plus près de lui pour l'embrasser étroitement, en la tenant serrée contre son cœur. Éminé leva vers lui son visage couvert de larmes, et ses yeux brillaient du dernier éclat des étoiles qui s'éteignent.



Éminé allait partir pour le Hedjaz, la veille même du jour où Noureddin devait partir pour la Thessalie.

Le Cheïk-ul-Islam avait répondu aux objections que le général voulut faire à ce pèlerinage; il s'était gardé pourtant de lui en révéler le motif : il jugeait le moment trop grave pour lui donner des préoccupations autres que celles de la campagne déjà commencée contre les Grecs. Il avait déclaré simplement que la santé de sa nièce exigeait un long voyage et qu'il fallait la distraire de sa profonde tristesse.

Une grande terreur régnait dans le ciel : les nuages fuyaient très bas comme un troupeau de bêtes épouvantées. Des lambeaux de leur masse lourde s'accrochaient au sommet des hauts cyprès, et les saules au feuillage léger, semblables à de longues chevelures de femme, se brisaient, emportés par la violence de l'ouragan.

Éminé, quittant le harem, se serrait doucement contre sa mère, qui la dirigeait vers la grande porte. Ali-bey et la petite escorte attendaient en silence la nièce du Cheïk-ul-Islam et sa suite qu'ils devaient protéger jusqu'à la Mecque.

— Les *araba*[1] sont là, et il faut partir malgré le mauvais temps, — répondit-il à une esclave qui l'interrogeait avec anxiété.

Saisie du pressentiment que son corps, cette enveloppe fragile de son âme vaillante, ne résisterait pas aux fatigues du pèlerinage, Éminé se serrait de plus en plus fort contre sa mère. Comme un enfant, elle balbutiait des paroles confuses auxquelles la hanem-effendi semblait ne prêter aucune attention.

— Dans quelques instants, le ciel ne sera plus en pleurs, ma fille ; prenez courage.

Et, la baisant au front, elle la poussa vers la porte ouverte. Alors, tournant son visage vers les esclaves qui appelaient les bénédictions de Dieu sur sa fille, elle leur dit :

— Éminé-hanem était l'essence de mon âme ; la civili-

1. Voitures.

sation européenne l'a soustraite à mon influence pour mieux la rendre malheureuse. Veillez sur vos enfants si la destinée vous en donne.

Depuis plus de huit jours, Leila rôdait autour du yali, cherchant à apercevoir Éminé-hanem. Elle avait même eu l'audace de s'adresser au portier du *selamlik* pour lui demander s'il était exact qu'elle s'en allait au Hedjaz.

— Retire-toi de ma présence, chienne, fille de chienne! — avait crié le rigide portier.

Depuis lors, elle s'asseyait sur une pierre non loin de la porte, et attendait.

Quand elle vit Éminé s'avancer vers le caïk, elle se leva d'un mouvement souple, et, tournant la paume de sa main vers Stamboul, elle cria vers la jeune femme qui, par convenance et lassitude, ne voulait pas l'apercevoir :

— Ne t'en va point! Reste ici près de nous! Reviens avec moi sur la montagne, où tu connaîtras la joie de vivre, car l'air y est un parfum. Reviens, et nos deux âmes seront, comme par le passé, attentives l'une à l'autre.

Ali-bey crut qu'elle voulait insulter la nièce du Cheik-ul-Islam, et, ramassant une pierre, il la lui lança, le rouge au front, honteux de voir une prostituée s'adresser à la femme qu'il accompagnait :

— Retire-toi, fille d'immondices. Il neige donc sur la montagne, que te voilà descendue dans la plaine?

Mais Éminé, l'arrêtant, dit à Ali-bey :

— Tais-toi, tais-toi, observe le silence! Elle m'aime, et veut peut-être, pour la seconde fois, me sauver la vie.

*
* *

Donc, ce jour-là, la veille du jour où Noureddin devait partir pour la guerre, c'était une grande rumeur d'orage au ciel. Le mur de la courtisane s'écroula soudain avec fracas; alors Leila fut saisie d'épouvante.

Tous les hommes et Mohammed, son fils, étaient partis comme volontaires, sans attendre seulement qu'un général leur eût donné le moindre avis sur la direction à suivre pour se rendre en Thessalie : ils se fiaient à leur instinct pour les

guider vers les champs de bataille, et s'étaient mis en marche dès l'aube, en appelant trois fois les bénédictions de Dieu sur leur tête.

Ils passaient, remplis d'orgueil, le front ombragé de grosses touffes de roses du Bengale. Mais, s'apercevant que Leïla les suivait en leur murmurant des paroles d'admiration et d'encouragement, ils s'arrêtèrent pour lui donner leur main à baiser.

Lorsqu'elle dut se pencher sur celle de Mohammed, elle releva un instant la tête, et, posant ses yeux sur les yeux de son fils, elle laissa couler toute sa tendresse de mère dans son regard, et voulut l'embrasser; mais un des hommes, l'ayant repoussée, dit durement :

— Femme !

Alors elle fut prise de la tentation de lui dire :

— Tu sais bien qu'il est mon fils !

Mais la générosité instinctive de son âme apaisa sa colère : elle se tut et détourna la tête pour cacher à tous ces hommes la souffrance de son cœur, parce qu'ils avaient tous possédé son corps.

Depuis lors, elle errait sur la colline, tenant son paquet de vêtements à la main. Les troupeaux paissaient autour d'elle sans que le berger osât lui baiser les lèvres, car il voyait un signe de mauvais augure dans le vol incessant d'oiseaux noirs qui passaient au-dessus de leurs têtes. Et le soir venait sans qu'elle cherchât à enseigner l'amour aux passants; très droite, assise au pied d'un arbre, elle écoutait la vie de la terre.

Tout à coup, elle entendit au loin le galop d'un cheval qui martelait le sol durci, puis la molle cadence de son allure se distingua nettement. Bientôt Noureddin mit pied à terre et s'approcha d'elle; se baissant, il l'attira vers lui.

Ce soir était le dernier.

Il la tenait si près de son cœur que leur vie semblait se confondre dans un même souffle. Elle pleurait, étouffant les plaintes de son âme dans les baisers qu'il attachait à ses lèvres.

— Je t'en supplie, — murmurait-il, — laisse-moi te mettre à l'abri du danger et de la misère dans le *yali* que j'ai fait

préparer pour toi. Viens te coucher ce soir sur la couche de soie qui t'attend. Je t'aime comme je n'ai jamais aimé, je t'en supplie, viens!

Elle ne répondit pas et, lui prenant la main, elle l'entraîna dans la prairie baignée de la douce clarté de la lune. Les fleurs pâles, couvertes de rosée, s'argentaient sous l'apaisante caresse de ses rayons, et les lucioles portaient sur leurs ailes le reflet de sa lueur.

— Les joies que je donne aux hommes — dit-elle de la voix unie et calme qu'elle prenait pour réciter les beautés de l'Enseignement — ne sont point de celles qui ont besoin d'une couche faite avec le duvet des oiseaux qui viennent de naître. Sur la terre froide, la force de l'amour est grande et le bonheur tremble de ne plus renaître, car ma bouche est, tu le sais, un puits d'amour qui désaltère les passants et mes yeux sont des mers tranquilles au fond desquelles ils s'imaginent découvrir le mystère de leur vie. Je ne sais point qui tu es et ne cherche point à le savoir. Qui que tu sois pour les autres, je n'ai à m'occuper que de ce que tu as voulu être pour moi. Cela seul me regarde et je te trouve parfait. Je te remercie de tes offres, que je n'accepte point. Pars maintenant pour la guerre comme tous les hommes l'ont fait, plus tard, si je te rencontre et que je découvre mon image fixée dans la prunelle de tes yeux, je saurai que tu ne m'as pas oubliée et tu me retrouveras ici, immobile, attendant ta venue.

***

L'azur du ciel inondait les montagnes de la Thessalie, les baignant d'une buée bleue et transparente. A leurs pieds, sur une douce colline, au milieu des amandiers en fleurs, les ruines d'un vieux couvent grec se dressaient comme l'emblème d'une foi perdue.

Noureddin-pacha et son armée campaient là depuis l'aube. Retiré sous sa tente, il songeait profondément.

Depuis cette guerre contre les Grecs, les idées du jeune général s'étaient sensiblement modifiées. Il ne croyait plus aussi fermement à l'infaillibilité des principes nouveaux qu'il

espérait naguère propager dans son pays. L'endurance, la gaieté simple et douce, la foi naïve, la résignation et la vertu des hommes qu'il avait menés au combat l'étonnaient comme une révélation d'un autre âge. De toutes ces théories si chèrement acquises, au prix de tant d'efforts pour effacer la première empreinte de son éducation musulmane, il ne lui restait que la conviction absolue qu'il avait à peu près perdu son temps.

Assis sur un pliant, devant une table couverte de plans et de cartes, il regardait, ce soir-là, par la portière relevée de sa tente, les amandiers aux fleurs teintées d'aurore qui entouraient le couvent sombre et triste. Il pensait à la mort de sa femme Éminé.

La veille d'une bataille décisive, Ali-bey était venu le rejoindre et, après un *témennà* solennel, lui avait annoncé d'une voix morne le malheur qui le frappait :

— Elle est morte en vue de la Mecque; j'ai fait de mon mieux pour adoucir ses souffrances, — murmurait Ali-bey en baissant les yeux pour que Noureddin ne pût deviner son désespoir. — Elle est restée seule avec moi et le cheïk Sadoullah, m'autorisant à assister à son dernier entretien avec lui. Ses deux esclaves et Fatma la guerrière ne l'ont approchée qu'après sa mort, pour l'ensevelir : elle leur avait fait signe de se tenir à l'écart... J'apporte à Votre Excellence le talisman qu'Éminé-hanem m'a confié pour elle.

Noureddin-pacha leva la tête un peu plus haut qu'il ne convenait à ce moment, car il avait cru percevoir un blâme dans le ton du jeune officier qui se tenait respectueusement devant lui.

— Je vous remercie, — dit-il lentement ; — vous resterez attaché à ma personne comme aide de camp : votre régiment est sous mes ordres... Vous pouvez vous retirer.

Et le lendemain, pendant toute la durée de la bataille, il avait donné ses ordres d'une voix calme et ferme. Mais, le soir venu, il lui sembla entendre les accents désolés d'Ali-bey, et cela lui mit au cœur le regret d'avoir épousé une femme qu'il n'avait fait que désirer et bien peu aimer.

Quoique sa vigoureuse nature ne pût s'arrêter longtemps à des regrets stériles, il songeait parfois à ces choses passées,

quand les préoccupations du moment ne réclamaient pas toutes ses facultés.

Il lui fallait aussi un repos dans la tension de son esprit et c'était avec un soupir de soulagement qu'il recevait presque tous les soirs la visite d'un de ses vieux amis, correspondant d'un grand journal parisien, qui lui apportait quelques distractions.

Le correspondant se plaignait amèrement, ce soir-là, d'être encore en Thessalie. Paris et ses plaisirs lui manquaient terriblement. Il ne pouvait vivre sans jolies femmes ; cette guerre avait assez duré.

Le pacha, d'un mouvement brusque, laissa tomber son monocle et, prenant un cigare dans une boîte enfouie parmi les cartes, il regarda son hôte avec attention comme un homme qui ne sait au juste ce que l'autre homme qui l'écoute va penser de lui.

— Mon cher ami, dit-il, les plaisirs dont vous me parlez auraient laissé un souvenir durable dans mon esprit si je n'avais rencontré une courtisane turque nomade qui a su m'inspirer un amour éperdu ; cet amour, je suis loin d'en être guéri. Elle disait m'aimer selon l'Enseignement, et cet Enseignement m'a paru si doux que ma vie sans elle devient à présent chose impossible. Son corps est un miracle de beauté.

Le correspondant, vivement intéressé, se leva pour approcher son pliant de celui du général.

— Je conteste à vos demi-mondaines, acheva Noureddin, la puissance de donner les joies complètes de l'amour.

— Ah ! vraiment ? — fit le correspondant ; — expliquez-vous !

Mais soudain une voix s'éleva, calme et belle dans le silence. Elle appelait disant :

— Vous qui êtes tristes, venez à moi ; vous qui êtes seuls, je sais les paroles qui font oublier.

Noureddin s'élança et, d'une voix étranglée par l'émotion, il cria à un des aides de camp qui entouraient sa tente :

— Qu'on m'amène cette femme ! C'est peut-être une espionne. Faites-la taire.



Leïla entra et, à la manière des femmes du peuple, elle voulut baiser la main du général : il la retira vivement. Par respect pour son rang et sa situation, elle ignora, avec une admirable aisance, ce qu'il avait été pour elle.

— Je viens chercher Mohammed, qui n'est point rentré à Anatolou-Hissar, — dit-elle avec un sourire lumineux, — et je suis heureuse de te voir, glorieux pacha, dont les actions de bravoure se chanteront le soir au-dessus du front des enfants que l'on berce dans l'empire de l'Islam !... Mais donne des ordres, je te prie, pour qu'on annonce à Mohammed que je viens savoir s'il est en bonne santé et s'il ne voudrait pas retourner avec moi sur la montagne.

— Laissez-nous ! — dit en français le général, au seul aide de camp qui se tenait maintenant immobile devant lui.

Comment était-elle arrivée en Thessalie ? Qui l'avait amenée ? Comment pouvait-elle rester aussi belle après un long voyage ? Venait-elle réellement pour Mohammed ou bien venait-elle pour lui, se doutant qu'il devait faire partie du gros de l'armée ? Autant de questions que se posait Noureddin en la tenant allongée auprès de lui.

Il lui baisait les yeux et les lèvres, en lui faisant promettre qu'elle partirait le lendemain même pour Stamboul accompagnée d'une escorte. Puis il se tut, hésitant à lui faire la question qui le tourmentait depuis qu'elle était arrivée.

— Je suis venue, moitié pour toi, moitié pour Mohammed : j'ai pensé que, faisant tous les deux la guerre, vous deviez être ensemble. J'ai suivi des irréguliers qui partaient pour rejoindre ton armée. Voilà quatre jours que je vis dans ces ruines et, gloire à Dieu ! vous êtes tous arrivés ce matin. Mais, dis-moi, Mohammed a-t-il réalisé les espérances des hommes ? — interrogea-t-elle anxieusement, car son orgueil de mère s'inquiétait de ses qualités guerrières.

Noureddin, qui sous ses apparences de Turc européanisé avait gardé les instincts de sa race, prit un air de calife qui se soulèverait de sa tombe pour voir ses descendants vaincre les giaours. Il rejeta son monocle, enfla sa voix d'une belle et

large note qui résonna comme un chant de triomphe aux oreilles de Leïla frémissante de toute sa chair.

— Mohammed s'est battu comme un lion et c'est à lui que j'ai confié la garde du drapeau de l'Islam.

Ils restèrent un moment silencieux, écoutant l'émotion de leur âme qu'une ardeur immense venait de soulever dans un commun élan de foi musulmane.

Remise de son trouble, elle continua :

— Les hommes m'avaient dit : « Surtout, ne chante pas, parce que le pacha te ferait mettre en prison ! » Alors une voix secrète m'a dit : « Chante, parce que tu es sur les ruines d'un temple chrétien. » Quand on m'a amenée dans ta tente, je t'ai reconnu quoique tu aies laissé pousser ta barbe, mais je n'ai pas voulu te dire des paroles d'amour parce qu'un giaour et des seigneurs se tenaient auprès de toi. Tu veux maintenant que je parte pour Stamboul avec une escorte : c'est pour me faire mettre, sans doute, dans ton *yali*. L'homme riche cherche toujours à enlever les seules joies des pauvres, — ajouta-t-elle tristement. — Mon cœur s'est ouvert pour toi ; que ta volonté soit faite !

Le lendemain, dès l'aube, elle était prête à partir. Ne se considérant plus comme libre, elle serrait son *yachmak*[1] sur son visage, qu'elle ne voulait plus laisser voir aux passants. Il la regardait faire et, ayant compris l'intention, il s'approcha d'elle, prit sa main et la porta à ses lèvres.

— Une grande tristesse est dans mon cœur, — dit-elle doucement. — Il y a aujourd'hui quatre mois que j'ai appris la mort d'une grande dame, Emmné-hanem, qui était bonne pour moi. Elle est morte au Hedjaz. Je l'aimais beaucoup, je lui avais confié mon amour pour toi ; je lui avais même montré ta photographie ; mais, ce jour-là, elle n'était déjà pas très bien, car, à la vue de tes traits, elle s'était mise à hurler comme un animal pris de folie.

Noureddin lui saisit le poignet et, d'une voix que l'émotion faisait trembler, il lui dit :

— Qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait ? Emmné-hanem était ma femme.

(1) Voile que portent les femmes musulmanes dans la rue.

Elle resta comme écrasée sous le poids d'un malheu affreux : elle voyait tout, elle devinait qu'elle avait été la cause involontaire de la mort d'Éminé. D'un geste lent, elle repoussa Noureddin :

— Toi seul es coupable ; moi, je ne savais rien de ta vie. Maintenant que je sais cette vérité de malheur, je ne veux plus être pour toi autre chose que ce que je suis pour tous les hommes.

Elle quitta le camp sans ajouter un mot. En passant devant les ruines du couvent grec, elle reconnut Ali-bey qui avait lancé la pierre sur elle, au départ d'Éminé ; elle le regarda longuement, mais il ne la reconnut point, parce qu'il était absorbé dans ses pensées.

Or, ce jour-là, Ali-bey était assis au milieu d'un groupe de soldats qui se composaient le maintien attentif de gens sur le point d'écouter un récit. Ali-bey, leur capitaine, allait leur conter une histoire pour l'édification de leur âme.

Au-dessus de leurs têtes, les amandiers étaient en fleurs. La nature retenait son souffle d'amour, mais les pétales des fleurs se détachaient avec un lent frisson ; bercés mollement, tremblants, ils restaient un moment suspendus dans l'espace comme de petites ailes célestes ; puis, tombant sur la terre, ils devenaient tout roses.

Les soldats les suivaient du regard, sans chercher à comprendre l'émotion qui naissait en eux, pris de tendresse pour la fragilité de cette floraison. Ils ne savaient pourquoi, après les combats sanglants, une joie leur venait de ces petites choses aériennes qui frémissaient autour d'eux. Ils ne pouvaient exprimer leurs pensées et attendaient patiemment que leur capitaine, Ali-bey, voulût bien les leur expliquer. C'est ce qu'il fit aussitôt en leur disant :

— Regardez, mes lions, ces belles fleurs, et votre cœur s'ouvrira tout à la joie. Comprenez-vous maintenant que mourir pour l'Islam est une belle et sainte chose ? Car c'est pour vous que Dieu réserve un paradis fleuri où vous vivrez dans le bonheur.

Ali-bey était un officier consciencieux, qui habituait ses soldats à la pensée de la mort.

— Avant de rendre votre âme à Dieu — dit-il — vous devez détruire six têtes d'ennemis. Nous avons pris Stamboul dans le sang et nous ne le rendrons pas, même dans le sang, aux chrétiens usurpateurs qui ne défendent que leurs intérêts, tandis que nous, mes frères, nous défendons notre sainte foi.

A ces paroles, un seul cri s'échappa de la poitrine de tous ces hommes :

— Gloire à Dieu ! que le sultan vive mille ans !

Mais le plus ancien d'entre eux lui dit :

— Nous t'écoutons. Tu nous avais dit que tu avais un nouveau récit à nous faire depuis que tu es revenu de ton récent voyage au Hedjaz ; néanmoins, depuis quatre ans que tu es notre capitaine et que tu nous racontes l'histoire de la sultane aux cheveux d'or et celle du diamant qui renferme un poil de la barbe de Mahomet, nous y trouvons toujours un grand contentement. Et ne penses-tu pas qu'il est inutile de nous en raconter une autre ?

— *Aber*[1] ! — dit Ali-bey. — Le récit que je vais vous faire est sacré et fait tressaillir mon âme. Je vais vous parler de la mort d'une grande dame turque. Que sa mémoire soit bénie ! Elle est morte pour sa foi et pour l'amour de sa patrie ; elle était allée chercher au Hedjaz, selon le commandement du Cheik-ul-Islam, un talisman sacré, et c'est grâce à ce talisman que Noureddin-pacha, notre général, a remporté glorieusement toutes les victoires auxquelles il nous a fait marcher. Je vous prie, écoutez-moi, je commence :

« En vue de la Mecque, Éminé-hanum n'avait plus la force de continuer à se tenir sur la selle de son cheval. Une plaine de chardons mauves au feuillage argenté s'étendait devant nous jusqu'à l'horizon. Éminé-hanum se mourait. Je la pris dans mes bras comme on prend un enfant qui fait un beau songe et qu'il ne faut pas réveiller. Je posai doucement sur le sol son corps épuisé où l'âme restait seule, sous l'unique olivier à la fraîcheur duquel je voulais adoucir son agonie.

« Ses cheveux, d'un roux de rouille ancienne, serpentaient le long de ses joues, et quelques mèches au reflet sanglant s'accrochaient à l'écorce de l'olivier qui s'élevait si puissant de force et de vie, mettant une ombre grise autour d'elle, pour

1. Salut.

mieux voiler sa mort. Ses paupières semblaient minces e transparentes, pareilles aux membranes des jeunes pélican qui viennent de naître. L'or de ses yeux rayonnait au traver comme une lumière derrière une soie légère. Sa robe, d'un beau violet que seules peuvent porter les femmes qui on vécu à l'ombre de trois califes[1], s'ouvrait largement sur sa poitrine dont la maigreur était très belle, parce que la perfection des lignes n'en était point brisée.

— *Effendim*, — interrompit le plus vieux des soldats, — pourquoi n'avez-vous pas croisé, avec décence, les vêtements de cette grande dame ?

L'officier continua, sans vouloir entendre cette juste remarque :

— Un peu plus haut, tenu par un cordon de soie jaune, se soulevait, avec les mouvements ralentis de son cœur, un parchemin plié en quatre et cousu dans une enveloppe de cachemire brodée d'émeraudes. A son cou pendait, retenu par un fil d'or, entre les deux seins pâles, un long bout d'ambre qui mettait sur elle le poids du rêve affreux d'avant la mort. Elle voulut écarter cette lourdeur qui l'écrasait, et ses yeux s'ouvrirent; mais, au lieu de repousser cette pierre mystérieuse, elle l'enfonça plus profondément dans sa chair.

— *Effendim*, — interrompit de nouveau le vieux soldat, — cette histoire est entrée dans votre tête à la manière des giaours ! Le corps de cette hanem vous occupe beaucoup plus que son âme.

Ali-bey ferma les yeux, et une lente pâleur s'étendit sur son visage. Il reprit avec calme :

— L'air circulait, léger, autour d'elle, et une buée de vie qui sortait de la terre, attirée par la chaleur du ciel, mettait des parcelles dorées dans l'espace. Assis sur mes talons, je regardais au loin, sans trop m'occuper de sa mort, car je l'aimais simplement, sans aucun sentiment façonné par les hommes. Quand j'avais vu, au loin, cet olivier s'élever au milieu de l'immense plaine mauve, j'avais porté Éminé-hanem sur mon dos jusque sous son ombre grise. Maintenant elle pouvait mourir : le but était atteint, et ma pensée

1. Sous trois règnes.

n'allait pas plus loin. Elle mourait de fatigue : le voyage l'avait tuée. « Le cheik Sadoullah va-t-il bientôt venir ? » demanda-t-elle. Et je lui répondais : « Attends, prends patience, ma noble sœur. » Alors elle dressa encore une fois la tête, en me disant : « La mort n'a pas de patience : regarde son ombre sur mon front. Marche en avant et va chercher le cheik, que tu amèneras sur ton cheval jusqu'auprès de moi. Si tu cherchais à me soulever pour m'emporter vers lui avec toi, je tomberais en poussière ; car mon corps est mort depuis de longs jours ; seule mon âme vit encore. Au nom d'Allah, va chercher le cheik ; obéis-moi, car je ne veux pas mourir sans avoir tenu ma promesse de recevoir l'amulette sacrée qui mène les armées à la victoire. Vois, si tu te refuses à mes ordres, tu seras le traître qui déserte et son Dieu et son général. — Dis-moi, l'interrompis-je anxieusement, est-ce réellement toi qui as tué mon frère Ibrahim dans le harem du Cheik-ul-Islam ? »

Une faible et dernière rougeur monta jusqu'à ses joues, et, avec l'énergie surhumaine qui avait toujours élevé son âme au-dessus des frayeurs de la vie, elle me dit, d'un air calme et majestueux : « Oui, j'ai tué ton frère avec une hache. Son sang et sa cervelle ont jailli sur mon visage et mes mains. C'était un traître qui voulait tuer son général ; il a baissé la tête pour m'aider dans mon œuvre de justice. Si tu crois que ton sang se refuse à te laisser pur de cette même souillure et que tu dois déserter aussi la cause de ton chef, de mon mari bien-aimé, donne-moi la hache pendue à ta ceinture et sans que ma main tremble, je te tuerai aussi. — *Machallah ! Yarab !* (1) Et tu n'es qu'une femme ! m'écriai-je, transporté d'admiration. O lumière de mes yeux ! ô lionne resplendissante aux flancs dorés et souples ! prends patience ! ne meurs pas ! je t'obéis ! »

» Je crois que longtemps elle écouta les pas de mon cheval qui frappaient la terre, courant vers les mosquées de la Mecque. Quand je revins, portant en croupe le cheik Sadoullah, elle mourait lentement, avec la grandeur nécessaire au dernier acte de la vie. Je posai le cheik auprès d'elle. Il se tenait très droit, enveloppé de ses caftans de laine légère et douce comme les ouates blanches qui ont embaumé le corps de Mahomet,

(1) « Ce que Dieu veut ! O Seigneur ! »

notre prophète. Il était très vieux et ses yeux ne voyaient presque plus; seules, ses mains tremblantes cherchaient les formes de la vie ; et doucement, il les mit sur le visage d'Éminé en lui disant : « Parle, ma fille, je te connais maintenant que mes doigts ont effleuré tes traits. » Alors, d'une voix que son souffle ne soutenait plus, elle dit : « Je suis l'envoyée du Cheïk-ul-Islam. J'apporte avec moi son écriture qui t'est adressée; elle est attachée à mes flancs que tu vois oppressés et mouillés de sueur. Ainsi, ma mission est accomplie; ne perds pas la minute de l'heure qui va suivre, écris les saintes paroles du talisman que toi seul connais et qui doivent mener nos armées à la victoire. Donne-les au capitaine Ali-bey qui se tient debout devant ma couche mortuaire. »

» Et, se tournant vers moi qui la regardais anxieusement et cherchais à la retenir sur la terre, elle me dit : « Ali-Bey, capitaine du premier régiment... fidèle au serment prêté à ton souverain et à ton chef, le général Noureddin-pacha, va en Thessalie et, sans défaillance, remets à mon mari bien-aimé les paroles écrites du cheïk Sadoullah. »

» Elle acceptait maintenant la mort cruelle, qui rongeait sa poitrine, elle tournait la tête sans relâche, et les chardons rugueux piquaient ses joues et ses tempes. « Cheïk Sadoullah, murmura-t-elle, j'ai peur que tu n'entendes ni mon souffle épuisé, ni la souffrance de mon âme qui se prépare à quitter mon corps. Je souffre tant! J'aimais le guerrier mon mari, qui commande une des armées de notre glorieux souverain ; il m'a laissée partir sans regrets, pour mourir loin de lui comme la semence mauvaise que le vent emporte dans les plaines. — Meurs en paix, ma fille. Le son de ta voix et ce que mes mains ont perçu de ton visage m'ont tout appris de toi. J'ai deviné ton âme : tu es l'amour sublime que les hommes repoussent parce qu'ils ne peuvent le comprendre. — Je meurs sur la terre sainte du Hedjaz, tout près de la Mecque, sans avoir entendu la voix du muezzin. »

» Le cheïk tourna son visage baigné de larmes vers le tombeau de Mahomet, et debout, au-dessus de sa tête, il chanta de sa voix d'une douceur infinie : « *Allah-ekber*[1] ! »

» A cet instant, un sourire de repos amena une grande

1. « Dieu est très grand ! »

beauté sur les traits d'Éminé hanum qui voilaient ses paupières, regarda la terre qu'elle allait quitter comme on regarde un beau vaisseau qui passe dans la nuit.

— Amin ! — dirent gravement les soldats qui avaient écouté avec respect le récit de leur capitaine.

— Que Dieu ait Éminé hanum en sa sainte garde ! — fit d'une voix sonore le plus âgé des soldats, en lançant un regard de profonde connaissance sur Ali bey qui tremblait, secoué par la souffrance de son âme.

Mais attentifs et soumis, les autres soldats baissaient la tête, attendant que leur capitaine leur permît de s'éloigner.

***

Arrivée de Thessalie après un long voyage tout de fatigues et de privations, Leila, assise sur l'écroulement de son mur, contemplait le Bosphore. Un souffle malfaisant semblait avoir détruit l'harmonie des choses : plus de voiles blanches glissant avec lenteur ; plus de sillages phosphorescents sur la mer couverte d'ombre. Une fumée noire et épaisse sortait de la cheminée d'une usine que des Européens avaient construite non loin d'Anatolou-Hissar. Maintenant, ils s'étaient mis à fabriquer un onguent que Leila ignorait, mais dont les qualités devaient être précieuses pour les chrétiens, car on se hâtait beaucoup de l'expédier.

Les beaux yalis, aux architectures anciennes, venaient de brûler dans un immense incendie allumé par un des ouvriers giaours qui, le dimanche et le lundi, se promenaient dans la campagne en laissant derrière eux une odeur de vin répugnante.

Hélas ! les paisibles Turcs qui, le soir, avaient coutume de mettre leurs vêtements d'une entière blancheur pour savourer leur narguilé et goûter les douceurs du kief dans leurs jardins, au bord du Bosphore, considéraient avec chagrin l'épaisse fumée. Elle sortait de la cheminée de l'usine pour retomber en légers flocons de suie, qui s'écrasaient sur eux en mille petites taches noires.

Maintenant, ils ne pouvaient plus chasser ces choses impalpables qui salissaient leur existence et leur venaient de la

civilisation nouvelle; et leurs regards résignés se perdaient de nouveau sur l'étendue frissonnante de la mer avec l'apaisement du soleil vaincu se couchant aux pieds de la terre.

Depuis l'arrivée de ces ouvriers, une grande aridité semblait désoler le sol. Ils avaient coupé les beaux arbres qui, depuis cent ans, ombrageaient la fontaine du village, et les enfants et les agneaux fuyaient devant eux. Leïla songeait à tout cela et son âme était lourde en elle. L'Enseignement lui devenait à charge; elle n'osait plus chanter l'appel aux passants.

Quelques-uns des hommes de cette usine avaient failli la tuer parce qu'elle leur refusait son amour, et les autres, lui voyant de beaux vêtements, avaient voulu la fouiller pour lui voler le peu qu'elle possédait. Pâle d'indignation et crachant sur eux son mépris, elle s'était réfugiée auprès du derviche Saadetdin, qui lui avait dit avec calme, la voyant si agitée :

— Doucement, doucement, ma fille! Vous rompez l'harmonie de notre repos.

Sans trouver rien de mauvais à la beauté de la courtisane, il ne l'engageait nullement à venir se réfugier auprès de lui : car elle le forçait de connaître la présence des Européens qu'il s'obstinait à vouloir ignorer. Maintenant il en était affecté ; il maigrissait à vue d'œil, au grand désespoir des jeunes *softa*[1] qui, tous les matins, en venant lui baiser la main, aimaient lui dire avec respect : « Gloire à Dieu ! vous êtes bien dodu ! »

Les arrivées brusques de la courtisane pourchassée bouleversaient son existence ; ses joies champêtres étaient violemment interrompues par la volubilité de cette femme quand, échappée aux ouvriers, elle venait lui demander protection dans ses jardins, en bousculant ses cerisiers en caisse. Les agneaux, les oiseaux, effrayés, perdaient leur confiance en sa sagesse de derviche et les *softa*, dérangés de leurs études théologiques, se groupaient sur le seuil du *tekké*.

Un jour même, elle s'était mise à lui faire des gestes d'amour. Jusqu'alors, il ne voulait pas trop s'occuper de ses mœurs : il croyait inutile de chercher à convertir les courtisanes, personne jamais ne les ayant converties qu'à une vie d'hypocrisie. Mais, à cette tentative, qu'il estimait déplacée,

1. Étudiant en théologie.

et d'une mauvaise éducation, il lui fit un long discours très édifiant.

— Ce n'est point que vous ne me paraissiez un parfait assemblage des beautés que Dieu réserve pour l'espèce humaine, mais ce que vous me proposez manque de jugement. J'ai bien voulu, jusqu'à ce jour, vous apporter de Stamboul lorsque j'y vais, les pommades et les fards nécessaires aux soins de votre corps parce que, tous les hommes d'alentour étant à la guerre, vous ne saviez à qui vous adresser et qu'il m'est agréable de vous rendre ce service auquel vous semblez attacher une si haute importance. Mais, si vous devez me manquer de respect, je ne me soucierai plus de vos achats qui me donnent beaucoup de mal et d'incertitude, car je ne sais jamais si c'est du rouge foncé ou du rouge clair qui sied le mieux à votre teint. Du reste, je vous ai dit ma manière de penser à ce sujet : se farder quand on est belle comme vous l'êtes, c'est farder une rose. Vos manières manquent de convenance et, si vous continuez à vouloir entrer plus avant dans mon intimité, je serai obligé de me détourner de vous en vous apprenant la honte qu'il y a à se prostituer. Ne m'obligez point, ma fille, à vous révéler le mal par égoïsme, puisque vous avez le bonheur de l'ignorer par inconscience... Restons chacun, je vous prie, en harmonie avec la place que Dieu nous a désignée. Je vous salue.

Elle s'éloigna, confondue, ayant soudain dans sa démarche cette lassitude que donne la fatigue de l'âme et non pas la fatigue du corps.

Le derviche poussa un gros soupir : la suivant du regard, il avait compris, à l'affaissement de son dos et à la chute de ses épaules, dont les belles lignes semblaient tout à coup rétrécies, qu'elle souffrait d'une douleur obscure. Il la rappela, lui tendit noblement sa main à baiser et lui remit quelque menue monnaie en lui disant :

— Vois! avec cela, dès son retour de la guerre, tu vas pouvoir faire plaisir à Mohammed à qui tu as sagement laissé ignorer que tu étais sa mère.

Une rougeur monta au front de Leila :

— Ce n'est pas qu'il y ait du mal à être mon fils, dit-elle, mais c'est parce qu'il voudrait me suivre, s'il le savait, et il

est né pour apprendre l'art d'exterminer les ennemis de notre bien-aimé padishah.

— Je sais, je sais que tu l'aimes... Va, ma fille, ton âme est belle; reste toujours une bonne mère. Maintenant, si tu jugeais à propos d'aller chanter l'appel aux passants plus loin, sur d'autres collines, je te donnerais un agneau à emporter avec toi.



Depuis longtemps, elle attendait Mohammed et les hommes, et tout au fond de son cœur gisait, doucement bercé, le souvenir de Noureddin, le général très beau et très puissant qui commandait aux armées du padishah avec la science profonde des Allemands et un monocle à l'œil.

Vers le soir, elle était saisie par la crainte des ténèbres et, marchant à grands pas, elle se rapprochait de l'unique berger qui faisait paître son troupeau, une peau de mouton sur les épaules. Il soufflait doucement dans une flûte de roseau, car il connaissait trois notes très tristes et il aimait les répéter sept fois de suite avec un rythme étrange, qui s'arrêtait brusquement brisé. Il marchait, d'habitude, depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, chassant lentement son troupeau devant lui, et, dans leurs rencontres journalières, il ne lui avait jamais parlé le langage de l'amour. Il avait plutôt l'air de la mépriser un peu ; mais, pour ne pas manquer aux convenances de la politesse, il lui demandait des nouvelles des alentours et s'éloignait aussitôt.

Ce soir-là, il s'approcha d'elle d'un air sévère et, sans lui souhaiter, selon l'usage, les soirées propices, il lui dit :

— Maintenant que nos vies sont troublées par tous ces étrangers, qui travaillent en s'aidant de machines, je pense que nous ferions bien de prendre le bateau qui se dirige vers Stamboul, et de là nous marcherions vers le Hedjaz, où la terre est encore pure du contact des Européens, destructeurs de la foi et du bonheur.

Voyant qu'elle ne répondait point, il arracha une touffe de coquelicots qu'il posa au-dessus de son oreille, sous son fez entouré d'un mouchoir éclatant. Il reprit :

— Toi, tu chanterais l'appel aux passants, puisque Dieu

t'a créée pour cela, et moi je m'ennuierais de toi pour m'occuper dans les fermes à chasser des troupeaux devant moi.

Leïla écarta largement son voile pour mieux voir devant elle, car le travail de sa pensée devenait lent. Elle demanda :

— Comment trouverons-nous le chemin du Hedjaz, puisqu'il faut traverser des mers innombrables pour y arriver? Lorsque je suis allée en Thessalie, j'ai suivi des hommes qui connaissaient les marques qu'on pose sur les routes ; mais toi?

— Ne t'inquiète pas, ma fille : nous aurons soin de prendre passage sur un bateau musulman, et ceux-là ont toujours leur avant dirigé vers la Mecque.

Elle mit en doute cette certitude ; alors, plein de colère, il lui dit :

— Depuis quand les femmes s'inquiètent-elles de choses qui ne les regardent point? Ne suis-je pas un homme qui, selon l'usage, doit marcher devant, et toi une femme qui doit le suivre?

Puis, oubliant sa politesse, il lui dit de longues injures très grossières qui prouvaient que, dans sa vie errante et mystérieuse, les bonnes façons ne lui étaient venues que tard. N'étant pas très vigoureux, il perdit haleine et fut obligé, à la grande confusion de Leïla, de s'arrêter avant la fin de la période. Elle qui était habituée, comme tout le monde, à entendre les injures débitées avec colère, certainement, mais avec un rythme qui en fait une espèce d'imprécation chantante, reprit vivement la période interrompue. En effet, sachant par cœur l'ordre dans lequel ces injures devaient être dites, elle termina avec calme et dignité la litanie échappée à Topal Munir. Ils partirent ; elle le suivait avec son paquet et ses souliers qu'elle tenait à la main.

Sur le pont de Galata, les passants se retournaient pour examiner leur visage ; il exprimait l'inquiétude naturelle des êtres qui commencent un long voyage sur la terre dont ils ignorent la forme et l'étendue.

Ils marchaient avec dignité, les yeux grands ouverts et fixes, ne voulant pas avoir l'air de s'étonner de ce qu'ils voyaient ; mais brusquement, des agents de police arrivèrent au pas de course, refoulant la multitude des passants qui se trouva ainsi massée des deux côtés du pont.

Une musique militaire se fit bientôt entendre, suivie du pas mesuré de centaines de chevaux que leurs cavaliers retenaient avec effort. Une rumeur formidable, pareille à la sourde colère des orages prochains, arrivait jusqu'à Leïla, qui regardait la foule. Les gens semblaient écrasés sous l'oppression que donne l'attente solennelle de somptueuses et imposantes funérailles.

Puis, tout à coup, sabre au clair, les régiments de Noureddin-pacha arrivèrent lentement, sous l'éclat du soleil. Les lames flambèrent, mettant des étincelles dans l'espace, et elle vit Mohammed. Il s'avançait, se tenant très droit sur sa selle. Il portait un immense drapeau rouge, qui couvrait son front d'une belle flamme guerrière; et, derrière lui, venait un groupe d'officiers d'une grande allure martiale.

Dans leurs yeux brillait la fièvre des longues fatigues et des visions sanglantes; ils marchaient, poussés par la force de la masse de troupes qui les suivait, car leur passivité paraissait si complète qu'ils semblaient n'avoir aucune volonté individuelle.

Le cœur envahi d'une joie surhumaine, Leïla se haussa sur la pointe des pieds. Elle vit alors, sur un cheval superbe dont la robe se moirait de frissons, Noureddin qui s'avançait calme, la tête haute. Il dominait de sa prestance tous les officiers qui l'entouraient, et son impassibilité lui donnait la mine magnifique des chefs Islams, très puissants, auxquels on doit obéir, même après la mort.

Elle sentit son âme s'ouvrir à lui; leurs yeux se rencontrèrent... Défaillante de joie et ne voulant pas implorer un secours de son camarade improvisé, elle s'approcha d'un superbe vieillard occupé à répandre les bénédictions d'Allah sur les troupes qui passaient, et lui demanda, avec noblesse, une petite pièce d'argent pour retourner sur la colline d'Anatolou-Hissar. Puis, cherchant du regard Topal Munir[1], elle alla vers lui et lui dit :

— Je retourne à Anatolou-Hissar.

Il ne perdit point la réserve qui seyait en ce cas, ne s'abandonna point à lui faire de vaines questions; mais, lui tendant sa main à baiser, il lui dit simplement :

1. Munir le boîteux.

— L'herbe verte et tendre est donc poussée sur la tombe d'Emmé-hanem ?

Elle ne voulut pas paraître étonnée de le voir si bien informé, mais répliqua d'une voix tranquille :

— Tu dis la vérité, mon père !

*
* *

Elle débarqua à Anatolou-Hissar très effrayée de se trouver toute seule, sans Topal Munir, dans un village où des ouvriers européens la suivaient d'un long regard de curiosité. Ils lui disaient des paroles malséantes et lui montraient des pièces d'argent qu'ils tiraient de leurs poches devant tout le monde. Les enfants du village, voyant cela, se mirent à courir après elle.

— Elle n'a pas honte ! elle n'a pas honte ! criaient-ils. Elle est l'amie des giaours !

Alors, affolée, elle se mit à fuir en tenant sur sa poitrine ses chaussures de cuir soufre. Elle tournait la tête à chaque minute, pour voir si les ouvriers de l'usine suivaient les enfants dans leur course après elle. L'un d'eux lui jeta cette injure :

— Prostituée ! prostituée !

Les femmes du village se voilaient en hâte pour se réunir près de la fontaine, et criaient au scandale. Les hommes sortaient des cafés pour regarder la courtisane épouvantée. Un enfant lui lança des pierres, et tous, en chœur, lui crièrent :

— Que Dieu te crève les deux yeux ! — Cours donc, et que tes yeux au regard vert se pétrifient sur ceux des chrétiens auxquels tu te livres !

Le paisible *hodja* sortit de sa petite mosquée au minaret élancé et mit l'ordre autour de lui en répétant plusieurs fois anxieusement :

— Cette fille, *kouzoum*[1], est une créature de Dieu. Si elle existe, c'est qu'il la trouvait nécessaire. Ne vous mêlez jamais, je vous prie, de choses que vous ne pouvez comprendre. J'ai honte de vous. Rentrez tous tout de suite, dans vos demeures.

Alors, se voyant obéi par les musulmans, il se mit à courir

(1) Mon agneau.

après Leïla, que les ouvriers ne poursuivaient plus, parce qu'elle fuyait avec une trop grande rapidité.

— Ma fille, ma fille, c'est moi le *hodja-effendi !* Il faut que je te parle.

Elle s'arrêta.

— Mon âme, — dit-il, — les idées de ce village ne sont plus les mêmes, les mœurs n'y ont plus la dignité, la gravité d'autrefois ; les hommes européens, qui travaillent dans cette usine, ont tout changé. Il ne faut plus revenir ici. Si nous étions seuls, entre nous, tu aurais passé sans que nous t'ayons laissé comprendre que nous t'avions vue et que nous savions qui tu étais. Mais, vois-tu, tout est si changé, maintenant ! Je te fais toutes mes excuses, je n'ai rien autre à te dire... Seuls les missionnaires chrétiens se figurent, par des paroles, ramener les impressionnées d'amour à une vie régulière. Moi pas, mon âme... Fais pour le mieux, ma lionne, et que Dieu te bénisse, puisqu'il t'a créée ! Sans doute, tu reviendras au bien, un jour.

Il sentit qu'il allait donner des conseils qu'on ne lui demandait point et pensa que l'entretien avait assez duré. Il lui tendit alors sa main à baiser, s'éloigna avec dignité, en secouant un peu son beau turban blanc, qui était tout son orgueil, et rentra dans la mosquée au minaret élancé.



Dès le lendemain, Leïla monta s'asseoir sur le mur écroulé, comme une reine sur les trônes que les peuples contemplent ; puis, croisant avec décence les plis de sa chemise sur sa poitrine et enlevant son voile, elle tourna la tête vers Noureddin qui s'approchait.

— Je vous attendais, pacha, — dit-elle, — et je me soumets à vivre selon votre désir : car, depuis que cette usine de giaours est construite ici, il m'est impossible de vivre dans le sens de l'Enseignement, qui est celui de la terre et de la liberté.

UNE CIRCASSIENNE

L'EXPOSITION DE L'ENFANCE

AU PETIT PALAIS

L'Exposition de l'Enfance... « Quoi! direz-vous, encore des berceaux modèles, des biberons perfectionnés, des appareils stérilisateurs, des couveuses nouveau système et, sans doute, un concours de bébés gras?... Mais cela ne peut intéresser que la mère Gigogne, M. Zola, M. Brieux et la demi-douzaine de journalistes célibataires qui gémissent tous les matins sur la dépopulation! Les gens qui n'ont pas d'enfants, les gens qui n'aiment pas les enfants, iront-ils visiter une exposition de nourricerie et d'élevage? »

Rassurez-vous. L'élevage et la nourricerie composent la moindre partie de l'Exposition originale et charmante organisée par Me Rollet. Assurément les biberons et les couveuses n'y font point défaut, ni les graphiques d'accroissement, ni les tables de statistique, ni les programmes d'Œuvres officielles ou privées pour l'assistance, la protection et même la correction des Français en bas âge. Mais, à côté de ce département où s'attardent les médecins, les philanthropes et les mères de famille, il existe un véritable musée rétrospectif, un

petit « Salon » qui possède plus de chefs-d'œuvre que les salons du Grand Palais : peintures, dessins, pastels, sculptures, estampes anglaises et japonaises, imagerie populaire, collection de jeux et jouets anciens... Voyez : c'est Donatello, Van Dyck, Fragonard, Outamaro, Lawrence ; ce sont les ébénistes et les carrossiers, les brodeuses et les ciseleurs, ce sont les artistes et les artisans, les maîtres des siècles passés et jusqu'aux maîtres d'école, qui racontent la gloire de l'enfant !

Et l'enfant lui-même révèle son âme toujours pareille, fait les gestes éternels du nourrisson, du bébé qui traîne ses premiers pas, de l'écolier qui se penche sur le livre. Roi de Rome ou fils de bourgeois, petite ménagère surprise par Chardin, blondin rieur dans le cercle d'or des miniatures, nous le découvrons à tous les moments de sa vie. De puérils fantômes se lèvent à chaque pas, dans la galerie des jouets anciens ; ils revêtent les bonnets passementés, aux ors ternis, les souliers à paillettes, les robes et les vestes de velours ; ils s'assoient dans les fauteuils minuscules, près des couchettes en bois de rose où des poupées de cire pâle dorment depuis cent ans : ils écrivent sur papier à fleurs des compliments à « Monsieur leur Père », ils épèlent les gros caractères des livres imprimés avec « Privilège du Roy », et, parmi les décors familiers, ils voient surgir le peuple chimérique des contes, fées et bergères, ogres et loups-garous qui défilent sur le rythme lent des berceuses, sur la cadence plus vive des « O gué ! » et des « Patapon ! »

Le visiteur, venu par désœuvrement, pour admirer des bibelots et des peintures, ne résiste guère à cette puissance des choses qui doucement le sollicitent, lui prennent l'âme, l'inclinent vers le passé. Il évoque l'enfance lointaine des aïeux et reconnaît sa propre enfance. Ces images vaporeuses qui flottent dans les limbes du souvenir, elles se fixent bientôt, s'éclairent, se colorent... Portraits surannés et charmants, demoiselle aux modestes paupières, au regard suave, aux bandeaux gonflés, assise dans un paysage composite, — ruines romaines, châlets suisses et palmiers, — fillettes coiffées de nattes en coquille, garçonnets à blouse longue, si jeunes et déjà romantiques ! — vous ressuscitez dans ma mé-

moire des appartements de vieilles tantes, des parloirs de pensions, les meubles d'acajou, les canapés de reps vert, les stores de mousseline qui tamisent une paisible lumière blanche. Cette armoire de poupée me rappelle l'odeur spéciale des vastes « lingères » et la saveur oubliée de confitures « comme on n'en fait plus aujourd'hui ». Ce morceau de cretonne à personnages ne l'ai je pas vu, dans un grenier de province où tremble un fil de soleil sur le chaos poudreux des ferrailles, des sièges crevés, des rouets rompus, des faïences et des bassinoires?

Certes mille objets peuvent nous émouvoir ainsi par des suggestions invincibles. Mais quelques-unes, les plus intenses, les plus chères, nous troublent douloureusement ; elles entraînent des regrets, des comparaisons, des rancunes. Seules, les images et les sensations de nos premières années nous enchantent d'un plaisir pur. L'homme fait ne songe pas sans tristesse à ses grands espoirs, à ses belles amours de jeune homme; il sourit à ses chagrins d'enfant.

Tel est le charme singulier de l'Exposition de l'Enfance ; tous les visiteurs ont sur les lèvres ces mots : « Quand j'étais petit... »



Laissons, au rez-de-chaussée du Petit Palais, les boutiques des « Industries relatives à l'Enfance ». Ne nous attardons pas au cinématographe, au guignol, aux joies de la kermesse et du jardin. Sourions au jeune violoniste Kun Arpad, et à cette gamine prodige qui récite un monologue d'une voix aiguë, devant un auditoire indulgent et désarmé. Nous voici dans la galerie du premier étage qui comprend cinq grandes sections :

1° Beaux-Arts ;

2° Musée de l'Enfant (jouets, vêtements, petits mobiliers, etc.) ;

3° Éducation et instruction ;

4° Hygiène et assistance ;

5° Préservation morale et Législation.



Il n'est pas de lieu plus aimable que cette section des Beaux-Arts, si ingénieusement aménagée sous la direction de M. Georges Cain. Point ou presque point de toiles enfumées, aux sombres et sourdes nuances : le pinceau des vieux maîtres s'est joué dans les tons les plus clairs. Partout des visages roses, des reflets de satin blanc, des écharpes bleues, des plumes légères ; sur la tenture vieil or, des tapisseries aux teintes amorties forment des panneaux. Les jolis meubles du XVIIIe siècle, dispersés autour des vitrines, bergères, bonheurs du jour, consoles, les bois dorés et les bronzes patinés par le temps, les points d'Aubusson, les soies fleuries, composent une harmonie exquise avec la fraîche pâleur des pastels, la gaieté des aquarelles, le blond délicat des lavis, le gris argenté des gravures. Çà et là, des terres cuites et des marbres, des clavecins, des vitrines renfermant de précieux souvenirs. L'ensemble séduit, dès l'entrée, par un aspect lumineux et doux qui invite et repose et prévient d'avance l'affreuse « migraine des Salons ».

A droite, à gauche, des enfants posent dans les cadres. Ils posent, hélas ! J'aperçois *Apollon et Diane* de Rubens, l'*Amour* de Cranach, juché sur les œuvres de Platon, un petit génie conduisant une grande dame, de Van Dyck ; j'aperçois des princesses et des princesses, des bergers d'opéra, de jeunes coquettes... J'aperçois même un colonel... Pas un pauvre mioche !

Mioche ! Quelle épithète irrévérencieuse ! Les siècles gourmés et galants n'ont pas connu le mioche. Le mioche est notre contemporain. Pour les artistes de la Renaissance, l'enfant est une figure allégorique, un Jésus robuste et frisé, un petit Dieu païen qui suspend de lourdes guirlandes aux angles des plafonds, et soulève l'ample draperie des Vénus couchées. Quand il descend des cieux mythologiques, l'enfant est un rejeton de souche seigneuriale ; il représente l'avenir d'une race et la grandeur d'une famille. Chargé de bijoux, de velours, de fourrures, signes matériels de sa future grandeur,

il pose pour la postérité et le peintre lui dit : « Mossieu ! » Voyez la *Jeune Princesse* de Terburg, la petite *Dame d'Humières*, dans sa robe empesée, la *Jeune fille à l'oiselet*, de Carl de Vos. Voyez *Jeanne la folle et Charles-Quint* : le petit prince au visage rond aux cheveux pâles, conserve une grâce ingénue malgré son vêtement somptueux et son col d'hermine ; mais la sœur aînée paraît sans charme dans son costume compliqué, brodé, découpé, sous le chaperon de drap d'or. La manière précise de Cranach n'atténue pas cette laideur de fillette lymphatique. Voyez l'*Infante* de Velasquez, copiée à l'aquarelle par Fortuny, l'Infante, immobile comme une idole dans son vertugadin monstrueux. Et le *Louis XIV* de Mignard, poupon de quatre ans, rouge et rogue, crevant de santé. Sa petite bouche en cerise ne rit pas. Il porte orgueilleusement un justaucorps de damas blanc, le cordon bleu en sautoir et un ridicule marabout qui tombe de son bonnet jusqu'à son épaule et nous rappelle les coiffures de la Restauration.

Parfois, un artiste rassemble autour de lui ses fils et ses filles. Rubens fait jouer ses enfants dans la même salle où sa femme Isabelle Brant reçoit une dame de qualité. Cornélis de Vos prend les mains d'un bébé blond et laisse un autre bébé s'appuyer à ses genoux. Un bourgeois flamand, qui se ferait aujourd'hui photographier « en famille », domine ce groupe formé par sa femme et ses filles, honnêtes personnes au front bombé, au vêtement monastique. Mais l'enfant noble est seul. L'art qui fixe ses traits, l'isole de son milieu naturel, et ne nous apprend rien de sa vie. Les *Enfants de Charles Ier*, l'*Infant Don Balthazar*, les *Infantes* trônent sur une estrade ou dans un paysage sévère. Ils regardent tout droit, immobiles, réduits à la société du lévrier héraldique qui s'ennuie solennellement comme eux.

Le bizarre chef-d'œuvre du genre est le petit *Guillaume d'Orange* de Moes, — qu'il ne faut pas confondre avec le portrait simple et sobre de Van Dyck. — Imaginez, dans une nature bizarre et confuse, un malheureux nourrisson de dix-huit mois abandonné sur un tertre. L'Aquilon classique fait voler les draperies brunes et rouges qui l'habillent en Romain d'opéra. Des plumes striées de pourpre et de blanc

empanachent son toquet. Il tient un oiseau sur le poing, et du bras gauche il semble menacer un petit chien. Un grand vase renversé, au premier plan, déborde de fleurs et de fruits et révèle l'industrie humaine, peut-être la proche présence des hommes, ce qui rassure le spectateur, affligé de voir un si faible héros perdu en un lieu si sauvage...

L'Enfant en costume de ballet, non moins empanaché que Guillaume d'Orange, subit l'excès comique du mauvais goût. Mais Philippe de Champaigne évite cette emphase dans l'admirable *Famille* : trois petites filles se pressent au centre de la composition, trois petites femmes parées, bouclées, en robe blanche où luisent les cassures du satin. La plus jeune rit à son hochet de corail, la plus âgée s'applique à bien tenir un gros citron et un bouquet de jasmin. Deux garçonnets en pourpoint cramoisi font effort pour rester graves. Les deux aînés sont graves sans effort, et le futur chef de la maison, adolescent aux cheveux bruns, a déjà la mine courtoise et fière du gentilhomme.

Où sont leurs parents?... Qu'importe! Les enfants ne connaissent que le précepteur et la gouvernante. — Mais un artiste inconnu nous montre le père et le fils réunis : en grand apparat, Louis XIV assiste à la leçon de Monseigneur. La salle d'étude, avec ses portiques, ses statues, ses colonnes, est un véritable décor de tragédie. Le minuscule Dauphin occupe un immense fauteuil. Près de la table, l'évêque de Meaux est debout. Et dans un coin, un professeur déroule, d'un geste théâtral, une carte géographique.

Délivrés des ors et des brocarts, les enfants du XVIIIe siècle apparaissent légers et pimpants. Les philosophes ont parlé : tous les hommes sont bienfaisants, toutes les femmes sensibles. L'enfant, soumis à des pédagogies singulières, rentre au foyer pour singer « les auteurs de ses jours ». Boucher, Drouais surtout, multiplient les figures aimables de petits marquis poudrés et parés, de petites marquises enveloppées de fanfreluches. La fille de madame de Montesquiou a le même sourire provocant, la même coiffure, presque les mêmes atours que madame sa mère. Mademoiselle d'Étiolles donne la becquée à un oiseau qu'elle ne regarde pas, trop soucieuse d'être regardée elle-même. La nature, déesse de l'époque, intervient

dans ces compositions sous la forme de moutons apprivoisés, de griffons à collier de ruban, d'aras des Iles. (Voir *le Comte d'Artois et sa sœur*.) Le nouveau-né, exhibé dans les loges d'opéra, aux soupers de cérémonie, devient un prétexte à galants décolletages. Greuze découvre le sein des jeunes mères, et Diderot pleure d'attendrissement... Prenez garde, madame! L'Encyclopédiste, à travers ses pleurs vertueux, rêve à des contes polissons, et voit fort bien ce que vous n'avez eu une envie de lui cacher.

Pourtant, à force d'étudier l'enfant, Greuze, Boucher, Fragonard, retiennent des mouvements justes, des traits sincères que leurs prédécesseurs ignoraient. Il y a plus que de la grâce dans les *Enfants surpris*, *l'Enfant aux cerises*, *la Bonne Mère*, *les Crêpes*, *l'Écolière*... Latour ose représenter le *Duc de [illegible]* en bonnet de nuit. Debucourt précipite un bambin dans les bras de la grand'maman. Danloux rapproche le dauphin Louis XVII de sa gouvernante, madame de Tourzel. Bientôt madame Vigée-Lebrun blottira les enfants de Marie-Antoinette contre leur royale maman. Déjà l'honnête et bon Chardin nous montre la petite ménagère pas trop jolie, pas trop parée, charmante toujours, dans les calmes intérieurs bourgeois de la vieille France.

Au crépuscule du XVIIIe siècle, s'épanouit la floraison délicieuse des babies anglais, modèles chéris de Romney, de Reynolds, de Constance. *L'Enfant rouge* annonce les mélancolies byroniennes; la *Fillette* de Constable joue avec un mouton qui n'est pas enrubanné; le couple innocent dont Reynolds raconte l'*Idylle* est assis dans un parc véritable, et la *Duchesse de Devonshire* amuse sa petite fille à la manière de toutes les mères.

Le démocratique XIXe siècle ne connaît plus ni princes ni princesses. Qu'il soit du peuple ou du « monde », l'enfant règne. Sous les yeux paternels des poètes et des peintres, l'enfant ose sucer son biberon et manger sa soupe. Trop souvent il est la victime du goût bourgeois, l'insupportable Bibelot, la poupée d'étrennes au grand col de guipure, aux souliers vernis que la vanité des familles exhibe dans les toiles des peintres à la mode. Mais voici les *Marmitons* de Ribot, les *Écolières* de Daumier, les *Enfants malades* de

Tassaert, le *Cireur de bottes londonien* de Bastien-Lepage. Bonvin nous introduit dans l'humble *École des Frères*; Geoffroy dans la cour d'une *École maternelle*, dans la salle d'hospice où les visiteurs du jeudi offrent l'orange traditionnelle aux convalescents. Willette esquisse un *Panneau décoratif pour cabinet noir*, une série de personnages fantastiques. l'Ogre, la mère Michel, le cuisinier de Barbe-bleue, Pierrot portant son cœur dans sa main. Ailleurs, il raconte les *Vacances d'Isidore*.

On ne peut tout citer. Il faut tout voir: les croquis de Renouard et de J.-P. Laurens, les sanguines de Gilbert, la *Fillette rieuse* de Baschet, l'*Henriette Fouquier* de Henner, l'amusant *J. de Nittis* de Degas, l'adorable *Wanda* de Jacques Blanche, les *Petits Pourtalès* de Lévy-Dhurmer, et les *Jeunes filles* de mademoiselle Breslau, et l'*Enfant au chien* de Carrière, d'une vaporeuse fraîcheur, la *Famille* de Besnard, le *Petit Jacques* de Rosset-Granger, le très jeune Flameng, par son père, et le très jeune Forain par sa mère, ces derniers tout à fait amusants. Il faut admirer longuement et de près l'exposition japonaise: ces estampes d'Hokusaï et d'Outamaro disposées parmi des branches de pêcher, sur des cloisons roses.

L'enfant japonais, tétant la femme accroupie qui se penche pour se coiffer, les bras en l'air, devant un miroir bas; l'enfant réveillé par un cauchemar, l'enfant qui fait « coucou » sous la jupe de sa mère, l'enfant qui rechigne et geint pendant la toilette, ce n'est pas le bébé bibelot. ni le bébé précoce, ni l'ange terrestre cher aux artistes d'Occident. C'est le petit animal humain dans ces attitudes, dans ces mouvements fugitifs où disparaît toute grâce conventionnelle; où le prestigieux observateur surprend la nature même et fixe au passage le trait caractéristique, le détail révélateur.



Dans cette section des Beaux-Arts, la curiosité de la foule va aux Enfants célèbres : Alfred de Musset, aux belles boucles blondes; Vigny à seize ans; Maurice Sand dessiné au

crayon par George Sand ; et l'extraordinaire Alexandre Dumas fils à cheveux campagnards, à courte veste, à long pantalon mordoré, debout, un cerceau à la main dans un vrai paysage romantique. Mais Louis XVII, le Roi de Rome et le Prince Impérial captivent l'attention et la sympathie des visiteuses. On s'attendrit sur le petit costume beige et brun, l'habit vert brodé, que Louis XVII portait au Temple, sur les joujoux du Roi de Rome, sur la robe de baptême du Prince Impérial. A chaque pas, on retrouve ces trois figures mélancoliques...

L'Exposition des « Célébrités contemporaines » en bas-âge obtient un succès tout différent, succès d'ironie pas méchante et de cordiale gaieté. Voir Paul Bert en béguin, M. Leygues en robe courte, M. Deschanel appuyé sur un cheval de bois, Sarah Bernhardt près de sa mère, le docteur Bérillon tout nu, à trois semaines, et le docteur Blanche excessivement décolleté — quelle joie !... M. Ludovic Halévy a l'air très sage, Casimir Perier n'est pas mal, Brunetière est tout à fait mignon, et M. Claretie, affligé d'une étrange jaquette en velours bleu, paraît bien triste, oh ! si triste !...



L'imagerie populaire continue les Beaux-Arts sous une forme plus humble. N'est-ce pas à ces vives enluminures que nous devons nos premières sensations artistiques ? On retrouve dans les dessins d'enfants exposés à la section d'Éducation, le souvenir des chefs-d'œuvre d'Épinal : tous les personnages sur le même plan, une rigoureuse observance du détail, et pas de noir, jamais de noir ! Les chapeaux-tubes se parent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Bénis soient Cadet Roussel, et Geneviève de Brabant, et M. Dumollet qui nous présentent les hommes et les choses avec de si belles couleurs !

J'ai passé une heure entière à revoir les « Enfants terribles » de Gavarni — classés je ne sais pourquoi dans cette section — les images hollandaises et japonaises, les images allemandes analogues aux *Bilderbogen* de Busch, les feuilles de « Compliments » historiées, les bons points de toute

époque, les dessins du Prince Impérial, et toutes les photographies qui le représentent bébé, garçonnet, adolescent.

Voici le département des Jouets, les merveilleuses collections réunies par M. Léo Claretie... J'avoue que mon admiration ne va pas aux pièces les plus réputées, à la *Cuisine* de bronze et de porcelaine de Saxe, ciselée par Caffieri pour Louis XVI, à la *Vielleuse* de Vaucanson, à la *Crèche napolitaine* de Charles III. Cette crèche a dix mètres de long, cinq mètres de haut; on y voit des rocailles, des plantes, les ruines de Pœstum, un aqueduc romain et trois cents figurines de vingt-cinq centimètres : la Sainte Famille, les Mages et leur cortège, les Bergers, la Samaritaine, les Anges suspendus à des ficelles et formant « Apothéose », tous sculptés en plein bois et peints au vernis. « Tous ces menus personnages, dit M. Léo Claretie, sont d'un réalisme surprenant. Ce n'est pas l'imitation enfantine de la vie. C'est en diminutif la réalité elle-même. » Eh ! oui, malheureusement! Cette crèche est un caprice de roi maniaque : elle n'a pas la belle simplicité d'une œuvre d'art ni le charme d'un vrai joujou.

Elle est trop compliquée pour amuser un enfant. De même que les automates de Vaucanson sont trop parfaits et la *Cuisine* de Caffieri trop précieuse. L'enfant chérit le jouet simple, un peu grossier, que son imagination achève, que son amour embellit. Il n'a pour le jouet « qui marche tout seul » que de brèves fantaisies. Aux mécaniques monotones, il préfère la poupée pâlie sous ses baisers ; aux personnages créés par les sculpteurs, il préfère l'éternel Guignol.

Ah ! la vitrine des Guignols !... Gnafron lyonnais, Karagheuz turc, Punch anglais, spirituelles marionnettes italiennes, marionnettes religieuses du Siam et du Japon, tous doivent souffrir de leur inaction, de leur silence. Qui leur fera faire « trois petits tours » avant qu'ils s'en aillent, chez les collectionneurs, dormir leur sommeil de reliques? Qui leur rendra le geste, la voix, la vie?... Peut-être, la nuit, se raniment-ils, et, chacun dans sa langue, ils donnent une suprême représentation devant un public de petits fantômes.

Une mélancolie plane sur cette salle des Jouets, peuplée de poupées orphelines. Poupées du XVIe et du XVIIe siècle, statuettes en robes somptueuses dignes des Infantes de Velas-

quez, poupées en cire du XVIIIe siècle, bercées par les petites ménagères de Chardin ; poupées de 1830, vêtues d'indienne comme Jenny l'ouvrière ; poupées en crinoline, poupées du Second Empire, cocodettes et cascadeuses, vous racontez les enfants qui vous ont aimées, et les mères de ces enfants. Car vous n'êtes pas des petites filles, comme l'innocent « bébé Jumeau » ; vous êtes des femmes, des dames, hélas ! Vous portez des corsets et des chignons. Vous suivez la mode !..

Voici deux poupées dans leurs maisons. L'une est une Alsacienne, de 1610, une honnête bourgeoise, travailleuse, attachée à ses devoirs ; son logis, simple et cossu rappelle les « intérieurs » flamands. Les meubles sont massifs, vénérables ; les cuivres brillent ; la cuisine inspire le respect. — L'autre poupée est une Parisienne du XIXe siècle ; son hôtel n'est que fouillis et fatras, bibelots, capitonnages, camelote, article de Paris : et la maîtresse du lieu, article de Paris elle-même, doit s'appeller Frou-Frou.

Fuyons cette personne équivoque, qui a dû corrompre beaucoup d'enfants, et soyons reconnaissants à Tom Tit qui expose des jouets économiques, inédits et moralisateurs ; — oui, moralisateurs !... — Tom Tit a mon estime. Tom Tit enseigne aux enfants de bonne volonté l'art de faire un panier avec des coquilles d'œufs ou des peaux d'oranges, des wagons neufs avec de vieilles cartes, des légumes avec de la mie de pain et des nourrices bretonnes avec des bouchons de champagne. Il réunit ces enfants chaque semaine ; il les soustrait à l'ennui, aux mauvaises fréquentations, pendant l'après-midi de congé hebdomadaire. Et c'est une Œuvre, parfaitement constituée, l'*Œuvre des Bons Jeudis*, une œuvre éminemment philanthropique et pas banale, qui accepte les contributions en nature (cartes, chiffons, bouchons, etc.).

Ce musée des Jouets contient aussi des mobiliers anciens d'un style très pur et d'un travail admirable.

* * *

L'École à travers les âges... Une petite fille qui m'accompagnait est restée saisie de terreur devant les gravures de

Breughel, de Westall, d'Eisen et de Chodowiecki. Nos pères avaient pour maxime : « Qui aime bien châtie bien. » Persuadés que la nature humaine est mauvaise, que le péché originel ouvre au diable l'âme des enfants, ils chassaient le malin par la violence. Les précepteurs des princes ne leur ménageaient pas les coups, et Louis XIII enfant était rossé tout comme un autre. De 1600 à 1830, de Breughel à Charlet, le magister est un Croquemitaine qui se dresse, la verge et la férule en main. L'école de Breughel est installée chez le sabotier, chez la fileuse qui tord son fil en geignant :

Il m'est grand'peine de mon vivre gaigner,
Car ces enfants me rompent la tête et me font mal filer.

L'*École des paysans*, de Chodowiecki, n'est pas moins sordide. Le maître est un vieillard bourru ; un des élèves récite, la bouche ouverte, — on croit entendre sa voix suraiguë. — Un autre tourne ses pouces ; un troisième écoute, stupéfait, pas plus haut que la table, un bout de chemise passant par la fente de sa culotte.

Qu'elle est triste et noire, l'*École flamande* ! L'*École hollandaise* ne vaut guère mieux. Et si *l'École en désarroi* de Debucourt semble moins morose que les autres, c'est parce que le maître n'y est pas... Je me trompe : il est derrière la porte, armé d'un solide bâton. Vainement, les écoliers de Raffet et de Charlet se révoltent contre la tyrannie des Frères : les insurrections finissent toujours par le bonnet d'âne et le martinet.

L'Éducation sèche et rebutante donnée par une prude est pire encore. La jeune personne qui tricote, les yeux baissés, près de sa mère dédaigneuse, s'ennuierait moins à l'école où les enfants sont battus de compagnie. Pauvres écoliers ! Que n'ont-ils pour maîtresse la séduisante maman de la *Leçon de lecture* (Boucher), la gentille sœur que Chardin penche sur un marmot joufflu, ou le grognard de Charlet, le vieux sergent improvisé maître d'école qui fait sauter ses élèves sur ses genoux. « *Je veux*, dit ce pédagogue indulgent, *je veux qu'ils mangent toute la journée de peur qu'ils ne sucent de mauvais principes.* »

Ces images du « bon vieux temps » ont fait réfléchir ma petite compagne.

Elle a revu dans sa pensée l'école moderne, toute ensoleillée, les grandes cours, les préaux couverts, les salles inondées de lumière et d'air, les tables rangées en bon ordre, les solennités de la distribution des prix, l'institutrice qui n'a point de férule. Et très gravement, résumant ses impressions dans une formule du « Manuel de Morale civique », elle m'a déclaré :

— Tu sais, moi, je suis pour la République !

Il est question d'afficher, dans les écoles primaires, la « Déclaration des Droits de l'Homme », que les enfants ne liront jamais. Pourquoi ne pas y joindre la reproduction des Breughel et des Westall ? Ce serait la plus significative « leçon de choses ». Les futurs électeurs trembleraient au souvenir de la fileuse et du sabotier.

*

La section d'Éducation et d'Instruction, présidée par M. Émile Boutroux, présente en raccourci, les méthodes anciennes et nouvelles, la vie des écoliers, le méritoire effort des maîtres.

Voici le passé : un devoir du Grand Dauphin corrigé par Bossuet, des cartes de géographie, des modèles d'écritures, un *Catéchisme des devoirs envers Dieu et Napoléon*, un *Rudiment des dames*, par le citoyen P. Galimard, *pour apprendre en trois mois la langue française et l'orthographe par principes raisonnés*. Cet ouvrage, insinue le citoyen Galimard, « *convient aux personnes dont les premières études ont été négligées* ». Les Françaises de l'an XII emportaient ce rudiment dans leur réticule, et n'en avaient point de honte. La maréchale Lefebvre connaissait probablement Galimard.

Les livres classiques, les livres de prix de 1760 et de 1820 font triste mine auprès des volumes publiés par Hachette et Colin. Les enfants, qui sont des sauvages, chérissent la pourpre et l'or, et préfèrent aux grands hommes de Plutarque le sapeur Camember et le bourgeois Fenouillard. Certes Camember et Fenouillard ont leur mérite, ils coûtent moins cher et sont plus gais à voir qu'un Plutarque relié en veau ; mais, si l'on fait une « Exposition de l'Enfance » dans un siècle, que res-

tera-t-il de Fenouillard et de Camenber?... Les petits livre imprimés en beau caractère sur papier fort, à tranche jaspée à reliure sombre, étaient de solides et sûrs compagnons. Il ennuyaient l'enfant : ils consolaient et enseignaient l'homme J'ai pour ces « classiques » une tendresse de cœur.

Voici le présent, voici l'École moderne : les mille volumes des grandes librairies, le matériel scolaire perfectionné, les « Appareils physiologiques pour l'étude des aptitudes de la vue et de l'ouïe », voici les expositions des écoles ménagères et professionnelles, voici des herbiers, des broderies, des travaux de couture, et même une poupée avec sa layette, une poupée « servant aux expérimentations d'emmaillottement ». Que nous sommes loin du sabotier et de la fileuse !

L'Image, ce complément indispensable des leçons orales, occupe une place importante dans cette section. Il y a la simple image qui représente une plante ou un animal quelconque; l'image historique, déjà plus intéressante. Enfin l'Image moralisatrice.

L'Image moralisatrice a ceci de particulier qu'elle est désagréable à voir. C'est toujours le dégoûtant spectacle de l'Ilote ivre. Pour combattre l'alcoolisme, des Ligues, des Sociétés. des médecins animés des meilleures intentions, imposent aux gamins des tableaux épouvantables.

C'est une nature morte du genre funèbre : un crâne humain à côté d'un verre d'absinthe tout préparé, le sucre fondant sur la cuiller. C'est un « intérieur » d'alcoolique, et un « intérieur » d'homme sain. C'est la répugnante exhibition d'un corps ouvert, montrant tous ses organes attaqués par la maladie : sur un seul individu, les visibles ravages de la paralysie, de la méningite, de la phtisie, de la nécrose, de la gastrite, de la colique néphrétique et du rhumatisme articulaire!... Une vision de cauchemar!... J'imagine que les Athéniens, qui associaient le Beau et le Bien, eussent reconduit, sans flûte ni cithare, le docteur Galtier-Boissière hors de leur cité. Celui qui donne aux enfants la curiosité, l'obsession de la laideur, est un impie.

Le tableau qui représente une petite fille issue de parents normaux, épouvantée en face du rejeton rachitique de parents dégénérés, offusque moins le regard. L'ensemble n'est pas

désagréable. Et puis, on n'est pas forcé de comprendre, et les marmots des écoles ne comprendront absolument pas.

Les Images de « la Morale par l'exemple » ne feront ni mal ni bien ; je ne leur reproche que leur inévitable niaiserie. Combien je préfère à ces compositions banales d'un dessinateur résigné les dessins faits par les enfants eux-mêmes ! Feuilletez les collections envoyées par M. Poitevin, professeur au Lycée Charlemagne, M. Ajars, directeur d'école rue Saint-Maur, mesdames Fournier et Rodel, la collection de l'École normale de jeunes filles. On y trouve des histoires sans paroles, coloriées en beau bleu et en beau rouge, des paysages et des animaux à enchanter les Japonais. Les dessins d'Alexandre Heuzey (six ans et demi), accrochés près des croquis faits par Detaille en 1864, sont tout à fait charmants : le cheval sauvage capturé au lasso par des Indiens, la « marine » avec poissons, pieuvres, requins et vagues symétriquement ondulées ; le grand tableau d'histoire, la bataille où des cavaliers piétinent les blessés et les morts, révèlent le sens de l'expression, du mouvement, le scrupuleux souci de ne rien oublier, une probité naïve qui sera plus tard la « conscience » de l'artiste.

Ces enfants que la forme des choses intéresse, que réjouit la couleur, il faut cacher à leurs yeux la peinture viscérale, les intestins, les poumons, les foies avariés, et toutes les médiocrités, toutes les anecdotes attendrissantes et niaises à pleurer... Sur les murs de l'école idéale, mettez quelques reproductions de chefs-d'œuvre, une mère qui allaite, un enfant qui rit, tous joyeux et forts, heureux de vivre. Mettez une frise légère de feuillages et de fleurs, des poteries communes, des grès, des faïences. Et pour réconcilier l'art et la morale, choisissez quelques affiches de mademoiselle Dufau, si fraîches et si simples : une chaumière bretonne ; une aïeule qui regarde les bateaux à travers les vitres ; une petite paysanne qui porte de la tisane dans un bol à fleurs : « *Aimez vos parents* », dit la légende. Un paysage de neige : un enfant qui abaisse une branche de pommier tout ébouriffée de gui vert ; un autre enfant qui ramasse dans le ruisseau la casquette de son camarade : « *Aidez-vous les uns les autres.* » Des faneurs retournant l'herbe sèche : « *Il n'y a point de récolte sans tra-*

vail... » Ah! la délicieuse école et qui ressemblerait presque à l'école du philosophe Speusippus, où, dit Montaigne, « on avait pourtrayturé la Joye, l'Alaigresse, et Flora, et les Muses ».



Le public qui flâne et veut s'amuser néglige un peu la section d'Hygiène et d'Assistance. Il donne en passant un regard au bébé de la Couveuse, aux charmants dioramas du « Joyeux Noël », offerts par l'auteur, M. Gumery, au plan en relief de la Pouponnière, au grand pastel d'Anquetin ; *l'Ange de la Bonté relevant une femme*, à la radiographie de la petite fille qui a le cœur à droite!... Il prend sans les voir et jette sans les lire les notices en faveur de la repopulation, les brochures, les cartes postales illustrées de la « Société de préservation contre la tuberculose ». Charmé d'apprendre qu'on sauve les nouveau-nés et qu'on améliore les idiots, le public approuve de confiance, sourit et s'en va.

— Ça n'est pas gai, cette section, — disait un de mes voisins.— On y voit des photographies de Sanatorium pour les poitrinaires; de petits ouvrages, pas jolis, jolis, qui sont faits par des infirmes, des gâteux ou de précoces criminels : ces menuiseries, ces ferblanteries viennent d'un pénitencier. Ce livre, écrit par une aveugle, a été broché par une sourde-muette-épileptique... Tout ça, c'est très curieux, très touchant, mais ça parle de misère, de maladie, de mort... Ça me fait de la peine... et je retourne à la Peinture!

Assurément, pour le commun des hommes civilisés, un enfant peint par Reynolds est cent fois plus précieux qu'un enfant de chair et d'os, un enfant dégénéré, vicieux peut-être et probablement naturel. Pourtant, un acte du XVIIIe siècle, exposé dans la vitrine de l'Assistance publique, démontre qu'un petit malheureux peut devenir un homme célèbre : c'est le certificat d'origine de « Jean Le Rond, dit d'Alembert, exposé et abandonné dans une boîte en bois de sapin, dans le parvis Notre-Dame, en face de l'église de Saint-Jean-le-Rond ».

Une heure de conversation avec madame Constance

Dubien, naguère directrice d'un « bureau d'œuvres sociales » dans un journal quotidien, aujourd'hui fondatrice d'un *Office de la Solidarité*, analogue à l'*Office central des Œuvres de Bienfaisance*, — qui n'a pas exposé, — une promenade à travers la galerie, la lecture attentive des programmes, rapports et brochures explicatives, m'ont enseigné beaucoup de choses que tout le monde devrait savoir. *L'Office de la Solidarité*, créé pour remplacer les bureaux de placement, pour mettre gratuitement en rapport l'employeur et l'employé, centralise toutes les œuvres de bienfaisance et les fait connaître aux personnes qui en ont besoin. Or, ces œuvres de philanthropie officielle et privée sont innombrables.

Il m'est impossible de définir, d'expliquer toutes les œuvres qui se sont établies au Petit Palais. Un volume n'y suffirait pas. La *Société de l'Allaitement maternel*, présidée par madame Béquet de Vienne, ouvre des refuges aux femmes enceintes; l'*Œuvre de la Goutte de lait* fait distribuer aux familles, à domicile, des paniers de lait stérilisé. La *Pouponnière* reçoit les « Remplaçantes » et leur met au sein le nourrisson étranger sans frustrer le propriétaire légitime du lait maternel. Les *Crèches* accueillent les enfants en bas-âge qui, restés seuls au logis, s'ébouillantent, se brûlent et s'asphyxient. L'*Œuvre des trois semaines*, l'*Œuvre des colonies de vacances*, procurent aux petits citadins les bienfaits inconnus de la plage et de la forêt. Le *Vestiaire des Enfants pauvres* les habille gratuitement. La *Société philanthropique* leur ouvre ses dispensaires. Ormesson, Villiers, Arcachon, Berck, offrent un abri clément, un espoir de salut aux enfants tuberculeux. L'École Braille, l'Association Valentin Haüy, font naître à la vie sociale les aveugles et les sourds-muets. Le docteur Bourneville éveille l'âme endormie des arriérés par de savantes méthodes; le docteur Bérillon, à l'Institut psycho-physiologique, guérit en les suggestionnant les névropathes, kleptomanes, morphinomanes, alcooliques — et même les menteurs! — Et le *Joyeux Noël*, œuvre de grâce et de tendresse, distribue les jouets envoyés par les enfants riches aux malades des hôpitaux, aux orphelins des asiles, aux dégénérés de Bicêtre et de la Salpêtrière, que semblait oublier le petit Jésus.



Tout à l'heure, devant les tableaux et les jouets, je m'attardais complaisamment à des évocations poétiques ; je m'attendrissais sur les robes fanées, les berceaux vides, les sourires évanouis. Maintenant, j'ai presque honte de cette phraséologie sentimentale.

Qui peut vous regarder sans émotion, langes grossiers, sombres vêtures de l'Assistance publique, appareils, brochures, pauvres ouvrages sans valeur et sans beauté venus de l'hôpital et de la prison ? Vous représentez les vivantes réalités, la misère et la maladie, la souffrance des mères et le labeur des savants, l'infatigable effort de la charité, l'injustice réparée, la mort combattue. Les poètes et les peintres nous ont assez montré l'Enfance heureuse, le chérubin qui rit dans les fleurs. Ramenez notre pensée et notre amour vers la douloureuse Enfance.

MARCELLE TINAYRE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LA COURTE VIE

DE

BALTHAZAR ALDRAMIN

VÉNITIEN

J'ai assez connu, vivant, le seigneur Balthazar Aldramin pour que, mort, il vous parle par ma bouche. La sienne ne s'ouvrira plus jamais ni pour rire ni pour chanter, ni pour boire le vin de Genzano ni pour mordre les figues de Pienza, ni pour rien d'autre, car il repose sous la dalle, en l'église de San Stefano, les mains croisées à sa poitrine sur le trou rouge de la blessure qui mit fin à sa courte vie, le troisième jour de mars, en l'année 1779.

Il avait presque trente ans. Nous nous connaissions depuis notre enfance, comme nos pères se connurent dès la leur. Nous les perdîmes presque en même temps et à peu près au même âge. Nos palais étaient voisins à se toucher et leurs reflets confondus en l'eau d'un même canal y mêlaient leurs couleurs différentes. La façade des Aldramin, toute blanche, s'ornait de deux rosaces de marbre rose, inégales, et qui semblaient des fleurs pétrifiées ; celle des Vimani, la nôtre, était rougeâtre. Des trois marches de la porte marine, deux étaient polies et usées et la troisième glissante et humide parce que le flot la couvrait et la découvrait tour à tour.

Presque chaque jour, Aldramin les franchissait, soit au matin, soit à midi, ou, le soir, à la lueur des flambeaux. Sa gondole oscillait quand il la repoussait d'un pied pour mettre

l'autre sur mon seuil. J'entendais sa voix m'appeler du bas de l'escalier, car il parlait fort et riait volontiers, et nous usions librement de nos jeunesses. C'est lui qui, d'ordinaire, m'entraînait aux plaisirs. Il y apportait une ardeur extrême et diverse et il ne lui fallait rien moins que l'espace du jour et le temps de la nuit, qu'il unissait en une seule durée, pour satisfaire au nombre de ceux dont il composait la substance de sa vie. L'amour, entre tous, occupait la première place.

On aimait Aldramin et il m'aimait. On nous voyait le plus souvent ensemble aux fêtes et aux promenades. Pour nous moins séparer encore, nous choisissions des maîtresses amies qui ne nous éloignaient point l'un de l'autre, et, en sortant de chez elles, nous allions dans les îles de la lagune faire des repas de coquilles et de poissons. Nous ne manquions à aucun des divertissements qu'offre la Ville Voluptueuse. Il y en a de toutes sortes. Que d'heures avons-nous passées aux parloirs des couvents de nonnes, à regarder leurs guimpes entr'ouvertes et à écouter leur babil, en goûtant des sucreries sèches et en buvant des sorbets ! Que de nuits employées, assis aux tables de pharaon, à perdre notre or ou à gagner les sequins d'autrui ! Que de fois, au temps de carnaval, avons-nous parcouru la ville en folâtrant, et en gambadant ! Au sortir des mascarades, nos manteaux frôlaient les murs des rues étroites. Les étoiles pâlissaient à l'aube du ciel et, quand nous arrivions aux quais, l'air salin gonflait nos vêtements autour de nous et nous sentions, sous nos masques peints, à nos visages échauffés, le souffle de sa caresse matinale.

Ce fut ainsi que s'écoulèrent les années de notre adolescence. Les filles de Venise les rendirent amoureuses et légères. Le mouvement des gondoles berça notre loisir ; les chants et les rires l'égayèrent d'un doux tumulte. L'écho lointain m'en bourdonne encore aux oreilles. Les souvenirs de ces heureux jours me sont plus miroitants et plus nombreux que les détours même des canaux. Il me semble que j'aurais pu continuer indéfiniment à vivre ainsi sans rien souhaiter d'autre. Je ne désirais voir rien changer autour de moi, sinon le sourire des femmes, pour que leurs bouches fussent toujours fraîches à la mienne.

Aldramin ne pensa point ainsi. Mon cœur se serra à

regarder les fenêtres fermées de son palais où les rosaces de marbre rose continuaient de s'épanouir mollement à la blanche façade fleurie. Aldramin était parti pour un long voyage ; il avait voulu courir le monde. Il resta absent pendant trois ans, et il revint à l'improviste, comme il était parti. Un matin, j'entendis sa voix m'appeler du bas de l'escalier, et, le soir, je me retrouvai assis devant lui à la table de jeu. Notre existence d'autrefois recommença jusqu'au jour où un événement inexplicable le coucha pour jamais sous la dalle, en l'église San Stefano, les mains croisées sur le trou saignant de sa blessure... Et voilà pourquoi, aujourd'hui, il a besoin d'emprunter ma bouche pour être entendu de vous, et c'est moi, moi, Lorenzo Vimani, qui vais vous répéter, non point ce que je sais, mais ce que j'ai imaginé de sa vie afin de m'expliquer sa mort, ce qu'il m'a semblé que me disait, un soir, dans un bois de pins rouges, mon ami Balthazar Aldramin, Vénitien.



« J'étais un jour, ô Lorenzo, sur le quai des Schiavoni, avec ma maîtresse, la signora Balbi, qui aime à rester au soleil parce qu'elle est blonde et que ses cheveux y prennent des reflets d'un or qu'elle supposait devoir me plaire : elle ne négligeait rien qui pût m'attacher à sa beauté. Elle se servait donc, pour demeurer là le plus longtemps possible, de la fantaisie de jeter du blé à des pigeons qui tournaient autour d'elle. En d'autres temps, j'eusse pris plaisir à ce jeu. Les grains s'épandaient de sa main comme une poussière dorée, mais j'étais insensible à l'attrait de sa grâce et, au lieu d'admirer, comme il eût convenu, cette belle dame, j'observais plutôt les humbles bêtes qu'elle nourrissait familièrement. Il s'en trouvait bien là une douzaine. Ils avaient la plume lisse et les pattes écailleuses, avec un bec de corail et une gorge zinzoline. Ces pigeons étaient gras et repus, et pourtant ils piquaient avidement le grain et se gonflaient de cette nourriture servile. Elle attira vite de nouveaux hôtes. Ils vinrent s'abattre d'un vol lourd et massif. A ce moment, je levai les yeux vers la lagune étincelante. Une grande mouette argentée y passait avec des cris rauques. Énergique

et prompte, elle coupait l'air de ses ailes aiguës, et, à ce contraste, je me pris à réfléchir sur moi-même. Il me semblait que la bête marine me donnait un exemple salutaire. Ici, aujourd'hui ; là, demain ; toujours vive et mobile, tandis que les pigeons continuaient, sur la dalle tiède, à se disputer l'aubaine. O Lorenzo, je compris cette fable aérienne.

» Ce fut ce jour-là, ô Lorenzo, que je conçus le projet de voir le monde et de chercher mon plaisir en sa changeante diversité. Je te serrai dans mes bras, toi le plus cher et le premier de mes amis ; puis je dis adieu à la signora Balbi et je passai chez les banquiers. Je remis entre leurs mains serviables les sommes nécessaires à me fournir, partout où je voudrais aller, de quoi jouer gros jeu et me vêtir à la mode du pays et assez pour faire telle dépense qu'il me plairait.

» Je partis. Ma gondole me déposa en terre ferme. Je me sentais extrêmement joyeux à la pensée de pouvoir aller droit devant moi sans risquer de me retrouver à la même place, comme il arrive trop souvent aux rues et canaux de Venise dont les détours finissent par nous ramener à notre insu au lieu même d'où nous venons, de sorte qu'au bout de leurs circuits il semble qu'on se rencontre en propre personne. Dorénavant, il n'en serait plus ainsi et j'étais certain que la route me conduirait à quelque nouveauté. Celle de mon carrosse m'amusait déjà. Il était large et moelleux ; je m'y installai commodément. J'éprouvais un grand sentiment de joie qui redoublait à chaque tour de roue et à chaque arbre dépassé. Un petit chien qui s'acharnait à poursuivre les chevaux et à les aboyer furieusement me fit rire aux larmes, tant j'étais dans une disposition à me divertir de la moindre chose.

» J'avais formé le projet de m'arrêter en chemin à la villa de mon vieux parent le sénateur Andrea Baldipiero, qui n'est guère à plus de cinq heures de Mestre, afin de prendre congé de lui. Cette villa est admirablement bâtie et ses jardins sont magnifiques. Le sénateur en a soin lui-même et y fait travailler continuellement. Il passe là le meilleur de son temps. L'air y est salubre et le vieux Baldipiero lui doit beaucoup des forces de sa robuste vieillesse : car il ne connaît aucune des infirmités d'une longue vie, quoique la sienne ait dépassé ce qui est pour beaucoup la mesure ordinaire de la leur. Ses

jours furent remplis d'actions illustres. Il a vu le monde. C'est un homme rude et délicat qui a fort aimé les femmes et en a aimé de tous pays. Il est encore beau à voir quoiqu'il se montre peu et vive assez renfermé chez lui ou dans la solitude parfumée de ses jardins...

» Il me reçut pourtant avec bienveillance, mais je lui trouvai quelque inquiétude de visage. Il mordillait tout en parlant, le bout de sa longue perruque blanche et semblait avoir peine à tenir en place durant que je lui apprenais mon départ et le but de mon voyage. Il m'approuva et m'offrit quelques lettres qui pouvaient m'être utiles. Il me quitta donc pour aller les écrire et je vis disparaître au fond de la galerie sa robe à fleurs dont les pans glissaient doucement sur le marbre en laissant derrière elle un parfum de musc et d'ambre.

» A ces parfums et à ce petit déplaisir qu'il n'avait pu cacher de ma venue, je jugeai que j'étais sans doute tombé au milieu de quelque galanterie que contrariait ma présence. Le sénateur passait, malgré son âge, pour ne pas se priver d'un plaisir qui avait été longtemps son principal divertissement et sa plus importante occupation. On disait même que pour le satisfaire il ne reculait pas devant certaines hardiesses qui le rendaient redoutable aux maris et aux parents. Il n'épargnait rien pour atteindre ses fins, ni la force, ni la ruse, ni aucun moyen direct ou détourné. On avait même parlé de surprises et d'enlèvements, mais si habilement combinés et si heureusement exécutés qu'il n'en courait qu'une rumeur incertaine, sans rien de précis, ni de prouvé. Peut-être étais-je venu à la traverse de quelque entreprise de ce genre : aussi me promettais-je de ne pas importuner longtemps mon hôte et de repartir aussitôt que j'aurais obtenu de lui les lettres qu'il m'avait offertes et qu'il était à m'écrire. Il devait m'en remettre pour Rome et pour Paris, les deux villes entre lesquelles j'hésitais par où commencer mon voyage. Celui de France me tentait principalement et j'inclinais à l'entreprendre tout d'abord.

» En ce projet, je me regardais à un miroir pendu au mur ; je m'y trouvais fort bonne mine. Mon habit de soie, mon gilet brodé, mes souliers à boucles de brillants y faisaient le meilleur effet et propre à contenter les plus difficiles.

Mes yeux avaient un feu particulier. Il me semblait qu'avec cette heureuse tournure je pouvais prétendre aux fortunes les plus avantageuses, car les belles dames de France passent pour ne point marchander leurs faveurs à qui prend soin de les mériter par quelques-unes de ces délicatesses où elles sont particulièrement sensibles. Aussi j'emportais avec moi force jaseron de Venise et du point de dentelle, sans compter nombre de boîtes à miniatures bonnes à être données en cadeaux.

» Tout en me promenant par les jardins, j'imaginais mille aventures qui ne me pouvaient manquer. Les femmes en formaient la matière naturelle. Je voyais se renouveler devant moi les enchantements de l'amour sans penser qu'il est le même partout et que les lieux et les usages n'y apportent que de bien petites différences. Malgré cela je ne doutais point d'y découvrir des nouveautés merveilleuses et inattendues. Il m'en venait des désirs soudains où il me semblait être transporté déjà dans un pays de roman ! Et on m'eût beaucoup étonné à me rappeler brusquement que j'étais à quelques lieues de Venise, dans les jardins du sénateur Andrea Baldipiero, tant j'avais le sentiment d'être sorti de ma vie ordinaire et de m'être éloigné de ses circonstances habituelles et de m'être mis, du coup, dans l'occasion des choses les plus agréables et les plus surprenantes. Cette attente de je ne sais quoi d'imprévu faisait prendre dans mon esprit aux objets les plus simples des formes étranges. Chaque tournant des allées, où je marchais sur un sable fin et uni, me paraissait devoir préparer quelque perspective inopinée. La boule taillée des buis me semblait, en son œuf de verdure, cacher quelque secret.

» Ce fut en ces idées que j'arrivai à une grotte de rocailles. Des lambrusques en masquaient l'entrée. En tout autre moment, je n'eusse pénétré là que pour y goûter la fraîcheur souterraine, car il faisait chaud au dehors quoique le jour eût de beaucoup déjà dépassé son milieu ; mais, cette fois, je ne me hasardai que le cœur battant, comme si les détours de cet antre rustique me devaient conduire quelque part d'où dépendrait, sinon mon bonheur, au moins une série d'aventures incalculables.

» L'intérieur de la grotte offrait un séjour agréable. L'eau suintait des rocailles humides et s'assemblait en deux bassins. On avait figuré à la voûte plusieurs sortes d'oiseaux et de bêtes en bronze doré qui tenaient compagnie à la rêverie du promeneur solitaire. Une seconde salle plus sombre faisait suite à cette première et la troisième était entièrement obscure. On n'y entendait que le bruit de l'eau tombant goutte à goutte comme pour marquer à cette clepsydre naturelle les heures monotones du silence. Le terrain était si inégal que je manquai m'y tordre la cheville en cherchant à me diriger dans les ténèbres. Je m'engageai donc dans un étroit passage où il fallut bientôt marcher courbé à demi. Les pointes des rocailles me heurtaient l'épaule et je commençais à me fatiguer de cette difficulté qui n'avait sans doute été ménagée que comme un stratagème propre à augmenter, au sortir de ces ténèbres, le plaisir qu'il y aurait à retrouver la clarté du jour et à respirer la légèreté de l'air. Je ne me trompais pas. L'issue de la grotte montrait une perspective admirable formée par l'ensemble des jardins à leur point le plus avantageux ainsi que par la façade principale de la villa et l'ordonnance de sa colonnade. Le balustre du toit se détachait sur un ciel pur. On respirait l'odeur amère des buis et le parfum sucré des orangers.

» Tout en humant ce double baume je remarquai par hasard que, de toutes les fenêtres de la villa, une seule était soigneusement fermée. Cette singularité unique attira mon attention et je considérai les épais volets rabattus. Sur tout le reste de la façade le soleil déclinant faisait étinceler les vitres. Pourquoi donc cette fermeture hermétique? J'en étais là de mes rêveries quand une main se posa sur mon épaule. C'était celle du sénateur Baldipiero. De l'autre, il me tendait les lettres qu'il avait écrites pour moi. Je le remerciai et lui témoignai l'intention de me remettre en route sur-le-champ. Il restait assez de jour pour que j'allasse coucher à Noletta. A mon grand étonnement, il ne voulut point y consentir et me retint pour la nuit. Je finis par accepter et nous continuâmes à nous promener par les jardins. Il m'en montra diverses parties que je n'avais pas encore vues. Le sénateur laissait traîner sur le sable les pans de sa longue robe à fleurs.

il s'appuyait pour marcher sur une haute canne dont il mordait parfois la pomme.

» Certes, Andrea Baldipiero n'avait pas besoin du soutien de cette canne. Il était encore robuste et vigoureux, quoique un poil blanc perçât de ses pointes dures la peau de ses joues rasées. Nous nous arrêtâmes devant une statue qui ornait la verdure d'un bosquet ; il en vanta la nudité en termes qui manifestaient son goût pour les belles formes, et j'admirais sa façon de désigner celles de la nymphe bocagère du bout de sa canne, dont la pomme d'or brillait entre les doigts de sa main forte et velue.

» L'heure du dîner arriva. Il fut long et délicat et servi par des domestiques nègres dans une vaste salle ronde, toute en miroirs, où ils allaient et venaient en silence autour de nous. Les glaces les multipliaient bizarrement jusqu'à étourdir les yeux de leur nombre factice. Leurs cheveux crépus gonflaient leurs turbans de soie jaune où tremblaient des aigrettes mobiles. Des cercles d'or leur pendaient aux oreilles. Leurs mains noires nous versaient de ce vin de Genzano que j'aime fort. A mesure que nous buvions, je sentais s'accroître mon contentement, tandis que le visage du sénateur s'assombrissait par degrés. Il me regardait manger et boire sans toucher à son verre ni à son assiette. Mon appétit méritait d'être imité. Le voyage l'augmentait. Ne faut-il point se donner des forces pour être capable de faire figure aux occasions qui se peuvent rencontrer et qui sont de toutes sortes, si l'on en juge au récit de ceux qui ont vu le monde? Jamais donc je ne m'étais senti plus dispos. Le vin me faisait monter à la face une saine et plantureuse rougeur que le sénateur semblait contempler avec envie, quoiqu'il me parût qu'il n'eût rien à envier sous le rapport de la parfaite conservation du corps et de l'esprit.

» Pourtant, à le mieux observer aux lumières, je crus m'apercevoir que son visage portait des traces visibles de fatigue. Était-ce notre longue promenade à travers les jardins ou quelque autre cause différente? Le vieux Baldipiero valait-il mieux par l'apparence qu'en réalité? Il était d'un âge où les forces se limitent à entretenir la vie, et y peuvent suffire encore longtemps, à condition que l'on n'exige d'elles rien de

plus que ce qui leur convient. Or, le sénateur passait pour se résoudre assez mal à n'être plus jeune, et on le disait porté à le redevenir, à l'occasion, plus qu'il ne l'aurait dû et pas autant peut-être qu'il le souhaitait.

» Peu à peu et tout en causant, il en vint de lui-même à se plaindre ouvertement de ce que je soupçonnais déjà. Il me vanta mon bonheur et y opposa la misère de vieillir. Il en exprimait une singulière amertume. Je l'écoutais, d'ailleurs, assez distraitement, car cela me paraissait un accident naturel auquel nous sommes tous sujets et dont l'avenir plus ou moins proche nous doit engager à jouir du présent le mieux que nous pouvons. Aussi, pendant qu'il parlait, je continuais à boire du vin de Genzano et à goûter quelques fruits. Les nègres en passaient d'exquis en des corbeilles d'argent tressé, et je pris prétexte de leur saveur pour louer mon hôte de son hospitalité. Il s'excusa fort galamment que ma brusque arrivée l'eût empêché de m'offrir d'autres divertissements que celui de ses jardins et de sa table et de n'avoir à y ajouter qu'un tête-à-tête avec un vieillard morose, sans aucun accessoire de convives et sans même un accompagnement de musiciens. Je lui répondis que je ne me sentais le besoin ni des uns ni des autres, et qu'avec lui la solitude m'était fort agréable si je n'avais point à me reprocher d'avoir troublé la sienne, et que je supportais parfaitement une circonstance qui me valait la faveur de son entretien. Il me laissa finir, puis, hochant la tête, il reprit que ma politesse le flattait infiniment et qu'il voulait bien croire que je disais vrai pour l'instant, mais que, tout à l'heure, je ne penserais sans doute plus de même quand il me faudrait mettre au lit tout seul entre deux draps, ce qui n'est guère le fait d'un jeune homme et d'un jeune homme qui aime les femmes.

» Au mot femme, je pensai subitement, et sans savoir pourquoi, à cette fenêtre fermée dont la vue m'avait occupé tout à l'heure. Je regardai le sénateur. Nous étions seuls maintenant dans la salle des miroirs. Les serviteurs nègres avaient disparu sans bruit. Il me semblait que le lustre se balançait légèrement, et son oscillation étincelante répétait dans les glaces ses lumières multipliées. J'avais bu beaucoup de vin de Genzano et, tout en épluchant une de ces figues de Pienza

juteuses et rouges, que j'aimais tant, j'écoutais la voix du sénateur. On l'eût dit venue de très loin et appartenir, non plus à lui, mais à chacun des Baldipiero que j'apercevais autour de moi dans les nombreuses glaces environnantes. J'éprouvais un étonnement dont je me rendais mal compte et qui venait sans doute de l'étrange proposition qu'on me faisait. Voilà-t-il pas que j'apprenais tout à coup que je n'avais qu'à me lever pour qu'on me conduisît à cette chambre aux volets fermés qui m'avait occupé précédemment? Là, je trouverais, sur un lit, une femme endormie. Je m'engageais, sur l'honneur, à ne pas chercher à savoir qui elle était et d'où elle venait. On m'avertissait que je rencontrerais sans doute quelque résistance, mais on pensait que j'étais homme à passer outre. On avait raison : un désir brusque et furieux m'enivrait. J'étais debout. Tous les Baldipiero épars dans les glaces se levèrent en même temps que moi, mais il n'y en eut qu'un qui me prit par la main et sortit avec moi de la salle des miroirs.

» Au dehors, tout était sombre dans la villa déserte. Le sénateur me guidait. Nous gravîmes les marches d'un escalier. La longue robe de mon hôte traînait sur les degrés de marbre avec un bruit doux et amorti. Mes talons y résonnaient. Après maints détours, nous nous arrêtâmes. J'entendis un tintement de clés. L'une d'elle fouilla une serrure; le gond huilé d'une porte glissa doucement et je fus poussé en avant par les épaules.

» Je me trouvais seul dans les ténèbres, au milieu d'un profond silence. J'écoutai. Il me sembla percevoir un souffle bas et régulier. L'obscurité était chaude et parfumée. Je me dirigeai à tâtons. A chaque pas, je me rapprochais de la dormeuse invisible. J'étais tout près d'elle. J'étendis la main : je touchai une peau nue et douce qui tressaillit à mon contact; mon autre main s'abaissa au hasard et je sentis les traits d'un visage et une bouche tiède entr'ouverte...

» Ce fut une nuit singulière et incertaine; un combat muet et terrible. Une envie furieuse me tourmentait de savoir comment était fait ce visage obscur, et un regret furieux à penser que je ne le saurais jamais, de par un serment stupide... Enfin je me retrouvai à la porte. Elle s'ouvrit. Je fis quelques

pas au dehors. J'allais rentrer, le petit jour avec moi eût pénétré dans la chambre... Mon serment me revint à l'esprit; je me mis à courir, je suivis le corridor, j'atteignis l'escalier. Le vestibule était désert. Je sortis sous la colonnade. L'air embaumait de l'odeur matinale des orangers. Mon carrosse tout attelé m'attendait dans la cour. J'y montai et, comme il se mettait en marche, je m'endormis profondément.

» Le divertissement du voyage me tira peu à peu de la rêverie où me ramenait le souvenir de cette étrange aventure. Je n'en savais trop que penser et elle me paraissait inexplicable. Qui était cette femme inconnue et silencieuse? Que signifiait la bizarre conduite du sénateur Baldipiero? Avais-je servi à son ressentiment, à sa vengeance? Avait-il voulu tout simplement m'offrir un plaisir et le redoubler par le mystère dont il l'entourait? On le disait, après tout, quelque peu extravagant et j'étais porté à le croire tel. Je me perdais en conjectures.

» J'arrivai à Milan. Mon séjour s'y prolongea. J'y jouai et je vis la meilleure société. Plusieurs femmes me distinguèrent, l'une entre autres pour laquelle je restai là plus d'un mois, à cause des agréables occasions qu'elle me donnait de la voir tant au théâtre qu'à la promenade ou chez elle. Elle m'y recevait, la nuit, aux lumières, et ne me cachait rien de son visage et de son corps. Cela fit tort au souvenir de mon inconnue, si bien que je l'avais à peu près oubliée quand je pris la route de France.

» A Paris, les agréments de cette belle ville me parurent passer en nombre et en délicatesse tout ce qu'on peut imaginer de mieux. Mon temps s'employait en parties de toutes sortes. Ce n'étaient que concerts, bals et comédies; les lettres du sénateur Baldipiero me furent extrêmement utiles et me procurèrent la connaissance de plusieurs personnes considérables. L'étourdissement où je vivais m'empêchait de regretter Venise et mes amis. Du reste, ils semblaient m'avoir oublié, et toi comme eux, Lorenzo. Il s'écoula ainsi presque une année. J'avais alors pour maîtresse une fille d'Opéra qui s'appelait mademoiselle Peronval. Elle était petite et vive et dansait à ravir. Je la suivis à Londres où elle allait pour son métier et où elle m'emmena pour son plaisir; mais elle s'avisa

de faire trop ouvertement celui de milord Brookball pour que le mien s'en accommodât. Nous nous séparâmes. A mon retour je trouvai chez moi un gros paquet venu d'Italie. Il contenait une longue lettre du sénateur Baldipiero. Il m'y parlait de diverses choses et m'y rappelait le vin de Genzano et les figues de Pienza et m'y apprenait la façon dont s'était terminée cette aventure où il s'excusait de m'avoir mêlé, quoique d'une façon qui n'avait pu m'être qu'agréable. J'en avais dû prendre de lui une singulière opinion, car il est peu commun de céder ainsi sa place et de s'en retirer pour autrui :

Hélas! mon cher neveu, vous saurez un jour par vous-même les torts de l'âge. J'avais trop préjugé du mien en faisant enlever en secret et avec des peines infinies, de l'endroit où elle vivait, cette belle fille dont vous n'avez point vu le visage. Elle était déjà chez moi depuis plus de deux semaines sans que rien eût pu adoucir le mépris qu'elle me témoignait. De là l'humeur où vous me trouvâtes. Votre vue ne fit que l'irriter. Comme j'enviai votre jeunesse! Ce fut alors que me vint l'idée de mon projet nocturne. Quand nous nous assîmes à table dans la salle des miroirs, j'étais bien résolu à vous ouvrir la chambre secrète où reposait ma belle captive. Je voulais lui montrer par là que j'étais le maître de ses destinées. J'espérais aussi que le désir de son corps s'en irait de moi plus facilement à la pensée d'un rival heureux. Plusieurs fois, les savoir possédées par un autre m'avait détaché des femmes aimées. C'est souvent un grand remède à l'amour que de sentir sa maîtresse infidèle et j'attendais du subterfuge que je tentais un soulagement salutaire qu'il vous coûterait peu de me procurer.

Mon stratagème eut un effet merveilleux. A partir de votre visite, ma prisonnière sembla accepter si bien sa condition que je cessai de la tenir enfermée. La salle des miroirs répéta en ses glaces innombrables sa grâce et sa beauté. Les jardins résonnèrent de son pas léger. Ce furent des jours charmants et ma vieillesse vous les doit. Nous descendions parfois dans la grotte de rocailles où sa voix était plus fraîche et plus mélodieuse que l'eau qui tombe des fissures de la pierre dans les bassins sonores. J'étais heureux. Ma maîtresse semblait m'avoir pardonné son enlèvement et les soins que j'avais pris de m'assurer sa beauté. Sa vie nouvelle semblait lui plaire. Elle acquit sur mon esprit un pouvoir si entier que je finis par lui avouer votre nom. Elle sut qui vous êtes. Elle vous hait comme elle me hait.

Chaque soir elle me verse une coupe de vin de Genzano. Comme elle est belle à voir levant de ses mains fines la panse de la sombre bouteille! Le vin coule dans la coupe: c'est une verrerie d'autrefois, légère,

glauque et fraîche aux lèvres. Je la porte aux moments [illegible] Je sais que le vin que j'y bois est soigneusement [illegible] C'est elle qui en prépare la poudre impalpable. J'en éprouve [illegible] mon sang se refroidit peu à peu dans mes veines, mais [illegible] pas d'être défendue pour si peu qu'on en [illegible] Pourquoi refuser à une femme le plaisir de se venger? Chaque [illegible] bois la coupe néfaste avec un sourire. Mais vous, mon cher [illegible] vous êtes jeune et méritez d'être averti. Après moi, votre tour est marqué : j'ai lu votre péril dans les yeux de cette étrange fille. Gardez-vous. J'ai voulu vous prévenir du danger que vous courez et compenser le tort que je vous ai fait. Il n'est point si fâcheux peut-être que vous pensez. Cette menace invisible suspendue sur votre tête vous éclairera à jour de toutes choses avec plus de force et d'[illegible] La jeunesse se fie trop au lendemain. Remerciez-moi donc d'[illegible] donné à vos plaisirs l'aiguillon qui leur manquait. Adieu. Je [illegible] [illegible] mes mains. Ce soir, peut-être, le vieux [illegible] la pour la dernière fois.

» Le sénateur avait raison : à partir de ce jour, un sentiment nouveau naquit en moi. Je me sentais en un état d'esprit que je n'imaginais point auparavant. Quelqu'un en voulait donc à ma vie et s'occupait, au moins en pensée, à en arrêter le cours. La nature seule n'était plus chargée de fixer l'heure de ma mort ; quelqu'un avait fait son affaire particulière d'en avancer l'instant. Pour quelqu'un maintenant elle ne serait pas un événement ordinaire, mais une faveur désirée et obtenue d'une façon que je ne savais pas et dont une circonstance fortuite pouvait brusquement me présenter l'embûche. De plus, je n'avais aucun moyen de détourner cette menace invisible ni d'en prévenir l'effet. Le fait seul de vivre me rendait vulnérable.

» Quel changement! Jusqu'alors, si l'on peut dire, j'avais vécu du consentement de tous. Il y avait eu autour de moi un accord pour me seconder à vivre. Tous ceux qui m'entouraient s'y prêtaient agréablement, que de gens, connus ou inconnus, qui travaillaient directement ou indirectement à me procurer ce bien étonnant de la vie! Le boulanger qui pétrissait mon pain et le tailleur qui cousait mon vêtement n'avaient point d'autre désir et d'autre but. Pour moi, on récoltait, on vendangeait. Nommerai-je les artisans innombrables d'une seule existence? L'homme est au centre d'un

cercle d'efforts. Pour passer du principal au superflu, le coiffeur comme le maître à danser n'étaient-ils pas attentifs à aider dans son plaisir et sa parure cette même vie que d'autres assuraient en ses nécessités? J'étais pour ainsi dire l'œuvre commune de tous. Quelque mal me survenait-il par hasard, le médecin et l'apothicaire se montraient là juste à point pour en régler la durée ou en arrêter la conséquence. Nous plaisantons aisément de ces honnêtes gens, et nous oublions les soins qu'ils ont pris pour se faire capables de nous rendre service. Ce n'est point un labeur facile que de connaître le corps de l'homme et de demander à la nature de quoi réparer à mesure ce qu'elle détruit peu à peu.

» En un mot, je profitais d'une connivence universelle qui m'épargnait, jusqu'à un certain point, les risques et la fatigue qu'il y aurait à vivre s'il fallait veiller et fournir seul à sa propre vie. On prévoyait et on comblait mes besoins, et on ne me laissait que le désir, qui est propre à entretenir en l'homme un mouvement salutaire. Mais, tout à coup, une personne inconnue se refusait soudain à cette complaisance générale! Bien plus, elle prétendait agir à l'inverse. Elle se déclarait mon ennemie. De tous ces bons vouloirs une volonté se détachait et se mettait à part. Cette volonté voulait quoi? ma mort. Elle la voulait en satisfaction à une offense dont je n'avais été que l'aveugle instrument. Elle y réussirait sans doute; elle y réussirait peut-être demain. D'autant mieux que je ne connaissais de cette femme ni son nom ni son visage.

» Il y avait dans tout cela de quoi troubler ma sécurité. J'avoue que je passai tout d'abord par ce sentiment, mais le passage fut assez court et je ne tardai pas à éprouver un contentement singulier. Le vieux sénateur Baldipiero avait dit vrai. Cette menace, suspendue sur ma tête, assez lointaine pour ne pas être importune, me fut une aide à mieux vivre le présent par son avenir incertain. Le visage des femmes prit à mes yeux un intérêt tout nouveau : j'y cherchais celui de mon inconnue. Bien qu'il y eût peu de chances de la rencontrer ici, il y avait dans toute cette histoire trop de hasard pour ne pas penser qu'il continuerait à se mêler de mes affaires et finirait bien par me mettre en présence de mon

ennemie. La nouvelle, qui me parvint peu après, de la mort du vieux Baldipiero m'entretint quelque temps en ces pensées. Le vieillard me léguait en mourant sa villa et les meubles qu'elle contenait. Je ne me pressai pas d'aller prendre possession de ce beau bien. J'étais alors amoureux d'une dame de qualité à qui je rendais des soins assidus. Son amour me fit tout oublier, et le legs du sénateur et la durée de mon absence et la menace dont j'étais averti. Qu'importe le poison ou le poignard à celui que l'amour perce de ses pointes les plus cruelles et tourmente de ses substances les plus vénéneuses ?

» Ce fut environ au bout d'une année, employée en partie à voyager pour tâcher de me divertir de cette passion malheureuse, que je me sentis soudain le désir de revoir mon pays et, en particulier, notre ville de Venise. Je me trouvais alors à Amsterdam, qui lui ressemble par ses canaux, mais ne la vaut ni pour le ciel ni pour la beauté. Assis à une table de jeu, je gagnais et je perdais tour à tour, quand parmi les monnaies répandues sur le tapis, je ramassai un sequin d'or. Je le pris et le tournai entre mes doigts. Le lion ailé marquait son métal civique. A cet instant, je vis notre Venise, ses eaux innombrables, son ciel, ses palais et ses campaniles, les rosaces de marbre rose de la demeure des Aldramin, la façade rougeâtre de la tienne, ô Lorenzo ! et ses trois marches usées ; je me retrouvai brusquement sur le quai des Schiavoni comme le jour où je décidai mon départ, au côté de la signora Balbi. La grande mouette blanche volait dans l'air transparent de la lagune. La signora Balbi jetait du grain aux pigeons. Ils étaient gras et bien nourris. Il me semblait que j'en prenais un entre mes mains ; il était tiède et blanc et il portait à sa gorge poignardée une marque rouge comme du sang.

» Quelques semaines après, j'étais en route pour l'Italie. Mon voyage se fit sans incident et je m'arrêtai, au passage, à la villa que m'avait léguée le sénateur Baldipiero. Il faisait beau et les jardins embaumaient. Je parcourus les appartements, précédé des serviteurs nègres qui en ouvraient devant moi toutes les portes, mais, parmi tous, je ne pus reconnaître celui où j'avais passé la voluptueuse et dangereuse nuit dont le vieux sénateur m'avait annoncé par sa lettre les périlleuses

conséquences. Partout le soleil entrait par les vitres des fenêtres : partout régnait un même air d'ordre et de paix. Je me fis servir à dîner dans la salle des miroirs. Je me demandais si toute cette histoire n'avait pas été une illusion nocturne due au vin de Genzano. La lettre même du sénateur n'était-elle pas, elle encore, une suite de cette plaisanterie? Il est vrai que le bonhomme était mort ; mais sa mort était un événement trop naturel à son âge pour qu'il eût été besoin de personne pour la hâter. D'ailleurs, je remis à plus tard de tirer tout cela au clair.

» Ma première visite à Venise, ô Lorenzo, fut pour toi. Comme autrefois, je sautai de ma gondole oscillante et je montai les trois marches de ton seuil, usées par le mouvement des eaux. Comme autrefois, je t'appelai du bas de l'escalier et tu répondis à mon appel. J'avoue que j'éprouvai alors une jalousie inattendue. Tu n'étais pas seul. Il y avait auprès de toi un jeune gentilhomme qui se leva à ma venue. Il était gracieux et fort bien fait : il tenait à la main un instrument de musique qu'il jeta négligemment sur la table, d'un air distrait et familier, en te regardant avec amitié. Je me sentis tout d'abord quelque déplaisir de sa présence. N'était-il point ton ami et n'usurpait-il pas sur moi une qualité à laquelle je me croyais un droit exclusif? Mais je surmontai cette première humeur. Je pensai à ma longue absence et au tort que j'avais eu de rester si longtemps loin de toi et, au lieu de lui garder rigueur, je remerciai ce jeune homme de t'avoir consolé de mon infidélité vagabonde. Il reçut mes compliments avec beaucoup de dignité et de politesse et tu joignis nos mains dans les tiennes.

» Ce fut ainsi que je devins comme toi l'ami de Leonello. Je sus ensuite le détail de votre rencontre. Leonello était de Palerme. Ses parents l'avaient, disait-il, envoyé à Venise pour qu'il se formât aux mœurs du siècle. Il y était depuis un an environ et semblait avoir oublié son pays pour le nôtre. Sa beauté était toute sicilienne, ses yeux vifs et parlants, son nez fin, sa bouche charmante sans un duvet, sa taille souple, et sa démarche gracieuse. Je remarquai la petitesse de ses mains. A le fréquenter, son caractère me plut également par sa douceur et sa réserve. Il n'aimait pas les femmes et s'en

gardait avec soin ; je crois qu'il était pieux, mais, sans les partager, il se mêlait volontiers à nos plaisirs.

» Nous recommençâmes à goûter de plus belle ceux de la jeunesse. La nôtre touchait à sa fin pourtant et la sienne en tout son éclat nous donnait en vain l'exemple de la sagesse. Comme jadis, nous nous attablâmes aux casinos des îles et aux tapis du pharaon. Le masque de carton couvrit nos visages. Nous étions joyeux. Il est impossible de ne le pas être à Venise, et toi et moi sommes Vénitiens. Leonello souriait gravement à nos folies.

» Le carnaval de cette année 1779 fut singulièrement brillant et animé. Les divertissements abondèrent et nous arrangeâmes celui d'aller passer une journée à ma villa. La chose convenue, je partis le premier pour y prendre, à l'avance, certains soins. Vous deviez, toi, Leonello et quelques amis, m'y rejoindre le lendemain, et, le surlendemain, une nombreuse compagnie s'y devait réunir. La saison extrêment douce se prêtait à ce qu'on illuminât le jardin de lanternes. Le spectacle promettait d'être agréable.

» Vous fûtes fidèles au rendez-vous. Je vous vis arriver à l'heure dite, avec cinq de mes amis. Vous étiez en masques et formiez une belle carrossée. Je vous promenai partout pour vous montrer les apprêts de la fête. Il devait y avoir un bal aux girandoles dans la grotte de rocailles, et un repas servi dans la salle des miroirs. Nous nous y rendîmes pour en essayer l'éclairage. Je tenais le bras de Leonello. Il riait en s'éventant de son masque de carton. J'ordonnai aux valets de fermer les fenêtres et d'abaisser les rideaux afin de produire une obscurité parfaite et qu'on pût juger de la clarté des lustres. Nous étions dans l'ombre, car il faisait entièrement noir en ce moment. Je criai à mes gens de se hâter d'allumer afin de ne nous point laisser ainsi plus longtemps, quand je sentis quelque chose de froid et d'aigu pénétrer ma poitrine et m'atteindre au centre de ma vie et j'eus ma bouche pleine de sang... »



Lorsqu'aux lumières nous eûmes relevé Balthazar Aldramin, nous vîmes qu'il portait un poignard enfoncé dans la poi-

trine. La pointe avait dû atteindre au cœur, car Aldramin était mort. Nous étions tous les sept autour de lui, stupides et stupéfaits. Il y avait là Ludovico Barbarigo, Nicolò Voredan, Antonio Pirmiani, Julio Bottarol, Ottavio Vernuzzi, Leonello et moi, tous amis d'Aldramin, tous qui eussions donné notre vie pour préserver la sienne, car nous l'aimions et il nous aimait. Jamais il n'y avait eu entre nous aucune rivalité, aucune querelle, rien que des sentiments d'estime et d'amitié.

Donc, Balthazar Aldramin s'était tué! Sa propre main avait enfoncé le poignard meurtrier! Mais pourquoi s'était-il ainsi donné la mort? N'était-il pas jeune, riche et heureux? Quel chagrin nous avait-il donc caché à tous? Nous restions immobiles et sombres, nos visages aussi blêmes que le carton farineux des masques que nous tenions encore à la main. Certes, Aldramin s'était tué; nous demeurions les yeux fixés sur son cadavre mystérieux : le même soupçon monstrueux et inévitable naissait simultanément en nos pensées. Quelqu'un d'entre nous aurait-il, à la faveur des ténèbres, porté à Aldramin le coup mortel? Les âmes ont des secrets et il y a tant de choses cachées! Mais alors, qui donc avait agi? quel était l'auteur de cet obscur forfait? Celui-ci ou celui-là? Qui?

Un malaise silencieux nous étreignait et, n'osant nous regarder en face, déjà nous espionnions nos regards dans les glaces qui reflétaient et multipliaient nos visages autour du corps inanimé de Balthazar Aldramin : ses cadavres, divers en plusieurs miroirs, semblaient accuser chacun de nous.

Après qu'on eut enterré Aldramin dans l'église de San Stefano, où il repose, les deux mains croisées sur le trou rouge de sa blessure, cette même angoisse continua de nous poursuivre : Barbarigo, Voredan, Pirmiani ou Bottarol, nous ne nous rencontrions plus sans éprouver les uns pour les autres une méfiance involontaire. A peine osions-nous nous toucher la main.

Cette gène misérable nous aigrit au point de mettre aux prises Bottarol et Barbarigo. Ils se battirent sous un motif frivole, dont ils couvrirent la raison véritable de leur querelle. Bottarol fut blessé à mort. Barbarigo dut s'enfuir en terre ferme.

Je tombai dans une profonde tristesse; je ne pouvais me

consoler de la perte d'Aldramin. Leonello cherchait à me distraire. Il jouait à merveille de divers instruments de musique, et il en essaya l'effet sur ma mélancolie. Je continuai à le voir chaque jour. Jamais mon esprit ne put concevoir aucun soupçon à son égard. Sa douceur, sa franchise en éloignaient la pensée, tellement que jamais je ne lui dis un mot de ce qui me préoccupait si douloureusement. Une fois, je rencontrai Voredan. Il me demanda des nouvelles de Leonello, qui depuis quelque temps occupait un appartement dans mon palais; je le lui dis. « Prends garde à l'obscurité ! » me cria-t-il avec un mauvais rire. L'injustice de ce soupçon déchira mon cœur à l'endroit de mon amitié pour Leonello.

Voyant ma peine s'augmenter de jour en jour, Leonello me proposa de voyager. Il prétendit avoir affaire à Rome et que des lettres de Palerme lui commandaient de s'y rendre. Je feignis de croire à ce prétexte, qui n'en était qu'un à me faire changer de place. Le séjour de Venise me déplaisait. Les cloches de l'église San Stefano, qui était proche de notre palais, me faisaient tressaillir : elles ravivaient en moi le souvenir cruel d'Aldramin. J'acceptai de partir. Nos préparatifs furent faits rapidement. Nous descendîmes les trois marches du seuil, usées par l'eau transparente. Je me retournai plusieurs fois pour regarder la façade blanche du palais Aldramin. La pluie avait avivé les rosaces de marbre rose ; elles semblaient deux blessures délicates et cicatrisées.

Nous nous mîmes en route, Leonello et moi, dans un même carrosse. Nous voulions aller coucher à Pienza, mais le soir nous surprit assez loin encore de la ville, au milieu d'un bois de pins où il faisait déjà sombre. Comme nous allions en sortir, nous entendîmes de grands cris. Une bande de voleurs entouraient le carrosse. Les plus hardis agitaient des torches au nez des chevaux cabrés, tandis que les autres nous ajustaient au bout de leurs pistolets. Nos valets avaient décampé.

En vain nous cherchâmes à nous dégager. Nos épées furent inutiles. En un tour de main, je fus saisi et bâillonné ; un bandeau s'abattit sur mes yeux. La dernière chose que je vis fut Leonello se débattant contre les bandits. Puis deux hommes me prirent, l'un par la tête, l'autre par les pieds, et je me

trouvai porté assez loin. Une fois remis debout, on me fit marcher en me poussant par les épaules. Le terrain, feutré d'aiguilles, glissait sous mes pas. Quand on s'arrêta, je me sentis dépouiller de mes vêtements, puis on me lia au tronc d'un pin. L'écorce me râpa le dos ; ma peau colla aux résines.

J'entendais piétiner autour de moi. Bientôt le bruit d'une lutte s'éleva. On faisait sans doute subir à Leonello le même traitement que je venais de supporter, mais il ne s'y prêtait point aisément, à en juger par la sourde rumeur qui m'arrivait aux oreilles. Je tremblai que Leonello ne reçût, à se défendre, quelque mauvais coup. J'aurais voulu lui crier qu'en ces bagarres le mieux est de se laisser faire et qu'on ne gagne rien à résister à l'inévitable; mais le bâillon qui me serrait la bouche me rendait muet. Enfin il y eut un silence. Je pensais que les brigands étaient venus à bout de leur tâche, quand de grands éclats de rire retentirent, mêlés d'exclamations bruyantes. Cela dura un moment, puis se tut. Nos agresseurs avaient dû se retirer, contents de leur besogne. Le vent seul bruissait doucement à la cime des arbres. Des oiseaux de nuit y passaient d'un vol prompt et étouffé. De temps à autre, une pomme de pin tombait sur le sol mou.

Nous étions donc au milieu d'un bois solitaire, liés, Leonello et moi, chacun au tronc d'un pin. Notre situation n'était guère bonne, mais, au lieu de réfléchir sur ses inconvénients, je tâchai de la rendre meilleure. Le bandeau qui me couvrait les yeux s'était légèrement desserré, je parvins à le faire glisser peu à peu. Je regardai autour de moi.

Une torche près de s'éteindre brûlait encore au ras du sol, où elle avait été enfoncée. Elle éclairait les troncs rougeâtres : à l'un d'eux une forme nue était attachée. C'était Leonello. Un souffle de vent ranima la torche. C'était bien lui. Son corps blanc se détachait en lumière sur le fond d'ombre; mais était-ce une illusion nocturne ou quelque prestige singulier? Ce corps était le corps d'une femme; et pourtant, c'était bien Leonello. Il avait le visage détourné et je n'en voyais que la nuque et ses cheveux ras; et pourtant, c'était bien Leonello. Je l'aurais reconnu à sa main, et la sienne se crispait, petite et fine, contre l'écorce.

Une femme ! Et je sentais sourdre et s'éveiller en moi une cruelle et soupçonneuse surprise. Une femme !... Mais alors ce déguisement, ce secret ? Une femme ! Leonello était une femme ! Le coup de poignard, la blessure rouge, Aldramin !

La torche s'éteignit brusquement. Le bâillon me serrait la bouche, mais les pensées s'agitaient en moi. Elles y naissaient confuses et incertaines et s'éclaircissaient peu à peu. La vérité m'apparaissait et il me semblait qu'Aldramin me contât ce que je vous ai répété.

Au matin, un bûcheron qui passait par là me délivra et coupa mes liens. Je m'étais évanoui de fatigue et de douleur. Quand je revins à moi, j'étais couché sur le sol. Je me souvins. Mon regard alla à l'arbre où j'avais vu liée celle que je croyais être Leonello. La place était vide. Sans doute l'inconnue avait pu parvenir à se dégager et à s'enfuir. Je m'approchai du tronc. La corde, à un endroit, avait usé l'écorce. Je la ramassai à terre, rompue. Le bûcheron la mit dans son sac pour s'en servir à nouer ses fagots et nous marchâmes silencieux jusqu'à sa hutte ; il me donna des habits grossiers sous lesquels je regagnai Venise où j'arrivai sans encombre. Les cloches de San Stefano sonnaient dans l'air empourpré, la vieille façade du palais Aldramin mirait dans l'eau du canal ses disques de marbre sanguin.

HENRI DE RÉGNIER

UN SIÈCLE

DE

FINANCES AMÉRICAINES[1]

Le Congrès continental qui dirigea presque jusqu'à la fin la lutte des colonies américaines révoltées contre la métropole ne possédait aucun pouvoir personnel. Il n'avait le droit ni de lever des troupes, ni de percevoir des impôts. Aux nouveaux États seuls, dont l'indépendance avait été proclamée par le Congrès le 4 juillet 1776, appartenaient les droits de souveraineté. Le Congrès, corps révolutionnaire, sans existence légale, n'était guère plus qu'un comité où les délégués des États discutaient les mesures dont l'exécution exigeait une entente commune. Avait-on besoin d'hommes pour l'armée, le Congrès répartissait le contingent entre les États ; ces derniers faisaient ensuite exécuter à leur gré la mesure adoptée par leurs délégués. On procédait de même pour les sommes nécessaires au Congrès, qui avait à pourvoir à l'armement et à l'entretien des troupes continentales, et aux dépenses des représentants envoyés en Europe.

1. Bibliographie : *Annual reports of the Secretary of the Treasury on the state of the finances.* — Albert S. Bolles, *The financial history of the United States, from 1774 to 1885.* — Alexander Dana Noyes, *Thirty years of American finance, 1865-1896.* — Frederic C. Howe, *Taxation and taxes in the United States under the internal revenue system, 1791-1895.* — F. W. Taussig, *The tariff history of the United States.*

Ce mode de procéder se montra dès l'origine défectueux. Les États ne témoignèrent jamais beaucoup d'ardeur à répondre aux demandes du Congrès, surtout en ce qui concernait les subsides financiers. Dans la plupart d'entre eux, la révolution avait amené la destruction du régime fiscal usité pendant la période coloniale. Ils hésitaient à rétablir les impôts abolis ou à aggraver ceux encore existants. Embarrassés pour faire face à leurs dépenses personnelles, ils ne se souciaient guère de secourir le Congrès. Dans sa détresse, celui-ci ne trouva qu'une ressource : l'emprunt. Dès le milieu de 1775, il émettait des « billets continentaux » dont les États devaient assurer le remboursement. Il essayait aussi de contracter des emprunts à l'étranger. Sans la libéralité avec laquelle le gouvernement de Louis XVI prêta au Congrès continental, puis au Congrès de la Confédération, les États-Unis se seraient probablement vus obligés d'interrompre la lutte. Dès 1780, la ressource du papier-monnaie était épuisée et les contributions des États devenaient de jour en jour plus minimes et plus difficiles à obtenir.

En novembre 1777, le Congrès avait adopté les Articles de confédération, qui stipulaient une union perpétuelle entre les treize États et donnaient au Congrès une existence légale. L'hésitation apportée par quelques États à les ratifier retarda leur mise en vigueur jusqu'au 1er mars 1781. Les Articles étaient des plus restrictifs en ce qui concernait les pouvoirs financiers du Congrès. Ils se bornaient à lui reconnaître ceux dont la nécessité l'avait contraint à faire usage dès le début de la lutte : pouvoir d'émettre des billets de crédit et d'emprunter au nom des États-Unis. Les dépenses communes faites par le Congrès continuaient à être réparties entre les États, mais le Congrès n'avait ni le droit ni le pouvoir d'exiger d'eux le paiement de leur quote-part.

Les Articles étaient à peine ratifiés que le Congrès adressait aux États une proposition d'amendement. Une expérience de cinq années avait pleinement démontré la nécessité d'accorder au Congrès un pouvoir propre de taxation. C'était le seul moyen de le soustraire à la mauvaise volonté ou à l'indifférence des États et de lui assurer les ressources nécessaires pour accomplir la tâche qui lui était dévolue. Il demandait

l'autorisation de percevoir des droits sur les marchandises importées de l'étranger. L'adhésion des treize États, nécessaire pour amender les Articles, ne put jamais être obtenue. L'État de Rhode-Island une première fois, celui de New York une seconde fois, refusèrent leur consentement. Le Congrès de la Confédération continua ainsi, jusqu'en 1789, une vie misérable. La paix avec l'Angleterre signée, en 1783, les subsides étrangers cessèrent. Incapable de payer les intérêts des dettes antérieurement contractées, le Congrès se vit refuser, en Amérique comme en Europe, tout crédit. Lorsqu'il disparut pour faire place au gouvernement constitutionnel, celui-ci ne trouva dans la caisse de son prédécesseur que quelques centaines de dollars, restes d'un maigre prêt péniblement obtenu en Hollande quelques mois avant par John Adams.

Dès le début de son existence, le nouveau gouvernement se trouvait dans une situation plus puissante que celui de la Confédération. Le droit de taxation que ce dernier avait réclamé en vain depuis 1781 était enfin accordé au Congrès des États-Unis par la Constitution de 1787. Le Congrès recevait le droit, pour faire face aux dépenses fédérales, d'imposer toutes espèces de taxes : taxes directes et droits d'excise, aussi bien que droits à l'importation. Les impôts fédéraux pouvant être perçus par des agents fédéraux, le Congrès n'avait plus à craindre à l'avenir le mauvais vouloir des États. Trois restrictions seulement, nécessitées par la diversité d'intérêts des États qui consentaient à abandonner une partie de leurs droits de souveraineté en faveur du gouvernement fédéral, étaient mises au pouvoir de taxation du Congrès. La Constitution exigeait que les impôts fussent uniformes sur tout le territoire des États-Unis, que les taxes directes fussent réparties entre les États proportionnellement à leur population, et elle prohibait l'imposition de droits à l'exportation. Enfin, en s'interdisant de recourir aux droits d'importation, les États accordaient au gouvernement fédéral, par la Constitution nouvelle, un pouvoir de taxation plus étendu que celui qu'ils se réservaient.

Ces mesures, malgré leur nouveauté, ne soulevèrent pas de sérieuse opposition dans la Convention qui élabora la Constitution fédérale. Les embarras où était alors le gouver-

nement de la Confédération, par suite de l'insuffisance des Articles de 1777, avaient convaincu les membres de la Convention de la nécessité d'assurer l'indépendance financière du gouvernement qu'ils aspiraient à créer. Sans cette précaution l'œuvre entreprise eût été vaine. En dehors de la Convention, cependant, l'étendue des pouvoirs financiers accordés au Congrès fédéral fut l'objet de vives critiques de la part des hommes politiques qui appréhendaient la formation d'un gouvernement central puissant. Ils auraient voulu ne voir donner comme ressources au nouveau gouvernement que le produit des droits d'importation, tandis que les États auraient conservé le privilège d'user des impôts intérieurs. Les Fédéralistes s'élevèrent contre la prétention de restreindre ainsi les pouvoirs financiers du Congrès. Un des plus éminents d'entre eux, Alexander Hamilton, défendit les mesures adoptées par la Convention dans les articles qu'il écrivait à cette époque pour expliquer au peuple la Constitution et rallier à celle-ci des partisans. Limiter le pouvoir de taxation du gouvernement fédéral, disait Hamilton, ne serait-ce pas le placer dans une sorte de dépendance vis-à-vis des gouvernements d'États? Le revenu des droits de douane sera-t-il toujours suffisant pour faire face aux dépenses du gouvernement national? Et si ce revenu devient insuffisant, comment ce gouvernement pourra-t-il remplir les obligations auxquelles il lui sera impossible de se soustraire sans une réelle déchéance? La limitation du droit de taxation n'aura-t-elle pas, en outre, pour effet de restreindre le droit d'emprunter donné au gouvernement fédéral, en rétrécissant la base de son crédit? Les Fédéralistes triomphèrent, la population des treize États ratifia la Constitution sans y apporter de changements.

Dans sa première session, ouverte le 4 mars 1789, le Congrès des États-Unis s'occupa d'organiser le gouvernement fédéral. Le 2 septembre, il créait le département du Trésor. Washington appela à la direction de ce département Alexander Hamilton. Le choix du président fut en général bien accueilli. A peine âgé de trente-deux ans, le secrétaire du Trésor était déjà célèbre. Pendant la guerre, il avait été attaché à l'état-major du général en chef. A la paix, il s'était retiré à New York où il avait rapidement acquis une situation

considérable au barreau et dans le monde politique. De bonne heure, il avait mis au service de l'Union sa plume infatigable et alerte. Effrayé du discrédit où il voyait tomber le Congrès de la Confédération, il demandait la création d'un gouvernement national qui, au lieu d'être le serviteur des États, eût assez de puissance pour devenir leur maître. La Convention de Philadelphie, à laquelle il avait pris part comme représentant de l'État de New-York, n'avait pas donné satisfaction à ses désirs. Il trouvait qu'on s'était montré trop parcimonieux à l'égard du gouvernement fédéral, auquel il eût souhaité voir attribuer des pouvoirs plus étendus. Bien qu'il ne goutât que peu la Constitution adoptée, Hamilton s'y rallia sincèrement. L'offre de Washington ne pouvait que lui agréer. L'organisation des finances fédérales était la tâche la plus importante du moment. Assurer une solide base financière au gouvernement nouveau, lui constituer des sources abondantes de revenus pour l'avenir, n'était-ce pas le moyen, pour Hamilton, de corriger l'œuvre, qu'il regardait comme imparfaite, de la Convention constitutionnelle? Pauvre, le gouvernement fédéral ne pourrait que continuer à se traîner misérablement à la suite des États auxquels il devait la naissance; riche, il lui serait possible d'aspirer à la domination, de vaincre les obstacles que des politiques craintifs avaient mis à son développement. Dans le bouleversement qui avait suivi le passage du gouvernement colonial à l'indépendance, les systèmes financiers des États avaient été bouleversés. Un grand nombre d'impôts avaient cessé d'être perçus. En 1789, les États ne les avaient pas encore rétablis. Hamilton voulait que le gouvernement fédéral profitât de cette circonstance pour établir tout de suite, en même temps que des droits d'importation, un système d'impôts intérieurs. C'était le moyen, pour ce gouvernement, en affirmant son droit, de faire sentir directement son existence. Il lui paraissait imprudent de se laisser devancer dans cette voie par les États. Ceux-ci accepteraient-ils bénévolement plus tard de voir le Congrès établir des droits sur des matières imposables déjà frappées par eux?

Dès le 4 juillet, le Congrès avait établi, pour subvenir aux dépenses les plus pressantes, des droits de douane. Hamilton proposa de joindre à ces droits des impôts intérieurs portant

sur les spiritueux et le tabac, les voitures, les ventes aux enchères, et des droits de timbre. Les nécessités financières, autant que les raisons politiques, justifiaient ces propositions. Les dépenses ordinaires du gouvernement fédéral, encore incomplètement organisé, étaient, sans doute, des plus minimes ; le secrétaire du Trésor ne les évaluait pour 1790 qu'à 600 000 dollars ; mais à ces dépenses s'ajoutaient les sommes nécessaires au service de la dette léguée par la Confédération.

Cette dette, tant nationale qu'étrangère, s'élevait, en capital et intérêts arriérés, à 54 millions de dollars[1]. Lorsque le Congrès, sur la proposition d'Hamilton, eut décidé de transférer au gouvernement fédéral les dettes particulières contractées par les États pour soutenir la lutte de l'indépendance, la dette fédérale atteignit 78 millions et demi. Les revenus des douanes se trouvèrent insuffisants ; force fut de recourir aux droits intérieurs.

Malgré une vive opposition, Hamilton réussit à imposer son plan au Congrès. En 1791, l'excise sur les spiritueux était établie ; trois ans plus tard, les autres taxes étaient adoptées. La population accueillit fort mal les droits sur les spiritueux. L'excise avait été en usage dans un certain nombre de colonies, mais les colons avaient toujours eu pour cet impôt une aversion profonde. Les mesures inquisitoriales qui l'accompagnent leur répugnaient, et il était associé dans leur esprit avec l'existence d'un gouvernement arbitraire. Les habitants le virent reparaître avec d'autant plus d'humeur qu'il était perçu par les agents d'un gouvernement avec lequel ils n'avaient aucun rapport direct, et dont l'utilité paraissait à beaucoup discutable. Sa perception amena des troubles dans les districts de l'ouest de la Pensylvanie, puis en Virginie et dans la Caroline du Nord. La fabrication du whiskey, répandue à cette époque à peu près sur tout le territoire, était particulièrement importante dans ces régions. Par suite de l'état rudimentaire des moyens de communication, le seul emploi que les pionniers établis dans ces districts éloignés pouvaient faire de l'excédent de leur récolte était de le transformer en alcool. Accoutumés à une indépendance presque

1. Le dollar équivaut à environ 5 fr. [illegible]

complète, la présence des agents du fisc au milieu d'eux leur parut intolérable. Ils se révoltèrent, et il fallut, en 1794, une démonstration militaire pour les contraindre à se soumettre à la loi fédérale.

Les adversaires des fédéralistes, qui n'avaient pu s'opposer à la création des droits intérieurs, en critiquaient vivement l'existence. Suivant eux, le Congrès avait fait, en les adoptant, un usage abusif et dangereux des pouvoirs donnés par la Constitution au gouvernement fédéral. Jefferson, chef des républicains-démocrates, trouvait l'excise « un système infernal destiné à amener le démembrement de l'Union ». Lorsqu'il devint président des États-Unis, en 1801, il s'empressa de chercher les moyens d'abolir cet impôt, et avec lui les autres droits intérieurs. Le produit de ces droits était demeuré peu important. Il atteignait à peine un million de dollars, alors que celui des douanes, grâce au développement du commerce extérieur, dépassait dix millions. De sévères économies dans les services fédéraux, la réduction des crédits alloués à l'armée et à la marine permirent de réduire les dépenses au niveau des ressources fournies par les droits d'importation. Aucune nécessité financière ne justifiait plus l'existence des droits intérieurs : ils furent abolis en 1802. Hamilton avait été en avance sur son époque. Le temps n'était pas encore venu où le gouvernement fédéral pouvait aspirer à la puissance. En limitant ses ressources financières, les démocrates voulaient lui enlever la possibilité de s'élever au-dessus des États.

Pendant dix ans, les douanes et la vente des terres publiques de l'ouest, où les colons s'avançaient peu à peu, alimentèrent seules le Trésor fédéral. Grâce à la modicité des dépenses, ces revenus étaient plus que suffisants. Les excédents furent employés à amortir la dette : en 1812, elle était réduite à quarante-cinq millions de dollars.

La seconde guerre avec l'Angleterre, qui dura trois années, de 1812 à 1815, mit un terme à cette situation brillante. Il fallut rétablir les droits intérieurs. Le secrétaire du Trésor, Gallatin, et le Congrès ne s'y résignèrent qu'avec répugnance. Ils redoutaient l'accueil que la population ferait à ces impôts. Gallatin espéra même pouvoir les éviter. En

1808, alors que déjà on appréhendait un conflit avec la France ou l'Angleterre, ébloui par la prospérité financière, il avait affirmé que « il n'y aurait aucun besoin de recourir à des taxes intérieures, même en cas d'hostilités contre les deux puissances belligérantes ». Lorsque l'Union et l'Angleterre furent aux prises, il essaya de subvenir aux besoins extraordinaires à l'aide des seules ressources du crédit. Mais l'interruption des transactions commerciales eut pour effet une diminution considérable des recettes douanières. Devant la passivité du gouvernement, le crédit se montrait rebelle. Faute de ressources, il fallut payer les créanciers en bons à court terme, et le secrétaire du Trésor dut se résigner à demander au Congrès la création de nouveaux impôts. Ses demandes furent d'ailleurs des plus modérées. La taxation ne devait fournir qu'aux dépenses ordinaires et au service de la dette ; l'emprunt devait continuer à subvenir aux dépenses extraordinaires.

Une série de lois, en juillet et août 1813, doublèrent les droits de douane et rétablirent la presque totalité des taxes intérieures abolies en 1802 : excise sur les spiritueux, impôts sur les voitures, sur les ventes aux enchères, droits de timbre sur les instruments légaux, les billets de banque, les titres mobiliers. Le tabac échappa à la taxation, mais un droit fut imposé sur le sucre raffiné. En outre, une taxe directe de trois millions de dollars fut répartie entre les États. Six mois plus tard, le taux de tous les droits était élevé et la taxe directe portée à six millions.

Ces dernières mesures n'étaient pas encore en vigueur quand la paix fut signée. La lenteur de la réorganisation des taxes intérieures ne permit pas d'en tirer parti en temps opportun. Des 130 millions de dollars dont le Trésor eut besoin de 1812 à 1815, la taxation ne fournit que le tiers, et les taxes intérieures ne rapportèrent que 10 millions. En 1816, la dette fédérale s'élevait à 127 millions, presque trois fois le chiffre d'avant la guerre.

En rétablissant les impôts intérieurs, le Congrès avait eu soin de déclarer, pour rassurer la population, que ce ne serait qu'une mesure temporaire. La guerre finie, la population réclama leur suppression. Elle se refusait à supporter le poids de

taxes dont aucune circonstance extraordinaire ne lui paraissait justifier le maintien. En 1817, les taxes fédérales intérieures avaient de nouveau disparu.

Le gouvernement fédéral se trouvait encore une fois réduit au seul revenu des droits de douane. Le développement considérable des importations, résultat de l'essor économique des États-Unis, lui permit de s'en contenter jusqu'à la guerre de Sécession.

En dépit de l'hostilité générale que rencontrait l'accroissement des fonctions du gouvernement fédéral, ses dépenses ne demeurèrent pas stationnaires. En 1808, les dépenses ordinaires, non compris le service de la dette, étaient de 6 millions et demi de dollars. De 1821 à 1830, leur chiffre moyen annuel fut de 12 millions et demi. Pendant la même période, le chiffre moyen des recettes fut de 22 millions. Grâce à ces excédents, la dette fédérale était entièrement remboursée en 1835. L'année suivante, ne sachant comment employer l'excédent de recettes, le Congrès décida de les prêter aux États, pour leur faciliter l'entreprise de travaux publics. Ce prêt, dont la totalité s'éleva à 28 millions, fut en définitive un don : les États ne le remboursèrent jamais.

Une crise financière violente, résultat des spéculations foncières suscitées par la colonisation de l'Ouest, éclata en 1837. Les recettes douanières diminuèrent subitement. Les excédents firent place aux déficits : le gouvernement fédéral dut recourir de nouveau à l'emprunt. Ralentie pendant quelques années après la crise de 1837, la progression des dépenses ordinaires reprit à partir de 1846. La guerre contre le Mexique nécessita une augmentation des dépenses militaires. La paix rétablie, les crédits du ministère de la guerre ne retombèrent plus à leur chiffre antérieur. A partir de 1853, la marine vit à son tour élever ses crédits. Le coût des services civils alla aussi en croissant rapidement à dater de 1850.

A la veille de la guerre de Sécession, le chiffre des dépenses ordinaires dépassait 60 millions. En quarante ans, il avait plus que quintuplé. L'armée absorbait 23 millions, la marine 12, les pensions un million ; les services civils coûtaient un peu plus de 25 millions. Le service de la dette exigeait en outre 4 millions.

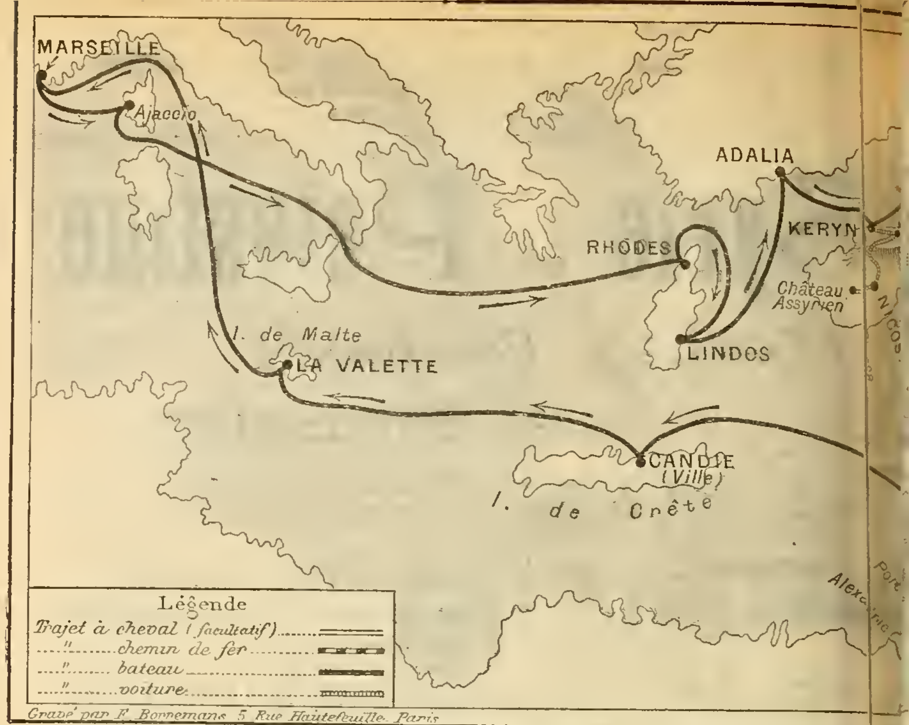


Schéma du parcours principal.

ORGANISATION SCIENTIFIQUE

1° **DIRECTION SCIENTIFIQUE**. — Cette Croisière aura lieu sous la direction scientifique d'un savant hautement qualifié, qui donnera : à bord, des conférences sur les pays à visiter; sur les lieux mêmes des sanctuaires archéologiques, des principaux monuments architecturaux et principales œuvres d'art, des commentaires historiques. Ses conférences seront accompagnées de projections à la lumière électrique.

2° **BIBLIOTHÈQUE**. — La Direction de la Croisière mettra, à bord, à la disposition des touristes, les principaux ouvrages à lire ou à consulter (Géographie; Histoire et Archéologie; Ethnographie et Démographie; Science, Art, Littérature; Agriculture, Industrie, etc.; descriptions spéciales des Villes actuelles et des Monuments de l'Art ancien, etc.).

PROGRAMME

Départ de Marseille, le **14 Septembre, à 4 h. du soir.**

Ajaccio. **Dimanche 15 Septembre. — Arrivée à *Ajaccio* à 8 h. du matin. — Départ à 4 h. du s**

Lundi 16, mardi 17 et mercredi 18 Septembre. — En mer.

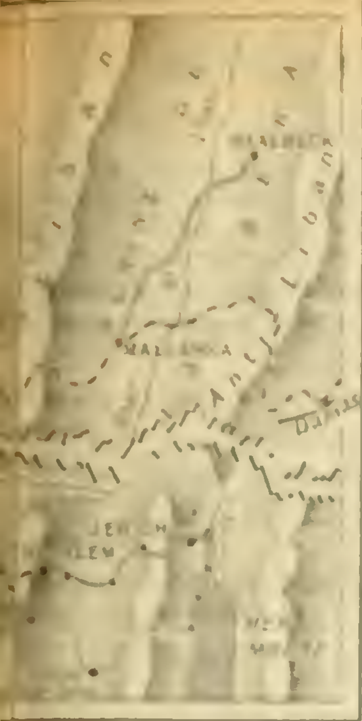
Rhodes. **Jeudi 19 Septembre.** — Vers 8 h. du matin, arrivée à la ville de *Rhodes*. Visite de la ville : Le port et les murailles. Le quartier des Chevaliers, rue des Chevaliers, rui de l'Eglise Saint-Jean et du Palais des Grands-Maîtres. Hôpital. Le quartier des Bourgeois, rui de la Châtellenie, mosquée Suléimanié. Quartier juif. Faubourg grec (*Maras* et *Néomaras*). Cimeti turc autour de la ville. — Départ à midi.

Lindos. Arrivée vers 3 h. du soir à *Lindos*. — Visite de la ville et du Château des Croisés. Départ à 6 h. du soir.

Adalia. **Vendredi 20 Septembre.** — Arrivée vers 8 h. du matin à *Adalia* (Caramanie). Du p à la ville, bâtie sur la falaise, deux voies d'accès : l'une par une tranchée dans le r l'autre par des degrés taillés par les Vénitiens. — Vieilles fortifications flanquées de tours. Port Arc de-Triomphe d'Adrien. Aqueduc ancien. — Quartier musulman au nord, quartier grec au s Bazar et cimetière turc près de la porte principale ou de Mahmoud II. Tekké des Derviches tourneu Jardins autour de la ville. — Déjeuner dans les jardins d'Adalia à midi. — Départ à 5 h. du soir.

Kerynia, Nicosie, Athalassa. **Samedi 21 Septembre.** — Arrivée à 6 h. du matin à *Kerynia* (Chypre). — Exc sion en voiture à l'ancienne *Lapaïs* (Abbaye, Eglise et Cloître des Prémontr XIII[e] et XIV[e] siècle); puis, passage, par le col de Buffevent, de la chaîne d Monts Cérines et continuation de la route en voiture pour gagner les hauteurs *Mesorea*, couvertes de citronniers, de mûriers et de dattiers, et arriver au poi culminant, et au centre même de l'île, à cette étrange et célèbre cité de *Nico* qui, depuis l'époque byzantine, n'a cessé d'être la capitale du pays et le foyer de la civilisation cypriot A Nicosie, déjeuner. Visite de la ville et de ses monuments du Moyen-Age : Palais de Lusigna vieilles maisons ogivales des Croisés; maisons vénitiennes avec colonnettes de marbre et orneme tation italo-byzantine; remparts vénitiens du XVI[e] siècle. Visite des quartiers musulmans, de la vil grecque et de son archevêché, des ateliers de tapisserie indigène, du bazar et de ses petites industrie Promenade en voiture à *Athalassa*, puis à pied au *Château Assyrien*, l'un des plus anciens monumen du monde; d'où, en voiture, retour à Kerynia. — Rembarquement à 6 h. 1/2 du soir. — Départ à 8

Paléapolis. **Dimanche 22 Septembre.** — Arrivée vers 7 h. du matin à *Paléapolis*. — Visi de la ville et du *Château des Templiers*. — Départ à 11 h. du matin.



Famagouste.

[illegible]

Beyrouth.

[illegible]

Le Liban et Damas.

[illegible]

halbeck.

[illegible]

affa.

[illegible]

erusalem, Jericho, ourdain, er Morte, ethléem, etc

[illegible]

andie.

[illegible]

a Valette.

[illegible]

CONDITIONS DU VOYAGE

PRIX DES PLACES

1° A BORD, DE MARSEILLE A MARSEILLE

(TRAJET MARITIME, TABLE ET LOGEMENT A BORD EN MARCHE ET DURANT LES ESCALES)

PRIX UNIQUE : 680 FR. PAR PERSONNE

Il n'y a qu'une classe : la première. La table, vin compris, est la même pour 1s.

2° PRIX des DÉBARQUEMENTS et EXCURSIONS GÉNÉRALI

Pour débarquements et rembarquements et pour toutes les excursions g é-rales (voitures, chemins de fer, repas, hôtels, etc.) :

550 FRANCS A PAYER EN SUS.

(Les touristes n'auront à payer ni droits de ports, ni pourboires pour les divers services en deho du bateau.)

Le prix de l'excursion spéciale (facultative et supplémentaire) à Baalbeck est de 55 *francs par perso* .

INSCRIPTIONS ET PAIEMENTS

1° **INSCRIPTIONS.** — Au siège de la Direction de la **Revue Générale des Scien s,** 22, rue du Général-Foy, à Paris. (On peut s'inscrire directement ou par correspondance.)

Les demandes d'inscription peuvent aussi être reçues dans tous les bureaux de la **Compa ie des Messageries Maritimes.**

2° **PAIEMENTS.** — Le paiement du prix des places et des excursions devra être fait co ne suit : **20 francs en s'inscrivant** (22, rue du Général-Foy) ;

LE SOLDE, DU 16 AU 31 AOUT, tous les jours non fériés, de 1 h. à 4 h., au bureau des passag de la Compagnie des Messageries Maritimes, 1, rue Vignon, à Paris.

En cas de désistement des passagers, la *Revue générale des Sciences* ne sera tenue à aucun boursement sur les versements effectués. — Les personnes qui n'auront pas fait dans les délais les versements indiqués seront considérées comme s'étant desistées.

Dans le cas où, pour un motif quelconque, le voyage n'aurait pas lieu, les personnes inscrite pourraient prétendre qu'au remboursement des sommes versées.

Les Compagnies de chemins de fer de *Paris à Lyon et à la Méditerranée*, du *Nord*, d'*Orléan* de l'*Ouest*, ainsi que les *Chemins de fer de l'État* seront sollicités d'accorder, comme de coutume, leur réseau, aux adhérents à ce voyage, une *réduction de moitié* à l'aller et au retour.

EXCURSION SUPPLÉMENTAIRE EN GALILÉE

avec retour par l'Égypte.

La *Revue générale des Sciences* offre aux touristes qui désireraient profiter de leur séjour en Palestine pour aller, moyennant un supplément de prix, visiter la Galilée et la Tibériade (**Mont Carmel, Nazareth, Tibériade, Mont Thabor, Capharnaüm, Betsaïda, Magdala, Cana**), de les y conduire, puis de les mener à **Port Saïd** (1 jour d'escale) et à Alexandrie (2 jours d'escale), d'où elle les ramènerait à Marseille soit le 16 octobre à 4 h. du matin, soit, s'ils le préféraient, à une date ultérieure.

La validité du billet de passage à bord du paquebot affecté à la Croisière serait alors suffisamment étendue par la Compagnie des Messageries Maritimes pour permettre aux touristes de prendre place (sans nouveau billet) à bord de ses paquebots de Port-Saïd à Alexandrie et d'Alexandrie à Marseille, même s'il leur plaisait de faire au **Caire** et dans la **Haute-Egypte** des excursions qui retarderaient jusqu'en novembre leur retour à Marseille.

AVIS AUX PASSAGERS

Chaque touriste est tenu de s'occuper lui-même de son bagage en toute occasion.

La Direction de la Croisière prend toutes les mesures qu'elle juge utiles pour la santé et le bien-êt des touristes, d'une façon générale, toutes les précautions qui lui paraissent propres à éviter les acciden Mais, quant à ces accidents, de quelque nature qu'ils soient et en quelque lieu qu'ils se produisent, el décline toute responsabilité.

La Direction, soucieuse de conserver à ses Croisières leur bonne renommée, se réserve le droit refuser toute inscription sans avoir à donner aucun motif. Elle se réserve, en outre, le droit de débarque en cours de route, tout passager dont elle jugerait la tenue ou les propos nuisibles au bon ordre. Da ce cas, la Direction rembourserait au touriste le prix du voyage, sous déduction des frais faits pour lui.

En raison des incidents divers, d'ordre diplomatique, sanitaire, etc., susceptibles de se produire so avant le départ de la Croisière, soit en cours de route, la Direction se réserve, dans l'intérêt général d voyage, la latitude d'apporter au programme ci-dessus, notamment à l'ordre des escales, les modification que lui dicteraient les exigences du moment.

RENSEIGNEMENTS. — Pour tous Renseignements : S'adresser à la Direction de la **Revue Générale des Sciences,** 22, *rue du Général-Foy, à Paris.*

Paris. — L. MARETHEUX, Imprimeur, 1, rue Cassette. — 21464.

Aucune tentative sérieuse ne fut faite pendant cette période pour proportionner les recettes aux dépenses. Le Congrès ne pensa pas à rétablir les taxes intérieures. L'augmentation du produit des droits de douane semblait les rendre inutiles. Ces droits avaient cependant un grave défaut : leur taux n'était pas gouverné par des raisons fiscales. Depuis longtemps, les modifications fréquentes dont ils étaient l'objet n'avaient pour but que la satisfaction d'intérêts économiques. Ils étaient élevés et abaissés tour à tour, suivant que des partisans d'un tarif élevé ou d'un tarif modéré avaient la majorité dans le Congrès. Il en résultait une instabilité dangereuse pour le Trésor. Les secrétaires qui se succédèrent à la tête de ce département, de 1836 à 1861, n'avaient d'autre ressource que le crédit lorsque, à la suite d'un fléchissement dans le rendement des douanes, les comptes de l'année se soldaient en déficit. Ils se servaient ensuite des excédents, quand il y en avait, pour amortir la dette. La méthode était défectueuse. Malgré la fréquence des excédents, la dette augmenta. Les vingt années de 1840 à 1860 ont été appelées « l'âge d'or des États-Unis ». Cette période ne fut troublée que par la crise commerciale très vive, mais rapidement liquidée, de 1857. La navigation à vapeur facilitait le transport des immigrants; ils arrivaient en foule, et grâce à cette main-d'œuvre abondante, la riche vallée du Mississipi était mise en valeur. La population s'enrichissait, tandis que, par sa mauvaise gestion financière, le gouvernement fédéral s'endettait. Complètement éteinte en 1835, la dette fédérale reparaissait en 1839, et s'élevait en 1861, à 90 millions de dollars.

* *

Le système financier du gouvernement fédéral, suffisant en temps ordinaire, n'était pas capable de faire face aux nécessités d'une période critique. La guerre de 1812 avait obligé le Congrès à adopter des mesures extraordinaires, mais par suite de l'absence d'une organisation déjà existante, les taxes intérieures créées alors ne fournirent, nous l'avons vu, que des ressources modiques. La guerre de Sécession apporta dans les finances fédérales une perturbation bien plus grande

encore. Elle devait avoir, au point de vue financier, des conséquences plus durables.

Pendant la crise politique qui allait mettre en péril l'existence même de l'Union, les finances fédérales auraient eu besoin d'être confiées à un homme d'une compétence exceptionnelle. La politique de parti en fit décider autrement. Abraham Lincoln, porté à la présidence par l'élection de 1860, dut donner une place importante dans son cabinet à William H. Seward, de New York, et à Salmon P. Chase, d'Ohio. Ces deux hommes dirigeaient depuis plusieurs années le parti républicain, où ils jouissaient d'une très grande influence. Lincoln offrit à Seward, qui accepta, les fonctions de secrétaire d'État Il proposa à Chase le poste de secrétaire du Trésor. Le premier mouvement de celui-ci fut de décliner l'offre ; aucune préparation antérieure, aucunes aptitudes particulières ne le désignaient pour cette situation. Chase ne persista cependant pas dans un refus si bien motivé. Peut-être eût-il reculé devant la tâche, s'il avait prévu les difficultés nombreuses qu'il allait rencontrer. Manquant de compétence en matières financières, il manqua aussi d'audace, et ne sut pas proposer en temps utile, les moyens extraordinaires qui seuls eussent permis de faire rapidement face aux circonstances dangereuses qu'allait avoir à traverser l'Union.

Au mois de juillet 1861, le Congrès était convoqué en session spéciale pour prendre les mesures nécessitées par la rébellion des États du Sud. Le secrétaire du Trésor exposa au Congrès les besoins financiers et les moyens qui lui paraissaient propres à y subvenir. Les dépenses extraordinaires de guerre devaient être fournies par l'emprunt. A la taxation, on demanderait seulement les sommes nécessaires pour les dépenses ordinaires et le service de la dette. Chase se bornait à copier la politique timide suivie par Gallatin en 1812.

Le secrétaire ne pouvait cependant espérer que les droits de douane pourraient fournir seuls la somme que, malgré l'étroitesse de son plan, il était obligé de réclamer à la taxation. Il lui fallait tirer de cette source, pour 1862, 80 millions de dollars, et il ne croyait pas que les droits de douane, malgré l'élévation qu'il proposait de leur faire subir, produiraient plus de 60 millions. Pour combler

ce déficit, il demanda l'imposition d'une taxe directe de vingt millions. Cette taxe, répartie entre les États proportionnellement à leur population, avait l'avantage de ne pas nécessiter de rapports directs entre les agents du Trésor fédéral et les contribuables, les États versant directement dans les caisses fédérales le montant de leur quote-part.

Le Congrès accepta les propositions du secrétaire du Trésor. Les représentants redoutaient de faire sentir trop lourdement à la population restée fidèle le poids des charges financières, et de compromettre ainsi son enthousiasme pour la cause de l'Union. A l'élévation des droits de douane et à la taxe directe, le Congrès ajouta cependant un income-tax qui frappa d'un impôt de 3 p. 100 les revenus d'un chiffre supérieur à huit cents dollars.

En décembre, le secrétaire dut reconnaître l'insuffisance des mesures adoptées au mois d'août précédent. Une partie de la taxe directe, celle afférente aux États en rébellion, était irrécouvrable, et l'income-tax ne pourrait être productif que dans un assez long délai. Quant au produit des droits de douane, de cinquante millions en 1860, il était tombé à trente millions en 1861. M. Chase se voyait obligé de demander au Congrès l'établissement d'un droit d'excise sur le whiskey et le tabac, mais il demeurait encore fidèle à la « politique de l'emprunt » : ces nouveaux impôts n'avaient d'autre but, comme les précédents, que de fournir aux dépenses ordinaires.

Le secrétaire du Trésor commençait cependant à se demander si le crédit répondrait toujours assez vite à ses demandes. En moins de six mois, la dette fédérale avait augmenté de cent cinquante millions de dollars. Les souscriptions ne s'effectuaient déjà plus avec le même entrain qu'au début de la guerre. Inquiet de ces symptômes, M. Chase s'avisa d'un procédé ingénieux pour assurer un débouché aux emprunts du Trésor. Depuis l'expiration de la charte de la seconde banque des États-Unis, en 1836, dont Jackson avait refusé de renouveler le privilège, la circulation fiduciaire n'était plus alimentée que par des banques d'émission soumises à la législation particulière des États. On évaluait à deux cents millions de dollars environ la valeur des billets

que ces banques avaient en circulation. C'était, en réalité, « un prêt sans intérêt fait par la population aux banques ». Le secrétaire du Trésor pensa qu'il serait d'une bonne politique « de transférer les avantages de ce prêt, en partie au moins, des banques, qui ne représentent que les intérêts des actionnaires, au gouvernement fédéral, qui représente les intérêts de la population tout entière ». Un moyen très simple s'offrait pour réaliser cette idée : retirer aux banques le droit d'émission, et remplacer leurs billets par des billets émis par le gouvernement fédéral. Un sentiment de prudence fit écarter ce moyen par M. Chase. Il redouta la facilité avec laquelle l'exercice du droit d'émission confié au gouvernement lui-même pourrait conduire au papier-monnaie. Une solution mixte lui parut préférable. Il proposa d'autoriser les banques qui se soumettraient à certaines conditions de sécurité à émettre des billets sous la surveillance du gouvernement fédéral. Le Trésor préparerait les billets et les délivrerait aux banques contre le dépôt par elles, à titre de garantie, d'obligations des États-Unis. Ces mesures de précautions faciliteraient l'acceptation des billets par le public. On obtiendrait ainsi un double résultat : l'unification de la circulation fiduciaire, et, pour le Trésor, un placement aisé de ses emprunts de guerre. M. Chase ne put tirer de ce projet les avantages qu'il avait espérés. Le Congrès ne le vota que deux ans plus tard, et le système des « banques nationales » ne commença à fonctionner sérieusement qu'à partir de 1866, après la fin de la guerre.

La lenteur apportée au développement de la taxation précipita le recours au papier-monnaie, que le secrétaire du Trésor espérait éviter par la création des banques nationales. La même loi qui avait autorisé le premier emprunt de guerre, en juillet 1861, avait décidé en même temps l'émission de cinquante millions de dollars en billets du Trésor. Ces billets, qui ne portaient pas intérêt, étaient remboursables au porteur à présentation. C'était une ressource immédiate mise à la disposition du Trésor pour lui permettre d'attendre le versement des fonds que devait lui procurer l'emprunt. Les banques des États de l'Est prêtèrent leur appui au Trésor. Elles se firent les intermédiaires entre lui et le public pour le placement de l'emprunt. Malheureusement, le Trésor avait des

besoins considérables. Les avances qu'il se fit consentir, jointes aux nombreux retraits opérés par le public eurent vite absorbé les disponibilités des banques. Le 30 décembre, les banques de New York, les plus importantes du pays, n'ayant plus qu'une encaisse insignifiante, se virent obligées de suspendre les paiements en espèces. Les autres banques durent les imiter. La situation du Trésor à ce moment était des plus critiques : les dépenses s'élevaient à un million un quart par jour, tandis que les recettes n'atteignaient pas le dixième de cette somme. Il ne put continuer à rembourser ses billets. Le gouvernement fédéral était acculé au papier-monnaie. La loi du 25 février 1862 établit le cours forcé. Elle autorisa l'émission de cent cinquante millions de dollars de « billets des États-Unis », dotés de la qualité de monnaie légale et temporairement non remboursables. En un an, le montant de l'émission des *greenbacks* — c'est ainsi qu'on désigne communément ces billets — était porté à quatre cent cinquante millions. L'inflation ne manqua pas de se produire, amenant avec elle son cortège ordinaire de maux : dépréciation du papier-monnaie, qui s'éleva jusqu'à 60 p. 100, élévation brusque et considérable des prix, renchérissement du crédit, développement de la spéculation.

La population et le Congrès se rendirent compte plus vite que le secrétaire du Trésor de la gravité de la situation et de la nécessité de prendre des mesures radicales. Dans son rapport de décembre 1861, M. Chase croyait suffisant de demander à la taxation, pour l'année suivante, quatre-vingt dix millions. Dès les premiers jours de 1862 la Chambre de commerce de New York et la Société américaine de statistique et de géographie adressaient des pétitions au Congrès pour lui demander de se montrer moins pusillanime dans l'emploi des impôts. Le 21 janvier, sous la pression de l'opinion publique, la Chambre des représentants adoptait une résolution qui invitait le Comité des voies et moyens à lui présenter un projet permettant de tirer de la taxation un revenu d'au moins cent cinquante millions de dollars. On se décidait enfin à abandonner la politique de l'emprunt, et à augmenter résolument le rôle de l'impôt dans les mesures de guerre.

La loi du 1er juillet 1862 rétablit en l'amplifiant le système

des impôts intérieurs aboli depuis 1817. Les spiritueux, le tabac, la bière même, qui en 1791 et en 1812 y avait échappé, étaient soumis à l'excise. Une série de taxes somptuaires frappait les voitures d'agrément, les yachts, les billards, la vaisselle plate. Un droit spécial atteignait les bénéfices des sociétés de transport, des banques, des compagnies d'assurances. De nombreux droits de timbre étaient créés, et des droits de succession fédéraux étaient établis pour la première fois. Ils ne portaient que sur les biens mobiliers, et le tarif ne variait que suivant le degré de parenté. L'income-tax devenait légèrement progressif : la limite d'exemption était abaissée de 800 à 600 dollars, le droit de 3 p. 100 ne s'appliquait plus que pour les revenus de 600 à 10 000 dollars, les revenus supérieurs à 10 000 dollars étaient frappés d'un droit de 5 p. 100. Enfin une taxe *ad valorem* était mise sur les matières premières et les produits fabriqués ; elle frappait ceux-ci à chaque étape de la fabrication. Une nouvelle élévation des droits de douane fut le complément de cette dernière mesure. « Si nous saignons les manufacturiers, dit un député, nous devons faire en sorte de leur administrer en même temps un réconfortant. »

L'effort fut cependant insuffisant. L'augmentation des produits de la taxation pour l'année fiscale 1863 fut à peine de 60 millions. Les dépenses s'élevaient à 900 millions, et les impôts ne donnaient que 112 millions. En juin 1864, le taux des taxes intérieures et des droits d'importation fut élevé de nouveau ; les droits de succession furent étendus aux biens immobiliers : le caractère progressif de l'income-tax fut accentué, son tarif aggravé.

Malheureusement, ces mesures financières furent prises après un trop long délai : les hostilités étaient finies quand la loi de 1864 entra en vigueur. L'organisation des services nécessaires pour assurer la perception des nouveaux impôts intérieurs demanda du temps. La diversité de ces impôts, l'étendue du territoire sur lequel ils devaient être perçus exigeaient un personnel nombreux et expérimenté. L'apprentissage du personnel ne se fit que lentement ; le recrutement au début fut défectueux, les politiciens ayant cherché à assurer ces nouvelles places à leurs protégés, capables ou non. Toutes ces

causes firent que le Trésor ne retira pas de la taxation les ressources qu'on en espérait. Pendant les quatre années de guerre, du 1er juillet 1861 au 30 juin 1865, les dépenses s'élevèrent à 3 350 millions de dollars. Les impôts ne fournirent que 765 millions, le reste dut être demandé à l'emprunt. La guerre finie, la dette fédérale s'élevait — au 1er juillet 1866, — à 2 773 millions de dollars.

***

La population avait accepté sans se plaindre l'établissement des taxes intérieures. Ses dispositions à leur égard changèrent dès le retour de la paix. Passées les circonstances extraordinaires qui les avaient fait créer, leur existence ne paraissait plus justifiée. Le fait qu'elles ne furent appliquées complètement qu'après la guerre augmenta encore l'hostilité contre elles. Leur rendement n'avait été que de 110 millions de dollars en 1864, il s'éleva à 210 millions en 1865, et atteignit 311 millions en 1866. Ces taxes parurent alors intolérables. On se plaignait des obstacles qu'elles mettaient au développement économique du pays; on en réclama le rappel avec insistance. Le licenciement rapide des troupes permit au Congrès de satisfaire ces demandes.

De 1866 à 1868 un grand nombre de taxes furent abolies, le tarif de celles que l'on conserva fut abaissé. La perte devant résulter pour le Trésor de ces abandons de droits était évaluée à 196 millions; elle ne dépassa pas 150 millions. L'essor économique entravé pendant la guerre reprenait avec plus de force encore qu'avant 1860. La construction des voies ferrées était pressée avec activité, les émigrants affluaient, l'ouest se peuplait. Le développement des transactions avait pour résultat naturel l'augmentation des recettes du Trésor. En 1870, la presque totalité des taxes de guerre encore existantes put être abolie. L'income-tax, très atténué, fut perçu pendant deux années encore. Enfin, en 1883, les impôts sur les allumettes, les parfumeries, les médecines et les droits de timbre sur les chèques et les dépôts de banque, conservés jusqu'alors, étaient supprimés à leur tour.

Deux taxes de guerre demeuraient : l'excise sur les spiritueux et la bière, et sur le tabac. Ces droits fournissaient maintenant

partie du système financier fédéral. Malgré les plus-values considérables des recettes douanières, celles-ci ne pouvaient plus suffire seules aux dépenses du gouvernement fédéral. A la veille de la tentative infructueuse de sécession, ce gouvernement avait un caractère plus fédéral que national. Après la crise d'où l'Union était sortie consolidée, c'est le second caractère qui tendit de plus en plus à dominer. Cette transformation eut pour résultat naturel un accroissement des dépenses. La guerre, la marine reçurent des crédits plus élevés qu'avant 1860; les pensions des soldats blessés pendant la guerre vinrent grever le budget; les services civils accrus coûtèrent davantage. Dans la période de 1856 à 1860, la moyenne annuelle des dépenses ordinaires était de 65 millions environ; pour la décade de 1871 à 1880, elle s'éleva à 163 millions. A ce chiffre s'ajoutaient 105 millions pour le service de la dette. Mais l'augmentation des recettes, malgré le rappel de la presque totalité des taxes intérieures, allait encore plus vite que celle des dépenses. Cette circonstance facilita le retour aux paiements en espèces et le remboursement de la dette.

La première opération fut retardée par l'hostilité d'une partie de la population. Dans son rapport au Congrès, en décembre 1865, le secrétaire du Trésor indiqua comme une des mesures les plus pressantes la contraction de la circulation fiduciaire en vue de l'abolition aussi prochaine que possible du cours forcé. La Chambre des représentants approuva cette politique. Mais le mouvement rapide de baisse qui se manifesta dans les prix au retour de la paix causa une gène momentanée dans les transactions. On en rendit responsable le retrait des *greenbacks*. Un parti se constitua, opposé à cette opération. Les inflationnistes furent assez puissants pour tenir plusieurs années en échec les partisans de la reprise des paiements en espèces. Cédant à la pression populaire, le Congrès ralentit d'abord, puis, en 1868, suspendit complètement le retrait des *greenbacks*. En 1875, les inflationnistes ne purent cependant empêcher le vote d'une loi fixant au 1er janvier 1879 la cessation du cours forcé. Depuis plusieurs années déjà la valeur des *greenbacks* s'élevait rapidement. Le 17 décembre 1878, ils atteignaient le pair, et la date officielle de la reprise des paiements en espèces passa inaperçue

du public. Il restait encore en circulation 347 millions de dollars de *greenbacks*. Aucune mesure n'a été prise depuis cette époque pour les retirer et ils continuent à remplir, concurremment avec les billets des banques nationales, le rôle de monnaie fiduciaire.

Défavorable à l'extinction de la partie de la dette qui ne portait pas intérêt, l'opinion publique favorisa au contraire l'amortissement des obligations fédérales. Les Américains se sont toujours montrés hostiles aux dettes perpétuelles et les emprunts de la guerre avaient été faits en obligations remboursables dans des délais déterminés. Les excédents de recettes considérables qui se succédèrent de 1866 à 1873 furent employés à amortir cette dette. Au 1er juillet 1873, elle était ramenée à 2 234 millions. En huit ans, plus de 500 millions avaient été remboursés, tandis qu'une série de conversions allégeait le service de la dette encore existante. A la suite de la crise commerciale de 1873, les excédents diminuèrent beaucoup, sans cependant disparaître jamais complètement, durant une dizaine d'années. Puis, à partir de 1882, on les vit atteindre de nouveau des chiffres extraordinaires : de 1882 à 1891, en neuf ans, ils s'élevèrent à plus de 973 millions de dollars. En 1888, toute la dette susceptible d'être remboursée au pair avait été amortie. Pendant les quatre années suivantes le gouvernement fédéral, obligé de racheter ses titres au-dessus du pair, paya de ce chef 56 millions de prime. En juillet 1891, la dette fédérale n'était plus que de 1 560 millions de dollars.

Mais les années miraculeuses étaient finies. Les excédents allaient faire place aux déficits. L'abondance des recettes a pour effet ordinaire d'inciter à la prodigalité. Les États-Unis n'évitèrent pas le sort commun. Pourtant, jusqu'en 1891 le développement des dépenses fut contenu dans des limites raisonnables. La moyenne annuelle des dépenses ordinaires, qui avait été de 170 millions pour la période de 1871 à 1876 s'était élevée à 215 millions pour la période de 1885 à 1889. Cette augmentation était d'ailleurs plus que compensée par la réduction effectuée dans le service des intérêts de la dette : ce service, qui absorbait 125 millions en 1871, n'en exigeait plus que 40 en 1889. En 1891, le chiffre des dépenses ordi-

naires dépassa brusquement 300 millions, et de 1891 à 1897 la moyenne annuelle fut de 330 millions.

Plus de la moitié de cette augmentation était due au service des pensions. En 1872, le général Garfield, parlant à la Chambre au nom du comité des dépenses, avait déclaré qu'on pouvait espérer voir diminuer le chiffre des pensions accordées aux soldats blessés pendant la guerre civile ou à leur famille, « à moins — ajoutait-il — que la législation ne devienne d'une extravagance injustifiable ». Pendant quelques années, les dépenses de ce chef allèrent en diminuant. Mais, à partir de 1878, ce mouvement normal fut enrayé, et on eut la surprise de voir augmenter le nombre des pensions à mesure qu'on s'éloignait de la période de la guerre. La dépense annuelle pour ce service s'éleva de 27 millions en 1878 à 80 millions en 1888. En 1890, ce chiffre doubla subitement. Une loi nouvelle étendit le droit à une pension à tous les anciens soldats de l'armée fédérale ayant servi quatre-vingt-dix jours au moins pendant la guerre de Sécession, et devenus incapables de gagner leur vie. Peu importe la cause de l'incapacité de travail : il n'est pas nécessaire qu'elle soit une conséquence directe du service militaire. La veuve et les enfants de ces défenseurs de l'Union ont également droit à une pension. C'est le parti républicain, à qui appartenait la majorité des vainqueurs de la guerre civile, qui a eu l'initiative de cette mesure coûteuse. A vrai dire, les politiciens des deux partis l'ont accueillie avec le même plaisir, satisfaits de voir mettre à leur disposition une source si abondante de faveurs. Le bureau des pensions ne se montre pas trop sévère, dit-on, quant aux justifications exigées des solliciteurs, et les fonctionnaires chargés de ce service ferment volontiers les yeux sur l'insuffisance ou le peu d'exactitude des titres invoqués.

L'augmentation des dépenses coïncida avec une période de dépression des recettes, amenée par la violente crise commerciale qui ébranla les États-Unis en 1893. Cette crise était la conséquence de la folle politique monétaire suivie depuis quinze ans. En 1873, tandis qu'existait encore le cours forcé, on avait procédé à une refonte de la législation monétaire. La loi de 1792 avait adopté le système bimétallique, et créé un

dollar or et un dollar argent, dotés tous deux du pouvoir libératoire illimité. L'adoption d'un rapport légal entre les deux métaux sensiblement différent du rapport commercial empêcha les dollars d'argent d'entrer dans la circulation, et il ne fut frappé qu'un nombre très restreint de ces pièces. La loi de 1873 se borna à légaliser la situation de fait antérieure à la suspension des paiements en espèces. Le dollar-argent fut supprimé, et l'étalon unique d'or établi.

Ce changement ne souleva alors aucune opposition. Mais moins de deux ans après, le métal argent trouvait des défenseurs qui protestèrent contre la déchéance dont il avait été frappé. La baisse de prix du métal blanc, sensible à partir de 1873, coïncida aux États-Unis avec une augmentation considérable de la production de ce métal. La fermeture successive des hôtels des monnaies européens à la libre frappe de l'argent restreignait les débouchés ouverts aux propriétaires de mines américaines, tandis que leur production se développait. Ils créèrent alors une agitation afin d'obtenir le rétablissement de la frappe de l'argent et le retour au bimétallisme. Les inflationnistes, vaincus en 1875, se joignirent à eux. Tandis que les uns voyaient dans l'adoption de cette mesure une source de bénéfices considérables, les autres espéraient voir renaître, grâce à elle, l'inflation à laquelle allait mettre fin la reprise des paiements en or. Par deux fois, en 1878, puis en 1890, les silverites réussirent à faire voter par le Congrès des lois ordonnant l'achat mensuel par le Trésor d'une quantité déterminée de métal argent. Devant l'impossibilité de réaliser une entente bimétalliste internationale, la majorité des membres du Congrès redoutait d'engager les États-Unis tout seuls dans la redoutable aventure du rétablissement du bimétallisme. Les partisans de la saine monnaie ne purent cependant résister aux demandes des silverites, et ils durent se résigner à des compromis. On n'ouvrit pas complètement la porte de l'Hôtel des monnaies des États-Unis au métal blanc. On l'entr'ouvrit seulement, modérément en 1878, davantage en 1890. Le résultat de ces lois ne se fit pas attendre. Une partie des recettes du Trésor fédéral fut employée, conformément aux lois Bland et Sherman, à acheter du métal blanc. En quinze ans le Trésor

n'employa pas moins de 464 millions de dollars à ces achats, pour le plus grand profit des propriétaires de mines. Comme le public, à l'exception de la population de couleur, se refusait à employer les nouveaux dollars, qu'il trouvait trop encombrants, le métal fut conservé dans les caisses fédérales, et il fut remplacé dans la circulation par des billets d'égale valeur. Ces billets, bien que stipulés remboursables en dollars-argent, circulaient concurremment avec les *greenbacks* : le public ne faisait aucune différence entre eux.

Mais, pour maintenir au pair billets et *greenbacks*, le Trésor devait être à même de rembourser continuellement les uns et les autres à présentation, non pas en dollars-argent, mais en dollars-or. Depuis la reprise des paiements en espèce, le Trésor avait constitué une réserve de métal jaune pour servir de garantie aux *greenbacks* restés en circulation. Pendant les périodes d'excédents de recettes, il fut facile de maintenir cette réserve à un chiffre suffisant pour rassurer le public quant à la possibilité pour le Trésor d'effectuer ses paiements en or. L'accroissement des dépenses ne permit pas de continuer cette politique. En 1892, la diminution de cette réserve fit naître des doutes sur la possibilité qu'aurait le Trésor de payer longtemps encore en métal jaune. L'année suivante, les États-Unis, débiteurs de l'Europe, durent exporter de fortes quantités d'or; on demanda ce métal au Trésor en lui présentant des *greenbacks* au remboursement. Les *greenbacks* à peine rentrés, le Trésor devait les remettre en circulation pour payer ses dépenses courantes; mais ils lui revenaient presque aussitôt. Le Trésor voyait ainsi constamment diminuer sa réserve; le moment approchait où il devrait faire ses paiements en dollars-argent. Les États-Unis, une des nations les plus riches du monde, étaient à la veille de se voir réduits, comme les peuples pauvres, à une circulation de monnaie dépréciée. L'attitude énergique de M. Cleveland, alors président, arrêta la crise commerciale que cette situation anormale avait créée. En août 1893, il réunit le Congrès en session extraordinaire et, à sa demande, celui-ci se résigna à voter une loi qui mettait fin aux achats de métal blanc. Le Trésor ne sortit pas indemne de la crise. Par suite de la diminution des recettes, les budgets se soldèrent pendant plusieurs

années en déficit. Il fallut emprunter pour faire face aux dépenses ordinaires et pour reconstituer la réserve de métal jaune. En moins de cinq ans, en pleine paix, la dette fédérale fut augmentée de 260 millions de dollars ; en juin 1896, elle s'élevait à 1 832 millions.



Les excédents de recettes n'avaient pas encore reparu lorsque éclata la guerre contre l'Espagne. Cette fois, ni le secrétaire du Trésor, M. Lyman Gage, ni le Congrès ne songèrent à rééditer la *loan-policy* de 1812 et de 1861. Le gouvernement fédéral n'est plus le modeste personnage qu'il était encore à la veille de la guerre de Sécession ; il a perdu la timidité que lui donnait alors sa faiblesse. La promptitude et l'ampleur avec laquelle le Congrès a fait appel en 1898 à la taxation, est la preuve la plus frappante de l'immense changement politique survenu à cet égard aux États-Unis depuis quarante ans.

Le *War revenue Act* de 1898 était une mesure permettant de faire face à toutes les éventualités. Il demandait à la taxation une augmentation de ressources de près de 50 p. 100, et cette augmentation devait provenir tout entière des taxes intérieures, dont le produit était ainsi brusquement doublé. On ne demandait rien aux droits de douane, que le tarif Dingley, voté l'année précédente, avait considérablement élevés pour satisfaire les exigences des protectionnistes. Pour obtenir les 150 millions de dollars qu'on voulait demander aux taxes intérieures, il a fallu non seulement augmenter le taux de celles existantes, mais encore en créer un nombre considérable de nouvelles. La loi de 1898 a doublé les droits sur la bière et le tabac, créé une sorte de droit de patente qui frappe les banquiers, les changeurs et les courtiers, établi des taxes sur les propriétaires de théâtres et de salles de concert. Elle soumet à des droits de timbre les quittances, actions, obligations, effets de commerce, etc. Elle frappe d'un impôt spécial les raffineurs de pétrole et de sucre, et impose un droit de dix cents par livre sur le thé, qui auparavant entrait en franchise. Enfin, elle rétablit une taxe successorale fédérale. Cette

taxe ne frappe que les biens mobiliers des successions de plus de dix mille dollars. Le taux, variable d'après le degré de parenté, est en outre progressif. Il est triplé pour les successions dont la valeur totale dépasse un million de dollars, en sorte que, pour de grosses successions échéant à des parents éloignés, le droit peut s'élever jusqu'à 15 p. 100.

L'income-tax, auquel on avait eu recours à l'époque de la guerre de Sécession, ne figure pas dans cette longue liste. Établi en 1862, il avait duré dix ans, et, à plusieurs occasions, durant cette période, la Cour suprême en avait reconnu le caractère constitutionnel. En 1894, les démocrates, alors au pouvoir, rétablirent l'income-tax; mais l'année suivante, la Cour suprême renversant ses décisions antérieures, déclara cet impôt inconstitutionnel. Cette décision, qui n'a été rendue qu'à la majorité d'une voix, a soulevé d'ardentes controverses, et la question de principe n'est pas regardée comme tranchée par les hommes politiques. Quoi qu'il en soit, le parti républicain, dont un grand nombre de membres influents, possesseurs de grosses fortunes, sont les adversaires résolus de l'income-tax, a profité de cette circonstance pour ne pas le faire figurer dans la loi de 1898. Les taxes créées par cette loi n'ont soulevé aucune protestation de la part du public. Leur mise en vigueur a été immédiate et s'est faite presque sans à-coup. Grâce à l'existence des taxes d'excise, le Trésor possédait déjà une organisation importante qui a servi pour ainsi dire d'ossature aux nouveaux services. Le personnel a dû être considérablement augmenté, mais on a pu emprunter à l'administration du revenu intérieur des fonctionnaires expérimentés pour diriger l'établissement des taxes nouvelles. On a évité ainsi les tâtonnements qui avaient retardé de plusieurs années, à l'époque de la guerre civile, le plein rendement des taxes intérieures, et le déficit pour l'année 1898-1899, année de guerre, n'a été que de 90 millions de dollars. Les recettes totales ont atteint 510 millions, dont 480 provenaient de la taxation : les prévisions des auteurs de la loi fiscale avaient été largement réalisées.

Pour subvenir aux dépenses immédiates, le Congrès donnait au gouvernement fédéral, par la même loi qui créait les taxes nouvelles, l'autorisation d'emprunter jusqu'à concurrence de

200 millions de dollars. Le gouvernement n'a pas eu à user de toute la latitude qui lui avait été si libéralement accordée ; il s'est borné à demander 200 millions au public qui a répondu à son appel avec le plus grand empressement. L'emprunt de guerre a porté à près de 2 milliards de dollars la dette fédérale. De cette dette un peu plus de la moitié seulement porte intérêt. Le reste se compose des greenbacks et des certificats et billets émis en vertu des lois de 1878 et de 1890 en représentation du métal argent acheté par le trésor. Une loi récente, du mois de mars 1900, a autorisé la conversion en obligations 2 pour 100, garanties contre tout remboursement pendant trente ans, de divers emprunts contractés antérieurement aux taux de 3, 4 et 5 pour 100, et qui arrivent prochainement à échéance. Sur une somme de 839 millions d'obligations susceptibles d'être converties, près de 300 millions ont été échangées, le Trésor réalisera du chef de cette opération une sérieuse économie.

La situation actuelle du Trésor fédéral est d'ailleurs brillante. Malgré les dépenses qu'exigent encore les opérations militaires aux Philippines et le maintien des troupes laissées à Cuba et à Porto-Rico, la dernière année financière — 1899-1900 — s'est soldée par un excédent de recettes de 80 millions de dollars. Le Congrès en a profité pour diminuer de 41 millions les ressources demandées l'année prochaine aux taxes intérieures. Cette réduction laisse subsister un excédent suffisant pour parer aux éventualités qui pourraient se produire aux Philippines et susceptible de laisser un reliquat important pour l'amortissement.

Rien ne montre peut-être mieux que ce résumé rapide de l'histoire des finances fédérales l'accroissement d'autorité acquis par le gouvernement fédéral depuis sa création. La Constitution de 1787 l'avait doté du pouvoir de taxation le plus étendu ; trois quarts de siècle devaient cependant s'écouler

(1) [illegible]

(2) [illegible]

avant qu'il pût faire complètement usage de ses droits. Hamilton essaya en vain de lui en assurer, dès sa naissance, l'exercice. Son œuvre fut éphémère et sa tentative échoua. Le gouvernement fédéral devait être considéré pendant longtemps encore comme l'organe commun des États, bien plus que comme le représentant direct de la population. Les États primitifs, dont la volonté seule a fait l'Union, redoutent de voir le gouvernement central, leur créature, se développer et grandir. Ils appréhendent en lui un futur dominateur. Les partisans des droits des États, en arrivant au pouvoir, en 1801, s'empressent de limiter les revenus du Trésor fédéral : ils lui laissent pour unique ressource le produit des droits de douane. Les nécessités impérieuses de la guerre contre l'Angleterre contraignent le Congrès à rétablir temporairement les taxes intérieures, mais, aussitôt la paix signée, ces taxes sont abolies. Pendant un demi-siècle encore la population ignore l'existence des agents du fisc fédéral : ceux-ci ne se trouvent que dans les ports de mer. Le citoyen de l'Union ne paye ostensiblement d'impôt qu'aux États et aux diverses autorités locales : comtés, townships, municipalités; il ignore le coût du gouvernement fédéral. Heureusement pour celui-ci, le développement même du pays a pour résultat l'augmentation du revenu des douanes. Il peut ainsi faire face à l'accroissement de ses dépenses; mais l'exiguité de ses ressources limite ses attributions et son initiative. Il faut la crise politique de 1860, où manque de sombrer l'Union, pour que le gouvernement fédéral ose de nouveau faire usage de la totalité des pouvoirs de taxation que lui a donnés la Constitution. Et encore, au début de la lutte, n'agit-il qu'avec timidité. Mais l'effort considérable qu'il doit déployer pour vaincre la résistance des États rebelles le contraint à faire appel à toutes les ressources dont il peut disposer, et la population demeurée fidèle se soumet sans protester aux taxes multiples créées par le Congrès. A la fin de la guerre, les agents du fisc fédéral sont répandus sur tout le territoire de l'Union. Cette fois, ils ne disparaissent pas, comme en 1817, au retour de la paix. Après quelques années, leur nombre diminue, sans doute, mais le gouvernement ne les supprime pas complètement. Il a maintenant une

conception nouvelle de son rôle : de fédéral, il tend de plus en plus à devenir national. De là, des charges croissantes auxquelles il ne pourrait faire face avec le seul produit des droits de douane, et il laisse délibérément subsister à côté d'eux les droits d'excise. Ceux-ci, d'ailleurs, ne soulèvent aucune protestation, et, en 1898, c'est sans hésitation aucune que le Congrès a étendu les taxes intérieures. Des taxes nouvelles ainsi créées, quelques-unes sont certainement appelées à devenir permanentes. Ce sera pour le contribuable la rançon de la politique d'expansion. Au gouvernement fédéral incombe la charge de maintenir les États-Unis au rang de puissance mondiale où ils sont si fiers d'être arrivés. Il faudra lui en donner les moyens. La petite armée permanente de 25 000 hommes qui suffisait il y a deux ans encore à l'Union, sera, dit-on, quadruplée, et la marine militaire recevra un développement considérable. Deux autres projets, dont l'adoption n'est pas douteuse, coûteront aussi un certain nombre de millions au budget fédéral. L'un a pour objet l'octroi de primes à la marine marchande que l'on ambitionne de voir se développer, l'autre le percement du canal interocéanique. Il faut enfin s'attendre à voir augmenter sensiblement, à la suite de la guerre, le chapitre des pensions.

La répartition des dépenses dans le dernier budget fédéral est intéressante. Le chiffre total de 487 millions de dollars était ainsi réparti : 190 pour l'armée et la marine, 140 pour les pensions, 116 pour les services civils et 40 pour le service des intérêts de la dette. Dans le budget d'avant la guerre, sur un chiffre de dépenses de 365 millions, l'armée et la marine n'absorbaient que 83 millions : ce sont des chiffres que l'Union ne reverra plus. Il serait intéressant de connaître, à côté des dépenses fédérales, le chiffre des dépenses locales. Pour celles-ci, nous n'avons malheureusement que l'évaluation donnée par le dernier census, en 1890. A cette date les dépenses locales étaient évaluées à 510 millions environ. L'importance de ce chiffre n'a rien qui doive surprendre : ce sont les vraies dépenses vitales de l'Union. Le budget fédéral a en effet surtout le caractère d'un budget militaire ; les travaux publics n'y figurent que pour un faible chiffre, et les

dépenses d'instruction et d'assistance sont demeurées à la charge des autorités locales. C'est ce qui doit appeler l'attention sur son développement rapide dans lequel la prodigalité, notamment sous la forme des pensions, entre pour une grande part.

Le Congrès ignore l'économie. Les dix années ininterrompues d'excédents extraordinaires qui se sont succédé de 1880 à 1890, l'ont grisé. Certes, les États-Unis ont encore en réserve des trésors de jeunesse suffisants pour leur permettre de supporter les inconvénients d'une gestion financière prodigue, et ils peuvent à cet égard faire preuve d'une insouciance qui n'est plus permise aux vieilles nations d'Europe. Cependant, la progression des dépenses fédérales a été dans ces dernières années d'une rapidité inquiétante : elle dépasse déjà de beaucoup le taux d'accroissement de la population et sensiblement celui de la richesse. En 1860, les dépenses fédérales n'atteignaient pas 65 millions de dollars, pour une population de 31 millions d'habitants. Le dernier recensement, qui vient d'avoir lieu, évalue à 75 millions la population : deux fois et demi le chiffre d'il y a quarante ans, tandis que, pendant la même période, les dépenses fédérales ont septuplé. Le directeur du census de 1900 n'a pas encore publié l'évaluation de la richesse des États-Unis, mais, en se fondant sur les chiffres des census antérieurs, il est vraisemblable que cette évaluation ne dépassera pas 90 milliards de dollars : elle sera plutôt inférieure à cette somme. En 1860, la valeur de l'ensemble de la propriété mobilière et immobilière aux États-Unis était estimée 16 milliards : elle ne doit guère avoir plus que quintuplé de 1860 à 1900. La sagesse conseillerait au Congrès de modérer son ardeur dépensière. Il est peu probable qu'il ait ce courage, à présent surtout que la politique d'expansion a créé une source nouvelle de dépenses auxquelles un trop grand nombre de raisons, bonnes ou mauvaises, l'empêcheront de se soustraire, et qu'il n'a plus pour lui servir de frein la crainte que lui causaient autrefois les protestations des États et de la population elle-même contre ses empiètements et l'extension de sa puissance.

ACHILLE VIALLATE

L'ÉVOLUTION

DE LA CHIRURGIE

Au commencement du XIXe siècle, un chirurgien considérable, Boyer, professeur à la Faculté de Paris, membre de l'Académie, fait baron par l'Empereur, a écrit un grand ouvrage en onze volumes, qui représente exactement l'état de la chirurgie à son époque. Cet ouvrage est naturellement précédé d'une introduction, et, dès la première phrase de cette introduction, Boyer déclare que la chirurgie a atteint de son temps le plus haut degré de perfection dont elle est susceptible. Or, depuis vingt ans, la chirurgie a fait infiniment plus de progrès qu'elle n'en avait fait dans les vingt siècles qui ont précédé Boyer.

Tout le monde sait que la chirurgie a fait de grands progrès, mais on sait peut-être moins ce qu'ils sont. C'est là ce que je voudrais dire. J'essaierai d'exposer très sommairement d'abord quelles en ont été les conditions, puis en quoi ils consistent eux-mêmes.



Il est trois conditions qui ont profondément modifié la chirurgie : c'est l'anesthésie, l'hémostase et l'antisepsie. L'anesthésie, c'est la suppression de la douleur, les progrès

de l'hémostase ont permis de supprimer les hémorragies; l'antisepsie et l'asepsie, c'est la suppression des complications infectieuses des plaies.

De ces trois découvertes, la plus importante et de beaucoup, c'est l'antisepsie. Il ne saurait y avoir le moindre doute à ce sujet, car l'antisepsie est la dernière en date. L'anesthésie et l'hémostase l'avaient précédée sans modifier notablement les résultats de la chirurgie.

Le grand essor actuel, nous le devons à l'antisepsie; l'antisepsie, nous la devons à Lister; Lister la doit à Pasteur. A l'origine de tous les progrès récents dans l'art de guérir, on trouve toujours ce grand nom. Depuis vingt ans, les trois quarts de ceux dont la vie a été sauvée ou prolongée par la médecine ou la chirurgie le doivent indirectement à Pasteur. Aussi, quand on assiste à quelque guérison merveilleuse, quand on entend seulement parler d'une de ces cures d'apparence miraculeuse, qui sont si fréquentes aujourd'hui, la pensée devrait se porter vers cet homme prodigieux avec une infinie reconnaissance, avec un sentiment de piété religieuse, comme la pensée des dévots se reporte vers la divinité.

Voyons d'abord ce que doit l'évolution chirurgicale à l'anesthésie.

Il est difficile de s'imaginer le drame qu'était une opération chirurgicale avant qu'on pût supprimer la douleur. Dans la plupart des cas, on commençait par ligoter le malade comme pour la torture. ou bien on le faisait maintenir par quatre ou cinq aides vigoureux et éprouvés, car, quelle que fût son énergie, il fallait se défier de ses forces morales et éviter les mouvements involontaires, capables de causer d'irréparables malheurs.

Quelques malades, d'une énergie prodigieuse, maîtres de leurs nerfs jusqu'au bout, supportaient tout sans pousser un cri : ils devaient être les plus impressionnants, car la douleur a des marques sur lesquelles la volonté est impuissante. Rien n'est plus fatigant, plus usant qu'une douleur extrême. En quelques minutes, elle transforme le visage. D'une extrême pâleur, il paraît amaigri : les lèvres se décolorent, les traits se tirent, le nez se pince, les yeux s'enfoncent dans l'orbite

et, tout en perdant leur éclat, ils prennent une fixité effrayante.

D'autres hurlaient sans trêve, se raidissaient contre les bandes, luttaient contre les aides et l'opérateur avait l'air d'un bourreau infligeant la torture, bien plutôt que d'un chirurgien accomplissant une œuvre de guérison.

D'autres encore, à bout de forces, pauvres loques humaines, ayant épuisé toute leur résistance, sanglotaient, gémissant qu'ils n'en pouvaient supporter davantage, et suppliaient qu'on interrompît l'opération alors qu'il était trop tard pour qu'on pût s'arrêter.

Il fallait avoir le cœur singulièrement trempé pour être chirurgien avant l'anesthésie et, si l'on songe aux piètres résultats que donnaient les opérations d'alors, on se demande qui l'on doit admirer le plus, du malade qui avait l'énergie de se soumettre à de pareilles tortures avec si peu d'espoir au bout, ou du chirurgien qui avait le courage moral de les infliger.

Tout cela heureusement est fini et bien fini. Grâce aux méthodes d'anesthésie que nous possédons, les opérations sont d'une indolence parfaite.

Depuis bien longtemps les chirurgiens cherchaient à diminuer les douleurs atroces que cause l'acte opératoire. Au XVIe siècle plus particulièrement, puis au XVIIe, de nombreuses tentatives furent faites. Mais toutes les infusions, décoctions, fumigations narcotiques ou stupéfiantes qu'on avait imaginées, n'avaient qu'une bien faible action.

Humphrey Davy reconnut le premier les effets anesthésiques du protoxyde d'azote, et en 1844 Horace Wells employa ce gaz pour extraire les dents sans douleur. C'était l'aurore de l'anesthésie chirurgicale. Le protoxyde d'azote, le gaz hilarant, est anesthésique, mais il est aussi asphyxiant; on ne peut donc s'en servir que pour les opérations de très courte durée. Deux ans plus tard, en 1846, Charles Jackson conseilla à Morton d'employer l'éther sulfurique de préférence au protoxyde d'azote. Morton suivit ce conseil et, le 30 septembre 1846, il réussit par des inhalations d'éther à supprimer la douleur d'une opération. L'anesthésie chirurgicale était née.

Pendant une année on se servit exclusivement de l'éther. Puis, en novembre 1847, Simpson, qui avait le premier introduit l'éther dans la pratique des accouchements, [illegible]

premier à proclamer les avantages du chloroforme dont Flourens avait reconnu les propriétés anesthétiques.

Actuellement l'éther et le chloroforme ont chacun leurs partisans. Mais je me garderai bien de parler des nombreuses discussions dans lesquelles nous venons les uns ou les autres chanter les louanges ou décrier les inconvénients de l'éther ou du chloroforme, car, ce que je veux donner ici, c'est non pas le spectacle de nos discussions intestines, mais bien plutôt celui de notre union, c'est-à-dire de notre force.

A côté des anesthésiques généraux, les anesthésiques locaux rendent quelques services pour les opérations de peu d'étendue et de peu de durée. L'anesthésie locale peut s'obtenir par la réfrigération que l'on produit soit par l'application d'un mélange de glace et de sel, soit par les pulvérisations d'éther, soit par le chlorure de méthyle. C'est là un moyen médiocre. Il donne bien l'anesthésie, mais, lorsque la circulation se rétablit dans les parties gelées, c'est au prix de douleurs très vives, aussi vives peut-être que celles de l'opération. Les injections sous-cutanées de cocaïne sont bien supérieures, mais leur emploi est limité.

Récemment nous est venue d'Allemagne une nouvelle méthode, l'anesthésie par les injections intra-rachidiennes. C'est encore la cocaïne qui est l'agent anesthésique, mais, au lieu de l'injecter dans la région sur laquelle doit porter l'opération, on l'injecte dans la moelle ou plus exactement dans le liquide céphalo-rachidien qui baigne la moelle épinière. Avec une petite seringue du même genre que celles, trop connues, qui servent aux injections de morphine, avec une petite seringue munie d'une longue aiguille, on fait une ponction dans la région lombaire, on chemine entre deux vertèbres, et, lorsque l'aiguille est arrivée dans le canal dure-mérien, on injecte une très faible quantité de cocaïne. On obtient ainsi l'anesthésie de toute la moitié inférieure du corps.

Ce n'est point de l'anesthésie locale, mais c'est de l'anesthésie limitée : elle n'est utilisable que pour les opérations qui portent sur les membres inférieurs ou la moitié sous-ombilicale de l'abdomen.

Bier, qui est l'auteur de cette méthode, a commencé par se

l'appliquer à lui-même. Il s'est fait injecter de la cocaïne dans le liquide céphalo-rachidien par son assistant Hildebrandt, puis il a fait en retour une injection à Hildebrandt. Ces deux chirurgiens ont donné ainsi un bel exemple de dévouement scientifique.

Après cette double expérience, Bier a déclaré que la méthode d'anesthésie par les injections intra-rachidiennes de cocaïne lui paraissait pleine d'avenir, mais qu'elle n'était pas au point et qu'il fallait bien se garder de l'appliquer aux malades avant de l'avoir perfectionnée par des recherches expérimentales. Bien que Bier ait donné cet avertissement, certains chirurgiens ont employé sa méthode, et l'ont même employée assez pour que plusieurs malades en soient morts. Pour ma part, je me suis toujours refusé à m'en servir; j'attends les perfectionnements que Bier a promis de publier bientôt et qui doivent la rendre inoffensive.

D'ailleurs, avec les anesthésiques dont nous disposons depuis un demi-siècle, on peut faire toutes les opérations sans que les opérés souffrent le moins du monde.

La suppression complète de la douleur par le chloroforme ou l'éther est chose absolument certaine. Je sais que bien des personnes en doutent et se demandent si le chloroforme ne supprime pas la motilité, c'est-à-dire la faculté de se mouvoir, tout en laissant subsister la sensibilité. Je comprends très bien qu'on se pose cette question. Elle n'a rien d'absurde. Il existe, en effet, un poison qui agit de cette façon, qui supprime les mouvements sans supprimer la sensibilité; mais ce poison n'est pas le chloroforme, c'est le curare. L'animal curarisé, ou le malheureux qui reçoit une de ces flèches empoisonnées par les sauvages de l'Amérique du Sud, sent les tortures qu'on lui inflige avec autant d'acuité qu'un individu sain, car sa sensibilité n'est nullement émoussée, mais il ne peut faire le moindre mouvement, car le curare agit sur les éléments nerveux moteurs. Claude Bernard, après avoir déterminé par d'ingénieuses expériences le mode d'action du curare, a merveilleusement décrit les tortures qu'endurent les malheureux suppliciés, tortures qui sont décuplées par l'impossibilité absolue de rien faire pour y échapper ni même pour le traduire au dehors.

Le chloroforme agit de toute autre façon. C'est presque l'inverse du curare. Il paralyse d'abord les éléments sensitifs, de telle sorte qu'il y a une phase de l'anesthésie où l'être chloroformé est encore capable de se mouvoir, bien que sa sensibilité soit complètement supprimée, bien qu'il ne perçoive plus rien. Si on lui pince le pied, il est capable de réagir, de retirer sa jambe, comme une grenouille décapitée retire la patte que l'on cautérise, mais il le fait sans plus de conscience que la grenouille. Les fonctions de son cerveau sont complètement supprimées : toute perception est abolie. Ses mouvements sont le résultat de réflexes qui ont pour siège les centres médullaires.

Dans une phase ultérieure de l'anesthésie, lorsqu'une plus grande quantité de vapeurs chloroformiques a pénétré dans le sang, la moelle, plus résistante à l'action du chloroforme que le cerveau, est paralysée à son tour, et, comme avait fait la sensibilité, la motilité disparaît alors. C'est la phase chirurgicale. Le malade ne sent plus rien, il est parfaitement immobile, on peut opérer et consacrer toute son attention à l'acte opératoire lui-même.

Remarquez combien cette phase de l'anesthésie est merveilleuse. Plus de conscience, plus de douleur, plus de mouvements ; la personnalité est supprimée, la sensibilité est abolie, la mobilité est éteinte. De cet être qui vit cependant et qui vivra, il ne reste rien que ce qui est indispensable pour empêcher la mort de mettre sur lui ses griffes. La vie végétative persiste seule. Tous ses centres nerveux sont paralysés, tous, sauf le bulbe qui régit les mouvements du cœur et ceux de la respiration. Et cette phase de l'anesthésie, cette phase chirurgicale, où le patient insensible, inerte mais vivant, va, sans même qu'il s'en doute, être débarrassé de tous ses maux, cette phase, on peut la prolonger d'une manière presque indéfinie.

Mais si on peut la prolonger par une sage administration de l'agent anesthésique, il ne faut pas la dépasser en en donnant trop. Car, si on dépasse la dose chirurgicale, le bulbe se paralyse à son tour, et c'est la mort. Nous voici arrivés aux accidents du chloroforme, et il faut bien que j'en parle ; car ils préoccupent vivement les gens du monde. Que de fois j'ai entendu dire :

— Je n'ai aucune crainte de l'opération, mais, je l'avoue, j'ai très peur du chloroforme.

Voyons si cette crainte est justifiée.

Le chloroforme est toxique, je viens de le dire. On peut tuer avec le chloroforme, cela n'est pas douteux. Il en est ainsi de tous les médicaments : ce sont des poisons. Pour s'en servir, il faut savoir les doser. Et la dose maniable du chloroforme est assez étendue. Entre celle qui est suffisante pour obtenir une anesthésie complète et celle qui tue, il y a une marge où l'on peut évoluer. Je n'oserais pas dire que cette dose maniable n'a jamais été dépassée et qu'aucun malade n'a jamais payé de sa vie la maladresse ou la distraction du chloroformisateur ; mais on ne peut pas plus se servir de ces malheurs pour faire le procès du chloroforme que des erreurs d'un pharmacien pour faire celui de n'importe quel médicament.

A côté de ces morts infiniment regrettables, il en est d'autres, il faut le reconnaître, dont on ne peut accuser personne, — personne, si ce n'est le malade lui-même.

Tous les hommes ne sont pas identiques. De même qu'ils diffèrent les uns des autres par des signes extérieurs qui permettent de les reconnaître, ils diffèrent aussi par la composition chimique de leurs tissus, et il en est qui sont plus que les autres, plus que la moyenne, sensibles au chloroforme. Ceux-là peuvent succomber alors même que le chloroforme parfaitement pur leur est administré suivant toutes les règles prescrites.

Quelle est la proportion de ces cas, où la mort est presque inévitable ? Pour répondre à cette question, j'ai réuni diverses statistiques publiées en France, en Allemagne, aux États-Unis, et je trouve que, sur 346 676 anesthésies par le chloroforme, par l'éther ou les deux combinés[1], il y a eu 134 morts, ce qui fait 38 morts sur 100 000, ou à peu près une sur trois mille.

Si je pouvais étudier ici ces statistiques en détail au lieu d'en donner les résultats en bloc, je montrerais qu'elles sont dissemblables. Tandis que les unes accusent une mort sur

1. [illegible]

deux mille anesthésies, d'autres n'enregistrent qu'une mort sur plus de dix mille cas. Comment expliquer de pareilles différences? Il n'y a que deux hypothèses possibles : ou bien les malades de certains pays sont d'une sensibilité particulière au chloroforme; ou bien, dans certains services hospitaliers, on administre les anesthésiques avec plus de soin que dans d'autres.

Mais, comme ces statistiques viennent souvent de pays très voisins, il saute aux yeux que la seconde hypothèse est singulièrement plus vraisemblable que la première, c'est-à-dire qu'il y a dans certaines de ces statistiques des morts évitables. Je ne crois pas que les morts inévitables dépassent la proportion de une sur cinq ou six mille cas. Et encore peut-on se demander si toutes ces morts, cependant rares, sont bien dues au chloroforme.

Il y a quelques années, le professeur Verneuil indiquait à ses élèves, avec le dos du bistouri, l'incision qu'il allait faire. Au contact de cette lame, qui cependant ne lui faisait aucun mal, le malade eut une syncope mortelle.

Cette année même, dans un service de Paris, on montait une malade en ascenseur pour la conduire de la salle à l'amphithéâtre d'opération. La distance était d'un étage. Dès que l'ascenseur fut arrivé au niveau du palier, l'infirmière qui surveillait le transport se précipita en appelant au secours. On accourut, la malade était morte. Si, comme cela se fait souvent, on avait commencé la chloroformisation avant le transport, on n'aurait pas manqué de mettre cette mort sur le compte du chloroforme.

En somme, si l'on tient compte des cas de ce genre, de ceux où le chloroforme était impur, de ceux où il n'a pas été administré avec toute la prudence nécessaire, on arrive à cette conclusion qu'il est moins dangereux de se faire chloroformer dans de bonnes conditions que de monter dans une automobile, pour peu que le conducteur en soit aventureux.

Si nous mettons dans un plateau ce faible danger et dans l'autre les avantages de l'anesthésie, le sens dans lequel penchera la balance ne saurait être douteux, car ces avantages sont énormes.

D'abord, il est hors de doute que la certitude de ne pas

souffrir fait accepter plus facilement et plus rapidement les opérations. Or, c'est là un grand avantage, car bien souvent le salut est dans la précocité de l'intervention.

Puis, supprimer la douleur, c'est aussi supprimer la fatigue, l'épuisement qu'elle entraîne, et, par suite, c'est augmenter les chances de succès.

En outre, la plupart des opérations de la chirurgie moderne sont telles qu'on ne saurait même y songer sans l'anesthésie. Je ne sais pas si l'on trouverait des malades assez fortement trempés pour supporter la dissection de leur foie, de leur estomac, de leur rein, etc., mais je ne crois pas qu'on trouverait de chirurgien pour la pratiquer.

Enfin, l'insensibilité des malades a profondément modifié les habitudes opératoires.

Jadis, quelle que fût la dureté de cœur du chirurgien, il ne pouvait pas ne pas tenir compte des souffrances de son malade. Comme il lui était impossible de les diminuer, il fallait au moins qu'il les abrégeât, aussi la rapidité était-elle devenue une des principales qualités de l'opérateur.

Pirogoff raconte qu'après une bataille, Langenbeck se préparait à désarticuler l'épaule d'un soldat blessé. Un médecin anglais, désireux de suivre les détails de l'opération, s'occupait à ajuster ses lunettes sur son nez quand un projectile les fit voler en l'air. Ce projectile, c'était le bras que Langenbeck lançait au loin après l'avoir extirpé en un tour de main.

Ces prouesses sont bien plus étonnantes que difficiles. Quand je faisais, comme prosecteur, des cours pratiques de médecine opératoire, je m'étais exercé à ce sport et je désarticulais facilement une épaule en seize secondes. Beaucoup de mes collègues étaient sans doute capables d'en faire autant. Mais, je le répète, c'est là un sport et non de la chirurgie. Je le faisais sur le cadavre, mais je me considérerais comme criminel si j'employais de pareils procédés sur le vivant. Il est bon de savoir exécuter ces procédés, comme pour le pianiste de savoir faire des gammes, mais il faut respecter assez ses malades pour les traiter d'autre sorte. Certes, la lenteur en chirurgie a de graves inconvénients, mais la rapidité excessive — volontairement excessive — en a bien davantage. Aussi quand j'entends dire que tel ou tel chirurgien a abattu

un membre ou fait sauter un utérus en trois, en deux, en une minute, je me demande si c'est son éloge ou sa critique que l'on veut faire.

Je ne décrirai pas les moyens hémostatiques que nous employons aujourd'hui, mais je tiens à dire qu'ils sont suffisants pour nous rendre maîtres de presque toutes les hémorragies, je tiens à le dire, parce que je sais que la perte de sang préoccupe vivement l'entourage des malades. Que de fois ne m'a-t-on pas demandé avec anxiété, alors que je venais de terminer une opération : « A-t-elle perdu beaucoup de sang ? » Eh bien, non ; elle n'avait pas perdu beaucoup de sang ; car les cas sont infiniment rares, aujourd'hui, ou l'hémorragie opératoire devient dangereuse par elle-même, et, dans l'immense majorité des interventions, l'opéré perd moins de sang qu'un enfant qui saigne du nez. Ainsi, pour une opération d'appendicite, c'est à peine si l'on perd un ou deux grammes de sang.



Malgré l'anesthésie, malgré les progrès de l'hémostase, la chirurgie en était arrivée, il y a une trentaine d'années, au plus misérable état qu'elle eût connu jamais.

Au XVIIe siècle, au XVIIIe, les chirurgiens avaient eu de remarquables audaces qui souvent avaient été couronnées de succès. Mais on avait peu à peu remplacé comme moyens de pansement les baumes antiques qui, sans qu'on s'en doutât, étaient dans une certaine mesure antiseptiques, par l'abominable cérat, par l'horrible cataplasme qui sont d'excellents milieux de culture pour les microbes. Puis — et ce fut là une autre cause d'infection — on avait multiplié les grands hôpitaux où les malades étaient entassés par milliers, et le spectacle qu'on y pouvait voir était un des plus affreux qui se puissent imaginer.

Toutes les plaies suppuraient ; on en était arrivé à considérer la suppuration comme une fonction. Certain pus, peut-être un peu moins nocif que les autres, était qualifié pus de bonne nature. Et les effroyables complications des plaies qui

suppurent enlevaient les opérés. La pourriture d'hôpital les emportait par lambeaux. Les érysipèles bâtards, l'infection purulente avec ses grands frissons et ses abcès multiples transformaient les malheureux en une éponge de pus. Les septicémies suraiguës, qui tuent en quelques heures, étaient peut-être moins horribles que les formes chroniques qui laissent languir pendant des semaines ou des mois. Avec la gangrène gazeuse, effroyable maladie qui développe des gaz putrides au sein des tissus, le malade se voyait pourrir vivant.

C'était un problème à dérouter la raison. Quelle que fût la valeur intellectuelle du chirurgien, quelle que fût son habileté manuelle, la mort fauchait toujours. Tandis qu'à la campagne, des médecins d'instruction et d'habileté inférieures obtenaient des succès, les plus grands maîtres voyaient leurs opérés mourir par centaines. La mortalité des amputations de jambe et de cuisse oscillait entre 60 et 80 p. 100, s'élevant parfois jusqu'à 85 p. 100. A l'ancien Hôtel-Dieu de Paris, il y avait une certaine rangée de lits, la rangée morte, où de mémoire d'homme on n'avait pas vu guérir un seul opéré. En 1868 et 1869, deux chirurgiens des plus savants, des plus habiles, des plus soigneux eurent la douleur de voir succomber tous leurs opérés. La moindre solution de continuité de la peau était une porte ouverte à la mort.

Rien certes n'est plus passionnant que la lutte pied à pied contre la mort, mais à la condition qu'on triomphe. A cette époque c'est la mort qui triomphait, et il fallait que les chirurgiens eussent une confiance bien tenace dans leur mission pour ne pas déserter devant elle. En réalité, sans se l'avouer, ils désertaient. Bien des opérations autrefois pratiquées couramment avaient été abandonnées. La chirurgie se réduisait à quelques amputations ou désarticulations. Comme il n'y avait guère d'autre alternative que de tuer le malade ou de le laisser mourir, on ne prenait le couteau qu'à la dernière extrémité. Gosselin n'osait plus ouvrir les abcès du sein ; les chirurgiens avaient peur de la chirurgie et ils avaient raison.

*

Vous avez tous vu le buste d'Ambroise Paré. Au-dessous de cette belle tête profondément méditative, on a coutume de graver cette phrase : « Je le pansai, et Dieu le guérit ». Tou

mule modeste assurément, point assez cependant. Vers 1860, bien des chirurgiens auraient été plus près de la vérité en disant : « Je le pansai et l'empêchai de guérir. »

Dans le célèbre roman de Fielding, un barbier appelé près de Tom Jones blessé déclare : « Il faudrait un bien grand art pour empêcher cette plaie de guérir en moins de trois jours. » Cet art, sans le vouloir certes, sans le savoir non plus, les chirurgiens l'avaient. Combien de blessés sont morts qui auraient guéri s'ils n'avaient pas été soignés ! Car une plaie qui ne détruit aucun organe important guérit naturellement, à la condition qu'elle ne soit pas infectée. Et, dans bien des cas, c'était le chirurgien qui infectait les plaies. Comme le semeur jette au sillon le grain, par son matériel de pansement, par ses instruments, par ses mains, par ses mains surtout, il semait les microbes, et la moisson que donne une pareille semence, c'est la septicémie, c'est l'infection purulente.

Ces deux grandes pourvoyeuses de la mort, ces fléaux de la chirurgie, sévissaient de plus en plus. On ignorait leur cause, on ignorait leur nature, on était complètement désarmé. Toutes les tentatives thérapeutiques, n'étant guidées par aucune idée pathogénique, avaient échoué. Les chirurgiens tendaient le dos, désespérés et impuissants.

Tout à coup une idée, une idée géniale vint dissiper cette pestilence, et le soleil de la guérison éclaira la chirurgie. Comme Moïse d'un coup de baguette fit jaillir une fontaine du rocher, Pasteur d'un coup de génie fit sortir de l'inconnu tout un monde nouveau, celui des infiniment petits, des microbes, et, de toutes les découvertes, il n'en est pas peut-être dont les conséquences aient autant contribué à soulager la misère humaine.

Est-ce à dire que personne avant Pasteur n'avait soupçonné la pathogénie de ces affections? Non pas. Les idées les plus nouvelles, les révolutions les plus imprévues sont toujours longuement préparées. Il n'est pas de Christ auquel on ne puisse trouver des précurseurs. Parmi les esprits intuitifs qui dans l'ombre d'alors avaient entrevu la lumière, comme on pressent le soleil au travers du brouillard, il faut

citer Davaine, Le Fort, Guérin, Larrier, d'autres peut-être. C'est un devoir de rendre justice à ces morts, méconnus déjà, presque oubliés. Et on peut le faire sans scrupule, car la gloire scientifique n'est pas en gros sous : ce qu'on donne à l'un, on ne le prend pas à l'autre.

Grâce aux expériences précises de Pasteur et de ses élèves, il fut peu à peu démontré d'une manière irréfutable que l'érysipèle, les lymphangites, les septicémies, l'infection purulente ne sont dus ni au malade ni à la plaie, qu'ils sont déterminés par des microbes ; il fut démontré que ces microbes pullulent dans les salles d'hôpital, qu'ils sont transportés d'un malade à l'autre par la poussière de l'air où ils flottent, mais surtout par les objets de pansement, par les instruments et par les mains du chirurgien. Dès que cette notion pathogénique fut solidement établie, dès qu'on put formuler cette équation : « Sans microbe point de complication infectieuse », le problème fut nettement posé, et pour la première fois la thérapeutique des plaies entra dans une voie rationnelle.

Pour empêcher la contamination des plaies par les microbes, Lister créa l'*antisepsie*, et, bien que sa méthode soit complètement abandonnée, il a droit à la reconnaissance éternelle des hommes.

A l'acide phénique qu'il employait, à l'acide phénique trop caustique et trop toxique, on a substitué d'autres substances antiseptiques dont l'énumération serait trop longue. Puis, tout récemment, la méthode *antiseptique* a été remplacée par la méthode *aseptique*, qui est un nouveau progrès.

Au début de l'ère antiseptique, on attribuait une puissance très nocive aux microbes flottant dans l'atmosphère. Comme ils tombent partout avec les poussières, on admettait que toute plaie, même celle qui venait d'être faite par le chirurgien, était septique. Aussi cherchait-on à détruire les microbes dans les plaies opératoires par de larges irrigations antiseptiques faites au sein même des tissus. Quelques chirurgiens en étaient arrivés à opérer sous de véritables cataractes de sublimé ou d'acide phénique.

Puis on a constaté que les microbes tenus en suspension dans l'air sont peu virulents, c'est-à-dire peu dangereux, et qu'on peut les considérer comme négligeables dans les salles

d'opérations bien construites et bien tenues. D'autre part, on a découvert que les petits éléments microscopiques qui constituent nos tissus et qu'on appelle *cellules*, bien loin de succomber fatalement et sans lutte devant les microbes pathogènes, sont capables de batailler avec eux et même de les détruire. Certaines d'entre elles les approchent, les entourent, les enveloppent et les digèrent. C'est le phénomène de la *phagocytose* découvert par Metchnikoff. Or, les antiseptiques — plus ou moins, mais tous, — altèrent les cellules des tissus dans lesquels on les injecte : ils diminuent leur résistance, leur force de lutte contre les microbes, leur puissance de phagocytose, si bien que dans certaines circonstances ils favorisent l'infection au lieu de l'empêcher.

Voilà pourquoi les chirurgiens, le plus grand nombre au moins, s'efforcent aujourd'hui d'éviter de mettre des substances antiseptiques au contact des plaies. On stérilise soigneusement, c'est-à-dire qu'on débarrasse des microbes, on *aseptise* tout ce qui doit servir à l'opération. Mais au cours de l'opération, dès que la peau est incisée, on proscrit toute substance *antiseptique*. C'est là ce qui constitue proprement l'*asepsie*.

*
* *

Qu'avons-nous conquis par ces minutieuses précautions? Nous avons conquis la *sécurité opératoire*.

Autrefois l'opération, qui n'est qu'un acte thérapeutique comme l'administration d'une potion ou d'un purgatif, constituait par elle-même un énorme danger. Grâce à l'antisepsie et à l'asepsie, les opérations sont devenues inoffensives. Tandis qu'il y eut des périodes jadis où sur cinquante opérés on en perdait cinquante, il n'est pas rare aujourd'hui que sur cinquante on n'en perde pas un, bien qu'il s'agisse d'opérations plus considérables. Nous sommes à peu près maîtres des plaies opératoires, et la gravité d'une opération dépend non plus comme autrefois de l'acte opératoire lui-même, mais presque exclusivement de l'état du malade et de la gravité de la maladie pour laquelle on l'opère.

L'innocuité opératoire, c'était la liberté. Les chirurgiens,

jusque-là tenus en lisière par la crainte d'être dangereux avaient atteint leur majorité. Ils pouvaient tout oser et ils ont tout osé. Le résultat de ces audaces a été d'une part la transformation du domaine chirurgical de nos aïeux, et d'autre part la conquête d'un domaine nouveau.

Le domaine de la chirurgie d'autrefois, c'était presque uniquement les membres. Voyons comment cette chirurgie a été modifiée.

Elle est devenue bien plus agressive, si j'ose ainsi parler, bien plus opératoire — et, en même temps, bien plus conservatrice. Il semble que ces deux modifications n'ont pu être simultanées, l'une paraissant le contraire de l'autre ; elles l'ont bien été cependant, et quelques exemples permettront de comprendre comment cela a pu se faire.

Un chirurgien se trouve en présence d'une de ces arthrites tuberculeuses si fréquentes et qui sont connues sous le nom de tumeurs blanches. Je suppose qu'il s'agisse d'une tumeur blanche du coude chez un homme d'une vingtaine d'années, et que le cas est grave. Que faisait-on jadis ? On immobilisait le membre, on le comprimait, on faisait de la révulsion, on cautérisait, on soignait l'état général. Qu'arrivait-il ? Le plus souvent les lésions continuaient à évoluer, il se formait des abcès, des fistules, des fusées purulentes lointaines, et il ne restait plus qu'à amputer le bras ou à laisser mourir le malade.

Aujourd'hui, comment se comporte-t-on ? Nous faisons le raisonnement suivant. Avec le traitement conservateur ancien, c'est-à-dire l'immobilisation, la compression, la cautérisation, etc., le malade n'a que bien peu de chances de guérir. Mettons les choses au mieux. Supposons qu'il guérisse, il ne peut guérir qu'avec une articulation ankylosée, c'est-à-dire complètement immobile. Au contraire, en l'opérant, nous avons infiniment plus de chances de le guérir, et nous pouvons le guérir avec une articulation ayant encore une certaine souplesse et une certaine force, peut-être avec une articulation capable de rendre autant de services qu'une articulation normale. Et nous l'opérons. Nous opérons plus tôt et, ce raisonnement s'appliquant à un grand nombre de malades, nous opérons plus souvent. La chirurgie est donc devenue plus

agressive, plus opératoire. Mais l'opération que nous faisons dans ces cas, ce n'est plus l'amputation qui supprime le membre, c'est la résection qui le conserve. La chirurgie est donc devenue plus conservatrice en même temps que plus opératoire.

On nous dit souvent : « Eh bien, docteur, coupez-vous beaucoup de bras et de jambes ? » — Mais non, nous ne coupons pas beaucoup de bras ni de jambes, et nous sommes fiers de n'en pas couper. Dans un service hospitalier où on pratique tous les jours deux ou trois opérations, on ne fait guère que huit ou dix amputations par an. Les amputations, c'est la honte de la chirurgie. Enlever un membre, c'est un aveu d'impuissance, c'est avouer qu'on ne peut pas le guérir, et sauver un malade au prix d'une pareille mutilation, c'est un crève-cœur pour le chirurgien.

Les traumatismes ont peut-être plus nettement encore bénéficié des méthodes nouvelles. Jadis, une *fracture ouverte* équivalait presque à un arrêt de mort. On entend par fractures ouvertes celles dans lesquelles une plaie fait communiquer l'os brisé avec l'extérieur. Autrefois, dans ces conditions, l'infection du foyer de la fracture était à peu près fatale, et elle prenait une gravité particulière. L'amputation offrait quelque chance de sauver le malade, mais cette mutilation si pénible était encore si grave qu'on hésitait à la pratiquer et, dans la grande majorité des cas, le malade succombait à la septicémie ou à l'infection purulente. Aussi Billroth a-t-il écrit que la guérison d'une fracture ouverte lui causait plus de satisfaction que la réussite de l'opération la plus délicate. Aujourd'hui, si la plaie n'a pas été infectée, au moment de l'accident, par la poussière du sol, par de la terre, par du fumier, on évite sûrement l'infection secondaire, et une fracture ouverte guérit comme une fracture simple. Et alors même qu'elle a été infectée, si le chirurgien arrive à temps, il peut encore, en nettoyant le foyer, en enlevant les esquilles, parfois même en réséquant les fragments et en suturant les extrémités osseuses, il peut encore obtenir une guérison complète.

J'en pourrais dire tout autant des plaies articulaires.

Et ce n'est pas seulement dans les fractures ouvertes, dans les plaies articulaires qu'on a reculé les indications de l'am-

putation, c'est encore dans les grands traumatismes qui broyent les membres. Les cas sont bien rares aujourd'hui où l'on est obligé de sacrifier un membre à la suite d'un accident. On en peut conserver qui ne semblent plus tenir que par quelques lambeaux. Pourvu qu'il reste dans ces lambeaux quelques vaisseaux et quelques nerfs, on tente la conservation et l'on réussit souvent.

L'antisepsie nous a ouvert un autre domaine bien plus étendu, qui, depuis quelques années, a absorbé presque tous les efforts des chirurgiens. C'est le domaine de la chirurgie viscérale.

Les viscères sont compris dans des cavités : la cavité crânienne pour le cerveau, la cavité thoracique pour le cœur et les poumons, la cavité abdominale pour l'estomac, l'intestin, le foie, la rate, les ovaires, l'utérus, etc. Retenus dans ces cavités par des pédicules qui conduisent les vaisseaux et les nerfs, ils sont enveloppés de minces membranes, les séreuses, qui, comme un vernis, les empêchent d'adhérer les uns aux autres et leur permettent de se mouvoir plus ou moins. Jadis, la simple ouverture de ces cavités séreuses, plèvre, péricarde, péritoine, déterminait presque fatalement des accidents infectieux effroyables qui emportaient les malades en quelques heures. On ne pouvait pas aborder les viscères. Malgré quelques audacieuses tentatives qui font le plus grand honneur à leurs auteurs, la chirurgie viscérale, pratiquement, n'existait pas : elle ne pouvait pas exister. Les maladies des organes profonds étaient du ressort exclusif de la médecine.

L'antisepsie ayant permis d'ouvrir impunément les cavités séreuses, tous les viscères sont devenus accessibles, et la chirurgie ne connaît d'autres limites que celles qu'impose la physiologie ; c'est-à-dire qu'on peut couper, tailler, réséquer et même enlever tous les organes qui ne sont pas absolument nécessaires à la vie.

Cet immense édifice a été construit pierre à pierre, mais avec une rapidité prodigieuse. L'antisepsie avait rendu toutes les opérations possibles ; mais pour les rendre pratiques il fallait perfectionner la technique, le manuel opératoire et l'on ne soupçonne pas ce que cela nécessita de recherches

et d'efforts. Les chirurgiens étaient emportés par l'ivresse du succès; leur labeur a été colossal.

De toutes les opérations qui se font sur les viscères, c'est l'ovariotomie, c'est-à-dire l'ablation des kystes de l'ovaire, déjà faite avant l'antisepsie, qui est entrée la première dans la pratique courante. C'est aujourd'hui l'une des plus bénignes qui soit : dans les cas ordinaires elle est moins grave, et de beaucoup, que ne l'était jadis l'ablation d'une phalange.

Puis, on est arrivé à rendre très bénigne l'ablation des trompes malades, des salpingites.

Jusqu'à ces dernières années, l'extirpation des fibrômes de l'utérus était restée grave. Nous sommes en possession aujourd'hui de plusieurs procédés qui ont abaissé la mortalité de cette opération au point de la rendre presque nulle.

L'intestin et ses maladies n'ont point échappé à notre ardeur. Nous savons réséquer de grandes longueurs d'intestin grêle, un mètre, un mètre cinquante, deux mètres. Nous réséquons le pylore, des fragments d'estomacs, voire même l'estomac tout entier.

Certaines affections de la vésicule ou des canaux biliaires, du foie, de pancréas, sont justiciables de la chirurgie. — Nous avons deux reins: on peut en enlever un, l'autre suffit à la tâche. — Les expériences des physiologistes nous ont appris que la rate, bien qu'elle soit volumineuse, n'est pas indispensable à la vie, et nous avons enlevé des rates malades. Dans certains cas, très rares à la vérité, cette opération est permise.

Nous osons entamer le poumon pour enlever des kystes hydatiques, pour nettoyer et drainer des foyers de gangrène.

On peut enlever le larynx en totalité et, chose étrange, après cette opération, bien que le larynx soit l'organe de la voix, la phonation n'est pas toujours irrémissiblement perdue. Nous osons entamer le cerveau, et même suturer le cœur lorsqu'il est blessé.

Je disais que la chirurgie ne connaît d'autres limites que celles que la physiologie lui impose. Mais, dans ce prodigieux essort, elle a marché si vite que sur bien des points la physiologie s'est montré incapable de la guider. Aussi, les chirurgiens se sont-ils faits physiologistes; ils ont expérimenté

sur les animaux pour savoir si telle ou telle opération était permise. Les physiologistes, de leur côté, ont institué des recherches pour répondre aux desiderata des chirurgiens, et ainsi les progrès de la chirurgie sont devenus la source de progrès de la physiologie qui eux-mêmes ont permis de nouveaux progrès chirurgicaux. Rien n'est plus amusant que ces séries de chocs en retour, grâce auxquels le progrès comme un ballon rebondit de découvertes en découvertes.

Il est un point sur lequel physiologistes et chirurgiens se sont trouvés en défaut.

Nous avons dans le cou, autour du larynx, un petit organe qu'on appelle le *corps tyroïde*. C'est celui dont l'hypertrophie constitue les goitres. Ce petit corps d'apparence glandulaire, mais sans conduit excréteur, paraissait le plus anodin de tous. On ne lui connaissait aucune fonction et il n'en est pas dont l'ablation parût, au point de vue physiologique, plus légitimement permise. On ne se fit donc pas scrupule de l'enlever en totalité lorsqu'il était malade ; on en enleva même un grand nombre, car les résultats immédiats furent très satisfaisants. Mais au bout de quelque temps, des semaines, des mois, les opérés présentèrent des accidents étranges : chez les uns, c'était des contractures des extrémités ; chez les autres, et bien plus souvent, c'était une hébétude complète avec un singulier épaississement de tous les téguments, une sorte de *cachexie pachydermique* capable d'entraîner la mort. Bref, il apparut clairement que ce petit corps d'apparence si insignifiante jouait un rôle capital comme régulateur de la nutrition et que, si on pouvait le réséquer en partie, il fallait bien se garder de l'enlever en totalité.

Normalement, régulièrement, c'est la *pathologie*, c'est-à-dire la science des maladies qui doit diriger la *thérapeutique*, c'est-à-dire l'art de les guérir. Dans ces derniers temps, l'inverse s'est plus d'une fois produit, et la thérapeutique chirurgicale, c'est-à-dire les opérations, ont permis d'éclairer la pathologie. Voici comment. Pour toutes les affections des organes profondément cachés, et plus particulièrement pour les organes abdominaux, avant qu'on osât ouvrir les cavités séreuses, les renseignements sur la pathologie ne pouvaient être fournis que par les autopsies. Or

beaucoup d'affections abdominales ont une fin commune, la péritonite ; et, quand les malades succombent, les lésions sont si étendues, si diffuses, qu'il devient impossible de distinguer celles qui sont primitives de celles qui sont secondaires, de déterminer comment elles ont débuté. Au contraire, lorsqu'on s'est enhardi à ouvrir le ventre, et à l'ouvrir d'une manière précoce, très rapprochée du début des accidents, on a pu saisir la lésion initiale. C'est ainsi que presque toute l'histoire des salpingites s'est constituée par la chirurgie, et aussi celle de la maladie à la mode, l'*appendicite*.

On nous dit souvent : comment se fait-il que cette maladie, qui n'existait pas il y a quinze ans, soit si fréquente aujourd'hui? — Elle existait parfaitement avant qu'elle fût connue, et rien ne permet d'affirmer qu'elle ait augmenté de fréquence. Mais on ignorait jadis le siège primitif du mal, on ne connaissait que les lésions secondaires, et, suivant son évolution, c'est-à-dire suivant la nature de ces lésions secondaires, on la cataloguait sous des rubriques différentes. Les formes tout à fait légères étaient considérées comme de simples troubles digestifs ; les formes un peu plus sérieuses étaient décorées du nom de typhlite ou de pérityphlite. Quand il se formait une suppuration circonscrite, on l'appelait un phlegmon de la fosse iliaque. Les formes suraiguës rentraient dans les occlusions intestinales, dans les coliques de *miserere*. Enfin, quand le malade succombait à la péritonite, on disait tout simplement qu'il était mort de péritonite, sans en spécifier la cause.



J'ai parlé d'un grand nombre d'opérations. Elles sont efficaces, c'est-à-dire curatives. Par elles-mêmes elles sont bénignes, c'est-à-dire qu'on en guérit le plus souvent, mais je n'ai point dit encore comment on en guérit, et rien n'est plus intéressant.

Quand il n'existe pas d'infection avant qu'on opère, quelle que soit l'étendue de l'opération, on ne laisse subsister aucune plaie à sa suite. Au moyen de sutures, c'est-à-dire de fils, on rapproche place par place tous les tissus qui ont été divisés, on les juxtapose soigneusement, et ils se réunissent les uns

aux autres sans saigner, sans suinter, sans suppurer, et le plus souvent sans faire souffrir. Au bout de sept, huit ou dix jours suivant les cas, quand on enlève le premier pansement, il ne reste plus rien de tous les délabrements qu'une petite ligne rougeâtre. Et à aucun moment le malade n'a de fièvre : car l'antisepsie et l'asepsie ont supprimé non seulement la mortalité, mais aussi la morbidité. Un opéré n'est plus un malade.

Cette innocuité parfaite des opérations, l'insignifiance de leurs suites a permis d'étendre beaucoup les indications opératoires. Jadis on ne se décidait à opérer que sous la pression d'accidents menaçants, pour éviter la mort. Aujourd'hui notre rôle s'est étendu. Il ne se borne pas seulement à disputer les malades à la mort.

En choisissant notre heure, nous opérons des gens en apparence très bien portants pour les mettre à l'abri d'accidents ultérieurs possibles. C'est ainsi que nous opérons beaucoup d'appendicites à froid, c'est ainsi que nous faisons par milliers des cures radicales de hernies.

Nous faisons même beaucoup d'opérations étendues pour des affections qui ne présentent aucune espèce de gravité, ni présente, ni future, pour des difformités simplement pénibles comme les pieds-bots, pour des malformations simplement disgracieuses comme les becs-de-lièvres ; nous en faisons même pour de petites infirmités qui n'entraînent guère d'autre ennui que l'humiliation morale de les avoir.

Il est aussi toute une classe d'opérations qui ont grandement bénéficié des méthodes nouvelles et dont je n'ai point parlé, ce sont les opérations réparatrices, les autoplasties, les greffes, qui nous permettent de guérir certaines plaies qui seraient incurables, d'éviter ou de réparer les déformations qu'entraînent les cicatrices vicieuses.

Nous savons refaire un nez avec la peau du front ou même avec la peau du bras. Comment cela se peut-il faire? C'est très simple. On taille sur le bras un lambeau de peau, mais sans le détacher complètement. On le laisse adhérer au bras par un pédicule suffisant pour lui amener des vaisseaux capables de la nourrir; par des sutures, on fixe ce lambeau sur le nez à réparer, et par des bandages on maintient la tête au contact du bras. Le lambeau qui vit contracte des

adhérences avec le nez; par ces adhérences, les vaisseaux du nez poussent des prolongements qui le pénètrent. Lorsque ces vaisseaux sont assez développés pour assurer son irrigation, le pédicule ne sert plus à rien, on le coupe; le bras recouvre sa liberté, et le lambeau qu'on lui a emprunté est devenu un nez.

On peut ainsi transporter des lambeaux cutanés à pédicule temporaire d'un point quelconque du corps à un autre point, d'une jambe à l'autre, de la cuisse à l'abdomen, du bras au thorax; il suffit que les deux parties, celle où l'on emprunte le lambeau et celle où on le transporte, puissent être mises au contact. On peut faire plus. Par des transplantations successives, le point de greffe de la première transplantation devenant le pédicule de la seconde et ainsi de suite, on peut transporter des lambeaux migrateurs presque d'un bout du corps à l'autre.

On peut faire plus encore : on peut greffer des lambeaux sans aucune espèce de pédicule. Il est difficile de réussir avec des lambeaux composant toute l'épaisseur de la peau, mais il n'est pas besoin de toute l'épaisseur du tégument pour fermer une plaie et la guérir; il suffit d'une mince couche épidermique de quelques dizièmes de millimètres d'épaisseur. Comme Thiersch nous a appris à le faire, avec un rasoir tenu à plat, par de rapides mouvements de scie, on détache ces lambeaux si minces qu'ils sont transparents, si minces qu'ils se plissent et tiennent tout entiers sur la lame du rasoir — j'en ai enlevé qui mesuraient plus de quarante centimètres de long sur deux de large — et on les étale comme un vernis sur la plaie. Quand on réussit cette opération délicate, — et on la réussit le plus souvent lorsqu'on sait la faire, — on est bien récompensé de sa peine. On ferme d'un coup des plaies qui auraient mis des mois à guérir ou qui même n'auraient jamais pu guérir; on évite les rétractions des cicatrices ordinaires et toutes les difformités et les infirmités qu'elles entraînent; on supprime instantanément les douleurs atroces que causent ces vastes plaies, si bien que le malade saute d'un bond de l'enfer au paradis.

Je ne puis parler ici de toutes les opérations réparatrices, bien que ce soient celles peut-être qui donnent au chirurgien

le plus de satisfaction. Par elles et par d'autres nous soulageons bien des misères, nous supprimons bien des infirmités, nous arrachons bien des malades à la mort. Que de gens qui vivent et qui sont heureux, le doivent à la chirurgie.

On nous reproche quelquefois de ne pas prolonger la vie. Non, nous ne prolongeons pas la vie, nous ne supprimons ni la vieillesse, ni la mort, et c'est une utopie de croire qu'on les supprimera jamais. Tout être qui naît doit mourir. Les individus, comme les piles électriques, ne sont chargés que pour un temps. Mais, si nous ne pouvons donner aux humains l'éternité, nous permettons à beaucoup d'entre eux de vivre toute leur vie, d'accomplir toute leur carrière. Que de larmes nous évitons ainsi, que de douleurs — et nous remplissons peut-être un rôle social plus élevé.

Parmi la foule innombrable de ceux qu'on aurait pu sauver et qui, aux temps noirs de la chirurgie, ont été moissonnés dans leur jeunesse, combien y avait-il de ces êtres merveilleux, de ces fleurs d'humanité, de ces cerveaux puissants marqués du sceau du génie qui, par les productions artistiques, par les découvertes scientifiques, auraient pu centupler la puissance ou le bonheur des hommes? Que de Newton, que de Pasteur peut-être ont disparu sans avoir porté leurs fruits! Qui sait ce que serait aujourd'hui l'humanité si toutes ces morts illégitimes avaient été évitées?

Aujourd'hui, nous en évitons beaucoup. La chirurgie a maintenant un beau rôle et mériterait qu'un poète lui consacrât un hymne.

* * *

Que sera l'avenir? C'est un sot métier que de prédire l'avenir. On ne peut prévoir les grandes découvertes qui révolutionnent la science, car, les prévoir, ce serait presque les faire. Mais on peut entrevoir les résultats des découvertes déjà faites.

Je me garderai bien de dire, comme faisait Boyer, il y a près d'un siècle, que la chirurgie a atteint le plus haut degré de perfection dont elle est susceptible. J'ai trop de confiance dans le progrès pour blasphémer l'avenir. Si beau que soit le présent, l'avenir le sera bien plus encore.

Cependant, je crois que la phase que nous venons de traverser touche à son terme. Cette phase, bienfaisante d'ailleurs, c'est la phase opératoire, c'est l'épopée du bistouri, c'est le triomphe du couteau. Certes, il reste encore des progrès à faire dans cette voie, mais ce sont des progrès de détail, des progrès en quelque sorte secondaires, et les années qui vont venir seront vraisemblablement moins fécondes que celles qui ont précédé.

Le bistouri triomphe aujourd'hui, mais je ne crois pas que l'avenir soit à lui : l'avenir est à la médecine.

Le rôle de la chirurgie restera considérable : les traumatismes, les malformations, certaines tumeurs en seront toujours justiciables ; mais le temps n'est pas très loin sans doute où bien des maladies que nous guérissons par des opérations pourront être guéries par des moyens plus simples, des moyens médicaux.

On répète souvent que la médecine n'a pas fait de progrès. C'est une opinion d'aveugles. N'est-ce donc rien que la vaccination antirabique ; n'est-ce donc rien que la sérothérapie, qui sauve des milliers d'enfants de l'abominable diphthérie? Et ces méthodes nouvelles ne sont-elles pas pleines d'espérance?

Les horizons des vaccinations étaient forcément limités, car on ne peut vacciner que contre les maladies qui ne récidivent pas, c'est-à-dire contre celles dont une première atteinte confère l'immunité pour l'avenir. Avec la sérothérapie, l'horizon s'élargit. Peu importe que la maladie soit immunisante ou sujette à récidive. Grâce aux sérums thérapeutiques qui sont de véritables médicaments d'origine animale, on peut non seulement l'empêcher d'éclore, mais la guérir après son éclosion. Et puis, voici qu'une nouvelle découverte toute récente, celle des cytotoxines et de la cytothérapie, élargit encore l'horizon et permet de concevoir légitimement des espérances nouvelles. Toutes ces méthodes encore à leur début sont si pleines de promesses qu'on peut espérer qu'un jour viendra où presque toutes les maladies seront non seulement curables, mais en quelque sorte, supprimées.

PIERRE DELBET

L'ENFANT D'AUSTERLITZ[1]

XII

Omer eut chaud. L'ardeur du soleil gâtait le plaisir de dominer à cheval, auprès de son cousin, le tumulte de la foule hurlant, grouillant par delà les lignes de soldats jusqu'à la grille des Invalides, jusqu'aux terrasses bondées de vieux canons, et jusqu'aux solennels bâtiments sombres que coiffait l'or du dôme. La fête du Roi, l'inauguration de la statue de Louis XIV, place des Victoires, et l'imminence du congrès de Vérone obligeaient les Praxi-Blassans à traiter ce jour-là quelques-uns de la faction Chateaubriand et de la faction Montmorency dans l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. Pour cela, dès le matin, on avait dû quitter les beaux ombrages de la propriété que le comte gardait à bail près de Saint-Cloud. De Paris, le jeune provincial ne sentait que cette chaleur poussiéreuse, mettant sueurs et feux à la face des endimanchés.

Déjà les tapissières du faubourg de Grenelle encombraient la voie du quai, pleine de rires, de disputes et de chansons. Des patriarches pansus en larges pantalons blancs montant jusqu'aux aisselles, et en gilets ouverts, secouaient les guides sur l'échine de leurs petits bidets de commerce, résignés au poids d'abondantes familles dans les charrettes.

1. Voir la *Revue* des 15 avril, 1er, 15 mai et 1er juin.

La calèche de la tante Aurélie dut s'arrêter au signe du commissaire de police ceint de l'écharpe blanche, par-dessus son habit d'uniforme. La garde nationale plaisantait derrière les faisceaux barrant le quai : un caporal avait retiré son bicorne et soufflait avec précaution contre la neige haute de son plumet. Édouard. Omer. continrent leurs chevaux qui piaffaient dans la chaleur bourdonnante. Tous deux sourirent vers Delphine, plate et maussade à l'abri de son ombrelle, vers Denise, délicieuse en mousseline grise, les bras nus et le cou nu. A chaque clameur de « vive le Roi ! » elle battait innocemment des mains.

En haut d'un foudre dressé sur plusieurs tonneaux vides, trois distributeurs pressaient des éponges. De leurs poings, vers les écuelles tendues, les casquettes présentées, les gueules barbues toutes béantes, coulait un vin violâtre. Ils en firent tomber au fond de l'entonnoir qu'un plaisant avait introduit dans sa bouche. Une vieille ivrognesse escalada les solives formant le bâti de l'échafaudage. A sa camisole trop mûre, une autre se pendit, afin de se hisser mieux, et l'étoffe se déchira, dénudant le squelette d'un corps parcheminé tandis que l'assaillante s'effondrait dans ses cotillons avec des cris affreux. De la garde nationale, mille lazzis saluèrent le comique de l'accident. Plusieurs, dans la foule, y répondirent, bien qu'elle guettât un signal, très attentive aux gestes des gens perchés sur deux estrades, en vis-à-vis, au milieu de l'Esplanade. Omer vit un soldat, sur l'une, brandir de la main gauche, un pain de quatre livres, et, de la main droite, une volaille rôtie... Alors, de partout, les groupes de populace accoururent, les doigts en l'air. Il y eut comme un champ de bras agités. Sous les cornettes sales des vieilles, les chapeaux en cuir des portefaix, les casquettes flasques, les bérets bleus, se mouvait une houle d'épaules en sarraus gris, en vestes plissées, en chemises jaunes, en fichus de Madras. Hirsutes ou glabres, les faces crièrent. Rapidement des gamins grimpaient aux arbres proches de l'estrade, où se relevèrent deux bonnets de coton bleu, deux hommes qui montrèrent des saucissons énormes. Une poularde fut lancée vers un bouquet de paumes calleuses et aussitôt saisie, disputée, tiraillée par vingt colères gesticulantes. Des poings se

crispèrent et battirent des nuques bronzées; un crâne chauve sombra dans les remous des dos en gilets de futaine sur quoi rebondirent, inopinément, un jambon roux et un pain doré, venus de l'autre estrade. Cela fit redoubler les hurlements et les bagarres de la foule, les nuages de poussière volant au soleil d'un août torride.

— Quelle turpitude! grognait Delphine.

Elle renfrogna son nez pâle, un nez d'homme, pareil à celui de son père, mais vraiment exagéré pour la figure mince d'une fille à vingt ans. Elle était toute rigide, en sa redingote de casimir, qu'ornaient vingt gros choux de satin. Denise répondit :

— Dieu merci, ces bonnes gens s'amusent à leur fantaisie. Et leurs gros appétits me donnent faim... Est-ce qu'on pourra bientôt passer?

Elle se pencha. Beaucoup de sa nuque était voilée à l'échancrure de sa guimpe, que retenaient sur le cou les nœuds de la [illegible] grise.

— Est-ce fâcheux de bâiller encore à Paris en cette saison! Nous pourrions être dans notre terre de Blassons, ou restés au moins à Saint-Cloud!

— Service du Roi! — répliqua Denise, imitant la révérence du comte de Praxi-Blassons quand il s'excusait de quitter un bal de bonne heure.

Les cavaliers s'amusèrent de la spirituelle adolescente qui avançait la lèvre supérieure en moue drôle et faisait battre, devant ses yeux dignes, les frais papillons de ses paupières.

Omer s'étonnait d'elle, si différente de la pensionnaire qui rédigeait au couvent des lettres majestueuses. Espiègle, elle se moquait de chacun dans un langage riche en comparaisons bizarres. Elle provoquait, à toutes ses paroles, la surprise et la joie. Ce peuple en guenilles, gueux tortus bas sur jambes, ces trognes rouges, ces visages mafflus, ces membres ridiculement décharnés, ces panses [illegible] dans les chemises bombées, ces faux airs belliqueux des gardes nationaux tirés à quatre épingles, certes, [illegible] devant les glaces des épouses, et par l'aide [illegible] des mères bourgeoises; ce grand nommé à favoris touffus, ce petit à la moustache colossale, le ventre serré sous les

buffleteries en croix; ce joli lieutenant ébloui par les reflets de son hausse-col; ce capitaine cubique et important; ce pan de chemise hors la culotte du gamin qui essayait de se maintenir, sans glisser, sur la potence du réverbère, — Denise remarquait, notait tout, l'égayait de plaisanteries audacieuses contrastant avec la sereine immobilité de son attitude. Delphine même se déridait parfois, bien qu'elle haussât les épaules et détournât la tête vers le cours de la Seine : le fleuve charriait des aigrettes de lumières dans le reflet ondoyant du ciel.

A l'ombre de son feutre rabattu, un violoneux faisait grincer la chanterelle de l'instrument. Son visage lamentable poussait maintes notes à prétentions de joie que démentaient trop les pièces disparates de sa houppelande, ses guêtres ficelées, les dix croûtes bossuant son bissac. Minable et sournoise, sa femelle allaitait un nourrisson gélatineux, elle supportait au dos, en un petit fauteuil, un autre enfant endormi; le garçon de dix ans, pieds nus et haillonneux, tendait sa calotte le long des roues.

Où peut-on être mieux.
Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille?

reprenaient en chœur les excursionnistes entassés dans les coucous; d'aucuns, difficilement juchés sur la planche du siège, recevaient dans l'estomac les coudes des cochers, vétérans à boucles d'oreilles et à figures militaires. Par le vasistas de son fiacre, un vieillard grincheu demanda la raison de l'arrêt. Une bordée de facéties lui répliqua, que lançait la foule des piétons, sur le trottoir du quai. Omer désira la volupté d'accortes grisettes en robes courtes et en chapeaux Paméla. Il méprisait les calicots, leurs gilets de cachemire, et leurs favoris frisés. Il se réjouissait de nourrices épanouies entre les touffes de leurs chevelures, et qui riaient aux fantassins blancs et bleus redressant leurs shakos à couronnes et à plaques de cuivre fourbi. Denise désigna plaisamment un ménage, retour de la guinguette : le monsieur avait mis la capote de sa moitié autour de sa bonne figure fredonnante, le châle par dessus son habit noisette; la femme,

pinçant sa jupe d'indienne, balançait, selon le mouvement de sa tête farceuse, le chapeau de haute forme éblouissant à la Bergami, et qu'elle avait ceint de renoncules. Ensemble ils chantonnaient, heureux franchement des stupéfactions et des rires qu'ils provoquaient parmi les garçons du ruisseau et les commis en liesse sur le toit de la patache jaune et noire, attelée de trois haridelles, les grelots tintaient à chaque coup de queue chassant les mouches.

Toutes les sincères ivresses de la joie luisaient aux grimaces de ce peuple gras et trapu, qu'il s'éborgnât pour conquérir les victuailles de la distribution royale, ou qu'il se plût aux couleurs de ses cachemires, de ses gilets, aux faux pas des commères, et aux incongruités des enfants... Comme ils se trompaient, l'oncle Edme et le grand père, quand ils croyaient la France en deuil de la liberté! Qu'on eût fusillé le maréchal des logis Sirejean à Saumur, arrêté le général Berton, guillotiné le capitaine Vallé à Marseille, que les tyrans exterminassent les carbonari napolitains et piémontais, que le major Gresloup languît dans les cachots du Spielberg avec Silvio Pellico, que le ministère de la Congrégation préparât une guerre d'Espagne pour abolir le principe constitutionnel à Madrid, cela, vraiment, ne semblait toucher en rien les portefaix se disputant le saucisson, ou les commis pleurant de bonheur parce qu'une grosse fille, ayant manqué le marchepied d'une voiture, montrait involontairement son pantalon de linge et ses jarretières vertes au-dessous de genoux épais. Qu'on se tuât dans les Cyclades pour la liberté, depuis deux ans, cela ne gênait guère les bandes ravies de se promener bras dessus, bras dessous, avec les goulots de bouteilles hors des paniers.

Denise n'épargna point le bourgeois en manches de chemise qui tirait un minuscule carrosse découvert, dedans piaillaient à l'envi son rejeton affublé d'un bicorne à galon et sa fillette suçant le nez d'un polichinelle. Autour d'un tonneau debout, en guise d'échoppe, il y eut dispute parce que la marchande qui criait, de là, les mérites de ses oranges ne voulut rien rabattre sur les dix sous du prix. Ailleurs, un hère, traînant la savate et tout étique dans les plis sordides d'une trop ample polonaise, invitait à l'achat de numéros pour

la loterie royale. Au bras d'un fils timide. chaussé de prunelle et de bas blancs, ahuri par l'éteignoir d'un chapeau Morillo, telle sèche quadragénaire se cambrait, la mantille aux reins, aux coudes, maniait l'éventail, et surveillait l'œil de son dadais qui portait son ombrelle close. Un pensionnat. vêtu de blouses grises, de pantalons flottants et de casquettes à glands bleus, piétinait, bourdonnait. Perché derrière une berline, un petit laquais se gratta la tête, puis tira la langue à l'invalide si plat du ventre, et qui, le bicorne sur l'oreille. contait le siège de Berg-op-Zoom pour un auditeur en bas et en paletot-sac. Mais une patrouille de gardes du corps excita l'admiration publique. Bottés à l'écuyère, casqués de hautes chenilles courbes, culottés de blanc, cuirassés de brandebourgs blancs, la lèvre rase et la mine funèbre entre les favoris, ils scandaient le pas à la suite des deux trompettes qui appuyaient contre la hanche le pavillon de leurs instruments lumineux. Ils ouvrirent un passage dans les lignes de la garde nationale au défilé des tapissières. Grenelle s'en alla vers les bosquets de Belleville et de Romainville, emmenant, au gré des cahots, ses familles joueuses de mirliton, ses jeunes filles d'organdi. ses jeunes gens de nankin et ses toutous frisés comme des agneaux.

Tant qu'ils allèrent au pas dans les files de berlines. Édouard, incliné sur la selle, vers les mines provocantes de Denise. lui conta fleurette. A chaque phrase, l'âme du jeune homme venait à son visage, une âme de passion douloureuse, défiante, qui se crispait dans le sourire amer, dans le froncement bref des sourcils. Apparemment, Denise se jouait de ces violences intérieures ; elle les accrut par mille coquetteries délibérées. En vain Édouard, à plusieurs reprises, tenta de se redresser sur le cheval, de s'amuser aussi des gens. de parfaire sa propre élégance de jeune centaure en habit haut boutonné et en chapeau brun. Bientôt il se penchait vers la face claire de la jeune fille. sous le prétexte d'une remarque. Il s'agitait comme une flamme, se contournait, prenant à témoin de son amour la foule, semblait-il, tant son regard défiait les hommes assez hardis pour contempler ses parentes étendues sur le satin jaune de la calèche.

Omer supputa la force de cette passion. Moins pour sa

sœur que pour son cousin, il estima beau de leur vendre son indépendance en prenant la soutane. D'ailleurs, la distinction essentielle entre les aristocraties et les masses, les bergers et les troupeaux, Omer commençait de la croire beaucoup plus positive que ne le déclaraient les enthousiasmes égalitaires des Lyrisse. Ceux-ci rêvaient. Les Praxi Blassans en jugeaient sainement. Omer Héricourt se rendit à ses espoirs d'enfance. Il briguerait la mitre, la pourpre et la tiare : il se livrerait à l'ambition même de Moïse imposant la Loi divine par les sciences de l'initiation. A quoi bon vouloir la délivrance de cette multitude qui s'ébaudissait à l'heure même où les procureurs royaux réclamaient déjà la peine de mort contre les sergents de La Rochelle avant de requérir contre le général Berton et l'oncle Edme? A quoi bon avoir voulu la gloire et la liberté de ces foules stupides, contentes de se promener en sueur, la pipe à la bouche, sous les guirlandes d'herbes et de feuillages garnissant, par-dessus le pont de la Concorde, les fils transversaux des réverbères et leurs potences repeintes?

Ce peuple ne demandait certainement ni la gloire ni la liberté, mais la poule au pot et le droit d'être vert-galant à la manière de cet Henri IV qu'il chantait :

J'aimons les filles
Et j'aimons le bon vin.
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain.

— Vive le roi!

Ainsi criait à tue-tête, aux pêcheurs de la berge, un ouvrier chenu, dodelinant du chef. Les mains aux poches du pantalon fendu sur les chevilles, il gigottait en mesure. Voilà tout ce qui demeurait, en cette cervelle, de la Révolution française faite pour l'affranchir, des guerres républicaines et impériales, de toute une époque héroïque vouée à son avènement. Voilà pour qui et pour quoi le colonel Héricourt était mort dans la lutte contre les monarques, pour qui et pour quoi les Lyrisse, depuis un siècle, couraient le monde, fondant les temples de fraternité et d'égalité, évitant à grand'peine la pendaison, la fusillade et la torture!...

Le soir, les lumières de mille bougies fleurirent de feu les salons de l'hôtel Praxi-Blassans; les groupes de gentilshommes en bas de soie s'inclinèrent devant la robe jonquille de la délicieuse tante Aurélie; les voix des clavecins et les murmures discrets des couples se répondirent, après dîner, le long des galeries. On inaugurait, à l'occasion de cette fête, le nouveau décor médiéval de hautes boiseries marquées aux armes byzantines du comte. Les habits bleus à boutons d'or, les fracs brodés d'argent et de palmes, étincelèrent parmi les pâles épaules des femmes palpitantes, demi-nues, muées en parfums vifs et voluptueux. Quand les rangs d'invités se fendirent et s'écartèrent devant la pourpre du cardinal Castiglioni, et quand Aurélie se fut agenouillée pour le baisement de l'anneau, Omer se décidait à recevoir l'ordination.

Le cardinal était un haut vieillard corpulent, à la bouche desséchée. Monumental, il oscillait d'arrière en avant, comme une statue qu'un vent terrible eût ébranlée. Il cachait ses mains dans les dentelles de ses manchettes, ne les offrait qu'avec lenteur et ennui. Ses réponses aux questions de tel ou tel furent péremptoires. Elles ne permettaient pas le doute, encore moins la contradiction. Lui-même, le comte de Praxi-Blassans n'osa répliquer à la dédaigneuse ironie de l'œil opaque, n'ayant conservé qu'une étincelle centrale, mais très menaçante. Le cardinal ne s'assit point. Il faisait deux pas, se posait, accueillait, saluait du menton, poussait plus avant au milieu des fonctionnaires qu'on lui présentait. Omer se dissimulait au coin d'une cathèdre à clochetons. Jusqu'alors il n'avait ressenti que la satisfaction de porter l'habit à boutons d'or, le premier jabot de malines, la culotte de satin, les bas de soie et les escarpins à boucles, de pirouetter devant les miroirs, le claque sous le coude, en saluant son visage féminin et ses cheveux bruns partagés au milieu du front. Mais, à mesure que s'avançait le prince de l'Église, le jeune homme entendait seulement soupirer sa peur de paraître gauche quand son oncle le nommerait, comme il était convenu. « Je veux être brave. Mon père n'eût pas craint cet homme, ni son insolence. Qu'importe qu'il puisse être pape? Mieux vaut le choquer par ma hardiesse: il remarquera mon arrogance;

il oublierait mon respect. Il me faut l'orgueil d'un vainqueur, tr... her, l'orgueil du Roseau Pensant. »

— Monsieur est votre neveu, celui que... vous destinez à l'état ecclésiastique ? Il a vaillante mine. L'Église a plus besoin de militants que de moines...

Et, de deux doigts bénins, il tapa la joue de l'adolescent. Celui-ci ne sut que répondre à cette phrase prononcée avec un langoureux accent italien, mais où chaque intonation doublait la valeur des mots. Elle indiquait nettement que le prince romain n'ignorait pas les hésitations du jeune homme, ni l'influence du comte, qu'il n'en omettrait rien. Malgré sa résolution d'arrogance, Omer s'en tint à s'incliner, et à balbutier mal afin de satisfaire à trois questions prévues. Le cardinal continua sa marche pesante et oscillante parmi les révérences creusées des dames, et les saluts bas des diplomates. Il daignait à peine un regard vers l'un, vers l'autre, un compliment facile, une affabilité brève, qui changeaient sa lourde mine, au prononcé d'un nom. Il fut, au bout de la galerie, s'asseoir en un fauteuil massif qui parut transformé en trône et l'on défila devant sa taille majestueuse. Un secrétaire du comte murmurait à chacun : « Saluez..., passez. »

Néanmoins, le cardinal arrêta Denise quand, simple et brillante, elle se fut montrée. Il lui dit une phrase très fleurie, à peine entendue par les personnes les plus voisines. Omer crut que Son Éminence la comparait à une rose. « Vois comme elle séduit les plus grands, ta sœur ! » remarqua la passion oppressée d'Édouard. De fait, on entourait la jeune fille, svelte dans la cloche bleue de sa courte robe, qui découvrait les rubans grisâtres et croisés sur les bas de soie en souliers gris. Ses bras potelés et lumineux, encore enfantins, esquissaient mille gestes contenus difficilement et comme rappelés à l'ordre, prétendait-elle. Sous le faix de tresses enlacées en haut de la nuque laiteuse, elle se riait des propos, des sourires, des brocards et des louanges, telle une démone ironique sachant les causes inconnues de l'univers, des hommes et de leurs esprits. Elle tenait à la main une sorte d'écran de paille dorée, au milieu, s'encadrait la miniature d'un paysage : sapins, ruines, rayon de lune éclairant un Écossais de Walter Scott qui, la claymore

en travers de ses genoux, rêvait assis au bord de l'abîme. Interrogée par Édouard sur les motifs de son ironie envers tous, elle n'hésita point à répondre que l'agitation vaniteuse des hommes lui semblait risible devant l'impénétrabilité des desseins providentiels par quoi tout se mène ici-bas. Elle soutint fort pertinemment la discussion. Les dominicaines l'avaient nourrie du pyrrhonisme de Pascal, et la jolie raisonneuse pariait subtilement pour Dieu, après avoir abusé d'aphorismes tels que : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! » Certes, son bagage était petit, et sa logique sautillante, mais elle n'en étonnait pas moins les causeurs habitués aux timides fadaises des autres jeunes personnes. Autour d'elle, un cercle se forma de personnages élégants qui hochaient la tête, souriaient et secouaient par des pichenettes leurs jabots. Au moment où elle recueillait l'hommage de plusieurs propos élogieux, l'oncle Augustin pénétra dans le cercle. Il était haut et superbe dans son uniforme de général, fleuri d'or, sous les croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. Une mince épée au long de ses bas blancs, de sa culotte blanche, semblait un joyau de parade. Il baisa cérémonieusement la main de sa nièce, et cette attention de galanterie, au centre d'un groupe nombreux, la fit rougir, comblée d'orgueil.

— Je vois, ma nièce, après l'avoir entendu dire partout, que « vous soutenez aisément l'honneur du nom !... » assura-t-il sur un ton mi-plaisant et mi-sérieux.

Ensuite il posa la main sur l'épaule d'Omer, qu'il avait à peine revu deux ou trois fois depuis la première communion, et l'entraîna dans une pièce à l'écart, lui parla gravement de son chagrin : la mort de sa femme, cette belle Malvina, si brusquement disparue.

— Je considère comme un devoir essentiel de vous continuer l'affection qu'elle vous portait; et soyez sûr, mon cher neveu, que je n'y faillirai pas. J'ai promis à votre père mourant de servir votre destinée, comme celle de votre sœur : une promesse faite sous les feux des canons ennemis ne s'oublie pas. Je vous le prouverai... J'aime votre air et votre allure. Ne vous embarrassez pas trop de ce que nous vous exhortons à souffrir la tonsure, le comte et moi. Quel-

ques années vous séparent de la résolution définitive. On verra bien à ce moment-là. Le mieux est de ne contrecarrer personne, en évitant de vous rebeller à l'avance. Venez chez moi, je vous prêterai des livres, ceux de la générale... Le capitaine Lyrisse a dû me desservir auprès de vous, j'aimerais dissiper d'abord le malentendu... Sachez qu'en 1814 nous ne passâmes point à l'ennemi. C'est une atroce calomnie. En quittant, derrière les troupes de Marmont, le camp d'Essonnes, nous pensions nous réunir autour de Bernadotte, puisque nous n'avions pu le faire autour de Malet, ni de Moreau que nos amis politiques et les chefs de nos associations militaires recommandaient... Je vous expliquerai cela plus en détail... Nous obéissions à des ordres respectables. Il n'y eut là ni vilenie, ni trahison. On nous a trompés... Talleyrand nous a trahis. Il abusait Alexandre en ménageant aux Bourbons un retour impromptu... Fallait-il mettre la France à feu et à sang? Les maux de la guerre étaient immenses déjà... Mais quand Napoléon eut débarqué de l'île d'Elbe, nous revînmes à lui. Le monarque imposé par les forces étrangères n'avait point tenu les promesses de la Charte libérale. Nous étions dégagés par là de notre parole... Waterloo fut la fin d'un duel entre les deux principes. Le vaincu doit se soumettre. Si on l'observe, la Charte, en somme, consacre les principales libertés acquises aux Droits de l'Homme... Nous savons, le comte et moi, que vous possédez, à près de seize ans, une sensibilité vive et des dispositions pour méditer... Ne gâchez pas votre esprit dans des luttes inutiles où vous êtes assuré de vous perdre, comme ce pauvre Edme Lyrisse dont nous avons eu tant de peine à protéger la fuite... à sauver la tête. Il faut apprendre à se résigner aux faits, voyez-vous, mon cher : c'est tout simplement puéril de combattre la réalité. Seul, le chien enragé mord du fer. La nation s'accoutume à la royauté. Voilà le certain. La puissance vous appartiendra si vous ne contrariez pas l'assentiment général. Qu'importe la houlette dont se sert le berger pour conduire le troupeau? Le principal est de conduire le troupeau.

L'oncle Augustin frappa l'épaule de son neveu en riant. De la cimaise au plafond une glace reflétait le veuf : les cheveux gris ne vieillissaient point son visage mince, roide,

un peu hâlé par les soleils et les pluies des étapes, tout éclairci par les yeux petits et profonds sous l'arcade sourcilière. Il se tenait fort droit, les jambes unies, une main à la dragonne de son épée; l'autre se plut à flatter l'épaule d'Omer, qui commençait de croire à la bonhomie philosophique du général.

— Allez, allez, mon enfant, — répétait l'oncle Augustin; — la multitude ne vaut rien sans chefs, la masse se désagrège et retourne vite à l'animalité. J'ai vu ça de près en Russie pendant la retraite... Quand les officiers supérieurs eurent perdu tout prestige, nos soldats se pillaient, s'assassinaient, achevaient les faibles pour leur voler la part de butin. Certains jours, je me suis cru à une de ces époques reculées dont parlent les savants : et il me semblait, me rappelant ma vie antérieure, que j'avais rêvé une période future et fabuleuse, un âge d'or...

Omer aussi gardait à la mémoire le spectacle de la foule en liesse sur l'esplanade des Invalides et la vision du vieil ouvrier qui, jacobin sans doute, trente ans plus tôt, acclamait la Convention, et maintenant, en gratitude de son ivresse, acclamait le roi.

A son épaule, la main de l'oncle était fraternelle; à son oreille, la voix s'insinuait, sceptique, sincère, désenchantée, camarade. Le jeune homme se félicitait de paraître en frac, le poing dans le jabot, près du parent magnifique, qui se donnait la peine de le conquérir. On souriait de les voir en confidences. Alors s'approchèrent des hommes en habit de pair fleuri de soie bleue, en habit de cour fleuri d'argent, en habit d'académicien fleuri de soie verte, en uniformes blancs d'infanterie: puis des suisses rouges, des gardes du corps bleus, un prélat en soutane violette. Le général les saluait brièvement, présentait le fils de son frère, qu'il n'avait point revu depuis des années, et marquait, en s'excusant, le souci de s'entretenir avec lui seul. Les mines légèrement surprises et vexées de ces potentats ne furent pas sans contribuer à rendre l'oncle plus chérissable.

Cependant Omer défendit ses opinions; il voulut ne point sembler faible et versatile : tourner trop brusquement la voile au vent nouveau eût été nuisible. Sans combattre les avis

insidieux de son parent, il résuma les conventions du [illegible] et du capitaine, puis déclara s'y tenir en son for intérieur. Si l'on consentait à lui permettre de suivre concurremment près la Faculté de Paris, les cours de théologie et de droit il s'efforcerait, assura-t-il, de prendre goût à la connaissance de Dieu car il n'entendait point se vouer à la prêtrise avant que d'avoir eu des raisons intelligentes de se déterminer. Il promit d'observer jusqu'à cette heure décisive la réserve d'un jeune homme bien pensant. Préparée à l'avance et conforme aux sentiments de loyauté rigide alors en usage dans la littérature, cette réponse devait plaire. Le jeune homme y montrait de la franchise, de la dignité, et de la déférence envers les décisions de ses oncles. Aussi bien ne concédait-il point tout, et savait-il obtenir de vivre, étudiant, à Paris ce que désirait sa convoitise d'amours fréquentes et affranchies de surveillance. Le général y vit clair : il réprima deux sourires aimables et goguenards, lorsque Omer expliqua comment l'étude de la jurisprudence lui vaudrait une pension raisonnable de Caroline, et comment l'étude de la théologie lui vaudrait les subsides de sa mère.

Le bel homme ne le quittait pas et racontait ses campagnes, ses aventures, la passion charmante d'une pauvre vivandière qui l'avait, depuis la Bérésina jusqu'à Wilna, ramené dans sa carriole parce qu'il ne pouvait mouvoir son pied gelé, parce qu'il souffrait horriblement aux deux doigts de la main gauche entamés par un sabre cosaque. Il se déganta pour les faire voir, courbés à la première phalange, recroquevillés sur la paume, annelés de cicatrices. Ensuite il dénigra la profession des armes, et la servitude de la discipline. Au contraire les prélats entourés de la vénération publique, majestueusement logés dans les édifices épiscopaux, ayant pour amies les jeunes veuves que consolent la dévotion et le confesseur, vêtus de riches costumes et servis par des bedeaux propres dans la vaisselle plate, ces gens-là lui avaient toujours paru les plus heureux des mortels. Tous les avantages que donne la gloire d'un haut commandement militaire, tous ceux qu'obtient la réputation d'un ministre en faveur, les évêques en profitaient sans connaître les fatigues effroyables de la guerre, ni les craintes perpétuelles de déchéance poli-

tique. Il leur suffisait de traduire Horace en vers blancs, et de le mettre en action. Le général décrivit quelle curieuse petite maison aménagée pour les joies sensuelles il avait découverte, durant la campagne de Wagram, dans le parc d'un chanoine, en Bohême.

Écoutant ces récits, Omer retrouva les plaisirs mêmes que lui avait appris le capitaine Lyrisse. Plus de distinction véritable et plus de finesse paraient le langage maintenu au ton discret de l'aveu. La camaraderie de l'oncle Augustin initiait à tout autre chose qu'à l'enthousiasme furieux du demi-solde. On y sentait une manière supérieure de juger les vertus des hommes et leurs vices, non pas comme le censeur qui condamne brutalement ou bien approuve bruyamment, mais comme le spectateur perspicace des obligations qu'imposent à chacun ses instincts passionnés, ses orgueils ambitieux et ses intérêts chers. Le capitaine voyait la vie comme une page nettement divisée en deux colonnes, l'une renfermant tout le beau, l'autre tout le laid. Le général y apercevait mille divisions et subdivisions teintées différemment, dont les limites se mêlaient comme celles des zones colorées de l'arc-en-ciel. En chaque vice, il signalait une énergie louable; en chaque vertu, une défaillance nécessaire et fâcheuse; puis souriait de l'un et de l'autre, drôlement. L'arrogance du comte lui était étrangère. Il s'en moqua d'ailleurs comme d'une naïveté, puis la vanta comme un moyen de contraindre la sottise des petites gens au respect du savoir et de la puissance, sans lesquels ils iraient aux délires révolutionnaires, à l'anarchie et à la sauvagerie des Septembriseurs. Chez ce soldat qui avait aussi gagné ses grades, l'arme au poing, à travers tous les champs d'Europe, Omer retrouvait le même dégoût de la mort, de la lutte et du sang, que sa mère affirmait en se vouant à la douceur du Christ. Le général évoquait les scènes de carnage avec honte et mépris, n'y insistait point, les oubliait aussitôt, détournait la tête et changeait de conversation.

Un valet présenta, sur un plateau, vingt tasses épaisses portant chacune, à leur panse dorée, le médaillon d'une bataille différente et très finement peinte. Le général but dans celle qui représentait Jeanne d'Arc à l'assaut d'Orléans : le neveu prit celle ornée par le combat des Pyra-

mides, que dirigeait un Bonaparte ascétique sur un cheval blanc dont le galop foulait des Turcs à terre. Un nom d'artiste célèbre signait chaque miniature. L'oncle Augustin approuva le luxe du service, et ils allèrent ensemble par l'hôtel en fête, bruissant de robes et cliquetant de joyaux pendus aux bracelets des femmes. Par une fenêtre, Omer compta les voitures qui tournaient à la file dans la cour carrée vêtue de lierre, et déposaient les visiteurs au perron d'angle, parmi l'essaim des laquais en culottes et en lourd habit brun chamarré d'argent le long des coutures. Les équipages repartaient ensuite, franchissaient la seconde issue ouverte dans le faubourg Saint-Honoré; les galons des cochers s'illuminaient au passage sous les grosses lanternes du fronton. Alors d'autres calèches entraient par la première porte, selon le geste du suisse en chapeau à plumes qui commandait les évolutions.

De cette fenêtre à celle ouverte sur le jardin qui contournait la pièce d'eau, une ancienne galerie des glaces traversait la longueur de l'hôtel. Spacieuse, elle brillait de tout le vernis miroitant sur les boiseries neuves, les chaises à dossiers ogivaux, les cathèdres sculptées, les tabourets gothiques, les bahuts monumentaux élevant jusqu'aux poutres du plafond les lueurs bleuâtres de vases en faïence d'Arras, de Delft et de Rouen. Sur la cimaise, toute une série d'émaux limousins offraient les figures violâtres et jaunes de reîtres, de mignons et de ligueurs aux moustaches troussées, qu'avaient été les Praxi-Blassans du XVIe siècle. Fantômes d'airain, leurs armures simples, ternes et trapues occupaient des angles. Le triomphe de Flore historiait l'espace d'une haute tapisserie. Là se pressaient des héros grecs autour d'un char portant la déesse; ses lèvres et ses yeux avaient pâli à l'humidité du château provençal. A la place des hauts miroirs cintrés qui, vers 1810 et 1811, avaient ravi l'enfance d'Omer, plusieurs très grands tableaux, encadrés de chêne, représentaient, tantôt le trouvère à genoux devant la châtelaine qui lui met au front un baiser chaste, tantôt le chevalier, dans sa cotte de mailles, mourant, le crucifix aux lèvres, tandis que pleure l'écuyer à genoux et qu'au fond, entre les draperies relevées de la tente caracolent les Sarrasins en fuite; tantôt saint Louis jugeant sous le chêne de Vincennes, un seigneur tremblant accusé par

un serf en guenilles pittoresques ; tantôt Jeanne d'Arc à cheval parmi des archanges brandissant leurs glaives de feu contre les Anglais ; tantôt Clémence Isaure distribuant les palmes aux troubadours et aux poètes en chausses azurées, gris-de-perle, orangées et roses. En chacune de ces toiles, se plissaient et ondoyaient cent gonfalons chargés d'armoiries.

— A la bonne heure ! notre vieille France renaît ! — déclara soudain près d'Omer une dame : son turban de gaze dardait les étincelles bleuâtres d'épais diamants.

— Oui, oui, — répondait un homme qui pirouetta sur ses talons comme s'ils eussent été rouges de nouveau. — Voilà bien l'art que nous devons aimer, celui qui réveille tous les beaux sentiments d'autrefois... Si le Régent et son Dubois n'avaient point permis toutes les nouveautés de leur temps... bien des catastrophes eussent été inconnues.

— Et voyez, — interrompit la dame, — quelle noble figure l'artiste a su donner au roi saint Louis, quelle pureté et quelle noblesse dans le front, dans le regard, et quel air horrible a ce traître.

— Je déplore que le comte ait cru devoir choisir une œuvre qui montre ce vilain accusant un homme né. C'est un triste exemple. Si on l'exposait dans un lieu public, cela rappellerait aux mauvais esprits la funeste époque du régicide. Ne vaut-il pas mieux, pour l'honneur de la France, oublier et faire oublier la folie sanglante de ces monstres ?

— En effet, baron, en effet... Que ces trouvères ont des figures d'anges !... Est-ce exquis, divin, nonpareil !

— Ah ! madame, aux grands siècles de la royauté, les âmes étaient si belles qu'elles façonnaient du dedans l'extérieur des visages, et les arrangaient à la perfection.

— Eh bien, — dit la dame, — voilà une saine habitude à reprendre, car les hommes d'à présent me paraissent fort laids.

— Hé ! hé ! c'est que vous ne les voyez plus avec les illusions de la jeunesse...

— Plaît-il ?

L'impertinent avait disparu, et la dame, toute rouge, haussait les épaules, s'éventait.

Le général Héricourt sourit à son neveu. Ils se glissèrent

parmi les groupes en extase près des toiles, ou bien admirant les panoplies.

— Si nous joignions votre sœur? — proposa-t-il. — Je n'ai pas moins d'affection pour elle que je n'en ai pour vous. On ne peut être plus avenante ni plus spirituelle, ni de meilleur ton. Elle a de l'enjouement et point de licence. Sa dévotion badine agréablement, et cette manière de railler, au nom du Christ, est une piquante nouveauté. Je veux lui remettre une bagatelle que portait la générale. Qu'en pensez-vous?

Il tira de son jabot un étroit collier à deux rangs, l'un de rubis, l'autre de turquoises. La valeur des pierres était d'importance. Omer se récria, quelque peu mordu de jalousie, mais l'oncle lui remit une montre en or, plate comme un écu, munie d'un cadran d'argent moiré, et suspendue à un ruban de breloques, lesquelles comptaient deux têtes chinoises, taillées dans l'ambre, un cachet de cornaline à chiffre, et, sur un cabochon d'émeraude, les signes d'un talisman oriental. L'émeraude ne le cédait pas en valeur aux rubis du collier.

La joie de la possession rendit d'abord Omer silencieux. Il examinait la pierre translucide, au feu des bougies plantées en buissons dans les torchères. L'air de richesse qu'elle ajoutait à sa personne le transformerait devant les femmes. Il se promit des allures princières, négligemment hautaines, qui exciteraient l'admiration. Tirer de sa poche cette montre, avec l'émeraude et une poignée de louis pêle-mêle, vers l'instant de payer la note du restaurateur, ce geste lui parut fastueux. Il y pensait encore, quand les exclamations heureuses de sa sœur le surprirent. Elle soupesait rubis et turquoises. Le plaisir pétillait dans ses yeux. La nouvelle Denise, celle qui n'était plus une sœur gamine et taquine, mais une beauté tout étrangère, lui apparut alors, couronnée de roses et de cheveux bruns en nattes, large d'épaules, haute de taille, sur des jambes de chasseresse. Ses dents éblouirent cependant qu'elle disait son bonheur, qu'elle attachait les joyaux à son cou fort et candide.

Le général lui offrit le bras pour la conduire jusqu'aux miroirs. Elle s'appuya contre l'épaule, sorte de caresse de tout le corps reconnaissant. Choqué, le frère regarda sourire Édouard de telle manière que la face semblait celle d'un

crâne; une pâleur verdâtre abîma le visage de l'adolescent amoureux.

— Quel superbe cadeau d'oncle à nièce, de père à fille! s'empressa de dire Omer, pour calmer cette peine affreuse. Je connaissais peu mon oncle Augustin. Son esprit est excellent. Il tient la promesse faite à notre père : c'est bien naturel; mais il aurait pu y mettre moins de générosité.

— Il aime l'ostentation, — répondit Édouard qui reprenait difficilement haleine; — et je n'approuve pas qu'une jeune fille porte de pareils bijoux.

Denise revint enchantée :

— Vois, Édouard, combien cela me sied. Voilà qui va m'aider à tenir notre rang auprès du monde. Fi! la longue mine! Réjouissez-vous donc. Allez-vous blâmer mon plaisir?... N'ayez crainte, je ne les mettrai point avant que d'être mariée, sauf pour ce soir... Approchez. Donnez votre main. Touchez là, monsieur. Vous tremblez? Ma nouvelle richesse vous étonne-t-elle à ce point? Remerciez Dieu de me voir si plaisante, alors!... Je suis un don de la Providence... Priez afin que je ne disparaisse point à la façon des saintes qui ne font que luire une seconde dans la cellule des bienheureux...

Et de continuer la plaisanterie. Édouard raffermit sa contenance; il lui servit à propos quelques ripostes. Le général observait leur manège. Soudain Denise le rappela poliment et lui demanda s'il recevait des nouvelles de ses commerces à Java. Des établissements lointains, en colonies hollandaises, constituaient le legs de l'épouse défunte. Veuve de leur fondateur, puis remariée avec Augustin, elle en avait confié la régie aux Héricourt de Dunkerque, armateurs et corsaires. Ceux-ci avaient été pris sur l'Océan par les Anglais avec leur corvette *la Belle Ariadne*. Mais la frégate où ils étaient captifs, pourchassée par deux navires français, dut fuir d'escale en escale jusqu'à Surate. Là les prisonniers ne purent quitter les pontons avant 1816... A leur libération, l'un des frères mourut de la peste. Épuisé par les fièvres, vieux déjà, Joseph, le survivant, ne pensa point à risquer seul le long périple du voyage par le Cap. Il gagna les établissements javanais de sa nièce, y rétablit l'ordre des affaires. Depuis, il y demeurait, annonçant de mois en mois un

retour qui ne s'effectuait point, mais expédiant des lettres de change toujours plus considérables.

En causant, Denise s'inquiéta de ces revenus. La prestigieuse générale leur avait dû ses équipages célèbres dans Paris, ses vitchouras de fourrures rares, un luxe perpétuellement renouvelé. Sur les manies du parent, l'oncle Augustin savait mille drôleries narrées par les capitaines de navires qui lui apportaient les commissions de Joseph. En mémoire de son frère, qui adorait ces sortes de bêtes, le solitaire élevait plusieurs centaines de perruches dans les volières de ses jardins. Il les éduquait afin qu'elles répétassent indéfiniment cette plainte et cette menace : « Ah ! ah ! ah ! le pauvre frère ! Il est mort... mort... Mort à l'Angleterre ! »

Le conte fit rire, parmi d'autres semblables. Obstinément Denise questionna sur les mérites administratifs du vieux corsaire. Alors le général Héricourt cita des sommes.

— Tant que ça ! tant que ça ! — faisait la jeune fille en balançant sa jolie tête devenue fort grave.

— Mon Dieu, oui : de quoi vous offrir, ma chère, quelques colliers et quelques autres petites satisfactions. Tout cela vous appartient, puisque je n'ai pas d'enfant.

— Mais si vous vous remariez ?... Ah !

Et une anxiété très vive se masqua fort mal sous l'aspect de l'enjouement.

— Hé ! — fit le général. — Je ne suis plus très jeune.

— Vous êtes de belle taille et de figure noble, vous êtes un héros, général à moins de quarante ans ! Quelle femme, quelle fille n'aimerait se montrer à votre bras ?... Ah ! ça vous arrivera, monsieur le veuf, ça vous arrivera... J'ai bien peur que vous ne soyez une mauvaise caution pour mes colliers.

Elle se laissa rire, puis imita la moue penaude d'une écolière privée de cerises. Ce dont chacun se réjouit, même le comte de Praxi-Blassans qui vint écouter, la tabatière à la main, et la prise au pouce. Son menton osseux avançait sous le profil à perruque. Son squelette large, mais sans chair, remplissait l'habit sombre de la pairie, et le gilet de moire blanche que traversait le cordon de Saint-Louis ; ses jambes sèches piétinaient impatiemment. Désireux de détourner les propos, l'oncle Augustin lui communiqua les idées d'Omer

et ses intentions d'étudier la théologie. Le général offrait au jeune homme un appartement dans son hôtel ; tout s'arrangerait.

— Fort bien! fort bien ! — approuva le tuteur qui renforçait par impertinence son accent nasillard. — Vous désirez donc qu'il reste à Paris? Ma foi, j'y consentirais... J'aime autant le voir hors du collège et le tenir de près. Mais il faut qu'il gagne cela... Soyez bachelier, monsieur mon neveu, d'abord. Deux mois suffisent pour préparer l'examen. Il n'y a point d'exemple qu'un bon élève, sur la fin de ses humanités, n'ait pu brûler les dernières étapes. Le Père Ronsin me trouvera quelque précepteur actif. Mettez-vous au travail dès demain, s'il vous plaît... Denise, vous surveillerez votre frère.

Omer était trop content de se prévoir à Paris, étudiant bientôt, logé chez le général, avec la double pension de Caroline et de sa mère, pour objecter quoi que ce fût aux ordres du comte. Il saisit le bras d'Édouard, lui énuméra les plaisirs de ses projets. La fête lui sembla brillante. Il aspira l'odeur des femmes. Il flaira les nuques décolletées ; il frôla les épaules nues, se fit présenter aux jolis visages et aux rires clairs, se plut dans les glaces : il s'y contemplait, en frac sombre, de couleur ecclésiastique, en cravate blanche soutenant sa figure pâle ; elle était, ce soir-là, presque débarrassée des rougeurs et des minuscules furoncles qui gâtaient le front à l'ordinaire.

— Pourquoi es-tu morose? — demandait-il à Édouard, dans un coin. — Tu as, sais-tu bien, un singulier caractère! J'entends M. de Blacas vanter l'agrément de tes propos et la sûreté de tes citations grecques. Tu étonnes les membres de l'Institut par ton aisance à leur rappeler une période philosophique de Quintilien .. Ton père est au comble des honneurs et jouit de la plus grande autorité. Vois ta mère exquise, et sa jolie tristesse. Vois ma sœur : elle est vraiment si belle que je m'en aperçois. Elle t'appelle... Tu fronces le sourcil. Serais-tu jaloux?... Quoi?... Quoi?... Jaloux de mon oncle!... toi, toi! jaloux de ce vieux militaire à cheveux gris!... Tu veux rire!... Allons la retrouver. Mais ne te confesse pas : elle te criblerait de brocards...

— Je crois qu'elle préfère la richesse et les honneurs à l'amour.

— Comment pourrait-elle ne pas marquer de la gratitude à un oncle si généreux et si bon ?

— Ah ! fichtre, toi de même, toi de même tu succombes ! Ah ! ah ! l'émeraude est d'un bon prix !

— Tais-toi.... tu perds la raison !...

Édouard se rua dans un corridor, y disparut.

« J'avertirai Denise », pensa le frère. Il la chercha. La chaise de la jeune fille était vacante, et il n'aperçut pas le général.

Dans le temps qu'il avait employé à l'apaisement d'Édouard, l'oncle et la nièce avaient sans doute quitté la galerie, parmi les groupes descendus au jardin qu'on illuminait. Omer suivit une robe écossaise enguirlandée de roses, barrée de rouleaux en satin blanc, piquée de choux incarnadins. Des galants, brodés d'or et de soie violette à l'habit, rivalisaient en madrigaux. On s'arrêta devant un donjon de bronze où tournaient les heures d'une petite pendule ; au pied, sur l'assise de rocs, un page rêvait, le menton dans la main.

— Quelle poésie! — s'écria la dame aux choux incarnadins.

— Quel pittoresque ! Ne lit-on pas au front de ce bel enfant ses pensées les plus secrètes ?

— A quoi estimez-vous qu'il songe, marquis ?

— Il met en balance le devoir qui l'appelle à servir son roi, et la passion qui le retient aux pieds de sa châtelaine. Le devoir et la passion luttent dans son cœur. Le devoir triomphera, parce que l'enfant est noble et Français... C'est l'histoire de toute la vie : aussi l'artisan de cet objet sait-il nous émouvoir. Tous nos sentiments sacrés se réveillent en nous, les sentiments de nos aïeux, ceux qui fondent la race sur ces deux assises : les devoirs envers le roi, et la galanterie envers les dames, par le moyen de qui la Providence allège les douleurs humaines...

L'ambition d'Omer, un instant, souhaita d'être ce page de bronze.

On descendit les vingt-cinq marches de l'escalier, entre les balustres de pierre, les hauts vases de fonte. Dans les falbalas de feuilles lourdes, mille feux semblaient de gros fruits suspendus aux branches des marronniers. La gerbe du bassin retombait en étincelles, par-dessus les lampions multicolores et flottant à la surface. Quatre ifs flamboyaient aux quatre

faces du bord rectangulaire. Le murmure des invités s'unit au bruissement des pas qui foulaient le sable. Des compagnies s'enfonçaient dans l'obscurité de la charmille. Par les interstices des feuillages, mille rayons éclairaient les froissures de satin, un chatoiement de soie cambrée au creux d'une taille, les ors d'un habit voûté sur des épaules osseuses, les nuances des tulles s'envolant à la suite de marches légères. Tel visage glabre, dur et pensif, se révéla, passant contre les mollets en marbre de Diane.

A l'écart, dans l'ombre d'un berceau de chèvrefeuille, le jeune homme cherchait un banc de pierre. Un couple y conversait. A ce moment, un bras jeune, ganté jusqu'au coude, sortit du noir, et doucement s'appuya sur le genou d'une culotte blanche que prolongeaient deux longues jambes musculeuses, croisées. Omer douta s'il reconnaissait les escarpins du général et leurs boucles de vermeil. C'était bien le geste de sa sœur qui s'alanguissait ainsi; c'étaient sa main, l'écran de paille dorée à miniature de paysage, et le mouchoir de dentelle blonde. Comment Denise oubliait-elle autant la jalousie de son cousin? Il voulut paraître, et les surprendre en cette attitude trop familière. Mais il redouta de laisser voir un trouble intempestif, car il sentit la chaleur du sang monter à son visage indigné. Alors il se détourna. Denise risquait de perdre Édouard, pour plaire au général! En tout cas, elle ignorait la bienséance. Une vierge ne devait pas poser la main sur le genou d'un homme, fût-il son oncle. Et toute la rancune d'enfance ressuscita qu'il nourrissait à l'égard de la moqueuse, de ses dédains, de son empressement à fréquenter la noblesse, de l'égoïsme qu'elle ne dissimulait guère en l'obligeant à la prêtrise pour obtenir le mariage aristocratique avec Édouard de Praxi-Blassans.

« Contre un bijou elle donne sa caresse. Elle a des instincts de courtisane; des instincts qu'elle ne comprend pas, certainement, mais elle les a. Et ne comprend-elle pas qu'elle plaît trop en frôlant quelqu'un de son bras? Heureusement, le général semble un cœur loyal, incapable de profiter de cette innocence... »

Omer ne goûta plus la fête. Il attendit impatiemment le départ de tous, pour rejoindre Denise à part et lui repro-

cher cette grave inconséquence. La jeune fille nia tout sans hésiter. Ensuite elle recourut aux larmes, protestant que son frère l'insultait, invoquant les saintes. Elle finit par se réfugier au fond de son appartement. Tombée sur le prie-Dieu dans une posture théâtrale, elle supplia le Sauveur de pardonner à un frère qui la calomniait, et menaça de se plaindre au comte dès le lendemain. Omer se retira. Il l'avait vue très nettement au jardin. Elle mentait. Donc elle n'ignorait pas son tort.

La querelle avait été vive, courte, conduite à voix basse et vite terminée par l'explosion de sanglots, par la peur d'attirer la tante Aurélie ou Delphine hors des appartements contigus. Le frère n'analysa bien les détails de cet instant que dans sa chambre, celle même qu'avait habitée son père, avant le départ pour la campagne de Hohenlinden. Les évocations de cette circonstance augmentaient sa colère. Dans la nuit, il ne pouvait abolir l'image de sa sœur haineuse et folle, la bouche furibonde, jusqu'où des larmes de rage rebondissaient au long des joues en feu. La fille du colonel Héricourt pouvait donc s'oublier ainsi! Ce qu'elle osait avec un oncle, hésiterait-elle à l'oser avec un autre? Les craintes d'Édouard se justifiaient. Et elle ne pliait pas, elle ne se repentait pas, elle mentait; elle accusait elle-même, perfide, mauvaise, odieuse. Il résolut d'écrire à sa mère le lendemain.

Ses idées ne franchirent pas ce cercle. Elles se lassèrent enfin. Il s'endormit dans la fièvre de rêves confus.

Au réveil, derrière la camériste qui déposa le déjeuner sur un guéridon et s'en fut, la tante Aurélie entrait dans la chambre. Elle s'assit.

— Enfin je t'ai près de moi. Tu restes à Paris. Dieu soit loué!...

Elle trancha les citrons qu'on avait apportés pour elle, et, commentant la fête de la veille, elle comprimait les zestes d'un même mouvement qu'il lui avait toujours connu : elle arrondissait les bras, elle relevait les doigts auriculaires tout arqués au-dessus de la tasse d'argent pleine de laitage et d'œufs battus.

— Il y a vingt ans, ton père, ici, me racontait ses espé-

rances. Voilà ses deux pistolets de hussard pendus encore aux côtés de la gravure. J'entends sa voix lorsque tu parles ; et comme lui, tu fais la lippe avec ta lèvre inférieure si tu n'es pas content... Embrasse-moi,... mon petit Omer !... Quel malheur que je n'aie plus l'uniforme de hussard ! Je suis sûre qu'il s'ajusterait à ta belle taille...

Au milieu du visage fané par la quarantaine, et légèrement ridé vers les tempes, vers les coins de la bouche pâle, de charmants yeux tendres guettaient Omer. Elle demeurait fluette, gracieuse, en agitant de ses gestes le canezou de satin vert à nœuds cerise. et les manches de malines. Parfois, elle ordonnait les rouleaux de ses cheveux pailletés d'argent, avec une main de fillette.

— Si, si, tu demeureras, — reprit-elle. — L'examen ?... La belle affaire !... J'en toucherai deux mots au Père Ronsin. Il doit recommander Édouard à la Sorbonne. Pour un élève en théologie, pour mon neveu, il ne fera pas moins. Vous serez admis ensemble. Travaille bien, seulement, ces deux mois ; et si le comte te mène rue du Bac aujourd'hui, tâche de plaire à ces messieurs. Le reste m'appartient. Tu ne retourneras pas chez les Pères de Saint-Acheul, je le jure. Quand le Père Ronsin protège un candidat, il faudrait qu'il fût benêt pour ne pas obtenir en toutes matières des boules blanches !

Elle chassa les miettes de sa robe, en rejetant de même. hors de son esprit, les difficultés. Jusqu'à ses lèvres elle porta la tasse d'argent et but avec lenteur. Quand elle eut fini, elle fut ouvrir un placard dans la boiserie grise. C'était une bibliothèque. Quelques ouvrages furent nommés dont elle recommanda la lecture.

— C'est ici que je viens passer mon loisir, en compagnie de mes chers poètes, — ajouta-t-elle. — Je me crois rajeunie de vingt ans alors. Dans cette chambre on n'entend rien du bruit de la maison... Je m'y oublie au cours de matinées entières... Ce tome fatigué, combien de fois je l'ai vu dans les mains de ton père, quand les peines du travail plissaient son front !

C'était un manuel de cavalerie chargé de notes marginales ; le jeune homme salua pieusement l'écriture du colonel Héricourt. L'application à l'étude et les divers talents du mort prêtèrent à la tante Aurélie un sujet de louanges. Pour exemple,

elle montra dans un autre placard intérieur muni tendu de velours, un cadre ovale de vieux bois doré. Le pastel représentait une pauvre fillette blonde, assise contre un mur, les jambes en bas bleus. Son visage imprécis n'avait rien de remarquable, sauf l'expression angoissée de grands yeux clairs à l'abri de cils sombres, et celle, affreusement douloureuse, de la bouche

— Je connais ces yeux-là

— Devine!...

— Ceux de ma sœur. . C'est comme un portrait de ma sœur ..

— C'est l'image d'une fille bavaroise que ton père aima dans une aventure de guerre plusieurs années avant son mariage.

— Denise lui ressemble singulièrement

— Denise a les yeux de sa mère, qui fut choisie peut-être pour son regard pareil à celui de l'étrangère... Ne dis jamais, à Virginie du moins, que je t'ai confié cela !

Étonné, le fils promit. Tante Aurélie demeura sans parler quelques minutes. Par vénération pour la mémoire du colonel il n'osa l'interroger. Vouloir connaître les faiblesses du défunt, cela lui parut outrager le tombeau. La comtesse le regarda, et, par le langage de ses yeux tendres, de ses soupirs, lui fit un récit muet qu'il comprit mal. A ce moment il remarqua le *René* de Chateaubriand sur un précieux guéridon incrusté de malachite, d'onyx, de jade et de lapis-lazuli, fragments polis, bien ajustés. Dans la reliure de maroquin vert, à titre d'argent, le volume, plein de signets divers par les couleurs, reposait proche le sofa recouvert de coussins jaunes, où la dame avait coutume, disait-elle, de s'étendre. Omer ignorait le texte de l'œuvre célèbre, mais Édouard lui en avait appris le sujet, l'amour fatal d'un frère et d'une sœur. Le fils chassa cette pensée. Certainement il ne devinait rien d'exact. La comtesse exhala quelques soupirs douloureux et rompit le silence. Elle pria son neveu d'admirer une sépia toute petite. Delphine y paraissait sous la forme d'un angelot joufflu, entre deux ailes à la gouache... Mais alors, un domestique frappa

— M. le comte prie monsieur de se rendre auprès de lui.

Et la tante Aurélie se retira pour laisser le jeune homme à sa toilette. Omer appréhenda que Denise l'eût calomnié. Quelles réprimandes colériques allaient remplir cette entrevue? Il se roidit en sa loyauté. Il affirmerait respectueusement, mais sans fléchir. La peur qu'inspirait le despotisme du comte ne se calma point durant ces résolutions. Le jeune homme n'avait pas reconquis l'aisance de respirer en mesure, quand la porte se referma derrière son dos. Dans la salle aux lambris bruns et aux tables contournées devant lesquelles écrivaient deux vieillards minables et deux petis clercs malingres, M. de Praxi-Blassans développait un portefeuille de cuir rouge ; il y classa des minutes diplomatiques.

— Je vous donne le bonjour! — cria-t-il. — Patientez là, je vous prie...

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Le comte grommelait. Une pièce était perdue. Il gourmanda l'un des vieillards, qui lui répondit d'ailleurs aigrement :

— Si monsieur le comte m'avait remis le protocole, il y aurait mention de cette remise sur le reçu que je lui signe chaque fois.

Puis l'homme se moucha sans discrétion dans un lambeau bleu sali de tabac et qu'il roula méthodiquement pour l'enfouir aux profondeurs de sa redingote usée. Le comte se démena entre des cartonniers qu'il ouvrit l'un après l'autre, au moyen d'une clé de son trousseau. Il portait, ce matin-là, un habit et un gilet rougeâtres, des guêtres de toile bise à boutons de nacre qui lui montaient aux genoux.

— Sa Majesté m'envoie à Vienne et à Vérone... Je pars tout à l'heure. Il me reste bien peu de temps pour vos affaires. Enfin... Allons rue du Bac. Je vous présenterai. Faites en sorte d'être convenable. Vous n'omettrez point de reconnaître le cardinal Castiglioni, s'il vous regarde. Je n'aime pas votre timidité ni votre air de carême-prenant. Un cardinal est un homme pareil à vous et moi. Vos marques de déférence s'adressent à l'Église, qu'il représente, non pas à l'individu, qui est le pire faquin. Donnez-lui la révérence, mais houspillez-le de vos intérêts. Il me doit assez de chandelles, parbleu!... Où est la dépêche de lord Castlereagh, monsieur Gagneur? Avez-vous aussi égaré la dépêche? Non? Je rends grâces au ciel et à

votre obligeance, par ma foi !... Monsieur Octave, avez-vous rédigé la pétition de mon neveu... Voici votre pétition pour le titre de probationnaire... Vous la présenterez proprement sur votre chapeau, quand je vous mènerai devers le fauteuil du Père Ronsin. Dégourdissez votre langue, monsieur. Vous restez muet comme une carpe... Préparez des phrases. Récitez-les mentalement... On m'a vanté votre élocution. Vous ne m'encombrez point céans... Voyons l'heure... Je n'ai pas de loisir... Boutonnez votre habit. Vous n'avez pas tournure d'ecclésiastique, mais de petit-maître. Serrez votre cravate et rentrez-moi ce jabot. Je n'aime pas que vous alliez en pantalon. C'est la mode nouvelle, mais une mode bonne pour le commun, et qu'on verra promptement disparaître de la société... Il faut garder ces façons pour la chambre. Allez mettre une culotte et revenez ici partager ma collation.

A ces mots, il mena son neveu dans le cabinet aux médailles. En des écrins écarlates, ces effigies perpétuaient, sous maintes vitrines, les physionomies d'empereurs byzantins coiffés de pendeloques et tenant le monde sur la dextre. Le maître d'hôtel apportait le plateau couvert d'une cloche d'argent, qu'il déposa sur un guéridon. Quand le jeune homme se présenta en culottes et en souliers lacés, il trouva le comte achevant de manger son omelette à la cuiller. On leur servit la volaille froide, puis la confiture de coings, sans que l'hôte permît une parole. Un signe de sa main interrompit la première question. Le laquais lui versa plusieurs verres d'eau, que le vieil homme but d'un trait chacun. On descendit dans la cour. L'attelage attendait, devant l'énorme voiture haut suspendue, avec un siège drapé de vert sombre; c'était le trône d'un gras automédon, poudré, sous les cornes du chapeau en bataille.

La portière claquée, le chasseur juché debout à l'arrière, le porche franchi, M. de Praxi-Blassans recommença d'émettre ses instructions.

— Vous savez, je suppose, que Sa Majesté fait partie de la Congrégation, et que monsieur le comte d'Artois en est le membre le plus actif, que mon maître, le duc Matthieu de Montmorency, illustre dans le peuple pour avoir demandé l'abolition des privilèges le 4 août, erreur dont il est bien

revenu, grâces à Dieu), en est le Préfet, que j'en suis le Vice-Préfet, qu'Alexis, marquis de Noailles, en est le Lecteur, que d'autres personnes considérables occupent les dignités de Portier, de Sacristain, de Vice-Sacristain, de Secrétaire. Il importe que vous fassiez là vos débuts dans les affaires ecclésiastiques. On vous surveillera incessamment. Des gens inconnus de vous écriront à leurs supérieurs sur votre conduite particulière. Ne gênez point pour cela votre vie. Mais que vos fredaines soient discrètes et de bon genre. Rien ne vous nuirait plus que cette humilité des actes qu'on vous prêchera. Si l'on vous contraint à des manières respectueuses, feignez de le souffrir difficilement. Si l'on vous commande, obtempérez aussitôt; mais, le devoir accompli, ne manquez pas d'avancer quelques critiques arrogantes. Votre origine roturière vous condamnerait à l'insolence de ce monde, si vous ne preniez d'abord l'air d'être déçu par sa médiocrité réelle, après en avoir attendu d'éblouissantes lumières. Acceptez le joug, mais faites paraître que vous le savez porter la tête droite.

» Le hasard exige que j'aille courir en Autriche et en Lombardie, avec notre plénipotentiaire. Le général Héricourt vous conseillera. Il est bon que vous logiez en son hôtel dès demain, puisqu'il vous l'offre. Ayez dehors un autre gîte, afin de ne dépendre de lui qu'en ce qui nous conviendra. Aussi bien est-il préférable qu'un jeune gentilhomme ait son chez soi. Émile vous donnera, pour le décorer, ses gravures de chevaux. Passez au manège les heures que vous déroberez à l'étude. Que tout, dans vos occupations, donne aux jésuites la crainte de vous perdre, cependant que vous leur marquerez, par des travaux que je ferai composer et des renseignements que je vous transmettrai, votre goût de les servir en homme de talent qui exige une réciprocité d'égards et d'aide.

» Recevez autant de dames qu'il vous plaira; n'en visitez aucune, car elles ont des familiers dangereux. Fuyez toute intrigue qui laisserait croire à la possibilité de vous mener grâce à l'intermédiaire d'une maîtresse... Mon secrétaire, M. Gagneur, vous fera remettre, assez souvent, un billet parfumé. Enfermez-vous soigneusement pour l'ouvrir. Écartez les domestiques, les filles et les amis. Le message contiendra

quelque indication de rendez-vous. Rompez en ce moment le cachet de cire, dépliez la petite boulette qui s'en échappera. Vous y prendrez connaissance, à la loupe, d'avertissements politiques que vous communiquerez au Père Ronsin de vive voix. Refusez jusque sur le chevalet de la torture de faire entrevoir l'origine de vos nouvelles, même si, par leurs propos, ceux qui vous interrogeront prouvent qu'ils ne l'ignorent pas. A l'heure et au lieu fixés pour le rendez-vous sur le poulet que vous aurez soigneusement détruit après lecture secrète, soyez exact, de manière à ce que l'on s'assure que c'est bien là une galanterie. La femme que vous rencontrerez sera quelque bonne fille dont vous amuserez votre fantaisie; elle ne saura, naturellement, rien du jeu qu'elle cache. Mes petits messages auront trait aux affaires d'Espagne. Étudiez la question dans les journaux. Gagneur rédige un mémoire à ce sujet... Mon intention est que les Pères imaginent que le général Lyrisse et le capitaine correspondent avec vous. Il ne me déplairait pas que vous sembliez vous intéresser aux libéraux. On juge les sergents de La Rochelle; montrez-vous au Palais, demandez à voir les prévenus. J'enverrai des nouvelles exactes et intéressantes, autant que faire se pourra. Il m'est indifférent et il doit vous importer peu que la Congrégation n'y conforme pas ses agissements... Qu'étant renseignés dûment, les dignitaires commettent des erreurs faute de vous croire, cela ne pourrait que servir votre fortune et mes desseins. Vous grandirez incontinent dans leurs esprits... Surtout, ne manquez pas de les railler ensuite avec discrétion. Je désire que vous passiez auprès d'eux, avant cet hiver, pour une sorte d'enfant de génie... Cela vous plaît? Ah! ah! monsieur!... Ah! ah!... Les Mentors acariâtres ne sont pas toujours les pires fâcheux!

Le comte ferma brusquement le couvercle de sa tabatière et ricana très haut. Omer s'abandonnait à la joie intérieure, éperdu d'ambition et d'orgueil, un peu stupéfait par le mystère de son rôle et par les précautions qu'indiquait le comte. Il voulut prendre la main du bienfaiteur. Celui-ci la retira sèchement.

— Il n'est pas besoin d'effusions, — dit-il. — J'emploie votre personne à mon gré. Que cela vous serve en même temps

que les intérêts de la famille, les miens et ceux du roi, tant mieux : plaise à vous de ne point me faire repentir. J'eusse confié la mission à Émile, s'il n'était pas logé dans sa garnison de Grenoble, ou bien à Édouard, s'il n'était pas fou de votre sœur. Ces messieurs de la rue du Bac repousseront d'abord l'idée que je passe mes affaires à des freluquets. Ils croiront à des tactiques. L'opinion qu'ils professent de ma sagesse leur masquera le meilleur de mes projets. Donc, ne craignez pas trop de paraître inconsidéré: votre étourderie feinte ou véritable ne nuira point. Faites visite à cet ami de votre père, au général Pithouët, en dépit de ses accointances avec le général Foy. N'oubliez même pas de porter vos pas jusqu'à l'imprimerie de Pied-de-Jacinthe, rue Croix-des-Petits-Champs. L'ancien maréchal des logis qui menait le peloton de ce pauvre Bernard à Mœsskirch tire les libelles de MM. Manuel et Laffitte. Si l'on vous reproche ces fréquentations, invoquez votre sentiment filial et le désir d'entendre parler de votre père par ses compagnons d'armes. Les jésuites n'en croiront pas un mot; cependant ils s'estimeront empêchés de faire un éclat, quoi qu'il arrive. Protestez en outre de votre dévotion à la liberté et de votre haine envers la tyrannie, en accolant à celle-ci le nom des Bonapartes ; et à celle-là la louange de Sa Majesté. Vous entendrez chacun discourir à propos de ce parallèle... Nous approchons... Secouez-vous, de grâce..., et me dégelez votre langue.

Prestement, sans le secours du chasseur, M. de Praxi-Blassans sauta sur le trottoir, pirouetta dans son habit rougeâtre, heurta l'huis d'une maison ancienne aux murs récemment badigeonnés. Derrière son oncle, passé les herbes d'un étroit jardin, le jeune homme gravit un perron, s'engagea dans des corriders où l'éblouit la brusque et fraîche obscurité succédant à l'intense clarté du dehors. Une porte s'entre-bâilla. La stature du général baron de Cavanon fut reconnue. Il tendit le goupillon d'eau bénite. Une voix lisait en chaire. Le comte se signa; lui et son neveu se prosternèrent ensemble sur les dalles, dans la direction de l'autel qui bornait la longueur de la chapelle. Des auditeurs recueillis la remplissaient.

— Communiez-vous ? — interrogea le murmure du baron.

Et, sur la réponse négative, il fut vers un tableau noir effacer le nom de Praxi-Blassans inscrit d'avance, à la craie, sous plusieurs autres.

— Omer, relevez-vous. Allez prendre place près de la porte. Je vous ferai querir lorsqu'il sera temps.

Le baron l'installa au coin d'une banquette. Edouard était assis tout près, attentif à l'épisode de *la Vie des Saints* que M. de Noailles, sévère et roide, psalmodiait d'une voix légèrement poussive. Au fond du chœur, derrière la croix, une bannière de pourpre élevait la maxime brodée d'argent : *Cor unum, anima una*, qu'Omer avait vue sur les bagues de ses cousins et certain papier à lettres de Praxi-Blassans. Il distingua le corps monumental de Son Éminence Castiglioni dans un fauteuil à droite de l'autel. M. de Praxi-Blassans, après l'avoir salué, fut choisir une chaise à gauche, entre deux personnages solennels. D'autres congréganistes entrèrent successivement, touchèrent le goupillon, se prosternèrent, prièrent un instant et allèrent occuper leurs places sur les banquettes de velours bleu ciel qui garnissaient la salle entière. Lambrissés à mi-hauteur, les murs étaient, au-dessus, illustrés par les tableaux d'un chemin de la croix.

Enfin l'officiant, le Père Ronsin, revêtu de la chasuble, s'avança, précédé de quatre gentilshommes à cordon bleu. L'un, vieillard menu, trottinait agitant la clochette. Un autre, maigre et chauve, portant les burettes, traînait la jambe sur le damier de marbre. Quand le cortège eut atteint le pied de l'autel, chacun s'agenouilla. La messe fut dite jusqu'à la communion sans particularité. Le récipiendaire y prêta toute son attention. Véritablement il désirait acquérir cette ferveur qui munit les saints d'énergie, de puissance et de félicité. La rigueur du Père Anselme était une exception. Quel que fût son goût du plaisir, Omer commençait la réalisation de son espoir ancien, celui d'être, sous la chape épiscopale, un nouveau Moïse donnant au monde la loi recevant son adoration. Il remercia Dieu. Il récita deux prières afin d'obtenir le salut du comte, qui favorisait ses débuts d'une façon aussi généreuse qu'extraordinaire. De cette conversation en vou-

ture, Omer se répétait les termes. Ils l'enchantaient. Ils précisaient, justement, ce qu'il avait toujours conçu de la mission ecclésiastique : une manière de pouvoir politique propre à dominer les foules, à régir les instincts du peuple en l'intéressant aux belles histoires du Sauveur et des saints. Le bisaïeul lui avait appris autrefois que des initiés égyptiens, au fond du sanctuaire, commandaient les gestes du roi et, par lui, gouvernaient le peuple, ses croyances, ses enthousiasmes, ses labeurs. M. de Praxi-Blassans ne jugeait pas différemment le rôle du prêtre. Il importait à peine de discuter le dogme, d'en douter, de le nier. Il suffisait de l'admettre ainsi qu'un symbole excellent de morale, de pitié et de fraternité chrétiennes. Par son entremise, reconnue souveraine sur les masses catholiques, il fallait conquérir l'autorité. Combien plus sûr cet avenir que celui de la révolte constamment vaincue dont les Lyrisse s'obstinaient à être les apôtres chétifs, un peu ridicules en somme : des chiens furieux qui mordaient inutilement du fer, selon le mot du général Augustin ! Et le jeune homme songeait au cadavre inerte de son père, terrassé par la mort; il lui compara le victorieux Praxi-Blassans, triomphant parmi les luxes de son hôtel, prêt à partir pour Vérone: là, par la bouche de Matthieu de Montmorency, il dicterait à l'Espagne le destin.

Aussi, quand les gentilshommes servants, celui qui traînait la jambe et le vieillard trotte-menu, vinrent au banc de probation chercher un capitaine de hussards pour le conduire devant l'autel, où il s'agenouilla, le cierge au poing, Omer Héricourt souhaitait pour lui-même une pareille et prochaine distinction. D'une voix émue, l'officier prononça la formule latine. Elle le plaçait sous l'invocation de la Vierge, l'engageait à ne permettre point que, par ses subordonnés, aucune chose fût faite contre l'honneur de l'Immaculée Conception. Promu dans l'état-major du duc d'Angoulême, cet heureux fêterait bientôt ses fiançailles avec la fille d'un riche munitionnaire de l'Empire qui exigeait de son futur gendre ce titre d'aide de camp du prince. Édouard avait dit à son cousin les négociations, les difficultés de cette entreprise et la tenace, l'admirable passion du jeune hussard, qui avait su déjouer les manigances de parents hostiles à ce mariage, qui avait su

recourir à la protection de Marie et du Père Ronsin, se confier à eux pour atteindre le but de ses ardents espoirs. Edouard citait en exemple la belle audace de cet amour persévérant. Héros digne de Roméo, Werther, Obermann et Childe Harold, ce hussard communiait à genoux, remerciait le Ciel. Les servants le reconduisirent ensuite jusqu'à une banquette de congréganistes, de celles toutes voisines de l'autel, et là le saluèrent avec des révérences, qu'il rendit. Par groupes de quatre, les dignitaires et les autres congréganistes reçurent à leur tour le sacrement eucharistique. Alors Omer put mieux voir ce fameux Père Ronsin qui était un prêtre, de physique et de taille ordinaires, mais ses yeux crispés semblaient deux foyers de soupçons perspicaces, inexorables. Il mordait continûment, comme afin de la châtier, sa bouche lippue. A chaque congréganiste il posa l'hostie sur la langue, avec un souci méticuleux d'horloger accrochant un rouage dans la montre. De singuliers personnages défilèrent entre les banquettes : un gros gentilhomme enflé par son jabot, sur des jambes d'un galbe parfait vêtues de bas blancs ; tel autre au front proéminent, au nez pointu, mais rendu respectable par une chevelure d'argent soyeux. Un cou entortillé d'une cravate blanche supportait, entre deux pointes de toile une jeune figure brune ; penchée en avant, elle entraînait un énorme col d'habit et un corps fin. De courts mollets maigriots frétillaient en pantalon collant et en guêtres anglaises sous un torse large habillé de marron. Néanmoins l'ensemble de la compagnie portait beau. Les seigneurs abandonnèrent la sainte table avec les allures de courtisans qui savourent encore l'élégance de l'entretien obtenu du prince. Ils s'agenouillèrent à la façon des nobles chevaliers d'antan ; ils entonnèrent le *Magnificat* final, et marièrent assez bien leurs faussets de vieillards, leurs hennissements d'hommes mûrs, leurs clameurs de probationnaires.

Pendant qu'on récitait en chœur lugubre le *De Profundis*, le Père Ronsin se retira vers la sacristie, entre les servants qui revinrent aussitôt établir, devant l'autel, un fauteuil destiné au fameux jésuite, pour le sermon. Sa rhétorique ne différait guère des homélies courantes. Toutefois, par la subtilité d'une digression, elle prouvait, en syllogismes corrects,

comment la Providence ne saurait vouloir obtenir de l'homme plus que les forces et les vertus ordinaires, comment il appartenait à la justice divine d'exiger le repentir, la contrition, la prière et la piété, toutes choses faciles, mais non l'ascétisme farouche, grâce uniquement dispensée aux saints : car Dieu les a élus comme modèles de perfection, afin que le premier venu pût s'en approcher, sans réussir à les égaler. Donc il ne seyait pas de vouloir conquérir tout de suite la perfection chrétienne, chose impossible à la majorité des hommes et à leur faiblesse naturelle, mais de vouloir purifier par l'exercice de la dévotion et la fréquence des sacrements l'âme que gâte l'habitude du vice.

Après le Père Ronsin, le cardinal Castiglioni parla, debout, en balançant sa corpulence, derrière la grille qui fermait le sanctuaire, à hauteur de genoux. Il réclama des neuvaines pour le roi Ferdinand de Naples et pour le roi Ferdinand d'Espagne, l'un échappé miraculeusement aux complots des impies, l'autre emprisonné presque, dans son palais, par les tristes disciples des jacobins régicides. Faisant allusion au supplice de Louis XVI, il assura redouter qu'un sort aussi funeste ne terminât les jours du malheureux souverain, dans les Castilles. Bourbons tous deux, cousins de Louis XVIII, ces princes devaient plus spécialement compter sur les oraisons des sujets fidèles au roi de France. On supplierait le Seigneur d'inspirer les monarques tout à l'heure réunis dans Vérone et prêts à secourir de si touchantes infortunes. Au nom des chrétiens d'Italie et d'Espagne, il présentait cette requête. Ne serait-elle pas entendue ?

Un murmure d'approbation fit mouvoir les têtes. Les épaules se rapprochèrent. On se leva bruyamment, la conférence était finie. Du haut de sa monumentale stature, l'Éminence recevait les félicitations des dignitaires.

Ce fut alors qu'Édouard mena son cousin, après un signe du comte, jusqu'au fauteuil du Père Ronsin, qui causait affablement. Omer marcha droit au jésuite, s'inclina, durant la phrase qui le présentait. Le comte remercia de l'exception faite en faveur de son neveu pour l'admettre d'emblée aux offices de la Sainte Congrégation. Le Père Ronsin feignit de se rappeler mal l'octroi de cette faveur, bien qu'il approuvât

de la tête et d'un sourire court, vite réprimé dans la [illegible] de ses lèvres.

— En effet... en effet... Eh bien, monsieur Héricourt? Vous plaisez-vous aux occupations spirituelles de vos parents?

— Certainement, mon Père, et je me sens tout édifié par de si bons discours. Je m'en réjouis d'autant plus que j'ai peine, d'ordinaire, à réduire les rébellions de mon esprit, qui s'insurge facilement contre la contrainte des doctrines. Cela me désole. Il faut que je châtie à tout moment mes inclinations.

— Ne vous châtiez point tant. Connaissez-vous cet admirable chapitre de saint François de Sales, qu'il intitule : *De la douceur envers nous-mêmes*? Écoutez-le parler : « Il dit ainsi que nous nous punissons nous-mêmes plus utilement de nos fautes par une douleur... tranquille... (Le Père leva le doigt devant son œil soupçonneux) ... tranquille et constante que par un repentir passager d'aigreur et d'indignation. » Méditez cette belle et profonde sagesse, monsieur. On enseigne trop souvent notre sainte religion sous des couleurs atroces. L'Église est une mère, et non pas une marâtre. Elle n'ignore rien de la force du démon ni de la chétivité du fidèle. Dans la vertu comme dans le reste, « une sobriété modérée et toujours égale est préférable à une abstinence violente et mêlée de certains intervalles d'un grand relâchement ». Telle est la règle que vous trouverez en honneur dans notre compagnie, monsieur, au cas que vous la fréquentiez.

— C'est mon plus grand désir, mon Père, et je vous supplie d'accueillir ma pétition, que je vous présente ici.

Omer tira le pli de son gilet et l'offrit sur le flanc de son chapeau. Le Père Ronsin prit le papier, le transmit à un servant, et dit :

— Puisque nous semblons d'accord, votre demande sera soigneusement examinée, monsieur.

A l'air de son oncle, un peu moqueur envers le jésuite, Omer comprit qu'il avait parlé consciemment sur le ton nécessaire des rébellions de son esprit et de ses inclinations trop libres. Il n'avait point manqué de dire cela très haut, à voix franche, en dépit des yeux froncés au visage de l'inquisiteur, en dépit de la sévérité subitement visible sur ses lèvres.

intérieurement mordues. Le jeune homme avait eu soin de préparer sa réplique, durant la messe. Il se félicita du succès, mais avec l'inquiétude d'avoir dépassé les instructions. Le cardinal le dévisageait sans indulgence. Même, il dit aux oreilles des voisins qu'il ne seyait pas trop aux écoliers de faire le pape avant la première entrevue avec le barbier. De nobles vieillards soupirèrent en haussant les épaules. et en puisant du tabac dans leurs boîtes d'or.

Le reste de la séance se passa en présentations. Omer offrit ses hommages à des gens froids et malveillants, qui affectèrent de la hauteur, et le congédièrent après l'avoir toisé. Il admira le sens exact que le comte possédait de la situation.

XIII

A Monsieur Omer Héricourt,

en l'hôtel de Praxi-Blassans,
faubourg Saint-Honoré,
Paris.

De Madrid, ce 15 août 1822.

« Mon cher petit-fils,

» Ne cesse pas de rassurer ta mère sur les causes de mon séjour ici. Mes lettres ne la persuadent point. Explique-lui la vérité que voici. Lors de mon passage à Saumur où j'avais été prendre ma bru, cette autre Éponine, pour la conduire auprès de son Sabinus, mon fils, à Saint-Sébastien, j'ai vu quantité de chevaux refusés par la commission militaire de remonte ; les maquignons du pays semblaient en détresse. En réponse à ma lettre, Edme m'apprit que la cavalerie légère de Castille cherchait à bon compte des poulains de trois ans pour distribuer dans les escadrons, et il pressa mon projet de lier partie entre la remonte espagnole et les éleveurs angevins. Comme notre bourse n'est point garnie à souhait, nous nous occupons de cette entreprise qui semble proche de réussir ; mais il fallait agir auprès du gouvernement constitutionnel à Madrid. C'est une simple affaire com-

merciale qui me retient au delà des Pyrénées. Pompée cède le pas à Verrès.

« Au surplus, je puis te dire, à toi seul, que ta mère m'agace à l'excès en répétant vingt fois le jour qu'il sera convenable de rendre les biens nationaux aux prêtres et aux émigrés, que notre château, acheté comme tel, doit revenir justement à la famille de Bellemont, héritière française du nom de Lorraine avec les Habsbourg d'Autriche. Apparemment, ces gens-là font travailler ma pauvre folle de fille par les missionnaires qui embarrassent Nancy de leurs processions et de leurs fanfares, qui vont planter à tout coin de route des calvaires, et qui intriguent pour obtenir le château dans la seule fin d'y installer un couvent, à ce qu'ils disent, mais qui le revendraient à bénéfice à MM. de Bellemont-Lorraine. Ces sortes de spéculations sont ordinaires aux révérends Pères. Je résiste. C'est le seul patrimoine de mes deux Omer, l'enfant d'Austerlitz et l'enfant de Novare. Assez de sang généreux fut répandu par les Lyrisse, soit aux Indes, soit sur les champs de bataille d'Europe, pour consacrer la légitimité de nos achats. Les ducs de Guise, qui bâtirent avec l'argent de leurs butins, n'avaient pas acquis le domaine plus noblement. A vous deux, mes petits-fils, de juger, plus tard, si votre conscience commande ce transfert. Mon père et moi, tant que nous vivrons et tant que nos testaments seront respectés, ne permettrons pas qu'on aliène le champ de Cincinnatus. Mais à notre âge, il est dur de compter la Discorde parmi ses dieux lares; ma fille devient la chipie la plus acariâtre qu'on puisse voir.

« Et puis, je n'ai point de grâces à rendre aux Bourbons, qui m'ont fendu l'oreille, privé de mes commandements, après m'avoir fait courir de camp en camp, cinq ou six années, jusqu'à ce que j'eusse formé leurs jeunes officiers de remonte et les eusse mis en état de remplacer partout le vétéran. Je me moque de M. de Bellemont qui était à Coblentz et qui combattit contre nos légions, sur le Rhin, dans l'armée des tyrans germains, franks et kalmouks. Quand il est revenu dans les fourgons de l'étranger, son Caligula avait reconnu la Charte qui nous assure la libre jouissance des biens et des lois de la Révolution. Si l'on veut y toucher, nous

décrocherons encore une fois nos boucliers et nos glaives dans le temple de Janus.

» A ce propos, je te dois des nouvelles de mon fils, puisque tu as promis de ne lui plus écrire. Cela te regarde. Tu es un enfant, à qui l'on en impose avec des promesses. Reste à savoir celles que le chevalier de Saint-Louis et le pair de France pourront tenir d'ici dix ans. Il est vrai qu'à cette heure ils nous exterminent. Ça ne durera pas toujours. Edme se porte à merveille, sauf une estafilade à la main. Il l'a reçue en juillet, dans une algarade, à Madrid, sur la place de la Constitution, entre les gardes du corps absolutistes et les « Exaltés », dont nous sommes. La chaleur envenima la plaie ; et elle se guérit mal, pour se rouvrir souvent. Ça ne l'empêche pas d'aller et venir. Le petit Omer pousse à ravir, mais la maman a les fièvres romaines. Auparavant, elle prononçait quatre paroles en douze heures ; maintenant elle ne souffle plus mot. Edme, lui, attend en contumax allègre la peine de mort. Dame Nature l'avait aussi condamné à cela dès la naissance, à ce qu'il assure, et la cour d'assises de la Vienne ne lui apprendra rien là-dessus. Il se plaît à vivre dans le seul coin d'Europe où, depuis Novare et le massacre de Chio, la liberté respire encore : car en juillet, la milice de Madrid a mis vertement à la raison la garde royale et Ferdinand VII ; et nous avons aidé à cette besogne. Aussi le roi signe, sans regimber, les motions libérales, ce dont enragent les prélats, trappistes, dominicains, inquisiteurs et autres moines, dignes alliés de la peste qui a sévi durant l'automne de l'an dernier : voici qu'ils trouvent le moyen de faire protéger la retraite de leurs bandes et de « l'Armée de la Foi », que nous rossons, par les troupes françaises qu'entretient aux Pyrénées le ministère de la Congrégation, sous allure de cordon sanitaire.

» Je voudrais que tu fusses témoin de la gloire et de l'estime qui environnent ici mon fils, entre tous les anciens soldats de l'Empereur exilés de France à la suite des derniers événements. On a horreur de notre moderne Caligula et des monstres qui le servent. Les journaux nous arrivent pour nous apprendre comment coule le sang le plus pur de l'armée. En mai, c'était notre jeune maréchal des logis Sirejean, qu'Edme avait eu bien souvent à sa table, car il était

célèbre à Saumur par son appétit et le vernis magnifique de ses bottes. Je l'ai vu commander lui-même le feu sans cesser de regarder fermement le peloton d'exécution. Mon pauvre ami le capitaine Vallé de la garde impériale a eu son tour en juin. Ils lui ont même refusé la mort du soldat, ils l'ont couché sur l'échafaud, après lui avoir fait parcourir à pied le chemin depuis la prison jusqu'au lieu du supplice. Les journaux rapportent qu'en passant sur le cours de Toulon il s'arrêta devant un liquoriste et demanda un verre d'eau-de-vie qu'il but à la santé de la France et des braves! Je le reconnais là : cœur d'or dans un corps de fer. Le tyran a fait abattre par ses estafiers la tête du héros. Il ménage le même sort aux amis de ton oncle, les quatre sergents Bories, Goubin, Raoulx, Pommier. En janvier, Edme déjeunait avec eux à Paris, au Restaurant du Roi Clovis et, quand le 45 fut déplacé, il dîna fréquemment en leur compagnie dans ses voyages de Saumur à La Rochelle.

» On doit tout te cacher dans les jésuitières. Sais-tu que des agents provocateurs choisis parmi les sous-officiers des chasseurs de l'Allier ont mis à leur tête le colonel Caron aux cris de : « Vive Napoléon II ! » pour le livrer quelques heures plus tard à la police, en l'injuriant d'une façon ignoble ? Outre cela, le maréchal des logis Wolfeld use du même subterfuge pour s'emparer du général Berton qu'il attire traîtreusement dans une auberge. Et ces bandits qui manquent effrontément à l'honneur militaire reçoivent, au prix de ces trahisons infâmes, l'épaulette d'officier ! Voilà bien des crimes pour assurer une couronne. *Tantæ molis erat romanam condere gentem !*

» Le docteur Caffé avait mis au monde ton cousin Omer. Il est en prison, comme le sont Jaglin et Saugé pour avoir crié à Thouars « Vive la République ! » ce qu'on n'avait pas entendu depuis la Convention. Et leurs têtes branlent sur leurs épaules !...

» Ah ! mon cher enfant, quels que soient ta conscience et ton devoir, même si tu revêts la soutane du serviteur de la miséricorde divine pourras-tu condamner, toi aussi, la mémoire de ces grands soldats qui continuent la bataille immortelle de la Révolution contre les crimes de la tyrannie et qui la conti-

nuent seuls contre l'Europe, les armées des souverains, le sommeil des peuples et la volonté des dieux? Non, tu ne les condamneras pas, parce que tu apprendras à respecter leurs idées dans la personne d'Edme et dans la mienne. Je n'en veux pas douter.

» Les amis qui nous arrivent en foule de Saumur et de Paris, pour échapper au martyre, nous avisent qu'à Vérone les tyrans complotent d'envoyer ici les armées de Caligula. Il va renforcer le corps d'observation, aux Pyrénées, pour rétablir ensuite le pouvoir absolu à Madrid, comme à Naples et à Turin. Cela seul nous porte, ton oncle et moi, à causer parfois de politique, au café ou entre nous. A la vérité, nous nous occupons uniquement de vendre des chevaux, et le marché s'échauffe à l'occasion de ces bruits de guerre. Il faut bien y faire attention, en passant, pour le succès de nos commerces. Ne manque donc point de rassurer Virginie, de ton côté. Je lui écris dans le même sens.

» Ton grand-père dévoué,

» GÉNÉRAL LYRISSE. »

XIV

L'affection d'Edouard de Praxi-Blassans pour son cousin s'avivait. Il qualifia de sacrifice à l'antique la décision d'Omer. Au reste, elle levait le plus grave obstacle au bonheur des fiançailles. Le comte étant parti pour Vienne, sa sévérité ne guetterait plus les folies amoureuses de son fils. Une heure après le retour de la rue du Bac, Denise elle-même était venue, des larmes de véritable émotion aux cils, remercier son frère dans le jardin. Elle lui offrit d'abord une bague de probationnaire. Puis, couchant sa tête sur l'épaule amie, elle demanda, dans un soupir, pardon « d'avoir été méchante ».

— Et imprudente! — dit le jeune homme, désireux qu'elle avouât trop de galanterie envers l'oncle Augustin, qu'elle s'humiliât ainsi par repentir.

Il comptait que la crainte de cette humiliation la garderait

dorénavant. La sœur hésita quelque peu. Il la pressa de répéter l'adjectif accusateur. Elle grogna dans une moue déjà rebelle :

— Imprudent ?... Mais je n'ai pas été imprudente, j'ai été tout bonnement sincère... Savais-je que ce fût défendu ?

— A d'autres ! — interrompit le frère.

Quelques minutes, ils marchèrent côte à côte, en silence. Et il avait alors senti qu'elle l'examinait, le jugeait et le haïssait, qu'elle ne pardonnait pas tant de clairvoyance.

Malgré les changements dus à sa nouvelle vie, la mémoire d'Omer conserva l'obsession précise de ces querelles pendant les cinq premières journées où, reclus avec les livres, il lui fallut parcourir dans un examen rapide les matières exigibles au baccalauréat, sous la férule d'un précepteur jésuite. Le général établit quelques prescriptions sévères pour que l'étudiant ne s'amusât point avant de posséder les éléments de la logique et des mathématiques. Deux courtes promenades le long des quais, en compagnie du Père, furent, après le repas de midi et après souper, les seuls repos. Ce maître avait l'esprit d'obstination. Devant le tableau noir, il retenait son disciple de l'aube à la nuit, sans miséricorde. Dès le matin, le général proposait lui-même quelques problèmes avant de se rendre aux bureaux de l'état-major, aux casernes, au Champ de Mars. Sa politesse était charmante et raffinée, sa rigueur inflexible.

— Pardonnez-moi si je vous harcèle, mon cher enfant. Pour mon bien autant que pour le vôtre, vous devez être inscrit en novembre sur les registres de la Faculté de théologie. Excusez-moi, car M. de Frayssinous y compte... Je pense inutile que vous alliez aujourd'hui à la promenade. Le temps se brouille, la chaleur est incommode. Demeurez donc. Vous avez besoin de fortifier votre connaissance de la philosophie.

En plaisantant, il prononçait d'une voix militaire :

— Ordre du général Héricourt !... Le lieutenant Omer prendra le service de garde ce matin et ne le quittera point jusqu'à nouvel ordre. Il fera exécuter aux troupes sous ses ordres des mouvements d'équations à deux inconnues et les exercera dans la pratique du syllogisme en baralipton.

Puis il riait, saluait et s'esquivait élégamment.

Il ne reparaissait plus dans son hôtel, rue de Babylone, même point à l'heure des repas. Omer et son précepteur mangeaient seuls dans la vaste salle aux parois d'acajou poli et aux glaces étroites, encadrées de bronze vert. Deux laquais militaires servaient sans bruit quelques mets simples sur des plats de vieille argenterie massive et parée de blasons allemands, autrichiens, russes : les cahots des fourgons la transportant après les pillages l'avaient bossuée. L'ecclésiastique l'admirait, déchiffrait les devises et traduisait. Bel homme, en soutane fine, il présentait des mains de vieille dame qui jouaient mille rôles prestes pour indiquer les phases d'un raisonnement, décrire une œuvre d'art ou caresser le calice d'un verre plein, dont il savourait la liqueur en gourmet adroit. Il ne fardait pas son dédain. Émettre un avis attirait à l'élève des critiques insolentes : ce savant paraissait quelque génie doué comme un prince de conte oriental, et qui le méprisait à bon escient. Omer n'osa plus souffler mot. C'était d'ailleurs sa coutume quand il se trouvait en présence de gens supérieurs. Il adoptait le silence comme règle d'orgueil, afin d'éviter les reculades dans la discussion et les victoires du contradicteur. Le comte, le général, le grand-père, le bisaïeul et le capitaine Lyrisse pouvaient à leur aise discourir : il ne proposait les objections qu'à part soi. Sa mère et ses tantes jouissaient du même avantage. Il leur répliquait peu : il éludait habilement.

Le Père Desromes n'avait donc point à réprimer des turbulences, ni à relever des erreurs de conversation. Il s'accommoda de cet élève muet, sage, d'intelligence sûre, mais rétive. Soigneux du détail, le professeur dessinait des cathédrales, des confessionnaux, des vierges, des christs et des scènes de piété pendant qu'Omer étudiait ses livres ou rédigeait une dissertation. Quand l'habitude fut prise, l'élève vit entrer son maître avec un large carton. Une esquisse y représentait l'empereur Henri IV à genoux dans la neige, et attendant que le pape Hildebrand fît ouvrir la porte du château de Canossa pour le recevoir à merci. Le suppliant avait jeté sa couronne de Charlemagne, sa lourde épée à fourreau de velours incrusté de gemmes, l'hermine de son manteau armorial, et il pleurait, les mains jointes contre

la lourde porte romane, bardée, cloutée, percée d'un judas; une croix de fer barrait cette étroite ouverture, et derrière, un moine ascétique, s'appuyant sur une crosse épiscopale, contemplait l'empereur.

Sur la figure du moine, apitoyée, ironiquement indulgente, le dessinateur reportait avec complaisance la pointe du crayon. Il y ajoutait toujours quelque chose de plus aigu dans l'ironie, de plus railleur dans l'indulgence, de plus amer dans la physionomie, de plus glorieux dans le pli de la bouche austère. La croix du judas signifiait, selon le commentaire du jésuite, l'intercession de Dieu entre la Monarchie et l'Église. Mais, cela dit, il renvoyait vite Omer à ses cahiers.

Loin de courir Paris, et de se livrer au plaisir, l'étudiant menait donc plusieurs jours cette vie de cloître. Malheureusement, son application ne durait pas. Au bout d'une demi-heure, et quelle que fût sa volonté d'apprendre, il délaissait Thalès de Milet, saint Thomas d'Aquin, Descartes, M. de Bonald, pour rêver, ivre d'espoir, à la magnificence de son avenir. Il riait d'Édouard qui croyait à un sacrifice, lorsque les promesses de l'ambition payaient et au delà, l'abdication d'une liberté fausse, démentie par les événements, vaincue chaque jour sur l'échafaud, devant les murs d'exécution militaire et dans les cachots des forteresses... Et la liberté de quoi? De se marier! Alors l'étonnante duplicité de la sœur occupait sa mémoire. Entre les pages du livre et ses yeux, elle apparaissait, dépourvue de charmes et d'appêt, à la sincérité d'un frère. A l'heure du réveil, il l'avait toujours vue maussade et fanée. Il savait trop la nuque blême, les rougeurs parsemées fréquemment sur le visage, les mains sans finesses, le mauvais teint d'une enfant gourmande, les petites dents ternies et les cheveux de ficelles emmêlées, avant la toilette. Certes, les soirs de fête, quand les atours moulaient la taille flexible, quand des fleurs fraîches unissaient leurs couleurs humides aux tresses luisantes et dorées, quand l'usage discret du fard avait blanchi les tares de la peau, quand un emplâtre de cantharides secrètement collé à la hanche avait mis aux joues et aux yeux les feux d'une fièvre légère, elle semblait quelque bizarre créature tour à tour angélique et démoniaque, spirituelle, belle, alerte et redoutable, dégagée de toute crainte

mais imposant du respect. C'étaient les moments d'exception. Par les corridors, le matin, emmaillottée de peignoirs sales aux parfums de poussière, affligée d'un bandeau qui contenait une fluxion naissante ou décroissante, elle allait de chambre en chambre, bavarder et bâiller. Les pieds nus et rouges dans des savates de velours à trous, elle se montrait alors insolente pour maman Virginie qu'elle traitait de « vieille folle ». En outre, elle mâchonnait toujours quelque rogaton volé à la cuisine. Ainsi l'avait-il vue jadis et naguère, durant les semaines qu'elle ne passait point chez les Praxi-Blassans, par hasard. Brutale, robuste, elle le souffletait à la première réplique. Heureusement que le comte l'avait, de bonne heure envoyée au couvent d'Esquermes.

Que Denise redevînt telle dans son intérieur, après les noces, son frère n'en doutait pas. Édouard lui inspirait de la commisération. Fallait-il l'avertir? C'était un problème agité sans fin par ses réflexions. Qui convenait-il de tromper? Le loyal cousin, poétiquement, naïvement épris, ou la sœur qui poursuivait en cette affaire les seuls avantages de la noblesse et de la fortune? Parfois le jeune homme accusait de rigueur son jugement sur elle. Il raisonnait :

« Elle m'embrassa, véritablement confuse de sa faute que j'avais surprise. Ou bien n'était-elle pas plus confuse de penser que, malgré ses dénégations, je persistais à la croire encline à trop choyer un oncle généreux? Était-ce le repentir ou bien mon offense à sa vanité qui lui donna de la honte? Ne proclame-t-elle point, au milieu de toutes les discussions, son indépendance? Je l'entends d'ici : « Apprends » que je ne serai jamais une victime; je ne le veux pas!... » Je ne le veux pas!... Je ne laisserai personne dominer la » fille du colonel Héricourt... Dussé-je périr, je ne me sou- » mettrai que s'il me plaît de me soumettre! » Je me rappelle son visage crispé par la colère, ses grimaces inondées de larmes, ses poings qui frappent l'air. Ma tante Caroline l'assure : ce caractère entier, violent, est celui même de notre grand-père Héricourt; et ses deux épouses moururent à la peine, tant il les harcela de ses fureurs, pour obtenir la plus grande somme de travail, cette activité, cette économie, sources de notre aisance.

« Oh ! oui, Denise montre bien le même génie âpre et calculateur qui sut acheter les biens nationaux, embrasser à temps la cause jacobine et bâtir les Moulins, vouer les fils du premier lit aux commerces de la mer, marier les filles du second lit à un diplomate puissant, à un fonctionnaire influent, et jeter les deux cadets à la conquête de l'Europe, derrière Napoléon. Encore que je ne l'aie pas connu, il me semble écouter ses conseils quand ma sœur expose, entre nous, la nécessité d'anoblir, en s'attachant aux serviteurs du roi, nos domaines acquis sous la Révolution. Le comte et le général l'approuvent. Il n'y a que les vaincus, les Lyrisse, pour la blâmer. Elle a raison quand elle affirme : « Il ne faut pas être des vaincus. » L'héritage de l'oncle Augustin lui paraît à présent désirable, car la guerre peut terminer ses jours brusquement comme elle termina ceux de notre père. Cela seul guide ma sœur. Peut-être en prodiguant ses grâces ne visait-elle à rien qu'à une amabilité de légataire... Peut-être sa naïveté de vierge ignore-t-elle la valeur de ses familiarités... Non. Les dames dominicaines d'Esquermes sont célèbres pour leurs leçons de bienséance qui prévoient tout. Elles mettent en garde les jeunes personnes innocentes, sous le prétexte de défenses pieuses qui dissimulent les motifs réels des recommandations. Ma sœur était émue en demandant pardon de sa colère, ce qui voulait dire : de sa faute. Donc elle en savait l'importance. J'aurais dû lui prouver alors que je sondais son âme, que je devinais clairement ses calculs. J'aurais dû lui en faire apparaître la bassesse. J'aurais dû remplir envers elle les devoirs de mon père. J'ai craint qu'elle ne se rebiffât, que des injures irréparables ne fussent prononcées. J'ai été lâche et peureux. J'ai craint qu'elle ne détournât Édouard de moi, qu'elle ne me desservît auprès de tante Aurélie et du comte. Ah ! je suis bien un peureux, un lâche et un vaincu. Ce n'est pas seulement mon père que tua le boulet de Presbourg, c'est toute l'énergie et le courage de son fils.

« Enfin ! travaillons... Lisons M. de Bonald... Où en étais-je ? Voici : « *L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée.* » Beau sujet de développement. En effet, tout petit je pensais à des choses immenses, à beaucoup des idées que la philosophie m'enseigne aujourd'hui avec plus de précision, avec des

catégories. Ce qui me faisait défaut, c'était le mot, l'expression, le langage, et les divisions. M. de Bonald a raison sur ce point. Et je vais soutenir sa thèse. N'a-t-il pas écrit encore : « *L'homme est une intelligence servie par des organes* »? Et mon maître perfectionne, en ce moment, sous l'esquisse de Canossa, des caractères gothiques : « *L'Esprit dompte la Force.* » La Force, c'est l'empereur Henri IV à genoux dans la neige, c'est Napoléon mort exilé dans le lointain océan d'Afrique ; l'Esprit, c'est le pape Hildebrand, c'est la Congrégation du Père Ronsin, c'est le rêve social du Père Anselme, celui de Grégoire de Tours, qu'ils imposeront définitivement aux monarques barbares de la Sainte-Alliance, à notre roi frank, à l'empereur germain, au césar des Mongols et des Finnois. Tous les conquérants acceptent la suprématie du christianisme dont ils vainquirent les soldats latins, dont ils asservirent les fidèles. L'Esprit dompte la Force. Que je devienne donc un prêtre méditatif et puissant, si je n'ai même pas le courage d'affronter l'antipathie d'une fille orgueilleuse...

» Après tout, fallait-il des paroles? Denise a compris les reproches que lui exprimaient seuls mon attitude grave, mon sourire fâché, et toute la mélancolie de mon visage. Quand elle pleurait contre mon épaule, n'avouait-elle pas autant qu'il fallait? Ses petits gémissements ne signifièrent-ils pas qu'elle comparait à son imprudence ce qu'elle estime être mon sacrifice? Elle se condamnait devant moi. Et n'était-ce pas une grande impudeur de ma part que d'exiger qu'elle se plût à confesser sa tendresse? Voilà certainement pourquoi j'arrêtai mes blâmes : j'ai craint aussi de la corrompre en insistant, comme elle m'en accuse. Oui... Mais elle-même n'a-t-elle pas pressenti que j'éprouverais ce scrupule? Sa ruse n'a-t-elle pas spéculé là-dessus, pour m'en faire accroire, pour m'imposer le silence, et, par suite, un doute favorable à sa dissimulation? Je flairai son odeur de duplicité et d'astuce. Car j'ai compris qu'elle m'examinait, qu'elle me fouillait le cœur, qu'elle tremblait d'y lire ma clairvoyance, qu'elle la lisait, et qu'elle me détestait parce que je n'ignorais plus son plan. Oh! je me souviens... je me souviens... En son air de docilité coquette, gentille et repentante, quel éclair blafard jaillit soudain de ses yeux!

Comme tous ses traits se tendirent ! Presque aussitôt elle se maîtrisa. Elle reparut une petite sœur attristée d'être en butte à de vilains soupçons, une sœur douce, plaignant le mauvais esprit de son frère, une sœur innocente et sainte, prête à intercéder auprès de la Sainte Vierge, en faveur d'un frère vicieux et méchant.

» Ah ! pauvre Édouard ! Aime. Récite des vers à la nuit chaude. Interpelle le scintillement des étoiles. Mesure l'harmonie des poètes et les profondes pensées des moralistes afin d'accroître le sublime de ta passion... Hélas ! tu chéris la fille du vaincu, celle qui garde dans le sang la fatalité de la faiblesse, la ruse et le mensonge... Pauvre Édouard !

» Or, quelle force que la faiblesse ! O vous grands saints ! Rémi qui imposas aux barbares la fraternité du Christ, qui fis baisser la tête du fier Sicambre, Grégoire qui continuas son œuvre, qui gouvernas les Frédégonde et les Brunehaut, qui soumis à la politesse latine la brutalité franque... O vous faibles sublimes, vainqueurs des forts, vous à l'idée de qui le monde d'Occident obéit treize cents ans après votre mort de bienheureux ensevelis dans le froc ou la dalmatique... Ne ressusciterez-vous pas pour dire la puissance de la faiblesse, et l'empire de l'intelligence sur les siècles !... »

Ainsi méditait Omer entre ses moments d'application. Plus il étudiait, plus se développait en lui la certitude qu'en tous les temps l'intelligence, comme une riposte différente et nouvelle remplaçant le glaive brisé et les muscles garrottés, était née de la réflexion des vaincus, que, dans le cerveau du premier esclave réduit aux exercices de l'imagination, germa la première fleur de la pensée, la première intuition de la science, le premier espoir de justice. La pensée, la science et la justice, sous leurs formes enseignées par les dieux antiques, par le Messie chrétien, avaient prévalu contre les vigueurs des conquérants. Et c'était le miracle : douze pauvres pêcheurs, fidèles à un ami obscur et supplicié, fondent sans le savoir une religion méconnue deux cents années, mais fermentant parmi de tristes populaces pour tout à coup s'épanouir sur le monde et sur le temps. Un robuste orgueil enchanta le jeune homme d'être de ceux qui restaureraient sans doute l'esprit de saint Thomas d'Aquin, l'omniscience de Roger Bacon,

l'érudition dominicaine, le communisme de saint Bernard, prédécesseur du fameux Gracchus Babeuf, le pouvoir triomphal de Sixte-Quint et de Richelieu, l'intelligence constituante de l'abbé Sieyès.

Au miroir dressé entre deux colonnettes, sur la boîte à brosses, il aima s'apercevoir, lui, ses livres ouverts, et sa plume d'oie devant son visage pâle. Il s'égalait à ces princes et à ces docteurs de l'Église. Pourquoi ne deviendrait-il pas le moine malin appuyé sur la crosse épiscopale dans le dessin perpétuellement inachevé du maître, et qui regardait, par delà le signe de Dieu, le pitoyable empereur prosterné dans la neige?

Pour lui fumerait l'encens de la messe et des processions, pour lui de pieux ouvriers déjà tissaient l'or de la dalmatique diaconale et des chasubles, pour lui se balanceraient les panaches du dais liturgique, pour lui des orfèvres cisèleraient l'argent des ostensoirs; pour son cortège, les veuves filaient le lin des surplis et la laine des soutanes; pour lui, peut-être, les ouvriers napolitains teindraient de pourpre l'étoffe cardinalice. Voilà ce que son heureux sacrifice enlevait à son cousin Édouard de Praxi-Blassans. Celui-ci ne recevait, par contre, que la fragile affection de mademoiselle Denise Héricourt. Comme une mauvaise action Omer considéra presque le silence qu'il résolut de garder sur les défauts de la jeune fille; mais toute révélation n'eût-elle pas fait souffrir l'infortuné et détruit l'espérance de tante Aurélie, du père mort, qui s'étaient promis jadis de consommer par le mariage de leurs enfants l'union de leurs âmes fraternelles?

XV

Un jour, l'étudiant reçut la visite de l'amoureux qu'accompagnait M. Gagneur, le secrétaire du comte. Les deux cousins s'embrassèrent, tout émus et contents l'un de l'autre. Ils protestèrent qu'ils se vouaient leurs vies. Édouard parlait en vers de la jeune fille. Il était complètement fou.

La voiture des Praxi-Blassans les emmena vers l'allée des

Veuves, après avoir dépassé les grilles des Invalides. C'était là-bas, non loin des Champs-Élysées, que le factotum avait choisi le domicile particulier du jeune Héricourt; il déclara convenable de ne point loger un élève en théologie parmi les autres étudiants de qui les manières sont dissipées. Au mois de mars, les gendarmes avaient dû réprimer leurs désordres dans le jardin du Roi et sur la place Vendôme. Le neveu d'un pair ne devait pas se mêler à ces tumultes.

Omer eut quelque déception à se voir séparer de la jeunesse et des grisettes, et à s'installer loin de la Chaumière. Il apprit en revanche, qu'il occuperait une maison voisine de celle où Tallien, le Conventionnel de Thermidor, avait habité; et il la découvrit bientôt, toute basse, munie de contrevents verts, sous la protection d'une barrière en bois goudronné. On avait repeint en brun la porte, le marteau de fer, les poutrelles croisées dans le plâtre rose de la façade; on avait remis des tuiles neuves parmi celles devenues noirâtres et moussues. Un peu plus loin, des camions chargés de pierres de taille défilaient vers les marécages du Cours-la-Reine, où l'on construisait une rue dédiée à François Ier.

Sans trop de satisfaction, Omer fit connaissance de son domestique chauve, glabre, épais et bas sur jambes, qui lui montra la bibliothèque, les volumes latins et grecs, reliés en veau. Il flaira le parfum du vernis frais noircissant le bois des vieux fauteuils rococo, et d'une table ovale fort massive. Présent d'Aurélie, deux coupes d'argent, l'une remplie d'encre, l'autre de sable brillaient dans une écritoire de thuya. A l'étage, il y avait un aimable salon tendu de damas cramoisi, pourvu d'un canapé et de carreaux en velours pareil, de rideaux à plis lourds. Des lames de verre, rouges, jaunes, bleues encadraient les vitres dépolies. Une guitare était pendue à un clou. Briséis, à genoux devant le corps de Patrocle, se désolait dans une vaste gravure. Un tapis de soie turc recouvrait le guéridon. Les belles armes envoyées de Grèce par l'oncle Edme rayonnaient sur le mur vers une rondache centrale. Omer pensa qu'il se tiendrait plutôt là, et ne jeta qu'un regard dans le cabinet à coucher où, sur la tapisserie, se répétait à l'infini le médaillon de Poniatowski sautant à cheval dans l'Elster. Des lés de calicot formaient tente au-dessus du lit. Un

paravent de percale rose dissimulait un lavabo. Par toute la maison, et un peu au hasard, les lithographies de Carle Vernet, ses chevaux de courses, ses scènes de chasse intéressèrent le jeune homme, entre les portraits de saint Louis de Gonzague, du pape et de saint François, entre les images des cathédrales illustres. Dans le vestibule, une selle neuve, des étrivières et des brides garnissaient en évidence deux tréteaux. Par la fenêtre, M. Gagneur indiqua le manège tenu par un garde-du-corps qui attendrait son nouvel élève, chaque matin, à cinq heures ; puis il dit :

— M. Héricourt devra coucher ici, tous les soirs ; et le matin, après la leçon d'équitation, aller à l'hôtel du général, pour y travailler. Après dîner, il aura le loisir de la promenade... Je prends congé, messieurs. Serviteur !

Les cousins ne s'attardèrent pas dans la maisonnette, Édouard voulut rejoindre Denise à leur campagne de Saint-Cloud.

— Elle est divine quand elle s'avance, une rose à la main, par les allées du parc. Elle semble une immortelle, que la faux du temps n'effleurera jamais ; elle paraît aussi éternelle que la magnificence du firmament et les chants harmonieux de la nature environnante. Elle triomphe de la mort... Il faut que je la revoie. Allons jusqu'à Saint-Cloud.

En effet, ils la rencontrèrent dans une allée du parc, non loin des communs. Elle ne tenait pas à la main une rose, mais un pilon de volaille qu'elle rongeait en marchant, et son visage portait quelques souillures de graisse rôtie. N'ayant pas reconnu d'abord les cavaliers, elle continua de satisfaire, en chantonnant, une gourmandise qui lui gonflait la joue.

— Quelle charmante, quelle pure, quelle délicieuse simplicité ! — murmura la passion de l'adolescent.

Omer retrouvait la sœur telle qu'aux jours d'enfance, lorsqu'elle volait à la cuisine, durant les absences des domestiques, et qu'elle recevait, ensuite, le fouet dans la lingerie. A la vue de son cousin, elle jeta l'os de poulet, avala d'un coup, au risque de s'étouffer, ce qui demeurait en sa bouche, et s'essuya les lèvres, avec promptitude, mais ne s'excusa point, ni ne rougit.

Au dîner, elle ne parut pas avant le second service, entra,

toute fardée, avec un petit chien de six semaines qu'elle fit laper dans son assiette. Tante Aurélie, doucement, lui représenta que cela choquait la politesse. Aigrement Delphine renchérit sur le blâme. Les deux filles se disputèrent.

— Je ne veux pas recevoir d'observations, moi ! Je ne recevrai d'observations de personne ! cria Denise.

Le petit chien effaré s'étrangla dans un coin et recracha son potage. Elle ne fit qu'en rire aux éclats, tandis que Delphine, levée de table, déclarait ne pouvoir prendre ses repas devant un spectacle aussi dégoûtant.

— Tu n'as qu'à sortir si ça te déplaît ! — riposta la sœur d'Omer.

Delphine se soumit, maugréa, comme le laquais grognon qui vint, avec une serviette, enlever l'immondice.

— Penses-tu que cela charme tes convives quand tu seras maîtresse de maison ? — demanda la tante Aurélie.

— Voyons, mère, ne la tourmentez pas ! — reprit Édouard. Denise a le cœur trop sensible ; elle ne peut laisser seule cette pauvre bête qui geint à fendre l'âme dès qu'on l'enferme !

— Si le comte était là, cependant...

— Parbleu, puisqu'il n'y est point, ayons la paix ! — conclut-il sur un ton furieux.

Tante Aurélie baissa la tête, murmura :

— Je devrais te réprimander sévèrement. Vous abusez l'un et l'autre de ma faiblesse. Fi donc !

La tante se détourna, contempla le crépuscule du parc. Filtré par les feuillages desséchés des tilleuls, le soleil frappait d'une lumière oblique les ombres de la pelouse étendue jusqu'à la grille. Des vapeurs d'or poudroyaient autour des barreaux, franchissaient leurs intervalles, illuminaient les grands rinceaux de fer, les herses hérissées du saut-de-loup. Une avenue enclose de peupliers géants était droite et fraîche sous un ciel pers. Des rectangles de géraniums rouges ornaient les boulingrins ; ils atteignaient les bois, les eaux miroitantes de l'étang. Omer aussi regarda voguer les cygnes, pour ne point voir sa sœur cueillir sans vergogne toutes les cerises du compotier mis devant elle, encore qu'on apportât seulement le rôti de faisandeaux.

— Servez plus vite ! — ordonna la comtesse.

— Omer fut honteux de sa sœur. Elle apportait là les habitudes de Dieudonné Cavrois. Avant que les plats fussent inclinés, par le maître d'hôtel devant la première personne à servir, elle s'informait avidement de leur contenu. Dès que sa tante mordait au premier morceau, Denise l'interrogeait sur la succulence du mets, le jugeait dès lors à haute voix, le condamnait ou le vantait, bestiale, les yeux ivres de concupiscence. A l'arrivée du plat, elle retournait les tranches, choisissait à l'aise, insoucieuse de l'attente d'autrui. Elle confisqua presque toute la crème de l'entremets, et laissa la croûte seule aux convives assis après elle, à droite.

— Quel bel appétit, quelle jolie santé! Comme elle est saine, ta sœur! — proclamait Édouard.

Sous l'uniforme de lieutenant. Émile était là, venu en congé. Silencieux et grave, il s'écartait d'elle doucement et détournait aussi la tête pour ne pas trop assister à cette goinfrerie. Il disserta doctement sur les intentions du comte d'Artois relatives au jeune clergé et à la jeune diplomatie. Il souhaita qu'Édouard fût admis à l'École des Chartes, qu'on fondait alors pour les gentilshommes. Il énuméra les avantages. Mais Denise enflait sa voix afin de couvrir cette conversation ennuyeuse, et elle cria son avis sur les plumes d'une coiffure arborée par madame Dorval dans *le Château de Kenilwörth*, à la Porte-Saint-Martin. Émile dut se taire, offensé. Le rouge envahit son front, entre les mèches de ses cheveux. Il rangea méthodiquement les argenteries de son couvert, et ne souffla plus mot. Au nom du duc de Berry, prononcé par un prêtre qui l'accusa timidement d'avoir affecté, toute sa vie, des allures soldatesques, Denise répliqua vertement qu'elle approuvait la victime de Louvel.

— J'ai du sang de soldat dans les veines, moi! Je n'aime rien tant que la gloire, moi!... Quel sacrifice l'emporte sur celui de la vie? L'homme qui risque sa vie, par grandeur d'âme, a le droit de prétendre à tout. Aucun homme ne l'égale... Voilà mon opinion.

— Qui te la demandait? — fit doucement Émile.

Tante Aurélie quitta sa chaise, et les laquais furent ouvrir à deux battants la porte du salon. Chacun se retira, feignant d'ignorer la confusion de la jeune fille, sa colère blême.

Dans le jardin, Émile et Delphine la blâmèrent. En acceptant le bras d'Omer, la comtesse lui dit :

— Dieu merci, j'aime beaucoup Denise ; cependant, elle me donne de mortelles inquiétudes. Elle est impérieuse et violente comme mon père. Elle ne cède jamais. Ceux que ne séduit pas sa beauté la jugent déjà sévèrement. Puisse son ange gardien la sauver ! Je crains fort pour son avenir. Que faire ? Une chose me chagrine entre toutes. Le comte est-il présent, elle se tient coite, elle vous a des façons d'infante espagnole. Lui parti, elle insulte, elle tranche, elle affecte les plus détestables manies. Donc elle ne se conduit bien que par peur. Elle ne fait rien par bonté, puisqu'elle n'a pas de politesse : la politesse est la crainte de gêner autrui. Sa gourmandise me dégoûte fort, ainsi que ses effusions pour les petits chiens incongrus. Elle le sait. Il lui importe peu que je souffre de cela. C'est d'un mauvais cœur. Sa conduite devant mon mari dénote une hypocrisie assez vilaine. J'appréhende tout de son caractère qui ne s'amende point. Édouard peut souffrir beaucoup en ménage. Et j'adore mon fils. Si elle ne change pas d'habitudes, elle nuira certainement à la carrière de son mari. Elle écartera de lui les personnes de la société qui ne tolèrent point de tels manquements à l'étiquette, et se soucient peu de subir des insolences. Je ne veux pas, Dieu m'en garde, supposer que ces peccadilles deviennent jamais un obstacle à leur mariage, mon plus cher désir, et celui de mon malheureux frère. Mais que le comte s'aperçoive ou se renseigne... que deviendrons-nous ?

— On pourrait la remettre au couvent, — proposa Delphine. — Il est vrai que nos saintes Mères renoncent à la dompter. Elle se rend odieuse. Pour moi, je vous l'assure, maman, si je devais continuer longtemps à subir les avanies qu'elle me fait, je n'hésiterais plus davantage à prendre le voile, quelque douleur que je dusse éprouver à vous quitter.

Là-dessus, Delphine étouffa malaisément de forts sanglots, qui secouaient sa poitrine plate et les os de ses épaules. Aurélie l'embrassa tendrement, calma cette laide grimace pleurante.

Omer se désola. Ces accusations confirmaient trop ses craintes. Tous quatre s'assirent sur un banc de pierre. Émile mit la main dans son habit de lancier, réfléchit.

— Mon bon Omer, — finit-il par dire, — tu viens de prouver à ta sœur, en briguant le titre de probationnaire, ton souci d'aider à ses ambitions. Tu lui seras moins suspect que tout autre si tu l'exhortes à se défaire de ces graves défauts, dans son intérêt même. Je t'invite à lui répéter les paroles de ma mère, en y ajoutant tout ce que pourra te suggérer ton amitié de frère, et ta raison de chef de famille, puisque tu l'es, en somme. Ajoute que moi-même te charge de cette démarche. Nomme-moi. Je ne doute pas qu'elle ne s'en trouve assez marrie pour accepter tes arguments, puisque Édouard m'écoute souvent. Elle ne l'ignore pas.

Omer ne tarda point. Dès qu'il l'eut seule à seul, il morigéna Denise. Aux premières ripostes de l'arrogante, il s'emporta. Leur père serait-il vaincu dans la mort même? Tous ses vœux, proclamés quand les dernières gouttes du sang glorieux s'épanchaient sur la terre autrichienne, une fille impie oserait-elle les méconnaître? La colère de l'orateur poussa la coupable contre un taillis, et ne lui concéda rien. Elle finit par sangloter abondamment :

— Lâche ! lâche ! Tu profites de cet instant pour m'insulter, misérable !

Un dieu de fureur, alors, parla par la bouche du frère. Il entendit résonner une de ses phrases, et l'admira. Il prépara le triomphe de son éloquence. Denise le regardait, les yeux agrandis, la bouche béante, en s'essuyant les joues avec son mouchoir tassé. Omer aperçut ses propres gestes en ombres rouges : le couchant ensanglantait les déchirures du feuillage. Il écouta sonner ses objurgations. Il lui parut qu'il lisait dans un auteur ancien ses prosopopées; il imagina qu'au détour de l'allée, tout à l'heure, la lune éclairerait un temple blanc de Diane. Il crut qu'il était, dix-neuf siècles plus tôt, un jeune citoyen d'Athènes rappelant ses devoirs à une sœur égarée par des dieux jaloux. Et la magnificence de la vertu antique l'émut. N'allait-elle pas convaincre, par son discours, l'enfant indocile? Il le pensa.

— La passion d'Édouard et ce qu'elle promet, dit-il, méritent bien quelques efforts pour se contraindre. Je l'entends parler de toi depuis un an. Il te consacre sa vie, sincèrement et follement...

— Caprice de freluquet ! Nous ne pouvons nous marier avant l'automne de l'année prochaine. Qui m'assure qu'il me sera fidèle?... Et puis, au dernier moment, la dispense du pape, nécessaire à une union entre cousins germains, ne peut-elle être refusée grâce aux intrigues du comte?

— Il est infâme de parler ainsi d'un loyal gentilhomme !

— Je vois, mon frère, que tu le connais à peine... le loyal gentilhomme !

— Il te comble de bienfaits depuis quinze ans.

— Lui !... Non pas. Ma tante, oui !... parce qu'elle prolonge un rêve de femme sensible.

— Que veux-tu dire?

— Oh ! rien... rien que tu ne saches...

Elle regarda fixement son mouchoir mouillé qu'elle tenait entre ses doigts fébriles.

Elle s'expliqua clairement, à voix rapide. Mariés, l'un à une femme indolente, dévote, résignée, de nature trop contraire à son action, l'autre à un époux dédaigneux, toujours en voyages, ou qui, présent, se confinait dans ses études diplomatiques à moins qu'il n'en sortît pour répandre sur chacun des blâmes criards, pour ennuyer du récit de ses lectures, leur père, leur tante s'étaient chéris. La jeune fille démontra que la tendresse d'Aurélie et le simple héroïsme de Bernard Héricourt avaient trouvé dans leur affection fraternelle le refuge de sentiments incompris. Alors ils avaient espéré, pour leur vieillesse, que les deux enfants, nés presque à la même date, vécussent un amour plus fort. Denise devinait tout. Elle rapprochait mille incidents survenus au cours de son enfance. Rien n'avait échappé à l'espionnage de la petite observatrice. Elle développa ce qui dans le langage triste de la tante n'était qu'allusions timides, que réticences. Omer ne put nier l'évidence. Il en ressentit une émotion profonde. Que de beautés douloureuses dans ce dévouement mutuel, dans cette sympathie complète ! Il fallait entièrement admirer ce désir de voir s'aimer passionnément la fille et le fils. Que le père, une heure du matin, soulevât la pierre du tombeau pour assister aux fiançailles, Omer le souhaita par toute la force d'une prière mentale qui pantela comme son cœur et sa poitrine oppressée. Édouard fougueux, pâle dans ses boucles brunes,

beau par l'amertume de son sourire, Denise, la Denise des fêtes, enfantine et femme à la fois, de taille élégante et de teint lumineux, se baisant les lèvres devant la tante et le père assis, qui goûtaient le trouble même des fiancés, qui unissaient leurs âmes en ces deux corps engendrés de leurs chairs, ce fut une image touchante et splendide dont ne se lassa point son silence. Il lui parut que l'esprit de son père en ses organes s'enivrait de ce songe, et se substituait au fils, frémissait en lui.

Plus tard, Denise reprit gravement :

— Voilà le rêve des morts.

— Celui des vivants aussi.

— Moins que tu ne le penses.

— Voudrais-tu manquer à ta promesse?

— Édouard ne ressemble pas aux héros comme notre père...

— Il possède l'intelligence active du comte.

— Présentement, c'est encore un collégien qui fait des devoirs en vers, et me prend pour sujet de ses compositions... Sans doute, il changera... Je goûte peu les acteurs, les poètes, les baladins, les troubadours de pendules, moi !

— Peste! tu es difficile!...

— Comment la fille du colonel Héricourt pourrait-elle chérir les gens de cette sorte?... Réfléchis... J'adore la gloire. Elle est dans notre sang. Quand passent les musiques des régiments, tout mon cœur tressaille...

— Fais un signe: Édouard prendra l'épaulette, comme son frère.

— L'épaulette n'est rien sans les exploits...

— Il ne peut guère, à dix-huit ans, avoir conquis l'Europe! Patience!

— D'abord le comte est inflexible: il l'obligera sûrement à s'employer dans les ambassades... Quelle destinée! La moindre altesse vous humilie d'après les prescriptions de l'étiquette... Le comte lui-même, qu'a-t-il été, toute sa vie? Le domestique du prince de Bénévent, avant de voyager avec la valise de M. de Montmorency!...

— Holà! ma sœur, deviendrais-tu jacobine, ou ja-coquine, comme disait notre pauvre tante Malvina?

— Je n'entends pas, du moins, essuyer les affronts que vous infligent les gens de cour. Tu as vu les manières du cardinal dans les salons, et comment notre tante lui dut céder le pas. Moi, j'enrageais.

— Il te fut aimable, cependant.

— La belle affaire! Il n'est pas de porteur d'eau qui ne crie devant ma voiture : « Mâtin! le beau brin de fille! ... » Cela n'est pas pour m'amadouer... J'ai trop d'honneur pour me contenter de compliments que n'importe quel passant adresse à n'importe quelle grisette... Il n'y a qu'une existence que j'envie, dans toute la famille : celle de la tante Malvina.

— Oh!

— Certes! ... Elle eut pour mari un héros qu'elle suivit en chaise de poste à travers tous les champs de bataille. Elle le vit entrer triomphant à Vienne, avec l'état-major du maréchal Oudinot. Les femmes lui jetaient des fleurs par les fenêtres! Ses soldats l'acclamaient. Le courage même de ces braves saluait son courage... Quelle grandeur! Quelle ivresse! Quel moment inoubliable! On peut mourir après ça. On a tout connu du bonheur quand le vainqueur est venu mettre à vos genoux ses lauriers et son épée.

Elle persista sur ce ton. D'abord stupide, Omer bientôt trembla de douleur. Denise choisissait l'oncle Augustin à la place d'Édouard. Elle dénonçait le vœu du colonel Héricourt et de la tante Aurélie, au moment précis où elle venait de lui en faire entendre la beauté discrète, longue et nourrie de sublimes tristesses.

Il ne répondit point, refusa de comprendre. Elle discourut encore. Elle s'exalta. Même, cette voix qu'il étudiait révéla de la franchise. Peut-être Denise se croyait-elle éprise de la gloire, en fille de soldat. Peut-être n'avait-elle pas été conçue entre deux campagnes sans avoir gardé les espérances de victoire qui échauffaient alors le cœur de son père. Omer l'écoutait dans la nuit bleuâtre. Elle découvrit la succession de ses sentiments. Petite, elle désirait le mariage noble, comme un affranchissement de la médiocrité où vivait leur mère. Parvenir au luxe des Praxi-Blassans, et le pouvoir dire sien, lui semblait le rêve. Maintenant elle pesait les obligations

inévitables. Outre Édouard, c'était la colère maniaque du comte qu'elle épouserait, son autorité sévère, l'acrimonie quotidienne de Delphine, la froideur d'Émile, qui relevait tous les défauts de sa cousine, qui combattait sa gourmandise et ses façons indépendantes, qui la fuyait ostensiblement, avec l'affectation de ne se commettre pas en si vulgaire compagnie.

— Ici, chacun exagère mes défauts ! s'écria-t-elle. Personne, sauf Édouard, ne rend justice à mes qualités. Et personne non plus ne blâme les défauts des autres. Le comte peut imposer ses longs discours endormants : qui les lui reproche? Ma tante peut pleurnicher à son aise, et relire à haute voix des vers insupportables, du matin au soir : on feint d'y prendre plaisir. Delphine peut soumettre la vie commune à ses heures d'offices, aux engagements de ses neuvaines, aux visites de religieuses moroses et ridicules dont la présence interdit les gais propos : chacun la loue de sa piété acariâtre, ou bien la lui passe. Émile peut battre, à coups de fouet, ses chiens de chasse qui hurlent, les pauves bêtes ! c'est parfait ! Moi seule suis en butte à toutes les récriminations. Le comte m'accuse de m'habiller à la manière des femmes perdues. La tante Aurélie me gourmande parce que j'ai besoin de la voiture pour aller chez la couturière ; Delphine ne saurait pas supporter, la délicate ! mon petit chien à table ; Émile m'accuse de sottise parce que je refuse de lire, toute la journée, Plutarque. Toi, tu m'insultes en m'imputant des inconvenances imaginaires... Je suis à bout de patience... et s'il me faut acheter à ce prix-là le nom de Praxi-Blassans, je préfère me marier tout de suite avec le premier qui demandera ma main, avec le premier homme honorable, s'entend, fût-il plus âgé que moi. Il ne manque pas de colonels ou de généraux pour qui ma part des Moulins Héricourt...

— Et le vœu de notre père?...

— Ce n'était pas de voir sa fille malheureuse, avilie par tous, humiliée par tous... Je veux fuir d'ici... Je ne veux être ni la domestique des fantaisies, ni l'esclave des manies des autres ! Mon honneur et ma dignité me le défendent ! Je veux manger comme il me plaît ce qu'il me plaît, et partager avec mon chien sans qu'on m'afflige. Je ne veux pas me vêtir de

noir comme une orpheline d'œuvre de charité. Je veux rire et causer, en dépit des espions, avec qui m'amuse. Je veux être chez moi ma maîtresse, enfin !... C'est justement tout ce qu'on m'interdit, tout ce qu'on m'interdira, si je reste dans cette famille... D'abord je n'épouserai qu'un soldat glorieux...

— Prends garde de retourner au couvent !...

— Édouard ne le permettrait pas.

— Alors, tu ne rougis pas d'utiliser sa passion pour tes folies, quand tu te détermines à tromper son amour ?

— Je... je...

Elle se tut, réfléchit, suffoqua, puis fondit en larmes...

— Ce que tu te proposes là, — reprit Omer, — c'est une déloyauté atroce ! Et tu parles d'honneur !

— Pardonne-moi, je suis méchante... mais tout le monde me hait...

Elle sanglotait encore. Soudain, elle s'enfuit par le détour des bosquets.

Dans la voiture qui les ramenait à Paris, Omer instruisit Émile de cet entretien. L'officier n'en fut guère surpris.

— Ma mère a gâté le naturel de sa nièce, qu'elle élevait avec un dévouement jaloux, dit-il. Elle la chérissait comme l'image même de son frère, ou mieux comme la présence du défunt évoquée, en quelque manière, dans ce petit corps vivace. Quand Denise tomba malade, à neuf ans, la crainte de la perdre excusa de fâcheuses faiblesses. Ta sœur s'accoutuma à entendre louer ses pires habitudes d'enfant volontaire. À dix ans, elle était déjà telle qu'aujourd'hui. Alors mon père exigea qu'elle fût au couvent ; mais les religieuses ne changèrent que la surface. Maintenant elle va nous donner de l'embarras. Aussi bien mon père ne tolérera ce mariage avec Édouard qu'autant qu'elle se sera mieux résignée aux convenances... Une femme d'ambassadeur doit avoir des attitudes décentes et réservées : elle ne les possède pas. Tu me dis que le général tente de la séduire. Je ne laisserai pas que de m'y attendre. Depuis le veuvage qui lui octroie la jouissance des biens de sa Hollandaise, il a déposé à Londres, en garantie, les titres des comptoirs de Java pour faciliter les relations entre la Banque d'Artois et la Banque d'Angleterre. À ce qu'il semble, ce nouveau crédit donne aux comptoirs de

sûreté aux agiotages de la tante Cavrois. Jusqu'à cette heure, on pouvait taxer de témérité les entreprises où elle s'acharne; le succès de cet arrangement les justifie par hasard. Est-ce à dire que nous allons brasser les millions? Point du tout. Pendant cinq ou six années, il faudra bien de la prudence et de l'économie pour dégager les fonds, faire rentrer les créances, et amortir les emprunts de la Compagnie Héricourt. Passé ce temps, et à moins de catastrophes, la fortune de la famille sera solidement, amplement constituée sur des assises durables. En récompense de son aide, Augustin se plairait à réunir dans son ménage, deux parts de la Compagnie Héricourt. Il a jugé facile pour un général bien fait, qui ne compte pas quarante ans, de tourner la tête à notre petite étourdie. Cette union lui donnerait la haute main sur toutes les affaires de la Banque, des Moulins et des Charbonnages. C'est à quoi il convient de s'opposer... Tu dois avertir la tante Cavrois...

PAUL ADAM

(La fin au prochain numéro.)

POÈMES CHINOIS

DE

TOUS LES TEMPS

VERS L'OCCIDENT

[illegible]

Sur un ordre impérial, me chargeant d'une ambassade, j'ai dû quitter mon pays, pour me diriger, à travers les océans, vers l'Occident lointain, vers Paris, l'illustre ville.

La [illegible] année, [illegible] je franchis la Mer Rouge, le canal de Suez, tout ce [illegible] qu'une fois déjà j'ai parcouru.

Car c'est mon second voyage, et je [illegible], cette fois, comme si j'allais à un rendez-vous.

Trente années déjà ! [illegible] Que d'événements ! Que de transformations ! Sujets de réflexions sans fin !

Et cependant voici que mon esprit remonte vers les temps disparus ; [illegible] des voyageurs intrépides, qui, dans une embarcation faite d'un tronc d'arbre creusé, s'en allaient à la découverte.

Entre les vagues bondissantes, je regarde, espérant voir apparaître la belle déesse Siang-Ling, tenant dans ses bras blancs la lyre d'or ; j'écoute, croyant entendre les chants [illegible] qui donne l'inspiration.

Mais ce n'est pas Siang-Ling qui m'apparaît [illegible] ce sont les poètes d'Occident qui, [illegible] sur mon cœur les poèmes de mon pays [illegible].

J'écris alors, pour elle, ces quelques vers, et je [illegible] les feuillets, à l'idée que nous pourrions longuement causer ensemble des poètes et de la poésie.

[illegible]

I

UNE JEUNE FILLE[1]

Je t'en conjure, ô Tchon-Tseu, ne traverse pas mon village ; ne grimpe pas sur ce saule, cultivé par moi !...

Je ne saurais t'aimer, car je dois craindre et respecter mes parents.

Oh ! je voudrais bien te donner mon cœur, Tchon-Tseu ! Mais les réprimandes de mes parents, n'est-ce pas, je dois les accueillir avec une crainte respectueuse ?

Je t'en conjure, ô Tchon-Tseu, n'escalade pas le mur de l'enclos ; ne fais pas tomber les feuilles du mûrier que j'ai planté.

Je ne saurais t'aimer, car je dois craindre et respecter mes frères aînés.

Il me faut bien, n'est-ce pas, écouter leurs conseils avec déférence ?...

Je t'en conjure, ô Tchon-Tseu, ne brise pas le treillis ; ne renverse pas mon arbre de santal !...

Je ne saurais t'aimer car il faut craindre les hommes et leurs paroles nombreuses.

Oh ! que je voudrais te donner mon cœur, Tchon-Tseu ! Mais les hommes et leurs paroles nombreuses, ne faut-il pas les craindre ?...

II

VENGEANCE

— Ah ! voilà que le coq chante !... dit-elle.

— Non, dit-il, la nuit est profonde, il ne chante pas encore...

1. Ce poème et les quatre suivants sont empruntés au *Livre des Vers*, recueil de chants traditionnels. (De l'an 2500 à l'an 1000 avant notre ère.)

— Lève-toi, lève-toi ! soulève le store de la fenêtre, interroge le ciel.

— Hélas ! l'étoile du matin déjà monte à l'horizon !

— Ah ! c'est l'aurore ! il est temps ! il est temps ! Mais, avant de s'éloigner, vengeons-nous de celui qui nous sépare. Prends ton arc, et tue le coq.

III

[illegible]

Hauts et vastes sont les monts de la chaîne méridionale ; là rôde le renard cherchant sa compagne.

Elle est large et unie, sur tout son parcours, la route qui va du royaume de Tsi au royaume de Lou.

Ouen-Kiang, la belle princesse de Tsi, elle est maintenant la reine de Lou.

Pourquoi songes-tu toujours à elle comme si c'était une jeune fille encore ? —

Des fibres de la plante Ko, on a fait deux sandales, puis encore deux autres, jusqu'à cinq paires.

Elle est douce et sans obstacles, la route qui conduit au royaume de Lou.

C'est par là qu'elle s'en est allée, ô roi ! la belle princesse de Tsi, ta sœur.

Pourquoi donc tes ardentes pensées courent-elles ainsi à sa poursuite ? —

Le champ où foisonne l'herbe folle n'est-il pas sarclé et creusé en sillons, quand on doit y semer les graines du chanvre ?

À la libre jeune fille, qui devient fiancée, n'a-t-on pas retracé à l'avance les lois et les devoirs du mariage ? —

Il faut la hache pour tailler les arbres, il faut la serpe pour abattre les floraisons désordonnées.

Quand on a soumis sa volonté à la règle, c'en est fait de la libre fantaisie. C'en est fait des rêves brûlants et des regrets

IV

RETOUR DANS LE ROYAUME DE TSI

Ling! ling! bruyamment ils roulent, les chars rapides, qui ont peints de couleurs vives rehaussées d'or!

A travers une plaine unie, la route est douce et sans obstacles : c'est là qu'elle passe à toute bride, la reine de Lou, retournant au pays de Tsi.

Qu'ils sont d'un noir brillant, entre les traits de cuir rouge, les quatre chevaux fougueux qui tirent son char!

La reine, impatiente, devance son cortège sur la route douce et unie qui va au royaume de Tsi.

On côtoie, maintenant, la rivière de Houen, qui coule à pleins bords.

Nombreux sont les compagnons de la reine. Ils caracolent et se pressent autour d'elle.

Qu'il est doux et facile, le chemin qui va au royaume de Tsi!

Cette femme passionnément heureuse n'a donc pas honte de sa joie?

La rivière se resserre et bouillonne dans un lit rocailleux.

Les cavaliers de l'escorte se rapprochent du char.

Ah! qu'elle est unie et douce, la route qui va au pays de Tsi!...

A jamais, hors du royaume de Lou, aux pas agiles de ses chevaux, la belle reine s'enfuit, résolue et fière.

V

LA FLEUR D'OUBLI

Il est le premier parmi les meilleurs, il est le plus valeureux des guerriers, le charmant Pé-Hy, mon bien-aimé.

Comme il saisit fièrement la lance, quand il chevauche à l'avant-garde du roi!

Mais hélas ! il est allé combattre dans l'Est, le beau Pé-Hy, et voici que je laisse flotter en désordre ma chevelure ainsi que les houppes du cotonnier que le vent emmêle et disperse.

J'ai pourtant des essences délicieuses pour parfumer ma tête, j'ai des ornements d'or, j'ai des robes brodées et des ceintures de soie. Mais loin de lui je ne veux pas être belle.

Comme il me blesse, le soleil qui resplendit et empourpre les nuages ! Ah ! que plutôt la pluie submerge la terre tandis que mon âme se noie dans la douleur !

Je sais bien où la trouver, la plante bienfaisante qui donne l'oubli ; elle croît dans l'enclos de la maison, du côté du Nord.

Mais je n'irai pas la cueillir ; je ne veux pas oublier. Je suis torturée par le désespoir, et pourtant ce désespoir, je le chéris, puisque c'est tout ce qui me reste du bien-aimé ! [1].

VI

STROPHES IMPROVISÉES DEVANT LE TOMBEAU EN RUINE D'UN GUERRIER CÉLÈBRE

[illegible]

Que fait l'été brûlant, sinon devancer l'automne ?

Le gracieux printemps n'est-il pas le héraut du mélancolique hiver ?

Quand le soleil se lève à l'orient, c'est pour marcher en hâte vers son coucher.

Et les eaux de tous les fleuves ne coulent que pour s'engloutir dans la mer.

Cependant les saisons reviennent chaque année ; le soleil, de jour en jour, reprend sa course vers la nuit ; les eaux se renouvellent pour couler sans cesse.

Mais l'homme, lui, ne passe qu'une seule fois.

Et quelles traces laisse-t-il de sa forme et de ses exploits ?

Hélas ! un monticule bossué que les plantes sauvages recouvrent ! ...

1. [illegible]

VII

LA CHANSON DE L'OURAGAN[1]

Par l'empereur KAO-TY (*Dynastie des Han, 200 avant notre ère*).

L'ouragan furieux court par le ciel et pourchasse les nuages, qui roulent et s'enfuient.

C'est ainsi que ma puissance a culbuté les ennemis et les a dispersés... A tous les horizons ils ont disparu maintenant, et je peux rentrer dans mon empire.

Mais où trouverai-je des braves d'un souffle assez fort pour maintenir le ciel pur autour de mes frontières?

VIII

LE VENT D'AUTOMNE

Par l'empereur OU-TY (*Dynastie des Han, 140 avant J.-C.*).

Le rude vent d'automne se lève: les nuages blancs volent devant lui.

Des arbres secoués, les feuilles jaunies tombent sur l'eau.

Et voici que déjà les oies sauvages repassent.

Les lotus n'ont plus que des graines, la rose a perdu son parfum...

Oh! je veux voir la femme que j'aime passionnément, celle que je ne peux pas oublier!...

Pour atteindre rapidement le pavillon qu'elle habite, je détache le bateau et j'essaye de traverser la rivière.

Le courant est rapide; l'eau, bruissante comme de la soie, se ride et clapote sous le vent.

Malgré mes efforts, il m'est impossible d'avancer. Pour me donner du courage, je commence à chanter en levant mes rames. Mais mon affliction s'augmente de la tristesse de ma chanson.

1. Populaire dans toute la Chine.

Toute l'ardeur de mon amour s'élance en avant de moi et, sans pitié, me laisse là...

L'âpre vent de si nombreux automnes a-t-il donc brisé ma vigueur ?... Est-ce l'image d'un vieillard, qui tremble ici dans l'eau profonde ?...

IX

UNE BONNE FORTUNE SUR LE CHEMIN

[illegible]

Je montais un cheval superbe, à l'allure fière et gracieuse. Il marchait dans les fleurs, dont les arbres printaniers jonchaient la route.

Voici que je vis venir vers moi un char fermé par des stores, un de ceux dont le nom est « cinq nuages »... Quand il passa à mon côté, je chatouillai légèrement ses roues, du bout de mon fouet.

Alors, écartant le rideau de perles, une femme ravissante m'éblouit de son sourire.

Puis, avant de disparaître, d'un geste furtif elle m'indiqua, au loin, une haute maison aux toitures rouges. Et ce fut comme si elle me disait : « Votre petite servante habite là... »

X

IVRESSE D'AMOUR

[illegible]

Le vent agite doucement, à l'entour du Palais des Eaux, les fleurs embaumées des nenuphars.

Sur la plus haute terrasse de Kou-Sou on peut apercevoir le roi de Vou, étendu nonchalamment.

Devant lui, Sy-Ché, la beauté même, danse avec une grâce incomparable, des gestes délicats et sans force.

Puis elle rit d'être aussi voluptueusement lasse, et, languissante, vient s'appuyer, du côté de l'orient, au rebord de jade blanc du lit royal.

XI

LE DÉPART D'UN AMI

Par LI-TAÏ-PÉ

Par la verte montagne aux rudes chemins, je vous reconduis jusqu'à l'enceinte du Nord.

L'eau écumante roule autour des murs, et se perd vers l'orient.

C'est à cet endroit que nous nous séparons...

Je m'en retourne, solitaire, et je marche péniblement. Il me semble maintenant que j'ai plus de dix mille *lis* à parcourir.

Les nuages légers flânent paresseusement, comme mes pensées.

Bientôt le soleil se couche, et je sens, plus vivement encore, la tristesse de la séparation.

Par-dessus les broussailles, une dernière fois, j'agite la main, au moment où vous allez disparaître.

D'un long hennissement, mon cheval cherche à rappeler le vôtre... Mais c'est un chant d'oiseau qui lui répond.

XII

LA PLUS BELLE

Par THOU-FOU *(Dynastie des Thang)*.

Au creux de cette vallée sauvage, la plus belle des femmes vit, aujourd'hui, retirée, seule avec sa lourde tristesse.

« Je suis d'une noble famille, songe-t-elle, mais tous les miens ont été dispersés ;

» Les arbres et les plantes sont mes seuls compagnons, maintenant.

» Les révoltes ont tout bouleversé dans l'empire ensanglanté ;

« On a massacré mes frères,

» La puissance de leur grade n'a compté pour rien.

» Et je n'ai même pas pu retrouver leurs chairs meurtries ni leurs ossements pour leur rendre les honneurs funèbres.

» Ah ! comme l'ingratitude déteste le malheur !

» Quand la cire du flambeau est consumée, on la remplace. N'en est-il pas ainsi pour mille choses ?

» Ainsi fait mon infidèle époux.

» Il en aime une autre que moi, une autre, belle comme le jade !...

» Les magnolias n'ont pas oublié, eux, l'heure à laquelle ils doivent fermer leur corolle.

» Toujours les couples de sarcelles demeurent tendrement unis et jamais la femelle ne s'en va, seule, dormir.

» Mais lui, près de la nouvelle amante, qui rit,

» Il ne veut pas même entendre l'ancienne aimée, qui pleure.

» Il est vrai que, si la source est claire et brillante quand joyeusement elle jaillit de la montagne,

» Le malheur la souille et la ternit, à mesure qu'elle fait du chemin... »

Elle cesse de penser. De loin, elle aperçoit, revenant, sa servante, qui était allée vendre des perles.

De son regard las, elle la suit, et la voit maintenant qui arrache des plantes ligneuses, pour réparer le chaume du toit.

Si, errante et machinale, la délaissée cueille une fleur, jamais plus elle ne la pose sur ses cheveux.

Assise, ses mains distraites, elle les emplit sans cesse des brindilles tombées des cyprès.

Qu'elle est légère, par cette froidure, la soie élimée de ses manches vertes !

Et voici que le soleil, encore une fois, se couche ! ... Ah ! comme elle défaille, au seuil de cette nuit d'hiver, et se laisse pencher, mourante, contre les tiges des hauts bambous !

XIII

LE BEAU PALAIS DE JADE

Par THOU-FOU

En faisant mille circuits, le ruisseau court sous les sapins, entre lesquels le vent s'allonge.

Les rats gris s'enfuient vers les vieilles tuiles.

A quel roi fut ce palais?... On ne le sait plus...

Le toit avec les murailles, au pied de ce rocher à pic, tout est tombé.

Les feux-esprits, nés du sang des soldats tués, hantent la ruine.

Sur la route détruite, les sources qui s'écoulent semblent sangloter des regrets.

Et, du bruit de toutes ces eaux vives, les échos forment une véritable musique.

La couleur de l'automne jette sa douce mélancolie sur toutes choses.

Hélas! la beauté de celles qui là furent belles devient maintenant de la poussière jaune!...

Que valut, alors, d'admirer le charme factice du fard, et même la vraie beauté qui s'en ornait, non moins que lui éphémère?...

Et ce roi! Qu'est devenue la garde fringante qui accompagnait son char doré?...

De tant de biens, de tant de créatures, que lui reste-t-il aujourd'hui?... Rien de plus qu'un cheval de pierre sur son tombeau.

Une profonde mélancolie me vient... Sur la natte que m'offre l'herbe douce, je m'assieds.

Je commence à chanter... Mes larmes qui débordent mouillent mes mains, me suffoquent!...

Hélas! tour à tour, chacun s'avance sur le chemin.

Et tous savent, bientôt, qu'il ne conduit à rien.

XIV

A LI-TAÏ-PÉ

Par [illegible]

O! Li-Taï-Pé! tes vers sont incomparables!

À des bouffées de vent frais qui n'apportent jamais aucun parfum vulgaire, on peut comparer tes pensées.

Elles sont subtiles et neuves autant que celles du grand poète Yu-Kai-Fou.

Mais elles ont aussi la grandeur et la noblesse de celles de Pao-Tsan-Kiun.

En ce moment, dans la ville de Oey-Pé, je vois les arbres printaniers se profiler sur le ciel,

Tandis que toi, au bord du grand fleuve de l'Est, tu regardes le soleil se couchant dans les nuages.

Quand donc pourrons-nous encore vider ensemble un flacon de vin,

Et discourir alors, à n'en plus finir, sur toutes les finesses de la littérature?

XV

INSOMNIE

Par [illegible]

Le soleil a disparu, la fleur s'endort à l'abri du mur latéral.

On entend le *[illegible]* des petits oiseaux déjà couchés.

Au scintillement des milliers d'étoiles, toutes les maisons de la ville ont l'air de tressaillir.

Et voici que peu à peu la lune se hausse derrière le palais, puis tout à coup répand une vive lumière.

Je ne dors pas. J'entends l'homme de garde frapper toutes les veilles sur les cliquettes d'or.

Le vent bruit et me fait croire que les pendeloques de jade tintent à la ceinture des ministres.

A l'aube, demain, je dois remettre un placet à l'Empereur. C'est pourquoi je reste éveillé et j'observe :

Car le Maître aime à s'enquérir, auprès de moi, de ce que fut la beauté de la nuit.

XVI

ANNIVERSAIRE

Vers écrits sur le montant d'une porte, par TSOUI-HOI (*Dynastie des Thang*).

L'an dernier, aujourd'hui même, m'apparurent dans le cadre de cette porte,

Un délicieux visage de femme et les fleurs du pêcher. Dans un rayon de soleil ils se renvoyaient leurs tendres reflets et confondaient leur charme rose.

Où donc est-il, à présent, l'adorable visage?

Seules les fleurs du pêcher sont là, et rient au vent printanier.

XVII

DANS LE PALAIS

Par THOU-SIN-YI (*Dynastie des Thang*).

Quel calme sévère! Quel solennel silence!... Toutes les portes sont closes, et les parterres de fleurs embaument discrètement :

Deux femmes, appuyées l'une à l'autre, se tiennent debout, au bord de la terrasse à balustrade de marbre rouge.

L'une d'elles voudrait parler, confier à son amie le chagrin secret qui meurtrit son cœur.

Elle jette un regard anxieux vers les feuillages immobiles, et, à cause d'un perroquet, aux ailes chatoyantes, perché sur une branche voisine, elle soupire et ne parle pas.

XVIII

MES YEUX FIXES

[illegible]

Les cendres sont froides dans l'or du brûle-parfum sculpté en lion chimérique.

Je m'agite fiévreusement sous la houle rouge de ma couverture et, brusquement, je la rejette pour me lever.

Mais je n'ai pas le courage d'achever ma coiffure, le peigne est trop lourd pour mon accablement.

Je laisse la poussière ternir les objets précieux sur ma table de toilette...

Déjà le soleil atteint la hauteur du crochet qui relève le rideau.

Ah! le sentiment douloureux, caché à tous, à cause d'un départ que je redoute, va devenir plus amer encore.

Que de choses je voudrais dire, qui viennent jusqu'à mes lèvres et que je repousse dans mon cœur!...

Cela est bien nouveau pour moi d'être amaigrie par le tourment, ce n'est pas une maladie causée par l'ivresse, pas davantage par la mélancolie de l'automne qui vient.

Ah! c'est fini! c'est fini! Aujourd'hui il part!

Je chanterais dix mille fois la chanson, *Restez près de moi*, qu'il ne resterait pas.

Ma pensée court, maintenant, là-bas, vers le lointain pays qui est le sien.

Voici que le brouillard enferme mon pavillon; il y a seulement devant moi l'eau qui coule alentour. Unique témoin de ma douleur, elle s'étonne peut être de refléter ainsi, toujours, l'hébètement de mes yeux fixes.

Ah! plus lourd encore désormais mon regard pèsera sur toi, pâle miroir, car en ce moment même s'accomplit le malheur qui va faire irrémédiable la tristesse de mes yeux fixes!...

XIX

LE PRINTEMPS

Vers écrits sur une muraille par un poète inconnu.
(*Dynastie des Tsin*, XIXe siècle de notre ère.)

Il a plu la nuit dernière, mais ce matin le beau temps est revenu.

Les verts bouquets des palmiers s'entr'ouvrent et commencent à jeter de l'ombre...

Quel alanguissement me saisit? Je vais et je viens dans ma chambre, le cœur oppressé de souvenirs.

Le printemps, qui commence, ravive tous mes regrets. Je songe au cher printemps d'amour que j'ai dû quitter, et brusquement le chagrin me terrasse.

Les verdures voisines se reflètent sur le rideau. La mousse, trempée de rosée, garde la moindre empreinte comme un velours délicat.

Ah! je revois une légère tunique de gaze, d'un rose orangé, dont la transparence laissait paraître la robe de dessous couleur de grenade ouverte!...

Que de choses encore revivent dans mon esprit et m'arrachent des soupirs!... Incapable de travailler, je m'assieds près de la balustrade à jour.

Et je ne fais plus rien que compter les plaines et les montagnes, les vallées et les rivières qui me séparent de mon cher printemps!

XX

LA MER SANS RIVAGE

Par LI-HUNG-CHANG (*Dynastie des Tsin*).

O Dragon! toi qui gouvernes la mer sans rivages de la Mort;

Quand, dans une ardente rêverie penché vers ma bien-aimée, je bois son haleine,

Viens, alors, viens voler ce souffle adoré, emporte l'amante sur ton vaisseau spectre,

Et prends-moi avec elle, afin qu'ensemble nous naviguions sans relâche, ivres d'amour, éternellement.

XXI

NE M'OUBLIEZ PAS

Par [illegible]

Ces fleurs délicatement bleues, l'an dernier,

Elle-même les attacha au cordonnet de soie qui boutonne ma robe,

Et elle me dit : « Souvenez-vous du nom de cette fleur, nous l'appelons *Ne m'oubliez pas*.

» Il y a un secret entre nous deux, gardons-le bien et n'oublions ni l'un ni l'autre. »

Les « *Ne m'oubliez pas* », cette année,

Refleurissent aussi charmants que la saison dernière.

Où est celle qui m'a donné ces fleurs ?...

Le parfum léger, dont ma manche est imprégnée, c'est tout ce qu'il me reste, à présent !..

Tokio, [illegible].

XXII

ROSÉE MATINALE

Par [illegible]

Sur le fond sombre de l'élégante fenêtre enguirlandée de fleurs, la jeune fille émerge lumineuse.

Demi-nue, elle se penche, et sa chair, pareille au givre, apparaît hors du rebord de pierre.

Le charme de la toilette moderne n'est visible qu'à la coiffure, déjà achevée.

Les sourcils blonds ont la forme du croissant de la lune.

De l'arrosoir, plein d'eau pure, jaillit une pluie claire.

Avec effort elle tient l'anse de métal, et, bien sûr, se refroidit beaucoup les doigts.

Ah! que je voudrais, si je pouvais être auprès de sa gracieuse personne, soir et matin, avec zèle, arroser à sa place!...

Paris, mars 1901.

XXIII

SÉPARATION

Par C. HSING-LING.

J'écoute le tac-tac de la pluie hors la gaze de la fenêtre.

Et, dans ces tristes pensées d'amour, je crois que c'est le bruit de mes larmes.

Seul, en face d'une petite lampe, je passe cette nuit douloureuse.

Un ressentiment m'oppresse ; la joue contre l'oreiller, je ne peux pas rêver.

La brume froide du matin voile à demi les plus hauts étages d'une maison... et... c'est là!...

Mais celle qui paraîtra désormais à la fenêtre n'est plus la même...

Que puis-je faire de mon âme, à présent?

Ah! qu'elle s'envole, comme un papillon, pour suivre l'absente, et palpiter sans cesse contre la soie de sa jupe!...

Péking, 1898.

Traduction de

JUDITH GAUTIER

LETTRES

A LA

DUCHESSE DECAZES[1]

XII

Paris, juin 1848.

Madame la duchesse,

Nous sortons d'une terrible crise. Les journaux vous ont donné les détails de cette bataille acharnée, et vous savez que l'insurrection occupait, au centre, la Cité, à gauche, le faubourg Saint-Jacques, et, à l'aile droite, le faubourg Saint-Antoine, le faubourg Poissonnière, le faubourg Saint-Martin, etc.

Pendant deux jours, la victoire a été incertaine. Il n'y avait que huit mille hommes de troupes à Paris le vendredi. Ce sera un sujet d'explications entre la Commission exécutive et le général Cavaignac. La Commission affirme qu'elle avait donné des ordres qui n'ont pas été exécutés. Quoi qu'il en soit, tout est terminé, Dieu merci. On pense qu'il y a huit ou dix mille hommes tués ou blessés. Il y a infiniment plus de victimes du côté de la garde mobile, de la garde nationale et de l'armée, que du côté des insurgés. Ceux-ci tiraient à couvert, derrière les barricades et les fenêtres, et ils auraient eu peu d'hommes tués, si on ne comptait pas ceux qu'on a fusillés.

(1) Voir la *Revue* [illegible]

Vous savez aussi quel est le caractère de cette insurrection? Évidemment, c'est une émeute socialiste. Les communistes étaient alliés aux clubs et aux républicains rouges. La conspiration, qui couvait depuis longtemps, a éclaté à l'occasion de la fermeture des ateliers nationaux. Les travailleurs ont pris les armes contre les capitalistes ou, en d'autres termes, les ouvriers contre les bourgeois.

J'ai vu, le vendredi matin, plusieurs groupes d'ouvriers qui s'expliquaient nettement à cet égard. A côté de cette idée mère de la révolte, il y a pu avoir des intrigues et de l'or; mais ce sont des détails insignifiants : le fond de l'émeute était incontestablement la guerre des socialistes et des terroristes contre les bourgeois et les modérés.

Aujourd'hui qu'on est vainqueur, la sécurité renaît rapidement. On sent, pour la première fois, qu'on est appuyé sur une force invincible, et l'effet moral de la défaite préviendra pour longtemps, j'espère, les complots anarchiques.

Cavaignac est très populaire. Je ne sais si sa popularité durera longtemps. Je crains que non ! Le choix de son ministère fait déjà de nombreux mécontents. Il faut avouer aussi qu'il est maladroit de mettre au ministère de l'instruction publique Carnot, le même qui recommandait dans sa circulaire de nommer de préférence des gens illettrés.

Pour moi, je suis convaincu que l'esprit général est tourné du côté d'Odilon Barrot et de Thiers, et qu'on ne s'arrêtera que lorsqu'on sera arrivé jusqu'à eux. Ils représentent l'opinion de ceux qui veulent une république modérée et éclairée, pas exclusive, pas révolutionnaire; et comme cette opinion vient de triompher, il n'est pas possible qu'elle ne donne pas le pouvoir à ceux qui en sont l'expression.

Je persiste à dire qu'il y a une grande sévérité et une grande injustice envers un homme qu'on met aujourd'hui bien bas, après l'avoir élevé bien haut. Celui-là voulait aussi l'ordre, la modération et l'intelligence. Un faux calcul, que je crois très désintéressé, lui a fait perdre en un mois la plus haute position qu'un homme puisse rêver. Enfin, s'il fallait une punition, vous avouerez, madame la duchesse, que cette punition est terrible, et que tout ressentiment doit être désarmé devant ce grand naufrage.

A Dieu ne plaise que j'aie pu avoir un moment l'ombre d'une susceptibilité contre vous. Il faudrait que je fusse bien ingrat et bien ombrageux. Vous n'avez jamais rien dit qui ne fût très convenable, même au point de vue des amis de M. de Lamartine. Où en serions-nous, si on ne pouvait pas critiquer les actes d'un homme qui a joué un rôle actif et considérable dans la Révolution? Je ne suis pas fanatique au point de me brouiller avec ceux qui ne partagent pas ma manière de voir et qui expriment discrètement et légitimement des pensées généreuses à un autre point de vue.

Adieu, madame la duchesse; j'espère que la tranquillité qui va renaître vous ramènera parmi nous et que je pourrai vous dire, mieux que dans une lettre, combien j'ai toujours été touché et reconnaissant de votre bienveillance!

Ma réponse a été interrompue par le rappel et la générale. J'ai passé tous ces jours-ci au corps de garde et en patrouilles. Ma compagnie n'a couru aucun danger; j'étais dans la dixième légion et nous gardions les quais.

Veuillez agréer et faire agréer à M. le duc mes hommages respectueux.

XIII

[Lucerne, 11 juillet 1849]

Madame la duchesse,

J'ai le plaisir en arrivant à Lucerne d'y trouver une lettre de vous. C'est celle qui parle de la mort du général Bugeaud et qui précède d'un jour ou deux l'émeute de Juin. Depuis lors, le temps s'est un peu éclairci. Le choléra ne sévit plus avec la même fureur et l'émeute paraît abattue. Il ne faut pourtant pas trop s'y fier : il est impossible que les rouges et les socialistes ne veuillent pas prendre une revanche. Les émeutes avortées n'ont jamais découragé les conspirations, témoin celle du 15 mai. Il faut aux conspirateurs de plus rudes leçons. Enfin le gouvernement veille et le général Changarnier paraît être un homme qui sait prendre ses mesures.

Mais, en mettant les choses au mieux, il y a un gros nuage noir à l'horizon : ce nuage noir n'est rien autre que le suffrage universel. Ne croyez pas que l'insuccès de l'émeute ait ralenti la propagande des idées socialistes. Soyez sûre, au contraire, qu'elles ne feront que plus de progrès. C'est là le propre de l'esprit d'opposition, qui est universel en France. Si les socialistes étaient au gouvernement, ah ! alors l'absurdité de leur système apparaîtrait dans tout son éclat par l'épreuve de la politique et tout le monde se détournerait d'eux. C'est ce qu'on a pu voir déjà, quand Louis Blanc trônait au Luxembourg ; mais leurs idées restant à l'état de théorie séduisent d'autant plus les imbéciles qu'elles ont l'air d'être persécutées. Puis le gouvernement a un tort grave, c'est d'être le gouvernement ; et jamais le gouvernement, fût-ce le gouvernement du bon Dieu, ne sera populaire en France. Supposez que nous ayons le calme pendant trois ans : au bout de ces trois ans, le gouvernement sera complètement impopulaire. Les socialistes auront gagné sûrement et sourdement du terrain. Ils ont déjà pour eux les ouvriers ; ils auront aussi les paysans en faisant appel à toutes les mauvaises passions et à toutes les ignorances ; et dans trois ans, quand il s'agira de nommer un nouveau Président et une nouvelle Chambre, que fera-t-on, si le vote universel envoie une Chambre toute rouge et donne la Présidence à Ledru-Rollin ? L'élection dépend entièrement des campagnes et on ne sait pas ce qui ne peut pas passer par la tête des campagnards. L'amour du changement pousse les partis au hasard, à droite ou à gauche, pour Louis-Napoléon, pour le prince de Joinville, pour le duc de Bordeaux ou pour Ledru-Rollin, suivant le caprice du moment. Cela tient à un rien. Aujourd'hui, ils voteront noir ; demain, ils voteront blanc.

J'espère donc que, d'ici là, on trouvera moyen de reviser la Constitution.

Je vis tout seul et ne converse qu'avec les torrents et les cascades. Je me promène surtout beaucoup sur les lacs, tantôt au jour, tantôt au clair de lune.

Il n'y a point de Français en Suisse, il y peu d'Anglais ; je n'y ai vu que des Allemands et, comme je n'entends pas

l'allemand, je ne cause avec personne et j'ai oublié comment on parle.

Adieu, madame la duchesse, veuillez agréer et faire agréer à M. le duc mes hommages respectueux.

XIX

[illegible], [illegible] 1848.]

Madame la duchesse,

Je ne suis pas arrivé depuis bien longtemps ; j'ai passé dix-sept jours en route. Puis à peine arrivé, il m'a fallu aller à Grenoble pour affaires de famille ; enfin, je commence à peine à m'asseoir dans l'indolence champêtre. Je n'ai encore vu personne, et mes électeurs moins encore. Quant à ceux-ci, je n'ai point du tout le désir de les voir : il est juste, puisque je n'ai pas les honneurs de la représentation, que je n'en aie pas non plus les ennuis, et les visites électorales et les questions, et les réflexions, et :

— Que se passe-t-il à Paris ?

Et :

— Que dit-on du général Cavaignac ?

Et :

— Est-on content de la République ?

Et :

— Le calme commence-t-il à se rétablir ? Ne craint-on pas une émeute ?

Et, etc., etc., etc...

Tout cela n'est pas chose assez piquante en soi, surtout quand c'est assaisonné à la façon provinciale, pour que je m'en montre friand.

Non, non ! je ne connais plus mes compatriotes, je ne connais que mes arbres, mes collines, mes souvenirs de Paris, ma mère, un ou deux amis, mon cheval, mon chien et *Charlotte*. Votre charmante statuette est sur ma cheminée, qui me regarde. Elle n'a point souffert du voyage. Elle me parle souvent de vous et je lui en parle toujours. Malheureusement ce que je lui dis est entre nous deux et n'est pas mis à la poste, sinon vous auriez déjà reçu des volumes de lettres.

Enfin, je travaille sérieusement. J'ai commencé à travailler dès que j'ai été hors de Paris. La chaleur était forte, les mouches nous fatiguaient extrêmement pendant la journée; j'ai pris le parti de ne voyager que de très grand matin ou le soir. Mais alors, il fallait passer toutes les journées dans des auberges de village, et qu'y faire, sinon des vers? J'en ai donc fait, qui sentent probablement leur auberge de village, puis j'ai continué à en faire étant arrivé; si bien que je crois que j'aurai fini pour le mois de février.

Adieu, madame la duchesse, à bientôt.

Veuillez agréer mes hommages respectueux et les faire agréer à M. le duc et à M. le comte de Sainte-Aulaire.

XV

Montceau, 7 novembre [1848].

Madame la duchesse,

Me voilà à Montceau, chez M. de Lamartine. C'est ma première sortie depuis deux mois. Jusqu'à présent, j'ai vécu comme un vrai campagnard, me promenant beaucoup, travaillant peu et ne lisant rien. Toutes mes journées se ressemblaient et étaient si insignifiantes que ce n'était vraiment pas la peine de vous en parler. Il y a un mois environ que j'ai reçu une lettre de M. de Lamartine qui m'invitait à aller le voir. J'ai attendu d'être chez lui pour vous écrire, afin que ma lettre pût avoir quelque intérêt. Mon indolence habituelle a différé de jour en jour ce petit voyage et la lettre, par conséquent. Enfin, j'y suis.

Je vous dirai d'abord que M. de Lamartine n'a pas perdu l'espérance ou, pour parler comme lui, la crainte d'être nommé Président. Ses idées sont très incertaines et très variables à cet égard : tantôt il croit toutes les chances absolument perdues; tantôt elles semblent renaître. Pour moi, je n'espère plus. Je suis convaincu que Louis-Napoléon sera nommé. Il aura pour lui tous les paysans et, parmi la bourgeoisie, tous ceux qui veulent protester contre la République. Voici, à mon avis, la hiérarchie des candidats d'après le

nombre des voix : Napoléon, Cavaignac, Lamartine, Ledru-Rollin. Ce dernier a les voix des ouvriers. Dans notre ville de Vienne, tous les ouvriers ont reçu le mot d'ordre et voteront pour Ledru-Rollin comme un seul homme.

D'ailleurs, je ne crois pas à l'empereur Louis-Napoléon. J'imagine qu'il sera simplement et purement un Président, non pas certes par désintéressement, mais par la force des choses. La force est aujourd'hui dans l'Assemblée nationale, qui imposera sa volonté au Président, et le rôle de Louis-Napoléon se bornera à peu près à choisir ses ministres dans l'Assemblée. Le grand Napoléon était d'abord le grand Napoléon, et puis il n'avait affaire qu'à une représentation dépopularisée et déconsidérée.

Au surplus, ce sont les secrets de l'avenir ; on ne peut rien prévoir. Nous oscillons à droite et à gauche ; tous les esprits sont désorientés. Ah ! si c'était à recommencer, comme on garderait Louis-Philippe !

Je donnerai mon inutile voix à M. de Lamartine. Savez-vous ce qu'il nous disait hier ?

— Je ne désire pas la Présidence, car je serais obligé de faire appel à la force et aux fusils. J'ai employé la conciliation, parce que la force publique n'était pas encore organisée, mais maintenant on ne peut sauver la République qu'en foudroyant les terroristes et les socialistes. En un mot, je serais obligé de faire un 18 Fructidor.

Eh bien ! si les actions répondent aux paroles, n'aurions-nous pas là un vigoureux Président ? Je connais votre réponse. Moi, je disais en moi-même pendant qu'il parlait :

« Plût au ciel, pour votre mémoire politique, que vous fussiez Président et que vous fissiez acte de vigueur contre les factions ! Vous révéleriez ainsi une qualité essentielle qu'on vous refuse, et cette incrédulité publique vous enlève la Présidence. »

Charlotte va lentement. Il serait possible cependant que j'eusse fini avant l'Exposition ; mais il faut que je perde une vingtaine de jours en voyages, et cela me dérange beaucoup.

Adieu, madame la duchesse ; veuillez faire agréer à M. le duc et daignez agréer vous-même mes hommages respectueux.

XVI

[Vienne, novembre ou décembre 1848.]

Madame la duchesse,

Je viens de faire le tour du monde. Une fois qu'on est en chemin, on ne s'arrête plus. Je reviens de Grenoble, où la candidature de Louis-Napoléon a fait des progrès énormes. Le Dauphiné presque tout entier votera pour lui; les paysans par enthousiasme, et la classe moyenne en grande partie, parce qu'elle supporte mal le règne des républicains de la veille. Il paraît certain maintenant que Louis-Napoléon réunira les deux conditions et sera nommé d'emblée.

Je vais donner mon vote persévérant à M. de Lamartine. Je compte qu'il aura trois ou quatre cent mille suffrages. Si je n'avais pas voté pour lui, j'aurais probablement voté pour Cavaignac, mais avec une certaine répugnance. Sans doute, les nécessités gouvernementales du moment l'auraient amené de plus en plus vers la modération et le parti de l'ordre, et c'est dans cet espoir que j'aurais voté pour lui; mais il faut avouer qu'il n'allait dans cette voie que lentement et de mauvaise grâce. Il était embarrassé dans une coterie qui gênait ses mouvements, et dont il n'aurait pu s'affranchir qu'avec peine.

Enfin, je ne puis m'empêcher de me réjouir un peu en moi-même de la chute immédiate de tous ces hommes exclusifs, intolérants et médiocres, qui se sont abattus sur le gouvernement et les fonctions publiques. Ils ont fait de la République quelque chose de fort peu aimable, et quant à l'élégance, dont parle madame Roland [1], je soupçonne que nous tournions plutôt à la Béotie qu'à la république athénienne.

Voilà donc Louis-Napoléon président! Son rôle ne paraît pas difficile. S'il prend son ministère dans le parti modéré, s'il nomme aux emplois les hommes les plus capables sans distinction de parti, s'il gouverne dans le sens de l'ordre, il

1. Voir *Charlotte Corday*, acte I, scène :

Laissons la Béotie, amis, soyons d'Athènes.

sera salué comme un libérateur par le pays qui soupire après l'ordre. Il pourra bien arriver alors que la République disparaisse dans un élan de reconnaissance. J'imagine qu'une émeute éclatera, car les rouges et les socialistes ne voudront pas perdre la partie sans avoir joué leur va-tout; l'émeute sera réprimée par le maréchal Bugeaud, par exemple; et la France, lasse de ces agitations, enverra de tous côtés des pétitions qui demanderont la transformation de la Présidence en Empire. Enfin, j'ai grand'peur pour la République.

L'Assemblée nationale va être bien attrapée! Sous la présidence de Cavaignac, elle aurait pu se prolonger indéfiniment. Les prétextes d'intérêt public n'auraient pas manqué; mais, Napoléon étant président, il faudra bien qu'elle se décide à s'en aller. D'abord, elle s'est prononcée trop clairement contre lui pour qu'ils puissent faire bon ménage ensemble, et Napoléon sera trop fort contre elle, puisqu'il sera l'expression actuelle de la majorité, tandis que l'Assemblée n'est plus que l'expression vieillie d'une majorité factice, créée sous la pression des circonstances.

Le spectacle de Paris doit être curieux. Les ambitions doivent accourir en foule vers le Soleil levant. Hugo, Dumas et Barthélemy, en ce qui regarde la littérature, n'y ont pas manqué. M. Crémieux non plus. Sa lettre m'a paru bien drôle. Heureusement pour Louis Napoléon, il a autour de lui bien d'autres personnages.

Je ne verrai pas cette installation, ni ce mouvement de Paris, ni rien de tout cela. Je reste dans mes montagnes; qu'irais-je faire à Paris? Je ne voudrais y être que pour vous voir et pour causer avec vous, madame la duchesse; mais, à vous dire vrai, je suis trop pauvre pour aller à Paris. Vous me parlez de mon cheval? Hélas! je l'ai mangé! Il appartient, à l'heure qu'il est, à un procureur de la République qui gagne plus d'argent au service de Thémis que nous autres au service de Melpomène.

Je travaille quelquefois, mais les esprits sont bien agités par la politique; mais qui est-ce qui songe à la littérature? Mais il est bien difficile de garder soi-même assez de calme pour l'étude, au milieu de cette agitation générale; mais il faut être bien courageux pour entreprendre et mener à bout

une œuvre littéraire consciencieusement élaborée. Où est le stimulant? L'honneur? Voyez les feuilletons et l'indifférence publique. Le profit? Je suis obligé de vendre mon cheval et de le remplacer par des sabots. Railleries d'un côté, misère de l'autre, voilà la belle perspective! Il faut donc aimer la poésie pour elle-même? Mais alors, il est plus simple et plus commode de lire les vers de Racine, qui sont magnifiques et tout faits, que d'en faire soi-même, qui sont médiocres et pénibles à composer.

Adieu, madame la duchesse, et à bientôt.

Veuillez agréer et faire agréer à M. le duc mes hommages respectueux.

XVII

[Vienne, janvier 1849.]

Madame la duchesse,

Je reviens encore de Grenoble, où je suis allé avant le 1er janvier,

1° Pour échapper aux visites du jour de l'an;

2° Parce qu'on m'y a mandé.

C'est chez nous comme ailleurs. On trouve que les citoyens représentants seraient bien aimables de s'en aller, et on agit déjà comme s'ils étaient partis. Les comités électoraux s'organisent et, cette fois-ci, dans un esprit tout à fait opposé à celui des premiers comités. Il est probable qu'aucun de nos représentants ne sera réélu. Comme je figurais jadis en tête de la liste du parti modéré, qui a été vaincu, et que c'est moi qui ai eu le plus grand nombre de voix après les quinze élus[1], quelques-uns ont pensé naturellement à moi pour les prochaines élections[2].

Je suppose que, bien que nos représentants aient l'âme chevillée au corps, ils rendront le dernier soupir à la fin de février. Il est possible alors que j'aille vous dire bonjour dans le mois de mars. C'est possible, mais ce n'est que possible.

1. Il s'agit des élections à l'Assemblée constituante.

2. Il s'agit des élections à l'Assemblée législative.

Le ressentiment de l'oppression emporte les esprits si loin qu'ils vont à l'autre extrémité de la balançoire. Les anciens conservateurs purs ont plus de chances que personne, et les modérés pourraient bien encore être mis de côté. Le feu d'abord, l'eau ensuite, c'est la règle ! Et entre ces deux éléments, entre l'incendie et l'inondation, que deviennent ceux qui ne sont ni salamandres ni poissons ? Au reste, il faut bien avouer que le premier besoin, à l'heure qu'il est, est celui de l'ordre et de la sécurité, et que tous les efforts doivent tendre d'abord à la stabilité d'un gouvernement régulier. Pour ma part, je n'accepterai de candidature que dans ce sens, et je ne veux point être porté par les Rouges, ni même par les Roses. Je suis d'autant plus à l'aise avec eux qu'ils m'ont eux-mêmes rejeté au mois de mars dernier.

Il nous semble, à nous provinciaux, qui ne savons les choses que par ouï-dire, que le Président a eu quelques débuts malheureux. Le choix du ministère avait été approuvé quant à la ligne politique, quoiqu'on eût espéré un ministère un peu plus fort quant à la valeur des personnages. On se demandait pourquoi MM. Molé, Thiers, Bugeaud n'avaient pas fait partie du premier ministère ; mais enfin, c'était bien acceptable comme transition.

Mais qu'est-ce donc que ces conseils privés et ces insertions au *Moniteur* et ces constitutions à la Siéyès ? Peut-être que cela s'explique à Paris ? Ici, cela fait très mauvais effet.

J'imagine qu'on a dû penser à M. de Nieuwerkerque pour la direction des Beaux-Arts, car je regarde toujours avec affection de ce côté-là ; et, quoi que vous en pensiez, mon cœur appartient bien plus aux arts qu'à la politique.

Par exemple, je ne puis pas convenir que vous ayez tout à fait raison. Je ne travaille pas, non ! Je ne travaille pas autant que je le pourrais, mais enfin je travaille un peu. Ainsi, quand je suis revenu ici au mois d'août dernier, je n'avais fait qu'une scène de *Charlotte*, celle que je vous avais envoyée ; depuis, j'ai fait trois actes, les trois premiers, et, si je voulais bien, j'aurais aisément fini au 1er avril prochain. Mais les élections !

Vous parlez des bêtes ! Il n'y a, en effet, que les bêtes et les hommes de génie qui ne perdent pas leur temps. Les bêtes

sont toujours contentes de ce qu'elles font et les hommes de génie sont emportés par leur verve : mais les gens médiocres comme moi, pas trop bêtes, du moins en littérature, et pas du tout hommes de génie, pour ceux-là, le travail est chose pénible et amère.

Je suis toujours dégoûté de ce que je fais, parce que je n'atteins pas l'idéal que j'avais en tête, et je suis toujours tout prêt à croire avec les critiques que ce que je fais ne vaut rien.

Quand les opérations préalables des comités électoraux commenceront sérieusement, je vous tiendrai au courant.

Adieu, madame la duchesse, veuillez agréer, avec mes souhaits de bonne année, l'hommage de mes sentiments reconnaissants et respectueux.

XVIII

[Vienne, 1849.]

Madame la duchesse,

Il se forme à Vienne un comité électoral qui n'est pas encore définitivement constitué. Ce sera le Comité du parti modéré : il absorbera dans son sein toutes les nuances d'opinion ; car tous ceux qui veulent l'ordre ont senti la nécessité de se fondre dans un même parti. Les fractionnements auraient tourné au profit des Montagnards.

Il n'y aura donc chez nous que deux comités, le comité démocratique et social et le comité modéré. Le premier n'a point de chances ; il n'aura pour lui que les ouvriers, et encore. pas tous les ouvriers : quelques-uns ont ouvert les yeux et ont vu que le désordre n'aboutissait qu'à détruire la confiance et, par suite, le travail.

Si le comité de Vienne me présente. et il est infiniment probable qu'il me présentera, même en première ligne, mon élection peut être considérée comme certaine.

Vous voyez, madame la duchesse, que je suis tout à la politique. Je fais partie de la commission du comité ; mais j'y ai mis la condition que je me retirerais dès que la commission s'occuperait de candidatures. Pour le moment, il ne s'agit que d'organiser le comité.

Dans les entr'actes de la politique, je termine *Charlotte*, que je vais avoir finie dans quinze jours. J'attends de vous, madame, des compliments sur mon activité. J'espère que me voilà réhabilité et que je ne suis plus le paresseux, mais le laborieux. Cet excès de travail m'étonne moi-même et je ne suis pas sûr de mon identité. Il est toujours bien entendu que je ne ferai pas jouer *Charlotte* cette année. Je la finis pour la mettre ensuite dans mon portefeuille, l'y laisser dormir et n'y plus penser. J'aime mieux me débarrasser l'esprit d'un long souci que de commencer autre chose.

Je vous remercie de la pensée que vous avez eue et je ne demande pas mieux que d'en profiter plus tard. D'ailleurs nous verrons. Si je ne fais pas jouer *Charlotte*, et si la *Revue* l'accepte, je la donnerai à la *Revue*, ou bien je ferai autre chose, mais plus tard. Pour le moment, je ne suis qu'un candidat. Ne trouvez-vous pas que ce nom a quelque chose de candide qui est ridicule?

Veuillez agréer, madame la duchesse, et faire agréer à M. le duc l'hommage de mon respect.

XIX

[Nîmes, 1849.]

Madame la duchesse,

Il se passe bien des choses chez vous autres Parisiens. Il paraît que vous étiez menacés d'une bonne et belle émeute, qui a avorté devant les mesures prises. On cherche à nous faire croire, suivant l'usage, que le gouvernement a eu peur, ou a fait semblant d'avoir peur d'un fantôme, mais nous n'en croyons rien. Bien que nous ne sachions pas le fond des choses, nous sommes convaincus de la réalité d'un grand complot. Il nous semble même qu'il y a du louche en ce qui concerne l'Assemblée et qu'une portion de ses membres n'a peut-être pas la conscience bien nette. La mise en accusation du ministère coïncide beaucoup trop avec le mouvement projeté. Enfin, nous espérons que cette victoire sans bataille aura de bonnes conséquences. Les esprits étaient exaspérés et nous ne savions trop comment finirait la double lutte entre le

ministère et l'Assemblée et entre l'Assemblée et le pays. L'Assemblée, à cette heure, doit comprendre que la force n'est pas de son côté, pas plus la force morale que la force réelle. Elle n'aurait peut-être pas été fâchée de se servir des circonstances pour se soumettre le Président et lui imposer un Ministère ; mais, les circonstances ayant tourné autrement, nous pensons qu'elle va s'exécuter de bonne grâce et prononcer sa prochaine dissolution.

On a vu dans nos provinces, avec une certaine satisfaction, que Napoléon Bonaparte ait soutenu franchement et publiquement son ministère. L'histoire de M. de Malleville et les agaceries de la Montagne ont fait craindre un moment que le Président ne se tournât du côté de la Montagne et des républicains de la veille. On est rassuré maintenant. Il ne pouvait rien faire de plus sage et même de plus adroit à son point de vue personnel, et son alliance avec son ministère lui a concilié beaucoup de sympathies auparavant douteuses.

Vous avez eu aussi quelques événements dans le monde littéraire? Vous possédez deux nouveaux académiciens ; mais cela s'est fait à petit bruit, et, à vrai dire, ces choix, très honorables d'ailleurs, n'intéressent pas très vivement le pur monde littéraire. L'Académie est inébranlable, comme le juste dont parle Horace, et la chute d'une monarchie ne change rien à ses suffrages, qui sont tels aujourd'hui qu'ils auraient été il y a un an.

On forme des comités électoraux dans notre département. Il y en a plusieurs à Grenoble; il y en a un à Vienne. Il appartient au parti modéré; je suis un de ses candidats. Pour le moment, mon élection est infiniment probable. Il est bien possible que la chance tourne et, alors, je vous en préviendrai.

Les violettes poussent; le soleil nous donne de beaux jours. Jamais l'hiver n'avait été si doux. C'est à ce point que les oiseaux et les fleurs s'y trompent : les uns chantent et les autres fleurissent comme au printemps. Cependant, je conquiers sur l'ambition et la paresse quelques heures de travail, et j'achève l'interminable *Charlotte*. J'aurai fini quand je voudrai. Marat est déjà mort. Le reste et les corrections, c'est tout au plus la besogne de deux mois. Ainsi, je serai débarrassé à la fin du mois prochain.

Mais qu'importe? Est-ce qu'il faut lancer une pièce au milieu de ces agitations? Ne vaut-il pas mieux attendre l'hiver prochain? Et puis, quand je relis cette malheureuse *Charlotte*, je la trouve ennuyeuse. Il y a là dedans trop de politique. C'était bon, il y a un an; aujourd'hui, on est rassasié, et on n'a pas tort. Il faudrait au public une chose toute sentimentale, où le héros filerait le parfait amour mélancoliquement aux pieds d'une princesse; en un mot, beaucoup de choses de cœur et peu de choses d'État. C'est toujours comme cela : les pièces de théâtre doivent être au rebours de l'époque. En temps calme, de la politique; en temps d'émotions politiques, de la poésie et rien que de la poésie.

Pour dire vrai, quand même j'aurais la pièce en portefeuille toute faite, je ne voudrais pas la faire jouer. J'aurais peur d'un *fiasco*, ce qui, par contre-coup, me procurerait un autre *fiasco*. Je veux dire que les infortunes du poète rejailliraient sur le candidat.

O détestable ambition!

Fi!!!

Adieu, madame la duchesse, veuillez agréer et faire agréer à M. le duc l'hommage de mon respect.

XX

(Vienne, 1849.)

Madame la duchesse,

Nous n'avons rien fait de nouveau. Voici cependant une petite anecdote. On parlait de moi à un propriétaire des environs :

— Bah! a-t-il dit, c'est un poète et un ami de M. de Lamartine, dont nous n'avons pas été contents!

Vous voyez que la poésie ne florit guère dans nos campagnes. Ces campagnards sont bien ingrats! Depuis Virgile, les poètes n'ont cessé de chanter la campagne sur tous les tons et de s'écrier à tout propos : « Heureux, l'homme des champs! » Voilà comme on en est récompensé!

Sincèrement, j'aurai à vaincre cette répugnance, je ne sais trop même si on en triomphera.

O prestige de la littérature ! L'année passée, on disait :

« Fi donc ! Des gens lettrés ! Nommons de bons ouvriers bien robustes et bien ignorants ! »

Aujourd'hui, c'est la même chanson sur un autre air :

« Ah ! ah ! des poètes ? Allez à vos pipeaux, mon ami ! Votre place est sous un hêtre, et non pas à l'Assemblée législative. »

Vous avez fait à MM. Cousin et Viennet la meilleure réponse qu'on pût leur faire. Je leur sais très bon gré de leur souvenir et je les en remercie très sincèrement ; mais il est clair qu'il fallait me le dire. Pour moi, j'ai pensé que l'Académie était inabordable, que j'aurais à peine une ou deux voix, et j'ai renoncé à ce qui m'a paru une chimère.

La vérité est, madame la duchesse, que si j'avais un espoir d'être nommé à l'Académie, je n'aurais pas songé aux élections politiques. Il y a dans ma métamorphose plus de dépit amoureux contre l'Académie que d'ambition parlementaire. Je n'ai point du tout l'éloquence en partage et la tribune ne me tente pas autrement ; mais la littérature pure m'a semblé peu en honneur. Elle reçoit les coups de pied des journaux et les dédains de tout le monde, y compris les académiciens, qui font le plus souvent des choix politiques. Il y a en France aujourd'hui, comme sous la monarchie, trois moyens d'influence : la naissance, la richesse et la politique. Si la puissance des grands noms aristocratiques a été un moment éclipsée, soyez sûre qu'elle reviendra. Il n'est donc pas étonnant que ceux qui ne sont ni riches, ni grands seigneurs, se tournent vers la politique.

La poésie a eu mes premières et mes plus sincères amours, et l'on revient toujours aux premières amours, comme dit la chanson ; mais c'est un mariage d'inclination ! La dame de mon cœur est pauvre et mal vue dans le monde. Cependant, telle qu'elle est, je la préfère encore à ses rivales plus brillantes. J'aurais beau être nommé trois fois de suite député, que cela ne me ferait pas autant de plaisir qu'un fauteuil à l'Académie ; mais encore faut-il que ce fauteuil ne soit pas trop fantastique, et qu'on ne soupire pas vingt ans après lui, comme les amoureux des anciens romans : le plaisir est acheté par une trop longue envie si on ne peut s'y asseoir que lorsqu'on ne peut plus marcher.

Pardonnez-moi ce bavardage. Quand j'aurai des nouvelles au sujet des élections, je vous les annoncerai, et alors je prendrai le ton grave qui convient au grave candidat des graves électeurs.

J'irai vous voir, nommé ou pas nommé. J'irai à Paris dans le mois de mai. Je n'ai pas besoin de vous dire à qui sera ma première visite.

Adieu, madame la duchesse, veuillez agréer et faire agréer à M. le duc mes hommages respectueux.

XXI

(Vienne, avril 1849.)

Madame la duchesse,

Vous avez bien raison! C'est insupportable d'attendre et de passer par toutes les alternatives. Aussi j'ai juré en moi-même que, si je n'étais pas nommé cette fois, je ne me présenterais plus jamais. J'avoue que je serai alors de mauvaise humeur contre mes compatriotes, et je tâcherai de me fixer définitivement à Paris.

On n'a encore rien fait de significatif chez nous. Voici où nous en sommes.

Il y a à Vienne deux comités : l'un, rouge, composé de montagnards et de socialistes, qui s'appuie sur les ouvriers ; l'autre, modéré, inclinant peut-être un peu vers les légitimistes et les anciens conservateurs. Le comité rouge porte les représentants actuels de notre département. Le comité modéré n'a pas encore définitivement fixé sa liste. Il doit y avoir vers le 20 de ce mois une réunion des délégués de Vienne et des cantons, et cette réunion choisira ses trois candidats.

Il est probable que je serai un des trois ; cependant rien n'est encore bien certain. Je ne connais pas l'esprit des cantons, et leurs délégués seront en plus grand nombre que les délégués de Vienne. Quant à ceux-ci, il est à peu près sûr qu'ils me présenteront en première ligne.

Mais, en supposant ma candidature admise par tout le

comité, tout ne sera pas encore dit. Les comités rouges du département, lesquels correspondent entre eux, comme les comités modérés correspondent eux-mêmes, sont plus puissants que vous ne pourriez le croire. Notre département est très avancé. Les ouvriers sont passionnés. Ils inondent déjà les campagnes ; ils colportent partout des journaux et des publications montagnardes ; ils vont dans toutes les chaumières, haranguant chaque paysan et lui promettant qu'il n'y aura plus d'impôts, qu'on remboursera les quarante-cinq centimes avec le milliard retiré aux émigrés. Ils font croire aux paysans que le comité modéré n'est composé que de royalistes, et qu'il veut le renversement de Louis-Napoléon et le retour immédiat de Henri V. Enfin, le comité rouge a imaginé, ce qui n'est pas maladroit, de faire figurer sur sa liste le nom de Pierre Bonaparte. Les plus pauvres ouvriers apportent cinq francs, dix francs, et jusqu'à vingt francs, à leur comité. Ils sont dévoués, actifs, résolus, et le comité modéré est un peu calme, selon la nature invariable des honnêtes gens. De tout cela, il résulte que la lutte sera vive et, quoique je croie à la victoire du parti modéré, je n'en répondrais pourtant pas.

Notre comité ne correspond pas activement avec Paris. Les influences de Paris sont à peu près nulles chez nous. Toute la question sera entre les deux comités, le rouge et le modéré. Celui qui sera vainqueur fera passer sa liste, et on ne peut avoir aucune chance qu'autant qu'on sera porté sur l'une ou sur l'autre de ces deux listes.

En ce qui concerne la composition de la liste, je vous ai dit tout à l'heure que les délégués de Vienne et des cantons de l'arrondissement choisiront trois candidats. Or, il est convenu entre Vienne et Grenoble que Grenoble appuiera aveuglément et sans examen ces trois candidats de Vienne, à condition que Vienne fasse la même chose pour les candidats de Grenoble. Il en est de même pour les deux autres arrondissements.

J'ai vu avec peine la circulaire de M. de Lamartine. Il est entouré de gens qui le trompent en le flattant, et qui lui ont fait faire cette maladresse.

Voulez-vous me permettre de vous demander un conseil ?

Il s'agit d'une chose délicate, et je ne puis donc m'adresser qu'à vous.

M. de Lamartine sait que j'ai déjà ses œuvres ; fallait-il lui écrire que je souscrivais? Mais alors cela n'avait-il pas l'air d'une offrande plutôt que d'une souscription? Si vous croyez qu'il aurait vu avec plaisir ma souscription, pensez-vous que je sois encore à temps de la lui envoyer?

Et le choléra? Il faut bien prendre garde! Ne feriez-vous pas mieux d'aller à la campagne?

Veuillez agréer, madame la duchesse, et faire agréer à M. le duc l'hommage de mes sentiments respectueux.

XXII

Vienne, dimanche 16 avril.

Madame la duchesse,

Aujourd'hui a eu lieu la réunion des délégués de Vienne et des cantons de l'arrondissement. Il y avait deux cent cinq délégués. Ils ont choisi trois candidats, et je suis un des trois. Les deux autres sont : M. Faugier, membre du conseil général et remplissant provisoirement les fonctions de maire de Vienne, et M. de Terrebasse, ancien député, qui siégeait au centre gauche.

Maintenant, la bataille va s'engager entre la liste de notre comité et celle du comité rouge et socialiste.

Le parti rouge est travaillé chez nous par de grandes divisions, il se scinde en parti socialiste, lequel a le dessus, en parti montagnard et en parti mi-montagnard, mi-modéré. Si ces divisions duraient, elles nous donneraient beau jeu, mais la crainte d'un échec les ralliera probablement.

Le gouvernement vient de faire chez nous une grande maladresse. On vient de destituer le sous-préfet de l'arrondissement de La Tour-du-Pin, un des quatre arrondissements de notre département. Ce sous-préfet était aimé. Quoique nommé par le Gouvernement provisoire, il aurait fait voter pour la liste modérée. Il n'y a rien de tel qu'une place pour opérer des conversions, ou, dans tous les cas, il aurait été a…

moins neutre. Maintenant, il va tourner tout son arrondissement contre nous, et nous n'avions pas besoin de ce surcroît d'ennemis.

Nous prévoyons toujours que la lutte sera chaude. Pourtant les chances paraissent être de notre côté.

Je mets vite ce petit mot à la poste. J'ai voulu vous annoncer tout de suite l'adoption de ma candidature. Il y a eu une assez belle majorité, cent cinquante voix sur deux cents.

Quelques-uns de mes électeurs m'emmènent triomphalement dîner; mais j'ai demandé le temps de faire cette lettre.

Avez-vous vu *le Prophète*[1]? C'est donc un bien magnifique chef-d'œuvre?

Adieu, madame la duchesse; veuillez agréer et faire agréer à M. le duc mes hommages respectueux.

XXIII

Vienne, 26 avril 1849.

Madame la duchesse,

Vous êtes bien dure envers les malheureux. J'avais droit à la compassion, et vous me parlez de vengeance, et même vous vous vengez: car votre projet de garder le silence a été à moitié exécuté. Je me croyais disgracié, abandonné, rejeté par vous comme par tout le monde.

Représentez-vous un petit pays plus bouleversé que Paris, des fabricants sans argent, des ouvriers sans pain, des communistes, des révolutionnaires, des modérés, tout cela s'agitant, se querellant, se déchirant à pleines dents, et, au milieu de tout ce vacarme, voyez la jolie figure que fait un candidat! Comme je n'ai sollicité, ni flatté, ni caressé personne, comme j'ai dit nettement ma manière de voir, j'ai tourné contre moi tous les partis. Les révolutionnaires me repoussent comme modéré, les modérés comme révolutionnaire. Les ouvriers et les communistes voulaient faire une démonstration hostile contre moi, si j'avais été nommé à la place de leur

1. Opéra en cinq actes, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer, représenté pour la première fois, sur le Théâtre de la Nation (Opéra), le 16 avril 1849.

favori. En somme, ma chère patrie me mène assez mal, cependant, le parti modéré m'appuie et j'aurai quelques milliers de voix ; mais je ne serai pas nommé.

Le comité central qui dirige les élections s'est écrié tout entier :

— Un ami de M. de Lamartine ! un poète ! fi !

Enfin j'ai perdu mon temps. J'ai fait deux cents lieues, j'ai reçu une foule de lettres et de visites, j'ai répondu à quelques-unes (ô effort !) je me suis rendu odieux à nos socialistes, terroristes, etc... ; j'ai vu un club et je n'ai pas vu nos lilas en fleurs ; j'ai entendu des discours politiques et je n'ai pas entendu le rossignol. Les bulletins qui portaient mon nom ont été déchirés en place publique par les travailleurs et, pour couronner l'œuvre, je suis boudé par vous, et pour aboutir à quoi ? A la mine piteuse d'un candidat avorté. Qu'allais-je faire dans cette galère ? N'était-ce pas assez des feuilletons ? n'y a-t-il pas assez d'épines dans la littérature ? Faut-il ajouter aux flots du parterre les tempêtes de la place publique ? N'est-on pas assez criblé d'épigrammes par Janin, faut-il encore se faire assommer par les coups de poing des Dantons viennois ? Pourquoi est-on insensé à ce point ? pourquoi avez-vous raison ? pourquoi savais-je que que vous aviez raison et ai-je voulu avoir tort ? pourquoi ne suis-je pas guéri, même à l'heure qu'il est ? pourquoi... pourquoi y a-t-il des ambitieux, et y en aura-t-il toujours ?

Je partirai lundi ou mardi, au plus tard, pour éviter les consolations et les compliments de condoléance. Je vous présenterai vendredi ou samedi prochain un mystifié.

J'espère bien et je désire de tout mon cœur retrouver M. le duc convalescent.

Veuillez agréer, pour lui et pour vous, l'hommage de mon attachement et de mon respect.

XXIV

[Vienne, mai 1848.]

Madame la duchesse,

La partie est perdue, la liste rouge a passé tout entière. Le dernier nommé de la liste rouge a cinquante-deux mille voix

M. Faugier, le premier des *Blancs*, a eu trente-cinq mille voix. Je suis le second et j'en ai eu aussi trente-cinq mille.

Ces stupides paysans ont tous voté pour les Rouges. Il y a trois mois, ils votaient unanimement pour Louis-Napoléon. Aujourd'hui, ils votent avec la même unanimité pour ceux qui voulaient mettre Louis-Napoléon en accusation. Ils ont été endoctrinés par les ouvriers ; on leur a dit qu'ils ne paieraient plus d'impôts et qu'ils vendraient bien mieux leur blé. Cela a suffi ; maintenant, ils crient contre les riches et parlent de guillotine.

Il y a dans notre département cinquante mille électeurs qui n'ont pas voté. Ce sont assurément des modérés, car les Rouges n'ont eu garde de perdre une voix. Ainsi, si tous les amis de l'ordre avaient fait leur devoir, nous aurions eu chez nous la victoire; mais les honnêtes gens sont lâches et les facticux sont violents.

Il me paraît impossible qu'il n'éclate pas bientôt une formidable émeute ; les socialistes sont triomphants. Ils ont Lyon et les départements environnants et croient avoir Paris. L'armée a voté pour les Rouges, de sorte que les socialistes comptent sur l'armée; de plus, la nomination de trois sergents a profondément troublé l'esprit de discipline et de hiérarchie. Chaque sergent se croit appelé au ministère de la guerre : chaque caporal croit que son général lui vole ses épaulettes. Il est probable que l'émeute éclatera au sujet de l'amnistie ou de la guerre contre l'Autriche. Si l'Assemblée législative résiste, on descendra dans la rue.

Si l'émeute triomphe, nous aurons un 93 social, puis une dictature; si elle est réprimée, je pense que cette fois on profitera mieux de la victoire qu'après Juin et qu'on s'arrangera de façon à ne plus craindre le retour périodique de ces bouleversements.

Mais il y a beaucoup de mal de fait. Les esprits sont enflammés. Toutes les mauvaises passions sont déchaînées. Nous sommes en pleine dissolution.

A la garde de Dieu !

Dans tous les cas, je crois que la République court de grands dangers. Elle n'avait de chances de durer qu'en restant aux mains du parti modéré et en fortifiant le gouvernement;

mais le gouvernement n'existe presque plus. Le suffrage universel est une opposition constante à tout gouvernement, c'est une machine de destruction. Il est clair que la masse ne sera jamais contente, qu'elle attribuera toujours ses misères à la faute des gouvernements, et qu'elle espérera toujours des merveilles d'un gouvernement nouveau.

Les paysans ont voté pour Louis-Napoléon, parce qu'ils étaient sous le gouvernement de Cavaignac; aujourd'hui, ils votent contre Louis-Napoléon, parce que ce dernier est président depuis trois mois. Dès qu'un gouvernement quelconque aura duré un mois, le suffrage universel l'abattra.

Je sais bien que cet effet se produit surtout aux environs des villes manufacturières, où les ouvriers sont agglomérés, mais, peu à peu, cet esprit s'étend et envahit les départements voisins. Il est évident qu'aujourd'hui il y a bien plus de départements infestés de l'esprit socialiste que l'an passé.

Je suis malade depuis un mois et assez dégoûté des choses de ce monde. Le médecin m'ordonne un voyage; je vais partir dans quatre ou cinq jours. J'irai je ne sais où, dans le Midi? ou dans le Nord? Peut-être à Toulouse, puis en Espagne; peut-être à Bordeaux, puis en Bretagne. Je voudrais aller ensuite à Paris, mais je ne sais trop comment faire. Job était un richard à côté de moi. Ce qu'il y a de plus joli, c'est que je passais dernièrement auprès d'une troupe de gamins, qui m'ont crié :

— A bas les aristos! à bas les riches!

Adieu, madame la duchesse, veuillez agréer et faire agréer à M. le duc mes hommages respectueux.

FRANÇOIS TO[illegible]

La fin prochainement.

LA VIE EN TORPILLEUR[1]

VI

MES HOMMES

A bord du torpilleur, un commandant, même médiocre, ne pourra jamais éluder un devoir essentiel, et mieux compris d'ailleurs en marine que n'importe où : celui de connaître ses hommes et d'en fortifier l'obéissance par le sentiment, inculqué peu à peu, de sa propre règle morale. Il ne s'agit ni de prêcher les équipages, ni d'énerver la discipline au profit d'une familiarité impossible. Toute ostentation irait ici contre le but qu'on se propose. Il faut, au contraire, faire sentir à tous ce qu'on ne leur montre pas. Et il n'y en aura jamais qu'un moyen : c'est d'entrer dans le caractère et les mœurs de ceux que l'on dirige.

Le meilleur des officiers, je le dirai sans crainte, gagnera beaucoup lui-même à ce commerce. Nos équipages sont composés d'hommes excellents, presque tous Bretons, du reste. En tous, ou peu s'en faut, on trouve une nature simple, probe, vaillante, et des instincts généreux : il suffit de la chercher sous l'écorce parfois épaisse d'un esprit lent, de la paresse, et par malheur trop souvent de l'intempérance. L'ivrognerie est le seul vice sérieux qu'on rencontre dans ces braves gens. Mais combien de fois n'est-il pas extérieur, pour ainsi dire, à leur tempérament véritable? Ils se laissent

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

entraîner, l'habitude est plus forte que la nature, ce sont des enfants qu'il faut défendre. Souvent il est déjà trop tard, et c'est là le mal irréparable.

On vit en torpilleur si proches les uns des autres, que la nécessité même du service oblige le commandant à cette étude des caractères ; c'est ce qui m'a fait conclure, à la longue, qu'il serait indispensable de ne point disperser les équipages de torpilleurs, et de les attacher le plus longtemps possible aux mêmes bâtiments. Pendant la guerre, le commandant qui possédera réellement le cœur et l'esprit de ses hommes obtiendra d'eux ce qu'un autre ne songera même pas à leur demander. L'extrême difficulté du service, les fatigues et le danger continuels ne seront jamais atténués que par une entente et une confiance réciproques de ceux qui sont commandés et de celui qui commande...

Hugues est fusilier de 2e classe, il ne l'est même pas de 1re ; il est sorti du bataillon de Lorient sans avoir obtenu le brevet soit pour défaut d'instruction, soit pour toute autre raison. Quantité de ces excellents Bretons sont fusiliers de 2e classe, et le restent ; ils n'ont pu être canonniers, ni timoniers, ni torpilleurs, mais ils auraient pu rester toute leur vie matelots de pont ; arrivés fusiliers de 2e classe, ils ont gagné leur bâton de maréchal. Ils s'installent dans ce haut grade avec une bonhomie admirable, touchante. J'en ai vu qui avaient plus de quarante ans ; ils ne brillaient pas par une bien vive intelligence, mais quels bons serviteurs !

Hugues est donc fusilier de 2e classe, et ravi de l'être. Il n'a jamais été si heureux de sa vie qu'au service. Il songe à se faire rengager. Il est de l'Ille-et-Vilaine, non loin de Saint-Servan. Il est petit, tout petit, et ne manque pas de carrure. Il est brun, noir même, le teint passé au hâle terreux qui est celui de beaucoup de petits Bretons bruns, une tête ronde de petit paysan, qui aurait du poil un peu partout, le front bas, avec des cheveux poussés à la diable et descendant par plaques vers les tempes. Un garçon d'une conscience, d'un zèle, d'un dévouement incomparables ; tout ce qu'on lui a appris, et qu'il a retenu, il s'efforce de l'exécuter le mieux possible. Quand je lui donne un ordre, toute sa figure prend un air

d'attention totale, comme s'il voulait faire entrer dans sa tête ce qu'on lui dit, à la manière d'un objet matériel qu'on enfonce : il fronce les sourcils, il serre le nez, les yeux baissés vers la terre; lorsqu'il a compris, il relève la tête, regarde bien en face, et répond toujours mot à mot par la phrase que je viens de lui dire. A la barre, — il gouverne très bien, — si je commande : « *5 à droite!... à droite toute!...* », je l'entends répéter d'une voix forte, à tue-tête : « *5 à droite!... à droite toute!...* » On lui a dit qu'il fallait répéter le commandement : il le répète franchement, sans s'étonner, sans crainte de reproches. Il ne peut se tromper, en obéissant, — voilà le fond de sa pensée. Sa simplicité me touche tellement que je ne lui fais aucune observation. Qui voudrait troubler une nature si fidèle? — Il délègue presque toute sa solde à sa mère, vieille femme restée seule au pays. Enfant, il a été très malheureux, et mené la plus rude vie, — celle du marin embarqué sur les bateaux de pêche.

Glaz est le type du matelot médiocre : il a le caractère breton, mais sans saveur. Il est de taille moyenne, mince, maigre. Il a le visage neutre, sans expression; il est blond et fade, un petit nez rond, de petit yeux bleus. Il a une grosse voix qui étonne dans ce corps plutôt chétif, et chez cet homme indifférent. Et, de même, sa bouche crispée semble toujours sourire sardoniquement, — comme si Glaz pouvait se moquer, lui qui ne pense jamais à rien.

Il est, à bord, l'un des deux fusiliers qui servent les pièces à tir rapide. Il n'est ni bon ni mauvais. Il fait ce qu'on lui dit de faire; mais ne le fait pas volontiers. Il n'est pas indiscipliné; il n'a pas mauvais esprit : rien ne l'intéresse. Il est à la foi entêté et mou. Les meilleurs hommes sont têtus, convenons-en. Mais il faut qu'ils sachent à peu près pourquoi. Chez celui-ci, l'entêtement n'est que le dépit de passer d'un geste à un autre.

Glaz n'est pas *l'homme du torpilleur*. En torpilleur, on a besoin de matelots qui paient de leur personne. Le zèle, la vivacité ou le dévouement, voilà des qualités dont on ne se passe pas : le marin torpilleur ne doit pas seulement être spécialiste; il lui faut faire un peu de tout, être à la fois timonier, gabier, fusilier, torpilleur, et le reste.

Brisse et Hervel, deux chauffeurs brevetés, vrais chefs de chauffe dont je n'ai qu'à me louer, ne rechignant pas au plus dur des métiers — amis, compagnons, et si différents l'un de l'autre !

Brisse est du Havre, de parents parisiens. Très trapu, très vigoureux, tête ronde et cheveux frisés, volontiers pommadé, la moustache cirée, noire comme l'encre, il sent l'ouvrier des grandes villes industrielles. C'est le Parisien du bord, déluré, un peu railleur, un peu débraillé, étonnant les Bretons de son argot. Là-dessous un homme très sûr, et très travailleur — très *[illegible]*, comme ils disent. Et le caractère gai, bavard, si naturel à l'ouvrier français, quand il n'est pas accablé de misère. Sa caractéristique est de chanter tout le temps, le plus qu'il peut, surtout au mouillage, quand il fait de la propreté dans sa chaufferie, ou sur le pont. Il a la voix du ténor faubourien, et pleure presque toujours les chansons les plus sentimentales sur un ton de complainte. Il a un répertoire interminable. Il est assommant ; mais je ne lui impose pas silence : je sais qu'il abat de la besogne avec plaisir, pendant qu'il chante. Ses camarades ont souvent moins de patience ; on l'injurie, on le force à se taire. Pendant cinq minutes, on ne l'entend plus ; puis il recommence de plus belle.

Hervel est un petit Breton mince et fluet, avec une tête blonde, vieillie, déjà ridée, de Chinois pâle. Son corps est aussi plat que celui des mangeurs d'opium, et vraiment l'on se demande où ce Breton de Cornouailles a pris une si extraordinaire ressemblance avec un Chinois. Ses yeux bridés, presque toujours à demi fermés, sourient paisiblement ; ses moustaches tombent à la tartare, encadrant une barbiche pareille à un plumeau mal fourni. Il connaît fort bien son métier. Il sert impeccablement. Il rêve d'être quartier-maître. Au mouillage, dès qu'il en a fini avec la chaufferie, il se débrouille pour être toujours très propre, dans son uniforme bleu bien lavé et bien clair. Et je le vois arriver sur le pont, les mains dans les poches, son éternelle pipe en terre à la bouche. Il fume, il fume, il ne cesse pas de fumer.

De tout l'équipage, Abjean était le plus intelligent, en

temps ordinaire ; un travailleur infatigable, d'une bonne volonté que rien ne lasse ; ferme à son poste, ne grognant jamais, même en secret ; et marin dans les moelles. Quand il a bu, il ne s'appartient plus ; ce n'est plus un homme.

Breton de Paimpol, dans toute la force de ses vingt-quatre ans, bien découplé, agile, nerveux, très blond, je le remarquai tout d'abord pour son visage maigre, aux pommettes saillantes, et ses yeux bleus au regard dur. En parlant, il se dandine légèrement, et fait le geste de beaucoup de Bretons : envoyer le bras droit en avant, la main ouverte, comme pour expliquer sa pensée, et donner plus de force à ce qu'il dit. Torpilleur breveté, il voulait devenir patron pilote.

De fait, il connaît la navigation et le pilotage de la côte ; il a fait la pêche ; il sait manœuvrer assez bien un bateau, prendre un alignement, et il aime le métier. Je l'ai pris à mon bord, sur la recommandation du patron, excellent marin lui-même.

Il m'a donné du mal. Il a été nécessaire de le sauver, quand il voulait se perdre, et qu'il n'avait plus sa tête. C'est à son sujet que les problèmes les plus délicats de la conduite d'un officier avec ses hommes m'ont été imposés par les circonstances. Fallait-il être impitoyablement sévère ? Jusqu'où la bonté doit-elle aller ? Où est-il nécessaire qu'elle s'arrête ? — Sans la connaissance des caractères, aucune de ces questions ne pouvait se résoudre : c'est l'homme tout entier qui parle pour le coupable, et qui en obtient le pardon, ou le fait refuser. Un jour, Abjean refusa d'obéir au patron, sans motif, sans même en chercher un ; il ne savait pas pourquoi. Je me le fis amener : il était livide, verdâtre, les yeux fripés, mauvais, les lèvres serrées. J'avais devant moi un malheureux sous l'influence de l'alcool depuis vingt heures, un homme à demi mort, raidi par l'ivresse, capable de tout, si on ne le préservait de sa propre folie. Je lui parlai sérieusement, mais de manière à ne pas le désespérer. A la fin, il me demanda lui-même de « le f... dedans » ! Il était avide de punitions ; il s'accusait ; il cherchait des barrières dans le châtiment ; il voulait que je raye son nom

d'entre ceux qui devaient passer l'examen pour entrer à l'École des pilotes, son rêve depuis de longs mois. — Il y est maintenant.

VII

POSTES ET DÉFENSES MOBILES

Le poste ou station de torpilleurs est une idée de l'amiral Aube qui en eut tant d'autres, et dont l'intuition fut si remarquable, en tout ce qui concerne la guerre navale et la marine moderne. Plus on aura de bons torpilleurs et en plus grand nombre, plus on devra créer de postes, le long de la mer du Nord et de la Manche, dans la Méditerranée, de Marseille à Villefranche, en Corse et au nord de l'Afrique. Le poste est une petite place de guerre à l'usage du torpilleur : il y vient passer la nuit, ou il en sort pour une attaque ; il s'y réfugie, il s'y repose, il y panse ses blessures, et il s'y arme, selon les cas.

Dans les défenses mobiles des ports de guerre vraiment dignes de ce nom, le torpilleur, qui rentre de la mer, trouve toutes les ressources de l'arsenal, un atelier de réparations, le charbon, l'eau, les munitions, les vivres, le personnel et le reste. Dans les postes, tout est limité, en temps de paix : les mieux installés sont ceux où l'on a pu réunir quelques-unes des ressources de l'arsenal, — avant tout du charbon, un dock flottant pour torpilleurs et un atelier de torpilles. Parmi les postes, les uns ont une très grande et très sérieuse valeur militaire ; les autres n'en ont pas du tout. Parfois, la Marine aurait avantage à transformer certaines défenses mobiles qui n'en sont pas, en postes véritables, et solidement outillés. Il serait bon de même qu'on prît plus de soin de certains postes, et qu'on les établît sur un autre pied. Là encore, rien ne se fera pendant la guerre, qu'on n'aura pas préparé pendant la paix.

Nulle part peut-être on ne s'y est mieux pris qu'à Dunkerque ; d'un ancien poste, on a fini par faire une forte défense mobile : elle est en train de devenir une des plus

importantes de France, et le mérite à tous égards. Il sera sage d'avoir plus d'un Dunkerque, et la place est marquée pour deux autres, en Corse et dans la province d'Oran. Tout dépend, en cet ordre, de la nature du lieu et de son importance stratégique ; la facilité de la défense sur le front de terre est aussi à considérer avec soin. Par contre, il est telle défense mobile dont on pourrait aisément se passer : quand la position militaire ne commande pas l'établissement d'une défense mobile, il suffit d'installer un poste. Il n'est pas douteux que pour les torpilleurs, la faculté de se mouvoir librement est primordiale. Une défense mobile qui n'a point de mobilité, voilà une contradiction dans les termes. En ce qui concerne les mers du nord, la question des marées intervient sans cesse ; il est de première nécessité pour un torpilleur d'entrer dans un abri et d'en sortir le plus facilement possible, sinon toujours à sa guise. Cette condition semble, enfin, avoir été très bien comprise à Lézardrieux, qu'on a choisi comme centre d'une défense mobile à créer. Lézardrieux et sa rivière s'y prêtent admirablement ; au point de vue stratégique comme à celui des manœuvres, on ne trouvera pas mieux : là, en effet, grâce à une rivière qui laisse toujours assez d'eau pour les torpilleurs, on entre et on sort comme l'on veut, à toute heure du jour et de la nuit. Aussi bien, on ne tardera pas à entreprendre les quelques travaux nécessaires et à achever la besogne au plus tôt. La défense navale aura trouvé une position excellente à cette pointe avancée de la Bretagne.

Une de nos opérations les plus fréquentes, où l'on approche de plus près la réalité de la guerre, consiste à faire la visite des postes : soit une visite complète, qui prend quelques jours, et où la tournée de pilotage tient une forte place ; soit une visite rapide de quelques heures, pour s'y ravitailler, — ce qui est tout à fait le cas de la guerre. L'un après l'autre, au cours d'une année, on doit visiter tous les postes, et non pas seulement une fois. L'intérêt serait grand aussi, au cours de la belle saison, à vivre réellement pendant plusieurs semaines de la vie du poste. Entendez par là que le torpilleur n'eût à compter que sur le poste, comme la guerre l'y for-

cera. On l'aurait pour centre, et l'on en rayonnerait comme on fait dans les défenses mobiles : nul moyen de les pratiquer plus intimement, de mieux habituer les équipages à y vivre, et d'en mieux connaître les ressources. En hiver, quand la nuit est très froide, il n'est pas rare que l'on profite des casernes du poste et qu'on y fasse coucher les équipages.

C'est ainsi que nous arrivâmes un après-midi, en plein janvier, à Tancarville, pour une visite complète. Tancarville, poste de torpilleurs, et fort bien installé, ne ressemble guère, même l'été, à une villégiature normande. Au fond de la baie de Seine, et relié par un canal au Havre, Tancarville se cache dans les sables. On y accède par le canal ou par le fleuve encombré de bancs. Le poste est dans le plat pays, longue ligne de lagunes, d'aspect morne et triste. La mer, depuis trente ans, se retire beaucoup. Tancarville est bâti dans un terrain gagné sur la mer. Le poste est complètement dissimulé. Au delà de l'écluse qu'on nous ouvre, on entre dans le canal. Toutes les terres ne sont que de sable ; la contrée est grise, grise à perte de vue ; la mer est grise et jaunâtre, remplie de remous de courant. L'impression est désolée, le pays semble désert : rien que des fumées lointaines vers le nord-ouest, du côté de Harfleur, et, très reculé sur la route de Quillebeuf, le nuage opaque qui révèle les villes industrielles. On pénètre là comme dans une souricière, tendue et cachée sous les musoirs de l'entrée. L'écluse et les bâtiments des Ponts et Chaussées. Tout à l'entour, un domaine de la marine, clos de murailles, avec un beau gazon, l'été, un petit carré d'arbres, où le syndic de la marine cultive ses légumes et ses choux.

Nous sommes trois torpilleurs amarrés aux appontements du poste. Le syndic ouvre les bâtiments et la visite commence en détail. Chaque torpilleur s'attribue une part de la tâche ; les uns au dock, les autres à l'atelier ou au charbon ; d'autres corvées s'occupent d'allumer la grosse chaudière. Le soir tombe rapidement. On cesse le travail et la petite vie s'organise à terre ; cette vie à la campagne, presque de colons, que le marin aime tant à reprendre, et non moins à quitter peut-être, et qui lui a l'éternel attrait de l'aventure, du soir qui n'est jamais fatalement semblable au matin.

Les poêles bourrés ronflent. Les hommes sont contents et le montrent : ils mangent au chaud, bien assis, autour des tables de la caserne ; puis ils transportent les hamacs du bord et les installent dans la vaste pièce, joyeux de passer une nuit tranquille, arrimés sur le plancher des vaches. A huit heures, tout le monde dort. Le calme, le silence règnent, et rien ne les trouble : on est loin du bourg ; on n'en entend pas les bruits. L'obscurité est épaisse comme un mur de suie. La pluie tombe au dehors. Et les torpilleurs, où, seuls à bord, couchent les commandants, se profilent, désertés, comme de grands oiseaux noirs, engourdis, immobiles.

VIII

FERSON, OFFICIER TORPILLEUR

J'ai connu le bon officier torpilleur.

Il s'appelait Ferson, si l'on veut, — d'un nom où sonnait le métal et la matière dure de l'industrie moderne. Et tout en lui sentait l'ouvrier des temps nouveaux. Il était Breton du Morbihan, et de Lorient même, cette curieuse ville née d'un caprice de la royauté et où l'autorité royale, ayant établi un atelier, n'avait pas prévu qu'elle travaillait contre elle-même en Bretagne.

Ferson avait, à un haut degré, le type du Breton de Lorient. Un petit homme, très trapu, aux épaules très larges ; une poitrine cerclée et ronde ; le corps très musclé, quoique bien en chair, le teint chaud et hâlé ; blond de poil, tirant sur le châtain, par l'effet du hâle ; le tempes très creuses et le crâne le plus ovale, en tonneau allongé. Jeune encore, il était déjà complètement chauve, en sorte que son crâne long, où affluait le sang, ressemblait à un œuf rouge. Il avait de petits yeux bleus très vifs, de ce bleu foncé, vrai bleu breton, qui rappelle les eaux profondes ; ses regards brillants respiraient l'activité. Un nez court et relevé ; une moustache blonde et fine, sur une petite bouche ; une barbe blonde en pointe, frisée sur les joues, et de petites mains larges, où l'on sentait la force.

Roulant bord sur bord, comme un gabier, avec un fort mouvement des épaules, il était d'une agilité surprenante. Il se plaisait à la montrer, ainsi que sa vigueur, que l'exercice avait rendue redoutable : il avait eu autrefois un prix de gymnastique et n'eût pas cessé de le mériter. Robuste et léger en tous ses membres, nul mieux que ce Breton méridional, à l'intelligence vive, heureuse et gaie, ne semblait répondre à cette tradition qui veut que la race, à Lorient, ait jadis été mêlée d'Espagnols.

Une santé à toute épreuve : ni climats, ni excès ne venaient à bout de ce petit homme. Il buvait, sans qu'il y parût, comme un Russe ou un Anglais. Il ne se ménageait pas.

Plein de confiance en soi, il plaisait par son audace. Il la poussait très loin. Il faisait une part à sa bonne étoile, et, d'ailleurs, sa hardiesse n'excluait pas la prudence ni le calcul. Car il ne faudrait pas croire qu'il dût tout au tempérament, et que le tempérament fît tort en lui à l'esprit. Bien moins : cet ancien prix de gymnastique était aussi un ancien premier de promotion au *Borda*. Son intelligence prompte s'assimilait le plus grand nombre des connaissances et travaillait là-dessus. Il avait entre tous l'esprit d'invention. On l'avait distingué partout, sans lui rendre assez justice. Laborieux à ses heures, se passionnant volontiers pour un problème technique, il y cherchait des solutions originales. Il trouva de la sorte nombre de petits appareils, témoignant d'un sens marin très rare, à la fois ingénieux et pratiques. D'ailleurs, l'esprit très mathématique, bien que n'inclinant pas aux théories abstraites.

Quand je le connus, il avait déjà commandé un torpilleur. Il s'était mis, comme pas un, au courant de cette vie spéciale et de ce qu'elle exige. Il l'aimait : il avait le goût de sa profession, qui permet seul d'y exceller. Les manœuvres lui étaient familières, il ne s'était désintéressé d'aucune. Il pouvait, en chaque cas, se rappeler un incident analogue. L'arme était dans sa main : il savait s'en servir à toutes fins. Il avait une mémoire très sûre. Dirai-je qu'il n'y a pas, à mon gré, de bon marin sans ce don ? La mémoire est comme la vue de l'esprit, et sans une vue à toute épreuve, on aura bien de la peine, en mer, à faire rien de bon.

Son instinct de la mer était peut-être ce qu'il a de plus remarquable : là-dessus, il valait un pêcheur de la côte. Il est difficile de définir en quoi un tel instinct consiste : il est fait sans doute d'observation ; mais les observations les plus attentives n'y sauraient suffire. Il dépend d'une espèce de sensibilité, que le voisinage de la mer ajoute à l'homme et qu'elle y développe. Il est difficile qu'un homme de l'intérieur l'acquière. Ainsi, c'est une divination du temps, qui a l'air paradoxale. Ferson semblait sûr du temps, là où beaucoup d'autres se seraient cru les plus solides raisons de douter. Ce sens, en lui, était servi par une grande expérience de la mer. Il lui arrivait souvent ainsi de tenter des coups, qu'un autre n'eût pas osé se permettre. Il risquait des traversées, que certains renseignements douteux des sémaphores auraient pu lui défendre de faire : c'est que bien des indices personnels lui révélaient ce qui était possible, sans le paraître. Par contre, d'autres fois, il s'arrêtait à temps, où on ne l'eût pas cru nécessaire ; il prévoyait l'accident probable et le distinguait mystérieusement : presque toujours, l'événement lui donnait raison.

En particulier, le torpilleur excitait sa divination. Il avait le sens du torpilleur à la mer, comme un trappeur a celui de la forêt et de la chasse. J'aimais le voir suivre son instinct. Il ne se souciait pas de se livrer à de grands déploiements de cartes, de rapporteurs, de règles ni de crayons. Il s'en fiait à son œil, et il suivait la carte du doigt. Il s'en fiait tout bonnement même à la terre, toutes les fois qu'il la voyait. Voilà un art qu'il faut être marin pour goûter ; c'est jouer sans effort une partie difficile. Il y était aidé par des sensations très vives et un jugement très sûr. Qualités des plus précieuses sur le torpilleur, et que rien ne supplée : on ne se perd pas à établir sans relâche sa position précise par des relèvements forcément médiocres et variables. L'excès de la prudence n'est pas moins nuisible qu'une témérité irréfléchie.

En manœuvre, Ferson allait à son but avec audace et précision. On avait avec lui la sensation d'un homme qui possède tous ses moyens, et qui joue de son instrument en virtuose. Il s'efforçait de plus en plus d'approcher cette limite idéale de la tactique sur mer : manœuvrer avec le plus grand

sang-froid et le plus grand calme. Jamais il n'en montrait autant, qu'où il aurait pu les perdre. Jamais il ne paraissait si calme que dans les circonstances où la situation devenait le plus critique. Il tâchait toujours à communiquer cette tranquille assurance aux hommes de son bord. En mer, ce n'est pas seulement la condition du succès, — mais celle du salut.

Il donnait l'idée à un ou deux de ses camarades, qui manœuvraient avec lui, qu'il eût fait un excellent chef de groupe pour la guerre. C'est un officier comme Ferson, à qui le commandement d'une division de torpilleurs devrait revenir de droit : on verrait alors ce que ces petits navires peuvent faire. Plusieurs fois, manœuvrant de concert, nous allions de jour et de nuit, torpilleur contre torpilleur, à se toucher, n'écoutant d'autre signal qu'un pavillon incliné à droite ou à gauche, suivant l'embardée qu'on voulait faire, et aussi liés l'un à l'autre que deux bons chevaux, dressés dans le même manège aux mêmes travaux : en un mot, vrais exercices d'assouplissement pour les navires.

Il était né, aussi, pour la guerre jusque par ses travers. Ennemi intime des Anglais, et même avec enfantillage. Il les admirait moins qu'il ne les détestait. Il ne pouvait pas entendre parler anglais autour de lui, sans montrer quelque fureur, qui n'était pas toujours feinte. Il en riait le premier.

Rencontrant des marins anglais à la promenade, il éprouvait un vif plaisir à les dévisager, et à loucher de leur côté sans regard de bienvenue et sans agrément. Il eût aimé recevoir une bourrade, pour avoir le prétexte de la rendre et d'un peu boxer.

Du reste, à trente-six ou trente-sept ans, cet homme bon n'avait encore rien perdu de sa bonté. Il avait le cœur humain et doux ; son caractère était peuple dans les moelles. Un modèle d'officier démocrate, il était très aimé de ses hommes, ayant pour eux certaines faiblesses et poussant la familiarité peut-être trop loin. Toujours, je le vis plus à l'aise avec les petites gens, les ouvriers, les plus humbles marchands qu'avec les autres ; il ne recherchait pas la compagnie brillante, et il souffrait même d'y être mêlé.

Vrai bleu de Bretagne, marin et patriote à la manière d'il

y a cent ans, il était fils d'ouvrier lui-même. Il était sorti de l'arsenal, poussé sans doute par un très bon père, qu'il avait eu le malheur de perdre. Il en avait gardé le goût invétéré de la famille, de la femme au coin du feu et des enfants.

Têtu comme un Breton, voulant avoir raison le plus souvent, discutant volontiers, plein de persuasion, et se plaisant à convaincre : il aimait à faire constater qu'il avait fini par persuader l'adversaire, ou par tourner l'obstacle.

Voilà le bon officier torpilleur, véritablement fait pour commander un de ces navires, et donner en temps de guerre l'impulsion aux autres, pourvu qu'on lui associât des hommes de sa sorte, unis à lui par le choix et le goût.

IX

EN AVARIES

La vie en torpilleur n'est faite que de surprises et d'imprévus, qui ne sont pas toujours fort agréables. Sait-on jamais où l'on sera le soir? Les philosophes se posent assez souvent cette question, mais sans beaucoup douter de la réponse, et, somme toute, même si le pire malheur les frappe, ils ne passeront guère que d'une chambre dans une autre. En mer, ce n'est point un doute spéculatif, et l'accident toujours possible entraîne toute sorte de conséquences, qui, pour n'être pas de l'ordre plus noble de la méditation, ne laissent point de se faire sentir. Combien de fois l'avarie, la fâcheuse, l'ironique, la sournoise avarie n'a-t-elle pas suspendu la route du torpilleur confiant en sa bonne étoile?

On avait navigué tout le jour. On n'était plus qu'à trois heures du port, et l'on se réjouissait déjà d'en avoir fini, et de dormir ce soir à terre. Il y avait de quoi : la mer n'était pas fort bonne, et dans le ciel on eût pu saisir plus d'un signe menaçant. Un crépuscule maussade commençait de poindre. Les paquets d'eau nous avaient trempés jusqu'aux os. Depuis une couple d'heures, le commandant à son poste se tenait

courbé en deux, le ventre en arrière, laissant couler sans plaisir sur sa peau l'eau qui filtrait à travers les deux serviettes éponges, dont il s'était vainement entouré le col.

Pourvu, du moins, qu'aucun contretemps ne survienne !... Le feu de Barfleur est depuis de longues minutes par bâbord devant... On n'avance pas beaucoup sur lui : la mer est grosse debout et le courant sur le nez augmente de force. On marche le plus vite qu'on peut... Quand tout à coup... ne me trompé-je pas ? n'est-ce pas le malheur redouté ?... Le torpilleur de tête paraît ralentir... Il est entouré de vapeur, il stoppe... Plus de doute ! Au moment où l'on va lui demander ce qu'il a, il signale : « Avarie de machine. Donnez-moi la remorque. »

Aussitôt de se dire : « Ça y est. Si nous sommes à Cherbourg avant neuf heures du soir, il faudra brûler un cierge. Bon ! » On manœuvre pour donner la remorque ; il serait imprudent de croire que ce soit une chose facile, quand la mer est grosse, et que les deux bateaux roulent bord sur bord. Il faut être assez près l'un de l'autre pour pouvoir lancer au torpilleur malade une amarre frappée sur la remorque en fil d'acier, qui est tournée solidement à mon bord. On y arrive : ils ont saisi le bout de l'aussière ; ils déhalent à bord la remorque d'acier, ils la tournent ; enfin on peut se croire prêts à reprendre la route, lentement sans doute, mais enfin à marcher. On met en avant le plus doucement possible, tout juste ce qu'il faut pour élonger la remorque ; on a toujours la sensation de la fragilité... la voilà raide ; pour plus de précaution, on stoppe un moment : rien de cassé ; tant mieux !

On marche. Peu à peu, l'on reprend une allure plus rapide. Cinq minutes encore, et la remorque casse : on voit le bateau malade qui reste en arrière. On stoppe, on se précipite, il faut se rendre à l'évidence : la cassure s'est faite au ras de la ceinture arrière. Ce ne sera pas la seule fois : heureux si l'on ne doit pas recommencer à plus de trois ou quatre reprises. C'est ici qu'il faut de la patience, — une fameuse école pour dompter les nerfs. A la fin, après quatre tentatives vaines, après avoir cassé les deux remorques en acier des torpilleurs, puis les deux plus grosses aussières, — la mer battant comme un bélier, les coups de tangage s'allon-

geant, — la dernière installation, quatre aussières en filin accouplées, paraît tenir. On continue dès lors sur Cherbourg en infirmes, à toute petite vitesse, les expériences précédentes ne le commandent que trop. Il faudra regagner en tortue la bienheureuse rade, que l'on pensait atteindre en lévrier, et, au lieu de quinze nœuds, aller à cinq ou six. Or c'est justement où nous sommes maintenant qu'il eût été bon de marcher vite. Car le courant qui, lui, n'a pas de remorque à donner, nous ôte encore la moitié de notre misérable vitesse.

Et le damné phare qui n'avance pas d'une ligne !... L'obsession de le voir s'empare de l'esprit. Il est là, toujours là, presque par le travers, immuable, à ce qu'il semble. On se demande vraiment si on gagne sur lui, ou si même on ne recule pas...

Involontairement, inutilement, on porte sans cesse les yeux sur cette lumière blanche, sur cette palpitation brusque et régulière, sur ce long battement d'ailes tournant et lumineux. Rien de plus irritant que ce grand pinceau de lumière spectrale tournoyant au-dessus de la tête : c'est l'obsession du phare. De temps en temps, les embardées, bien plus amples encore, à cause de la remorque, inclinent le torpilleur en dehors du phare, et l'on croit alors qu'on arrive à gagner ; mais point : une embardée contraire nous ramène promptement sur lui, et l'on s'aperçoit avec dépit qu'il est toujours là, à la même hauteur, et que l'on n'a peut-être pas progressé d'un pouce. La monotonie de la lutte est rendue plus accablante par la lassitude des sens : l'opposition brusque, continuelle de la lumière et du noir est des plus fatigantes.

A force de souffler pourtant, la machine traîne son double fardeau ; et l'on double le raz. Enfin, le phare semble s'être éloigné sur l'arrière à gauche ; au delà le courant est moins fort ; on avance ; et la machine elle-même, comme un animal qui sent l'écurie, paraît se hâter. Mais on ne touche pas encore au terme. Reste encore le raz de Lévi, plus dur que celui de Barfleur même. On s'écarte quelque peu au large, pour doubler la pointe ; et le combat recommence, avec l'obsession, contre la mer, le courant et le phare...

Mais il n'est misère qui ne cesse. Derniers paquets de mer, derniers embruns ; encore un bain complet, de l'épaule

droite au pied gauche ; tant qu'on n'est pas à l'abri de la Digue, il ne faut compter sur rien, le vent souffle en rafales. Enfin, voici la rade : il est très tard, plus de dix heures. La large plaine d'eau obscure s'étale. La digue énorme et noire ne se trahit que par les feux des deux musoirs ; au centre la masse sombre du grand fort s'arrondit ténébreusement comme une bête monstrueuse, nocturne, accroupie. La farouche Ile Pelée est pareille à un cuirassé démesuré, garde-côte à l'ancre. Au loin, la terre et les feux en étage de la rue Sainte-Honorine, la haute silhouette du Roule. Partout dans la rade, l'immobilité et le silence. En vain le sifflet répété, rageur, annonce notre retour. Le port ne s'ouvre pas pour nous ; trop tard ! Nous n'étions plus attendus ! la chaîne est fermée !... Cette dernière déception n'est pas la plus agréable, ni la mieux accueillie ; on passera la nuit à rouler en rade, amarrés sur un coffre, dont on fera cent fois le tour. On se couche à la hâte, après avoir bu une tasse de thé et mangé une sardine avec un biscuit, pour tout repas. Et toute la nuit, remorques qui cassent, phares et obsession passent en rêves dans l'esprit fatigué.

X

RÉGATES

L'été est court, mais il fait oublier les duretés de l'hiver. Les journées ne sont jamais si longues qu'elles ne fassent de brèves semaines ; et plus le temps est occupé, plus vite il se passe. Les beaux jours permettent de mêler les plaisirs de société aux manœuvres navales, et les torpilleurs ont leurs lundis de fête, où ils rentrent un peu dans les habitudes de la vie mondaine. L'occasion des régates conduit, chaque année, les torpilleurs de port en port, et de plage en plage. Plus d'une fois, même pendant la belle saison, les caprices du vent ou l'orage forcent les torpilleurs à prolonger le séjour ; personne ne s'en plaint, ni les officiers, ni les équipages, ni surtout les gens de Paris en villégiature, sur les bords de la Manche ou de l'Océan.

L'arrivée fait toujours sensation. Le plaisir, pour tout le monde, est plus vif quand les torpilleurs se rendent dans une heureuse petite station d'été, de préférence à une grande, où la vanité régnante et la foule interdisent toute liaison un peu intime, et toute bonhomie. Mais, par une belle fin de jour, en juillet, il est charmant de faire son entrée à Fécamp ou à Granville. La traversée depuis Cherbourg a été rapide et délicieuse, sur une mer unie comme un miroir, dans une clarté radieuse, et une chaude atmosphère, que tempère la brise. On arrive dans l'avant-port de la petite ville, vers sept heures, à pleine mer : car, pour entrer au bassin, il faut saisir le moment précis du plein ; on attend quelque peu devant les portes ; et parfois même l'honnête pontier de l'écluse semble avoir perdu ses clefs ; pendant qu'il les retrouve, la population s'est amassée sur le pont de fer : pêcheurs, habitants du quai, baigneurs venus du casino ou accourus de la promenade, ils sont tous là. Les enfants se précipitent et font cent tours sur eux-mêmes, répétant : « Voilà les torpilleurs! » Des jeunes femmes, des jeunes filles qu'à leur seule silhouette on connaît ferventes des sports, regardent avec intérêt, et veulent suivre la manœuvre. Ici et là, on se salue déjà aimablement des yeux ; la foule se presse : c'est toute l'attente d'un événement dans la vie uniforme de la petite ville ; et l'on sourit malgré soi d'exciter un tel intérêt. Enfin les portes sont ouvertes ; on s'amarre à quai : tout le monde s'informe de l'heure où l'on pourra visiter les navires, et se promet de le faire le lendemain. Déjà même il n'est pas rare que l'on ait rencontré un ami, ou parfois qu'un fâcheux ait aussi signalé sa présence.

Pendant les trois ou quatre jours que l'on demeure, chaque matin les hommes font le lavage du bord sous l'œil des curieux. Et c'est toujours la même admiration que la propreté des matelots excite : bien qu'ils y soient sensibles, ils ne laissent pas, assez souvent, d'en rire entre eux. Puis, on fait quelques exercices sur le quai, et celui des signaux à bras provoque une curiosité comique : les paysans de passage et les gens du monde n'en reviennent pas de ces gestes bizarres et de cette mimique rapide.

Toutes les manœuvres du bateau tournent en spectacle. On

n'évite pas les connaisseurs, qui jugent et qui admirent, mais sans s'interdire quelques critiques, à seule fin d'étayer la foi du public à leur compétence. Le torpilleur exerce, du reste, une séduction toute particulière sur les jeunes gens : ceux qui ont déjà le goût de la mer n'y résistent guère ; et je pourrais nommer plus d'un marin, dont la vocation date de là. Le torpilleur recrute, sans aucun doute, pour l'École navale, et dans les ports d'été, à l'insu des parents, et du vieux ponton lui-même, il travaille pour le *Borda*.

Entre les deux journées de courses, pour les occuper, on mène les hommes faire des tirs sur la plage, ou bien sur un but mouillé au large. Grande attraction pour le casino, qui est un cercle de famille, où tout le monde se connaît, où règne un ton d'élégance discrète, fort différent de ce qu'on trouve ailleurs, où affluent les gens de tripot et les étrangers. Les jeunes filles, qui semblent n'avoir rêvé que de torpilleurs toute leur vie, ne se lassent point d'en parler, et de s'y rendre quand elles peuvent. J'en ai même vu qui y vinrent faire des visites, que n'avaient peut-être pas prévues leurs mères. Une foule énorme va et vient sur les bateaux ; on n'eût jamais cru que la petite plage fût si riche de peuple. Les hommes de quart conduisent nos hôtes partout : on n'entend qu'exclamations, que rires, — et le timbre enfantin des voix féminines résonne curieusement dans l'étroit espace, qui retentit à l'ordinaire d'accents plus mâles.

Dès le matin, les torpilleurs au bassin, lavés, astiqués, ont pris la grande tenue ; tout reluit à s'y mirer ; la peinture semble de l'émail ; le linoléum du pont, frotté d'encaustique rouge et d'essence, brille comme du métal. Grand pavillon à l'arrière, pavillon devant au mât de beaupré, flamme de guerre au haut du mât, les couleurs flottent joyeusement au soleil. Les équipages sont tous fiers de leurs navires, et de les montrer aux visiteurs, et beaucoup de braves matelots reçoivent des compliments d'un air impayable, glorieux à la fois et modeste, un peu celui dont ils accueillent les éloges d'une femme amoureuse. A tous égards, d'ailleurs, c'est ici pour eux, un temps de fête. On leur offre l'entrée du casino, dont la plupart profitent. Le comité des régates organise des courses spéciales pour les équipages, et donne aux vainqueurs

des prix qui vont jusqu'à deux et trois louis. Les courses à la nage, derrière un canard qui ne doit pas éviter la marmite, ou en « berthons » à deux ou quatre avirons, amusent également ceux qui les disputent et ceux qui y assistent. Mais la lutte favorite est celle des canots à obstacle, — le jeu consistant, pour franchir la barrière, à se jeter carrément à l'eau, à faire passer le demi-berthon par-dessus l'obstacle et à s'y rembarquer ensuite.

Nulle part, les matelots ne font meilleure chère. Le commandant nourrit ses hommes, à bord des torpilleurs, comme il l'entend : l'État leur alloue une somme dont il dispose à son gré. L'équipage d'un torpilleur vit complètement à « l'ordinaire ». Il fait ses provisions lui-même, à l'aide de ce que le commandant donne au chef de gamelle chaque jour. Dans ce système, le commandant, qui est responsable de tout, règle la dépense comme il l'entend, et peut surveiller de près le vivre de ses hommes. Le chef de gamelle, assisté du cuisinier et d'un matelot quelconque, descend à terre pour faire ses achats. Il varie l'ordinaire selon le goût de l'équipage. Tantôt c'est du poisson, tantôt de la viande ; mais il y a toujours au menu une bonne soupe et un ou deux plats. Parfois, dans leurs emplettes, ils font des affaires peu communes, comme un jour où, partis de très bonne heure, ils rencontrèrent un pêcheur rentrant au port, qui leur céda cent harengs pour dix sous. Ils connaissent quantité de ruses naïves ou goguenardes; ils marchandent à n'en plus finir ; ils font le tour de tous les magasins d'une rue, pour deux sous; et la plupart du temps on ne les vole pas, du moins dans les ports. Mais ils se défient terriblement, et ils ont peur des grandes villes. Ils ne sont jamais sûrs que ce qu'on leur vend ne soit pas une invention diabolique, que le beurre n'y soit pas une colle subtile, et la saucisse faite de qui sait quoi. Somme toute, leur table est variée, abondante et saine. Ils en sont ravis, et mangent mieux qu'ils n'ont jamais fait, ni chez eux, ni au service. A leur dîner de onze heures, après la soupe, une matelote au cidre et du boudin à la purée, ils ont un peu de café qu'ils s'arrangent toujours pour garder du matin. Et je préfère leur donner alors le petit verre de tafia permis par le règlement, que de leur laisser prendre au réveil, à jeun. J'ai

pris même le parti de substituer au *bougaron* de tafia un peu de bon rhum authentique, le mal est moins grand, et rien ne fait plus plaisir aux hommes : il leur semble alors n'avoir plus rien à envier aux grands de la terre, et si, les jours de réjouissances solennelles, le commandant y ajoute le présent à chacun d'une double ration de vin et d'un cigare de deux sous il leur paraît certain, au moins pendant une heure, que la vie est heureuse.

Tandis que les hommes restés à bord, après le souper, jouent au loto en chantant, et que d'autres sont en permission à terre, — la gentille petite ville s'illumine. Pour le soir des régates, il y a spectacle au théâtre et bal au casino. Qu'ils le veuillent ou non, les commandants sont de toutes les fêtes; et ils ne pourraient s'y soustraire sans mauvaise grâce. Ils doivent danser en uniforme, ou bien c'en serait fait de la marine. On les entoure, on les loue, on les remercie, et même on les admire : ils en sont remplis de confusion, sans doute.

Au bout de deux jours, les commandants sont connus de tout le monde. On les salue très bas, ou on les accueille d'une amabilité charmante. Les trois heures qu'ils passent au casino sont l'occasion de relations fort agréables, ou qui peuvent l'être. Pour tous ces gens du monde, le torpilleur représente le « yacht de guerre » : ce que l'une des deux choses contient de frivole est grandement relevé par l'autre. La curiosité et une sorte de respect se partagent les esprits; à vrai dire, on vient de visiter nos petits navires, on s'est fait une vague idée de la vie que l'on y mène; on y a pris la sensation d'une profession plus voisine de la science et de la guerre que toute autre, et, avec un sentiment de fine générosité on s'efforce de compenser pour nous, par les grâces d'un moment, les fatigues et les devoirs d'une existence souvent très dure.

VI

FILS DE MARIN

Un fort coup d'ouest nous retenait au port, depuis quelques jours, sur la côte flamande. On se félicitait de n'être pas

sorti, la veille : de toutes parts arrivaient les plus tristes nouvelles, des renseignements déplorables sur les sinistres de la semaine ; la tempête était générale ; combien de pêcheurs perdus en mer ! Combien de veuves encore, et de misérables orphelins !... En particulier, la violence de l'ouragan passait pour avoir été terrible dans la rade du Havre, si malheureusement ouverte aux vents d'ouest.

Le matin, comme je parcourais les nouvelles, je lus avec peine, au nombre des catastrophes, que la barque du pilote 32 avait coulé en rentrant au port. On avait vainement essayé d'armer le canot de sauvetage ; il n'avait pas été possible de sortir. On ne savait encore qui avait péri, quelles étaient les victimes, ni qui s'était sauvé : car enfin il en est qui se sauvent. Or, j'avais à bord un gabier que je savais être le fils d'un pilote de ce port-là. Mes craintes ne furent que trop justifiées. Peu de temps après je reçus une dépêche. On me priait d'avertir le gabier que deux de ses frères avaient disparu en mer ; le télégramme était signé du père. Il fallait essayer de rendre le coup moins dur. Je ne connaissais pas ce garçon depuis longtemps. Il paraissait bon et très doux ; tout jeune, vingt-deux ou vingt-trois ans à peine, il montrait une bonne nature. sans violence, et sensible, j'en avais peur : rien en lui de ce vieux stoïque, qu'on trouve à l'occasion dans beaucoup de marins endurcis au service. J'appelai le patron et lui fis part du malheur.

Le brave homme a l'air consterné : il aimait beaucoup le gabier, et, surtout ami du père, il connaissait toute la famille.

...Je lui conseille de porter le journal dans le poste, et de le faire lire à haute voix, comme il arrive qu'on le fait. Le gabier entendra parler de la tempête, des ravages qu'elle a causés, enfin du sinistre même : de la sorte l'inquiétude le préparera au malheur.

...Il en va comme je l'ordonne. Peu de minutes après, le patron vient me rendre compte de l'effet : « Bernard est devenu très pâle, dit-il, à la lecture. Il demande à vous parler, pour avoir la permission d'envoyer une dépêche chez lui... »

Le pauvre garçon entre dans ma chambre. Je le regarde : il est vert, la figure décomposée, les yeux pleins de questions, la bouche avide et muette, sûr déjà que je sais quelque

chose, et attendant le coup. Je le fais asseoir près de moi. Je lui prends la main, et, pour bien faire, je lui dis :

— Mon pauvre Bernard, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, mais rassurez-vous aussitôt, n'ayez pas de crainte pour votre père, il vit.

Il m'interrompt et murmure :

— Oh ! mais, commandant, mon père est déjà en retraite.

L'erreur m'avait servi, car comment lui apprendre la mort des deux frères, si je n'avais cru lui ôter l'angoisse plus forte du père? Je reste un peu silencieux.

— Mais, mes frères, commandant ?...

— Vos frères ?.. Votre père vient justement de me donner de tristes nouvelles sur eux..

Alors, il se met à sangloter brusquement, tout d'un coup. Il colle ses poings à ses yeux, secouant la tête, et la poitrine soulevée de sanglots.

— Oh là... fait-il, oh là... là... oh ! commandant... Quoi? mes deux frères ! Les deux ?.. Tous les deux ?.. C'est pas possible !

J'essaie de le consoler. Je lui parle des siens.

Je vais l'envoyer dans sa famille, qu'il ait du courage pour eux, ils sont vieux sans doute, ils en ont besoin. Il remercie avec effusion. Il me donne quelques détails. Il s'ouvre avec l'instinct de confiance si naturel aux âmes simples.

— Quel coup terrible pour ma pauvre mère ! dit-il. Comment fera-t-elle pour supporter ce malheur ! La pauvre mère !... C'est la seconde fois.. Elle en a déjà perdu deux, commandant, ça fait quatre fils qu'elle perd de la même manière... Il ne reste plus que moi...

Je l'interroge.

— Vous savez, commandant, que je suis congédiable, dit-il.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Je vais demander à être pilote, comme mes pauvres frères, pour les remplacer. Et qui sait? le même sort m'attend, *elle* me mangera aussi comme les autres.

XII

HIVERNAGE

En janvier, dans la Manche.

Il a fallu fuir devant le gros temps. C'eût été folie de poursuivre et de passer la nuit à la mer. Brest est loin, quand la grosse houle et le vent d'ouest pelotent un torpilleur au milieu des vagues et des grains... Et pourquoi, d'ailleurs, lorsque la nécessité n'en est pas pressante, soumettre un équipage à des fatigues inutiles, parfois même à un danger, qu'il ne faut précisément compter pour rien quand une bonne raison le justifie? — On entra donc dans le Trieux : sans savoir quand on en pourrait sortir, à tout hasard, pour une nuit. Nous n'en fûmes quittes que quatre jours après.

Nous remontions la rivière, aux bords lointains qui semblent se confondre dans l'air humide, — la rivière grise entre de grises collines où les bois de pins tendent un rideau sombre tout voilé de vapeurs opaques. Quelle torpeur dans ce coin de Bretagne, pointe de la péninsule enfoncée au cœur de la mer changeante, et la plus allongée vers le nord !...

Par un tel après-midi d'hiver, à trois heures, l'ombre est déjà venue, si tant est que le jour clair ait lui dans la matinée pluvieuse. On s'avance dans une lueur crépusculaire. comme au cours d'une eau morte. Le fond de la rivière est plongé dans un crépuscule de moment en moment plus obscur. On n'entend ni bruits de la campagne, ni bruits de ville. Les paysans sont enfermés dans leurs fermes. Et, sans doute, les pêcheurs boivent en fumant à l'abri des tavernes.

Lézardrieux dort. comme une bourgade ensevelie depuis des mois dans le sommeil, et pour deux, trois, quatre, ou qui sait combien de mois encore? — Personne à quai. Personne sur la place. La pluie tombe à torrents pressés et fins. Il n'y a ici ni hôtels, ni presque d'auberges où l'on puisse s'arrêter. L'idée d'un théâtre y semble plus triste, en son ridicule, que bouffonne. On a comme le sentiment que la distraction, ici.

ferait une dissonance. On ne saurait dire l'impression d'abandon et de repos morne que l'on sent dans ces humbles villes. Des hommes vivent, sans doute, dans cet espace endormi ; ils ont leurs peines et leurs joies, comme ailleurs, et elles ne tiennent pas moins de place en eux que sur un plus vaste théâtre, mais il semble qu'elles soient reculées comme l'horizon de la vallée brumeuse, et qu'on n'en puisse jamais rien savoir ; la vie de ces bourgs retirés échappe à la vue, et, de même que rien ne vous y arrive, on est tenté de croire que rien n'y puisse arriver. Cette petite ville ne nous est pas seulement inconnue ce soir : elle paraît l'être à elle-même ; elle est immobile et engourdie pour nous, comme si elle n'était pas. Je sais des esprits taciturnes, pour qui ce caractère de silence a son charme. Mais ce ne sont pas des soldats, ni des marins, transis par la froidure...

Cependant, la tempête ne tombe pas avec la nuit. La pluie roule et crépite à verse. Le vent est devenu de plus en plus froid. Dans ma chambre, l'eau coule et suit la pente de l'échelle. Je n'ai pas de poêle à bord, et l'on y pense geler, assis à une table où l'on ne distingue plus rien que la pâleur mate du papier au milieu de l'ombre. Décidément, voilà un mouillage morose s'il en fut, et une triste soirée à passer, sans parler des jours qui vont peut-être la suivre.

L'équipage est, lui aussi, morfondu. Mes hommes se serrent dans le poste. Ils font la soupe, mais sans gaieté. Ils sont pris aux moelles par le froid humide et, frileux, ne pensent qu'à dormir. Allons, ils se donneront chaud les uns aux autres ; et, le sommeil aidant, ils oublieront la fatigue. Quand les matelots dorment, à moins d'avoir bu, ils ne font pas de mauvais rêves.

Pour nous la nuit sera moins clémente... J'en étais là de mes réflexions quand se présente un homme jeune encore et dont tout l'aspect trahit un étranger au pays. C'est le dieu favorable aux marins qui l'envoie, ou sainte Anne, leur propre patronne. Il se réclame d'amis communs. Il nous dit habiter un château sur la hauteur, dans le voisinage. La passion de la mer le retient dans le pays, même pendant la mauvaise saison. Il est un peu du métier, courant la côte sur un petit bâtiment de plaisance qu'il mène avec l'habileté d'un pilote.

D'une complaisance et d'une bonne grâce, qu'on n'arrive point à lasser, il se fait notre hôte; et sa jeune femme double, pour nous, le prix de l'hospitalité. Les quatre journées de notre attente dans la petite ville, ils ont le secret de nous les faire croire courtes.

Presque partout en France, on fait de ces rencontres qu'il faut avoir été marin, et perdu dans l'exil d'une soirée d'hiver, à bord d'un torpilleur, au fond d'un petit havre pluvieux, pour estimer à leur vrai mérite. C'est à peu près le même plaisir qu'on éprouve à entendre, outre-mer, parler sa langue, après en avoir été privé longtemps. Et voilà comment Lézardrieux, sous la pluie, au cours d'une saison glaciale, ne nous fut pas moins hospitalier, en dépit de ses maisons obscures et de ses portes closes, qu'une vaste capitale. C'est encore une de ces aventures que court le torpilleur.

XIII

LE TORPILLEUR EN TANT QU'ÉCOLE

On ne fait plus beaucoup la guerre depuis trente ans, et sans doute on la fera de moins en moins. Entre tant de théories que l'on invente de toutes pièces sur la guerre navale, il est au moins un principe qui ne paraît pas contestable : la marine est une œuvre de longue patience; une tradition et des aptitudes séculaires n'y sont pas d'un moins grand prix que le travail assidu et les études constantes. L'habileté professionnelle, partout nécessaire, l'emporte à la mer sur tout autre mérite, quel qu'il puisse être. Et nulle part, sans doute, le nombre n'aura moins raison de l'excellence militaire que dans la guerre navale. A cet égard, le torpilleur devrait trouver grâce auprès des théoriciens mêmes qui s'en défient le plus et qui en méconnaissent le plus injustement le rôle. Il n'y a pas aujourd'hui, pour le marin, de meilleure école que le torpilleur. Une des raisons de cette excellence, c'est, pour le dire en passant, que l'éducation navale n'y est jamais achevée, et que les circonstances s'offrent sans cesse de la

parfaire : le torpilleur est précisément remarquable en ce qu'il n'engendre pas d'habitudes.

Tout d'abord, on navigue beaucoup. La vie des hommes y est infiniment plus active que sur les autres bateaux de guerre. En escadre, on mène la vie de garnison, avec tout ce qu'elle comporte à la fois de facilité et d'ennui, de monotonie et de paresse, voire de plaisir et d'indifférence. Les torpilleurs, pour peu qu'ils soient placés sous les ordres d'un officier supérieur énergique, ne chôment jamais. Ce n'est pas forcer la vérité que de dire qu'on distingue déjà, parmi les matelots, ceux qui ont servi sur les torpilleurs : on a même été conduit à en faire une classe particulière, en quoi l'on s'est rendu simplement à l'évidence des faits.

Le torpilleur, qui est si souvent à la mer, oblige plus ou moins tout le monde à se mesurer de près avec les hasards et les risques de la navigation. Il en est du torpilleur comme d'un climat du nord, rude et variable : il développe l'énergie. Étant donné que le bateau est très petit, dès que la mer est grosse, il est exposé à de réels dangers, — ou, s'il ne l'est pas, il peut l'être. Pour la même raison, la responsabilité reposant tout entière sur une seule tête, l'homme qui commande ne peut plus s'en fier à la seule routine du commandement. A tout moment il lui faut prendre des décisions ; il doit savoir au besoin changer l'allure de la machine, modifier la position du bateau par rapport à la mer, au vent et aux courants, — tous problèmes assez simples à la vérité, mais que la répétition, la fréquence et les différentes occurrences diversifient singulièrement. A la longue, l'éducation de l'œil, de la volonté et du sang-froid doivent s'y faire mieux qu'ailleurs, parce qu'ils y sont bien plus exercés. Comment en douter, surtout en un temps où la marine à voiles n'existe plus ? Les campagnes lointaines, les navigations interminables sont devenues très rares et ne mettront plus longtemps à disparaître. Certains matelots, qui ont passé de cuirassé en cuirassé, ne sont guère que des soldats embarqués sur une caserne flottante.

Le torpilleur replace les marins dans leur élément professionnel. Les équipages bretons, qui sont composés en grande partie de pêcheurs, y retrouvent les conditions de leur vie

ordinaire ; et de la sorte le torpilleur, qui a excité contre lui l'animosité de l'ancienne marine, est au contraire la meilleure école du marin moderne.

Sans compter qu'au point de vue plus spécial des manœuvres de rade et de ports. — et sans parler de celles au large — cette école est la seule. Les petites dimensions du navire, et son faible tirant d'eau lui confèrent une liberté que les autres n'ont jamais eue et ne peuvent avoir. Le torpilleur se livre à une foule d'opérations délicates, qu'à la rigueur l'on nommerait assez bien du « yachting de guerre ». On prend l'habitude de passer par le chenal le plus étroit, de ne plus redouter la terre, de calculer un mouvement audacieux, on se familiarise avec les roches ; on pratique les courants ; on ne cesse enfin de tourner à son profit les expériences qu'ailleurs on évite. En un mot, — et ce qui n'est pas possible, en général, aux bâtiments d'un plus gros type, — un officier s'y fait l'œil continuellement ; il y acquiert toutes les qualités d'un bon pilote et d'un bon commandant ; car ici le commandant est son propre pilote : il est seul.

Seul officier à bord, la responsabilité peut paraître d'autant plus grande qu'elle est plus directe. Le torpilleur est trop petit pour qu'on puisse, sans ridicule, se servir de moyens accessoires, tels qu'embarcations, remorqueurs ou autres du même genre. On est toujours obligé de recourir à ses propres moyens, et toujours à ses risques. Ainsi donc, ce n'est pas assez qu'on ait acquis un coup d'œil rare ; il faut l'avoir heureux.

La construction même de ces petits bateaux, — et, comme on l'a vu, celle surtout des 35 mètres — en fait des navires si particuliers qu'on n'en tirera rien sans une connaissance parfaite du bâtiment. Au début, on reste tout surpris de l'espèce de caprice que l'on constate dans un torpilleur, et qu'on n'y aurait pas prévu : on s'étonne de la manière dont il se comporte avec la brise, comment il gouverne mal, et comme il répond d'une façon particulière à ce qu'on lui demande. D'ailleurs, une fois le bateau connu, — et l'entraînement seul y conduit, — on arrive à en tirer tout ce qu'il peut donner, et qu'on n'aurait peut-être pas supposé qu'il fournît. On arrive par la même voie à savoir ce qu'il est impossible d'en attendre,

et l'on apprend ainsi ce qu'on ne doit pas lui faire faire. Cette nécessité sera la même pour tout petit bâtiment, et j'y vois un avantage : il faudra toujours que le commandant l'étudie et le connaisse à fond. En quoi cette école est excellente pour le commandement. La sensibilité des torpilleurs est bien plus complexe qu'on ne le suppose. Tous les officiers qui ont pratiqué ces navires savent qu'ils ont une sorte d'individualité, et par suite une manœuvre propre. Ils savent que la plupart des accidents sont dus à des erreurs de manœuvre qui n'en eussent peut-être pas été sur un autre bâtiment. Ainsi le torpilleur 20 coula par suite d'un faux coup de barre, dans une allure dangereuse. Par grosse mer, à l'allure du vent arrière ou à peu près, quand la houle va aussi vite ou plus que le bateau, — on sait qu'il faut gouverner à la lame, et chaque officier connaît le cas et la mesure où il peut être obligé de diminuer sa vitesse, jusqu'à même stopper. Le commandant, qui a étudié son torpilleur, n'ignore pas davantage le moment où il aurait tort d'insister : loin de s'entêter contre la grosse mer et le vent debout, quand les gros tangages et les affolements de l'hélice fatiguent le navire, il diminue la vitesse, ou il prend une espèce de cape, en épaulant la lame.

On voit combien la connaissance du navire est nécessaire à celui qui commande, et l'on sent assez qu'elle demande du temps. Il y aurait intérêt à faire passer par l'école du torpilleur le plus grand nombre d'officiers possible, à l'âge où ils sont encore jeunes, vigoureux et entreprenants. Ils y apprendraient à la fois la navigation et la manœuvre. Ils y acquerraient les plus rares qualités du commandement, la hardiesse froide et les décisions promptes ; le service sur les gros bâtiments n'offre pas le moins du monde les mêmes avantages. Une foule d'officiers ne connaissent pas assez le littoral. Il est précieux, il est indispensable de posséder par la pratique la carte de son pays ; c'est le premier avantage que l'on ait sur l'ennemi, qui n'acquiert cette science qu'à ses dépens. Quel plus sûr moyen d'entraîner l'ennemi dans les parages dangereux et de les éviter soi-même ? — Une notable partie de leur rôle, pour les torpilleurs, est là : se faire donner la chasse et attirer le chasseur jusqu'à se coller au plein. Bon emploi pour

les *destroyers* anglais et qu'il faudrait leur réserver. Nulle manœuvre sur le terrain ne vaudra celle-là : l'exploration patiente de toutes les côtes françaises par les torpilleurs. Il n'est point d'exercices sur mer plus profitables à tout le monde. Les Anglais, si attachés à la tradition qu'ils soient, commencent à s'en rendre compte. Dans la dernière discussion du budget naval aux Communes, le premier lord de l'Amirauté et l'honorable amiral Elliott, l'un des doyens de la marine britannique, ont fait entendre des paroles qui méritent d'être rapportées. M. Goschen alla jusqu'à dire : « *Pour les officiers l'apprentissage du « destroyer » donne des résultats admirables. Les officiers arrivent à manœuvrer parfaitement, et cependant sans avoir été dans l'escadre à voiles ; ils entrent avec leurs « destroyers » dans les ports étrangers sans pilote. Et ces bâtiments sont, au contraire de ce qu'on répand, souvent à la mer; les amiraux, malgré la dépense considérable que font ces petits navires en charbon, n'ont jamais été invités à diminuer leur sorties...* » Et l'amiral George Elliott, qui a fait tout son service au temps de la marine à voiles, déclare : « *Qu'il est absolument partisan de la suppression de l'escadre d'instruction à voiles. Il tient à le dire, parce que l'on est tenté de croire que ce sont surtout les vieux amiraux qui veulent la conserver*[1]. »

Il serait plus qu'imprudent, en temps de guerre, d'improviser des officiers torpilleurs. Un tel service ne se crée pas ni ne s'apprend par décret d'un ministre. Il y faut beaucoup plus d'un jour. Qu'on s'imagine un jeune enseigne embarquant sur un torpilleur, appelé du soir au matin à le commander, dans nos mers de Normandie ou de Bretagne, par une saison d'hiver ordinaire ? Il ne connaît pas le bateau ; il n'a pas entraîné lui-même des hommes qui ne le connaissent pas plus que lui ; aussi bien, le bateau, qui sort de la réserve, est à peine mobilisé ; on n'a pas eu le temps d'en vérifier tous les appareils, ni d'y mettre un grand soin, et ils sont soumis aux innombrables avaries du premier moment ; le personnel, plein de bonne volonté, l'est peut-être aussi d'inexpérience : bien plus, il sera la proie presque

1. *Budget de la Marine à la Chambre des Communes, séance du 2 mars 1900*, traduit de l'anglais par M. d'Auriac, lieutenant de vaisseau (*Revue Maritime*, novembre 1900).

certaine du mal de mer, et très probablement d'une vague appréhension si le temps est mauvais.. Que fera ce malheureux officier? Que pourra-t-il faire? — Rien de bon.

Il faut avoir le courage de ne pas le nier. Ni l'entrain ni la bravoure ni le zèle ne viennent à bout de l'ignorance : plus le métier est délicat, plus il faut l'avoir appris. Le temps de paix déjà donne de cruelles leçons à ceux qui ne craignent pas assez les durs enseignements de la guerre. Dans une récente et terrible catastrophe un jeune enseigne tout neuf en escadre, ayant à manœuvrer un bâtiment délicat, plus gros il est vrai qu'un torpilleur, commit des erreurs fatales, qu'on n'a pas peu contribué à lui faire commettre, en le plaçant dans un poste trop nouveau pour lui qui exige d'abord la décision, le sang froid et la confiance des hommes ; or, qui les obtiendra jamais si par une longue pratique il n'est pas assuré de les obtenir de lui?

XIV

ADIEUX

Le jour était cependant venu, où je touchais au terme de mon commandement et où je devais me séparer de mon équipage. Ce ne fut point dans les circonstances communes. Au lieu de nous trouver à Cherbourg, la tempête nous en tenait éloignés depuis près de quinze jours déjà. Le mauvais temps avait surpris le groupe en tournée, et n'avait plus cessé de le poursuivre. A la fin, il avait réduit les torpilleurs à se réfugier dans le port de Boulogne, où ils restèrent bloqués plus d'une semaine. Toutefois, un autre officier allait prendre ma place, où il avait été commis ; j'étais moi même nommé à un nouveau commandement. Je n'avais plus qu'à laisser mon torpilleur, et je touchais à la dernière soirée où il fût à moi. Je devais quitter le *102* et Boulogne le soir même, et prendre le train dans la nuit. A ce moment, et quand je laisserais le bord, les hommes seraient couchés et dormiraient déjà. Je voulus leur dire au revoir, vers les huit heures. Jusqu'au

bout je les traiterai en hommes; et, tant qu'ils dépendront de moi, je verrai en eux des consciences, un tempérament, un cœur, des idées, et non pas des numéros ou des jetons anonymes.

J'ai appelé le patron, et lui ai dit : « Mordec, réunissez l'équipage dans le poste : je veux leur faire mes adieux. » J'entends Mordec qui se hâte sur l'avant, et qui répète : « Allez, dépêchez-vous, tout le monde dans le poste : le commandant veut vous voir avant de partir. » Je me rappelle, non sans douceur à la fois ni sans tristesse, les vives impressions que j'éprouvai, il y a déjà un an, dans une occasion si semblable et si différente. Une année entière, et déjà si reculée dans le passé!... Peu de minutes après, on me prévient que tout l'équipage est dans le poste. J'y vais. Je descends dans l'étroite chambre, à peine éclairée par un fanal, dont la lumière jaune tombe de haut. La plupart des hommes se tiennent près de leurs hamacs, qu'ils vont crocher tout à l'heure pour s'y étendre. Ils forment un cercle; ils attendent, la figure un peu contrainte, quelque trouble s'y distinguant comme une ombre, et j'y retrouve cet air gêné, que je connais si bien : car cette gêne vient de la sensibilité attentive, et moi-même je l'éprouve. Je m'aperçois d'une certaine émotion à ma voix, que je dois forcer à se faire plus ferme. « Mes amis, je suis venu vous dire au revoir... Je m'en vais cette nuit, et M. K... me remplace. Je suis persuadé que vous montrerez avec lui la bonne humeur, la gaieté et le zèle que je vous ai connus sous mon commandement... Vous êtes de braves gens; je n'ai pas voulu vous quitter sans vous serrer la main : votre commandant sait ce que vous valez... J'ai eu quelquefois des moments de colère; mais vous savez bien que je suis fortement attaché à mes hommes, qu'ils me sont chers et que je ne les punis que lorsque je suis forcé : il m'est pénible de le faire, mais il est de mon devoir de n'y pas manquer quand il le faut... Vous le comprenez vous-mêmes : vous êtes parfois un peu mous... il faut vous secouer... il faut faire mieux encore : il faut que ça marche, n'est-ce pas?... Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Nous nous préparons à faire notre devoir, quand le moment sera venu : nous avons le plus beau pays

et les plus belles idées du monde à défendre ; on vous confie à moi pour que je vous y élève, et on me donne à vous pour vous y aider. J'espère vous laisser en état de vous faire honneur, comme vous m'avez fait honneur à moi-même... Enfin, je suis heureux de vous avoir commandés ; je garderai un bon souvenir de vous, et vous, de votre côté, si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à m'écrire ; je tâcherai de vous venir en aide... »

Je vais de l'un à l'autre, et serre la main à chacun, lui adressant quelques paroles. « Bonsoir, Le Bloan ; un excellent pilote, c'est vous ; vous avez un œil extraordinaire, mais un peu... rossard, hein ? » — Il sourit, et me presse la main, acquiesçant. — Voilà Kervan et Le Goff, mes vieux du *Corélie*, qui ont demandé à me suivre. « Souvenez-vous de moi ; je ne vous oublierai pas, vous êtes de braves garçons. » Kervan balbutie quelques mots, d'un ton simple et sincère : « Commandant... je ne sais pas comment vous remercier... J'ai jamais été si heureux qu'ici, à bord..., avec vous... — Eh bien, mon ami, c'est ma meilleure récompense, ce que vous me dites là... » Le Goff, lui, ne souffle mot, mais il prend vivement la main que je lui tends, la serre très fort et la garde longtemps ; je sens son étreinte solide, tandis que ses yeux vifs et humides me regardent en face profondément : « Commandant, disent ces yeux pleins de probité, vous savez que je vous aime et que je suis fidèle ; je n'ai pas besoin de vous le dire... » — Voilà Brisse et Hervel, les deux chauffeurs brevetés du *Corélie*, qui m'ont aussi suivi sur le *102*, serviteurs excellents, pleins de bonne volonté et d'endurance. Voilà mon fidèle Hugues, le petit bonhomme, qui me sert depuis si longtemps : « Ah ! tu sais, toi, si tu peux trouver un permutant pour me suivre à N..., tu n'as qu'à me le dire ; je tâcherai de te faire venir, puisque c'est ton pays et que je suis content de toi. — Oui, commandant, c'est ça ! fait-il, merci, commandant ! » Voici maintenant les mécaniciens, et le petit de la Guillermie, le chef de gamelle : c'est le plus paresseux et le plus mou de toute la machine ; sous prétexte qu'il a de belles relations, qu'il est très recommandé en haut lieu, il travaille le moins possible ; le patron l'a mis à la gamelle ; c'est ce qu'il fait le mieux. En lui disant bonsoir,

je fais allusion à son ingéniosité bien connue de carottier : il sourit, et tous les hommes ont le même sourire ; car tous, maintenant, ils savent à quoi s'en tenir les uns sur les autres ; et c'est cette opinion latente en des êtres vrais comme ceux-là, qu'il faut guider, au lieu de la nier étroitement, dans l'intérêt de la discipline.

J'ai parcouru tout le cercle. « Bonsoir, mes amis. Au revoir ! bonne santé ! » J'ai à peine le pied sur l'échelle de fer qui conduit au pont, que j'entends le vivat répété de ces braves gens. C'est un plaisir pour eux de montrer un sentiment, que la règle contient en temps ordinaire. « Merci ! bonsoir, bonne santé, bonne chance ! Au revoir ! »

Dehors, la pluie glaciale tombe chassée par le vent. Je laisse derrière moi une famille d'hommes et un an de ma vie.

LIEUTENANT X...

PROSE ET MUSIQUE

A PROPOS DE

« L'OURAGAN »

La prose a déjà conquis sa place au théâtre lyrique, et sans trop de résistance on lui a reconnu le droit de se substituer à la « poésie », rarement exquise, des librettistes. Depuis quelques années, plusieurs ouvrages musicaux se sont libérés des vers, petits et longs, qui jusqu'à présent constituaient la trame littéraire obligée des opéras et des drames lyriques. *Messidor*, de MM. Émile Zola et Alfred Bruneau, donna, sur la scène française, le signal de l'indépendance. Le *Fervaal* de M. Vincent d'Indy et la *Louise* de M. Gustave Charpentier suivirent de près, avec des livrets écrits par les musiciens eux-mêmes. Le public n'a pas trop regimbé contre ces « paroles » nouveau style.

L'Ouragan, que l'Opéra-Comique a récemment représenté, marque encore une fois la tendance de nos artistes à se passer des vers. D'où leur vient ce goût pour la prose ? Quel usage M. Bruneau fait-il dans *l'Ouragan*, de celle que M. Zola lui a fournie ?



Après s'être longtemps considérés comme ennemis, le « verbe » et le « son » cherchent de plus en plus à s'enlacer dans une

intimité parfaite. Il suffit de jeter un regard sur le passé pour voir les musiciens de tous les siècles et de tous les pays aux prises avec une difficulté vieille comme l'art lui-même : l'association de la parole et de la musique. Le rôle de la voix humaine dans la monodie, comme dans la polyphonie, reste un problème.

La voix est en effet un instrument qui parle : elle chante des mots. Aussi doit-elle avoir la prétention d'être entendue, afin d'être comprise. Il ne lui suffit pas de charmer l'oreille par la beauté du timbre et les qualités du son : il faut que la pensée transparaisse à travers l'enveloppement musical. Le chanteur s'exprime à la fois en deux langues, celle des musiciens et celle des poètes; il profère en même temps des sons et des mots. et devrait, semble-t-il, donner aux uns et aux autres une égale importance. Il n'en est presque jamais ainsi.

Les anciens, qui faisaient de la poésie et de la musique deux sœurs inséparables, ont cependant, suivant les cas, sacrifié l'une ou l'autre. Et il en fut de même toujours. L'histoire de la musique est l'histoire des querelles incessantes qui se sont élevées entre les deux muses.

Dans le drame lyrique des Grecs, les parties musicales dévolues aux solistes, où la mélodie suivait syllabiquement les inflexions des mots, étaient. pour parler grec, « mélodramatisées » plutôt que chantées. Tout au moins la poésie prenait-elle le pas sur la musique, et la cantilène du protagoniste, *composée après les vers*, était pour la pensée du poète un simple revêtement, bien ajusté. Dans les chœurs du drame au contraire et dans les ensembles lyriques, tels que les odes de Simonide et de Pindare, il se produisait un renversement des rôles : la musique avait la préséance. La parole, en devenant collective, perdait la précision ; le chœur, exprimant un sentiment commun à tous ses membres bien plus que les idées d'un personnage, excluait le détail et l'accentuation rigoureuse ; et c'est à la musique qu'il appartenait de donner l'unité au poème. Les strophes se succédaient, se répétaient, encadrant dans une forme musicale identique des pensées souvent très différentes. Au lieu de s'adapter aux paroles, comme elle devait le faire dans le chant des solistes, la mélodie des chœurs,

composée avant les vers lyriques qui constituaient les strophes successives, obligeait les mots à se plier à ses exigences, ils se casaient, comme ils pouvaient, dans des cadres préétablis. Il y eut donc, chez les Grecs, deux manières de traiter la voix. Il y en eut deux au moyen âge.

Les chants liturgiques se présentent en effet sous deux aspects très différents, caractérisés chacun par leur forme mélodique. Les uns sont *syllabiques*, ce sont les plus anciens. Chaque syllabe y comporte une articulation sonore et une seule, de sorte que le mot est intégralement respecté. Les autres sont *ornés* de véritables vocalises qui allongent, déforment étrangement les voyelles, si bien qu'il faut être un virtuose pour chanter certains graduels. Dans le premier cas le sens verbal prime tout, dans le second, la voix se soucie peu du sens verbal.

Cependant, dès le milieu du moyen âge, un travail s'accomplit et une révolution se prépare. Jusqu'ici les voix des choristes ne se sont associées qu'en unissons et en octaves. Elles vont apprendre à se superposer, à se combiner harmoniquement. Quels efforts et quel temps coûtera cette conquête des accords! Elle ne s'achèvera qu'au XVIII[e] siècle. En attendant, les musiciens sont si heureux d'avoir trouvé le moyen, même imparfait, d'organiser les voix en parties multiples, et la sonorité de cet ensemble les charme à tel point, qu'ils sacrifient le sens au timbre et se complaisent à des enchevêtrements de plus en plus compliqués. Non seulement ils ne tiennent pas à ce que les mêmes mots soient articulés simultanément par les diverses voix, mais dans leur allégresse de novateurs, ils oublient le respect dû à la parole : ils font prononcer en même temps, par les parties différentes, des mots différents. Cette habitude subsistera, même à la Renaissance, lorsque l'ensemble vocal, enfin équilibré, deviendra le chœur parfait de Roland de Lassus et de Palestrina. Dans l'œuvre de ces maîtres, où les voix font alliance en un calme admirable, les mots pourtant sont sacrifiés ; ils se poursuivent et bataillent les uns contre les autres. C'est un imbroglio presque perpétuel, d'ailleurs systématique. De sorte que voici l'étouffement de la parole consacré par des œuvres définitives!

A la fin du xvie siècle, la Poésie, lasse d'être servante, s'efforce de maîtriser à son tour la Musique. Des dilettantes et des artistes florentins, épousant la cause du « verbe », provoquent un retour à la monodie des anciens. Le comte Giovanni Bardi réunissait dans son palais une élite d'esprits supérieurs, musiciens et poètes. Lui-même était un compositeur habile. Il avait pour amis Vincent Galilée, le père de l'astronome, habile joueur de luth et de viole, très versé dans la musique des anciens : — Rinuccini, un poète librettiste ; — Corsi, amateur enthousiaste et, ce qui vaut mieux, amateur éclairé ; — Caccini, compositeur médiocre avant qu'il fréquentât chez Bardi et dont la valeur alla grandissant sous l'influence du cénacle : — Peri, l'homme aux longs cheveux, laborieux musicien ; — la cantatrice Vittoria Archillei. On en citerait dix autres, plus obscurs. Tous ces gens-là savaient le grec. Par voie de raisonnement, par la philologie, ils étaient parvenus à se faire une idée assez juste du drame attique et du rôle que la musique y jouait. Ils décrétèrent la résurrection de cet art oublié ; ils voulurent que la voix humaine s'isolât, qu'elle cessât de faire éternellement partie d'un ensemble choral où elle perdait son individualité. Ils décidèrent que le chœur, réduit à un rôle secondaire dans le drame, se tairait la plupart du temps et laisserait le soliste déclamer sa cantilène, suivant les formelles exigences du texte littéraire. Un timide accompagnement instrumental devait soutenir le chanteur et la musique se borner à « colorer les mots ». Nos réformateurs professaient avec Caccini un noble mépris du chant : *nobile sprezzatura del canto*. Ils exigeaient que la poésie avant tout fût mise en lumière, laissant à la musique le droit d'exiger sa revanche dans les chœurs. Ils créèrent ainsi le *stilo rappresentativo*, ou, si l'on veut, le récitatif dramatique. Peri, Caccini, Monteverde joignirent l'exemple au précepte : la déclamation musicale était retrouvée.

Mais voici qu'un effet imprévu se produit. La voix humaine qui avait perdu l'habitude de s'entendre, enserrée qu'elle était, depuis des siècles, dans l'ensemble choral, s'étonna elle-même dès qu'elle put s'isoler. Elle s'admira. Elle se découvrit d'étonnantes aptitudes à la virtuosité, et s'aperçut qu'elle pouvait devenir un instrument soliste merveilleux.

Aussi s'éveilla-t-elle si joyeusement à la vie nouvelle et se grisa-t-elle si vite de sa propre beauté, qu'il ne fallut pas cinquante ans pour que le noble mépris du chant dégénérât en une culture intensive du chanteur. Les traits, les roulades, les trilles ne tardèrent pas à encombrer les rôles et Alessandro Scarlatti, un malfaiteur de l'art, mit en honneur, — et pour longtemps, hélas ! — l'acrobatie du gosier. Désormais, voilà la parole sacrifiée : tout pour la voix, rien pour les mots.

Il n'est pas indifférent de constater que J.-S. Bach, le plus parfait des musiciens, accepta en partie cette manière vocale. Sans doute il élimine le trait qui n'est que trait et tous les « agréments » de mauvais goût. Mais si sa mélopée, toujours pure et sereine, reste le type de la mélodie libre et expressive, elle respecte peu la parole. Le récitatif syllabique, dans l'œuvre de Bach, est l'exception. Les mots sont répétés, déformés, disloqués. Les syllabes s'allongent fréquemment pour servir de point d'appui à la voix et soutenir les ornements mélodiques. Bach n'attache pas d'importance au mot. Il se contente de faire prédominer l'idée lyrique, — joie, tristesse, repentir, etc. — et il la traduit largement, avec une intensité d'émotion d'autant plus grande peut-être que ses procédés, pareils à ceux de la fresque, exigent plus de force vraie et plus de simplicité.

L'accentuation dramatique de Gluck lui-même, si admirable qu'elle soit, ne s'astreint pas à l'absolu respect du mot. Elle s'adapte aux sentiments, aux situations, beaucoup plus qu'au sens littéral. La mélodie de Gluck n'hésite pas à bousculer les syllabes, à répéter les phrases ou les membres de phrases. Mozart est peut-être le seul, parmi les anciens maîtres, qui ait cherché et obtenu assez souvent l'équilibre parfait entre la parole et la musique. Avec une justesse merveilleuse il soigne le détail sans briser les lignes, et il applique aux mots importants du discours la touche musicale la plus propre à les mettre en pleine lumière.

L'école française qui, avec Lulli et Rameau, s'était montrée capable, au XVIIe et au XVIIIe siècle, de réaliser l'union des deux langages, est devenue étrangement oublieuse de ces belles traditions. Non seulement, au XIXe siècle, elle a sans scrupules haché, brisé les mots ; elle paraît même, en maint

ouvrage, mépriser le sens général et se soucier très peu d'y conformer une traduction musicale exacte. Les Italiens lui ont donné l'exemple de cette incurie et de ces maladresses; elle ne l'a, jusqu'à nos jours, que trop fidèlement suivi. Notre grand Berlioz lui-même, qui avait une notion si juste des situations lyriques, ne se gênait guère pour infliger aux syllabes de furieuses entorses, allongeant les brèves et abrégeant les longues, déplaçant les accents toniques, disant par exemple : « TA noble et douce image » ; « cette ligne infinie — DE squelettes dansant » ; « la blanCHE créature », etc. Or la prosodie de Berlioz est en progrès sur celle de ses contemporains. Auber n'écrit-il pas : « Flamme VENgeresSE, — tourment QUI m'oppresSE »? et cela sur un air à faire tourner les chevaux de bois !

Il faut, bon gré mal gré, arriver à Wagner, pour constater, chez un maître musicien, les ambitions littéraires dont s'étaient inspirés jadis les Florentins. La mélodie vocale devient chez Wagner le *Sprechsingen*, le chant parlé. Elle se plie à la minutieuse accentuation du mot, et s'efforce d'être pour la pensée un revêtement exact. Ce soin-là se retrouve dans les moindres détails. De même que la parole parlée a des ponctuations qui marquent les stades de la pensée, la parole chantée a ses temps d'arrêt nécessaires, non arbitrairement répartis. Il en résulte que le rôle de la voix humaine dans une œuvre lyrique devient intermittent et que la continuité mélodique passe à l'orchestre. Cette « division du travail » a dérouté longtemps l'auditeur inattentif; habitué par le vieil opéra à considérer la voix comme un instrument solo, il s'est étonné que, pour être l'interprète fidèle de la poésie, elle sacrifiât à son nouveau rôle une part de l'ancien, et il n'a pas perçu du premier coup les richesses infinies de l'orchestre sous-jacent, chargé de suppléer aux volontaires intermittences de la voix.

Le *Sprechsingen* de Richard Wagner, en donnant satisfaction à un besoin logique, tardivement ressenti, a créé du même coup des devoirs auxquels un musicien dramaturge ne peut plus se soustraire. Le respect du mot et le respect du sens se sont imposés avec une force nouvelle, et les musiciens français ont dû écouter la leçon. Le drame wagnérien, toute

formule mise à part, est une conquête pour l'art de notre temps et nul n'a le droit de n'en pas profiter.

Tant que le son et le verbe ont simplement voisiné dans une intimité trop souvent fortuite, trop souvent aussi troublée par des querelles, le secours apporté par le librettiste, fabricateur de rimes, a pu être jugé suffisant. Sur ses vers de toute dimension, sur ses rimes de toute qualité, son collaborateur brodait les croches, quelquefois avec une habileté géniale, car il se trouve, dans l'ancien répertoire, des chefs-d'œuvre plaqués sur des livrets absurdes. Aujourd'hui le musicien peut-il consentir à se commettre avec des rimailleurs ? Soucieux de la vérité et de la logique, dans la mesure où elles sont compatibles avec l'éternelle convention de l'art, il cherche, pour soutenir son effort, à s'appuyer sur l'idée et sur chacun des mots qui l'expriment. Il doit *chanter* sans doute, mais il veut *parler* juste. De là à répudier l'aide grotesque de certains associés, il n'y a qu'un pas : tout vaut mieux que l'ancien régime.

Sans aucun doute l'idéal serait d'appliquer à des vers admirables une admirable musique. Mais il est clair aussi qu'à défaut de beaux vers sonores, une prose pleine, riche de sens et d'images, sera toujours préférable aux misérables rythmes des librettistes traditionnels. Le désir d'éviter le contact de ces industriels et d'échapper à de fâcheuses compromissions explique et justifie les tentatives des musiciens que j'ai cités. Le public ne proteste plus contre leur prose : peu à peu, à son insu, il subit l'ascendant des artistes qui s'efforcent de substituer à des formes littéraires convenues, bouffies ou plates, un canevas plus sobre et plus riche, et à la fois plus musical.

Toute poésie, en effet, n'est pas propre à être chantée, et ce ne sont pas les méchants vers seuls qui doivent être frappés d'exclusion par le musicien. Il a besoin d'être inspiré par des sentiments simples et guidé par des images claires. De plus, il faut que ces sentiments et ces images ne se réduisent pas à de fugitives peintures aussitôt évanouies qu'esquissées. Ils doivent avoir une durée assez longue pour laisser au musicien le temps de s'emparer d'eux et de les développer. S'ils se succèdent en se pourchassant hâtivement, ils créent à

l'interprétation sonore les difficultés les plus redoutables; elle est réduite alors au rôle mesquin d'une marqueterie dont les couleurs s'assortissent tant bien que mal aux nuances d'une pensée trop rapide. Au contraire, elle doit procéder par touches larges; il lui faut donc être soutenue par un robuste dessin. Bach se contente de quelques mots pour construire une longue pièce musicale : n'est-ce point parce que, dans leur brièveté, ils sont l'expression complète d'un sentiment lyrique? « Épargne-moi, mon Dieu, dans ta miséricorde! Laisse-toi toucher par mes larmes! » Ce cri de l'âme lui suffit. Peut-être a-t-il le tort de déformer les mots et de les affaiblir en les répétant; mais du moins montre-t-il par cet exemple merveilleux [1] qu'une seule pensée du cœur est éminemment propre à servir les intérêts du musicien.

Les qualités lyriques d'un livret seront d'autant plus grandes que la simplicité des sentiments et des idées sera plus parfaite. Faute de connaître cette nécessité, qui n'est pas un principe d'école, mais qui dérive de la nature des choses, les critiques, ceux du moins qui ne sont que des « littéraires », portent sur les meilleurs livrets des jugements faux. Ils sont ignorants des exigences spéciales à la musique et ne peuvent s'expliquer la prédilection des musiciens pour certains sujets. Ils se garderaient bien d'ailleurs de chercher à comprendre des intentions qui leur échappent.

Il serait très désirable assurément que le musicien fût son propre librettiste, parce que nul mieux que lui-même ne devine les désirs de sa muse. Eschyle, Sophocle, Euripide, Berlioz [2], Wagner ont composé les paroles et la musique de leurs drames. Quelques-uns de nos contemporains y ont réussi, avec honneur. Mais c'est aussi une bonne fortune pour un artiste de collaborer avec un poète capable de comprendre de légitimes vœux et de les satisfaire. M. Bruneau s'est associé à un prosateur, M. Zola, parce que ce prosateur lui livre des trésors de cette poésie lyrique à laquelle aspire un musicien.

1. Air en *si mineur*, pour contralto, violon solo et orchestre de cordes, de la *Passion selon saint Matthieu*.

2. Il faut avouer que les livrets de Berlioz, s'ils sont lyriques, sont de misérables poèmes. Pourquoi ne s'est-il contenté pas de la prose, qu'il troussait si bien?

Et si M. Bruneau, comme MM. d'Indy et Charpentier, s'est tourné vers la prose, s'il répudie le fatras du traditionnel livret, c'est que, comme eux épris de la vérité, il écarte les voiles désobligeants dont on la couvre d'ordinaire au théâtre lyrique. Pour faire chanter ses personnages, il commence par vouloir d'eux qu'ils parlent un langage humain, dépouillé de faux ornements. A de méchants vers il préfère la prose, et il n'est plus le seul. Félicitons-en l'art français, qui montre pour la parole, lorsqu'elle s'unit à la musique, un respect de plus en plus grand, et qui le lui témoigne en exigeant d'elle qu'elle soit simple et qu'elle soit digne. C'est la déroute des rimailleurs.



Il n'est pas contestable que l'association formée par MM. Zola et Bruneau n'ait le mérite d'être fort étroite. Rarement deux hommes se rencontrèrent plus capables d'édifier une œuvre commune, mieux disposés à s'entr'aider. Ils ont la même conception de l'art ; on aurait dit d'eux, au XVII[e] siècle, qu'ils avaient même « génie ». Tous deux sont des poètes : ils grandissent les gens, ils agrandissent les choses. Ils parlent un langage épique et ils dramatisent la nature. Elle n'est point pour eux l'objet d'une simple contemplation : ils la sentent vivre et ils la font vivre devant nous dans des peintures ardentes.

Sous la plume de M. Zola, les paysages du Paradou, avec leurs futaies immenses et leurs amoncellements de fleurs, deviennent un éblouissement ; les descriptions de Paris, vu du Trocadéro ou des ponts de la Seine, sont de magistrales fresques ; la clairière, où des mineurs s'assemblent, encadre une scène homérique. La musique de M. Bruneau évoque des images pareilles : la vie des choses s'y mêle partout aux passions des hommes. Souvenez-vous du premier acte de *Messidor*. Midi sonne au fond d'un vallon desséché par le soleil d'août. Ce « flamboiement d'incendie » qui darde ses reflets jusqu'au fond d'une pauvre cabane, il passe, par une transposition toute d'art, dans l'orchestre qui vibre sourdement, pesamment : « Midi... la terre brûle sous l'implacable été, et, depuis tant de jours, pas un souffle de vent, pas une goutte d'eau ! »

Dans ce creux de montagnes où la chaleur s'amasse, le village perdu flambe comme un brasier... » Jusqu'à la fin de l'acte aussi les voix, les instruments, qui semblent enfiévrés par le soleil, chanteront passionnément la souffrance des hommes. Plus loin, quand le berger montagnard descend des hauts pâturages, il apporte les frimas de l'hiver dans les plis de son manteau : la mélancolie de l'automne succède aux joies de l'été ; le ciel s'attriste... Les voix d'abord s'apaisent. Mais bientôt la douleur humaine criera plus violemment au fond de la vallée assombrie ; les haines éclateront quand les premières rafales tomberont des montagnes. — Toujours, dans les ouvrages de M. Bruneau, comme dans ceux de M. Zola, le sentiment de la nature est uni à l'expression dramatique. C'est là peut-être le caractère le plus apparent du lyrisme commun aux deux collaborateurs.

L'*Ouragan* le révèle plus fortement encore. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, la mer, avec ses bercements ou ses rages folles, est entendue, sans un repos : ses fureurs s'exaspèrent au moment même où le crime souille la main des hommes. L'*Ouragan* est donc un titre symbolique, mais aucune énigme ne se cache sous ce mot, et le « poème » n'est pas entaché de recherches subtiles. Il est fait de situations claires, de sentiments simples ; il évoque des images persistantes, éminemment favorables aux développements du musicien. Et celui-ci, fidèle interprète d'une prose libre et forte, soutenu par le lyrisme vrai qui s'en dégage, a marché droit au but que dans chacune de ses œuvres il poursuit, et qui est double : chanter la nature et la vie avec leur beauté, leur joie et leur misère ; — réaliser l'alliance de plus en plus étroite de la langue des mots et de la langue des sons.

Mais supposons qu'un « poète » ait passé par là et qu'à la joie de rimer il ait sacrifié — selon son habitude — le sens et le mot, qu'il ait « chevillé » tous ses vers, alangui les dialogues, « poétisé » tout le discours par l'exclusion de certains tours et l'adjonction d'épithètes florissantes. quelle place resterait-il aux accents magnifiques dont M. Bruneau est prodigue et qui sont si poignants parce qu'ils sont très humains ? Quelle place à ces corps à corps impétueux

entre la parole et le son, dont M. Bruneau règle si bien les passes ?

Je ne crois pas que la querelle ancienne de la musique et de la poésie ait jamais abouti, avant l'*Ouragan*, à un accord plus complet. Jamais le sens et le mot n'ont été serrés de plus près. Cependant, si M. Bruneau supprime les pires conventions et s'efforce de ramener la déclamation lyrique aux allures de la « parole parlée », s'il respecte le texte avec des scrupules infinis, il ne méconnaît pas pour cela les droits et les devoirs de son art, et il ne se contente ni d'une articulation juste, ni d'un dialogue rigoureusement agencé. La simplicité même de son sujet lui laisse tout le loisir de traiter le drame en musicien.

Deux femmes — deux sœurs — Marianne et Jeanne ont aimé le même homme, Richard. Lui est parti bien loin sans trop savoir pourquoi. Le hasard le ramène, quelques années plus tard, à la maison de son enfance. Les deux femmes le chérissent encore. Son frère a épousé Jeanne et par là devient son ennemi. Tels sont les éléments de l'action dramatique. La mer sera le vivant décor au milieu duquel les passions vont grandir.

Les hommes et l'océan élèveront la voix tour à tour. Je me trompe : ils chanteront tous ensemble en un chœur tragique où les caresses et la colère de l'un, mêlées aux souvenirs et à la haine des autres, seront la trame double de l'œuvre. L'éternelle nature semble vivre de la vie des hommes ; elle n'assiste pas impassible au déchaînement de leurs luttes ; elle se repose, elle s'agite en même temps que les personnages. Conception toute lyrique, à laquelle les auteurs de l'*Ouragan* doivent leurs plus belles pages, et qui a fait passer dans la partition de M. Bruneau un souffle plein d'ardeur.

La mer ! Ce ne sont point ses bruits pourtant que le musicien s'est efforcé de rendre. Dieu merci ! il n'a fait nulle place à l'harmonie imitative. Les préludes des quatre actes sont, à l'orchestre, le commentaire des décors superbes dont l'Opéra-Comique a fait les frais, fort heureusement pour les auteurs, car en une œuvre où la nature est évoquée sans cesse, les toiles de fond prennent de l'importance. Ces préludes annoncent en deux ou trois thèmes tout ce que la suite des scènes apportera de développements. La mer, dont la

ressac ne se lasse jamais sur des côtes hérissées d'écueils, devient une obsession que traduisent de longues phrases enchaînées ; et ces phrases chevauchent les unes sur les autres comme les volutes du flot. Sous ce calme apparent se glissent des vagues sourdes, effrayantes. Alors les voix s'irritent, les cuivres sonnent, pour s'éteindre l'instant d'après. Au troisième acte l'orage tonne ; et c'est une terrible clameur. Mais à peine la toile est-elle levée que tout ce bruit, sans s'apaiser, s'éloigne, afin que la voix humaine n'ait pas à lutter contre le déchaînement de la foudre et des eaux.

Pas de Leitmotiv, mais une continuité thématique qui règne, sans monotonie, d'un bout à l'autre de la partition et donne à l'orchestration une sorte de lourdeur voulue. Ce n'est point là un système : ce mode de développement a été imposé à l'auteur, qui sait bien où il va, par les circonstances mêmes de l'action et par le milieu où elle évolue. Ses phrases ne se répètent pas, elles renaissent, comme les vagues de l'Océan, et, comme elles, semblent se poursuivre.

La langue musicale de M. Bruneau est par instants, je ne le conteste pas, d'une âpreté singulière. Les dissonances et les altérations chromatiques s'y multiplient au point que l'abonné, au fond de sa loge, réédite de temps en temps un « C'est faux ! » bien connu.

Ce n'est pas faux, monsieur. Mais c'est dur et c'est sombre : dur comme certaines touches de Courbet ou de Manet, ou d'Eugène Delacroix ; sombre comme les paysages de M. Cottet, le tragique peintre des Bretons. C'est dur et c'est sombre comme ces belles pages de Berlioz, qui firent pousser aux abonnés de son temps de furieuses clameurs. Et ces rudesses de musicien, si bien adaptées à la prose que M. Zola a créée violente, explosive, si justement liées au sujet et appliquées aux personnages, sont une preuve de plus que M. Bruneau lui aussi, est poète. Son talent ne se permet pas une musique charmeuse à l'instant où les cœurs saignent, où les haines font rage. « Flamme VENgeresSE, tourment QUI m'opresSE », gazouillait la muse d'Auber, amie des rimes. Celle de M. Bruneau a la voix frémissante. Elle fait plus que de mettre les accents toniques à leur place.

Y a-t-il rien de plus poignant que les lamentations des

femmes au bord de la mer furieuse, en cet acte où M. Bruneau peint la tempête? A travers la nuit et malgré les rafales, les prières et les plaintes montant de la grève remplissent la scène d'accords stridents. Même, à la fin de l'acte, Gervais, le vieux pêcheur, à qui la mer vient de prendre ses derniers petits-fils, crie sa douleur résignée pendant que les voix apeurées redisent leur funèbre cantique. A lire la partition l'ensemble paraît un chaos. Écoutez-le au théâtre et dites si l'auteur n'a pas obtenu, grâce à ces frottements sonores et à ces essoufflements rythmiques, un puissant, un admirable effet.

L'auditeur attentif interprétera ces harmonies farouches. Il saisira le sens de tels accords incomplets, déformés, qui, loin d'être des gaucheries, tirent de leur indigence ou de leur mutilation volontaires un caractère dramatique approprié au discours.

Ce discours, ce poème en prose, s'achève par la séparation de trois êtres qui se fuient, bien qu'ils se soient aimés, et le drame, comme il arrive souvent dans la vie vraie, semble ne pas finir. L'homme auquel les deux sœurs ont voué leur amour s'éloigne à jamais d'elles. Éternel voyageur, il va vers l'inconnu, à la poursuite d'un rêve inassouvi. Le musicien, avec un désintéressement qui l'honore, n'a pas cherché à clore sa partition sur des pages « à effet ». Il a conservé la douloureuse et belle conclusion que M. Zola a voulue à son drame. « Le calme, pour un jour, s'est refait sur la mer et chez les hommes. » Les voix échangent de mélancoliques adieux, et la toile tombe.

A ce livret, à de tels livrets, les rimes ne sont pas nécessaires. M. Bruneau a trouvé dans le lyrisme de cette prose un appui, des inspirations que trop souvent les « poètes » librettistes sont incapables de fournir au musicien. S'il les y a cherchées, c'est qu'il a l'ambition, lui aussi, d'appliquer sa touche vigoureuse à un large et ferme dessin. Et si, dans l'école française, il tient une place exceptionnelle, c'est à sa facture puissante et toujours noble, qu'il la doit.

M. Bruneau a été le premier à se passer des vers. Son exemple a été suivi. Et c'est une joie, à coup sûr, de voir le public applaudir à ces coups d'audace.

Le public en vient à respecter davantage les efforts des artistes ; il cherche mieux à deviner leur idéal. Les « critiques » seuls demeurent acerbes. Il coûte à la plupart d'entre eux de saluer un talent personnel et il semble que leur métier les condamne au dénigrement. L'originalité les fâche. La prose aussi.

Le public ne paraît plus disposé à les suivre. « Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût ». disait déjà notre Molière. « Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir. »

MAURICE EMMANUEL

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD

TABLE DU TROISIEME VOLUME

Mai-Juin 1901

LIVRAISON DU 1er MAI

LIVRAISON DU 15 MAI

LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN